

Jeff Lindsay



# DEXTER

---

L'INTÉGRALE

---



Jeff Lindsay



# DEXTER

L'INTÉGRALE

---





# Table des Matières

[Ce Cher Dexter](#)

[Le Passager Noir](#)

[Les Démons de Dexter](#)

[Dexter dans de Beaux Dras](#)

[Ce Délicieux Dexter](#)

*JEFF LINDSAY*

**CE CHER  
DEXTER**

*thriller*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR SYLVIE LUCAS



*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Christel Paris



Titre original : Darkly Dreaming Dexter  
Éditeur original : Doubleday, A Division of  
Random House, Inc., 2004  
© original : 2004 by Jeff Lindsay  
ISBN original : 0-385-51123X

ISBN 2-02-063942-4

© Éditions du Seuil, Janvier 2005, pour la  
traduction française  
[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*pour Hilary,  
qui représente tout pour moi*

# CHAPITRE I

Une lune. Une lune radieuse.  
Une pleine lune ronde et rousse, la  
nuit aussi vive que le jour, la terre  
inondée de lumière, source d'une

joie infinie. Et de toutes parts le cri retentissant de la nuit tropicale, la douce voix du vent qui rugit et hérisse les poils, la plainte sourde des étoiles, le grondement terrifiant du clair de lune tout contre l'eau.

Autant d'appels qui éveillaient le Besoin. Oh, la symphonie stridente des mille voix enfouies, le cri du Besoin au-dedans, l'entité pure, le guetteur silencieux, l'être froid et calme, celui qui rit, le danseur du clair de lune. Le moi qui n'était pas moi, l'être qui raillait et riait et s'approchait en criant sa faim. Le Besoin. Et le Besoin était impérieux à présent, farouche, froid

et furtif, frémissant, toujours à l'affût, mais impérieux et fin prêt désormais ; et pourtant il attendait et guettait encore, et me sommait d'attendre et de guetter aussi.

Cinq semaines que j'attendais et guettais le prêtre. Le Besoin avait commencé à me titiller, à m'aiguillonner pour que j'en trouve un, trouve le prochain, trouve ce prêtre. Je savais depuis trois semaines que c'était lui, lui le prochain, et que nous appartenions au Passager Noir, lui et moi. Ces semaines, je les avais passées à lutter contre la pression, contre le Besoin qui grandissait en moi telle

une énorme vague qui assaille la plage en mugissant et ne se retire pas mais, au contraire, continue d'enfler au rythme des coups du cadran clair de la nuit.

Mais ç'avait été des semaines de prudence aussi, car je voulais être tout à fait sûr. Non pas du prêtre ; non, cela faisait longtemps que j'étais sûr de lui. Je voulais être certain de pouvoir faire les choses bien, proprement, que tout soit parfaitement au point, réglé comme du papier à musique. Je ne pouvais pas me faire prendre, pas maintenant. J'avais travaillé trop dur et trop longtemps pour parvenir

à mes fins, pour préserver ma petite vie tranquille.

Et je m'amusaïs beaucoup trop pour m'arrêter maintenant.

J'étais donc toujours prudent. Toujours soigneux. Prêt bien avant l'heure pour que tout soit au point. Et, quand c'était au point, je laissais encore passer du temps pour être vraiment sûr. C'était la méthode Harry – Dieu ait son âme –, cet éminent policier au grand flair, mon père adoptif. Être toujours sûr, prudent, précis, disait-il. Et depuis une semaine j'étais sûr que tout était au point façon Harry, parfaitement au point.

Lorsque je quittai le travail ce soir-là, je sus que le moment était venu. C'était La Nuit. Cette nuit n'était pas comme les autres. Cela se produirait cette nuit, il le fallait. Exactement comme cela s'était déjà produit. Et comme cela se produirait encore, et toujours.

Et ce soir c'était au tour du prêtre.

Il s'appelait le père Donovan. Il enseignait la musique à l'orphelinat St. Anthony's de Homestead, en Floride. Les enfants l'adoraient. Et bien sûr il adorait les enfants – oh ! comme il les aimait ! Il leur avait dédié sa vie. Avait appris le créole et



l'espagnol. Appris leur musique aussi. Tout ça pour les enfants. Tout ce qu'il faisait, c'était pour les enfants.

Absolument tout.

Je l'observai cette nuit-là comme tant d'autres nuits auparavant. L'observai tandis qu'il s'arrêtait un moment à l'entrée de l'orphelinat pour discuter avec une petite fille noire qui l'avait suivi dehors. Elle était très jeune, pas plus de huit ans, et petite pour son âge. Il s'assit sur les marches et discuta avec elle pendant cinq minutes. Elle s'assit à ses côtés puis fit des bonds sur place. Ils rirent.

Elle se pencha vers lui. Il lui toucha les cheveux. Une religieuse apparut et, debout dans l'encadrement de la porte, les regarda un instant avant de parler. Puis elle sourit et tendit la main. La petite fille appuya sa tête contre le prêtre. Il la serra contre lui, se leva et lui fit une bise sur la joue. La religieuse rit et dit quelques mots au père Donovan. Il lui répondit.

Puis il se dirigea vers sa voiture. Enfin... Ramassé sur moi-même, je me préparai à frapper...

Pas tout de suite. A cinq mètres du seuil se trouvait le monospace du gardien. Comme le père

Donovan passait devant, la portière coulissa. Un homme se pencha au-dehors, une cigarette aux lèvres, et salua le prêtre, qui s'adossa au véhicule et fit la conversation.

La chance. Encore la chance, comme toujours ces Nuits-là. Je n'avais pas vu l'homme, ne m'étais pas douté de sa présence. Mais lui m'aurait vu. Si la chance n'avait joué.

Je pris une profonde inspiration. Puis expirai, le souffle lent, lisse et glacial. C'était juste un détail. Je n'en avais omis aucun autre. Tout était parfaitement au point, comme les autres fois,

exactement comme il le fallait. Ce serait parfait.

Maintenant.

Le père Donovan repartit vers sa voiture. Il se retourna une fois et cria quelque chose. Le gardien lui fit un signe depuis l'entrée de l'orphelinat, puis écrasa sa cigarette et pénétra à l'intérieur. Disparu.

La chance. Toujours la chance.

Le père Donovan chercha la clé dans sa poche, ouvrit la portière, s'installa au volant. J'entendis la clé tourner. Le moteur démarrer. Et puis...

MAINTENANT.

Je me redressai sur le siège

arrière et glissai le noeud coulant autour de son cou. Un petit geste net et nerveux et la boucle de la ligne de pêche ultra-résistante vint le serrer comme il faut. Il eut un bref hoquet de panique, puis plus rien.

« Je vous tiens, maintenant », lui dis-je.

Il se figea aussitôt, comme s'il s'était exercé, comme s'il entendait cette autre voix, le rire du guetteur au fond de moi.

« Faites exactement ce que je vous dis. »

Il émit un petit souffle rauque et jeta un coup d'oeil dans le

rétroviseur. Mon visage l'y attendait, enveloppé dans le masque de soie blanc qui découvrait seulement mes yeux.

« C'est bien compris ? » dis-je.

La soie ondoyait devant mes lèvres lorsque je parlais.

Le père Donovan ne dit rien. Il fixait mes yeux. Je tirai sur le noeud coulant.

« C'est bien compris ? » répétais-je, plus doucement.

Cette fois il acquiesça. Il porta une main hésitante à son cou, ne sachant ce qui se passerait s'il essayait de desserrer le noeud. Son visage devenait violet.

Je relâchai le noeud.

« Soyez sage, lui dis-je, et vous vivrez plus longtemps. »

Il inspira un grand coup. J'entendis l'air se déchirer dans sa gorge. Il toussa et inspira à nouveau. Mais il restait immobile, ne cherchait pas à s'enfuir.

C'était parfait, tout ça.

Nous partîmes. Le père Donovan suivit mes indications – pas une feinte, pas une hésitation. Nous prîmes la direction du sud par Florida City et suivîmes Card Sound Road. Je voyais bien que cette route le mettait mal à l'aise mais il ne protesta pas. Il ne chercha pas à

m'adresser la parole. Il agrippait le volant de ses deux mains, pâles et crispées, au point que les jointures saillaient. Vraiment parfait, tout ça.

Nous roulâmes vers le sud pendant cinq minutes encore, sans autre son que le chant des pneus et du vent, et la lune immense au-dessus qui instillait sa musique majestueuse dans mes veines, et le guetteur prudent qui riait sans bruit au rythme du pouls vif de la nuit.

« Tournez là », dis-je enfin. Les yeux du prêtre cherchèrent aussitôt les miens dans le rétroviseur. Les serres de l'effroi distordaient son regard, son visage et sa bouche,



qu'il ouvrit pour parler, mais...  
« Tournez ! » ordonnai-je.

Et il tourna. S'affaissa, comme s'il pressentait cela depuis le début, s'y attendait depuis toujours, et tourna.

Le chemin de terre était à peine visible. Il fallait vraiment savoir qu'il était là. Mais je savais. J'étais déjà venu. Le chemin s'étirait sur près de quatre kilomètres, ponctués par trois séries de zigzag, passait au milieu des herbes hautes et des arbres, longeait un petit canal, traversait un marécage pour aboutir enfin dans une clairière.

Cinquante ans auparavant,

quelqu'un y avait construit une maison. Elle était encore plus ou moins debout. Plutôt vaste, pour ce que c'était. Trois pièces, la moitié du toit toujours en place, le tout laissé complètement à l'abandon depuis des années.

Hormis le vieux potager au fond du jardin. On voyait bien que la terre avait été creusée assez récemment.

« Arrêtez-vous », dis-je comme les phares balayaient la maison délabrée.

Le père Donovan fit une embardée puis obéit. La peur cimentait son corps, à présent ; ses

membres et ses pensées étaient devenus rigides.

« Coupez le moteur », ordonnai-je.

Il obtempéra.

Ce fut le calme, soudain.

Une bestiole invisible bruissa dans un arbre. Le vent fit crisser l'herbe. Puis le calme à nouveau, un silence si profond qu'il engloutit presque le tumulte de la musique nocturne qui se déchaînait au plus secret de moi-même.

« Sortez. »

Le père Donovan ne bougea pas. Ses yeux fixaient le jardin potager.

On apercevait des petits monticules. La terre amoncelée paraissait très sombre sous le clair de lune. Elle devait paraître plus sombre encore au père Donovan. Il ne bougeait toujours pas.

Je tirai fort sur le noeud, plus fort qu'il ne s'imaginait pouvoir le supporter, plus fort qu'il ne pensait devoir l'endurer. Son dos s'arqua contre le siège, les veines saillirent sur son front, et il crut qu'il était sur le point de mourir.

Mais non. Pas encore. Pas avant un moment, d'ailleurs.

J'ouvris la portière d'un coup de pied et le traînai derrière moi,

pour qu'il sente bien ma force. Il s'écroula sur le sol sablonneux, où il se tortilla comme un serpent blessé. Le Passager Noir s'esclaffa – il jubilait – et je jouai mon rôle. Je posai un pied sur la poitrine du prêtre tout en continuant à serrer le noeud.

« Vous devez m'écouter et m'obéir, lui expliquai-je. C'est impératif. » Je me penchai et desserrai doucement le noeud. « Il faut que vous sachiez. C'est important. »

Et il saisit. Ses yeux, vibrant sous l'afflux du sang et de la douleur, laissant s'écouler des

larmes sur son visage, croisèrent les miens et, dans un sursaut de compréhension, il devina tout ce qui allait se produire. Il vit. Et il sut à quel point il importait qu'il fasse tout comme il faut. Il commença à savoir.

« Levez-vous, maintenant. »

Lentement, très lentement, ses yeux toujours rivés aux miens, le père Donovan se leva. Nous demeurâmes ainsi longtemps, regards enlacés, une seule personne désormais et un seul besoin, puis il frémit. Il porta une main à son visage et à mi-parcours la laissa retomber.

« Dans la maison », dis-je, la voix très douce.

Dans la maison, où tout était prêt.

Le père Donovan baissa les yeux. Il les releva vers moi mais il ne pouvait plus soutenir mon regard. Il se tourna vers la maison puis s'immobilisa lorsqu'il aperçut de nouveau les petits tas de terre sombres dans le jardin. Il aurait voulu me regarder encore, mais il ne pouvait pas, pas après avoir revu ces monticules sombres éclairés par la lune.

Il se dirigea vers la maison, au bout de sa laisse. Il avançait

docilement, tête baissée – une victime très obéissante. Monta les cinq marches vétustes, traversa le porche étroit jusqu'à la porte d'entrée, restée entrebâillée. Là, il s'arrêta. Il ne leva pas les yeux. Il ne me regarda pas.

« Entrez » dis-je, de ma douce voix autoritaire. Il frémit. « Entrez, maintenant », répétai-je.

Mais il ne pouvait pas.

Je me penchai en avant et poussai la porte. Puis poussai le prêtre du pied pour le faire avancer. Il trébucha, se redressa et se retrouva à l'intérieur, fermant les yeux de toutes ses forces.



Je repoussai la porte. J'avais laissé une lampe électrique posée sur le sol dans l'entrée ; je l'allumai.

« Regardez », chuchotai-je.

Le père Donovan, lentement, prudemment, ouvrit un oeil. Il se figea.

Le temps s'arrêta pour le père Donovan. « Non, fit-il.

— Oui, dis-je.

— Oh, non ! reprit-il.

— Oh, oui ! » Il hurla.

« Noooooon ! »

Je tirai d'un coup sur le noeud. Son cri cessa net et il tomba à genoux. Il eut un bref sanglot rauque et se couvrit la face.

« Oui, dis-je. C'est une vraie horreur, n'est-ce pas ? »

Il se servit de tout son visage pour fermer les yeux. Il ne pouvait pas regarder, pas maintenant, pas comme ça. Je ne lui en voulais pas, au fond : *c'était* une véritable horreur. J'étais ennuyé de savoir ça là depuis que j'avais tout installé pour lui. Mais il fallait qu'il voie. Il le fallait. Pas seulement pour moi. Pas seulement pour le Passager Noir. Pour lui-même. Il le fallait absolument. Et il ne regardait pas.

« Ouvrez les yeux, père Donovan, ordonnai-je.

— Je vous en prie », dit-il,

d'une misérable petite voix geignarde.

Cela m'énerva terriblement. Ça n'aurait pas dû, étant donné mon parfait sang-froid, mais cela me tapa sur les nerfs, qu'il geigne face à cette horreur sur le sol, et je l'envoyai à terre d'un coup dans les jambes. Je tirai fort sur le noeud et attrapai sa nuque de la main droite, puis j'écrasai son visage contre les lattes du plancher gauchies et crasseuses. Il y eut un peu de sang, ce qui me mit encore plus hors de moi.

« Ouvrez-les, répétais-je. Ouvrez les yeux. Ouvrez-les maintenant !

*Regardez.* » Et je tirai sa tête en arrière par les cheveux. « *Obéissez. Regardez. Ou je vous arrache les paupières.* »

Je fus très persuasif. Et il obéit donc. Il finit par obéir. Il regarda.

Je m'étais donné beaucoup de mal pour que ce soit comme il faut, mais on est obligé de se débrouiller avec ce qu'on a. Je n'aurais rien pu faire s'ils ne s'étaient trouvés là suffisamment longtemps pour que tout ait séché, mais ils étaient si sales avec cette terre... J'avais réussi à enlever le plus gros, mais certains des corps étaient dans le jardin depuis si longtemps qu'on ne savait

plus où commençait la terre, où finissait le corps. On n'avait jamais su, à bien y réfléchir. Si sales... si sales...

Il y en avait sept, sept petits corps, sept petits orphelins extra-sales disposés sur des rideaux de douche en plastique – qui sont plus propres et qui ne laissent rien filtrer. Sept lignes droites toutes pointées vers l'autre bout de la pièce.

Braquées sur le père Donovan. Et il comprit.

Il allait les rejoindre.

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce... » commença-t-il à réciter.

Je tirai violemment sur le noeud.

« Pas de ça, mon père. Pas maintenant. Maintenant c'est la vérité ici-bas.

— Je vous en prie, dit-il en suffoquant.

— Oui, suppliez-moi. C'est bien, ça. Beaucoup mieux, dis-je en tirant à nouveau sur le noeud. Vous croyez que le compte y est ? Sept corps... Est-ce qu'ils ont supplié, eux ? » Il ne dit pas un mot. « Vous croyez que le compte est bon ? Sept seulement ? Est-ce qu'ils sont tous là ?

— Oh, mon Dieu, implora-t-il,

le souffle rauque, dans une souffrance qui faisait plaisir à entendre.

— Et si on parlait des autres villes, mon père ? Si on parlait de Fayetteville ? Souhaitez-vous qu'on parle de Fayetteville ? » Il étouffa juste un sanglot, ne prononça pas un mot. « Et si on parlait d'East Orange ? Trois là-bas ? Ou y en a-t-il un qui m'a échappé ? C'est si dur de savoir. Quatre à East Orange, mon père ? »

Le père Donovan essaya de hurler. Sa gorge était trop mal en point pour que le résultat soit réellement concluant, mais on

sentait une telle sincérité qu'on en oubliait la technique douteuse. Puis il s'affala face contre terre et je le laissai là un moment à pleurnicher avant de le tirer vers le haut pour le remettre debout. Il ne tenait pas bien sur ses jambes et ne se contrôlait plus. Sa vessie s'était vidée, et un filet de bave recouvrait son menton.

« Je vous en prie, dit-il. C'était plus fort que moi. C'était vraiment plus fort que moi. Je vous en prie, il faut me comprendre...

— Mais je comprends très bien, mon père », répondis-je, et il y eut une nuance dans ma voix — la voix



du Passager Noir, à présent –, une inflexion qui le glaça. Il leva lentement la tête pour me regarder, et ce qu'il vit dans mes yeux le pétrifia. « Je comprends parfaitement », répétais-je en m'approchant tout près de son visage. La sueur sur ses joues se changea en pellicule glacée. « Vous voyez, c'est plus fort que moi aussi. »

Nous étions très proches désormais, proches à nous toucher, et toute sa saleté fut soudain plus que je ne pouvais en supporter. Je tirai violemment sur le noeud et le fis à nouveau tomber de tout son

long d'un coup dans les jambes. Le père Donovan était vautré par terre.

« Mais des *enfants* repris-je. Je ne pourrais jamais m'en prendre à des enfants. » Je posai une de mes bottes rigides et propres sur sa nuque et écrasai son visage contre le sol. « Pas comme vous, mon père. Jamais des enfants. Je dois trouver des gens comme vous.

— Qu'êtes-vous ? murmura le père Donovan.

— Le commencement, expliquai-je. Et la fin. Mon père, je suis votre Dé-createur. »

L'aiguille était prête et elle s'enfonça comme prévu dans son

cou – légère résistance des muscles raidis, aucune de la part du prêtre. J'appuyai sur le piston et la seringue se vida, emplissant le père Donovan d'une paix propre et rapide. Quelques secondes, quelques secondes seulement, et sa tête commença à flotter, et son visage roula vers moi.

Me voyait-il vraiment, à présent ? Voyait-il les doubles gants de latex, la combinaison de protection, le masque de soie lisse ? Me voyait-il ? Ou cela se produisait-il dans l'autre pièce, celle du Passager Noir, la Pièce Propre ? Peinte en blanc deux nuits

auparavant, balayée, brossée, récurée, plus propre que propre. Et au centre de la pièce, les fenêtres obturées par des bâches blanches en plastique, sous les lampes, me voyait-il finalement, depuis la table que j'avais installée, avec à côté les sacs-poubelle blancs, les bouteilles de produits chimiques et la petite rangée de scies et de couteaux ? Me voyait-il enfin ?

Ou voyait-il ces sept formes malpropres, et Dieu sait combien encore ? Se voyait-il lui-même enfin, incapable de crier, se transformant en cette saleté dans le jardin ?

Il ne le pouvait pas, bien sûr. Il ne pouvait s'imaginer faire partie de la même espèce. Et, d'une certaine façon, il avait raison. Il ne se transformerait jamais en cette saleté qu'étaient devenus les enfants par sa faute. Je ne ferais jamais une telle chose, ne l'accepterais jamais. Je ne suis pas le père Donovan, pas ce style de monstre.

Je suis un monstre très soigneux, moi.

Le travail soigné prend du temps, bien sûr, mais cela paie à la fin. Cela paie de faire le bonheur du Passager Noir, de le réduire au

silence pour un temps. Cela paie de faire son travail correctement et proprement. Et un autre tas d'ordures de moins sur terre. Quelques sacs-poubelle soigneusement ficelés de plus, et mon petit coin sur terre s'en trouve plus net, plus tranquille. Bien plus juste.

J'avais environ huit heures devant moi. Elles ne me seraient pas de trop si je voulais faire les choses comme il faut.

J'arrimai le prêtre à la table avec du ruban adhésif extra-fort et découpai ses habits. Je m'acquittai du travail préliminaire : rasai,

frottai, coupai tout ce qui ne faisait pas net. Comme toujours je sentis la lente, la délicieuse extase prête à imprimer son rythme à tout mon corps. J'allais la sentir vibrer en moi tandis que je travaillais, croître de plus en plus et m'irradier, jusqu'à la fin, le Besoin et le prêtre emportés tous les deux par une déferlante.

Juste avant que je n'attaque le vrai travail, le père Donovan ouvrit les yeux et me regarda. La peur s'était retirée ; cela arrive parfois. Il me regarda droit dans les yeux et remua les lèvres.

« Comment ? » J'approchai légèrement ma tête. « Je ne vous

entends pas. »

Je l'entendis respirer, un souffle long et paisible, puis il le reedit avant que ses yeux se ferment.

« C'est tout naturel », répondis-je.

Et je me mis au travail.



## CHAPITRE II

À 4 h 30 du matin, j'avais fini de nettoyer le prêtre. Je me sentais beaucoup mieux. Comme toujours, après. Tuer me fait le plus grand

bien. Tous les noeuds des sombres schémas mentaux de ce cher Dexter s'en trouvent dénoués. C'est une douce délivrance, le relâchement nécessaire de toutes les petites valves hydrauliques à l'intérieur. Oui, mon travail me plaît ; désolé de vous contrarier. Vraiment tout à fait désolé. Mais c'est ainsi. Et ce n'est pas juste le plaisir de tuer en soi, bien sûr. Non, ce doit être fait dans les règles, au moment où il faut et avec le partenaire qu'il faut. Une procédure très compliquée mais absolument nécessaire.

Et toujours passablement épuisante. J'étais donc fatigué, mais

la tension des derniers jours avait disparu, la voix froide du Passager Noir s'était tue, et je pouvais être moi-même à nouveau. Farfelu, drôle, l'insouciant, l'insensible Dexter. Oublié, le Dexter au couteau, Dexter le Justicier. Jusqu'à la prochaine fois.

Je replaçai les corps dans le jardin en compagnie de leur nouveau voisin, puis rangeai la petite maison décrépite du mieux que je pus. Je mis toutes mes affaires dans la voiture du prêtre avant de prendre la direction du sud jusqu'à l'étroit canal où était garé mon bateau, un Boston Whaler de

dix-sept pieds au faible tirant d'eau, équipé d'un gros moteur. Je poussai la voiture dans le canal, derrière mon bateau, et montai à bord. Je la regardai s'enfoncer dans l'eau puis disparaître. Je démarrai alors le hors-bord d'un coup de manivelle et guidai prudemment le bateau vers le nord, de l'autre côté de la baie. Le soleil se levait juste et se réverbérait sur toutes les surfaces brillantes. J'affichais un grand sourire béat, simple pêcheur matinal qui rentre chez lui. Qui veut de la dorade ?

À 6 h 30, j'avais regagné mon appartement de Coconut Grove. Je

retirai de ma poche la plaquette de verre, une fine lame lisse sur laquelle j'avais soigneusement déposé, au centre, une seule et unique goutte du sang du prêtre. Bien propre, et sèche à présent, prête à être insérée sous mon microscope dès que je voudrais me souvenir. Je la classai parmi les autres : trente-six jolies gouttes de sang parfaitement sèches.

Je me douchai longuement, laissant l'eau très très chaude emporter les dernières tensions et finir de dénouer mes muscles, tout en frottant les ultimes traces de l'odeur tenace du prêtre et du jardin

attenant à la petite maison, près du marécage.

*Des enfants. J'aurais dû le tuer deux fois.*

Ce qui m'a fait tel que je suis m'a rendu creux, vide à l'intérieur, étranger aux émotions. Cela n'a rien d'exceptionnel en soi. Je suis à peu près sûr que la plupart des gens simulent une grande partie des relations humaines au quotidien. Pour moi, il s'agit simplement de tout simuler. Je m'y prends très bien, et les sentiments n'interviennent jamais. Mais j'aime les enfants. Je ne pourrai jamais en avoir, car l'éventualité d'un rapport

sexuel est totalement exclue. Rien que l'idée de faire ces choses... Comment peut-on ? Un peu de dignité, voyons ! Mais les enfants... c'est différent. Le père Donovan méritait de mourir. Le code Harry avait été respecté et le Passager Noir comblé.

À 7 h 15, je me sentais propre à nouveau. Je pris du café et des céréales puis me mis en route pour le boulot.

Le bâtiment dans lequel je travaille est une grande structure moderne, blanche et entièrement vitrée, proche de l'aéroport. Mon laboratoire est au deuxième étage, à

l'arrière. Je dispose d'une petite pièce à côté du labo. C'est un bureau très modeste, un simple box attenant au laboratoire des prélèvements de sang, mais il m'est réservé. Je n'ai à le partager avec personne ; personne d'autre n'y est autorisé ni ne vient salir mon domaine. Une table et un fauteuil, un autre siège pour d'éventuels visiteurs qui ne doivent pas être trop gros. Ordinateur, étagère, classeur de rangement. Téléphone. Répondeur.

Et le répondeur clignotait ce matin-là. C'est loin d'être un événement quotidien.



Curieusement, très peu de gens sur terre cherchent à joindre un expert judiciaire en taches de sang pendant les heures de bureau. L'une des rares personnes qui souhaitent parfois me parler est Deborah Morgan, ma soeur adoptive. Flic, comme son père.

Le message était bien d'elle.

J'enclenchai le répondeur, et la mélodie métallique d'une musique Tejano se fit entendre, suivie par la voix de Deborah. « Dexter, s'il te plaît, dès que tu arrives. Je suis sur la scène d'un crime à Tamiami Trail, devant le motel El Cacique. » Puis une pause. Je l'entendis

couvrir le combiné et dire quelque chose à quelqu'un. Puis il y eut à nouveau une explosion de musique mexicaine et Deborah reprit : « Est-ce que tu pourrais venir tout de suite ? S'il te plaît, Dex. » Elle raccrocha.

Je n'ai pas de famille. A ma connaissance, du moins. Il doit bien y avoir quelque part des gens qui ont le même patrimoine génétique que moi – les pauvres... –, mais je ne les ai jamais rencontrés. Je ne les ai pas cherchés, et ils n'ont pas essayé de me trouver non plus. J'ai été adopté et élevé par Harry et Doris Morgan, les parents de

Deborah. Et, vu le spécimen que je suis, ils m'ont drôlement bien élevé, vous ne croyez pas ?

Morts tous les deux. Deb est donc la seule personne au monde pour qui mon existence importe plus que les éternuements du chat du voisin. Pour une raison qui m'est obscure, elle préfère me savoir en vie. Je trouve cela gentil de sa part, et, si j'étais capable de sentiments, ils lui seraient réservés.

Je partis donc la rejoindre. Je sortis du parking du département de police de Metro-Dade et empruntai l'autoroute toute proche en direction du nord, pour aboutir à

la section de Tamiami Trail où se situent le motel El Cacique ainsi que plusieurs centaines de ses cousins. D'un certain point de vue, c'est le paradis sur terre. Surtout quand on a la chance d'être un cafard. Des rangées et des rangées de bâtiments qui parviennent à scintiller et à s'effriter tout à la fois. D'éclatants néons qui décorent des constructions vétustes, sordides, rongées par la pourriture. Si l'on ne vient pas la nuit, on ne vient jamais. Car voir un tel lieu de jour, c'est entrevoir la vraie nature du fragile contrat passé avec la vie.

Toutes les grandes villes ont un

quartier similaire. Si un nain souffrant d'un état de lèpre avancé souhaitait coucher avec un kangourou et une chorale d'adolescents, c'est ici qu'il viendrait louer une chambre. Après, il pourrait très bien emmener toute la troupe au bar d'à côté pour prendre un café cubain et un sandwich *medianoche*, personne ne s'en soucierait, du moment qu'il laisse un pourboire.

Deborah avait passé bien trop de temps par ici dernièrement – de son propre avis, pas du mien. C'était apparemment un des endroits où il fallait traîner quand on était de la

police, si on voulait augmenter ses chances de surprendre des individus en train de commettre des actes inavouables.

Mais Deborah ne voyait pas les choses ainsi. Peut-être parce qu'elle travaillait aux Moeurs. Toute jeune femme séduisante qui travaille pour les Moeurs sur Tamiami Trail finit généralement par servir d'appât. En se postant à moitié nue dans la rue afin d'attraper les hommes prêts à payer pour un rapport sexuel. Deborah détestait ce rôle. Pas moyen pour elle de s'intéresser à la prostitution, si ce n'est sur un strict plan sociologique. Selon elle, le fait

de coffrer X ou Y n'avait pas grand-chose à voir avec la lutte contre la criminalité. Et puis, j'étais le seul à le savoir, elle détestait tout ce qui mettait en valeur sa féminité et ses formes généreuses. Elle voulait être flic ; elle n'y pouvait rien si elle avait un physique de pin-up.

Et comme j'atteignais le parking reliant El Cacique à son voisin, le Tito's Cafe Cubano, je vis que ce jour-là ses formes étaient sacrément mises en valeur. Elle portait un bustier rose fluo, un short moulant, des bas résille noirs et des talons aiguilles. Un ensemble tout droit sorti de la réserve de

costumes pour putains de Hollywood, en 3D.

Quelques années auparavant, le bruit avait couru au sein de la brigade des Moeurs que les souteneurs se moquaient des femmes flics dans la rue. De toute évidence, c'étaient les policiers, en majorité des hommes, qui choisissaient les tenues de leurs collègues pour ces opérations clandestines. Leurs choix vestimentaires en disaient long sur leurs goûts en matière de déshabillés affriolants, mais ils ne cadraient pas vraiment avec le look des prostituées. Si bien que tout le



monde reconnaissait d'emblée la Nouvelle Fille qui a rangé son badge et son pistolet au fond du sac à main. Les policiers avaient donc insisté pour que les filles qui participaient à ces opérations choisissent elles-mêmes leur tenue. Après tout, les femmes savent toujours mieux ce qu'il convient de porter, n'est-ce pas ?

Peut-être est-ce vrai pour la plupart d'entre elles. Pas pour Deborah. Elle ne s'est jamais sentie à l'aise dans autre chose qu'un jean. Vous auriez dû voir ce qu'elle voulait porter au bal de fin d'études au lycée. Et à présent... Eh bien, je

n'avais jamais vu une femme ravissante vêtue de façon aussi provocante être pourtant aussi peu attirante sexuellement.

Mais elle ne passait certainement pas inaperçue. Elle était chargée d'écartier les badauds, son badge épinglé sur le haut sexy. Elle était plus visible que le kilomètre de ruban jaune qui avait été déroulé pour délimiter la scène du crime, plus visible encore que les trois voitures de patrouille stationnées en travers de la route, toutes lumières clignotantes. Son haut rose fluo ressortait davantage.

Elle se trouvait de l'autre côté

du parking et empêchait les curieux de plus en plus nombreux d'approcher les techniciens du labo qui étaient occupés à examiner le bac à ordures appartenant au bar. Je me réjouissais de ne pas avoir été affecté à ce travail. La puanteur qui s'en dégageait me parvenait jusque dans la voiture : une odeur fétide de marc de café humide mélangé à de vieux morceaux de fruits et à des restes de porc ranci.

Je connaissais vaguement le policier posté à l'entrée du parking. Il me fit signe de passer, et je trouvai un emplacement pour me garer.

« Deb, dis-je en m'approchant d'un pas nonchalant. Jolie tenue. Ta silhouette se trouve pleinement mise en valeur.

— Ta gueule ! » répondit-elle en rougissant. Un spectacle à ne pas manquer venant d'un agent de police chevronné. « On a découvert une autre prostituée. Enfin, si c'en est bien une. Difficile à dire d'après ce qu'on a trouvé.

— C'est la troisième en cinq mois, dis-je.

— La cinquième, corrigea-t-elle. Il y en a eu deux autres dans le comté de Broward. » Elle secoua la tête. « Ces abrutis s'obstinent à

répéter qu'officiellement il n'y a aucun rapport.

— Ça leur évite pas mal de paperasserie », lui dis-je obligeamment.

Deb me montra les dents.

« Ils pourraient pas se bouger le cul et faire leur boulot de flics le plus élémentaire, non ? lança-t-elle d'une voix rageuse. N'importe quel crétin peut voir que ces morts sont liées. »

Et elle eut un léger frisson.

Je la dévisageai, stupéfait. Elle était flic, et fille de flic. Elle n'était pas facilement impressionnable. À son arrivée dans la police, les gars

plus expérimentés lui avaient joué des tours : ils lui montraient les cadavres découpés en morceaux qu'on retrouve régulièrement à Miami, pensant lui faire dégobiller son repas. Jamais elle n'avait bronché. Elle en avait vu d'autres. En avait vu des vertes et des pas mûres. Elle avait le coeur bien accroché.

Mais aujourd'hui elle frissonnait.

*Intéressant.*

« C'est différent cette fois, c'est ça ? lui demandai-je.

— C'est dans mon secteur, cette fois, chez les prostituées, dit-elle

avant de pointer un doigt vers moi. Et ça, ça veut dire que c'est l'occasion pour moi de participer à l'enquête, de me faire remarquer et d'obtenir une mutation pour la Criminelle. »

Je lui fis ma version du sourire joyeux.

« Ambitieuse, Deborah ?

— Parfaitement. Je veux me tirer des Mœurs et bazarder cette tenue de vamp. Je veux intégrer la Crim, Dexter, et là c'est l'occase de rêve. Avec un tout petit peu de chance... » Elle s'interrompt. Puis elle dit quelque chose d'absolument stupéfiant. « Aide-moi, s'il te plaît,

Dexter. Je déteste cette situation.

— “S’il te plaît” ? Deborah, tu m’as bien dit “s’il te plaît” ? Tu sais à quel point ça me rend mal à l’aise...

— Arrête tes conneries, Dex.

— Non mais vraiment, Deborah...

— Arrête, je t’ai dit. Tu acceptes de m’aider, oui ou non ? »

Présenté de cette façon, avec cet inhabituel « s’il te plaît » en suspens, comment pouvais-je répondre autrement que par :

« Bien sûr que oui, Deb. Tu le sais bien. »

Elle me fixa d’un regard froid,



effaçant d'un coup son « s'il te plaît ».

« Non, je ne le sais pas, Dexter. Je ne sais jamais rien avec toi.

— Bien sûr que je vais t'aider, Deb », répétais-je en essayant de paraître froissé.

Et dans une parfaite imitation de l'amour-propre blessé je la laissai et me dirigeai vers le bac à ordures pour rejoindre les collègues du labo.

Camilla Figg était accroupie au milieu des ordures, à la recherche d'empreintes digitales. C'était une femme trapue de trente-cinq ans aux cheveux courts qui n'avait

jamais semblé réagir à mes plaisanteries aimables et enjouées. Dès qu'elle m'aperçut, elle se redressa sur ses genoux, rougit et me regarda passer sans dire un mot. Elle avait la manie de me regarder fixement et de rougir.

Assis sur des boîtes de lait en plastique à l'autre bout du bac à ordures, occupé à triturer le contenu d'une poignée de déchets, se trouvait Vince Masuoka. Il était à moitié japonais, et il aimait dire en blaguant qu'il avait hérité de la plus petite moitié. Enfin, c'est lui qui appelait ça une blague...

Il y avait quelque chose de

légèrement dérangent dans l'éclatant sourire asiatique de Vince. Comme s'il avait appris à sourire à l'aide d'un livre illustré. Et même quand il se lançait dans les sales blagues rituelles à l'intention des policiers, personne ne s'en offusquait. Personne ne riait non plus, mais ça ne le troublait pas. Il effectuait systématiquement tous les gestes appropriés, mais il avait toujours l'air de simuler. C'est pour cette raison que je l'aimais bien, je crois. Un autre type qui faisait semblant d'être humain, comme moi.

« Tiens, Dexter, dit Vince sans

lever les yeux. Quel bon vent t'amène ?

— Je suis venu voir de vrais experts à l'oeuvre dans un environnement 100% professionnel, dis-je. Tu sais où je peux les trouver ?

— Ha, ha ! » fît-il. C'était supposé être un rire, mais c'était encore plus affecté que son sourire. « Tu te crois sans doute à Boston. » Il découvrit quelque chose qu'il porta à la lumière pour y jeter un coup d'oeil. « Sans blague, qu'est-ce que tu fais là ?

— Comment ça, qu'est-ce que je fais là, Vince ? rétorquai-je, prenant

un ton outré. On est bien sur la scène d'un crime, non ?

— T'es spécialisé dans les éclaboussures de sang, dit-il, comme il se débarrassait du débris qu'il avait scruté un moment, puis en cherchait un autre.

— Merci de me l'apprendre. »

Il me regarda en me décochant son grand sourire artificiel.

« Il n'y a pas de sang ici, Dexter. »

Je fus pris de vertige.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il n'y a pas de sang, ni dedans ni dessus ni à côté. Pas de sang du tout. Jamais vu un truc

aussi bizarre. »

« Pas de sang du tout. »  
J'entendais ces mots se répercuter dans ma tête, de plus en plus fort. Pas de cet affreux sang sale, visqueux et tiède. Pas d'éclaboussures. Pas de taches. Pas de sang du tout.

Comment n'y avais-je pas pensé ?

J'avais l'impression de découvrir la pièce manquante d'un puzzle que je croyais pourtant complet.

Je ne prétends pas pouvoir expliquer le mystère de la relation de Dexter avec le sang. Sa seule

évocation me donne envie de grincer des dents... Et cependant j'en ai fait l'objet de ma carrière, de ma recherche, et d'une partie de mon vrai métier. Manifestement, des choses très profondes sont en jeu, mais j'ai du mal à m'y intéresser sérieusement. Je suis comme je suis et, du reste, quelle nuit magnifique j'avais passée à disséquer un tueur d'enfants...

Mais là...

« Ça va, Dexter ? me demanda Vince.

— Merveilleusement bien, répliquai-je. Comment il fait ça ?

— Ça dépend. »

Je regardai Vince. Il avait au creux de la main une poignée de marc de café qu'il examinait et remuait délicatement de son doigt ganté.

« Ça dépend de quoi, Vince ?

— De quel "il" et de quel "ça" tu parles. Ha ! Ha ! »

Je secouai la tête.

« Parfois tu cherches un peu trop à être énigmatique, lui dis-je. Comment est-ce que le tueur s'y prend pour éliminer le sang ?

— C'est difficile à dire pour l'instant. On n'en a pas trouvé du tout. Et le corps n'est pas franchement en bon état, alors ça va



être dur de trouver quoi que ce soit. »

Ce n'était plus aussi intéressant soudain. Moi, j'aime laisser les corps bien nets. Pas de traces, pas de taches, pas de sang qui dégouline. Si ce tueur était une fois de plus comme ces chiens qui s'acharnent sur un os, je n'avais rien à voir avec lui.

Je respirai un peu plus aisément.

« Où est le corps ? » demandai-je à Vince.

Il indiqua de la tête un coin distant de cinq ou six mètres.

« Juste là, près de LaGuerta.

— Ça alors ! C'est LaGuerta qui est chargée de l'affaire ?

— Quel bol il a, ce tueur, hein ? » renchérit Vince en me gratifiant à nouveau d'un de ses sourires forcés.

Je tournai les yeux. Un petit groupe de gens était rassemblé autour d'un tas de sacs-poubelle bien nets.

« Je ne le vois pas, dis-je.

— Si, là. Les sacs. Chacun d'entre eux contient une partie du corps. Il a découpé le corps en morceaux puis les a tous emballés comme des cadeaux de Noël. Tu as déjà vu un tel truc, toi ? »

Bien sûr que oui.

C'est comme ça que je fais.

## **CHAPITRE III**

C'est toujours très insolite et quelque peu désarmant de se trouver sur les lieux d'un meurtre sous le soleil éclatant de Miami. Les

crimes les plus monstrueux en deviennent aseptisés. Comme mis en scène. On se croirait dans une nouvelle section audacieuse de Disneyworld. Bienvenue à Horror Land. Venez chevaucher le réfrigérateur. Prière de régurgiter dans les récipients prévus à cet effet.

Ce n'est pas que la vision de corps mutilés m'ait jamais incommodé dans d'autres contextes, oh non, loin de là. Il est vrai que je ne raffole pas des cadavres négligents qui ne contrôlent pas leurs excréments : pas beau à voir du tout. Autrement,

c'est un peu comme regarder des côtelettes dans une boucherie. Mais les novices et les visiteurs qui se rendent sur la scène d'un crime ont tendance à vomir ; et, bizarrement, ils vomissent beaucoup moins ici que dans le Nord. Le soleil atténue le choc. Il nettoie les choses, les rend plus propres. Voilà peut-être pourquoi j'aime tant Miami. C'est une ville tellement propre.

Et la journée s'annonçait une fois de plus belle et chaude. Tous ceux qui portaient une veste de costume cherchaient à présent un endroit où l'accrocher. Hélas, c'était peine perdue sur ce petit parking

miteux qui ne comptait que cinq ou six voitures et le bac à ordures dans un coin, tout près du bar, contre un mur en stuc rose surmonté de fil barbelé. La porte de derrière du Tito's Cafe Cubano s'ouvrait juste là. Une jeune femme maussade multipliait les allées et venues, affairée à servir des cafés et des *pasteles* aux policiers et à l'équipe du labo. La clique des policiers en costard qui traînent toujours sur les scènes de crime, que ce soit pour se faire remarquer, exercer des pressions ou encore se tenir informés de la tournure des événements, devaient maintenant

jongler avec un objet supplémentaire. Leur veste, leur café, leur gâteau.

Les experts, eux, ne portent pas de costume. Ils optent plutôt pour des chemisettes en rayonne. J'en portais une moi-même, dont le motif reproduisait des batteurs de tambour vaudous et des palmiers, sur un fond vert pâle. À la fois élégant et pratique.

Je m'avançai vers la chemise en rayonne la plus proche parmi les gens qui étaient attroupés autour du corps. Elle appartenait à Angel Batista – aucun-rapport, comme il se présentait habituellement lui-



même : « Salut, moi c'est Angel Batista, aucun rapport avec l'autre<sup>[1]</sup>. » Il travaillait dans le service du médecin légiste. A ce moment précis, il était assis sur ses talons devant un des sacs-poubelle et en examinait l'intérieur.

J'allai le rejoindre. J'étais impatient de voir l'intérieur du sac. Tout ce qui suscitait une réaction de la part de Deborah valait nécessairement le coup d'oeil.

« Angel, dis-je en me postant à ses côtés, qu'est-ce qu'on a là ?

— Comment ça, “on”, le Ricain ? répliqua-t-il. Y a pas de sang, cette fois. T'es pas dans le

coup.

— À ce qu'il paraît, dis-je en m'accroupissant. Ça s'est produit ici ou ça a juste été déposé là ? »

Il secoua la tête.

« Difficile à dire. Ils vident le bac deux fois par semaine. C'est peut-être là depuis deux jours. »

Je jetai un regard circulaire sur le parking, puis sur la façade moisie du motel El Cacique.

« Et dans l'hôtel ? »

Angel haussa les épaules.

« Ils sont en train de vérifier, mais ça m'étonnerait qu'ils trouvent quoi que ce soit. Les autres fois, il les a balancés dans

des bennes à ordures publiques. Oh oh ! fit-il tout à coup.

— Qu'est-ce qu'il y a ? »

Il se servit d'un crayon pour entrouvrir le sac plastique.

« Regarde un peu comme il a découpé ça. »

L'extrémité d'un segment de jambe dépassait, très pâle, paraissant extraordinairement mort sous le soleil éblouissant. Ce fragment-là s'arrêtait à la cheville, le pied ayant été soigneusement tranché. Un petit tatouage de papillon s'y trouvait encore, une de ses ailes partie avec le pied.

Je sifflai. C'était un travail

presque chirurgical. Ce type faisait du très bon boulot, en tout conforme à mes exigences.

« Très propre », dis-je.

Et ça l'était effectivement, même sans parler de la précision du geste. Je n'avais jamais vu une chair morte aussi propre, sèche et nette. Une merveille.

« *Me cago en diez* que c'est bien propre ! s'exclama-t-il. Et c'est pas fini. »

Je me penchai en avant, plongeant les yeux au fond du sac. Rien ne bougeait là-dedans.

« Ça m'a tout l'air définitif, Angel.

— Regarde ! dit-il en ouvrant légèrement un des autres sacs. Cette jambe-là, il la coupe en quatre morceaux. Comme avec une règle ou presque, hein ? Mais l'autre », et il indiqua la cheville que je venais d'admirer, « il la coupe en deux morceaux seulement. Pourquoi ça, hein ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je. Mais l'inspecteur LaGuerta élucidera peut-être ce mystère pour nous. »

Angel me regarda un instant et nous nous efforçâmes de garder notre sérieux.

« Peut-être bien », dit-il enfin.

Et il se retourna vers les sacs. « Tu pourrais aller lui en parler.

— *Hasta luego, Angel*, lançai-je.

— Très certainement », répliqua-t-il, la tête penchée au-dessus des sacs en plastique.

Selon une rumeur qui avait circulé quelques années auparavant, l'inspecteur Migdia LaGuerta serait entrée dans la brigade criminelle en couchant avec quelqu'un. On n'avait pas de mal à le croire quand on la voyait. C'était une femme qui avait tous les attributs nécessaires pour être attirante physiquement, dans un style arrogant et aristocratique. Une

véritable artiste en matière de maquillage, et toujours impeccablement vêtue – le chic Bloomingdale's. Mais la rumeur ne pouvait pas être vraie. Tout d'abord, bien qu'en apparence elle fût très féminine, je n'avais jamais rencontré une femme aussi masculine de tempérament. Elle était intransigente, ambitieuse, de la manière la plus intéressée qui soit, et la seule faiblesse qu'elle trahît se manifestait envers les hommes sensiblement plus jeunes qu'elle, dotés d'un physique de mannequin. Voilà pourquoi j'avais la certitude que ce n'était pas en

usant de ses charmes qu'elle était entrée à la Criminelle. C'était tout simplement parce qu'elle était cubaine, frayait avec les politiques et savait très bien faire de la lèche. À Miami, cette combinaison marchait beaucoup mieux que le sexe.

LaGuerta s'y connaissait très bien en courbettes : une lèche-cul de première. Elle avait fait de la lèche à toutes les étapes de son ascension dans la hiérarchie, jusqu'à l'éminent grade d'inspecteur à la Criminelle. Malheureusement, c'était un poste pour lequel ses grands talents de



lécheuse n'avaient jamais été requis, et elle faisait un très mauvais inspecteur.

Cela arrive ; l'incompétence est plus souvent récompensée qu'on ne croit. Je devais de toute façon travailler avec elle. J'avais donc employé mon charme prodigieux à me faire apprécier d'elle. Plus simple que vous ne pourriez penser. N'importe qui peut être charmeur, du moment qu'il ou elle n'a pas peur de feindre, de préférer les inepties évidentes et écoeurantes dont s'abstient toute personne dotée d'une once de conscience. Par chance, je n'ai pas de conscience. Je

m'exprime sans vergogne.

Au moment où je m'approchais du petit groupe posté près du bar, LaGuerta était en train d'interroger quelqu'un dans son espagnol de mitraille. Je sais parler espagnol. Je comprends même un peu le cubain. Mais je n'arrivais à saisir qu'un mot sur dix des paroles de LaGuerta. Le dialecte cubain est le désespoir des locuteurs espagnols. Le véritable but de ceux qui le parlent semble être de gagner une course contre la montre et de sortir le plus de mots possible avant le top chrono sans utiliser de consonnes.

Si l'on veut suivre, l'astuce

consiste à savoir ce que va dire la personne avant même qu'elle ne le dise. Voilà qui contribue à l'esprit de clan dont se plaignent parfois les non-Cubains.

L'homme qu'interrogeait LaGuerta était petit et large d'épaules, brun de peau, il avait les traits indiens, et il était manifestement intimidé par le dialecte, le ton et le badge. Il essayait de ne pas la regarder lorsqu'il répondait, ce qui la faisait parler encore plus vite.

« *No, no hay nadie afuera*, dit-il doucement, lentement, en détournant les yeux, *todos están en*

*café.* (Personne n'était dehors ils étaient tous dans le café.)

— *¿ Donde estabas ?* (Où étais-tu ?) », demanda-t-elle.

L'homme jeta un coup d'oeil aux morceaux de corps entassés et détourna immédiatement les yeux.

« *Cocina.* (La cuisine.)  
*Entonces yo saco la basura.* (Et puis j'ai sorti la poubelle.) »

LaGuerta poursuivit, le brusquant verbalement, posant toutes les mauvaises questions sur un ton de voix qui le contrariait et le rabaissait, au point qu'il en oublia peu à peu l'horreur ressentie face aux morceaux de corps trouvés

dans le bac à ordures et finit par se renfrogner et ne plus être coopératif du tout.

Un véritable coup de maître. Prendre le principal témoin et le retourner contre soi. Si l'on peut bousiller une affaire dès les toutes premières heures de l'enquête, on est sûr de gagner du temps et de s'épargner beaucoup de paperasse plus tard.

Elle termina avec quelques menaces avant de congédier l'homme, qui s'éloigna pesamment.

« Indien de mes deux, siffla-t-elle entre ses dents lorsqu'il se trouva hors de portée de voix.

— Il faut de tout pour faire un monde, inspecteur, dis-je. Même des *campesinos*. »

Elle leva les yeux et me dévisagea, longuement, tandis que je restais immobile à me demander pourquoi. Avait-elle oublié à quoi je ressemblais ? Mais elle conclut par un grand sourire. C'est qu'elle m'aimait bien, l'idiote...

« *i Hola, Dexter !* Quel bon vent vous amène ?

— J'ai su que vous étiez là et j'ai eu une envie impérieuse de vous voir. Inspecteur, quand accepterez-vous de m'épouser ? »

Elle pouffa. Les policiers qui se

trouvaient à côté échangèrent des regards puis se détournèrent.

« Je n'achète jamais une chaussure sans l'essayer, rétorqua LaGuerta. Même la plus belle paire. » J'avais beau la croire sur parole, je me demandai néanmoins pourquoi elle passait sa langue entre ses dents tout en me regardant. « Allez-vous-en, maintenant, vous m'empêchez de me concentrer. J'ai vraiment fort à faire.

— Je vois ça. Etes-vous sur le point d'arrêter le tueur, inspecteur ?

— On dirait un journaliste, grogna-t-elle. Ces connards vont me

bombarder dans moins d'une heure.

— Que leur direz-vous ? »

Elle regarda les morceaux de corps emballés et fronça les sourcils. Non pas que cette vision l'incommodât. Elle songeait à sa carrière, essayait de formuler sa déclaration à la presse.

« C'est juste une question de jours avant que le tueur ne commette une erreur et que nous l'arrêtons.

— En bref, jusqu'à présent il n'en a commis aucune, vous n'avez aucune piste, et vous devez attendre qu'il tue à nouveau avant de pouvoir agir, c'est bien ça ? »



Elle me lança un regard noir.

« Rappelez-moi : pourquoi je vous aime bien, déjà ? »

Je haussai les épaules. Je n'en avais aucune idée, et visiblement elle non plus.

« On a *nada y nada* comme indices. Le Guatémaltèque, commenta-t-elle avec une grimace en direction de l'Indien, a trouvé le corps en sortant les poubelles du restaurant. Il n'a pas reconnu ces sacs et en a ouvert un pour voir s'ils contenaient des aliments. Et c'était la tête.

— Coucou, c'est moi ! dis-je tout bas.

— Hein ?

— Non, rien. »

Elle regarda autour d'elle, les sourcils froncés, attendant peut-être qu'un indice surgisse, prête à lui tirer dessus.

« Ça s'arrête là. Personne n'a rien vu, rien entendu. *Nada*. Il faut que je poireaute jusqu'à ce que vos crétins de collègues aient fini pour en savoir plus.

— Inspecteur... » dit une voix derrière nous.

Le commissaire Matthews s'avavançait, précédé par un nuage d'after-shave Aramis, signe que les journalistes n'allaient pas tarder à

arriver.

« Bonjour, commissaire, dit LaGuerta.

— J'ai demandé à l'agent Morgan de participer indirectement à cette affaire », dit-il. LaGuerta tiqua. « En sa qualité d'agent infiltrée dans la communauté de la prostitution, elle dispose de ressources qui pourraient nous assister dans l'activation de la solution. »

Cet homme était un vrai dictionnaire. Trop d'années passées à écrire des rapports.

« Commissaire, je ne pense pas que cela soit vraiment nécessaire »,

rétorqua LaGuerta.

Il lui fit un clin d'oeil et posa la main sur son épaule. La gestion du personnel est tout un art.

« Du calme, inspecteur. Elle ne va pas contester les prérogatives de vos fonctions. Elle vous tiendra simplement au courant si elle a la moindre information à signaler : des témoins, ce genre de choses. Son père était un flic du tonnerre. C'est d'accord ? » Ses yeux se voilèrent et allèrent se fixer sur un point situé à l'extrémité du parking. Je tournai la tête. La camionnette de Channel 7 faisait irruption. « Excusez-moi », dit Matthews.

Il rajusta sa cravate, revêtit un air grave et se dirigea d'un pas mesuré vers la camionnette.

« *Putá* », souffla LaGuerta.

Je ne savais pas si c'était une observation à caractère général ou si Deb était expressément visée, mais je m'avisai que c'était le bon moment pour m'éclipser, avant que LaGuerta ne se souvienne que l'agent Puta était ma soeur.

Comme je rejoignais Deb, Matthews serrait juste la main de Jerry Gonzalez de Channel 7. Ce reporter était connu dans la région comme étant le grand spécialiste du journalisme qui a pour credo « Plus

il y a de sang, plus on vend ». Tout à fait mon style. Il allait être déçu cette fois.

Je sentis un frisson me parcourir. *Pas de sang du tout.*

« Dexter ! s'écria Deborah, s'efforçant tant bien que mal de garder un ton professionnel, mais je voyais bien qu'elle était surexcitée. J'ai parlé au commissaire Matthews. Il m'associe à l'enquête.

— À ce qu'il paraît, dis-je. Sois prudente.

— De quoi tu parles ? répliqua-t-elle en plissant les yeux.

— LaGuerta.

— Ah, celle-là ! grogna-t-elle.

— Oui, celle-là. Elle ne t'aime pas, et elle ne te veut pas sur son territoire.

— Pas de pot ! Elle a reçu des ordres du commissaire.

— Ouaip. Et elle vient de passer les cinq dernières minutes à chercher un moyen de les contourner. Alors protège tes arrières, Deb. »

Elle se contenta de hausser les épaules.

« Qu'est-ce que tu as découvert ? » me demanda-t-elle.

Je secouai la tête.

« Rien pour l'instant. LaGuerta n'a aucune piste. Mais Vince a

dit... »

Je m'interrompis. En parler semblait presque trop intime.

« Vince a dit quoi ?

— C'est presque rien, Deb. Un détail. Qui sait ce que ça veut dire ?

— On n'en saura jamais rien si tu ne le dis pas, Dexter.

— Il semblerait que... le corps n'ait plus de sang du tout. Pas une goutte. »

Deborah resta silencieuse un instant ; elle réfléchissait. Ce n'était pas un silence respectueux, comme le mien. Juste un temps de réflexion.

« Bon, finit-elle par dire.



J'abandonne. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Trop tôt pour le dire.

— Mais tu penses que ça signifie quelque chose. »

Cela signifiait une étrange sensation de vertige. Une envie impérieuse d'en savoir plus sur ce tueur. Un rire admiratif de la part du Passager Noir, qui aurait dû se tenir coi si tôt après le prêtre. Mais tout ça était un peu délicat à expliquer à Deborah, n'est-ce pas ? Je lui répondis simplement :

« C'est possible, Deb. Qui peut savoir ? »

Elle me regarda fixement

pendant quelques secondes, puis haussa les épaules.

« Bon, d'accord, conclut-elle. Autre chose ?

— Oh oui, plein ! Un sacré coup de scalpel. On dirait un travail de chirurgien. A moins qu'ils ne découvrent quelque chose dans l'hôtel, ce qui est peu probable, le corps a été tué ailleurs puis abandonné ici.

— Mais où ?

— Question très judicieuse. La moitié du travail d'un bon flic consiste à poser les bonnes questions.

— L'autre moitié consiste à

obtenir des réponses, rétorqua-t-elle.

— Oui, eh bien, personne ne sait encore où, Deb. Et je n'ai évidemment pas toutes les données médico-légales...

— Mais tu commences à avoir tes petites idées », dit-elle.

Je la regardai. Elle soutint mon regard. J'avais déjà eu des intuitions. J'en avais d'ailleurs acquis une certaine réputation. Mes intuitions étaient souvent bonnes. Quoi d'étonnant ? Je savais la plupart du temps comment fonctionnaient les tueurs. Je fonctionne de la même manière.

Bien sûr je me trompais parfois. De temps en temps j'étais même très loin de la vérité. Ç'aurait été un peu louche si j'avais toujours visé juste, non ? Et puis je ne voulais pas que les flics arrêtent absolument tous les tueurs en série. Qu'aurais-je fait de mon loisir après ? Mais là... Comment allais-je procéder dans cette petite affaire fort intéressante ?

« Dis-moi, Dexter, insista Deborah. Tu as des hypothèses cette fois ?

— Peut-être bien. Mais c'est encore un peu tôt.

— Eh bien, Morgan... »

intervint LaGuerta, qui arrivait derrière nous. Nous lui fîmes face tous les deux. « Je vois que vous avez la tenue idéale pour vous lancer dans le vrai travail de police. »

Le ton de sa voix était particulièrement cinglant. Deborah se raidit.

« Inspecteur, dit-elle. Vous avez trouvé quelque chose ? »

Son intonation sous-entendait qu'elle connaissait déjà la réponse.

Un coup facile. Mais loupé. LaGuerta agita la main avec désinvolture.

« Il n'y a que des *putas*, dit-elle

en fixant le décolleté de Deborah, plus que suggestif dans ses habits de vamp. Que des putes. Le plus important pour l'instant est d'empêcher les journalistes de devenir hystériques. » Elle secoua la tête lentement, comme incrédule, puis releva les yeux. « Ça ne devrait pas être si difficile, vu votre discrétion manifeste. »

Elle me fit un clin d'oeil puis s'éloigna en direction du commissaire Matthews, qui, très digne, s'entretenait avec Jerry Gonzalez, de Channel 7.

« Quelle garce ! lança Deborah.  
— Désolé, Deb. Qu'est-ce qu'il

faut que je dise ? “Elle ne perd rien pour attendre”, ou bien “Je t’avais prévenue” ?

— Bon sang, Dexter ! dit-elle en me lançant un regard furieux. Je dois à tout prix trouver ce type. »

Et comme me revenaient en écho les mots *pas de sang du tout...* je savais que moi aussi. Moi aussi je devais absolument le trouver.

## CHAPITRE IV

Ce soir-là après le travail, je partis faire un tour en bateau. Pour échapper aux questions de Deb et pour démêler un peu mes



sentiments. *Mes sentiments.* Ça alors ! Quelle aberration...

Je guidai lentement mon Boston Whaler au-delà du canal, sans penser à rien, parfaitement zen, le moteur tournant au ralenti tandis que je passais devant les larges demeures, séparées par d'immenses haies et par des clôtures grillagées. J'adressai un grand geste machinal et un sourire éclatant à tous les voisins, qui prenaient l'air dans les jardins bordant les digues. Les enfants jouaient sur les pelouses impeccables. Papa et maman s'occupaient du barbecue, se

prélassaient dans un fauteuil ou encore astiquaient le fil de fer barbelé, couvant leur progéniture du regard. Je saluai tout le monde. Quelques-uns me rendirent mon salut. Ils me connaissaient, m'avaient souvent vu passer, toujours enjoué, un grand bonjour pour tous. C'était un homme si charmant. Extrêmement gentil. Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu faire ces choses-là...

Je mis les gaz à peine sorti du canal et me dirigeai vers l'entrée du chenal, puis vers le sud-est, en direction de Cape Florida. Le vent qui fouettait mon visage et le goût

salé des embruns me remirent les idées en place, me donnèrent la sensation d'être propre et frais. Je pus à nouveau réfléchir plus aisément. C'était en partie dû au calme et à la paix de l'eau. Mais c'était aussi parce que, dans la plus pure tradition maritime de Miami, la plupart des autres plaisanciers avaient l'air de vouloir à tout prix me faire la peau. Je trouvais ça infiniment reposant. Je me sentais chez moi. Ah, mon cher pays... Ces chers concitoyens...

Au cours de la journée, au travail, j'avais reçu très peu d'informations supplémentaires

d'ordre médico-légal. À l'heure du déjeuner, l'affaire éclata dans tout le pays. Les médias étalaient au grand jour la série de meurtres de prostituées suite à la « macabre découverte » du motel El Cacique. Channel 7 accomplit un travail magistral en réussissant à transmettre l'horreur hystérique des morceaux de corps retrouvés dans un bac à ordures sans toutefois rien en dire de précis. Ainsi que l'inspecteur LaGuerta l'avait finement observé, les victimes n'étaient que des prostituées ; mais, une fois que les médias auraient fait enfler la

pression publique, il pourrait tout aussi bien s'agir de filles de sénateurs. Le département de la police se prépara donc à recourir à des stratégies défensives, n'ignorant pas les âneries affligeantes que ne tarderaient pas à propager les braves et intrépides fantassins du quatrième pouvoir.

Deb était restée sur les lieux, jusqu'à ce que le commissaire s'inquiète soudain de toutes ces heures supplémentaires qui allaient être comptabilisées ; elle dut donc rentrer chez elle. Elle commença à m'appeler à partir de 2 heures de l'après-midi pour savoir ce que

j'avais découvert, et ce n'était pas grand-chose. Ils n'avaient absolument rien trouvé dans l'hôtel. Il y avait tellement de traces de pneus sur le parking qu'aucune n'était clairement distincte. Aucune trace ou empreinte non plus dans le bac à ordures, sur les sacs ou sur les morceaux de corps. Tout était d'une propreté conforme aux réglementations sanitaires les plus strictes.

Le seul véritable indice de la journée était la jambe gauche. Comme l'avait remarqué Angel, la jambe droite avait été consciencieusement sectionnée en

plusieurs segments, coupée à la hanche, au genou et à la cheville. Ce qui n'était pas le cas de la jambe gauche : elle consistait seulement en deux segments, soigneusement emballés. Ha ha, s'était étonnée l'inspecteur LaGuerta, véritable génie. Quelqu'un avait interrompu le tueur, l'avait surpris et alarmé, et il n'avait donc pas terminé son travail. Il avait paniqué. En conséquence, elle concentrait tous ses efforts sur la recherche de ce témoin.

Il y avait un léger problème avec la théorie de LaGuerta. Un tout petit détail. C'était peut-être couper

les cheveux en quatre, mais... Le corps avait tout de même été méticuleusement nettoyé puis emballé, à l'évidence après avoir été découpé. Ensuite, il avait été prudemment transporté jusqu'au bac à ordures, et le tueur avait eu suffisamment de temps et de concentration pour éviter toute erreur et ne laisser aucune trace. Ou bien personne n'avait songé à signaler ces faits à LaGuerta ; ou alors, par le plus grand des hasards, se pouvait-il que personne d'autre ne s'en soit aperçu ? Possible. Le plus gros du travail de police relève tellement de la routine, de



l'agencement des détails selon des schémas préétablis. Si le schéma était nouveau, l'enquête pouvait très bien s'apparenter à l'examen microscopique que trois aveugles auraient tenté d'effectuer sur un éléphant.

Étant donné que je n'étais ni aveugle ni entravé par la routine, mon hypothèse était plutôt que le tueur devenait simplement insatisfait. Tout le temps nécessaire devant lui, mais... c'était déjà le cinquième meurtre sur le même mode. Commençait-il à trouver ennuyeux de débiter ainsi le corps ? Notre ami cherchait-il à présent

quelque chose de différent ? Une nouvelle direction, une tournure inédite ?

Je pouvais presque sentir sa frustration. Être allé si loin, jusqu'au bout, s'appliquer à découper les restes pour faire des paquets-surprises. Et puis la découverte soudaine : Ça ne va pas. *Il y a quelque chose qui cloche. Coïtus interruptus.*

Cette méthode ne le comblait plus, voilà tout. Il avait besoin d'autre chose. Il essayait d'exprimer un sentiment et n'avait pas encore trouvé les mots justes. Et à mon humble avis – c'est-à-dire, je me

mettais à sa place – il devait en ressentir une grande frustration. Et devait sans aucun doute chercher la solution.

Bientôt.

LaGuerta pouvait tranquillement chercher son témoin. Il n'y en aurait pas. On avait affaire là à un monstre froid et prudent, qui, personnellement, me fascinait au plus haut point. Mais comment devais-je réagir face à cette fascination ? Je n'en savais rien, et c'était pour cette raison que je m'étais retiré dans mon bateau pour réfléchir.

Un Donzi coupa ma trajectoire

à plus de cent à l'heure, frôlant presque mon bateau. Je fis un joyeux signe de la main et rejoignis le présent. J'approchais de Stiltsville, le groupement de vieilles maisons sur pilotis plus ou moins abandonnées près de Cape Florida. Je décrivis un grand cercle dans l'eau, sans but précis, et laissai mes pensées reprendre leur fil paresseux.

Qu'allais-je faire ? Il fallait que je prenne une décision maintenant, avant de me montrer trop coopératif avec Deborah. Je pouvais tout à fait l'aider à résoudre cette affaire, bien sûr, personne n'était

mieux placé. Personne n'avançait même dans la bonne direction. Mais est-ce que je voulais vraiment l'aider ? Est-ce que je voulais que ce tueur soit arrêté ? Ne voulais-je pas plutôt le trouver et m'en occuper moi-même ? Du reste – oh, comme elle m'asticotait, cette pensée –, voulais-je même le voir cesser ?

Qu'allais-je faire ?

Sur ma droite, j'apercevais Elliott Key dans les dernières lueurs du jour. Et comme toujours je me remémorai la nuit de bivouac que j'y avais passée avec Harry Morgan. Mon père adoptif. Le Bon Flic.

*Tu es différent, Dexter.*

Oui, Harry, c'est vrai.

*Mais tu peux apprendre à contrôler cette différence et à l'employer de façon constructive.*

D'accord, Harry. Si tu penses que c'est nécessaire. Mais comment ?

Et il m'expliqua.

Aucun ciel étoilé n'égale le firmament du sud de la Floride quand on a quatorze ans et qu'on passe la nuit dehors avec son père. Même si ce n'est que son père adoptif. Et même si la vue de toutes ces étoiles ne procure qu'un vague sentiment de satisfaction, l'émotion

n'entrant pas en jeu. On ne la ressent pas. C'est une des raisons pour lesquelles on est là, d'ailleurs.

Le feu s'est éteint et les étoiles émettent une clarté extraordinaire ; ce cher père se tait depuis un moment maintenant, avalant de temps à autre une gorgée de la vieille flasque qu'il a extraite de la poche extérieure de son sac à dos. Et il n'est pas très convaincant dans ce rôle – pas comme tant d'autres policiers ; ce n'est pas un buveur. Mais elle est vide à présent, et c'est le moment pour lui de sortir sa tirade, c'est maintenant ou jamais.

« Tu es différent, Dexter », me

dit-il.

Je détourne les yeux du spectacle des étoiles. Tout autour de la petite clairière sablonneuse, les derniers rougeoiements du feu dessinent de fines ombres. Il y en a même qui dansent sur le visage de Harry. Il a une drôle d'expression que je ne lui ai jamais vue. L'air résolu, triste, légèrement hébété.

« Qu'est-ce que tu veux dire, papa ? »

Il évite mon regard.

« Les Billup m'ont dit que Buddy avait disparu, dit-il.

— Un sale cabot. Il aboyait toute la nuit. Maman ne pouvait pas



dormir. »

Maman avait besoin de dormir, bien sûr. Mourir du cancer requiert le plus grand repos, et elle en était privée à cause de l'horrible clebs des voisins d'en face qui jappait dès qu'une feuille effleurait le trottoir.

« J'ai trouvé la tombe, poursuit Harry. Il y avait énormément d'os là-dedans, Dexter. Pas seulement ceux de Buddy. »

Je ne sais pas quoi répondre. Je ramasse avec soin une poignée d'aiguilles de pin et attend la suite.

« Quand est-ce que tu as commencé ? »

Je sonde le visage de Harry,

puis tourne les yeux vers la plage, de l'autre côté de la clairière. Notre bateau est là et oscille doucement au gré des vagues. On aperçoit les lumières de Miami au loin sur la droite, une pâle lueur blanche. Je ne comprends pas où veut en venir Harry, ce qu'il veut entendre. Mais c'est mon infailible père adoptif ; il vaut mieux opter pour la vérité avec lui. Il sait toujours tout ou se débrouille pour savoir.

« Un an et demi », dis-je.

Harry hoche la tête.

« Pourquoi as-tu commencé ? »

Une très bonne question, mais qui, à quatorze ans, me dépasse.

« C'est juste... J'sentais que... Il le fallait », lui dis-je.

À l'époque déjà, si jeune mais si pondéré.

« Tu entends une voix ? me demande-t-il. Quelqu'un ou quelque chose qui te dit ce que tu dois faire et t'oblige à le faire ?

— Euh... dis-je avec l'éloquence des jeunes de quatorze ans. Pas exactement.

— Explique-moi. »

Ah, s'il pouvait y avoir une lune, une belle lune ronde, quelque chose de plus gros à regarder. J'attrape une autre poignée d'aiguilles de pin. J'ai les joues en

feu, comme si papa m'avait demandé de raconter mes rêves érotiques. D'ailleurs, en un sens...

« Ben, euh... En fait, tu sais... Je sens un truc, finis-je par dire. À l'intérieur. Qui me regarde. Enfin, peut-être. Qui rit, plutôt. Mais pas vraiment une voix, juste... »

Un haussement d'épaules typique d'ado. Mais Harry a l'air de me suivre.

« Et ce *truc*, il t'oblige à tuer des choses. »

Très haut au-dessus de nous, un gros jet passe lentement.

« C'est-à-dire, euh... Il m'oblige pas, dis-je. C'est juste... Il me

persuade que c'est une bonne idée.

— Tu as déjà eu envie de tuer autre chose ? Quelque chose de plus important qu'un chien ? »

Je tente de répondre mais un truc dans ma gorge m'en empêche. Je m'éclaircis la voix.

« Oui, dis-je.

— Quelqu'un ?

— Personne en particulier, papa. C'est juste... dis-je en haussant à nouveau les épaules.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Ben... Je me disais que vous seriez pas contents. Toi et maman.

— C'est tout ce qui t'a arrêté ?

— Je... euh... J'voulais pas... que

tu te fâches. Tu sais... Que tu sois déçu. »

Je lance un coup d'oeil furtif à Harry. Il me regarde, sans ciller.

« C'est pour ça qu'on est venus ici, papa ? Pour parler de ça ?

— Oui, répond Harry. Tu as besoin d'être recadré. »

Recadré, oh oui, du Harry tout craché, ça : un mot qui en disait long sur sa vision de la vie, avec ses couloirs d'hôpitaux et ses souliers cirés. Et déjà je savais : le besoin de tuer quelque chose de temps à autre finirait bien un jour par ne plus cadrer.

« Comment ? » je l'interroge.

Il me dévisage très longtemps puis finit par hocher la tête lorsqu'il voit qu'on se comprend parfaitement.

« C'est bien, fiston, dit-il. Voilà. »

Mais malgré ce « voilà » il s'écoule un très long moment avant qu'il reprenne la parole. Je regarde les lumières d'un bateau qui passe au large, peut-être à deux cents mètres de notre petite plage. Par-dessus le bruit du moteur, on entend la clameur d'une musique cubaine.

« Voilà », répète Harry, et je le regarde. Mais à présent il a les yeux

perdus dans le vague, plus loin que le feu mourant, vers un futur situé quelque part tout là-bas. « Voilà comment c'est », dit-il.

J'écoute attentivement. Ce sont toujours les mots de Harry lorsqu'il énonce une grande vérité. Quand il m'a montré la technique du crochet du gauche ou le coup de la balle à effet au base-ball, c'est ce qu'il a dit. Voilà comment c'est, disait-il, et c'était toujours exactement tel qu'il le disait.

« Je me fais vieux, Dexter. » Il s'interrompt quelques secondes pour que je proteste mais je ne le fais pas, et il hoche la tête. « Je



pense que les gens voient les choses différemment en vieillissant. Ce n'est pas qu'on devienne plus indulgent ou qu'on voie les choses en demi-teintes alors qu'avant tout était noir ou blanc. Je crois sincèrement que je comprends les choses autrement. Mieux. »

Il me regarde, un regard à la Harry, l'amour exigeant au fond des yeux bleus.

« D'accord, dis-je.

— Il y a dix ans, j'aurais voulu que tu sois placé dans un hôpital psychiatrique », dit-il, et je plisse les yeux. C'est presque douloureux, sauf que j'y ai pensé moi-même.

« Mais voilà, poursuit-il. Maintenant je suis plus lucide. Je sais ce que tu vaux, et je sais que tu es un bon garçon.

— Non », dis-je d'une voix faible à peine audible. Mais Harry m'a entendu.

« Si, affirme-t-il. Tu es un bon garçon, Dex, je le sais. Je le sais très bien », répète-t-il, comme pour lui-même, peut-être pour l'effet. Ses yeux viennent se river aux miens. « Sinon tu t'en ficherais de ce que j'en pense, ou de ce qu'en pense maman. Tu le ferais, un point c'est tout. Tu ne peux pas t'en empêcher, je le sais. Parce que... » Il

s'interrompt et me regarde un instant sans rien dire. Ça me met très mal à l'aise. « Qu'est-ce que tu te rappelles d'avant ? me demande-t-il. Tu sais... Avant qu'on t'adopte. »

C'est encore douloureux, mais je ne sais pas vraiment pourquoi. J'avais à peine quatre ans.

« Rien, dis-je.

— Tant mieux. Je ne souhaite à personne d'avoir de tels souvenirs. » Et aussi longtemps qu'il vivra c'est toujours tout ce qu'il en dira. « Mais même si tu ne t'en souviens pas, Dex, cela t'a marqué. Ces choses t'ont fait tel

que tu es. J'en ai parlé à des gens. » Et, contre toute attente, il m'adresse un léger sourire, presque timide. « Je m'y attendais. Ce qui t'est arrivé quand tu étais petit t'a modelé. J'ai essayé de te maintenir sur le droit chemin, mais... » Il hausse les épaules. « C'était trop fort, trop présent. Ça t'a affecté trop tôt, et ça va rester en toi. Te donner envie de tuer. Et tu ne pourras pas t'en empêcher. Tu ne peux rien y changer. Mais... » Il détourne les yeux à nouveau pour voir ce que je ne peux distinguer. « Mais tu peux canaliser cette envie. La contrôler. Choisir... » Chaque mot est pesé

maintenant avec la plus grande précaution, une précaution inhabituelle chez lui. « Choisir ce que tu vas... ou qui tu vas... tuer... » Et il me fait un sourire comme je n'en ai jamais vu, un sourire aussi pâle et aussi morne que les cendres de notre feu éteint. « Il y a tout un tas de gens qui le méritent, Dex... »

Et par ces quelques mots il façonna le reste de mon existence, mon univers, mon être intime. Cet homme exceptionnel, si clairvoyant, si pénétrant. Harry. Mon père.

Si j'étais capable d'éprouver de l'amour, oh ! comme j'aurais aimé Harry.

Il y avait des années de cela, maintenant. Harry était mort depuis longtemps. Mais ses leçons lui survivaient. Et ce n'était certainement pas dû à un quelconque sentimentalisme de ma part. Harry avait tout simplement raison. Preuve en avait été faite maintes et maintes fois. Harry savait, et Harry m'avait fort bien appris.

*Sois prudent*, avait-il dit. Et il m'avait appris à être prudent comme seul un flic peut l'apprendre à un tueur.

À choisir prudemment parmi

ceux qui le méritent. À être absolument sûr de moi. Et puis à tout nettoyer. À ne laisser aucune trace. Et à toujours éviter le moindre lien affectif ; cela peut induire en erreur.

La prudence allait bien sûr au-delà du crime lui-même. Il fallait se construire une vie prudente. Compartimenter. Nouer des relations. Imiter la vie.

Des recommandations que j'avais suivies à la lettre. J'étais un hologramme presque parfait. Au-dessus de tout soupçon, à l'abri des reproches, à couvert du mépris. Un monstre poli et soigné, un vrai

monsieur Tout-le-monde. Même Deborah tombait plus ou moins dans le panneau la moitié du temps. Même si elle croyait, c'est vrai, ce qu'elle voulait bien croire.

Et actuellement elle croyait que je pouvais l'aider à résoudre ces meurtres, relancer sa carrière et la propulser à un poste qui la ferait quitter sa tenue sexy pour endosser un tailleur distingué. Et elle avait raison, bien sûr : je pouvais l'aider. Mais je n'en avais pas vraiment envie, parce que je prenais plaisir à regarder ce tueur travailler et parce que je ressentais à son égard une sorte d'affinité esthétique, voire...



*Un lien affectif.*

Tiens. Nous y voilà. J'étais en pleine violation du code Harry.

Je guidai à nouveau lentement mon bateau en direction du canal, en sens inverse. Il faisait nuit noire maintenant, mais je pris pour repère le pylône d'une antenne radio située à quelques degrés sur la gauche du bassin attenant à ma maison.

Conclusion : jusqu'à présent, Harry avait toujours eu raison, il avait donc encore raison. *Évite tout lien affectif* avait-il dit. J'allais l'écouter.

J'aiderais Deb.

## CHAPITRE V

Le lendemain matin, il pleuvait et la circulation était infernale, comme toujours à Miami quand il pleut. Certains conducteurs

ralentissaient sur les chaussées glissantes. Les autres enrageaient et klaxonnaient de toutes leurs forces, hurlaient par la vitre puis déboîtaient d'un coup d'accélérateur pour doubler furieusement les traînants en montrant le poing.

Sur la bretelle d'accès de Lejeune Road, un énorme camion de produits laitiers s'était déporté à grand fracas sur le bas-côté et avait embouti une camionnette pleine d'enfants d'une école catholique. Le camion s'était retourné. Et à présent cinq petites filles en kilt écossais étaient assises dans une

immense flaque de lait, l'air hébété. La circulation fut interrompue pendant près d'une heure. Une des fillettes fut transportée par hélicoptère à l'hôpital Jackson. Les autres restaient assises dans la flaque de lait avec leur joli uniforme et écoutaient les adultes se couvrir d'injures.

Je roulais au pas, calmement, tout en écoutant la radio. Apparemment la police était sur la bonne piste concernant le Boucher de Tamiami. Aucun détail n'était donné, mais le commissaire Matthews avait eu une petite phrase exquise. Il avait semblé

insinuer qu'il allait personnellement arrêter le tueur dès qu'il aurait fini de boire son café.

Parvenu enfin sur les voies, je pus accélérer un peu. Je m'arrêtai en chemin dans une boutique de doughnuts non loin de l'aéroport. J'achetai deux beignets, l'un aux pommes, l'autre nature, mais celui aux pommes fut englouti avant même que j'aie regagné la voiture. J'ai un métabolisme très rapide : c'est dû à la vie captivante que je mène.

Le temps que j'arrive au travail, la pluie avait cessé. Le soleil brillait

et de la vapeur commençait à s'élever du trottoir lorsque je pénétrai dans le hall d'entrée et présentai mon badge en passant, avant de monter à l'étage.

Deb était déjà là à m'attendre.

Elle n'avait pas l'air heureuse ce matin-là. Bien sûr, c'était assez rare qu'elle ait l'air heureuse. Elle est flic après tout, et la plupart d'entre eux ont du mal à se faire à leur boulot. Trop de temps passé à figer leurs traits dans des expressions inhumaines ; cela laisse des traces.

« Deb, dis-je en posant le sachet de beignets sur le bureau.

— Où étais-tu passé hier soir ? » m'interrogea-t-elle.

Un ton très acerbe, comme je m'y attendais. Bientôt ces plis entre les sourcils deviendraient permanents, gâtant un visage superbe : de profonds yeux bleus, pétillants d'intelligence, un petit nez retroussé agrémenté de quelques taches de rousseur, le tout encadré par des cheveux noirs. Des traits magnifiques, recouverts à cet instant par une couche de trois centimètres d'un maquillage infect.

Je la regardai avec affection. De toute évidence elle revenait du travail, vêtue ce jour-là d'un

soutien-gorge en dentelle, d'un short moulant rose vif et de chaussures à talons dorées.

« Peu importe, répondis-je. Et toi donc ? »

Elle rougit. Elle détestait porter autre chose qu'un jean propre bien repassé.

« J'ai essayé de t'appeler, dit-elle.

— Désolé.

— Ouais, c'est ça. »

J'allai m'asseoir sans mot dire. Deb aime bien passer sa rage sur moi. C'est fait pour ça, la famille.

« Pourquoi voulais-tu me parler à tout prix ?



— Je suis virée de l'enquête », répliqua-t-elle. Elle ouvrit le sachet devant elle et regarda à l'intérieur.

« Qu'est-ce que tu t'imaginais ? Tu sais très bien ce que LaGuerta pense de toi. »

Elle s'empara du beignet et l'attaqua férocement.

« Je m'imaginais être dans le coup, dit-elle la bouche pleine. Comme l'a dit le commissaire.

— Tu n'as aucune ancienneté. Et pas un gramme de jugeote en matière de politique. »

Elle froissa le sachet et me le lança à la figure. Rata son coup.

« Merde, Dexter ! Tu sais

parfaitement que je mérite d'être à la Criminelle. Au lieu de ce... », elle fit claquer la bretelle de son soutien-gorge et montra d'un geste sa tenue minimaliste, « ce putain de déguisement. »

Je hochai la tête.

« Qui te va très bien, ceci dit... »  
déclarai-je.

Elle fit une horrible grimace où la rage se mêlait au dégoût.

« Ça me débecte. Si je continue comme ça, je te jure, je vais péter les plombs !

— C'est encore un peu tôt pour que j'aie résolu toute l'affaire, Deb.

— Tu fais chier, Dex », dit-elle.

S'il y avait une seule certitude concernant Deb et sa carrière dans la police, c'est que son vocabulaire en prenait un coup... Elle me jeta un vrai regard de flic, dur et froid, le premier venant d'elle. C'était le regard de Harry, les mêmes yeux qui vous donnaient l'impression d'être sondé au plus profond de vous-même. « Arrête tes conneries. La plupart du temps tu n'as qu'à voir le corps et tu sais déjà qui est le tueur. Je ne t'ai jamais demandé comment tu t'y prenais, mais si tu as des intuitions cette fois-ci, tu dois me les dire. » Elle envoya dans le bureau un violent coup de pied

qui enfonça légèrement la surface métallique. « Je veux me débarrasser de ce costume à la con.

— On aimerait tous voir ça, Morgan », dit une voix grave et affectée provenant de derrière elle.

Je levai les yeux. Vince Masuoka entrait, le sourire aux lèvres.

« Tu ne saurais pas comment t'y prendre, Vince », lui dit Deb.

Il sourit encore plus largement — un de ses sourires éclatants tout droit sortis d'un manuel scolaire.

« Il n'y a qu'à essayer, on verra bien...

— Cours toujours », rétorqua Deb, la bouche figée dans une moue que je ne lui avais pas vue depuis ses douze ans.

Vince indiqua de la tête le sachet froissé sur mon bureau.

« C'était ton tour, mon pote. Qu'est-ce que tu m'as apporté ? Où tu l'as mis ?

— Désolé, Vince, lui dis-je. Debbie a mangé ton beignet.

— Si seulement... dit-il, prenant un faux air concupiscent. Moi, j'aurais pu croquer sa meringue. Tu me dois un gros doughnut, Dex, ajouta-t-il.

— Le seul gros gâteau que tu

auras jamais, coupa Deb.

— Ce n'est pas la taille qui compte, c'est le talent du pâtissier, répondit Vince.

— Par pitié, protestai-je. Vous allez vous bousiller un lobe frontal si vous continuez. C'est dangereux de faire de l'esprit à cette heure si matinale.

— Ha ha ! fit Vince de son affreux rire artificiel. Ha, ha, ha ! À plus tard, dit-il en m'adressant un clin d'oeil. N'oublie pas mon doughnut. »

Et il retourna à son microscope à l'autre bout du couloir.

« Alors, qu'est-ce qui t'est passé

par la tête ? » me demanda Deb.

Deb était persuadée que de temps à autre j'avais des intuitions. Elle n'avait pas tort. Généralement, mes inspirations avaient trait aux fous furieux qui s'amuse<sup>nt</sup> régulièrement à découper en morceaux de pauvres ploucs juste pour s'éclater un peu. Plusieurs fois Deborah m'avait vu mettre immédiatement le doigt sur un détail que personne d'autre n'avait remarqué. Elle n'avait jamais rien dit, mais ma soeur n'est pas flic pour rien : cela faisait donc un moment qu'elle me suspectait de quelque chose. Elle ne savait pas

quoi, mais elle savait qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, et ça l'embêtait terriblement parce que, après tout, elle tient à moi. C'est même à présent la seule et unique créature sur terre qui m'aime. Il ne s'agit pas de m'apitoyer sur mon sort mais de faire preuve de la plus froide, de la plus honnête lucidité. Je suis indigne d'amour. Fidèle aux conseils de Harry, j'ai essayé de me lier avec les gens, de m'impliquer dans des relations, et même, dans mes moments les plus fous, de me prêter à l'amour. Mais ça ne marche pas. Quelque chose en moi est



brisé, ou n'a jamais existé, et tôt ou tard l'autre personne me surprend en train de simuler, ou bien l'une de ces Fameuses Nuits survient.

Je ne peux même pas avoir un animal de compagnie. Les bêtes me détestent. Un jour, j'ai acheté un chien ; il m'a aboyé et hurlé après avec une telle violence pendant deux jours d'affilée que j'ai été obligé de m'en débarrasser. Plus tard j'ai essayé une tortue. J'ai eu le malheur de la toucher une fois ; elle n'a plus jamais voulu sortir de sa carapace et au bout de quelques jours elle a fini par mourir. Tout plutôt que de me voir ou de me

sentir la toucher à nouveau.

Personne d'autre ne m'aime, ni ne m'aimera jamais. Moi-même y compris (surtout moi-même, d'ailleurs). Je sais ce que je vaux et sais que je n'ai rien d'aimable. Je suis seul au monde, entièrement seul, mis à part Deborah. Et hormis bien sûr la Chose à l'intérieur, mais qui sort se distraire assez rarement. Et qui du reste ne sort pas pour moi, mais a besoin de se repaître de quelqu'un d'autre.

C'est pourquoi, à ma façon toute particulière, je tiens à Deborah. Sans doute ne peut-on pas qualifier mes sentiments d'amour,

mais je préférerais la voir heureuse.

Et à présent elle était là sur son siège, cette chère Deborah, l'air très malheureuse. Ma famille. Elle me regardait fixement sans savoir que dire, mais paraissait plus proche que jamais de trouver une réponse.

« Eh bien, en fait... commençai-je.

— J'en étais sûre ! Tu vois que tu as quelque chose !

— N'interromps pas ma transe, Deborah. Je suis en contact avec le monde des esprits.

— Allez, accouche !

— C'est le côté inachevé, Deb. La jambe gauche.

— Eh bien, quoi ?

— LaGuerta pense que le tueur a été surpris. A pris peur, n'a pas pu finir. »

Deborah hocha la tête.

« J'ai eu pour ordre de demander aux prostituées hier soir si elles avaient vu quelque chose. Il doit bien y avoir quelqu'un.

— Ah non ! Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi, lui dis-je. Réfléchis, Deborah. S'il a été surpris, trop effrayé pour continuer...

— Les sacs, coupa-t-elle. Il a quand même passé beaucoup de temps à emballer le corps et à tout

nettoyer. » Elle eut un air surpris.  
« Merde alors ! *Après* avoir été interrompu ? »

Je battis des mains et lui fis un sourire rayonnant.

« Bravo, Miss Marple.

— Alors ça ne tient pas debout.

— Au contraire. S'il a tout le temps qu'il veut mais n'achève pas son rituel – et souviens-toi, Deb, le rituel est presque tout –, que faut-il en déduire ?

— Dis-le-moi et finissons-en, dit-elle d'un ton brusque.

— Ça n'a aucun intérêt. »

Elle soupira bruyamment.

« Bon sang, Dexter ! OK. Alors, il

n'a pas été interrompu, mais il n'a pas fini... Merde ! C'est plus important pour lui d'emballer que de couper le corps ? »

J'eus pitié d'elle.

« Non, Deb. Réfléchis. C'est le cinquième crime, selon exactement le même schéma. Quatre jambes gauches minutieusement découpées. Et là, la cinquième... dis-je en haussant les épaules et en levant un sourcil interrogateur.

— Merde, Dexter ! Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? Peut-être qu'il n'avait besoin que de quatre jambes gauches. Peut-être... Franchement je n'en sais rien. » Je

souris et secouai la tête. C'était tellement évident à mes yeux.  
« Quoi ?

— Le plaisir s'est émoussé, Deb. Il y a quelque chose qui cloche. Ça ne colle plus. Il manque un truc pour que la magie opère totalement.

— Et tu voulais que je trouve ça toute seule ?

— Quelqu'un devait y penser, tu ne crois pas ? Et donc il interrompt son geste et cherche l'inspiration, mais en vain. »

Elle fronça les sourcils.

« C'est fini, alors ? Il ne recommencera pas ?

— Diable ! Si, Deb, dis-je en

riant, bien au contraire. Si tu étais prêtre et que tu croyais sincèrement en Dieu mais ne parvenais pas à trouver la manière idéale de le vénérer, que ferais-tu ?

— J'essaierais sans cesse. Jusqu'à ce que je sois satisfait. » Elle me regarda fixement. « Bon sang ! C'est ce que tu penses ? Il va recommencer bientôt ?

— C'est juste une impression, répondis-je avec modestie. Je peux me tromper. »

Mais j'étais sûr que non.

« Nous ferions mieux de trouver un moyen de l'attraper dès qu'il se manifestera, dit-elle, au lieu



de chercher un témoin inexistant. » Elle se leva et se dirigea vers la porte. « Je t'appelle plus tard. Salut ! »

Et elle disparut.

Du bout du doigt je touchai le sachet en papier. Il était absolument vide. Exactement comme moi : une jolie enveloppe propre, et rien à l'intérieur.

Je le pris et le déposai dans la poubelle à côté du bureau. J'avais du travail ce matin-là, le vrai boulot sérieux d'un labo de police. J'avais un long rapport à taper, ainsi que des photos à trier, des preuves à classer. C'était la routine, un double

homicide qui ne serait sans doute jamais jugé, mais j'aime m'assurer que tout ce que je fais est bien ordonné.

Du reste, ce cas-là avait été intéressant. Les taches de sang avaient été très difficiles à interpréter ; entre le jet issu de l'artère, les multiples victimes (qui visiblement s'étaient déplacées) et les éclaboussures qui devaient avoir été causées par une tronçonneuse, il avait été presque impossible de déterminer un lieu d'impact précis. Afin de couvrir l'ensemble de la pièce, j'avais dû utiliser deux bouteilles de Luminol, produit qui

met en évidence la plus infime des taches de sang et qui coûte le prix exorbitant de douze dollars la bouteille.

J'avais même dû tendre des fils pour m'aider à comprendre les principaux angles selon lesquels avait giclé le sang, une technique si vieille qu'elle s'apparente à l'alchimie. Le spectacle des taches était saisissant ; il y avait des éclaboussures éclatantes, violentes et sauvages partout sur les murs, les meubles, la télévision, les serviettes, les couvre-lits, les rideaux. Une débauche ahurissante de sang dans tous les sens. Même à

Miami on s'attendrait à ce que des gens aient entendu quelque chose. Deux personnes se font découper en morceaux à la tronçonneuse dans une chambre d'hôtel élégante et luxueuse, et les voisins se contentent d'augmenter le volume de la télé.

Vous pensez peut-être que le très diligent Dexter s'emballe un peu trop au boulot, mais je suis très consciencieux et il est vrai que j'aime savoir où se tapit tout le sang. Les raisons professionnelles de cet intérêt sont évidentes, mais elles m'importent beaucoup moins que les raisons personnelles. Peut-

être un jour un psychiatre au service du système pénal de l'État pourra-t-il m'aider à les éclaircir.

Dans tous les cas, les morceaux de corps étaient plus que froids le temps que la police parvienne sur les lieux, et nous n'arrêterons sans doute jamais le type qui portait des mocassins italiens cousus main, pointure 42. Droitier et très corpulent, avec un revers de main terrifiant.

Mais j'avais persévéré et effectué du très bon boulot. Je ne fais pas mon travail pour arrêter les sales types. Quel intérêt y trouverais-je ? Non, je fais mon

travail pour forcer l'ordre à émerger du chaos. Pour obliger les vilaines taches de sang à se comporter comme il faut puis à disparaître. Les autres peuvent se servir de mon travail afin d'arrêter les criminels ; je n'y vois pas d'inconvénient, mais je m'en moque.

Si je suis suffisamment négligent un jour pour me faire prendre, on dira de moi que je suis un monstre sociopathe, un être diabolique et pervers qui n'a rien d'humain, et les juges m'enverront sans doute sur la chaise électrique en s'autocongratulant joyeusement. Si jamais Pointure 42 se fait

prendre, on dira de lui que c'est un mauvais bougre qui a mal tourné en raison de facteurs sociaux auxquels il n'a malheureusement pu résister, et il passera dix ans au trou avant d'être libéré, avec juste assez d'argent pour se payer un costume et une nouvelle tronçonneuse.

Chaque jour, au travail, je comprends un peu mieux Harry.

## CHAPITRE VI

Vendredi soir. Grand soir pour le flirt à Miami. Et, croyez-le ou non, Dexter aussi est de sortie. Aussi étrange que cela puisse



paraître, j'avais trouvé quelqu'un. Pardon ? Le Dexter au coeur mort sort aussi sa cocotte ? Les morts vivants s'intéressent au sexe ? Mon besoin d'imiter la vie allait-il jusqu'à simuler des orgasmes ?

N'ayez crainte. Jamais il n'était question de sexe. Après des années d'embarras et d'affreux tâtonnements à essayer d'avoir l'air normal, j'avais enfin dégoté l'amie parfaite.

Rita était presque aussi détraquée que moi. Mariée trop jeune, mère de deux enfants, elle s'était démenée pendant dix ans pour que les choses marchent. Son

doux mari avait quelques petits problèmes. D'abord l'alcool, puis l'héroïne – rien que ça –, et enfin le crack. Il la battait, le rustre. Cassait les meubles, hurlait, lui lançait des objets dessus, la menaçait. Puis la violait. Il lui avait transmis d'horribles infections ramassées dans des squats de drogués. Tout cela à un rythme fréquent. Et Rita encaissait, s'obstinait, l'avait épaulé même durant deux cures de désintoxication. Puis une nuit il s'en était pris aux enfants, et Rita avait enfin mis les voiles.

Son visage depuis avait cicatrisé, bien sûr. Et quelques

côtes fêlées ou un bras cassé font partie de la routine pour les médecins de Miami. Rita était tout à fait présentable à présent, juste ce qu'il fallait au monstre.

Le divorce avait été sans appel, le rustre mis sous les verrous et après ? Ah ! Les mystères de l'âme humaine... Pour une raison inexplicable, cette chère Rita avait décidé de « fréquenter » à nouveau. Elle était convaincue que c'était *la* chose à faire. Mais, suite aux innombrables coups qu'elle avait reçus de son bien-aimé, elle avait perdu tout intérêt pour le sexe. Elle voulait juste un peu de compagnie

masculine l'espace de quelques heures.

Elle s'était mise à la recherche du type idéal : sensible, doux et patient. Une quête qui prenait du temps, évidemment. Elle cherchait un homme imaginaire qui préférerait avoir une amie à qui parler et avec qui aller au cinéma plutôt que d'avoir des rapports sexuels, pour la simple raison qu'elle n'était Absolument Pas Prête pour l'instant.

J'ai dit imaginaire ? Eh bien, oui. Les hommes véritablement humains ne sont pas comme ça. La plupart des femmes le savent quand

elles ont eu deux enfants et connu leur premier divorce. Mais la pauvre Rita s'était mariée trop tôt et trop mal pour apprendre cette précieuse leçon. Et pendant la période de convalescence qui avait suivi son affreux mariage, au lieu de se mettre dans la tête que tous les hommes sont des brutes, elle s'était forgée cette belle image romantique d'un vrai gentleman qui attendrait indéfiniment qu'elle s'ouvre peu à peu, comme une jolie fleur.

Non. Franchement. Peut-être était-il possible de trouver un tel homme dans l'Angleterre victorienne, lorsqu'il y avait un

bordel à tous les coins de rue pour se défouler un peu entre deux déclarations fleuries jurant un amour éthéré. Mais, à ma connaissance, c'était mission impossible dans le Miami du XXI<sup>e</sup> siècle.

Et pourtant... Moi je savais imiter tout cela à la perfection. Et je le faisais très volontiers. Je ne voulais en aucun cas d'une relation sexuelle. Je cherchais un déguisement, et Rita était exactement ce qu'il me fallait.

Elle était, comme je l'ai dit, tout à fait présentable. Menue, coquette et décidée, un corps svelte et

musclé, de courts cheveux blonds et des yeux bleus. Elle était fana de sport, passait tout son temps libre à courir, faire du vélo, etc. D'ailleurs, suer était son activité préférée. Nous avons traversé les Everglades à vélo, couru sur des distances de cinq kilomètres et même fait de la gonflette ensemble.

Mais le mieux, c'étaient encore ses deux enfants : Astor avait huit ans et Cody cinq. Ils étaient tous les deux exagérément sages. Rien d'étonnant, bien sûr. Les enfants dont les parents cherchent régulièrement à se trucider avec le premier meuble qui leur tombe

sous la main tendent à être un peu renfermés. Comme tout enfant qui grandit dans une zone de combat. Mais ils peuvent s'en sortir, à la longue. J'en suis la preuve vivante. J'ai enduré étant petit nombre d'atrocités innommables, c'est certain, et pourtant voyez ce que je suis devenu : un citoyen indispensable, un pilier de la communauté.

Peut-être fallait-il y voir la raison de mon étrange affection pour Cody et Astor. Car je tenais à eux, et je ne savais comment me l'expliquer. Je suis parfaitement lucide ; je comprends beaucoup de



choses sur moi-même. Mais l'un de mes traits de caractère qui me laissent absolument perplexe est mon attitude envers les enfants.

J'ai de l'affection pour eux.

Ils sont importants à mes yeux.

Ils comptent.

C'est un vrai mystère. Très honnêtement, peu m'importerait que tous les humains sur terre viennent à expirer d'un seul coup, à l'exception peut-être de moi-même et, éventuellement, de Deborah. Les autres personnes comptent moins pour moi que de vulgaires chaises de jardin. Disons, pour utiliser les termes éloquents des psys, que je

n'ai aucun sens de la réalité des autres. Et cette prise de conscience ne me cause pas le moindre état d'âme.

Mais les enfants... c'est différent.

Cela faisait presque un an et demi que je fréquentais Rita, et au fil du temps, tout doucement, délibérément, j'avais réussi à amadouer Astor et Cody. J'étais un type bien. Aucun danger avec moi. Je me souvenais de leur anniversaire, des jours des bulletins scolaires, des vacances. Je pouvais venir chez eux, je ne leur ferais aucun mal. Ils pouvaient me faire

confiance.

Assez ironique, au fond. Mais véridique.

Moi : le seul homme à qui ils accordaient leur confiance. Rita s'imaginait que cela faisait partie d'une stratégie pour lui faire la cour. Destinée à prouver que les enfants m'aimaient bien, et qui sait... ? Mais en fait ils comptaient plus pour moi que Rita elle-même. Peut-être était-il déjà trop tard, mais je ne voulais pas qu'ils deviennent comme moi en grandissant.

Ce vendredi soir, c'est Astor qui m'ouvrit la porte. Elle portait un

immense T-shirt sur lequel on lisait Rug Rats, qui descendait au-dessous du genou. Ses cheveux roux étaient divisés en deux nattes, et son petit visage fermé était dénué de toute expression.

« Bonjour, Dexter », dit-elle de son petit air bien sage.

Pour elle, deux mots constituaient déjà une longue conversation.

« Bonsoir, jolie demoiselle, dis-je de ma voix distinguée à la lord Mountbatten. M'est-il permis de faire remarquer que vous êtes absolument ravissante ce soir ?

— Ah bon, répondit-elle en

maintenant la porte ouverte. Il est là ! » lança-t-elle par-dessus son épaule en direction du canapé plongé dans l'ombre.

Je m'avançai. Cody se tenait juste derrière elle, à l'intérieur, comme pour l'épauler, au cas où.

« Cody », dis-je.

Je lui tendis un paquet de gaufrettes. Il les prit sans me quitter des yeux et laissa simplement retomber sa main sans même jeter un coup d'oeil à la friandise. Il attendrait que je parte pour les ouvrir et les partager avec sa soeur.

« Dexter ? appela Rita depuis la

pièce voisine.

— Ici ! criai-je. Dis donc, tu ne pourrais pas apprendre à ces enfants à bien se tenir ?

— Non », souffla Cody.

Une blague ! Je le dévisageai. Quelles autres surprises nous réservait-il ? Allait-il se mettre à chanter un jour ? Faire des claquettes dans la rue ? Haranguer l'assistance à la convention nationale du parti démocrate ?

Rita s'approcha dans un bruissement d'étoffe, tout en finissant d'accrocher une boucle d'oreille. Elle était plutôt provocante, en fin de compte. Elle

portait une robe en soie bleu pâle presque immatérielle qui lui arrivait à mi-cuisses, et bien sûr ses plus belles chaussures de sport New Balance. De ma vie, je n'avais jamais rencontré une femme qui osait porter des chaussures confortables lors d'un rendez-vous galant. Quelle charmante créature !

« Voilà le plus beau ! lança Rita à mon adresse. Je dis un mot à la baby-sitter et on file. »

Elle retourna dans la cuisine et je l'entendis donner ses instructions à la petite voisine qui gardait toujours les enfants. L'heure du coucher. Les devoirs.

Les programmes autorisés à la télé.  
Son numéro de portable. Le numéro  
d'urgence. Que faire en cas  
d'empoisonnement accidentel ou de  
décapitation.

Cody et Astor me regardaient  
toujours fixement.

« Vous allez au cinéma ? » me  
demanda Astor.

Je hochai la tête.

« Si on trouve un film qui ne  
nous fasse pas vomir.

— Berk ! » lâcha-t-elle.

Elle fit une très légère grimace  
et j'en éprouvai un petit élan de  
triomphe.

« Tu vomis au cinéma ? me



demanda Cody.

— Cody ! le reprit Astor.

— Hein ? insista-t-il.

— Non, mais j'en ai souvent envie, répondis-je.

— Allez, on y va, dit Rita, qui revenait d'un pas leste et se penchait pour faire une bise à chaque enfant. Obéissez à Alice. Au lit à neuf heures.

— Tu vas revenir ? demanda Cody.

— Voyons, Cody ! Bien sûr que je vais revenir, répondit Rita.

— Je demandais à Dexter.

— Tu dormiras, dis-je. Mais je te ferai un signe, d'accord ?

— Je ne dormirai pas, dit-il d'un air renfrogné.

— Alors je viendrai te voir et on jouera aux cartes, dis-je.

— C'est vrai ?

— Absolument. Une partie de poker. Et on misera de l'argent. Le gagnant rafle toute la mise.

— Dexter ! fit Rita, souriant néanmoins. Tu dormiras, Cody. Allez ! Bonne nuit, les enfants. Soyez sages. » Elle prit mon bras et m'entraîna vers la porte. « Franchement, murmura-t-elle, tu peux en faire ce que tu veux, de ces deux-là. »

Le film ne présentait pas grand

intérêt. Je n'eus pas vraiment envie de vomir, mais j'avais presque tout oublié le temps qu'on s'arrête boire un verre dans un bar de South Beach. Une idée de Rita. Elle avait beau avoir vécu à Miami toute sa vie, pour ainsi dire, elle trouvait toujours South Beach très « glamour ». Peut-être était-ce dû à la présence des nombreux rollers. Ou peut-être s'imaginait-elle qu'un endroit aussi bondé et aussi mal fréquenté devait forcément être « glamour ».

Quoi qu'il en soit, nous attendîmes vingt minutes qu'une petite table se libère puis vingt

autres minutes qu'on veuille bien nous servir. Peu m'importait. Cela m'amusait d'observer tous ces beaux imbéciles en train de se regarder. Un spectacle très divertissant.

Nous allâmes ensuite nous promener le long d'Ocean Boulevard en échangeant des propos parfaitement insignifiants : un art dans lequel j'excelle. C'était une nuit délicieuse. Un coin de la pleine lune présente quelques nuits auparavant, lorsque j'avais fait sa fête au père Donovan, avait été grignoté.

Alors que nous regagnions en

voiture la maison de Rita dans South Miami, après cette soirée conforme à nos petites habitudes, à une intersection de l'un des secteurs de Coconut Grove les moins recommandables une lumière clignotante rouge attira mon regard, et je jetai un coup d'oeil dans la rue transversale. La scène d'un crime. Le ruban jaune était déjà tendu, et plusieurs voitures de police étaient stationnées pêle-mêle en travers de la chaussée.

C'est encore lui, pensai-je. Et avant même de savoir ce que j'entendais vraiment par là je

m'étais déjà engagé dans la rue en direction de la scène du crime.

« Où va-t-on ? demanda Rita, avec pertinence.

— Oh, je voudrais juste m'assurer qu'ils n'ont pas besoin de moi.

— Tu n'as pas de beeper ? »

Je lui fis mon plus beau sourire, version vendredi soir.

« Ils ne savent pas toujours qu'ils ont besoin de moi », dis-je.

Je me serais peut-être arrêté de toute façon, ne serait-ce que pour exhiber Rita. A quoi bon porter un déguisement si personne ne le voit ? Mais, en vérité, l'irrésistible

petite voix qui glapissait au fond de mon oreille m'aurait obligé à m'arrêter dans tous les cas. *C'est encore lui.* Et il fallait que je voie ce qu'il nous avait mijoté. Je laissai Rita dans la voiture et me précipitai dehors.

Il n'avait rien mijoté de bon, le vaurien. J'aperçus le même tas de morceaux de corps soigneusement emballés. Angel-aucun-rapport était penché au-dessus dans la même position quasiment que lorsque je l'avais quitté la fois précédente.

« *Hijo de puta,* dit-il en me voyant approcher.

— Pas moi, j'espère, répondis-

je.

— Nous, on se plaint d'avoir à travailler un vendredi soir, et toi tu rappliques avec ta belle. Et il n'y a toujours rien pour toi par ici.

— Même gars, même schéma ?

— C'est ça, dit-il en écartant le sac plastique de son crayon. Toujours parfaitement sec. Pas de sang du tout. »

Ces mots me causèrent une légère sensation de vertige. Je me penchai pour regarder. Les morceaux de corps étaient encore une fois étonnamment propres et secs. Ils avaient une teinte un peu bleutée et semblaient préservés



dans leur petite sphère temporelle parfaite. Une merveille.

« La manière dont il a coupé est légèrement différente, cette fois, commenta Angel. Il l'a fait en quatre endroits. » Il les indiqua du doigt. « De façon très brutale ici, presque émotionnelle. Puis là, pas tant que ça. Enfin, là et là, entre les deux. Hein ?

— Très joli, dis-je.

— Et puis regarde-moi ça », enchaîna-t-il. De son crayon, il poussa sur le côté le gros morceau de chair exsangue du haut. En dessous, un autre bout blanc luisait. La chair avait été

consciencieusement arrachée, sur toute la longueur, pour révéler un os impeccable. « Quel besoin il avait de faire une chose pareille ? » demanda Angel doucement.

J'inspirai profondément.

« Il expérimente, dis-je. Il cherche la meilleure méthode. »

Et je m'abîmai dans la contemplation de ce tronçon d'os net et sec jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'Angel m'observait depuis un long moment déjà.

« Comme un enfant qui joue avec sa nourriture, remarquai-je à l'intention de Rita, de retour dans la voiture.

— Mon Dieu, dit-elle. C'est horrible.

— Je crois que le mot approprié est *atroce*, précisai-je.

— Comment peux-tu plaisanter, Dexter ? »

Je lui adressai un sourire rassurant.

« Tu sais, on finit plus ou moins par s'habituer dans le métier, expliquai-je. On fait tous des plaisanteries pour masquer notre douleur.

— Bon sang ! J'espère qu'ils vont vite arrêter ce psychopathe. »

Je pensai aux morceaux de corps soigneusement empilés, aux

multiples façons de découper le corps, à la merveilleuse et totale absence de sang.

« Pas si vite, dis-je.

— Qu'est-ce que tu dis ?  
 demanda-t-elle.

— Je dis : je ne pense pas que ce sera de sitôt. Le meurtrier est extrêmement intelligent, et l'inspecteur chargée de l'affaire est beaucoup plus versée dans les magouilles politiques que dans le vrai travail de police. »

Elle me regarda pour voir si je parlais sérieusement. Puis elle resta silencieuse tandis que nous roulions sur la USI en direction du

sud. Elle se tut jusqu'à ce que nous atteignions South Miami.

« Je ne pourrai jamais m'habituer à voir... comment dire ? Le dessous des cartes ? La face cachée des choses ? Ce que toi tu vois », finit-elle par dire.

Elle me prit par surprise. J'avais profité du silence pour repenser aux morceaux de corps joliment empilés que nous venions de laisser. Mon esprit était occupé à tourner avidement autour des membres tronçonnés si propres et secs, tel un aigle qui chercherait un morceau de viande à happer. La remarque de Rita était si inattendue

que j'en bégayai presque pendant une minute.

« Qu'est-ce que tu entends par là ? » réussis-je enfin à articuler.

Elle fronça les sourcils.

« Je... je ne suis pas sûre. C'est juste que... On part du principe que... les choses... sont réellement telles qu'on les imagine. Telles qu'elles devraient être ? Mais ce n'est jamais le cas, tout est toujours plus... Je ne sais pas... Plus... sombre ? Plus... humain. Comme là, par exemple. Pour moi, il n'y a pas de doute que l'inspecteur veut arrêter le tueur ; c'est le boulot d'un inspecteur, non ? Ça ne m'a jamais

traversé l'esprit qu'il puisse y avoir une part de politique dans un meurtre.

— Dans tout, pratiquement », dis-je.

Je tournai dans sa rue et ralentis devant sa maison proprette et insignifiante.

« Mais pour toi c'est le point de départ », poursuivit-elle. Elle ne semblait pas avoir remarqué où nous étions et ce que je lui avais dit.

« La plupart des gens ne creuseraient même pas jusque-là.

— Je ne suis pas aussi profond, Rita, dis-je en amenant doucement la voiture à l'arrêt.

— En fait, les choses ont toujours deux facettes : celle à laquelle nous faisons semblant de croire et celle qui correspond à la réalité. Toi tu sais déjà tout ça et c'est comme un jeu pour toi. »

Je n'avais aucune idée de ce qu'elle cherchait à me dire. De fait, j'avais renoncé à essayer de comprendre et, tandis qu'elle parlait, je laissai mon esprit vagabonder, repensant au dernier crime : la propreté de la chair, l'impression d'improvisation induite par les différents morceaux tranchés, l'absence totale, immaculée, si parfaite, de sang...



« Dexter... » dit Rita.

Elle posa la main sur mon bras.

Je l'embrassai.

Je ne sais pas lequel de nous deux fut le plus surpris. Ce n'était vraiment pas un acte que j'avais anticipé. Et ce n'était certainement pas son parfum. Mais voilà que j'écrasais mes lèvres contre les siennes et les maintenais là un long moment.

Elle me repoussa.

« Non, fit-elle. Je... Non, Dexter.

— D'accord, dis-je, encore choqué par ce que je venais de faire.

— Je ne crois pas que je

veuille... Je ne suis pas prête pour...  
Merde, Dexter », dit-elle.

Elle détacha sa ceinture, ouvrit la portière et courut jusqu'à sa maison.

Mince alors ! pensai-je. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Je savais que j'aurais dû m'interroger, et m'inquiéter peut-être d'avoir bousillé mon déguisement après l'avoir si bien entretenu pendant un an et demi.

Mais la seule chose à laquelle je pouvais penser était le joli tas de morceaux de corps.

*Pas de sang.*

Pas la moindre goutte.

## CHAPITRE VII

*Ce corps est disposé exactement comme j'aime. Les bras et les jambes sont ligotés et la bouche est bloquée par du ruban adhésif pour*

*empêcher tout bruit et toute régurgitation dans mon espace de travail. Et ma main tient le couteau avec une telle assurance que je suis certain de faire du bon boulot, très satisfaisant...*

... Sauf que ce n'est pas un couteau, c'est une sorte de...

... Sauf que ce n'est pas ma main. Bien que ma main bouge avec cette main, ce n'est pas la mienne qui tient la lame. Et la pièce est toute petite, elle est vraiment très étroite, ce qui est logique, parce que c'est... quoi donc ?

Et me voilà à présent en train de flotter au-dessus de cette aire de

travail étroite et parfaite et de ce corps terriblement tentant, et pour la première fois je sens le froid souffler autour de moi et même, curieusement, à travers moi. Et si je pouvais sentir mes dents, je suis certain qu'elles claqueraient. Et ma main en harmonie parfaite avec cette autre main se lève et s'arque pour effectuer une incision parfaite...

Et bien sûr je me réveille dans mon appartement. Debout près de la porte d'entrée et complètement nu. Allez savoir pourquoi. Je pouvais m'expliquer le

somnambulisme, mais le strip-tease ? Franchement ! Je retourne à tâtons jusqu'à mon lit gigogne. Les couvertures sont roulées en boule sur le sol. L'air conditionné a fait chuter la température à quinze degrés. Cela m'avait paru une bonne idée sur le moment la veille au soir, comme je me sentais un peu déconnecté après ce qui s'était passé avec Rita. C'était si grotesque qu'on avait du mal à le croire. Dexter, le brigand de l'amour, le voleur de baisers ! De retour chez moi, j'avais donc pris une longue douche chaude puis baissé à fond le thermostat avant de grimper dans

mon lit. Je ne saurais vous expliquer pourquoi, mais dans mes moments les plus noirs je trouve le froid purifiant. Pas tant rafraîchissant que nécessaire.

Et il faisait indéniablement froid. Beaucoup trop froid même pour prendre le café et commencer la journée, parmi les derniers lambeaux de mon rêve.

En temps normal, je ne me souviens pas de mes rêves, et, si je m'en souviens, je n'y attache aucune importance. C'était donc ridicule que celui-ci me trotte encore dans la tête.

*... en train de flotter au-dessus*

*de cette aire de travail étroite et parfaite. ... Et ma main en harmonie parfaite avec cette autre main se lève et s'arque pour effectuer une incision parfaite...*

J'ai lu des livres sur le sujet. Peut-être parce que je n'en serai jamais un, je m'intéresse beaucoup aux humains. Je connais donc tout le symbolisme : flotter est un peu comme voler, et représente le sexe. Quant au couteau...

*Ja, Herr Doktor. Der couteau ist eine mère, ja ?*

Allons, secoue-toi, Dexter.

Ce n'est qu'un rêve stupide et sans signification.



Le téléphone sonna et je sursautai violemment.

« Ça te dit d'aller prendre le petit déjeuner au Wolfie's ? demanda Deborah. Je t'invite.

— On est samedi matin, répondis-je. Ça va être impossible de trouver une table.

— Je pars tout de suite et j'en réserve une, dit-elle. On se retrouve là-bas. »

Le traiteur Wolfie's à Miami Beach est une institution pour les habitants de la ville. Et comme les Morgan étaient originaires de Miami, nous avons fréquenté ce lieu toute notre vie chaque fois

qu'une occasion spéciale se présentait. Je me demandais quelle pouvait bien être l'occasion que Deborah avait jugée spéciale ce jour-là, mais je savais qu'elle m'éclairerait en temps voulu. Je pris donc une douche, enfilai ma tenue décontractée du samedi et m'installai au volant. La circulation était fluide sur le pont MacArthur Causeway rénové, et en un rien de temps je me retrouvai au milieu de la foule grouillante du Wolfie's, en train de me frayer poliment un chemin.

Comme promis, Deborah avait réussi à s'approprier une petite

table. Elle faisait un brin de causette avec une serveuse très âgée que je reconnus moi aussi.

« Rose, ma douce », dis-je en me penchant pour embrasser sa joue fripée. Elle tourna vers moi son éternelle mine renfrognée. « Ma belle Rose irlandaise.

— Dexter, dit-elle d'une voix rauque, avec son fort accent d'Europe centrale. Laisse tomber les bises, on dirait un faigelah.

— Faigelah... Ça veut dire « fiancé » en irlandais ? lui demandai-je tout en me glissant dans mon fauteuil.

— Feh », siffla-t-elle.

Puis elle s'éloigna d'un pas traînant vers les cuisines en secouant la tête.

« Je crois qu'elle m'aime bien, confiai-je à Deborah.

— Il en faut bien une, rétorqua-t-elle. Et ton rendez-vous galant, hier soir ?

— Très bien. Tu devrais essayer un jour.

— Feh, dit-elle.

— Tu ne peux pas passer toutes tes nuits à moitié nue sur Tamiami Trail, Deb. Il faut que tu vives un peu.

— J'ai besoin d'être mutée, lança-t-elle d'un ton rageur. À la

Crim. On verra après pour le reste.

— Je comprends, dis-je. C'est sûr que ça ferait mieux pour les enfants de dire que leur maman travaille à la Crim.

— Merde, Dexter ! S'il te plaît.

— Quoi ? C'est une pensée très naturelle, Deborah. Des neveux et des nièces. D'autres petits Morgan. Pourquoi pas ? »

Elle exhala tout l'air de ses poumons – sa petite technique de self-control.

« Je croyais que maman était morte, dit-elle.

— Je capte ses pensées, répondis-je. Par l'intermédiaire du

feuilleté aux cerises...

— Eh bien, change de chaîne. Que sais-tu sur la cristallisation des cellules ? »

Je battis des paupières.

« Waouh ! m'exclamai-je. Tu viens de battre tous les records dans le tournoi mondial du Changement de Sujet.

— Je suis sérieuse, dit-elle.

— Alors là tu me mets K-O, Deb. Quelle cristallisation des cellules ?

— Par le froid. Des cellules qui se sont cristallisées à cause du froid. »

Un trait de lumière illumina

mon esprit.

« Mais bien sûr ! m'écriai-je. Magnifique ! » Et tout au fond de moi des clochettes se mirent à tinter. *Froid... Un froid propre et pur, et le couteau frais grésille presque en s'enfonçant dans la chair tiède. Un froid propre, antiseptique, le sang ralenti et impuissant, absolument essentiel et totalement nécessaire, ce froid.* « Pourquoi n'y ai-je pas... ? » commençai-je à dire.

Je me tus dès que je vis l'expression de Deborah.

« Quoi ? me pressa-t-elle. Pourquoi “bien sûr” ? »

Je secouai la tête.

« Dis-moi d'abord ce que tu veux savoir. »

Elle me fixa d'un regard dur pendant de longues secondes puis vida à nouveau l'air de ses poumons.

« Je crois que tu es au courant, finit-elle par dire. Il y a eu un autre meurtre.

— Je sais. Je suis passé à côté hier soir.

— Tu ne t'es pas contenté de passer, apparemment. » Je haussai les épaules. Tout se sait à Metro-Dade. « Alors, ça voulait dire quoi ce “bien sûr” ?



— Rien, répondis-je, légèrement agacé à présent. La chair du cadavre avait l'air un peu différente cette fois. Si elle a été exposée au froid... dis-je en ouvrant les mains. Voilà, c'est tout. Froid comment ?

— Comme de la viande réfrigérée, dit-elle. Mais pourquoi ferait-il ça ? »

Parce que c'est magnifique, pensai-je.

« Ça ralentit l'écoulement du sang », expliquai-je.

Elle m'observa attentivement.

« Et c'est important ? »

Je pris une longue inspiration,

peut-être légèrement saccadée. Non seulement je ne saurais jamais l'expliquer, mais elle serait obligée de me coffrer si j'essayais.

« C'est vital », dis-je.

Sans trop savoir pourquoi, j'éprouvais une grande gêne.

« Pourquoi vital ?

— Ça, euh... Je ne sais pas. Je crois qu'il a une relation spéciale avec le sang, Deb. Juste une impression qui me vient de... Je ne sais pas. J'ai aucune preuve, tu sais. »

Elle me fixait à nouveau de son drôle de regard. Je me creusai la tête pour trouver quelque chose à

dire, mais rien ne vint. Dexter le tchatcheur, le beau parleur, se retrouvait la langue engourdie, sans rien à dire.

« Merde ! dit-elle enfin. C'est tout ? Le froid ralentit le sang, et c'est vital ? Allons, Dexter ! Qu'est-ce que ça a de si bien ?

— Le mot “bien” n'entre pas dans mon vocabulaire tant que je n'ai pas bu de café, dis-je, faisant un effort désespéré pour me reprendre.

— Merde ! » répéta-t-elle.

Rose nous apporta notre café. Deborah en avala une petite gorgée.

« Hier soir, j'ai été conviée à la réunion des 72 heures », dit-elle.

Je battis des mains.

« Bravo ! T'y voilà. Tu n'as plus besoin de moi. »

Metro-Dade a pour règle de réunir toute l'équipe de la Criminelle environ soixante-douze heures après un meurtre. Le responsable de l'enquête et son équipe font le point avec le médecin légiste et, parfois, un représentant du ministère public. Cela permet d'informer tout le monde. Si Deborah avait été conviée, c'était qu'elle participait à l'enquête.

Elle fronça les sourcils.

« Je ne sais pas y faire en politique, Dexter. Je sens bien que

LaGuerta essaie de m'exclure de l'affaire mais je ne peux pas y changer grand-chose.

— Elle cherche toujours son témoin mystérieux ? » Deborah fit oui de la tête. « Vraiment ? Même après la nouvelle victime d'hier soir ?

— Elle dit que ça ne fait que confirmer. Parce que, cette fois, le tueur a eu le temps de tout découper.

— Mais chaque morceau de corps était différent », protestai-je. Elle haussa les épaules. « Et tu as suggéré quelque chose ? »

Deb détourna le regard.

« Je lui ai dit que selon moi c'était une perte de temps de chercher un témoin, car à l'évidence le tueur n'avait pas été interrompu mais était simplement insatisfait.

— Aïe ! fis-je. C'est vrai que toi et la politique ça fait deux...

— Mais merde ! » cria-t-elle. Deux vieilles dames assises à la table voisine la fusillèrent du regard. Elle ne s'aperçut de rien. « Ce que tu disais se tient tout à fait. C'est l'évidence même. Et elle m'ignore totalement. Pire, même.

— Qu'est-ce qui peut être pire que d'être ignoré ? » demandai-je.

Elle rougit.

« J'ai surpris deux agents en train de ricaner à mon sujet. Il y a une nouvelle blague qui circule et c'est moi qui en fais les frais. » Elle se mordit la lèvre et détourna les yeux. « Einstein, dit-elle.

— Désolé, je ne saisis pas.

— Si j'avais la cervelle aussi grosse que mes nichons, je serais Einstein », dit-elle amèrement. Je me raclai la gorge pour ne pas rire. « C'est elle qui a lancé ça, poursuivit Deb. Ce genre de sobriquet à la con te colle à la peau, et après y a pas moyen d'obtenir une promotion parce que les gens s'imaginent que personne ne va te

respecter avec un tel surnom. Merde quoi, Dex ! répéta-t-elle. Elle est en train de foutre en l'air ma carrière. »

J'éprouvai un petit élan de chaleur protectrice à son égard.

« C'est une imbécile.

— Et je dois le lui dire, Dex ? Ce serait une bonne manoeuvre politique, ça ? »

Notre commande arriva. Rose jeta brutalement les assiettes devant nous comme si elle avait été condamnée par un juge corrompu à servir des assassins spécialisés dans les bébés. Je lui adressai un immense sourire et elle s'éloigna de



son pas traînant en bougonnant.

Je pris une bouchée, puis me concentrai sur le problème de Deborah. Il fallait que je le voie ainsi, comme le problème de Deborah. Non pas « ces meurtres fascinants ». Ou bien « cette méthode incroyablement attrayante », ou encore « le truc que j'aimerais tant faire aussi un jour ». Il fallait absolument que je reste en dehors. Mais je me sentais tellement titillé. Même le rêve de la nuit précédente, avec son air froid... Une pure coïncidence, mais troublante malgré tout.

Car ce tueur avait touché le

coeur de ma propre stratégie de tueur. Dans sa manière de travailler, bien entendu, pas dans le choix de ses victimes. Il fallait le faire cesser, c'était certain, aucun doute là-dessus. Les pauvres prostituées.

Et pourtant... ce besoin de froid... Ce serait passionnant à explorer un jour. Trouver un petit endroit sombre et étroit...

Étroit ? D'où me venait cette idée ?

Mon rêve, naturellement. Mais cela ne signifiait-il pas que mon inconscient voulait que j'y pense ? Et, sans que je puisse me

l'expliquer, cette idée d'étroitesse semblait appropriée. Froid et étroit...

« Un camion frigorifique », dis-je.

J'ouvris les yeux. Deborah, la bouche pleine d'oeuf, mit un bout de temps à répondre.

« Quoi ? »

— Oh, c'est juste une hypothèse. Rien de sûr. Mais ça pourrait être logique, non ?

— Qu'est-ce qui pourrait être logique ? » demanda-t-elle.

Je baissai les yeux et fronçai les sourcils, essayant de me représenter comment tout pouvait

s'imbriquer.

« Il recherche un environnement froid. Afin de stopper l'écoulement du sang et parce que c'est... euh... plus propre.

— Si tu le dis.

— Parfaitement. Et il faut que ce soit un espace exigü... »

— Pourquoi ? D'où ça te vient, ce foutu espace exigü ? »

Je choisis d'éluder cette question.

« Donc un camion frigo remplirait toutes ces conditions ; en plus c'est mobile, ce qui facilite grandement les choses pour se débarrasser des ordures après. »

Deborah mordit dans un bagel et réfléchit un moment tout en mastiquant.

« Donc, dit-elle enfin avant d'avaler, le tueur pourrait avoir accès à l'un de ces camions ? Ou même en posséder un ?

— Mmm. Peut-être. Sauf que le corps d'hier soir est le seul qui présentait des signes de froid. »

Deborah approuva de la tête.

« Il viendrait donc de s'acheter un camion ?

— Il y a peu de chances. Tout ça est encore expérimental. Il a probablement essayé le froid sur une impulsion. »

Elle hocha la tête.

« Et ce serait trop beau bien sûr qu'il en utilise un pour son boulot ou un truc du style ? »

Je la gratifiai de mon beau sourire de requin.

« Ah, Deb ! Comme tu as l'esprit vif ce matin. Non, j'ai bien peur que notre ami soit bien trop malin pour risquer de se compromettre ainsi. »

Deborah but une petite gorgée de son café, reposa la tasse et se laissa aller dans son fauteuil.

« Donc on cherche un camion volé, finit-elle par dire.

— J'en ai bien peur, répondis-

je. Combien peut-il y en avoir eu ces dernières quarante-huit heures ?

— À Miami ? grogna-t-elle. Il suffit qu'une personne en vole un, le bruit se répand que c'est un vol très rentable, et du jour au lendemain n'importe quel rappeur de mes deux, *marielito*, junkie ou petit fortiche des lycées doit en voler un, juste pour être dans le coup.

— Il n'y a plus qu'à espérer que le bruit ne s'est pas encore répandu », dis-je.

Deborah avala le dernier morceau de son bagel.

« Je vérifierai », dit-elle.

## CHAPITRE VIII

En théorie, la réunion des 72 heures laisse assez de temps à toute l'équipe pour progresser dans l'enquête, mais a lieu suffisamment



tôt pour que les différentes pistes soient encore fraîches. C'est ainsi que dès le lundi matin, dans une salle de conférence du deuxième étage, l'imbattable équipe de la Criminelle de Metro-Dade, dirigée par l'invincible inspecteur LaGuerta, fut de nouveau convoquée pour une réunion des 72 heures. Je me joignis à eux. Je récoltai quelques regards inquisiteurs et une ou deux remarques bon enfant lancées sur un ton jovial par des policiers qui me connaissaient. « Hé, l'expert du sang ! Où est ta serpillière ? » L'élite de la police, rien que ça ; et

ma Deborah rallierait bientôt leurs rangs. J'éprouvai une grande fierté et une certaine humilité à me trouver dans la même pièce qu'eux.

Malheureusement, ces sentiments n'étaient pas partagés par tout le monde.

« Qu'est-ce que vous foutez là ? » grommela le brigadier Doakes.

C'était un très gros Noir qui affichait en permanence un air offensé et hostile. Il se dégageait de sa personne une férocité froide qui aurait certainement été des plus utiles à quelqu'un ayant le même hobby que moi. Dommage que nous

ne puissions être amis. Mais, bizarrement, il détestait tous les techniciens et, encore plus bizarre, depuis toujours il en avait particulièrement après Dexter. Il détenait aussi le record de Metro-Dade en haltérophilie. Il méritait donc mon sourire circonspect.

« Je ne fais que passer, brigadier, lui dis-je.

— Vous avez rien à faire là, répondit-il. Foutez-moi le camp.

— Il peut rester, brigadier », intervint LaGuerta.

Doakes lui jeta un regard mauvais.

« Il a rien à foutre ici.

— Je ne veux froisser personne, dis-je en me dirigeant doucement vers la porte, sans grande conviction.

— Cela ne pose aucun problème », dit LaGuerta, qui m'adressa même un sourire. Elle se tourna vers Doakes. « Il peut rester, répéta-t-elle.

— Il me fout les glandes », maugréa-t-il.

Pour la première fois il me fut donné d'apprécier la perspicacité de cet homme. Bien sûr que je lui foutais les glandes. La seule chose qui m'étonnât, finalement, c'était de voir que dans cette salle remplie

de flics il était le seul sur qui ma présence produisait cet effet.

« Allez, on commence », dit LaGuerta, faisant légèrement claquer un fouet imaginaire, réaffirmant par là que c'était elle le chef.

Doakes s'avachit sur son siège, non sans me fusiller une dernière fois du regard.

La première partie de la réunion fut une affaire de routine : des rapports, des manigances politiques, toutes ces petites choses qui font de nous des êtres humains. Enfin, pour ceux d'entre nous qui sont humains. LaGuerta donna des

instructions aux policiers chargés de la communication sur ce qu'ils avaient le droit de divulguer à la presse. Parmi les éléments qu'ils pouvaient communiquer se trouvait une nouvelle photo sur papier glacé de l'inspecteur qu'elle avait fait faire pour l'occasion. C'était un cliché à la fois sobre et glamour, voyant mais raffiné. On pouvait presque la voir en officier de paix sur cette photo. Si seulement Deborah pouvait avoir ce don pour les relations publiques.

Une heure s'était écoulée et l'on n'avait toujours pas abordé le coeur du sujet. Enfin, LaGuerta

demanda où en étaient les recherches concernant le témoin mystérieux. Personne n'avait rien à signaler. J'affectai un air surpris.

LaGuerta, les sourcils froncés, adressa au groupe un regard désapprobateur.

« Allons ! dit-elle. Il faut que vous me trouviez quelque chose. »

Mais personne ne réagit et le silence se fit, toutes les personnes présentes se mettant à étudier leurs ongles, le sol, ou la cloison insonorisante du plafond.

Deborah s'éclaircit la voix.

« Je, euh... dit-elle avant de s'éclaircir la voix à nouveau. J'avais,

euh... une idée. Une autre idée. Je me disais qu'on pourrait essayer une direction légèrement différente. »

On aurait dit qu'elle récitait son texte – ce qu'elle faisait, d'ailleurs. Mes prudentes leçons ne pouvaient l'amener à paraître naturelle au moment de parler, mais au moins s'en était-elle tenue à ma formule soigneusement choisie et politiquement correcte.

LaGuerta leva un sourcil au dessin parfait.

« Une idée ? Vraiment ? » Elle eut une moue pour montrer à quel point elle était surprise et ravie.



« S'il vous plaît, ayez l'amabilité de nous en faire part, agent Ein... je veux dire Morgan. »

Doakes ricana. Quel homme charmant.

Deborah rougit, mais se lança.

« La, euh... cristallisation des cellules. Sur la dernière victime. Je voudrais vérifier si des camions frigorifiques ont été volés au cours de la semaine passée. »

Silence. Un silence insondable. Le silence des boeufs. Ils ne pigeaient pas, les abrutis, et Deborah ne les aidait pas vraiment. Elle laissa le silence s'amplifier, un silence que LaGuerta meubla par

un joli froncement de sourcils et un regard interrogateur qui balaya la salle pour voir si quelqu'un saisissait, avant de se tourner poliment vers Deborah.

« Des camions... frigorifiques ? » demanda-t-elle.

Deborah avait l'air extrêmement troublée, la pauvre. Ce n'était pas là quelqu'un qui aimait s'exprimer en public.

« Tout à fait », répondit-elle.

LaGuerta laissa ces mots résonner, paraissant les savourer. « Mmm mmm », dit-elle.

Le visage de Deborah s'assombrit ; pas un bon signe du

tout. Je me raclai la gorge, et comme cela ne semblait pas suffire je toussai, suffisamment fort pour la sommer de garder son calme. Elle me regarda. LaGuerta aussi.

« Excusez-moi, dis-je. Je crois que j'ai attrapé froid. »

Peut-il exister meilleur frère que moi ?

« Le, euh... *froid*, lâcha Deborah, se jetant sur cette bouée de sauvetage. Un véhicule frigorifique pourrait probablement endommager les tissus de cette façon. Et c'est mobile, donc le tueur serait plus difficile à attraper. Et il pourrait aussi se débarrasser du

corps beaucoup plus facilement. Donc, euh... S'il y en a eu un de volé... Je veux dire, un camion. Frigorifique. Ça pourrait être une piste. »

Ma foi, c'était l'essentiel ; et elle avait réussi à le dire. Quelques sourcils perplexes se froncèrent çà et là dans la salle. On pouvait presque entendre grincer les mécanismes des cerveaux.

Mais LaGuerta se contenta de hocher la tête.

« C'est une idée très... intéressante, agent Morgan », dit-elle. Elle accentua très légèrement au passage le mot « agent », afin de

nous rappeler que, certes, on vivait dans une démocratie où chacun pouvait s'exprimer librement, mais tout de même... « Mais je continue à croire que la meilleure solution est de trouver notre témoin. On sait qu'il est quelque part dans la nature. » Elle sourit, avec une expression timide toute politique. « Il ou elle, ajouta-t-elle, pour nous prouver qu'elle savait se montrer vive. Un témoin a vu quelque chose. Les preuves sont formelles. Concentrons-nous là-dessus et laissons les gars de Broward perdre leur temps avec des chinoiseries, d'accord ? » Elle marqua un temps

d'arrêt, tandis qu'un petit gloussement parcourait la salle. « Mais, agent Morgan, je vous serais reconnaissante de continuer à questionner les prostituées. On vous connaît là-bas. »

Mon Dieu, quel talent ! Elle avait dissuadé quiconque d'accorder la moindre réflexion à l'hypothèse de Deb, l'avait remise à sa place et, par la même occasion, avait ressoudé l'équipe grâce à sa blague concernant notre vieille rivalité avec le comté de Broward. Tout ça en quelques mots. J'eus presque envie d'applaudir.

Sauf que bien sûr j'étais dans le

camp de la pauvre Deborah, et qu'elle venait de se faire démolir. Sa bouche s'ouvrit quelques secondes, puis se referma, et je vis les muscles de sa mâchoire se nouer comme elle repassait prudemment en mode Flic Neutre. Une belle performance aussi, à sa façon, mais, il faut l'avouer, dans une catégorie bien en dessous de celle de LaGuerta.

La réunion se poursuivit sans incidents. Il n'y avait pas vraiment grand-chose à ajouter. Aussi, très peu de temps après la rebuffade magistrale de LaGuerta, le groupe se dispersa et nous nous

retrouvâmes dans le couloir.

« La garce, siffla Deborah entre ses dents. Non mais, quelle garce !

— Très juste », approuvai-je. Elle me lança un regard noir.

« Merci infiniment. Tu m'as été d'un grand secours. » Je levai les sourcils.

« On avait convenu que je devais rester en dehors. Pour que tout le mérite te revienne.

— Tu parles de mérite ! Elle m'a fait passer pour une imbécile, dit-elle d'une voix rageuse.

— Sauf votre respect, ma soeur, vous ne vous en êtes pas si mal tirée. »



Deborah me regarda, puis détourna les yeux et agita furieusement ses mains.

« Qu'est-ce que j'étais supposée dire ? Je ne fais même pas partie de l'équipe. Je suis juste là parce que le commissaire leur a demandé de me laisser participer.

— Et il n'a pas précisé qu'ils devaient t'écouter, dis-je.

— Ce qu'ils ne font pas. Et ne feront jamais, renchérit Deborah amèrement. Au lieu de m'ouvrir la porte de la Criminelle, cette affaire va faire capoter ma carrière. Je vais finir contractuelle, Dexter.

— Il y a moyen de s'en sortir,

Deb », dis-je.

Mais le regard qu'elle dirigea vers moi ne contenait plus qu'un semblant d'espoir.

« Comment ? » demanda-t-elle.

Je lui souris de mon sourire le plus réconfortant, le plus encourageant, dans le genre je-ne-suis-pas-vraiment-un-requin.

« Trouve le camion », dis-je.

Il se passa trois jours avant que ma chère soeur adoptive me redonne de ses nouvelles – une période relativement longue pour elle. Elle apparut dans mon bureau le jeudi, juste après la pause de

midi, l'air maussade.

« Je l'ai trouvé, dit-elle sans que je sache ce dont elle parlait.

— Trouvé quoi, Deb ? demandai-je. La fontaine de la contrariété ?

— Le camion, répondit-elle. Le camion frigorifique.

— Mais c'est une excellente nouvelle, dis-je. Tu en fais une tête ! On dirait que tu cherches qui tu pourrais bien frapper.

— C'est le cas, rétorqua-t-elle en jetant sur mon bureau une liasse de pages agrafées. Juge par toi-même. »

Je les pris et jetai un oeil à la

première page.

« Ah ! fis-je. Combien en tout ?

— Vingt-trois. En un mois, on a signalé vingt-trois camions frigo volés. Les gars de la Circulation disent que la plupart finissent au fond d'un canal, carbonisés par leurs propriétaires qui veulent récupérer l'argent de l'assurance. Personne ne se fatigue jamais à les retrouver. Ça va être exactement la même chose pour ceux-là.

— Bienvenue à Miami », conclus-je.

Deborah soupira et me reprit la liste des mains avant de se laisser tomber sur le siège en face de moi,

comme si elle n'avait plus d'os pour la soutenir.

« Je ne vois vraiment pas comment je pourrais vérifier tout ça. Ça me prendrait des mois. Merde, Dexter ! Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Je secouai la tête.

« Désolé, Deb. Mais maintenant on n'a plus qu'à attendre.

— C'est tout ? Attendre bêtement ?

— C'est tout », dis-je.

Et ce fut tout. Pendant plus de deux semaines, c'est ce qu'on fit. On attendit.

Et puis...

## CHAPITRE IX

Je me réveillai en sueur, sans trop savoir où j'étais et absolument certain qu'un autre meurtre était sur le point de se produire. Quelque

part à proximité, IL était à la recherche de sa prochaine victime, se glissant à travers la ville tel un requin autour des récifs. J'en étais si sûr que je distinguais presque le doux bruit du ruban adhésif qu'on déroule. Il était là quelque part, occupé à assouvir son Passager Noir, et celui-ci dialoguait avec le mien. Et dans mon sommeil je l'avais serré de près, comme un rémora fantôme qui l'aurait escorté dans sa lente ronde.

Je me redressai sur mon petit lit bien à moi et repoussai les couvertures entortillées. Le réveil sur la table de nuit indiquait 3:14.



Cela faisait quatre heures que j'étais couché et j'avais l'impression d'avoir passé tout ce temps à crapahuter dans la jungle, un piano accroché sur le dos. J'étais en nage, je me sentais raide et bête, incapable de former la moindre pensée au-delà de la certitude qu'en ce moment même cela se produisait quelque part – sans moi.

Le sommeil m'avait abandonné pour la nuit, pas de doute. J'allumai la lampe. Mes mains étaient moites et tremblaient légèrement. Je les essuyai sur le drap mais ce fut sans effet. Les draps étaient tout aussi mouillés. Je me rendis d'un pas

trébuchant à la salle de bains. Je tins mes mains sous l'eau un moment. Le robinet laissait couler un filet tiède, à température ambiante, et un court instant je me lavai les mains dans du sang, l'eau devint rouge ; l'espace d'une seconde, dans la pénombre de la salle de bains, le lavabo fut rouge sang.

Je fermai les yeux.

*Le monde bascula.*

J'avais voulu effacer cette illusion d'optique causée par mon cerveau embrumé : fermer les yeux, les rouvrir, la vision aurait disparu et ce serait à nouveau de l'eau

propre toute simple qui coulerait dans la vasque. Au lieu de quoi, c'était comme si en fermant mes yeux j'en avais ouvert une deuxième paire sur un autre monde.

*J'étais de nouveau dans mon rêve, en train de flotter comme une lame de couteau au-dessus des lumières de Biscayne Boulevard, en train de voler, froid et bien affilé, et prêt à fondre sur ma proie et...*

Je rouvris les yeux. L'eau n'était que de l'eau.

Mais qu'étais-je, moi ?

Je secouai la tête violemment. Du calme, mon vieux. Pas de Dexter

qui perd la boule, OK ? Je pris une profonde inspiration et jetai un coup d'oeil à mon reflet. Dans le miroir j'avais la tête de toujours. Une expression soigneusement maîtrisée. Des yeux bleus calmes et moqueurs, une imitation parfaite de la vie humaine. Mis à part le fait que mes cheveux rebiquaient comme ceux de Stan Laurel, je ne voyais aucun signe de ce qui avait court-circuité mon cerveau endormi et m'avait tiré du sommeil.

Je refermai prudemment les yeux.

L'obscurité.

L'obscurité toute simple. Pas de

sang, pas de survol, pas de lumières de la ville. Juste ce bon vieux Dexter debout, les yeux fermés devant son miroir.

Je les rouvris. Salut, l'ami, ravi de te retrouver. Mais où étais-tu fourré ?

C'était une très bonne question. J'ai vécu l'essentiel de ma vie sans être jamais troublé par des rêves, et encore moins des hallucinations. Aucune vision de l'Apocalypse pour moi, merci ; aucun symbole jungien dérangeant qui remonterait de mon subconscient ; aucune image mystérieuse récurrente qui ponctuait l'histoire de mon

inconscient. Rien ne vient jamais ébranler la nuit de Dexter. Quand je dors, tout en moi dort.

Alors, qu'est-ce qui venait de se passer ? Pourquoi ces images m'étaient-elles apparues ?

Je m'aspergeai le visage et m'aplatis les cheveux. Je n'en fus pas plus avancé, mais cela me fit me sentir un peu mieux. Les choses pouvaient-elles aller vraiment mal si mes cheveux restaient disciplinés ?

À vrai dire, je n'en savais rien. Elles pouvaient aller très mal. J'étais peut-être en train de disjoncter complètement. Peut-être

glissais-je peu à peu dans la démence depuis longtemps, et ce nouveau tueur n'avait fait que précipiter la chute finale dans l'insanité la plus totale. Comment pouvais-je espérer mesurer la relative santé mentale de quelqu'un comme moi ?

Les images m'avaient paru si réelles. Mais elles ne pouvaient l'être : je n'avais pas bougé de mon lit. Et pourtant j'avais presque cru sentir le relent de la mer, des pots d'échappement et du mauvais parfum qui flottait sur Biscayne Boulevard – on ne peut plus réels. Mais n'était-ce pas là un des signes

de la folie, que de ne pas pouvoir distinguer les fantasmes de la réalité ? Je n'avais pas de réponse et aucun moyen d'en trouver. Il était exclu d'aller voir un psy, bien sûr : je terroriserais le pauvre bonhomme et il mettrait sûrement un point d'honneur à me faire enfermer quelque part. Certes, je ne contestais nullement la sagesse d'une telle décision. Mais si j'étais en train de lâcher prise par rapport à l'équilibre que je m'étais construit, ça ne regardait que moi, et la première difficulté était que je n'avais aucun moyen de m'en assurer.



Quoique, à bien y réfléchir, il en existait peut-être un.

Dix minutes plus tard, je longeais Bayfront Park au volant de ma voiture. Je conduisais lentement car, de fait, je ne savais pas exactement ce que je cherchais. Cette partie de la ville dormait – pour autant qu'elle dorme jamais. Quelques personnes isolées tourbillonnaient certes encore sur la scène de Miami : des touristes qui avaient bu trop de café cubain et ne pouvaient dormir ; des gens de l'Iowa à la recherche d'une station-service ; des étrangers qui cherchaient South Beach. Sans

oublier les prédateurs : les voyous, les voleurs, les junkies, les vampires, les goules et les monstres en tout genre comme moi. Mais dans ce quartier, à cette heure, leur nombre était restreint. Miami était déserte, aussi déserte qu'elle peut l'être ; une ville rendue solitaire par le fantôme de la foule qui la peuplait le jour. Une ville qui, débarrassée de son masque de soleil et de ses T-shirts voyants, se réduisait à un simple terrain de chasse.

Moi aussi, donc, je chassais. Les autres présences de la nuit me suivaient des yeux puis se

détournaient tandis que je passais sans ralentir. Je poursuivis vers le nord, franchis le vieux pont mobile, traversai le centre de Miami, toujours sans savoir ce que je cherchais et sans le voir... et pourtant, de façon très troublante, absolument certain que je le trouverais, que j'allais dans la bonne direction, que quelque chose m'attendait quelque part.

Juste après l'hôtel Omni, la vie nocturne s'amplifia. Plus d'activité, plus de choses à voir. Des cris joyeux sur les trottoirs, une musique métallique qui se déversait par les vitres des voitures. Les filles

de la nuit étaient sorties, par bandes entières, et se tenaient aux coins des rues ; elles pouffaient de rire entre elles ou fixaient d'un regard vide les voitures qui passaient. Et les occupants des voitures ralentissaient pour les fixer à leur tour, lorgnant les accoutrements et la chair dénudée. À environ deux cents mètres devant moi, une Corniche neuve s'arrêta et une nuée de filles sortit immédiatement de l'ombre, quitta le trottoir et s'attroupa autour du véhicule. La circulation fut brutalement interrompue ; les klaxons retentirent. La plupart des

conducteurs restèrent à l'arrêt, pas si mécontents du spectacle, mais un camion impatient déboîta de la file de voitures et prit la voie de gauche.

Un camion frigorifique.

Rien d'important, me dis-je. Une livraison nocturne de yaourts ; des saucisses de porc pour le petit déjeuner, fraîcheur garantie. Une cargaison de mérus à destination du Nord ou de l'aéroport. À Miami, les camions frigo circulent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même à cette heure-ci, même en pleine nuit. Voilà ce que c'était, rien de plus.

J'appuyai malgré tout sur

l'accélérateur. Je me faufilai entre les voitures. Je n'étais plus qu'à trois voitures de la Corniche et de son conducteur. La circulation fut de nouveau au point mort. Je jetai un coup d'oeil au camion. Il filait le long de Biscayne Boulevard, approchant d'une série de feux. J'allais le perdre si je restais trop en arrière. Et soudain je voulus à tout prix le rattraper.

J'attendis qu'il y ait une trouée entre les voitures pour m'engager rapidement sur la voie de gauche. Je dépassai la Corniche puis pris de la vitesse, me rapprochant du camion. J'essayais de ne pas rouler

trop vite pour ne pas me faire repérer, tout en réduisant peu à peu l'espace qui nous séparait. Il fut à trois feux devant moi, puis à deux.

Puis son feu passa au rouge et, avant que je puisse me réjouir et tenter de le rattraper, le mien aussi. Je m'arrêtai. Je m'aperçus avec stupeur que j'étais en train de me mordre la lèvre. J'étais tendu. Moi, Dexter, le bloc de glace, voilà que je ressentais une anxiété et un désespoir humains, un réel désarroi émotionnel. Je voulais rattraper ce camion et en avoir le coeur net, oui, je mourais d'envie de m'approcher, d'ouvrir la porte de la cabine et de

regarder à l'intérieur...

Et ensuite ? L'arrêter sans l'aide de personne ? Le prendre par la main et l'amener à cette chère LaGuerta ? Regardez ce que j'ai trouvé ! Je peux le garder ? Il était tout aussi probable que ce soit lui qui me garde. Il était réglé à fond sur le mode Chasseur, et je ne faisais que le suivre docilement comme un petit frère importun. Et pourquoi avais-je décidé de le suivre ? Était-ce simplement pour me prouver que c'était vraiment LUI, qu'il était bien ici en train de rôder et donc que je n'étais pas fou ? Mais, si je n'étais pas fou,



comment avais-je pu savoir ? Que se passait-il dans mon cerveau ? Il valait peut-être mieux être cinglé, en fin de compte.

Un vieil homme passa devant ma voiture en traînant péniblement les pieds et entreprit de traverser la rue avec une incroyable lenteur. Je l'observai un moment, fasciné, me demandant ce que pouvait bien être la vie lorsqu'on se déplaçait aussi lentement, puis je reportai mon attention sur le camion frigo au loin.

Son feu était passé au vert. Le mien non.

Il accéléra aussitôt pour

poursuivre sa route vers le nord, déjà à la limite de la vitesse autorisée, et je vis ses feux arrière s'amenuiser de plus en plus tandis que j'attendais d'avoir la voie libre.

Ce qui tardait à se produire. Et donc, les mâchoires crispées – calme-toi, Dexter –, je grillai le feu, évitant de peu le vieil homme. Il ne leva pas les yeux, pas plus qu'il ne rompit le pas.

La vitesse était limitée à 50 sur cette section de Biscayne Boulevard. À Miami, cela signifie que si l'on roule à moins de 75 on a toutes les chances de se faire éjecter de la route. J'accélérai jusqu'à 100, me

frayant un chemin au milieu de la circulation fluide, prêt à tout pour réduire enfin la distance. Les lumières du camion disparurent comme il prenait un virage – mais peut-être avait-il tourné. Je poussai une pointe à 115 et, le moteur vrombissant, dépassai l'intersection de la voie surélevée de la 79<sup>e</sup> Rue, suivis la courbe qui longeait l'hypermarché Publix et poursuivis ma route sur la ligne droite, cherchant désespérément le camion des yeux.

Quand tout à coup je le vis. Là, devant moi...

... qui arrivait dans la direction

*opposée.*

Le salaud avait fait demi-tour. M'avait-il senti dans son sillage ? L'odeur de mon pot d'échappement était-elle arrivée jusqu'à lui ? Peu importe ; c'était bien lui, le même camion, pas de doute possible, et dès que je l'eus croisé il tourna et emprunta la voie surélevée.

Je déboulai dans le parking d'un centre commercial et ralentis brusquement, faisant crisser les pneus, puis braquai et repris Biscayne Boulevard en sens inverse, vers le sud cette fois. Moins d'une centaine de mètres après, j'empruntai à mon tour la voie

surélevée. Loin, très loin devant, presque au niveau du premier pont, j'aperçus les petites lumières rouges du camion, qui clignotaient, semblant me narguer. Mon pied enfonça la pédale de l'accélérateur et la voiture fila de plus belle.

Il amorçait la traversée du pont à présent, accélérait sur la pente, maintenant la distance entre nous. Ce qui signifiait qu'il devait savoir, devait s'être aperçu que quelqu'un le suivait. Je forçai encore un peu le moteur ; je me rapprochais, petit à petit, insensiblement.

Puis il disparut, dépassa le sommet et se retrouva sur l'autre

versant du pont, poursuivant sa course bien trop rapide en direction de North Bay Village. C'était une zone où la police patrouillait très souvent. S'il roulait trop vite il serait repéré et on l'arrêterait. Et là...

Je franchissais le pont maintenant, arrivais au sommet et, de l'autre côté...

Rien.

La route était déserte.

Je ralentis, regardai dans toutes les directions depuis le point de vue qu'offrait le haut du pont. Une voiture roulait vers moi... pas le camion, juste une Mercury Marquis

qui avait une aile défoncée. J'entamai la descente de l'autre côté du pont.

En bas, North Bay Village se scindait en deux zones résidentielles. Derrière une station-service à gauche, une rangée d'immeubles formait un large cercle. À droite se dressaient des maisons : petites mais luxueuses. Rien ne bougeait à gauche comme à droite. On n'apercevait aucune lumière, aucun signe ; pas le moindre mouvement, pas une trace de vie.

Lentement, je parcourus le village. Vide. Il avait disparu. Sur

une île qui ne comportait qu'une route principale, il avait réussi à me semer. Mais comment ?

Je me rangeai sur le bas-côté et fermai les yeux. Je ne sais pas pourquoi ; peut-être espérais-je *voir* quelque chose à nouveau. Mais je ne vis rien. Juste l'obscurité, et des petites lumières vives qui dansaient sur l'envers de mes paupières. J'étais fatigué. Je me sentais bête. Oui, moi : Dexter le déluré, qui se prenait pour le grand Devin et utilisait ses formidables pouvoirs de médium pour traquer le mauvais génie. Et le poursuivait à bord de son engin de combat ultra-puissant.



Quand, selon toute vraisemblance, il ne s'agissait que d'un petit livreur défoncé qui s'adonnait à des jeux de macho avec le seul automobiliste présent sur la route cette nuit-là. Une spécialité de Miami dont tous les conducteurs faisaient l'expérience absolument chaque jour de la semaine. Essaie un peu de m'attraper... Et à la fin le majeur levé, le fusil brandi, ha ha ha, et on retourne au boulot.

Un simple camion frigo, rien de plus, qui devait à présent rouler plein pot vers Miami Beach, l'autoradio réglé à fond sur la station de heavy métal. Pas mon

tueur. Et aucun lien mystérieux ne m'avait tiré de mon lit pour me faire traverser la ville en plein milieu de la nuit. C'était vraiment trop stupide. Bien trop stupide pour la tête froide, le coeur dur de Dexter.

J'appuyai un moment mon front contre le volant. Comme c'était merveilleux d'avoir enfin une authentique expérience humaine ! Maintenant je savais ce que c'était que de se sentir complètement idiot. J'entendis la sonnerie du pont mobile retentir non loin de là pour avertir qu'il n'allait pas tarder à se lever. *Ding ding ding*. La sonnette

d'alarme de mon esprit abruti. Je bâillai. Allez, c'est l'heure de rentrer, l'heure de retourner au lit.

Derrière moi, un moteur vrombit. Je tournai la tête.

Il surgit de derrière la station-service en bas du pont, en exécutant un demi-tour sur lui-même. Il se déporta brusquement vers moi au moment de me doubler tout en continuant à accélérer et, dans le flou du mouvement, je vis au niveau de la vitre du conducteur les contours d'un objet qu'il lançait dans ma direction, avec violence. Je me baissai vivement. Quelque chose vint s'abattre sur la

carrosserie de ma voiture, qui, à en juger par le bruit, devait l'avoir sérieusement endommagée. J'attendis quelques instants, pour être sûr. Puis je relevai la tête et jetai un coup d'oeil. Le camion fonçait toujours. Il emboutit la barrière en bois et passa à travers sans décélérer, se propulsa sur le pont alors qu'il commençait son ascension et parvint aisément de l'autre côté, tandis que le gardien du pont se penchait par la fenêtre de sa cahute en vociférant. Puis le camion disparut sur l'autre versant du pont, avant de se retrouver là-bas dans Miami, de l'autre côté de

l'espace qui augmentait au fur et à mesure que le pont s'élevait. Disparu, sans espoir cette fois, disparu comme s'il n'avait jamais existé. Et je ne saurais jamais si c'était mon tueur ou encore un de ces innombrables crétins de Miami.

Je sortis de la voiture afin de vérifier l'état de la carrosserie. Bien cabossée, en effet. Je jetai un coup d'oeil circulaire pour voir ce qu'il avait lancé.

Ça avait roulé jusqu'au milieu de la route, trois ou quatre mètres plus loin. Même à cette distance il n'y avait pas moyen de se méprendre, mais, comme pour lever

toute ambiguïté, les phares d'une voiture qui arrivait en sens inverse vinrent éclairer la chaussée. L'auto fit une embardée et alla s'encaster dans une haie ; par-dessus le bruit du klaxon ininterrompu, j'entendais les hurlements du conducteur. Je m'approchai pour en avoir vraiment le coeur net.

Oui, pas de doute. C'était bien ça.

La tête d'une femme.

Je me penchai. C'était très proprement coupé, du joli travail. Il n'y avait quasiment pas de sang sur le pourtour de la plaie.

« Dieu merci », dis-je.

Et je m'aperçus que je souriais.

Et pourquoi pas ?

Plutôt une bonne nouvelle, non ? Je n'étais pas cinglé, en fin de compte.

# CHAPITRE X

Peu après 8 heures du matin, LaGuerta vint me rejoindre alors que j'étais assis sur le coffre de ma voiture. Elle appuya son derrière



bien moulé sur la carrosserie et se laissa glisser jusqu'à ce que nos cuisses se touchent. J'attendis qu'elle parle, mais elle n'avait pas l'air de trouver les mots appropriés pour l'occasion. Moi non plus, d'ailleurs. Je restai donc là quelques minutes à observer le pont, tout en sentant la chaleur de sa jambe contre la mienne et en me demandant où mon copain timide avait pu disparaître avec son camion. Je fus arraché de ma rêverie tranquille par une pression sur ma cuisse.

Je baissai les yeux vers mon pantalon. LaGuerta me pétrissait la

cuisse comme elle l'aurait fait avec de la pâte à pain. Je levai les yeux vers elle. Elle soutint mon regard.

« Ils ont trouvé le corps, dit-elle. Vous savez... Celui qui va avec la tête. »

Je me levai d'un bond.

« Où ça ? »

Le regard qu'elle me lança était celui qu'un flic adresse à un homme qui trouve des têtes décapitées dans la rue. Mais elle finit par me répondre.

« Au palais des Sports de Sunrise.

— Là où jouent les Panthers ? » demandai-je. Et une petite décharge

glaciale me parcourut. « Sur la glace ? »

LaGuerta fit oui de la tête, les yeux toujours rivés aux miens.

« L'équipe de hockey ? dit-elle. C'est eux les Panthers ?

— Je crois bien que c'est leur nom », répondis-je.

Elle pinça les lèvres.

« Ils l'ont trouvé dans le filet du goal.

— Dans quel camp ? »

Elle cligna des yeux.

« C'est important ? »

Je secouai la tête.

« Juste une blague, inspecteur.

— Parce que je ne sais pas les

différencier. Il faudrait que je fasse venir quelqu'un qui s'y connaît en hockey, dit-elle, son regard m'abandonnant enfin pour aller balayer la foule, à la recherche hypothétique de quelqu'un qui serait muni d'un palet. Je suis contente que vous puissiez en plaisanter, ajouta-t-elle. Qu'est-ce qu'une... » elle fronça les sourcils, faisant un effort de mémoire « ... une samboli ?

— Une quoi ? »

Elle haussa les épaules.

« Une espèce de machine. C'est pour la glace.

— Une Zamboni ?

— Si vous le dites... Le gars qui l'utilise, il l'a sortie ce matin pour préparer la glace avant l'entraînement. Il y a quelques joueurs qui aiment arriver tôt, et ils aiment la glace bien fraîche, donc ce gars, le... » elle hésita légèrement « ... l'opérateur de la zamboli, il commence tôt les jours d'entraînement. Et le voilà qui sort ce truc sur la patinoire. Et il aperçoit des paquets empilés. Au fond dans le filet du goal. Alors il s'approche pour y jeter un oeil. » Elle haussa encore les épaules. « Doakes est sur place. Il dit que personne n'arrive à calmer

suffisamment le type pour lui en faire dire un peu plus.

— Je m’y connais un peu en hockey », lançai-je.

Elle m’adressa à nouveau un regard quelque peu appuyé.

« Encore une chose que vous m’aviez cachée, Dexter. Vous jouez au hockey ?

— Non, je n’y ai jamais joué, dis-je avec modestie. J’ai assisté à quelques matchs. »

Elle ne répondit rien et il fallut que je me morde la lèvre afin de ne pas parler à tort et à travers. En réalité, Rita avait un abonnement pour tous les matchs des Panthers

de Floride, et je m'étais aperçu à mon plus grand étonnement que j'aimais beaucoup le hockey. Ce n'était pas seulement le côté homicide de cette joyeuse boucherie organisée. Je trouvais cela très reposant d'être assis dans cet immense hall frais, et je n'aurais vu aucun inconvénient à m'y rendre aussi pour des tournois de golf. Mais, à vrai dire, j'aurais inventé n'importe quoi pour que LaGuerta me laisse l'accompagner à la patinoire. Je voulais à tout prix y aller. J'aurais tout donné pour voir ce corps empilé sur la glace, pour défaire l'emballage soigné et

admirer la chair propre et sèche. Je voulais tellement y aller que j'avais l'impression d'être comme ces chiens figés à l'arrêt dans les vignettes de BD ; je voulais tellement y être que je me sentais possessif à l'égard du corps, me sentais presque des droits sur lui.

« D'accord », finit par dire LaGuerta, alors que j'étais sur le point d'exploser. Elle ébaucha un petit sourire étrange qui relevait à la fois du cadre professionnel et de... quoi donc ? D'une sphère très différente, humaine, malheureusement, ce qui me la rendait incompréhensible. « Ce sera



l'occasion de parler un peu.

— Avec grand plaisir », répondis-je, exsudant le charme par tous mes pores.

LaGuerta n'eut aucune réaction. Peut-être n'avait-elle pas entendu ; ça ne changeait rien, d'ailleurs. Elle était absolument hermétique à toute forme de sarcasme en ce qui concernait son image de soi. On pouvait lui lancer à la figure la flatterie la plus horrible, elle l'accueillait comme la chose la plus naturelle au monde. Je ne prenais pas particulièrement plaisir à la flatter. Il n'y a pas de piquant sans un peu de difficulté.

Mais rien d'autre ne me vint à l'esprit. De quoi voulait-elle donc qu'on parle ? Elle m'avait déjà très longuement cuisiné dès son arrivée sur les lieux.

Nous étions restés debout près de ma pauvre voiture cabossée tandis que le soleil se levait. Elle s'était tournée vers la voie surélevée et m'avait demandé sept fois si j'avais vu le conducteur du camion, chaque fois avec une inflexion légèrement différente, et en fronçant les sourcils entre chaque question. Elle m'avait demandé seulement cinq fois si j'étais bien certain qu'il s'agissait

d'un camion frigorifique, mais je suis sûr qu'elle faisait preuve par là d'une grande subtilité : elle aurait voulu poser cette question maintes et maintes fois encore, mais elle se retenait pour ne pas trop montrer son jeu. Elle avait même eu un moment d'absence et m'avait posé la question en espagnol. Je lui avais dit que j'étais *seguro*, et elle m'avait regardé puis avait touché mon bras, mais n'avait plus réitéré sa question.

Par trois fois elle avait levé les yeux vers le pont mobile, avait secoué la tête puis lâché « *i Puta !* » entre ses dents. De toute évidence,

c'était une allusion à l'agent Puta, ma chère soeur Deborah. L'existence avérée d'un camion frigorifique, conformément à la prédiction de Deborah, allait requérir un certain nombre de manoeuvres savantes, et je voyais bien à la façon qu'avait LaGuerta de se mordiller les lèvres qu'elle se penchait déjà sur la question. J'étais à peu près certain qu'elle saurait trouver le moyen de rabaisser ma soeur – elle excellait à ce jeu-là –, mais en attendant j'osais espérer que la cote de Deborah aurait légèrement remonté. Pas auprès de LaGuerta,

bien sûr, mais on pouvait penser que d'autres auraient là l'occasion de reconnaître son excellente initiative dans le travail de l'enquête.

Aussi curieux que cela puisse paraître, LaGuerta ne m'avait pas demandé ce que je faisais à errer ainsi au volant de ma voiture en pleine nuit. Certes, je ne suis pas inspecteur, mais cette question m'avait paru aller de soi. Peut-être est-ce pure méchanceté de ma part, mais il me semble que cette omission était typique du personnage. En tout cas, voilà : elle n'avait pas demandé.

Et pourtant, apparemment, on avait encore plein de choses à se dire. Je la suivis donc jusqu'à sa voiture, une grosse Chevrolet bleu clair vieille de deux ans qu'elle conduisait pendant le service. En dehors du travail, elle avait aussi une petite BMW dont personne n'était censé connaître l'existence.

« Montez », dit-elle.

Je pris place sur le joli siège bleu du passager.

LaGuerta conduisait vite, se faufilant entre les voitures, et à peine quelques minutes plus tard nous étions déjà de l'autre côté du pont, dans Miami, nous avions

traversé Biscayne Boulevard et nous nous trouvions à moins d'un kilomètre de l'I-95. Elle s'engagea sur l'autoroute et prit la direction du nord, progressant dans la circulation à une allure qui, même selon les critères de Miami, me sembla un peu excessive. Mais très vite elle obliqua vers la sortie qui rejoignait Sunrise. Elle me regarda du coin de l'oeil, par trois fois, avant de se décider à parler.

« Vous avez une jolie chemise », dit-elle.

Je jetai un coup d'oeil à la chemise en question. Je l'avais enfilée à la hâte avant de quitter

mon appartement et la voyais à présent pour la première fois : une chemisette en polyester qui avait pour motifs des dragons rouge vif. Je l'avais portée toute la journée au travail, la veille, et elle n'était plus très fraîche, mais, cela dit, elle avait encore l'air à peu près propre. Plutôt jolie comme chemise, c'est vrai, mais enfin...

LaGuerta faisait-elle juste la conversation pour que je me laisse aller à des confidences compromettantes ? Soupçonnait-elle que j'en savais plus que je ne laissais paraître et cherchait-elle à me faire baisser la garde ?



« Vous êtes toujours si élégant, Dexter... » poursuivit-elle.

Elle tourna la tête vers moi et m'adressa un grand sourire niais, sans s'apercevoir que la voiture fonçait droit sur un camion-citerne. Elle se retourna à temps et fit glisser le volant d'un doigt ; nous contournâmes en douceur le camion et poursuivîmes vers l'ouest jusqu'à l'I-75.

Je réfléchis au contenu de ma garde-robe. Effectivement, j'étais toujours élégant. Je mettais un point d'honneur à être le monstre le mieux habillé de tout le comté de Dade. Oui, c'est vrai, il a découpé en

morceaux ce gentil Mr Duarte, mais qu'est-ce qu'il était bien habillé ! Une tenue appropriée à chaque circonstance. Au fait, que fallait-il porter pour assister à une décapitation de bon matin ? Une chemisette colorée un peu cracra et un pantalon, bien sûr ! J'étais dans le vent. Mis à part, donc, le choix hâtif du jour, j'étais toujours méticuleux. C'était une des leçons de Harry : être soigné, bien s'habiller, rester discret.

Mais pourquoi un inspecteur de la police criminelle obsédée de politique y prêterait-elle une quelconque attention ? Ce n'était

pas comme si...

À moins que... J'y vis clair soudain. Une légère expression dans le drôle de sourire qu'elle esquissait me donna la réponse. C'était ridicule, mais quelle autre explication pouvait-il y avoir ? LaGuerta ne cherchait pas à me faire baisser la garde et à me poser des questions plus insistantes sur ce que j'avais vu. Mes compétences en hockey ne lui faisaient absolument ni chaud ni froid.

LaGuerta cherchait à être aimable.

Je lui *plaisais*.

J'en étais encore à essayer de

me remettre du choc horrible qu'avait été mon offensive grotesque et baveuse sur la pauvre Rita, et voilà que maintenant... je plaisais à LaGuerta ! ? Des terroristes avaient-ils largué des substances douteuses dans les réservoirs d'eau de Miami ? M'étais-je mis à sécréter un type de phéromone spécial ? La population féminine de Miami s'était-elle soudain aperçue que les hommes étaient des incapables et se tournait-elle alors vers moi par défaut ? Qu'est-ce qui pouvait bien se passer, très sérieusement ?

Bien sûr, je me trompais peut-

être. Je me raccrochai à cette idée comme un barracuda à la queue d'un poisson. Après tout, quel narcissisme démesuré que de s'imaginer qu'une femme aussi raffinée, aussi sophistiquée et ambitieuse que LaGuerta puisse éprouver le moindre intérêt pour moi ! N'était-il pas bien plus probable que... ?

Quoi donc ? C'était très fâcheux, mais il fallait reconnaître que ce n'était pas une idée si saugrenue. Nous travaillions dans le même domaine et, par conséquent, comme il se disait traditionnellement parmi les flics, il

y avait plus de chances qu'on se comprenne et se pardonne l'un l'autre. Notre relation pourrait résister aux horaires impossibles et au style de vie stressant de LaGuerta. En toute modestie, je suis plutôt présentable : je prends soin de moi, comme on dit. Et depuis des années maintenant je lui faisais mon numéro de charme. C'était de la lèche à visée purement politique, mais elle n'était pas obligée de le savoir. J'avais développé un vrai talent, l'un de mes seuls sujets de vanité. J'avais fait une étude très poussée et m'étais longuement entraîné, et

lorsque je mettais la théorie en pratique personne ne pouvait s'apercevoir que je simulais. J'étais vraiment très doué pour disséminer des petites graines de charme. Peut-être était-il naturel que les graines finissent un jour par germer.

Mais germer de cette façon-là ? Et après ? Allait-elle suggérer un dîner tranquille un de ces soirs ? Ou quelques heures de bonheur visqueux au motel El Cacique ?

Fort heureusement, nous atteignîmes le palais des Sports juste avant que la panique ne s'empare totalement de moi. LaGuerta fit le tour du bâtiment à la

recherche de la bonne entrée. Ce n'était pas difficile à trouver. Plusieurs voitures de police étaient dispersées sur le parking devant une série de portes à deux battants. Sa grosse voiture alla prudemment se ranger au milieu des autres véhicules. Je bondis dehors avant qu'elle puisse poser sa main sur mon genou. Elle sortit et me regarda quelques instants. Sa bouche fit une grimace.

« Je vais jeter un oeil », lançai-je.

C'est à peine si je me retins de courir jusqu'à l'intérieur. Je fuyais LaGuerta, certes... mais je brûlais



d'impatience aussi de me trouver sur les lieux, de voir ce que mon espiègle ami m'avait réservé, d'être près de son travail, de respirer l'odeur du prodige, d'apprendre.

À l'intérieur s'élevait le brouhaha savamment orchestré habituel à toute scène de crime ; et pourtant il me sembla déceler une certaine électricité dans l'air, un sentiment d'excitation et de tension légèrement étouffé qu'on ne rencontre pas sur n'importe quelle scène, l'impression d'avoir affaire à un crime résolument différent et d'être sur le point d'assister à des choses nouvelles et superbes, là, au

premier rang. Mais peut-être n'était-ce que moi. Plusieurs personnes s'étaient attroupées autour du filet le plus proche. La plupart d'entre elles portaient l'uniforme de Broward ; elles se tenaient bras croisés et observaient tandis que le commissaire Matthews débattait d'un point de la juridiction avec un autre homme au costume strict. Comme je m'approchais, je vis Angel-aucun-rapport dans une position inhabituelle, debout, dominant un homme au front dégarni qui avait un genou à terre et inspectait un tas de paquets soigneusement

emballés.

Je m'arrêtai au niveau de la balustrade et regardai à travers la vitre. C'était là, à trois mètres de moi seulement. Ça avait l'air si parfait sur la pureté froide de la glace récemment polie par la Zamboni... N'importe quel joaillier vous dira que le choix de la monture est absolument essentiel, et là... c'était époustouflant. Tout simplement parfait. Je fus légèrement pris de vertige et me demandai si la balustrade allait supporter mon poids, comme si j'avais pu passer directement à travers le bois dur, telle une nappe

de brume.

Même à cette distance je pouvais en juger. Il avait pris le temps, il avait tout fait comme il fallait, malgré ce qui avait dû s'apparenter à un coup de chance sur la voie surélevée, seulement quelques minutes plus tôt. À moins qu'il n'ait su d'une façon ou d'une autre que je ne lui voulais aucun mal.

Mais, puisque j'abordais ce point, était-ce si sûr que je ne lui voulais aucun mal ? Avais-je réellement l'intention de le traquer jusqu'à sa tanière puis de tomber à l'arrêt, tout frémissant, dans le seul

but de faire avancer la carrière de Deborah ? Naturellement, j'en étais convaincu, mais aurais-je la force de jouer ce rôle jusqu'au bout si les événements continuaient à prendre une tournure aussi intéressante ? Nous nous trouvions dans cette patinoire, où j'avais passé de nombreuses heures agréables à méditer ; n'était-ce pas une preuve supplémentaire que cet artiste – pardon, je veux dire tueur, bien sûr – empruntait un chemin parallèle au mien ? Et voyez le travail merveilleux qu'il avait effectué en ce lieu.

Et la tête : voilà la clé. C'était

un élément trop important dans ce qu'il réalisait pour qu'il la jette ainsi négligemment derrière lui. L'avait-il lancée pour m'effrayer, pour me pousser dans un paroxysme de terreur, d'horreur et d'effroi ? Ou savait-il à sa façon que je réagissais comme lui ? Ressentait-il, lui aussi, ce lien entre nous et cherchait-il juste à s'amuser un peu ? Me taquinait-il ? Il devait avoir une raison vraiment sérieuse pour m'offrir un tel trophée. J'éprouvais des sensations tellement fortes – à en être pris de vertige... Comment aurait-il pu, lui, ne rien éprouver ?

LaGuerta se glissa à mes côtés.

« Vous êtes bien pressé, dit-elle, sur un léger ton de reproche. Vous avez peur qu'elle s'échappe ? »

D'un geste de la tête, elle montra les morceaux de corps.

Je savais que quelque part dans mon cerveau devait exister une réponse intelligente, une phrase qui la ferait sourire, la charmerait un peu plus, excuserait mon empressement gênant à me tirer de ses griffes. Mais, debout, là, contre la balustrade, absorbé par le spectacle du corps sur la glace, dans le filet du goal – en présence de la grandeur, pourrait-on dire –, pas le

moindre trait d'esprit ne me vint. Je réussis toutefois à ne pas hurler et lui dire de la fermer, mais il s'en fallut de peu.

« Je voulais voir », dis-je avec sincérité. Puis je me repris et j'ajoutai : « C'est dans le camp des Panthers. »

Elle me donna une légère tape sur le bras, l'air taquin.

« Vous êtes affreux ! » dit-elle.

Heureusement, le brigadier Doakes choisit ce moment-là pour approcher et l'inspecteur n'eut pas le temps de finir par un petit rire enjôleur, ce qui m'aurait véritablement jeté hors de mes



gonds. Comme toujours, Doakes avait l'air de chercher par quel moyen il allait bien pouvoir me défoncer les côtes et m'éventrer, et il m'adressa un regard de bienvenue si chaleureux et pénétrant que je tentai promptement de m'éclipser pour le laisser en compagnie de LaGuerta. Il continua à me fixer, avec une expression qui sous-entendait que j'étais forcément coupable de quelque chose et qu'il se ferait un plaisir d'examiner mes entrailles pour élucider la question. Je suis sûr qu'il aurait été bien plus heureux dans un service où la police était autorisée, de temps à

autre, à briser un tibia ou deux. Je m'éloignai avec prudence et fis lentement le tour de la patinoire à la recherche de l'accès le plus proche. Je venais de le trouver quand un poing m'atteignit par derrière, assez fort, dans les côtes.

Je me redressai pour faire face à mon assaillant avec une douleur non feinte et un sourire forcé.

« Bonjour, ma soeur adorée, dis-je. Ça fait du bien de voir un visage ami.

— Salaud ! siffla-t-elle.

— T'as sans doute raison, mais pourquoi maintenant en particulier ?

— Espèce de fils de pute !  
T'avais une piste et tu ne m'as pas appelée !

— Une piste ? dis-je en bégayant presque. Qu'est-ce qui te fait croire...

— Arrête tes conneries, Dexter, coupa Deborah d'un ton hargneux. T'étais pas en train de chercher des prostituées, à 4 heures du matin. Tu savais où il était, enfoiré ! »

Tout à coup je saisis. J'avais été tellement absorbé par mes propres problèmes, à commencer par le rêve – et le fait que manifestement il s'agissait d'autre chose qu'un rêve –, pour finir par ma rencontre

cauchemardesque avec LaGuerta, que je n'avais pas eu une seule pensée pour Deborah. Je ne lui avais fait part de rien. Bien sûr, qu'elle était en colère.

« Pas une piste, Deb, répliquai-je, essayant de l'apaiser un peu. Rien d'aussi sérieux. Juste... une impression. Une pensée, c'est tout. Ce n'était vraiment rien. »

Elle me donna un autre coup.

« Sauf que ce n'était pas *rien*, dit-elle d'une voix rageuse. Tu L'as trouvé.

— Oui, enfin, je n'en suis pas si sûr. Je crois que c'est lui qui m'a trouvé.

— Arrête avec tes petits traits d'esprit », dit-elle. J'écartai les mains pour lui signifier à quel point ce serait difficile. « Tu m'avais promis, bon sang ! »

Je ne me rappelais pas avoir fait la moindre promesse qui aurait impliqué de l'appeler en pleine nuit pour lui raconter mes rêves, mais ce n'était sans doute pas la réponse la plus appropriée à lui faire.

« Désolé, Deb, dis-je plutôt. Je ne me doutais vraiment pas que ça donnerait quelque chose. C'était juste... une intuition, c'est tout. » Je n'allais certainement pas tenter d'expliquer l'aspect

parapsychologique de l'affaire, même à Deb. Peut-être surtout à elle, d'ailleurs. Mais une autre pensée me traversa l'esprit. Je baissai la voix. « Tu pourrais peut-être m'aider, au fait. Qu'est-ce que je suis censé leur dire si, par hasard, ils décident de me demander ce que je faisais à errer dans ce quartier-là à 4 heures du matin ?

— LaGuerta t'a déjà interrogé ?

— Très longuement », dis-je en réprimant un frisson.

Deb eut une moue de dégoût.

« Et elle ne t'a pas demandé... »

Ce n'était même pas une question.

« Je suis sûr que l'inspecteur a bien d'autres préoccupations », dis-je. Je ne précisai pas qu'apparemment je figurais en bonne place sur la liste. « Mais tôt ou tard quelqu'un va poser la question. » Je jetai un coup d'oeil vers l'endroit d'où LaGuerta dirigeait les Opérations. « Certainement le brigadier Doakes », ajoutai-je avec une crainte réelle.

Elle hocha la tête.

« C'est un bon flic. Dommage qu'il soit si agressif.

— Bon flic, faut voir, mais agressif, pas de doute, dis-je. Je ne

sais pas pourquoi mais il ne m'aime pas. Il posera n'importe quelle question, juste pour m'indisposer.

— Eh bien, tu lui dis la vérité, lâcha Deborah, l'air impénétrable. Mais avant tu me la dis à moi. »

Et elle m'enfonça à nouveau son poing dans les côtes.

« S'il te plaît, Deb. Tu sais bien que j'ai tout de suite des bleus.

— Non, je ne savais pas, répondit-elle. Mais je ne vais pas tarder à le découvrir.

— Ça ne se reproduira plus, promis-je. C'était juste une de ces inspirations qu'on peut avoir à 3 heures du matin, Deborah. Qu'est-



ce que tu aurais dit si je t'avais appelée et si ça s'était avéré n'être rien du tout ?

— Mais ce n'est pas le cas. Ça s'est avéré être sérieux, répéta-t-elle en me cognant à nouveau.

— Je ne m'en doutais vraiment pas. Et je me serais senti ridicule de t'avoir traînée là.

— Imagine comment je me serais sentie s'il t'avait tué », dit-elle.

Je fus pris par surprise. J'étais absolument incapable d'imaginer quels sentiments elle aurait pu avoir. Du regret ? De la déception ? De la colère ? Ce genre de réaction

me dépasse complètement, j'en ai bien peur. Je me contentai donc de répéter :

« Je suis désolé, Deb. » Puis, comme je ressemble un peu à la joyeuse Pollyanna qui voit toujours le bon côté des choses, j'ajoutai : « Mais au moins le camion frigorifique était là. »

Elle plissa les yeux.

« Le camion était où ? »

— Oh, Deb ! Ils ne t'ont pas dit ? »

Elle me cogna encore plus fort.

« Bon sang, Dexter ! siffla-t-elle. Quoi, le camion ? »

— Il était là, Deb, dis-je, un peu

gêné par sa réaction aussi démonstrative et par le fait, bien sûr, qu'une jolie femme était en train de me rouer de coups en public. Il était au volant d'un camion frigo. Quand il m'a lancé la tête. »

Elle agrippa mon bras et me regarda fixement.

« Tu te fous de moi, finit-elle par dire.

— Pas du tout.

— Merde ! » lâcha-t-elle.

Et son regard alla se perdre dans le vague, sans doute pour contempler sa promotion qui devait flotter quelque part près de ma tête.

Elle aurait sûrement poursuivi, mais juste à ce moment-là Angel-aucun-rapport éleva la voix par-dessus le vacarme qui remplissait le hall.

« Inspecteur ? » lança-t-il en se tournant vers LaGuerta.

Le son qu'il émit fut étrange, comme instinctif – le cri à demi étranglé d'un homme qui ne se fait jamais remarquer en public –, et le silence se fit immédiatement dans la salle. Son ton trahissait à la fois le choc et le triomphe : J'ai trouvé quelque chose, mais oh mon Dieu ! Tous les regards se portèrent sur Angel. Il fit un mouvement de la

tête vers l'homme dégarni qui était accroupi par terre et, lentement, prudemment, retirait quelque chose du paquet du dessus.

L'homme réussit à extraire l'objet, s'en saisit du bout des doigts puis le laissa tomber sur la glace, où il rebondit plusieurs fois. Il se baissa pour le ramasser mais dérapa et se mit à patiner derrière l'objet aux reflets brillants jusqu'à ce qu'ils aillent tous les deux buter contre les planches. La main tremblante, Angel se pencha pour l'attraper puis le brandit en l'air pour le montrer à tout le monde. Le calme qui envahit soudain le bâtiment fut stupéfiant,

grandiose, magnifique, telle l'explosion des applaudissements lors de la présentation d'oeuvres de génie.

C'était un miroir : le rétroviseur du camion.

## CHAPITRE XI

La grosse chape de silence ne dura qu'un instant. Puis le brouhaha des voix reprit, avec une tonalité différente, alors que les

gens s'efforçaient de voir, d'expliquer, de spéculer.

Un miroir. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Très bonne question. Tout en me sentant infiniment troublé par ce nouvel élément, je n'avais pas de théorie immédiate sur sa signification. C'est ce qui arrive parfois avec le grand art. On se sent ému sans savoir pourquoi. Avait-on affaire à un symbolisme profond ? Un message sibyllin ? Un appel suppliant à l'aide et à la compréhension ? Impossible à dire et, pour moi, ce n'était pas si pressant. J'avais besoin d'un



moment pour enregistrer. Les autres pouvaient bien se creuser la tête... En fin de compte, le rétroviseur était peut-être tombé tout seul et le tueur avait décidé de le jeter dans le premier sac-poubelle venu.

Ce n'était pas possible, bien sûr. Et maintenant je ne pouvais m'empêcher d'y penser. Le miroir était là pour une raison très sérieuse. Il ne s'agissait pas de simples sacs-poubelle, à ses yeux. Comme il venait de le prouver si élégamment par cette mise en scène, la présentation jouait un rôle important dans son travail. Il

n'aurait laissé aucun détail au hasard. De ce fait, je me mis à réfléchir à la signification que pouvait avoir le miroir. Il me fallait admettre que, tout improvisée qu'elle puisse être, sa présence au milieu des morceaux de corps était extrêmement délibérée. Et j'avais même le sentiment, logé quelque part dans ma poitrine, qu'il s'agissait là d'un message très précis et strictement personnel.

Pour moi ?

Si ce n'était pas pour moi, pour qui alors ? Le reste du numéro s'adressait au monde dans son ensemble : Voyez ce que je suis.

Voyez ce que nous sommes tous. Voilà ce que j'en fais. Le rétroviseur d'un camion ne faisait pas partie de ce discours. Découper le corps en morceaux, le vider de son sang, c'étaient des actes nécessaires et élégants. Mais le miroir – surtout s'il s'avérait provenir du camion que j'avais poursuivi –, c'était différent. Élégant, oui, mais cet ajout nous renseignait-il sur la nature profonde des choses ? Pas du tout. Il était là dans un autre but et devait correspondre à un nouveau type de discours. Je sentais une tension électrique envahir mon corps. S'il provenait

réellement du camion, il ne pouvait avoir été placé qu'à mon intention.

Mais qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

« Merde ! Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Deb à côté de moi. Un miroir. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondis-je, alors que je me sentais encore vibrer sous le choc de cette découverte. Mais je te parie un dîner chez Joe's Stone Crabs que c'est celui du camion frigo.

— Je préfère ne pas parier. En tout cas, ça règle une question importante. »

Je la regardai, sidéré. Pouvait-

elle vraiment avoir saisi intuitivement quelque chose qui m'aurait échappé ?

« Quelle question, frangine ? »

Elle indiqua de la tête le groupe des grosses huiles de la police qui continuaient à se disputer sur le bord de la patinoire.

« Le problème de la juridiction. C'est pour nous. Évidemment ! »

À première vue, l'inspecteur LaGuerta n'avait pas l'air impressionnée par cet élément de preuve supplémentaire. Peut-être cachait-elle un intérêt profond pour le symbolisme du miroir et tout ce qu'il impliquait sous un masque

d'indifférence soigneusement étudié. Sinon, c'est qu'elle était aussi bête que ses pieds. Elle était toujours en compagnie de Doakes. Celui-ci, par contre – et c'est tout à son honneur –, avait l'air préoccupé, mais peut-être son visage s'était-il simplement fatigué de l'éternel regard furax, et il essayait une nouvelle expression, pour changer.

« Morgan, dit LaGuerta à Deb en s'approchant. Je ne vous avais pas reconnue, tout habillée.

— Oui, ça arrive, parfois on passe à côté des choses les plus évidentes, inspecteur, rétorqua Deb

avant que je puisse l'arrêter.

— Effectivement, renchérit LaGuerta. Voilà pourquoi certaines personnes ne deviennent jamais inspecteur. » C'était une victoire totale et facile, et LaGuerta n'attendit même pas pour en voir l'effet. Elle tourna le dos à Deb et s'adressa à Doakes. « Renseignez-vous pour savoir qui a les clés d'ici. Quelqu'un qui pourrait venir quand il en a envie.

— Mouais, fit Doakes. Je fais vérifier toutes les serrures au cas où elles auraient été forcées ?

— Pas la peine, lui répondit LaGuerta avec un joli froncement

de sourcils. On l'a, notre lien avec la glace, maintenant. » Elle lança un regard à Deborah. « Le camion frigorifique n'est là que pour nous embrouiller. » De nouveau à Doakes. « La transformation des tissus devait être due à la glace d'ici. Le tueur est lié à cet endroit. » Un dernier coup d'oeil à Deborah. « Pas au camion.

— Mouais », fit à nouveau Doakes.

Il n'avait pas l'air très convaincu, mais ce n'était pas lui le chef.

LaGuerta se tourna vers moi.

« Je pense que vous pouvez



rentrer chez vous, Dexter, dit-elle. Je sais où vous habitez si j'ai besoin de vous. »

Elle n'alla pas jusqu'à me faire un clin d'oeil.

Deborah m'accompagna jusqu'à l'imposante porte à deux battants.

« Si ça continue comme ça, dans un an je suis agent de la circulation préposée aux écoles, bougonna-t-elle.

— Ne dis pas de bêtises, Deb. Dans deux mois grand maximum.

— Merci.

— Non mais vraiment ! Tu ne peux pas la provoquer comme ça, aussi ouvertement. Tu n'as pas vu

comment le brigadier Doakes s'y est pris ? Sois un peu subtile, bon sang !

— Subtile ! » Elle s'arrêta net et m'empoigna par la chemise. « Écoute, Dexter, il ne s'agit pas d'un jeu.

— Justement si, Deb. Un jeu politique. Et tu ne joues pas comme il faut.

— Je ne joue à rien du tout, lança-t-elle d'un ton rageur. Des vies humaines sont en danger. Il y a un boucher en liberté, et il le restera tant que cette décérébrée de LaGuerta mènera l'enquête. »

Je dus réprimer un élan

d'espoir.

« C'est possible...

— C'est *sûr*, insista Deb.

— Mais, Deborah, tu ne pourras rien y changer si tu te fais expédier à Coconut Grove comme agent de la circulation.

— Non, dit-elle. Mais je pourrai y changer quelque chose si je trouve le tueur. »

Et voilà. Certaines personnes ne savent tout simplement pas comment fonctionne le monde. Deborah, sinon, était quelqu'un de très intelligent, vraiment... Elle avait hérité de la franchise positive de Harry, de sa manière directe de

gérer les choses, mais, malheureusement, sans la sagesse qui les accompagnait. Chez Harry, la brusquerie était une façon de repousser la matière fécale. Chez Deborah, c'était une façon de nier qu'elle existe.

Je me fis ramener à ma voiture par l'un des véhicules de patrouille stationnés devant la patinoire. Je repris le volant, m'imaginant que j'avais gardé la tête, l'avais enveloppée soigneusement dans du papier de soie puis posée sur le siège arrière afin de la rapporter à la maison. Horrible et ridicule, je sais. Pour la première fois je compris ces

hommes pitoyables, souvent des Shriners<sup>[2]</sup>, qui caressent en secret des chaussures de femmes ou se déplacent toujours avec des dessous sales dans la poche. Un sentiment affreux qui me donna envie de prendre une douche presque autant que de caresser la tête.

Mais je ne l'avais pas. Il ne me restait plus qu'à rentrer chez moi. Je roulais doucement, juste en dessous de la vitesse autorisée, ce qui à Miami équivaut à avoir un panneau « Bottez-moi les fesses » accroché dans le dos. Personne n'alla jusque-là, bien sûr : il aurait fallu ralentir, pour ça. Mais je me

fis klaxonner sept fois, rabattre sur le bas-côté huit fois, et cinq voitures me doublèrent à fond la gomme en passant sur le trottoir ou en empruntant la voie d'en face.

Mais, ce jour-là, même l'énergie débordante des autres conducteurs ne parvenait pas à me dérider. J'étais éreinté et abasourdi, et j'avais besoin de réfléchir, loin du vacarme du palais des Sports et du blabla imbécile de LaGuerta. Le fait de conduire lentement me permettait de penser, de chercher à comprendre la signification de tout ce qui s'était passé. Et je m'aperçus que j'avais une phrase stupide qui

me résonnait dans la tête et ricochait sur toutes les bosses et les fentes de mon cerveau exténué. Elle possédait une vie bien à elle. Plus elle s'imposait dans mes pensées et plus elle avait de sens. Mais, au-delà du sens, cela devint comme une sorte de mantra attrayant, cela devint la clé pour réfléchir au tueur, à la tête qui avait roulé en plein milieu de la rue, au miroir disposé entre les morceaux de corps magnifiquement secs.

*Si c'était moi...*

Comme dans : Si c'était moi, que chercherais-je à exprimer à travers le miroir ? ou : Si c'était

moi, qu'aurais-je fait du camion ?

Bien sûr, ce n'était pas moi, et un tel sentiment de jalousie est terriblement néfaste pour l'âme, mais, étant donné que je n'avais pas conscience d'en avoir une, peu m'importait. *Si c'était moi*, j'aurais abandonné le camion dans un fossé quelque part, non loin du palais des Sports. Puis j'aurais quitté les lieux le plus vite possible – dans une voiture planquée ? volée ? Ça dépendrait. Mais, si c'était moi, aurais-je prévu dès le début de laisser le corps à la patinoire, ou aurait-ce été une conséquence de la course-poursuite sur Biscayne



Boulevard ?

Ça ne tenait pas debout. Il ne pouvait pas avoir su à l'avance que quelqu'un le poursuivrait jusqu'à North Bay Village, n'est-ce pas ? Pourquoi cependant avoir la tête à portée de main, prête à être lancée ? Et pourquoi aller déposer le reste du corps à la patinoire ? C'était un choix un peu singulier. Certes, il y avait énormément de glace et le froid était un élément essentiel. Mais ce vaste espace sonore ne convenait en aucun cas à mes petits moments intimes – si c'était moi, bien sûr. Il y avait là un aspect terrible et désolé, ouvert à tous les

vents, qui n'encourageait pas la vraie créativité. Amusant à visiter, mais pas le studio d'un véritable artiste. Une surface d'exposition, pas un espace de travail. Ça ne collait pas vraiment.

Enfin, si c'était moi...

La patinoire était donc une incursion audacieuse dans un territoire inconnu. Cette nouveauté déstabiliserait complètement les flics et les conduirait à coup sûr dans la mauvaise direction. S'ils en venaient jamais à comprendre qu'il y avait une direction à suivre, ce qui paraissait de plus en plus improbable.

Et pour couronner le tout, le miroir. Si j'avais raison quant au choix de la patinoire, alors l'ajout du miroir viendrait bien sûr refléter cette décision. Ce serait une sorte de commentaire sur ce qui venait de se passer, en relation avec la tête. Ce serait une déclaration qui résumerait tous les autres bouts de phrase, les envelopperait soigneusement comme les morceaux de corps : l'élégante touche finale d'une grande oeuvre. Mais quelle serait cette déclaration, si c'était moi ?

*Je te vois.*

Oui. C'était forcément ça,

malgré le côté un peu trop évident. Je te vois. Je sais que tu es derrière moi, et je te regarde. Mais j'ai une belle avance sur toi, je trace ta route, fixe ta vitesse et te regarde me suivre. Je te vois. Je sais qui tu es et où tu es, et tout ce que tu sais de moi, c'est que je te regarde. Je te vois.

Ça semblait coller. Mais pourquoi n'en ressentais-je pas un certain soulagement ?

Et surtout, quels éléments de cette interprétation devais-je partager avec ma pauvre Deborah ? Cette affaire prenait un tour si intimement personnel qu'il me

fallait me faire violence pour me rappeler qu'il y avait aussi un angle officiel, qui était de la première importance pour ma soeur et sa carrière. Je ne pouvais tout de même pas lui expliquer – ni à elle ni à personne – que selon moi le tueur essayait de me signifier quelque chose... si j'avais suffisamment d'esprit pour l'entendre et lui répondre. Quant au reste, y avait-il des éléments que je me devais de transmettre à Deborah, et en avais-je vraiment envie ?

Trop de questions à la fois. Il fallait que je dorme avant de

pouvoir réfléchir à quoi que ce soit.

C'est à peine si je poussai un petit gémissement au moment de grimper dans mon lit. Je laissai aussitôt le sommeil m'envahir, m'abandonnant totalement dans l'obscurité. Et je pus enchaîner quasiment deux heures et demie de sommeil avant que le téléphone sonne.

« C'est moi, dit la voix à l'autre extrémité.

— Bien sûr que c'est toi, dis-je. Deborah, n'est-ce pas ? » Et c'était elle, évidemment.

« J'ai trouvé le camion.

— Eh bien, félicitations, Deb. C'est une très bonne nouvelle. » Il y eut un silence un peu long.

« Deb ? finis-je par dire. C'est pas une bonne nouvelle ?

— Non, répondit-elle.

— Ah ! » Je sentais le manque de sommeil me marteler la tête comme si on était en train de battre un tapis sous mon crâne, mais je fis des efforts pour me concentrer. « Euh, Deb... Qu'est-ce que tu... ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai fait le rapprochement. J'ai tout vérifié. Les photos, les numéros des pièces, tout. Et puis je suis allée voir LaGuerta comme un

bon petit scout.

— Et elle ne t'a pas crue ?  
demandai-je, incrédule.

— Si, sans doute. »

J'essayai de cligner des yeux, mais mes paupières restaient désespérément collées ; je laissai tomber.

« Désolé, Deb. Il y en a un de nous deux qui n'est pas très clair. C'est moi ou c'est toi ?

— J'ai tenté de lui expliquer, poursuivit Deb d'une petite voix très fatiguée qui me donna l'impression terrible que je coulais à pic sans pouvoir remonter à la surface. Je lui ai donné tous les



renseignements. J'ai même été polie.

— C'est très bien, dis-je. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Rien.

— Rien du tout ?

— Absolument rien, répéta Deb. Sauf qu'elle m'a dit merci comme on remercierait l'employé de service du garage d'un hôtel. Puis la voilà qui me fait un petit sourire à la con et me tourne le dos.

— Oui, bon, dis-je. Tu ne peux pas vraiment t'attendre à ce que...

— Et puis j'ai compris pourquoi elle m'avait souri comme ça. Comme si j'étais une espèce de

demeurée et qu'elle avait enfin trouvé où elle allait pouvoir m'enfermer.

— Oh non ! fis-je. Tu veux dire que tu es virée de l'enquête ?

— On est tous virés, Dexter, dit Deb, d'une voix aussi fatiguée que mes neurones. LaGuerta a procédé à une arrestation. »

Il y eut soudain un silence assourdissant sur la ligne. Je ne parvenais plus du tout à réfléchir, mais au moins j'étais complètement réveillé.

« Quoi ? dis-je.

— LaGuerta a arrêté quelqu'un. Un homme qui travaille à la

patinoire. Elle l'a mis en garde à vue et elle est sûre que c'est le tueur.

— Mais c'est impossible, dis-je, tout en sachant que c'était fort possible, avec une garce incompétente comme elle (LaGuerta, pas Deb).

— Je le sais, Dexter. Mais ne t'avise pas de le dire à LaGuerta. Elle est sûre d'avoir le bon type.

— Sûre comment ? » demandai-je.

J'avais la tête qui tournait et une légère envie de vomir. Je n'aurais pas su dire pourquoi.

« Elle tient une conférence de presse dans une heure, grogna Deb.

Elle n'a aucun doute. »

Le martèlement dans ma tête devint trop fort pour que je puisse entendre ce que Deb aurait ajouté. LaGuerta avait arrêté quelqu'un ? Mais qui ? Sur qui avait-elle bien pu rejeter la responsabilité ? Pouvait-elle vraiment ne tenir aucun compte des indices, de l'odeur, du goût de tous ces meurtres, et arrêter quelqu'un ? Car aucun homme capable de faire ce que ce tueur avait fait – faisait ! ne se laisserait jamais prendre par une truffe comme LaGuerta. Jamais. J'étais prêt à parier n'importe quoi.

« Non, Deborah, dis-je. Non.

C'est impossible. Elle n'a pas le bon. »

Deborah eut un petit rire fatigué, un vrai rire vicieux de flic.

« Ouais, répondit-elle. Je le sais. Tu le sais. Mais elle ne le sait pas. Et tu sais ce qui est le plus drôle ? Lui non plus il ne le sait pas. »

Ça ne tenait pas debout.

« Qu'est-ce que tu racontes, Deb ? De qui tu parles ? »

Elle eut le même petit rire affreux.

« Le type qu'elle a arrêté. Il doit être aussi paumé que LaGuerta, Dex, parce qu'il a avoué.

— Quoi ?

— Il a avoué, l'enfoiré. »

## **CHAPITRE XII**

Il s'appelait Daryll Earl McHale et c'était un repris de justice. Sur les vingt dernières années, il avait passé douze ans en pension dans les

prisons de Floride. Ce cher brigadier Doakes était allé dénicher son nom dans les dossiers du personnel de la patinoire. Alors qu'il effectuait des vérifications sur l'ordinateur au cas où certains des employés auraient été fichés pour des actes de violence ou des délits, le nom de McHale était apparu deux fois.

Daryll Earl était alcoolique et battait sa femme. Apparemment, il braquait aussi les stations d'essence de temps à autre, juste pour s'amuser un peu. En général, il arrivait à tenir un mois ou deux dans un boulot qui lui rapportait le salaire minimum. Et puis un beau



jour, un vendredi soir de préférence, il s'enfilait plusieurs packs de bière et se sentait soudain envahi par une colère divine. Alors il prenait sa voiture et roulait jusqu'à ce qu'il trouve une station-service qui l'emmerdait. Il faisait irruption, une arme à la main, prenait l'argent et décampait. Puis il utilisait son butin famélique de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix dollars pour racheter quelques packs, et là il se sentait dans une telle forme qu'il fallait absolument qu'il cogne sur quelqu'un. Daryll Earl n'était pas imposant : 1,68 mètre et maigrelet. Alors, pour ne

pas courir de risques, la personne qui habituellement essuyait ses coups n'était autre que sa femme.

Les choses étant ce qu'elles sont, il s'en était tiré pendant un temps. Mais un soir il alla un peu trop loin et sa femme fut hospitalisée un mois. Elle engagea des poursuites contre lui et, étant donné que Daryll avait déjà un casier judiciaire, il écopa d'une lourde peine.

Il buvait toujours, mais il avait eu suffisamment peur à Raiford pour se tenir un peu plus à carreau désormais. Il avait obtenu un poste de gardien à la patinoire et il

s'efforçait de le conserver. Autant que l'on puisse en juger, il n'avait pas battu sa femme depuis longtemps.

Notre homme avait même eu son heure de gloire l'année où les Panthers avaient été en lice pour la Stanley Cup. Une partie de son travail consistait à courir sur la glace pour ramasser les objets que les fans y lançaient parfois. Cette année-là, ç'avait été un sacré boulot, car à chaque but que marquaient les Panthers les fans lançaient deux à trois mille rats en plastique sur la glace. Daryll Earl devait se bouger les fesses pour les

ramasser tous – un boulot passionnant, c'est certain. Et donc, un soir, après quelques lampées d'une très mauvaise vodka, il prit l'un des rats en plastique et improvisa une petite danse de rat. Le public adora et en redemanda. Les gens commencèrent à héler Daryll Earl dès qu'il apparaissait sur la glace. Il fit son numéro dansant tout le reste de la saison.

Les rats en plastique étaient maintenant interdits. Cependant, même s'ils avaient été autorisés par la loi, personne ne les aurait lancés de toute façon. Les Panthers n'avaient pas marqué de but depuis

l'époque où Miami avait un maire honnête, ce qui remontait au siècle dernier. Mais McHale continuait à se montrer aux matchs dans l'espoir d'un dernier pas de deux filmé.

LaGuerta joua cette carte à fond à la conférence de presse. Elle avait l'air de sous-entendre que le souvenir de cette courte gloire avait poussé Daryll Earl au crime. Et, naturellement, sa propension à boire et son passé violent envers les femmes faisaient de lui le suspect idéal pour cette série de meurtres stupides et sauvages. Mais les prostituées de Miami pouvaient dormir tranquilles : le massacre

était terminé. Sous la pression accablante d'une enquête intense et implacable, Daryll Earl avait avoué. Affaire classée. Vous pouvez retourner au travail, les filles.

Les journalistes n'y virent que du feu. On ne pouvait pas vraiment leur en vouloir, d'ailleurs. LaGuerta avait accompli un travail de pro en leur donnant juste ce qu'il fallait de faits, agrémentés d'une bonne dose d'éléments factices très chatoyants : elle aurait presque pu convaincre n'importe qui. Bien sûr, pour travailler dans la presse, il n'est pas nécessaire d'avoir un QI exceptionnel. Mais tout de même, je

guette toujours une petite lueur d'intelligence, si infime soit-elle. Et je suis toujours déçu. Peut-être ai-je vu trop de films en noir et blanc étant petit. Je m'attends toujours à ce que le vieil alcoolo cynique revenu de tout qui bosse pour le plus grand quotidien de la ville pose une question embarrassante et oblige les enquêteurs à reconsidérer soigneusement toutes les preuves.

Malheureusement, la vie n'est pas toujours à l'image de l'art. Et ici le rôle de Spencer Tracy était tenu par un panel de mannequins, hommes et femmes, à la coupe de cheveux parfaite et au costume

tropical. Leurs questions pénétrantes se résumaient à « Est-ce que ça a été un choc de trouver la tête ? » et « Pouvons-nous avoir des photos ? ».

Un seul reporter, Nick Machinchose de l'antenne locale de NBGTV, demanda à LaGuerta si elle était sûre que McHale fût réellement le tueur. Mais quand elle déclara que le nombre accablant de preuves allait dans ce sens et que par ailleurs l'aveu était concluant en soi, il laissa tomber. Ou bien il était satisfait, ou bien les mots de l'inspecteur en imposaient trop.



Et voilà. Affaire classée, justice rendue. Les rouages de l'extraordinaire machine anticriminelle de Metro-Dade avaient encore triomphé des forces obscures qui assiègent notre belle ville. C'était un spectacle remarquable. LaGuerta distribua des photos d'identité judiciaires extrêmement sinistres de Daryll Earl, auxquelles étaient agrafés les nouveaux clichés sur papier glacé de l'inspecteur, qui devaient aller chercher dans les deux cent cinquante dollars la séance chez un photographe glamour de South Beach.

L'association des deux était superbement ironique : l'apparence du danger et la réalité mortelle, si différentes. Car, si grossier et violent que semblât être Daryll Earl, la vraie menace pour la société, c'était LaGuerta. Elle avait rappelé les chiens, fait taire la clameur, renvoyé les gens se coucher alors que leur immeuble était en feu.

Étais-je le seul à voir que Daryll Earl McHale ne pouvait tout simplement pas être le tueur ? Il y avait là un style et un esprit qu'un abruti comme McHale ne pouvait même pas comprendre.

Je ne m'étais jamais senti aussi

seul dans mon admiration du travail de ce tueur. Les morceaux de corps semblaient me fredonner une chanson : la rhapsodie de ce miracle exsangue qui transportait mon coeur et remplissait mes veines d'un sentiment d'effroi grisant. Mais je ne laisserais rien contrecarrer ma détermination à capturer le vrai tueur, un bourreau froid et cruel qui exécutait les innocents et qui devait à tout prix comparaître en justice. N'est-ce pas, Dexter ? Hein, Dexter ? Ohé !

J'étais dans mon appartement et, tout en frottant mes yeux encore collés de sommeil, je repensais au

show que je venais de voir. Cela avait été aussi parfait que peut l'être une conférence de presse sans buffet à volonté et sans un gramme de nudité. LaGuerta avait tiré toutes les ficelles possibles et imaginables afin d'en faire la conférence de presse la plus spectaculaire et la plus marquante qui soit, et elle avait réussi. Et, pour la première fois peut-être dans toute sa carrière de lécheuse professionnelle 100 % Gucci, LaGuerta pensait très sincèrement qu'elle avait le bon type. Il fallait bien qu'elle y croie. Un peu triste, quand on y pense. Elle s'imaginait avoir fait tout

comme il faut, cette fois. Il ne s'agissait pas seulement d'une manoeuvre politique ; à ses yeux, elle avait réellement accompli du bon boulot et ce coup de projecteur serait tout à son avantage. Elle avait résolu le crime, selon ses propres méthodes, avait arrêté le méchant, enrayé le massacre. Elle méritait bien les applaudissements. Et quelle belle surprise ce serait quand on découvrirait le prochain corps...

Car je savais sans l'ombre d'un doute que le tueur était toujours dans la nature. Il venait probablement de regarder lui aussi la conférence de presse sur Channel

7, la chaîne de prédilection des assoiffés de sang. En ce moment, il devait rire à s'en faire éclater la rate, mais ça lui passerait. Et alors son sens de l'humour le pousserait, c'est sûr, à livrer ses commentaires sur la situation.

Étrangement, à cette pensée, je ne fus pas submergé par un sentiment de peur, de répugnance et par une volonté inflexible d'arrêter ce dément avant qu'il ne soit trop tard. Je fus pris plutôt d'un petit frémissement d'impatience. Je savais que c'était très mal, mais c'était peut-être d'autant plus agréable. Certes, je voulais que ce

tueur soit arrêté et traduit en justice, certes, certes... mais fallait-il que ce soit tout de suite ?

Je souhaitais trouver une sorte de compromis. Si effectivement je m'impliquais dans l'arrestation du vrai tueur, alors il fallait au moins que quelque chose de positif en ressorte. C'est la conclusion à laquelle je venais d'aboutir quand le téléphone sonna.

« Oui, j'ai regardé, dis-je dans le combiné.

— Nom de Dieu ! dit Deborah à l'autre bout du fil. Je crois que je vais vomir.

— Eh bien, ne compte pas sur

moi pour essuyer ton front fébrile, frangine. On a du boulot.

— Nom de Dieu ! répéta-t-elle avant de demander : Quel boulot ?

— Dis-moi, lui demandai-je, es-tu en odeur de sainteté dans la brigade ?

— Je suis fatiguée, Dexter. Et je n'ai jamais été aussi dégoûtée de toute ma vie. Ça veut dire quoi en bon français ?

— Je te demande si tu es tombée en disgrâce, comme aurait dit papa. Est-ce qu'on te couvre de boue dans le département ? Est-ce qu'on a sali, souillé, terni, remis en question, porté atteinte à ta



réputation professionnelle ?

— Entre les coups bas de LaGuerta et la blague d'Einstein, ma réputation est foutue, dit-elle avec plus d'amertume que je n'aurais cru possible chez quelqu'un de son âge.

— Bien. C'est important que tu n'aies rien à perdre.

— Ravie de te faire plaisir, grommela-t-elle. Je déconne pas, Dexter. Si je tombe encore plus bas dans le département, c'est moi qui serai chargée de faire le café pour tout le monde. Où tu veux en venir, Dex ? »

Je fermai les yeux et me

renversai dans mon fauteuil.

« Tu vas déclarer officiellement – au commissaire et à toute la brigade – que selon toi Daryll Earl n'est pas le tueur et qu'un autre meurtre va se produire. Tu vas leur donner quelques arguments probants issus de ton enquête, et pendant quelque temps tu seras la risée de tout Metro-Dade.

— Je le suis déjà, dit-elle. C'est pas la mort. Mais dans quel but, tout ça ? »

Je secouai la tête. J'avais parfois du mal à comprendre qu'elle puisse être aussi naïve.

« Ma soeur adorée, dis-je, tu ne crois tout de même pas que Daryll Earl est coupable, si ? »

Elle ne répondit pas. Je l'entendais respirer à l'autre bout, et je me rendis compte qu'elle devait être fatiguée elle aussi, absolument aussi épuisée que moi, mais sans le coup de fouet que me donnait la certitude d'avoir raison.

« Deb ? »

— Il a avoué, Dexter, finit-elle par dire, sa voix trahissant une lassitude extrême. Je ne... Je me suis déjà trompée, même quand... Enfin bref, il a avoué. Est-ce que ça ne... ne,... Merde ! On devrait peut-

être laisser tomber, Dex.

— Ah, femme de peu de foi... protestai-je. C'est pas la bonne personne, Deborah. Et c'est toi qui vas changer la donne.

— Sûr.

— Daryll Earl McHale n'est pas le tueur, dis-je. Il n'y a aucun doute.

— Même si tu avais raison, quelle différence ça ferait ? » Ce fut à mon tour de cligner des yeux et de m'étonner. « Pardon ?

— Ben oui, c'est vrai. Si j'étais le tueur, je saurais que je suis tiré d'affaire, maintenant : avec ce type sous les verrous, les flics vont me fiche la paix. Alors pourquoi j'en

profiterais pas pour m'arrêter là ?  
Ou même m'en aller pour recommencer ailleurs ?

— Impossible, répondis-je. Tu ne comprends pas comment fonctionne ce type.

— Ouais, je sais. Comment ça se fait que toi tu comprends ? » Je choisis d'éluder la question.

« Il ne va pas bouger d'ici et il va continuer à tuer. Il va vouloir nous montrer ce qu'il pense de nous.

— C'est-à-dire ?

— Rien de bon. On s'est montrés extrêmement stupides en arrêtant cette lavette de Daryll Earl.

C'est plutôt amusant.

— Ha ha ha, fit Deb sans la moindre gaieté.

— Mais on l'a aussi insulté. On a attribué tout le mérite de son travail à ce beauf sans cervelle, ce qui reviendrait à dire à Jackson Pollock qu'un enfant de six ans aurait pu peindre ses oeuvres.

— Jackson Pollock ? Le peintre ? Dexter, ce type est un boucher.

— À sa façon, Deborah, c'est un artiste. Et c'est comme ça qu'il se voit.

— Quoi ? C'est la plus grosse connerie...

— Crois-moi, Deb.

— Sûr, je te crois. Pourquoi je ne te croirais pas ? Alors on se retrouve avec un artiste à la fois vexé et amusé qui ne s'en va nulle part, c'est ça ?

— Tout à fait, répondis-je. Il est obligé de recommencer, et il va le faire sous notre nez, et ça va être sans doute encore plus grand.

— Tu veux dire que cette fois il va tuer une prostituée plus grande ?

— Plus grand dans l'esprit, Deborah. Dans le concept. Plus tape-à-l'oeil.

— Ah, tape-à-l'oeil ! Bien sûr. Il va utiliser une herse ?

— L'enjeu est plus important, Deb. On l'a bousculé et insulté ; le prochain meurtre va refléter sa réaction.

— Mmm mmm, fit-elle. Et comment, par exemple ?

— Je ne sais pas vraiment, admis-je.

— Mais tu en es certain.

— Absolument, dis-je.

— Génial ! conclut-elle.

Maintenant je sais dans quelle direction chercher. »



## CHAPITRE XIII

Dès l'instant où je pénétrai chez moi, le lendemain après le travail, je sus que quelque chose clochait. Quelqu'un était entré dans

mon appartement.

La porte n'était pas défoncée, les fenêtres n'avaient pas été forcées, et il n'y avait aucun signe de vandalisme, mais je savais. Mettez ça sur le compte du sixième sens ou de ce que vous voulez. Quelqu'un était venu. Peut-être sentais-je les phéromones que l'intrus avait laissées dans les molécules de l'air. Ou peut-être que l'aura de mon fauteuil relax avait été perturbée. Peu importe comment je savais : je savais. Quelqu'un était entré chez moi pendant que j'étais au travail.

Pas de quoi fouetter un chat,

me direz-vous. Je vis à Miami, après tout. Chaque jour des gens rentrent chez eux et constatent que leur télé a disparu, que leur matériel électronique et leurs bijoux se sont volatilisés ; leur espace a été violé, leurs possessions raflées et leur chienne engrossée. Mais là, c'était différent. Alors même que je passais rapidement en revue l'appartement, je savais que rien ne manquerait.

Et j'avais raison. Rien ne manquait.

Mais il y avait quelque chose en plus.

Il me fallut quelques minutes

pour le trouver. Je suppose qu'un réflexe professionnel me fit vérifier en premier les objets les plus évidents. Lorsqu'un intrus vous a rendu une petite visite, en temps normal, vos Choses disparaissent : les jouets, les objets de valeur, vos petites reliques personnelles, vos derniers biscuits au chocolat préférés. Je procédai donc à une vérification.

Mais aucune de mes Choses n'avait bougé : l'ordinateur, la chaîne hi-fi, la télé et le magnétoscope, ils étaient tous là où je les avais laissés. Même ma précieuse collection de plaquettes

de verre se trouvait à sa place dans la bibliothèque, chacune avec son unique goutte de sang séché. Chaque objet était rangé exactement là où il devait être.

Je vérifiai ensuite les endroits plus personnels, juste au cas où : la chambre, la salle de bains, l'armoire à pharmacie. Là aussi, tout était normal ; apparemment rien n'avait été dérangé, et pourtant il flottait au-dessus de chaque objet comme l'impression qu'il avait été examiné, touché, puis replacé, avec un soin si scrupuleux que même les grains de poussière se retrouvaient à leur place.

Je retournai dans le salon, m'affalai dans mon fauteuil et regardai autour de moi, soudain pris de doutes. J'étais absolument certain que quelqu'un était venu, mais pourquoi ? Et qui pouvait bien s'intéresser à ma petite personne au point d'entrer et de laisser ma modeste demeure exactement comme elle était ? Car rien ne manquait, rien n'avait été dérangé. La pile de journaux dans la boîte de recyclage penchait peut-être légèrement vers la gauche, mais n'était-ce pas mon imagination ? Peut-être était-ce dû à un souffle d'air venant de la climatisation.

Rien n'avait réellement changé, rien ne manquait, absolument rien.

Pourquoi de toute façon vouloir offrir une petite visite à mon appartement ? Il n'avait rien de spécial, j'y avais bien veillé. Cela faisait partie de mon personnage à la Harry. Se fondre dans la masse. Avoir l'air normal, ennuyeux même. Ne rien faire ou ne rien posséder qui puisse susciter l'attention. Je m'y étais appliqué. Je ne possédais aucun objet de valeur hormis une chaîne hi-fi et un ordinateur. Il y avait des cibles bien plus attrayantes dans le voisinage.

Et puis pourquoi viendrait-on

chez moi pour ne rien prendre, ne rien faire, ne laisser aucune trace ? Je me renversai dans le fauteuil et fermai les yeux. Tout ça devait être le fruit de mon imagination. J'avais sans doute les nerfs à vif. Un symptôme de mon manque de sommeil et du sang d'encre que je me faisais pour la carrière de Deborah. Un signe de plus que ce cher vieux Dexter perdait complètement la boule. Avait insensiblement franchi le pas qui faisait de lui non plus un sociopathe mais un psychopathe. Il n'est pas absolument insensé à Miami de se croire encerclé par des ennemis



anonymes, mais se comporter comme si c'était vrai est socialement inacceptable. On allait bel et bien finir par m'interner, un de ces quatre.

Et pourtant l'impression était très forte. J'essayai de m'en débarrasser : ce n'était qu'une lubie, une espèce de tic, une indigestion passagère. Je me levai, m'étirai, pris une profonde inspiration et m'efforçai d'avoir des pensées agréables. Aucune ne vint. Je secouai la tête et me dirigeai vers la cuisine pour boire un verre d'eau, et là je tombai dessus.

C'était donc là.

Je restai planté debout devant le réfrigérateur je ne sais combien de temps à la regarder bêtement.

Sur le frigo, retenue par les cheveux au moyen d'un de mes petits aimants en forme de fruit tropical, se trouvait une tête de poupée Barbie. Je ne me rappelais pas l'avoir mise là. Je ne me rappelais pas en avoir possédé une, du reste. Il me semblait que je me serais souvenu de ce genre de chose.

Je tendis la main vers la petite tête en plastique. Elle oscilla doucement et alla heurter la porte du congélateur avec un léger *toc*.

Elle décrivit un quart de cercle et les yeux de Barbie vinrent se poser sur moi – un regard vif de colley. Je soutins son regard.

Sans trop savoir ce que je faisais, j'ouvris la porte du congélateur. À l'intérieur, posé délicatement sur le bac à glace, se trouvait le corps de Barbie. Les bras et les jambes avaient été détachés et le corps démantelé au niveau de la taille. Les morceaux étaient soigneusement empilés et réunis par un ruban rose. Une des minuscules mains de Barbie tenait un petit accessoire, un joli miroir miniature.

Au bout d'un long moment, je refermai la porte du congélateur. J'avais envie de m'allonger par terre et de poser la joue contre le linoléum frais. Au lieu de quoi, je tendis mon petit doigt et donnai une pichenette à la tête de Barbie. Elle fit *toc toc* sur la porte. Je répétai mon geste. *Toc toc*. Chic ! J'avais un nouveau hobby !

Je laissai la poupée à sa place et retournai m'asseoir, me calant bien au fond des coussins, puis je fermai les yeux. Je savais que j'aurais dû me sentir contrarié, énervé, effrayé, violé dans mon intimité, rempli d'une paranoïa hostile et d'une

fureur légitime. Mais ce n'était pas le cas. Je me sentais en fait... comment dire ? Plutôt grisé. Fébrile, peut-être ? Était-ce de l'euphorie ?

Je n'avais aucun doute, bien entendu, sur l'identité de mon visiteur. À moins d'accepter l'idée saugrenue qu'un étranger, pour d'obscures raisons, aurait décidé que mon appartement était l'endroit idéal pour exposer sa poupée Barbie décapitée.

Non. J'avais reçu une petite visite de mon artiste préféré. Peu importait comment il m'avait trouvé. Il ne lui était pas bien

difficile de noter mon numéro d'immatriculation à North Bay Village l'autre nuit. Il avait pu m'observer à loisir depuis sa cachette derrière la station d'essence. Avec ça, il ne fallait pas être un crack en informatique pour découvrir mon adresse. Ça avait dû être un jeu d'enfant de se faufiler à l'intérieur, de jeter un coup d'oeil partout et de laisser un petit message.

Et voilà quel était le message : la tête pendait seule d'un côté, les morceaux de corps étaient empilés sur la glace, et à nouveau ce foutu miroir. Si on ajoutait à cela le

manque d'intérêt total pour le reste de mon appartement, il ne pouvait y avoir qu'une seule signification.

Mais laquelle ?

Que me disait-il ?

Il aurait pu laisser tout et n'importe quoi. Il aurait pu planter dans mon linoléum un couteau de boucher sanglant fiché dans le coeur d'une vache. Je lui savais gré de ne pas être allé jusque-là – quelle saleté ! –, mais pourquoi une Barbie ? Certes, la poupée renvoyait au corps de sa dernière victime, mais pourquoi m'en reparler ? Était-ce moins sinistre finalement qu'un autre message qui

aurait été plus visqueux, ou l'était-ce davantage ? Me disait-il : Je te regarde et je t'aurai ? Ou bien plutôt : Salut ! Tu veux jouer ?

Oui, je voulais jouer. Bien sûr que oui.

Mais que venait faire le miroir ? Sa présence ce jour-là lui donnait un sens qui allait bien au-delà du camion et de la course-poursuite sur la voie surélevée. Il acquérait à présent une importance accrue. Tout ce qui me venait à l'esprit était : Regarde-toi. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Pourquoi fallait-il que je me regarde ? Je ne suis pas



narcissique à ce point, du moins en ce qui concerne mon apparence physique. Et pourquoi d'ailleurs aurais-je voulu me regarder quand tout ce qui m'importait était de voir le tueur ? Il devait donc y avoir un autre sens qui m'échappait.

Mais même là je pouvais me tromper. Il était fort possible qu'il n'y ait aucune signification véritable. C'était difficile à croire de la part d'un artiste aussi raffiné, mais c'était possible. Et le message pouvait très bien être une allusion personnelle, délirante et sordide. Je n'avais absolument aucun moyen de savoir. Et je n'avais aucun

moyen de savoir non plus ce qu'il fallait que j'en fasse. Si tant est que je doive en faire quelque chose.

Je fis le choix humain. Plutôt drôle quand on y pense : moi, faire un choix humain ! Harry aurait été fier. Comme un parfait humain, je décidai de ne rien faire. De voir venir. Je ne signalerais pas ce qui s'était passé. Après tout, qu'y avait-il à signaler ? Rien n'avait disparu. Il n'y avait rien à déclarer à titre officiel, si ce n'est : Ah, commissaire Matthews, je voulais vous informer qu'apparemment quelqu'un a pénétré dans mon appartement et a laissé une poupée

Barbie dans mon congélateur.

Ça sonnait bien. J'étais sûr que ça remporterait un franc succès auprès de mes collègues. Peut-être que le brigadier Doakes mènerait sa propre enquête et qu'on le laisserait enfin révéler ses talents cachés pour les interrogatoires musclés. Ou peut-être se contenterait-on d'ajouter mon nom à la liste des employés mentalement retardés, où figurait déjà Deb, étant donné que le dossier était clos, officiellement du moins, et que, même lorsqu'il avait été ouvert, il n'avait jamais été question de poupées Barbie.

Non, il n'y avait vraiment rien à

dire, rien que je puisse clairement expliquer. Alors, au risque de me faire à nouveau massacrer, je n'en parlerais pas non plus à Deborah. Pour des raisons difficiles à exprimer, j'étais sûr que cette histoire était strictement personnelle. Et, en la gardant pour moi, il y avait plus de chances que je me rapproche de mon visiteur. Afin de le livrer à la justice, bien sûr. Naturellement.

Ma décision prise, je me sentis beaucoup plus léger. J'en avais presque la tête qui tournait. Je n'avais aucune idée de ce qui en résulterait, mais j'étais prêt à

prendre les choses comme elles viendraient. Ce sentiment perdura toute la nuit, et toute la journée du lendemain au travail, tandis que j'élaborais un rapport pour le labo, consolais Deb, volais un doughnut à Vince Masuoka... Il perdura jusqu'au soir alors que je rentrais chez moi en bravant la circulation joyeusement homicide des fins de journée. J'étais parfaitement zen, prêt à n'importe quelle surprise.

Enfin, c'est ce que je pensais.

Je venais tout juste de rentrer et de m'installer dans mon fauteuil pour me détendre lorsque le téléphone sonna. Je le laissai

sonner. J'avais envie de souffler cinq minutes, et je ne voyais rien qui ne pût attendre. D'ailleurs, j'avais un répondeur qui m'avait coûté plus de cinquante dollars. Autant l'amortir.

Deux sonneries. Je fermai les yeux. Inspire. Détends-toi, mon vieux. Trois sonneries. Expire. Le répondeur se mit en marche et ma voix infiniment courtoise se fit entendre. « Bonjour. Je suis absent pour le moment, mais si vous voulez bien me laisser un message je vous rappellerai dès mon retour. Merci. »

Quel ton de voix fabuleux !

Quel esprit mordant ! C'était un message véritablement superbe. J'avais l'air presque humain. J'étais très fier de moi. J'inspirai à nouveau, tout en écoutant le *biiiiip* mélodieux qui suivait.

« Salut, c'est moi. »

Une voix de femme. Mais pas Deborah. Je sentis une de mes paupières se contracter, d'agacement. Pourquoi y a-t-il tant de gens qui commencent leur message par « c'est moi » ? Bien sûr que c'est toi. On a compris. Mais tu es qui au juste ? Dans mon cas, le choix était plutôt restreint. Je savais que ce n'était pas Deborah.

Ça n'avait pas l'air d'être LaGuerta, encore que tout était possible. Il restait donc...

... *Rita* ?

« Euh, excuse-moi, je... » Un long soupir. « Écoute, Dexter, je m'excuse. Je pensais que tu m'appellerais et puis, comme tu ne l'as pas fait, je... » Un autre long soupir. « ... Enfin, voilà. J'aimerais qu'on parle. Parce que je me suis rendu compte... C'est-à-dire... Oh, et puis zut ! Est-ce que tu pourrais, euh, m'appeler ? Si... tu sais... » Non, je ne savais pas. Absolument pas. Je n'étais même pas sûr de savoir qui parlait. Pouvait-il



vraiment s'agir de Rita ? Un autre long soupir. « Excuse-moi si... » Puis un très long silence. Deux respirations complètes. Elle inspira à fond, expira. Inspira à nouveau, puis souffla brusquement. « S'il te plaît, Dexter, appelle-moi. Mais... » Un long silence. Un autre soupir. Puis elle raccrocha.

Très souvent dans ma vie j'ai eu l'impression que quelque chose m'échappait, un élément essentiel du puzzle que tous les autres triment partout avec eux sans y prêter la moindre attention. Je m'en soucie peu en général car la plupart du temps ça s'avère être juste une

coutume humaine des plus stupides, comme, par exemple, comprendre toutes les subtilités du base-ball ou ne pas aller jusqu'au bout dès le premier rendez-vous.

Mais parfois j'ai l'impression de passer à côté d'un grand réservoir de sagesse, d'un puits de traditions qui me sont étrangères mais que les humains ressentent très vivement, au point de ne pas avoir besoin d'en parler et de ne même pas savoir les traduire en paroles.

C'était exactement ce qui se passait à cet instant.

J'étais censé comprendre que Rita venait de me signifier quelque

chose de très précis ; ses silences et ses bafouillages devaient correspondre à un état extraordinaire que tout mâle humain aurait saisi de manière intuitive. Mais je n'avais pas la moindre idée de ce dont il s'agissait et je ne savais pas non plus comment le découvrir. Devais-je compter les respirations ? Mesurer les silences et convertir les chiffres en versets bibliques pour tomber sur le code secret ? Que cherchait-elle à me dire ? Et pourquoi, du reste, cherchait-elle à me dire quelque chose ?

Selon moi, lorsque j'avais

embrassé Rita, mû par une étrange et stupide impulsion, j'avais franchi une ligne que nous avions tacitement convenu de ne pas franchir. Une fois cet acte commis, pas moyen de l'effacer, de revenir en arrière. À sa façon, ce baiser avait été un crime. En tout cas, c'était rassurant de le voir ainsi. J'avais tué notre relation prudente en lui assenant un coup de langue en plein coeur, en la poussant du haut d'une falaise. Boum ! Morte. Depuis, je n'avais pas pensé une seule seconde à Rita. Elle avait disparu, avait quitté ma vie à la suite de cette impulsion

incompréhensible.

Et la voilà maintenant qui m'appelait et enregistrait sa respiration pour mon bon plaisir.

Pourquoi ? Voulait-elle me sermonner ? Me traiter de tous les noms, me montrer l'étendue de ma bêtise, me forcer à comprendre l'immensité de mon offense ?

Cette histoire commençait à m'énerver au plus haut point. Je me mis à faire les cent pas dans mon appartement. Quel besoin avais-je de penser ainsi à Rita ? J'avais des préoccupations autrement plus importantes. Rita était juste un postiche pour moi, un pauvre

déguisement du week-end, destiné à masquer le fait que j'étais un type qui aimait faire les choses que ce gars fascinant faisait actuellement – lui et pas moi.

Oh, mais n'était-ce pas de la jalousie ? Bien sûr qu'à ce moment-là je ne faisais rien. Je venais juste de finir. Et il me faudrait sans doute attendre un bon moment. Trop risqué. Je n'avais rien préparé.

Et pourtant...

Je retournai dans la cuisine et donnai une pichenette à la tête de Barbie. *Toc. Toc, toc.* Il me sembla soudain ressentir quelque chose. Une envie de jouer ? Une

inquiétude profonde et durable ? Une espèce de jalousie professionnelle ? Je n'aurais pu dire, et Barbie, elle, se gardait bien de parler.

C'en était trop. L'aveu, de toute évidence faux, la violation de mon sanctuaire, et maintenant Rita... Il y a des limites à ce qu'un homme peut endurer. Même un pantin comme moi. Je commençais à me sentir perturbé, désorienté, pris de vertiges, hyperactif et léthargique en même temps. Je me dirigeai vers la fenêtre et jetai un coup d'oeil dehors. Il faisait nuit à présent, et loin au-dessus de l'eau une lumière

s'élevait dans le ciel ; à sa vue, une petite voix malveillante s'éleva également quelque part tout au fond de moi.

*La lune.*

Un murmure à mon oreille. À peine un son ; plutôt la sensation ténue qu'on prononçait mon nom, presque audible, quelque part pas si loin. Juste à côté, peut-être de plus en plus près. Aucun mot distinct, un simple bruissement de semblant de voix, un ton hors ton, une pensée faite souffle. Je sentis mon visage devenir brûlant et j'entendis soudain le bruit de ma respiration. Puis à nouveau la voix, un son doux



déposé sur le bord de mon oreille. Je me tournai, tout en sachant qu'il n'y avait personne et que ce n'était pas mon oreille mais mon cher compagnon à l'intérieur, ramené à la conscience par Dieu sait quoi et par la lune.

Et quelle grosse lune hilare et bavarde. Oh, tout ce qu'elle avait à me dire... Je m'efforçai de lui expliquer que ce n'était pas le moment, que c'était beaucoup trop tôt, que j'avais d'autres priorités en ce moment, mais la lune ne voulait rien entendre. J'eus beau insister et argumenter pendant un quart d'heure, c'était perdu d'avance.

Désespéré, je déployai toutes les parades que je connaissais et, quand tout eut échoué, je fis quelque chose qui me choqua profondément. J'appelai Rita.

« Oh, Dexter, dit-elle. Je voulais... J'avais peur... Merci de me rappeler. Je voulais juste...

— Je sais, répondis-je, même si, bien sûr, je ne savais pas.

— Est-ce qu'on pourrait... ? Je ne sais pas ce que tu... Est-ce que je pourrais te voir plus tard et juste... ? J'aimerais vraiment te parler.

— Bien sûr », dis-je.

Et tandis que nous convenions de nous retrouver chez elle un peu

plus tard, je me demandais ce qu'elle pouvait bien avoir en tête. Une scène de violence ? Des larmes de récrimination ? Un flot d'injures ? Je me retrouvais en territoire inconnu ; j'ignorais complètement dans quoi je m'embarquais.

Cet épisode vint miraculeusement me distraire pendant près d'une demi-heure après avoir raccroché, jusqu'à ce que la petite voix intérieure s'insinue à nouveau dans mon cerveau pour me seriner doucement que cette nuit devait à tout prix être spéciale.

Je me sentis de nouveau attiré vers la fenêtre et la vis qui m'attendait, l'énorme face réjouie dans le ciel, la lune hilare. Je tirai le rideau et m'éloignai, arpentai mon appartement dans un sens puis dans l'autre, touchai à tout, me disant que je vérifiais une fois de plus s'il manquait quelque chose, sachant pertinemment qu'il ne manquait rien, et sachant bien pourquoi. Et, à chaque passage dans le salon, je me rapprochais un peu plus du petit bureau où était posé mon ordinateur, et je savais très bien ce que je voulais faire mais ne devais pas faire, quand enfin, au

bout de trois quarts d'heure, je n'y tins plus. J'étais trop fébrile pour rester debout et j'eus l'idée de me laisser tomber dans le fauteuil puisqu'il était juste à côté et, tant qu'à faire, puisque j'étais là, je n'avais qu'à allumer l'ordinateur, et une fois celui-ci allumé...

Ce n'est pas possible, pensai-je. Je ne suis pas prêt.

Mais, bien sûr, peu importait. Que je sois prêt ou non ne faisait aucune différence. LUI était prêt.

## CHAPITRE XIV

J'étais presque sûr que c'était lui, mais seulement presque, et jusque-là je n'avais jamais été seulement presque sûr. Je me

sentais faible, hébété, comme indisposé sous l'effet de l'excitation, de l'incertitude et d'un profond sentiment de faute réunis, mais bien sûr le Passager Noir avait pris les commandes depuis le siège arrière, à présent, et mes sentiments n'avaient plus aucune espèce d'importance puisque LUI se sentait fort et froid, pressé et prêt. Et le voilà qui grossissait à l'intérieur de moi, qui gonflait et émergeait des sombres recoins de mon cerveau reptilien, et cette poussée, ce gonflement ne pouvant se terminer que d'une seule façon, il valait encore mieux que ce soit

avec celui-là.

Je l'avais trouvé quelques mois auparavant, mais, après l'avoir observé un temps, j'avais décidé que le prêtre était plus sûr et que celui-ci pouvait attendre encore, jusqu'à ce que je n'aie plus le moindre doute.

Comme je m'étais trompé ! Je voyais bien maintenant qu'il ne pouvait pas attendre du tout.

Il vivait dans une petite rue de Coconut Grove. Sa bicoque miteuse se trouvait à quelques pâtés de maisons d'un quartier composé de logements pour une population noire défavorisée, de nombreux



bouis-bouis et d'églises complètement décrépites. À moins d'un kilomètre dans l'autre direction, les millionnaires construisaient des murs de corail afin de se protéger des personnes comme lui et vivaient dans des maisons modernes surdimensionnées. Mais Jamie Jaworski habitait juste au milieu, dans une moitié de maison qu'il partageait avec un demi-million de bestioles et le chien le plus laid qu'il m'avait jamais été donné de voir.

C'était néanmoins une maison qui aurait dû être trop chère pour lui. Jaworski occupait un poste de

gardien à mi-temps au collège Ponce de Leon et, selon toutes les apparences, c'était sa seule source de revenus. Il travaillait trois jours par semaine, ce qui devait être suffisant pour le faire manger à sa faim, mais pas beaucoup plus. Bien sûr, je n'avais cure de ses finances. En revanche, j'étais très intéressé par le fait que, depuis que Jaworski travaillait dans ce collège, le nombre de fugues et de disparitions parmi les élèves avait sensiblement augmenté. Il s'agissait toujours de filles de douze ou treize ans, et toutes étaient blondes.

Blondes. Très important.

Bizarrement, c'était le style de détail que la police avait tendance à négliger mais qui sautait aux yeux de quelqu'un comme moi. Peut-être n'estimait-on pas ça politiquement correct : il fallait que les brunes en tout genre aient les mêmes chances de se faire kidnapper, violer puis découper devant une caméra, vous ne croyez pas ?

Jaworski s'était un peu trop souvent révélé être la dernière personne à avoir vu l'enfant disparue. Les policiers l'avaient interrogé, l'avaient placé en garde à vue, mais n'avaient pas réussi à l'inculper de quoi que ce soit. Bien

sûr, ils sont tenus par des contraintes légales un peu mesquines. La torture, par exemple, n'est pas vue d'un très bon oeil depuis quelque temps. Or, à moins d'employer des moyens de persuasion un peu énergiques, Jamie Jaworski n'avouerait jamais son hobby. Je parle en connaissance de cause.

Mais je savais que c'était lui. Il aidait ces filles à disparaître dans des carrières cinématographiques fulgurantes. J'en étais presque certain. Je n'avais pas trouvé de fragments de corps et je ne l'avais pas vu à l'oeuvre, mais tout

concordait. Et sur Internet j'avais tout de même déniché des photos particulièrement inventives où figuraient trois des filles disparues. Elles n'avaient pas l'air très heureuses sur ces images, bien que certaines des choses qu'elles faisaient soient censées apporter de la joie.

Je n'avais pas réussi à relier formellement Jaworski aux photos. Mais l'adresse de la boîte aux lettres se trouvait à South Miami, à quelques minutes de l'école. Et il vivait au-dessus de ses moyens. De toute façon je manquais de temps, comme me le rappelait avec de plus

en plus d'insistance le siège arrière sombre, et dans le cas présent la certitude n'était finalement pas si importante.

Mais l'affreux chien m'inquiétait. Les chiens posent toujours problème. Ils ne m'aiment pas, et la plupart du temps ce que je fais à leur maître leur déplaît, surtout parce que je ne leur cède pas les bons morceaux. Il fallait que je dégote une solution pour approcher Jaworski sans son chien. Peut-être sortirait-il de chez lui... Sinon, je devrais trouver un moyen d'entrer.

Je passai trois fois devant sa

maison au volant de ma voiture et aucune idée ne me vint. J'allais avoir besoin de chance, et vite, avant que le Passager Noir ne me pousse inconsidérément à l'action. Or, juste au moment où mon cher Ami commençait à me murmurer des propositions imprudentes, j'eus ma petite part de chance. Jaworski sortit de chez lui et grimpa dans son vieux pick-up rouge délabré alors que je repassais devant. Je ralentis autant que je pus. Quelques secondes plus tard il avait fait marche arrière et lançait sa camionnette vers Douglas Road. Je fis demi-tour et le suivis.

Je ne savais absolument pas comment j'allais m'y prendre. Je n'étais pas préparé. Je n'avais pas de planque, pas de combinaison propre, rien, si ce n'est mon rouleau de ruban adhésif extra-fort et un couteau à viande sous mon siège. Et pourtant je devais à tout prix éviter qu'on me voie ou qu'on me remarque, et tout devait être parfait. Je détestais improviser, mais à vrai dire je n'avais pas franchement le choix.

J'eus de la chance, une fois de plus. La circulation était très fluide tandis que Jaworski se dirigeait vers le sud pour gagner Old Cutler



Road ; au bout d'un ou deux kilomètres, il tourna à gauche en direction de l'eau. Un immense complexe immobilier était en construction, afin d'améliorer notre vie à tous en transformant les arbres et les animaux en ciment et en retraités du New Jersey. Jaworski traversa lentement le site, passa devant la moitié d'un terrain de golf, sans herbe mais déjà garni de ses drapeaux, jusqu'à se retrouver tout près de l'eau. Le squelette d'un bloc d'immeubles inachevés dissimulait la lune. Je restai loin derrière, éteignis mes phares tout en continuant à avancer

doucement pour voir ce que mon petit ami trafiquait.

Jaworski s'était garé devant le bloc d'immeubles. Il sortit et se tint immobile entre sa camionnette et un immense tas de sable. Il resta là quelques instants à regarder autour de lui et j'en profitai pour me ranger sur le bas-côté et couper le moteur. Jaworski scrutait les tours et la route qui conduisait au rivage. Il eut l'air satisfait et pénétra dans l'un des immeubles. J'étais presque sûr qu'il cherchait un vigile. Moi aussi, du reste. J'espérais qu'il avait bien fait son boulot. Très souvent dans ces grands ensembles, un seul

vigile circule d'une construction à l'autre à bord d'une voiturette de golf. C'est moins cher, et puis il ne faut pas oublier qu'on est à Miami. Un certain pourcentage des frais généraux prévus pour n'importe quel projet est destiné à couvrir le coût du matériel qu'on s'attend à voir disparaître rapidement. J'avais la nette impression que Jaworski avait décidé d'aider le constructeur à remplir son quota.

Je sortis de ma voiture et glissai le ruban adhésif et le couteau dans un sac fourre-tout que j'avais apporté. J'y avais déjà mis une paire de gants de jardinage en

caoutchouc et quelques photos – pas grand-chose : des broutilles que j’avais téléchargées sur Internet. J’accrochai le sac à mon épaule et me dirigeai discrètement dans l’obscurité vers la camionnette minable de Jaworski. Le plateau était vide, tout comme la cabine. Des monceaux de gobelets et d’emballages Burger King, des paquets de Camel écrasés jonchaient le sol. Rien que de sale et de mesquin, comme Jaworski lui-même.

Je levai les yeux. Par-dessus le bord de l’immeuble en construction, j’aperçus la lueur de

la lune. Une brise nocturne souffla sur mon visage, chargée de tous les parfums exquis de notre paradis tropical : le gasoil, la végétation pourrissante, le ciment. Je l'inhalai profondément et dirigeai à nouveau mes pensées vers Jaworski.

Il se trouvait quelque part à l'intérieur du bâtiment. Je ne savais pas de combien de temps je disposais, et une petite voix familière me sommait de me dépêcher. Je m'éloignai du pick-up et pénétrai dans l'immeuble. Comme je passai la porte, je l'entendis. Ou plutôt, j'entendis un étrange bruissement métallique qui

devait être lui, à moins que...

Je m'immobilisai. La source du bruit se situait à quelques mètres de moi sur le côté ; je m'en approchai à pas feutrés. Un tuyau suivait toute la longueur du mur : une conduite d'électricité. Je posai la main sur le tuyau et le sentis vibrer, comme si quelque chose bougeait à l'intérieur.

Une lumière s'alluma dans mon cerveau. Jaworski était en train d'extraire le fil électrique. Le cuivre coûtait très cher, et il y avait un marché noir florissant pour ce métal, sous toutes ses formes. C'était sans doute un moyen

supplémentaire de gonfler son maigre salaire de gardien et d'assurer les longues périodes de misère entre deux fugueuses. Il pouvait se faire plusieurs centaines de dollars avec une livraison de cuivre.

Maintenant que je savais ce qu'il trafiquait, une vague idée commença à prendre forme dans ma tête. D'après le bruit que j'entendais, il était quelque part au-dessus de moi. Je pouvais facilement le localiser, le guetter jusqu'au moment propice, puis attaquer. Mais j'étais nu, pour ainsi dire, complètement exposé, et

absolument pas préparé. J'avais l'habitude de faire ces choses-là d'une façon bien particulière. M'aventurer hors du cadre prudent que je m'étais créé me mettait extrêmement mal à l'aise.

Un petit frisson parcourut mes vertèbres. Pourquoi m'étais-je lancé là-dedans ?

La réponse qui me vint d'emblée, bien sûr, c'était que je n'y étais pour rien. Mon cher Ami installé sur la banquette arrière était le seul vrai responsable. Je l'accompagnais simplement parce que c'était moi qui avais le permis. Mais nous avons passé un accord,



lui et moi. Nous nous étions construit une existence prudente, mesurée, avons trouvé une façon de cohabiter, grâce à notre méthode Harry. Et le voilà qui se déchaînait en dehors des prudents et admirables garde-fous de Harry. Pourquoi ? Était-ce par colère ? L'invasion de mon domicile constituait-elle une telle offense qu'elle le poussait à la vengeance ?

Je ne le sentais pas en colère, cependant ; comme toujours il semblait décontracté, doucement amusé, impatient de tenir sa proie. Et je ne me sentais pas en colère non plus. J'avais l'impression d'être

à moitié souûl, de planer complètement ; je frisais l'euphorie, frémissant sous l'effet d'ondulations intérieures qui, curieusement, s'apparentaient à l'idée que je m'étais toujours faite des émotions. Et cet état de griserie m'avait conduit dans ce lieu dangereux, imprévu et sale, pour faire au pied levé un acte que, auparavant, j'avais toujours planifié méticuleusement. Et, malgré tout, je mourais d'envie de le faire. J'étais *obligé* de le faire.

Très bien. Mais je n'étais pas obligé de le faire sans protection. Je jetai un coup d'oeil autour de moi.

À l'autre bout de la pièce se trouvait une grosse pile de placoplâtre, enveloppée de film plastique. En quelques secondes je m'étais taillé dans l'emballage un tablier et un étrange masque transparent : plusieurs fentes pour le nez, la bouche et les yeux afin de pouvoir voir et respirer. Je le plaquai sur moi et sentis ma figure s'écraser et devenir méconnaissable. J'entortillai les deux bouts derrière ma tête puis les nouai maladroitement. L'anonymat parfait. Ça peut sembler idiot, mais je suis habitué à chasser avec un masque. C'est peut-être une

compulsion névrotique à suivre les règles à la lettre, mais c'est surtout un souci de moins pour la suite. Cette précaution me tranquillisa un peu ; c'était donc une bonne idée. Je sortis les gants de mon sac et les enfilai. J'étais prêt maintenant.

Je trouvai Jaworski au troisième niveau. Des dizaines de mètres de fils électriques enroulés à ses pieds. Debout dans l'ombre de la cage d'escalier, je le regardai extraire son butin.

Puis je reculai et ouvris mon sac fourre-tout. À l'aide du ruban adhésif, j'accrochai les photos que j'avais apportées. Des photos

adorables des petites fugueuses, dans une variété de poses fort engageantes et explicites. Je les scotchais sur le mur en béton afin que Jaworski les voie lorsqu'il passerait la porte et emprunterait les escaliers.

Je jetai un coup d'oeil à Jaworski. Il avait encore extrait une vingtaine de mètres de câble. L'extrémité se coinça quelque part et le câble resta bloqué. Jaworski tira d'un coup sec par deux fois, puis sortit une grosse pince de sa poche arrière et le sectionna. Il ramassa tous les fils à ses pieds et les enroula autour de son avant-

bras en un cylindre compact. Puis il se dirigea vers la cage d'escalier : vers moi.

Je me tapis dans l'ombre et attendis.

Jaworski n'essayait pas particulièrement d'être discret. Il ne s'attendait pas à être interrompu, et il ne s'attendait certainement pas à me trouver. J'écoutai le bruit de ses pas et le léger cliquetis des fils métalliques qui traînaient derrière lui. Un peu plus près...

Il apparut à la porte et fit un pas sans me voir. Puis il vit les photos.

« Hummpf », fit-il, comme s'il

venait de recevoir un coup dans l'estomac.

Il resta la bouche ouverte, les yeux rivés au mur, incapable de bouger, et aussitôt je fus derrière lui, mon couteau pointé sur sa gorge.

« Pas un geste, pas un bruit.

— Hé, écoutez... » dit-il.

D'un léger mouvement du poignet, j'enfonçai la pointe du couteau dans sa peau, sous le menton. Il émit un bref sifflement tandis qu'un horrible petit jet de sang se mettait à gicler. C'était tellement inutile ; pourquoi les gens ne peuvent-ils écouter ce

qu'on leur dit ?

« Pas un bruit », nous répétâmes.

Et il se tint tranquille.

Les seuls bruits qu'il y eut alors furent le crissement du ruban adhésif, la respiration de Jaworski, et le rire silencieux du Passager Noir. Je recouvris de scotch la bouche du gardien, entortillai un segment du précieux fil de cuivre autour de ses poignets, et le traînai jusqu'à une autre pile de placoplâtre enveloppée de film plastique. En quelques secondes je l'avais ligoté et arrimé à cette table improvisée.



« On va parler un peu, maintenant », nous dîmes de la voix douce et froide du Passager Noir. Il ne savait pas s'il avait le droit de parler, et le gros scotch lui aurait posé problème de toute manière, donc il préféra garder le silence.

« On va parler des petites fugueuses, nous poursuivîmes en arrachant le scotch de sa bouche.

— Aouhhh ! Quelles... ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? » dit-il.

Mais il n'était pas très convaincant.

« Je crois que vous savez très bien ce que je veux dire.

— Noon, fit-il.

— Siiii. »

Je me montrais peut-être un peu trop vif d'esprit. Ce n'était ni le moment ni la soirée appropriés. Il s'enhardit. Il posa le regard sur mon masque brillant.

« Vous êtes quoi ? Une espèce de flic ? demanda-t-il.

— Non », nous répondîmes avant de trancher son oreille gauche.

C'était ce qu'il y avait de plus près. Le couteau était très aiguisé et, l'espace d'un instant, il ne parut pas croire ce qui lui arrivait. Plus d'oreille gauche, plus jamais jamais. Je la posai sur sa poitrine afin qu'il

puisse y croire. Ses yeux s'agrandirent démesurément et il remplit ses poumons d'air, prêt à hurler, mais je lui fourrai une boule de film plastique dans la bouche juste à temps.

« Pas de ça. Il peut t'arriver bien pire. » Et le pire arriverait, aucun doute là-dessus, mais il n'avait pas besoin de le savoir tout de suite. « Les petites fugueuses... » nous demandâmes à nouveau de notre voix douce-froide.

Et nous attendîmes quelques secondes, surveillant ses yeux, pour être sûrs qu'il n'allait pas crier, puis nous retirâmes le bâillon.

« Bon Dieu ! dit-il d'une voix rauque. Mon oreille...

— Il t'en reste une, tout aussi jolie. Parle-nous des filles sur les photos.

— « Nous » ? Comment ça, « nous » ? Bon Dieu, j'ai mal... » gémit-il.

Il y en a qui sont vraiment obtus. Je replaçai le bâillon dans sa bouche et me mis au travail.

J'eus un peu de mal à garder mon sang-froid ; plutôt normal, étant donné les circonstances. Mon coeur battait la chamade et je devais lutter pour empêcher ma main de trembler. Mais je m'attelai à mon

travail, me mis à explorer, à chercher quelque chose qui se dérobait sans cesse. Excitant, mais aussi terriblement frustrant. La pression augmentait peu à peu à l'intérieur, montait jusque dans mes oreilles et sifflait afin d'être libérée, mais aucune libération ne venait. Seulement cette pression croissante, et la sensation diffuse qu'un état merveilleux existait juste au-delà de mes sens et que je n'avais qu'à le trouver pour y plonger sans retenue. Mais je ne le trouvais pas, et aucune de mes vieilles pratiques ne venait me combler. Que faire ? Dans ma

confusion, j'ouvris une veine ; une horrible flaque de sang se forma sur le film plastique à côté du gardien. Je m'interrompis un instant, cherchant une réponse, mais en vain. Je détournai les yeux et regardai par le trou béant de la fenêtre. Je demeurai figé ; j'en oubliai presque de respirer.

La lune était là, au-dessus de l'eau. Sans que je puisse me l'expliquer, cette vision me paraissait si juste, si *nécessaire* : pendant un moment je restai là à contempler l'eau, à la regarder miroiter, si parfaite. Je vacillai et butai contre la table de fortune, et

repris mes esprits. Mais la lune...  
Ou était-ce l'eau ?

Si près... J'étais si près de ce quelque chose qui m'échappait ; je pouvais presque le sentir. Mais c'était quoi ? Je fus secoué d'un frisson, qui me parut très *juste* aussi, si juste qu'il fut le premier d'une longue série, jusqu'à ce que je me mette à claquer des dents. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? J'avais touché quelque chose d'important, une pureté et une clarté prodigieuses qui auréolaient la lune et l'eau, hors de la portée de mon couteau, toujours hors d'atteinte.

Je tournai à nouveau les yeux vers le gardien. Il m'exaspérait, allongé ainsi, couvert de marques improvisées et de sang inutile. Mais je ne pouvais rester longtemps énervé avec cette magnifique lune de Floride qui cognait dehors, la brise tropicale qui soufflait et les autres merveilleux bruits de la nuit : le ruban adhésif qui vibrait, la respiration paniquée. J'en aurais presque ri. Il y a des gens qui choisissent de mourir pour des choses très inhabituelles ; mais cette affreuse vermine, lui, c'était pour des fils de cuivre ! Et il fallait voir sa tête : il avait l'air mortifié,



absolument perdu et désespéré. J'aurais trouvé ça drôle si je ne m'étais senti aussi frustré.

Et il méritait quand même un peu plus d'efforts de ma part ; après tout, il n'y était pour rien si je n'étais pas au meilleur de ma forme. Il n'était même pas assez abject pour figurer sur ma liste prioritaire. C'était juste une petite crapule qui tuait des gosses pour se faire de l'argent et prendre un peu son pied – et encore, seulement quatre ou cinq, à ma connaissance. J'avais presque pitié de lui. Ce n'était pas exactement un champion.

Allez, au travail ! Je revins me placer aux côtés de Jaworski. Il ne se débattait plus autant, mais il était encore beaucoup trop alerte pour mes méthodes ordinaires. Naturellement, je n'avais pas apporté mes joujoux ultra-professionnels et ce dut être une expérience un peu rude pour Jaworski. Mais, comme un bon petit soldat, il ne protesta pas. J'éprouvai un élan d'affection pour lui et je ralentis mon rythme, prenant particulièrement soin de ses mains. Il répondit avec un véritable enthousiasme et je me laissai complètement aller, pris par

ma joyeuse exploration.

Ce furent ses cris étouffés et ses mouvements frénétiques qui finirent par me ramener à moi. Et je me rappelai soudain que je ne m'étais même pas assuré de sa culpabilité. J'attendis qu'il se calme, puis j'enlevai la boule de plastique de sa bouche.

« Les petites fugueuses... nous demandâmes.

— Bon Dieu. Bon Dieu. Seigneur... dit-il d'une voix faible.

— Je ne crois pas qu'il t'entende. Je crois qu'on l'a laissé à la maison.

— S'il vous plaît, implora-t-il.

Oh, s'il vous plaît...

— Parle-moi des fugueuses.

— D'accord, souffla-t-il.

— C'est toi qui les as enlevées.

— Oui...

— Combien ? »

Pendant un moment, il n'y eut que le bruit de sa respiration. Il avait les yeux fermés et je crus l'avoir perdu quelques secondes trop tôt. Enfin il rouvrit les yeux et me regarda.

« Cinq, finit-il par dire. Cinq petites beautés. J'ai aucun regret.

— Bien sûr que non. » Je posai une main sur son bras. C'était un moment sublime. « À présent c'est

à moi de n'en avoir aucun. »

Je fourrai à nouveau la boule de plastique dans sa bouche et me remis au travail. Mais je venais à peine de trouver mon rythme lorsque j'entendis le vigile en bas.

## CHAPITRE XV

C'est le grésillement de sa radio qui m'alerta. J'étais complètement absorbé par quelque chose que je n'avais encore jamais essayé

lorsque je l'entendis. Je travaillais sur le torse avec la pointe du couteau et commençais à sentir les premiers vrais picotements de plaisir parcourir mes vertèbres et mes jambes ; je n'avais aucune envie d'arrêter. Mais une radio... C'était bien pire qu'un simple vigile. S'il appelait des renforts ou faisait bloquer la route, il me serait difficile d'expliquer certains de mes agissements.

Je considérai Jaworski. Il était presque fini maintenant, et pourtant je n'étais pas satisfait de la tournure qu'avaient prise les événements. Beaucoup trop de

gâchis, et je n'avais pas vraiment trouvé ce que je recherchais. Plusieurs fois j'avais eu l'impression fugace que j'étais sur le point de découvrir quelque chose de fabuleux, d'avoir une révélation stupéfiante en rapport avec... quoi donc ? L'eau qui coulait de l'autre côté de la fenêtre ? Mais il ne s'était rien produit finalement. Et je me retrouvais avec un violeur d'enfants inachevé, indécent, incommodant, insatisfaisant, et un agent de sécurité qui s'apprêtait à nous rejoindre.

Je déteste bâcler la fin. C'est un moment si important, et un tel



soulagement pour tous les deux, le Passager Noir et moi-même. Mais que pouvais-je faire d'autre ? Pendant un certain temps – qui fut un peu long, je l'avoue, à ma grande honte –, j'envisageai même de tuer le vigile afin de pouvoir continuer. Ce serait facile, et je pourrais poursuivre mon exploration en repartant de zéro...

Mais non. Bien sûr que non. C'était hors de question. Le vigile était innocent, aussi innocent qu'on peut l'être quand on vit à Miami. Sa faute la plus grave devait consister à tirer de temps en temps sur de pauvres conducteurs le long de

Palmetto Expressway. Blanc comme neige, pour ainsi dire. Non, il fallait que je décampe au plus vite, il n'y avait pas d'autre solution. Et si j'étais obligé de laisser Jaworski inachevé et de rester moi-même insatisfait, eh bien, j'aurais plus de chance la fois suivante.

Je baissai les yeux sur cette saleté d'insecte et je me sentis envahi par le dégoût. Il crachait sang et morve en même temps, et cette soupe immonde se répandait sur son visage. Un affreux filet rouge sortit de sa bouche. Dans un accès de dépit, je lui tranchai net la gorge. Je regrettai immédiatement

ce geste impulsif. Une horrible fontaine de sang jaillit, et ce spectacle rendit toute l'affaire d'autant plus regrettable : un énorme gâchis. Me sentant sale et frustré, je me ruai vers la cage d'escalier. Mon Passager Noir se manifesta par un grognement d'irritation.

Parvenu au deuxième étage, je me glissai furtivement vers la fenêtre sans vitres. Juste audessous était garée la voiturette du vigile, l'avant tourné vers Old Cutler Road, ce qui, j'espérais, signifiait qu'il venait de l'autre direction et n'avait donc pas vu ma voiture.

Debout contre le véhicule se tenait un jeune homme corpulent au teint olivâtre, aux cheveux noirs et à la fine moustache, qui, les yeux levés, était en train d'examiner le bâtiment ; par chance, il regardait de l'autre côté à ce moment précis.

Qu'avait-il entendu ? S'agissait-il d'un simple arrêt de routine dans sa tournée d'inspection ? C'était souhaitable. S'il avait effectivement entendu un bruit... s'il restait posté dehors et appelait des renforts, je me ferais probablement prendre. Et, aussi malin et beau parleur que j'étais, je ne croyais pas que mes talents d'orateur suffiraient à me

sortir de ce mauvais pas.

Le jeune vigile porta la main à son visage et se caressa la moustache, comme pour l'encourager à pousser davantage. Il fronça les sourcils, balaya du regard la façade de l'immeuble. Je me baissai vivement. Lorsque je jetai un coup d'oeil discret quelques secondes plus tard, je ne vis que le sommet de son crâne. Il pénétrait à l'intérieur.

J'attendis jusqu'à ce que j'entende son pas dans l'escalier. Puis je passai par la fenêtre et me retrouvai suspendu entre le premier et le deuxième étage, me

raccrochant au rebord en ciment r che de la fenêtre, avant de me laisser tomber. La chute fut douloureuse ; je me tordis une cheville sur une pierre et m' corchai un doigt. Mais je me carapatai dans l'obscurité aussi vite que possible tout en boitant et filai jusqu'à ma voiture.

Mon coeur battait fort lorsque je me glissai enfin sur le siège avant. Je tournai la tête mais ne vis aucun signe du vigile. Je démarrai et, les phares encore éteints, roulai aussi rapidement et aussi silencieusement que je pus, gagnai Old Cutler Road, puis bifurquai vers

South Miami avant d'emprunter Dixie Highway pour rentrer chez moi par le chemin le plus long. Mon pouls battait encore dans mes oreilles. Quel risque stupide j'avais pris ! Je n'avais jamais rien fait d'aussi irréfléchi ; jamais je n'avais fait quoi que ce soit sans l'avoir soigneusement planifié. C'était la méthode Harry : être prudent, protégé et préparé.

Et voilà le résultat. J'aurais pu me faire prendre. J'aurais pu être vu. Que j'avais été stupide. Si je n'avais entendu l'agent de sécurité à temps, j'aurais peut-être été obligé de le tuer. Tuer un homme innocent

en recourant à la violence ; j'étais à peu près certain que Harry aurait désapprouvé. C'était si sale et déplaisant, en outre.

Bien sûr, je n'étais pas encore tiré d'affaire ; le vigile pouvait parfaitement avoir noté mon numéro d'immatriculation s'il était passé devant ma voiture. J'avais pris des risques insensés et terribles, avais dérogé à toutes mes procédures habituelles, avais mis en jeu ma petite existence soigneusement construite... et pour quoi ? Un meurtre un peu palpitant ? Honte à moi. Et des sombres recoins de mon esprit me



parvint en écho *Oh oui ! Honte à toi*, puis le gloussement familial.

J'inspirai profondément et regardai ma main sur le volant. Cela avait été palpitant, toutefois, je ne pouvais le nier. Ç'avait même été follement excitant, plein de vie et de nouvelles sensations, suivies d'une intense frustration. Une expérience entièrement nouvelle et passionnante. Et j'avais la drôle d'impression que tout cela menait quelque part : un lieu important, à la fois nouveau et familier. Ce serait vraiment à explorer davantage la prochaine fois.

Quoiqu'il n'y aurait pas de

prochaine fois, bien entendu. Jamais je ne referais quelque chose d'aussi bête et impulsif. Jamais. Mais l'avoir fait une fois, c'était plutôt amusant...

Tant pis. J'allais rentrer chez moi et prendre une douche exceptionnellement longue, et le temps que j'aie fini...

*Temps.* Quelle heure était-il ? La pensée fusa dans mon esprit contre mon gré. J'avais convenu de retrouver Rita à... à cette heure-ci, plus ou moins, si l'heure indiquée sur le tableau de bord était exacte. Et pour quel sombre dessein ? J'ignorais ce qu'il pouvait se passer

dans l'esprit d'un être humain du sexe féminin. Pourquoi fallait-il d'ailleurs que j'y accorde une seule pensée à un moment comme celui-ci, alors que toutes mes terminaisons nerveuses étaient à vif et grinçaient de frustration ? Rita pouvait me hurler dessus, je m'en moquais bien. Je me fichais pas mal des observations cinglantes qu'elle ne manquerait pas de faire sur les travers de ma personnalité, mais c'était agaçant de devoir passer du temps à l'écouter quand j'avais des préoccupations ô combien plus importantes. J'avais très envie en particulier de songer à ce que

j'aurais dû faire et n'avais pas fait avec ce cher feu Jaworski. Avant que fût cruellement interrompu un plaisir qui était sur le point d'atteindre son paroxysme, tant de sensations nouvelles s'étaient manifestées qui requéraient à présent ma disponibilité d'esprit ; j'avais besoin de penser, de réfléchir et de comprendre où tout cela m'aurait mené. De plus, était-ce lié d'une façon ou d'une autre à cet artiste qui me suivait dans l'ombre et me défiait par son travail ?

Avec toutes ces interrogations, quel besoin avais-je de Rita maintenant ?

Mais, bien sûr, j'irais la retrouver. Ma visite pourrait même s'avérer utile si par hasard j'avais besoin d'un alibi pour ma petite aventure avec le gardien. Voyons, inspecteur, comment pouvez-vous imaginer une seconde que... ? Et puis de toute manière, à ce moment-là, j'étais en train de me disputer avec ma petite amie. Enfin, ex-petite amie. Car je n'avais pas l'ombre d'un doute que Rita cherchait seulement à... quel était le mot que tout le monde utilisait ces derniers temps ? « Se décharger » ? Oui, c'est ça. Rita voulait que je passe chez elle pour se décharger

sur moi. J'avais de gros défauts qu'elle voulait à tout prix me signaler avec le coup de gueule de rigueur, et ma présence était nécessaire.

Je pris quelques minutes supplémentaires pour me nettoyer. Je rebroussai chemin jusqu'à Coconut Grove et me garai tout au bout du pont qui surplombe la voie navigable. Un canal profond coule en dessous. Je trouvai deux gros cailloux sous les arbres au bord de l'eau, les fourrai dans mon sac qui contenait le plastique, les gants et le couteau, et lançai le tout au milieu du canal.

Je fis un autre arrêt, dans un petit parc sombre situé à proximité de la maison de Rita, et me lavai soigneusement. Je me devais d'être net et présentable ; se faire hurler dessus par une femme furieuse exige de respecter un certain protocole.

Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque je sonnai chez elle quelques minutes plus tard ! Elle n'ouvrit pas la porte à la volée en me bombardant d'injures et d'objets divers. En fait, elle l'ouvrit très lentement et très prudemment, en se cachant à moitié derrière, comme effrayée par ce qui aurait pu se

trouver de l'autre côté. Étant donné que c'était moi, elle faisait preuve ainsi d'une extrême sagesse.

« Dexter ?... demanda-t-elle d'une voix douce, timide, ne sachant peut-être pas elle-même si elle préférerait que je réponde oui ou non. Je... je ne pensais pas que tu viendrais.

— Eh si, me voilà ! » dis-je avec obligeance.

Elle mit un long moment à répondre, bien plus long qu'il ne semblait raisonnable. Puis elle finit par entrouvrir un peu plus la porte et me dit :

« Tu n'as qu'à... entrer... S'il te



plaît... »

Si déjà son ton de voix faible, hésitant, qu'elle n'avait jamais pris avec moi auparavant, était quelque peu surprenant, imaginez ma stupeur lorsque je vis sa tenue. Je crois bien qu'il s'agissait d'un peignoir, ou plus exactement d'un négligé, étant donné la quantité négligeable de tissu qui le composait. Quel que soit le nom correct, c'était tout ce qu'elle portait ! Et, si bizarre que cela puisse paraître, je crois bien qu'elle s'était vêtue ainsi en mon honneur.

« S'il te plaît... » répéta-t-elle.

C'en était trop pour moi. Enfin

quoi ! Qu'est-ce que j'étais censé faire maintenant ? J'étais encore tout bouillonnant de mon expérience interrompue avec le gardien ; des murmures de mécontentement me parvenaient toujours du siège arrière. Et un rapide tour de la situation dans son ensemble indiquait clairement que je ne cessais d'osciller entre ma chère Deb et mon Artiste préféré. Et voilà qu'à présent j'étais supposé faire un truc humain, comme... eh bien, quoi, au juste ? Elle ne pouvait tout de même pas avoir en tête de... Enfin, n'était-elle pas furax ? Qu'est-ce que c'était que ce

binz ? Pourquoi moi ?

« J'ai expédié les enfants chez la voisine », dit Rita.

Elle referma la porte d'un petit coup de hanche.

J'entrai.

Je pourrais décrire ce qui se passa ensuite d'innombrables façons, mais aucune ne me paraît appropriée. Elle se dirigea vers le canapé. Je la suivis. Elle s'assit. Je l'imitai. Elle avait l'air gênée et tordait sa main gauche dans la droite. Elle avait l'air d'attendre quelque chose et, comme je ne savais pas trop quoi, je me surpris à repenser à mon travail inachevé sur

Jaworski. Si seulement j'avais eu un peu plus de temps ! Tout ce que j'aurais pu faire !

Alors qu'il me venait quelques idées intéressantes, je pris soudain conscience que Rita s'était mise à pleurer doucement. Je la dévisageai un instant, m'efforçant de refouler les images du gardien écorché et exsangue. Je ne comprenais absolument pas pourquoi elle pleurait, mais, m'étant longtemps entraîné à imiter les êtres humains, je savais que mon rôle était de la consoler. Je me penchai vers elle et passai un bras autour de ses épaules.

« Rita, dis-je. Allons, allons. »

Ce n'étaient pas des mots qui cadraient exactement avec mon personnage, mais ils avaient été approuvés par de nombreux experts. Ils furent efficaces, en tout cas. Rita plongea en avant et vint enfouir son visage dans ma chemise. Je serrai un peu plus mon bras autour de ses épaules, ramenant ainsi ma main dans mon champ visuel. Il y avait moins d'une heure, cette même main tenait un couteau à viande au-dessus du gentil gardien. J'en fus presque pris de vertiges.

Et vraiment je ne sais pas

comment tout s'enchaîna, mais voilà. Un instant, je lui tapotais le dos en répétant « Allons, allons », les yeux rivés sur les tendons de ma main, sentant la mémoire sensorielle palpiter dans mes doigts, l'onde de puissance et de brillance se propager tandis que le couteau explorait l'abdomen de Jaworski. Et l'instant d'après...

Je crois bien que Rita leva les yeux vers moi. Je suis à peu près sûr que je la regardai également. Et pourtant, curieusement, ce n'était pas Rita que je voyais mais un joli tas froid de membres exsangues. Et ce n'étaient pas les mains de Rita

que je sentais sur la boucle de ma ceinture, mais le choeur d'insatisfaction de plus en plus fort qui s'élevait du siège arrière. Et un moment plus tard...

Eh bien, c'est tout simplement inconcevable. Juste là, sur le canapé...

Mais comment cela a-t-il pu se produire ?

Lorsque je grimpai enfin dans mon lit, j'étais absolument éreinté. En temps normal, je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil, mais ce soir-là j'avais l'impression que j'aurais pu aisément dormir trente-

six heures d'affilée. Les nombreux rebondissements de la soirée, la fatigue nerveuse liée à tant de nouvelles expériences : cela m'avait vidé. Pas autant que Jaworski, certes, cette vilaine bestiole dégoulinante, mais cette soirée trépidante avait épuisé ma réserve d'adrénaline pour le restant du mois. J'étais incapable de comprendre ce que tous ces événements pouvaient bien signifier, à commencer par mon étrange impulsion à foncer dans la nuit de façon aussi incontrôlée et irraisonnée, pour finir par les trucs inconcevables qui s'étaient passés



avec Rita. Lorsque je l'avais quittée, elle était assoupie et avait l'air beaucoup plus heureuse qu'avant. Mais ce pauvre Dexter, défait, détraqué, était de nouveau complètement largué. J'eus à peine le temps de poser la tête sur l'oreiller que déjà je dormais.

*... et voilà que je me retrouvais au-dessus de la ville comme un oiseau sans os, souple et leste, et l'air froid se déplaçait autour de moi et m'entraînait, m'attirait là où le clair de lune ondulait sur l'eau, puis je fais irruption dans l'étroite et froide pièce des meurtres et là le gentil gardien lève les yeux vers*

*moi et rit, il est étendu, les jambes et les bras écartés au-dessous du couteau, et il rit et sous l'effort son visage se tort, se transforme et maintenant ce n'est plus Jaworski mais une femme, et l'homme qui tient le couteau lève les yeux vers l'endroit où je flotte au-dessus des viscères rouges qui tournoient mais au moment où le visage se lève j'entends Harry derrière la porte et je me retourne juste avant de pouvoir voir qui est sur la table et...*

Je me réveillai. J'avais un mal de tête atroce, à croire que mon crâne allait éclater. J'avais l'impression que je venais à peine

de fermer les yeux, et pourtant mon réveil indiquait 5:14.

Un autre rêve. Un nouvel appel longue distance sur ma ligne aux abonnés absents. Pas étonnant que j'aie catégoriquement refusé de rêver pendant une bonne partie de ma vie. C'était si stupide, truffé de symboles tellement flagrants et stériles. Une mélasse d'angoisses totalement incontrôlable, un ramassis d'inepties exécrables.

Et maintenant je n'arrivais pas à me rendormir ; les visions infantiles me revenaient. S'il fallait absolument que je rêve, n'était-il pas possible que ce soit un peu plus

à mon image : intéressant et original ?

Je me redressai et frottai mes tempes endolories. La terrible et assommante vague d'inconscience se retira goutte à goutte comme un sinus qui se vide, et je m'assis au bord de mon lit dans un état d'hébètement profond. Qu'est-ce qu'il m'arrivait ? Pourquoi fallait-il que cela tombe sur moi ?

Ce rêve m'avait paru différent, mais j'étais incapable d'expliquer quelle était cette différence et ce qu'elle signifiait. La fois d'avant, j'avais été absolument certain qu'un nouveau meurtre était sur le point

de se produire, et je savais même où. Mais cette fois...

Je me levai en soupirant et me rendis à pas feutrés dans la cuisine pour boire un verre d'eau. La tête de Barbie fit toc toc comme j'ouvrais le frigidaire. Je restai là à la regarder tout en avalant à petites gorgées un grand verre d'eau froide. Les yeux bleus brillants soutenaient mon regard, sans ciller.

Pourquoi avais-je rêvé ? Était-ce la tension nerveuse des aventures de la veille qui refluaient de mon inconscient maltraité ? Je n'avais jamais senti de tension auparavant ; au contraire, il s'était

toujours agi pour moi de libérer toutes les tensions. Bien sûr, je n'avais jamais été aussi proche de la catastrophe. Mais pourquoi en rêver ? Certaines des images étaient terriblement évidentes : Jaworski, Harry et le visage invisible de l'homme au couteau. Non mais vraiment ! Pourquoi venir me déranger avec cette psychologie à deux balles ?

Pourquoi m'embêter avec un rêve, tout court ? Je n'en avais pas besoin. J'avais besoin de sommeil, et au lieu de dormir j'étais planté dans la cuisine en train de jouer avec une poupée Barbie. Je donnai

encore une fois une pichenette à la tête : *toc toc*. Et puis d'ailleurs, à quoi rimait cette Barbie ? Allais-je parvenir à élucider toute cette affaire à temps pour sauver la carrière de Deb ? Comment allais-je me dépêtrer de LaGuerta alors que la pauvre faisait une fixation sur moi ? Et au nom de tout ce qu'il y a de sacré au monde, si tant est que ces mots aient un sens, quel besoin avait eu Rita de m'infliger ÇA ?

J'avais soudain l'impression d'être dans un mauvais feuilleton télévisé ; c'en était vraiment trop pour moi. Je trouvais de l'aspirine et m'appuyai contre le meuble de la

cuisine afin de prendre trois comprimés d'un coup. Le goût me déplaisait fortement. Je n'ai jamais aimé les médicaments, quels qu'ils soient, si ce n'est d'un strict point de vue pratique.

Surtout depuis que Harry est mort.



## CHAPITRE XVI

Harry ne mourut pas rapidement, ni facilement non plus. Il prit son temps, un temps long et terrible : le premier et dernier acte

d'égoïsme de son existence. Il mit un an et demi à mourir, par petites étapes. Il déclinait pendant plusieurs semaines, puis luttait jusqu'à retrouver presque toute sa vigueur, nous laissant comme étourdis à force de chercher à deviner. Allait-il partir maintenant, pour de bon, ou avait-il réussi à triompher de la maladie ? Nous n'en savions rien, mais, parce qu'il s'agissait de Harry, il nous semblait idiot de baisser les bras. Harry faisait toujours ce qui était le plus juste, quel que soit l'effort à fournir, mais cela avait-il encore un sens quand il s'agissait de mourir ?

Était-il juste de lutter, de résister et de faire subir aux autres une mort interminable, quand la mort viendrait de toute façon, quoi que Harry fasse ? Ou valait-il mieux s'éclipser avec grâce, sans faire d'histoires ?

À dix-neuf ans, je n'avais pas la réponse, même si j'en savais déjà beaucoup plus sur la mort que la plupart des gros lards boutonneux qui étaient avec moi en deuxième année à l'université de Miami.

Un bel après-midi d'automne, alors que je traversais le campus après un cours de chimie pour me rendre au club des étudiants,

Deborah surgit à mes côtés.

« Deborah, lui lançai-je, prenant mon ton d'étudiant, tu viens boire un Coca avec moi ? »

Harry m'avait conseillé d'aller souvent traîner au club et d'y consommer des Coca. Il disait que c'était un bon truc pour avoir l'air normal et étudier le comportement des êtres humains. Comme toujours, il avait raison. Ce n'était pas génial pour mes dents, mais j'en apprenais tous les jours un peu plus sur cette race déplaisante.

Deborah, déjà bien trop sérieuse pour ses dix-sept ans, secoua la tête.

« C'est papa... » dit-elle.

Quelques minutes plus tard, nous étions dans la voiture et roulions vers l'hôpital pour malades en phase terminale où Harry avait été transféré. Le lieu en soi était mauvais signe. De toute évidence, les docteurs estimaient que Harry était prêt à mourir et qu'à présent il devait coopérer.

Harry n'avait pas bonne mine lorsque nous entrâmes. Il semblait si figé, son teint était si vert par contraste avec le blanc des draps que je crus qu'on arrivait trop tard. Sa longue lutte l'avait laissé émacié, décharné ; on aurait juré qu'une

bestiole le mangeait de l'intérieur. Le respirateur à côté de lui sifflait, un souffle à la Darth Vader qui s'échappait d'une tombe vivante. Harry vivait encore, biologiquement parlant.

« Papa, lui dit Deborah en prenant sa main. J'ai ramené Dexter. »

Harry ouvrit les yeux et sa tête roula vers nous, comme si une main invisible l'avait poussée depuis l'autre côté du lit. Mais ce n'étaient pas les yeux de Harry. C'étaient des cavités d'un bleu trouble, ternes et vides, inhabitées. Le corps de Harry était peut-être

vivant, mais ce n'était plus qu'une enveloppe creuse.

« Son état empire, nous dit l'infirmière. On cherche seulement à ce qu'il souffre le moins possible, maintenant. »

Et elle s'affaira avec une grosse seringue hypodermique sur un plateau, la remplit et la leva devant elle afin d'en expulser la bulle d'air.

« Attendez... » Ce fut un son si ténu que je crus d'abord que c'était le respirateur. Je regardai tout autour de la pièce et mes yeux finirent par tomber sur la forme inerte de Harry. Au fond du trou éteint de ses yeux luisait une petite

étincelle. « Attendez... » répéta-t-il avec un léger signe de tête vers l'infirmière.

Elle ne l'entendit pas ou fit semblant de ne pas l'entendre. Elle s'approcha de lui et souleva délicatement son bras filiforme, qu'elle tamponna avec un morceau de coton.

« Non... » souffla Harry, de façon presque inaudible. Je jetai un coup d'oeil à Deborah. Elle avait l'air d'être au garde-à-vous, figée dans une attitude d'incertitude totale. Je regardai à nouveau Harry. Ses yeux me fixaient intensément. « Non... » répéta-t-il, et je vis dans



son regard une expression très proche de l'horreur à présent. « Pas de... piquêre... »

Je m'avançai et retins la main de l'infirmière, juste avant qu'elle n'enfonce l'aiguille dans le bras de Harry.

« Attendez », dis-je.

Elle leva les yeux vers moi et pendant une fraction de seconde il y eut une drôle de lueur au fond de son regard. Je fus si surpris que j'en tombai presque à la renverse. C'était une rage froide, une pulsion irrépressible et inhumaine, la conviction que le monde entier était sa chasse gardée. Ce ne fut qu'un

éclair, mais je n'eus aucun doute. Elle aurait voulu me ficher l'aiguille dans l'oeil pour l'avoir ainsi interrompue. Me la planter dans la poitrine et la tourner jusqu'à ce que mes côtes éclatent et que mon coeur lui saute entre les mains, et elle aurait pu alors serrer, tordre, arracher le peu de vie qui me restait. J'avais en face de moi un monstre, une chasseuse, une tueuse. C'était une prédatrice, une créature insensible et malfaisante.

Comme moi.

Mais son sourire mielleux revint presque aussitôt.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon

joli ? » me demanda-t-elle, jouant à la perfection son rôle de Dernière Infirmière si gentille.

J'avais l'impression que ma langue était bien trop grosse pour ma bouche et il me sembla mettre plusieurs minutes à répondre, mais je finis par réussir à dire :

« Il ne veut pas de piquêre. »

Elle sourit de nouveau : une expression magnifique qui se déposa sur son visage telle la bénédiction d'un dieu bienveillant.

« Ton papa est très malade, m'expliqua-t-elle. Il souffre beaucoup. » Elle leva la seringue et, comme au théâtre, un rayon de

lumière vint l'éclairer depuis la fenêtre. L'aiguille étincela comme s'il s'était agi de son saint Graal personnel. « Il a besoin d'une piqûre, dit-elle.

— Il n'en veut pas, insistai-je.

— Il souffre », répéta-t-elle.

Harry dit quelque chose que je ne saisis pas. J'avais les yeux rivés sur l'infirmière, et elle sur moi : deux monstres qui se disputaient le même quartier de viande. Tout en continuant à la fixer, je me penchai vers lui.

« Je... VEUX... souffrir... » dit Harry.

Je tournai brusquement mon

regard vers lui. En dessous du squelette apparent, niché sous la brosse des cheveux devenue soudain trop grande pour sa tête, Harry était de retour et luttait afin de sortir du brouillard. Il hocha la tête, attrapa très lentement ma main et la serra.

J'observai à nouveau l'infirmière.

« Il veut souffrir », lui dis-je.

Et dans son petit froncement de sourcils, son mouvement de tête irrité, je perçus le rugissement du fauve qui voit sa proie se sauver au fond d'un trou.

« Je vais devoir aller le dire au

docteur, dit-elle.

— Très bien, répondis-je. On vous attend ici. »

Je la vis s'élançer dans le couloir comme un grand oiseau de malheur. Je sentis une pression sur ma main. Harry me regardait suivre des yeux la Dernière Infirmière.

« Tu... as... deviné... dit Harry.

— Pour l'infirmière ? » demandai-je.

Il ferma les yeux et hocha légèrement la tête, juste une fois.

« Oui, répondis-je. J'ai deviné.

— Comme... toi... dit Harry.

— Quoi ? demanda Deborah. De quoi vous parlez ? Papa, comment

tu te sens ? Qu'est-ce que ça veut dire, "comme toi" ?

— Je la trouve pas mal, dis-je. Et je crois que je lui ai tapé dans l'oeil aussi, expliquai-je à Deb avant de me tourner à nouveau vers Harry.

— Ah bon », marmonna Deb.

Mais je me concentrais déjà sur Harry.

« Qu'est-ce qu'elle a fait ? » lui demandai-je.

Il essaya de secouer la tête, mais celle-ci ne fit que dodeliner légèrement. Il tressaillit. Manifestement la douleur revenait, comme il l'avait souhaité.

« Trop, dit-il. Elle... en donne trop... » souffla-t-il en fermant les yeux.

Je devais être très lent ce jour-là parce que je ne saisis pas tout de suite.

« Trop de quoi ? » demandai-je. Harry ouvrit un oeil voilé par la douleur.

« Morphine... » murmura-t-il. Ce fut comme si un grand rai de lumière frappait mon esprit.

« Une overdose, dis-je. Elle tue par overdose. Et dans un tel lieu, où c'est quasiment son métier, personne ne songerait à la mettre en cause... Ça alors, c'est... »



Harry me serra la main à nouveau et je cessai de jacasser.

« Ne la laisse pas, dit-il d'une voix rauque, étonnamment forte. Ne la laisse pas... me droguer encore... »

— S'il vous plaît, coupa Deb sur un ton exaspéré. De quoi vous parlez, tous les deux ? »

Je jetai un coup d'oeil à Harry, mais il ferma les yeux, assailli soudain par la douleur.

« Il pense que, euh... » commençai-je avant de m'interrompre. Deborah, bien sûr, ignorait tout de ma véritable personnalité, et Harry m'avait

expressément demandé de ne pas lui en faire part. Il m'était donc plutôt difficile de lui fournir une explication sans rien révéler. « Il pense que l'infirmière lui donne trop de morphine, finis-je par dire. Délibérément.

— C'est idiot, dit-elle. C'est une infirmière. »

Harry la regarda mais ne réagit pas. Et, très sincèrement, je ne trouvai rien à répondre non plus à la naïveté stupéfiante de Deb.

« Que dois-je faire ? » demandai-je à Harry.

Ses yeux me fixèrent pendant un très long moment. Je crus

d'abord que son esprit s'était égaré à cause de la douleur, mais lorsque je le considérai à nouveau je vis que Harry était bien présent. Sa mâchoire était tellement crispée que les os semblaient sur le point de transpercer la tendre peau pâle, et ses yeux étaient plus clairs et plus vifs que jamais, comme le jour où pour la première fois il m'avait parlé de sa méthode Harry dans l'intention de me « recadrer ».

« Arrête-la », dit-il enfin.

Je me sentis soudain électrisé. L'arrêter ? Était-ce possible ? Voulait-il vraiment que je... *l'arrête* ? Jusqu'à présent, Harry

m'avait aidé à contrôler mon Passager Noir, en lui offrant des animaux errants, en lui faisant chasser des cerfs ; et une fois même, un jour de gloire pour moi, je l'avais accompagné afin de capturer un singe sauvage qui terrorisait un quartier de South Miami. Cela avait été si familier, presque humain... mais pas encore parfait, bien sûr. Et ensemble nous avons passé en revue toutes les étapes théoriques, allant de la filature à la destruction des preuves. Harry savait qu'un jour je franchirais le pas et il voulait que je sois prêt pour tout faire dans les

règles. Mais il m'avait toujours retenu de passer à l'acte. Et maintenant... l'arrêter ? Était-ce vraiment ce qu'il voulait dire ?

« Je vais aller parler au docteur, dit Deborah. Il lui dira d'ajuster les doses. »

J'ouvris la bouche pour parler, mais Harry me pressa la main et hocha la tête, avec difficulté.

« Vas-y », dit-il.

Deborah le regarda un instant avant de se retourner puis de quitter la pièce à la recherche du docteur. Quand elle fut partie, la pièce se remplit d'un silence effarant. Je ne pouvais penser à rien

d'autre qu'aux paroles de Harry : « Arrête-la. » Et je ne voyais aucune façon de les interpréter, si ce n'est qu'il me lâchait enfin la bride, me donnait la permission de passer aux choses sérieuses. Mais je n'osais pas lui demander si j'avais bien compris, de peur qu'il ne me dise que non. Je restai donc immobile à côté de lui pendant un temps interminable, contemplant par la petite fenêtre le jardin, où une giclée de fleurs rouges décorait le pourtour d'une fontaine. Les minutes s'écoulaient. J'avais la bouche sèche.

« Dexter... » dit Harry au bout

d'un moment. Je ne répondis pas. Rien de ce qui me venait à l'esprit ne semblait approprié. « Voilà comment c'est », dit-il, lentement, péniblement. Je tournai aussitôt les yeux vers lui. Il m'adressa un petit sourire fatigué quand il vit que j'étais enfin avec lui. « Je serai bientôt parti, poursuivit-il. Je ne peux pas t'empêcher... d'être qui tu es.

— D'être *ce que* je suis, papa », le repris-je.

Il agita une main grêle et faible en signe de protestation.

« Tôt ou tard... tu... auras *besoin...* de t'en prendre à une

personne », dit-il, et à cette pensée je sentis tout mon être vibrer. « Quelqu'un qui... en a *besoin*...

— Comme l'infirmière, dis-je, la langue pâteuse.

— Oui », répondit-il, fermant les yeux un long moment. Lorsqu'il poursuivit, sa voix était voilée par la douleur. « Elle en a besoin, Dexter. C'est que... » Il reprit son souffle, par petites saccades. Sa langue claquait comme si sa bouche était complètement sèche. « Elle donne délibérément... de trop grosses doses aux patients... Elle les tue... les tue... volontairement... C'est une tueuse, Dexter... Une tueuse... »



Je me raclai la gorge. Je me sentais gauche et un peu abruti, mais après tout il s'agissait d'un moment décisif dans la vie d'un jeune homme.

« Tu voudrais que... » commençai-je. Mais ma voix s'étrangla. « Ça ne poserait pas de problème que je... l'arrête, papa ?

— Oui, arrête-la. »

Je ne sais pas pourquoi, j'eus le sentiment qu'il me fallait être absolument certain.

« Tu veux dire... tu sais... Comme j'ai déjà fait ? Avec... tu sais... Le singe ? »

Harry avait les yeux fermés ; je

voyais que la douleur revenait à l'assaut. Il prit une inspiration, le souffle faible, irrégulier.

« ... Arrête... l'infirmière, dit-il. Comme... le singe... »

Il rejeta brusquement la tête en arrière et se mit à respirer plus vite mais toujours avec beaucoup de difficulté.

Voilà.

C'était clair.

« Arrête l'infirmière comme le singe. » Des paroles qui, en soi, semblaient un peu délirantes. Mais pour mon cerveau survolté c'était une pure musique. Harry me lâchait la bride. J'avais sa permission. Nous

avons parlé de ce passage à l'acte, mais il m'avait toujours retenu. Jusqu'à maintenant.

Maintenant.

« On en a beaucoup discuté... dit Harry, les yeux toujours fermés. Tu sais ce qu'il faut faire...

— J'ai parlé au docteur, dit Deborah, revenant précipitamment dans la chambre. Il va passer et corriger les doses sur les feuilles.

— Parfait », dis-je. Je sentais quelque chose se propager en moi, du bas de la colonne vertébrale jusqu'au sommet de mon crâne, un courant électrique qui me traversait de part en part et recouvrait ma tête

comme une cagoule noire. « Je vais parler à l'infirmière. »

Deborah eut l'air déconcertée, peut-être à cause du ton que j'avais pris.

« Dexter... » dit-elle.

Je marquai un temps d'arrêt, m'efforçant de contrôler la folle jubilation qui croissait en moi.

« Je ne veux pas qu'il y ait de malentendu », dis-je.

Moi-même je ne reconnus pas ma voix. Je m'éloignai avant que Deborah puisse remarquer mon expression.

Et dans le couloir de cet hôpital, alors que je me frayais un

chemin entre les piles de draps blancs impeccables, je sentis pour la première fois le Passager Noir prendre la place du Conducteur. Dexter devint insignifiant, presque invisible : les raies claires sur le pelage d'un tigre transparent. Je passais inaperçu ; on me voyait à peine, et pourtant j'étais là, à l'affût, occupé à traquer ma proie. Dans cet éclair de liberté formidable, alors que je m'apprêtais à passer à l'Acte pour la première fois, avec le consentement du tout-puissant Harry, je m'éclipsai, je disparus dans les coulisses de mon être obscur, tandis que mon autre moi

s'agitait et grondait. J'allais enfin agir, faire ce pour quoi j'avais été créé. Et c'est ce que je fis.

## CHAPITRE XVII

Et c'était ce que j'avais fait. Il y avait bien longtemps maintenant, mais le souvenir palpitait encore en moi. Bien sûr, j'avais toujours cette

première goutte de sang sec sur sa plaque de verre. C'était ma toute première, et je pouvais invoquer ce souvenir quand je voulais en sortant la plaquette sèche et en la regardant au microscope. Je le faisais de temps à autre. Cela avait été un jour très spécial pour Dexter. La Dernière Infirmière était devenue la Première Camarade de jeux, et elle avait ouvert tant de portes merveilleuses devant moi... J'avais tellement appris, découvert tant de nouvelles choses.

Mais pourquoi repenser à la Dernière Infirmière maintenant ? Pourquoi cette série d'événements



présents me replongeait-elle ainsi dans le passé ? Je ne pouvais me permettre de repenser avec nostalgie à mes premières culottes longues. Il fallait que je me jette dans l'action, que je prenne de grandes décisions et mette en route d'importants projets. Au lieu de traîner dans la galerie du passé et de rester bloqué sur le doux souvenir de ma première goutte de sang.

D'ailleurs, j'y pensais maintenant, je n'avais pas celle de Jaworski. C'est le genre de détail dérisoire, ridicule et insignifiant qui vous transforme de solides hommes

d'action en névrosés pitoyables. Il me *fallait* cette goutte de sang. La mort de Jaworski était inutile sinon. Toute cette aventure inepte semblait bien pire à présent qu'une simple impulsion stupide ; elle était inachevée. Je n'avais pas ma plaquette.

Je secouai la tête, comme un demeuré, essayant de faire coïncider deux neurones dans la même synapse. J'eus presque envie de prendre mon bateau pour une petite virée matinale. Peut-être l'air iodé chasserait-il l'imbécillité de mon crâne. J'aurais même pu mettre le cap sur le sud jusqu'à la

centrale de Turkey Point dans l'espoir que les radiations me transmutent de nouveau en une créature rationnelle. Au lieu de quoi je décidai finalement de me faire du café. Pas de plaquette, pourtant. Toute l'expérience s'en trouvait dépréciée. Il aurait presque mieux valu que je reste chez moi, dans ce cas-là. Enfin, pas tout à fait quand même. J'avais eu certaines compensations. Je souris, me rappelant avec tendresse l'alliance du clair de lune et des cris assourdis. Ah, quel petit monstre écervelé j'avais été ! Cette aventure ne ressemblait en rien à toutes mes

autres frasques. Mais c'était bien de rompre avec la morne routine de temps en temps. Et il y avait eu Rita aussi, bien sûr, mais cet épisode me laissait absolument perplexe, et j'évitai donc d'y penser. Je préférerais me remémorer l'instant où la brise fraîche avait soufflé sur l'homme récalcitrant qui avait aimé s'en prendre à des enfants. Cela avait presque été un moment de bonheur. Mais, naturellement, dans dix ans le souvenir s'estomperait et sans la plaquette je ne pourrais plus le faire revivre. Il me fallait cette trace. Bon, on verrait plus tard...

Après avoir mis le café en

route, j'allai voir si le journal était arrivé, sans vraiment y croire cependant : il était rare qu'il arrive avant 6 h 30, et le dimanche c'était plutôt après 8 heures. Encore un signe que notre société se désintérait totalement, une réalité qui avait tant miné Harry. Non mais vraiment ! Si vous ne pouvez pas me livrer mon journal à l'heure, comment voulez-vous que je me retienne de tuer des gens ?

Pas de journal : tant pis. Les rapports des médias sur mes petites aventures ne m'avaient jamais intéressé outre mesure. Et Harry m'avait mis en garde contre la

bêtise qui aurait consisté à garder les coupures de journaux. Précaution inutile : en règle générale, je jetai à peine un coup d'oeil aux comptes rendus de mes prouesses. Cette fois, c'était légèrement différent, bien sûr, du fait de ma sottise imprudence, et j'avais un peu peur de ne pas avoir recouvert mes traces suffisamment. J'étais curieux de lire ce que l'on rapporterait de mon équipée accidentelle. Je patientai donc quarante-cinq minutes environ en buvant le café jusqu'à ce que j'entende le journal heurter la porte d'entrée. J'allai le chercher et

l'ouvris aussitôt.

Il y a beaucoup à dire sur les journalistes – à tel point d'ailleurs qu'on pourrait presque écrire une encyclopédie –, mais une seule chose est sûre : la mémoire leur fait défaut. Le même journal qui claironnait quelques jours auparavant « LA POLICE ÉPINGLE LE TUEUR » proclamait aujourd'hui « L'HISTOIRE DU TUEUR SUR GLACE SE LIQUEFIE ». C'était un article assez long et très plaisant, écrit dans un style emphatique, qui relatait avec force détails la découverte d'un corps en très mauvais état sur un chantier de construction, juste à

côté d'Old Cutler Road. « Un porte-parole de la police de Metro-Dade » — l'inspecteur LaGuerta, sans aucun doute — avait déclaré qu'il était encore trop tôt pour affirmer quoi que ce soit, mais qu'il s'agissait probablement d'un crime calqué sur les meurtres précédents. Le journal, cependant, tirait ses propres conclusions — ce que dans la profession on hésite rarement à faire — et se demandait sans détour si le monsieur très distingué qui était en captivité, Mr Earl McHale, était bel et bien le tueur, finalement. Le vrai tueur n'était-il pas en fait toujours en liberté,



comme semblait le prouver ce dernier outrage à la moralité publique ? Car comment pouvait-on croire, argumentait prudemment l'article, que deux tueurs similaires opèrent exactement en même temps ? Le raisonnement était implacable, et j'en vins à me dire que si ces journalistes avaient fourni autant d'énergie et d'effort intellectuel pour résoudre ces crimes, l'affaire aurait été classée depuis longtemps.

Mais c'était passionnant à lire, bien sûr. Et on était amené à se poser des questions. Bonté divine, se pouvait-il vraiment que cette

bête enragée soit toujours en liberté ? Était-on à l'abri ?

Le téléphone sonna. Je jetai un coup d'oeil à l'horloge murale : il était 6 h 45. Ça ne pouvait être que Deborah.

« J'ai le journal entre les mains, dis-je dans le combiné.

— Tu avais dit plus grand, attaqua Deborah. Plus tape-à-l'oeil.

— Et ce n'est pas le cas ? lui demandai-je de mon air le plus innocent.

— Ce n'est même pas une prostituée. Un gardien de collègue découpé en morceaux sur un chantier près d'Old Cutler Road.

C'est quoi ce bordel, Dexter ?

— Tu sais bien que je ne suis pas parfait, Deborah.

— Ça ne cadre pas du tout avec le reste. Où est le froid que tu avais annoncé ? Et ton fameux endroit exigü ?

— C'est Miami, Deb. Les gens veulent tout et n'importe quoi.

— Ce n'est même pas un crime calqué sur les autres, dit-elle. Rien à voir avec les précédents. Même LaGuerta n'a pu s'y tromper. Elle l'a déjà déclaré à la presse. Putain, Dexter ! Je suis complètement grillée dans cette affaire ; il s'agit juste d'un crime isolé, ou d'une

histoire de drogue.

— C'est un peu injuste de tout me mettre sur le dos.

— Merde, Dexter ! » lança-t-elle avant de raccrocher.

Les premières émissions du jour à la télé consacrèrent près de quatre-vingt-dix secondes à la découverte macabre du corps disloqué — Channel 7 se distinguait par le choix de ses adjectifs. Mais personne n'en savait plus que le journal. Il se dégageait de ces bulletins d'information une intense indignation et un sinistre sentiment de désastre, qui se communiquèrent même aux

prévisions météo, mais je suis sûr que c'était en grande partie dû au manque d'images...

Encore une belle journée en perspective. Quelques cadavres mutilés avec un risque d'averses dans l'après-midi. Je m'habillai et partis au travail.

J'avoue que j'avais un motif secret pour me rendre aussi tôt au bureau et, afin d'être plus crédible, je m'arrêtai en chemin à la boutique de doughnuts. Je pris deux beignets nature, un beignet aux pommes et un feuilleté à la cannelle de la taille de ma roue de secours. Je mangeai deux beignets, dont celui aux

pommes, tout en traçant joyeusement ma route au milieu de la circulation meurtrière. Je ne sais pas comment je peux manger autant de beignets sans avoir à le payer cher ensuite. Je ne grossis pas et n'ai jamais de boutons, et j'ai beau me dire que c'est un peu injuste, je ne vais tout de même pas me plaindre. J'ai été plutôt avantagé par la loterie génétique : j'ai un métabolisme rapide, je suis grand et fort – ce qui m'a rendu service pour mon hobby –, et je me suis aussi laissé dire que je n'étais pas déplaisant à regarder, ce qui, je crois, est un compliment.

De plus, je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil : une bonne chose ce matin-là. J'avais espéré arriver suffisamment tôt au travail pour devancer Vince Masuoka ; j'étais effectivement là le premier. Son bureau était éteint lorsque j'y pénétraï, mon sachet de doughnuts à la main en guise de camouflage ; mais ma visite avait un tout autre objet que les beignets. J'examinai rapidement sa table de travail à la recherche de la boîte de preuves révélatrice, étiquetée au nom de Jaworski et portant la date de la veille.

Je la trouvai et en retirai

aussitôt quelques prélèvements de tissus. Ce serait certainement suffisant. J'enfilai une paire de gants en latex et en un rien de temps j'avais apposé les prélèvements sur ma plaquette de verre propre. Je me rends bien compte à quel point c'était stupide de prendre à nouveau des risques, mais je devais à tout prix me procurer ce petit souvenir.

Je venais à peine de glisser la bande de verre dans une pochette en plastique quand j'entendis Vince arriver. Je remis aussitôt tout en place et pivotai sur moi-même pour faire face à la porte juste au



moment où il entra.

« Mon Dieu ! dis-je. Tu es drôlement silencieux quand tu marches. C'est pas des conneries, alors : t'as vraiment suivi un entraînement de ninja...

— J'ai deux frères plus âgés, dit Vince, c'est pareil pour eux. »

J'agitai le sachet en papier et inclinai le buste.

« Maître, j'ai un présent pour vous. »

Il regarda le sachet avec curiosité.

« Que Bouddha te bénisse, cher petit disciple. Qu'est-ce donc ? »

Je lui lançai le sac. Il l'atteignit

en plein torse avant de tomber à terre.

« Je retire ce que j'ai dit sur l'entraînement ninja, commentai-je.

— Mon corps parfaitement réglé a besoin de café pour pouvoir fonctionner, m'expliqua Vince, se penchant afin de ramasser le sachet. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Ça fait mal. » Il regarda à l'intérieur, les sourcils froncés. « Ça n'a pas intérêt à être des bouts de corps. » Il retira l'énorme feuilleté à la cannelle et le contempla. « *i Ay, caramba !* Mon village ne mourra pas de faim cette année. Nous te sommes très reconnaissants, cher

petit disciple. » Il inclina le buste à son tour, tout en tenant le gâteau en l'air. « Une dette remboursée est une bénédiction pour nous tous, mon enfant.

— Dans ce cas, dis-je, aurais-tu le dossier de l'affaire d'hier soir, le type qu'on a retrouvé près d'Old Cutler Road ? »

Vince prit une grosse bouchée du feuilleté. Ses lèvres, couvertes de glaçage, luisaient tandis qu'il mâchait lentement.

« Mmmff, fit-il avant d'avaler. On se sent exclu ?

— Si “on” désigne Deborah, la réponse est oui, répondis-je. Je lui

ai promis que je jetterais un coup d'oeil au dossier pour elle.

— Ouaf, dit-il, la bouche pleine. Afé pin fan fette foi.

— Pardonne-moi, maître, ton langage est obscur. » Il finit de mâcher et avala.

« J'ai dit : "Au moins il y a plein de sang cette fois." Mais tu vas encore faire tapisserie : c'est Bradley qu'on a appelé.

— Je peux voir le dossier ? »

Il reprit une bouchée.

« I édédé fifan...

— Très juste, c'est certain. Et ça veut dire quoi ? »

Vince avala.

« J'ai dit : "Il était encore vivant quand sa jambe est partie", expliqua-t-il.

— Les êtres humains ont une résistance prodigieuse, n'est-ce pas ? »

Vince coinça le gâteau dans sa bouche et attrapa le dossier ; il me le tendit avant d'engouffrer une énorme bouchée du feuilleté. Je le saisis.

« Il faut que j'y aille, dis-je. Avant que tu essayes de parler à nouveau. »

Il retira le gâteau de sa bouche.

« Trop tard », dit-il.

Je regagnai d'un pas lent mon

bureau-placard, tout en étudiant le contenu du classeur. C'était Gervasio César Martez qui avait découvert le corps. Sa déclaration était la première pièce du dossier. Il était agent de sécurité, employé par la firme Sago Security Systems. Il travaillait pour eux depuis quatorze mois et son casier judiciaire était vierge. Martez avait trouvé le corps à 22 h 17 et il avait immédiatement inspecté les lieux avant d'appeler la police. Il voulait attraper le *pendejo* qui avait fait ça parce qu'on n'avait pas le droit de faire ces choses-là, et en plus ça s'était produit quand lui, Gervasio, était de garde. C'était

comme si on s'était attaqué à lui, vous comprenez ? Alors il voulait attraper le monstre lui-même. Mais il n'en avait pas eu la possibilité : il n'y avait aucun signe du coupable nulle part, et donc il avait appelé la police.

Le pauvre bougre l'avait pris personnellement. Je partageais son indignation. Une telle sauvagerie devrait être interdite. Bien sûr, je me félicitais aussi du fait que son sens de l'honneur m'avait donné le temps de m'enfuir. De ce point de vue-là, j'ai toujours pensé que la moralité était inutile.

Je bifurquai devant mon petit

bureau sombre et me retrouvai nez à nez avec LaGuerta.

« Ha ha ! fit-elle. Votre vue laisse à désirer. »

Mais elle ne bougea pas.

« Je ne suis pas du matin, lui dis-je. Mes rythmes biologiques sont au ralenti jusqu'à midi. »

Elle me dévisagea ; trois centimètres nous séparaient.

« Ils m'ont l'air de très bien se porter », dit-elle.

Je la contournai pour me rapprocher du bureau.

« Puis-je être d'une quelconque utilité à Sa Majesté la Loi ce matin ? » lui demandai-je.



Elle me regarda fixement.

« Vous avez un message, dit-elle. Sur votre répondeur. »

Je jetai un coup d'oeil à l'appareil. En effet, la lumière clignotait. Décidément, cette femme était un fin limier...

« C'est une fille, dit LaGuerta. Elle a l'air endormie et plutôt heureuse. Vous avez une petite amie, Dexter ? »

Je décelai une étrange nuance de défi dans sa voix.

« Vous savez comment c'est, expliquai-je. Les femmes de nos jours n'y vont pas par quatre chemins ; quand on a le malheur

d'être aussi beau que moi, elles se jettent littéralement sur nous. »

Un choix de mots un peu malheureux, peut-être : tout en les prononçant, je ne pus m'empêcher de penser à la tête de femme qu'on avait jetée sur moi peu de temps auparavant.

« Prenez garde, dit LaGuerta. Un jour ou l'autre, l'une d'elles s'accrochera. »

Je me demandai ce qu'elle pouvait bien vouloir dire par là ; c'était en tout cas une image quelque peu dérangement. « Vous devez avoir raison, répondis-je. D'ici là, *carpe diem*.

— Quoi ?

— C'est du latin. Ça veut dire "cueille le jour".

— Qu'est-ce que vous avez pour l'affaire d'hier soir ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— J'étais justement en train de m'y intéresser, dis-je en lui montrant le dossier.

— Ce n'est pas la même chose, dit-elle en fronçant les sourcils. Ces connards de journalistes peuvent dire ce qu'ils veulent, McHale est coupable. Il a avoué. Cette fois c'est autre chose.

— Ils trouvent sans doute la coïncidence un peu suspecte, dis-je.

Deux tueurs aussi cruels qui agissent en même temps... »

LaGuerta haussa les épaules.

« On est à Miami, qu'est-ce qu'ils croient ? C'est ici que ces types viennent prendre leurs vacances. Ça fourmille de criminels ici. Je ne peux pas tous les attraper. »

Très honnêtement, elle ne pouvait en attraper aucun, à moins que l'un d'entre eux n'ait décidé de se jeter du haut d'un immeuble et n'atterrisse malencontreusement sur sa voiture, mais ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour aborder le sujet.

LaGuerta se rapprocha de moi et posa un ongle rouge grenat sur le dossier.

« Il faut que vous me trouviez quelque chose, Dexter. Qui prouve que ce n'est pas la même chose. »

Je saisis tout à coup. Elle devait subir des pressions déplaisantes, probablement de la part du commissaire Matthews, un homme qui croyait ce qu'il lisait dans les journaux du moment que son nom était écrit correctement. Et elle avait besoin de munitions pour riposter.

« Bien sûr que ce n'est pas la même chose, dis-je. Mais pourquoi

vous adresser à moi ? »

Elle me dévisagea un moment, les yeux mi-clos : un effet des plus curieux. Je crois que j'avais vu le même regard dans certains des films que Rita m'avait emmené voir, mais qu'est-ce qui prenait LaGuerta de me regarder comme ça ? Mystère.

« Je vous autorise à venir à la réunion des 24 heures, dit-elle enfin. Même si Doakes aimerait bien vous faire la peau. Je vous autorise à rester.

— Merci beaucoup.

— Parce que vous avez du flair pour ces affaires-là. Les tueurs en

série... C'est ce que tout le monde dit : "Dexter a souvent des intuitions."

— Oh ! J'ai deviné juste une fois ou deux, c'est tout.

— Et j'ai besoin qu'un gars du labo me trouve un truc.

— Pourquoi ne pas demander à Vince ?

— Il n'est pas aussi mignon, dit-elle. Trouvez-moi quelque chose. »

Elle était toujours aussi désagréablement proche, si proche que je sentais l'odeur de son shampoing.

« OK, je vais vous trouver quelque chose », répondis-je. Elle

indiqua le répondeur de la tête.

« Vous allez la rappeler ? Vous n'avez pas le temps de courir après les minettes. »

Elle ne s'était toujours pas reculée. Je mis quelques secondes à comprendre qu'elle faisait allusion au message. Je lui adressai mon sourire le plus enjôleur.

« Je crois que ce sont elles qui courent après moi, inspecteur.

— Ha ! Là, vous n'avez pas tort. »

Elle me lança un regard appuyé, puis se retourna et s'éloigna.

Je ne sais pas pourquoi, mais je la suivis des yeux. Je n'avais pas



grand-chose d'autre à faire. Juste avant de passer la porte, elle lissa sa jupe sur ses cuisses et se retourna pour me regarder. Puis elle disparut et alla retrouver les arcanes de la Politique Criminelle.

Et moi ? Ce pauvre Dexter de plus en plus paumé ? Que pouvais-je faire ? Je me laissai tomber dans mon fauteuil et appuyai sur la touche “messages” de mon répondeur. « Salut, Dexter. C'est moi. » Bien sûr que c'était toi. Et, si bizarre que cela puisse paraître, cette voix lente, légèrement râpeuse, me laissait penser que ce moi était Rita. « Mmm... Je

repensais à hier soir. Appelez-moi, cher monsieur. » Comme LaGuerta l'avait observé, Rita paraissait à la fois fatiguée et heureuse. Apparemment, j'avais une véritable petite amie à présent.

Le délire allait-il s'arrêter un jour ?

## CHAPITRE XVIII

Pendant quelques instants je restai immobile, à réfléchir sur l'ironie cruelle du sort. Après tant d'années d'indépendance et de

solitude, voilà que j'étais soudain harcelé de tous les côtés par des femmes voraces : Deb, Rita, LaGuerta, elles étaient toutes apparemment incapables d'exister sans moi. Et cependant le seul individu avec qui j'avais envie de passer des moments privilégiés faisait l'effarouché, se contentant de laisser des poupées Barbie dans mon congélateur. Était-ce vraiment juste ?

Je glissai une main dans ma poche et tâtai la petite plaque de verre, bien protégée par sa pochette plastique. Je me sentis un peu mieux. Au moins il se passait des

choses. La seule obligation qu'avait la vie, après tout, c'était d'être intéressante, et elle ne manquait pas de l'être à ce moment-là. « Intéressant » était loin d'être le mot approprié. J'aurais facilement donné un an de ma vie pour en savoir plus sur ce feu follet insaisissable qui me tourmentait sans pitié avec son travail d'artiste. De fait, j'avais failli perdre beaucoup plus qu'un an de ma vie à cause du petit interlude Jaworski.

Oui, tout ça était passionnant. Mais disait-on vraiment dans la brigade que j'avais du flair pour les meurtres en série ? C'était très

troublant. Peut-être mon déguisement prudent était-il en passe d'être découvert. J'avais été trop fort trop souvent. Cela pouvait devenir un problème. Mais que pouvais-je faire ? Être idiot, pour changer ? Je n'étais pas sûr de savoir comment, même après toutes ces années d'observation.

Enfin, bon. Je repris le dossier Jaworski, ce pauvre bougre. Après une heure de lecture, j'arrivai à deux conclusions. La première, et la plus importante, c'était que j'allais m'en tirer à bon compte, malgré ma négligence et mon impardonnable irréflexion. La seconde, c'était qu'il

y avait peut-être moyen de faire profiter Deb de cette histoire. Si elle pouvait prouver qu'il s'agissait de l'oeuvre de notre grand Artiste, tandis que LaGuerta continuerait à défendre la théorie du meurtre calqué sur les précédents, Deb, qui était devenue la bête noire de la brigade, pourrait voir sa cote de popularité grimper considérablement. Bien entendu, il ne s'agissait pas exactement du même tueur, mais au point où on en était on n'allait pas pinailler. Et puisque je savais sans l'ombre d'un doute que de nouveaux corps feraient bientôt leur apparition, il

n'y avait pas de quoi s'inquiéter.

Naturellement, dans le même temps, je devais donner les moyens à l'exaspérante LaGuerta de creuser sa propre tombe. Ce qui pouvait aussi, d'ailleurs, par ricochet, me rendre un grand service. Mise au pied du mur, ridiculisée, l'inspecteur essaierait bien entendu de rejeter la responsabilité sur l'imbécile de technicien qui lui avait donné des renseignements erronés : ce débile de Dexter. Et ma réputation pourrait tranquillement sombrer à nouveau dans la médiocrité. Bien sûr, mon poste ne serait pas compromis, étant donné



que j'étais censé analyser des taches de sang et non fournir des conseils de *profiler*. Et ainsi LaGuerta passerait vraiment pour l'idiote qu'elle était tandis que Deborah n'en serait que plus valorisée.

C'était formidable quand tout s'arrangeait aussi bien. J'appelai Deborah.

Je la retrouvai le lendemain à 13 h 30 dans un petit restaurant situé à quelques rues au nord de l'aéroport au fond d'une galerie commerçante, coincé entre un magasin de pièces de voiture et la boutique d'un armurier. C'était un

endroit que nous connaissions bien tous les deux ; ce n'était pas très loin des bureaux de Metro-Dade et on y mangeait les meilleurs sandwiches cubains au monde. Ça paraît un peu bête, peut-être, mais je vous assure qu'il y a des jours où seul un *medianoche* peut faire l'affaire, et en de telles occasions le café Relampago est un lieu incontournable. Les Morgan le fréquentaient depuis 1974.

Quoi qu'il en soit, j'estimais qu'un petit plaisir s'imposait – peut-être pas une célébration à proprement parler, mais du moins la reconnaissance de la bonne

tournure qu'avaient l'air de vouloir prendre les événements. Peut-être devais-je cette humeur si joyeuse à ma petite séance de défoulement avec mon camarade Jaworski l'avant-veille ; j'étais en tout cas inexplicablement gai. Je commandai même un *batido de mamé*, un milk-shake cubain au parfum unique qui évoque un mélange de pastèque, de pêche et de mangue.

Deb, bien entendu, était incapable de partager mon humeur irrationnelle. On aurait dit à la voir qu'elle essayait d'imiter l'expression morne et butée de

certains gros poissons.

« S'il te plaît, Deborah, la suppliai-je. Si tu continues, ton visage va rester coincé comme ça. Les gens vont te prendre pour un mérou.

— C'est sûr qu'ils vont pas me prendre pour un flic, dit-elle. Parce que j'aurai bientôt quitté les rangs.

— Ne dis pas de bêtises. Ne t'ai-je rien promis ?

— Ouais. Tu m'as aussi promis que tout s'arrangerait. Mais tu ne m'avais pas dit comment me regarderait le commissaire Matthews.

— Oh, Deb ! dis-je. Il t'a

*regardée* ? Je suis vraiment désolé.

— Va te faire foutre, Dexter ! Tu n’y étais pas, et puis ce n’est pas ta vie qui est en train de se casser la gueule.

— Je t’avais dit que ce serait un peu rude pendant quelque temps, Deb.

— Eh bien, pour ça t’avais raison. D’après Matthews, je pourrais facilement être suspendue.

— Mais il t’a donné la permission de mettre à profit ton temps libre pour étudier cette affaire d’un peu plus près ? »

Elle émit un grognement.

« Il a dit : “Je ne peux pas vous

en empêcher, Morgan. Mais je suis très déçu. Et je me demande ce qu'aurait dit votre père.”

— Est-ce que tu lui as répondu : « Mon père n'aurait jamais clos l'enquête avec un faux coupable en prison » ? »

Elle eut l'air surprise.

« Non, dit-elle. Mais c'est ce que je pensais. Comment tu as deviné ?

— Mais tu ne l'as pas *dit*, n'est-ce pas, Deborah ?

— Non. »

Je poussai son verre vers elle.

« Bois un peu de *mamé*, frangine. La situation s'améliore. »

Elle me regarda.

« Tu es sûr que tu ne me mènes pas en bateau ?

— Jamais de la vie. Comment le pourrais-je ?

— Le plus facilement du monde.

— Sincèrement, Deb, il faut que tu me fasses confiance. » Elle soutint mon regard quelques secondes puis baissa les yeux. Elle n'avait toujours pas touché à sa boisson, ce qui était vraiment dommage : elle était excellente.

« Je te fais confiance. Mais, très honnêtement, je me demande bien pourquoi. » Elle leva les yeux vers

moi ; une drôle d'expression altérerait légèrement ses traits. « Et parfois je me dis vraiment que je ne devrais pas, Dexter. »

Je lui fis mon beau sourire de grand frère rassurant.

« Dans deux ou trois jours, il va y avoir du nouveau, je te le promets, Deb.

— Tu ne peux pas savoir, dit-elle.

— Je sais que je ne peux pas. Mais je le sais. Avec certitude.

— Comment ça se fait alors que tu aies l'air aussi réjoui ? »

J'avais envie de lui dire : Parce que rien qu'à l'idée je me réjouis



déjà. La pensée de voir encore une de ces merveilles exsangues m'enchante comme rien d'autre... Mais naturellement, ce n'était pas un sentiment que Deb pouvait comprendre, et je me gardai donc de le partager avec elle.

« Je me réjouis pour toi, bien sûr.

— C'est vrai, j'avais oublié », grogna-t-elle.

Mais au moins elle prit enfin une gorgée de son milk-shake.

« Écoute : soit LaGuerta a raison...

— Ce qui veut dire que je suis morte et foutue.

— ... soit LaGuerta a tort, et, dans ce cas, tu es vivante et indemne. Tu me suis jusqu'ici, frangine ?

— Mmm, fit-elle, particulièrement grincheuse malgré les trésors de patience que je déployais.

— Si tu avais à parier, est-ce que tu parierais que LaGuerta voit juste ? De manière générale ?

— En matière de mode, oui, répondit-elle. Elle s'habille vraiment bien. »

Les sandwiches arrivèrent. Le serveur, l'air revêche, les déposa sans un mot au centre de la table et

fila derechef derrière son comptoir. Ils étaient très bons. Je ne sais pas ce qui les rendait meilleurs que les autres *medianoches* en ville, mais ils étaient vraiment incomparables : le pain était croustillant sur le dessus, moelleux à l'intérieur, le porc et les pickles s'équilibraient parfaitement, le fromage fondait à merveille... Un pur délice ! Je pris une grosse bouchée du mien. Deborah jouait avec la paille de son verre.

J'avalai.

« Deb, si ma logique implacable n'arrive pas à te dérider, pas plus qu'un sandwich du Relampago,

alors c'est trop tard. Tu es déjà morte. »

Elle me regarda de son air de mэрou, puis mordit dans son sandwich.

« Il est très bon, dit-elle sans la moindre expression. Tu vois, je me déride. »

La pauvre n'était visiblement pas convaincue, et mon ego en prenait un sacré coup. Après tout, je venais de la régaler de l'un des mets traditionnels de la famille Morgan. Et je lui avais apporté d'excellentes nouvelles, même si elle en doutait encore. Si tout ça n'avait pas réussi à lui redonner le sourire... que

voulez-vous, je ne pouvais pas non plus faire des miracles.

Une chose que je pouvais faire, en revanche, c'était soigner également LaGuerta : ce que j'allais lui servir serait un peu moins appétissant que les sandwiches du Relampago, mais tout aussi savoureux.

Et donc, au cours de l'après-midi, je rendis visite à l'éminent inspecteur, dont le bureau n'était autre qu'un charmant petit box situé dans une vaste pièce découpée en une demi-douzaine de box identiques. Le sien, bien sûr, était le plus élégant ; plusieurs

photographies d'elle-même aux côtés de grandes célébrités étaient accrochées sur le tissu des cloisons. Je reconnus Gloria Estefán, Madonna et Jorge Mas Canosa. J'aperçus sur le bureau, près d'un registre couleur de jade à la reliure de cuir, un élégant porte-plume en onyx vert et une pendule à quartz.

LaGuerta était au téléphone et parlait dans son espagnol de mitraille lorsque je m'approchai. Elle me regarda sans me voir puis détourna les yeux. Mais au bout de quelques secondes son regard revint sur moi. Cette fois elle me regarda avec attention, fronça les

sourcils et dit : « OK, OK *'ta luo* », ce qui est la version cubaine de *hasta luego*. Elle raccrocha et continua à me scruter.

« Vous avez quelque chose pour moi ? finit-elle par dire.

— De bonnes nouvelles, lui annonçai-je.

— Tant mieux, j'en ai bien besoin. »

J'attrapai une chaise pliante avec le pied et la tirai jusque dans son bureau.

« Il n'y a pas le moindre doute, commençai-je tout en m'asseyant, vous avez arrêté le bon type. Le meurtre d'Old Cutler Road a été

commis par quelqu'un d'autre. »

Elle me regarda un moment sans rien dire. J'étais curieux de savoir si elle avait besoin de tout ce temps pour enregistrer l'information et répondre.

« Vous avez des arguments ? me demanda-t-elle enfin. Et des solides ? »

Bien sûr que j'en avais, des arguments personnels même, mais je n'allais pas les lui donner, même si la confession est censée soulager la conscience. Je me lançai plutôt dans une longue démonstration.

« Les faits parlent d'eux-mêmes. C'est on ne peut plus



clair. » Et, pour sûr, c'était clair comme de l'eau de roche, mais j'étais le seul à vraiment le savoir. « Regardez... lui dis-je en lui présentant une feuille sur laquelle j'avais tapé une liste de points soigneusement sélectionnés. Premièrement, la victime est un homme. Toutes les autres étaient des femmes. La victime a été trouvée près d'Old Cutler. Celles de McHale étaient aux abords de Tamiami Trail. Le corps de la victime était relativement intact et a été retrouvé à l'endroit même du meurtre. Celles de McHale étaient découpées en morceaux et avaient

été déposées dans un lieu différent. »

Je poursuivis ; elle écouta attentivement. C'était une excellente liste. J'y avais passé plusieurs heures, cherchant les comparaisons les plus bêtes, les plus évidentes, d'une transparence ridicule, et j'avoue que j'étais content du résultat. LaGuerta joua elle aussi son rôle à merveille. Elle goba tout. Bien sûr, c'était exactement ce qu'elle voulait entendre.

« En bref, dis-je, ce nouveau meurtre m'a tout l'air d'être un règlement de comptes,

probablement en rapport avec la drogue. Le type qui est en prison a bel et bien commis les autres meurtres, et cette affaire est absolument, irrévocablement terminée. Affaire classée. »

Je lui tendis ma liste.

Elle la prit et la regarda un long moment. Elle fronça les sourcils. Ses yeux parcoururent la page plusieurs fois. Le coin de sa lèvre inférieure tressaillit. Puis elle posa soigneusement la feuille sur son bureau sous une grosse agrafeuse vert de jade.

« OK, dit-elle, déplaçant l'agrafeuse pour qu'elle soit

parfaitement alignée avec le bord du registre. OK C'est pas mal. Ça devrait m'aider. » Elle me regarda, les sourcils toujours froncés sous l'effort de la concentration, puis soudain elle me sourit. « OK. Merci, Dexter. »

C'était un sourire tellement inattendu et sincère que si j'avais eu une âme je me serais senti fort coupable, c'est certain.

Elle se leva, le sourire toujours aux lèvres, et avant que je puisse battre en retraite elle avait jeté ses bras autour de mon cou.

« C'est très aimable à vous, dit-elle. Je vous suis TRÈS

reconnaissante. »

Et elle frotta son corps contre le mien d'une façon plus que suggestive. Elle ne pouvait tout de même pas vouloir... Enfin quoi, imaginez un peu ! Cette femme qui défendait la moralité publique, juste là, en public... Cela dit, même dans l'intimité d'une chambre forte au fin fond d'une banque je n'aurais pas apprécié qu'elle se frotte à moi. Sans compter que je venais délibérément de lui donner les moyens de creuser sa propre tombe, ce qui ne semblait pas exactement le genre de chose qu'on célèbre en... Non mais vraiment ! Le monde

entier était-il devenu fou ? Que se passait-il avec les humains ? Ne pensaient-ils tous vraiment qu'à ça ?

Me sentant au bord de la panique, j'essayai de me libérer de son étreinte.

« S'il vous plaît, inspecteur...

— Appelez-moi Migdia », dit-elle en se cramponnant et se frottant encore davantage.

Elle avança la main vers le devant de mon pantalon et je fis un bond. Si l'effet positif de ma réaction fut d'éloigner l'inspecteur lascive, l'effet négatif fut qu'elle en perdit l'équilibre, heurta le bureau

avec sa hanche puis trébucha sur sa chaise avant de s'étaler de tout son long par terre.

« Je, euh... Il faut vraiment que je retourne travailler, bredouillai-je. J'ai un truc important... »

Mais le plus important pour moi était de me sauver de là le plus vite possible ; je sortis donc du box, son regard rivé sur moi.

Ça n'avait pas l'air d'être un regard particulièrement amical.

## CHAPITRE XIX

Je me réveillai debout devant le lavabo avec l'eau qui coulait. J'eus un moment de panique totale, le sentiment d'être complètement



désorienté ; mon coeur cognait à toute vitesse tandis que mes paupières encore collées essayaient de cligner pour ajuster ma vision. Le lieu clochait. Le lavabo n'était pas comme il devait être. Je n'étais même pas sûr de savoir qui j'étais. Dans mon rêve, je m'étais retrouvé debout devant mon lavabo avec l'eau qui coulait, mais c'était un autre lavabo. J'avais été occupé à me laver les mains, frottant fort avec le savon, cherchant à débarrasser ma peau de la plus infime particule de cet horrible sang rouge, et je rinçais avec une eau si chaude que ma peau en devenait

toute rose, comme neuve, aseptisée. Et la chaleur de l'eau mordait davantage encore après la fraîcheur de la pièce que je venais de quitter : la salle de jeux, la pièce des meurtres, la pièce des incisions sèches et nettes.

Je fermai le robinet et restai là un moment, à vaciller contre le rebord froid de la vasque. Cela avait semblé si réel, si différent des rêves que je connaissais. Et je revoyais la pièce avec une telle clarté. Il me suffisait de fermer les yeux pour la voir.

*Je me tiens au-dessus de la femme, je la regarde se tendre et se*

*courber sous le ruban adhésif qui la retient, je vois l'effroi terrible grandir dans ses yeux ternes et se muer en impuissance, et je sens l'immense vague d'extase enfler en moi et jaillir dans mon bras jusque dans le couteau. Et alors que je soulève le couteau pour commencer...*

*... mais ce n'est pas le commencement. Car sous la table il y en a une autre, déjà sèche et soigneusement emballée. Et tout au bout de la pièce il y en a encore une qui attend son tour avec une terreur désespérée comme je n'en ai jamais vu auparavant malgré le*

*côté désormais familier et nécessaire, et cette libération inévitable est si complète qu'elle m'envahit d'une énergie propre et pure plus enivrante que...*

*Trois.*

*Il y en a trois, cette fois.*

J'ouvris les yeux. C'était bien moi dans le miroir. Salut, Dexter ! T'as fait un rêve, mon vieux ? Intéressant, non ? Trois, cette fois, hein ? Mais ce n'était qu'un rêve. Rien de plus. Je souris à mon reflet, testant les muscles du visage, l'air absolument pas convaincu. Et, si grisant que cela ait pu être sur le moment, j'étais réveillé à présent et

je me retrouvais simplement avec la gueule de bois et les mains mouillées.

Ce qui aurait dû être un interlude plaisant dans mon inconscient me rendait perplexe et fébrile. J'étais rempli d'effroi à l'idée que mon esprit s'était fait la malle et m'avait laissé là en plan. Je revis mes trois camarades de jeux solidement ligotées et j'eus envie de les rejoindre et de continuer. Mais je pensai à Harry et sus que je ne pouvais pas. J'étais écartelé entre un souvenir et un rêve, et je n'aurais pu dire lequel des deux m'attirait le plus.

Ce n'était plus drôle du tout. Je voulais qu'on me rende mon cerveau, maintenant.

Je me séchai les mains et regagnai mon lit, mais la nuit n'avait plus de sommeil en réserve pour ce pauvre Dexter dérangé. Je restai donc allongé sur le dos à contempler les ombres noires danser au plafond jusqu'à ce que le téléphone sonne, à 5 h 45.

« Tu avais raison, dit Deb à peine eus-je décroché.

— Ravi de l'apprendre, dis-je, faisant un effort surhumain pour retrouver ma bonne humeur habituelle. À propos de quoi ?

— De tout, répondit Deb. Je suis sur la scène d'un crime à Tamiami Trail. Et tu ne devineras jamais !

— J'avais raison ?

— C'est lui, Dexter. Ça ne peut être que lui. Et c'est sacrément tape-à-l'oeil...

— C'est-à-dire, Deb ? » lui demandai-je, pensant trois corps. J'espérais qu'elle ne le dirait pas, mais j'étais surexcité à l'idée qu'elle ne pouvait que le dire.

« On dirait qu'on a affaire à des victimes multiples », répondit-elle.

Une décharge parcourut mon corps, du creux de mon ventre

jusqu'au sommet de la tête, comme si j'avais avalé une batterie sous tension. Mais je m'efforçai de trouver une réplique intelligente bien dans mon style.

« C'est formidable, Deb ! Tu t'exprimes comme un rapport de police.

— Ouais, enfin. Je commence à me dire qu'un jour je finirai peut-être par en écrire. Mais je suis contente que ce ne soit pas pour cette affaire. C'est vraiment trop bizarre. LaGuerta ne sait pas quoi en penser.

— Ni comment penser, d'ailleurs. Qu'est-ce que ça a de



bizarre, Deb ?

— Il faut que j'y aille, dit-elle brusquement. Ramène-toi, Dexter. Il faut que tu voies ça. »

Le temps que j'arrive sur place, la barrière avait été assaillie par une foule compacte, composée en grande partie de journalistes. C'est toujours très difficile de se frayer un chemin parmi un groupe de journalistes qui ont flairé l'odeur du sang. On ne s'en douterait pas. À l'écran ils ont l'air de mauviettes souffrant de lésions cérébrales et de graves troubles alimentaires. Et pourtant, placez-les devant un

barrage de police, et un véritable miracle se produit. Ils deviennent forts, agressifs, soudain désireux et capables de bousculer tous les obstacles qui se dressent devant eux, matériels ou humains, et de les piétiner allègrement. C'est un peu comme ces histoires qu'on raconte sur des vieilles mères qui parviennent à soulever un camion sous lequel leur enfant est bloqué. La force surgit d'une réserve secrète ; et, par le plus grand des mystères, à la moindre trace d'hémoglobine, ces créatures anorexiques arrivent à vaincre toutes les difficultés. Sans même

déranger un seul cheveu de leur coiffure.

Heureusement, l'un des agents de police me reconnut.

« Laissez-le passer, dit-il aux journalistes. Laissez-le passer, s'il vous plaît.

— Merci, Julio, lui dis-je. On dirait qu'il y en a davantage chaque année.

— Quelqu'un doit les cloner, maugréa-t-il. Pour moi, ils sont tous pareils. »

Je me baissai pour passer sous le ruban jaune et, alors que je me redressais de l'autre côté, j'eus la curieuse sensation que l'on avait

trafiqué la teneur en oxygène de l'atmosphère. Je me tenais sur le terrain poussiéreux d'un chantier de construction. On y construisait ce qui allait sans doute devenir un immeuble de bureaux de trois étages, à l'usage de petits promoteurs immobiliers. Et tandis que je m'approchais lentement, observant l'activité qui se déployait autour du bâtiment inachevé, je savais que ce n'était pas une coïncidence si nous étions tous réunis ici. Ce tueur ne laissait jamais rien au hasard. Tout était mûrement réfléchi, soigneusement agencé dans un but esthétique, régi

par une nécessité artistique.

Nous étions sur un chantier parce que c'était nécessaire. Il nous adressait un message, comme je l'avais prédit à Deborah. Vous n'avez pas le vrai coupable, nous disait-il. *Vous avez coffré un crétin parce que vous êtes vous-mêmes des crétins. Vous êtes tous trop bêtes pour le voir ; il faut que je vous mette le nez dessus. Voilà, c'est fait.*

Mais au-delà de cette déclaration qu'il faisait à la police et au public, c'était surtout à moi qu'il s'adressait. Il me narguait, me raillait, en citant un passage de mon

propre travail bâclé. Il avait apporté les corps sur ce chantier parce que j'avais moi-même tué Jaworski sur un chantier. Il jouait avec moi ; il montrait à tout le monde l'ampleur de son talent et il disait à l'un d'entre nous – moi – qu'il savait. *Je sais ce que tu as fait, et je peux le faire aussi. Mieux que toi.*

Je suppose que cela aurait dû m'inquiéter un peu.

Mais non.

J'en étais presque pris de vertiges ; je me sentais comme une collégienne face au capitaine de l'équipe de football qui lui a enfin proposé de sortir avec lui. Qui ça,

moi ? T'es sûr que tu ne te trompes pas ? Ça alors ! Vraiment ? J'en ai le rouge qui me monte aux joues.

J'inspirai profondément et essayai de me convaincre que j'étais une fille sage qui ne faisait pas ce genre de choses. Mais je savais que LUI les faisait et je mourais d'envie de le suivre. S'il te plaît, Harry ?

Quelle que soit l'envie que j'avais de jouer avec mon nouvel ami, il me fallait à tout prix trouver ce tueur. Je devais le voir, lui parler, me prouver qu'il était réel et que...

Que quoi ?

Qu'il n'était pas moi ?

Que ce n'était pas moi qui

commettais ces actes terribles mais fascinants ?

Comment pouvais-je penser cela ? C'était une ineptie, absolument indigne de l'attention de mon cerveau, autrefois si fier. Sauf que... maintenant que l'idée s'était fourrée dans ma tête, je n'arrivais pas à la faire déguerpir. Et si c'était vraiment moi ? Et si, d'une façon ou d'une autre, j'avais commis tous ces actes sans le savoir ? C'était impossible, bien sûr, totalement impossible, mais...

Je m'étais réveillé devant le lavabo, en train de frotter mes mains pleines de sang après un



« rêve » au cours duquel je m'étais soigneusement et joyeusement couvert les mains de sang en faisant des choses que d'ordinaire je rêvais seulement de faire. Et puis je savais aussi des choses sur la série de meurtres présente, des choses que, rationnellement, je n'aurais pas dû savoir à moins que...

À moins que rien du tout. Prends un calmant, Dexter. Respire, espèce d'imbécile : fais entrer l'oxygène, expulse les toxines. Ce n'était qu'un symptôme de plus du crétinisme dont j'étais atteint depuis peu. Je devenais prématurément sénile à force de

mener une vie aussi saine. Il fallait reconnaître que j'avais connu quelques moments de bêtise humaine ces derniers temps. Et alors ? Ça ne prouvait pas pour autant que j'étais humain. Ou que j'étais devenu créatif dans mon sommeil.

Non, bien sûr que non. Ça ne signifiait rien de tel. Alors... qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ?

J'étais parti du principe que je devenais tout simplement cinglé, que je perdais la boule petit à petit. Très rassurant... Mais si j'étais prêt à admettre cette possibilité, pourquoi ne pas accepter l'idée que

j'avais commis quelques frasques fort plaisantes dont je ne me souvenais pas, excepté sous l'aspect de rêves fragmentés ? La folie était-elle vraiment plus facile à admettre que l'inconscience ? Après tout, ce n'était qu'une forme exagérée de somnambulisme. Le « somnanmeurtre ». Probablement très courant. Pourquoi pas ? Je cédaï déjà à intervalles réguliers la place du conducteur de ma conscience chaque fois que le Passager Noir partait en virée. Ce n'était pas si extravagant de croire que la même situation se reproduisait, mais sous une forme

légèrement différente : désormais le Passager Noir empruntait ma voiture pendant que je dormais.

Quelle autre explication trouver ? Mon corps astral prenait peut-être le relais durant mon sommeil et réglait ses vibrations sur l'aura du tueur, en raison de nos liens dans une vie passée. Oui, bien sûr... J'aurais pu y croire si j'avais vécu en Californie. Mais à Miami, c'était plus difficile. Et donc, si arrivant sur les lieux j'y trouvais trois corps disposés d'une façon qui m'était vaguement familière, il me faudrait sérieusement me demander si je n'étais pas l'auteur

du message. Cette possibilité n'était-elle pas plus convaincante que l'idée d'une espèce de télépathie inconsciente ?

J'étais parvenu au pied de l'escalier extérieur du bâtiment. Je m'arrêtai là un instant et fermai les yeux, prenant appui contre le mur en béton brut. La paroi était un peu plus fraîche que l'air, et rêche au toucher. J'y écrasai ma joue, avec une sensation de plaisir et de douleur mélangés. J'avais beau désirer très fort monter voir ce qu'il y avait à voir, je voulais tout autant ne pas y aller. *Parle-moi,* murmurai-je à mon Passager Noir.

*Dis-moi ce que tu as fait.*

Mais naturellement aucune réponse ne vint, hormis le lointain petit ricanement habituel. Qui ne m'était d'aucun secours. Je me sentais nauséeux, pris de légers vertiges, incertain, et ça ne me plaisait pas du tout d'être ainsi soudain sujet aux émotions. Je pris trois longues respirations, me redressai puis ouvris les yeux.

Le brigadier Doakes me scrutait à un mètre de distance, le pied posé sur la première marche de l'escalier. Son visage était figé en un masque noir plein d'une hostilité curieuse, pareil à un rottweiler qui veut vous

arracher un bras mais aimerait bien savoir d'abord quel goût vous avez. Et il y avait une expression au fond de son regard que je n'avais jamais vue chez personne, si ce n'est dans mon miroir. C'était comme un vide profond et permanent né du spectacle de la comédie humaine dans toute sa splendeur...

« À qui tu parles ? me demanda-t-il, découvrant des dents luisantes et avides. Ya quelqu'un d'autre là-dedans avec toi ? »

Ces mots et l'air entendu qu'il eut en les prononçant m'atteignirent en plein ventre, me tordant l'estomac. Pourquoi choisir

ces mots ? Que voulait-il dire par « là-dedans avec toi » ? Se pouvait-il qu'il connaisse l'existence du Passager Noir ? Impossible ! À moins que...

Doakes savait ce que j'étais vraiment.

Exactement comme j'avais su pour la Dernière Infirmière.

La Chose enfouie à l'intérieur se manifeste à grands cris lorsqu'elle reconnaît ses semblables. Le brigadier Doakes avait-il son propre Passager ? Comment était-ce possible ? Un brigadier homicide, un prédateur à la Dexter ? Inconcevable. Mais



comment l'expliquer autrement ? J'étais interloqué, et pendant d'interminables secondes je restai là à le fixer. Il soutint mon regard.

Au bout d'un moment il secoua la tête, sans me quitter des yeux.

« Un de ces jours, dit-il. Toi et moi...

— La prochaine fois, c'est promis, lui dis-je avec toute la bonne humeur dont j'étais capable. En attendant, si vous permettez... »

Il restait là sans bouger, bloquant la cage d'escalier, le regard rivé sur moi. Mais il finit par hocher légèrement la tête et se rangea sur le côté.

« Un de ces jours... » répéta-t-il tandis que je le contournais et commençais à monter.

Le choc de cette rencontre m'avait instantanément tiré de mon petit délire paranoïaque. Bien sûr que je ne commettais pas des meurtres inconscients. Hormis l'absurdité même de l'hypothèse, c'eût été un gâchis impensable de commettre de tels actes sans pouvoir s'en souvenir ensuite. Il devait y avoir une autre explication, froide et simple. De toute façon, je n'étais pas le seul dans mon entourage, apparemment, à être doté d'une créativité débridée.

N'oubliez pas que je vivais à Miami, entouré de créatures dangereuses comme le brigadier Doakes.

Je grimpai rapidement les escaliers, sentant une décharge d'adrénaline me parcourir, redevenu moi-même, pour ainsi dire. Mon pas était leste et souple, en partie peut-être parce que je fuyais le bon brigadier. Mais, en réalité, j'étais impatient à présent de voir ce dernier outrage à la moralité publique. Par simple curiosité, rien de plus. Je n'allais pas, bien sûr, trouver mes propres empreintes sur les lieux.

Je montai jusqu'au deuxième.

Certaines cloisons étaient déjà en place, mais l'essentiel de l'étage était encore dépourvu de murs. Alors que je débouchais sur le palier et pénétrais dans l'espace ouvert devant moi, je vis Angel-aucun-rapport accroupi au centre de la pièce, immobile. Ses coudes étaient plantés sur ses genoux, ses mains soutenaient sa tête, et il regardait droit devant lui. Je m'arrêtai, stupéfait. C'était une des choses les plus surprenantes que j'aie jamais vues : un technicien de la brigade criminelle de Miami cloué sur place par ce qu'il avait trouvé sur la scène d'un crime.

Et ce qu'il avait trouvé était encore plus intéressant.

Une scène digne du plus sombre des mélodrames : un vaudeville pour les vampires. Exactement comme sur le chantier où j'avais tué Jaworski, il y avait une pile de placoplâtre enveloppé de film plastique. Elle avait été poussée contre un mur et était inondée de lumière, celle que diffusaient les lampes du chantier ainsi que quelques autres installées par l'équipe de police.

Par-dessus le placoplâtre, rehaussé comme un autel, se trouvait un établi noir portatif. Il

avait été scrupuleusement centré pour que la lumière vienne l'éclairer comme il faut, ou plutôt pour qu'elle éclaire comme il faut ce qui avait été disposé sur l'établi.

Et, bien sûr, il s'agissait d'une tête de femme. Sa bouche enserrait le rétroviseur d'une voiture ou d'une camionnette, ce qui étirait le visage dans une expression de surprise presque comique.

Au-dessus à gauche se trouvait une deuxième tête. Le corps d'une poupée Barbie avait été placé sous son menton, donnant ainsi l'impression d'une énorme tête accolée à un corps minuscule.

À droite, on apercevait la troisième tête. Elle avait été fixée sur un morceau de placoplâtre, les oreilles soigneusement clouées au moyen de vis spéciales. Pas la moindre flaque de sang ne venait gâcher l'oeuvre exposée. Les trois têtes étaient exsangues.

Un miroir, une Barbie et du placoplâtre.

Trois victimes.

Parfaitement sèches.

Bonjour, Dexter.

Il n'y avait pas le moindre doute. La Barbie était une allusion très claire à celle que j'avais

retrouvée dans mon congélateur. Le miroir se référait à la tête lancée sur la voie surélevée, et le placoplâtre à Jaworski. Ou bien le tueur savait tout ce qui se passait dans ma tête, au point qu'il aurait presque pu être moi, ou bien il était vraiment moi.

Je pris une longue inspiration, respirant d'une manière saccadée. Je suis à peu près certain que nous n'éprouvions pas le même sentiment, mais j'avais envie de m'accroupir au centre de la pièce à côté d'Angel-aucun-rapport. Il fallait que je retrouve mes facultés mentales, et le sol semblait l'endroit idéal pour commencer.



Mais je m'aperçus que je m'approchais lentement de l'autel, tiré vers l'avant comme si je me tenais sur des rails bien huilés. Je ne pouvais ni m'arrêter, ni ralentir, ni rien faire d'autre qu'avancer. Je ne pouvais que regarder, m'extasier, et me concentrer pour bien faire rentrer l'air dans mes poumons puis l'expulser correctement. Et je me rendis compte peu à peu que je n'étais pas le seul qui n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait.

Dans le cadre de mon métier – sans parler de mon hobby –, je m'étais trouvé sur les lieux de centaines de meurtres, dont

certains étaient si horribles et révoltants que même moi j'avais été choqué. Et pour chacun de ces meurtres l'équipe de Metro-Dade s'était activée et avait fait son travail d'une manière décontractée et professionnelle. Chaque fois, il y avait eu des gens qui sirotaient leur café tranquillement, d'autres qui mangeaient des *pasteles* ou des doughnuts ; il y avait toujours eu quelqu'un pour discuter ou plaisanter tout en épongeant le sang. Sur chaque scène de crime, j'avais toujours vu des gens si peu impressionnés par le carnage qu'ils auraient pu tout aussi bien se

trouver à une kermesse organisée par leur paroisse.

Jusqu'à aujourd'hui.

Cette fois, la vaste salle en béton brut était anormalement silencieuse. Les policiers et les techniciens se tenaient par petits groupes de deux ou de trois, comme s'ils avaient peur de rester seuls, et regardaient simplement ce qui était exposé à l'autre bout de la pièce. Si quelqu'un avait le malheur de faire un léger bruit, tout le monde sursautait et fusillait l'importun du regard. C'était un spectacle d'une étrangeté si profondément comique que j'aurais éclaté de rire si je

n'avais pas été moi aussi absorbé par la scène, comme tous les abrutis.

En étais-je l'auteur ?

C'était magnifique, quoique d'une façon horrible, bien sûr. Mais la disposition était parfaite, fascinante, superbement exsangue. Cela témoignait d'un grand esprit et d'un merveilleux sens de la composition. Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour transformer ce tableau en une véritable oeuvre d'art. Quelqu'un qui avait du style, du talent et une conception du divertissement un peu morbide. De ma vie, je n'avais

connu qu'une seule personne qui combinait ces particularités.

Pouvait-il donc s'agir de Dexter le dormeur détraqué ?

## CHAPITRE XX

Je me tenais aussi près que possible du tableau sans pour autant le toucher, me contentant de regarder. On n'avait pas encore

cherché d'éventuelles empreintes sur le petit autel ; rien n'avait été bougé, mais je me doutais que des photos avaient déjà été prises. Oh, comme j'aurais voulu pouvoir rapporter chez moi une de ces photos ! En format poster et en couleur, s'il vous plaît, couleur livide. Si c'était moi l'auteur, j'étais un bien meilleur artiste que je ne l'avais jamais soupçonné. Même à cette distance, les têtes semblaient flotter dans l'espace, suspendues au-dessus de la terre mortelle dans une parodie de paradis éternel et exsangue, littéralement disjointes de leurs corps...

Leurs corps... Je jetai un coup d'oeil autour de moi. Je ne les voyais nulle part ; aucune trace des paquets soigneusement emballés. Il n'y avait que la pyramide des têtes.

Je restai absorbé. Au bout d'un moment, Vince Masuoka sembla s'approcher au ralenti, la bouche ouverte, la figure pâle.

« Dexter », dit-il.

Et il secoua la tête.

« Salut, Vince », dis-je. Il secoua la tête de nouveau. « Où sont les corps ? »

Il resta là, les yeux rivés devant lui, sans répondre. Puis il me regarda avec un air d'innocence



perdue.

« Ailleurs », répondit-il.

On entendit une cavalcade dans l'escalier et le charme fut rompu. Je m'éloignai de la scène tandis que LaGuerta faisait son entrée, accompagnée d'un petit groupe de journalistes triés sur le volet : Nick Machinchose et Rick Sangre, de la chaîne de télévision locale, et Eric le Viking, un chroniqueur de presse un peu singulier mais respecté. Pendant quelques instants l'animation fut à son comble dans la pièce. Nick et Eric avisèrent la scène et se précipitèrent aussitôt vers l'escalier, les mains sur la

bouche. Rick Sangre fronça ostensiblement les sourcils, examina l'éclairage, puis se tourna vers LaGuerta.

« Est-ce qu'il y a une prise de courant quelque part ? Il faut que je fasse venir mon caméraman », dit-il.

LaGuerta secoua la tête.

« Attendez les autres, dit-elle.

— Il me faut des images », insista Rick Sangre.

Le brigadier Doakes apparut derrière lui. Le reporter se retourna.

« Pas de caméra », dit Doakes.

Sangre ouvrit la bouche, observa un instant Doakes, puis

referma la bouche. Une fois de plus, les qualités indéfectibles du bon brigadier étaient mises en évidence. Il s'éloigna et alla se poster auprès des morceaux de cadavres exposés, comme s'il s'agissait d'une expérience scientifique présentée lors d'un salon et qu'il en fût le dépositaire.

Un bruit de toux forcée nous parvint depuis la porte ; Nick Machinchose et Eric le Viking réapparurent en haut des escaliers, la démarche lente et traînante, tels deux vieillards. Eric s'obligeait à ne pas regarder l'affreux spectacle ; Nick essayait de ne pas regarder,

mais sa tête ne cessait de se tourner de ce côté-là, et il devait la ramener brusquement chaque fois pour faire face à LaGuerta.

Celle-ci commença à parler. Je m'approchai afin de pouvoir l'entendre.

« Je vous ai demandé de venir voir cette scène avant que nous autorisions une présence médiatique officielle... expliqua-t-elle.

— Mais on peut traiter l'affaire de manière officieuse ? »  
l'interrompt Rick Sangre.

LaGuerta ne releva pas.

« On ne veut pas que les

médias commencent à échafauder des théories fumeuses sur cette affaire, poursuivit-elle. Comme vous pouvez le constater, il s'agit d'un crime vicieux et bizarre... » Elle marqua une pause, puis dit avec une extrême prudence : « Qui Ne Ressemble En Rien À Ce Que Nous Avons Pu Voir Avant. »

On pouvait presque l'entendre parler en majuscules.

Nick Machinchose laissa échapper un « Ah ? » et eut l'air pensif. Eric le Viking saisit immédiatement.

« Oh oh ! Attendez une minute, lança-t-il. Vous êtes en train de dire

qu'il s'agit d'un nouveau tueur ?  
D'une série de meurtres  
entièrement différente ? »

LaGuerta lui adressa un regard  
lourd de sens.

« Bien sûr, il est trop tôt pour  
affirmer quoi que ce soit, dit-elle,  
très affirmative pourtant, mais il  
faut rester logique, n'est-ce pas ?  
Primo », elle leva un doigt en l'air,  
« on a un type qui a avoué les  
autres trucs. Il est en prison et on  
ne l'a pas libéré cette nuit pour qu'il  
fasse tout ça. Ensuite, ce cas ne  
ressemble à rien de ce que j'ai pu  
voir avant. Cette fois, elles sont  
trois et elles sont disposées bien

joliment. Vous me suivez ? »

Grâce à Dieu, elle avait remarqué...

« Pourquoi je ne peux pas faire venir mon caméraman ? demanda Rick Sangre.

— N'y avait-il pas un miroir aussi pour l'un des autres meurtres ? s'enquit faiblement Eric le Viking, s'efforçant à tout prix de ne pas regarder.

— Avez-vous identifié les, euh... ? » demanda Nick Machinchose. Sa tête commença à se tourner vers le fond de la pièce mais il se reprit à temps. « Est-ce que les victimes sont des

prostituées, inspecteur ?

— Écoutez », dit LaGuerta. Elle avait l'air un peu agacée, et une pointe d'accent cubain colora sa voix l'espace d'une seconde. « Laissez-moi vous *expliquer* quelque chose... Je me fiche que ce soit des prostituées. Je me fiche qu'il y ait un miroir. Je me fous de tout ça. » Elle reprit son souffle et poursuivit, beaucoup plus calme. « On a l'autre tueur qui est sous les verrous. On a un aveu. Là, c'est une affaire entièrement nouvelle, d'accord ? Voilà ce qui compte. Vous voyez vous-mêmes : c'est différent.



— Alors pourquoi êtes-vous chargée de l'enquête ? » demanda Eric le Viking – très justement, pensai-je.

LaGuerta montra des dents de requin.

« Parce que j'ai résolu l'autre affaire, répondit-elle.

— Mais vous êtes sûre qu'il s'agit vraiment d'un nouveau tueur, inspecteur ? demanda Rick Sangre.

— Ça ne fait aucun doute. Je ne peux pas vous donner de détails, mais j'ai des analyses de labo pour preuves. »

J'étais certain qu'elle se référait à moi. J'en tressaillis de fierté.

« Mais c'est drôlement similaire, tout de même. Même quartier, même technique grosso modo... » commença Eric le Viking.

LaGuerta le coupa.

« Rien à voir, dit-elle. Rien à voir.

— Vous êtes donc absolument convaincue que McHale a commis tous les autres meurtres et que ceux-ci sont l'oeuvre d'un deuxième tueur, dit Nick Machinchose.

— Parfaitement, répondit LaGuerta. Du reste, je n'ai jamais dit que McHale avait commis les autres. »

Pendant un instant, les

journalistes en oublièrent la déception de ne pas avoir pu filmer.

« Quoi ? » finit par articuler Nick Machinchose.

LaGuerta rougit.

« Je n'ai jamais dit que McHale était coupable. McHale a dit qu'il était coupable, d'accord ? Qu'est-ce que je suis censée faire ? Lui dire : "Rentrez chez vous, je ne vous crois pas" ? »

Eric le Viking et Nick Machinchose échangèrent un regard éloquent. J'aurais fait de même si seulement j'avais eu quelqu'un en face de moi. Je me contentai de jeter un coup d'oeil

furtif à la tête centrale sur l'autel. Elle ne me fit pas exactement un clin d'oeil, mais je suis sûre qu'elle était aussi stupéfaite que moi.

« C'est n'importe quoi », marmonna Eric.

Mais Rick Sangre sauta sur l'occasion.

« Accepteriez-vous qu'on interviewe McHale ? demanda-t-il. En présence d'une caméra ? »

L'arrivée du commissaire Matthews nous épargna la réponse de LaGuerta. Il fit irruption en haut de l'escalier et se figea dès qu'il aperçut la petite oeuvre d'art.

« Nom de Dieu ! » s'exclama-t-

il. Puis il avisa les trois journalistes aux côtés de LaGuerta. « Qu'est-ce que vous foutez là, vous autres ? » lança-t-il.

LaGuerta jeta un regard circulaire dans la pièce, mais personne ne vint à sa rescousse.

« Je les ai laissés monter, finit-elle par dire. Officieusement. À titre strictement confidentiel.

— Vous n'avez pas dit “à titre confidentiel”, lâcha Rick Sangre. Vous avez juste dit “officieusement”. »

LaGuerta lui lança un regard furieux.

« “Officieusement” et

“confidentiellement”, c’est du pareil au même.

— Sortez ! vociféra Matthews.

Et ça, c’est officiel. Sortez ! »

Eric le Viking se racla la gorge.

« Commissaire, pensez-vous, comme l’inspecteur LaGuerta, qu’on a affaire à une nouvelle série de meurtres et à un tueur différent ?

— Sortez, répéta Matthews. Je répondrai aux questions en bas.

— Il faut que je filme, dit Rick Sangre. J’en ai pour une minute. »  
Matthews fit un signe du côté de la sortie.

« Brigadier Doakes ? »

Doakes surgit aussitôt et saisit le coude de Rick Sangre.

« Messieurs... » dit-il de sa voix douce et glaçante.

Les trois journalistes le fixèrent des yeux. Je vis Nick Machinchose avaler sa salive. Puis ils firent tous volte-face sans broncher et sortirent au pas.

Matthews les regarda partir. Quand ils furent hors de portée de voix, il se tourna vers LaGuerta.

« Inspecteur, dit-il d'une voix si hargneuse qu'il devait s'inspirer de Doakes, si vous me refaites ce genre de plan foireux vous devrez vous estimer heureuse qu'on vous offre

un poste d'agent de sécurité sur le parking de Walmart. »

LaGuerta vira au vert, puis au cramoisi.

« Commissaire, je voulais juste... » commença-t-elle.

Mais Matthews avait déjà tourné les talons. Il rajusta sa cravate, lissa ses cheveux d'une main et dévala l'escalier à la suite des journalistes.

Je me tournai pour admirer l'autel à nouveau. Rien n'avait changé, mais ils commençaient à prendre les empreintes. Ensuite ils démonteraient tout pour analyser les divers éléments. Ce ne serait



bientôt plus qu'un magnifique souvenir.

Je sortis et redescendis lourdement l'escalier, afin de trouver Deborah.

À l'extérieur, Rick Sangre s'activait auprès d'une caméra. Le commissaire Matthews se tenait dans la lumière des projecteurs, plusieurs micros sous le nez, et prononçait déjà sa Déclaration Officielle.

« ... la politique de cette brigade a toujours été de laisser une certaine autonomie à l'inspecteur chargé d'une enquête, jusqu'au point où il apparaît évident qu'une

série d'erreurs de jugement majeures remet en question les compétences de l'inspecteur. Ce moment n'est pas encore venu, mais je suis de très près la situation. Compte tenu des enjeux pour notre communauté... »

J'aperçus Deborah et allai la rejoindre. Elle était postée près de la ligne de ruban jaune, vêtue de son uniforme bleu.

« Jolie tenue, lui dis-je.

— Moi, j'aime, dit-elle. Tu as vu ?

— J'ai vu. J'ai aussi vu le commissaire Matthews discuter du cas avec l'inspecteur LaGuerta. »

Deborah retint sa respiration.

« Qu'est-ce qu'ils ont dit ? »

Je lui tapotai le bras.

« Je crois qu'un jour j'ai entendu papa utiliser une expression imagée qui conviendrait bien ici : "T'aurais dû voir comme il lui a soufflé dans les bronches." Tu la connaissais celle-là ? »

Deborah eut l'air surprise, puis contente.

« C'est super ! Maintenant, j'ai vraiment besoin de ton aide, Dex.

— Parce que bien sûr jusqu'à présent je ne t'ai pas aidée, c'est ça ?

— Je ne sais pas ce que tu t'es

imaginé faire, mais ça ne suffit pas.

— Tu es injuste, Deb. Et vraiment désobligeante. Tu es bien sur la scène d'un crime, non ? Avec ton uniforme, qui plus est. Tu préfères ta tenue de vamp ? »

Elle tressaillit.

« Là n'est pas la question. Depuis le début tu me caches des choses sur cette affaire ; maintenant je veux tout savoir. »

L'espace de quelques secondes je ne sus que répondre ; toujours une situation embarrassante. J'étais loin de penser qu'elle était aussi perspicace.

« Enfin, Deborah...

— Écoute, tu t'imagines que je ne comprends rien à toutes ces combines politiques, et c'est peut-être vrai que je suis moins habile que toi à ce jeu-là, mais je sais très bien qu'ils vont tous chercher uniquement à sauver leur peau, pour l'instant. Et donc personne ne va avancer le véritable travail d'enquête.

— Ce qui veut dire que tu vois là l'occasion de t'y atteler ? Bravo, Deb !

— Ça veut aussi dire que j'ai plus que jamais besoin de ton aide. » Elle tendit la main et pressa la mienne. « S'il te plaît, Dexy. »

Je ne sais pas ce qui me surprit le plus : sa lucidité, son geste, ou le fait qu'elle emploie ce surnom. Je ne l'avais plus entendue m'appeler ainsi depuis mes dix ans. Qu'elle en ait eu ou non l'intention, en m'appelant Dexy elle nous replaçait d'emblée dans l'univers de Harry, un monde où la famille comptait et où les obligations étaient aussi réelles que les prostituées décapitées. Que pouvais-je dire ?

« Bien sûr, Deborah », répondis-je.

Dexy... C'en était presque assez pour faire naître en moi des émotions.

« Parfait », dit-elle. Elle retrouva un ton très professionnel – un revirement incroyablement rapide qui m'époustoufla. « Bon, qu'est-ce qui est le plus urgent pour l'instant ? demanda-t-elle avec un signe de tête vers le deuxième étage.

— Trouver les corps, dis-je. D'après ce que tu as pu comprendre, y a-t-il quelqu'un qui les cherche ? »

J'eus droit à un de ses nouveaux regards de Flic Chevronné, plein d'amertume.

« D'après ce que j'ai compris, tous les policiers sont chargés

d'empêcher les caméras d'approcher, et non d'enquêter sur cette affaire.

— Très bien, dis-je. Si on arrive à trouver les corps, on aura peut-être une petite longueur d'avance.

— D'accord. Où est-ce qu'on cherche ? »

C'était une excellente question, sur laquelle, naturellement, je coinçais. J'ignorais absolument où il fallait chercher. Les membres avaient-ils été laissés dans la pièce des meurtres ? J'en doutais ; ça faisait un peu désordre, et si le tueur voulait à nouveau utiliser cette pièce, ce serait impossible



avec tout ce fatras dégoûtant.

Bon. Il fallait donc partir du principe que le reste des carcasses avait été déposé ailleurs. Mais où ?

Ou alors... J'y pensai tout à coup, la véritable question était peut-être : pourquoi ? L'exposition des têtes obéissait à un motif précis. Quelle raison pouvait avoir le tueur de placer les corps ailleurs ? Simple dissimulation ? Non. Rien n'était jamais simple avec lui, et de toute évidence la dissimulation n'était pas son souci majeur. Surtout à ce moment, alors qu'il cherchait à en mettre plein la vue. Dans ce cas, où voudrait-il laisser son tas de

morceaux de corps ?

« Alors ? m'interrogea Deborah. Qu'est-ce que tu en penses ? Où est-ce qu'on doit chercher ? »

Je secouai la tête.

« Je ne sais pas, dis-je lentement. L'endroit où il a laissé le reste fait partie du message qu'il nous adresse, ça c'est sûr. Mais on ne sait pas encore quel est vraiment son message, si ?

— Bon sang, Dexter !...

— Je sais qu'il veut nous mettre le nez dessus. Il cherche à nous dire qu'on a fait une énorme connerie et que, de toute façon, il est plus malin

que nous.

— Jusqu'à présent il n'a pas tort, dit-elle, retrouvant son expression de mэрou.

— Donc... l'endroit qu'il a choisi doit enfoncer le clou. Prouver qu'on est vraiment stupides... Non, je me trompe : qu'on a *fait* quelque chose de stupide.

— Exact. C'est une différence très importante.

— Je t'en prie, Deb, tu vas t'abîmer le visage à force. C'est important, parce qu'il va se prononcer sur l'*acte* et non sur les *acteurs*.

— Mmm mmm... C'est super,

Dexter. Alors on devrait se rendre au théâtre le plus proche et chercher un acteur avec du sang jusqu'aux coudes, c'est ça ?

— Non, Deb. Pas de sang, surtout pas. C'est une des choses les plus importantes.

— Comment tu peux en être aussi sûr ?

— Parce qu'il n'y a jamais eu une seule goutte de sang. C'est délibéré, et c'est essentiel pour ce qu'il fait. Cette fois, il va reproduire les éléments importants de sa mise en scène tout en commentant ses actions passées, parce qu'on n'a rien compris, tu vois ?

— Je vois, je vois. C'est on ne peut plus clair. Alors pourquoi on n'irait pas vérifier au palais des Sports ? Il a probablement empilé les corps dans le filet, à nouveau. »

J'ouvris la bouche, prêt à débiter une de mes réponses incroyablement intelligentes. Elle était à côté de la plaque, complètement. La patinoire avait été une expérience, une innovation, mais je savais qu'il ne la répéterait pas. J'allais expliquer tout ça à Deb, lui dire que la seule raison qu'il aurait pu avoir de retourner à la patinoire était... Je restai figé, la bouche ouverte. Mais bien sûr,

pensai-je. Évidemment.

« Qui est-ce qui ressemble à un poisson, maintenant, hein ?... Qu'est-ce qu'il y a, Dex ? »

Pendant quelques secondes je restai muet. J'étais trop occupé à essayer de mettre de l'ordre dans mes pensées. *La seule raison qu'il aurait pu avoir de retourner à la patinoire était de nous montrer qu'on n'avait pas le vrai coupable en prison.*

« Deb, finis-je enfin par dire, mais bien sûr ! Tu as raison : la patinoire. Ce n'est pas pour ce que tu crois, mais quand même...

— On s'en fout. L'essentiel c'est

que j'aie raison », dit-elle en se dirigeant vers la voiture.

## CHAPITRE XXI

« Tu as bien conscience que c'est juste une vérification ? dis-je. Il y a de fortes chances qu'on ne trouve rien du tout.



— Oui, oui, je sais, répondit Deb.

— Et on n'est couverts par aucune juridiction. On est dans le comté de Broward. Et les gars de Broward ne nous aiment pas, donc...

— Bon sang, Dexter ! dit-elle d'un ton brusque. Qu'est-ce que t'as à jacasser comme ça ? On dirait une collégienne surexcitée ! »

Elle avait peut-être raison, mais c'était peu aimable de sa part de le faire remarquer. Elle-même, du reste, était un véritable paquet de nerfs. Alors que nous quitions Sawgrass Expressway et pénétrions dans le parking du palais des Sports,

elle serra un peu plus les dents. Je pouvais presque entendre sa mâchoire grincer. « Dirty Harriet », me dis-je en moi-même, mais Deb apparemment m'entendit.

« Ta gueule ! » lâcha-t-elle.

Mes yeux abandonnèrent le profil de granit de Deborah pour aller se poser sur le palais des Sports. L'espace d'un instant, avec la lumière du petit matin qui l'éclairait sous un certain angle, on aurait dit que le bâtiment était entouré d'une escadre de soucoupes volantes. Il s'agissait, bien entendu, des lampadaires qui se dressaient tout autour, tels de gigantesques

champignons vénéneux en acier. On avait dû dire à l'architecte que le concept était très original. Et certainement aussi « jeune et dynamique ». Je suis sûr que ce devait être le cas sous l'éclairage approprié ; mais il restait toujours à trouver l'éclairage en question...

Nous fîmes une première fois le tour de la patinoire, guettant un signe de vie. Lors de notre deuxième passage, une Toyota toute déginguée vint s'arrêter devant l'une des portes d'entrée. La portière du passager était maintenue fermée par un bout de corde passé par la vitre ouverte et

entortillé autour de son montant La portière du conducteur s'ouvrit tandis que je garais la voiture, et Deborah sauta dehors avant même que l'on soit à l'arrêt.

« S'il vous plaît, monsieur ? » dit-elle à l'homme qui sortait de la Toyota.

C'était un type plutôt courtaud, la cinquantaine, vêtu d'un pantalon verdâtre et d'une veste en nylon bleue. Dès qu'il aperçut l'uniforme de Deb il parut se crispier.

« Quoi ? fit-il. J'ai rien fait !

— Vous travaillez ici, monsieur ?

— Ben oui ! Qu'est-ce que vous

croyez que je ferais là à 8 heures du mat, sinon ?

— Quel est votre nom ?

— Steban Rodriguez. J'ai mes papiers. »

Il farfouilla à la recherche de son portefeuille. Deborah fit un signe de la main.

« Ce n'est pas nécessaire, dit-elle. Que faites-vous là à cette heure-ci ? »

Il haussa les épaules et replaça son portefeuille dans sa poche.

« Je suis censé être là plus tôt les autres jours, mais l'équipe est en déplacement : Vancouver, Ottawa et Los Angeles. Alors je suis

là un peu plus tard.

— Ya-t-il quelqu'un d'autre en ce moment, Steban ?

— Non, y a que moi. Ils sont encore tous à roupiller.

— Et la nuit ? Y a-t-il un gardien ? » Il fit un geste circulaire du bras.

« Le vigile fait le tour du parking la nuit, mais il est pas là tout le temps. En général, c'est moi qu'arrive le premier.

— Vous voulez dire, le premier qui entre ?

— Ouais, c'est ça. C'est pas ce que j'ai dit ? »

Je descendis de voiture et me

penchai par-dessus le toit.

« C'est vous qui passez la Zamboni le matin ? » lui demandai-je.

Deb me lança un coup d'oeil furieux. Steban me regarda avec insistance, les yeux fixés sur ma pimpante chemisette hawaïenne et mon pantalon de gabardine.

« Vous êtes quel genre de flic, exactement, hein ?

— Je suis juste un expert, répondis-je. Je travaille au labo.

— Ahhhhh, je vois, dit-il en hochant la tête comme si tout s'expliquait..

— C'est vous qui passez la

Zamboni, Steban ? répétais-je.

— Ouais, enfin, c'est-à-dire, ils me laissent pas la passer pendant les matchs. Ça, c'est pour les types en costard. Ils préfèrent mettre des petits jeunes, vous savez ? Célèbres, si possible. Qui font le tour perchés sur leur machine en saluant tout le monde. Ce style de conneries. Mais c'est moi qui la passe le matin avant l'entraînement. Quand l'équipe est en ville. Je la passe juste le matin, très tôt. Mais là, ils sont à l'extérieur, alors je viens plus tard.

— Nous voudrions inspecter rapidement les lieux », dit Deb, visiblement exaspérée par mon



intrusion dans la conversation.

Steban lui fit face de nouveau, une petite lueur de malice au fond de l'oeil.

« Pas de problème, dit-il. Vous avez un mandat ? »

Deborah rougit. Cela créa un joli contraste avec le bleu de son uniforme, mais ce n'était peut-être pas la réaction la plus adéquate pour renforcer son autorité. Et comme je la connaissais bien je savais qu'elle en serait consciente et que, agacée, elle s'emporterait. Étant donné que nous n'avions pas de mandat et que, de fait, nous n'avions aucune raison un tant soit

peu officielle de nous trouver là, il ne me semblait pas que s'emporter fût la meilleure tactique.

« Steban... repris-je avant que Deb puisse prononcer des paroles fâcheuses.

— Ouais ?

— Ça fait combien de temps que vous travaillez ici ? »

Il haussa les épaules.

« Depuis que ça a ouvert. Et avant j'ai travaillé deux ans à l'ancienne patinoire.

— Alors vous étiez là la semaine dernière quand on a découvert le cadavre sur la glace ? »

Steban détourna les yeux. Sous

sa peau hâlée, son visage verdit. Il déglutit avec effort.

« Je veux jamais revoir un tel truc, je vous jure. Jamais. »

Je hochai la tête, affectant une réelle compassion.

« Je vous comprends parfaitement, dis-je. C'est pour cela que nous sommes là, Steban. »

Il fronça les sourcils.

« Comment ça ? »

Je lançai un coup d'oeil à Deb pour m'assurer qu'elle ne dégainait pas son arme. Elle me foudroya du regard tout en tapant du pied, les lèvres pincées en signe de désapprobation, mais elle ne dit

rien.

« Steban, repris-je en m'approchant un peu plus de lui et en prenant un ton aussi confidentiel et viril que possible, nous pensons qu'il y a de fortes chances pour que, derrière cette porte, vous trouviez le même genre de surprise que l'autre jour.

— Merde ! cria-t-il. Je veux rien avoir affaire là-dedans.

— C'est tout à fait normal.

— *Me cago en diez* de cette saloperie.

— Exactement, approuvai-je. Alors pourquoi ne pas nous laisser jeter un coup d'oeil d'abord ? Juste

pour être sûrs ? »

Il me dévisagea un instant, puis regarda Deborah, qui avait toujours un air renfrogné : une expression qui la mettait très en valeur, en particulier avec son bel uniforme.

« Je pourrais avoir des ennuis, dit-il. Me faire virer. »

Je lui souris, l'incarnation de la bienveillance.

« Vous pourriez aussi ouvrir la porte et trouver un autre tas de bras et de jambes découpés en morceaux. Encore plus nombreux, cette fois.

— Merde ! dit-il à nouveau. Je vais m'attirer des ennuis, me faire

virer... Pourquoi je ferais ça, hein ?

— Par civisme, peut-être...

— Allez, quoi ! Déconnez pas.

Qu'est-ce que ça peut vous foutre que je me fasse virer ? »

Il n'alla pas jusqu'à tendre la main, ce qui me parut fort élégant, mais il était clair qu'il escomptait un petit cadeau pour le dédommager de l'éventuelle perte de son travail. Tout à fait naturel, étant donné qu'on se trouvait à Miami. Mais je n'avais qu'un billet de cinq dollars, et j'en avais vraiment besoin pour m'acheter un beignet et un café. Je me contentai donc de hocher la tête d'un air

compréhensif et viril.

« Vous avez raison, dis-je. Nous espérions vous éviter de voir tous ces morceaux de corps – est-ce que j'ai précisé qu'il y en aurait plutôt beaucoup, cette fois ? –, mais nous ne voulons surtout pas que vous courriez le risque de perdre votre emploi. Excusez-nous pour le dérangement, Steban. Bonne journée ! » J'adressai un sourire à Deborah. « En route, agent Morgan. On ferait mieux de retourner sur la scène du crime pour chercher les doigts, maintenant. »

Deborah avait toujours sa mine renfrognée, mais elle eut tout de

même la présence d'esprit de jouer le jeu. Elle ouvrit sa portière tandis que je saluais joyeusement Steban avant de remonter à bord.

« Attendez ! » cria Steban. Je levai les yeux vers lui, manifestant un simple intérêt poli. « Je vous jure que je veux pas retomber sur cette saloperie », dit-il.

Il me regarda un moment, espérant peut-être que je fléchirais et lui tendrais une liasse de billets, mais, comme je l'ai dit, le beignet était devenu une idée fixe et je ne cédaï pas. Steban se passa la langue sur les lèvres, puis se retourna brusquement et enfonça la clé dans



la serrure de la porte à double battant.

« Allez-y. Je vous attends ici.

— Vous êtes bien sûr ?...

hasardai-je.

— Allez, quoi ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Allez-y ! »

Je me levai et regardai Deborah.

« Il dit qu'il est sûr », commentai-je.

Elle secoua juste la tête, avec une drôle d'expression qui trahissait à la fois son exaspération de petite soeur et son humour de flic cynique.

Elle contourna la voiture et

pénétra la première dans le bâtiment ; je la suivis.

À l'intérieur, le hall était sombre et frais, ce qui n'aurait pas dû me surprendre : il s'agissait bien d'une patinoire au petit matin. Steban savait forcément où se trouvait l'interrupteur, mais il n'avait pas proposé de nous l'indiquer. Deb détacha sa grosse lampe électrique de sa ceinture et promena le faisceau lumineux sur l'étendue glacée. Je retins ma respiration tandis que le rai de lumière allait éclairer l'un des filets, puis l'autre. Elle balaya la glace à nouveau, lentement, interrompant

son geste une fois ou deux, puis se tourna vers moi.

« Rien, dit-elle. Que dalle.

— Tu m’as l’air déçue... »

Elle émit un grommèlement agacé puis se dirigea vers la sortie. Je restai au milieu de la patinoire, sentant la fraîcheur de la glace irradier dans toute l’atmosphère, pris par mes pensées joyeuses. Enfin, pas exactement mes pensées, pour être honnête.

Car Deb s’était à peine éloignée que me parvenait de derrière mon épaule le son faible d’une voix : un petit rire sec et calme, ce frôlement de plume familier à la limite de

l'audible. Et, alors que cette chère Deb regagnait l'extérieur, je restai là immobile sur la glace, fermai les yeux et écoutai ce que mon très vieil Ami avait à me dire. Ce n'était pas grand-chose : une sorte de sous-murmure, presque une absence de voix, mais j'écoutai. Je l'entendis glousser et marmonner des paroles terribles et douces dans le creux d'une oreille, tandis que mon autre oreille m'informait que Deborah avait prié Steban d'entrer et d'allumer les lumières. Ce qu'il fit un instant plus tard, alors que le léger souffle de cette non-voix s'élevait dans un brusque

crescendo, alliant une belle humeur joviale à une horreur bon enfant.

*Qu'y a-t-il ?* demandai-je poliment. La seule réponse que j'obtins fut le redoublement du rire avide. Je ne savais absolument pas comment l'interpréter. Mais je ne fus pas extrêmement surpris lorsque le hurlement retentit.

Steban était nul, question hurlements. Son cri consistait en une espèce de bruit rauque, étranglé, qui donnait plutôt l'impression qu'il était malade comme un chien. Ce type n'avait vraiment aucun sens musical.

J'ouvris les yeux. Il m'était

impossible de me concentrer dans ces conditions, et de toute façon il n'y avait plus rien à écouter. Les murmures s'étaient arrêtés au moment où les cris avaient commencé. Après tout, les cris parlaient d'eux-mêmes, non ? J'ouvris donc les yeux juste à temps pour voir Steban jaillir du petit placard situé à l'autre bout du hall et atterrir sur la patinoire. Il parcourut la surface glacée à grand bruit, glissant et dérapant, tout en gémissant en espagnol, avant d'aller buter tête la première contre les planches. Il se redressa tant bien que mal et se précipita vers la

sortie, avec des grognements d'horreur. Une petite tache de sang maculait la glace à l'endroit où il était tombé.

Deborah franchit la porte en courant, son pistolet à la main ; Steban la bouscula puis gagna la lumière du jour en trébuchant.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Deborah, l'arme toujours brandie.

J'inclinai la tête comme je percevais le dernier écho du gloussement final, et là, avec le grognement d'horreur qui résonnait encore dans mes oreilles, je compris.

« Je crois que Steban a trouvé quelque chose », dis-je.



## CHAPITRE XXII

La politique au sein de la police, comme j'avais si souvent essayé de le démontrer à Deborah, est un terrain glissant et mouvant.

Et lorsqu'on met en présence deux organisations des forces de l'ordre qui ne s'apprécient pas, les opérations ont tendance à être très lentes, à suivre le règlement à la lettre et à se perdre en mille atermoiements, excuses, insultes et menaces voilées. Très amusant à observer, bien sûr, mais la procédure est tout de même un peu longuette. Ainsi, ce n'est que plusieurs heures après l'affreux concert de tyroliennes de Steban que le conflit d'attribution fut résolu et que notre équipe put enfin se pencher sur la jolie petite surprise que notre nouvel ami avait

découverte en ouvrant le placard.

Pendant tout ce temps, Deborah se tenait à l'écart ; elle faisait d'énormes efforts pour maîtriser son impatience, sans toutefois parvenir à la masquer. Le commissaire Matthews fit son entrée, suivi de près par l'inspecteur LaGuerta. Ils serrèrent la main de leurs homologues de Broward, le commissaire Moon et l'inspecteur McClellan. S'ensuivit une joute oratoire entre les deux camps, qui ne fut pas des plus polies et qui pourrait se résumer de la manière suivante.

Matthews était relativement

certain que la découverte de six bras et de six jambes dans le comté de Broward s'inscrivait dans son enquête concernant trois têtes dépourvues de ces membres-là et trouvées sur le territoire de Metro-Dade. Il expliqua, en des termes bien trop simples et directs, qu'il lui semblait un peu tiré par les cheveux de penser qu'on puisse trouver trois têtes sans corps d'un côté, puis trois corps sans tête plus loin, et qu'il n'y ait aucun lien entre les deux affaires.

Moon et McClellan, avec la même logique, soulignèrent qu'à Miami c'était monnaie courante de

trouver des têtes alors qu'à Broward c'était un peu plus inhabituel, et donc ils prenaient peut-être l'affaire plus au sérieux, et de toute façon il n'y avait aucun moyen de savoir si les deux découvertes étaient liées avant que des analyses préliminaires n'aient été faites, analyses qui relevaient d'ailleurs de leur compétence puisqu'on se trouvait dans le comté de Broward. Bien entendu, ils seraient ravis de transmettre les résultats dès qu'ils les connaîtraient.

Ce raisonnement, bien sûr, était inacceptable pour Matthews. Il expliqua prudemment que les

équipes de Broward ne savaient pas ce qu'elles cherchaient et pouvaient donc omettre certains détails ou détruire des preuves essentielles. Non par incompetence ou par bêtise, bien entendu ; Matthews était convaincu que les équipes de Broward étaient parfaitement compétentes, au contraire.

Naturellement, ces précisions ne furent pas accueillies avec l'esprit de coopération espéré : Moon observa, un tantinet énervé à présent, que la remarque semblait sous-entendre que sa brigade était constituée de crétins de second ordre. À ce stade, le commissaire

Matthews était si exaspéré qu'il ne put s'empêcher de répondre, de son ton le plus poli : « Non non, pas de second ordre, des crétins tout court. » Je suis sûr qu'ils en seraient venus aux mains si le représentant du FDLE n'était arrivé à ce moment-là pour arbitrer le match.

Le FDLE est un équivalent du FBI au niveau local. Ses agents sont habilités à intervenir à tout moment et partout en Floride ; de plus, contrairement au FBI, la plupart des flics les respectent. L'agent en question était un homme de taille et de corpulence

moyennes, qui avait le crâne rasé et une barbe coupée ras. Il ne payait pas vraiment de mine, selon moi, mais quand il s'interposa entre les deux commissaires, beaucoup plus imposants, ceux-ci la bouclèrent aussitôt et reculèrent d'un pas. En un rien de temps tout fut réglé, et nous nous retrouvâmes bien vite à nouveau sur la scène, tranquille et méthodique, d'un homicide multiple.

L'agent du FDLE avait déclaré que l'enquête relevait de Metro-Dade, à moins que les analyses des prélèvements de tissus ne viennent prouver que les morceaux de corps



et les têtes n'entretenaient aucun lien. Très concrètement, cela signifiait que c'était au commissaire Matthews de se faire prendre en photo par la horde de journalistes qui se pressait déjà à l'extérieur.

Angel-aucun-rapport arriva et se mit au travail. Je ne savais absolument pas quoi penser de tout ça – et je ne parle pas du conflit d'attribution. Non, j'étais beaucoup plus intéressé par l'événement lui-même, qui me donnait amplement matière à réflexion – et pas seulement la découverte des corps et la redistribution des carcasses, ce qui déjà, en soi, ne manquait pas de

piment... J'avais bien sûr réussi à jeter un bref coup d'oeil dans le petit placard des horreurs de Steban avant que le gros des troupes n'arrive. Vous ne pouvez pas m'en vouloir... Je souhaitais juste avoir un avant-goût du carnage et comprendre pourquoi mon cher Associé anonyme avait choisi d'entreposer les restes là-dedans. Un tout petit coup d'oeil, je vous assure.

Dès que Steban avait disparu à l'extérieur en grognant et en hurlant comme un cochon à l'agonie, je m'étais donc empressé d'aller voir ce qui avait bien pu le

contrarier autant.

Les morceaux de corps n'étaient pas soigneusement emballés, cette fois. Ils étaient disposés à même le sol en quatre groupes distincts. Et comme je regardais plus attentivement, je vis quelque chose d'extraordinaire.

Une jambe avait été placée le long du côté gauche du placard. Elle était d'un blanc bleuté exsangue très pâle, et il y avait même autour de la cheville une petite chaîne en or à laquelle était suspendu un pendentif en forme de coeur. Très joli, vraiment ; un travail d'une parfaite élégance, qu'aucune tache

de sang horrible ne venait gâcher. Deux bras sombres, très bien coupés eux aussi, avaient été repliés au niveau du coude et posés près de la jambe, le coude pointé vers l'extérieur. Juste à côté, les autres membres, tous pliés au niveau de l'articulation, avaient été disposés de façon à dessiner un cercle et un demi-cercle.

Il me fallut quelques secondes. Je clignai des yeux, et soudain ce fut très net ; je dus froncer fort les sourcils pour m'empêcher de pouffer comme la collégienne surexcitée que Deb m'avait accusé d'être.

Car il avait disposé les bras et les jambes telles des lettres, et ces lettres formaient un seul mot très court.

BOU !

Les trois torses avaient été soigneusement placés en dessous et dessinaient un arc de cercle : un joli sourire façon Halloween.

Quel farceur !

Mais, alors même que j'admirais l'esprit espiègle dont témoignait cette farce, je me demandai pourquoi il avait choisi d'exposer sa petite création précisément là, dans un placard, plutôt que sur la glace, où elle

aurait pu être admirée par un public plus vaste. C'était un placard très spacieux, certes, mais cela restait limité ; il y avait tout juste assez de place pour l'installation. Alors pourquoi ?

Comme je réfléchissais, la porte extérieure de la patinoire s'ouvrit à grand fracas – les premiers renforts, très certainement. Et la porte grande ouverte provoqua, un instant plus tard, un courant d'air frais qui souffla sur la glace et dans mon dos...

*L'air froid courut le long de ma colonne vertébrale et fut rejoint par un flux de chaleur qui jaillissait*

*vers le haut le long du même chemin. Cette bouffée d'air se glissa subrepticement tout au fond de ma conscience plongée dans l'ombre et quelque chose bougea dans les profondeurs de la nuit sans lune de mon cerveau reptilien, et je sentis le Passager Noir approuver vivement quelque chose que je n'entendais même pas ou ne comprenais pas, si ce n'est que c'était lié à l'urgence primitive de l'air frais et des murs très proches et à un puissant sentiment de...*

*Justesse. Aucun doute là-dessus. Il y avait là une réelle justesse qui rendait mon passager*

clandestin content, excité et comblé sans que je sois capable de comprendre pourquoi. Et au-dessus de tout ça flottait une troublante impression de familiarité. Je n'en saisis pas le sens, mais je la percevais nettement. Malheureusement, avant que je puisse explorer davantage ces étranges révélations, je reçus l'ordre de la part d'un jeune homme trapu en uniforme de m'écarter et de garder mes deux mains bien en vue. Il devait très certainement faire partie du premier peloton, et il braquait son arme sur moi d'une façon très persuasive. Étant donné



qu'il n'avait qu'un seul sourcil qui lui barrait tout le haut du visage et n'avait pas l'air d'avoir de front, je décidai qu'il était sans doute préférable de ne pas le contrarier. Il avait l'apparence d'une grosse brute capable de tirer sur n'importe quel innocent – ou même sur moi... Je m'éloignai donc de quelques pas.

Mon repli stratégique révéla le charmant diorama, et le jeune homme fut soudain très soucieux de trouver un endroit susceptible d'accueillir son petit déjeuner. Il réussit à atteindre une large poubelle située à trois mètres de là avant de commencer ses horribles

borborygmes. Je restai immobile, attendant qu'il ait fini. Quelle sale habitude de balancer comme ça des aliments à moitié digérés... Quel manque d'hygiène ! Et venant d'un garant de la sécurité publique, en plus.

Plusieurs agents supplémentaires arrivèrent au trot, et bientôt mon simiesque ami dut partager sa poubelle avec quelques copains à lui. Le bruit était extrêmement déplaisant – sans parler de l'odeur qui parvenait à présent jusqu'à mes narines. Mais j'attendis poliment qu'ils aient terminé, car l'une des

caractéristiques fascinantes des pistolets, c'est qu'ils peuvent très bien être actionnés par quelqu'un en train de vomir. Enfin, l'un des policiers se redressa, essuya son visage à sa manche et commença à me questionner. Ma situation fut vite clarifiée et je fus écarté, avec l'ordre de ne pas bouger et de ne toucher à rien.

Le commissaire Matthews et l'inspecteur LaGuerta arrivèrent peu après et, quand ils purent enfin prendre la relève, je commençai à me détendre un peu. Mais alors même que je pouvais bouger et toucher ce que je voulais, je m'assis

simplement pour réfléchir. Et les pensées qui me vinrent à l'esprit étaient plutôt déconcertantes.

*Pourquoi l'installation dans le placard suscitait-elle un écho en moi ?*

À moins de succomber à nouveau à la confusion mentale qui s'était emparée de moi plus tôt dans la journée et de me persuader que c'en était moi l'auteur, pourquoi cette scène m'était-elle apparue si délicieusement juste ? Bien sûr que je n'en étais pas l'auteur. J'avais déjà honte de l'ineptie d'une telle hypothèse. « Bou ! », en effet... Ça ne valait même pas la peine d'en

rire. C'était ridicule.

Alors... pourquoi cet écho en moi ?

Je soupirai. J'éprouvais encore une nouvelle émotion : une grande confusion. Je n'avais aucune idée de ce qui était en train de se passer, si ce n'est que, d'une façon ou d'une autre, j'y étais mêlé. Ce n'était pas en soi une découverte révolutionnaire, étant donné qu'elle rejoignait toutes les conclusions de mes analyses précédentes. Si j'écartais l'hypothèse absurde que j'étais, sans le savoir, l'auteur de ces meurtres – et je l'écartais –, alors toutes les autres explications

devenaient encore plus improbables. Dexter aurait donc pu résumer l'affaire ainsi : il sait qu'il est plus ou moins impliqué, mais il ne sait même pas ce que cela veut dire. Je sentais les petites roues de mon cerveau autrefois si fier quitter leurs rails et aller s'écraser au sol. *Cling, cling. Bang.* Dexter avait déraillé.

Heureusement, je fus sauvé de l'anéantissement total par l'apparition de ma chère Deborah.

« Viens, me dit-elle brusquement. On monte à l'étage.

— Puis-je te demander pourquoi ?

— On va parler au personnel des bureaux, répondit-elle. Voir s'ils savent quelque chose.

— Ils doivent en savoir, des choses, s'ils ont un bureau... » plaisantai-je.

Elle me dévisagea un instant puis se détourna.

« Allez, viens », répéta-t-elle.

Ce fut peut-être à cause de son ton impérieux, toujours est-il que je la suivis. Nous traversâmes toute la patinoire jusqu'au hall d'entrée. Un flic de Broward se tenait devant l'ascenseur, et de l'autre côté de la longue rangée de portes vitrées il y en avait toute une ribambelle

postée devant une barrière. Deb  
avança d'un air décidé vers celui de  
l'ascenseur et lui dit : « Je suis  
Morgan. » Il fit un signe de la tête  
et appuya sur le bouton d'appel. Il  
me regarda avec un manque  
d'expression total qui en disait long.  
« Moi aussi je suis Morgan », lui  
dis-je. Il continua à me fixer, puis  
tourna la tête et se mit à scruter les  
portes vitrées.

On entendit un léger carillon et  
la porte de l'ascenseur s'ouvrit.  
Deborah pénétra à l'intérieur avec  
arrogance et appuya si fort sur le  
bouton qu'elle obligea le policier à  
lever les yeux, juste avant que la



porte ne se referme.

« Pourquoi cette tête d'enterrement, frangine ? lui demandai-je. Ce n'est pas ce que tu voulais faire ?

— C'est juste un boulot pour m'occuper un peu, et tout le monde le sait, lança-t-elle d'une voix rageuse.

— Mais ça reste un boulot d'enquêteuse, soulignai-je.

— Cette poufiasse de LaGuerta s'en est mêlée, siffla-t-elle. Dès que j'ai terminé ici, il faut que je retourne à mon rôle de prostituée.

— Oh, ma pauvre ! Avec ta jolie tenue sexy ?

— Avec ma tenue sexy », dit-elle.

Et avant que je puisse formuler quelques paroles magiques de réconfort nous étions arrivés à l'étage des bureaux et les portes de l'ascenseur coulissaient. Deb sortit, très raide, et je la suivis. Nous trouvâmes aussitôt la salle du personnel, où les employés des bureaux avaient été sommés d'attendre jusqu'à ce que Sa Majesté la Loi veuille bien s'occuper d'eux. Un autre policier de Broward était posté à l'entrée de la salle, sans doute pour s'assurer qu'aucun employé ne cherche à

gagner la frontière canadienne en douce. Deborah fit un signe à l'agent et pénétra dans la pièce. Je lui emboîtai le pas sans grand enthousiasme et laissai mon esprit s'égarer de nouveau vers mes préoccupations. Un instant plus tard, je fus tiré de ma rêverie par Deborah, qui m'adressait un brusque signe de tête tout en conduisant vers la porte un jeune homme maussade au visage gras avec d'affreux cheveux longs. Là encore, je la suivis.

Très logiquement, elle le séparait des autres dans le but de l'interroger – une excellente

procédure policière, mais, pour être sincère, je n'en concevais pas un très grand espoir. J'étais certain, sans savoir pourquoi, qu'aucune de ces personnes ne serait d'une quelconque utilité. En ce qui concernait ce premier spécimen, le constat devait s'appliquer autant à sa vie en général qu'au présent meurtre. Il s'agissait d'un vulgaire travail de routine qui avait été confié à Deb parce que le commissaire estimait qu'elle avait bien agi mais qu'elle restait malgré tout une empoisonneuse. Il l'avait donc expédiée dans les bureaux avec cette belle corvée, afin de

l'occuper et de l'éloigner le plus longtemps possible. Et je m'étais retrouvé entraîné parce que Deb souhaitait ma présence. Elle voulait peut-être voir si mon fantastique don de perception extra-sensorielle pourrait l'aider à déterminer ce que ces gratte-papier avaient mangé au petit déjeuner. Un seul coup d'oeil à la figure de ce jeune homme suffisait à me convaincre qu'il avait ingurgité un morceau de pizza froide, des frites et un litre de Pepsi. Ça lui avait bousillé le teint et donné une expression hostile et vide.

Mais je suivis docilement

tandis que monsieur Grincheux indiquait à Deb une salle de conférence à l'arrière du bâtiment. À l'intérieur se trouvaient une longue table en bois et une dizaine de chaises noires à haut dossier, et, dans un coin, un bureau équipé d'un ordinateur et de matériel audiovisuel. Comme Deb et son jeune ami boutonneux s'asseyaient et se mettaient à échanger des froncements de sourcils, je m'approchai du bureau. Juste à côté, sous la fenêtre, on avait fixé une petite étagère. Dehors, pratiquement en dessous de là où je me trouvais, la cohorte des

journalistes et des voitures de police grandissait autour de la porte par laquelle nous étions entrés plus tôt avec Steban.

J'eus l'idée de ménager sur l'étagère un petit espace afin d'y prendre appui pour m'éloigner un peu de la conversation. Il y avait une pile de dossiers en papier kraft et, posé au-dessus, un petit objet gris. Il était plutôt carré et avait l'air d'être en plastique. Un fil métallique noir le liait à l'arrière de l'ordinateur. Je le soulevai afin de le déplacer.

« Hé ! cria le jeune crétin. Touchez pas à la webcam ! »

Je lançai un regard à Deb. Elle tourna les yeux vers moi, et je jure que je vis ses narines se dilater comme celles d'un cheval de course devant le starting-gate.

« La quoi ? demanda-t-elle calmement.

— Je l'avais réglée sur l'entrée, dit-il. Maintenant il va falloir que je recommence. Merde ! Vous êtes obligés de toucher à mes affaires ?

— Il a dit « webcam », dis-je à Deborah.

— Une caméra, me dit-elle.

— Oui. »

Elle se tourna vers le jeune Prince Charmant.



« Elle marche ? »

Il la regarda, bouche bée, faisant de gros efforts pour maintenir son froncement de sourcils en place.

« Quoi ? »

— La caméra, expliqua Deb. Est-ce qu'elle fonctionne ? » Il renifla bruyamment, puis essuya son nez avec un doigt.

« Qu'est-ce que vous croyez ? Que je m'énerverais comme ça si elle marchait pas ? Deux cents dollars, qu'elle a coûté. Elle marche d'enfer. » Je jetai un coup d'oeil par la fenêtre, du côté où la caméra avait été dirigée, tandis qu'il

poursuivait son laïus d'un ton monocorde et bougon. « J'ai un site Web et tout : kathouse.com. Les gens peuvent regarder l'équipe quand elle entre et quand elle sort. »

Deborah s'approcha elle aussi et se tint près de moi.

« Elle était dirigée sur la porte, dis-je.

— Ha ! fit notre boute-en-train. Comment les gens qui visitent le site verraient l'équipe, sinon ? »

Deborah se tourna et le dévisagea. Au bout de cinq secondes environ, il rougit, baissa les yeux et se mit à scruter la table.

« Est-ce qu'elle était branchée hier soir ? » demanda-t-elle.

Il garda les yeux baissés et marmonna simplement :

« Ouais. Enfin, j'imagine. »

Deborah me regarda. Ses connaissances en informatique se bornaient au remplissage des rapports de circulation standardisés. Elle savait que j'étais un peu plus calé.

« Comment est-elle programmée ? demandai-je au crâne du jeune type. Est-ce que les images s'archivent automatiquement ? »

Cette fois il releva les yeux.

J'avais l'air d'employer le vocabulaire approprié, je devais donc être un mec correct.

« Ouais, dit-il. Elles se réactualisent toutes les quinze secondes puis elles basculent sur le disque dur. J'efface le matin, en général. »

Deborah serra mon bras si fort qu'elle faillit me trouer la peau.

« Vous avez déjà effacé, ce matin ? » lui demanda-t-elle.

Il baissa les yeux à nouveau.

« Non, répondit-il. Vous avez tous déboulé en hurlant et tout. J'ai même pas eu le temps de vérifier ma boîte e-mail. »

Deborah me lança un regard.

« Bingo ! fis-je.

— Venez ici, dit-elle à notre hippy renfrogné.

— Hein ?

— Venez ici », répéta-t-elle.

Il se leva lentement, bouche grande ouverte, tout en se frottant le dessus des mains. « Quoi ?

— Pourriez-vous venir par ici, s'il vous plaît, monsieur ? » lui ordonna Deborah en véritable flic expérimenté. Il finit par se mettre en branle et approcha. « Pourrions-nous voir les images d'hier soir, s'il vous plaît ? »

Il considéra tour à tour

l'ordinateur et Deborah.

« Pourquoi ? » demanda-t-il.  
Ah ! Les mystères de l'esprit humain...

« Parce que, expliqua Deb, très lentement et prudemment, il y a des chances que vous ayez filmé le tueur. »

Il la dévisagea en clignant des yeux, puis rougit.

« Pas possible ! s'exclama-t-il.  
— Possible... » dis-je.

Il me fixa, la mâchoire grande ouverte, puis regarda Deb.

« Géant ! souffla-t-il. Sans déconner ? Enfin, je veux dire, non, vraiment ? Enfin... »

Il rougit encore plus.

« Pourrions-nous voir les images ? » demanda Deb.

Il resta immobile quelques secondes, puis plongea brusquement dans le fauteuil installé devant l'ordinateur et toucha la souris. Aussitôt, l'écran s'anima, et il se mit à taper et cliquer avec frénésie.

« À quelle heure je commence ?

— À quelle heure est-ce que tout le monde est parti ? » lui demanda Deborah.

Il haussa les épaules.

« Y avait pas de match hier soir, donc plus personne n'était là,

disons... à 20 heures ?

— Commencez à minuit », dis-je. Il hocha la tête.

« D'ac. » Il travailla en silence pendant quelques instants, puis il marmonna : « Allez !... Y a que six cents mégahertz là-dedans. Ils veulent pas qu'on mette à jour. Ils disent tout le temps que ça va très bien comme ça, mais c'est d'une lenteur, putain !... Et impossible de... OK », dit-il, s'interrompant brusquement. Une image sombre apparut sur l'écran : le parking vide au-dehors. « Minuit », dit-il, les yeux rivés sur la machine.

Au bout de quinze secondes,



l'image fut remplacée par la même image.

« Il va falloir qu'on regarde ça pendant cinq heures ? demanda Deborah.

— Faites défiler, conseillai-je. Jusqu'à ce qu'on aperçoive des phares ou quelque chose qui bouge.

— Pigé... » dit-il.

Il effectua quelques manipulations rapides avec la souris, puis les images se succédèrent au rythme d'une par seconde.

Elles ne changèrent pas beaucoup au début : toujours le même parking sombre et une

lumière vive dans un coin. Au bout d'une cinquantaine de clichés, une nouvelle image surgit.

« Un camion ! » s'exclama Deb.

Notre neuneu de service secoua la tête.

« Le vigile », expliqua-t-il.

Et sur le cliché suivant le véhicule de l'agent de sécurité apparut.

Il continua à faire défiler les images, qui se répétaient, éternelles et identiques. Tous les trente ou quarante clichés, on voyait le camion du vigile passer, puis plus rien. Après plusieurs minutes de ce rythme-là, le schéma changea et il

n'y eut plus rien du tout pendant un long moment.

« Niqué ! » lâcha notre petit ami cracra.

Deborah lui adressa un regard mauvais.

« La caméra est cassée ? »

Il la regarda, rougit à nouveau et détourna les yeux.

« Les mecs de la sécurité, expliqua-t-il. Ils craignent à fond. Toutes les nuits, vers 3 heures du mat, ils vont se garer de l'autre côté et se tapent un roupillon. » Il indiqua de la tête les images identiques qui continuaient à défiler. « Vous voyez ? Ohé !

Monsieur le mec de la sécurité ? Ça bosse dur ? » Il produisit un son mouillé avec son nez, ce qui, force me fut de constater, était censé être un rire. « Pas vraiment ! »

Il réitéra l'espèce de grognement et recommença à faire défiler les images.

Et puis, tout à coup...

« Stop ! » criai-je.

Sur l'écran, une camionnette venait d'apparaître devant la porte, juste en dessous de nous. L'image changea de nouveau, et cette fois un homme se tenait à côté du véhicule.

« Vous pouvez vous rapprocher ? demanda Deborah.

— Zoomez sur lui », dis-je avant même qu'il songe à froncer les sourcils.

Il déplaça le curseur, sélectionna le personnage, puis cliqua. L'image s'agrandit d'un coup.

« C'est limité au niveau de la résolution, commenta-t-il. Les pixels...

— Fermez-la », le coupa Deborah.

Elle scrutait l'écran avec une telle intensité qu'elle aurait presque pu le transpercer, et je compris vite pourquoi.

L'image était sombre, et

l'homme était encore trop loin pour être vraiment net, mais d'après les quelques détails que je distinguais il me disait vaguement quelque chose : la façon dont il était figé sur l'écran, son poids bien réparti sur les deux jambes, et l'aspect général de la silhouette. Curieusement, malgré le manque de netteté, il en ressortait quelque chose d'assez clair. Et tandis qu'un énorme rire explosait en secret dans le siège arrière de mon cerveau je pris conscience, avec toute la force de l'accord final d'une symphonie, que, de fait, il ressemblait étrangement à...

« Dexter ?... » lâcha Deb, d'une drôle de voix rauque et étranglée.

Oui, en effet.

Il ressemblait incroyablement à

Dexter.

## CHAPITRE XXIII

Deborah dut très certainement ramener monsieur Cheveux Gras dans la salle commune car, quand je relevai la tête, elle se tenait debout



devant moi, seule. Malgré son uniforme bleu, elle n'avait plus du tout l'air d'un flic. Elle paraissait inquiète, semblait hésiter entre les cris et les larmes, comme une maman terriblement déçue par son fiston chéri.

« Eh bien ? » demanda-t-elle.

Il me fallait bien reconnaître la pertinence de sa question.

« Pas génial génial, répondis-je. Et toi ? »

Elle donna un coup de pied dans une chaise, qui se renversa.

« Putain, Dexter, arrête avec tes jeux de mots à la con ! Dis-moi quelque chose. Dis-moi que ce n'est

pas toi ! » Je ne répondis pas.  
« Alors, dis-moi que c'est toi ! Mais dis-moi quelque chose, bon sang ! N'importe quoi ! »

Je secouai la tête.

« Je... » Mais il n'y avait vraiment rien à dire, alors je secouai de nouveau la tête. « Je suis à peu près certain que ce n'est pas moi, dis-je. Enfin, je ne crois pas. »

J'avais moi-même conscience qu'il s'agissait d'une réponse fort médiocre.

« Qu'est-ce que ça veut dire, “à peu près certain” ? demanda Deb. Ça veut dire que tu n'es pas sûr ? Que c'est peut-être toi sur l'image ?

— Eh bien, dis-je — encore une superbe riposte. Peut-être. Je ne sais pas.

— Est-ce que “je ne sais pas” signifie que tu ne sais pas si tu veux me dire la vérité ou que tu ne sais vraiment pas si c’est toi sur l’image ?

— Je suis à peu près certain que ce n’est pas moi, Deborah, répétais-je. Mais je n’en suis pas sûr à 100%. Ça a l’air d’être moi, non ?

— Merde ! lâcha-t-elle en envoyant son pied dans la chaise renversée, qui alla heurter la table. Comment tu peux ne pas savoir, bordel ? !

— C'est un peu difficile à expliquer.

— Essaye ! »

J'ouvris la bouche, mais pour la première fois de ma vie rien ne sortit. Comme si la situation n'était déjà pas assez critique, voilà que maintenant mon bel esprit me lâchait.

« C'est juste que... j'ai fait de drôles de... rêves, mais, Deb... je ne sais vraiment pas, expliquai-je – du bout des lèvres, me semble-t-il.

— Merde, merde et merde ! » cria Deborah, ponctuant chaque mot d'un coup de pied.

Et on ne pouvait qu'approuver

son analyse de la situation.

Toutes mes rêvasseries stupides, auto-accusatrices, me revinrent en mémoire sous un nouvel angle moqueur. *Bien sûr que ce n'était pas moi – comment cela pouvait-il être moi ? Ne le saurais-je pas si c'était le cas ?* Apparemment non, mon cher. Apparemment tu ne savais rien du tout. Car notre petite cervelle sombre et trouble nous communique un tas de choses plus ou moins rattachées à la réalité, mais les images, elles, ne mentent pas.

Deb décocha une nouvelle

volée de coups violents à la chaise, puis se redressa. Son visage était écarlate, et ses yeux ressemblaient plus que jamais à ceux de Harry.

« Très bien, dit-elle. Voilà comment c'est... »

Elle cligna des yeux et s'interrompit comme nous nous apercevions tous les deux qu'elle venait de prononcer une expression de Harry.

Et, l'espace d'un instant, Harry fut présent dans la pièce entre Deborah et moi, chacun de nous si différent et pourtant l'un comme l'autre ses enfants, les deux étranges dépositaires de son unique

héritage. La raideur d'acier qui figeait Deb sembla l'abandonner, elle eut soudain l'air humaine, ce qui n'était pas arrivé depuis très longtemps. Elle me regarda fixement pendant un long moment, puis détourna les yeux.

« Tu es mon frère, Dex », reprit-elle.

J'étais convaincu que ce n'était pas ce qu'elle avait eu l'intention de dire.

« Personne ne te le reprochera, lui dis-je.

— Merde, Dexter, tu es mon frère ! » lança-t-elle avec fureur. Sa rage me prit entièrement par

surprise. « Je ne sais pas ce qui se passait entre toi et papa – les trucs dont vous ne parliez à personne. Mais je sais très bien ce qu'il aurait fait à ma place.

— Il m'aurait dénoncé », dis-je. Deborah hocha la tête.

« Exactement, répondit-elle. Il t'aurait dénoncé. Et c'est ce que je vais faire. » Elle se détourna, regarda par la fenêtre, au loin. « Je dois terminer ces interrogatoires, poursuivit-elle. Je te laisse le soin de déterminer si cet élément de preuve est pertinent. Emporte-le chez toi et débrouille-toi pour trouver ce qu'il y a à trouver. Dès



que j'ai fini ici, avant de retourner bosser je passe chez toi pour que tu m'expliques, pour entendre ce que tu as à me dire. » Elle jeta un coup d'oeil à sa montre. « À 20 heures. Et s'il faut que je t'arrête à ce moment-là, je le ferai. » Elle me regarda de nouveau pendant un très long moment. « Merde, Dexter », ajouta-t-elle doucement avant de quitter la pièce.

Je m'approchai de la fenêtre et regardai au-dehors à mon tour. Juste en dessous, le manège des policiers, des journalistes et de ces imbéciles de badauds continuait à tourner, identique à lui-même. Au-

delà du parking, j'apercevais la voie express, saturée de voitures et de camions qui fonçaient à 145 kilomètres/heure, la vitesse limite pour Miami. Plus loin, sur l'horizon, se profilait la ligne des gratte-ciel.

Et ici au premier plan se tenait ce pauvre Dexter complètement paumé, occupé à scruter par la fenêtre une ville qui ne parlait pas, et qui, si elle avait parlé, ne lui aurait de toute manière rien dit.

*Merde, Dexter.*

J'ignore combien de temps je restai planté devant cette fenêtre,

mais au bout d'un moment je finis par comprendre qu'elle ne m'apporterait aucune réponse. Il serait bien plus utile d'aller faire un tour sur l'ordinateur du commissaire Pustule. Je me dirigeai vers le bureau. La machine était équipée d'un lecteur CD/RW. Dans un tiroir, je trouvai une boîte de CD enregistrables. J'en insérai un dans le lecteur, recopiai intégralement le fichier des images puis éjectai le CD. Je le tins entre mes doigts et le considérai : il n'avait pas grand-chose à dire lui non plus, et le léger gloussement que je crus entendre depuis le siège arrière sombre

n'était sûrement que dans mon imagination. Mais, juste au cas où, j'effaçai le fichier du disque dur.

Lorsque je quittai le bâtiment, les flics de Broward ne cherchèrent pas à m'arrêter, pas plus qu'ils ne m'adressèrent la parole, mais j'eus tout de même l'impression qu'ils me dévisageaient avec une indifférence plutôt méfiante.

Je me demandai si j'étais en train d'expérimenter ce que c'était que d'avoir une conscience. Sans doute ne le saurais-je jamais – contrairement à cette pauvre Deborah, écartelée entre plusieurs obligations qui ne pouvaient

décemment coexister dans le même cerveau. J'admiraï sa solution : me laisser la responsabilité de déterminer si cette preuve était réellement concluante. Très habile. Tout à fait conforme à l'esprit Harry ; un peu comme poser un fusil chargé devant un ami coupable puis s'éloigner, en sachant très bien que le sentiment de culpabilité l'amènerait à appuyer sur la détente et épargnerait ainsi un procès à la ville. Dans l'univers de Harry, la conscience d'un homme ne pouvait vivre avec une telle honte.

Mais, comme Harry le savait pertinemment, cet univers-là était

mort depuis belle lurette – et je n'avais ni conscience, ni honte, ni sentiment de culpabilité. Tout ce que j'avais, c'était un CD avec quelques images. Et, bien sûr, ces images avaient encore moins de sens qu'une conscience.

Il y avait forcément une explication qui ne sous-entendait pas que Dexter ait traversé Miami au volant d'une camionnette pendant son sommeil. Certes, la plupart des conducteurs semblaient y arriver sans problème, mais ils étaient tout de même plus ou moins réveillés au démarrage, n'est-ce pas ? Et puis, moi qui avais le

regard si vif, l'esprit si joyeusement alerte, je n'étais pas le genre de type à rôder à travers la ville afin de commettre des meurtres inconscients ; non, j'étais de ceux qui souhaitent pouvoir s'en souvenir dans les moindres détails. Et d'ailleurs, si l'on voulait être réaliste, il y avait cette fameuse nuit sur la voie surélevée. Il m'était physiquement impossible de jeter la tête sur ma propre voiture, non ?

À moins de croire que je pouvais me trouver dans deux endroits à la fois, ce qui paraissait assez logique, finalement... étant donné que la seule autre

interprétation qui me vînt à l'esprit suggérait que je *m'imaginais* assis dans ma voiture en train de regarder quelqu'un lancer la tête quand, en réalité, je l'avais moi-même lancée sur ma propre voiture, puis...

Non. C'était ridicule. Je ne pouvais pas demander aux derniers lambeaux de mon cerveau jadis si fier de croire ces sornettes. Il y avait forcément une explication logique et simple, et je la trouverais ; et, quitte à passer pour un homme qui essaye de se convaincre qu'il n'y a rien sous son lit, je prononçai tout haut : « Il existe une explication



logique et simple. » Et comme on ne sait jamais qui nous écoute j'ajoutai : « Il n'y a rien sous mon lit. » Mais, une fois de plus, la seule réponse que j'obtins fut un silence fort éloquent de la part de mon Passager Noir.

Malgré la belle humeur sanguinaire des autres conducteurs, je ne trouvai aucune réponse sur le chemin du retour. Ou, pour être absolument sincère, je n'en trouvai aucune qui tenait debout. De nombreuses réponses stupides me venaient, mais elles avaient toutes pour postulat essentiel que quelque chose ne tournait pas rond sous le

crâne de notre monstre préféré, et j'avais beaucoup de mal à accepter cette hypothèse. Peut-être parce que je n'avais pas l'impression d'être plus dérangé que d'habitude. Il ne me semblait pas avoir des cellules grises manquantes, ni réfléchir plus lentement ou plus bizarrement qu'à l'accoutumée, et jusqu'à présent je n'avais pas eu, à ma connaissance, de conversation avec des copains invisibles.

Sauf dans mon sommeil, bien sûr... Mais est-ce que ça comptait vraiment ? Ne sommes-nous pas tous un peu dérangés quand nous dormons ? Qu'est-ce que le

sommeil, en définitive, sinon le moyen de reléguer notre démenche au fond de la trappe sombre de notre subconscient pour nous réveiller le lendemain prêt à manger un bol de céréales et non les gosses des voisins ?

Or, en dehors des rêves que j'avais faits, le reste se tenait : quelqu'un avait lancé la tête sur ma voiture à North Bay Village, laissé une Barbie dans mon appartement, et mis en scène les cadavres de façon fascinante. Quelqu'un d'autre, pas moi. Pas ce cher Dexter détraqué. Et ce quelqu'un d'autre se trouvait prisonnier des images

contenues dans le CD-ROM. J'allais donc les regarder et prouver une bonne fois pour toutes que...

... que selon toute vraisemblance le tueur n'était autre que moi ?...

Très bien, Dexter. Bravo ! Je t'avais dit qu'il y avait une explication logique. Quelqu'un d'autre qui, en réalité, était moi. Évidemment. Ça tombait sous le sens, n'est-ce pas ?

Je regagnai mon appartement et jetai un coup d'oeil furtif à l'intérieur. Personne n'avait l'air de m'attendre. Il n'y avait aucune raison, bien sûr, pour que

quelqu'un m'attende, mais, étant donné que le personnage diabolique qui terrorisait la ville savait où j'habitais, j'étais un chouïa inquiet. Comme il l'avait déjà démontré, c'était un monstre capable de faire n'importe quoi ; à tout moment il pouvait entrer et laisser de nouveaux morceaux de Barbie. Surtout s'il était moi.

Ce qui n'était pas le cas, naturellement. Bien sûr que non. Les images allaient me fournir une petite indication qui prouverait que la ressemblance était purement fortuite ; et le fait que j'aie une connaissance si intime des

meurtres était également une coïncidence, nul doute. Oui, il ne s'agissait manifestement que d'une suite de coïncidences monstrueuses et parfaitement logiques. Peut-être devais-je contacter les auteurs du Guinness – quel était le record mondial pour les gens qui n'étaient pas sûrs d'être les auteurs d'une série de meurtres ?

Je plaçai un CD de Philip Glass sur la platine et m'installai dans mon fauteuil. La musique instilla le vide en moi, et au bout de quelques minutes je retrouvai mon calme habituel et ma logique glaciale. Je m'approchai de mon ordinateur et

l'allumai. J'insérai le CD-ROM dans le lecteur puis commençai à étudier les images. Je zoomai vers l'avant, vers l'arrière, et fis tout ce dont j'étais capable afin de rendre la définition meilleure. J'essayai des techniques dont j'avais juste entendu parler puis des techniques que j'inventai, mais rien ne marcha. Après ces multiples tentatives, je n'étais finalement pas plus avancé qu'au début. Il était impossible d'obtenir une résolution suffisante pour que le visage de l'homme soit bien net. Je continuai pourtant à scruter les images. Je les considérai sous des angles différents. Je les

imprimai et les portai à la lumière. Je fis tout ce qu'une personne normale aurait fait, et si ce mimétisme me remplit de fierté je ne pus néanmoins rien découvrir, si ce n'est que l'homme me ressemblait beaucoup.

Je n'arrivais pas à me faire une seule idée claire, pas même concernant ses vêtements. Il portait une chemise qui aurait pu être blanche, ocre ou jaune, ou même bleu ciel. La lumière du parking qui tombait sur lui provenait d'un de ces éclairages très vifs à l'argon : elle diffusait une lueur rose orangé. Entre cette déformation et le



manque de résolution de l'image, les vraies couleurs étaient impossibles à déterminer. Il portait un pantalon, de coupe assez large et de couleur claire. En bref, une tenue des plus banales, que n'importe qui aurait pu porter – y compris moi. J'avais tout un placard rempli d'habits de ce style ; j'en avais suffisamment pour habiller une armée entière de sosies de Dexter.

Je réussis en zoomant sur le camion à distinguer la lettre A et, en dessous, un B, suivi d'un R, puis d'un C ou un O. Mais la camionnette était stationnée en

diagonale par rapport à la caméra, et je ne discernai rien de plus.

Aucune des autres images ne m'apporta d'indice. Je regardai à nouveau la séquence complète : l'homme disparaissait, réapparaissait, puis la camionnette n'était plus là. Aucun angle adéquat, aucune prise de vue fortuite de la plaque d'immatriculation... et rien finalement qui puisse prouver avec certitude qu'il s'agissait, ou non, de Dexter le dormeur déjanté.

Lorsque je finis par relever les yeux de mon ordinateur, la nuit était tombée. Et je fis ce qu'une personne normale aurait très

certainement fait plusieurs heures auparavant : j'abandonnai. Je n'avais plus qu'à attendre Deborah. Et j'allais devoir laisser ma pauvre soeur torturée me jeter en prison. Du reste, d'une façon ou d'une autre, j'étais réellement coupable : je méritais de toute manière d'aller au trou. Peut-être même que je pourrais partager une cellule avec McHale. Il pourrait ainsi m'apprendre sa petite danse de rat.

Sur cette dernière pensée, je fis quelque chose d'absolument fabuleux.

Je m'endormis.

## CHAPITRE XXIV

Je ne fis aucun rêve, n'eus pas la sensation de quitter mon corps pendant mon sommeil ; je n'assistai pas à une procession de figures

spectrales ou de corps exsangues et sans tête. Aucune vision de prunes au sirop ne vint visiter mon cerveau. Rien ne s'y manifesta, au contraire, pas même moi ; rien qu'un sommeil noir et intemporel. Et pourtant, quand je fus réveillé par le téléphone, je sus que l'appel concernait Deborah, et je sus qu'elle ne viendrait pas. Ma main était déjà moite lorsque je décrochai le combiné.

« Oui, dis-je.

— Ici le commissaire Matthews. Je souhaiterais parler à l'agent Morgan, s'il vous plaît.

— Elle n'est pas là, répondis-je,

me sentant frémir à l'idée de ce que cela impliquait.

— Mmmpf. Ah, vraiment, c'est... A quelle heure est-elle partie ? »

Instinctivement, je jetai un coup d'oeil à l'horloge : il était 21 h 15, et j'en eus d'autant plus des sueurs froides. « Elle n'est pas venue, dis-je au commissaire.

— Mais elle a déclaré officiellement se rendre chez vous... Elle est de service et devrait déjà être à son poste.

— Elle n'est pas arrivée.

— Merde alors ! s'exclama-t-il. Elle a dit que vous aviez une preuve

qui pourrait nous être utile.

— C'est exact », dis-je.

Et je raccrochai.

J'avais effectivement une preuve, aucun doute là-dessus. J'avais juste du mal à savoir ce qu'elle prouvait exactement. Mais il allait falloir que je trouve, et je ne pensais pas avoir beaucoup de temps devant moi. Ou, pour être plus précis, je ne pensais pas que Debbie eût beaucoup de temps devant elle.

Et, une fois de plus, j'ignorais comment je le savais. Je ne m'étais pas dit consciemment : Il tient Deborah. Aucune vision alarmante

du sort qui lui était réservé n'avait surgi dans mon esprit. Je n'avais été assailli par aucune intuition fulgurante, et je n'avais pas eu le temps de me dire : Mince alors, il y a longtemps que Deb aurait dû arriver ; ça ne lui ressemble pas. Je savais simplement – et je l'avais su dès mon réveil – que Deb était partie pour me voir, qu'elle n'était pas arrivée, et ce que ce constat impliquait.

Il la tenait.

Et il l'avait enlevée uniquement à cause de moi, j'en étais convaincu. Il avait tourné autour de moi, se rapprochant de plus en plus : il



s'était introduit dans mon appartement, m'avait adressé des petits messages par le truchement de ses victimes et taquiné avec des allusions ou des commentaires sur son oeuvre. Il était maintenant aussi proche qu'il pouvait l'être sans se trouver dans la même pièce que moi. Il avait enlevé Deb et à présent il attendait avec elle. M'attendait.

Mais où ? Et combien de temps attendrait-il avant de s'impatienter et de commencer à jouer sans moi ?

Or, sans moi, je savais pertinemment qui serait sa camarade de jeux : Debbie. Elle

avait débarqué chez moi dans sa tenue de prostituée, un magnifique paquet-cadeau pour lui. Il avait dû penser que c'était Noël ! Il la tenait et, ce soir-là, ce serait elle, son amie spéciale. Je n'avais pas envie de penser à elle ainsi, allongée et solidement attachée, en train de regarder ces horribles morceaux d'elle-même qui disparaissaient lentement à jamais. Mais c'était ce qui allait se passer. Dans d'autres circonstances ç'aurait pu constituer un merveilleux divertissement pour la soirée... Mais pas avec Deborah. J'étais à peu près certain de ne pas le souhaiter, de ne pas vouloir qu'il

commette un acte merveilleux et irréversible. Pas ce soir-là. Plus tard, peut-être, avec quelqu'un d'autre. Lorsque nous nous connaîtrions un peu mieux. Mais pas ce soir-là. Pas avec Deborah.

Et à cette pensée tout sembla aller mieux. C'était si agréable d'avoir au moins résolu cette question. Je préférais ma soeur vivante plutôt que débitée en petits tronçons exsangues. Formidable... Je devenais presque humain. Voilà une chose de réglée. Bon, et maintenant ? J'aurais pu appeler Rita, louer un film, ou aller me promener au parc. Ou bien,

voyons... Peut-être, je ne sais pas... essayer de sauver Deborah ? Oui, ce serait sans doute amusant. Mais...

Comment ?

J'avais quelques indices, bien entendu. Je connaissais la manière de penser du tueur. En fin de compte, c'était plus ou moins la mienne aussi... Et puis, il voulait que je le trouve. Son message avait été suffisamment clair. Si j'arrivais à m'extirper de la tête toutes ces niaiseries embarrassantes – les rêves, les fariboles New Age et le reste –, alors j'étais certain de pouvoir trouver l'endroit logique et exact. Il n'aurait pas enlevé Deb s'il

n'avait pensé m'avoir donné tous les éléments dont pourrait avoir besoin un monstre intelligent pour retrouver sa trace.

Très bien, Dexter, le monstre surdoué : trouve-le. Traque le ravisseur de Deb. Laisse ta logique implacable se jeter sur sa trace comme une meute de loups féroces. Fais passer à la vitesse supérieure ton cerveau hypertrophié ; écoute le vent siffler contre les synapses météoriques de ton esprit puissant qui vole jusqu'à sa superbe et inévitable conclusion. Fonce, Dexter, fonce !

Dexter ?

Ohé ! Il y a quelqu'un là-dedans ?

Apparemment non. Je n'entendis pas le moindre souffle de vent provoqué par des synapses météoriques. J'étais aussi vide que si je n'avais jamais existé. Il n'y eut aucun tourbillon d'émotions débilisant non plus, étant donné que j'étais dénué d'émotions. Mais le résultat fut tout aussi affligeant. Je me sentais engourdi et vanné comme si j'étais réellement capable de sentiments. Deborah avait disparu. Elle courait le danger terrible d'être transformée en une fascinante oeuvre d'art. Et le seul

espoir qu'elle avait de conserver une forme d'existence un peu plus authentique qu'une série de clichés épinglés sur le mur d'un labo de police résidait en son frère comateux et complètement fêlé : ce drôle de Dexter décérébré, assis sur son fauteuil tandis que son cerveau bondissait dans tous les sens, essayait d'attraper sa queue, aboyait à la lune...

Je pris une profonde inspiration. De toutes les fois dans ma vie où j'avais particulièrement eu besoin d'être moi-même, celle-ci était une des plus cruciales. Je me concentrai très fort et tentai de me

calmer. Et, comme une infime fraction du vrai Dexter revenait pour remplir le vide de ma cavité cérébrale, je m'aperçus à quel point j'étais devenu humain et stupide. Il n'y avait aucun mystère, en réalité ; c'était même parfaitement clair. Mon cher Ami ne faisait rien d'autre que m'envoyer un carton d'invitation sur lequel il avait écrit : « Pourriez-vous me faire l'honneur d'assister à la vivisection de votre soeur ? Tenue protectrice exigée. » Mais ce petit sursaut de lucidité fut balayé de mon crâne survolté par une nouvelle pensée qui s'insinua doucement et instilla sa logique



perverse.

*J'étais en train de dormir quand Debbie avait disparu.*

Cela pouvait-il signifier, une fois de plus, que j'étais responsable sans le savoir ? Peut-être l'avais-je déjà découpée quelque part avant d'empiler les morceaux dans un lieu de stockage exigü et froid, et...

Lieu de stockage ? D'où me venait cette idée ?

*L'impression d'étroitesse... l'évidence ressentie devant le placard de la patinoire... l'air frais qui soufflait sur mon dos... Pourquoi était-ce si important ? Pourquoi y revenais-je sans cesse ?*

Car, quels que soient les événements, j'y revenais ; je retrouvai cette même espèce de mémoire sensorielle illogique, sans comprendre du tout pourquoi. Quelle était sa signification ? Et pourquoi du reste me souciais-je autant de sa signification ? J'aurais pu m'en fiche royalement. Mais, de fait, que ces impressions aient ou non un sens, c'était tout ce que j'avais pour me guider. Il me fallait trouver un endroit qui corresponde à cette sensation si juste d'exiguïté et de froid. Il n'y avait pas trente-six solutions : je devais trouver le conteneur. J'y trouverais également

Debbie et tomberais sur moi-même ou sur un autre que moi. C'était très simple !

Non. Ce n'était pas simple du tout ; juste très simplet. Ça n'avait aucun sens de se fier aux messages spectraux qui hantaient mes rêves. Les rêves n'avaient aucune existence dans la réalité, ne laissaient aucune marque de griffes à la Freddy Krueger sur notre monde de veille. Je ne pouvais tout de même pas me précipiter dehors et me mettre à errer à travers la ville dans un état de transe anxieuse. J'étais un être froid et raisonnable. Et ce fut donc d'une

manière froide et raisonnable que je fermai la porte de mon appartement. Je ne savais toujours pas où j'allais, bien sûr, mais la nécessité de m'y rendre le plus vite possible s'était emparée de moi et me poussait à présent vers le parking de l'immeuble où était garée ma voiture. A cinq mètres de mon fidèle destrier, je stoppai net, comme si j'avais percuté un mur invisible.

La lumière du plafonnier était allumée.

Ce ne pouvait être un oubli de ma part : il faisait encore jour lorsque je m'étais garé. De plus, de

là où j'étais, je voyais que les portières étaient bien fermées ; un voleur les aurait laissées entrouvertes afin d'éviter de faire du bruit en les refermant.

Je m'approchai lentement, ne sachant trop ce que je m'attendais à trouver, ni même si j'avais vraiment envie de trouver quoi que ce soit. Lorsque je ne fus plus qu'à un mètre, j'aperçus quelque chose sur le siège du passager. Je contournai la voiture prudemment, puis me penchai vers la vitre, frémissant d'appréhension, et jetai un coup d'oeil à l'intérieur. Et je la vis.

Une autre Barbie. Je

commençais à en avoir une sacrée collection...

Celle-ci portait un petit chapeau de marin, un chemisier ultra-court, et un mini-short moulant rose. Elle tenait dans sa main une petite valise sur laquelle on pouvait lire CUNARD.

J'ouvris la portière et pris la poupée. Je détachai la valise de la main de Barbie et regardai à l'intérieur. Un petit objet roula sur les dalles. Je le ramassai. Ça m'avait tout l'air d'être la bague de fin d'études de Deborah. À l'intérieur de l'anneau étaient gravées les lettres D. et M. : les initiales de Deb.

Je me laissai tomber sur le siège, serrant fort la Barbie entre mes mains moites. Je la tournai dans tous les sens. Pliai ses jambes. Agitai son bras. Qu'est-ce que tu as fait hier soir, Dexter ? Oh, j'ai joué avec mes poupées pendant qu'un ami à moi découpait ma soeur en morceaux.

Je ne perdis pas mon temps à me demander comment cette Barbie prostituée, spécialisée dans les croisières de luxe, s'était retrouvée dans ma voiture. Ça ressemblait à un message ; peut-être même un indice... Mais les indices étaient censés mettre sur la

bonne piste, et celui-ci semblait au contraire mener dans une fausse direction. De toute évidence, il tenait Debbie... Mais Cunard ? Comment cette compagnie de paquebots était-elle conciliable avec un lieu étroit et froid ? Je ne voyais pas le rapport. Mais il n'y avait qu'un endroit à Miami auquel ce nom renvoyait.

Je remontai Douglas Road puis bifurquai dans Coconut Grove. Il me fallut ralentir pour me faufiler à travers la foule des imbéciles heureux qui dansaient entre les boutiques et les bars. Ils avaient tous l'air d'avoir beaucoup trop



d'argent et de temps devant eux, et très peu d'indices pour moi ; je mis bien plus de temps à les dépasser que je n'aurais dû, mais il m'était assez difficile de m'énerver, ne sachant pas où j'allais exactement. Je poursuivis néanmoins ma route, le long de Bayfront Drive, sur Brickell Avenue, puis jusqu'au centre-ville. Nulle part je ne vis d'enseigne lumineuse ornée de flèches clignotantes et de paroles encourageantes à mon intention : Par ici pour la dissection ! Je continuai à rouler, arrivai à proximité du palais des Sports de l'American Airlines et, un peu plus

loin, du pont MacArthur Causeway. Un coup d'oeil du côté du palais des Sports me permit d'apercevoir la superstructure d'un paquebot à l'entrée du port – il n'appartenait pas aux lignes Cunard, bien entendu, mais je guettais anxieusement le moindre signe. Il était fort improbable que l'on cherche à m'envoyer sur l'un des paquebots : beaucoup trop de monde et d'innombrables officiels payés à fureter. Mais quelque part à proximité, dans un endroit qui serait lié aux bateaux : ce qui, bien sûr, devait forcément signifier... Quoi ? Plus aucun indice. Je scrutai

le paquebot avec une telle intensité que j'aurais pu perforer la dunette d'où je me trouvais, mais Deborah ne surgit pas de la cale, pas plus qu'elle ne descendit la passerelle en dansant.

Je parcourais du regard les alentours. Contre le bateau, des grues de chargement se dressaient dans le ciel nocturne, tels des éléments abandonnés du décor de *Star Wars*. Un peu plus loin, sous les grues, les piles de conteneurs à charger se distinguaient à peine dans l'obscurité : un amoncellement de gros blocs désordonnés, éparpillés au sol

comme si un enfant géant qui s'ennuyait à mourir avait vidé rageusement son coffre à jouets plein de cubes de construction. Certains des conteneurs étaient réfrigérés. Et derrière les conteneurs...

Attends une seconde, mon garçon.

Qui est-ce que j'entendais chuchoter ainsi, murmurer des mots doux au conducteur Dexter, solitaire et silencieux ? Qui était assis derrière moi maintenant ? Qui emplissait le siège arrière de son petit gloussement ? Et pourquoi ? Quel était ce message qui tintait

dans ma tête décervelée, vide d'écho ?

*Des lieux de stockage.*

*Certains d'entre eux réfrigérés.*

Mais pourquoi ces lieux de stockage ? Quelle raison pouvais-je donc avoir de m'intéresser ainsi à un tas de conteneurs froids et étroits ?

Oh, oui...

Bon ! Puisque tu insistes.

Serait-ce l'Endroit ?

L'emplacement futur de la maison natale de Dexter transformée en musée ? Avec d'authentiques objets lui ayant appartenu, et en prime un petit numéro exceptionnel

interprété en direct par son unique soeur.

Je donnai un brusque coup de volant, coupant la route à une BMW au klaxon tonitruant. Je levai le majeur, me comportant pour une fois en vrai natif de Miami – ce que j'étais –, puis j'accélérai le long du pont.

Le paquebot était sur ma gauche. La zone des conteneurs se trouvait sur la droite ; elle était délimitée par une clôture grillagée, rehaussée de fil de fer barbelé acéré. J'en fis une fois le tour le long de la route d'accès, luttant contre un sentiment de certitude

croissant et un chœur assourdissant de chants surexcités qui me parvenait du siège arrière. La route se terminait en cul-de-sac devant une cahute de contrôle, bien avant les conteneurs. J'aperçus une barrière et plusieurs hommes en uniforme qui traînaient autour ; il n'y aurait pas moyen de passer sans répondre à quelques questions légèrement embarrassantes. Oui, monsieur l'agent, je me demandais si je pouvais entrer et faire un petit tour... Vous voyez, je cherche un ami à moi qui doit découper ma soeur en rondelles, et je me disais que c'était l'endroit idéal, ici.

Je braquai et coupai à travers une rangée de cônes orange en plein milieu de la route, une dizaine de mètres avant la barrière, pour repartir dans l'autre sens. Le paquebot se profilait sur la droite, à présent. Je tournai à gauche juste avant de parvenir au pont qui permet de rejoindre le centre-ville et traversai une grande esplanade, limitée d'un côté par un terminal et de l'autre par une clôture grillagée. La clôture était joyeusement décorée de panneaux qui menaçaient d'une terrible punition quiconque s'aventurerait dans la zone, propriété des douanes



américaines.

Le grillage s'étirait jusqu'à la route principale et longeait un vaste parking, vide à cette heure de la nuit. Je le parcourais lentement, les yeux rivés sur les conteneurs, de l'autre côté. Ils devaient provenir de ports étrangers et être en attente d'inspection par les douanes ; l'accès en était sévèrement réglementé. Inutile d'imaginer quelqu'un entrer et sortir de cette zone, surtout si ce quelqu'un transportait des cargaisons douteuses telles que des morceaux de corps. Il allait falloir que je cherche un autre endroit, ou alors

que j'admets que je perdais mon temps en me raccrochant à de vagues impressions suscitées par une série de rêves moqueurs et une poupée en tenue légère. Et plus vite je l'admettrais, plus grandes seraient mes chances de retrouver Deb. Elle n'était pas ici. Elle n'avait aucune raison d'y être.

Enfin une pensée logique ! Je me sentais déjà mieux, et j'en aurais sans doute conçu une certaine fierté... si je n'avais aperçu une camionnette très familière tout contre le grillage à l'intérieur de l'enceinte, garée de manière à exhiber les caractères peints sur le

côté du véhicule : « Allonzo Brothers ». Mon petit choeur intime logé dans l'antichambre de mon cerveau chanta trop fort pour que je pusse percevoir mon propre sourire narquois. Je freinai et me garai. Le garçon intelligent que j'abrite en moi se mit à cogner contre la porte de mon cerveau et à crier : « Allez, allez ! Fonce, fonce, fonce ! » Mais à l'arrière le reptile rampait jusqu'à la fenêtre en donnant juste des petits coups de langue prudents, et donc je demeurai un long moment immobile avant de me décider à descendre de voiture.

Enfin je m'approchai de la clôture et restai planté comme un figurant dans un film de prisonniers de la Seconde Guerre mondiale, les doigts accrochés au grillage, scrutant avec convoitise l'autre côté, si proche et pourtant inaccessible. J'étais sûr qu'il devait exister un moyen très simple pour une créature aussi merveilleusement intelligente que moi de franchir cet obstacle, mais dans l'état où j'étais je n'arrivais pas à relier une pensée à une autre. Il fallait que je passe. Mais je ne pouvais pas passer. J'étais là, cramponné au grillage, absorbé par

ma contemplation, conscient que tout ce qui m'importait se trouvait juste derrière, à quelques mètres à peine de distance, mais totalement incapable d'atteler mon cerveau énorme au problème et d'attraper une solution au vol. L'esprit choisit de drôles de moments parfois pour piquer un somme, n'est-ce pas ?

La sonnette d'alarme de mon siège arrière se déclencha. Il fallait que je bouge, et tout de suite. Je me trouvais dans une zone surveillée, en pleine nuit, et mon attitude commençait à être suspecte ; d'un instant à l'autre l'un des vigiles allait s'intéresser au beau jeune

homme qui scrutait de son air intelligent l'enceinte clôturée. Il fallait que je regagne la voiture ; je trouverais un moyen d'entrer tout en continuant à rouler doucement. Je reculai d'un pas et jetai un dernier coup d'oeil langoureux à la clôture. Juste à l'endroit où mes pieds avaient touché le grillage, j'aperçus une petite trouée : les mailles avaient été sectionnées de manière à laisser passer un être humain, ou même une parfaite réplique comme moi. La partie découpée tenait en place grâce à la présence de la camionnette garée tout contre qui l'empêchait de

battre au vent et d'être trop visible. Cela avait dû être fait récemment : le soir même, après l'arrivée de la camionnette.

Mon invitation finale.

Je reculai lentement et sentis une espèce de sourire désinvolte se former automatiquement sur mon visage, tel un masque. Tiens, bonsoir, monsieur l'agent, je prenais juste un peu l'air. Belle soirée, non, pour un dépeçage ? Je retournai gaiement à ma voiture, sans hâte, les yeux fixés sur la lune au-dessus de l'eau, et me mis à siffler un air joyeux tandis que je remontais à bord puis m'éloignais.

Personne n'avait l'air de prêter la moindre attention à mes faits et gestes – hormis, bien sûr, mon choeur intérieur qui chantait ses alléluias. Je trouvai une place de parking près du bureau de la compagnie maritime, à une centaine de mètres de ma petite porte discrète vers le paradis. Quelques voitures étaient dispersées çà et là. Personne ne remarquerait la mienne.

Mais, alors que je me garais, une voiture vint occuper l'emplacement voisin, une Chevrolet bleu clair conduite par une femme. Je restai immobile



quelques secondes. Elle aussi. Puis j'ouvris ma portière et sortis.

L'inspecteur LaGuerta fit de même.

## **CHAPITRE XXV**

J'ai toujours très bien su gérer les situations embarrassantes, mais je dois avouer que cette fois-ci je séchai. Je ne savais absolument pas

quoi dire, et pendant un moment je restai là à fixer LaGuerta ; elle soutint mon regard, sans ciller, découvrant légèrement ses crocs, comme un félin qui se demande s'il préfère jouer avec vous ou vous manger tout de suite. Je sentais que si j'ouvrais la bouche je ne ferais que bégayer, et elle, apparemment, ne souhaitait rien d'autre que me regarder. Nous restâmes donc figés ainsi pendant un long moment. C'est elle qui brisa enfin la glace.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demanda-t-elle en indiquant de la tête la clôture, située à une centaine de mètres du parking.

— Ça alors ! Inspecteur ! m'exclamai-je, dans l'espoir, sans doute, qu'elle oublie ses propres paroles. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je vous ai suivi. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Là-dedans ? » répétais-je.

Oui, je sais, c'est une réplique très bête, mais, honnêtement, j'avais épuisé mon stock de réponses intelligentes, et on ne peut pas s'attendre à ce que je brille en de telles circonstances.

Elle pencha la tête d'un côté et sortit sa langue, la passa sur sa lèvre inférieure : lentement à

gauche, puis à droite, encore à gauche, puis elle la fit disparaître.

« Vous devez penser que je suis idiote », dit-elle. Certes, cette pensée m'avait bien traversé l'esprit une fois ou deux, mais ce n'était peut-être pas très diplomate de le lui avouer. « Mais vous avez sûrement oublié que je suis inspecteur, à Miami qui plus est. Comment croyez-vous que je suis arrivée jusque-là ?

— Grâce à vos charmes ? » hasardai-je, lui adressant un sourire radieux.

Il est toujours de bon ton de flatter une femme.

Elle me montra sa superbe denture, encore plus étincelante sous l'éclairage agressif du parking.

« C'est ça », dit-elle. Elle figea ses lèvres en une sorte de sourire étrange qui creusait ses joues et la vieillissait. « Je gobais ces conneries lorsque j'étais persuadée que je vous plaisais.

— Mais vous me plaisez, inspecteur ! » répondis-je, avec un peu trop d'empressement peut-être.

Elle n'eut pas l'air de m'entendre.

« Et puis un jour vous me poussez par terre comme si j'étais une grosse truie, et là je me dis que

je dois avoir un problème. J'ai mauvaise haleine ou quoi ? Et tout à coup je pige. Ce n'est pas moi. C'est vous. Vous qui avez un problème. »

Elle avait raison, naturellement, mais c'était tout de même blessant de se l'entendre dire.

« Je ne... Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

Elle secoua la tête.

« Le brigadier Doakes meurt d'envie de vous buter et il ne sait même pas pourquoi. J'aurais dû l'écouter... Vous êtes louche. Et vous êtes mêlé à cette affaire de

prostituées, d'une façon ou d'une autre.

— Mêlé... Comment ça ? »

Cette fois, il y eut une expression de jubilation féroce dans le sourire qu'elle m'adressa, et une pointe d'accent alla jusqu'à se glisser dans sa voix.

« Gardez vos simagrées pour votre avocat. Et pour le juge, plus tard. Parce que maintenant je vous tiens. »

Elle me regarda durement pendant un long moment ; ses yeux sombres brillaient de haine. Elle avait l'air aussi inhumaine que moi, et à cette pensée ma nuque fut



parcourue d'un léger frisson. L'avais-je sous-estimée à ce point ? Était-elle vraiment aussi forte ?

« Et donc vous m'avez suivi ?

— Exactement, répondit-elle en me montrant de nouveau ses dents. Pourquoi vous intéressez-vous à cette clôture ? Qu'y a-t-il derrière ? »

Je suis sûr qu'en temps normal j'y aurais pensé beaucoup plus tôt, mais à ce stade je n'étais plus vraiment moi-même. Ce fut donc seulement à cet instant que ça me traversa l'esprit. Et ce fut comme une petite lumière douloureuse qui s'allumait dans ma tête.

« Où avez-vous commencé à me filer ? Devant chez moi ? À quelle heure ?

— Pourquoi essayez-vous à tout prix de changer de sujet ? Il y a quelque chose là-dedans, hein ?

— Inspecteur, s'il vous plaît... Ça pourrait être très important. Où et quand avez-vous commencé à me suivre ? »

Elle m'observa pendant quelques secondes, et je me rendis compte que j'avais réellement mal évalué ses capacités. L'instinct politique n'était pas le seul mérite de cette femme. Elle m'avait bien l'air d'avoir des talents cachés. Je

doutais toujours qu'ils aient trait à l'intelligence, mais elle avait indéniablement beaucoup de patience, et dans son métier c'était parfois plus important que la jugeote. Elle était disposée à attendre, à me regarder et à répéter sans cesse sa question jusqu'à ce qu'elle obtienne une réponse. Elle reposerait la même question plusieurs fois, en continuant à attendre et à m'observer, pour voir ce que je ferais. D'ordinaire, je savais me montrer plus malin qu'elle, mais je ne pouvais certainement pas rivaliser de patience avec elle, pas ce soir-là en

tout cas. Je pris donc mon air le plus humble et réitérai ma demande.

« S'il vous plaît, inspecteur... »

Elle ressortit sa langue, puis finit par la rentrer.

« OK, dit-elle. Comme votre soeur était partie depuis plusieurs heures sans dire où elle allait, j'ai commencé à penser qu'elle était en train de manigancer quelque chose. Et étant donné qu'elle ne peut rien faire toute seule, où était-elle forcément allée ? » Elle haussa un sourcil en me regardant, puis poursuivit d'un ton triomphant. « Chez vous, bien entendu ! Pour

parler avec vous ! » Elle releva brusquement la tête, fière de son raisonnement déductif. « Alors je me mets à réfléchir à votre cas. La façon dont vous apparaissez toujours et étudiez les scènes de crime, même quand vous n'êtes pas appelé. Cette façon que vous avez de deviner l'identité des tueurs en série, hormis celui-ci. Et puis comment vous m'avez trompée et fait passer pour une imbécile avec cette putain de liste, comment vous m'avez poussée par terre... » Son visage prit un air plus dur, et plus vieux, l'espace de quelques instants. Puis elle sourit et poursuivit. « J'ai

parlé tout haut, dans mon bureau, et voilà que Doakes me dit : “Je vous ai mise en garde contre lui, mais vous n’écoutez pas.” Et là je commence à voir votre belle gueule partout alors que je ne devrais pas. » Elle haussa les épaules. « Alors je me suis pointée devant chez vous.

— Quand ? A quelle heure ? Vous vous rappelez ?

— Non, dit-elle. Mais j’ai dû poireauter une vingtaine de minutes, et puis vous êtes sorti, vous avez joué avec votre poupée Barbie comme un pédé, puis vous avez rappliqué par ici.

— Vingt minutes... »

Elle n'était donc pas arrivée à temps pour apercevoir la personne, ou la créature, qui avait enlevé Deborah. Et elle devait dire la vérité ; elle m'avait sans doute seulement suivi pour voir... Pour voir quoi ?

« Mais pourquoi m'avoir suivi ?

— Vous êtes mêlé à cette affaire. Je ne sais pas si c'est vous le tueur. Peut-être pas. Mais je vais le découvrir. Je vais découvrir des trucs sur vous. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, dans ces conteneurs ? Vous allez me le dire ou on va rester plantés là toute la nuit ? »

À sa manière, elle avait mis le doigt sur le problème : on ne pouvait pas rester plantés là toute la nuit. On ne pouvait pas, d'ailleurs, j'en avais la certitude, rester ici beaucoup plus longtemps sans que des choses terribles arrivent à Deborah. Si ce n'était pas trop tard déjà. Nous devions y aller, et tout de suite, pour essayer de le trouver et de l'arrêter. Mais comment allais-je m'y prendre, à présent, avec LaGuerta sur le dos ? J'avais l'impression d'être une comète cherchant à se débarrasser de sa queue.

Je pris une profonde



inspiration. Rita m'avait amené un jour à un atelier New Age sur la Recherche de la Santé Éternelle qui incitait à prendre régulièrement de grandes inspirations purifiantes. C'est ce que je fis. Je ne m'en sentis pas plus pur pour autant, mais au moins mon cerveau sembla un bref instant entrer en action, et je me rendis compte que j'allais devoir faire quelque chose d'entièrement nouveau pour moi : dire la vérité. LaGuerta me fixait de plus belle, attendant que je lui réponde.

« Je crois que le tueur est là-dedans, lui expliquai-je. Et je crois qu'il tient l'agent Morgan. »

Elle me regarda un moment sans bouger.

« OK, finit-elle par dire. Alors vous êtes venu vous poster près de la grille pour voir ? Vous aimez tellement votre soeur que vous voulez regarder ce qui lui arrive ?

— Je voulais passer de l'autre côté. Je cherchais un moyen d'entrer dans l'enceinte.

— Et comme ça vous avez oublié que vous travailliez pour la police ? »

Eh oui, évidemment... Elle avait touché le point sensible, et sans l'aide de personne, en plus. Je n'avais aucune réponse valable à lui

donner. Cette sale attitude qui consiste à dire la vérité génère toujours des situations des plus inconfortables.

« Je... Je voulais juste être sûr de moi avant de faire un scandale. »

Elle acquiesça.

« Mmm mmm... Tout à fait louable, dit-elle. Mais laissez-moi vous dire ce que j'en pense. De deux choses l'une : soit vous avez quelque chose à vous reprocher, soit vous savez des trucs que vous ne devriez pas savoir. Vous cherchez donc à les cacher, ou alors à les vérifier par vous-même.

— Par moi-même ? Mais enfin

pourquoi je ferais ça ? »

Elle secoua la tête, montrant qu'elle n'était pas dupe.

« Pour que tout le mérite vous revienne. À vous et à votre crétine de soeur. Vous croyez que je ne me suis rendu compte de rien ? Je vous ai dit que je n'étais pas idiote.

— Je ne veux pas faire le fayot, inspecteur, dis-je, essayant de la prendre par les sentiments, quoique persuadé désormais qu'elle en avait encore moins que moi, mais je crois qu'il est là-dedans, dans l'un des conteneurs. »

Elle passa sa langue sur ses lèvres.

« Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? »

J'hésitai, mais elle continuait à me fixer sans ciller de son regard de reptile. Malgré la gêne que j'éprouvais, il me fallait encore lui révéler un fragment de vérité. Je fis un signe en direction de la camionnette des frères Allonzo garée derrière la grille.

« C'est sa camionnette, dis-je.

— Ah », fit-elle.

Et elle cligna enfin des yeux. Son attention se détourna de moi un instant et alla se perdre quelque part au fond d'elle-même. Qu'est-ce qui l'absorbait donc ? Ses cheveux ?

Son maquillage ? Sa carrière ? Impossible à dire. Toujours est-il qu'un bon inspecteur aurait vu là l'occasion de me poser un certain nombre de questions embarrassantes : comment je savais que c'était son véhicule ? Comment je l'avais trouvé ici ? Comment je pouvais être si sûr qu'il n'avait pas simplement abandonné la camionnette là pour se rendre ailleurs ? Mais, au fond, LaGuerta n'était pas un bon inspecteur. Une fois de plus elle hocha la tête et passa sa langue sur ses lèvres, puis elle me demanda :

« Comment on va faire pour le

trouver dans tout ce bordel ? »

Décidément, je l'avais vraiment sous-estimée. Elle était passée du « vous » au « nous » sans aucune transition apparente.

« Vous ne voulez pas appeler du renfort ? lui demandai-je. Cet homme est très dangereux. »

J'avoue que je cherchais seulement à l'asticoter. Mais elle me prit très au sérieux.

« Si je n'attrape pas ce type toute seule, dans deux semaines je suis contractuelle, dit-elle. J'ai mon arme. Personne ne peut m'échapper. J'appellerai du renfort quand je l'aurai. » Elle me

dévisagea sans ciller. « Et s'il n'est pas là-dedans, c'est vous que j'embarque. »

Il me parut plus prudent de ne pas relever.

« Vous pouvez nous faire entrer ? »

Elle rit.

« Évidemment. J'ai mon badge, j'entre où je veux. Et après ? »

Là était la difficulté. Si elle acceptait ma proposition, j'étais un homme libre, pour ainsi dire.

« Après on se sépare et on cherche jusqu'à ce qu'on le trouve. »

Elle continuait à me fixer. Je



vis de nouveau sur son visage l'expression qu'elle avait eue lorsqu'elle était descendue de voiture : le regard d'un prédateur qui observe sa proie et se demande quand et où il va pouvoir l'attaquer, et combien de griffes il va devoir utiliser. Le plus terrible, c'était que je commençais à éprouver de la sympathie pour cette femme.

« D'accord », dit-elle au bout d'un moment. Elle indiqua de la tête sa voiture. « Montez. »

Je montai. Nous nous retrouvâmes sur la route, puis près de la barrière. Même à cette heure-ci il y avait une certaine affluence.

La majorité des véhicules semblait appartenir à des touristes de l'Ohio qui cherchaient leur bateau de croisière ; quelques-uns finissaient devant la barrière, d'où ils étaient renvoyés dans l'autre sens par les gardiens. L'inspecteur LaGuerta les doubla tous en faisant vrombir sa grosse Chevrolet et alla prendre place à l'avant de la file. Les pauvres conducteurs du Midwest ne faisaient pas le poids face à une Cubaine de Miami qui disposait d'une bonne assurance maladie et conduisait une voiture dont elle se fichait complètement. Un concert de klaxons et quelques cris étouffés

retentirent alors que nous atteignions la barrière.

Le gardien, un Noir fin et musclé, sortit de la cahute.

« Madame, vous ne pouvez pas... »

Elle brandit son badge.

« Police. Ouvrez la barrière. »

Son ton était si dur et si autoritaire que je faillis bondir hors de la voiture et courir ouvrir la barrière moi-même.

Mais le gardien se figea, aspira l'air par sa bouche, et jeta un coup d'oeil nerveux vers la cahute derrière lui.

« Qu'est-ce que vous cherchez... ? »

— Ouvre cette putain de barrière, ducon ! » lâcha-t-elle en agitant son badge.

Il fut obligé d'avancer.

« Voyons voir le badge », dit-il.

LaGuerta le lui tendit mollement, le forçant à se rapprocher encore d'un pas pour le voir. Il l'étudia, les sourcils froncés, mais n'y trouva rien à redire.

« Mmm mmm, fit-il. Vous pouvez me dire ce que vous cherchez là-dedans ?

— Je peux te dire que si tu n'ouvres pas la barrière d'ici deux secondes je te fous dans le coffre de ma voiture pour aller te jeter dans

une cellule pleine de motards pédérastes, et je t'assure que je m'empresserai d'oublier où je t'ai mis. »

Le gardien se redressa.

« Je cherchais juste à me rendre utile, dit-il avant de lancer par-dessus son épaule : Tavio, ouvre la barrière ! »

La barrière se leva et LaGuerta fit rugir le moteur.

« Ce salopard trafique quelque chose et ne veut pas que j'y fourre mon nez », dit-elle. Je décelai une nuance d'amusement dans sa voix, en plus d'une excitation croissante. « Mais j'en ai rien à cirer de la

contrebande, ce soir. » Elle me lança un regard. « Où est-ce qu'on va ? »

— Je ne sais pas, répondis-je. On a peut-être intérêt à commencer là où il a laissé la camionnette. »

Elle hocha la tête et accéléra le long de l'allée qui bordait les rangées de conteneurs.

« S'il a un corps à transporter, il s'est sûrement garé assez près de l'endroit. »

Comme nous approchions de la clôture, elle ralentit, manoeuvra la voiture tout doucement jusqu'à ce qu'elle se retrouve à une quinzaine de mètres de la camionnette, puis

s'arrêta.

« Allons jeter un coup d'oeil à la clôture », dit-elle en passant au point mort.

Et elle se glissa dehors alors que la voiture finissait de s'immobiliser.

Je la suivis.

« Nom de Dieu ! » cria-t-elle.

Elle avait marché dans quelque chose qui lui déplaisait fortement et pliait la jambe pour regarder sous la semelle de sa chaussure.

Je la dépassai et sentis mon poulx cogner de plus en plus fort comme je m'approchais de la camionnette. J'en fis le tour et

essayai toutes les portières. Elles étaient fermées. Il y avait bien deux petites vitres à l'arrière, mais celles-ci avaient été peintes de l'intérieur. Je montai sur le pare-chocs et tentai malgré tout d'apercevoir quelque chose. La peinture ne laissait rien passer. Ce côté-ci n'offrait rien de plus à inspecter, néanmoins je m'accroupis et examinai le sol. Je devinai plus que je n'entendis LaGuerta se faufiler derrière moi.

« Qu'est-ce que vous avez trouvé ? » demanda-t-elle.

Je me redressai.

« Rien, répondis-je. Les vitres



arrière sont peintes de l'intérieur.

— Vous voyez quelque chose par l'avant ? »

Je contournai le véhicule. L'avant n'offrait pas plus d'indices. Contre le pare-brise, l'un de ces pare-soleil si répandus en Floride avait été déplié sur le tableau de bord, protégeant entièrement la cabine des regards. Je grimpai sur le pare-chocs avant et, de là, sur le capot, puis me déplaçai à plat ventre de la droite vers la gauche, mais, là encore, le pare-soleil ne laissait rien filtrer.

« Rien, constatai-je avant de redescendre.

— OK », dit LaGuerta. Elle me regarda, les yeux mi-clos, le bout de sa langue pointant entre ses lèvres. « Quel côté choisissez ? »

*Celui-ci*, murmura quelqu'un tout au fond de mon cerveau. Par ici. Je jetai un coup d'oeil vers la droite, la direction que m'indiquait mon gloussement mental, puis regardai de nouveau LaGuerta, qui me scrutait de son grand regard fixe de tigre affamé.

« Je pars à gauche puis je décris un cercle, expliquai-je. On se retrouve au milieu.

— D'accord, dit-elle avec un sourire carnassier. Mais c'est moi

qui pars à gauche. »

Je m'efforçai de prendre un air surpris et contrarié, et mon expression fut sans doute assez convaincante car elle m'observa puis hocha la tête.

« OK », répéta-t-elle avant de disparaître dans la première rangée des conteneurs de marchandise.

Et je me retrouvai seul avec mon timide Ami intérieur. Bon, et maintenant ? Maintenant que j'avais rusé pour que LaGuerta me laisse le côté droit, qu'est-ce que j'en faisais ? Après tout, je n'avais aucune raison de penser qu'il était vraiment mieux que celui de

gauche, ou même, du reste, que je n'avais pas plus intérêt à rester posté près de la clôture en m'entraînant à jongler avec des noix de coco... Je n'avais que mon concert de sifflements intérieurs pour me guider, et était-ce vraiment suffisant ? Quand vous êtes un monument de raison pure comme je l'ai toujours été, vous cherchez spontanément des signes logiques qui pourraient orienter votre ligne de conduite. Et, tout aussi spontanément, vous refusez de prêter attention à l'irrationnelle cacophonie des voix stridentes qui s'élève du sous-sol de votre cerveau

et manque de vous faire chanceler en pleine allée – si forte et si insistante soit-elle à présent dans les miroitements du clair de lune.

Quant à savoir où je devais aller maintenant... Je regardai autour de moi, contemplant les longues files irrégulières de conteneurs. Du côté où LaGuerta s'était élancée du haut de ses talons aiguilles, j'apercevais plusieurs rangées de remorques de camion aux couleurs vives. Et devant moi, occupant toute la moitié droite, se trouvaient les conteneurs des paquebots.

Brusquement, je me sentis très incertain. Je n'aimais pas cette

sensation. Je fermai les yeux. Dans l'instant même le murmure se mua en nuage sonore et je me surpris en train de me diriger vers un amoncellement de conteneurs situés en contrebas, au bord de l'eau. Je n'avais pas consciemment formulé l'idée que ces conteneurs-là étaient différents des autres, ou mieux, ou que cette direction-là était plus appropriée, plus prometteuse. Simplement mes pieds s'étaient mis à avancer, et je les suivis. C'était comme s'ils traçaient un chemin que seuls les orteils pouvaient voir, ou comme si un motif irrésistible surgissait du

murmure suraigu de mon choeur intérieur : mes pieds le traduisaient et m'entraînaient à leur suite.

Et tandis qu'ils avançaient le bruit enflait en moi, un grondement hilare et assourdi qui me faisait courir plus vite que mes pieds, me tirait brutalement en avant le long de l'allée tortueuse avec d'invisibles et puissantes secousses. Mais dans le même temps une autre voix, discrète et raisonnable celle-là, me poussait en arrière, me disait que pour rien au monde je ne voulais me trouver là, me suppliait en gémissant de m'enfuir, de rentrer chez moi, de quitter cet endroit, et

cette voix m'était tout aussi incompréhensible que les autres. J'étais simultanément tiré en avant et poussé en arrière avec une telle force que je n'arrivais plus à commander mes jambes, et je finis par trébucher et tomber face contre terre sur le sol dur et caillouteux. Je m'agenouillai, la bouche sèche, le coeur affolé, et restai là à tripoter un accroc sur ma belle chemisette en dacron. Je glissai mon doigt dans le trou et me chatouillai. Bonsoir, Dexter ! Où est-ce que tu vas comme ça ? Bonsoir, monsieur Doigt. Je ne sais pas, mais je suis presque arrivé. J'entends mes amis



qui m'appellent.

Je me relevai, flageolant, et écoutai. J'entendais très distinctement à présent, même avec les yeux ouverts, et c'était si puissant que je n'arrivais plus à marcher. Je restai immobile un instant, prenant appui contre l'un des conteneurs. Une expérience des plus troublantes, encore une fois. Quelque chose d'indéfinissable avait vu le jour en ce lieu, quelque chose qui se terrait désormais au plus profond de l'être qu'était Dexter et, pour la première fois de ma vie, du moins celle dont je me souvenais, j'avais peur. Je ne

voulais pas rester dans cet endroit chargé de menaces. Et pourtant il fallait que je retrouve Deborah. J'étais déchiré par ce conflit intérieur. J'avais l'impression d'être une vivante illustration des théories de Sigmund Freud, et je n'avais qu'une envie : rentrer chez moi et me coucher.

Mais la lune grondait dans le ciel, l'eau mugissait à l'entrée du port de Miami, et la légère brise nocturne hurlait autour de moi, pareille à une horde de vampires, forçant mes pieds à avancer. Et le chant enflait en moi tel un gigantesque chœur mécanique ; il

m'encourageait, me rappelait comment bouger mes pieds, me poussait, malgré mes genoux paralysés, le long des files de conteneurs. Mon coeur geignait et battait à se rompre, ma respiration saccadée était bien trop bruyante, et pour la première fois de ma vie, me semblait-il, je me sentais faible, abruti et stupide : comme un être humain, comme un tout petit être humain sans défense.

D'un pas chancelant, j'avançai machinalement sur ce chemin qui ne m'était plus si étranger, jusqu'à ce que je ne puisse faire un pas de plus ; et, de nouveau, je m'appuyai

sur un conteneur, équipé, celui-ci, d'un compresseur de climatisation qui grondait à l'arrière et se mêlait au hurlement de la nuit. Ce vacarme me martelait tant la tête que je n'y voyais presque plus rien. Et tandis que je m'appuyais contre la paroi la porte s'ouvrit toute grande.

L'intérieur du conteneur était éclairé par deux lampes-tempête à piles. Contre le mur du fond, une table d'opération avait été improvisée sur des cartons d'emballage.

Et, solidement arrimée sur la table, se trouvait ma chère soeur

Deborah.

## **CHAPITRE XXVI**

Pendant quelques secondes je n'éprouvai pas vraiment le besoin de respirer. Je regardai simplement. De longues bandes lisses de ruban

adhésif s'entortillaient autour des bras et des jambes de ma soeur. Elle portait un mini-short lamé or et un chemisier en soie moulant, noué au-dessus du nombril. Ses cheveux étaient tirés en arrière, ses yeux étaient démesurément grands, et elle respirait rapidement par le nez, étant donné que sa bouche, elle aussi, était recouverte d'un morceau de scotch qui barrait ses lèvres et rejoignait la table de chaque côté afin de maintenir sa tête immobile.

J'aurais voulu dire quelque chose, mais je m'aperçus que ma bouche était trop sèche pour parler,

alors je continuai à regarder, simplement. Deborah me regardait aussi. Ses yeux exprimaient de multiples sentiments, mais le plus flagrant était l'effroi, et j'en restai figé sur le pas de la porte. Je n'avais jamais vu une telle expression chez ma soeur, et je ne savais qu'en penser. Je fis un pas vers elle et elle tressaillit sous le ruban adhésif. Elle avait peur ? Oui, naturellement... Mais peur... de moi ? J'étais venu la sauver, à l'évidence. Pourquoi aurait-elle eu peur de moi ? À moins que...

Était-ce moi qui l'avais ligotée ainsi ?



Et si, au moment de ma petite sieste, plus tôt dans la soirée, Deborah avait débarqué chez moi, comme prévu, et trouvé mon Passager Noir au volant de la Dextermobile ? Je l'ignorais donc, mais je l'avais amenée ici et attachée à la table de cette façon, sans en être conscient – ce qui, bien sûr, ne tenait pas debout. J'étais ensuite rentré à la maison à toute vitesse, avais laissé la Barbie dans la voiture à mon intention, avais couru jusqu'en haut, m'étais affalé sur le lit, puis m'étais réveillé, de nouveau moi-même, comme si je m'entraînais pour une espèce de

course de relais homicide.  
Impossible, et cependant...

Comment aurais-je su arriver  
jusqu'ici sinon ?

Je secouai la tête. Il était  
inconcevable que j'aie pu dénicher  
ce local réfrigéré dans tout Miami  
sans avoir su au préalable où il se  
trouvait. J'avais donc su. Et si  
j'avais pu savoir, c'était parce que  
j'étais déjà venu ici. Et si ce n'était  
pas ce soir avec Deb, alors quand et  
avec qui ?

« J'étais presque sûr que c'était  
ici », dit une voix, une voix si  
pareille à la mienne que l'espace  
d'un instant je crus que j'avais

parlé, et je me demandai ce que j'avais bien pu vouloir dire par là.

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque, je fis un pas de plus en direction de Deborah... et là il surgit de l'ombre. La lumière douce des deux lampes vint l'éclairer et nos yeux se croisèrent ; pendant quelques secondes la pièce tangua autour de moi, puis je ne sus plus où j'étais. Ma vue se focalisa alternativement sur moi qui me tenais près de la porte, puis sur lui qui se tenait devant la petite table de fortune, et je me vis le voir, puis je le vis me voir. Puis, dans une sorte de flash aveuglant, je me vis

par terre, assis et absolument figé, mais j'ignorais ce que cette vision signifiait. Très perturbant. Enfin je fus moi-même à nouveau, bien que désormais cette notion n'eût plus beaucoup de sens pour moi.

« Presque sûr, reprit-il, d'une voix douce et gaie évoquant toutefois celle d'un enfant psychotique. Mais maintenant tu es là, toi aussi, alors ça ne peut qu'être ici. Tu ne crois pas ? »

Et là, j'ai un peu honte de vous l'avouer, mais le fait est que je le dévisageai la bouche grande ouverte. Je crois même que je bavais légèrement. Je le dévorais

des yeux. C'était lui. Aucun doute là-dessus. C'était l'homme que nous avions vu sur les images de la webcam, l'homme que Deb et moi avions tous les deux pris pour moi.

D'aussi près, je voyais bien que, en fin de compte, ce n'était pas moi ; pas tout à fait – et cette découverte me remplit de gratitude. Hourra ! J'étais quelqu'un d'autre. Je n'étais donc pas encore complètement timbré. Sérieusement antisocial, oui, et un peu meurtrier sur les bords, à mes heures : rien de mal à cela. Mais pas fou. Il y avait un autre homme, et il n'était pas moi. Hip hip hip ! pour le

cerveau de Dexter !

Mais il me ressemblait énormément. Peut-être trois ou quatre centimètres de plus que moi, plus épais au niveau des épaules et du torse, comme s'il avait fait beaucoup d'haltérophilie. Ce détail ainsi que la pâleur de son visage me laissèrent penser qu'il avait peut-être passé du temps en prison récemment. Sous sa pâleur, cependant, son visage était très semblable au mien : le même nez, les mêmes pommettes, le même regard au fond des yeux qui indiquait que la lumière était allumée mais que personne n'était

là pour autant. Et ses cheveux, également, avaient la même curieuse ondulation que les miens. Il n'était pas exactement comme moi, mais il me ressemblait terriblement.

« Oui, dit-il. C'est plutôt un choc la première fois, n'est-ce pas ?

— À peine, répondis-je. Qui êtes-vous ? Et pourquoi tout ça m'est si... »

Je laissai ma phrase en suspens, parce que je ne savais pas ce que je voulais dire par « tout ça ».

Il eut une moue, une vraie moue de Dexter qui prend l'air

déçu.

« Oh là là ! Et moi qui étais sûr que tu avais tout compris. »

Je secouai la tête.

« Je ne sais même pas comment je suis arrivé ici », dis-je.

Il sourit doucement.

« C'est quelqu'un d'autre qui conduit, ce soir ? » Et tandis que mes cheveux se dressaient sur ma nuque à nouveau il eut un petit gloussement, une espèce de son mécanique qui n'avait rien de particulier en soi, sauf que la voix familière tapie à l'arrière de mon cerveau lui répondit ton pour ton. « Et la lune n'est même pas pleine,



pas vrai ?

— Mais elle n'est pas vide non plus », rétorquai-je.

Ce n'était pas du meilleur esprit, mais au moins j'essayais, et, vu les circonstances, j'avais un certain mérite. Je m'aperçus que j'étais comme enivré par la découverte qu'il existait enfin quelqu'un qui *savait*. Il ne prononçait pas des paroles en l'air qui allaient par hasard taper dans le mille de ma petite cible intérieure. Sa cible à lui était la même. Il savait. Pour la première fois de ma vie, je pouvais considérer le gouffre immense qui s'étendait entre mes

yeux et ceux de quelqu'un d'autre et affirmer sans aucune crainte : *Il est comme moi.*

Je ne savais pas bien ce que l'on était au juste, mais on faisait partie du même club.

« Mais, sérieusement, demandai-je, qui êtes-vous ? »

Son visage se fendit en un sourire jusqu'aux oreilles, une expression très dextérienne, mais il me ressemblait tellement que je voyais bien qu'aucune véritable gaieté ne l'animait.

« Qu'est-ce que tu te rappelles d'avant ? » me demanda-t-il.

Cette question alla se

répercuter sur les parois du  
conteneur, et l'écho manqua de  
faire éclater mon cerveau.

## CHAPITRE XXVII

*Qu'est-ce que tu te rappelles d'avant ? m'avait demandé Harry.*

*Rien, papa.*

*Sauf que...*

Des visions assaillaient mon cerveau. Des images mentales ? Des rêves ? Des souvenirs ? Des visions très nettes, quoi qu'il en soit. Et elles se situaient ici. Dans cette pièce ? Non, impossible. Ce conteneur ne pouvait pas être là depuis très longtemps, et je n'étais certainement jamais venu ici auparavant. Mais l'exiguïté du lieu, l'air frais qui provenait du compresseur au martèlement incessant, la faible lumière, tout s'orchestrait en une symphonie des retrouvailles. Bien sûr, il ne s'agissait pas exactement du même conteneur ; mais les visions étaient

si nettes, si similaires, si parfaitement ressemblantes, mis à part...

Je clignai des yeux ; une image palpita sous mes paupières. Je les fermai.

*Et l'intérieur d'un autre conteneur m'apparut aussitôt. Il n'y avait pas de cartons dans celui-ci. Mais il y avait des... trucs, au fond. Près de... Maman ? J'apercevais son visage là-bas ; elle se cachait plus ou moins et jetait juste un coup d'oeil par-dessus les... trucs... Seul son visage dépassait, son visage qui restait figé sans ciller, sans cligner, sans bouger. Et j'avais envie de rire*

au début, parce que maman s'était drôlement bien cachée. Je ne voyais pas le reste de son corps, juste son visage. Elle avait dû creuser un trou dans le sol. Elle devait se cacher au fond du trou et passer juste la tête... Mais pourquoi ne me répondait-elle pas maintenant que je l'avais vue ? Pourquoi ne me faisait-elle même pas un petit clin d'oeil ? Et même quand je l'appelais très fort elle ne répondait pas, ne bougeait pas, ne faisait rien d'autre que me regarder. Et sans maman je me retrouvais tout seul.

Mais non... pas complètement seul. Je tournai la tête et le souvenir

*suivit mon mouvement. Je n'étais pas seul. Il y avait quelqu'un avec moi. C'était très déroutant d'abord, parce que... c'était moi... mais c'était quelqu'un d'autre... mais on aurait dit moi... on avait tous les deux l'air d'être moi...*

*Et qu'est-ce qu'on faisait dans ce conteneur ? Et pourquoi maman ne bougeait pas ? Il fallait qu'elle nous aide. On était là, assis dans cette énorme flaque de, de... Il fallait que maman bouge, nous sorte de ce... ce...*

*« Sang ?... murmurai-je.*

*— Tu t'en souviens, dit-il derrière moi. Je suis très content. »*



J'ouvris les yeux. J'avais un mal de tête atroce. Je voyais presque l'autre pièce en même temps que celle-ci, en surimpression. Et dans cette autre pièce le tout petit Dexter était assis juste là. Je pouvais poser mon pied sur l'endroit exact. Et mon autre moi était assis à côté de moi, sauf qu'il n'était pas moi, bien sûr : il était quelqu'un d'autre, quelqu'un que je connaissais aussi bien que moi-même, et qui s'appelait...

« Biney ?... » dis-je, d'une voix hésitante.

Le son avait l'air de correspondre, mais le nom ne

semblait pas tout à fait correct.

Il hocha la tête, l'air content.

« C'est comme ça que tu m'appelais. À l'époque tu avais du mal à prononcer « Brian ». Tu disais « Biney ». » Il me tapota la main. « Ça ne fait rien. C'est agréable d'avoir un surnom... » Il s'interrompit ; son visage souriait, mais ses yeux restaient immobiles, rivés aux miens. « Mon petit frère. »

Je m'assis. Il s'assit à côté de moi.

« Qu'est-ce que... ? fut tout ce que je réussis à dire.

— Mon frère, répéta-t-il.

Presque mon jumeau. Tu es né seulement un an après moi. Notre mère ne prenait pas beaucoup de précautions. » Son visage se tordit en une horrible expression hilare. « À de multiples égards », ajouta-t-il. Je tentai d'avaler ma salive. Impossible. Lui, Brian, mon frère, poursuivait. « J'ai été obligé de deviner certains détails. Mais j'ai eu pas mal de temps pour moi, et quand on m'a encouragé à apprendre un métier utile je l'ai fait volontiers. Je suis devenu très calé pour trouver toutes sortes de renseignements sur ordinateur. J'ai trouvé les vieux fichiers de la police.

Notre maman chérie fréquentait une bande assez peu recommandable. Ils travaillaient dans le secteur de l'importation, comme moi. Seulement leur marchandise était légèrement plus délicate à écouler. » Il tendit la main vers un carton derrière lui et en retira une poignée de casquettes ornées d'une panthère en train de bondir. « Mes produits sont fabriqués à Taïwan. Les leurs provenaient de Colombie. Ma théorie, c'est que maman, aidée de quelques amis, a voulu monter son petit projet à elle avec un produit qui, à strictement parler, ne lui

appartenait pas ; ses associés n'ont pas franchement apprécié son esprit d'entreprise et ont décidé de la faire changer d'avis. »

Il replaça soigneusement les casquettes dans leur carton, et je sentis son regard se poser sur moi, mais je n'arrivai même pas à tourner la tête. Au bout d'un moment, il détourna les yeux.

« Ils nous ont retrouvés là, reprit-il. Ici même. » Sa main s'abaissa vers le sol et toucha l'endroit exact où le petit autre que moi avait été assis, dans cet autre conteneur d'autrefois. « Deux jours et demi plus tard. Collés par terre

dans trois centimètres de sang séché. » Là, sa voix se fit discordante, horrible ; il dit ce mot affreux, sang, exactement comme je l'aurais dit, avec un profond dégoût et un terrible mépris. « D'après les rapports de police, plusieurs hommes se trouvaient là également. Trois ou quatre. L'un d'entre eux – ou peut-être même deux – pouvait très bien être notre père. Bien sûr, la tronçonneuse a rendu l'identification très difficile... Mais les flics étaient à peu près certains qu'il y avait une seule femme. Cette chère vieille mère. Tu avais trois ans. Moi quatre.

— Mais », dis-je.

Rien d'autre ne sortit.

« C'est vrai, me dit Brian. Et tu as été très dur à retrouver. Ils sont très pointilleux concernant les dossiers d'adoption, dans cet État. Mais j'ai fini par te trouver, petit frère. Hein, je t'ai trouvé ? »

De nouveau il me tapota la main, un geste étrange que je n'avais jamais vu personne me faire. Évidemment, je n'avais jamais vu non plus un véritable frère de sang. Peut-être était-ce un nouveau truc auquel j'allais devoir m'entraîner avec mon frère, ou avec Deborah... Et je me rendis compte,

pris d'une soudaine inquiétude, que je l'avais complètement oubliée.

Je me tournai vers elle, allongée à deux mètres de nous, bien attachée comme il fallait.

« Elle n'a encore rien, dit mon frère. Je ne voulais pas commencer sans toi. »

Cela peut paraître un peu étonnant, mais la première question cohérente que je parvins enfin à formuler fut :

« Comment tu savais que je voudrais ? » Évidemment, ceci avait peut-être l'air de sous-entendre que j'étais d'accord... alors que bien sûr je n'avais pas envie d'explorer



Deborah. Absolument pas. Et pourtant... j'étais là avec mon grand frère, qui avait envie de jouer : une occasion assez exceptionnelle, pour sûr ; et, bien plus important encore que notre lien de parenté : nous étions pareils. « Tu ne pouvais pas vraiment savoir, dis-je, sur un ton beaucoup plus incertain que je n'aurais cru possible.

— Je ne savais pas, répondit-il. Mais je me disais qu'il y avait de fortes chances. La même chose nous est arrivée à tous les deux. » Son sourire s'élargit et il leva l'index. « Le “traumatisme psychique” : tu connais le terme ?

Tu t'es un peu documenté sur les monstres comme nous ?

— Oui, dis-je. Et Harry, mon père adoptif, s'est renseigné aussi, mais il n'a jamais voulu me dire exactement ce qui s'était passé. »

Brian indiqua l'intérieur du petit local.

« Voilà ce qui s'est passé, frérot. La tronçonneuse, des morceaux de corps qui volent dans tous les sens, le... sang... » Et à nouveau la même accentuation affreuse. « Deux jours et demi à croupir dedans. C'est un miracle qu'on ait survécu, non ? On aurait presque envie de croire en Dieu... »

Ses yeux étincelaient et, à ce moment-là, Deborah se tortilla et émit un bruit étouffé. Il n'y prêta aucune attention. « On a estimé que tu étais assez jeune pour t'en remettre. Moi, j'avais un peu dépassé l'âge limite. Mais on a tous les deux subi un traumatisme psychique classique – tous les bouquins concordent sur ce point. C'est ça qui m'a fait tel que je suis... et je m'imaginai qu'il avait dû t'arriver la même chose.

— C'est vrai, approuvai-je. Exactement la même chose.

— Comme c'est charmant ! Les liens de famille... »

Je le regardai. Mon frère. Ce mot qui m'était étranger. Si je l'avais prononcé tout haut, je suis sûr que j'aurais bafouillé. C'était absolument impossible à croire ; mais ç'aurait été encore plus absurde de nier l'évidence. Il me ressemblait. On aimait les mêmes choses. On avait, qui plus est, exactement le même humour douteux.

« Mais je... »

Je secouai la tête.

« Oui, dit-il. Il faut quelques minutes pour se faire à l'idée qu'on est deux maintenant, pas vrai ?

— Un peu plus, peut-être,

répondis-je. Je ne sais pas si...

— Ma parole ! On fait le délicat ? Après ce qui s'est passé ? Deux jours et demi à croupir ici, petit frère. Deux petits garçons, assis pendant deux jours et demi dans du sang », dit-il.

J'en eus la nausée, presque des vertiges, mon coeur était près de flancher, ma tête d'exploser.

« Non », lâchai-je avec un haut-le-coeur. Je sentis sa main sur mon épaule.

« Ce n'est pas important, dit-il. L'important, c'est ce qui va se passer maintenant.

— Ce qui... va se passer, répétai-

je.

— Oui. Ce qui va se passer. Maintenant. » Il fit un drôle de petit bruit, entre le reniflement et le gargouillement, qui était très certainement sa propre version du rire, mais peut-être n'avait-il pas appris à l'imiter aussi bien que moi. « C'est le moment sans doute de prononcer une phrase telle que : "J'ai attendu ce moment toute ma vie !" » Il reproduisit l'espèce de raclement bizarre. « Bien sûr, aucun de nous deux ne pourrait se comporter ainsi si nous avions réellement des sentiments. Mais nous ne sommes pas capables d'en

avoir, n'est-ce pas ? Nous avons passé notre vie à jouer un rôle. À réciter notre texte en faisant semblant d'appartenir à un monde conçu pour les humains, sans jamais être humains nous-mêmes. Et on essaye toujours, inlassablement, de trouver le moyen de SENTIR quelque chose, nous aussi ! On aspire sans cesse à un moment comme celui-ci, petit frère ! Pour éprouver enfin un sentiment authentique, véridique, non simulé !... Ça te coupe le souffle, pas vrai ? »

En effet. J'avais la tête qui tournait, et je n'osais pas refermer

les yeux, par peur de ce qui pouvait m'attendre derrière. Mais, surtout, mon frère se tenait juste à côté de moi, m'enveloppait de son regard et exigeait que je sois moi-même, c'est-à-dire exactement comme lui. Et pour être moi-même, être son frère, pour être qui j'étais vraiment, il fallait que je, que je... quoi ? Mes yeux se tournèrent, malgré moi, vers Deborah.

« Oui », dit-il, et toute la fureur froide et joyeuse du Passager Noir se percevait dans sa voix, à présent. « Je savais que tu comprendrais. Cette fois, on le fait ensemble. »

Je secouai la tête, mais sans



trop de conviction.

« Je ne peux pas, dis-je.

— Tu le dois », répondit-il.

Et nous avions tous les deux raison. Sa main sur mon épaule à nouveau, telle une plume, rivalisait avec la pression exercée par Harry, qu'il ne pourrait jamais comprendre et qui pourtant semblait tout aussi puissante que la main de mon frère, mais celle-ci m'incitait à me lever et me poussait à avancer : un pas, deux pas... Les grands yeux fixes de Deborah étaient rivés aux miens, mais avec cette présence derrière moi je ne pouvais pas lui dire que je n'allais certainement pas...

« Ensemble, dit-il. Encore une fois. Fini le passé. À nous le présent. En garde, en avant, on touche ! »

Encore un petit pas ; les yeux de Deborah hurlaient, me suppliaient, mais...

Il était à côté de moi maintenant, debout lui aussi, et un objet brillait dans sa main, deux objets.

« Un pour tous, tous pour un... Tu as lu *Les Trois Mousquetaires* ? » Il lança un couteau en l'air ; celui-ci décrivit un cercle puis atterrit dans sa main gauche, et il me le tendit. La faible

lumière pâle se réfléchissait sur la lame, et je me sentis brûlé par son éclat autant que par la flamme qui dansait dans les yeux de Brian. « Allez, Dexter ! Petit frère. Prends le couteau. » Ses dents brillaient comme les lames. « Que le spectacle commence ! »

Deborah, dans son carcan de ruban adhésif, tentait de se débattre. Je baissai les yeux vers elle. Son regard exprimait une impatience extrême, ainsi qu'une folie croissante. Allons, Dexter ! Comment pouvais-je envisager une seconde de lui faire ça ? Que je la libère et qu'on rentre à la maison.

D'accord, Dexter ? Dexter ? Ohé, Dexter ! C'est bien toi, n'est-ce pas ?

Et je ne savais pas.

« Dexter, dit Brian. Je ne veux certes pas influencer ta décision, mais depuis que j'ai appris que j'avais un frère exactement comme moi je n'ai fait qu'attendre ce moment. Et c'est pareil pour toi, je le vois sur ton visage.

— Oui, dis-je, ne quittant toujours pas des yeux le visage désespéré de Deb. Mais il faut vraiment que ce soit avec elle ?

— Pourquoi pas avec elle ? Qu'est-ce qu'elle est pour toi ? »

En effet, qu'est-ce qu'elle

était ? Mes yeux étaient rivés sur ceux de Deb. Elle n'était pas vraiment ma soeur, après tout ; il n'y avait aucun lien de parenté entre nous, aucun. J'avais beaucoup d'affection pour elle, bien sûr, mais...

Mais quoi ? Pourquoi est-ce que j'hésitais ? Évidemment que c'était impossible. Je savais parfaitement que c'était impensable. Pas seulement parce que c'était Deb – même si ça comptait, bien sûr. Mais une pensée des plus étranges se formait dans ma pauvre tête tourneboulée et je ne parvenais pas à l'en chasser :

## *Que dirait Harry ?*

Je restai donc planté là, indécis, parce que, j'avais beau avoir très envie de céder, je savais ce que dirait Harry. Il l'avait déjà dit. C'était une vérité immuable de Harry : *Fais la peau aux sales types, Dexter*. Pas à ta soeur. Mais Harry n'avait jamais prévu un tel scénario – comment aurait-il pu ? Il n'avait jamais imaginé, en élaborant le code Harry, que je serais confronté à une telle alternative : prendre parti pour Deborah – qui n'était pas ma vraie soeur – ou m'associer avec mon vrai frère 100% authentique pour un jeu

auquel je désirais tant jouer. Harry ne pouvait pas avoir envisagé cela lorsqu'il m'avait mis sur le droit chemin. Harry ne pouvait pas savoir que j'avais un frère...

Mais... attendez une minute... Allô, ne quittez pas, s'il vous plaît. Bien sûr que Harry savait : Harry était là quand ça s'était passé, pas vrai ? Et il l'avait gardé pour lui, il ne m'avait jamais dit que j'avais un frère. Toutes ces années de vide et de solitude à croire qu'il n'y avait que moi... Il savait que je n'étais pas seul, il savait et il ne m'avait rien dit. L'unique renseignement important me concernant – je

n'étais pas seul –, il me l'avait caché. Que devais-je vraiment à Harry, dès lors, après cette trahison monstrueuse ?

Et, plus concrètement, que devais-je à ce gros tas de chair animale qui se tortillait devant moi, cette créature qui se prenait pour ma soeur ? Que pouvais-je bien lui devoir au regard de ce qui me liait à Brian, ma propre chair, mon frère, une réplique vivante de mon propre ADN si précieux ?

Une goutte de sueur dégouлина sur le front de Deborah et atterrit dans son oeil. Elle se mit à cligner frénétiquement des yeux en faisant



d'atroces grimaces, dans un effort désespéré pour continuer à me regarder et évacuer la sueur de son oeil en même temps. Elle avait vraiment l'air pitoyable, ligotée ainsi, à se débattre comme un vulgaire animal, un vulgaire animal humain. Pas du tout comme moi, comme mon frère ; rien à voir avec le Dexter surdoué immaculé nickel-chrome, le danseur du clair de lune corrosif et railleur, le fier Dexter et son frère.

« Alors ? » demanda Brian.

Je perçus de l'impatience dans sa voix, une réprobation, le début de la déception.

Je fermai les yeux. La pièce bascula autour de moi, s'assombrit, et je n'arrivai plus à bouger. Il y avait maman qui me regardait, sans ciller. J'ouvris les yeux. Mon frère se tenait si près derrière moi que je sentais son souffle sur ma nuque. Ma soeur me regardait, ses yeux aussi grands, aussi fixes que ceux de maman. Et le regard qu'elle m'adressait me soutenait comme celui de maman m'avait soutenu. Je fermais les yeux : maman. Je les ouvrais : Deborah.

Je levai le couteau.

Il y eut un léger bruit, et une bouffée d'air tiède vint se mêler à

l'air frais du conteneur. Je me retournai brusquement.

LaGuerta se tenait dans l'entrée, un méchant petit pistolet automatique entre les doigts.

« Je savais que vous tenteriez un truc comme ça, lança-t-elle. Je devrais vous buter tous les deux. Tous les trois, même, ajouta-t-elle avec un regard pour Deborah. Ah ! fit-elle en apercevant le couteau dans ma main. Le brigadier Doakes devrait voir ça. Il ne s'est pas trompé à votre sujet. »

Et elle pointa le pistolet vers moi, à peine un quart de seconde.

Mais ce fut suffisant. Brian fut

très rapide, plus rapide que je n'aurais cru possible. LaGuerta réussit toutefois à tirer un coup et Brian trébucha légèrement alors qu'il enfonçait son couteau dans le ventre de LaGuerta. Elle tira à nouveau et tous les deux se retrouvèrent à terre, immobiles.

Une petite flaque de sang commença à se former sur le sol, les sangs mêlés de Brian et de LaGuerta. Elle n'était pas profonde, ni très large, mais à la vue de cette matière infâme j'eus un mouvement de recul, comme pris de panique. Je fis deux pas en arrière et vins buter contre quelque

chose qui émettait des bruits étouffés, en réponse à ma propre panique.

Deborah. J'arrachai le ruban adhésif collé à sa bouche.

« Merde, ça fait mal ! s'exclama-t-elle. Détache-moi de ce putain de truc et arrête de te comporter comme un psychopathe, OK ? »

Je baissai les yeux vers elle. Le gros scotch avait laissé une auréole de sang autour de ses lèvres, cet horrible sang rouge qui me ramenait derrière mes paupières et dans le conteneur d'autrefois avec maman. Et elle était étendue là –

tout comme maman. Tout comme l'autre fois avec l'air frais qui soulevait mes cheveux sur ma nuque et les ombres noires autour de nous qui vibraient. Exactement comme l'autre fois cette façon qu'elle avait d'être étendue ligotée le regard fixe et d'attendre comme une espèce de...

« Putain, c'est pas vrai ! cria-t-elle. Allez, Dexter ! Secoue-toi. »

Et cette fois pourtant j'avais un couteau et elle était toujours incapable de se défendre, et je pouvais tout changer à présent, je pouvais...

« Dexter ? » dit maman.

Je veux dire Deborah. Bien sûr que je veux dire Deborah. Absolument pas maman, qui nous avait abandonnés là dans cet endroit, un endroit identique à celui-ci, nous avait abandonnés dans cet endroit où tout avait commencé et où tout allait peut-être finir enfin, et la dévorante absolue nécessité montée sur son grand cheval noir galopait déjà sous la lune sublime et les mille voix intérieures murmuraient : Fais-le... maintenant... *fais-le et tout peut changer... comme ça devrait être... comme avant...*

« Maman ? dit quelqu'un.

— Dexter, allez ! » dit maman. Je veux dire Deborah. Mais le couteau bougeait déjà. « Dexter, bordel de merde, arrête tes conneries ! C'est moi ! Debbie ! »

Je secouai la tête, et évidemment c'était Deborah, mais je ne pouvais pas retenir le couteau.

« Je sais, Deb. Je suis vraiment désolé. »

Le couteau s'éleva un peu plus. Je ne pouvais que le regarder, ne pouvais nullement le retenir. L'infime frôlement de la main de Harry m'atteignit encore, m'intimant de prêter attention et de me laisser recadrer, mais il était si



faible, si ténu, et le Besoin était si grand, si fort, plus fort qu'il n'avait jamais été... car cette fois tout fusionnait, le début et la fin, et je me sentais soulevé et emporté loin de moi, le long du tunnel qui reliait le garçon assis dans le sang à cette dernière chance de tout arranger. Et tout allait changer, j'allais le faire payer à maman, lui montrer un peu ce qu'elle avait fait. Parce que maman aurait dû nous sauver, et cette fois-ci devait être différente. Même Deborah pouvait bien comprendre.

« Pose le couteau, Dexter. »

Sa voix était un peu plus calme

maintenant, mais toutes les autres voix étaient tellement plus fortes que je l'entendais à peine. J'essayai de poser le couteau, je vous jure que j'essayai, mais je ne réussis qu'à l'abaisser de quelques centimètres.

« Je suis désolé, Deb. Je n'y arrive vraiment pas », dis-je, faisant un terrible effort pour parler au milieu du grondement croissant de la tourmente qui se formait en moi depuis vingt-cinq ans – mon frère et moi réunis désormais tels d'énormes nuages menaçants par une nuit de lune orageuse...

« Dexter ! » cria méchante

maman qui voulait nous laisser là tout seuls dans cet horrible sang froid, et la voix de mon frère au fond de moi s'associa à la mienne pour siffler : « Salope ! » et le couteau remonta jusqu'en haut.

Un bruit sembla provenir du sol : LaGuerta ? Je n'aurais su dire, et peu importait. Il fallait que je termine, que j'aille jusqu'au bout maintenant, que je laisse les choses s'accomplir.

« Dexter, dit Debbie. Je suis ta soeur. Tu ne peux pas me faire ça. Que dirait papa ? » J'avoue, ces mots me firent mal, mais... « Pose ce couteau, Dexter. » Un autre petit

bruit derrière moi, et un gargouillis. Le couteau dans ma main s'éleva en l'air. « Dexter, attention ! » cria Deborah.

Je me retournai.

L'inspecteur LaGuerta, le souffle court, se dressait sur un genou et s'efforçait de lever son arme devenue soudain très lourde. Le canon se leva doucement, doucement... visa mon pied, mon genou...

Mais était-ce vraiment important ? Parce que j'étais déterminé à aller jusqu'au bout quoi qu'il arrive, et j'avais beau voir le doigt de LaGuerta se resserrer

sur la détente le couteau dans ma main ne ralentit même pas.

« Elle va te tirer dessus, Dex ! » hurla Deb, paraissant hors d'elle à présent.

Le pistolet était braqué sur mon nombril, le visage de LaGuerta complètement déformé par l'extrême concentration et l'effort démesuré qu'elle fournissait, et elle allait vraiment me tirer dessus. Je me tournai légèrement vers elle, mais mon couteau continua à s'abaisser lentement vers...

« Dexter ! » cria maman / Deborah sur la table.

Mais le Passager Noir m'appela

encore plus fort et s'approcha,  
attrapa ma main puis guida le  
couteau vers...

« Dex !... »

C'est la chose la plus difficile  
que j'aie jamais faite.

# ÉPILOGUE

Je sais, c'est presque une faiblesse humaine de ma part, et c'est peut-être la marque d'une sentimentalité un peu ordinaire,

mais j'ai toujours adoré les enterrements. Ils sont toujours si propres, si impeccables, parfaitement agencés selon un cérémonial scrupuleux. Et celui-ci était vraiment excellent. Des rangées de policiers en uniforme bleu se déployaient, l'air solennel, impeccable et très... cérémonieux, en somme. Nous eûmes droit à la salve d'artillerie, au rituel du drapeau et à tout le tralala. Un superbe hommage, en bonne et due forme, à la défunte. Après tout, elle avait été des nôtres : une femme qui avait fièrement servi la nation. Enfin, ça c'était peut-être ce qu'on



disait dans l'armée... Peu importe ; elle avait été flic à Miami, et les flics de Miami sont imbattables en matière d'enterrements. Ils ont une si longue pratique.

« Oh, Deborah », soupirai-je, tout doucement.

Je savais qu'elle ne pouvait pas m'entendre, mais il me semblait que c'était la réaction la plus appropriée, or je tenais à observer strictement les règles.

Je regrettais presque de ne pas avoir une larme ou deux en réserve pour l'occasion. Elle et moi avions été très proches, en fin de compte. Et elle était morte d'une façon fort

déplaisante, absolument indigne d'un flic, débitée en morceaux par un psychopathe. Les secours étaient arrivés trop tard ; tout était fini depuis longtemps quand on l'avait retrouvée. Néanmoins, par le courage désintéressé dont elle avait fait preuve, elle illustre admirablement comment un flic se devait de vivre et de mourir. Je cite, bien sûr, afin de vous donner une idée du ton général. Un beau spectacle, vraiment, plutôt émouvant même, si tant est que l'on soit sujet aux émotions. Ce n'est pas mon cas, mais ça ne m'empêche pas d'être bon juge, et

là, très sincèrement, c'était grandiose. Ainsi, gagné par la bravoure silencieuse des agents vêtus de leur superbe uniforme et par les pleurs des civils, je ne pus m'en empêcher : je soupirai profondément.

« Oh, Deborah, soupirai-je, un peu plus fort cette fois, parvenant presque à être sincère. Ma chère, chère Deborah...

— Ta gueule, imbécile ! » souffla-t-elle, en m'enfonçant son coude dans les côtes.

Elle était absolument, ravissante dans sa nouvelle tenue : elle avait enfin été promue

brigadier, et c'était vraiment la moindre des choses après tous les efforts qu'elle avait déployés pour identifier et être si près d'attraper le Boucher de Tamiami. Avec l'avis de recherche qui avait été lancé contre lui, mon pauvre frère ne tarderait sans doute pas à être retrouvé par les flics – s'il ne les trouvait pas d'abord, bien sûr. Venant tout juste de comprendre pleinement l'importance de la famille, je préférais de beaucoup le savoir libre. Et Deborah allait se radoucir, maintenant qu'elle avait accepté sa promotion. Elle souhaitait vivement me pardonner, et j'avais déjà

presque réussi à la convaincre de la sagesse de Harry. Après tout, elle aussi était ma famille, comme les événements avaient fini par le prouver, n'est-ce pas ? À partir de là, ce n'était pas si difficile de m'accepter tel que j'étais, pas vrai ? Les choses étant ce qu'elles étaient. Ce qu'elles avaient toujours été, du reste.

Je soupirai à nouveau.

« Arrête, veux-tu ! » siffla-t-elle en m'indiquant de la tête le bout de la rangée des policiers figés.

Je jetai un coup d'oeil : le brigadier Doakes me fusillait du regard. Il ne m'avait pas quitté des

yeux une seule seconde depuis le début de la cérémonie, même lorsqu'il avait jeté sa poignée de terre sur le cercueil de LaGuerta. Il était persuadé que la vérité était loin d'être ce que l'on croyait. Je savais sans l'ombre d'un doute qu'il allait maintenant me traquer comme un bon chien de chasse, renifler ma trace en grognant jusqu'à ce qu'il me débusque et m'accule dans un coin, pour ce que j'avais fait et ce que, très naturellement, je continuerais de faire.

Je pressai la main de ma soeur, et de mon autre main je caressai le

bord froid et dur de la plaquette de verre glissée au fond de ma poche, une unique petite goutte de sang séché qui n'accompagnerait pas LaGuerta dans sa tombe, mais irait prendre place pour toujours sur mon étagère. Ça me réconfortait et m'ôtait tout souci concernant le brigadier Doakes. Pourquoi m'en serais-je soucié ? Pas plus qu'aucun d'entre nous Doakes ne pouvait contrôler qui il était et ce qu'il faisait. Il allait forcément se lancer à mes trousses ; que pouvait-il faire d'autre ?

Que pouvons-nous faire tous ? Impuissants que nous sommes,

prisonniers de nos petites voix intérieures, que pouvons-nous bien faire, en effet ?

Je regrettais vraiment de ne pouvoir verser une larme. C'était si magnifique. Aussi magnifique que le serait la prochaine pleine lune, lorsque je rendrais visite au brigadier Doakes. Et la vie suivrait son cours, comme elle l'avait toujours suivi, sous cette lune radieuse.

La merveilleuse, la musicale lune ronde et rousse.

- FIN -



# REMERCIEMENTS

Je n'aurais pas pu écrire ce livre sans l'aide généreuse, technique et spirituelle, de Einstein et Deacon. Ils représentent ce qu'il y a de

mieux chez les flics de Miami, et ils m'ont appris ce qu'est ce travail difficile dans une ville plus difficile encore.

Je voudrais aussi remercier certaines personnes qui m'ont donné de précieux conseils, plus particulièrement ma femme, les Barclay, Julie S., le docteur et Mrs A. L. Freundlich, Pooky, Bear et Tinky.

Je suis profondément reconnaissant à Jason Kaufman pour sa clairvoyance.

Merci aussi à Doris, « the Lady of the Last Laugh ».

Et surtout merci à Nick Ellison,

qui est tout ce qu'un agent est supposé être mais n'est que rarement.

[1] Allusion à Fulgencio Batista, dirigeant politique de Cuba qui fut renversé par le mouvement révolutionnaire de Fidel Castro en 1959 (*NdT*).

[2] Membres d'une organisation secrète d'ordre maçonnique fondée en 1872. Ils sont surtout connus en Amérique du Nord pour leurs réseaux d'hôpitaux gratuits réservés aux enfants et pour leur cirque itinérant (*NdT*).



**LE**  
**PASSAGER**  
**NOIR**  
**JEFF LINDSAY**

PANAMA

**LE PASSAGER N**

**JEFF LINDSAY**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
Sylvie Lucas



Ce livre est édité par Christel Paris

Du même auteur

*Ce Cher Dexter*, Seuil Thriller janvier 2005

Titre original : *Dearly Devoted Dexter*  
Éditeur original : Doubleday, a division of  
Random House, Inc

© original : Jeff Lindsay, 2005

ISBN original : 0-385-51124-8

ISBN : 2-7557-0031-9

© Éditions du Panama, octobre 2005, pour la  
traduction française



# CHAPITRE I

De nouveau la grosse lune ronde, posée sur l'horizon de la nuit tropicale, et le cri qu'elle jette dans les ténèbres parvient aux oreilles frémissantes de la chère voix tapie

dans l'ombre, blotti bien au chaud sur le siège arrière de l'âme hypothétique de Dexter.

Cette lune vaurienne, cette Lilith braillarde et voyeuse qui, à travers le ciel vide, interpelle les coeurs sombres des monstres nocturnes du dessous, qui les somme de regagner leur joyeuse aire de jeux. Qui hèle, à cet instant précis, le monstre embusqué juste là, derrière le laurier-rose, tigre rayé par le feuillage au clair de lune, attendant, tous ses sens aiguisés, le bon moment pour surgir de l'ombre. C'est Dexter dans la nuit, en train d'écouter les terribles

suggestions qui lui sont murmurées et se déversent sans relâche au sein de sa cachette obscure.

Mon cher et sombre second moi me pousse à attaquer – maintenant –, à enfoncer mes crocs éclairés par la lune dans cette chair si vulnérable juste de l'autre côté de la haie. Mais ce n'est pas le moment, alors j'attends et guette, prudent, tandis que ma victime derrière, sans se méfier, rampe au sol, les yeux grands ouverts, se sachant observée mais ignorant que je suis là, menaçant, à moins d'un mètre. Je pourrais si aisément me glisser vers elle comme la lame de

couteau que je suis et accomplir ma superbe magie... et cependant j'attends, soupçonné, mais invisible.

Les secondes se succèdent, furtives et longues, et je suis toujours là à attendre le moment adéquat : le bond en avant, la main tendue, la froide jubilation à l'instant où je vois la terreur s'emparer de ma victime...

Mais non. Il y a quelque chose qui cloche.

Et maintenant c'est au tour de Dexter de sentir la brûlure d'un regard dans son dos, d'éprouver un tressaillement de peur, comme j'acquies la certitude qu'à présent

c'est moi que l'on traque. Un autre chasseur nocturne se purlèche en secret les babines tandis qu'il me surveille, et je n'aime pas cette pensée.

Puis tel un éclair, la main qui jubile surgit de nulle part et fond sur moi, et j'aperçois alors les dents luisantes d'un petit voisin de neuf ans. « Trouvé ! Dexter a perdu ! » Et aussitôt, avec la vitesse sauvage des jeunes enfants, tous les autres rappiquent, riant aux éclats et me criant après, tandis que je me tiens là, humilié, entre les buissons. Je suis fait. Le petit Cody de six ans me regarde fixement, l'air déçu,

comme si Dexter le Dieu de la Nuit avait déserté son grand prêtre. Astor, sa soeur de huit ans, se mêle aux huées avant que les gamins ne disparaissent tous à nouveau dans l'obscurité, vers des cachettes encore plus compliquées, me laissant seul avec ma honte.

Dexter s'est encore fait attraper. Et maintenant c'est à lui de chercher les autres. Une fois de plus.

Vous devez vous demander, mais comment est-ce possible ? Comment la chasse nocturne de Dexter peut-elle se réduire à cela ? Il y avait toujours auparavant un

prédateur affreusement détraqué dans l'attente des soins spéciaux de ce Cher Dexter, tout aussi détraqué. Et me voilà à présent en train de jouer à cache-cache avec une bande de morveux ; me voilà en train de gaspiller mon temps si précieux en perdant à un jeu auquel je n'ai pas joué depuis mes dix ans. Et pire, c'est moi qui dois trouver les autres.

— Un, deux, trois..., me mets-je à compter, comme le beau joueur que je suis.

Comment est-ce possible ? Comment Dexter le Démon peut-il sentir le poids de cette lune et ne pas être occupé à explorer les

entrailles, à extirper la vie de quelqu'un qui aurait fortement besoin de connaître la pointe du jugement pénétrant de Dexter ? Comment se peut-il que par une telle nuit le Froid Justicier refuse d'emmener faire un tour ?

— Quatre, cinq, six...

Harry, mon très sage père adoptif, m'avait enseigné à respecter un prudent équilibre entre le Besoin et le Couteau. Il avait pris un garçon en qui il voyait l'irrépressible besoin de tuer – impossible d'y remédier – et l'avait modelé en un homme qui ne s'en prenait qu'aux tueurs : Dexter, le



monstre pas sanguinaire pour un sou, qui se dissimulait derrière une figure humaine et traquait les vilains tueurs en série n'obéissant à aucune règle. Et j'aurais été l'un d'eux, s'il n'y avait eu le Code Harry. *Il y a plein de gens qui le méritent*, Dexter, m'avait dit mon merveilleux père adoptif, policier de son état.

— Sept, huit, neuf...

Il m'avait appris à trouver ces compagnons de jeu spéciaux, à m'assurer qu'ils méritaient une petite visite de ma part ainsi que de celle du Passager Noir. Et mieux encore, il m'avait appris comment

je pouvais m'en tirer à bon compte, comme seul un flic pouvait l'enseigner. Il m'avait aidé à construire une petite vie bien planquée et m'avait répété sans cesse que je devais toujours me fondre dans la masse, paraître impitoyablement normal en toutes choses.

J'avais donc appris à bien m'habiller, à sourire et à me brosser les dents. J'étais devenu la copie conforme d'un être humain sachant dire toutes ces inepties et futilités que les humains se disent à longueur de journée. Personne ne soupçonnait ce qui se cachait

derrière mon joli similisourire. Personne mis à part ma soeur adoptive Deborah, bien sûr, mais elle commençait à m'accepter tel que j'étais. Après tout, j'aurais pu être bien pire. J'aurais pu être un fou furieux vicieux qui tuait à tour de bras et laissait sur son passage des montagnes de chair putride. Au lieu de quoi, j'oeuvrais pour la vérité et la justice, dans la plus pure tradition américaine. Un monstre quand même, je vous l'accorde, mais je laissais tout impeccable après, et j'étais un monstre bien de chez nous, bardé de ma morale rouge-blanc-bleu, 100 %

synthétique. Et les nuits où la lune se fait le plus entendre, je déniche les autres, ceux qui s'attaquent aux innocents et ne respectent pas les règles, puis je les fais disparaître grâce à mes petits paquets bien ficelés.

Cette méthode élégante avait parfaitement fonctionné pendant plusieurs années de joyeuse inhumanité. Entre mes moments de loisir, je menais une existence résolument banale dans un appartement tout ce qu'il y a de plus simple. Je n'arrivais jamais en retard au boulot ; je faisais les blagues appropriées avec mes

collègues et me montrais utile et discret en toutes circonstances, exactement comme Harry me l'avait enseigné. Ma vie d'androïde était bien ordonnée, parfaitement équilibrée et visait, en outre, au bienfait de la société.

Jusqu'à aujourd'hui. Voilà que, par une de ces nuits parfaites, je me retrouvais à jouer à cache-cache avec une flopée d'enfants au lieu de jouer avec mon coupe-coupe sur un de mes amis soigneusement sélectionné. Et bientôt, lorsque la partie serait terminée, je ramènerais Cody et Astor chez leur mère, Rita ; elle m'apporterait une

cannette de bière, irait border les enfants puis reviendrait s'asseoir à côté de moi sur le canapé.

Comment était-ce possible ? avait-il pris sa retraite anticipée ? Dexter s'était-il assagi ? Avais-je tourné au fond du long couloir sombre pour ressortir à l'autre bout métamorphosé en un Dexter Domestiqué ? M'arriverait-il à nouveau de placer une goutte de sang sur une lamelle de verre bien propre comme je le faisais toujours, mon trophée de chasse ?

— Dix ! Attention, j'arrive !

Eh oui, attention, j'arrivais.

Mais pour faire quoi au juste ?

---

Tout avait commencé, bien sûr, avec le sergent Doakes.

Les superhéros ont toujours leur pire ennemi ; pour moi, c'était Doakes. Je ne lui avais strictement rien fait, et pourtant il avait décidé de me traquer et de me détourner sans pitié de ma noble mission. Moi et mon ombre. Et le plus drôle, c'était que Dexter, le consciencieux expert judiciaire en taches de sang, travaillait pour le même département de police qui l'employait : nous faisons partie de

la même équipe. Etait-ce vraiment juste qu'il me poursuive ainsi, uniquement parce que de temps à autre il m'arrivait de travailler au noir ?

Je connaissais le sergent Doakes bien mieux que je ne l'aurais voulu, bien au-delà de ce qu'impliquaient nos relations professionnelles. Je m'étais chargé d'en apprendre plus sur lui pour une simple et bonne raison : il n'avait jamais pu me supporter, en dépit du fait que je mets mon point d'honneur à être charmant et enjoué avec tout le monde. Mais c'est un peu comme si Doakes se



rendait compte que je simulais ; ma jovialité feinte restait sans effet sur lui.

Cette attitude, naturellement, éveilla ma curiosité. Car, vraiment, qui pouvait ne pas m'aimer ? Et donc je l'avais étudié un peu et j'y avais vu plus clair : celui qui n'aimait pas le Doucereux Dexter était un homme de 48 ans, afro-américain, détenant le record du département de police en haltérophilie. D'après les rumeurs, c'était un ancien militaire et, depuis son arrivée à Metro-Dade, il avait été impliqué dans plusieurs fusillades mortelles, qui avaient

toutes été jugées légitimes par la commission des affaires internes.

Mais, plus important encore, j'avais moi-même découvert que, quelque part derrière l'intense colère qui brûlait toujours au fond de ses yeux, résonnait un écho du gloussement de mon propre Passager Noir. C'était un infime tintement tiré d'une toute petite cloche, mais j'en aurais mis ma main à couper. Doakes n'était pas seul là-dedans, lui non plus. Ce n'était pas la même chose que moi, mais ça s'en approchait, une panthère au lieu d'un tigre peut-être. Doakes était flic, mais c'était

également un tueur froid. Je n'avais aucune preuve tangible, mais j'en étais aussi sûr que si je l'avais vu étrangler de ses propres mains un piéton indiscipliné.

Une personne raisonnable pourrait penser qu'il nous était facile de trouver un terrain d'entente : nous aurions pu boire le café ensemble et comparer nos deux Passagers, parler boulot et causer de nos techniques respectives de démembrement. Mais non, Doakes voulait ma peau. Et j'avais un peu de mal à partager son point de vue.

Doakes travaillait avec

l'inspecteur LaGuerta à l'époque où elle avait succombé à une mort pour le moins suspecte et, depuis lors, ses sentiments envers moi avaient pris une tournure plus offensive que la simple haine. Il était convaincu que je n'étais pas étranger à cette mort. C'était absolument faux et parfaitement injuste. Je m'étais simplement contenté de regarder ; je ne vois pas où est le mal. Bien sûr, j'avais aidé le vrai tueur à s'échapper, mais quoi de plus naturel ? Y a-t-il beaucoup de gens qui livreraient leur propre frère à la police ? Surtout après le travail si soigneux qu'il venait

d'accomplir.

Enfin, il faut se montrer tolérant, me dis-je toujours, ou assez souvent, en tout cas. Le sergent Doakes pouvait penser ce qu'il voulait, je m'en moquais royalement. Il existe encore très peu de lois qui interdisent de penser, quoique, à mon avis, ils doivent y travailler sérieusement à Washington. Non, quelles que soient les suspicions du bon sergent à mon égard, je n'y voyais aucun inconvénient. Mais à présent qu'il avait décidé de mettre ses pensées impures en application, ma vie ne ressemblait plus à rien. Ce

déraillement n'allait pas tarder à rendre Dexter Dément.

Mais pourquoi ? Comment avait débuté cette sale histoire ? Je ne demandais rien d'autre que d'être moi-même.

## CHAPITRE II

Il est des nuits, de temps à autre, où le Passager Noir doit à tout prix sortir jouer. Un peu comme un chien. On peut faire semblant au début de ne pas

entendre les aboiements et les grattements devant la porte, mais on finit toujours par sortir la bête.

Quelque temps après les funérailles de l'inspecteur LaGuerta, arriva un moment où il me parut raisonnable d'écouter à nouveau les murmures qui me parvenaient du siège arrière, et de programmer une petite aventure.

J'avais repéré un camarade de jeux parfait, un agent immobilier très convaincant du nom de MacGregor. C'était un homme jovial qui adorait vendre ses maisons à des familles avec enfants. Surtout quand c'était de jeunes



garçons : MacGregor raffolait des garçons entre cinq et sept ans. A ma connaissance, il s'était mortellement entiché de cinq d'entre eux, et peut-être de plusieurs autres. Il était habile et prudent, et s'il n'avait reçu la visite du Diabolique Dexter la chance aurait continué à lui sourire. Difficile d'en vouloir vraiment à la police, dans ce cas précis. Après tout, en apprenant la disparition d'un enfant, très peu de gens s'exclameraient : « Ah ha ! Qui a vendu la maison à cette famille ? »

Bien sûr, très peu de gens sont Dexter. C'est certainement une

bonne chose en général, mais cette fois ce fut plutôt utile d'être moi. Quatre mois après avoir lu dans le journal un article concernant un petit garçon disparu, je lus une autre histoire similaire. Les deux enfants avaient à peu près le même âge ; ce genre de détail me met toujours la puce à l'oreille et fait naître un murmure dans les méandres de mon cerveau. "Bonjour, toi !"

J'allai donc repêcher le premier article et le comparai au second. Je remarquai que les deux fois le journal exploitait le chagrin des familles en précisant qu'elles

venaient d’emménager dans une nouvelle maison. J’entendis un faible gloussement sortir de l’ombre et me penchai un peu plus sur la question.

C’était vraiment assez subtil. Le détective Dexter dut beaucoup creuser parce que, au premier abord, il ne semblait y avoir aucun lien. Lesdites familles habitaient des quartiers différents, ce qui écartait un certain nombre de scénarios. Elles ne fréquentaient pas la même église ni la même école ; elles avaient eu recours à deux compagnies de déménagement différentes. Mais lorsque le

Passager Noir se met à rire, c'est qu'en général il se passe un drôle de truc. Et je finis par trouver : les deux maisons avaient été vendues par la même agence immobilière, une petite société de South Miami avec un seul employé, un homme aimable et jovial qui s'appelait Randy MacGregor.

Je creusai encore un peu. MacGregor était divorcé et vivait seul dans une petite maison en béton près de Old Cutler Road à South Miami. Il possédait un Cruiser de 26 pieds qu'il garait dans la marina Matheson Hammock, située non loin de chez lui. Le

bateau devait constituer un parc pour enfants fort commode, un moyen d'emmener ses petits copains vers la haute mer, où personne ne le verrait ni ne l'entendrait effectuer ses explorations, un vrai Christophe Colomb de la douleur. Et d'ailleurs, l'océan était un endroit idéal pour se débarrasser des restes peu ragoûtants : juste à quelques kilomètres au large de Miami, le Gulf Stream formait un dépotoir quasiment sans fond. Pas étonnant que les corps des garçons n'aient jamais été retrouvés.

Cette technique me parut

tellement aller de soi que j'en vins à me demander comment je n'y avais pas pensé moi-même pour recycler mes propres restes. Bougre d'idiot : je me contentais de prendre mon petit bateau pour aller pêcher et me promener dans la baie. Voilà que MacGregor, lui, avait conçu une toute nouvelle façon de passer une excellente soirée sur l'eau. C'était une idée très ingénieuse qui, d'emblée, propulsa l'agent immobilier en tête de ma liste. Vous trouverez ma réaction illogique, irrationnelle même, puisque je n'ai aucune sympathie pour les humains mais, bizarrement, j'aime

les enfants. Et lorsque je trouve quelqu'un qui s'en prend à eux, c'est un peu comme si, pour éviter de faire la queue, il avait glissé un billet de vingt dollars dans la main de mon Maître d'hôtel Intérieur. J'allais me faire un plaisir de détacher le cordon de velours afin de laisser passer MacGregor devant – à supposer qu'il commette réellement les actes que je soupçonnais. Bien sûr, il fallait que je sois absolument certain. J'avais toujours évité de dépecer les mauvaises personnes ; ce serait dommage de commencer maintenant, même avec un agent

immobilier. Et il me vint à l'esprit que la meilleure manière de m'en assurer serait de visiter le bateau en question.

Par chance, le lendemain fut un jour pluvieux. Je dois avouer que je n'y suis pas pour grand-chose : de façon générale, il pleut tous les jours en juillet. Mais cela avait bien l'air d'être parti pour la journée, or c'est exactement ce que je souhaitais. Je quittai tôt mon bureau au labo médico-légal de la police de Metro-Dade et coupai par Lejeune Road, que je suivis jusqu'à Old Cutler Road. Puis je tournai à gauche vers la marina Matheson



Hammock. Comme je l'espérais, elle semblait déserte. Mais, à une centaine de mètres de là, je savais que je tomberais sur la guérite du gardien, où l'on s'empresserait de me demander quatre dollars contre l'immense privilège de pénétrer dans le port de plaisance. Il me paraissait prudent de ne pas me faire voir du gardien. Bien sûr, je tenais absolument à économiser les quatre dollars mais, surtout, ma présence ici un jour de pluie, qui plus est en plein milieu de la semaine, ne manquerait pas d'attirer l'attention, ce que je préfère éviter au maximum, en

particulier dans le cadre de mon hobby.

Sur le côté gauche de la route se trouvait un petit parking attenant à l'aire de pique-nique. Un abri constitué d'un ancien bloc de corail se dressait au bord d'un lac sur la droite. Je garai ma voiture puis enfilai un ciré jaune vif. Je me fis l'impression d'être un véritable marin ; tout à fait la tenue appropriée pour pénétrer par effraction dans le bateau d'un pédophile homicide. J'en devenais du même coup très visible, mais cela ne m'inquiétait pas outre mesure. J'allais emprunter le

sentier qui longeait la route. Il était dissimulé par des mangroves, et dans le cas peu probable où le gardien sortirait la tête de sa guérite sous la pluie, il n'apercevrait qu'une forme jaune vif en train de courir au loin. Un simple joggeur déterminé à faire son footing de l'après-midi, qu'il pleuve ou qu'il vente.

Je fis donc mine de jogger sur près de quatre cents mètres le long du sentier. Comme je m'y attendais, il n'y eut aucun signe de vie de la part du gardien, et je continuai à courir jusqu'au vaste port. Les derniers quais sur la droite

hébergeaient un groupe de bateaux de taille un peu plus réduite que les gros joujoux des pêcheurs pros et des millionnaires amarrés près de la route. Le modeste Cruiser de MacGregor, le *Balbuzard*, était garé vers le fond.

Il n'y avait pas âme qui vive et je franchis allègrement la porte découpée dans la clôture grillagée, passant devant une pancarte sur laquelle je lus : "SEULS LES PROPRIETAIRES DE BATEAUX SONT AUTORISÉS SUR LES QUAIS". Je tentai de me sentir coupable de violer une telle injonction, mais c'était au-dessus

de mes capacités. La partie inférieure de l'écriteau précisait : "PÊCHE INTERDITE SUR LES QUAIS ET DANS L'ENSEMBLE DE LA MARINA". Je me promis d'éviter à tout prix de pêcher, ce qui m'ôta quelques scrupules quant à la première interdiction.

Le *Balbuzard* devait avoir cinq ou six ans d'âge, mais montrait très peu de signes d'usure malgré son exposition au temps de Floride. Le pont et le bastingage avaient été parfaitement briqués et je veillai à ne pas érafler le bois en montant à bord. Pour une raison que je ne m'explique pas, les serrures sur les

bateaux ne sont jamais très compliquées. Peut-être les vrais marins sont-ils plus honnêtes que les marins d'eau douce. En tout cas, il me fallut à peine quelques secondes pour crocheter la serrure et me glisser à l'intérieur du *Balbuzard*. La cabine n'avait pas cette odeur tiède de moisi qu'ont les bateaux quand ils sont verrouillés, ne serait-ce que quelques heures, sous le soleil subtropical. Il semblait plutôt flotter dans l'air des effluves de désinfectant, comme si la pièce avait été nettoyée si scrupuleusement qu'aucun germe ni aucune odeur ne pouvait y

survivre.

Il y avait une petite table, une coquerie, et une télé équipée d'un magnétoscope, posée sur une étagère bloquée par une barre, avec une pile de vidéos à côté : *Spiderman*, *Frère des Ours*, *Le Monde de Némó*. Je me demandai combien de petits garçons MacGregor avait envoyés par-dessus bord retrouver Némó. J'espérais vivement que bientôt ce serait Némó qui le trouverait. Je me dirigeai vers la coquerie et me mis à ouvrir les tiroirs. Le premier était rempli de bonbons, le deuxième de petits bonshommes en plastique. Et

le dernier était bourré de rouleaux de ruban adhésif.

Le ruban adhésif est une invention formidable et, comme je le sais très bien, il peut servir à de multiples et remarquables usages. Mais il me semblait tout de même un peu excessif d'en garder dix rouleaux dans un tiroir de son bateau. A moins bien sûr de le réserver à un emploi plutôt particulier. Peut-être une expérience scientifique qui impliquerait plusieurs jeunes garçons ? Juste une idée comme ça, qui me vient de la façon dont je l'utilise moi-même – pas avec des



enfants, bien sûr ; avec des citoyens respectables comme, par exemple..., MacGregor ? Ce scénario commençait à devenir plausible et, à cette perspective, le Passager Noir fit claquer sa langue sèche de reptile.

Je descendis les marches jusqu'à la pièce ménagée à l'avant du bateau, que l'agent immobilier appelait sans doute la cabine de luxe. Le lit ne payait vraiment pas de mine : juste une plaque de mousse sur une planche surélevée. En touchant la housse, je perçus un crissement : il y avait un revêtement plastifié. Je roulai le

matelas sur le côté. Quatre anneaux étaient vissés sur la planche, un à chaque coin. Je soulevai la planche.

On peut raisonnablement s'attendre à trouver un certain nombre de chaînes sur un bateau. Mais la présence de menottes ne me semblait pas cadrer tout à fait avec ce contexte marin. Certes, il se pouvait qu'il y ait une explication parfaitement logique. MacGregor s'en servait peut-être pour des poissons particulièrement belliqueux.

Sous les chaînes et les menottes, il y avait cinq ancres. Elles n'auraient pas choqué du tout

sur un yacht censé faire le tour du monde, mais cela me paraissait un peu excessif sur un petit bateau réservé aux sorties du week-end. A quoi pouvaient-elles donc servir ? Si j'avais décidé de partir en haute mer, dans ma petite embarcation, avec un certain nombre de corps dont je voudrais me débarrasser proprement et radicalement, que ferais-je avec toutes ces ancres ? Bien sûr, présenté comme ça, il semblait évident que la prochaine fois que MacGregor partirait en promenade avec un petit ami il resterait, à son retour, seulement quatre ancres sous la banquette.

Je commençais à rassembler suffisamment de détails pour voir s'esquisser un tableau fort intéressant. Nature morte sans enfants. Mais jusqu'à présent je n'avais rien trouvé qui ne puisse passer pour une énorme coïncidence, et il fallait que je sois sûr à 100 %. J'avais besoin d'une preuve absolue, quelque chose de si irréfutable que le Code Harry en serait respecté.

Je trouvais mon bonheur à droite de la banquette.

Il y avait trois petits tiroirs construits dans la cloison du bateau. Celui du bas paraissait plus

court de quelques centimètres. Il était possible que ce soit normal, que cela s'explique par la courbe de la coque. Mais j'étudie les humains depuis si longtemps que j'eus tout de suite un soupçon. J'ouvris le tiroir et, évidemment, il y avait un petit compartiment secret au fond. Et à l'intérieur...

Étant donné que je ne suis pas un véritable être humain, mes réactions émotionnelles sont en général limitées à ce que j'ai appris à simuler. Par conséquent, je ne ressentis ni choc, ni indignation, ni colère, pas plus qu'une détermination amère. Ce sont des

émotions très difficiles à imiter, et je n'avais aucun public, alors pourquoi me donner cette peine ? En revanche, je sentis un vent froid provenant de mon siège arrière remonter lentement le long de ma colonne vertébrale.

Je pus identifier cinq garçons différents parmi les photos, tous nus, dans des poses variées, comme si MacGregor était encore à la recherche de son style. Et, en effet, il n'y allait pas de main morte avec le ruban adhésif... Sur l'une des photos, le garçon avait l'air d'être enveloppé dans un cocon gris argenté, avec juste certaines parties

de son corps exposées. Ce que MacGregor laissait voir en disait long sur lui. Ainsi que je le suspectais, ce n'était pas le genre de personne que la plupart des parents auraient voulu comme chef scout pour leurs gamins.

Les photos étaient de bonne qualité, prises sous des angles multiples. Une série en particulier se détachait du lot. Un homme nu, pâle et flasque, portant une cagoule noire, se tenait près du garçon tout emmailloté, comme s'il s'était agi d'un trophée. D'après la forme et la couleur du corps, j'étais certain qu'il s'agissait de MacGregor, bien

que son visage fût masqué. Et tandis que je parcourais des yeux les photos, deux pensées intéressantes me vinrent. La première fut :

“Ah ha !” Autrement dit, à présent, je n’avais plus un seul doute concernant les agissements de MacGregor, et il était l’heureux gagnant du Grand Tirage au Sort organisé par le Passager Noir.

Et la seconde pensée, quelque peu troublante, fut la suivante :

— Qui prenait les photos ?

Il y avait trop d’angles différents pour qu’elles aient été prises en automatique. Et tandis



que je les examinai de nouveau, je remarquai sur deux d'entre elles, prises en plongée, le bout pointu de ce qui avait l'air d'être une botte rouge de cow-boy.

MacGregor avait un complice. L'expression faisait très série B, mais bon, je ne voyais pas d'autre façon de le dire. Il n'était pas seul. Quelqu'un l'accompagnait et, à tout le moins, regardait et prenait des photos.

J'ai honte d'avouer que j'ai un certain talent et quelques connaissances en matière de mutilations pas très catholiques, mais je n'avais encore jamais vu ça.

Des trophées, oui ; j'ai moi-même ma propre collection de lames de verre, toutes ornées de leur unique goutte de sang, afin de me rappeler chacune de mes aventures. C'est parfaitement normal de conserver un souvenir.

Dans ce cas, la présence d'une deuxième personne, qui observait la scène et prenait des photos, transformait un acte éminemment privé en une sorte de spectacle. C'était absolument indécent : ce MacGregor était un pervers. Si j'avais été doté d'un sens moral, je suis à peu près sûr que j'aurais été rempli d'indignation. Les choses

étant ce qu'elles sont, j'étais simplement impatient de connaître plus "viscéralement" ce type.

Il faisait une chaleur suffocante sur le bateau, et mon ciré incroyablement chic n'arrangeait rien. J'avais l'impression d'être un sachet de thé jaune vif dans une théière d'eau bouillante. Je choisis plusieurs photos parmi les plus nettes et les glissai dans ma poche. Je rangeai les autres au fond du tiroir, remis en place le matelas puis regagnai la cabine principale. D'après ce que je pouvais voir en jetant un coup d'oeil par la fenêtre – devrais-je dire hublot ? –,

personne ne semblait rôder dans les parages et m'observer de manière sournoise. Je me faufilai dehors, m'assurant que la porte se refermait derrière moi, puis m'éloignai nonchalamment sous la pluie.

D'après les nombreux films que j'avais vus au cours de ma vie, je savais très bien que le fait de marcher sous la pluie est l'attitude la plus appropriée pour réfléchir sur la perfidie humaine ; c'est ce que je fis donc. Oh, ce vicieux MacGregor, et son ami dingue de photo. Quelles ordures ils faisaient ! Cela m'avait l'air de sonner à peu près juste et,

de toute façon, rien d'autre ne me venait à l'esprit ; j'espérais ne pas avoir dérogé aux convenances. Car il était beaucoup plus amusant de songer à ma propre perfidie et à la manière dont je l'entretiendrais en arrangeant un petit rendez-vous avec MacGregor. Je sentais une onde de plaisir sombre jaillir du plus profond de la Forteresse Dexter et venir battre ses remparts. Bientôt elle emporterait MacGregor.

Je n'avais plus le moindre doute. Harry lui-même reconnaîtrait que les photographies constituaient une preuve plus que

suffisante, et un gloussement d'impatience en provenance de mon siège arrière approuva le projet. MacGregor et moi irions explorer ensemble. Et j'aurais en prime le plaisir de découvrir son ami aux bottes de cow-boy : il faudrait qu'il suive MacGregor le plus vite possible, bien sûr. Pas de repos pour les braves. C'était comme une bonne affaire, "deux pour le prix d'un" : absolument irrésistible.

Absorbé par mes joyeuses pensées, je ne remarquai même pas la pluie tandis que je me dirigeais à grands pas vers ma voiture. J'avais fort à faire.



# CHAPITRE III

Il est toujours contre-indiqué de suivre la même routine, surtout quand on est un meurtrier pédophile et que l'on a attiré l'attention de Dexter le Justicier.



Heureusement pour moi, personne n'avait jamais donné ce petit conseil capital à MacGregor, si bien qu'il me fut facile d'aller l'attendre après son travail à 18 h 30, son heure habituelle. Il sortit de son bureau par la porte de derrière, ferma à clé puis monta à bord de son énorme 4x4 Ford : un véhicule parfait pour trimballer des gens qui souhaitaient visiter des maisons, ou pour transporter des petits garçons bien ficelés jusqu'au port. Il s'engagea sur la chaussée et je le suivis en direction de sa modeste maison de SW 80th Street.

La circulation était assez dense

aux abords de chez lui. Je pris une petite rue transversale presque en face et me garai discrètement à un emplacement d'où j'avais une bonne vue. Une haie haute et épaisse bordait l'extrémité du terrain de MacGregor, de telle sorte que les voisins ne pouvaient voir ce qui se passait dans le jardin. Je demeurai une dizaine de minutes assis au volant en faisant mine d'étudier une carte, suffisamment longtemps pour élaborer ma tactique et m'assurer qu'il ne repartait nulle part. Lorsqu'il sortit de sa maison et se mit à bricoler dans le jardin, torse nu, juste vêtu

d'un vieux short en madras, j'avais trouvé comment j'allais m'y prendre. Je rentrai chez moi me préparer.

Bien qu'en temps normal j'aie un appétit robuste, j'éprouve toujours quelques difficultés à manger avant l'une de mes petites aventures. Mon partenaire intérieur frémit d'impatience, la lune se fait entendre de plus en plus fort dans mes veines tandis que la nuit se glisse sur la ville, et toute pensée ayant trait à la nourriture devient soudain triviale.

Aussi, au lieu de déguster tranquillement un dîner riche en

protéines, je me retrouvai à arpenter mon appartement, pressé de commencer, mais assez calme tout de même pour attendre, et permettre au Dexter Diurne de passer au second plan, éprouvant un sentiment de puissance enivrante tandis que le Passager Noir se mettait tranquillement au volant et vérifiait les commandes. C'est toujours une sensation grisante de se laisser entraîner sur la banquette arrière et de regarder le Passager conduire. Les ombres semblent avoir des contours plus nets, et l'obscurité prend une jolie teinte grise qui rend les formes

autour beaucoup plus distinctes. Les bruits infimes deviennent clairs et sonores, ma peau est parcourue de picotements, mon souffle est un rugissement, et l'air se remplit d'odeurs en aucun cas perceptibles durant la journée si ennuyeuse. Je n'étais jamais aussi vivant que lorsque le Passager Noir prenait le volant.

Je m'obligeai à m'asseoir dans mon fauteuil et à me maîtriser, sentant le Besoin déferler sur moi et laisser derrière lui une marée haute bouillonnante. Chaque inspiration me faisait l'effet d'un souffle d'air froid qui me traversait

et me dilatait, et je devenais énorme et luisant, tel l'invincible faisceau d'acier d'un phare prêt à fendre la ville, à présent plongée dans la nuit. Mon fauteuil se transforma alors en une pauvre chose ridicule, une cachette pour souris, et seule la nuit était suffisamment vaste.

Le moment était enfin venu.

Nous sortîmes donc, dans la nuit claire, avec la lune qui me martelait les tympans, et la brise nocturne chargée du parfum de roses fanées, propre à Miami, qui caressait ma peau, et en un rien de temps je fus sur place, dans l'ombre projetée par la haie de MacGregor,

occupé à guetter, à attendre et à écouter – pour l’instant – la prudence qui s’enroulait autour de mon poignet et murmurait « patience ». Je trouvais navrant qu’il ne puisse voir une lame qui luisait autant que moi dans l’obscurité et, à cette pensée, ma force redoubla encore. J’enfilai mon masque de soie blanche ; j’étais prêt.

D’un mouvement lent, invisible, je quittai le couvert de la haie et plaçai un piano en plastique pour enfants devant sa fenêtre, le cachant sous un massif de glaïeuls afin qu’il ne puisse pas le voir

immédiatement. Il était bleu et rouge vif, mesurait à peine trente centimètres et ne possédait que huit touches, mais il pouvait répéter les quatre mêmes mélodies indéfiniment jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de piles. Je l'allumai puis retournai à mon poste contre la haie.

*Jingle Bells* s'éleva dans la nuit, suivi de *Old MacDonald*. Curieusement, un morceau de la chanson manquait à chaque fois, mais le jouet poursuivait sa musique et il enchaîna avec *London Bridge* sur le même ton joyeux et légèrement fêlé.



Cela aurait suffi à rendre fou n'importe qui, mais ce devait être d'autant plus exaspérant pour quelqu'un comme MacGregor qui raffolait des enfants. En tout cas, c'est ce que j'espérais. J'avais délibérément choisi le petit piano dans le but de l'attirer dehors et, pour être sincère, je souhaitais qu'il craigne avoir été découvert et s' imagine que ce jouet avait surgi de l'Enfer afin de le punir. Après tout, pourquoi ne m'amuserais-je pas un peu ?

Mon stratagème sembla fonctionner. Nous en étions juste à la troisième répétition de *London*

*Bridge* lorsqu'il déboula dans le jardin, les yeux écarquillés, l'air paniqué. Il resta planté là un moment, le regard affolé, bouche bée, ses maigres cheveux roux en désordre comme s'il y avait eu une bourrasque, son ventre pâle retombant légèrement sur la ceinture de son pantalon de pyjama miteux. Il ne m'avait pas l'air terriblement dangereux, mais, bien sûr, je n'étais pas un petit garçon de cinq ans.

Après être resté un moment ainsi bouche ouverte, tout en se grattant, à croire qu'il posait pour une statue du dieu grec de

l'Imbécillité, MacGregor localisa la source de la musique – de nouveau *Jingle Bells*. Il s'approcha, se pencha un peu pour atteindre le piano miniature et n'eut même pas le temps d'être surpris : j'avais déjà passé autour de son cou le noeud coulant d'un fil de pêche ultrarésistant. Il se redressa et chercha à se débattre un instant. Je serrai davantage et il abandonna l'idée.

— Ne luttez pas, nous dûmes de la voix froide et impérieuse du Passager Noir. Vous vivrez plus longtemps. Il entrevit son futur dans mes paroles et crut qu'il

pourrait y changer quelque chose, alors je tirai fort sur sa laisse et continuai jusqu'à ce que son visage devienne violet et qu'il tombe à genoux.

Avant qu'il ne perde totalement conscience, je relâchai ma prise.

— Maintenant, faites ce qu'on vous dit.

Il ne répondit rien ; il essaya juste d'avaler de grandes goulées d'air, alors je donnai un petit coup sec sur le noeud.

— C'est compris ? Il finit par hocher la tête et je le laissai respirer.

Il ne tenta plus de résister

tandis que je le menais de force jusqu'à sa maison afin de récupérer les clés de sa voiture puis le traînais jusqu'au gros 4x4. Je grimpai sur la banquette derrière lui, tenant la laisse très serrée et lui donnant juste assez d'air pour qu'il reste en vie – dans un premier temps.

— Démarrez, nous lui ordonnâmes. Et il s'immobilisa.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix râpeuse, la bouche comme pleine de graviers.

— Tout, nous répondîmes. Démarrez.

— J'ai de l'argent.

Je tirai fort sur le lien.

— Alors achetez-moi un petit garçon.

Je maintins le noeud très serré durant quelques secondes, trop serré pour qu'il puisse respirer et assez longtemps pour qu'il comprenne que *nous* tenions les commandes, que nous savions ce qu'il avait fait et que désormais *nous* lui permettrions de respirer selon notre bon plaisir ; lorsque je relâchai à nouveau le lien, il n'eut plus rien à dire.

Il conduisit en suivant nos instructions, de 80th Street à Old Cutler Road en direction du sud. Il y avait très peu de circulation dans ce

secteur à cette heure de la nuit. Nous parvînmes à un nouveau complexe immobilier en construction de l'autre côté de Snapper Creek. Le chantier avait été interrompu suite à la condamnation du promoteur pour blanchiment d'argent ; nous ne serions donc pas dérangés. Nous ordonnâmes à MacGregor de passer devant une cahute de gardien à moitié achevée, d'emprunter un petit rond-point puis de prendre vers l'est en direction de l'eau et de s'arrêter enfin près d'une remorque, le bureau temporaire du site, fréquentée à présent par des

adolescents en quête de sensations fortes ainsi que par d'autres, comme moi, qui cherchaient juste un petit coin tranquille.

Nous restâmes assis un moment dans la voiture, à contempler la vue : la lune reflétée sur l'eau, avec au premier plan un pédophile pris au collet. Vraiment superbe.

Je sortis et traînai MacGregor derrière moi, tirant si fort sur la laisse qu'il tomba à genoux et porta les mains à son cou, tentant désespérément de desserrer le lien. Pendant quelques secondes, je le regardai s'étrangler et baver par



terre, la figure violette à nouveau, les yeux injectés de sang. Puis je le tirai afin qu'il se redresse et, le poussant dans le dos, lui fis gravir les trois marches de bois qui menaient à la remorque. Le temps qu'il se soit suffisamment remis pour comprendre ce qui lui arrivait, je l'avais solidement arrimé à un bureau, les mains et les pieds fixés par du ruban adhésif.

MacGregor voulut parler mais ne fit que tousser. J'attendis ; j'avais tout mon temps à présent.

— S'il vous plaît, finit-il par dire, d'une voix qui évoquait le crissement du sable contre le verre.

Je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

— Oui, en effet, nous répliquâmes. Et je vis ces mots le transpercer et, même si, à travers mon masque, il ne pouvait pas s'en rendre compte nous sourîmes. Je sortis les photos que j'avais récupérées sur son bateau et les lui montrai.

Il se figea et sa bouche s'ouvrit toute grande.

— Où les avez-vous trouvées ? demanda-t-il, l'air bien irascible pour quelqu'un qui s'apprêtait à être découpé en morceaux.

— Dites-moi qui a pris ces

photos.

— Pourquoi je vous le dirais ?

J'attrapai une paire de petits ciseaux en étain et lui coupai les deux premiers doigts de la main gauche. Il se débattit violemment et hurla ; le sang jaillit, ce qui me met toujours en colère, alors je lui fourrai une balle de tennis dans la bouche et lui coupai également les deux premiers doigts de la main droite.

— Aucune raison, répondis-je, et j'attendis qu'il se calme un peu.

Au bout d'un long moment, il glissa un regard vers moi, et sur son visage je lus cette compréhension

qu'on acquiert quand, la douleur dépassée, on devine que ce qui va suivre sera définitif. Je retirai la balle de sa bouche.

— Qui a pris les photos ? Il sourit.

— J'espère que l'un d'entre eux était le vôtre, répliqua-t-il. Ce qui rendit les quatre-vingt-dix minutes suivantes encore plus gratifiantes.

# CHAPITRE IV

En temps normal, je me sens agréablement détendu pendant plusieurs jours après l'une de mes petites Virées nocturnes, mais dès le lendemain du soir où MacGregor

avait fait sa sortie précipitée de ce monde, je me sentais encore tout frémissant. Je mourais d'envie de trouver le photographe aux bottes de cow-boy rouges et de nous en débarrasser également vite fait bien fait. Je suis un monstre méthodique ; j'aime bien finir ce que je commence, et de savoir que quelque part un type se baladait partout avec ces pompes ridicules, muni d'un appareil photo qui en avait trop vu, j'étais impatient de suivre ces empreintes et d'achever mon petit projet en deux temps.

Peut-être étais-je allé trop vite en besogne ; avec un peu plus de

temps et d'encouragement, MacGregor m'aurait tout dit. Mais il m'avait semblé pouvoir facilement découvrir l'information par moi-même : lorsque le Passager Noir conduit, je me sens capable de n'importe quoi. Jusqu'à présent, je ne me suis jamais trompé, mais cette fois-ci je me retrouvais un peu dans l'embarras, et il allait falloir que je déniche tout seul ce Monsieur Botté.

Je savais, d'après mon enquête antérieure, que MacGregor n'avait pas de vie sociale en dehors de ses sorties épisodiques en bateau. Il faisait partie de quelques

organisations professionnelles, ce qui paraissait normal pour un agent immobilier, mais je n'avais découvert personne avec qui il semblait entretenir des liens particuliers. Je savais également qu'il n'avait pas de casier judiciaire, donc pas la peine de chercher un dossier qui mentionnerait de possibles complices. Le rapport du tribunal au sujet de son divorce mentionnait simplement une « incompatibilité absolue », laissant le reste à mon imagination.

Je me retrouvai coincé : MacGregor avait été un véritable solitaire, et mes recherches



minutieuses ne m'avaient mis à aucun moment sur la piste d'éventuels amis, compagnes, copines ou camarades. Aucune partie de poker avec les potes. Pas de potes, si on excluait les marmots. Pas de groupe religieux, pas d'organisation maçonnique, pas de sortie au bar du coin, pas de cours hebdomadaire de danses folkloriques – ce qui aurait pu expliquer les bottes –, absolument aucun indice, hormis les photos avec ce stupide bout de godasse rouge qui dépassait.

Qui était donc ce Monsieur Cow-boy, et comment allais-je le

dénicher ?

Il n'y avait qu'un endroit où je pourrais trouver une réponse, et je devais m'y rendre au plus vite, avant que l'on remarque la disparition de MacGregor. J'entendis le tonnerre gronder au loin et, surpris, je jetai un coup d'oeil à l'horloge. Forcément, il était 14 h 15 : l'heure de l'orage quotidien à cette époque de l'année. Absorbé par mon travail, j'avais laissé passer la pause du déjeuner ; ça ne me ressemblait pas...

Toutefois, l'orage me permettrait à nouveau d'opérer à couvert, et je pourrais m'arrêter

pour manger un morceau sur le chemin du retour. Le reste de ma journée étant si plaisamment organisé, je gagnai le parking, montai dans ma voiture et pris la direction du sud.

Le temps que j'arrive à la marina Matheson Hammock, la pluie avait commencé à tomber, si bien que j'enfilai de nouveau mon magnifique ciré jaune vif puis me mis à jogger le long du sentier jusqu'au bateau de MacGregor.

Je crochetai la serrure aussi facilement que la première fois puis me glissai à l'intérieur de la cabine. Lors de ma visite précédente, j'avais

été à la recherche de signes me prouvant que MacGregor était bien un pédophile. À présent j'espérais trouver un signe un peu plus précis : un indice concernant l'identité de l'ami photographe de MacGregor.

Puisqu'il fallait que je commence quelque part, je retournai tout de suite dans le coin qui servait de chambre. J'ouvris le tiroir au fond secret et examinai à nouveau les photos. Cette fois, je vérifiai le verso aussi bien que le recto. La photographie numérique a rendu le travail de détective beaucoup plus difficile : il n'y avait

aucune sorte d'inscription nulle part, pas plus que des paquets de films vides avec des numéros de série dont on aurait pu retrouver la trace. N'importe quel crétin au monde pouvait transférer des images sur son disque dur puis les imprimer à loisir, même quelqu'un qui avait des goûts aussi douteux en matière de chaussures. Cela me semblait injuste : les ordinateurs n'étaient-ils pas censés faciliter la vie ?

Je refermai le tiroir et fouillai le reste de la pièce mais n'y trouvai rien de plus que la première fois. Un peu découragé, je regagnai la

cabine principale. Il y avait plusieurs tiroirs là aussi et je les inspectai à leur tour. Cassettes vidéo, bonshommes en plastique, le ruban adhésif : autant d'objets que j'avais déjà vus et qui ne m'offraient aucun nouvel indice. Je sortis la pile de rouleaux de ruban adhésif, pensant peut-être que ce serait dommage de ne pas en profiter. Je retournai négligemment le dernier rouleau.

Et là, je tombai dessus.

La chance est un don du ciel inestimable. Jamais de ma vie je n'aurais pu espérer une si belle surprise. Collé en dessous du

rouleau, je vis un petit morceau de papier, sur lequel était écrit le nom « REIKER », avec un numéro de téléphone.

Bien sûr je n'avais aucune assurance que Reiker était le Cowboy Botté, ou même que c'était une personne. Il pouvait très bien s'agir du nom d'une entreprise de plomberie pour bateaux. Mais dans tous les cas, c'était déjà quelque chose, et il fallait que je quitte les lieux avant que l'orage ne cesse. Je fourrai le bout de papier dans ma poche, remontai la fermeture Éclair de mon ciré, puis me glissai hors du bateau avant de retourner à la

voiture.

Peut-être était-ce une conséquence de ma petite soirée en compagnie de MacGregor : je me sentais gai et détendu, et sur le chemin du retour je me surpris à fredonner un air entraînant de l'album *1 000 Airplanes On The Roof* de Philip Glass. La définition d'une vie heureuse est de pouvoir contempler avec fierté les projets que l'on a réalisés et d'en avoir de nouveaux en perspective et, en ce moment, c'est exactement ce qu'il m'arrivait. Quel bonheur d'être moi !

Ma bonne humeur ne fit pas



long feu : au rond-point où Old Cutler Road devient Lejeune Road, un coup d'oeil machinal à mon rétroviseur vint figer la musique sur mes lèvres.

Derrière moi, pratiquement collée à mon pare-chocs, se trouvait une Ford Taurus bordeaux. Elle ressemblait beaucoup au type de véhicule que le département de la police de Metro-Dade possède en grandes quantités et réserve à l'usage des policiers en civil.

Je doutais que ce fût bon signe. Une voiture de police normale aurait pu me suivre sans raison particulière, mais quelqu'un à bord

d'une voiture banalisée devait avoir des intentions précises et, en l'occurrence, il semblait que son objectif était de me faire savoir que j'étais suivi. C'était parfaitement réussi. Je ne pouvais distinguer à travers le reflet du pare-brise qui conduisait la voiture, mais j'avais soudain hâte de savoir depuis combien de temps durait ce petit manège, qui était au volant et ce que la personne avait vu exactement.

Je m'engageai dans une petite rue transversale, me garai sur le côté, et la Taurus vint s'arrêter juste derrière moi. Pendant quelques

instants, rien ne se passa : nous restâmes chacun dans notre voiture, à attendre. Allais-je être arrêté ? Si l'on m'avait suivi depuis la marina, ce pourrait être une très mauvaise nouvelle pour le si Distingué Dexter. Tôt ou tard, on remarquerait l'absence de MacGregor, et la plus petite enquête de routine révélerait l'existence de son bateau. Quelqu'un irait voir s'il était encore là, et alors le fait que Dexter s'y était rendu en plein milieu de la journée ne manquerait pas d'éveiller l'attention.

Ce sont des détails comme ça

qui font avancer le travail de la police. Les flics sont toujours à la recherche de ce genre de coïncidences amusantes, et lorsqu'ils tombent dessus ils peuvent décider d'embêter très sérieusement l'individu qui s'est trouvé trop souvent par hasard dans des lieux-clés. Même quand celui-ci a un badge de la police et un faux sourire au charme incroyable.

Je ne voyais pas d'autre solution que d'y aller au bluff : j'irais voir qui était en train de me suivre, je chercherais à savoir pourquoi, puis tenterais de convaincre la personne que c'était

une manière bête de perdre son temps. Je pris mon air le plus officiel, sortis de la voiture et m'approchai de la Taurus d'un pas décidé. La vitre s'abaissa, et le visage perpétuellement courroucé du sergent Doakes apparut devant moi, tel le masque d'un dieu cruel sculpté dans une pièce de bois sombre.

— Pourquoi vous quittez le boulot si tôt depuis quelque temps ? me demanda-t-il. Sa voix était dénuée d'expression mais semblait tout de même insinuer que ma réponse serait forcément un mensonge et qu'il allait me le faire

regretter.

— Ça alors, sergent ! répondis-je gaiement. Quelle incroyable coïncidence ! Quel bon vent vous amène ?

— Vous avez quelque chose de plus important à faire que votre boulot ? rétorqua-t-il. Il n'avait vraiment pas l'air de vouloir alimenter la conversation, alors je haussai les épaules. Quand on est confronté à des gens qui n'ont aucun esprit de répartie et qui visiblement ne cherchent pas en avoir, il vaut toujours mieux ménager ses efforts.

— Je, euh... j'avais des affaires

personnelles à régler, répondis-je. Pas terrible comme réponse, je vous l'accorde, mais Doakes avait la sale habitude de poser des questions affreusement gênantes, avec une malveillance si insidieuse qu'il m'était déjà difficile de ne pas bafouiller, alors inutile d'espérer trouver une réponse intelligente.

Il me fixa pendant quelques secondes interminables, comme un pitbull affamé lorgnerait de la viande crue.

— Des affaires personnelles, répéta-t-il sans cligner des yeux. L'expression semblait encore plus stupide dans sa bouche.

— Tout à fait.

— Votre dentiste est du côté de Coral Gables.

— Eh bien...

— Votre docteur aussi. Vous n'avez pas d'avocat, votre soeur est encore au boulot, poursuivit-il. Quel autre genre d'affaires personnelles ai-je pu oublier ?

— En fait, euh... je, je..., commençai-je, et je fus stupéfait de m'entendre bégayer, mais rien d'autre ne sortit. Doakes se contentait de me fixer et il avait l'air de me supplier des yeux de prendre mes jambes à mon cou afin qu'il puisse pratiquer un peu sa



technique de tir.

— C'est drôle, finit-il par dire, parce que moi aussi j'ai des *affaires personnelles* à régler dans le coin.

— C'est vrai ? m'exclamai-je, rassuré de constater que ma bouche était à nouveau capable de former des sons humains. De quoi peut-il bien s'agir, sergent ?

C'était la première fois de ma vie que je le voyais sourire et je dois avouer que j'aurais préféré de beaucoup qu'il bondisse directement hors de la voiture pour me mordre.

— Je vous SURVEILLE, dit-il. Il me laissa admirer quelques

secondes ses dents luisantes, puis il remonta la vitre et disparut derrière le verre teinté, comme le chat du Cheshire d'Alice.

# CHAPITRE V

Avec un peu de temps, je suis sûr que je pourrais trouver toute une liste de malheurs bien plus graves que de voir le sergent Doakes se transformer en mon

ombre. Mais tandis que, planté là dans mon ciré haute couture, je songeais à Reiker et à ses bottes rouges sur le point de m'échapper, cette pensée me sembla déjà assez désagréable pour ne pas en rajouter en imaginant de pires scénarios. Je montai simplement dans ma voiture, démarrai puis regagnai mon appartement tandis que la pluie continuait à tomber. D'ordinaire, le comportement homicide des autres conducteurs avait la faculté de me remonter le moral, me faisant me sentir chez moi, mais, bizarrement, ce jour-là, la présence de la Taurus bordeaux

juste derrière m'ôta tout entrain.

Je connaissais suffisamment le sergent Doakes pour savoir qu'il ne s'agissait pas là, en ce jour de pluie, d'une lubie de sa part. S'il avait décidé de me surveiller, il s'y tiendrait jusqu'à ce qu'il me surprenne en train de faire un truc vilain. Ou jusqu'à ce qu'il ne soit plus en mesure de me suivre. Naturellement, il me vint aussitôt à l'idée plusieurs manières fascinantes de m'assurer qu'il relâcherait sa vigilance. Mais elles étaient toutes irrévocables, et bien que je n'aie pas de conscience, je respecte un ensemble de règles très

strictes qui fonctionnent un peu de la même façon.

J'avais toujours su que tôt ou tard le sergent Doakes ferait quelque chose pour me détourner de mon hobby, et je m'étais creusé la tête afin de trouver des solutions. Ma seule conclusion, malheureusement, avait été que j'aviserais en temps voulu.

“Excusez-moi ?” pourriez-vous dire, et vous en auriez tout à fait le droit. Est-il vraiment possible de ne pas voir l'évidence ? Après tout, Doakes était peut-être redoutable, mais l'était encore davantage, et personne ne pouvait lui résister

lorsqu'il prenait le volant. Alors pour une fois...

*Non*, chuchota la douce voix dans le creux de mon oreille.

Bonjour, Harry. Pourquoi ? Et tout en posant la question je repensai au jour où il m'avait expliqué.

*Il y a des règles, Dexter*, avait dit Harry.

Des règles, papa ?

---

C'était le jour de mes seize ans. Il n'y avait jamais de grandes fêtes pour mon anniversaire, étant donné

que je n'avais pas encore appris à être extraordinairement charmant et sociable, et si je n'évitais pas à proprement parler mes condisciples assez pitoyables, c'étaient eux qui, la plupart du temps, m'évitaient. Je vécus mon adolescence comme un chien de berger au milieu d'un troupeau de moutons sales et bêtes. Depuis, j'avais beaucoup appris. Par exemple, même si à seize ans j'avais presque tout pigé – à savoir qu'il n'y a rien à attendre des gens –, j'avais compris depuis qu'il vaut mieux garder ce genre de vérité pour soi.

Mon seizième anniversaire fut



donc célébré sobrement. Doris, ma mère adoptive, venait de mourir d'un cancer. Mais ma soeur Deborah m'avait préparé un gâteau et Harry m'avait offert une nouvelle canne à pêche. Je soufflai les bougies, nous mangeâmes le gâteau, puis Harry m'emmena dans le jardin à l'arrière de notre modeste maison de Coconut Grove. Il s'assit à la table en bois de séquoia qu'il avait construite lui-même près du barbecue en brique et me fit signe de m'asseoir aussi.

— Alors, Dex, commença-t-il. Seize ans. Tu es presque un homme.

Je n'étais pas sûr de comprendre le sens de ses paroles – moi ? un homme ? c'est-à-dire un être humain ? – si bien que je ne savais pas quel genre de réponse il attendait. Mais, en revanche, je savais qu'il valait mieux éviter de faire le malin avec Harry, alors je me contentai de hocher la tête. Et il me soumit aux rayons X de son regard bleu.

— Est-ce que les filles t'intéressent ? me demanda-t-il.

— Euh... Pour quoi faire ?

— Les embrasser. Les tripoter. Le sexe, quoi.

Ma tête se mit à tourbillonner à

cette pensée comme si un pied froid et sombre était en train de frapper l'intérieur de mon crâne.

— Non, euh, non. Je, euh... répondis-je, si jeune et déjà si éloquent. Pas de cette façon-là.

Harry hocha la tête, ne semblant pas surpris.

— Les garçons non plus, dit-il, et je fis non de la tête. Harry regarda la table, puis de nouveau la maison. Pour mes seize ans, mon père m'a emmené voir une pute. Il secoua la tête et un sourire imperceptible se dessina sur son visage. J'ai mis dix ans à m'en remettre.

Je ne trouvai absolument rien à répondre. La question du sexe m'était absolument étrangère, et l'idée de payer pour ça, afin d'en faire cadeau à son fils, et quand pour couronner le tout ce fils était *Harry*... non, vraiment. C'en était trop. Je regardai Harry avec un léger sentiment de panique et il sourit.

— Non, dit-il. Je n'allais pas te le proposer. J'imagine que tu tireras beaucoup plus de satisfaction de cette canne à pêche. Il secoua la tête lentement et regarda au loin, par-delà la table de pique-nique et le jardin, du côté de la rue. Ou d'un

couteau bien effilé.

— Oui, répondis-je, en m’efforçant de ne pas laisser transparaître mon impatience.

— Non, reprit-il. Nous savons tous les deux de quoi tu as envie. Mais tu n’es pas prêt.

Depuis le jour où Harry m’avait parlé pour la première fois de ce que j’étais, lors d’une nuit de camping mémorable quelques années auparavant, nous avions entrepris de me préparer. Ou, selon les termes de Harry, de me “recadrer”. Le jeune humain artificiel un peu bêta que j’étais mourait d’impatience de se lancer

dans sa joyeuse carrière. Mais Harry me retenait car Harry savait toujours mieux que personne.

— Je serai prudent, remarquai-je.

— Mais pas parfait. Il y a des règles, Dexter. Il faut qu'il y en ait. C'est ce qui te différencie des autres.

— Ne pas se faire remarquer. Tout nettoyer, ne prendre aucun risque, euh...

Harry secoua la tête.

— Plus important encore. Tu dois être sûr, avant de commencer, que la personne le mérite vraiment. Tu ne peux pas imaginer le nombre

de fois où j'ai su qu'un type était coupable et où j'ai dû le laisser filer. Voir le salaud qui te regarde avec un petit sourire narquois, et tu sais autant que lui que c'est un criminel, mais tu es obligé de lui ouvrir la porte et de le laisser partir...

Il serra les mâchoires et frappa légèrement du poing sur la table.

— Ce ne sera pas pareil pour toi. Mais... il faut que tu sois sûr. Absolument sûr, Dexter. Et même si tu n'as aucun doute...

Il leva la main en l'air, la paume tournée vers moi.

— Trouve une preuve. Pas de celles qu'on demanderait au

tribunal, Dieu merci.

Il eut un petit rire amer.

— Tu n'arriverais à rien sinon.

Mais tu dois avoir une preuve. C'est la chose la plus importante.

Il tapota la table du doigt.

— Tu dois avoir une preuve.

Mais même dans ce cas-là...

Il s'interrompt, paraissant hésiter, ce qui ne lui ressemblait pas ; j'attendis, sachant qu'il s'apprêtait à dire quelque chose de difficile.

— Parfois, même quand tu as une preuve, tu dois les laisser filer. Même si tu penses qu'ils le méritent vraiment. S'ils sont... un



peu trop voyants, par exemple. Si cela risque d'attirer trop l'attention, laisse tomber.

---

Et voilà. Comme toujours, Harry avait la réponse pour moi. Chaque fois que je doutais, je pouvais l'entendre chuchoter à mon oreille. J'étais sûr, concernant Doakes, mais je n'avais aucune preuve qu'il n'était rien d'autre qu'un flic à cran et méfiant, et s'il y avait bien quelque chose qui révoltait les habitants de la ville, c'était de voir un flic découpé en

morceaux. Après la mort prématurée de l'inspecteur LaGuerta, la hiérarchie risquait de mal le prendre si un second flic subissait le même sort.

Elle avait beau être nécessaire, l'élimination de Doakes était donc absolument proscrite. Je pouvais regarder par ma fenêtre la Taurus bordeaux garée sous un arbre, mais je ne pouvais rien faire, à part espérer qu'une autre solution surgisse d'elle-même : par exemple, un piano qui lui tomberait dessus. C'était bien fâcheux, mais il ne me restait plus qu'à compter sur la chance.

Cependant, il n'y avait plus de chance en réserve ce jour-là pour ce pauvre Dexter Dépité, et depuis quelque temps une tragique pénurie de pianos tombés du ciel sévissait à Miami. Je me retrouvais donc dans ma triste mesure à arpenter les pièces, frustré, et chaque fois qu'en passant je jetais un coup d'oeil par la fenêtre, j'apercevais la Taurus garée en face. Le souvenir de ce que j'avais si joyeusement envisagé de faire à peine une heure auparavant martelait mon cerveau. *Est-ce que Dexter peut venir jouer avec moi ?* Hélas, non, cher Passager Noir.

Dexter se repose.

Il y avait tout de même quelque chose de constructif à faire, cloîtré dans mon appartement. Je sortis le morceau de papier froissé que j'avais trouvé sur le bateau de MacGregor et le lissai de la main ; j'en eus les doigts tout collants car le rouleau de ruban adhésif y avait déposé une pellicule poisseuse. "REIKER" et un numéro de téléphone. Plus que suffisant pour consulter l'un de ces annuaires inversé auxquels j'avais accès depuis mon ordinateur, et en quelques minutes j'eus les renseignements que je cherchais.

Le numéro était celui d'un téléphone portable, qui appartenait à un certain Mr. Steve Reiker résidant dans Tigertail Avenue à Coconut Grove. Quelques recherches supplémentaires m'apprirent que Mr. Reiker était un photographe professionnel. Certes, il pouvait s'agir d'une coïncidence. Je suis sûr qu'il existe à travers le monde plein de Reiker qui sont photographes. Je consultai les pages jaunes et découvris que ce Reiker en question avait une spécialité. Il bénéficiait d'une publicité sur un quart de page qui annonçait : "GARDEZ-LES EN

MEMOIRE TELS QU'ILS SONT AUJOURD'HUI".

Reiker était spécialisé dans les photos d'enfants.

Il n'y avait plus de coïncidence qui tenait.

Le passager Noir s'ébroua puis émit un petit gloussement d'anticipation, et je me surpris à planifier une promenade vers Tigertail afin de repérer les lieux. D'ailleurs, ce n'était pas tellement loin. Je pouvais très bien d'un coup de voiture...

Oui, et le sergent Doakes serait ravi d'avoir ainsi l'occasion de me filer. Excellente idée, vieux. Cela lui

éviterait la partie la plus fastidieuse du travail d'enquête quand Reiker finirait par disparaître un jour. Il pourrait s'épargner tout un tas de démarches pénibles et venir directement me cueillir.

Mais à ce rythme, quand Reiker pourrait-il disparaître ? C'était terriblement frustrant d'avoir un but si louable et d'être entravé de la sorte. Au bout de plusieurs heures, Doakes était toujours garé de l'autre côté de la rue, et Dexter toujours enfermé chez moi. Que faire ? L'aspect positif de l'histoire, c'est que Doakes, selon toute vraisemblance, n'avait rien vu qui le

pousse à engager une autre action que cette surveillance. Mais la liste des aspects négatifs était longue, le premier étant que s'il continuait à me suivre ainsi, je serais condamné à incarner à jamais le personnage du rat de labo débonnaire et à ne connaître rien de plus meurtrier que l'heure de pointe sur Palmetto Expressway. Ce serait intenable. Je sentais une grosse pression, qui provenait non seulement du Passager Noir mais aussi du temps. Avant qu'il ne soit trop tard, il me fallait trouver une preuve que Reiker était bien la personne qui avait pris les photos de MacGregor



et, si tel était le cas, avoir une profonde et pénétrante discussion avec lui. S'il apprenait que MacGregor avait payé tribut à la nature, il décamperait certainement au plus vite. Et si mes collègues de la police s'en apercevaient, la situation pourrait devenir fort inconfortable pour le très Distingué Dexter.

Mais Doakes, semblait-il, n'avait pas l'intention de lever le camp et pour l'instant je ne pouvais rien y changer. C'était terriblement frustrant d'imaginer ce Reiker en train de déambuler dans la ville au lieu de le voir se démener contre le

ruban adhésif. *Homicidus interruptus*. Un faible gémissement et un grincement de dents mental me parvinrent du Passager Noir, et je savais exactement ce qu'il ressentait, mais je ne voyais d'autre solution que de faire les cent pas dans mon salon. Et encore, cela ne me serait pas d'un grand secours : si je continuais, j'allais finir par trouver la moquette et je ne récupérerai jamais ma caution pour l'appartement.

Mon instinct m'enjoignait de tenter quelque chose qui désorienterait complètement Doakes, même si c'était un bon

limier. Je ne voyais qu'une façon de détourner sa truffe frémissante de ma trace. Je pouvais peut-être parvenir à user sa patience en attendant mon heure, en étant si impitoyablement normal pendant quelque temps qu'il serait obligé d'abandonner et de retourner à son vrai boulot, qui était d'arrêter les authentiques criminels qui peuplaient les bas-fonds de notre Belle Ville. En ce moment même, ils devaient être occupés à se garer en double file, à jeter leurs détritrus par terre, à menacer de voter démocrate aux prochaines élections... Comment Doakes pouvait-il perdre

son temps avec ce bon vieux Dexter et son hobby inoffensif ?

Très bien. J'allais me comporter de manière si incroyablement banale qu'il en deviendrait dingue. Cela prendrait peut-être des semaines, mais j'y arriverais. J'allais vivre à fond la vie synthétique que je m'étais créée dans le but de paraître humain. Et étant donné que les êtres humains sont en général gouvernés par le sexe, je commencerais par rendre visite à ma petite amie Rita.

Le terme « petite amie » est une expression curieuse, surtout concernant des adultes. Dans la

pratique, c'est un concept encore plus curieux. De façon générale, le terme désigne une femme, et non une gamine comme « petite » pourrait le suggérer, disposée à avoir des rapports sexuels, et non une relation d'amitié, avec un homme. De fait, d'après ce que j'ai pu observer, il est fort possible d'éprouver de l'antipathie pour sa petite « amie » – la véritable haine, bien sûr, étant réservée au mariage. J'avais été incapable jusqu'à présent de déterminer ce que les femmes, en retour, attendent d'un petit ami, mais apparemment je donnais entière satisfaction en ce

qui concernait Rita. Ce n'était en aucun cas le sexe, qui m'intéresse autant que de calculer le déficit de la balance commerciale.

Par chance, Rita ne s'intéressait pas non plus au sexe, ou à peine. Elle se remettait d'un mariage désastreux qu'elle avait contracté très jeune avec un homme dont l'idée du plaisir, assez vite, s'avéra être fumer du crack et battre sa femme. Puis il diversifia ses activités et lui refila plusieurs maladies incroyables. Mais, une nuit, lorsqu'il s'attaqua aux enfants, l'indéfectible loyauté de Rita vola en éclats. Elle prit congé du salaud

puis, avec joie, le fit mettre en prison.

En raison de ce passé mouvementé, elle s'était mis en quête d'un gentleman aimant simplement la compagnie et la conversation ; quelqu'un qui n'avait pas besoin de satisfaire les pulsions animales d'une passion abjecte. Un homme, autrement dit, qui l'apprécierait pour ses qualités intrinsèques et non pour sa disposition à se plier à des acrobaties indécentes. *Ecce Dexter*. Durant deux ans, Rita avait donc été mon déguisement idéal, un ingrédient essentiel du personnage

Dexter. Et en échange, je ne l'avais pas battue, ne lui avais refilé aucune maladie, ne lui infligeais pas un amour bestial, et elle avait plutôt l'air d'apprécier ma compagnie.

En prime, je m'étais passablement attaché à ses enfants, Astor et Cody. Une réaction étrange peut-être, mais sincère, je vous l'assure. Si tous les habitants de la terre venaient mystérieusement à disparaître, j'en ressentirais une forte irritation parce qu'il n'y aurait plus personne pour me faire des doughnuts. Mais les enfants m'importent et, même, je tiens à



eux. Ceux de Rita avaient eu une petite enfance traumatisante et, peut-être parce qu'il en avait été de même pour moi, j'éprouvais de l'affection pour eux, un intérêt qui dépassait la nécessité de conserver mon déguisement avec Rita.

Mis à part le bonus que représentaient ses enfants, Rita elle-même était tout à fait sortable. Elle avait de jolis cheveux blonds coupés court, un corps fin et musclé, et il était rare qu'elle dise des choses vraiment stupides. Je pouvais me montrer en public avec elle et je savais que nous avions l'air d'un couple humain plutôt bien

assorti ; ce qui était le but, d'ailleurs. Les gens allaient jusqu'à dire que nous formions un couple charmant, mais je n'ai jamais trop su ce qu'ils entendaient par là. J'imagine que Rita me trouvait attirant, pour une raison que j'ignore, même si son expérience des hommes ne rendait pas forcément ce jugement très flatteur. Quoi qu'il en soit, je suis toujours content de fréquenter quelqu'un qui me trouve formidable. Cela ne fait que confirmer la piètre opinion que j'ai des gens.

Je jetai un coup d'oeil à l'horloge sur ma table. 17 h 32 : d'ici

un quart d'heure, Rita serait rentrée du bureau, l'agence Fairchild Title, où elle effectuait des opérations très compliquées avec des fractions et des pourcentages. Le temps que j'arrive chez elle, elle serait là.

Arborant mon joyeux sourire synthétique, je quittai mon appartement, fis au passage un signe de la main à Doakes et, reprenant la voiture, m'acheminai vers la modeste maison de Rita dans South Miami. La circulation ne fut pas si mauvaise, c'est-à-dire qu'il n'y eut ni accident mortel ni fusillade et, moins de vingt minutes plus tard, je stoppais la voiture

devant le petit pavillon de Rita. Le sergent Doakes continua jusqu'au bout de la rue et, au moment où je frappais à la porte, il vint se garer en face de la maison.

La porte s'ouvrit et Rita apparut, l'air interrogateur.

— Oh ! fit-elle. Dexter.

— En personne, répondis-je. Je passais dans le coin et je me suis demandé si tu étais rentrée.

— Oui, je... je rentre à la minute. Je dois avoir une tête horrible. Euh... entre. Je peux t'offrir une bière ?

Une bière. Quelle idée. Je n'en bois absolument jamais. Et

pourtant ça avait un côté si normal, ça cadrerait si bien avec la « visite à la petite amie après le boulot » que même Doakes serait impressionné. C'était mon accessoire ultime.

— Oui, avec plaisir, répondis-je, et je la suivis aussitôt jusqu'au salon où il faisait un peu moins chaud qu'au-dehors.

— Assieds-toi. Je vais juste me rafraîchir un peu, me dit-elle en souriant. Les enfants sont dans le jardin, mais je suis sûre qu'ils rappliqueront dès qu'ils sauront que tu es là.

Et elle disparut prestement au fond du couloir avant de revenir

quelques secondes plus tard avec une cannette de bière.

— J'en ai pour un instant, dit-elle, et elle se dirigea vers sa chambre à l'arrière de la maison.

Assis sur le canapé, je regardai la bière dans ma main. Je ne suis pas un buveur : l'alcool n'est vraiment pas recommandé pour les prédateurs. Il ralentit les réflexes, émousse les sensations et vient s'enchevêtrer à la trame relâchée de la vigilance, ce qui m'avait toujours paru très dangereux. Mais voilà, le démon était en congé et consentait au dernier sacrifice en renonçant à ses pouvoirs spéciaux et en

devenant humain. Une petite bière était exactement ce qu'il fallait au Dipsophobe Dexter.

Je pris une gorgée. C'était à la fois fade et amer, exactement ce que je deviendrais si j'étais obligé de laisser trop longtemps la ceinture attachée au Passager Noir. Enfin, j'imagine que c'est un goût qui s'acquiert. J'avalai une autre gorgée. Je sentis le liquide glouglouter le long de mes boyaux puis éclabousser les parois de mon estomac, et je pris soudain conscience qu'avec l'excitation puis la frustration de la journée, j'avais finalement sauté le déjeuner. Tant

pis ! C'était une bière légère ou, comme l'indiquait fièrement la cannette, une bière light.

Je repris une grande lampée. Ce n'était vraiment pas si mauvais une fois qu'on s'y habitait. Bon sang, c'est vrai que ça détendait. Je me sentais d'instant en instant plus détendu. Encore une petite gorgée bien fraîche. Je ne me rappelais pas que ç'ait eu si bon goût lorsque j'avais essayé à la fac. Bien sûr, je n'étais qu'un gamin à l'époque, non cet homme mûr et viril, ce citoyen honnête et consciencieux que j'étais à présent. J'inclinai davantage la cannette, mais plus rien ne sortit.



Ma foi, elle devait être vide. Et pourtant, j'avais encore soif. Cette situation fort déplaisante pouvait-elle être tolérée ? Je ne le pensais pas. De fait, je n'avais pas l'intention de la tolérer une seconde de plus. Je me levai et me rendis à la cuisine d'un pas ferme et résolu. Il y avait plein d'autres cannettes de bière light dans le réfrigérateur ; j'en pris une et retournai au salon.

Je me rassis. Ouvris la cannette. Avalai une gorgée. Ah, je me sentais mieux. Au diable ce crétin de Doakes. Peut-être devrais-je lui apporter une bière. Ça le détendrait aussi, le calmerait, et il

abandonnerait son projet. Après tout, nous étions dans le même camp, non ?

Je continuai à siroter ma bière. Rita réapparut, vêtue d'un short en jean et d'un débardeur blanc orné d'un petit noeud en satin près du col. Je dois admettre qu'elle avait l'air charmante. Je n'avais pas choisi n'importe quel déguisement.

— Alors... dit-elle en se glissant sur le canapé à côté de moi. Je suis contente que tu viennes me voir comme ça à l'improviste.

— Je n'en doute pas une seconde.

Elle pencha un peu la tête et

me regarda avec un drôle d'air.

— La journée a été dure au boulot ?

— Horrible, répondis-je en avalant une grosse lampée de bière. J'ai dû laisser filer un sale type. Un très sale type.

— Oh, fit-elle en fronçant les sourcils. Pourquoi tu... enfin, tu ne pouvais pas juste le...

— Je voulais juste le... répétais-je. Mais je n'ai pas pu. Je levai la cannette en l'air. La politique. Je pris une gorgée.

Rita secoua la tête.

— Je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée que, que... C'est-à-dire

que vu de l'extérieur, ça a l'air si simple. Tu trouves le type ; tu le mets en prison. Mais la politique ? Je veux dire... Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a aidé à tuer des enfants, répondis-je.

— Oh... dit-elle, avec une expression choquée. Mon Dieu, tu dois pouvoir faire quelque chose.

Je lui souris. Ma parole, elle avait tout de suite pigé. Quelle nana épatante ! Quand je vous disais que je savais bien les choisir.

— Tu as mis le doigt dessus, dis-je en lui prenant la main afin de contempler son doigt. Je peux effectivement faire quelque chose.

Et le plus tôt sera le mieux. Je tapotai sa main, renversant un tout petit peu de bière. Je savais que tu comprendrais.

Elle eut l'air un peu déconcertée.

— Ah, fit-elle. Quel genre de... enfin... Qu'est-ce que tu vas faire ?

J'avalai une gorgée. Pourquoi ne lui dirais-je pas ? Je voyais bien qu'elle devinait à moitié. Pourquoi pas ? J'ouvris la bouche mais, avant que je puisse articuler une seule syllabe à propos du Passager Noir et de mon hobby inoffensif, Cody et Astor arrivèrent en courant dans la pièce, s'arrêtèrent net dès qu'ils me

virent, puis restèrent plantés là, leurs yeux allant de leur mère à moi.

— Bonjour Dexter, dit Astor. Elle donna un petit coup de coude à son frère.

— Bonjour, dit-il doucement. Ce n'était pas un grand bavard. En fait, il ne disait pratiquement jamais rien. Pauvre gosse. L'histoire avec son père l'avait vraiment traumatisé.

— Tu es soûl ? me demanda-t-il. C'était une longue phrase pour lui.

— Cody ! s'exclama Rita. Je lui fis signe de ne pas s'en faire et

affrontai son fils avec courage.

— Moi ? Soûl ? Il hocha la tête.

— Ouais.

— Certainement pas, dis-je d'une voix pleine d'assurance, accompagnant mes paroles d'un froncement de sourcil très digne. Peut-être légèrement éméché, mais ce n'est pas la même chose du tout.

— Ah, fit-il. Et sa soeur enchaîna aussitôt :

— Tu restes dîner ?

— Oh, je pense qu'il va bientôt falloir que je parte, répondis-je. Mais Rita posa une main étonnamment ferme sur mon épaule.

— Tu ne vas nulle part dans l'état où tu es, lança-t-elle.

— Quel état ?

— Éméché, intervint Cody.

— Je ne suis pas éméché, rétorquai-je.

— C'est toi qui l'as dit, souffla Cody.

Je ne me souvenais pas l'avoir jamais entendu aligner autant de mots, et je fus très fier de lui.

— C'est vrai, renchérit Astor. Tu as dit que tu n'étais pas soûl, que tu étais juste un peu éméché.

— J'ai dit ça ?

Ils hochèrent tous les deux la tête.



— Ah. Bon, ben alors...

— Ben alors, me coupa Rita, ça veut dire que tu restes dîner.

Ben, voilà Je restai donc dîner. Enfin, je suis à peu près certain que je restai. Je sais en tout cas qu'à un certain moment de la soirée, je retournai chercher une bière light dans le frigo et découvris qu'il n'en restait plus une seule. Et un peu plus tard encore, je me retrouvai de nouveau assis sur le canapé. La télévision était allumée et j'essayais de comprendre ce que pouvaient bien raconter les acteurs et pourquoi un public invisible estimait que c'était le dialogue le

plus hilarant de tous les temps.

Rita vint se glisser à côté de moi.

— Les enfants sont couchés, me dit-elle. Comment tu te sens ?

— Super, répondis-je. J'aimerais seulement piger ce qu'il y a de si drôle.

Rita posa une main sur mon épaule.

— Ça te tracasse, hein ? D'avoir laissé ce type filer. Des enfants... Elle se rapprocha un peu plus et passa son bras autour de moi, posant sa tête sur mon épaule. Tu es vraiment quelqu'un de bien, Dexter...

— Moi, pas du tout, dis-je, me demandant pourquoi elle disait un truc aussi étrange.

Rita se redressa et elle regarda tour à tour mon oeil gauche puis le droit.

— Mais si, tu sais très bien que oui. Elle sourit et vint se blottir à nouveau contre mon épaule. Ça me fait plaisir... que tu sois venu ici. Me voir. Parce que tu étais contrarié.

Je commençais à lui dire que ce n'était pas tout à fait exact quand soudain je pris conscience que, en effet, j'étais venu la voir parce que j'étais contrarié. Bon, d'accord, c'était seulement dans l'espoir que

Doakes n'en puisse plus d'ennui et finisse par partir, après la terrible frustration de mon rendez-vous manqué avec Reiker. Mais, en fin de compte, ç'avait été plutôt une bonne idée, non ? Cette brave Rita. Sa peau était chaude et sentait bon.

— Brave Rita, dis-je. Je la serrai contre moi aussi fort que je pus et posai ma joue sur le sommet de sa tête.

Nous demeurâmes ainsi pendant quelques minutes, puis Rita se dégagea de mon étreinte, se leva et me prit par la main.

— Allez, dit-elle. Je vais te mettre au lit.

Ce qu'elle fit, et une fois que je me fus effondré et qu'elle se faufila entre les draps à côté de moi, elle était si charmante, elle sentait si bon, sa peau était si chaude et si douillette que...

Ma foi, la bière est vraiment une boisson épatante...

# CHAPITRE VI

Je me réveillai avec un gros mal de tête, rempli d'un horrible dégoût de moi-même et ne sachant plus du tout où j'étais. Il y avait un drap rose sur ma joue. Mes draps – ceux

dans lesquels je me réveillais tous les matins – n'étaient pas roses et ne sentaient pas bon comme ça. Le matelas me paraissait trop spacieux pour être celui de mon modeste lit gigogne et, d'ailleurs, j'étais à peu près certain que ce n'était pas mon mal de tête non plus.

— Bonjour, toi ! dit une voix quelque part au-dessus de mes jambes. Je tournai la tête et vis Rita debout au pied du lit qui me regardait avec un petit sourire joyeux.

— Argh ! fis-je, émettant un son qui ressemblait au coassement d'un crapaud et qui empira mon mal de

crâne. Mais apparemment c'était une douleur plutôt amusante parce que le sourire de Rita s'élargit.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle. Je vais te chercher de l'aspirine. Elle se pencha et me frotta la jambe. Mmm..., fit-elle avant de disparaître dans la salle de bains.

Je me redressai. Ce fut peut-être une erreur tactique car je sentis des élancements me vriller le crâne. Je fermai les yeux, pris une profonde inspiration puis attendis mon aspirine.

Il allait me falloir un peu de temps pour m'habituer à cette vie



normale.

---

Mais bizarrement, il ne me fallut pas si longtemps, tout compte fait. Je découvris que si je me limitais à une ou deux bières, je me détendais juste assez pour faire corps avec la housse du canapé. Ainsi, plusieurs soirs par semaine, le fidèle sergent Doakes toujours présent dans mon rétroviseur, je faisais une halte chez Rita au retour du travail, jouais avec Cody et Astor, puis m'asseyais au salon en compagnie de leur mère une fois

qu'ils étaient couchés. Vers dix heures, je prenais congé. Rita avait l'air d'attendre un baiser, alors je m'arrangeais en général pour l'embrasser devant la porte d'entrée grande ouverte, afin d'en faire profiter Doakes. J'employais les techniques que j'avais observées dans les nombreux films que j'avais pu voir, et Rita semblait satisfaite.

La routine me convient bien, et j'adoptai celle-là si aisément que j'en vins presque à y croire moi-même. C'était d'un tel ennui que mon vrai moi était en train de s'assoupir. Très loin, du fond du siège arrière, du plus sombre recoin

de Dexterland, j'entendais même commencer à ronfler doucement : c'était plutôt effrayant et pour la première fois de ma vie je me sentis un peu seul. Mais je persévérerai, faisant de mes petites visites à Rita une sorte de jeu afin de voir jusqu'où je pourrais aller, sachant que Doakes m'observait et, avec un peu de chance, commençait à se poser des questions. J'apportais des fleurs, des bonbons, des pizzas. J'embrassais Rita de façon de plus en plus excentrique, dans l'encadrement de la porte, pour que Doakes ait la meilleure vue possible. Je savais que c'était une

mise en scène ridicule, mais c'était la seule arme que je possédais.

Pendant des jours et des jours, Doakes m'accompagna. Ses apparitions étaient imprévisibles, ce qui le rendait encore plus menaçant. Je ne savais jamais où ni quand il allait surgir, et j'avais par conséquent l'impression qu'il était toujours là. Si j'entrais dans une épicerie, Doakes m'attendait devant les brocolis. Si j'allais faire un tour à vélo du côté de Old Cutler Road, quelque part en chemin j'apercevais la Taurus bordeaux garée sous un figuier banian. Une journée entière pouvait se passer sans qu'il se

matérialise, mais je le sentais à proximité, en train de décrire des cercles sous le vent et de guetter ; je n'osais pas espérer qu'il ait abandonné la partie. Si je ne le voyais pas, de deux choses l'une, soit il était bien caché soit il s'apprêtait à faire l'une de ses apparitions surprises.

J'étais contraint de jouer le rôle du Dexter Diurne à plein temps, comme un acteur bloqué dans un film qui sait que le monde réel est juste là, derrière l'écran, mais tout aussi inaccessible que la lune. Et comme la lune, la pensée de Reiker me travaillait. L'idée qu'il puisse

continuer à se balader avec insouciance chaussé de ses bottes rouges grotesques m'était presque impossible à supporter.

Bien sûr, je savais que même Doakes ne pourrait poursuivre ce petit jeu indéfiniment. Il touchait, après tout, un fort joli salaire de la municipalité de Miami pour le métier qu'il était censé exercer, et de temps à autre il lui fallait bien s'y atteler. Mais Doakes connaissait cette vague intérieure qui enflait en moi et venait battre mes flancs, et il savait que s'il maintenait la pression suffisamment longtemps, le déguisement finirait par tomber,

était *obligé* de tomber, tandis que les murmures en provenance du siège arrière se faisaient plus pressants.

Nous nous retrouvions donc sur le fil du rasoir, un rasoir qui, malheureusement, n'était que métaphorique. Tôt ou tard, ma nature reprendrait le dessus. Mais en attendant, je verrais Rita à outrance ; elle n'arrivait pas à la cheville de mon premier amour, le Passager Noir, mais je tenais à conserver mon identité secrète. Et jusqu'à ce que j'échappe à Doakes, Rita était ma cape noire, mes collants rouges et ma ceinture

multifonctions : le costume intégral, pour ainsi dire.

Parfait. J'irais m'installer sur le canapé, une cannette de bière à la main, et regarderais *Survivor* en imaginant une variation intéressante du programme qui ne serait jamais diffusée. Il suffisait d'ajouter Dexter au groupe des naufragés et d'interpréter le titre de manière un peu plus littérale...

La vie, cependant, n'était pas si morne ni si misérable. Plusieurs fois par semaine, j'avais ainsi l'occasion de jouer à cache-cache avec Cody, Astor et les autres créatures sauvages du quartier, ce



qui nous ramène au tout début : Dexter Démâté, incapable de voguer sur son existence familière, ancré à une bande de gamins et à quelques buissons. Les soirs de pluie, nous restions jouer dedans, autour de la table à manger, pendant que Rita s'activait à la lessive, à la vaisselle, et veillait au bonheur domestique du petit nid.

Rares sont les jeux que l'on peut jouer à l'intérieur avec des enfants aussi jeunes et aussi fragiles que l'étaient Cody et Astor ; la plupart des jeux de société étaient inintéressants ou trop compliqués pour eux, et presque

tous les jeux de carte semblaient requérir une joyeuse naïveté que même moi je ne parvenais pas à simuler de façon convaincante. Nous finîmes par nous rabattre sur le jeu du pendu : c'était éducatif, créatif et légèrement homicide ; chacun y trouvait donc son compte, même Rita.

Si vous m'aviez demandé avant la période Doakes si une vie de pendus et de bières light était ma tasse de thé, j'aurais été obligé de confesser que le Oolong Dexter était bien plus noir. Mais au fur et à mesure que les jours se succédaient et que je m'enfonçais un peu plus

dans la réalité de mon déguisement, il fallait bien que je me pose la question : ne me complaisais-je pas un peu trop dans ce rôle de chef de famille lambda ?

En tout cas, j'éprouvais un certain réconfort à voir l'instinct prédateur que Cody et Astor témoignaient dans un jeu aussi inoffensif que le pendu. Leur empressement à pendre les petits bonshommes filiformes me laissait penser qu'en fin de compte nous appartenions peut-être tous à la même espèce. En les regardant zigouiller avec joie leurs pendus anonymes, je ressentais un certain

lien de parenté avec eux.

Astor apprit rapidement à dessiner les potences et les traits pour les lettres. Elle était, bien sûr, beaucoup plus verbale que son frère. « Sept lettres », disait-elle puis, mordillant sa lèvre supérieure, elle corrigeait : « Non, six ». Comme Cody et moi ne parvenions pas à deviner, elle sautait sur sa chaise et criait : « Un bras ! Ha ! » Cody la dévisageait d'un air impassible, puis regardait le bonhomme griffonné qui pendait au bout de sa corde. Quand c'était son tour et que nous n'avions pas deviné au premier coup, il disait

aussitôt de sa voix douce :  
« Jambe », et nous regardait avec  
une expression qui aurait passé  
pour du triomphe chez quelqu'un  
qui montrait ses émotions. Et  
lorsque l'alignement de tirets sous  
la potence avait enfin été rempli  
avec le mot épelé, ils regardaient  
tous les deux d'un air satisfait la  
figure suspendue, et il arrivait  
même parfois à Cody de dire :  
« Mort », tandis qu'Astor faisait des  
bonds en l'air et s'écriait : « Encore,  
Dexter ! À moi ! »

Tout ça était bien idyllique.  
Nous formions une parfaite petite  
famille, Rita, les enfants et le

Monstre. Mais quel que fût le nombre de bonshommes que nous exécutions, cela ne diminuait en rien mon inquiétude quant au temps qui passait et engloutissait mes rêves : je serais bientôt un vieil homme aux cheveux blancs, trop faible pour soulever un simple couteau à viande, vacillant au long de mes journées horriblement ordinaires, talonné par un sergent Doakes décrépît, et hanté par le sentiment d'avoir laissé passer ma chance.

Tant que je ne trouverais pas de solution, je resterais pendu à ma corde aussi sûrement que l'étaient

les personnages de Cody et Astor. Très déprimant, et j'ai honte d'avouer que je faillis perdre espoir, ce qui ne me serait jamais arrivé si je m'étais souvenu d'un détail important.

On vivait à Miami.

# CHAPITRE VII

Bien sûr, ça ne pouvait pas durer. J'aurais dû savoir qu'une telle situation contre nature allait forcément céder le pas à l'ordre naturel des choses. Car en fin de



compte, je vivais dans une ville où le scandale est comme le soleil, toujours caché derrière un nuage. Trois semaines après ma première rencontre si troublante avec le sergent Doakes, les nuages finirent par se disperser.

Ce fut juste un coup de chance, en fait ; pas le piano que j'avais espéré, mais une belle coïncidence quand même. J'étais en train de déjeuner avec ma soeur Deborah. Je vous demande pardon : avec le sergent Deborah. Comme son père Harry, Deb était flic. À la suite de sa conduite exemplaire dans une affaire récente, elle avait enfin été

promue, abandonnant le costume de prostituée qu'elle avait été forcée d'endosser en raison de son affectation aux Mœurs, et avait donc quitté son bout de trottoir pour arborer à son tour ses propres galons.

Elle aurait dû en éprouver de la satisfaction. C'est, après tout, ce qu'elle était censée vouloir : la fin de sa carrière en tant qu'apprentie putain. N'importe quelle femme agent, jeune et un tant soit peu séduisante, affectée aux Mœurs, se retrouvait tôt ou tard impliquée dans une opération clandestine en rapport avec la prostitution, et

Deborah était très séduisante. Mais ses formes généreuses et sa beauté fraîche n'avaient jamais rien fait d'autre que gêner ma pauvre soeur. Elle détestait porter le moindre vêtement qui mettait son physique en valeur, et l'obligation de rester à un coin de rue, vêtue d'un minishort moulant et d'un bustier, avait été une torture. Pour un peu, elle aurait développé des rides permanentes sur le front.

Étant un monstre inhumain, j'ai tendance à être rationnel : je m'étais figuré que sa nouvelle affectation mettrait fin à son martyre en tant que Notre-Dame-

de-la-Mauvaise-Humeur-Perpétuelle. Hélas, même son transfert à la Criminelle n'avait pas réussi à éclairer son visage d'un sourire. Elle semblait entre-temps avoir décidé que les représentants de la loi dignes de leur fonction devaient remodeler leur visage afin de leur donner l'expression de gros poissons butés, et elle y employait désormais tous ses efforts.

Nous étions partis déjeuner ensemble en empruntant sa nouvelle voiture de fonction, un autre avantage lié à sa promotion qui aurait vraiment dû apporter un rayon de soleil dans sa vie. Mais

apparemment non. Je me demandai si je devais m'inquiéter à son sujet. Je l'observai en me glissant sur ma chaise du Relampago, notre restaurant cubain préféré. Elle appela le poste de police pour signaler sa position, puis s'assit en face de moi, les sourcils froncés.

— Alors, sergent Mérrou, dis-je tandis que nous prenions la carte.

— C'est censé être drôle, Dexter ?

— Oui, répondis-je. Très drôle. Et un peu triste aussi. Comme la vie elle-même. En particulier la tienne, Deborah.

— Va te faire foutre, rétorqua-t-

elle. Ma vie va très bien. Et pour me le prouver, elle commanda un sandwich *medianoche*, les meilleurs de Miami, et un *batido de mamé*, un milk-shake à base d'un fruit exotique extraordinaire qui tient à la fois de la pêche et de la pastèque.

Comme ma vie allait tout aussi bien que la sienne, je commandai la même chose. Parce que nous étions des habitués de l'endroit et venions pour ainsi dire depuis toujours, le serveur vieillissant, mal rasé, nous arracha les menus des mains avec une expression qui servait peut-être de modèle à Deborah, avant de s'éloigner d'un pas lourd vers la

cuisine, tel Godzilla marchant sur Tokyo.

— Tout le monde a l'air si heureux et si détendu aujourd'hui, remarquai-je.

— On n'est pas dans le monde de Oui-Oui, Dexter. On est à Miami. Il n'y a que les sales types qui sont heureux. Elle me dévisagea d'un air impassible, un vrai regard de flic. Comment ça se fait d'ailleurs que tu ne ries pas, que tu ne chantes pas ?

— C'est pas gentil, Deb. Pas gentil du tout. Je suis sage depuis des mois.

— Mmm mmm, fit-elle. Et ça te rend dingue.

— Non, pire, répliquai-je avec un frisson. Je crois que je commence à devenir normal.

— Je ne l'aurais jamais cru, dit-elle.

— C'est triste, mais c'est la vérité. Je suis devenu un accro de télé. J'hésitai, puis je lâchai le morceau. Mince, si un garçon ne peut pas partager ses problèmes avec sa famille, à qui peut-il se confier ?

— C'est le sergent Doakes.

Elle hocha la tête.

— Tu le fais vraiment bander, répondit-elle. Je te conseille de ne pas trop l'approcher.



— J'aimerais bien. Mais c'est lui qui tient absolument à me coller.

Son regard de flic se durcit.

— Comment tu as l'intention de t'en débarrasser ?

J'ouvris la bouche afin de nier toutes les pensées qui m'avaient occupé l'esprit, mais heureusement pour mon âme immortelle, avant que je puisse commencer à lui mentir, nous fûmes interrompus par la radio de Deborah. Elle pencha la tête sur le côté, s'empara de l'appareil et répondit qu'elle était en route.

— Viens, me lança-t-elle d'un

ton brusque, se dirigeant vers la porte. Je la suivis docilement, prenant juste le temps de jeter de l'argent sur la table.

Deborah était déjà en train de reculer la voiture lorsque je sortis du Relampago. Je pressai le pas et me ruai sur la portière. Nous avons quitté le parking avant que j'aie réussi à passer les deux jambes à l'intérieur.

— Vraiment, Deb, me plaignis-je. J'ai failli perdre une chaussure. Qu'est-ce qui presse autant ?

Deborah fronça les sourcils, accélérant pour s'insérer dans le tout petit espace qui séparait deux

voitures, une manoeuvre que seul un conducteur de Miami aurait tentée.

— Je ne sais pas, répondit-elle en actionnant la sirène.

Je clignai des yeux et tentai d'élever la voix au-dessus du vacarme.

— La personne au central ne t'a rien dit ?

— Est-ce que tu l'as déjà entendue bégayer ?

— Non, pourquoi, Deb ? C'était le cas ?

Après avoir dépassé un bus scolaire, Deb se déporta et s'engagea sur le 836 en faisant

vrombir le moteur.

— Ouais, répondit-elle. Elle donna un coup de volant afin d'éviter une BMW remplie de jeunes qui lui firent tous des gestes obscènes.

— Je crois que c'est un homicide.

— Ah oui ?

— Ouais, répondit-elle, puis elle se concentra sur la conduite et je la laissai tranquille. La vitesse en voiture me rappelle toujours que je suis mortel, en particulier sur les routes de Miami. Quant à savoir pourquoi la personne au standard avait bégayé, nous le découvririons

bien assez tôt, surtout à cette allure ; je suis toujours partant pour les émotions fortes.

En quelques minutes, Deb réussit à arriver à proximité du stade Orange Bowl sans avoir causé d'accident fatal en chemin, et nous rejoignîmes les rues du centre-ville ; la voiture tourna et vira plusieurs fois avant de venir terminer sa course sur le trottoir qui longeait une maison de NW 4th Street. Celle-ci était bordée de chaque côté d'habitations identiques, toutes petites et proches les unes des autres, chacune avec son propre mur ou sa clôture

grillagée. La plupart étaient peintes de couleurs vives et avaient une cour pavée.

Deux voitures de police étaient déjà garées devant la maison, toutes lumières clignotantes. Deux agents en uniforme étaient en train de dérouler le ruban jaune pour délimiter la scène, et dès que je mis un pied par terre je vis un troisième flic assis au volant de l'une des voitures, la tête entre les mains. Sous le porche de la maison, un quatrième se tenait aux côtés d'une dame assez âgée. Il y avait deux petites marches menant à la porte d'entrée ; elle était assise sur celle

du haut. Elle paraissait occupée tout à la fois à pleurer et à vomir. Non loin de là un chien hurlait, répétant la même note, indéfiniment.

Deborah marcha d'un pas décidé vers l'agent le plus proche. C'était un type brun, trapu, la quarantaine, dont l'expression suggérait qu'il aurait bien voulu lui aussi aller s'asseoir dans la voiture et se prendre la tête entre les mains.

— Quelle est la situation ? lui demanda Deb, en montrant son badge.

Le flic secoua la tête sans nous regarder et s'écria :

— Je ne retourne pas là-dedans, même si ça doit me coûter ma retraite. Et il se détourna, manquant se cogner contre l'une des voitures garées, puis continua à dérouler le ruban jaune comme si cela avait pu le protéger de ce qu'il avait vu à l'intérieur.

Deborah dévisagea le flic, puis se tourna vers moi. Pour être très franc, je ne trouvai rien d'utile ou d'intelligent à lui dire si bien que, pendant quelques secondes, nous restâmes plantés là à nous fixer sans échanger un mot. Le ruban bruissait dans le vent, et le chien continuait à hurler, une sorte de



tyrolienne bizarre qui ne faisait que renforcer mon antipathie pour l'espèce canine. Deborah secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'ils attendent pour faire taire ce putain de chien ? lâcha-t-elle, tout en se baissant vivement afin de passer sous le ruban jaune, avant de se diriger vers la maison. Je la suivis. Au bout de quelques pas, je m'aperçus que les cris du clebs se rapprochaient. Il devait être dans la maison ; c'était sans doute le chien de la victime. Il n'est pas rare qu'un animal réagisse mal au décès de son propriétaire.

Nous nous arrê tâmes devant

les marches, et Deborah leva les yeux vers l'agent, lisant son nom sur l'uniforme.

— Coronel. Cette dame est un témoin ?

— Ouais, répondit-il sans nous regarder. C'est Mrs. Medina. C'est elle qui a appelé le commissariat. Sur quoi la vieille dame se pencha en avant et eut un haut-le-coeur.

Deborah fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il a ce chien ? demanda-t-elle au flic.

Coronel émit un son à mi-chemin entre le rire et le renvoi, mais il ne répondit pas et ne nous regarda pas non plus.

Je suppose que Deborah avait eu sa dose et on pouvait difficilement lui en vouloir.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans, bordel ? s'écria-t-elle.

Coronel tourna la tête vers nous. Son visage était totalement dénué d'expression.

— Allez voir vous-même, dit-il, puis il se détourna à nouveau. Deborah fut sur le point de répondre quelque chose, mais elle changea d'avis. Au lieu de quoi, elle me regarda et haussa les épaules.

— On n'a qu'à aller jeter un coup d'oeil, lui dis-je, en espérant que ma voix ne trahissait pas mon

impatience. En réalité, j'étais pressé de voir ce qui pouvait provoquer une telle réaction de la part des flics de Miami. Le sergent Doakes pouvait très bien m'empêcher de créer mes propres oeuvres, mais il ne pouvait pas m'interdire d'admirer la créativité des autres. Après tout, c'était mon travail : n'est-il pas normal d'aimer son métier ?

Deborah, quant à elle, affichait une certaine répugnance à entrer, ce qui ne lui ressemblait pas. Elle lança un regard vers la voiture où l'agent se tenait toujours immobile, la tête entre les mains. Puis elle

regarda de nouveau Coronel et la vieille dame, avant de se tourner vers la porte d'entrée de la petite maison. Elle prit une profonde inspiration, expira l'air d'un coup puis lança : « O.K. Allons-y. » Mais elle ne bougea pas, alors je me faufilai sur le côté, passai devant elle et poussai la porte.

La pièce du devant était plongée dans l'obscurité, tous les rideaux et les stores ayant été tirés. Il y avait un vieux fauteuil qui avait l'air de provenir de chez un chiffonnier. Sa housse était si sale qu'il était impossible de dire de quelle couleur elle était censée être.

Il trônait devant une petite télé posée sur une table de jeu pliante. En dehors de ces quelques meubles, la pièce était vide. Une porte située en face de l'entrée laissait passer un filet de lumière, et les cris du chien paraissaient provenir de là, alors je m'avançai dans cette direction, vers l'arrière de la maison.

Les animaux ne m'aiment pas, ce qui prouve qu'ils sont bien plus intelligents que l'on ne croit. Ils semblent sentir ma vraie nature, et ils manifestent leur objection, exprimant souvent leur opinion de façon très appuyée. J'étais donc un peu réticent à approcher un chien

qui, de toute évidence, était déjà si contrarié. Mais je m'avançai vers la porte, lentement, restant optimiste. « Gentil toutou ! » appelai-je. Ça n'avait pas vraiment l'air d'un gentil toutou ; on aurait plutôt dit un pitbull décérébré et enragé. Mais je m'efforce toujours de faire bonne contenance, même avec nos amis les chiens. Arborant l'expression avenante de quelqu'un qui adore les animaux, je m'approchai de la porte battante qui, visiblement, menait à la cuisine.

Au moment où je touchai la porte, je perçus un frémissement inquiet de la part du Passager Noir

et je marquai un temps d'arrêt. *Quoi ?* demandai-je. Mais je n'obtins pas de réponse. Je fermai les yeux quelques secondes, mais la page était vierge : aucun message secret ne vint s'imprimer sur l'envers de mes paupières. Je haussai les épaules, poussai la porte et pénétrai dans la cuisine.

Le haut de la pièce était enduit d'une peinture jaune passée et grasseuse tandis que le bas était recouvert de vieux carreaux blancs rayés de bleu. Il y avait un petit frigo dans un coin et une plaque chauffante sur le comptoir. Un phasme traversa le comptoir et



disparut derrière le réfrigérateur. Une planche de contreplaqué avait été clouée en travers de la seule fenêtre de la pièce, et une ampoule plutôt faiblarde pendait au milieu du plafond.

Sous l'ampoule se trouvait une vieille table massive, ornée de pieds carrés et recouverte d'un plateau en porcelaine blanche. Un large miroir était suspendu au mur, à un angle qui lui permettait de réfléchir ce qui était placé sur la table. Et ce qu'il réfléchissait, disposé au centre, était un...

Euh...

Eh bien, je suppose qu'à une

époque antérieure de sa vie, cela avait dû être un être humain, certainement un mâle, de type latino. Très difficile à dire d'après son état actuel, qui, je l'avoue, me laissa moi-même un peu décontenancé. Néanmoins, malgré ma surprise, il me fallait reconnaître la minutie du travail, et la précision. Un chirurgien en aurait éprouvé une certaine jalousie, bien que je doute que l'on tolère ce genre d'interventions dans les cliniques privées les plus sophistiquées.

Je n'aurais jamais pensé, par exemple, à découper les lèvres et les paupières ainsi, et même si je

m'enorgueillis de mon travail très soigné, je n'aurais jamais pu y arriver sans abîmer les yeux, qui dans ce cas roulaient avec frénésie dans tous les sens, incapables de se fermer ou de cligner, retournant toujours vers le miroir. Juste une idée comme ça, mais je m'imaginai que les paupières avaient dû partir en dernier, bien après que le nez et les oreilles furent retirées, oh combien soigneusement. Je n'aurais pu dire, cependant, si j'aurais tranché ces parties avant ou après les bras, les jambes, les organes génitaux... Une série de choix très difficiles mais, vu le

résultat, il semblait que tout avait été fait comme il faut, de façon experte, par quelqu'un de bien entraîné. On parle souvent du découpage très propre d'un corps comme d'un travail « chirurgical ». Mais là, c'était de la chirurgie pure et simple. Il n'y avait aucune trace de sang, même autour de la bouche où les lèvres et la langue avaient été enlevées. Et les dents... On ne pouvait qu'admirer une telle minutie. Chaque entaille avait été refermée de manière très professionnelle. Des bandages blancs recouvraient soigneusement chacune des épaules, là où les bras

s'étaient autrefois trouvés, et toutes les autres coupures avaient déjà cicatrisé, d'une façon qu'on aurait espéré voir dans les meilleurs hôpitaux.

Tout du corps, absolument tout, avait été découpé. Il ne restait rien qu'une tête nue et sans traits, attachée à un tronc. Je ne voyais pas comment il était possible d'aboutir à ce résultat sans tuer la chose, et j'étais même à mille lieux de comprendre pourquoi on le souhaiterait. Cela témoignait d'une cruauté qui amenait vraiment à se demander si l'univers était une si bonne idée après tout. Veuillez

m'excuser si vous trouvez cette réaction un poil hypocrite de la part de Dexter le Cerbère de l'Enfer, mais je sais parfaitement ce que je suis et c'est très différent de ce qu'on avait là. Je fais ce que le Passager Noir juge nécessaire, avec quelqu'un qui le mérite réellement, et l'issue est toujours la mort, une issue que le truc sur la table aurait trouvée tout à fait bienvenue, j'en suis sûr.

Mais ce que je voyais là... Faire tout ça à quelqu'un avec une telle patience et un tel soin puis le laisser vivant devant un miroir... Je sentais une onde noire d'admiration

remonter du plus profond de mon être, comme si pour la première fois mon Passager Noir avait l'impression d'être légèrement insignifiant.

La chose sur la table ne sembla pas se rendre compte de ma présence. Elle continuait à émettre ce cri de chien dérangé sans discontinuer, la même horrible note chevrotante répétée indéfiniment.

J'entendis Deb s'approcher d'un pas traînant et s'immobiliser derrière moi.

— Oh, mon Dieu, dit-elle. Oh merde... Qu'est-ce que c'est... ?

— Je ne sais pas, répondis-je.

Pas un chien, en tout cas.



# CHAPITRE VIII

Je sentis un léger souffle d'air, et je tournai la tête vers la porte pour constater que le sergent Doakes était entré. Il balaya la pièce du regard, puis ses yeux allèrent se

poser sur la table. J'avoue que j'étais curieux de voir sa réaction face à un cas aussi extrême, et je ne fus pas déçu. Lorsque Doakes aperçut la petite oeuvre exposée au centre de la cuisine, son regard se figea, il resta pétrifié, si bien qu'on aurait pu le prendre pour une statue. Au bout d'un long moment, il s'approcha, glissant doucement sur le sol comme s'il était tiré par une ficelle. Il passa tout contre nous sans remarquer notre présence et vint s'immobiliser devant la table.

Il scruta pendant plusieurs secondes la chose. Puis, toujours

sans ciller, il enfonça la main dans sa veste et en sortit son pistolet. Lentement, le visage impassible, il le pointa entre les yeux sans paupières du truc qui hurlait toujours sur la table. Il arma le revolver.

— Doakes, dit Deborah d'une drôle de voix rauque ; elle s'éclaircit la gorge puis reprit : Doakes !

Doakes ne répondit pas et ne détourna pas le regard, mais il n'appuya pas sur la détente, ce qui me parut dommage. C'est vrai, qu'est-ce qu'on allait faire de ce truc ? Il n'allait certainement pas nous communiquer le nom de la

personne qui l'avait réduit à ça. Et j'avais comme l'impression que sa vie en tant que membre utile de la société était révolue. Pourquoi ne pas laisser Doakes abrégér ses souffrances ? Ensuite Deb et moi, bien à regret, serions obligés de le dénoncer, il serait licencié, voire emprisonné, et tous mes problèmes seraient résolus. Cela me semblait une excellente solution, mais évidemment je voyais mal comment Deborah pourrait y consentir. Elle peut être si scrupuleuse et tatillonne parfois.

— Rangez votre arme, Doakes, lui ordonna-t-elle. Et il tourna la

tête vers elle, tandis que le reste de sa personne demeurerait parfaitement immobile.

— C'est la seule chose à faire, répondit-il. Croyez-moi.

Deborah secoua la tête.

— Vous savez que c'est impossible, dit-elle. Ils se dévisagèrent un instant, puis le sergent braqua ses yeux sur moi. Il me fut extrêmement difficile de soutenir son regard sans laisser échapper une phrase du style : "Oh, et puis tant pis ! Allez-y !" Mais, je ne sais comment, je réussis à retenir ma langue, et Doakes redressa son pistolet. Il regarda de

nouveau la chose et secoua la tête tout en rangeant son arme.

— Merde, lâcha-t-il. Vous auriez dû me laisser faire. Puis il se tourna et sortit rapidement de la pièce.

En quelques minutes, la cuisine fut remplie de gens qui tentaient désespérément de ne pas regarder la scène tandis qu'ils se mettaient au travail. Camilla Figg, une technicienne du labo, trapue, aux cheveux courts, qui semblait avoir toujours été limitée dans ses expressions, ne sachant que rougir ou dévisager les gens, pleurait en silence tout en cherchant des traces d'empreintes. Angel Batista, ou

Angel-aucun-rapport comme on le surnommait, puisqu'il se présentait toujours ainsi, pâlit et serra fermement les mâchoires mais ne quitta pas la pièce. Vince Masuoka, un collègue qui en temps normal se comportait comme s'il feignait d'être humain, se mit à trembler tellement qu'il fut obligé de sortir et d'aller s'asseoir sous le porche.

Je commençai à me demander si je devais feindre d'être horrifié moi aussi, histoire de ne pas me faire trop remarquer. Peut-être devais-je aller m'asseoir dehors avec Vince. De quoi parlait-on dans de telles circonstances ? De

baseball ? Du temps ? Il était exclu, j'imagine, que l'on parle de ce que l'on fuyait. Pourtant, je m'apercevais avec surprise que cela ne m'aurait pas dérangé d'en causer. À vrai dire, je sentais même un frémissement d'intérêt naître dans certaines parties secrètes. Je m'étais toujours efforcé de passer le plus possible inaperçu, et voilà que j'étais confronté à quelqu'un qui faisait exactement le contraire. De toute évidence, ce monstre-là cherchait à en mettre plein la vue ; cela procédait peut-être d'un esprit de compétition parfaitement normal, mais c'était légèrement



irritant et en même temps j'avais envie d'en savoir plus. Je n'avais encore jamais été confronté à un tel personnage. Devais-je ajouter ce prédateur anonyme à ma liste ? Ou devais-je faire semblant de défaillir d'horreur et sortir prendre l'air ?

Comme je méditais sur ce choix difficile, le sergent Doakes me frôla de nouveau en passant, sans prendre la peine pour une fois de me foudroyer du regard, et il me revint en mémoire qu'à cause de lui, j'étais dans l'impossibilité de m'occuper de ma liste en ce moment. C'était un peu déconcertant, mais du coup il me

fut plus aisé de prendre une décision. Je tentai de donner à mon visage une expression d'intense trouble, comme l'exigeaient les circonstances, mais je n'eus que le temps de hausser les sourcils. Deux ambulanciers surgirent dans la pièce, l'air décidé et important, et stoppèrent net dès qu'ils virent la victime. L'un des deux fit aussitôt volte-face et sortit en courant. L'autre, une jeune femme noire, se tourna vers moi et s'écria :

— Qu'est-ce qu'on est censés faire, bordel ? Puis elle se mit à pleurer elle aussi.

Il faut reconnaître qu'elle

n'avait pas tort. La solution du sergent Doakes commençait à paraître assez pratique, pour ne pas dire élégante. Il semblait quelque peu absurde d'installer ce truc sur un brancard et de foncer à toute allure à travers les rues congestionnées de Miami afin de le conduire à l'hôpital. Comme se demandait la jeune femme, qu'est-ce qu'ils étaient censés faire de ce truc ? Mais il allait bien falloir que l'un de nous se décide à agir. Si l'on continuait à rester là autour sans bouger, quelqu'un allait finir par se plaindre de tous ces flics occupés à vomir dans la cour, ce qui serait très

préjudiciable pour l'image du département.

C'est Deborah, en définitive, qui prit la situation en main. Elle persuada les infirmiers de donner un sédatif à la victime et de l'emmener, permettant ainsi aux techniciens du labo particulièrement fragiles ce jour-là de revenir et de se mettre au travail. Le silence qui s'empara de la petite maison dès que le médicament fit effet frôlait l'extase. Les ambulanciers recouvrirent la chose et la déposèrent sur le brancard sans la faire tomber, puis disparurent avec elle dans le soleil

couchant.

Juste à temps, d'ailleurs ; au moment où l'ambulance s'éloignait du trottoir, les camionnettes des médias commençaient à arriver. D'un côté, c'était dommage : j'aurais adoré voir la réaction de certains des journalistes, de Rick Sangre en particulier. Il était le principal adepte dans la région de la formule « Plus il y a de sang, plus ça vend », et je ne l'avais jamais vu manifester le moindre sentiment de peine ou d'horreur, sauf quand il était filmé, ou quand ses cheveux étaient décoiffés. Tant pis. Le temps que le caméraman de Rick soit prêt

à filmer, il n'y avait rien d'autre à voir que la bicoque entourée de ruban jaune, et une poignée de flics, la mâchoire serrée, qui n'auraient pas eu grand-chose à dire à Sangre un jour normal, mais qui ce jour-là n'auraient probablement même pas daigné prononcer son nom.

J'étais assez désœuvré. J'étais venu avec la voiture de Deborah, donc je n'avais pas mon matériel, mais de toute manière je ne voyais aucune trace de sang nulle part. Étant donné que c'est mon domaine de compétence, je décidai plutôt de chercher des indices afin de me rendre utile, mais notre ami

chirurgien avait été trop soigneux. Juste par acquis de conscience, je fis le tour du reste de la maison, ce qui ne fut pas long. Il y avait une petite chambre, une salle de bains encore plus petite et un placard. Tout semblait vide, à l'exception d'un matelas nu et défoncé posé sur le sol de la chambre. Il paraissait avoir été acheté au même endroit que le fauteuil du salon ; il était tellement esquiné et aplati qu'on aurait dit un steak cubain. Il n'y avait pas d'autre meuble ou ustensile, pas même une cuillère en plastique.

Le seul élément susceptible de

révéler un semblant de personnalité fut trouvé sous la table par Angel-aucun-rapport tandis que je finissais mon inspection rapide de la maison.

— *Hola*, me dit-il, en attrapant avec sa pince un petit morceau de papier par terre. Je m'approchai pour voir ce que c'était. Je doutais que ça en vaille la peine : ce n'était qu'une feuille de papier à lettres blanc de laquelle on avait déchiré un petit rectangle en haut. Je regardai au-dessus de la tête d'Angel et, bien sûr, juste là sur le côté de la table, collé avec un bout de scotch, se trouvait le rectangle



manquant.

— *Mira*, dis-je. Et Angel leva les yeux.

— Ah ha, fit-il.

Tandis qu'il examinait le Scotch avec attention – le Scotch conserve les empreintes à merveille –, il posa le bout de papier sur le sol et je m'accroupis afin d'y jeter un oeil. Des lettres y avaient été inscrites d'une écriture tremblée. Je me penchai davantage pour les déchiffrer : L-O-Y-A-U-T-É.

— Loyauté ? dis-je tout haut.

— Ben, oui. Ce n'est pas une vertu essentielle ?

— On aurait dû le lui demander,

dis-je. Et Angel fut pris d'un tel frisson qu'il faillit lâcher sa pince.

— *Me cago en diez* de cette saloperie, s'exclama-t-il tout en s'emparant d'un sac plastique pour y glisser le papier. Ce n'était pas franchement passionnant à regarder, et il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir, alors je préfèrai m'éclipser.

Je ne suis certainement pas un profiler professionnel mais, en raison de mon sombre hobby, il m'arrive d'être assez clairvoyant concernant certains crimes qui ont des liens de parenté avec les miens. Celui-ci, en revanche, ne

ressemblait en rien à ce que j'avais jamais pu voir ou imaginer. Aucun indice ne venait nous renseigner sur la personnalité ou la motivation de l'auteur, et j'étais presque aussi intrigué qu'irrité. Quel genre de prédateur pouvait abandonner sa proie comme ça alors qu'elle continuait à gigoter ?

Je sortis sous le porche. Doakes se tenait à l'écart avec le commissaire Matthews, l'informant de quelque chose qui semblait inquiéter grandement le commissaire. Deborah était accroupie à côté de la vieille dame et lui parlait doucement. Je sentis le

vent se lever, la première bourrasque qui précède l'orage de l'après-midi, inévitable en juillet, et comme je levais les yeux, les premières grosses gouttes vinrent s'écraser sur le trottoir. Rick Sangre, qui l'instant d'avant était planté devant le ruban jaune en train d'agiter son microphone, tentant d'attirer l'attention du commissaire Matthews, leva le nez en l'air lui aussi et, dès que le tonnerre se mit à gronder, lança le micro à son réalisateur et s'engouffra dans la camionnette.

Mon estomac répondit en écho au tonnerre, et je me souvins que,

dans la précipitation, j'avais sauté le déjeuner. Ça n'allait pas du tout ; il fallait que je conserve mes forces. Mon métabolisme très rapide nécessitait une attention constante : pas de diète pour Dexter. Mais je dépendais de Deborah pour le retour, et j'avais comme l'impression, juste une idée comme ça, qu'elle ne se montrerait pas très compatissante si j'évoquais maintenant le besoin de manger. Je la regardai à nouveau. Elle tenait dans ses bras la vieille dame, Mrs. Medina, qui apparemment avait renoncé à vomir et se contentait à présent de sangloter.

Je soupirai et regagnai la voiture sous la pluie. Peu m'importait de me mouiller. Visiblement, j'allais avoir tout le temps de sécher.

---

J'eus en effet beaucoup de temps, plus de deux heures. Je restai dans la voiture à écouter la radio, tout en essayant de me remémorer les sensations offertes par la dégustation d'un sandwich *medianoche*, une bouchée après l'autre : la croûte du pain, d'abord, si croustillante qu'elle racle

l'intérieur de la bouche quand on mord dedans ; puis la première pointe de moutarde, suivie aussitôt par le fromage plus doux et la viande salée. Encore une bouchée : un morceau de pickle. On mâche le tout, on laisse les saveurs se mélanger. On avale. Maintenant une bonne gorgée d'Iron Beer (croyez-le ou non, c'est une boisson gazeuse cubaine, en fait). Petit soupir. Le bonheur à l'état pur. Manger est ce que j'aime faire le plus au monde, après jouer avec mon Passager. C'est un véritable miracle génétique que je ne sois pas gros.

J'en étais à mon troisième sandwich imaginaire quand Deborah me rejoignit enfin dans la voiture. Elle se glissa sur son siège, referma la portière et resta là sans bouger, le regard perdu par-delà le pare-brise où ruisselait la pluie. Je savais que ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux à dire, mais je ne pus m'en empêcher.

— Tu as l'air vidée, Deb. Si on allait déjeuner ?

Elle secoua la tête mais ne me répondit pas.

— Un bon sandwich, hein ? Ou une salade de fruits : ça fera remonter ton taux de glucose dans



le sang. Tu te sentiras beaucoup mieux, crois-moi.

Elle se tourna vers moi alors, mais son regard ne me laissa en aucun cas entrevoir la possibilité d'un déjeuner dans un futur immédiat.

— C'est pour ça que j'ai voulu être flic.

— La salade de fruits ?

— Cette chose là-dedans... répondit-elle, puis elle détourna les yeux et regarda devant elle à nouveau. Je veux à tout prix pincer ce... ce..., l'ordure qui a été capable de faire ça à un être humain. Je le veux à un point, tu ne peux pas

t'imaginer : j'en ai presque le goût dans la bouche.

— C'est un goût de sandwich, Deborah ? Parce que...

Elle frappa violemment le volant du plat de ses mains, une fois puis deux fois.

— Nom de Dieu, hurla-t-elle. Putain de nom de Dieu !

Je soupirai. Manifestement, Dexter, d'une patience à toute épreuve, allait se voir refuser sa croûte de pain. Et tout ça parce que Deborah avait eu une révélation devant un morceau de viande qui gigotait sur une table. Bien sûr, c'était abominable, et le monde se

porterait beaucoup mieux si on se débarrassait de la personne capable de telles horreurs, mais fallait-il pour autant qu'on se prive de déjeuner ? N'avions-nous pas tous besoin de reprendre des forces afin de pouvoir l'attraper ? Toutefois, ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour exprimer ma pensée à Deborah, alors je restai sagement assis à côté d'elle en regardant la pluie éclabousser le pare-brise, et je me contentai de manger mon quatrième sandwich imaginaire.

---

Le lendemain matin, j'étais à peine installé dans mon petit box attenant au labo des prélèvements de sang que le téléphone sonna.

— Le commissaire Matthews veut voir toutes les personnes qui étaient présentes hier après-midi, m'annonça Deborah.

— Bonjour, frangine. Très bien, merci, et toi ?

— Tout de suite, lança-t-elle, avant de raccrocher.

L'univers de la police est régi par la routine, tant sur le plan officiel que non officiel. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime mon métier. Je sais toujours à quoi

m'attendre, et j'ai donc moins de réactions humaines à mémoriser et à simuler aux moments appropriés ; il y a aussi moins de chances que je sois pris au dépourvu et que je réagisse de façon telle qu'on en viendrait à douter de mon appartenance à la race.

A ma connaissance, le commissaire Matthews n'avait encore jamais convoqué « toutes les personnes présentes » sur la scène d'un crime. Même lorsqu'un cas faisait beaucoup parler de lui, sa stratégie était de gérer lui-même les relations avec la presse ainsi qu'avec ses supérieurs

hiérarchiques, et de laisser l'inspecteur en charge de l'affaire s'occuper de l'enquête. Je ne voyais absolument pas pourquoi il dérogerait au protocole, même pour un cas aussi inhabituel que celui-là. Et si tôt, en plus : il n'avait pratiquement pas eu le temps d'autoriser un communiqué de presse.

Mais les mots "tout de suite" n'avaient pas changé de signification pour autant, alors je me dirigeai d'un pas hésitant vers le bureau du commissaire, à l'autre bout du couloir. Je fus accueilli par sa secrétaire, Gwen, l'une des

femmes les plus efficaces qui aient jamais existé. C'était aussi l'une des plus disgracieuses et des plus sérieuses, et je résistais rarement au plaisir de la taquiner.

— Gwendolyn ! Vision de beauté radieuse ! Envolez-vous avec moi jusqu'au labo du sang !  
déclamai-je en entrant.

Elle fit un signe de tête en direction de la porte — tout au fond de la pièce.

— Ils sont dans la salle de conférence, m'informa-t-elle, avec un visage de marbre.

— Dois-je prendre cela pour un refus ?

Elle pencha la tête de quelques centimètres vers la droite.

— La porte là-bas, précisa-t-elle. Ils attendent.

En effet, ils attendaient. À l'extrémité de la table de conférence, le commissaire Matthews présidait, avec une tasse de café et un air renfrogné. Assis autour se trouvaient Deborah et Doakes, Vince Masuoka, Camilla Figg, ainsi que les quatre agents en uniforme qui, la veille, avaient déroulé le ruban autour de la petite maison de l'horreur. Matthews m'adressa un signe de tête et demanda :



— On a tout le monde ?

Doakes cessa de me fusiller du regard et répondit :

— Les ambulanciers.

Matthews secoua la tête.

— C'est pas notre problème. Quelqu'un ira leur parler plus tard.

Il se racla la gorge et baissa les yeux, comme s'il consultait des notes invisibles.

— Alors, commença-t-il, avant de s'éclaircir à nouveau la voix. Je, euh... Je vous ai convoqués concernant les événements qui se sont produits hier, euh, dans NW 4th Street. Nous en avons été dessaisis par les instances, euh, les

plus hautes.

Il leva les yeux et, l'espace de quelques secondes, il me parut intimidé.

— Les plus hautes, répéta-t-il. Vous avez donc ordre de garder pour vous tout ce que vous avez pu voir, entendre ou conjecturer en relation avec cette affaire et son lieu. Aucun commentaire, public ou privé, de quelque nature que ce soit.

Il regarda Doakes, qui opina du bonnet, puis adressa un regard circulaire au reste de l'auditoire.

— Par conséquent, euh...

Le commissaire Matthews s'interrompit et fronça les sourcils,

s'apercevant qu'il n'avait en fait rien à ajouter. Heureusement pour sa réputation de beau parleur, la porte s'ouvrit à cet instant. Nous nous tournâmes tous en même temps.

Devant la porte se tenait un homme extrêmement imposant vêtu d'un costume très chic. Il ne portait pas de cravate et les trois premiers boutons de sa chemise étaient défaits. Le diamant d'une bague scintillait au petit doigt de sa main droite. Ses cheveux étaient ondulés et savamment décoiffés. Il devait avoir la quarantaine, et le temps n'avait pas épargné son nez.

Il avait une cicatrice en travers du sourcil droit, et une autre le long du menton, mais loin de le défigurer, celles-ci passaient presque pour des décorations. Il nous adressa un grand sourire, balayant la petite assemblée de ses yeux bleus dénués d'expression. Il marqua un temps d'arrêt devant la porte pour ménager le suspense, puis il dirigea son regard vers l'extrémité de la table et demanda :

— Commissaire Matthews ?

Le commissaire était un homme de carrure tout à fait respectable et d'allure plutôt masculine, malgré son style très

raffiné, mais, face à celui qui venait d'apparaître, il paraissait frêle et même efféminé, et j'imagine qu'il en avait conscience. Il serra néanmoins sa mâchoire virile et répondit :

— C'est exact.

Le gros balèze s'avança à grandes enjambées vers Matthews et lui tendit la main.

— Ravi de faire votre connaissance, commissaire. Je suis Kyle Chutsky. On s'est parlé au téléphone. Tandis qu'il lui serrait la main, il jeta un coup d'oeil aux personnes présentes, posant au passage ses yeux sur Deborah,

avant de regarder de nouveau Matthews. Mais un quart de seconde plus tard, sa tête se retourna vers nous et il fixa intensément Doakes. Ni l'un ni l'autre ne parla, ne bougea, ne tiqua ou n'offrit sa carte de visite, mais je fus absolument certain qu'ils se connaissaient. Sans rien en laisser paraître, cependant, Doakes baissa les yeux devant lui et Chutsky reporta son attention sur le commissaire.

— Vous avez là une excellente équipe, commissaire Matthews. Je n'entends que des éloges à son sujet.

— Merci... monsieur Chutsky, répondit froidement Matthews. Asseyez-vous donc.

Chutsky lui adressa un grand sourire plein de charme.

— Volontiers, merci, dit-il, en se glissant sur la chaise vide à côté de Deborah. Celle-ci ne se tourna pas pour le regarder mais, de ma place, en face, je vis des plaques rouges colorer lentement son cou et gagner petit à petit sa mine renfrognée.

À présent, il me semblait entendre une petite voix logée à l'arrière du cerveau de Dexter qui disait : « Excusez-moi, attendez une minute... c'est quoi ce bazar ? »

Peut-être avait-on rajouté du LSD dans mon café parce que cette journée commençait vraiment à ressembler à un voyage au Pays des Merveilles. Que faisons-nous là d'abord ? Et puis qui était ce grand type à la face ravagée qui mettait le commissaire Matthews si mal à l'aise ? Comment connaissait-il Doakes ? Et pourquoi, pour l'amour de tout ce qui est luisant et acéré, le visage de Deborah prenait-il cette teinte rouge si peu seyante ?

Je me retrouve souvent dans des situations où j'ai l'impression que tout le monde a lu le mode d'emploi sauf le pauvre Dexter qui



ne pige rien et n'arrive même pas à emboîter la pièce A dans la pièce B. C'est en général lié à une émotion humaine naturelle, quelque chose qui est Universellement Compris. Malheureusement, Dexter vient d'un univers différent et il ne sent ni ne comprend jamais ces trucs-là. Tout ce que je peux faire, c'est tenter de recueillir quelques indices rapides afin de décider quelle expression prendre, en attendant que la situation retrouve son cours familial.

Je jetai un coup d'oeil à Vince Masuoka. C'était, j'imagine, celui dont j'étais le plus proche au labo,

pas seulement parce que nous nous relayions pour acheter des doughnuts le matin. Mais lui aussi semblait passer son temps à simuler, comme s'il avait visionné une série de cassettes vidéo pour apprendre à sourire et à parler aux gens. Il n'était pas aussi doué que moi, et le résultat n'était jamais aussi convaincant, mais j'éprouvais un certain lien de parenté avec lui.

En ce moment même, il avait l'air troublé, intimidé, et paraissait faire de gros efforts pour avaler, sans grand succès. Aucun indice de ce côté-là.

Camilla Figg semblait être au

garde-à-vous, le regard fixé sur un point du mur devant elle. Son visage était pâle, mais il y avait un petit rond de couleur rouge sur chacune de ses joues.

Deborah, comme je l'ai dit, s'affaissait de plus en plus dans sa chaise et paraissait mettre toute son énergie à devenir écarlate.

Chutsky frappa du plat de la main sur la table, nous regarda tous en nous adressant un grand sourire radieux et dit :

— Je tiens à vous remercier pour votre coopération dans cette affaire. Il est essentiel de ne rien ébruiter jusqu'à ce que mon équipe

ait la situation sous contrôle.

Le commissaire Matthews s'éclaircit la voix.

— Hum. Je, euh... J'imagine que nous devons poursuivre le travail d'enquête usuel, euh, interroger les témoins, et cetera.

Chutsky secoua lentement la tête.

— Absolument pas. Je veux que votre équipe abandonne définitivement le cas. Il faut que cette affaire soit close, classée, en ce qui concerne votre département, commissaire, comme si elle n'avait jamais existé.

— C'est vous qui prenez la

relève ? demanda Deborah.

Chutsky la regarda et son sourire s'élargit.

— Exactement, répondit-il. Et il aurait sans doute continué à lui sourire indéfiniment si n'était intervenu l'agent Coronel, le flic qui s'était trouvé sous le porche la veille, auprès de la vieille femme qui pleurait et vomissait tour à tour. Il se racla la gorge et dit :

— Ouais, bon, une minute. Et sa voix trahissait une certaine hostilité qui fit ressortir son léger accent. Chutsky se tourna vers lui, le sourire toujours aux lèvres. Coronel sembla quelque peu

troublé, mais il soutint le regard joyeux de Chutsky. Vous cherchez à nous empêcher de faire notre boulot ?

— Votre boulot est de protéger et de servir, répliqua Chutsky. Dans le cas présent, cela signifie protéger des informations et me servir moi.

— C'est des conneries, lâcha Coronel.

— Peu importe ce que c'est, lui dit Chutsky. Vous allez le faire, un point c'est tout.

— Qui êtes-vous pour me donner ces ordres ?

Le commissaire Matthews tapota la table du bout de ses doigts.

— Ça suffit, Coronel. Monsieur Chutsky est envoyé de Washington, et on m'a chargé de lui prêter toute l'assistance dont il aurait besoin.

Coronel secouait la tête.

— C'est pas le foutu FBI, dit-il.

Chutsky se contenta de sourire, le commissaire Matthews prit une grande inspiration afin de lui répondre, mais Doakes bougea légèrement la tête en direction de Coronel et lui lança :

— Ferme-la. Coronel le regarda et l'envie d'en découdre sembla l'abandonner. Mieux vaut ne pas être mêlé à cette saloperie, poursuivit Doakes. Laisse ses

hommes s'en occuper.

— C'est pas normal, renchérit Coronel.

— Laisse tomber, dit Doakes.

Coronel ouvrit la bouche, Doakes haussa les sourcils et, à la réflexion, ou à la vue peut-être du visage en dessous des sourcils, l'agent Coronel décida effectivement de laisser tomber.

Le commissaire Matthews s'éclaircit la voix dans un effort pour reprendre le contrôle de la situation.

— D'autres questions ? Bon, eh bien voilà... monsieur Chutsky. Si nous pouvons vous être utiles de



quelque manière que ce soit...

— Justement, commissaire, je souhaiterais pouvoir emprunter l'un de vos inspecteurs, pour assurer la liaison. Quelqu'un qui pourrait m'aider à m'y retrouver dans cette ville, qui me faciliterait la tâche.

Toutes les têtes autour de la table se tournèrent simultanément vers Doakes, toutes à l'exception de celle de Chutsky. Il se pencha sur le côté, vers Deborah, et lui dit :

— Qu'en pensez-vous, inspecteur ?

# CHAPITRE IX

Je dois avouer que la fin de la petite réunion convoquée par le commissaire Matthews me prit totalement de court, mais au moins je savais à présent pourquoi tout le

monde s'était comporté comme une bande de souriceaux jetés dans la cage d'un lion. Personne n'aime voir les agents fédéraux s'emparer d'un cas ; la seule joie qu'on puisse en tirer est d'essayer de leur rendre les choses le plus difficile possible quand ils le font. Mais apparemment Chutsky était un tel énergumène que même ce petit plaisir allait nous être refusé.

Quant à la subite maladie de peau de Deborah, elle demeurait un mystère pour moi, mais ce n'était pas vraiment mon problème. Mon problème était soudain devenu un peu plus clair. Vous devez penser

que Dexter est un garçon bien obtus pour ne pas avoir saisi plus tôt, mais lorsque cela finit par faire tilt, j'eus très envie de me donner une tape sur la tête. Toute cette bière bue chez Rita avait peut-être affecté mes capacités mentales, en fin de compte.

De toute évidence, cet envoyé de Washington avait été appelé par l'ennemi personnel de Dexter lui-même, le sergent Doakes. De très vagues rumeurs avaient circulé dans le département selon lesquelles son passage dans l'armée n'avait pas été tout à fait régulier, et je commençais maintenant à les

croire. Sa réaction à la vue de la Chose sur la Table n'avait pas été l'horreur, l'indignation, le dégoût ou la colère, mais quelque chose de beaucoup plus intéressant : la reconnaissance. Immédiatement après, il avait expliqué au commissaire Matthews ce dont il s'agissait et à qui il convenait d'en parler. La personne contactée avait dépêché Chutsky. Ainsi, quand il m'avait semblé que Doakes et lui se reconnaissaient, je ne m'étais pas trompé, car quelles que soient les informations que possédait Doakes, Chutsky les détenait aussi ; il en savait même sans doute davantage,

et il était venu régler l'affaire. Et si Doakes était mêlé de près ou de loin à de tels actes, il devait y avoir moyen de retourner son passé contre lui, et donc de délivrer de ses chaînes ce pauvre Dexter Détenu.

C'était un raisonnement brillant, empreint d'une logique implacable ; je me réjouis du retour de mon cerveau géant et caressai mentalement ma propre tête. C'est bien, mon Dexter. Ouaf, ouaf !

Il est toujours agréable de voir ses synapses réagir correctement ; on se dit alors que l'opinion que l'on a de soi-même est peut-être justifiée. Mais dans le cas présent,

l'enjeu ne se limitait pas à une question d'amour-propre. Si Doakes avait quoi que ce soit à cacher, j'avais une petite chance de reprendre bientôt du service.

Parmi les activités auxquelles le très Distingué Dexter excelle, certaines peuvent être accomplies en public tout à fait légalement. L'une d'elles consiste à se servir d'un ordinateur pour trouver des renseignements. C'est une compétence que j'ai acquise afin de n'avoir aucun doute à propos de nouveaux amis tels que MacGregor ou Reiker. Cela m'évite la désagréable surprise de découper la

mauvaise personne, sans compter que j'aime présenter à mes partenaires de jeu la preuve de leurs indiscretions passées avant de les envoyer dans le Royaume des Rêves. Les ordinateurs et Internet sont des moyens formidables pour trouver ces informations.

Si Doakes, par conséquent, avait quoi que ce soit à cacher, j'étais à peu près certain de pouvoir découvrir ce que c'était, ou en tout cas de réussir à saisir un fil qu'il me suffirait de tirer pour dérouler toute la trame de son sombre passé. Connaissant Doakes, je n'avais pas de doute que le contenu en serait



funeste et à l'image de Dexter. Et lorsque j'aurais trouvé ce que je cherchais... Peut-être étais-je naïf de croire que je pourrais utiliser cette information hypothétique pour qu'il me laisse enfin tranquille, mais cela me semblait possible. Pas en le confrontant directement et en exigeant de lui qu'il cesse ou alors..., ce qui ne serait pas très judicieux avec quelqu'un comme Doakes. En plus, c'était du chantage, et j'ai cru comprendre que c'est quelque chose de très mal. Mais tout savoir est source de pouvoir, et je songerais bien à une façon ou une

autre d'utiliser ce que je découvrirais, en donnant par exemple à Doakes de quoi réfléchir pour que lui passe l'envie de filer Dexter et d'entraver sa Croisade pour la Décence. De toute manière, un homme qui s'aperçoit que sa maison est en feu n'a cure de savoir ce qui se passe chez son voisin.

Quittant le bureau du commissaire Matthews, je me dirigeai allègrement vers mon box attenant au labo et me mis aussitôt au travail.

Quelques heures plus tard, j'avais appris à peu près tout ce qu'il m'était possible d'apprendre. Le

dossier du sergent Doakes était étonnamment mince. Mais les quelques détails que je dénichai manquèrent me couper le souffle. Doakes avait un prénom. Albert. Quelqu'un l'avait-il jamais appelé ainsi ? Impensable. J'avais présumé que son prénom était Sergent. Et il était né quelque part aussi : à Waycross, en Géorgie. N'était-ce pas prodigieux ? Mais ce n'était pas tout, il y avait mieux : avant d'intégrer notre département, le sergent Doakes était... déjà le sergent Doakes ! Dans l'armée, dans les Forces spéciales plus exactement. Tiens donc ! Me figurer

Doakes coiffé de l'un de ces bérets verts si classes en train de marcher au pas à côté de John Wayne m'aurait presque donné envie d'entonner un chant militaire.

Plusieurs éloges et médailles étaient mentionnés, mais je ne parvins pas à savoir quelles actions héroïques les avaient mérités. Néanmoins, je me sentais bien plus patriote désormais de compter un tel homme parmi mes connaissances. Le reste de ses états de service ne comportait pratiquement aucun détail. Le seul élément qui retenait l'attention était une période de dix-huit mois

passée en « détachement ». Doakes avait rempli la fonction de conseiller militaire au Salvador, était ensuite rentré au pays pour occuper un poste de six mois au Pentagone, puis avait pris sa retraite dans notre ville bénie des dieux. Le département de la police de Miami avait été ravi de récupérer un ancien militaire décoré et de lui offrir un emploi rémunéré.

Mais le Salvador... Je n'étais pas un crack en histoire, pourtant il me semblait me souvenir que cela avait été une grosse boucherie. Il y avait eu des manifestations sur Brickell Avenue à l'époque, je ne me

rappelais plus pourquoi. Mais je savais comment me renseigner. Toujours à mon ordinateur, je lançai Internet cette fois et, oh mon Dieu, je ne fus pas déçu. Le Salvador, à l'époque où Doakes y avait été affecté, était un véritable cirque où la torture, le viol et le crime s'en donnaient à coeur joie. Et personne n'avait songé à m'inviter...

Je trouvai une incroyable masse d'informations, mise en ligne par diverses associations de défense des droits de l'homme. Elles énonçaient avec un grand sérieux, et un brin d'hystérie, leurs plaintes

concernant les événements qui s'étaient produits là-bas. Autant que je sache, aucune suite n'avait jamais été donnée à leurs démarches. Après tout, il ne s'agissait que de droits de l'homme. Ce devait être terriblement frustrant ; les ligues pour la défense des animaux semblent avoir beaucoup plus de succès. Ces pauvres bougres avaient effectué toutes ces recherches, publié leurs résultats en détaillant les viols, le recours aux électrodes et aux aiguillons, le tout assorti de photos, de diagrammes et du nom des ignobles monstres inhumains qui

prenaient plaisir à faire souffrir ainsi le peuple. Et les monstres en question avaient pris leur retraite dans le sud de la France, tandis que le reste du monde boycottait les restaurants en raison de mauvais traitements infligés aux poulets.

J'en conçus un grand espoir pour l'avenir. Si jamais un jour je me faisais pincer, peut-être me suffirait-il d'incriminer les produits laitiers, et l'on me laisserait filer.

Les noms et les détails historiques que je trouvais en rapport avec le Salvador ne signifiaient pas grand-chose pour moi. Pas plus que les organisations



impliquées dans le conflit. Apparemment la situation avait évolué en une de ces formidables mêlées générales où il n'existe plus vraiment de camp des gentils, seulement plusieurs bandes de méchants, avec les *campesinos* pris au milieu. Les États-Unis, cependant, avaient secrètement appuyé l'un des groupes, en dépit du fait qu'il semblait tout aussi déterminé à réduire en purée la moindre personne pauvre un peu suspecte. Et c'était ce camp qui m'intéressait. Grâce à une nouvelle circonstance, la chance avait tourné en leur faveur : une menace terrible

qui n'était pas précisée, quelque chose de si atroce, apparemment, que les gens en étaient venus à regretter les aiguillons dans le rectum.

Quelle qu'elle fût, cette nouvelle donnée semblait coïncider avec la période de détachement du sergent Doakes.

Je me laissai aller contre le dossier de mon fauteuil branlant. Tiens, tiens, tiens, pensai-je. Quelle coïncidence intéressante. À peu près à la même époque, nous avons donc Doakes, des actes de torture ignobles non spécifiés et une participation américaine secrète qui

batifolaient tous ensemble au Salvador. Naturellement, il n'y avait aucune preuve que ces trois éléments entretenaient un lien particulier, aucune raison de soupçonner qu'ils soient reliés entre eux. Mais tout aussi naturellement, j'étais sûr et certain qu'ils l'étaient. Parce que vingt et quelques années plus tard, voilà qu'ils étaient réunis à Miami pour fêter leurs retrouvailles : Doakes, Chutsky et l'auteur de la Chose sur la Table. J'avais comme l'impression que, au bout du compte, la pièce A allait finir par s'encastrer dans la pièce B.

J'avais trouvé le fil que je cherchais. Si seulement maintenant je savais comment tirer dessus pour dérouler le reste...

Coucou, Albert !

---

Bien sûr détenir des informations est une chose. Savoir ce qu'elles signifient et comment s'en servir en est une autre. Car finalement, tout ce que j'avais appris, c'est que Doakes avait été présent lors d'événements terribles. Il n'y avait sans doute pas participé directement, et dans tous les cas ils

avaient été autorisés par le gouvernement. Secrètement, j'entends. On en venait d'ailleurs à se demander pourquoi tant de gens étaient au courant.

D'autre part, il y avait très certainement quelqu'un qui souhaitait encore ne pas ébruiter l'affaire. Et en ce moment, ce quelqu'un était représenté par Chutsky, qui était chaperonné par ma chère soeur Deborah. Si je pouvais la convaincre de m'aider, je parviendrais peut-être à soutirer quelques renseignements à Chutsky. Ce que je ferais alors restait à voir, mais au moins je

pourrais commencer.

Mon plan paraissait trop simple, et évidemment il l'était. J'appelai aussitôt Deborah mais je tombai sur son répondeur. J'essayai son portable : idem. Pour le restant de la journée, Deborah fut absente, laissez un message s'il vous plaît... Lorsque je tentai de la joindre chez elle le soir, ce fut le même scénario. Et chaque fois que je raccrochais et regardais par la fenêtre de mon appartement, le sergent Doakes se trouvait à son emplacement préféré, de l'autre côté de la rue.

Une demi-lune sortit de derrière un nuage effiloché et me

marmonna quelque chose, mais elle perdait sa salive. J'avais beau mourir d'envie de m'éclipser pour vivre une petite aventure dénommée Reiker, c'était impossible ; pas avec cette horrible Taurus bordeaux garée en bas, comme une conscience au rabais. Je m'éloignai de la fenêtre, me demandant dans quoi je pouvais bien frapper. C'était vendredi soir, et l'on m'empêchait de sortir me promener en compagnie du Passager Noir. Et à présent, je n'arrivais même pas à joindre ma soeur au téléphone. Comme la vie peut être cruelle.

Je fis les cent pas dans mon appartement, mais tout ce que j'y gagnai fut de me cogner un orteil contre un coin de table. J'appelai Deborah deux nouvelles fois et deux fois de plus elle ne fut pas chez elle. Je jetai à nouveau un coup d'oeil par la fenêtre. La lune s'était légèrement déplacée ; Doakes, lui, n'avait pas bougé.

Bon, d'accord. J'allais me rabattre sur le Plan B.

Une demi-heure plus tard, j'étais assis sur le canapé de Rita, une cannette de bière à la main. Doakes m'avait suivi, et je supposais qu'il attendait de l'autre



côté de la rue dans sa voiture. J'espérais qu'il s'amuserait autant que moi, c'est-à-dire vraiment pas du tout. Avais-je là un aperçu de ce qu'était la vie d'un véritable être humain ? Les gens étaient-ils donc si malheureux et si stupides qu'ils attendaient toute la semaine avec impatience ce moment-là : passer le vendredi soir, ce précieux répit dans leur servitude quotidienne au travail, installé sur le sofa à siroter une bière tout en regardant la télévision ? C'était ennuyeux à mourir et, comble de l'horreur, je m'apercevais que je commençais à m'y habituer.

Maudit sois-tu, Doakes. Tu es en train de me rendre normal.

— Dis donc, toi, me lança Rita. Elle se laissa tomber sur le canapé à côté de moi en repliant ses jambes sous elle. Tu es bien silencieux ce soir.

— Je crois que je travaille trop en ce moment, lui expliquai-je. Et je prends moins plaisir à ce que je fais.

Elle se tut un instant, puis elle reprit :

— C'est cette histoire avec le type que tu as dû laisser filer, n'est-ce pas ? Celui qui était... qui tuait des enfants ?

— Entre autres, oui, répondis-

je. J'aime bien finir ce que j'entreprends.

Rita hocha la tête, comme si elle comprenait exactement ce que je voulais dire.

— C'est très... enfin, je vois bien que ça te tracasse. Peut-être que tu devrais... Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu fais en général pour te détendre ?

Je fus tenté de lui révéler ma méthode de relaxation préférée, ce qui aurait donné lieu à une scène amusante, mais ce n'était probablement pas une bonne idée. J'optai pour une autre réponse :

— Eh bien, j'aime sortir en

bateau. Aller pêcher.

Et une toute petite voix très douce dans mon dos souffla :

— Moi aussi.

Seuls mes nerfs d'acier à toute épreuve me permirent de ne pas me cogner la tête contre le ventilateur au plafond ; il est extrêmement difficile de me prendre par surprise, et pourtant je n'avais pas soupçonné une seconde la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce. Je me tournai, et vis Cody qui me fixait intensément de ses grands yeux.

— Toi aussi ? demandai-je. Tu aimes aller pêcher ?

Il hochait la tête. Deux mots à la suite constituaient presque sa limite pour une journée.

— Eh bien voilà, dis-je. C'est décidé. Ça te va demain matin ?

— Oh, fit Rita. Je ne crois pas... c'est-à-dire, il n'est pas... Tu n'es pas obligé, Dexter.

Cody me regarda. Naturellement, il ne dit rien, mais ce n'était pas nécessaire. Ses yeux parlaient pour lui.

— Rita, expliquai-je. Tu sais, parfois les garçons doivent se retrouver un peu entre eux. Nous partons pêcher demain matin, Cody et moi. A la première heure, ajoutai-

je à l'attention de Cody.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas pourquoi, répondis-je. Mais on dit qu'il vaut mieux y aller tôt, alors on ira tôt. Cody hocha la tête, regarda sa mère, puis se tourna et s'éloigna.

— Honnêtement, Dexter. Tu n'es pas obligé.

Bien sûr que je n'étais pas obligé. Mais pourquoi ne l'aurais-je pas amené ? Cela n'allait pas *a priori* me causer de douleur physique particulière. En plus, ce serait plutôt agréable de s'échapper pendant quelques heures. Et de fuir Doakes surtout. De toute manière,

je le répète, j'ignore pourquoi, mais je tiens vraiment aux enfants. Je ne deviens pas gâteux à la vue de petites roues accrochées à l'arrière d'un vélo, mais dans l'ensemble je trouve les enfants beaucoup plus intéressants que leurs parents.

---

Le lendemain matin, au moment où le soleil se levait, Cody et moi longions lentement le canal situé tout près de chez moi à bord de mon Whaler de 17 pieds. Cody avait enfilé un gilet de sauvetage bleu et jaune et, assis sur la

glacière, il ne bougeait plus. Il se tenait un peu courbé si bien que sa tête disparaissait presque dans le gilet, lui donnant l'air d'une tortue très colorée.

La glacière contenait des boissons gazeuses et le pique-nique que Rita nous avait préparé, un petit en-cas pour dix ou douze personnes. J'avais apporté des crevettes congelées comme appât, étant donné que c'était la première sortie de Cody et que j'ignorais comment il réagirait au moment d'enfoncer un hameçon en métal pointu dans une bestiole encore vivante. J'y prenais plutôt plaisir,



bien sûr – plus c'est vivant, mieux c'est –, mais on ne peut pas s'attendre à des goûts aussi raffinés de la part d'un enfant.

Nous quittâmes le canal pour pénétrer dans la baie de Biscayne, et nous nous dirigeâmes vers Cape Florida, en empruntant le chenal qui s'étire devant le phare. Cody ne souffla mot jusqu'à ce que nous arrivions en vue de Stiltsville, cet étrange groupement de maisons sur pilotis en plein milieu de la baie. Il me tira par la manche. Je me penchai pour pouvoir l'entendre par-dessus le grondement du moteur et du vent.

— Des maisons, dit-il.

— Oui, hurlai-je. De temps en temps il y a même des gens dedans.

Il contempla les maisons comme nous passions devant et, dès qu'elles commencèrent à disparaître derrière nous, il reprit sa place sur la glacière. Il se retourna une dernière fois pour les regarder quand elles furent presque hors de vue. Après, il resta immobile jusqu'à ce que l'on atteigne Fowey Rock et que je ralentisse. Je passai au point mort et glissai l'ancre par-dessus bord, m'assurant qu'elle soit bien fixée avant de couper le moteur.

— Voilà, Cody. C'est le moment de tuer des poissons, annonçai-je.

Il sourit, un phénomène exceptionnel.

— D'accord, dit-il.

Il m'observa avec une extrême attention tandis que je lui montrais comment accrocher la crevette sur l'hameçon. Puis il essaya lui-même, enfonçant très lentement et soigneusement le crochet, jusqu'à ce que la pointe ressorte de l'autre côté. Il regarda l'hameçon et leva les yeux vers moi. Je hochai la tête, et il considéra de nouveau la crevette, tendant le doigt pour toucher l'endroit où le crochet

perçait la coquille.

— Très bien, dis-je. Maintenant, mets-la dans l'eau. Il me regarda. C'est là que se trouvent les poissons, ajoutai-je. Cody fit un signe de la tête, pointa l'extrémité de sa canne à pêche au-dessus de l'eau et appuya sur le bouton de son petit moulinet Zebco pour lâcher l'appât. Je lançai également le mien, et nous demeurâmes ainsi immobiles, bercés doucement par les vagues.

Je regardais Cody pêcher avec une farouche et intense concentration. Peut-être était-ce la présence simultanée du grand large

et d'un petit garçon, mais je ne pus m'empêcher de penser à Reiker. Même si je ne pouvais pas poursuivre mon enquête sur lui, je présumais qu'il était coupable. Quand apprendrait-il la disparition de MacGregor, et que ferait-il à ce moment-là ? Il était fort probable qu'il panique et tente de fuir, et pourtant, plus j'y réfléchissais, plus je m'interrogeais. L'être humain éprouve une réticence naturelle à abandonner une vie entière et partir tout recommencer ailleurs. Peut-être qu'il se contenterait d'être prudent pendant un temps. Si tel était le cas, je pourrais me

consacrer au nouvel inscrit dans mon agenda social assez sélectif – le créateur du Légume Hurlant de NW 4th Street – ; et le fait que l'on aurait dit le titre d'une aventure de Sherlock Holmes n'en rendait la tâche pas moins urgente. Il fallait que je trouve le moyen de neutraliser Doakes. D'une façon ou d'une autre, bientôt, le plus tôt possible, il allait falloir que...

— Est-ce que tu vas devenir mon papa ? me demanda soudain Cody.

Par chance, je n'avais rien dans la bouche qui aurait risqué de m'étrangler, mais l'espace d'un

instant il me sembla avoir quelque chose dans la gorge, un truc ayant approximativement la taille d'une dinde de Noël. Lorsque je pus respirer de nouveau, je réussis à balbutier :

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Il continuait à fixer le bout de sa canne à pêche.

— Maman dit que peut-être, répondit-il.

— Ah oui ? fis-je. Et il hocha la tête sans lever les yeux. Ma tête tourbillonnait. Que s'était imaginé Rita ? J'avais été si absorbé par mon projet visant à en mettre plein

la vue à Doakes avec mon déguisement que je ne m'étais jamais vraiment demandé ce qui se passait dans la tête de Rita. Apparemment, j'aurais dû. Pouvait-elle réellement penser que, que... C'était inconcevable. Et pourtant, je suppose que d'une façon tout à fait étrange cela pouvait paraître logique si l'on était un être humain. Par bonheur, ce n'est pas mon cas, et l'idée me semblait absolument incongrue. *Maman dit que peut-être ?* Je deviendrais peut-être le papa de Cody ? Ce qui signifiait que, euh...

— Eh bien..., commençai-je, ce



qui était un très bon début étant donné que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais lui répondre. Heureusement pour moi, au moment où je m'apercevais qu'aucune réponse cohérente n'allait sortir de ma bouche, la canne à pêche de Cody se mit à bouger dans tous les sens.

— Tu as attrapé un poisson ! m'écriai-je. Et pendant les quelques minutes qui suivirent, tout ce que put faire Cody fut de s'accrocher à sa canne tandis que la ligne se déroulait en sifflant. Le poisson effectua de féroces zigzags vers la gauche, vers la droite, sous le

bateau, puis droit vers l'horizon. Mais lentement, malgré plusieurs échappées au loin, Cody réussit à ramener le poisson plus près. Je lui recommandai de tenir sa canne à pêche bien droite, d'enrouler sa ligne et de tirer jusqu'à ce que je puisse la saisir par le bas et déposer le poisson dans le bateau. Cody le regarda s'agiter sur le pont, sa queue fourchue battant frénétiquement l'air.

— Une carangue bleue, dis-je. Un vrai poisson sauvage. Je me penchai pour le détacher, mais il se démenait trop et je n'arrivai pas à l'attraper. Un filet de sang sortit de

sa bouche et s'écoula sur mon pont blanc impeccable, ce qui me contraria un peu.

— Beurk, fis-je. Je crois qu'il a avalé l'hameçon. On va être obligé de le lui enlever. Je sortis mon couteau à viande de son étui noir en plastique et le posai à côté de moi. Il va y avoir beaucoup de sang, avertis-je Cody. Je n'aime pas le sang et je ne voulais pas en avoir sur mon bateau, même du sang de poisson. Je fis deux pas en avant pour ouvrir le petit placard et attraper la vieille serviette que je réserve à cet usage.

— Ha, entendis-je derrière moi,

à peine plus qu'un murmure. Je me retournai.

Cody avait pris le couteau et l'avait planté dans le poisson ; il le regarda se débattre, puis il replanta soigneusement la pointe. Cette fois, il enfonça profondément la lame dans les branchies du poisson, et une goutte de sang coula sur le pont.

— Cody, dis-je.

Il leva les yeux vers moi et, miracle, il sourit.

— J'aime pêcher, Dexter, déclara-t-il.

# CHAPITRE X

Le lundi matin arriva et je n'avais toujours pas réussi à contacter Deborah. Je l'avais appelée tout le week-end à intervalles réguliers, et la petite musique de son répondeur m'était

devenue si familière que je pouvais la fredonner, mais Deborah ne répondait jamais. C'était de plus en plus frustrant : à présent que j'avais découvert la façon de m'extraire des griffes de Doakes, je me retrouvais coincé par le téléphone. C'est terrible de devoir dépendre de quelqu'un d'autre.

Mais je me montrai persévérant et patient, comme le bon scout que je suis. Je laissai des dizaines de messages, tous aussi gais que spirituels, et cette attitude positive dut s'avérer efficace parce que je finis par obtenir une réponse.

Je venais de réinstaller à mon

bureau pour terminer un rapport concernant un double homicide. Rien de très exaltant. Une seule arme, probablement une machette, et quelques instants de violent abandon. Les blessures initiales des deux victimes avaient été infligées au lit, où apparemment elles avaient été surprises en flagrant délit. L'homme avait réussi à lever un bras ; un peu trop tard cependant pour protéger son cou. La femme était parvenue à atteindre la porte, mais un coup assené sur ses vertèbres cervicales avait maculé de sang le mur contre le chambranle. Une affaire de

routine, le genre de scène fort déplaisante à laquelle je suis souvent confronté dans le cadre de mon travail. Il y a une telle quantité de sang chez deux êtres humains ; lorsque quelqu'un décide de le laisser s'écouler librement, cela donne un désordre indescriptible, que je trouve profondément choquant. Dès que je l'analyse et l'organise, je me sens beaucoup mieux, et mon métier peut par moments être extrêmement gratifiant.

Mais là, c'était un vrai désastre. J'avais trouvé des éclaboussures de sang jusque sur le ventilateur au



plafond, projetées sans doute par la lame de la machette chaque fois que le tueur avait levé le bras pour frapper. Et comme le ventilateur était en marche, le sang avait giclé aux quatre coins de la pièce.

Dexter avait été bien occupé. J'étais juste en train de rédiger un paragraphe du rapport dans lequel j'indiquais qu'il s'agissait de ce que l'on nomme communément un crime passionnel, lorsque mon téléphone sonna.

— Salut, Dex, dit la voix, une voix si calme, si reposée, que je mis quelques secondes à comprendre que c'était Deborah.

— Ah, fis-je. Les rumeurs concernant ta mort étaient donc fausses.

Elle rit, et là encore ce fut de façon très détendue, pas son ricanement habituel.

— Ouais, dit-elle. Je suis toujours en vie. Mais Kyle m'a tenue bien occupée.

— Parle-lui de la législation du travail, frangine. Les sergents aussi ont droit au repos.

— Mmm, je ne sais pas, répondit-elle. Je me sens plutôt bien comme ça. Et elle émit un petit rire guttural pas du tout dans son genre et qui me surprit autant que

si elle m'avait demandé de lui montrer la meilleure manière de découper une personne vivante.

J'essayai de me rappeler quand j'avais entendu pour la dernière fois Deborah dire qu'elle se sentait bien en paraissant absolument sincère. Rien ne me vint.

— Tu n'es pas toi-même, Deborah. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Cette fois son rire se prolongea un peu, mais fut tout aussi joyeux.

— Oh, rien de très original, répliqua-t-elle avant de rire à nouveau. Et toi, quoi de neuf ?

— Absolument rien, dis-je, feignant une parfaite innocence.

Mon unique soeur disparaît pendant des jours et des jours sans donner de nouvelles puis resurgit toute mielleuse. Je suis donc curieux de savoir ce qui se passe, c'est tout.

— Merde alors, lâcha-t-elle. Je suis touchée. J'ai presque l'impression d'avoir un vrai frère humain tout à coup.

— Si c'est seulement presque, ça va.

— Et si on se retrouvait pour déjeuner ? proposa-t-elle.

— J'ai déjà faim, répondis-je. Au Relampago ?

— Mmm, non, fit-elle. Qu'est-ce

que tu dis de l'Azul ?

Je suppose que le choix du restaurant était conforme au comportement de Deb ce matin-là, parce qu'il n'obéissait à aucune logique. Deborah avait plutôt des habitudes de col-bleu, et ce restaurant-là était le genre d'endroit fréquenté par la famille royale saoudienne quand elle se trouvait à Miami. Apparemment sa métamorphose était totale.

— Pas de problème, Deb. L'Azul. Je file vendre ma voiture pour pouvoir payer l'addition et je t'y retrouve aussitôt après.

— À une heure, dit-elle. Et ne

t'inquiète pas pour le prix. C'est Kyle qui invite. Elle raccrocha. Et je fus à deux doigts de m'exclamer « Ah ha ! ». Tout s'éclairait.

Alors, comme ça, c'est Kyle qui invitait... Tiens, donc. Et à l'Azul, en plus.

Si les paillettes de South Beach attirent les fébriles prétendants à la célébrité, l'Azul est réservé à ceux qui trouvent la gloire amusante. Les petits cafés qui abondent à South Beach rivalisent d'efforts pour attirer l'attention, dans une débauche de couleurs tapageuses. L'Azul est si discret, par comparaison, qu'on se demande si

son patron a jamais vu un seul épisode de *Deux flics à Miami*.

Je laissai ma voiture à l'inévitable voiturier dans une sorte de rond-point pavé, aménagé devant le restaurant. J'ai beau être très attaché à ma Dodge, je dois avouer qu'elle faisait pâle figure à côté de la file de Ferrari et de Rolls Royce. Néanmoins, l'employé n'osa pas refuser de la garer, même s'il devait se douter que cela ne lui vaudrait pas le genre de pourboire auquel il était habitué. J'imagine que ma chemise en rayonne et mon pantalon kaki étaient des preuves irréfutables que je n'avais ni titres

au porteur ni pièces d'or à lui donner.

L'intérieur du restaurant baignait dans la pénombre et la fraîcheur, et il régnait un tel silence qu'on aurait pu entendre une carte American Express tomber par terre. Le mur du fond était en verre teinté et donnait sur une terrasse accessible par une porte vitrée. Et là, j'aperçus Deborah, assise dehors à une petite table d'angle, qui contemplait la mer au loin. En face d'elle, tourné vers le restaurant, se trouvait Kyle Chutsky, qui se chargerait de l'addition. Il portait des lunettes de soleil luxueuses,



alors c'était peut-être vrai, après tout. Je m'approchai de la table et un serveur se matérialisa pour tirer une chaise qui était sans doute beaucoup trop lourde pour quiconque avait les moyens de manger dans ce genre de lieux. Il n'alla pas jusqu'à me faire une courbette, mais je vis bien que ce fut au prix d'un grand effort.

— Salut, mon pote ! me lança Kyle tandis que je m'asseyais.

Il tendit la main par-dessus la table. Puisqu'il semblait convaincu que j'étais son nouveau meilleur ami, je me penchai et lui serrai la main.

— Comment se portent les taches de sang ?

— Très bien, aucun risque de me retrouver au chômage, répondis-je. Et comment vont les affaires du mystérieux visiteur de Washington ?

— Elles n'ont jamais été aussi florissantes, dit-il. Il tint ma main dans la sienne quelques secondes de plus qu'il n'était nécessaire. Je regardai ses doigts : ses articulations étaient hypertrophiées comme s'il avait passé trop de temps à s'entraîner à la boxe contre un mur en béton, et j'eus un meilleur aperçu de la bague qu'il

portait au petit doigt. Elle avait quelque chose d'incroyablement féminin ; on aurait presque dit une bague de fiançailles. Quand il me lâcha enfin la main, il sourit et tourna la tête vers Deborah, bien qu'avec ses lunettes de soleil il fût impossible de savoir s'il la regardait ou s'il avait simplement bougé le cou.

Deborah lui rendit son sourire.

— Dexter s'inquiétait pour moi.

— Hé ! s'exclama Chutsky. À

quoi servirait un frère sinon ?

Elle me lança un regard.

— Parfois je me le demande,

dit-elle.

— Enfin, Deborah, tu sais que je ne cesse de veiller sur toi, protestai-je.

Kyle gloussa.

— Pendant ce temps, moi je te tiens éveillée, plaisanta-t-il. Et ils se mirent à rire tous les deux. Elle se pencha et lui prit la main.

— Toutes ces hormones et ce bonheur commencent à m'indisposer, remarquai-je. Dites, y a-t-il quelqu'un qui s'inquiète d'attraper le monstre inhumain, ou va-t-on rester tranquillement assis à faire des calembours douteux ?

Kyle me fit face de nouveau et haussa un sourcil.

— En quoi ça peut t'intéresser, mon pote ?

— Dexter a un certain penchant pour les monstres inhumains, expliqua Deborah. C'est un peu comme un hobby.

— Un hobby..., répéta Kyle, ses lunettes de soleil tournées vers moi. Je pense que c'était censé m'intimider, mais il pouvait parfaitement avoir les yeux fermés derrière. Je ne sais comment, je réussis à ne pas trembler.

— C'est un profiler amateur, en quelque sorte, ajouta Deborah.

Il n'eut aucune réaction pendant plusieurs secondes, et j'en

vins à me demander s'il s'était endormi derrière ses verres fumés.

— Ah oui ? finit-il par dire, et il se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Eh bien, que t'inspire ce type, Dexter ?

— Oh, rien que de très flagrant, répondis-je. C'est quelqu'un qui a une grande expérience dans le domaine médical et les activités clandestines ; il a perdu la boule et souhaite faire passer un message, sans doute en rapport avec l'Amérique centrale. Il va certainement recommencer, en programmant bien le moment afin de produire le maximum d'effet,

sans forcément ressentir la nécessité impérieuse de tuer. Donc ce n'est pas vraiment un cas typique de... Quoi ? demandai-je. Kyle avait abandonné son sourire décontracté et s'était redressé sur son siège, les poings serrés.

— Qu'est-ce que tu veux dire par Amérique centrale ?

J'étais à peu près certain que nous savions tous les deux très bien ce que j'entendais par là, mais il me sembla que mentionner le Salvador serait un peu poussé. Je n'avais pas intérêt à trahir ma réputation de simple dilettante. Cependant, la raison de ma présence à cette table

était d'en apprendre plus sur Doakes, alors puisque j'en avais l'occasion... Oui, j'avoue que je n'avais pas été très subtil, mais apparemment cela avait marché.

— Ah, fis-je. Je me trompe ?

Toutes ces années de pratique à imiter les expressions humaines portèrent leurs fruits à cet instant, comme je prenais un air à la fois curieux et parfaitement innocent.

Kyle, visiblement, n'arrivait pas à décider si je me trompais ou non. Il contracta les muscles de ses mâchoires et desserra les poings.

— J'aurais dû te prévenir, dit Deborah. Il est très fort.



Chutsky laissa échapper un gros soupir puis secoua la tête.

— Ouais, dit-il. Avec un effort manifeste, il s'appuya de nouveau à son dossier et se remit à sourire. En effet. Comment t'as trouvé tout ça, mon pote ?

— Oh, je ne sais pas, répondis-je modestement. Ça semblait évident. Le plus dur est de comprendre comment Doakes est impliqué là-dedans.

— Bon Dieu de bordel, lâcha-t-il en serrant les poings à nouveau.

Deborah me lança un regard et pouffa de rire. Ce n'était pas exactement le même rire qu'elle

avait eu avec Kyle mais, malgré tout, c'était agréable de savoir que de temps à autre elle se rappelait qu'on faisait partie de la même équipe.

— Quand je te dis qu'il est fort, déclara-t-elle.

— Nom de Dieu, jura à nouveau Kyle. Il remua inconsciemment un index, comme s'il appuyait sur la détente d'un pistolet invisible, puis il dirigea ses lunettes de soleil du côté de Deb.

— Je veux bien te croire, dit-il, avant de se tourner de nouveau vers moi. Il me dévisagea un instant, sans doute pour voir si j'allais me

précipiter vers la porte, ou me mettre à parler en arabe, puis il hocha la tête. Pourquoi tu parles du sergent Doakes ?

— Tu n'essaies pas simplement d'attirer des emmerdes à Doakes, hein ? me demanda Deborah.

— Dans la salle de conférences du commissaire Matthews, expliquai-je, lorsque Kyle a aperçu Doakes il m'a semblé l'espace d'un instant qu'il le reconnaissait.

— Je n'ai pas remarqué, dit Deborah en fronçant les sourcils.

— Tu étais trop occupée à piquer un fard, rétorquai-je. Ce qui la fit rougir de nouveau, une

réaction un peu superflue selon moi. D'autre part, c'est Doakes qui a su qui appeler après avoir vu la scène du crime.

— Doakes sait des trucs, admit Chutsky. De son boulot dans l'armée.

— Quel genre de trucs ? demandai-je. Chutsky me regarda longuement ; ou disons que ses lunettes me regardèrent. Il donna plusieurs petits coups sur la table avec sa bague ridicule et le soleil fit étinceler le gros diamant. Quand il reprit la parole, il me sembla que la température à notre table avait chuté d'une bonne dizaine de

degrés.

— Mon pote, dit-il, je ne veux pas t'attirer des ennuis, mais il faut que tu oublies cette affaire. N'insiste pas. Trouve un autre hobby. Ou alors tu vas te retrouver dans une merde noire, et quelqu'un va tirer la chasse d'eau.

Le serveur apparut soudain aux côtés de Kyle avant que je ne trouve une belle répartie à ces paroles. Chutsky garda ses lunettes fixées sur moi pendant un long moment. Puis il tendit le menu au serveur.

— La bouillabaisse est excellente ici, décréta-t-il.



Deborah disparut à nouveau pendant deux journées entières, ce qui porta quelque peu atteinte à mon amour-propre, car aussi pénible que ce fût pour moi de l'admettre, sans son aide j'étais bloqué. Je ne parvenais pas à trouver un autre plan d'action pour me débarrasser de Doakes. Il était toujours là, garé sous son arbre en face de mon appartement, ou dans mon rétroviseur quand j'allais voir Rita, et je n'avais aucune solution au problème. Mon cerveau autrefois si fier, tel un chien stupide, courait

après sa propre queue et n'attrapait que de l'air.

Je sentais le Passager noir s'agiter en gémissant et se démener pour s'extraire du siège arrière afin de prendre le volant, mais la figure de Doakes surgissait, menaçante, derrière son pare-brise, et je n'avais d'autre choix que de mettre pied à terre et d'attraper une énième cannette de bière. J'avais travaillé trop dur et trop longtemps pour construire ma petite vie parfaite, je n'allais pas tout gâcher à présent. Le Passager et moi pouvions attendre un peu plus. Harry m'avait appris la discipline ; j'allais devoir

être strict avec moi-même jusqu'à ce qu'arrivent des jours meilleurs.

---

— Être patient, m'avait dit Harry. Il s'interrompit pour tousser dans un kleenex. La patience est plus importante que l'intelligence, Dex. Tu es déjà intelligent.

— Merci, répondis-je. Et je voulais être poli, vraiment, parce que je ne me sentais pas du tout à l'aise, assis là dans la chambre d'hôpital de Harry. L'odeur des médicaments, du désinfectant et de l'urine, mêlée à l'atmosphère de



chagrin contenu et de mort clinique, me donnait envie d'être n'importe où sauf là. Bien entendu, le monstre en herbe que j'étais ne se demandait pas s'il n'en allait pas de même pour Harry.

— Dans ton cas, il faudra être plus patient encore, parce que tu t'imagineras que tu es suffisamment malin pour t'en tirer comme ça, poursuivit-il. C'est faux. Personne n'est jamais assez malin. Il se tut pour tousser à nouveau, et cette fois ce fut plus long et sembla venir de plus loin. Voir Harry dans cet état – mon superflic de père adoptif, l'indestructible Harry –, le

voir trembler, devenir violet et larmoyer sous l'effort était presque trop pour moi. Je dus détourner le regard. Lorsque je baissai les yeux vers lui un moment plus tard, Harry me regardait à nouveau.

— Je te connais, Dexter. Mieux que tu ne te connais toi-même, reprit-il, et jusque-là je voulais bien le croire. Mais il ajouta : Au fond, tu es quelqu'un de bien.

— Ce n'est pas vrai, répliquai-je, pensant à ces actes sublimes que je n'avais pas encore été autorisé à commettre ; le seul fait de les imaginer excluait toute possibilité d'appartenance à la catégorie des

gens bien. Sans compter que la plupart des autres choupinets boutonneux aux hormones en furie, qui étaient en général considérés comme de bons gars, entretenaient autant de ressemblance avec moi que des orangs-outans. Mais Harry ne voulait rien savoir.

— Si, je t'assure. Et tu dois me croire. Tu as bon coeur, en fait, Dex..., dit-il. Et sur ces paroles il fut pris d'une quinte de toux absolument épique. Elle me sembla durer plusieurs minutes, puis il laissa aller faiblement sa tête contre son oreiller. Il ferma les yeux quelques instants, mais lorsqu'il les

rouvrit c'était à nouveau les yeux bleu acier de Harry, plus vifs que jamais dans la pâleur verdâtre de son visage de mourant.

— Sois patient, dit-il, et il réussit à prononcer ces mots avec vigueur, malgré la terrible souffrance et la faiblesse qu'il devait éprouver. Tu as encore beaucoup à apprendre, et moi je n'en ai plus pour très longtemps, Dexter.

— Oui, je sais, répondis-je. Il ferma les yeux.

— C'est exactement ce que je cherche à t'expliquer, dit-il. Tu es censé dire : Non, ne t'inquiète pas,

tu as encore plein de temps devant toi.

— Mais ce n'est pas vrai, rétorquai-je, ne sachant trop où il voulait en venir.

— Tu as raison. Mais les gens font semblant. Pour que je me sente mieux.

— Et ça te fait te sentir mieux ?

— Non, répondit-il en rouvrant les yeux. Mais tu ne peux pas recourir à la logique concernant le comportement des hommes. Tu dois être patient, observer et apprendre. Sinon, tu te planteras. Tu te feras prendre et... La moitié de mon héritage. Il ferma les yeux de

nouveau, et je perçus l'effort dans sa voix. Ta soeur sera un bon flic. Toi... Il sourit lentement, d'un air un peu triste. Tu seras autre chose. La vraie justice. Mais seulement si tu es patient. Si la chance n'est pas de ton côté, Dexter, attends qu'elle le soit.

Tous ces conseils étaient véritablement accablants pour un apprenti monstre de dix-sept ans. Je ne souhaitais rien d'autre que de passer à l'Acte, quoi de plus simple ? Aller danser au clair de lune avec la lame luisante qui volait dans ma main – un acte si aisé, si naturel, si doux – afin d'en finir

avec toute cette absurdité et d'en venir au vif du sujet. Mais je ne pouvais pas. Harry rendait les choses compliquées.

— Je ne sais pas ce que je ferai quand tu seras mort, dis-je.

— Tu te débrouilleras très bien.

— Il y a tellement de choses à se rappeler.

Harry tendit une main et appuya sur la sonnette qui pendait au bout d'un cordon près de son lit.

— Tu t'en souviendras, dit-il. Il lâcha le cordon, qui retomba mollement sur le côté du lit, semblant lui avoir arraché ses dernières forces. Tu t'en

souviendras. Il ferma les yeux et l'espace d'un instant je me retrouvai seul dans la pièce. Puis l'infirmière entra d'un air affairé avec une seringue et Harry ouvrit un oeil.

— On ne peut pas toujours faire ce qu'on estime devoir faire. Alors quand tu n'as pas le choix, tu attends, poursuivit-il, tout en tendant son bras à l'infirmière. Quelle que soit... la pression... que tu puisses ressentir.

Je le regardai, allongé là, supportant la piqûre sans broncher et n'ignorant pas que le soulagement qu'elle apportait serait



temporaire, que sa fin était proche, qu'il n'y pouvait rien changer, et je savais qu'il n'avait pas peur, qu'il subirait cette épreuve comme il le devait, de la même façon qu'il avait toujours tout fait dans sa vie. Et je savais aussi que Harry me comprenait. Personne d'autre ne m'avait jamais compris, et personne d'autre ne me comprendrait jamais, pour le reste des temps. Il n'y avait que Harry.

Ma seule raison d'avoir parfois souhaité être un être humain, c'était de lui ressembler davantage.

# CHAPITRE XI

Alors je fus patient. Ce n'était pas facile, mais c'était ce qu'aurait voulu Harry. Je devais laisser tranquille le ressort en acier luisant, tendu et prêt à l'action, et attendre

en silence, guetter, retenir la douce et tiède détente dans sa boîte froide bien close jusqu'à ce que ce soit le moment parfait « façon Harry » pour la laisser filer et virevolter dans la nuit. Tôt ou tard une ouverture apparaîtrait et nous pourrions nous faufiler dehors et entamer nos cabrioles. Tôt ou tard je découvrirais une manière de faire tiquer Doakes.

J'attendis.

Certaines personnes, bien sûr, trouvent l'attente plus difficile à supporter que d'autres, et à peine quelques jours plus tard, un samedi matin, mon téléphone se mit à

sonner.

— Nom de Dieu ! s'écria Deborah sans préambule. J'étais presque soulagé d'entendre qu'elle avait retrouvé son bon vieux mauvais caractère.

— Bien, merci, et toi ? répondis-je.

— Kyle me fait tourner en bourrique, enchaîna-t-elle. Il me dit qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre, mais il ne veut pas m'expliquer ce qu'on attend. Il disparaît pendant dix ou douze heures d'affilée et refuse de me dire où il va. Puis on continue à attendre. Je suis tellement fatiguée

d'attendre que j'en ai mal aux dents.

— La patience est une vertu, déclarai-je.

— M'en fous de la vertu, rétorqua-t-elle. Et j'en ai ras-le-bol du petit sourire condescendant de Kyle dès que je lui demande comment on peut attraper ce type.

— Ma pauvre Deb, je ne sais pas ce que je peux faire à part t'offrir ma compassion. Je suis désolé pour toi.

— Je crois que tu peux beaucoup plus que ça.

Je soupirai bruyamment, afin d'en faire profiter Deborah. Les soupirs passent très bien au

téléphone.

— C'est l'inconvénient d'avoir une réputation de tireur d'élite, Deb. Tout le monde croit que je peux abattre l'ennemi du premier coup, et à chaque fois.

— Oui, c'est ce que je crois, répondit-elle.

— Ta confiance en moi me réchauffe le coeur, Deborah, mais je ne comprends absolument rien au genre d'aventure auquel nous sommes confrontés cette fois. Elle me laisse totalement froid.

— Il faut que je trouve ce type, Dexter. Je veux mettre le nez de Kyle dans son caca.

— Je croyais qu'il te plaisait.  
Elle émit un grognement.

— Bon Dieu, Dexter. Tu n'y connais vraiment rien aux femmes ! Bien sûr qu'il me plaît. C'est justement pour ça que je veux lui mettre le nez dedans.

— Ah, bon, tout s'éclaire !

Elle se tut quelques secondes puis, d'un ton ingénu, reprit :

— Kyle m'a appris plusieurs petites choses intéressantes à propos de Doakes.

Je sentis mon ami aux dents acérées s'étirer légèrement au fond de moi et se mettre à ronronner.

— Tu deviens très subtile tout à

coup, Deborah. Tu n'avais qu'à me demander.

— C'est ce que j'ai fait, et tout ce que tu as trouvé à me dire c'est que tu ne pouvais pas m'aider, rétorqua-t-elle, soudain redevenue elle-même, cette chère Deb si directe. Bon, alors. Qu'est-ce t'as pour moi ?

— Rien pour l'instant, répondis-je.

— Merde, lâcha-t-elle.

— Mais je pourrais peut-être trouver quelque chose.

— Pour quand ?

Je dois avouer que j'étais un peu contrarié par l'attitude que Kyle



avait eue envers moi. Qu'avait-il dit ? Que je serais dans la merde, et quelqu'un allait tirer la chasse d'eau. Non, mais sans rire, qui avait écrit son dialogue ? Et cet accès de subtilité de la part de Deborah, un domaine qui m'était traditionnellement réservé, n'arrangeait pas les choses. Alors je n'aurais pas dû lui faire ce plaisir, mais je répondis :

— Disons pour le déjeuner. Je devrais avoir trouvé quelque chose d'ici une heure. On n'a qu'à se rejoindre au Baileen, puisque c'est Kyle qui invite.

— Ça, je dois voir, dit-elle avant

d'ajouter : les infos sur Doakes... Tu ne seras pas déçu. Puis elle raccrocha.

*Tiens, tiens*, pensai-je. Soudain l'idée de devoir travailler un peu un samedi matin ne me dérangerait pas du tout. Car la seule autre possibilité était d'aller traîner chez Rita et de regarder la mousse croître sur le sergent Doakes. Alors que si je trouvais quelque chose pour Deb, j'allais peut-être avoir enfin un début de solution. Il suffisait de me montrer aussi malin que j'étais censé l'être.

Mais par où commencer ? J'avais très peu d'éléments sur

lesquels me baser, puisque Kyle avait fermé la scène du crime à tout le département avant même, pour ainsi dire, qu'on ait eu le temps de chercher des empreintes. Il m'était souvent arrivé, par le passé, de gagner des bons points auprès de mes collègues de la police en les aidant à démasquer les êtres tordus et pervers qui ne vivent que pour tuer. Mais c'était parce que je les comprenais, étant moi-même l'un d'entre eux. Cette fois, impossible de compter sur le Passager noir pour me donner des indices : il avait été forcé de sombrer dans un sommeil difficile, le pauvre. Je ne

pouvais me fier qu'à mon seul bon sens inné, qui pour l'instant demeurait lui aussi très discret, à mon grand désarroi.

Peut-être qu'en donnant du carburant à mon cerveau, je le ferais passer à la vitesse supérieure. Je me rendis à la cuisine et mangeai une banane. Elle était délicieuse, mais bizarrement elle ne déclencha aucune étincelle.

Je mis la peau dans la poubelle et lançai un coup d'oeil à l'horloge. Eh bien, mon cher, voilà cinq bonnes minutes qui viennent de s'écouler. Parfait. Et tu as déjà réussi à déterminer que tu es

incapable de trouver quoi que ce soit. Bravo, Dexter.

J'avais réellement très peu d'indications pour engager mes recherches. De fait, tout ce dont je disposais, c'était la victime et la maison. J'étais à peu près certain que la victime n'aurait pas grand-chose à nous apprendre, même à supposer qu'on lui rende sa langue ; il ne restait donc que la maison.

C'était étrange de laisser une maison en plan comme ça. Mais c'est bien ce qu'il avait fait, sans personne sur ses talons pour le forcer à battre en retraite précipitamment – ce qui signifiait

qu'il avait agi de façon délibérée, que c'était programmé.

Cela impliquait qu'il avait un autre endroit où aller. Vraisemblablement dans la région de Miami, puisque Kyle l'y cherchait. C'était donc un point de départ, et j'y avais pensé tout seul. Quelle joie de te revoir parmi nous, Monsieur le Cerveau.

Les propriétés immobilières laissent en général des empreintes bien visibles, même lorsqu'on s'efforce de les couvrir. Au bout d'un quart d'heure de recherches sur mon ordinateur, j'avais trouvé quelque chose : pas une empreinte

à proprement parler, mais une trace qui laissait deviner la forme des orteils.

La maison de NW 4th Street avait été intégralement payée, et aucune taxe n'était due, un arrangement judiciaire pour quelqu'un qui devait absolument tenir à préserver sa vie privée. La maison avait été réglée en espèces en un seul paiement, un transfert par télégramme d'une banque au Guatemala. Ce détail me surprit : la piste commençait au Salvador et se perdait dans les méandres obscurs d'une mystérieuse agence gouvernementale à Washington ;

pourquoi ce détour par le Guatemala ? Mais une étude rapide du blanchiment d'argent sur Internet m'indiqua que cela se tenait. Apparemment la Suisse et les îles Caïmans n'étaient plus à la mode ; si l'on désirait effectuer de discrètes opérations financières dans le monde hispanophone, le Guatemala faisait actuellement fureur.

J'en vins bien sûr à me demander quel était le capital du Docteur Démembrement, et comment il l'avait acquis. Mais c'était une question qui pour l'instant ne menait nulle part. Je



devais partir du principe qu'il avait suffisamment d'argent pour acheter une nouvelle maison quand il en aurait terminé avec la première, et sans doute dans le même ordre de prix.

Bon, très bien. Je retournai à ma base de données recensant les propriétés immobilières du comté de Dade et cherchai d'autres maisons qui auraient récemment été achetées de la même façon, par l'intermédiaire de la même banque. J'en trouvai sept : quatre d'entre elles avaient coûté plus d'un million de dollars, ce qui me parut un peu excessif pour des maisons jetables.

Leurs sinistres acquéreurs devaient être de simples magnats de la drogue ou des P.D.G. de grosses firmes, en cavale.

Il restait donc trois propriétés sur ma liste. L'une d'elles se trouvait à Liberty City, un quartier déshérité de Miami dont la population était majoritairement noire. Mais après un examen plus approfondi, je m'aperçus qu'il s'agissait d'un immeuble.

Des deux maisons restantes, l'une était située à Homestead, à proximité de l'énorme montagne que constituait la décharge publique, connue dans la région

sous le nom de Mount Trashmore. La seconde se trouvait également à l'extrémité sud de la ville, non loin de Quail Roost Road.

Deux maisons : j'étais prêt à parier que dans l'une d'elles quelqu'un venait d'emménager et s'adonnait à des activités qui risquaient de surprendre les dames du quartier venues lui souhaiter la bienvenue. Aucune certitude, bien sûr, mais cela semblait fort vraisemblable et, de toute manière, c'était l'heure d'aller déjeuner.

Le Baileen est un restaurant très cher que je ne me serais pas offert avec mes modestes moyens.

Ses murs lambrissés de chêne lui confèrent une élégance qui vous fait éprouver le besoin de porter une cravate et des demi-guêtres. C'est également l'un des endroits de Miami où l'on jouit de la meilleure vue sur la baie de Biscayne et, si la chance vous sourit, quelques tables permettent d'en profiter.

De deux choses l'une, soit Kyle avait de la chance, soit son charme avait opéré sur le maître d'hôtel, parce qu'il était installé à l'une de ces tables en compagnie de Deborah, devant une bouteille d'eau minérale et une assiette de ce qui semblait être des croquettes de

crabe. J'en pris une et mordis dedans tout en me glissant dans le fauteuil en face de Kyle.

— Miam, fis-je. Voilà où doivent aller les bons crabes quand ils meurent.

— Debbie me dit que tu as quelque chose pour nous, répliqua Kyle.

Je lançai un regard à ma soeur, que l'on avait toujours appelée Deborah ou Deb, mais certainement pas Debbie. Elle ne broncha pas, cependant, paraissant disposée à accepter cette prodigieuse marque de familiarité, aussi je tournai de nouveau mon attention vers Kyle. Il

portait ses lunettes de grande marque, et sa bague ridicule scintilla lorsqu'il passa négligemment la main dans ses cheveux.

— J'espère que c'est quelque chose, répondis-je. Mais j'aimerais, si possible, que personne ne tire la chasse d'eau.

Kyle me regarda pendant un long moment, puis il secoua la tête et un sourire vint presque à regret relever un coin de sa bouche.

— D'accord, dit-il. Tu m'as eu. Mais tu serais surpris de savoir à quel point ce genre de phrase est efficace.

— Je serais sidéré, c'est certain, répondis-je. Je lui tendis la feuille que j'avais imprimée.

— Pendant que je retiens mon souffle, tu voudras peut-être jeter un coup d'oeil à ça.

Kyle fronça les sourcils et déplia le papier.

— C'est quoi ? demanda-t-il.

Deborah se pencha en avant avec une expression avide, comme le bon limier qu'elle était.

— Tu as trouvé quelque chose ! J'en étais sûre, s'exclama-t-elle.

— C'est juste deux adresses, remarqua Kyle.

— L'une d'elles pourrait très

bien s'avérer être la cachette d'un médecin pas très orthodoxe ayant séjourné en Amérique centrale, dis-je. Et je lui expliquai comment je m'y étais pris. Je dois préciser, à son crédit, qu'il eut l'air impressionné, en dépit des lunettes de soleil.

— J'aurais dû y penser, dit-il. C'est bien. Il hocha la tête et donna une chiquenaude à la feuille de papier. Suivez l'argent. Ça marche à tous les coups.

— Bien sûr, je n'ai aucune preuve, dis-je.

— Eh bien, je suis prêt à parier, répondit-il. Je crois que tu as trouvé



le Docteur Danco.

Je regardai Deborah ; elle secoua la tête, alors je me tournai de nouveau vers les lunettes de soleil.

— C'est un nom intéressant. C'est polonais ?

Chutsky s'éclaircit la voix et dirigea son regard au loin vers la mer.

— Ce n'est pas de votre génération, je suppose. Il y avait une réclame à l'époque qui disait : « Danco et sa machine à légumes. Elle coupe en cubes, elle coupe en rondelles... » Il braqua de nouveau ses lunettes noires sur moi. C'est le

surnom qu'on lui avait donné. Docteur Danco. Il produisait des légumes hachés menus. C'est le genre de plaisanterie qu'on aime quand on est loin de chez soi et qu'on est confronté à l'horreur, expliqua-t-il.

— Sauf que maintenant ça a lieu tout près de chez soi, constatai-je. Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— C'est une longue histoire, répondit Kyle.

— Ça veut dire qu'il ne veut pas t'en parler, intervint Deborah.

— Dans ce cas, je vais prendre une autre croquette de crabe, dis-je. Je me penchai et pris la dernière.

Elles n'étaient vraiment pas mauvaises.

— Allons, Chutsky, dit Deborah. Il y a de fortes chances qu'on sache où se trouve ce type. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Il posa une main sur la sienne et sourit.

— Je vais déjeuner, répliqua-t-il. Et de son autre main il attrapa le menu.

Deborah considéra son profil pendant une minute. Puis elle retira sa main.

— Merde, lâcha-t-elle.

De fait, la cuisine était excellente, et Chutsky fit son

possible pour être sociable, voire aimable, comme s'il avait décidé que quand on ne peut pas dire la vérité, autant jouer les charmeurs. Je ne pouvais pas vraiment le lui reprocher, étant donné que j'ai en général recours à la même tactique, mais Deborah n'avait pas l'air très heureuse. Elle boudait et chipotait en mangeant pendant que Kyle racontait des blagues et me demandait si je me réjouissais que les Dolphins soient susceptibles d'aller en finale cette année. Les Dolphins pouvaient gagner le prix Nobel de littérature, je m'en fichais complètement, mais l'être humain

artificiel bien programmé que j'étais avait plusieurs réponses en stock fort convaincantes sur le sujet, qui du reste semblèrent satisfaire Chutsky, et il entretint la conversation le plus aimablement du monde.

Nous prîmes même un dessert, ce qui me parut pousser un peu loin le stratagème « Faisons-les manger pour les occuper », surtout dans la mesure où ni Deborah ni moi n'étions dupes. Mais on se régala vraiment, alors je serais passé pour un barbare si je m'étais plaint.

Bien sûr, Deborah s'était appliquée toute sa vie à se

comporter en barbare alors, lorsque le serveur posa un énorme truc en chocolat devant Chutsky, que celui-ci se tourna vers Deb avec deux fourchettes et dit :

— Eh bien..., elle saisit l'occasion pour lancer une cuillère au beau milieu de la table.

— Non, lui dit-elle. Je ne veux pas un autre café, ni une putain de pièce montée au chocolat. Je veux une réponse, bordel. Quand est-ce qu'on va aller chercher ce type ?

Il la regarda avec une expression de légère surprise, voire avec une certaine tendresse, comme si les gens dans son genre

trouvaient à la fois utiles et charmantes les femmes qui lançaient les couverts. Mais il devait tout de même penser qu'elle n'avait pas très bien choisi son moment parce qu'il répondit :

— Je peux finir mon dessert d'abord ?

# CHAPITRE XII

Deborah prit le volant et nous filâmes vers le sud le long de Dixie Highway. Oui, j'ai bien dit « nous ». À mon grand étonnement, j'étais devenu un membre précieux de la



Coalition pour la Justice, et l'on m'informa que j'avais l'honneur de pouvoir exposer au danger mon irremplaçable personne. J'étais loin de me réjouir, mais un petit incident vint presque me faire oublier cette légère contrariété.

Comme nous attendions devant le restaurant que l'employé nous rapporte la voiture de Deborah, Chutsky marmonna soudain entre ses dents :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Et il s'éloigna d'un pas nonchalant. Je le suivis des yeux tandis qu'il se dirigeait vers la route et s'approchait d'une Taurus

bordeaux, négligemment garée à côté d'un palmier. Deb me foudroya du regard comme si c'était de ma faute, et nous regardâmes tous les deux Chutsky taper à la fenêtre du conducteur, qui s'abaissa pour révéler, bien sûr, l'indéfectible sergent Doakes. Chutsky prit appui contre la voiture et dit quelques mots à Doakes, qui lança un coup d'oeil dans ma direction, secoua la tête, puis remonta sa vitre et s'éloigna.

Chutsky ne fit aucune remarque quand il nous rejoignit. Mais il m'adressa tout de même un drôle de regard avant de prendre

place sur le siège avant.

Nous en eûmes pour une vingtaine de minutes avant d'atteindre l'intersection entre Dixie Highway et Quail Roost Drive qui la coupe d'est en ouest, tout près d'un centre commercial. Un peu plus loin, une série de rues étroites mènent à un quartier populaire plutôt tranquille constitué de petites maisons, pour la plupart assez soignées avec, en général, deux voitures garées dans la courte allée devant et plusieurs vélos éparpillés sur la pelouse.

L'une de ces rues faisait un coude vers la gauche et se terminait

par un cul-de-sac, et c'est là, tout au fond de l'impasse, que se trouvait la première maison, une construction en stuc jaune pâle dont le jardin était à l'abandon. Il y avait dans l'allée une vieille camionnette grise cabossée sur laquelle on lisait en caractères rouge foncé : HERMANOS CRUZ — LIMPIADORES. Les Frères Cruz — Service de nettoyage.

Deb roula jusqu'au bout de l'impasse, puis remonta la rue sur une centaine de mètres, jusqu'à une maison devant laquelle une demi-douzaine de voitures étaient garées, sur la chaussée ou la pelouse, et

d'où provenait du rap tonitruant. Elle effectua un demi-tour pour se retrouver face à notre cible et se gara sous un arbre.

— Qu'est-ce que t'en penses ? demanda-t-elle à Chutsky.

Il se contenta de hausser les épaules.

— Mmm, mmm. Possible, répondit-il. On va surveiller un moment. Et ce fut toute l'étendue de notre brillante conversation pendant plus d'une demi-heure. Un peu maigre pour maintenir l'esprit en éveil, et je me surpris à songer à l'étagère dans mon appartement où une petite boîte en bois de rose

renferme un certain nombre de plaquettes en verre, de celles qu'on place sous un microscope. Chaque lamelle contient une seule goutte de sang – du sang parfaitement sec, bien entendu. Je ne pourrais pas avoir cette matière infecte chez moi, sinon. Quarante minuscules fenêtres ouvertes sur mon moi secret. Une goutte pour chacune de mes petites aventures. Il y avait d'abord eu la Première Infirmière, bien des années auparavant, qui tuait ses patients en leur administrant de prudentes overdoses, sous prétexte de soulager leur douleur. Et juste à

côté dans la boîte, le Prof de Technologie qui étranglait des infirmières. Un merveilleux contraste ; j'adore l'ironie.

Tant de souvenirs... Et, tandis que je les contemplais un à un, il me vint le désir impérieux d'en fabriquer un nouveau, le numéro 41, même si le numéro 40, MacGregor, était à peine sec. Mais parce qu'il était lié au prochain projet, et me donnait donc l'impression d'être inachevé, j'étais impatient de me mettre à l'oeuvre. Dès que j'aurai une preuve pour Reiker et que j'aurai trouvé un moyen de...

Je me redressai sur la banquette. Le dessert trop riche avait dû boucher mes artères crâniennes parce que j'avais momentanément oublié mon pacte avec Deborah.

— Deborah ? dis-je.

Elle tourna la tête vers moi, les sourcils légèrement froncés par la concentration.

— Quoi ?

— Ben voilà, on y est, dis-je.

— Sans déconner.

— Non, justement. Je déconne pas du tout ; on est même là grâce à ma prodigieuse activité mentale. J'ai cru comprendre que toi aussi tu



avais quelques petits renseignements pour moi... ?

Elle jeta un coup d'oeil à Chutsky. Il regardait droit devant lui, les lunettes de soleil toujours sur le nez ; elles ne cillèrent pas.

— Bon, d'accord, répondit Deborah. Dans l'armée, Doakes faisait partie des Forces spéciales.

— Je le sais, ça. C'est dans son dossier.

— Ce que tu ne sais pas, mon pote, intervint Kyle, dont seule la bouche remuait, c'est qu'il y a un Côté obscur des Forces spéciales. Doakes était là-dedans. Un infime sourire plissa son visage durant une

seconde ; ce fut si discret et si rapide que je pensai l'avoir imaginé. Quand on a rejoint le Côté obscur, c'est pour toujours. Impossible de revenir en arrière.

Je regardai un moment Chutsky qui restait figé sur son siège, puis je me tournai vers Deb. Elle haussa les épaules.

— Doakes était un bon tireur, commenta-t-elle. L'armée a permis aux types du Salvador de l'embaucher, et il a été chargé de tuer des gens pour eux.

— Une sorte de cow-boy qui louerait ses services, dit Chutsky.

— Ça explique sa personnalité,

remarquai-je, pensant que cela expliquait bien d'autres choses encore, par exemple l'écho qui venait de sa direction lorsque mon Passager Noir poussait ses cris.

— Il faut replacer les faits dans leur contexte, dit Chutsky.

C'était assez sinistre d'entendre cette voix sortir d'un visage si parfaitement immobile et impassible, comme si la voix provenait en fait d'un magnétophone qui aurait été placé dans son corps.

— On pensait qu'on sauvait le monde. On renonçait à nos vies et à tout espoir d'une existence normale

et décente pour la Cause. En fin de compte, on ne faisait que vendre notre âme. Moi, Doakes...

— Et le Docteur Danco, dis-je.

— Et le Docteur Danco.

Chutsky soupira et finit enfin par bouger, se tournant quelques secondes vers Deborah puis regardant de nouveau droit devant lui. Il secoua la tête, et ce fut un mouvement si ample et si théâtral, après ces longues minutes d'immobilité, que j'eus presque envie d'applaudir.

— Le Docteur Danco était un idéaliste au début, comme nous tous. Il avait découvert à l'école de

médecine que quelque chose manquait en lui et qu'il pouvait faire du mal aux gens sans ressentir aucune empathie. Absolument aucune. C'est beaucoup plus rare qu'on ne croit.

— Oh, je n'en doute pas une seconde, répondis-je. Et Deb me lança un regard noir.

— Danco adorait son pays, poursuivit Chutsky. Alors il a rallié le Côté obscur lui aussi. A dessein, afin d'exercer son talent, qui s'est merveilleusement épanoui au Salvador... Il prenait la personne qu'on lui livrait et puis... Il s'interrompit, prit une profonde

inspiration puis expira l'air lentement. Merde. Vous avez vu ce qu'il fait.

— Très original, dis-je. Très créatif.

Chutsky eut un petit rire rauque dépourvu d'humour.

— Créatif. Ouais. On peut dire ça. Il remua lentement la tête de droite à gauche. Ça ne le dérangeait pas de faire ces trucs, et au Salvador il s'est même mis à vraiment y prendre goût. Il assistait aux interrogatoires et posait des questions personnelles. Ensuite quand il commençait à... Il appelait la personne par son prénom,

comme s'il se prenait pour un dentiste ou je ne sais quoi, et disait : « Essayons le numéro cinq », ou le sept, et cetera. Comme s'il y avait tout un tas de combinaisons différentes.

— Quel genre de combinaison ? demandai-je. J'estimais que c'était une question tout à fait naturelle, témoignant un intérêt poli et venant alimenter la conversation. Mais Chutsky se retourna dans son siège et me regarda comme si j'étais une immondice dont seul un flacon entier de nettoyant ménager pourrait venir à bout.

— Tu trouves ça drôle, dit-il.

— Non, mais je sens que ça va l'être.

Il me dévisagea pendant ce qui me parut une éternité ; puis il se contenta de secouer la tête et de reprendre sa position.

— Je ne sais pas quel genre de combinaison, mon pote. J'ai jamais demandé. Désolé. J'imagine que c'était lié à ce qu'il coupait en premier. Une espèce de jeu pour se distraire. Et il leur parlait, les appelait par leur nom, leur montrait ce qu'il faisait. Chutsky fut parcouru d'un frisson. D'une certaine manière, ça rendait les choses pires. Vous auriez dû voir



l'effet produit sur l'autre camp.

— Et l'effet produit sur toi ?  
demanda Deborah.

Il laissa son menton tomber sur sa poitrine, puis se redressa.

— Oui, aussi, dit-il. Enfin, bref, la situation finit par changer au pays, la politique, au sein du Pentagone. Un nouveau régime et tout ça ; ils ne voulaient plus être impliqués là-dedans. Alors la rumeur circula en douce que le Docteur Danco pourrait nous valoir un début de compromis politique avec l'autre camp si on le leur livrait.

— Vous avez vendu votre

homme pour qu'il se fasse tuer ?  
demandai-je.

Pas très honnête comme  
procédé ; c'est vrai, mon sens moral  
n'est peut-être pas très développé,  
mais au moins je respecte les  
règles.

Kyle resta silencieux pendant  
de longues secondes.

— Je t'ai dit qu'on avait vendu  
notre âme, mon pote, répondit-il au  
bout d'un moment. Il sourit à  
nouveau, un peu plus longuement  
cette fois. Ouais, on lui a tendu un  
piège et ils l'ont embarqué.

— Mais il n'est pas mort,  
intervint Deborah, toujours très

pragmatique.

— On s'est fait baiser, répondit Chutsky. Les Cubains l'ont pris.

— Quels Cubains ? s'étonna Deborah. Tu as dit le Salvador.

— A l'époque, à chaque fois qu'il y avait des troubles dans un pays d'Amérique latine, les Cubains rappliquaient. Ils soutenaient un camp, nous l'autre. Et ils voulaient notre docteur. Je vous ai dit, il était spécial. Alors ils l'ont pris et ils ont essayé de le convertir. Ils l'ont envoyé à l'île des Pins.

— C'est un lieu de villégiature ? demandai-je.

Chutsky émit un rire bref

semblable à un grognement.

— Oui, le dernier, peut-être. L'île des Pins est l'une des prisons les plus dures au monde. Le Docteur Danco y a passé des moments très privilégiés. Ils lui ont fait savoir que son propre camp l'avait trahi, et ils lui en ont fait vraiment baver. Quelques années plus tard, l'un de nos hommes se fait prendre et se retrouve comme ça : plus de bras ni de jambes, la totale. Danco travaille pour eux. Et maintenant... Il haussa les épaules. Soit ils l'ont libéré, soit il s'est fait la malle. Peu importe d'ailleurs. Il connaît les noms de ceux qui l'ont

vendu ; il a une liste.

— Tu es sur la liste ? demanda Deborah.

— Peut-être, répondit Chutsky.

— Et Doakes ? demandai-je. Moi aussi, je peux me montrer pragmatique.

— Peut-être, répéta-t-il, ce qui ne m'avancait guère. Toute cette histoire concernant Danco était fort intéressante, mais j'étais là pour une raison très précise.

— Bref, conclut Chutsky. Voilà à qui nous avons affaire.

Personne ne sembla avoir grand-chose à ajouter, pas même moi. Je tournai dans tous les sens

ces nouvelles informations, cherchant un moyen de me défaire du parasite Doakes. Je dois admettre que je ne voyais rien pour le moment, ce qui était assez mortifiant. Mais j'avais tout de même acquis une meilleure compréhension de ce cher Docteur Danco. Alors comme ça, lui aussi était vide à l'intérieur ? Un loup déguisé en mouton. Et lui aussi avait trouvé un moyen d'utiliser son talent pour la bonne cause – tout comme ce cher vieux Dexter. Mais, à présent, il s'écartait du droit chemin et commençait à ressembler à n'importe quel prédateur, malgré

l'orientation troublante que prenait sa technique.

Et bizarrement, avec cette observation, une autre pensée s'immisça à nouveau dans le chaudron bouillonnant du cerveau sombre de Dexter. M'étant d'abord apparue comme une lubie, elle me semblait, désormais, être une excellente idée. Pourquoi ne pas trouver le Docteur Danco moi-même, et exécuter une petite danse avec lui ? C'était un prédateur qui avait mal tourné, comme tous les autres sur ma liste. Personne, pas même Doakes, ne pourrait jamais objecter à sa disparition. Si jusqu'ici

j'avais juste eu l'envie passagère de trouver le docteur, à présent je ressentais une urgence qui chassait ma frustration à propos de Reiker. Alors comme ça, il était comme moi ? C'est ce qu'on allait voir. Un frisson parcourut ma colonne vertébrale et hérissa tous mes poils. Je m'aperçus que j'étais vraiment impatient de rencontrer le docteur et de débattre en profondeur de son travail avec lui.

J'entendis au loin le premier roulement du tonnerre, annonçant l'orage de l'après-midi.

— Merde, dit Chutsky. Il va pleuvoir ?



— Comme tous les jours à cette heure-ci, répondis-je.

— Ça ne va pas du tout. Il faut qu'on fasse quelque chose avant qu'il pleuve. C'est toi qui t'y colle, Dexter.

— Moi ? m'exclamai-je, tiré de ma méditation sur ces méthodes médicales malséantes. J'avais bien voulu les accompagner, mais je ne m'attendais pas du tout à devoir intervenir moi-même. C'est vrai, quoi, nos deux guerriers endurcis allaient rester tranquillement planqués dans la voiture, pendant qu'on envoyait le Délicat et Douillet Dexter au-devant du danger. Où

était la logique ?

— Oui, toi, répliqua Chutsky. Il faut que je reste par là pour voir ce qui se passe. Si c'est lui, je pourrai plus facilement le descendre. Et Debbie... Il lui adressa un sourire, bien qu'elle eût l'air de le regarder d'un air furieux. Debbie ressemble trop à un flic. Elle a une démarche de flic, un regard de flic, et elle serait capable de sortir son carnet pour lui mettre un P.V Il la reconnaîtrait à un kilomètre. Donc c'est toi, Dexter.

— C'est moi qui quoi ? demandai-je. Et j'avoue que je ressentais une vive indignation.

— Marche simplement jusqu'à la maison, fais le tour du cul-de-sac et reviens. Ouvre bien les yeux et les oreilles, mais reste discret.

— Je suis la discrétion incarnée, dis-je.

— Super. Ça devrait être de la tarte alors.

Je voyais bien que ni la logique ni mon irritation parfaitement justifiée n'y changeraient rien, aussi j'ouvris la portière et sortis, mais je ne pus résister à décocher la flèche du Parthe. Je me penchai par la fenêtre ouverte de Deborah et lançai :

— J'espère survivre pour

pouvoir regretter ce moment.

Et très obligeamment, le tonnerre se remit à gronder à cet instant, plus près cette fois.

Je marchai sans me presser vers la maison en suivant le trottoir. Il y avait des feuilles par terre, quelques briquettes de jus de fruit écrasées, les vestiges sans doute du goûter d'un enfant. A mon approche un chat détala en direction d'une pelouse puis s'installa subitement sur l'herbe pour se lécher les pattes et m'observer à bonne distance.

A l'intérieur de la maison devant laquelle toutes les voitures étaient garées, la musique changea

et quelqu'un cria : « Youhou ! »  
J'étais content de savoir qu'au moins il y avait des gens qui s'amusaient pendant que je marchais au-devant de la mort.

Je tournai à gauche et longuai le virage du cul-de-sac. Je lançai un regard vers la maison à la camionnette, fier de mon attitude parfaitement discrète. La pelouse n'était pas entretenue, et il y avait plusieurs journaux détremvés dans l'allée. Je ne vis aucun amoncellement de morceaux de corps, et personne ne se précipita dehors pour me tuer. Mais en passant, j'entendis une télé

brailer : un jeu télévisé en espagnol. Une voix d'homme s'éleva par-dessus celle, hystérique, de la présentatrice, et il y eut un bruit de vaisselle. Et tandis que le vent apportait les premières grosses gouttes de pluie, il me fit parvenir une odeur d'ammoniaque en provenance de la maison.

Je finis de longer l'impasse, puis repartis en direction de la voiture. D'autres gouttes de pluie vinrent s'écraser au sol, et le tonnerre gronda à nouveau, mais on n'avait pas encore droit à l'averse. Je remontai dans la voiture.

— Rien de terriblement

alarmant, rapportai-je. La pelouse aurait besoin d'être tondue, et il y a une odeur d'ammoniaque. J'ai entendu des voix à l'intérieur. Soit il parle tout seul, soit ils sont plusieurs.

— De l'ammoniaque, dit Kyle.

— Oui, je crois, répondis-je. Sans doute des produits de nettoyage.

Kyle secoua la tête.

— Les entreprises de nettoyage n'utilisent pas d'ammoniaque ; l'odeur est trop forte. Mais je sais qui en utilise.

— Qui ça ? demanda Deborah. Il lui adressa un grand sourire.

— Je reviens tout de suite, dit-il. Et il sortit de la voiture.

— Kyle ! cria Deborah. Mais il lui fit juste un signe de la main puis marcha d'un pas décidé jusqu'à la maison. Merde, marmotta Deborah tandis qu'il frappait à la porte et se tenait là, les yeux levés vers les nuages sombres de l'orage imminent.

La porte d'entrée s'ouvrit. Un homme apparut, petit et râblé, avec une peau brune, et des cheveux noirs qui lui tombaient sur le front. Chutsky lui dit quelque chose et l'espace d'un instant aucun des deux ne bougea. L'homme lança un



coup d'oeil vers la rue, puis regarda Kyle de nouveau. Celui-ci sortit la main doucement de sa poche et montra quelque chose au type – de l'argent ? L'homme baissa les yeux, regarda de nouveau Chutsky, puis lui fit signe d'entrer. Chutsky pénétra à l'intérieur. La porte se referma aussitôt.

— Merde ! répéta Deborah. Elle se mit à se ronger un ongle, un tic qu'elle n'avait pas eu, autant que je sache, depuis son adolescence. Apparemment il avait bon goût parce que dès qu'il eut sauté elle en attaqua un autre. Elle en était à son troisième lorsque la porte de la

petite maison s'ouvrit de nouveau ; Chutsky en ressortit, souriant et agitant la main en guise d'adieu. La porte se referma derrière lui, et il fut accueilli par des trombes d'eau à l'instant où l'orage finit par éclater. Il courut jusqu'à la voiture en martelant le pavé et s'engouffra à l'intérieur, tout dégoulinant.

— Bon Dieu ! cria-t-il. Je suis complètement trempé !

— C'est quoi cette histoire, bordel de merde ? aboya Deborah.

Chutsky haussa un sourcil en me regardant et repoussa une mèche de cheveux de son front.

— Quel langage châtié elle a,

pas vrai ? dit-il.

— Kyle, nom de Dieu !

— L'ammoniaque, expliqua-t-il.

Ça n'a pas un usage chirurgical, et aucune société de nettoyage ne l'emploierait.

— On le sait déjà, ça, répondit Deborah sèchement. Il sourit.

— Mais l'ammoniaque est utilisé pour fabriquer la méthédrine, dit-il. Et c'est effectivement ce que ces types sont en train de faire.

— Tu viens de te pointer dans une fabrique de méthédrine ? demanda Deb. Qu'est-ce que t'es allé foutre là-dedans ?

Il sourit et sortit un petit sachet de sa poche.

— J'en ai acheté trente grammes, dit-il.

# CHAPITRE XIII

Deborah garda le silence pendant près de dix minutes ; elle conduisait en regardant droit devant elle, les mâchoires serrées. Je voyais les muscles de ses joues

se contracter, ainsi que ses épaules. La connaissant, j'étais sûr qu'elle allait exploser à un moment ou un autre mais, étant donné que j'ignorais comment Deb en proie à l'Amour pouvait réagir, je n'aurais su dire quand précisément. L'objet de ses foudres à venir, Chutsky, était à côté d'elle ; il se taisait lui aussi, mais il avait plutôt l'air content de rester assis là sans rien dire et de regarder le paysage.

Nous étions presque parvenus à la deuxième adresse et déjà bien en vue de Mount Trashmore lorsque Deb finit par éclater.

— Nom de Dieu, c'est illégal !

cria-t-elle, en frappant le volant du plat de la main pour accentuer ses propos.

Chutsky la regarda avec affection.

— Oui, je sais, répondit-il.

— Je suis une fonctionnaire de la police assermentée, bordel ! poursuivit Deborah. Je me suis engagée à lutter contre ce genre de conneries. Et toi !... Elle bredouilla, puis se tut.

— Il fallait que je vérifie, expliqua-t-il calmement. J'ai pensé que c'était la meilleure façon.

— Je devrais te passer les menottes ! cria-t-elle.

— Ce serait amusant, dit-il.

— Espèce de connard !

— T'as raison.

— Ne crois pas que je vais rallier ton putain de Côté obscur !

— Non, répondit-il. Je ne le tolérerais pas, Deborah.

Ces mots lui coupèrent le souffle et elle se tourna pour regarder Chutsky. Il la regarda aussi. Je n'avais encore jamais été témoin d'une conversation silencieuse ; celle-ci valait le détour. Les yeux de Deborah papillonnèrent, considérant tour à tour le côté gauche du visage de Kyle, puis le droit. Il se contentait



de soutenir son regard, calme et impassible. C'était une scène d'une élégance fascinante, mais force me fut de constater que Deb avait apparemment oublié qu'elle était au volant.

— Je suis désolé de vous interrompre, intervins-je. Mais il me semble qu'un camion de bière fonce droit vers nous...

Elle ramena aussitôt sa tête dans l'axe et freina, juste à temps pour nous éviter de finir écrabouillés sous un chargement de bière Miller.

— J'appelle demain les Moeurs et je leur signale cette adresse,

annonça-t-elle.

— D'accord, répondit Chutsky.

— Et tu vas me faire le plaisir de jeter ce sachet. Il eut l'air vaguement surpris.

— Il m'a coûté deux mille dollars, protesta-t-il.

— Tu le jettes quand même, insista-t-elle.

— Bon, d'accord, dit-il. Ils se regardèrent à nouveau, me laissant le soin de guetter d'éventuels camions fatals. Enfin, j'étais rassuré de voir que tout était arrangé et que l'univers avait retrouvé son harmonie, nous permettant ainsi de reprendre notre poursuite de

l'ignoble monstre inhumain de la semaine, avec la certitude que l'amour l'emportera toujours. Ce fut donc une grande satisfaction de rouler tranquillement le long de South Dixie Highway tandis que s'achevait l'orage et, au moment où le soleil perçait les nuages, nous empruntâmes une route qui nous fit traverser un dédale de rues tortueuses jouissant toutes d'une vue fantastique sur le gigantesque tas de débris de Mount Trashmore.

La maison que nous cherchions était située au milieu de ce qui semblait être la dernière rangée

d'habitations avant que la civilisation ne cède le pas au règne des ordures. Elle se trouvait dans le virage d'une rue circulaire et nous passâmes deux fois devant pour être sûrs que c'était la bonne. C'était une modeste maison, peinte en jaune pâle avec des moulures blanches, et le gazon était tondu ras. Il n'y avait aucune voiture dans l'allée ou sous l'auvent, et un panneau "À vendre" sur la pelouse avait été recouvert par un autre qui indiquait "Vendu !" en lettres rouge vif.

— Peut-être qu'il n'a pas encore emménagé, remarqua Deborah.

— Il faut bien qu'il soit quelque part, répondit Chutsky, et on pouvait difficilement réfuter sa logique. Gare-toi. Tu as une tablette à pince et du papier ?

Deborah gara la voiture, en fronçant les sourcils.

— Sous le siège. Je m'en sers pour la paperasse.

— J'en prendrai soin, dit-il, tout en farfouillant sous le siège pour en extraire une tablette en métal à laquelle était fixée une pile de formulaires officiels. Parfait. File-moi un stylo.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-elle, en lui tendant un

stylo-bille blanc coiffé d'un capuchon bleu.

— Personne n'a jamais arrêté un mec muni d'une tablette, commenta Chutsky avec un grand sourire. Et avant que l'un de nous deux ait eu le temps de répondre quoi que ce soit, il était déjà sorti de la voiture et remontait la courte allée, du pas décidé d'un parfait employé de bureau. Il s'arrêta au milieu de l'allée et porta son attention sur ses papiers, tournant une feuille ou deux et lisant quelques lignes avant de relever les yeux vers la maison et de secouer la tête.

— Il a l'air très doué pour ce genre de chose, dis-je à Deborah.

— Il a intérêt, bordel, répliqua-t-elle. Elle se rongea un autre ongle ; je craignais qu'elle soit bientôt à court.

Chutsky continua de remonter l'allée tout en consultant ses feuilles, sans savoir qu'il allait être responsable d'une pénurie d'ongles dans la voiture. Il affichait un air naturel et désinvolte ; de toute évidence il avait beaucoup d'expérience dans la chicane ou le maquignonnage, selon le mot qui convient le mieux pour décrire des méfaits entérinés par la loi. Et voilà

qu'à cause de lui Deborah se rongeaient les ongles après avoir manqué d'emboutir un camion de bière. Peut-être n'avait-il pas une bonne influence sur elle en fin de compte. Mais je devais avouer que j'étais plutôt content qu'elle ait trouvé une nouvelle cible pour sa mauvaise humeur et ses violents coups de poing. Je suis toujours disposé à partager mes ecchymoses avec quelqu'un.

Chutsky s'arrêta devant la porte d'entrée et écrivit quelque chose sur une feuille. Puis, quoiqu'il me fût impossible de voir comment il s'y prit, il ouvrit la serrure et pénétra à



l'intérieur. La porte se referma derrière lui.

— Merde, dit Deborah. Entrée par effraction dans une propriété. Il va me faire détourner un avion bientôt.

— J'ai toujours rêvé de voir La Havane, observai-je avec obligeance.

— Deux minutes, dit-elle sèchement. Après j'appelle du renfort et je vais le chercher.

À en juger par la façon dont sa main s'agitait du côté de la radio, ce fut une minute et cinquante-neuf secondes plus tard que la porte d'entrée s'ouvrit et que Chutsky

réapparut dehors. Il marqua un temps d'arrêt dans l'allée, écrivit quelque chose, puis regagna la voiture.

— Bon, dit-il en se glissant sur le siège avant. On peut rentrer chez nous.

— La maison est vide ? l'interrogea Deborah.

— Complètement, répondit-il. Il n'y a pas une seule serviette ou boîte de conserve qui traîne.

— Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle comme elle démarrait la voiture.

Il secoua la tête.

— Retour au plan A, dit-il.

— Et c'est quoi ton foutu plan A ? demanda-t-elle.

— On attend, répliqua-t-il.



Et donc, malgré un déjeuner délicieux suivi d'une petite virée très originale, nous étions revenus à la case départ. Plusieurs jours passèrent selon la même routine ennuyeuse. Le sergent Doakes ne semblait pas prêt à me lâcher les baskets avant ma complète transformation en un gros plein de bière se confondant avec le canapé, et je ne voyais d'autre solution que

de continuer à jouer à cache-cache ou au pendu avec Cody et Astor, et à exécuter ensuite des baisers d'adieu outranciers avec Rita, à l'intention de mon traqueur.

Puis la sonnerie du téléphone retentit en plein milieu de la nuit. C'était un dimanche, et je devais partir tôt au travail le lendemain matin : je m'étais entendu avec Vince Masuoka, et c'était mon tour d'apporter les doughnuts. Et voilà qu'à présent le téléphone sonnait le plus effrontément du monde comme si je n'avais pas le moindre souci et que les doughnuts se livreraient d'eux-mêmes. Je jetai un

coup d'oeil à mon réveil : 2h38. J'avoue que j'étais d'humeur passablement grincheuse lorsque je décrochai le combiné.

— Laisse-moi tranquille, dis-je d'emblée.

— Dexter. Kyle n'est plus là, m'annonça Deborah. Elle avait l'air exténuée, extrêmement tendue, et semblait ne pas savoir si elle avait envie de tuer quelqu'un ou de pleurer.

Je mis plusieurs secondes à mettre en route mon esprit surpuissant.

— Euh, tu sais, Deb, répondis-je. Un type comme ça, peut-être que

ça vaut mieux pour toi...

— Il a disparu, Dexter. Il n'est plus là. Le... le mec l'a enlevé. Le mec qui a fait ces trucs à l'autre mec, bafouilla-t-elle. Et même si j'avais l'impression d'avoir été catapulté dans un épisode des *Sopranos*, je comprenais parfaitement ce qu'elle voulait dire. L'individu qui avait transformé la Chose sur la Table en une pomme de terre capable de chanter des tyroliennes avait enlevé Kyle, vraisemblablement pour lui faire subir le même traitement.

— Docteur Danco, précisai-je.

— Oui.

— Comment tu sais ?  
demandai-je.

— Il m'avait avertie que c'était possible. Kyle est la seule personne qui sait à quoi ressemble ce type. Il se doutait qu'à peine Danco apprendrait qu'il était dans les parages, il tenterait sa chance. On avait convenu d'un... d'un signal, et... Merde, Dexter, ramène-toi ici. Il faut qu'on le trouve, lança-t-elle avant de raccrocher.

C'est toujours sur moi que ça tombe, n'est-ce pas ? Je ne suis pas quelqu'un de particulièrement gentil, mais bizarrement c'est toujours moi qu'ils viennent

trouver avec leurs problèmes.

*Oh, Dexter, un affreux monstre inhumain a enlevé mon petit ami !*  
Merde, moi aussi j'étais un affreux monstre inhumain. Cela ne me donnait-il pas le droit de me reposer un peu ?

Je soupirai. Apparemment non.

J'espérai que Vince comprendrait pour les doughnuts.



# CHAPITRE XIV

Il me fallait quinze minutes en voiture pour me rendre chez Deborah depuis mon appartement de Coconut Grove. Pour une fois, je ne vis pas le sergent Doakes dans

mon rétroviseur, mais il utilisait peut-être l'un de ces vaisseaux invisibles des Klingon. Quoi qu'il en soit, la circulation était très fluide et je réussis même à avoir le feu vert sur la US1. Deborah habitait une petite maison de Medina Avenue dans Coral Gables, avec des arbres fruitiers laissés à l'abandon devant et un mur de corail qui se dégradait dans un coin. Je remontai doucement la courte allée pour garer ma voiture contre la sienne, et j'avais à peine mis le pied dehors que Deborah ouvrait déjà la porte d'entrée.

— Où étais-tu ? me lança-t-elle.

— Je suis allé à un cours de yoga, puis j'ai fait un saut au centre commercial pour m'acheter des chaussures, répliquai-je.

En réalité, je m'étais vraiment dépêché, arrivant à peine vingt minutes après son coup de fil, et j'étais assez vexé du ton qu'elle prenait.

— Entre, m'ordonna-t-elle, scrutant l'obscurité d'un air inquiet et se cramponnant à la porte comme si elle craignait qu'elle s'envole.

— Oui, votre Altesse, répondis-je et j'entrai.

La modeste demeure de

Deborah était somptueusement décorée dans le style “Je n’ai pas de vie”. Son salon ressemblait à une chambre d’hôtel bon marché qui aurait été occupée par un groupe de rock, et dont on aurait tout pillé à l’exception de la télé et du magnétoscope. Il y avait une chaise et une table près d’une porte-fenêtre qui menait à un patio complètement envahi par les broussailles. Elle avait, cependant, réussi à dénicher une autre chaise quelque part, une chaise pliante à moitié branlante, et elle l’approcha de la table à mon intention. Je fus si touché par cette marque

d'hospitalité que j'allai jusqu'à risquer ma vie en m'asseyant dessus.

— Alors, dis-je. Ça fait combien de temps qu'il a disparu ?

— Merde, répondit-elle. Trois heures et demie à peu près. Je crois. Elle secoua la tête et se laissa tomber sur l'autre chaise. On était censés se retrouver ici, et... il n'est pas venu. Je suis allée à son hôtel ; il n'y était pas.

— Et tu ne penses pas qu'il ait pu simplement aller quelque part ? demandai-je. Et j'en ai un peu honte, mais j'entretenais un certain espoir.

Deborah secoua la tête.

— Son portefeuille et ses clés étaient encore sur la commode. Le type l'a emmené, Dex. Il faut qu'on le trouve avant que... Elle se mordit la lèvre et détourna les yeux.

Je ne voyais pas très bien ce que je pouvais faire pour trouver Kyle. Comme je l'ai déjà dit, le genre d'aventure auquel nous étions confrontés m'était totalement étranger, et j'avais déjà fait preuve d'une grande imagination en songeant à suivre la piste de l'immobilier. Mais puisque Deborah disait "on", je n'avais pas vraiment le choix, semblait-il. Les

liens de famille, et tout ça... Je tentai, néanmoins, de me tirer de ce mauvais pas :

— Excuse-moi si ma question te paraît stupide, Deb, mais tu as signalé sa disparition ?

Elle leva les yeux vers moi et répondit d'un ton hargneux :

— Ouais. J'ai appelé le commissaire Matthews. Il a eu l'air soulagé. Il m'a dit de ne pas me mettre dans tous mes états, comme si j'étais une vieille bonne femme qui a des vapeurs. Elle secoua la tête. Je lui ai demandé d'envoyer un message à toutes les patrouilles, et il m'a répondu : « Pour quoi

faire ? » Elle fit siffler l'air entre ses dents. Pour quoi faire ?... Nom de Dieu, Dexter, je l'aurais étranglé, mais... Elle haussa les épaules.

— Mais il a raison, remarquai-je.

— Ouais. Kyle est le seul qui sache à quoi ressemble le type, poursuivit-elle. On ne sait pas quel véhicule il conduit et on ignore son vrai nom... Merde, Dexter. Tout ce que je sais c'est qu'il a Kyle. Elle respira de façon saccadée. Quoi qu'il en soit, Matthews a appelé l'équipe de Kyle à Washington. Il a dit qu'il ne pouvait rien faire de plus. Elle secoua la tête à nouveau,



l'air très abattue. Ils nous envoient quelqu'un mardi matin.

— Bon, très bien, dis-je avec optimisme. C'est vrai, on sait que ce type travaille très lentement.

— Mardi matin, répéta-t-elle. Deux jours. Par quoi tu crois qu'il commence, Dexter ? Il enlève une jambe d'abord ? Un bras ? Est-ce qu'il enlève les deux en même temps ?

— Non, répondis-je. L'un après l'autre. Elle me lança un regard noir. Quoi ? Ça paraît logique, non ?

— Pas à mes yeux, non. Rien dans toute cette histoire ne me paraît logique.

— Deborah, couper les bras et les jambes n'est pas le but principal de ce type. C'est juste la manière dont il s'y prend.

— Bon sang, Dexter, arrête de me parler en chinois.

— Son but véritable est de détruire totalement ses victimes. De les démolir à l'intérieur comme à l'extérieur, de façon irrémédiable. Il veut les transformer en des espèces de gros ballons musicaux qui ne connaîtront jamais rien d'autre qu'une terreur démente et sans fin. Couper les membres et les lèvres est juste la manière dont il... Quoi ?

— Oh, merde, Dexter, dit

Deborah. Tout son visage se plissa et elle eut une expression que je ne lui avais pas vue depuis la mort de notre mère. Elle se détourna, et ses épaules se mirent à trembler. Cela me mit quelque peu mal à l'aise. C'est-à-dire, je ne ressens aucune émotion, et je sais que Deborah au contraire en éprouve assez souvent ; mais elle n'est pas du style à les montrer, à moins bien sûr qu'on compte l'irritation au nombre des émotions. Et voilà qu'à présent elle émettait des bruits de nez mouillés. Il allait certainement falloir que je lui tapote l'épaule et lui dise : "Allons, allons", ou

d'autres paroles tout aussi profondes et humaines, mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. C'était Deb, ma soeur. Elle saurait forcément que je simulais et...

Et quoi ? Elle n'allait pas me couper les bras et les jambes ! Dans le pire des cas, elle me dirait d'arrêter et redeviendrait ce bon vieux sergent Grincheux. Ce qui serait déjà un grand progrès par rapport à cette pantomime de fleur fanée. Quoi qu'il en soit, c'était manifestement l'une de ces situations qui requièrent une réaction humaine adéquate, et puisque je savais, grâce à mon

étude approfondie de l'espèce, ce que ferait un être humain, je le fis. Je me levai et m'approchai d'elle. Je posai ma main sur son épaule et la lui tapotai gentiment en disant : "Voyons, Deb. Allons, allons." Dit tout haut, ça me semblait encore plus stupide que ce que j'avais imaginé, mais elle vint s'appuyer contre moi en reniflant, alors c'était sans doute la bonne chose à faire en fin de compte.

— Est-ce qu'on peut vraiment tomber amoureux de quelqu'un en une semaine ? me demanda-t-elle.

— Toute une vie ne me suffirait pas, personnellement, répondis-je.

— C'est trop dur, Dexter, dit-elle. Si Kyle se fait tuer, ou transformer en... Oh, mon Dieu, je ne sais pas ce que je ferai. Et elle se laissa aller contre moi à nouveau et se remit à pleurer.

— Allons, allons, répétais-je.

Elle renifla un bon coup, puis se moucha avec une serviette en papier qu'elle avait prise sur la table.

— Tu ne peux pas arrêter de dire ça, s'il te plaît ? protesta-t-elle.

— Je suis désolé, répondis-je. Je ne sais que te dire d'autre.

— Dis-moi ce que ce type fabrique. Dis-moi comment le

trouver.

Je me rassis sur la petite chaise bancale.

— Je ne crois pas que je puisse, Deb. Je ne saisis vraiment pas très bien ce qu'il fait, tu sais.

— Ça, c'est des conneries.

— Non, je suis sérieux. C'est vrai, quoi, à strictement parler il n'a tué personne en fait.

— Dexter, dit-elle, tu comprends plus de trucs sur ce type que Kyle, et lui le connaît. Il faut qu'on le trouve. Il le faut absolument. Elle se mordit la lèvre inférieure, et j'eus peur qu'elle ne recommence à sangloter, auquel cas

je me serais senti totalement impuissant puisqu'elle m'avait déjà demandé de ne pas lui dire "Allons, allons". Mais elle se ressaisit, en bon sergent endurci qu'elle était, et se contenta de se moucher de nouveau.

— Je vais essayer, Deb. Est-ce que je peux partir du principe que toi et Kyle avez fait tout le travail préliminaire ? Vous avez parlé aux témoins, et cetera ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'était pas nécessaire. Kyle savait... Elle s'interrompt en s'apercevant qu'elle parlait au passé, puis poursuivit, l'air



déterminée. Kyle *sait* qui est l'auteur, et il sait qui devrait être la prochaine victime.

— Je te demande pardon. Il sait qui est le prochain ?

Deborah fronça les sourcils.

— Ne prends pas ce ton. D'après Kyle, il y a quatre types à Miami qui sont sur la liste. L'un d'entre eux a disparu ; Kyle pensait qu'il avait déjà été enlevé, mais ça nous laissait un peu de temps pour organiser la surveillance des trois autres.

— Qui sont ces quatre types, Deborah ? Et comment est-ce que Kyle les connaît ?

Elle soupira.

— Kyle ne m'a pas dit leur nom. Mais ils faisaient tous partie d'une même équipe. Au Salvador. Avec ce... Docteur Danco de merde. Alors... Elle écarta les mains, et eut l'air désarmée, une expression nouvelle chez elle. Et même si cela lui donnait un certain charme juvénile, personnellement je ne m'en sentais que plus exploité. L'univers entier se lance dans une folle course, se fourrant dans un pétrin invraisemblable, et après c'est au Distingué Dexter de tout arranger. Ça me semble vraiment injuste, mais que puis-je faire ?

Plus exactement, que pouvais-je faire maintenant ? Je ne voyais pas comment réussir à retrouver Kyle avant qu'il ne soit trop tard. Et je suis à peu près certain de ne pas avoir exprimé ce doute à voix haute, mais Deborah réagit comme si elle avait lu mes pensées. Elle frappa la table de la main et déclara :

— Il faut qu'on le trouve avant qu'il ne commence à découper Kyle. Avant qu'il ne puisse *commencer*, Dexter. Parce que... quoi, je suis censée espérer que Kyle ne perdra qu'un bras avant qu'on le retrouve ? Ou une jambe ? Dans tous les cas, Kyle est... Elle laissa sa phrase en

suspens et se détourna, plongeant les yeux dans l'obscurité de l'autre côté de la fenêtre.

Elle avait raison, bien sûr. J'avais comme l'impression que nous ne pouvions pas faire grand-chose pour récupérer Kyle intact. Parce que même avec beaucoup de chance, je voyais mal comment mon brillant esprit pouvait nous mener à lui avant que le travail ne commence. Et après... combien de temps pourrait tenir Kyle ? Je présumais qu'il devait avoir eu une sorte d'entraînement pour affronter ce genre de situation, et il savait ce qui l'attendait, alors...

Mais, attends une minute. Je fermai les yeux et essayai de réfléchir. Le Docteur Danco saurait que Kyle était un pro. Et comme je l'avais expliqué à Deborah, son objectif était de briser complètement sa victime et de la transformer en une espèce de débris hurlant irréparable. Par conséquent...

Je rouvris les yeux.

— Deb, dis-je. Elle me regarda. Je suis peut-être en mesure de t'offrir un peu d'espoir.

— Vas-y, accouche, rétorqua-t-elle.

— C'est juste une hypothèse,

expliquai-je. Mais je pense que notre Docteur Dément risque de garder Kyle dans un coin pendant quelque temps sans s'occuper de lui.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi il ferait ça ?

— Pour que ça dure plus longtemps, et pour l'affaiblir. Kyle sait ce qui l'attend. Il y est préparé. Mais suppose qu'il soit laissé seul dans le noir, ligoté, pour que son imagination prenne le dessus. Je crois, ajoutai-je comme ma pensée se précisait, qu'il y a peut-être une autre victime avant lui. Le mec qui a disparu. Donc Kyle entend tout :

les scies, les scalpels, les gémissements, les murmures. Il sent même les odeurs. Il sait qu'il va y passer lui aussi, mais il ne sait pas quand. Il sera déjà à moitié fou avant d'avoir perdu un seul ongle de pieds.

— Bon Dieu, dit Deborah. C'est ça, ta version de l'espoir ?

— Absolument. Ça nous laisse un peu plus de temps pour le trouver.

— Bon Dieu, répéta-t-elle.

— Je pourrais me tromper, précisai-je.

Elle regarda de nouveau par la fenêtre.

— Ne te trompe pas, Dex. Pas cette fois, répondit-elle.

Je secouai la tête. Je pressentais un long travail fastidieux ; cela n'allait pas être une partie de rigolade. Je ne voyais que deux façons possibles de commencer, et aucune des deux n'était réalisable avant le lendemain matin. Je cherchai des yeux une horloge. D'après le magnétoscope, il était 12:00. 12:00. 12:00.

— Tu as une horloge ? demandai-je. Deborah fronça les sourcils.

— Pour quoi faire une horloge ?

— Pour savoir l'heure qu'il est.



Elles servent à ça en général.

— Et quelle différence ça fera ?

— Deborah, on a très peu d'éléments qui puissent nous mettre sur la piste. On va devoir recommencer de zéro et faire tout le travail d'enquête habituel que le département a eu ordre de ne pas poursuivre. Par chance, on va pouvoir se servir de ton badge pour aller et venir librement et poser nos questions. Mais on est obligés d'attendre jusqu'à demain matin.

— Merde, répondit-elle. Je déteste attendre.

— Allons, allons, dis-je. Deborah m'adressa un regard

mauvais mais ne souffla mot.

Je n'aimais pas attendre non plus, mais j'avais une telle pratique, depuis quelque temps, que cela me paraissait peut-être plus facile. Quoi qu'il en soit, nous attendîmes, sommeillant chacun sur notre chaise jusqu'à ce que le soleil se lève. Puis, étant donné que j'étais devenu un homme d'intérieur dernièrement, c'est moi qui préparai le café : une tasse après l'autre, puisque la cafetière de Deborah était l'une de ces machines à une seule tasse destinées aux gens qui n'ont pas l'intention de recevoir beaucoup et n'ont, d'ailleurs, pas de

vie sociale. Je ne trouvais rien dans le frigo qui soit susceptible d'être mangé, sauf peut-être par un chien sauvage. Ce fut une grosse déception : Dexter est un garçon bien portant au métabolisme rapide, et la perspective de devoir affronter l'estomac vide une journée qui promettait d'être difficile était loin de me réjouir. Je sais que la famille vient en premier, mais n'est-ce pas censé être juste après le petit-déjeuner ?

Enfin, que voulez-vous ? Le Dévoué Dexter allait se sacrifier une fois de plus. Par simple grandeur d'âme : je ne m'attendais

pas à ce qu'on me remercie. Mais on ne peut déroger à son devoir.

# CHAPITRE XV

Le docteur Mark Spielman était un homme très corpulent, qui ressemblait davantage à un footballeur américain à la retraite qu'à un médecin urgentiste. Mais

c'est lui qui était de service lorsque l'ambulance avait apporté la Chose à l'hôpital Jackson Memorial, et il s'en serait bien passé.

— Si je dois jamais revoir une telle horreur, nous dit-il dans la salle du personnel où nous l'interrogeons, je prends ma retraite et j'élève des teckels. Il secoua la tête. Vous savez comment est le service des urgences de Jackson. C'est l'un des plus fréquentés. On récolte tous les trucs les plus dingues, de l'une des villes les plus tarées du monde. Mais ça... Spielman frappa deux fois du poing sur la table. C'est autre chose, finit-

il.

— Quel est votre pronostic ? lui demanda Deborah, et il se tourna vers elle vivement.

— Vous plaisantez, j'espère ? répliqua-t-il. Il n'y a pas de pronostic, et il n'y en aura pas. Sur le plan physique, on ne peut rien faire d'autre que de maintenir la personne en vie, si on tient à appeler ça comme ça. Sur le plan mental ? Il leva les deux mains en l'air, puis les fit retomber sur la table. Je ne suis pas psy, mais à mon avis il n'a plus rien du tout dans le ciboulot et il n'aura plus jamais un seul moment de lucidité,

plus jamais jamais. Son seul espoir est qu'on lui administre tellement de drogues qu'il ne sache plus qui il est, jusqu'à sa mort. Qu'on devrait tous espérer prochaine, par égard pour lui. Il jeta un coup d'oeil à sa montre, une très belle Rolex. Vous allez en avoir pour longtemps ? Je suis de service, vous savez.

— Avez-vous trouvé des traces de médicaments dans son sang ? demanda Deborah.

Spielman émit un grognement.

— Des traces, vous dites ! Son sang est un véritable cocktail. Je n'ai jamais vu un tel mélange. Tout un tas de substances censées à la



fois le maintenir éveillé et calmer la douleur physique pour que le choc des amputations multiples ne le tue pas.

— Que pouvez-vous nous dire sur la façon dont tout a été découpé ? demandai-je.

— Le type a de l'entraînement, répondit Spielman. Il a eu recours à une technique chirurgicale parfaite. Mais n'importe quelle école de médecine au monde aurait pu la lui enseigner. Il exhala l'air de ses poumons et un léger sourire d'excuse passa sur son visage. Certaines plaies étaient déjà cicatrisées.

— Combien de temps a-t-il fallu d'après vous ? lui demanda Deborah.

Spielman haussa les épaules.

— Entre quatre et six semaines, répondit-il. Il a mis au moins un mois pour démembrer chirurgicalement le type, lentement, une partie après l'autre. Je ne peux rien imaginer de plus horrible.

— Il l'a fait devant un miroir, précisai-je, toujours très obligeant. Pour que la victime puisse voir.

Spielman eut une expression épouvantée.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Il

resta assis sans rien dire durant une minute avant de répéter : Mon Dieu. Puis il secoua la tête et consulta à nouveau sa Rolex. Écoutez, je voudrais pouvoir vous aider, mais c'est tout ce que... Il écarta les mains avant de les laisser retomber sur la table. Je ne pense pas pouvoir ajouter quoi que ce soit d'utile. Mais permettez-moi de vous faire gagner un peu de temps. Ce monsieur, euh... Chesney ?

— Chutsky, corrigea Deborah.

— Oui, c'est ça. Il est passé et m'a conseillé de faire un scanner de la rétine pour obtenir une identification, auprès, euh, d'une

certaine base de données en Virginie. Il haussa un sourcil et pinça les lèvres. Bref. J'ai reçu un fax hier me transmettant l'identité de la victime. Je vais vous le chercher. Il se leva et disparut dans le couloir. Un instant plus tard, il revint avec une feuille de papier. Voilà. Il s'agit de Manuel Borges. Originaire du Salvador. Il travaillait dans l'importation. Il posa la feuille devant Deborah. Je sais que ce n'est pas grand-chose, mais c'est tout ce que je peux vous dire. Dans l'état où il est... Il haussa les épaules. Je ne pensais pas qu'on pourrait en apprendre autant.

Un petit haut-parleur placé au plafond émit un marmonnement qui aurait pu provenir d'un poste de télévision. Spielman dressa la tête, fronça les sourcils, puis annonça :

— Il faut que j'y aille. J'espère que vous allez l'attraper. Et il quitta la pièce si rapidement que le fax voleta sur la table.

Je lançai un coup d'oeil à Deborah. Elle ne semblait pas particulièrement réconfortée d'avoir appris le nom de la victime.

— Bon, fis-je. Je sais que ce n'est pas grand-chose. Elle secoua la tête.

— Pas grand-chose serait déjà

beaucoup. C'est que dalle, ça. Elle considéra le fax, le parcourut d'un bout à l'autre. Le Salvador. Un parent du fameux colonel Bob.

— C'était notre camp, ça, observai-je. Elle leva les yeux vers moi. Le camp que les Américains ont soutenu. Je l'ai lu sur Internet.

— Génial. Alors on vient d'apprendre quelque chose qu'on savait déjà. Elle se leva et se dirigea vers la porte, pas tout à fait aussi vite que le docteur Spielman mais suffisamment pour que je doive presser le pas derrière elle, et je ne réussis à la rattraper qu'à l'entrée de l'hôpital, devant le parking.

Deborah conduisit à vive allure et en silence, les mâchoires serrées, tout le long du chemin, jusqu'à la petite maison de NW 4th Street où l'affaire avait commencé. Le ruban jaune n'y était plus, bien sûr, mais Deborah se gara tout de même n'importe comment, à la manière typique des flics, et sortit de la voiture. Je la suivis le long de la petite allée qui menait à la maison voisine de celle où nous avons rencontré le barrage d'agents. Deborah appuya sur la sonnette, toujours muette, et quelques secondes plus tard la porte s'ouvrit. Un homme d'âge moyen portant

des lunettes à monture en or et une chemise *guayabera* ocre nous regarda d'un air interrogateur.

— Nous souhaitons parler à Ariel Medina, dit Deborah, en lui montrant son badge.

— Ma mère est en train de se reposer, répondit-il.

— C'est urgent, insista Deborah.

L'homme la regarda, puis tourna ses yeux vers moi.

— Un instant, s'il vous plaît, dit-il. Il referma la porte. Deborah garda le regard fixé droit devant elle, et j'observai les muscles de ses mâchoires se contracter pendant



quelques minutes, avant que l'homme ne réapparaisse et n'ouvre grand la porte.

— Entrez, nous invita-t-il.

Nous le suivîmes dans une petite pièce sombre encombrée d'une douzaine de tables basses, toutes garnies d'objets religieux et de photographies encadrées. Ariel, la vieille dame qui avait découvert la Chose et pleuré sur l'épaule de Deborah, était assise dans un large canapé rembourré, orné de napperons sur les accoudoirs et le dossier. Lorsqu'elle vit Deborah, elle lâcha un long « Aaahhh » et se leva pour la serrer dans ses bras.

Deborah, qui aurait vraiment dû s'attendre à recevoir un *abrazo* de la part d'une vieille Cubaine, resta plantée là comme un piquet, avant de poser gauchement ses bras autour des épaules de la dame et de lui donner quelques tapes sur le dos. Elle recula dès qu'elle put décentement le faire. Ariel reprit place sur le canapé et tapota le coussin à côté d'elle. Deborah s'assit.

La vieille dame se lança aussitôt dans un flot ininterrompu d'espagnol. Je parle un peu l'espagnol ; j'arrive même souvent à comprendre le cubain, mais je ne

saisissais qu'un mot sur dix de la logorrhée d'Ariel. Deborah m'adressa un regard désespéré ; pour je ne sais quelles raisons farfelues, elle avait choisi d'étudier le français à l'école, et en ce qui la concernait la dame aurait pu tout aussi bien lui parler en étrusque.

— *Por favor, Señora, intervins-je. Mi hermana no habla español.*

— Ah ? Ariel regarda ma soeur avec un peu moins d'enthousiasme et secoua la tête. Lazaro !

Le fils s'approcha, et tandis qu'elle recommençait son monologue sans pratiquement reprendre son souffle, il se mit à

traduire pour elle :

— Je suis arrivée de Santiago de Cuba en 1962. Sous Batista, j'ai vu des choses terribles. Les gens disparaissaient. Puis Castro est arrivé et pendant un temps j'ai eu espoir. Elle secoua la tête et écarta les mains. Croyez-le ou non, c'est ce qu'on pensait à l'époque ; tout allait changer. Mais bientôt, ce fut exactement pareil. Pire même. Alors je suis venue ici. Aux États-Unis. Parce qu'ici, les gens ne disparaissent pas. Les gens ne sont pas fusillés dans la rue ou torturés. C'est ce que j'imaginai. Et maintenant, ça... Elle agita un bras

en direction de la maison voisine.

— Il faut que je vous pose quelques questions, lui dit Deborah, et Lazaro traduisit.

Ariel se contenta de hocher la tête et reprit son récit fascinant.

— Même avec Castro, ils ne feraient jamais un truc pareil. C'est vrai, ils tuent les gens. Ou les envoient à l'île des Pins. Mais jamais un truc comme ça. Pas à Cuba. Seulement en Amérique.

— Avez-vous eu l'occasion de voir l'homme qui vivait à côté ? l'interrompt Deborah. Celui qui a fait ça. Ariel étudia Deborah durant quelques secondes.

— Il faut que je sache, ajouta Deb. Il va y en avoir un autre si nous ne le trouvons pas.

— Pourquoi c'est vous qui me le demandez ? l'interrogea Ariel par l'intermédiaire de son fils. C'est pas un métier pour vous. Une jolie femme comme vous... Vous devriez avoir un mari. Une famille.

— *El victimo proximo es el novio de mi kermana*, expliquai-je. (La prochaine victime est le petit ami de ma soeur.) Deborah me lança un regard furieux, mais Ariel poussa un autre « Aaahhh », fit claquer sa langue, et hocha la tête.

— Eh bien, je ne sais ce que je

pourrais vous dire. J'ai effectivement vu l'homme, deux fois peut-être. Elle haussa les épaules, et Deborah se pencha en avant avec impatience. Toujours la nuit, et jamais de très près. Je peux dire quand même que c'était un homme petit, très petit. Et maigrichon. Avec de grosses lunettes. A part ça, je ne sais pas. Il ne sortait jamais, il était très tranquille. De temps en temps, on entendait de la musique. Elle sourit légèrement et ajouta : Tito Puente.

Et Lazaro reprit en écho, inutilement :

— Tito Puente.

— Ah, fis-je, et tous se tournèrent vers moi. Ça devait être pour couvrir le bruit, observai-je, un peu gêné d'être soudain le centre de l'attention.

— Est-ce qu'il avait une voiture ? demanda Deborah, et Ariel fronça les sourcils.

— Une camionnette, répondit-elle. Il conduisait une vieille camionnette blanche sans vitres. Elle était très propre, mais elle avait plusieurs taches de rouille et était assez cabossée. Je l'ai vue quelques fois mais, en général, il la laissait dans le garage.

— J'imagine que vous n'avez



pas vu la plaque d'immatriculation ? lui dis-je. Et elle me regarda.

— Si, en fait, répondit-elle par l'entremise de son fils, en tendant la main, la paume vers nous. Pas pour noter le numéro, ça n'arrive que dans les vieux films. Mais je sais que c'était une plaque de Floride. La jaune avec le dessin de l'enfant, précisa-t-elle, puis elle s'arrêta de parler et me foudroya du regard parce que je pouffais de rire. C'est une réaction qui manque totalement de dignité, et ce n'est certainement pas dans mes habitudes, mais voilà, je riais et

impossible de me contrôler.

Deborah me regarda méchamment elle aussi.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, bordel ? demanda-t-elle.

— La plaque, répondis-je. Je suis désolé, Deb, mais mince, tu ne sais pas ce qu'est la plaque jaune de Floride ? Que ce type en ait une et qu'il fasse ce qu'il fait... Je parvins à dominer mon envie de rire au prix d'un gros effort.

— C'est bon, merde, qu'est-ce qu'elle a de si drôle cette plaque jaune ?

— C'est une plaque spéciale, Deb, répondis-je. C'est celle qui dit :

“Choisissez la vie”.

Et alors de m’imaginer le Docteur Danco en train de trimballer dans cette camionnette ses victimes frétilantes, les bourrant de produits chimiques et les découpant avec un soin extrême afin de les maintenir en vie malgré tout, je regrette, mais je me mis à pouffer à nouveau.

— Choisissez la vie, répétais-je.

Il fallait à tout prix que je rencontre ce type.



Nous regagnâmes la voiture en

silence. Deborah monta à bord et appela le commissaire Matthews afin de lui transmettre la description de la camionnette, et il convint qu'il pourrait certainement émettre un avis de recherche. Pendant qu'elle parlait au commissaire, je jetai un coup d'oeil aux alentours. De petites cours pavées parfaitement entretenues, constituées pour la plupart de galets colorés. Quelques vélos d'enfants attachés aux porches, et le stade Orange Bowl visible au loin. Un charmant quartier pour vivre, travailler, élever une famille... ou découper les bras et les jambes de

quelqu'un.

— Monte, m'ordonna Deborah, interrompant ma rêverie. Je pris place à côté d'elle et nous démarrâmes. Un peu plus tard, comme nous étions arrêtés à un feu rouge, elle me lança un regard et remarqua : Tu as vraiment choisi ton moment pour te mettre à rire.

— Honnêtement, Deb, répondis-je. C'est le premier indice qu'on a concernant la personnalité de ce type. On sait qu'il a le sens de l'humour. C'est un grand pas en avant.

— Bien sûr. On va aller l'arrêter pendant qu'il joue ses sketches sur

scène.

— On va l'arrêter, Deb, dis-je, même si je n'y croyais pas plus qu'elle. Elle répondit par un grognement. Le feu passa au vert et elle appuya sur l'accélérateur avec rage, à croire qu'elle essayait de tuer un serpent venimeux.

Nous avons repris le chemin de sa maison. L'heure de pointe tirait à sa fin. Au coin de Flagler Street et de 34th Street, une voiture était montée sur le trottoir et était allée s'encastrier dans un lampadaire devant une église. Un flic se tenait près du véhicule entre deux hommes qui se hurlaient des

insultes. Une petite fille pleurait assise sur le trottoir. Ah, les rythmes enchanteurs d'une nouvelle journée au paradis.

Quelques instants plus tard, nous tournâmes dans Medina Avenue et Deborah gara sa voiture à côté de la mienne dans l'allée. Elle coupa le contact et pendant un moment nous restâmes assis sans bouger à écouter le bruit du moteur qui refroidissait.

— Merde, lâcha Deborah.

— Tout à fait d'accord, dis-je.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle.

— On dort. Je suis trop fatigué

pour réfléchir.

Elle frappa des deux mains sur le volant.

— Comment veux-tu que je dorme, Dexter ? En sachant que Kyle est... Elle cogna le volant à nouveau. Merde, répéta-t-elle.

— On va retrouver la camionnette, Deb. Tu le sais. La base de données va nous sortir toutes les camionnettes blanches qui ont une plaque « Choisissez la vie ». Et avec l'avis de recherche émis, ce n'est qu'une question de temps.

— Kyle n'a pas le temps, rétorqua-t-elle.



— Les êtres humains ont besoin de dormir, Deb. Et moi aussi.

Un camion Federal Express apparut au coin de la rue dans un crissement de pneus, puis vint brutalement s'arrêter devant la maison de Deborah. Le conducteur sauta de sa cabine, un petit paquet à la main, et se dirigea vers la maison. Deb répéta une dernière fois : “Merde”, puis sortit de la voiture pour aller récupérer le paquet.

Je fermai les yeux et restai là encore un instant à méditer, ce que je fais quand je suis trop fatigué pour penser. Ce fut un effort bien inutile : rien ne me vint à part la

question de savoir où j'avais laissé mes baskets. Avec mon nouveau sens de l'humour apparemment toujours à l'oeuvre, cette pensée me sembla drôle, et à mon grand étonnement j'entendis un très léger écho en provenance du Passager Noir. *Qu'est-ce que ça a de drôle ?* lui demandai-je. *C'est parce que je les ai laissés chez Rita ?* Bien sûr, je n'obtins pas de réponse. Le pauvre continuait sans doute à bouder. Et pourtant, il avait gloussé. *C'est autre chose qui te fait rire ?* demandai-je. Là encore, pas de réponse ; un simple sensation de faim et d'impatience.

Le camion FedEx s'éloigna dans un bruit de ferraille et un grondement de moteur. À l'instant où j'allais bailler, m'étirer, et admettre que mes facultés mentales en général si performantes étaient ce jour-là déficientes, j'entendis une sorte de gémissement étranglé. J'ouvris les yeux et vis Deborah chanceler vers l'avant puis s'asseoir brusquement par terre dans son allée. Je sortis de la voiture et me précipitai vers elle.

— Deb ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle laissa tomber le paquet et cacha son visage dans ses mains, continuant à faire des bruits

invraisemblables. Je m'accroupis à côté d'elle et ramassai le paquet. C'était une petite boîte, de la taille à peu près d'une montre-bracelet. Je soulevai le couvercle. À l'intérieur se trouvait un sachet avec une fermeture à glissière. Et dans le sachet, un doigt humain.

Un doigt avec une grosse bague brillante.

# CHAPITRE XVI

Il me fallut bien plus que des petites tapes sur l'épaule et quelques « Allons, allons » pour calmer Deborah. De fait, je dus la forcer à avaler un grand verre de

schnaps à la menthe. Je savais qu'elle avait besoin d'absorber une substance chimique quelconque pour pouvoir se décontracter et même, si possible, dormir, mais elle n'avait rien de plus fort que du paracétamol dans son armoire à pharmacie, et ce n'était pas une buveuse. Je finis tout de même par trouver la bouteille de schnaps sous l'évier, et après m'être assuré que ce n'était pas un produit pour déboucher les canalisations, je lui en fis boire un verre d'un trait. À la réaction qu'elle eut, il aurait pu tout aussi bien s'agir de déboucheur. Elle frissonna et fut prise de haut-

le-coeur, mais elle le but, trop épuisée et hébétée pour lutter.

Pendant qu'elle était avachie sur sa chaise, je jetai quelques vêtements à elle dans un sac à provisions et le déposai près de la porte d'entrée. Elle considéra le sac puis tourna les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que tu fais, dit-elle. Elle avait du mal à articuler et semblait se moquer complètement de la réponse.

— Tu vas rester chez moi pendant quelques jours, répondis-je.

— J'ai pas envie, protesta-t-elle.

— Tant pis. Tu n'as pas le choix.

Elle porta de nouveau le regard sur le sac de vêtements à côté de l'entrée.

— Pourquoi ?

Je m'approchai d'elle et m'accroupis près de la chaise.

— Deborah. Il sait qui tu es et où tu es. Essayons de lui rendre les choses un tout petit peu plus difficiles, d'accord ?

Elle frissonna à nouveau, mais elle n'ajouta pas un mot tandis que je l'aidais à se lever et à marcher jusqu'à la porte. Une demi-heure plus tard et après une autre rasade de schnaps, elle était dans mon lit, en train de ronfler doucement. Je



lui laissai un mot lui demandant de m'appeler dès qu'elle se réveillerait, puis je m'emparai de son petit paquet-surprise et partis au travail.

Je ne m'attendais pas à trouver d'importants indices en soumettant le doigt à des tests de labo, mais puisque je travaille dans le domaine médico-légal autant faire une petite vérification dans les règles. Et parce que je prends toutes mes obligations très au sérieux, je m'arrêtai en chemin et achetai des doughnuts. Comme j'approchais de mon cagibi au deuxième étage, Vince Masuoka apparut dans le couloir venant de la direction

opposée. Je m'inclinai humblement et agitai le sachet.

— Je vous salue, *Sensei*, dis-je. Moi apporter cadeaux.

— Je te salue, disciple, répondit-il. Il existe une chose qu'on appelle le temps. Il te faudra explorer ses mystères. Il leva son poignet en l'air et indiqua sa montre. C'est la pause de midi, et tu m'apportes le petit-déjeuner ?

— Mieux vaut tard que jamais, répliquai-je. Mais il secoua la tête.

— Nan, fit-il. Mon estomac a passé la vitesse supérieure. Je m'en vais manger de la *ropa vieja* et des *plátanos*.

— Si tu rejettes mon présent, dis-je, je te montrerai du doigt. Il haussa un sourcil, et je lui tendis le paquet FedEx de Deborah. Est-ce que je peux prendre une demi-heure de ton temps avant que tu partes déjeuner ? Il regarda la petite boîte.

— Je ne suis pas sûr de vouloir ouvrir ça à jeun, remarqua-t-il.

— Eh bien, tu n'as qu'à prendre un doughnut.

Il nous fallut plus d'une demi-heure en fin de compte, mais lorsque Vince partit enfin déjeuner nous savions au moins que le doigt de Kyle n'avait rien à nous

apprendre. Il avait été découpé très proprement et de façon très professionnelle, à l'aide d'un instrument extrêmement tranchant qui n'avait laissé aucune trace dans la plaie. Il n'y avait rien sous l'ongle hormis un peu de crasse qui aurait pu provenir de n'importe où. Je retirai la bague, mais nous ne trouvâmes aucun fil, aucun poil ou fragment de tissu révélateur, et Kyle, curieusement, avait omis de graver une adresse ou un numéro de téléphone à l'intérieur de l'anneau. Le groupe sanguin de Kyle était AB +.

Je plaçai le doigt dans un local

frigorifique et glissai la bague dans ma poche. Ce n'était pas exactement la procédure à suivre, mais j'étais à peu près certain que Deborah souhaiterait la garder si on ne parvenait pas à récupérer Kyle. Telles que les choses se présentaient, il semblait que si on devait le récupérer ce serait par FedEx, un morceau après l'autre. J'ai beau ne pas être sentimental, je m'imaginai que cela ne réchaufferait pas particulièrement le coeur de Deb.

A présent, je me sentais vraiment très fatigué et, puisque Deb n'avait pas encore appelé, je

décidai que j'avais bien le droit de rentrer chez moi faire une petite sieste. La pluie de l'après-midi commençait à tomber au moment où je montais dans ma voiture. Je filai tout droit le long de Lejeune Road à travers la circulation relativement fluide, et arrivai chez moi après n'avoir reçu qu'une seule bordée d'injures, un record. Je courus sous la pluie jusqu'à mon appartement pour constater que Deborah était partie. Elle avait griffonné un mot sur un Post-it disant qu'elle m'appellerait plus tard. J'étais plutôt soulagé car je n'avais pas particulièrement envie

de dormir sur mon canapé minuscule. Je me traînai jusqu'à mon lit et dormis sans interruption jusqu'à plus de six heures du soir.

Naturellement, même la machine puissante qu'est mon corps nécessite un minimum d'entretien et, lorsque je me redressai dans mon lit, je m'avisai que j'avais bien besoin d'une petite vidange. La longue nuit sans sommeil, le petit-déjeuner sauté, la tension et l'effort de trouver d'autres paroles que « Allons, allons » afin de reconforter Deborah : tout cela avait fini par avoir raison de moi. On aurait dit

que quelqu'un était entré à la dérobée chez moi et avait rempli ma tête du sable de la plage, capsules de bouteille et mégots de cigarette compris.

Il n'y a qu'un remède à cet état occasionnel : l'exercice physique. Mais alors que je venais de décider que rien ne me ferait autant de bien qu'un bon petit footing, il me revint à l'esprit que j'avais égaré mes baskets. Elles n'étaient pas à leur emplacement habituel près de la porte, pas plus que dans ma voiture. On vivait à Miami, alors il n'était pas exclu que quelqu'un soit entré par effraction et les ait volées ;



c'était, après tout, une très jolie paire de New Balance. Mais il me semblait quand même plus probable que je les aie laissées chez Rita. Ni une ni deux, je pris ma voiture et me mis en route pour chez elle.

La pluie avait cessé depuis longtemps ; elle dure rarement plus d'une heure. Les rues étaient déjà sèches et encombrées de la foule joyusement homicide de tous les soirs. Ma famille... La Taurus bordeaux surgit derrière moi au niveau de Sunset Drive et me suivit jusqu'au bout. J'étais content de voir que Doakes avait repris du

service. Je m'étais senti légèrement abandonné. Comme toujours, il était occupé à se garer de l'autre côté de la rue au moment où je frappai à la porte. Il venait de couper le moteur lorsque Rita m'ouvrit.

— Tiens ! s'exclama-t-elle. Quelle surprise ! Elle me tendit son visage pour que je l'embrasse.

Je m'exécutai, rajoutant quelques fioritures afin de distraire le sergent Doakes.

— Je vais être très franc, dis-je. Je suis venu chercher mes baskets. Rita sourit.

— Justement, je viens d'enfiler

les miennes. Ça te dit qu'on aille transpirer un peu ensemble ? Et elle ouvrit grand la porte pour me laisser entrer.

— C'est la meilleure proposition qu'on m'ait faite de toute la journée, répondis-je.

Je trouvai mes chaussures dans son garage, à côté de la machine à laver, en même temps qu'un short et un tee-shirt sans manches, tout propres et prêts à l'emploi. Je me rendis à la salle de bains pour me changer et laissai ma tenue de travail soigneusement pliée sur le siège des toilettes. Quelques minutes plus tard, Rita et moi

étions en train de longer le pâté de maisons à petites foulées. Je fis un signe au sergent Doakes en passant. Nous suivîmes la rue sur quelques centaines de mètres puis fîmes le tour du parc tout proche. Nous avions déjà emprunté ce parcours ensemble ; nous avions estimé sa longueur à quatre kilomètres et demi, et nous courions à peu près au même rythme. Et donc, une demi-heure plus tard environ, en sueur, mais prêts une fois de plus à affronter les défis d'une nouvelle soirée passée sur la planète Terre, nous étions de retour devant la porte de la maison de Rita.

— Si ça ne te dérange pas, je vais aller me doucher en premier, me dit-elle. Comme ça, je pourrai commencer à préparer le dîner pendant que tu te laves.

— Pas de problème, répondis-je. Je vais m'asseoir là un moment et me sécher un peu.

Rita sourit.

— Je vais te chercher une bière, dit-elle. Un instant plus tard elle m'en tendait une, avant de rentrer en refermant la porte derrière elle. Je m'installai sur la marche, et bus ma bière à petites gorgées. Les quelques jours précédents avaient été un tel chaos, ma vie avait été si

chamboulée que j'appréciais réellement ce moment de contemplation paisible, assis là à siroter une bière tandis que, quelque part dans la ville, Chutsky était en train de se délester de ses pièces de rechange. La ville continuait à tourbillonner autour de moi avec ses chairs tailladées, ses strangulations et ses démembrements, mais sur le Domaine de Dexter c'était l'heure de la Miller... Je levai ma cannette pour porter un toast au sergent Doakes.

Quelque part à l'intérieur de la maison, il y eut une vive agitation.

J'entendis des cris suraigus, comme si Rita venait de découvrir les Beatles dans sa salle de bains. Puis la porte d'entrée s'ouvrit à la volée et Rita m'empoigna par le cou en serrant de toutes ses forces. Je lâchai ma bière.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? demandai-je en suffoquant. Je vis Astor et Cody nous regarder dans l'entrebâillement de la porte. Je suis terriblement désolé. Je ne recommencerai plus, ajoutai-je. Mais Rita m'étranglait de plus belle.

— Oh, Dexter ! s'exclama-t-elle, et à présent elle pleurait. Astor me sourit et joignit les mains sous son

menton. Cody nous observait simplement, en hochant un peu la tête. Oh, Dexter, répéta Rita.

— S'il te plaît, implorai-je, en essayant désespérément de respirer. Je te jure que c'était un accident et que je n'en avais pas l'intention. Qu'est-ce que j'ai fait ? Rita se laissa enfin fléchir et desserra sa prise mortelle.

— Oh, Dexter, répéta-t-elle une dernière fois avant de mettre ses mains sur mon visage et de me regarder avec un sourire radieux et des yeux embués de larmes. Oh, TOI ! dit-elle, même si pour être parfaitement honnête je ne me



ressemblais pas tellement à cet instant. Je suis désolée, c'était un accident, expliqua-t-elle, reniflant à présent. J'espère que tu n'avais pas prévu un truc vraiment spécial.

— Rita, s'il te plaît, qu'est-ce qu'il se passe ?

Son sourire s'élargit de plus en plus.

— Oh, Dexter. Sincèrement, je... C'était un... Astor a eu besoin d'aller aux toilettes, et quand elle a pris tes vêtements, c'est tombé par terre et... Oh, Dexter, elle est tellement belle ! À force de m'entendre appeler O'Dexter, je commençais à me sentir un peu irlandais, mais je

n'avais toujours pas la moindre idée de ce qui se passait.

... Jusqu'à ce que Rita lève sa main en l'air. Sa main gauche. Maintenant parée à l'annulaire d'une grosse bague sur laquelle scintillait un diamant.

La bague de Chutsky.

— Oh, Dexter, répéta-t-elle encore en enfouissant son visage au creux de mon épaule. Oui oui OUI ! Oh, tu me rends si heureuse !

— D'accord, souffla Cody.

Et après ça, que voulez-vous dire à part « félicitations » ?

Le reste de la soirée se passa dans un brouillard d'incrédulité et

de bière Miller. Je savais très bien que quelque part dans l'espace devait flotter une série de mots parfaits, calmes et logiques, qu'il me suffirait d'aligner et de prononcer afin de faire comprendre à Rita que je ne lui avais pas réellement demandé sa main ; nous rigolerions tous du quiproquo puis nous nous souhaiterions bonne nuit. Mais plus je cherchais cette phrase magique insaisissable, plus elle se dérobaît. Et j'en vins à me convaincre que peut-être une autre bière m'aiderait à ouvrir les portes de la perception puis, après plusieurs cannettes, Rita se rendit à

la boutique du coin et revint avec une bouteille de champagne. Nous bûmes le champagne et tout le monde sembla follement heureux ; alors, une chose en amenant une autre, je ne sais comment je me retrouvai de nouveau dans le lit de Rita, témoin d'actes aussi invraisemblables qu'indignes.

Et une fois de plus, j'en vins à me demander, tandis que, hébété et incrédule, je me laissais gagner petit à petit par le sommeil : *pourquoi est-ce toujours à moi que ces choses terribles arrivent ?*

---

Se réveiller après une telle nuit n'est jamais très agréable. Mais se réveiller en sursaut au milieu de la nuit en pensant : "Mon Dieu, Deborah !" est encore pire. Vous pourriez penser que je me sentais coupable ou gêné d'avoir oublié quelqu'un qui comptait sur moi, auquel cas vous vous tromperiez complètement. Comme je l'ai dit maintes fois, je ne ressens presque aucune émotion. Je sais, en revanche, ce qu'est la peur, et la perspective de subir la rage potentielle de ma soeur me fit paniquer. Je me rhabillai en

quatrième vitesse et réussis à m'éclipser dehors sans réveiller personne. Le sergent Doakes n'occupait plus son poste de l'autre côté de la rue. J'étais content d'apprendre que même Doakes avait besoin de dormir de temps à autre. À moins qu'il n'ait estimé qu'un homme tout juste fiancé méritait un peu d'intimité. Le connaissant, j'en doutais fort, néanmoins. Il était plus vraisemblable qu'il ait été élu pape et se soit envolé pour le Vatican.

En un rien de temps, je fus chez moi, et je vérifiai aussitôt mon répondeur. J'avais un message

laissé par une voix automatique m'exhortant à acheter un nouveau train de pneus avant qu'il ne soit trop tard, ce qui était certainement de sinistre présage, mais aucun message de Deb. Je me préparai du café puis guettai le bruit sourd du journal du matin contre la porte. J'étais pénétré d'un sentiment d'irréalité qui n'était pas entièrement dû aux effets du champagne. Fiancé, moi ? Pas possible. J'aurais aimé pouvoir me passer un savon et me demander ce qui avait bien pu me traverser l'esprit. Mais la vérité, malheureusement, c'est que je

n'avais rien fait de mal. J'étais la vertu et le zèle incarnés. Et je n'avais rien fait non plus d'extrêmement stupide, loin de là. J'avais mené ma vie de façon noble, voire exemplaire, veillant à me mêler de mes propres affaires tout en aidant ma soeur à retrouver son petit ami, soucieux de faire de l'exercice, de manger plein de légumes verts, sans même prendre la peine de découper d'autres monstres. Et voilà ce que j'y gagnais. Une bonne action ne reste jamais impunie, comme disait si bien Harry.

Comment pouvais-je arranger



la situation à présent ? Rita ne manquerait pas de revenir à la raison. Non, mais sans rire : MOI ? Qui pouvait en toute conscience vouloir se marier avec MOI ? Il devait y avoir de meilleures perspectives, comme devenir nonne, ou s'engager dans le Corps des volontaires de la paix. C'est de Dexter qu'on parlait, hein ! Dans une ville de la taille de Miami, ne pouvait-elle trouver quelqu'un qui était humain au moins ? Et puis pourquoi cet empressement à se remarier ? Cela n'avait pas été une expérience particulièrement heureuse la première fois, mais

apparemment elle était prête à se relancer aussi sec dans l'aventure. Les femmes tenaient-elles donc tant que ça au mariage ?

Bien sûr, il fallait penser aux enfants. La croyance populaire prétendait qu'ils avaient besoin d'un père, et il y avait du vrai là-dedans, car que serais-je devenu sans Harry ? D'ailleurs, Astor et Cody avaient semblé si heureux. Même si je parvenais à expliquer à Rita qu'il s'était agi d'une erreur cocasse, les enfants pourraient-ils le comprendre ?

J'en étais à ma deuxième tasse de café lorsque le journal arriva. Je

parcourus rapidement les pages principales et fus soulagé de constater que des choses terribles continuaient à se produire un peu partout. Au moins le reste du monde n'était-il pas devenu fou.

Vers sept heures, je m'avisai qu'il était raisonnable d'appeler Deborah sur son portable. Elle ne répondit pas ; je laissai un message, et un quart d'heure plus tard elle me rappela.

— Bonjour, frangine, dis-je, étonné de parvenir à prendre un ton aussi enjoué. Tu as réussi à dormir ?

— Un peu, grommela-t-elle. Je

me suis réveillée vers quatre heures hier après-midi. J'ai suivi la trace du paquet FedEx jusqu'à une boîte postale de Hialeah. J'ai vadrouille dans le secteur une bonne partie de la nuit à la recherche de la camionnette blanche.

— S'il a déposé le paquet du côté de Hialeah, il est sans doute venu exprès de Key West pour le faire, remarquai-je.

— Je le sais, bordel ! lança-t-elle. Mais qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'autre ?

— Je ne sais pas, admis-je. N'est-ce pas aujourd'hui qu'arrive le gars de Washington ?

— On ne sait rien de lui. Ce n'est pas parce que Kyle est bon que ce type va forcément l'être.

Elle semblait avoir oublié que Kyle ne s'était pas montré particulièrement bon, du moins en public. Il n'avait réussi qu'à se faire capturer et se faire couper le petit doigt. Mais ce n'était peut-être pas très diplomatique de m'étendre sur le sujet, alors je me contentai de dire :

— Eh bien, partons du principe que le nouveau gars sera un peu plus éclairé que nous sur cette affaire.

— Ça ne devrait pas être très

difficile, grogna Deborah. Je t'appellerai quand il sera arrivé.

Elle raccrocha, et je me préparai pour le travail.

# CHAPITRE XVII

À midi et demi, Deb entra d'un pas raide dans mon modeste domaine, à l'arrière du labo médico-légal, et jeta une microcassette sur mon bureau. Je levai les yeux vers

elle ; elle n'avait pas l'air heureuse, mais ce n'était pas franchement nouveau.

— Un message trouvé sur mon répondeur à la maison, m'expliquait-elle. Écoute-le.

J'ouvris le petit boîtier de mon appareil et insérai la cassette que Deb m'avait lancée. J'appuyai sur la touche "messages". Il y eut un grand bip, puis une voix inconnue parla :

— Sergent, euh, Morgan ? Oui, c'est ça. Ici, Dan Burdett de, euh... Kyle Chutsky m'avait demandé de vous appeler. Je suis à l'aéroport. Je vous rappellerai pour qu'on essaie



de se retrouver dès que j'arriverai à mon hôtel, qui est le... Il y eut un bruissement et il dut éloigner le téléphone de sa bouche car sa voix devint moins distincte. Quoi ? Ah, c'est très gentil ! D'accord, merci. Sa voix fut plus nette à nouveau. Je viens de rencontrer votre chauffeur. Merci d'avoir envoyé quelqu'un. Bon, je vous rappellerai de l'hôtel.

Deborah se pencha par-dessus mon bureau et éteignit la machine.

— Je n'ai envoyé personne à l'aéroport, bordel ! s'exclama-t-elle. Et le commissaire Matthews non plus, j'en suis sûre. Est-ce que tu as envoyé quelqu'un à l'aéroport,

Dexter ?

— Je n'ai pas pu : ma limousine n'avait plus d'essence.

— C'est bien ce que je pensais, bordel de merde ! cria-t-elle. Et je ne pouvais que me rallier à son point de vue.

— En tout cas, au moins, on est fixés maintenant sur la valeur du remplaçant de Kyle, observai-je.

Deborah se laissa tomber sur la chaise pliante à côté de mon bureau.

— On se retrouve à la putain de case départ, dit-elle. Et Kyle est... Elle se mordit la lèvre et ne termina pas sa phrase.

— Tu as averti le commissaire Matthews ? lui demandai-je. Elle secoua la tête. Eh bien, il faut qu'il les contacte. Ils enverront quelqu'un d'autre.

— Ouais, génial. Ils vont envoyer quelqu'un d'autre qui cette fois réussira peut-être à aller jusqu'au hall de livraison des bagages. Merde, Dexter.

— Il faut qu'on les avertisse, Deb, insistai-je. Au fait, qui sont-ils exactement ? Est-ce que Kyle t'a jamais dit pour qui il travaillait ?

Elle soupira.

— Non. Il disait en plaisantant qu'il travaillait pour l'OGA, mais il

ne m'a jamais expliqué ce que ça avait de drôle.

— En tout cas, il faut qu'ils soient tenus au courant, dis-je. J'ôtai la cassette du boîtier et la posai sur mon bureau devant Deb. Ils doivent pouvoir faire quelque chose.

Pendant quelques secondes, Deborah ne bougea pas.

— J'ai comme l'impression qu'ils l'ont déjà fait, et que c'était Burdett, remarqua-t-elle. Puis elle saisit la cassette et quitta mon bureau d'un pas traînant.

---

J'étais en train de siroter un café et de digérer mon repas de midi à l'aide d'un énorme cookie aux pépites de chocolat, lorsque je reçus un appel concernant un homicide dans le secteur de Miami Shores. Je me rendis sur les lieux en compagnie d'Angel-aucun-rapport. Un corps avait été trouvé dans la carcasse d'une petite maison au bord d'un canal que l'on avait entrepris de démolir puis de reconstruire. Les travaux avaient été interrompus car le propriétaire et l'entrepreneur étaient en procès. Deux adolescents qui séchaient

l'école s'étaient glissés à l'intérieur et avaient découvert le corps. Il était disposé sur une épaisse bâche en plastique au-dessus d'une planche de contreplaqué installée sur deux chevalets de scieur de bois. Le tueur s'était servi d'une scie électrique et avait soigneusement tranché la tête, les bras et les jambes. L'ensemble avait été laissé tel quel : le tronc au milieu et les morceaux simplement détachés, éloignés de quelques centimètres.

Bien que le Passager Noir eût gloussé et murmuré des mots doux à mon oreille, je mis sa réaction sur le compte de la jalousie et m'attelai

à mon travail. De fait, il y avait assez d'éclaboussures de sang pour me tenir occupé, toutes encore très fraîches, et j'aurais sans doute passé une journée efficace et satisfaisante à essayer de les repérer et de les analyser si je n'avais surpris la conversation entre le policier qui s'était trouvé le premier sur place et un inspecteur.

— Le portefeuille était juste là, à côté du corps, disait l'agent Snyder. Il a un permis de conduire de Virginie au nom de Daniel Chester Burdett.

*Ah, d'accord*, dis-je à la voix qui jacassait gaiement dans le siège

arrière de mon cerveau. *Je comprends mieux maintenant.* Je considérai de nouveau le corps. Même si l'ablation de la tête et des membres avait été rapide et sauvage, la disposition soigneuse avait, certes, un côté familier, et le Passager Noir gloussa joyeusement en signe d'assentiment. Entre le tronc et chaque morceau, l'espace était précisément le même, comme s'il avait été mesuré, et l'ensemble ressemblait presque à une leçon d'anatomie. L'os de la hanche disjoint de l'os de la jambe.

— Les garçons qui l'ont trouvé sont dans la voiture, indiqua Snyder



à l'inspecteur. Je lançai un regard aux deux hommes, me demandant comment leur annoncer la nouvelle. Bien sûr, il se pouvait que je me trompe, mais...

— *Coño*, le salopard, entendis-je quelqu'un marmonner. Je me retournai pour voir Angel-aucun-rapport accroupi de l'autre côté du corps. Cette fois aussi, il avait sorti sa pince pour attraper un petit bout de papier. Je m'approchai et regardai par-dessus son épaule.

D'une écriture tremblée, quelqu'un avait tracé le mot : "POGUE"<sup>[1]</sup> puis l'avait rayé d'un trait.

— C'est quoi Pogue ? demanda Angel. C'est son nom ?

— C'est quelqu'un qui est assis derrière un bureau et qui donne des ordres aux vraies troupes, lui expliquai-je.

Il me dévisagea.

— Comment tu sais toutes ces conneries ?

— Je regarde beaucoup de films, répondis-je.

Angel porta de nouveau son attention sur le bout de papier.

— Je crois que c'est la même écriture, remarqua-t-il.

— Comme l'autre, dis-je.

— Celui qui n'a jamais eu lieu,

précisa-t-il. Je sais, j'y étais aussi.

Je me redressai et inspirai profondément, ravi d'apprendre que je ne m'étais pas trompé.

— Celui-ci n'a pas eu lieu non plus, dis-je, avant de me diriger du côté de la fenêtre, où l'agent Snyder discutait avec l'inspecteur.

L'inspecteur en question était un homme en forme de poire du nom de Coulter. Il tenait à la main une grosse bouteille en plastique de boisson gazeuse dont il buvait régulièrement de petites gorgées, le regard tourné vers le canal qui s'étirait le long du jardin de derrière.

— Ça doit valoir combien, à votre avis, un endroit comme ça ? demanda-t-il à Snyder. Au bord d'un canal. A un kilomètre à peine de la baie, hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? Un demi-million ? Plus ?

— Excusez-moi, inspecteur, l'interrompis-je. Je crois que nous avons affaire à une situation un peu particulière. Je tentai de prendre un air important, mais Coulter n'eut pas l'air impressionné.

— Ah oui ?

— Burdett est un agent fédéral, poursuivis-je. Vous devez appeler tout de suite le commissaire Matthews pour l'avertir.

— Tiens donc ! fit Coulter.

— Ce truc est lié à quelque chose qu'on n'est pas censés toucher, expliquai-je. Des gens sont intervenus depuis Washington et ont demandé au commissaire de battre en retraite.

Coulter but sa boisson.

— Et le commissaire a battu en retraite ?

— Comme une armée en déroute, répondis-je.

Coulter se tourna et considéra le corps de Burdett.

— Un agent fédéral, dit-il. Il reprit une gorgée tout en fixant les morceaux de corps tranchés. Puis il

secoua la tête. Ces types, le moindre stress les fout en l'air, déclara-t-il. Il regarda de nouveau par la fenêtre puis sortit son téléphone portable.

Deborah arriva juste au moment où Angel-aucun-rapport replaçait son matériel dans la camionnette, à savoir trois minutes avant le commissaire Matthews. Je ne veux pas paraître désobligeant ou injuste envers le commissaire. Deb n'avait pas eu besoin de s'asperger d'Aramis, alors que lui si, et refaire le noeud de sa cravate avait dû également lui prendre un certain temps. À peine quelques instants plus tard arriva une autre

voiture que je commençais à connaître aussi bien que la mienne : une Ford Taurus bordeaux, conduite par le sergent Doakes.

— Salut, salut ! Ça y est, l'équipe est au grand complet ! lançai-je joyeusement. L'agent Snyder me regarda comme si j'avais suggéré que l'on se mette à danser tout nus, mais Coulter se contenta d'enfoncer l'index dans le goulot de sa bouteille, et la laissa pendre ainsi tandis qu'il marchait à la rencontre du commissaire.

Deborah avait observé la scène du crime depuis l'extérieur et demandé au collègue de Snyder de

reculer un peu le ruban jaune. Lorsqu'elle se décida enfin à venir me parler, j'étais arrivé à une conclusion surprenante. J'avais d'abord joué avec l'idée, n'y voyant qu'une sorte de lubie amusante, mais elle avait fini par s'imposer et je n'arrivais plus à la chasser. Je m'approchai de la fenêtre et regardai au-dehors, m'appuyant au mur et examinant attentivement mon idée. Pour une raison curieuse, le Passager Noir la trouvait extraordinairement drôle et commença à murmurer son affreux contrepoint. En fin de compte, même si j'avais l'impression de



m'apprêter à vendre des secrets nucléaires aux Talibans, je compris qu'il n'y avait pas d'autre solution.

— Deborah, dis-je, comme elle s'avançait d'un pas raide vers moi. Il n'y aura pas de renfort cette fois.

— Tu déconnes, Sherlock, répliqua-t-elle.

— Il n'y a que nous sur l'affaire et nous ne sommes pas à la hauteur.

Elle écarta une mèche de cheveux de son visage et poussa un long soupir.

— C'est ce que je te dis depuis le début, dit-elle.

— Mais tu n'en as pas tiré la

conclusion qui s'impose, Deb. Puisque nous ne sommes pas à la hauteur, nous avons besoin d'aide, de quelqu'un qui en sache un peu plus...

— Putain, Dexter ! On a offert à ce type ses victimes sur un plateau !

— Ce qui signifie que le seul candidat qui reste à l'heure actuelle est le sergent Doakes.

Il serait peut-être un peu exagéré de dire qu'elle fut estomaquée. Mais elle me dévisagea un moment, bouche ouverte, avant de se tourner du côté de Doakes, qui se tenait près du corps de Burdett et parlait avec le

commissaire Matthews.

— Le sergent Doakes, répétais-je. L'ex-sergent Doakes. Des Forces spéciales. En détachement au Salvador.

Elle me regarda, puis tourna de nouveau les yeux vers Doakes.

— Deborah, dis-je, si on veut trouver Kyle, il faut qu'on en sache plus. Il faut qu'on apprenne les noms qui sont sur cette fameuse liste, qu'on comprenne de quelle sorte d'équipe il s'agissait pour y voir plus clair dans cette affaire. Doakes est la seule personne à ma connaissance qui soit au courant.

— Doakes veut ta peau,

répondit-elle.

— Aucune situation professionnelle n'est parfaite, répliquai-je. Je lui adressai un grand sourire visant à lui montrer ma joyeuse persévérance. Et je crois qu'il est tout aussi pressé que Kyle de voir cette affaire réglée.

— Sans doute pas autant que Kyle, protesta Deborah. Pas autant que moi, non plus.

— Bon, eh bien, ça vaut le coup d'essayer.

Deborah, curieusement, n'avait toujours pas l'air convaincue.

— Le commissaire Matthews ne voudra pas se défaire aussi

facilement de Doakes. Il faudrait qu'on obtienne son accord.

Je pointai mon doigt vers le commissaire qui était justement en train de s'entretenir avec Doakes.

— Ben, voilà, dis-je.

Deborah se mordilla la lèvre un moment avant de finir par reconnaître :

— Merde. Ça pourrait marcher.

— C'est même la seule chose qui puisse marcher, d'après moi, répondis-je.

Elle prit une profonde inspiration puis, comme si quelqu'un avait appuyé sur un bouton, elle se dirigea, mâchoires

serrées, vers Matthews et Doakes. Je la suivis d'un pas nonchalant, faisant mon possible pour me fondre dans le décor afin d'éviter que Doakes ne bondisse et ne m'arrache le coeur.

— Commissaire, intervint Deborah. Il faut que nous adoptions une stratégie plus agressive.

Bien que Deb se fût efforcée d'adopter le jargon de Matthews, celui-ci la regarda comme s'il avait découvert un cafard dans sa salade.

— Ce qu'il faut, rétorqua-t-il, c'est que ces... gens... à Washington... nous envoient quelqu'un de compétent pour

liquider cette affaire.

Deborah indiqua du doigt Burdett.

— Ils nous ont envoyé cet homme, dit-elle.

Matthews jeta un coup d'oeil au corps et eut une moue dubitative.

— Que suggérez-vous ?

— Nous avons quelques pistes, dit-elle en faisant un geste vers moi. J'aurais vraiment préféré qu'elle s'abstienne, car Matthews tourna vivement la tête dans ma direction et Doakes également, ce qui était bien pire. À en juger par son air de chien affamé, ses sentiments pour moi ne s'étaient pas radoucis.

— Quel rôle jouez-vous là-dedans ? me demanda Matthews.

— Il assure l'expertise médico-légale, répondit Deborah. Et je hochai la tête modestement.

— Merde, lâcha Doakes.

— Il y a le facteur temps à prendre en compte, reprit Deborah. Il faut qu'on trouve ce type avant que... avant qu'il y ait de nouvelles victimes. On ne va pas pouvoir continuer à étouffer l'affaire très longtemps.

— Je crois que le terme « soumission à la loi des médias » est approprié, suggérai-je, toujours serviable. Matthews me lança un



regard noir.

— J'ai une petite idée de ce que Kyle... de ce que Chutsky essayait de faire, poursuivit Deborah. Mais je ne peux pas prendre le relais parce que je ne connais rien du contexte. Elle pointa le menton en direction de Doakes. Le sergent Doakes, si.

Doakes prit l'air surpris, une expression à laquelle de toute évidence il ne s'était pas suffisamment exercé. Mais, avant qu'il puisse ouvrir la bouche, Deborah continua sa démonstration laborieuse :

— Je pense qu'à nous trois

nous pouvons réussir à attraper ce type avant qu'un autre agent fédéral débarque et essaie de comprendre la situation.

— Merde, répéta Doakes. Vous voulez que je travaille avec *lui* ? Il n'avait pas besoin de me montrer du doigt pour que tout le monde sache de qui il parlait, mais il le fit tout de même, pointant son index noueux directement dans ma figure.

— Oui, parfaitement, répondit Deborah.

Le commissaire Matthews se mordillait la lèvre, l'air indécis, et Doakes répéta encore "Merde". J'espérais sincèrement que la

qualité de sa conversation s'améliorerait si nous étions amenés à travailler ensemble.

— Vous disiez que vous savez des choses à propos de cette affaire, dit Matthews à Doakes. Et le sergent cessa à regret de me fusiller du regard pour se tourner vers le commissaire.

— Mmm, mmm, fit Doakes.

— De votre, euh... de l'armée, précisa Matthews. Il ne semblait pas terriblement effrayé par l'expression de rage de Doakes, mais peut-être que c'était juste l'habitude de commander.

— Mmm, mmm, fit de nouveau

Doakes.

Le commissaire Matthews fronça les sourcils, s'efforçant le plus possible de paraître comme un homme d'action sur le point de prendre une décision importante. Nous réussîmes tout de même à ne pas avoir la chair de poule.

— Morgan, finit par dire le commissaire. Il regarda Deb, puis s'interrompit. Une camionnette sur laquelle on lisait les mots ACTION NEWS vint s'arrêter devant la petite maison, et des gens en sortirent.

— Nom de Dieu, s'exclama Matthews. Il jeta un coup d'oeil au corps, puis à Doakes. Vous pouvez

le faire, sergent ?

— Ça ne va pas leur plaire à Washington, répondit Doakes. Et ça ne me plaît pas tellement non plus, d'ailleurs.

— Je commence à me moquer un peu de ce qu'ils peuvent penser à Washington, rétorqua Matthews. Nous avons nos propres problèmes. Pouvez-vous vous charger de l'affaire ?

Doakes me regarda. Je tentai de prendre un air sérieux et motivé, mais il hocha simplement la tête.

— Ouais, dit-il. Je peux m'en charger. Matthews lui donna une tape sur l'épaule.

— Vous êtes un chic type, lançant-il avant de se précipiter dehors pour aller parler à l'équipe de journalistes.

Doakes continuait à me fixer. Je soutins son regard.

— Imaginez comme ce sera plus facile de me surveiller à présent, remarquai-je.

— Quand tout ça sera fini, dit-il. Toi et moi...

— Mais pas avant que ce soit fini, répondis-je. Et au bout d'un moment il hocha la tête, juste une fois.

— Tu perds rien pour attendre, dit-il.

# CHAPITRE XVIII

Doakes nous amena dans un café de Calle Ocho, en face d'un concessionnaire de voitures. Il nous fit nous asseoir à une petite table du fond et se plaça de façon à avoir

vue sur la porte.

— On peut parler ici, dit-il. Et je me crus tellement dans un film d'espionnage que je regrettai de ne pas avoir apporté de lunettes de soleil. Celles de Chutsky, toutefois, nous arriveraient peut-être par la poste. Sans le nez attaché, de préférence.

Avant que nous puissions commencer à parler, un homme surgit d'une arrière-salle et serra la main de Doakes.

— Alberto, dit-il. *Como estás ?* Et Doakes lui répondit dans un très bon espagnol — meilleur que le mien, honnêtement, même si j'aime



bien penser que mon accent est plus juste.

— Luis, dit-il. *Más o menos*. Ils bavardèrent ensemble un instant, puis Luis nous apporta des tasses minuscules d'un café cubain horriblement sucré et une assiette de *pastelitos*. Il fit un signe de tête à Doakes avant de disparaître à l'arrière.

Deborah observa toute la scène avec une impatience grandissante et, dès que Luis nous laissa seuls, elle ouvrit le feu.

— Il nous faut les noms de tous ceux qui étaient au Salvador, lança-t-elle.

Doakes se contenta de la regarder en sirotant son café.

— Ce serait une longue liste, finit-il par répondre.

— Vous savez ce que je veux dire, dit Deborah en fronçant les sourcils. Nom de Dieu, Doakes, il a Kyle !

Doakes montra les dents.

— Ouais, Kyle commence à se faire vieux. Il ne se serait jamais laissé attraper dans sa jeunesse.

— Et vous, que faisiez-vous là-bas exactement ? lui demandai-je. C'était un peu hors de propos, je sais, mais ma curiosité l'emporta.

Le sourire toujours aux lèvres,

si on peut appeler ça un sourire, Doakes me regarda et répondit :

— A votre avis ?

Et juste en dessous du seuil d'audibilité, je perçus un léger grondement de jubilation féroce, qui trouva aussitôt un écho au plus profond de mon siège arrière, deux prédateurs se répondant l'un à l'autre par une nuit de clair de lune. Et sincèrement, qu'aurait-il pu faire d'autre là-bas ? De même que Doakes savait qui j'étais, je connaissais sa véritable nature : un tueur froid. Même sans le témoignage de Chutsky, je n'aurais eu aucun doute sur l'occupation de

Doakes dans le carnaval sanglant qu'avait été le Salvador. Il devait être l'un des maîtres de cérémonie.

— C'est bon, arrêtez votre concours de regards, intervint Deborah. Il me faut des noms.

Doakes prit un des *pastelitos* et se cala au fond de sa chaise.

— Dites-moi plutôt où vous en êtes, suggéra-t-il. Il croqua dans son gâteau, et Deborah tapota du doigt sur la table avant de décider que c'était plus logique, en effet.

— Bon, d'accord, dit-elle. On a une vague description du type qui fait ça, et de sa camionnette. Elle est blanche.

Doakes secoua la tête.

— On s'en fout. On sait qui c'est.

— On a aussi pu identifier la première victime, ajoutai-je. Un homme du nom de Manuel Borges.

— Tiens, tiens, dit Doakes. Ce vieux Manny ? Vous auriez vraiment dû me laisser le buter.

— Un ami à vous ? demandai-je. Mais Doakes ne releva pas.

— Qu'est-ce que vous avez d'autre ? voulut-il savoir.

— Kyle a une liste de noms, répondit Deborah. Des hommes de la même unité. Il pensait que l'un d'eux serait la prochaine victime.

Mais il ne m'a pas donné les noms.

— Bien sûr que non, dit Doakes.

— Alors il faut que vous nous les donniez, dit-elle.

Doakes sembla réfléchir quelques secondes.

— Si j'étais un superpro comme Kyle, je choiserais un de ces types et je le surveillerais. Deborah pinça les lèvres et hocha la tête. Le problème, c'est que je ne suis pas un superpro. Je suis juste un simple flic qui vient de la campagne.

— Vous voulez un banjo ? demandai-je. Mais, bizarrement, cela ne le fit pas rire.

— Je ne connais qu'un gars de

l'ancienne équipe qui soit ici à Miami, poursuivit-il, après m'avoir lancé un méchant regard. Oscar Acosta. Je l'ai croisé au supermarché il y a deux ans. On pourrait le filer. Il pointa le menton vers Deborah. J'ai deux autres noms en tête. Vous pouvez les vérifier, voir s'ils sont à Miami. Il écarta les mains. C'est tout ce que j'ai. Je pourrais peut-être appeler d'anciens potes en Virginie, mais je sais pas trop dans quoi ça nous embarquerait. Il ajouta en grognant : De toute manière, ça leur prendrait deux jours pour décider ce que je leur demande vraiment et

comment ils doivent réagir.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda Deborah. On file ce gars ? Celui que vous avez vu ? Ou on va lui parler ?

Doakes secoua la tête.

— Il se souvenait de moi. Je peux aller lui parler. Si vous essayez de le surveiller, il s'en apercevra aussitôt et disparaîtra. Il consulta sa montre. Trois heures moins le quart. Oscar sera rentré dans deux heures environ. Attendez que je vous appelle. Puis il m'adressa son sourire carnassier, puissance 120 watts, et me lança : Vous n'avez qu'à aller attendre avec votre jolie



fiancée, avant de se lever et de quitter le café, en nous laissant l'addition.

Deborah me dévisagea.

— Ta fiancée ? s'étonna-t-elle.

— Ce n'est pas vraiment définitif, répondis-je.

— Quoi ? Tu es *fiancé* ?

— J'allais te le dire.

— Quand ça ? Lors du troisième anniversaire de mariage ?

— Quand je saurai comment ça m'est arrivé, dis-je. Je n'y crois toujours pas vraiment.

— Moi non plus, grommela-t-elle. Elle se leva. Allez, radine-toi. Je te ramène au boulot. Et après tu

pourras aller attendre chez ta fiancée.

Je laissai de l'argent sur la table puis la suivis docilement.

Vince Masuoka passait dans le couloir au moment où Deborah et moi sortions de l'ascenseur.

— *Shalom*, mon petit poulet, lança-t-il. Comment va ?

— Il est fiancé, annonça Deborah avant que j'aie pu lui répondre. Vince la regarda comme si elle lui avait dit que j'étais enceinte.

— Il est quoi ? ? ?

— Fiancé. Il va bientôt se marier, expliqua-t-elle.

— *Marié ? Dexter ?* Son visage parut avoir du mal à trouver l'expression appropriée, ce qui se concevait puisque lui aussi passait son temps à simuler, l'une des raisons pour lesquelles je m'entendais avec lui : deux humains artificiels, aussi synthétiques l'un que l'autre. Il finit par se décider pour une mimique censée exprimer la surprise ravie, pas très convaincante, mais le choix était judicieux.

— *Mazel tov !* s'exclama-t-il. Et il me serra maladroitement dans ses bras.

— Merci, dis-je, encore

complètement déconcerté moi-même par la nouvelle, me demandant si je serais obligé d'aller jusqu'au bout.

— Bon, fit-il, en se frottant les mains l'une contre l'autre, eh bien, cet événement ne peut pas rester impuni. Demain soir chez moi ?

— Pour quoi faire ? demandai-je.

Il m'adressa son plus beau sourire bidon.

— Un ancien rituel japonais qui remonte au shogunat Tokugawa. On se bourre la gueule et on regarde des films cochons, expliqua-t-il, puis il se tourna vers

Deborah avec un regard concupiscent. On pourrait demander à ta soeur de surgir d'un gâteau en petite tenue.

— Tu peux te le foutre au cul ton gâteau, rétorqua Deb.

— C'est très gentil, Vince, mais je ne crois pas que... répondis-je, cherchant à éviter toute situation qui rendrait mes fiançailles plus officielles, et souhaitant également les empêcher d'échanger leurs petites remarques cinglantes avant que je n'attrape un gros mal de tête. Mais Vince ne me laissa pas finir.

— Non, non, dit-il, c'est absolument nécessaire. C'est une

question d'honneur, pas moyen d'y échapper. Demain soir, à huit heures, précisa-t-il et, se tournant de nouveau vers Deborah alors qu'il s'éloignait, il ajouta : Il te reste vingt-quatre heures pour t'entraîner à danser avec tes pompons.

— Occupe-toi plutôt des tiens, répliqua-t-elle.

— Ha ! Ha ! fit-il de son horrible rire feint. Et il disparut au bout du couloir.

— Espèce de taré, marmonna Deborah, et elle partit dans la direction opposée. Tu n'as qu'à rester avec ta *fiancée* après le boulot. Je t'appellerai dès que

j'aurai des nouvelles de Doakes.

La journée de travail était presque finie, de toute manière. Je fis un peu de rangement, commandai une caisse de Luminol auprès de notre fournisseur et accusai réception d'une demi-douzaine de notes de service qui s'étaient accumulées dans ma boîte e-mail. Puis, avec un sentiment de profonde satisfaction, je regagnai ma voiture afin de participer au carnage rassurant de l'heure de pointe. Je fis une halte chez moi pour prendre des habits de rechange ; Deb n'avait pas l'air d'être là, mais le lit était défait donc

elle était passée. Je fourrai mes affaires dans un sac puis repris la route, cette fois pour me rendre chez Rita.

La nuit était tombée le temps que j'arrive dans sa rue. Je n'avais pas vraiment envie d'y aller, mais je ne savais trop que faire d'autre. Deborah s'attendait à m'y trouver si elle avait besoin de moi, et elle utilisait mon appartement. Alors je me garai dans l'allée de Rita et sortis de la voiture. Par pur réflexe, je jetai un coup d'oeil de l'autre côté de la rue, à l'emplacement habituel du sergent Doakes. Il n'y était pas, évidemment. Il était occupé à parler



avec Oscar, son ancien pote de l'armée. Et je pris soudain conscience que j'étais libre, délivré du regard hostile de ce chien de chasse qui m'avait si longtemps empêché d'être moi-même. Un hymne lent d'une pure joie noire monta en moi, accompagné par le contrepoint brutal d'une lune qui s'était mise à suinter à travers un long nuage bas, une lune aux trois-quarts, écarlate, encore vacillante et énorme dans le ciel sombre. Et la musique beuglait dans les haut-parleurs, atteignant les gradins supérieurs de l'Arène Diabolique de Dexter, où les murmures sournois

se changèrent en une folle acclamation afin de s'accorder au chant de la lune, scandant les mots *Fais-le, fais-le, fais-le* sur un rythme frénétique. Mon corps fut parcouru de frémissements comme je tombai en arrêt et pensai *Pourquoi pas ?*

Pourquoi pas, en effet ? Je pouvais m'éclipser pour quelques heures grisantes – en emportant, bien sûr, mon téléphone portable ; je tenais à me conduire de façon responsable. Mais pourquoi ne pas profiter de cette nuit de lune sans Doakes et m'aventurer dans la brise nocturne ? Les bottes rouges m'attiraient vers elles avec la force

d'une marée d'équinoxe. Reiker ne vivait qu'à quelques kilomètres de là. Je pouvais y être en dix minutes, me glisser chez lui et mettre la main sur la preuve que je cherchais, puis... J'imaginai qu'il me faudrait improviser, mais la voix qui était juste en deçà du seuil de perception regorgeait d'idées, ce soir-là, et nous saurions certainement trouver le moyen de parvenir à la douce délivrance dont nous avons tous les deux tant besoin. Oh, fais-le, Dexter, hurlaient les voix et, alors que je me haussais sur la pointe des pieds pour les écouter et pensais à nouveau *Pourquoi pas ?* sans

trouver d'objection valable...

... La porte de la maison de Rita s'ouvrit toute grande et Astor apparut sur le seuil.

— C'est lui ! cria-t-elle au reste de la maisonnée. Il est là ! Eh oui. J'étais bien là, et non là-bas. Prêt à me vautrer sur le canapé au lieu d'aller danser dans l'obscurité. Muni du masque ennuyeux de Dexter l'Habitué du Divan au lieu de la lame luisante du Justicier Noir.

— Salut, toi ! me lança Rita, m'accueillant avec une telle chaleur et une telle gaieté que j'en grinçai des dents, et la foule au fond de moi

hurla sa déception tout en sortant du stade, le match étant fini, car que pouvions-nous faire d'autre ? Rien, bien sûr, et nous suivîmes donc docilement à l'intérieur la joyeuse procession de Rita, Astor et Cody le silencieux. Je réussis à ne pas gémir, mais vraiment, n'était-ce pas pousser le bouchon un peu loin ? N'étions-nous pas tous en train de profiter un peu trop du naturel enjoué de Dexter ?

Le dîner fut affreusement agréable, comme pour me prouver que je m'embarquais dans une existence faite de bonheur et de côtelettes de porc, et je jouai le jeu,

même si le coeur n'y était pas. Je découpai ma viande en petits morceaux, regrettant qu'il ne s'agisse pas d'autre chose, tout en pensant aux cannibales du Pacifique sud qui appelaient les humains du "porc long". Cela s'y prêtait, vraiment, parce que c'est cet autre porc que je mourais d'envie de trancher, et non ce truc tiède recouvert de sauce aux champignons dans mon assiette. Mais je souriais tout en plantant mon couteau dans les haricots verts et, je ne sais comment, je parvins à tenir ainsi jusqu'à la fin du repas. Épreuve par la côtelette : je

survécus.

Après le dîner, Rita et moi bûmes tranquillement le café tandis que les enfants mangeaient de petites portions de yaourt glacé. Le café a beau être un stimulant, il ne m'aida en rien à trouver un moyen de me sortir de là, ne serait-ce que pour quelques heures, sans parler de la possibilité de m'arracher à cette félicité qui s'était approchée de moi en douce et m'avait sauté à la gorge. J'avais l'impression de perdre mes contours petit à petit et de disparaître derrière mon déguisement. Un beau jour, le joyeux masque en caoutchouc se

confondrait avec mes traits et je finirais par devenir ce que j'avais fait semblant d'être, ayant pris l'habitude d'amener les enfants aux matchs de foot, d'acheter des fleurs lorsque j'avais trop bu, de comparer toutes les lessives et de faire des économies, au lieu de délester les scélérats de leur chair superflue. C'était une vision extrêmement déprimante et j'aurais peut-être eu un coup de blues si l'on n'avait sonné à la porte juste à ce moment-là.

— Ce doit être Deborah, dis-je. Je suis à peu près certain de ne pas avoir laissé percer dans ma voix



l'espoir d'une délivrance. Je me levai et me dirigeai vers la porte d'entrée, l'ouvrant vivement pour me retrouver face à une femme corpulente aux longs cheveux blonds, l'air plutôt sympathique.

— Ah, dit-elle. Vous devez être heu... Est-ce que Rita est là ?

Eh bien, je devais effectivement être heu, même si je n'en avais pas eu connaissance jusqu'à présent. J'appelai Rita qui vint à la porte en souriant.

— Kathy ! s'écria-t-elle. Ça me fait plaisir de te voir. Comment vont les garçons ? Kathy vit juste à côté, m'expliqua-t-elle.

— Ah ha, fis-je. Je connaissais la plupart des enfants du quartier, mais pas leurs parents. Cette femme, manifestement, était la mère du petit voisin de onze ans, un peu vicieux sur les bords, et d'un frère plus âgé presque toujours absent. Partant du principe qu'elle n'était pas venue déposer une bombe ou une fiole d'anthrax, je souris et rejoignis Cody et Astor à table.

— Jason est en camp d'été, annonça Astor. Nick traîne toute la journée à la maison à attendre que la puberté lui fasse pousser la moustache.

— Seigneur ! s'exclama Rita.

— Nicky est un petit con, souffla Astor. Il voulait que je baisse mon pantalon pour qu'il puisse voir.

Cody fouetta son yaourt glacé le transformant en crème glacée.

— Écoute, Rita, je suis désolée de te déranger en plein repas, dit Kathy.

— On vient de terminer. Je peux t'offrir un café ? proposa Rita.

— Oh, non, je n'en bois plus qu'une tasse par jour, répondit Kathy. Ce sont les ordres du docteur. Mais je viens au sujet de notre chien : je me demandais si

vous aviez vu Fripon ? Cela fait deux jours qu'il a disparu et Nick se fait un sang d'encre.

— Moi, je ne l'ai pas vu. Attends que je demande aux enfants, répondit Rita.

Mais alors qu'elle se tournait vers nous, Cody me regarda, se leva sans un mot puis quitta la pièce. Astor se leva également.

— On l'a pas vu, dit-elle. Pas depuis qu'il a renversé la poubelle la semaine dernière.

Et elle sortit elle aussi. Ils avaient laissé leur dessert sur la table, alors qu'il en restait la moitié.

Rita les regarda s'en aller

bouche bée, puis elle se tourna de nouveau vers sa voisine.

— Je suis désolée, Kathy. Personne ne l'a vu, apparemment. Mais on ouvrira l'oeil, promis ! Je suis sûre qu'il va revenir. Dis à Nick de ne pas s'inquiéter. Elle continua à papoter une minute avec Kathy tandis que je considérais le yaourt glacé et m'étonnais de la scène qui venait de se dérouler sous mes yeux.

La porte d'entrée se referma et Rita vint se rasseoir devant son café tiède.

— Kathy est très gentille, déclara-t-elle. Mais ses garçons ne

lui laissent pas une minute de répit. Elle est divorcée. Son ex a acheté une maison à Islamorada : il est avocat. Il vit là-bas, alors Kathy a dû élever les enfants toute seule et je trouve qu'elle n'est pas toujours très ferme. Elle travaille comme infirmière dans le cabinet d'un podologue du côté de l'université.

— Et quelle est sa pointure ?  
l'interrompis-je.

— Je parle comme une commère, c'est ça ? demanda Rita. Elle se mordit la lèvre. Pardon. C'est peut-être parce que je m'inquiète un peu... Je suis sûre que c'est... Elle secoua la tête et me regarda.

Dexter, est-ce que tu as...

Je ne sus jamais la suite parce qu'à cet instant mon téléphone portable se mit à sonner.

— Excuse-moi, dis-je en m'approchant de la table près de l'entrée, là où je l'avais posé.

— Doakes vient d'appeler, m'annonça Deborah sans prendre la peine de me saluer. Le type à qui il a parlé est en train de s'enfuir. Doakes le suit pour voir où il va, mais il a besoin de notre renfort.

— Vite, mon cher Watson, il n'y a pas une minute à perdre répliquai-je. Mais Deborah n'était pas d'humeur littéraire.

— Je passe te prendre dans cinq minutes, dit-elle.



# CHAPITRE XIX

Je quittai Rita après une brève explication et sortis attendre dehors. Deborah tint parole et cinq minutes et demie après son appel nous filions vers le nord, le long de

Dixie Highway.

— Ils sont à Miami Beach, m'informa-t-elle. Doakes m'a dit qu'il était allé voir le mec, Oscar. Il lui a expliqué ce qui se passait. Oscar lui a demandé de le laisser un peu réfléchir. Doakes a dit d'accord, je t'appelle. Mais il s'est posté dans la rue pour surveiller la maison et, dix minutes plus tard, voilà que le mec est sorti de chez lui muni d'un sac de voyage et a sauté dans sa voiture.

— Pourquoi chercherait-il à s'enfuir maintenant ?

— Tu ne t'enfuirais pas si tu savais que Danco voulait ta peau ?

— Non, répondis-je, tout en imaginant avec un certain plaisir ce que je ferais si je me retrouvais nez à nez avec le Docteur. Je lui préparerais un piège et j’attendrais qu’il vienne. Et là..., pensai-je, sans en faire part à Deborah.

— Oui, bon, Oscar, ce n’est pas toi.

— Si peu de gens le sont... remarquai-je. Où est-ce qu’il va ? Elle fronça les sourcils et secoua la tête.

— Pour l’instant il a l’air de rouler sans but et Doakes est en train de le filer.

— Où est-ce qu’il pourrait nous

conduire ? demandai-je.

Deborah secoua de nouveau la tête et doubla une vieille Cadillac décapotable pleine d'adolescents hystériques.

— On s'en fiche, dit-elle en remontant la bretelle qui menait à Palmetto Expressway le pied au plancher. Oscar est la meilleure piste qu'on ait. S'il essaie de quitter la région, on le cueille, mais tant qu'il reste dans les parages il faut qu'on le suive de près pour voir ce qui se passe.

— Très bien, c'est vraiment une excellente idée, mais que risque-t-il de se passer exactement ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on en sache, Dexter ? rétorqua-t-elle brusquement. Ce qu'on sait, c'est que ce type sera une cible, tôt ou tard. Et lui aussi le sait maintenant. Peut-être qu'il essaie juste de voir s'il est suivi avant de s'enfuir. Merde, dit-elle en donnant un coup de volant pour éviter un vieux camion à plateforme remplie de cageots de poulets. Il devait rouler à cinquante à l'heure, n'avait pas de feux arrière et trois hommes étaient assis sur le chargement, retenant leur chapeau cabossé d'une main et s'agrippant à la cargaison de l'autre. Deborah les gratifia d'un coup de

sirène alors qu'elle les dépassait. Les trois hommes ne bronchèrent pas.

— Bref, dit-elle en redressant le volant avant d'accélérer de nouveau. Doakes nous veut du côté de Miami au cas où Oscar se montrerait un peu trop téméraire. On va rester en face et remonter Biscayne Boulevard.

C'était logique : tant qu'Oscar restait sur Miami Beach, il ne pouvait fuir dans aucune direction. S'il tentait d'emprunter à toute vitesse l'un des ponts ou de filer vers le nord après Haulover Park, puis de traverser, on était là pour le

pincer.

A moins qu'il n'ait un hélicoptère planqué quelque part, il était coincé. Je laissai Deborah conduire en paix ; elle continua à foncer vers le nord et réussit à ne tuer personne.

Parvenus à l'aéroport, nous bifurquâmes vers l'est sur la 836. La circulation se fit un peu plus dense, et Deborah, très concentrée, se faufila adroitement entre les voitures. Je gardai mes pensées pour moi tandis qu'elle déployait ses années de pratique à conduire dans Miami et gagnait ce qui s'apparentait à une course suicide à

cent à l'heure contre un millier de participants. Nous arrivâmes sans encombre à l'échangeur de l'I-95 et continuâmes jusqu'à Biscayne Boulevard. Je pris une profonde inspiration puis expirai doucement, tandis que Deborah se glissait dans la circulation du centre-ville et retrouvait une vitesse normale.

La radio grésilla et la voix de Doakes se fit entendre dans le haut-parleur.

— Morgan, quelle est votre position ? Deborah saisit le micro et répondit :

— Biscayne, devant le pont de MacArthur Causeway.



Il y eut un bref silence, puis Doakes reprit :

— Il s'est arrêté près du pont mobile de Venetian Causeway. Postez-vous de l'autre côté.

— Message reçu, répondit Deborah, et je ne pus m'empêcher d'observer :

— Je me sens très important tout à coup de t'entendre dire ça.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle.

— Oh, rien, répondis-je.

Elle me lança un regard, son regard de flic sérieux, mais son visage était encore jeune et, l'espace d'un instant, il me sembla que nous

étions redevenus gosses, assis dans la voiture de police de Harry en train de jouer aux gendarmes et aux voleurs sauf que, cette fois-ci, je jouais le rôle d'un gentil, une sensation des plus troublantes.

— Tu sais, c'est pas un jeu, Dexter, dit-elle, parce que bien sûr elle partageait ce souvenir. Il y va de la vie de Kyle. Et ses traits reprurent leur expression de gros poisson sévère tandis qu'elle poursuivait : Je me doute que ça ne signifie rien pour toi, mais je suis vraiment attachée à cet homme. Il me fait me sentir si... Merde. Tu vas te marier et pourtant tu ne pigeras jamais.

Nous étions arrivés au feu de NE 15th Street et elle prit à droite. Ce qui restait de l'Omni Mall se dressait sur la gauche tandis que devant nous s'étirait le pont de Venetian Causeway.

— Je ne suis pas très doué pour les sentiments, Deb, expliquai-je. Et cette histoire de mariage me rend plus que perplexe. Mais je sais que je n'aime pas beaucoup te voir malheureuse.

Deborah s'arrêta de l'autre côté de la petite marina qui jouxte le vieux bâtiment du Miami Herald et fit demi-tour pour garer la voiture face à Venetian Causeway Elle resta

silencieuse un moment, puis elle fit siffler l'air entre ses dents et dit :

— Excuse-moi.

Je fus un peu pris au dépourvu car je dois avouer que je m'apprêtais à lui dire une phrase très similaire, afin de huiler les rouages de la machine sociale. Je l'aurais certainement formulée d'une façon légèrement plus ingénieuse, mais le message aurait été le même.

— De quoi ? demandai-je.

— Je ne cherche pas à... Je sais que tu es différent, Dex. J'essaie vraiment de m'y faire et... Mais il n'empêche que tu es mon frère.

— Adoptif, précisai-je.

— C'est des conneries, et tu le sais très bien. Tu es mon frère. Et je sais que tu es là uniquement pour moi.

— En fait, j'espérais avoir l'occasion de dire "Message reçu" à la radio tout à l'heure.

Elle s'étrangla de rire.

— D'accord, fais le con. Mais merci quand même.

— Y'a pas de quoi. Elle attrapa la radio.

— Doakes, qu'est-ce qu'il fait ?

Au bout d'un instant, Doakes répondit :

— On dirait qu'il parle dans un

téléphone portable. Deborah fronça les sourcils et se tourna vers moi.

— S'il se fait la malle, qui pourrait-il appeler de son portable ?

Je haussai les épaules.

— Il est peut-être en train de chercher un moyen de quitter le pays. À moins que...

Je m'interrompis. L'idée était bien trop bête pour y songer sérieusement, et elle aurait dû quitter mon esprit aussitôt, mais, bizarrement, elle s'accrochait, se plantait dans la matière grise et agitait un petit drapeau rouge.

— Quoi ? voulut savoir Deborah. Je secouai la tête.

— Impossible. Insensé. Juste une pensée absurde qui refuse de partir.

— D'accord. Je t'écoute.

— Et si... Je t'ai avertie, c'est vraiment idiot.

— C'est encore plus bête de tourner autour du pot comme ça, rétorqua-t-elle d'un ton sec. Vas-y, accouche.

— Et si Oscar était en train d'appeler le Bon Docteur pour essayer de négocier son départ du pays ? avançai-je. En effet, ça paraissait vraiment stupide.

— Négocier avec quoi ? grogna Deb.

— Eh bien, Doakes a dit qu'il avait un sac. Il pourrait transporter de l'argent, des titres au porteur, une collection de timbres, que sais-je ? Mais il détient sans doute quelque chose qui pourrait avoir encore plus de valeur pour notre ami chirurgien.

— Comme quoi ?

— Il sait probablement où se cachent tous les autres membres de l'ancienne équipe.

— Merde, lâcha Deb. Il vendrait tous les autres en échange de sa vie ? Elle se mordilla la lèvre tout en réfléchissant. Au bout d'une minute, elle secoua la tête. Ça me



semble vraiment tiré par les cheveux, dit-elle.

— Carrément ? Tu trouves donc ça plus qu'idiot...

— Comment Oscar aurait-il su où joindre le Docteur ?

— Un espion a toujours les moyens d'en dénicher un autre. Il y a des listes, des bases de données, des contacts mutuels, tu le sais très bien. T'as pas vu le film *La mémoire dans la peau* ?

— Si, mais comment sais-tu que Oscar l'a vu ? demanda-t-elle.

— Je cherche juste à t'expliquer que c'est possible.

— Mmm, mmm, dit-elle. Elle

regarda par la fenêtre, pensive, puis fit une grimace et secoua la tête. Kyle m'a dit un truc, qu'au bout d'un moment on oubliait à quelle équipe on appartenait, comme au baseball quand on ne dépend d'aucune équipe. Si bien qu'on finissait par se lier avec des types de l'autre camp, et... Merde, ça c'est vraiment idiot.

— Donc quel que soit le camp de Danco, Oscar pourrait très bien trouver un moyen de le contacter.

— On s'en fout de toute manière. Nous, on peut pas, lança-t-elle.

Nous gardâmes tous les deux le

silence un moment. Je supposai que Deb pensait à Kyle et se demandait si on le retrouverait à temps. Je tentai de m'imaginer éprouver les mêmes sentiments pour Rita, mais c'était peine perdue. Comme Deborah l'avait si finement souligné, j'étais fiancé et pourtant je ne pigeais toujours pas. Et je ne pigerai jamais, d'ailleurs, ce que j'ai plutôt tendance à considérer comme une chance. Il m'a toujours semblé préférable de penser avec mon cerveau plutôt qu'avec certaines parties fripées situées légèrement plus bas. Non, mais c'est vrai ! Les gens ne se voient-ils

pas lorsqu'ils se mettent à soupirer et à se pâmer, tout larmoyants et ramollis, rendus complètement idiots par quelque chose que même les animaux ont suffisamment de bon sens pour expédier au plus vite afin de pouvoir se consacrer à des occupations plus sensées, comme trouver de la viande fraîche ?

Nous étions bien d'accord : je ne pigeais pas. Alors je tournai mon attention de l'autre côté de la baie, vers les lumières tamisées des foyers que l'on apercevait tout au bout de la voie surélevée. Quelques immeubles se dressaient près du poste de péage, ainsi que plusieurs

maisons dispersées. Peut-être que si je gagnais à la loterie, je pourrais demander à un agent immobilier de m'en montrer une qui aurait une petite cave, juste assez grande pour y dissimuler sous le sol le corps d'un certain photographe. Et comme me venait cette pensée, un doux murmure s'éleva de mon siège arrière personnel, mais évidemment je ne pouvais rien faire, si ce n'est peut-être applaudir la lune suspendue au-dessus de l'eau. Et par-delà les flots irisés retentit une sonnerie métallique, signalant que le pont mobile s'apprêtait à se lever.

La radio grésilla.

— Il repart, nous informa Doakes. Il va franchir le pont. Guettez-le. C'est un 4x4 Toyota.

— Je le vois, répondit Deborah dans le micro. On le suit. Le gros 4x4 déboucha sur la voie surélevée puis sur 15th Street quelques secondes à peine avant que le pont ne se lève. Après l'avoir laissé prendre un peu d'avance, Deborah déboîta et entama la poursuite. Arrivé à Biscayne Boulevard, il tourna à droite et un instant plus tard nous fîmes de même.

— Il a pris le boulevard et se dirige vers le nord, annonça

Deborah sur la radio.

— Faites pareil, répondit Doakes. Je continue de ce côté-ci.

Le 4x4 roulait à vitesse normale au milieu de la circulation relativement fluide, dépassant à peine la limite de vitesse, ce qui à Miami est considéré comme une allure de touriste, suffisamment lente pour justifier des coups de klaxon de la part des autres automobilistes. Mais Oscar n'avait pas l'air de s'en soucier. Il respectait tous les feux de signalisation et restait dans la file de droite, roulant tranquillement comme s'il n'allait nulle part en particulier, comme s'il

effectuait une simple petite promenade nocturne.

Tandis que nous approchions de la voie surélevée de 79th Street, Deborah prit la radio.

— On est au niveau de 79th Street, dit-elle. Il n'a pas l'air pressé. Il se dirige vers le nord.

— Message reçu, répondit Doakes, et Deborah me lança un coup d'oeil.

— Je n'ai rien dit, protestai-je.

— Tu l'as pensé très fort, dit-elle.

Nous continuâmes à rouler vers le nord, nous arrêtant à deux feux. Deborah s'efforçait de rester



derrière plusieurs voitures, ce qui n'était pas une mince affaire à Miami, la plupart essayant par tous les moyens de contourner, dépasser ou éjecter les autres véhicules. Un camion de pompiers passa dans la direction opposée en faisant hurler sa sirène et en klaxonnant à chaque intersection. À en juger par l'effet produit sur les autres conducteurs, il aurait pu tout aussi bien s'agir d'un mouton qui bêlait. Ils ne tinrent aucun compte de la sirène et refusèrent de céder leur place durement gagnée dans la file anarchique. L'homme au volant du camion, étant un conducteur de

Miami lui-même, réussit malgré tout à se frayer un chemin au rythme mêlé de la sirène et du klaxon. Duo pour un Bouchon.

Nous atteignîmes 123rd Street, le dernier endroit pour retourner à Miami Beach avant la 826 qui traverse North Miami Beach, mais Oscar poursuivit vers le nord. Deborah en informa Doakes.

— Mais où est-ce qu'il va, bon sang ? marmonna Deborah entre ses dents en reposant la radio.

— Peut-être qu'il se promène simplement, répondis-je. C'est une nuit magnifique.

— Mmm, mmm. Tu veux écrire

un sonnet ?

Dans des circonstances normales, j'aurais eu une excellente riposte à cette petite pique mais, peut-être en raison de la nature palpitante de notre expédition, rien ne me vint. Quoi qu'il en soit, une petite victoire, si insignifiante fût-elle, ne pouvait pas faire de mal à Deb.

Quelques centaines de mètres plus loin, Oscar accéléra soudain dans la voie de gauche et tourna en coupant la route aux véhicules qui arrivaient en sens inverse, déclenchant un concert de klaxons furieux de la part des conducteurs

qui circulaient dans les deux sens.

— Il a changé de direction, signala Deborah à Doakes. Il part vers l'ouest sur 135th Street.

— Je traverse derrière vous, répondit Doakes. Sur Broad Causeway.

— Qu'est-ce qu'il y a sur 135th Street ? me demanda Deb.

— L'aéroport d'Opa-Locka, l'informai-je. C'est tout droit, juste à quelques kilomètres d'ici.

— Merde, dit-elle en attrapant la radio. Doakes, l'aéroport d'Opa-Locka est dans cette direction.

— J'arrive, répliqua-t-il. Et j'entendis sa sirène se déclencher

avant qu'il ne coupe la radio.

L'aéroport d'Opa-Locka était un lieu fréquenté de longue date par les trafiquants de drogue ainsi que par les groupes impliqués dans des opérations clandestines : un arrangement plutôt pratique quand on sait que la ligne de démarcation entre les deux est souvent assez floue. Oscar pouvait très bien avoir un petit avion qui l'attendait là-bas, prêt à l'emporter loin de ce pays en un clin d'oeil, et à le conduire dans presque n'importe quel coin des Caraïbes, d'Amérique centrale ou du Sud, relié, évidemment, au reste du monde, même si je doutais qu'il

ait en tête de rejoindre le Soudan ou Beyrouth ; un pays des Caraïbes paraissait plus vraisemblable. Dans tous les cas, fuir le pays semblait une sage décision vu les circonstances, et l'aéroport d'Opa-Locka était l'endroit le plus approprié pour le faire.

Oscar roulait un peu plus vite à présent, bien que 135th Street fût moins large que Biscayne Boulevard. Nous passâmes au-dessus d'un petit pont qui franchissait un canal, et au moment où Oscar parvint de l'autre côté il accéléra brutalement, faisant crisser ses pneus dans un virage.

— Nom de Dieu, il a pris peur, dit Deborah. Il a dû nous repérer. Elle força son allure pour ne pas le perdre, restant toujours deux ou trois voitures derrière, même s'il semblait à peu près inutile désormais de prétendre ne pas le suivre.

Oscar avait pris peur, en effet, car il conduisait comme un fou à présent, risquant à tout instant d'emboutir les autres véhicules ou de monter sur le trottoir et, naturellement, Deb n'allait pas s'avouer vaincue à ce concours de bravache. Elle ne le lâcha pas, donnant de brusques coups de

volant pour éviter les voitures qui essayaient encore de se remettre de leur rencontre avec Oscar. Un moment plus tard, il se déporta dans la file de gauche, forçant une vieille Buick à tourner sur elle-même, après quoi elle alla heurter le bord du trottoir puis enfoncer une clôture grillagée devant le jardin d'une maison bleu clair.

La vue de notre petite voiture banalisée pouvait-elle être responsable d'un tel changement d'attitude ? C'était plutôt flatteur de penser que oui ; cela me faisait me sentir très important, mais je n'y croyais pas : jusqu'à présent, il



s'était comporté avec calme et sang-froid. S'il avait voulu nous semer, il aurait certainement tenté une manoeuvre plus subtile, comme essayer de traverser le pont basculant au moment où il se levait. Alors pourquoi avait-il paniqué tout à coup ? Juste histoire de m'occuper, je me penchai en avant et jetai un coup d'oeil dans le rétroviseur de droite. Un avertissement sur le miroir m'informait que les objets étaient plus proches qu'ils ne paraissaient. En l'occurrence, ce fut loin d'être une pensée réjouissante car la seule chose qui apparaissait dans le

rétroviseur à cet instant...

... c'était une camionnette blanche toute cabossée.

Elle nous suivait, et suivait Oscar. Elle roulait à la même vitesse que nous et se faufilait elle aussi entre les voitures.

— O.K., dis-je. Pas si bête, en fait. Et je haussai la voix pour couvrir le crissement des pneus et les klaxons des autres automobilistes. Dis, Deborah. Je ne veux pas te distraire de ta conduite, mais lorsque tu auras une seconde, pourras-tu regarder dans ton rétro ?

— Ça veut dire quoi, bordel ? lança-t-elle d'un ton hargneux. Mais

elle jeta tout de même un coup d'oeil dans le rétroviseur. Par chance la route était toute droite à cet endroit-là, parce que l'espace d'une seconde elle oublia presque qu'elle était en train de conduire. Oh merde, souffla-t-elle.

— Oui, c'est exactement ce que je pensais.

La voie surélevée de l'I-95 venait couper la route en hauteur un peu plus loin devant et, juste avant de passer dessous, Oscar fit une violente embardée vers la droite, traversa les trois voies, puis bifurqua dans une rue transversale qui longeait l'autoroute. Deborah

jura et donna un grand coup de volant pour le suivre.

— Dis-le à Doakes ! m'ordonna-t-elle et, saisissant la radio, je m'exécutai.

— Sergent Doakes, nous ne sommes pas seuls. La radio émit un sifflement.

— Ça veut dire quoi, bordel ? s'exclama Doakes. À croire qu'il avait entendu la réponse de Deborah quelques secondes plus tôt et qu'il tenait absolument à la répéter.

— On vient juste de tourner à droite sur 6th Avenue et on est suivis par une camionnette blanche.

Il n'y eut pas de réponse, alors je repris : Ai-je précisé que la camionnette était blanche ? Et cette fois j'eus la grande satisfaction d'entendre le sergent Doakes grommeler :

— L'enculé.

— C'est exactement ce qu'on pensait, répondis-je.

— Laissez passer la camionnette devant et suivez-la, ordonna-t-il.

— Sans déconner, marmonna Deborah entre ses dents, puis elle dit quelque chose de bien pire. Je fus tenté d'exprimer quelque chose de similaire, parce qu'au moment

où Doakes déconnecta sa radio, Oscar entreprit de remonter la bretelle menant à l'I-95, avec notre voiture toujours dans son sillage, puis, à la dernière seconde, il braqua à fond pour repartir dans l'autre sens, redescendit la route et rejoignit 6th Avenue. Son 4x4 rebondit sur la chaussée et fit plusieurs zigzags vers la droite avant d'accélérer de nouveau et de se redresser. Deborah freina brutalement et nous exécutâmes un demi-tour sur nous-mêmes ; la camionnette blanche nous dépassa, rebondit elle aussi sur la pente puis réduisit la distance avec le 4x4.

Aussitôt, Deborah rétablit notre trajectoire et suivit les deux autres véhicules.

La route sur laquelle nous roulions à présent était étroite, bordée à droite par une rangée de maisons et à gauche par un haut talus en ciment jaune qui soutenait l'I-95. Nous continuâmes ainsi sur plusieurs centaines de mètres, reprenant de la vitesse. Un vieux couple tout ratatiné qui se tenait par la main marqua un temps d'arrêt sur le trottoir, pour regarder passer en trombe notre étrange défilé. C'est peut-être mon imagination, mais je crus les voir

vaciller sous l'effet du souffle causé par le passage de la voiture d'Oscar et de la camionnette.

Nous réussîmes à nous rapprocher un peu de la camionnette, laquelle rejoignit presque le véhicule tout-terrain. Mais Oscar continuait à accélérer. Il brûla un stop, nous obligeant à faire une embardée devant une fourgonnette qui décrivait un cercle au milieu de la route dans le but d'éviter le 4x4 et la camionnette. Elle essaya maladroitement de se dégager en marche arrière et finit par aller s'écraser contre une bouche d'incendie. Mais Deb serra



juste un peu plus les mâchoires et contourna la fourgonnette en faisant crisser ses pneus, puis dépassa l'intersection, sans prêter attention aux klaxons ni à la fontaine d'eau qui s'échappait de la bouche d'incendie brisée, avant de réduire de nouveau la distance avec les deux autres véhicules.

Oscar se trouvait à quelques centaines de mètres d'un carrefour important, et le feu était rouge. Même de là où j'étais, je pouvais voir qu'un flux continu de voitures franchissait l'intersection. Bien sûr, personne n'est éternel ici-bas mais ce n'était vraiment pas la façon dont

j'aurais souhaité mourir si l'on m'avait donné le choix. Regarder la télé avec Rita me parut nettement plus attrayant tout à coup. Je voulus trouver un moyen poli mais convaincant de persuader Deborah de ralentir pour humer l'air un instant mais, juste au moment où j'en avais le plus besoin, mon puissant cerveau parut s'arrêter et, avant que je parvienne à le faire redémarrer, Oscar ne fut plus qu'à quelques mètres du feu.

Il est fort probable qu'Oscar était allé à la messe cette semaine-là parce que le feu passa au vert à l'instant où il s'engageait à fond

dans le carrefour. La camionnette blanche le suivait de près et freina à mort pour éviter une petite voiture bleue qui avait dû passer à l'orange. Puis ce fut notre tour ; le feu était franchement vert à présent. Nous contournâmes la camionnette et réussîmes presque à arriver en face, mais on était à Miami, il ne fallait pas l'oublier : une bétonnière brûla le feu derrière la voiture bleue, nous passant juste devant. Ma gorge se serra tandis que Deborah enfonçait furieusement la pédale du frein. Nous dérapâmes sur la chaussée et allâmes violemment heurter le bord du trottoir ; les deux

roues de gauche montèrent alors sur le trottoir avant de rebondir sur le macadam.

— Très joli, observai-je comme Deborah accélérât de nouveau. Et elle aurait peut-être pris la peine de me remercier de mon compliment si la camionnette n'avait choisi de profiter de notre ralentissement pour remonter à notre niveau et nous tamponner. L'arrière de notre voiture pivota vers la gauche, mais Deborah réussit à la redresser.

La camionnette nous percuta à nouveau, plus fort cette fois, juste derrière ma portière et, alors que je fus propulsé en avant sous le coup,

elle s'ouvrit brusquement. La voiture fit une embardée et Deborah freina ; peut-être pas la meilleure stratégie car la camionnette accéléra en même temps et cette fois donna un coup si fort que ma portière se détacha et tomba en rebondissant sur la chaussée, puis alla percuter la camionnette au niveau de sa roue arrière avant de tournoyer sur le sol, comme une roue déformée, en jetant des étincelles.

Je vis la camionnette osciller légèrement puis j'entendis le clappement d'un pneu éclaté. Le mur blanc se rabattit alors de

nouveau contre nous. Notre voiture eut deux roues soulevées du sol un instant, puis elle fit une embardée vers la gauche, monta sur le trottoir avant de passer à travers une clôture grillagée qui séparait la route d'une bretelle d'accès à l'I-95. Nous tournoyâmes sur place comme si les pneus glissaient sur du beurre. Deborah se cramponna au volant en montrant les dents, et nous réussîmes presque à atteindre l'autre côté de la chaussée. Mais bien sûr, moi je n'étais pas allé à la messe cette semaine-là, et au moment où nos deux roues avant atteignaient le bord du trottoir d'en

face, un énorme 4x4 rouge vint percuter notre aile arrière. Nous fûmes projetés sur la partie herbeuse de l'intersection de l'autoroute qui entourait un large étang. Je n'eus que quelques secondes pour m'apercevoir que l'herbe rase semblait permuter avec le ciel nocturne. Puis la voiture rebondit violemment sur le sol et l'airbag du passager m'explosa à la figure. J'eus l'impression de m'être battu à coups de coussin avec Mike Tyson. J'étais encore groggy lorsque la voiture retomba sur le toit, en plein dans l'étang, et commença à se remplir d'eau.

# CHAPITRE XX

Je n'ai aucune gêne à parler de mes modestes talents. Par exemple, j'admets sans complexe que je suis plus fort que la moyenne à formuler des remarques intelligentes, et j'ai



aussi le don de me faire apprécier des gens. Mais il faut me rendre cette justice, je suis également toujours disposé à reconnaître mes faiblesses et, en l'occurrence, une rapide introspection m'obligea à concéder que respirer sous l'eau n'entraîne pas dans mes compétences. Et tandis que, suspendu par ma ceinture de sécurité, complètement sonné, je regardais l'eau envahir la voiture en tourbillonnant autour de moi, je commençai à me dire que c'était un énorme défaut.

La dernière vision que j'eus de Deborah avant que l'eau ne

recouvre sa tête n'était pas plus réconfortante. Pendue également par sa ceinture, immobile, elle avait les yeux fermés et la bouche ouverte, tout à l'inverse de d'habitude, ce qui n'était certainement pas bon signe. Puis l'eau monta jusqu'à mes yeux, et je ne vis plus rien.

Il me plaît aussi à penser que je suis prompt à réagir dans les situations d'urgence, alors j'ose espérer que mon état d'apathie soudain était dû au fait d'avoir été secoué dans tous les sens puis assommé par un airbag. Quoi qu'il en soit, je restai ainsi suspendu à

l'envers pendant ce qui me parut une éternité, et j'ai un peu honte d'avouer que je passai l'essentiel du temps à pleurer ma mort. Ce Cher Dexter Défunt... il était promis à un tel avenir, il lui restait tant de compagnons de voyage à disséquer, le voilà tragiquement fauché dans la fleur de l'âge. Hélas, Passager Noir, je le connaissais bien. Sans compter que le pauvre garçon était enfin sur le point de se marier. Quelle immense tristesse. Je me représentai Rita vêtue de blanc en train de sangloter devant l'autel, deux bambins gémissant à ses pieds. L'adorable petite Astor, ses

cheveux relevés en une coiffure bouffante, sa robe de demoiselle d'honneur vert clair à présent trempée de larmes. Et le silencieux Cody dans son minuscule smoking, le regard fixé vers le fond de l'église, qui attendait, tout en repensant à notre matinée de pêche et en se demandant quand il aurait de nouveau l'occasion de planter son couteau dans un poisson, puis de tourner la pointe lentement, pour regarder le sang rouge vif perler sur la lame, le sourire aux lèvres, et...

Attends une minute, Dexter. D'où me venait cette image ? Question purement rhétorique,

bien sûr ; je n'avais pas besoin que le sourd grondement amusé de mon vieil ami intérieur me donne la réponse. Mais, avec son encouragement, je réussis à assembler quelques morceaux éparpillés en une moitié de puzzle et pris conscience que Cody...

N'est-ce pas étrange ces pensées qui nous viennent lorsque nous sommes sur le point de mourir ? La voiture reposait à présent sur son toit aplati et n'était plus animée que d'un très léger balancement ; elle était remplie d'une eau si épaisse et boueuse que j'aurais été incapable de voir une

fusée de détresse s'embraser devant mon nez. Et pourtant je voyais Cody très clairement, plus clairement même que la dernière fois où nous nous étions trouvés dans la même pièce ; et derrière cette image très nette de sa petite silhouette se dressait une ombre géante, une forme noire sans traits qui néanmoins avait l'air de rire.

Était-ce possible ? Je repensai à nouveau à la façon dont il avait enfoncé si joyeusement le couteau dans son poisson. Je pensai à la curieuse réaction qu'il avait eue à l'annonce de la disparition du chien des voisins : la même que la mienne

à son âge lorsqu'on m'avait questionné à propos d'un chien du quartier que j'avais capturé pour me livrer à mes expériences. Et je me souvins que lui aussi avait vécu un traumatisme psychique lorsque son père biologique, sous l'emprise de la drogue, l'avait attaqué, lui et sa soeur, et dans un accès de fureur terrifiante les avait battus avec une chaise.

C'était absolument inconcevable. Une pensée ridicule, mais... Tous les éléments concordait. C'était d'une logique et d'une poésie parfaites.

J'avais un fils.

Quelqu'un qui était Exactement  
Comme Moi.

Mais lui n'aurait pas de père  
adoptif avisé pour accompagner ses  
premiers pas dans le monde des  
couteaux et des scies, pas de Harry  
omniscient pour lui apprendre à  
vivre selon sa vraie nature, pour  
l'aider à évoluer, de l'enfant  
désœuvré, qu'il était – ressentant  
juste le besoin impérieux de tuer –  
en un grand Justicier, personne  
pour le guider, patiemment et à pas  
prudents à travers tous les  
obstacles, sur la voie de la lame  
luisante ; il n'y aurait absolument  
personne pour Cody si Dexter



mourait maintenant.

Ce serait bien trop mélodramatique d'affirmer : "Cette pensée me poussa immédiatement à agir", et je n'ai pas recours au mélodrame sans raison ; je le réserve toujours à une audience. Néanmoins, à l'instant où je pris conscience de la véritable nature de Cody, j'entendis, comme en écho, une voix désincarnée qui disait : "Défais ta ceinture, Dexter." Et, je ne sais comment, je réussis à déplacer mes doigts, devenus soudain énormes et gourds, jusqu'à l'attache de la ceinture et à chercher à tâtons le poussoir. J'avais

l'impression d'essayer de faire passer un jambon par le chas d'une aiguille, mais à force d'appuyer et de pousser je sentis enfin quelque chose céder. Le résultat, évidemment, fut que ma tête alla heurter le plafond, assez fort d'ailleurs quand on songe que j'étais sous l'eau. Le choc que je reçus sur le crâne finit de me remettre les idées en place ; je me redressai et me tournai vers l'ouverture ménagée à l'endroit de la portière. Je parvins à m'extraire de la carrosserie et me retrouvai le nez dans la boue qui tapissait le fond de l'étang.

Je m'accroupis et poussai du pied pour rejoindre la surface. Ce mouvement ne fut pas des plus énergiques, mais il suffit car l'étang n'était profond que d'un mètre. Je m'agenouillai d'abord avant de me relever complètement en chancelant, et je restai immobile dans l'eau quelques instants, à tousser et aspirer l'air délicieux. L'air, un élément merveilleux et sous-évalué. Il est si vrai que nous n'apprécions les choses qu'au moment de les perdre. Que c'était terrible de songer à tous les pauvres gens du monde qui sont privés d'air, des gens comme...

... Deborah ?

Un véritable être humain aurait peut-être pensé beaucoup plus tôt à sa soeur qui était en train de se noyer, mais bon, après tout ce que je venais d'endurer, il ne fallait pas trop en demander à l'imitation que j'étais. Et puis je pensais à elle maintenant ; sans doute n'était-il pas trop tard pour remédier à la situation. Même si je ne rechignais pas à lui venir en aide, je ne pouvais m'empêcher de me dire que, ce soir, l'on exigeait beaucoup du Docile et Dévoué Dexter. À peine sorti de l'eau, il fallait qu'il y replonge.

Mais la famille, c'est la famille,

et me plaindre ne m'avait jamais été d'un grand secours. Je pris une profonde inspiration et me glissai à nouveau dans l'eau fangeuse, tâtonnant autour de moi pour retrouver le passage de la portière avant de m'introduire à l'avant de la voiture renversée. Quelque chose me gifla le visage puis m'attrapa vivement par les cheveux ; j'espérais que c'était Deborah elle-même, car tout autre créature qui se serait trouvée sous l'eau aurait certainement eu des dents beaucoup plus acérées. Je levai le bras et essayai de lui faire lâcher prise. Il m'était déjà suffisamment

difficile de retenir mon souffle et d'essayer de me déplacer à l'aveuglette sans avoir en plus à subir une coupe de cheveux improvisée. Mais Deborah serrait fort ; un bon signe en soi, puisque cela signifiait qu'elle était encore en vie, mais j'en vins à me demander lesquels de mes poumons ou de mon cuir chevelu céderaient en premier. Ça ne pouvait pas durer ; je me servis de mes deux mains et réussis enfin à détacher ses doigts de ma fragile chevelure. Puis je suivis son bras jusqu'à l'épaule et tâtonnai tout autour afin de trouver la ceinture de sécurité. Je glissai

alors ma main le long de la courroie jusqu'à l'attache, et appuyai sur le poussoir.

Ah mais, bien sûr, il était bloqué. On savait déjà que c'était une de ces journées où rien n'allait. Les ennuis n'avaient pas cessé de s'enchaîner, et il n'était pas question d'espérer que le moindre événement se déroule normalement. Comme pour confirmer cette réflexion, un blarp se fit entendre près de mon oreille, et je m'aperçus que Deborah n'avait plus d'air et s'essayait à présent à respirer l'eau. Il était possible qu'elle y parvienne mieux que moi,

mais j'en doutais un peu.

Je m'enfonçai davantage dans l'eau et calai mes genoux contre le toit de la voiture, puis coinçai mon épaule au niveau de la taille de Deb et poussai, afin de dégager son poids de la ceinture de sécurité. Puis je relâchai autant que je pus la ceinture en la faisant coulisser. Prenant alors appui sur mes pieds, je tirai Deborah pour la libérer. Elle était toute molle dans mes bras ; peut-être que malgré tous mes vaillants efforts il était trop tard. Je me faufilai par l'ouverture en la tirant derrière moi. Ma chemise s'accrocha quelque part et se



déchira, mais je finis de m'extirper de la voiture et me redressai pour la seconde fois en chancelant dans l'air nocturne.

Deborah était un poids mort dans mes bras et un filet d'eau vaseuse s'écoulait de sa bouche. Je la hissai sur mon épaule et pataugeai dans la boue en direction de l'herbe. Chaque pas me coûta, et je perdis ma chaussure gauche avant même d'avoir fait deux mètres. Mais, après tout, les chaussures sont plus faciles à remplacer que les soeurs, alors je persévérerai jusqu'à ce que je finisse par grimper sur l'herbe et déposer

Deborah sur le dos à même la terre ferme.

Non loin de là une sirène retentit, suivie presque aussitôt par une autre. Suprême Bonheur : l'aide n'allait pas tarder à arriver. Peut-être, d'ailleurs, m'apporterait-on une serviette. Mais je n'étais pas certain que Deborah tienne aussi longtemps. Alors je me laissai tomber à côté d'elle, la renversai sur mon genou et lui fis expulser autant d'eau qu'il me fut possible. Puis je l'allongeai sur le dos, ôtai avec mon doigt un peu de boue de ses lèvres et me mis à lui faire du bouche-à-bouche pour la réanimer.

Ma seule récompense d'abord fut de recevoir un autre filet d'eau vaseuse, ce qui ne rendit en rien mon travail plus agréable. Mais je persistai, et bientôt Deborah fut secouée par une convulsion avant de dégurgiter une grosse quantité d'eau – en grande partie sur moi, malheureusement. Elle toussa horriblement, prit une inspiration qui rappelait le bruit que font les gonds rouillés en s'ouvrant, puis lâcha :

— Bordel...

Pour une fois, j'appréciai réellement son attitude de dure à cuire.

— Content de te revoir parmi nous, dis-je. Deborah roula faiblement sur le ventre et essaya de se relever à quatre pattes. Mais elle s'écroula de nouveau, la respiration coupée par la douleur.

— Oh, non. Merde, j'ai quelque chose de cassé, gémit-elle.

Elle tourna la tête sur le côté et vomit encore un peu, cambrant le dos et aspirant péniblement de grosses goulées d'air entre deux spasmes. Je la regardai, et j'avoue que je me sentis assez fier de moi. Dexter le Canard Plongeur s'en était bien tiré et avait sauvé la situation.

— C'est pas génial de vomir ?

lui lançai-je. Disons, par rapport à l'autre possibilité ? Bien sûr, une réplique cinglante était au-dessus des forces de ma pauvre soeur, mais je fus content de constater qu'il lui restait suffisamment d'énergie pour murmurer : "Va te faire foutre."

— Où est-ce que ça fait mal ? lui demandai-je.

— Nom de Dieu, dit-elle, d'une voix très faible. J'arrive pas à bouger mon bras gauche. Tout le bras...

Elle s'interrompit et essaya de bouger le bras en question, ne réussissant qu'à s'infliger une énorme douleur. Elle aspira l'air en

sifflant, ce qui la fit à nouveau tousser faiblement, puis elle retomba sur le dos et respira de façon très saccadée.

Je m'agenouillai à côté d'elle et tâtai doucement le haut de son bras.

— Là ? lui demandai-je. Elle secoua la tête. Je remontai ma main, touchant l'articulation de l'épaule puis la clavicule, et je n'eus pas besoin de lui demander si c'était l'endroit. Elle retint brusquement sa respiration, battit des paupières et, même à travers la boue qui maculait son visage, je la vis pâlir considérablement.

— Ta clavicule est cassée,

déclarai-je.

— C'est pas possible, protesta-t-elle d'une voix faible et râpeuse. Il faut que je retrouve Kyle.

— Non, répliquai-je. Il faut que tu ailles aux urgences. Si tu essaies de te déplacer dans l'état où tu es, tu vas finir à côté de lui, ligotée sur une table, et on ne sera pas plus avancé.

— Je *dois* le trouver, insista-t-elle.

— Deborah, je viens de t'extraire d'une voiture engloutie et d'abîmer par la même occasion une très jolie chemise. Tu voudrais que mon sauvetage héroïque n'ait servi

à rien ?

Elle toussa à nouveau, et grogna de douleur comme sa clavicule suivait les mouvements de sa respiration spasmodique. Je voyais bien qu'elle n'avait pas fini de discuter, mais elle commençait à s'apercevoir qu'elle souffrait le martyre. Et puisque notre conversation ne menait nulle part, je ne fus pas mécontent de voir Doakes arriver, suivi presque aussitôt par deux ambulanciers.

Le bon sergent me regarda méchamment, comme si c'était moi qui avais poussé la voiture dans l'étang avant de la retourner sur le



toit.

— Vous les avez perdus, hein, dit-il. Un reproche qui me parut terriblement injuste.

— Oui, cela s'est avéré beaucoup plus dur que je ne croyais de les suivre dans une voiture à l'envers et sous l'eau, répondis-je. La prochaine fois, vous n'aurez qu'à essayer et nous on restera là à râler.

Doakes se contenta de me lancer un regard furieux et d'émettre un grognement. Puis il s'agenouilla à côté de Deborah et lui demanda :

— Vous êtes blessée ?

— La clavicule, répondit-elle.

Elle est cassée.

À présent que l'état de choc passait, elle luttait contre la douleur en se mordant la lèvre et en prenant de petites inspirations saccadées. J'espérai que les ambulanciers auraient quelque chose de plus efficace pour elle.

Doakes resta silencieux. Il leva juste ses yeux vers moi, avec la même expression furieuse. Deborah tendit vers lui son bras qui n'était pas blessé et agrippa sa manche.

— Doakes, dit-elle, et il tourna ses yeux vers elle. Trouvez-le.

Il la regarda sans rien dire tandis qu'elle s'arrêtait de respirer

et serrait les dents sous l'effet d'une nouvelle vague de douleur.

— On arrive, lança l'un des ambulanciers. C'était un jeune homme maigre aux cheveux dressés en pointes sur le crâne. Lui et son collègue, plus âgé et plus corpulent, avaient fait passer leur brancard par le trou que la voiture de Deborah avait formé dans la clôture grillagée. Doakes voulut se relever pour les laisser s'approcher de Deborah, mais celle-ci se cramponna à son bras avec une force surprenante.

— Trouvez-le, répéta-t-elle.

Doakes ne fit que hocher la

tête, mais cela suffit à Deb ; elle lâcha son bras et il se leva. Les ambulanciers fondirent sur Deborah, l'examinèrent rapidement puis la hissèrent sur le brancard qu'ils roulèrent aussitôt en direction de l'ambulance. Je la regardai s'éloigner, me demandant ce qu'il était advenu de notre cher ami à la camionnette blanche. Il avait un pneu crevé : jusqu'où pourrait-il aller ? Il était assez vraisemblable qu'il tente de s'emparer d'un autre véhicule, plutôt que d'appeler son assistance automobile pour qu'on vienne l'aider à changer son pneu. On allait

donc probablement retrouver dans les parages la camionnette abandonnée, et une voiture serait sans doute signalée disparue.

Sous une impulsion qui me parut extrêmement généreuse compte tenu de son attitude envers moi, je m'approchai de Doakes pour lui communiquer ma pensée. Mais je n'avais fait qu'un pas vers lui lorsque j'entendis un gros raffut du côté de la rue. Je me tournai pour voir.

Je vis un homme trapu d'âge moyen vêtu juste d'un boxer courir vers nous en plein milieu de la rue. Son ventre retombait par-dessus

l'élastique du short et était ballotté dans tous les sens par la course ; il était évident qu'il n'était pas très entraîné, et il ne se facilitait pas la tâche en agitant les bras au-dessus de la tête et en hurlant : « Hé ! Hé ! Hé ! » tout en courant. Le temps qu'il traverse la bretelle de l'I-95 et arrive jusqu'à nous, il était hors d'haleine, incapable d'articuler le moindre mot, mais j'avais une idée assez précise de ce qu'il voulait nous dire.

— La camionnette... réussit-il à balbutier avec un accent cubain.

— Une camionnette blanche ? Avec un pneu à plat ? Et votre

voiture a disparu ? demandai-je. Et Doakes me regarda.

L'homme à bout de souffle secouait la tête.

— Une camionnette blanche, ça oui. J'ai entendu dedans des bruits de chien que je croyais blessé, expliqua-t-il, avant de s'interrompre pour prendre une profonde inspiration et pouvoir communiquer toute l'horreur de ce qu'il avait vu. Et alors...

Mais il dépensait sa salive, et son souffle surtout, pour rien. Doakes et moi remontions déjà la rue à toutes jambes dans la direction d'où il était venu.

# CHAPITRE XXI

Apparemment le sergent Doakes oublia qu'il était censé me suivre parce qu'il arriva à la camionnette bien avant moi. Évidemment, il avait l'énorme



avantage de courir avec ses deux chaussures, mais tout de même il allait vraiment vite. La camionnette était montée sur le trottoir, devant une maison orange pâle entourée d'un mur de corail. Le pare-chocs avant avait heurté un poteau d'angle qui s'était affaissé ; l'arrière du véhicule faisait face à la rue, de sorte qu'on pouvait voir la plaque d'immatriculation jaune vif "Choisissez la vie".

Le temps que je rattrape Doakes, il avait déjà ouvert la portière arrière, et j'entendis l'espèce de gémissement s'échapper de l'intérieur. On n'aurait pas tout à

fait dit un chien cette fois, ou alors c'est juste que je commençais à m'habituer. Le ton était légèrement plus aigu, et le rythme un peu plus saccadé ; cela ressemblait davantage à un gargouillement strident qu'à une tyrolienne, mais pas de doute, c'était bien, de nouveau, le cri d'un mort vivant.

Il était attaché à une banquette de voiture sans dossier qui avait été disposée le long d'un des côtés du véhicule. Les yeux dépourvus de paupières roulaient avec frénésie dans tous les sens, et la bouche sans lèvres et sans dents était figée en un O ; il se tortillait comme le

font les bébés, mais sans les bras et les jambes il avait du mal à effectuer de vrais mouvements.

Doakes était penché au-dessus de lui et regardait ce qu'il restait de son visage avec un manque total d'expression.

— Franck, dit-il. Et la créature roula ses yeux vers lui. Le hurlement cessa quelques secondes, puis reprit sur un ton encore plus aigu, un cri d'agonie aux accents suppliants.

— Vous le reconnaissez, celui-ci ? demandai-je.

Doakes hocha la tête.

— Franck Aubrey, répondit-il.

— Comment pouvez-vous être si sûr ? demandai-je.

Parce que, honnêtement, on aurait tendance à croire que tous les êtres humains qui se retrouvaient dans cet état seraient horriblement difficiles à différencier. Les seules marques distinctives que je discernais étaient les rides sur le front.

Doakes, les yeux toujours rivés sur lui, émit un grognement et, de la tête, indiqua le côté du cou.

— Le tatouage. C'est Franck. Il grogna de nouveau, se pencha en avant et toucha du doigt un petit morceau de papier scotché à la

banquette. Je m'approchai pour jeter un coup d'oeil : de la même écriture tremblée, le Docteur Danco avait cette fois tracé le mot « HONNEUR ».

— Appelez les ambulanciers, me lança Doakes.

Je courus jusqu'à l'ambulance dont ils étaient juste en train de refermer les portières.

— Vous pouvez en caser un autre ? leur demandai-je. Il ne prendra pas beaucoup de place mais il va avoir besoin d'une forte dose de calmants.

— Dans quel état il est ? demanda l'infirmier bizarrement

coiffé.

C'était une question très pertinente pour quelqu'un qui exerçait ce métier-là, mais les seules réponses qui me vinrent me semblèrent un peu désinvoltes, alors je répondis simplement :

— Vous aurez sans doute aussi besoin d'une bonne dose de calmants.

Ils me dévisagèrent, l'air de croire que je plaisantais et que je ne me rendais pas vraiment compte de la gravité de la situation. Puis ils se regardèrent et haussèrent les épaules.

— O.K., dit l'homme plus âgé.

On va lui faire une petite place.

L'autre secoua la tête, mais il se tourna et rouvrit les portières de l'ambulance afin d'en extraire un brancard.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la camionnette accidentée de Danco, je grimpai à l'arrière du véhicule pour voir comment se portait Deb. Elle avait les yeux fermés et était très pâle, mais elle semblait respirer un peu plus aisément. Elle ouvrit un oeil et me regarda.

— On n'avance pas, remarqua-t-elle.

— Docteur Danco s'est planté

avec la camionnette.

Elle se raidit et tenta de se redresser, les deux yeux grands ouverts.

— Vous l'avez arrêté ?

— Non, Deb. Il n'y avait que son passager. Il s'apprêtait sûrement à le livrer parce qu'il est terminé.

Je la trouvais déjà pâle, mais là je crus qu'elle allait s'évanouir.

— Kyle, dit-elle.

— Non. D'après Doakes, c'est quelqu'un qui s'appelle Franck.

— Tu en es sûr ?

— Il a l'air formel. Il y a un tatouage sur son cou. Ce n'est pas Kyle, Deb.



Deborah ferma les yeux et se laissa retomber sur son lit à roulettes, comme un ballon qui se dégonfle.

— Dieu merci, souffla-t-elle.

— J'espère que ça ne te dérange pas de partager ton taxi avec Franck.

Elle secoua la tête.

— Non, non, répondit-elle, puis ses yeux se rouvrirent. Dexter. Fais pas le con avec Doakes. Aide-le à trouver Kyle. S'il te plaît.

Le sédatif avait vraiment dû faire effet, parce que j'aurais pu compter sur un seul doigt le nombre de fois où elle m'avait

demandé quelque chose d'un ton si plaintif.

— D'accord, Deb. Je vais faire de mon mieux, répliquai-je, et ses yeux se refermèrent doucement.

— Merci, dit-elle.

Je regagnai la camionnette de Danco juste à temps pour voir, à quelques mètres de là, l'infirmier plus âgé se redresser, sans doute après avoir vomi, et se tourner vers son collègue assis sur le bord du trottoir qui marmonnait tout seul, couvrant les bruits que Franck continuait de faire à l'intérieur.

— Allez, Michael, dit le plus âgé. Allez, mon pote.

Michael n'avait pas l'air d'avoir envie de bouger, si ce n'est se balancer d'avant en arrière tout en répétant : « Oh, mon Dieu. Oh, nom de Dieu. Oh, mon Dieu. » J'estimai qu'il n'avait pas besoin de mon encouragement et je me dirigeai vers la portière du conducteur. Elle était ouverte ; je jetai un coup d'oeil à l'intérieur.

Le Docteur Danco avait dû être pressé parce qu'il avait laissé un scanner de fréquence qui semblait très onéreux, de ceux qu'utilisent les journalistes et les fans de la police pour capter les transmissions radio d'urgence. C'était

extrêmement rassurant de savoir que Danco avait retrouvé notre trace au moyen de cet appareil, et non grâce à des pouvoirs magiques.

À part ça, la camionnette était propre. Aucune boîte d'allumettes révélatrice, aucune feuille de papier comportant une adresse ou un mot sibyllin en latin gribouillé au dos. Rien qui puisse nous fournir la plus petite piste. On trouverait peut-être des empreintes, mais vu que nous savions déjà de qui il s'agissait, elles ne nous seraient pas d'une grande utilité.

Je pris le scanner et fis le tour de la camionnette. Doakes se tenait

à côté de la portière ouverte tandis que l'infirmier plus âgé avait enfin réussi à faire se lever son collègue. Je tendis l'appareil à Doakes.

— C'était sur le siège avant, l'informai-je. Il nous écoutait.

Doakes y jeta à peine un coup d'oeil puis le posa à l'intérieur du véhicule. Face à ce manque de réaction, je lui demandai :

— Vous avez une petite idée de ce qu'on devrait faire maintenant ?

Il me fixa sans rien dire et je soutins son regard, attendant une réponse ; je suppose qu'on aurait pu rester ainsi jusqu'à prendre racine, si les ambulanciers n'étaient

intervenues.

— C'est bon, les gars, dit le plus âgé, et nous nous rangeâmes sur le côté pour les laisser s'approcher de Franck. L'infirmier trapu semblait aller parfaitement bien à présent, comme s'il s'apprêtait à poser une attelle à un garçon qui s'était foulé la cheville. Son collègue, lui, avait l'air toujours aussi malheureux et, même à deux mètres de distance, je pouvais l'entendre respirer.

Je restai près de Doakes et les regardai glisser Franck sur le brancard puis s'éloigner vers l'ambulance. Lorsque je considérai Doakes de nouveau, il était en train

de me fixer. Il m'adressa une fois de plus son sourire très antipathique.

— Plus que vous et moi, dit-il. Et je sais pas ce que vous valez. Il s'appuya contre la vieille camionnette cabossée et croisa les bras. J'entendis les infirmiers refermer les portières de l'ambulance, et un instant plus tard la sirène retentit.

— Juste vous et moi, répéta Doakes. Et plus aucun arbitre.

— C'est encore votre sagesse paysanne qui parle ? lui demandai-je.

Parce que, mince, je venais de sacrifier ma chaussure gauche ainsi

qu'une très jolie chemise, sans parler de mon hobby, ni de la clavicule de Deborah, ou encore d'une voiture banalisée en parfait état de marche, et lui, qui n'avait pas un pli à sa chemise, s'amusait à faire des remarques énigmatiques et hostiles. Vraiment, c'en était trop.

— J'vous fais pas confiance, dit-il.

Je trouvais très positif que le sergent Doakes s'ouvre à moi en me faisant partager ses doutes et ses sentiments. Néanmoins, il me semblait préférable de rediriger son attention sur le problème présent.



— Peu importe, répondis-je. Le temps commence à presser. Avec Franck terminé et livré, Danco va s'attaquer à Kyle.

Il pencha la tête puis la secoua lentement.

— On s'en fout de Kyle, lança-t-il. Il savait dans quoi il s'embarquait. Ce qu'il faut c'est attraper le docteur.

— Kyle compte pour ma soeur, répliquai-je. C'est la seule raison pour laquelle je suis là.

Doakes hocha la tête.

— Assez convaincant, dit-il. J'aurais presque pu vous croire. Bizarrement, c'est à ce moment-là

que j'eus une idée.

J'avoue que Doakes m'agaçait terriblement ; et ce n'était pas seulement parce qu'il m'avait détourné de mes propres recherches cruciales, même si, bien sûr, c'était déjà grave en soi. Mais voilà maintenant qu'il critiquait mon jeu d'acteur, ce qui dépassait vraiment les limites de la décence. Alors peut-être que c'est de l'agacement que naît l'invention, en fin de compte. Ce n'est pas très poétique, mais bon... Quoi qu'il en soit, une petite porte s'ouvrit dans la boîte crânienne poussiéreuse de Dexter et une minuscule lumière se

mit à luire ; un véritable début d'activité mentale. Doakes, évidemment, risquait de ne pas être très emballé, à moins que je ne lui fasse voir à quel point c'était une bonne idée. Je décidai de tenter le coup. J'avais un peu l'impression d'être Bugs Bunny qui essaie d'attirer Elmer Fudd dans un piège mortel, sauf que mon bonhomme à moi savait à quoi s'en tenir.

— Sergent Doakes, dis-je, Deborah est toute la famille que j'ai, et c'est injuste que vous remettiez en cause mon engagement. Surtout, poursuivis-je – et je devais lutter contre l'envie

de me polir les ongles à la manière de Bugs Bunny – quand on sait que jusqu'à présent vous n'avez pas remué le petit doigt.

Le sergent Doakes avait beau être un tueur froid, il était manifestement capable d'éprouver des émotions. C'était peut-être la grosse différence qui existait entre nous, la raison pour laquelle il souhaitait garder sa casquette de chasseur vissée sur la tête et se battre contre ce qui aurait dû être son propre camp. Dans tous les cas, je vis une onde de colère passer sur son visage et, au plus profond de lui, il y eut un grondement presque

audible de la part de son ombre intérieure.

— Pas remué le petit doigt... répéta-t-il. Bonne formule aussi.

— Parfaitement, dis-je d'un ton ferme. Deborah et moi avons fait tout le travail d'enquête et pris tous les risques, vous le savez très bien.

Pendant un bref instant, ses mâchoires s'avancèrent comme si elles allaient bondir de son visage et me sauter à la gorge, et le grondement intérieur assourdi se mua en un rugissement qui parvint aux oreilles de mon Passager Noir, lequel se redressa et répondit. Et nous demeurâmes ainsi face à face,

nos deux ombres géantes se raidissant et se défiant invisiblement devant nous.

Il aurait peut-être fini par y avoir des lambeaux de chair et des flaques de sang dans la rue, si une voiture de police n'avait choisi ce moment pour venir s'arrêter dans un crissement de pneus et nous interrompre. Un jeune flic en sortit ; Doakes attrapa machinalement son badge et le tendit d'une main sans me quitter des yeux. De son autre main il lui fit signe de s'éloigner, si bien que l'agent n'insista pas et passa la tête dans la voiture pour consulter son

collègue.

— D'accord, finit par me dire le sergent Doakes. Vous avez pensé à un truc ?

C'était loin d'être parfait. Bugs Bunny y aurait certainement pensé lui-même, mais ça tenait la route.

— Justement, oui, répondis-je. J'ai une idée. Mais c'est un peu risqué.

— Mmm, mmm, fit-il. C'est bien ce que je pensais.

— Si vous ne vous en sentez pas capable, vous n'aurez qu'à trouver autre chose. Mais je crois que c'est notre seule solution.

Je voyais qu'il réfléchissait. Il

savait que je cherchais à le piéger, mais il y avait suffisamment de vérité dans ce que je venais de dire, et suffisamment de fierté et de rage en lui, pour qu'il s'en moque.

— Allez-y, dit-il enfin.

— Oscar a réussi à s'enfuir, déclarai-je.

— C'est ce qu'on dirait.

— Il ne reste donc plus qu'une personne qui puisse intéresser le Docteur Danco, à notre connaissance, dis-je, avant de pointer le doigt vers sa poitrine. Vous.

Il serait exagéré de dire qu'il tressaillit, mais son front se



contracta légèrement et il oublia de respirer pendant quelques secondes. Puis il hocha la tête lentement et prit une profonde inspiration.

— Enculé, vous perdez pas le nord, vous.

— C'est vrai, admis-je. Mais j'ai raison.

Doakes prit le scanner et le posa un peu plus loin pour pouvoir s'asseoir à l'arrière de la camionnette.

— D'accord, dit-il. Continuez.

— Tout d'abord, je parie qu'il va s'en procurer un autre, repris-je, en désignant l'appareil que Doakes

avait à côté de lui.

— Mmm, mmm.

— Donc si on sait qu'il nous écoute, on peut lui faire entendre ce qu'on veut. C'est-à-dire, ajoutai-je, en lui adressant mon plus beau sourire, qui vous êtes et où vous êtes.

— Et qui suis-je ? demanda-t-il, ne semblant pas impressionné par mon sourire.

— Vous êtes le type qui l'a vendu aux Cubains, répondis-je.

Il m'étudia un instant.

— Vous voulez vraiment mettre ma tête sur le billot, hein ?

— Absolument. Mais vous

n'avez pas de quoi être inquiet, si ?

— Il a eu Kyle sans problème.

— Vous saurez qu'il est après vous, répondis-je. Kyle l'ignorait. Et puis, n'êtes-vous pas censé être un tout petit peu meilleur que Kyle à ce genre de truc ?

C'était une flatterie énorme, totalement transparente, mais il tomba dans le panneau.

— C'est vrai, répondit-il. Et vous, vous êtes un lèche-cul de première.

— Pas du tout, répliquai-je. Je ne dis que la stricte et simple vérité.

Doakes considéra le scanner à côté de lui. Puis il leva les yeux, et

son regard alla se perdre par-delà l'autoroute. Les lampadaires donnèrent un reflet orangé à une goutte de sueur qui dégouлина le long de son front avant d'atterrir dans un oeil. Il l'essuya d'un air absent, les yeux toujours tournés vers l'I-95. Cela faisait tellement longtemps qu'il me dévisageait sans ciller que c'était un peu déstabilisant de se trouver en sa présence et de le voir regarder ailleurs. J'avais presque l'impression d'être devenu invisible.

— D'accord, dit-il reportant enfin de nouveau son regard sur moi — et à présent la lumière

orange éclairait ses yeux. Allons-y.

# CHAPITRE XXII

Le sergent Doakes me reconduisit au siège de la police de Metro-Dade. Ce fut une expérience des plus troublantes que de me retrouver assis si près de lui, et

notre conversation resta assez limitée. Je me surpris en train de l'observer du coin de l'oeil. Que se passait-il là-dedans ? Comment pouvait-il être ce que je savais qu'il était sans rien tenter de particulier ? Le fait de ne pas pratiquer mon passe-temps préféré me mettait à cran, mais Doakes, lui, ne semblait pas avoir ce problème. Peut-être qu'il s'était suffisamment défoulé au Salvador. Éprouvait-on une sensation différente quand on opérait avec la bénédiction du gouvernement ? Ou était-ce juste plus facile parce qu'on était certain de ne pas se faire arrêter ?

Je n'en savais rien, et je ne me voyais certainement pas le lui demander. Comme pour renforcer ce sentiment, il s'arrêta à cet instant à un feu rouge et se tourna pour me regarder. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, gardant mon regard braqué devant moi, puis il détourna les yeux lorsque le feu passa au vert.

Nous nous rendîmes directement au parc de voitures, et Doakes m'installa au volant d'une autre Ford Taurus.

— Donnez-moi quinze minutes, dit-il, en indiquant de la tête la radio. Puis appelez-moi. Sans



ajouter un mot de plus, il remonta dans sa voiture et partit.

Une fois seul, je me mis à réfléchir aux péripéties de ces dernières heures : Deborah à l'hôpital, ma coalition avec Doakes et, au cours de mon état de mort imminente, ma découverte concernant Cody. Bien sûr, il se pouvait que je me trompe complètement à son sujet. Il existait peut-être une autre explication à son attitude étrange quand il avait été question du chien disparu, et l'enthousiasme dont il avait fait preuve au moment d'enfoncer le couteau dans son

poisson pouvait n'être que la marque d'une cruauté enfantine parfaitement normale. Mais bizarrement, je m'aperçus que je souhaitais le contraire. Je voulais qu'il devienne comme moi en grandissant, surtout, je m'en rendais compte, parce que j'avais envie de le façonner et de le mettre lui aussi sur la Voie de Harry.

Était-ce une manifestation de l'instinct humain de reproduction, un futile et ardent désir de reproduire son formidable, son irremplaçable moi, même quand le moi en question était un monstre qui n'avait vraiment aucun droit de

vivre parmi les humains ? Cela expliquerait certainement pourquoi un grand nombre des crétins fort déplaisants que je rencontrais tous les jours en étaient venus à exister. Contrairement à eux, cependant, j'étais tout à fait conscient que le monde se porterait beaucoup mieux sans ma présence ; seulement voilà, mon sentiment en la matière m'importait plus que ce que le monde pouvait penser. Et, soudain, j'avais très envie d'engendrer quelqu'un comme moi, tel Dracula créant un nouveau vampire qui l'accompagnerait dans la nuit. Je savais que c'était mal, mais comme

ce serait amusant !

Quel gros débile je faisais. Mon passage sur le canapé de Rita avait-il transformé mon esprit autrefois si brillant en cette bouillie à la guimauve ? Comment pouvais-je penser de telles absurdités ? Pourquoi n'essayais-je pas plutôt d'élaborer un plan afin d'échapper au mariage ? Rien d'étonnant à ce que je n'arrive pas à me dégager de l'étreinte hostile de Doakes : j'avais consommé toutes les cellules de mon cerveau et roulais désormais à vide.

Je jetai un coup d'oeil à ma montre. Quatorze minutes passées

sur des fadaises. C'était presque l'heure : je saisis la radio et appelai Doakes.

— Sergent Doakes, quelle est votre position ?

Il y eut un silence, puis un crépitement.

— Euh, j'aimerais autant ne pas le dire pour l'instant.

— Vous pouvez répéter, sergent ?

— J'étais en train de filer un criminel, mais je crois bien qu'il m'a eu.

— Quel genre de criminel ?

Il y eut un autre silence, comme si Doakes s'attendait à ce

que je fasse tout le travail, et qu'il n'avait pas réfléchi à ce qu'il devait dire.

— Un mec que j'ai connu dans l'armée. Il s'est fait capturer au Salvador, et il pense peut-être que c'était de ma faute.

Silence.

— Il est dangereux, ajouta-t-il.

— Vous voulez du renfort ?

— Pas encore. Je vais essayer de l'éviter pour l'instant.

— Message reçu, répondis-je, un peu grisé de pouvoir enfin le dire.

Nous répétâmes notre dialogue plusieurs fois afin d'augmenter les

chances qu'il parvienne aux oreilles du Docteur Danco puis, aux alentours d'une heure du matin, nous décidâmes d'en rester là pour la soirée, et je pus dire « Message reçu » à chaque fois. Je pris enfin le chemin de chez moi, satisfait et euphorique. Peut-être que le lendemain j'arriverais à caser un « Affirmatif » et un « Terminé ». Enfin quelque chose de réjouissant en perspective.

Lorsque je retrouvai mon petit lit et vis dans quel désordre il était, je me rappelai que Deborah aurait dû dormir là et qu'elle était à l'hôpital. J'irais lui rendre visite le

lendemain. En attendant, j'avais passé une journée mémorable mais épuisante : j'avais été poursuivi par un découpeur de membres en série avant d'atterrir dans un étang, réchappant in extremis à un accident de voiture, pour ensuite manquer me noyer ; j'avais perdu une chaussure parfaitement convenable et, pour couronner le tout, comme si ce n'était pas assez, j'avais été contraint de faire ami-ami avec le sergent Doakes. Pas étonnant que je sois si fatigué. Pauvre Dexter Défait. Je m'écroulai dans mon lit et m'endormis aussitôt.





Très tôt le lendemain matin, Doakes vint garer sa voiture à côté de la mienne sur le parking de Metro-Dade. Il en descendit, tenant à la main un sac de gym en nylon qu'il posa sur le capot de ma voiture.

— Vous m'apportez votre linge sale ? lui demandai-je poliment. Une fois de plus ma bonne humeur et mon ton enjoué le laissèrent de marbre.

— Si notre plan fonctionne, soit il me coince, soit c'est moi qui le

coince, décréta-t-il.

Il ouvrit la fermeture Éclair du sac.

— Si je l'attrape, c'est fini. Si c'est lui...

Il sortit un récepteur GPS et l'installa sur le capot.

— S'il me choppe, c'est vous qui me couvrez.

Il me montra quelques dents luisantes.

— Imaginez comme ça me rassure.

Il sortit également un téléphone portable et le posa à côté du GPS.

— Voilà nos armes.

Je regardai les deux petits objets sur le toit de ma voiture. Ils ne m'avaient pas l'air franchement menaçants, mais peut-être que je pourrais en lancer un puis frapper quelqu'un sur la tête avec l'autre.

— Pas de bazooka ? demandai-je.

— Pas besoin. Juste ça, répondit-il. Il plongea de nouveau la main dans son sac. Et ça, ajouta-t-il, en me montrant un petit carnet, ouvert à la première page. Elle semblait contenir une série de chiffres et de lettres, et un stylo-bille était coincé dans la spirale.

— La plume est plus puissante

que l'épée, remarquai-je.

— Dans ce cas oui, répondit-il. Sur la ligne d'en haut, il y a un numéro de téléphone. En dessous un code d'accès.

— Pour accéder à quoi ?

— Vous n'avez pas besoin de savoir, dit-il. Vous appelez juste, vous tapez le code et dictez le numéro de mon portable. On vous donnera la position GPS de mon téléphone. Vous venez me chercher.

— Ça a l'air simple, constatai-je, me demandant si ça l'était réellement.

— Même pour vous, répliqua-t-il.

— Qui est-ce que j'aurai en ligne ? demandai-je. Doakes secoua la tête.

— Quelqu'un a un service à me rendre, répondit-il, avant d'extraire de son sac une radio de police portative. Et maintenant la partie la plus facile. Il me tendit l'appareil puis retourna à sa voiture.

À présent que nous avons un appât pour le Docteur Danco, la prochaine étape était de réussir à l'attirer dans un endroit précis au moment approprié, et la fête de Vince Masuoka était une trop belle coïncidence pour ne pas en tirer parti. Pendant les quelques heures

qui suivirent, nous roulâmes à travers la ville chacun à bord de notre voiture et répétâmes le même message plusieurs fois, avec des variations subtiles, afin de mettre toutes les chances de notre côté. Nous nous étions également assuré le concours de deux unités de patrouille qui, d'après Doakes, étaient susceptibles de ne pas merder. J'interprétai ses paroles comme une marque d'humour discret, mais les policiers en question ne semblèrent pas saisir la plaisanterie et même s'ils n'allèrent pas jusqu'à trembler, ils manifestèrent un certain

empressement à certifier au sergent Doakes qu'ils ne merderaient pas. C'était merveilleux de collaborer avec un homme qui inspirait une telle loyauté.

Notre petite équipe passa le reste de la journée à inonder les ondes de baratin sur la fête, donnant les indications pour s'y rendre, et rappelant aux gens l'heure à laquelle les réjouissances commençaient. Juste après le déjeuner, nous donnâmes le coup de grâce. Assis dans ma voiture devant un restaurant Wendy's, je pris la radio portative pour appeler une dernière fois le sergent Doakes,

et nous récitâmes notre dialogue soigneusement préparé à l'avance.

— Sergent Doakes, ici Dexter, vous me recevez ?

— Ici Doakes, dit-il après un court silence.

— Ça me toucherait beaucoup que vous puissiez venir à la fête ce soir.

— Je ne peux aller nulle part, répondit-il. Ce type est trop dangereux.

— Venez juste boire un verre. Vous n'êtes pas obligé de rester, insistai-je.

— Vous avez vu ce qu'il a fait à Manny, et Manny n'était qu'un



troufion. Je suis celui qui l'a vendu à des salauds. S'il met la main sur moi, qu'est-ce qu'il va me faire ?

— Je vais me marier, sergent. Ça n'arrive pas tous les jours. Et puis il ne tentera rien avec tous ces flics partout.

Il y eut un long silence théâtral pendant lequel je savais que Doakes comptait jusqu'à sept, comme nous en avions convenu. Puis la radio crépita de nouveau.

— Bon, d'accord, dit-il. Je passerai vers neuf heures.

— Merci, sergent, répondis-je avant d'ajouter, ravi de me prêter à ce jeu : Ça me touche beaucoup.

Terminé.

— Terminé.

J'espérais que quelque part dans la ville notre petite pièce radiophonique atteignait le public visé. Tandis qu'il se lavait minutieusement les mains avant d'entamer sa chirurgie, s'interromprait-il en dressant la tête pour écouter ? En entendant son scanner diffuser la belle voix mélodieuse du sergent Doakes, peut-être qu'il poserait sa scie et s'essuierait les mains afin de noter l'adresse. Puis il reprendrait joyusement son ouvrage — Kyle Chutsky ? — avec la satisfaction de

quelqu'un qui a une tâche à accomplir et la perspective, ensuite, d'une soirée bien remplie.

Pour ne rien laisser au hasard, nos amis des unités de patrouille avaient ordre de répéter le message plusieurs fois et sans merder, à savoir que le sergent Doakes en personne se rendrait à la fête aux alentours de neuf heures.

Quant à moi, ayant momentanément rempli ma mission, je pris la route de l'hôpital Jackson Memorial pour rendre visite à mon oiseau préféré qui s'était cassé une aile.

Deborah occupait une chambre

du sixième étage ayant une superbe vue sur l'autoroute ; elle était assise dans son lit, le haut de son corps recouvert par un plâtre. Je ne doutais pas qu'elle fût sous calmants, et pourtant elle avait l'air tout sauf calmée lorsque j'entrai dans sa chambre.

— Bon sang, Dexter, me lança-t-elle en guise de bonjour. Dis-leur de me laisser sortir, bordel. Ou alors donne-moi mes fringues pour que je puisse partir.

— Je suis content de voir que tu vas mieux, ma chère soeur, répondis-je. Tu seras rétablie en un rien de temps.

— Je serai rétablie dès qu'ils me rendront mes putains de vêtements, rétorqua-t-elle. Merde, ça en est où maintenant ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai mis en place avec Doakes un piège assez subtil, et c'est Doakes qui sert d'appât, expliquai-je. Si Danco mord à l'hameçon, on l'attrapera ce soir lors de, euh, ma fête. La fête de Vince, rectifiai-je. Et je m'aperçus que je cherchais à occulter le plus possible cette histoire de fiançailles. Je m'y prenais de manière vraiment stupide, mais j'en éprouvais tout de même un certain réconfort, ce qui

apparemment n'était pas le cas de Deb.

— La fête de tes fiançailles, dit-elle avant de poursuivre d'un ton hargneux : Bravo. Tu t'es démerdé pour que Doakes accepte de se laisser piéger pour toi.

Et j'avoue que présentée comme ça, ma stratégie ne manquait pas de classe, mais je ne voulais pas qu'elle aille s'imaginer des choses : les gens malheureux guérissent plus lentement.

— Non, Deborah, sérieusement, dis-je, de ma voix la plus rassurante. On fait ça pour arrêter le Docteur Danco.

Elle me regarda longuement d'un air furieux puis, à ma grande surprise, elle renifla et essuya une larme.

— Je suis obligée de te croire, dit-elle. Mais je déteste cette situation. Je passe mon temps à me demander ce qu'il est en train de faire à Kyle.

— Ça va marcher, Deb. On va le récupérer, répondis-je et, parce que, malgré tout, c'était ma soeur, je n'eus pas le coeur d'ajouter : avec juste quelques morceaux en moins peut-être.

— Putain, je déteste être coincée ici, lâcha-t-elle. Vous avez

besoin que je vous couvre.

— On va s'en sortir, Deb. Il y aura une douzaine de flics à la fête, tous armés et très dangereux. Et je serai là aussi, dis-je, un peu vexé qu'elle sous-estime ainsi ma présence.

Mais elle ne tint aucun compte de ma remarque.

— Ouais. Si Doakes choppe Danco, on récupère Kyle. Si c'est Danco qui choppe Doakes, tu es tiré d'affaire. Très astucieux, Dexter. Dans tous les cas, tu es gagnant.

— Ça ne m'avait pas traversé l'esprit, mentis-je. Je le fais pour la bonne cause. De toute manière,



Doakes est censé être très fort à ce genre de truc. Et il connaît Danco.

— Nom de Dieu, Dex, ça me rend folle. Et si... Elle s'interrompt et se mordit la lèvre. Y'a intérêt à ce que ça marche. Il a Kyle depuis trop longtemps.

— Ça va marcher, Deborah, la rassurai-je.

Mais ni elle ni moi n'étions réellement convaincus.



Les docteurs insistèrent fermement sur la nécessité de garder Deborah en observation

vingt-quatre heures de plus. Aussi après avoir chaleureusement pris congé de ma soeur, je partis au galop dans le soleil couchant et regagnai mon appartement pour prendre une douche et me changer. Qu'allais-je me mettre ? J'ignorais totalement ce qui se portait cette saison-là pour participer à une fête qui vous était imposée, afin de célébrer des fiançailles dont vous ne vouliez pas et qui, en outre, risquait de se transformer en une confrontation violente avec un fou épris de vengeance. Les chaussures marron étaient exclues, évidemment. Mais à part ça, rien ne

me semblait vraiment de rigueur. Après mûre réflexion, je me laissai simplement guider par le bon goût, et finis par choisir une chemise hawaïenne vert jaune ornée de guitares électriques rouges et de voitures de course roses. Sobre mais élégant. Un pantalon kaki et des baskets, et me voilà fin prêt.

Mais il me restait encore une heure avant de devoir m'y rendre, et je me surpris à repenser à Cody. Mon intuition à son sujet était-elle juste ? Si oui, comment pourrait-il faire face, tout seul, à son Passager naissant ? Il avait besoin de mes conseils, et je m'aperçus que j'avais

hâte de les lui donner.

Je quittai mon appartement et pris la direction du sud au lieu du nord, où se trouvait la maison de Vince. Un quart d'heure plus tard, je frappais à la porte de chez Rita, le regard fixé sur l'emplacement vide de l'autre côté de la rue, auparavant occupé par le sergent Doakes et sa Taurus bordeaux. Ce soir, il devait très certainement être chez lui en train de se préparer, rassemblant ses forces pour le conflit imminent et astiquant ses balles. Essaierait-il de tuer le Docteur Danco, sachant qu'il avait la permission officielle de le faire ? Depuis combien de temps

n'avait-il pas tué ? En ressentait-il le manque ? Le Besoin s'abattait-il sur lui en mugissant tel un ouragan, emportant toute sa raison et sa prudence ?

La porte s'ouvrit. Rita apparut, un grand sourire aux lèvres, et se jeta sur moi, m'enlaçant étroitement et m'embrassant le visage.

— Voilà le plus beau ! dit-elle. Entre.

Je passai un bref instant mes bras autour de ses épaules, pour la forme, puis me dégageai de son étreinte.

— Je ne peux pas rester très

longtemps, dis-je.

Son sourire s'élargit un peu plus.

— Je sais, répondit-elle. Vince a appelé et m'a expliqué. Il a été adorable. Il m'a dit qu'il veillerait sur toi pour que tu ne fasses rien de trop fou. Rentre un moment, ajouta-t-elle en me tirant par le bras. Lorsqu'elle eut refermé la porte derrière elle, elle se tourna vers moi, l'air soudain sérieux. Écoute, Dexter, je veux que tu saches que je ne suis pas du genre jalouse et que je te fais confiance. Tu peux y aller et t'amuser sans problème.

— D'accord, merci, répondis-je. Même si je doutais m'amuser vraiment. Et je me demandai ce que Vince avait dû lui dire pour qu'elle voie cette fête comme un dangereux lieu de tentation et de débauche. Elle avait, du reste, peut-être raison. Étant donné que Vince était une sorte de produit synthétique, il pouvait être quelque peu imprévisible en société, ainsi que le prouvaient ses étranges échanges d'allusions sexuelles avec ma soeur.

— C'est gentil d'être passé avant la fête, reprit Rita, en me conduisant vers le canapé que j'avais tellement fréquenté

dernièrement. Les enfants voulaient savoir pourquoi ils ne pouvaient pas y aller.

— Je vais aller leur parler, dis-je, impatient de voir Cody, et d'essayer de découvrir la vérité.

Rita sourit, l'air ravie que je veuille vraiment discuter avec Cody et Astor.

— Ils sont dehors, dit-elle. Je vais les chercher.

— Non, reste là, répliquai-je. J'y vais.

Cody et Astor étaient dans le jardin en compagnie de Nick, le balourd renfrogné d'à côté qui avait voulu voir Astor toute nue. Ils



levèrent les yeux lorsque j'ouvris la porte-fenêtre ; Nick se détourna et décampa aussitôt vers son propre jardin. Astor courut vers moi et me sauta dans les bras ; Cody suivait derrière et nous regardait, sans manifester la moindre émotion.

— Coucou, dit-il, de sa petite voix calme.

— Je vous salue, jeunes citoyens, lançai-je. Et si nous revêtions nos toges de cérémonie ? César nous somme de nous rendre au Sénat.

Astor pencha la tête sur le côté et me regarda comme si je venais de manger un chat cru. Cody se

contenta de murmurer : “Quoi”.

— Dexter, dit Astor, pourquoi on ne peut pas aller à la fête avec toi ?

— D’abord, lui expliquai-je, ce n’est pas le week-end. Et puis, de toute façon j’ai bien peur qu’il s’agisse d’une fête réservée aux adultes.

— Ça veut dire qu’il y aura des filles nues ? demanda-t-elle.

— Pour qui tu me prends ? répliquai-je, en fronçant les sourcils de façon exagérée. Tu crois vraiment que j’irais à une fête où il n’y aurait pas de filles nues ?

— Béeéééééé, fit-elle et Cody

souffla :

— Ha.

— Mais surtout, il y aura des danses grotesques et des chemises hideuses, et ce ne serait pas bien que vous voyiez ça. Vous perdriez tout respect pour les adultes.

— Quel respect ? demanda Cody, et je lui serrai la main.

— Bien dit, le félicitai-je. Allez, filez dans votre chambre maintenant.

Astor finit par pouffer de rire.

— Mais on veut aller à la fête, insista-t-elle.

— Je regrette, mais c'est impossible, répondis-je. En

revanche, je vous ai apporté un fragment de trésor pour que vous ne cherchiez pas à vous enfuir. Je lui tendis un paquet de gaufrettes, notre monnaie secrète. Elle le partagerait équitablement avec Cody plus tard, à l'abri des regards curieux.

— Eh bien, jeunes gens, dis-je. Ils me regardèrent, attendant la suite. Mais je séchais, absolument impatient de connaître la réponse, mais ne sachant comment m'y prendre. Je ne pouvais tout de même pas demander : « Au fait, Cody, est-ce que par hasard tu aimes tuer des trucs ? » C'était,

bien sûr, exactement ce que je souhaitais savoir, mais ce n'était sans doute pas le genre de chose qu'on pouvait dire à un enfant, surtout à Cody, qui était en général aussi bavard qu'une noix de coco.

Sa soeur Astor, cependant, semblait souvent parler à sa place. Le fait d'avoir passé ensemble leur petite enfance avec un ogre irascible pour père avait créé une relation fusionnelle entre eux, à tel point que lorsqu'il buvait une boisson gazeuse, elle aussi avait des renvois. Astor était capable d'exprimer tout ce qui traversait la petite tête de Cody.

— Est-ce que je peux vous poser une question très sérieuse ? demandai-je. Et ils échangèrent un regard qui contenait toute une conversation, mais que seuls eux comprenaient. Puis ils hochèrent la tête, aussi synchronisés que les bonshommes d'un baby-foot.

— Le chien des voisins, dis-je.

— Je t'avais dit, souffla Cody.

— Il renversait toujours les poubelles, déclara Astor. Et il faisait caca dans notre jardin. Et Nicky lui demandait de nous mordre.

— Alors Cody s'est occupé de lui ?

— Ben, c'est lui le garçon,

répondit Astor. Il aime faire ce genre de truc. Moi, je regarde. Tu vas le dire à maman ?

Et voilà. *Il aime faire ce genre de truc.* Je les observai tous les deux : ils me regardaient sans manifester plus d'inquiétude que s'ils venaient de m'apprendre qu'ils aimaient mieux la glace à la vanille que celle à la fraise.

— Non, je ne le lui dirai pas, répliquai-je. Mais vous ne devez en parler à personne d'autre, jamais jamais. Juste nous trois, personne d'autre, compris ?

— D'accord, répondit Astor en jetant un coup d'oeil à son frère.

Mais pourquoi, Dexter ?

— La plupart des gens ne comprendraient pas, expliquai-je. Même votre maman.

— Toi oui, murmura Cody de sa petite voix rauque.

— Oui. Et je peux t'aider. Je pris une profonde inspiration et entendis un écho se répercuter en moi, me reliant à Harry par-delà le temps lorsque, des années auparavant, sous le même ciel étoilé de Floride il m'avait dit la même chose. Tu as besoin d'être recadré, dis-je, et Cody me regarda de ses grands yeux fixes avant de hocher la tête.



— D'accord.

# CHAPITRE XXIII

Vince Masuoka habitait une petite maison de North Miami, dans une ruelle située non loin de 125th Street. Elle avait été peinte en jaune pâle avec des moulures mauves, ce

qui me faisait douter de mes goûts en matière de collègues. Quelques buissons à la coupe impeccable agrémentaient le jardin, ainsi qu'un parterre de cactus près de la porte d'entrée, et l'allée pavée était éclairée par une rangée de lampes solaires très sophistiquées.

J'étais déjà venu une fois, un peu plus d'un an auparavant, lorsque Vince avait décidé, pour une raison que j'ignore, d'organiser un bal costumé. J'y avais emmené Rita, puisque tout l'intérêt d'avoir un déguisement est de pouvoir l'exhiber. Elle avait choisi d'être Peter Pan, et moi Zorro, bien sûr, le

Justicier Noir à l'épée toujours prête. Vince nous avait ouvert la porte vêtu d'une robe fourreau en satin, la tête ornée d'un panier de fruits.

— John Edgar Hoover ? lui avais-je demandé.

— Tu y es presque. Carmen Miranda, avait-il répondu avant de nous conduire vers une fontaine de punch meurtrier. J'en avais bu une gorgée puis j'avais préféré m'en tenir aux boissons gazeuses, mais évidemment c'était avant ma conversion en un robuste mâle buveur de bière. Il y avait eu le martèlement continu d'une

musique techno-pop monotone, dont le volume poussé à fond visait à induire une trépanation générale sans anesthésie, et la fête était devenue tout simplement délirante.

Autant que je sache, Vince n'en avait pas organisé d'autres depuis, ou en tout cas pas d'aussi importantes. Néanmoins, le souvenir avait dû rester gravé dans les mémoires car il n'avait eu aucun mal à rassembler une foule enthousiaste pour assister à mon humiliation avec un seul jour de préavis. Comme promis, des films cochons étaient projetés sur de multiples écrans vidéo qu'il avait

disposés un peu partout, même dehors dans le patio. Et bien sûr, il y avait l'inévitable fontaine de punch.

Et parce que les rumeurs concernant la première fête étaient encore fraîches dans les esprits, celle-ci avait attiré un tas de gens tapageurs, surtout des hommes, qui attaquèrent le punch comme si l'on avait annoncé qu'un prix serait décerné à celui qui parviendrait le premier à des lésions cérébrales irréversibles. Je reconnaissais quelques-uns des fêtards. Angel-aucun-rapport était là, de même que Camilla Figg et une poignée

d'hurluberlus du labo médico-légal, plus quelques flics que je connaissais, dont les quatre qui avaient réussi à ne pas merder pour le sergent Doakes. Le reste des participants semblait avoir été ramassé à South Beach ; on avait dû les choisir pour leur talent à émettre de grands « Wouhou ! » suraigus dès que la musique changeait ou que les écrans vidéo montraient des séquences particulièrement scabreuses.

Très vite, la soirée se transforma en quelque chose que nous regretterions tous pendant très longtemps. À neuf heures

moins le quart, j'étais le seul à pouvoir encore tenir debout sans l'aide de personne. La plupart des flics étaient postés près de la fontaine de punch et formaient un triste cercle où les coudes se levaient les uns après les autres. Angel-aucun-rapport était allongé sous la table et dormait à poings fermés, le sourire aux lèvres. Il ne portait plus de pantalon, et quelqu'un lui avait rasé une bande de cheveux au milieu du crâne.

Il me sembla, dans ces circonstances, que c'était le moment idéal pour me glisser dehors sans me faire remarquer,



afin de vérifier si le sergent Doakes était arrivé. Je me trompais. J'avais à peine esquissé un pas en direction de la porte qu'un énorme poids me tomba dessus. Je fis aussitôt volte-face pour constater que Camilla Figg tentait de s'enrouler autour de mon dos.

— Salut, me dit-elle avec un sourire joyeux mais étrangement flottant.

— Bonjour, répondis-je d'un ton jovial. Tu veux boire quelque chose ?

Elle fronça les sourcils.

— J'ai pas envie de boire. J voulais juste dire bonjour. Elle

fronça davantage les sourcils.

— Bon sang, ce que t'es mignon, ajouta-t-elle. J'ai toujours eu envie de te l'dire.

Bon, cette pauvre Camilla était de toute évidence soûle, mais quand même... Mignon ? Moi ? Je suppose que l'abus d'alcool peut troubler la vue, mais il y avait des limites. Que pouvait donc avoir de mignon quelqu'un qui était plus enclin à vous découper en rondelles qu'à vous serrer la main ? Et quoi qu'il en soit, avec Rita, j'avais déjà plus que ma dose en matière de femmes. Si ma mémoire était correcte, Camilla et moi n'avions encore

jamais échangé plus de trois mots. C'était bien la première fois qu'elle témoignait le moindre intérêt à mon égard. Elle avait même plutôt paru m'éviter, préférant rougir et détourner le regard que me dire bonjour. Et maintenant elle était pratiquement en train de me violer. Où était la logique ?

Quoi qu'il en soit, j'avais d'autres priorités que tenter de décrypter le comportement humain.

— Merci beaucoup, répondis-je en essayant de me dégager sans causer de blessures sérieuses à aucun de nous deux. Elle avait noué ses mains autour de mon cou et je

m'efforçai de les détacher, mais on aurait dit des crampons.

— Je crois que tu as besoin de prendre l'air, Camilla, dis-je, espérant qu'elle comprendrait l'allusion et s'éclipserait dehors. Au lieu de quoi, elle se rapprocha encore davantage, écrasant son visage contre le mien tandis que je reculais, pris de panique.

— J'ai assez d'air ici, répliqua-t-elle. Elle avança les lèvres en une grosse moue comme pour m'embrasser puis me repoussa des mains, si bien que je me cognai contre une chaise et manquai tomber.

— Ah... Tu veux t'asseoir ?  
demandai-je, plein d'espoir.

— Non, répondit-elle, en m'attirant vers son visage avec une force qui me parut multipliée par deux. Je voudrais baiser.

— Ah, tiens, balbutiai-je, choqué par cette audace absolue et par l'absurdité de la situation. Toutes les femmes étaient-elles donc folles ? Enfin, les hommes ne valaient guère mieux. La fête autour de moi ressemblait à un tableau de Jérôme Bosch, avec Camilla prête à m'entraîner derrière la fontaine, où un gang aux becs d'oiseaux devait attendre pour l'aider à me ravir.

Mais il me vint brusquement à l'esprit que j'avais désormais une excuse parfaite pour contrecarrer ce projet.

— Je vais me marier, tu sais. J'avais beau avoir du mal à me faire à l'idée, il était normal que j'en tire quelque peu parti de temps en temps.

— Saaaloud, va, marmonna Camilla. Magnnnnifique saaa-laud. Elle s'affaissa soudain et ses bras lâchèrent mon cou. Je réussis à la rattraper de justesse et à l'empêcher de tomber.

— Très certainement, dis-je. Mais en tout cas je crois que ça te

fera du bien de t'asseoir un peu. Je m'efforçai de l'installer sur la chaise, mais c'était comme essayer de verser du miel sur une lame de couteau : elle se laissa couler au sol.

— Magnnnifique saalaud, répéta-t-elle avant de fermer les yeux.

Il est toujours agréable de se savoir estimé de ses collègues, mais ce petit interlude romantique avait duré plusieurs minutes, et il me fallait à tout prix sortir pour aller voir le sergent Doakes. Aussi, laissant Camilla dormir paisiblement bercée par ses rêves d'amour innocents, je me dirigeai

de nouveau vers la porte d'entrée.

... Mais je tombai aussitôt dans un autre guet-apens : cette fois c'est mon bras qui fut sauvagement attaqué. Vince en personne m'empoignait le biceps, me tirant vers l'intérieur de la maison et me replongeant aussitôt dans le surréalisme.

— Hé ! hurla-t-il sur un air de tyrolienne. Hé, le roi de la soirée. Où est-ce que tu vas ?

— Je crois que j'ai laissé mes clés dans la voiture, répondis-je, en essayant de me dégager de sa prise mortelle. Mais il serra plus fort encore.



— Non, non, non, dit-il, en me ramenant vers la fontaine. C'est ta fête, tu ne vas nulle part.

— C'est une fête fantastique, Vince, mais il faut vraiment que je...

— Que tu boives, répliqua-t-il, avant de plonger un verre dans la fontaine et de le pousser vers moi en éclaboussant ma chemise. Voilà ce qu'il te faut. Banzaï ! Il leva son propre verre et le vida d'un trait. Heureusement pour tout le monde, il s'étrangla à moitié et fut pris d'une quinte de toux ; je parvins alors à m'échapper tandis qu'il se pliait en deux et tentait vainement de reprendre sa respiration.

Je réussis à atteindre la porte d'entrée et à parcourir la moitié de l'allée avant qu'il n'apparaisse à la porte.

— Hé ! hurla-t-il. Tu ne peux pas partir, les strip-teaseuses vont arriver !

— Je reviens tout de suite, cria-je. Sers-moi un autre verre !

— D'accord ! dit-il en m'adressant l'un de ses sourires bidon. Ha ! Banzai ! Puis il regagna la fête en faisant un joyeux signe de la main. Je me tournai et cherchai Doakes des yeux.

Où que j'aie, il se garait juste en face de là où je me trouvais,

depuis si longtemps, que j'aurais dû le repérer immédiatement, mais ce ne fut pas le cas. Quand je finis par apercevoir la Taurus bordeaux si familière, je vis qu'il s'était montré très malin. Il stationnait un peu plus loin dans la rue sous un grand arbre qui masquait la lumière des lampadaires. C'était le genre de chose qu'un homme cherchant à se cacher aurait peut-être fait, mais en même temps cela permettrait au Docteur Danco de penser qu'il pouvait s'approcher sans être vu.

Je me dirigeai vers sa voiture et, lorsque je fus tout près, la fenêtre s'abaissa.

— Il n'est pas encore là, m'annonça Doakes.

— Vous êtes censé entrer boire un verre, répondis-je.

— Je ne bois pas.

— Vous ne devez pas fréquenter beaucoup de soirées parce que sinon vous sauriez que l'on n'y assiste pas en restant assis dans sa voiture.

Le sergent Doakes ne dit rien, mais la fenêtre remonta puis la portière s'ouvrit et il sortit de la voiture.

— Qu'est-ce que vous allez faire s'il arrive maintenant ? me demanda-t-il.

— Je compte sur mon charme pour me sauver, répondis-je. Allez, venez faire un tour tant qu'il reste encore quelques personnes conscientes là-dedans.

Nous traversâmes la rue ensemble, sans nous tenir par la main, mais nous aurions tout aussi bien pu, vu les circonstances. Alors que nous étions au milieu de la chaussée, une voiture surgit au coin de la rue et roula vers nous. J'eus envie de prendre mes jambes à mon cou et de me précipiter dans un massif de lauriers-roses, mais je fis preuve d'un sang-froid absolu, qui me remplit de fierté, me contentant

de lancer un regard vers la voiture qui approchait. Elle avançait lentement et, le temps qu'elle arrive à notre niveau, le sergent Doakes et moi-même eûmes fini de traverser.

Doakes s'arrêta pour regarder le véhicule, et je l'imitai. Cinq visages d'adolescents renfrognés nous dévisagèrent. L'un d'eux se tourna et dit quelque chose aux autres, sur quoi ils se mirent à rire. La voiture poursuivit son chemin.

— On ferait mieux de rentrer, remarquai-je. Ils avaient l'air dangereux.

Doakes ne répondit pas. Il regarda la voiture disparaître au

bout de la rue puis continua d'avancer vers la maison de Vince. Je le suivis, le rattrapant juste à temps pour lui ouvrir la porte.

Je ne m'étais absenté que quelques minutes, mais le nombre de victimes supplémentaires était impressionnant. Deux des flics qui se trouvaient près de la fontaine étaient allongés par terre, et l'un des réfugiés de South Beach était en train de vomir dans un récipient en plastique qui, quelques instants auparavant, contenait un dessert à la gelée. La musique était plus forte que jamais, et j'entendis Vince du côté de la cuisine hurler

« Banzai ! », repris en chœur par d'autres voix.

— Attendez-vous au pire, dis-je au sergent Doakes, qui marmonna quelque chose ressemblant à : « Quelle bande de dégénérés. » Il secoua la tête et entra.

Doakes ne se servit pas à boire, pas plus qu'il ne dansa. Il repéra un endroit de la pièce où ne gisaient pas de corps inconscients et alla s'y poster, évoquant la figure d'une Faucheuse un peu minable au milieu d'une fête d'étudiants. Je me demandai si je devais l'aider à entrer dans l'ambiance. Peut-être pouvais-je lui envoyer Camilla pour



le séduire.

J'observai le bon sergent se tenir dans son coin et regarder le spectacle autour de lui, et je fus curieux de savoir ce qu'il pensait. C'était une métaphore exquise : Doakes tout seul immobile et silencieux, tandis qu'autour de lui l'humanité se déchaînait. J'aurais sans doute ressenti un élan de compassion pour lui si seulement j'étais capable de sentiments. Il avait l'air complètement détaché de ce qui se passait ; il ne broncha même pas lorsque deux représentants du gang de South Beach passèrent tout nus devant lui

en courant. Ses yeux tombèrent sur l'écran vidéo le plus proche, qui montrait alors une scène, avec des animaux, pour le moins originale et saisissante. Il la considéra sans manifester la moindre marque d'intérêt ou d'émotion ; un simple regard, puis ses yeux continuèrent à balayer la pièce, se posant successivement sur les deux flics par terre, sur Angel sous la table, sur Vince qui arrivait de la cuisine à la tête d'une file de danseurs qui se tenaient par les hanches. Son regard finit par atterrir sur moi, et il me fixa avec le même manque d'expression. Il traversa la pièce et

vint se planter devant moi.

— Combien de temps il faut qu'on reste ? me demanda-t-il.

Je lui adressai mon plus beau sourire.

— C'est un peu trop pour vous, n'est-ce pas ? Tout ce bonheur, cette gaieté... Ça doit vous mettre mal à l'aise.

— Ça me donne envie de me laver les mains, répliqua-t-il. Je vais attendre dehors.

— Est-ce vraiment une bonne idée ? demandai-je.

Il pencha la tête vers la file de danseurs qui s'écroulaient au sol les uns sur les autres dans une hilarité

convulsive.

— Et ça, c'est une bonne idée ?  
remarquait-il.

Bien sûr, il n'avait pas tort, même si, en termes de danger mortel et de terreur absolue, quelques danseurs déjantés ne pouvaient pas vraiment rivaliser avec le Docteur Danco. Néanmoins, je suppose que l'on doit songer à la dignité humaine, si tant est qu'elle existe. En cet instant, un coup d'oeil circulaire laissait plutôt penser que non.

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement. Doakes et moi fîmes aussitôt volte-face, tous nos sens en

alerte, et heureusement que nous étions préparés au pire, sinon nous serions peut-être tombés dans l'embuscade de deux femmes à moitié nues munies d'un radiocassette.

— Bonsoir ! crièrent-elles, et elles furent accueillies par un grand « Youhooou ! » suraigu et saccadé venant des danseurs vautrés sur le sol. Vince se débattit pour s'extraire de la pile de corps et se redressa en chancelant.

— Hé ! hurla-t-il. Ho hé ! tout le monde ! Les strip-teaseuses sont là ! Banzäi ! Il y eut un « Youhooou ! » encore plus fort, et

l'un des policiers allongés par terre réussit tant bien que mal à s'agenouiller puis resta ainsi à tanguer légèrement et à fixer les filles des yeux en formant avec les lèvres le mot "strip-teaseuses..."

Doakes parcourut la pièce du regard avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Je vais dehors, dit-il, puis il se dirigea vers la porte.

— Doakes, l'appelai-je, convaincu que c'était une très mauvaise idée. Mais je n'avais pas fait un pas dans sa direction qu'une fois de plus je fus brutalement arrêté.

— Je te tiens ! beugla Vince, qui m'étreignait maladroitement.

— Vince, laisse-moi, dis-je.

— Pas question ! gloussa-t-il.

Hé, tout le monde ! Aidez-moi ici avec le marié rougissant ! Il y eut une agitation du côté des ex-danseurs et du dernier flic debout près de la fontaine de punch, et je me retrouvai soudain pris dans une bousculade, soulevé par la pression des corps et porté vers la chaise d'où Camilla Figg avait roulé au sol sans connaissance. Je tentai de me débattre, mais c'était peine perdue. Ils étaient trop nombreux, tous dopés par le breuvage détonnant de

Vince. Je dus assister impuissant à la sortie du sergent Doakes, qui lança derrière lui un dernier regard furibond avant de disparaître dans la nuit.

Ils m'installèrent sur la chaise et se plantèrent devant moi en un demi-cercle compact : impossible d'aller nulle part. J'espérais que Doakes était aussi bon qu'il se l'imaginait parce que manifestement il allait rester seul pendant un moment.

La musique s'arrêta, et j'entendis un bruit familier qui fit se hérissier les poils de mes bras : c'était le crissement du ruban



adhésif qu'on déroule, mon prélude préféré aux concertos pour couteau. Pendant que quelqu'un me tenait les bras, Vince passa trois grandes bandes de chatterton autour de mon corps, m'attachant à la chaise. Ce n'était pas assez serré pour me bloquer, mais suffisamment pour m'entraver et me maintenir sur la chaise.

— C'est parti ! cria Vince. Aussitôt l'une des strip-teaseuses alluma le radiocassette, et le spectacle commença. La première, une femme noire à la mine maussade, se mit à onduler devant moi et à ôter quelques vêtements

superflus. Lorsqu'elle fut quasiment nue, elle s'assit sur mes genoux et me lécha l'oreille tout en remuant son derrière. Puis elle me ficha la tête entre ses seins, cambra le dos puis sauta en arrière, et l'autre strip-teaseuse, une femme aux traits asiatiques et aux cheveux blonds, s'avança et répéta la séquence. Lorsqu'elle se fut trémoussée un moment sur mes genoux, elle fut rejointe par l'autre femme, et les deux s'assirent sur moi, une de chaque côté. Puis elles se penchèrent en avant de sorte que leurs seins me frottaient le visage et elles commencèrent à s'embrasser.

À ce moment-là, ce cher Vince leur apporta à chacune un grand verre de son punch meurtrier, qu'elles s'empressèrent de boire en continuant à se tortiller en rythme. L'une d'elles murmura : « Whaouh ! Très bon, ce punch. » Je n'aurais su dire laquelle des deux avait parlé, mais elles semblaient toutes les deux d'accord. Elles commencèrent alors à se contorsionner dans tous les sens et la foule autour de moi se mit à hurler comme dans un rassemblement de loups-garous une nuit de pleine lune. Évidemment, ma vue était quelque

peu gênée par quatre seins énormes et anormalement durs – deux de chaque couleur –, mais d'après ce que je pouvais entendre, tout le monde sauf moi semblait s'amuser follement.

Parfois on se demande si l'univers n'est pas régi par une force malveillante au sens de l'humour vraiment douteux. Je connaissais suffisamment les mâles de l'espèce humaine pour savoir que la plupart d'entre eux auraient volontiers échangé leurs excroissances corporelles contre les miennes. Et moi, je n'aurais souhaité qu'une chose : céder ma place et me

débarrasser de ces femmes nues qui se tortillaient sur moi.

Mais il n'y a pas de justice : les deux strip-teaseuses restaient assises sur mes genoux, rebondissant au rythme de la musique et transpirant l'une sur l'autre ainsi que sur ma superbe chemise en rayonne, tandis que la fête battait son plein autour de nous. Au bout de ce qui me parut un interminable passage au purgatoire, interrompu seulement par Vince qui apporta aux filles deux autres verres, les strip-teaseuses se levèrent enfin et firent le tour du cercle des spectateurs, en

dansant. Elles touchèrent des visages, burent dans le verre de certains et tâtèrent quelques entrejambes. Je profitai de leur distraction pour libérer mes mains et retirer le ruban adhésif, et je remarquai alors que personne ne prêtait plus attention au Délicat Dexter, en théorie l'Homme de la Soirée. Un rapide coup d'oeil à l'assemblée me donna l'explication : tout le monde formait un cercle autour des strip-teaseuses et, bouche bée, les regardait danser, entièrement nues à présent, luisantes de sueur et d'alcool. Vince ressemblait à un personnage de

dessin animé, figé sur place, les yeux pratiquement sortis des orbites, mais il était en bonne compagnie. Tous ceux qui étaient encore conscients avaient la même pose : ils s'étaient arrêtés de respirer et regardaient fixement les deux femmes en oscillant légèrement sur leurs jambes. J'aurais pu débouler dans la pièce en soufflant comme un abruti dans un foutu tuba que personne ne s'en serait aperçu.

Je me levai, contournai prudemment la foule, puis me faufilai dehors. Je m'étais imaginé que le sergent Doakes attendrait

quelque part près de la maison, mais je ne le vis pas. Je traversai la rue et allai vérifier sa voiture. Elle était vide. Je parcourus des yeux la rue : même chose. Aucune trace de Doakes.

Il avait disparu.



# CHAPITRE XXIV

Nombreux sont les aspects de l'existence humaine que je ne comprendrai jamais, et pas seulement d'un point de vue intellectuel. Je manque tout

simplement d'empathie, de par mon incapacité à ressentir les émotions. Je ne vois pas vraiment cela comme une perte mais, du même coup, de grands pans de l'expérience humaine me sont complètement hermétiques.

Il y a, toutefois, une expérience humaine des plus communes qu'il m'arrive d'éprouver très intensément, c'est la tentation. Et tandis que je regardais la rue vide devant la maison de Vince Masuoka et m'apercevais que le Docteur Danco avait réussi à capturer Doakes, je sentis ce sentiment me submerger en une vague

étourdissante, presque suffocante. *J'étais libre.* Cette pensée déferlait sur moi et me confondait par sa simplicité élégante et parfaitement justifiée. Il n'y aurait eu rien de plus facile au monde que de filer. Laisser Doakes à son petit rendez-vous avec le Docteur, le signaler le lendemain matin en prétextant que j'avais trop bu – c'était la fête de mes fiançailles, après tout ! – et que je ne savais pas trop ce qui était arrivé au bon sergent. Qui pourrait me contredire ? Personne à l'intérieur de la maison ne pourrait assurer avec la moindre certitude que je n'avais pas assisté au peep-

show du début à la fin.

Doakes disparaîtrait. Emporté à jamais dans un tourbillon de membres découpés et de folie, il n'éclairerait plus jamais mon sombre perron. Dexter libéré, je pourrais enfin être moi-même et, pour cela, tout ce qu'il fallait, c'était ne rien faire. Même moi je devais être capable d'y arriver.

Alors pourquoi ne pas m'en aller ? Pourquoi même ne pas partir me promener du côté de Coconut Grove, où un certain photographe attendait mes services depuis trop longtemps ? C'était si simple ; il n'y avait aucun risque, alors pourquoi

ne pas en profiter ? C'était une nuit parfaite pour me livrer à mes sombres réjouissances au rythme d'une lune presque pleine, et ce petit bout manquant donnerait à l'aventure un aspect décontracté, informel. Des murmures d'approbation s'élevèrent, sifflant en un chœur impatient.

Toutes les conditions étaient réunies : le moment, la proie, une lune presque entière, ainsi qu'un alibi. Et la pression s'était accumulée depuis si longtemps qu'il me suffirait de fermer les yeux et de laisser les choses se faire joyeusement d'elles-mêmes, sur

pilote automatique. Puis la douce délivrance à nouveau, la sensation de bien-être diffus, les muscles ramollis, débarrassés de tous leurs noeuds, la plongée délicieuse dans ma première nuit de sommeil complète depuis une éternité. Et le lendemain matin, reposé et satisfait, je dirais à Deborah...

Ah. Deborah. Eh oui, il y avait ce point à considérer.

Je dirais à Deborah que j'avais profité de la soudaine absence de Doakes pour m'élancer dans la nuit, avec mon Besoin et un Couteau, tandis que les derniers doigts de son chéri atterrissaient sur un tas

d'ordures... Je ne sais pas pourquoi mais, malgré les encouragements de mon choeur intérieur qui me disait de ne pas m'inquiéter, je ne pensais pas qu'elle le prendrait bien. Ma relation avec ma soeur en ferait certainement les frais ; une simple erreur de jugement de ma part, peut-être, mais je doutais qu'elle parvienne à me pardonner. Et même si je ne suis pas capable d'éprouver d'affection véritable, je souhaitais vraiment que Deb n'ait pas à se plaindre de moi.

C'est ainsi qu'une fois de plus, je me résignai à la patience vertueuse et à une rectitude à toute

épreuve. Un Dexter Dévoué et Discipliné. *Cela viendra*, dis-je à mon second moi. *Tôt ou tard, cela finira par venir*. C'était obligé ; on n'attendrait pas indéfiniment, mais il y avait d'abord une priorité. Et je l'entendis rouspéter, bien sûr, parce que l'attente durait depuis trop longtemps déjà, mais je calmai le fauve, passai la main sur les barreaux de sa cage avec une joie feinte, puis sortis mon téléphone portable.

Je composai le numéro que Doakes m'avait donné. Au bout d'un moment, j'entendis une tonalité, puis plus rien, juste un



léger sifflement. Je tapai alors le long code d'accès ; il y eut un clic, puis une voix neutre de femme dit : « Numéro ». Je dictai le numéro de portable de Doakes. Après un silence, la voix m'indiqua des coordonnées ; je les notai rapidement sur le carnet. La voix se tut, puis ajouta : "Se dirige droit vers l'ouest à cent kilomètres à l'heure." Et ce fut tout.

Je n'ai jamais prétendu être un expert en navigation, mais je possède moi-même un petit récepteur GPS que j'utilise à bord de mon bateau. Je m'en sers surtout pour marquer les bons

coins de pêche. Aussi, je réussis à entrer les coordonnées dans l'appareil sans m'arracher les cheveux ou provoquer une explosion. Le GPS que m'avait donné Doakes était légèrement plus performant que le mien, et affichait une carte sur l'écran. Les coordonnées correspondaient à l'I-75, en direction d'Alligator Alley, le corridor menant à la côte ouest de la Floride.

Je fus plutôt surpris. L'essentiel du territoire compris entre Miami et Naples est constitué des Everglades, une zone marécageuse entrecoupée de

langues de terre pas toujours ferme. On y trouve surtout des serpents, des alligators et des casinos indiens, ce qui ne me semblait pas du tout le genre d'endroit approprié pour se détendre et apprécier un paisible démembrement. Mais le GPS ne pouvait mentir, pas plus que la voix au téléphone, *a priori*. Si les coordonnées étaient fausses, ce serait de la faute de Doakes, et il était perdu de toute façon. Je n'avais pas le choix. Je me sentis un peu coupable de quitter la soirée sans remercier mon hôte, mais je montai dans ma voiture et me dirigeai vers l'I-75.

En quelques minutes, je rejoignis l'autoroute et pris alors la direction du nord. Quand on s'éloigne de Miami vers l'ouest, les habitations s'espacent progressivement. Puis il y a une dernière explosion de centres commerciaux et de maisons juste avant le poste de péage d'Alligator Alley. Arrivé là, je stoppai la voiture et composai à nouveau le numéro. La même voix me donna de nouvelles coordonnées, puis la ligne coupa. J'en tirai la conclusion qu'ils ne roulaient plus.

D'après la carte, le sergent Doakes et le Docteur Danco étaient

confortablement installés au coeur d'une étendue d'eau indéterminée, à une soixantaine de kilomètres de là. Je ne savais pas pour Danco, mais je doutais que Doakes puisse flotter. Peut-être que le GPS pouvait mentir en fin de compte. Il fallait bien toutefois que je fasse quelque chose, alors je regagnai la route, payai le péage puis continuai vers l'ouest.

À un endroit parallèle à la position donnée par le GPS, une petite route partait vers la droite. Elle était presque invisible dans le noir, sans compter que je roulais à plus de cent à l'heure. Mais dès que

je l'aperçus, je freinai brutalement sur le bas-côté puis reculai pour y jeter un oeil. C'était un chemin de terre qui semblait ne mener nulle part ; il passait au-dessus d'un pont délabré puis s'enfonçait tout droit dans l'obscurité des Everglades. Grâce aux phares des autres voitures, je distinguais la piste sur une cinquantaine de mètres, mais il n'y avait rien à voir. Une bande d'herbe qui devait arriver à hauteur de genou poussait au milieu entre les deux profondes ornières. Un bouquet d'arbres bas formait un dôme au-dessus du chemin à la limite des ténèbres, et c'était tout.

Il me vint à l'idée de descendre afin de chercher un indice, puis je m'aperçus à quel point c'était ridicule. Me prenais-je pour Tonto, le fidèle guide indien ? Pensais-je pouvoir examiner une brindille cassée et dire combien d'hommes blancs étaient passés ? Peut-être mon cerveau dévoué mais à court d'inspiration me prenait-il pour Sherlock Holmes, capable d'inspecter les sillons du chemin et d'en déduire qu'un bossu gaucher aux cheveux roux et à la patte folle était passé par là, tenant à la main un cigare cubain et un ukulélé. Je ne trouverais aucun indice, et du

reste cela ne changerait rien. La triste vérité c'était que soit j'empruntais ce chemin, soit j'abandonnais la partie, et le sergent Doakes, lui, était carrément rayé de la compétition.

Pour être absolument certain – ou du moins, pour m'ôter toute mauvaise conscience –, je rappelai le numéro de téléphone top secret de Doakes. La voix me donna les mêmes coordonnées, puis je fus coupé : où qu'ils soient, ils s'y trouvaient toujours, quelque part le long de cette piste sale et sombre.

Je n'avais pas le choix apparemment. Le devoir m'appelait,



et Dexter ne pouvait s'y soustraire. Je braquai le volant et empruntai le chemin.

D'après le GPS, j'avais environ huit kilomètres à parcourir avant d'arriver là où je devais me rendre. Je mis les phares en veilleuse et roulai doucement, observant attentivement la route. J'eus par conséquent beaucoup de temps pour réfléchir, ce qui n'est pas toujours une bonne chose. Je songeai à ce qui m'attendait peut-être à l'autre bout de la piste, et à ce que je ferais lorsque j'y parviendrais. Et je choisissais sans doute mal mon moment pour ce

genre de réflexion, mais je pris conscience que même si je trouvais le Docteur Danco j'ignorais totalement ce que je ferais. "Vous venez me chercher", m'avait dit Doakes, et ça avait l'air très simple jusqu'au moment où l'on se retrouvait au beau milieu des Everglades en pleine nuit, avec pour seule arme un carnet à spirale. Et le Docteur Danco n'avait manifestement eu aucun problème avec tous les autres qu'il avait capturés, en dépit du fait que c'était de gros durs, armés jusqu'aux dents. Comment ce pauvre, ce Docile Dexter sans défense pouvait-

il espérer lui résister, alors que le Puissant Doakes s'était incliné aussi vite ?

Et que ferais-je s'il s'emparait de moi ? Je ne me voyais pas trop en pomme de terre chantant des tyroliennes. Je n'étais pas sûr de pouvoir devenir fou, dans la mesure où, comme ne manqueraient pas de l'affirmer les experts, je l'étais déjà. Est-ce que je disjoncterais quand même et déserterais mon cerveau pour rejoindre le royaume du cri éternel ? Ou, en raison de ce que je suis, est-ce que je resterais conscient de ce qui m'arrive ? Ce cher moi, attaché à une table et se

permettant de critiquer la technique de démembrement. La réponse à ces questions m'en apprendrait certainement beaucoup sur ma véritable nature, mais je décidai que je ne tenais pas absolument à la connaître. Ces pensées étaient déjà presque suffisantes pour faire naître en moi une authentique émotion, et pas de celles dont on tire fierté.

La nuit me cernait de toute part, à présent. Dexter est un citadin, habitué aux lumières vives qui forment des ombres nettes. Plus j'avancais sur cette route et plus elle semblait s'enfoncer dans les

ténèbres, et plus cette expédition m'apparaissait comme une mission désespérée, complètement suicidaire. C'était une situation qui requérait l'intervention d'une section de marines, pas celle d'un pauvre employé de laboratoire, homicide à ses heures. Pour qui me prenais-je ? Dexter le Valeureux, galopant au secours des plus faibles ? Qu'espérais-je donc faire ? Qu'y avait-il à faire, d'ailleurs, à part prier ?

Je ne prie jamais, évidemment. À quelle divinité un truc comme moi pourrait-il adresser sa prière, et pourquoi m'écouterait-elle ? Et si

j'en trouvais une, quelle qu'elle soit, comment pourrait-elle ne pas se moquer de moi ou ne pas vouloir me foudroyer ? Cela aurait été très rassurant de pouvoir me tourner vers une puissance supérieure, mais bien sûr je n'en connaissais qu'une seule. Et le Passager Noir avait beau être fort, leste et ingénieux, imbattable pour ce qui était de traquer le gibier dans la nuit, serait-il lui-même à la hauteur ?

D'après le récepteur GPS, je me trouvais à moins de cinq cents mètres du sergent Doakes, ou du moins de son téléphone portable, lorsque je parvins devant une

barrière. C'était l'une de ces larges barrières en aluminium que l'on trouve dans les fermes laitières et qui servent à retenir les vaches. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une ferme laitière. Un panneau accroché à la barrière indiquait :

« Ferme d'alligators Blalock

Défense d'entrer sous peine d'être mangé »

Cela me semblait un très bon emplacement pour une ferme d'alligators, mais pas le meilleur endroit pour me promener. À ma grande honte, bien que j'aie vécu toute ma vie à Miami, mes connaissances sont très limitées en

matière de fermes d'alligators. Les animaux circulaient-ils librement au milieu de prés aquatiques, ou étaient-ils parqués quelque part ? Il s'agissait d'une question essentielle pour l'heure. Les alligators pouvaient-ils voir dans le noir ? Et avaient-ils un très gros appétit en général ? C'étaient toutes d'excellentes questions, très pertinentes.

J'éteignis mes phares, coupai le contact, puis sortis de la voiture. Dans le silence qui se fit soudain, j'entendis le cliquetis du moteur, la mélodie des moustiques et, au loin, une musique métallique. On aurait



dit une musique cubaine. Peut-être Tito Puente.

Le Docteur était chez lui.

Je m'approchai de la barrière. Le chemin continuait tout droit de l'autre côté, passait sur un vieux pont en bois puis disparaissait sous un bosquet d'arbres. J'apercevais une lumière à travers les branches. Aucun alligator n'avait l'air de se doré au clair de lune.

Eh bien, Dexter, nous y voilà. Que souhaiterais-tu faire ce soir ? Finalement le canapé de Rita ne me semblait pas un si mauvais endroit. J'aurais préféré m'y vautrer plutôt qu'être planté là dans le noir en

pleine nature. De l'autre côté de cette barrière se trouvaient un vivisecteur fou à lier, des hordes de reptiles voraces, et un homme que j'étais censé secourir alors même qu'il voulait me tuer. Mais il n'y avait qu'à faire appel au Puissant Dexter.

C'était une question que je posais horriblement souvent en ce moment, mais pourquoi est-ce que cela tombait toujours sur moi ? Non, vraiment. Pourquoi fallait-il que ce soit moi qui brave tous ces dangers pour aller à la rescousse du sergent Doakes ? Ne frisait-on pas l'absurdité ?

Cependant, à présent que j'étais là, autant aller jusqu'au bout. J'escaladai la barrière et me dirigeai vers la lumière.

Les bruits normaux de la nuit commencèrent à revenir l'un après l'autre. Enfin, j'imaginai qu'ils étaient normaux dans ce territoire sauvage. J'entendais des clic, des bzitt, des vroum, venant de nos amis les insectes, et une espèce de hurlement lugubre qui, j'espérais, était juste le cri d'une chouette ; plutôt petite de préférence. Quelque chose fit bruissier les branches des arbustes sur ma droite, puis redevint silencieux. Heureusement

pour moi, au lieu de devenir tendu ou d'avoir peur comme n'importe quel être humain, je me surpris à passer en mode Chasseur. Les sons se modifièrent, le mouvement autour de moi ralentit, et tous mes sens semblèrent un peu plus aiguisés. L'obscurité s'éclaircit légèrement ; les détails se détachèrent de la nuit, et un gloussement silencieux, froid et prudent se mit à croître lentement juste en deçà de ma conscience. Le pauvre Dexter Dépassé ne se sentait pas dans son élément ? Il n'avait qu'à laisser le volant au Passager. Lui saurait quoi faire, et il le ferait

sans problème.

Et pourquoi pas, après tout ? Au bout de ce chemin, de l'autre côté du pont, le Docteur Danco nous attendait. J'avais voulu le rencontrer ; maintenant j'en avais l'occasion. Harry approuverait tout ce que je ferais à ce bonhomme. Doakes lui-même serait obligé d'admettre que Danco était une proie idéale ; il irait sans doute jusqu'à me remercier. J'en avais presque le vertige. Cette fois, j'avais la permission. D'ailleurs la situation n'était pas dénuée de poésie. Depuis si longtemps Doakes avait retenu mon génie enfermé

dans une bouteille. Il y aurait une certaine justice qu'en le secourant je libère enfin mon génie. J'irais à son secours, bien entendu. Et après...

Mais d'abord.

Je traversai le pont en bois. À mi-chemin, une planche craqua et je me figeai. Les bruits de la nuit continuèrent, et un peu plus loin devant j'entendis Tito Puente crier « Aaaaaahh-Yah » puis poursuivre sa mélodie. Je repris ma marche.

De l'autre côté du pont, la piste s'élargissait en une aire de parking. Sur ma gauche, il y avait une clôture grillagée, et devant moi une

petite construction basse où brillait une lumière à la fenêtre. Elle était vieille, décrépite et aurait eu besoin d'un coup de peinture, mais le Docteur Danco se souciait peut-être moins des apparences qu'il n'aurait dû. Sur ma droite, une hutte indienne se désagrégeait tranquillement au bord d'un canal ; des fragments de son toit de palme pendaient dans le vide tels de vieux habits en lambeaux. Un bateau à hélice était amarré près d'une jetée délabrée qui s'avavançait dans le canal.

Je me glissai parmi les ombres formées par une rangée d'arbres et

sentis le sang-froid du prédateur prendre le contrôle de mes sens. Je fis prudemment le tour du parking, par la gauche, le long de la clôture grillagée. Une bête grogna tout près de moi avant de plonger sous l'eau dans un éclaboussement, mais elle était de l'autre côté de la clôture, si bien que je n'en tins pas compte et poursuivis mon chemin. C'était le Passager Noir qui conduisait, et il ne s'arrêtait pas pour si peu de chose.

La clôture se terminait par un angle droit à quelque distance de la maison. Il restait un petit bout de terrain dégagé, pas plus d'un mètre



cinquante, et un dernier bosquet d'arbres. Je m'avançai vers le dernier arbre afin d'avoir une bonne vue sur la maison, mais alors que je m'immobilisais et plaçais la main sur le tronc, quelque chose s'agita violemment dans les branches au-dessus de moi, et un horrible cri strident, fort comme un clairon, fendit la nuit. Je fis un bond en arrière lorsque la bête, tombant à travers les branches de l'arbre, vint atterrir sur le sol.

Continuant à faire son bruit de trompette démente, elle se tourna vers moi. C'était un oiseau énorme, plus gros qu'un dindon, et il était

clair, à la façon dont il sifflait et hurlait, qu'il était en colère contre moi. Il fit fièrement un pas en avant, fouettant le sol de sa queue immense, et je m'aperçus qu'il s'agissait d'un paon. Les animaux ne m'aiment pas, mais celui-ci semblait avoir conçu une haine particulièrement farouche à mon égard. Sans doute ne comprenait-il pas que j'étais beaucoup plus gros et plus dangereux que lui. Il avait l'air résolu à me manger ou à me chasser, et étant donné que je devais faire cesser ces affreux braillements au plus vite, je lui fis le plaisir de battre en retraite

dignement et je m'empressai de regagner l'ombre qui longeait la clôture près du pont. Une fois que je fus bien caché dans l'obscurité loin du bruit, je me tournai pour regarder la maison.

La musique s'était arrêtée, et la lumière ne brillait plus.

Je restai figé ainsi pendant plusieurs minutes. Rien ne se passa, si ce n'est que le paon cessa son bruit de clairon. Et, avec un dernier marmottement agressif dans ma direction, il remonta en haut de son arbre en battant des ailes. Puis les sons nocturnes revinrent : les cliquetis et le ronron

des insectes, un autre grognement suivi d'un plouf du côté des alligators. Mais plus de Tito Puente. Je savais que le Docteur Danco observait et écoutait lui aussi, que chacun de nous attendait que l'autre se manifeste, sauf que je pouvais attendre plus longtemps. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui le guettait dehors dans le noir – il pouvait tout aussi bien s'agir d'un commando armé que d'une chorale d'étudiants – tandis que je savais qu'il était seul. Je savais où il était ; lui ignorait s'il y avait quelqu'un sur le toit ou même s'il était encerclé. Il faudrait donc qu'il tente quelque

chose le premier, et il n'y avait que deux solutions. Soit il attaquait, soit...

De l'autre côté de la maison s'éleva le ronflement soudain d'un moteur, et alors que je sentais mes muscles se raidir involontairement, le bateau à hélice s'éloigna de la jetée. Le moteur vrombit plus fort, puis l'embarcation fila le long du canal. En moins d'une minute, il avait disparu au détour d'un virage, emportant dans la nuit le Docteur Danco.

# CHAPITRE XXV

Durant quelques minutes, je restai là où j'étais, à observer la maison, surtout par prudence : je n'avais pas vraiment vu le conducteur du bateau ; il était

possible que le Docteur soit encore tapi à l'intérieur, attendant de voir ce qui se passe. Mais pour être parfaitement honnête, je ne souhaitais pas non plus me faire de nouveau attaquer par une espèce de gallinacé criard et vorace.

Au bout d'un moment, comme rien ne se produisait, j'estimai qu'il fallait que j'entre à l'intérieur pour jeter un coup d'oeil. Alors, contournant le plus loin possible l'arbre où était perché l'oiseau de malheur, je m'approchai de la maison.

Elle était plongée dans la pénombre, mais pas complètement

silencieuse. Tandis que je me tenais devant la porte à moustiquaire défoncée qui donnait sur l'aire de parking, j'entendis une sorte de frottement provenir de l'intérieur, suivi par un grognement rythmique entrecoupé de geignements. Cela n'avait pas l'air d'être le genre de bruits que ferait quelqu'un préparant une embuscade mortelle. C'était plutôt les sons qu'aurait émis une personne attachée essayant de se libérer. Le Docteur Danco, dans sa précipitation, avait-il abandonné le sergent Doakes ?

De nouveau, je sentis le tréfonds de mon cerveau envahi par



un sentiment de tentation extatique. Le sergent Doakes, mon ennemi personnel, ligoté à l'intérieur, emballé comme un paquet-cadeau et laissé à mon intention dans des conditions parfaites. Il y aurait tous les instruments et le matériel dont je pouvais avoir besoin, personne à des kilomètres à la ronde et, quand j'aurais terminé, tout ce qu'il me suffirait de dire, c'était : "Désolé, je suis arrivé trop tard. Regardez ce que cet horrible Docteur Danco a fait au pauvre sergent Doakes." C'était une pensée enivrante, et je crois même que je tanguai

légèrement en y goûtant. Bien sûr, ce n'était qu'une idée comme ça ; je ne ferais jamais rien de tel, n'est-ce pas ? Hein, sérieusement ? Dexter ? Allô ? Comment se fait-il que tu salives, mon cher ami ?

Absolument pas. Mais enfin ! J'étais un modèle de vertu dans le désert spirituel qu'était le sud de la Floride. Presque toujours. J'étais un chevalier probe, à la tenue impeccable, monté sur son Destrier Noir. Dexter le Pur, accourant au secours des plus faibles. En théorie, du moins. Car tout bien considéré... J'ouvris la porte et entrai.

Dès que je fus à l'intérieur, je

m'aplatis contre le mur, juste au cas où, et cherchai à tâtons un interrupteur. J'en trouvai un et l'allumai.

Comme dans le premier lieu de débauche de Danco, il y avait très peu de meubles. De nouveau, la caractéristique essentielle de la pièce était une large table placée en son centre. Un miroir était accroché au mur d'en face. Sur la droite, un chambranle dépourvu de porte menait à ce qui devait être la cuisine ; et sur la gauche il y avait une porte, fermée, sans doute une chambre ou une salle de bains. En face de là où je me tenais se

trouvait une autre porte à moustiquaire menant vers l'extérieur : c'était certainement par là que le Docteur Danco s'était enfui.

Et à l'extrémité de la table, se débattant furieusement à présent, j'aperçus quelque chose vêtu d'une combinaison orange clair. Cela avait une apparence humaine, même vu depuis l'autre bout de la pièce. "Par ici, oh, s'il vous plaît, aidez-moi, aidez-moi", disait la forme. Je traversai la pièce et m'agenouillai à côté.

Ses bras et ses jambes, naturellement, étaient retenus par

du ruban adhésif : c'était la méthode employée par n'importe quel monstre un tant soit peu expérimenté. Tout en coupant ses liens, je l'examinai, tandis qu'il se lançait dans une interminable jérémiade :

— Dieu soit loué, oh s'il te plaît, oh mon Dieu. Détache-moi, mon pote. Fais vite, fais vite, nom d'un chien, oh bordel. T'en as mis du temps, nom de Dieu. Merci, je savais que tu viendrais...

Ou quelque chose du genre. Son crâne était complètement rasé, ainsi que ses sourcils. Mais il aurait été impossible de ne pas

reconnaître le fort menton viril et les cicatrices qui ornaient le visage. C'était Kyle Chutsky.

Avec juste quelques morceaux en moins.

Lorsque j'eus ôté tout le ruban adhésif et que Chutsky réussit à s'asseoir en se tortillant, je vis que son bras gauche avait été coupé au niveau du coude et que sa jambe droite s'arrêtait au genou. Les moignons étaient enveloppés dans de la gaze blanche impeccable ; rien ne suintait. Du très beau travail, encore une fois, même si je doutais que Chutsky apprécie le soin avec lequel Danco avait enlevé son bras

et sa jambe. Quant à savoir s'il avait encore toute sa tête, il m'était difficile de le dire pour l'instant, mais ses pleurnicheries incessantes me donnaient à penser qu'il n'était peut-être pas tout à fait prêt pour prendre les commandes d'un *jet*.

— Oh, mon pote, s'exclama-t-il. Oh, bordel. Dieu soit loué, tu es venu. Et il laissa aller sa tête contre mon épaule puis se mit à pleurer. Ayant eu récemment une expérience similaire, je sus exactement que faire. Je lui tapotai le dos tout en répétant : « Allons, allons. » C'était encore plus gênant que lorsque je l'avais fait à Deborah

parce que le moignon de son bras gauche n'arrêtait pas de cogner mon flanc et, du coup, j'avais plus de mal à feindre la compassion.

La crise de larmes de Chutsky dura juste quelques minutes. Mais lorsqu'il finit par me lâcher, luttant pour garder l'équilibre, ma superbe chemise hawaïenne était trempée. Il renifla un bon coup ; un peu tard pour ma chemise.

— Où est Debbie ? me demanda-t-il.

— Elle s'est cassé la clavicule, lui répondis-je. Elle est à l'hôpital.

— Oh, fit-il, avant de renifler à nouveau, un long bruit mouillé qui



sembla se répercuter en lui. Puis il lança un bref regard derrière lui et essaya de se relever. On a intérêt à partir. Il pourrait revenir.

Il ne m'était pas venu à l'esprit que Danco pouvait revenir, mais il avait raison. C'est une tactique courante chez les prédateurs que de s'éloigner puis de rappliquer en douce pour voir qui est en train de flairer leur trace. Si le Docteur Danco faisait ça, il trouverait deux proies plutôt faciles.

— D'accord, dis-je à Chutsky. Attends juste que je jette un coup d'oeil au reste de la maison.

Il           avança           une           main

tremblante – la droite, bien sûr – et agrippa mon bras.

— S'il te plaît, implora-t-il. Ne me laisse pas seul.

— J'en ai pour une seconde, répondis-je en essayant de me dégager. Mais il resserra sa poigne, étonnamment ferme malgré ce qu'il avait enduré.

— S'il te plaît, répéta-t-il. Alors prête-moi au moins ton revolver.

— J'ai pas de revolver, répliquai-je, et ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Oh, putain, mais qu'est-ce qui t'a pris ? Bordel, il faut qu'on se tire de là. Il avait l'air pris de

panique, comme si d'une seconde à l'autre il allait se remettre à pleurer.

— O.K. On va essayer de te faire tenir sur tes, euh, ton pied.

J'espérai qu'il n'avait pas entendu mon lapsus ; je ne voulais pas me montrer insensible, mais toute cette histoire de membres manquants allait requérir un certain réajustement du vocabulaire. Cependant, Chutsky ne dit rien ; il me tendit simplement son bras. Je l'aidai à se redresser et il s'appuya contre la table.

— Attends-moi là juste quelques secondes, le temps que je vérifie les autres pièces, lui dis-je. Il

me regarda avec des yeux humides, suppliants, mais il ne protesta pas et je m'empressai de faire le tour de la petite maison.

Dans la pièce principale, où était Chutsky, il n'y avait rien à voir hormis les outils de travail du Docteur Danco. Il possédait de superbes instruments tranchants et, après avoir soigneusement pesé les implications éthiques d'un tel geste, je m'appropriai l'un des plus beaux, une très belle lame conçue pour couper les chairs les plus filandreuses. Il y avait aussi plusieurs rangées de médicaments ; les noms ne me disaient pas grand-

chose, à l'exception de quelques flacons de barbituriques. À part ça, je ne trouvais aucun indice, aucune pochette d'allumettes froissée avec des numéros de téléphone inscrits dessus, aucun coupon de pressing, absolument rien.

La cuisine était presque identique à celle de la première maison. Elle était meublée d'un petit réfrigérateur miteux, d'une plaque chauffante, d'une table de jeu ainsi que d'une chaise pliante, et c'était tout. Une boîte de doughnuts était posée sur le comptoir, avec au milieu un énorme cafard occupé à mastiquer. Il me

regarda comme s'il était prêt à se battre pour son butin, alors je le laissai tranquille.

Je revins dans le salon, où Chutsky était toujours adossé à la table.

— Magne-toi, dit-il. Bordel de merde, partons.

— Plus qu'une pièce, répondis-je. Je traversai le salon et ouvris la porte située en face de la cuisine. Comme je le pensais, il s'agissait de la chambre. Il y avait un lit de camp dans un coin, et dessus traînaient plusieurs vêtements ainsi qu'un téléphone portable. J'avais déjà vu la chemise quelque part, et je crus

deviner à qui elle appartenait. Je sortis mon propre téléphone et composai le numéro du sergent Doakes. L'appareil posé sur la pile de vêtements se mit à sonner.

— Pas de chance, dis-je. Je coupai l'appel et retournai chercher Chutsky.

Il n'avait pas bougé, mais il était évident qu'il se serait enfui en courant s'il l'avait pu.

— Allez, bordel de merde, magne-toi, s'écria-t-il. Putain, je peux presque sentir son souffle sur ma nuque. Il pivota la tête vers la porte de derrière puis vers la cuisine et, alors que je me penchais

pour le soutenir, il se tourna et ses yeux se posèrent soudain sur le miroir suspendu au mur.

Il scruta longuement son reflet puis il s'affaissa comme si ses os s'étaient liquéfiés.

— Nom de Dieu, gémit-il en recommençant à sangloter. Oh, nom de Dieu...

— Allez, dis-je. Il faut qu'on sorte de là.

Chutsky frissonna puis secoua la tête.

— Je ne pouvais pas bouger, j'étais obligé de rester là allongé et d'écouter ce qu'il faisait à Franck. Il avait l'air si gai : “Tu ne devines



pas ? Non ? Bon, d'accord... Un bras." Puis le bruit de la scie, et...

— Chutsky, l'interrompis-je.

— Et puis quand il m'a installé là-dessus et qu'il a dit : "Neuf" et "Essaie de deviner"...

Il est toujours intéressant, bien sûr, de connaître la technique d'un collègue, mais Chutsky avait l'air d'être prêt à perdre définitivement la boule, et je ne pouvais pas me permettre de le laisser renifler sur l'autre pan de ma chemise. Alors je me rapprochai de lui et le tins fermement par son bras valide.

— Chutsky. Allons. Il faut qu'on sorte d'ici, dis-je.

Il me regarda, l'air complètement perdu, les yeux on ne peut plus écarquillés, avant de se tourner de nouveau vers le miroir.

— Oh, nom de Dieu, répéta-t-il.

Puis il prit une longue inspiration légèrement saccadée, et se leva comme s'il cherchait à se mettre au garde-à-vous.

— C'est pas si mal, remarqua-t-il. Je suis vivant.

— Exactement, répliquai-je. Et si on arrive à se bouger, on le restera peut-être tous les deux.

— O.K., dit-il. Il détourna la tête du miroir avec détermination et passa son bras droit autour de mon

épaule. Allons-y.

Chutsky, manifestement, n'avait pas eu beaucoup d'entraînement pour ce qui était de marcher sur une seule jambe, mais il parvint tant bien que mal à avancer en sautillant : il ahanait et s'appuyait lourdement sur moi entre chaque pas. Malgré les quelques morceaux manquants, c'était toujours un homme très corpulent, et ce ne fut pas de tout repos pour moi. Juste avant de traverser le pont, il s'arrêta un instant et jeta un coup d'oeil par la clôture grillagée.

— Il a jeté ma jambe là-dedans,

me dit-il. Aux alligators. Il s'est assuré que je regardais. Il l'a levée pour que je la voie, puis il l'a lancée et l'eau s'est mise à bouillonner comme...

J'entendis une pointe d'hystérie revenir dans sa voix, mais il en prit aussi conscience ; il se tut, inspira, le souffle court, puis lança d'un ton un peu brusque :

— Bon, tirons-nous d'ici.

Nous réussîmes à regagner la voiture sans aucun autre flash-back. Chutsky s'appuya contre un poteau le temps que j'ouvre la barrière. Puis je l'aidai à sautiller jusqu'au siège du passager, m'installai au

volant et démarrai. Dès que j'allumai les phares, Chutsky se laissa aller contre le dossier et ferma les yeux.

— Merci, mon pote, dit-il. Je te dois une fière chandelle. Merci.

— Je t'en prie, répondis-je. J'effectuai un demi-tour et repris la direction d'Alligator Alley. Je pensais que Chutsky s'était endormi, mais, alors que nous avions parcouru environ la moitié du petit chemin de terre, il se mit à parler.

— Je suis content que ta soeur n'ait pas été là, dit-il. Qu'elle me voie comme ça. C'est... Écoute, il

faut vraiment que je me ressaisisse avant que... Il s'interrompt brutalement et se tut pendant près d'une minute. Nous continuâmes à suivre la piste cahoteuse en silence. C'était agréable de se retrouver au calme. Je me demandai où était Doakes et ce qu'il faisait. Ou plutôt, ce qu'on lui faisait. À ce propos, j'étais également curieux de savoir où était Reiker et quand je pourrais l'emmener se promener. Dans un endroit calme où je pourrais méditer et travailler en paix. Je me demandai quel pouvait être le loyer à la ferme d'alligators Blalock.

— Ce serait peut-être une

bonne idée que je la laisse tranquille maintenant, reprit soudain Chutsky. Et il me fallut quelques secondes pour saisir qu'il parlait toujours de Deborah. Elle ne voudra plus rien avoir affaire avec moi dans l'état où je suis, et je ne veux la pitié de personne.

— Aucun souci à te faire, répondis-je. Deborah est absolument sans pitié.

— Tu n'auras qu'à lui dire que je vais bien et que je suis rentré à Washington, poursuivit-il. C'est mieux comme ça.

— C'est peut-être mieux pour toi, répliquai-je. Mais moi, elle va

me tuer.

— Tu ne comprends pas, dit-il.

— Non, c'est toi qui ne piges pas. Elle m'a demandé de venir te chercher. C'est ce qu'elle a décidé et je n'ai pas intérêt à désobéir. Elle cogne très fort.

Il resta silencieux un instant. Puis il lâcha un profond soupir.

— Je ne sais pas si je vais y arriver, dit-il.

— Je peux te ramener à la ferme des alligators, si tu préfères, remarquai-je d'un ton enjoué.

Il ne dit plus rien après ça. Nous parvînmes à l'intersection d'Alligator Alley ; je tournai vers la



gauche puis mis le cap sur la lueur orangée qui teintait l'horizon au-dessus de Miami.

# CHAPITRE XXVI

Nous roulâmes en silence jusqu'au premier véritable îlot de civilisation, un complexe immobilier et une série de centres commerciaux sur notre droite,

quelques kilomètres après le poste de péage. Chutsky se redressa alors et tourna son attention vers les lumières et les édifices.

— Il faut que j'utilise un téléphone, dit-il.

— Tu peux te servir du mien si tu payes les frais de réacheminement.

— J'ai besoin d'une ligne fixe. Un téléphone public.

— Tu es un peu déphasé. Ça n'existe pratiquement plus. On va avoir du mal à en trouver un.

— Prends cette sortie, dit-il. Et même si cela ne faisait que retarder ma nuit de sommeil bien méritée,

j'empruntai la bretelle qu'il m'indiquait. Au bout d'un kilomètre, nous trouvâmes un petit centre commercial qui avait encore un téléphone à pièces fixé au mur à côté de la porte d'entrée. J'aidai Chutsky à sauter jusque-là, et il s'adossa à la coque en plastique qui protégeait l'appareil puis souleva le combiné. Il leva les yeux vers moi et me dit :

— Attends-moi là-bas. Ce qui me sembla un peu autoritaire pour quelqu'un qui ne pouvait même pas se déplacer sans assistance, mais je retournai à la voiture et m'appuyai contre le capot, pendant que

Chutsky parlait au téléphone.

Une vieille Buick vint s'arrêter en haletant sur l'emplacement voisin. Un groupe d'hommes petits et bruns aux vêtements sales en sortit et se dirigea vers le magasin. Ils dévisagèrent Chutsky qui se tenait là sur une seule jambe, la tête si scrupuleusement rasée, mais ils furent trop polis pour faire la moindre remarque. Ils entrèrent et la porte vitrée se referma derrière eux avec un chuintement. La fatigue de cette longue journée me tomba dessus : j'étais vidé, les muscles de mon cou étaient noués, et je n'avais rien tué du tout. Je me

sentais très irritable et j'étais impatient de rentrer me coucher.

Je me demandai où le Docteur Danco avait pu conduire Doakes. Cela ne m'importait pas outre mesure ; c'était par simple curiosité. Mais comme je songeais qu'il l'avait effectivement emmené quelque part et qu'il commencerait bientôt à lui causer des dégâts irréversibles, je pris conscience qu'il s'agissait de la première bonne nouvelle depuis une éternité, et je sentis une douce chaleur se propager en moi. J'étais libre. Doakes avait disparu. Morceau après morceau, il quittait ma vie et

me délivrait de ma servitude involontaire au canapé de Rita. J'allais pouvoir revivre.

— Hé, mon pote, appela Chutsky en agitant le moignon de son bras gauche dans ma direction. Je me levai et le rejoignis. O.K., dit-il. Allons-y.

— Bien sûr, répondis-je. Mais où ?

Ses yeux allèrent se perdre au loin et je vis les muscles de ses mâchoires se contracter. Les lumières du parking éclairaient sa combinaison et faisaient luire son crâne. C'est incroyable à quel point un visage peut avoir l'air différent

avec les sourcils rasés. Ça a quelque chose de saugrenu, comme le maquillage d'un film de science-fiction à petit budget ; si bien que même si Chutsky aurait dû avoir un air dur et décidé tandis qu'il scrutait ainsi l'horizon, les mâchoires serrées, on aurait plutôt dit qu'il attendait un ordre terrifiant de Ming l'implacable. Tout ce qu'il répondit, cependant, fut :

— Ramène-moi à mon hôtel, mon pote. J'ai du boulot.

— Un hôpital ne serait pas mieux ? demandai-je. Car il n'allait tout de même pas se fabriquer une canne avec une branche d'if et



poursuivre son chemin clopin-clopant. Mais il secoua la tête.

— Ça va. Ça va aller.

Je regardai avec insistance les deux morceaux de gaze blanche au bout de sa jambe et de son bras tronqués, et haussai un sourcil. Les plaies étaient encore suffisamment fraîches pour nécessiter un bandage, et puis Chutsky devait forcément se sentir un peu faible.

Il baissa les yeux vers ses deux moignons, et l'espace d'un instant il sembla s'affaïsser sur lui-même.

— Ça va aller, répéta-t-il en se redressant légèrement. Allons-y. Et il semblait si fatigué et si triste que

je n'eus pas le coeur de le contrarier.

Prenant appui sur mon épaule, il regagna par petits bonds la portière du passager, et tandis que je l'aidais à se glisser sur le siège, les occupants de la vieille Buick sortirent tous ensemble du magasin, tenant à la main des cannettes de bière et des grattons de porc. Le conducteur sourit et m'adressa un signe de la tête. Je lui rendis son sourire et refermai la portière.

— *Crocodilos*, lui lançai-je, en indiquant Chutsky de la tête.

— Ah, dit le conducteur. *Lo*

*siento*. Il s'installa au volant de sa voiture pendant que je contournais la mienne.

Chutsky n'ouvrit pas la bouche pendant la plus grande partie du trajet. Juste après l'échangeur de l'I-95, néanmoins, il se mit à trembler de tout son corps.

— Merde, lâcha-t-il. Je tournai les yeux vers lui. Les médicaments, dit-il. Ils font plus effet. Ses dents commencèrent à claquer, et il ferma la bouche d'un coup. Sa respiration sifflait, et j'apercevais des gouttes de sueur se former sur son crâne lisse.

— Tu veux reconsidérer l'option

de l'hôpital ?

— Tu as quelque chose à boire ? me dit-il en guise de réponse. Un changement de sujet un peu brutal, me semblait-il.

— Je crois qu'il y a une bouteille d'eau sur le siège arrière, répondis-je avec obligeance.

— De l'alcool, précisa-t-il. De la vodka ou du whisky.

— Je n'ai pas l'habitude d'en avoir dans la voiture.

— Merde. Conduis-moi à mon hôtel.

Ce que je fis donc. Pour des raisons connues de lui seul, il logeait au Mutiny, à Coconut Grove.

Cela avait été l'un des premiers hôtels de grand standing de la région, construits dans des gratte-ciel ; il avait été fréquenté par des mannequins, des réalisateurs, des trafiquants de drogue et autres célébrités. Il était toujours très attrayant mais il avait un peu perdu de son cachet, à présent que le quartier autrefois rustique était envahi par les gratte-ciel de luxe. Peut-être Chutsky l'avait-il connu dans son âge d'or et avait-il choisi d'y résider pour des raisons sentimentales. Un homme capable de porter une bague au petit doigt ne pouvait qu'être soupçonné de

sentimentalité.

Nous quittâmes l'I-95 et poursuivîmes sur Dixie Highway puis, arrivé à Unity Avenue, je pris à gauche et continuai jusqu'à Bayshore Drive. Le Mutiny se trouvait un peu plus loin sur la droite. Je stoppai la voiture devant l'hôtel.

— Dépose-moi là, dit Chutsky.

Je le dévisageai. Les médicaments avaient-ils attaqué son cerveau ?

— Tu ne veux pas que je t'aide à monter dans ta chambre ?

— Ça va aller, dit-il. C'était peut-être devenu son nouveau

mantra, mais j'avais un peu de mal à le croire. Il transpirait à grosses gouttes à présent, et je ne sais pas comment il pouvait s'imaginer parvenir seul jusqu'à sa chambre. Mais je ne suis pas du genre à m'imposer quand on refuse mon aide, alors je me contentai de dire : « D'accord », et le regardai ouvrir la portière puis sortir. Il se cramponna au toit de la voiture et se tint là en équilibre sur son unique jambe durant une minute avant que le portier ne l'aperçoive. Il fronça les sourcils devant cette apparition en combinaison orange au crâne luisant.

— Hé, Benny, le héla Chutsky. Viens me donner un coup de main, l'ami.

— Mr. Chutsky ? dit-il d'un ton incertain, puis il resta bouche bée en voyant les moignons. Oh, mon Dieu. Il frappa trois fois dans ses mains et un groom sortit de l'hôtel en courant.

Chutsky se retourna vers moi.

— Ça va aller, dit-il.

Et vraiment quand on désire si peu votre présence, que pouvez-vous faire sinon partir ? Avant de m'éloigner, je lançai un dernier regard à Chutsky : il était en train de prendre appui sur le portier



tandis que le groom poussait un fauteuil roulant dans leur direction.

Il n'était pas tout à fait minuit lorsque j'empruntai Main Highway, m'apprêtant à rentrer chez moi, ce qui était difficile à croire après tout ce qui s'était passé ce soir-là. La fête de Vince me semblait avoir eu lieu des semaines auparavant et, pourtant, il n'avait sans doute pas encore débranché sa fontaine de punch. Entre l'Épreuve par la stripteaseuse et le Sauvetage de Chutsky dans la ferme d'alligators, j'avais bien mérité ma nuit de sommeil, et j'avoue que je ne pensais qu'à une chose : me glisser

dans mon lit et m'enfouir sous les couvertures.

Mais, bien sûr, pas de repos pour les braves, dont je suis, évidemment. Mon téléphone portable se mit à sonner alors que je tournais à gauche sur Douglas Road. Rares sont les personnes qui m'appellent, surtout à une heure aussi tardive. Je jetai un coup d'oeil à l'appareil : c'était Deborah.

— Bien le bonsoir, ma chère soeur, dis-je.

— Salaud, tu avais dit que tu appellerais ! cria-t-elle.

— Je pensais que c'était un peu tard, répondis-je.

— Tu t'imaginais vraiment que je pourrais DORMIR, bordel ? ! hurla-t-elle, suffisamment fort pour incommoder les occupants des autres voitures. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai réussi à récupérer Chutsky, répondis-je. Mais le Docteur Danco s'est enfui. Avec Doakes.

— Où est-ce qu'il est ?

— Je ne sais pas, Deb, il s'est enfui dans un bateau à hélice et...

— Kyle, imbécile. Où est Kyle. Il va bien ?

— Je l'ai déposé au Mutiny. Il, euh... Il va presque bien, répondis-

je.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ? ? ? brailla-t-elle. Et je dus changer le téléphone d'oreille.

— Deborah, il va se remettre. C'est juste que... Il a perdu la moitié de son bras gauche, et la moitié de sa jambe droite. Et tous ses cheveux, expliquai-je. Elle resta silencieuse pendant plusieurs secondes.

— Apporte-moi des fringues, finit-elle par dire.

— Il n'est pas trop dans son assiette, Deb. Je ne crois pas qu'il veuille...

— Des fringues, Dexter. Tout de

suite, m'ordonna-t-elle. Et elle raccrocha.

Comme je le disais : pas de repos pour les braves. Je poussai un profond soupir face à une telle injustice, mais j'obtempérai. J'étais presque rendu à mon appartement où Deborah avait laissé des affaires, aussi je me hâtai de rentrer et, après avoir considéré mon lit quelques secondes avec regret, je récupérai une tenue de rechange pour elle puis me mis en route vers l'hôpital.

Deborah était assise sur le bord de son lit en train de taper nerveusement du pied lorsque

j'entrai. De sa main qui dépassait du plâtre elle maintenait sa chemise d'hôpital fermée devant, et de l'autre elle serrait son revolver et son badge. Elle ressemblait à une Furie vengeresse victime d'un accident.

— Nom de Dieu, me lança-t-elle. Qu'est-ce que tu foutais ? Aide-moi à m'habiller. Elle lâcha sa chemise et se leva.

J'enfilai un polo par-dessus sa tête, rencontrant quelques difficultés à faire passer le plâtre. Nous venions à peine de réussir à mettre le tee-shirt quand une femme corpulente en uniforme

d'infirmière entra précipitamment dans la chambre.

— Non, mais qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda-t-elle avec un fort accent des Bahamas.

— Je pars, répondit Deborah.

— Retournez dans votre lit ou j'appelle le docteur, ordonna l'infirmière.

— Appelez-le, répliqua Deborah, sautant sur un pied à présent tandis qu'elle s'efforçait de mettre son pantalon.

— Vous n'allez nulle part. Retournez au lit.

Deborah brandit son badge.

— C'est une urgence de la

police, déclara-t-elle. Si vous cherchez à me retenir, je suis autorisée à vous arrêter pour entrave à la justice.

L'infirmière fut sur le point de dire quelque chose de très sévère, mais elle ouvrit la bouche, jeta un coup d'oeil au badge, regarda Deborah puis changea d'avis.

— Je vais devoir avertir le docteur, dit-elle.

— Allez-y, rétorqua Deborah. Dexter, aide-moi à fermer mon pantalon. L'infirmière nous considéra d'un air désapprobateur pendant quelques secondes, avant de faire volte-face et de disparaître



dans le couloir.

— Sans rire, Deb, dis-je.  
Entrave à la justice ?

— Allons-y, lança-t-elle en se dirigeant d'un pas énergique vers la porte. Je la suivis docilement.

Deborah fut tour à tour tendue et furieuse durant le trajet jusqu'au Mutiny. Elle mordillait sa lèvre inférieure, m'ordonnait d'un ton rageur de me dépêcher mais, lorsque nous parvînmes à proximité de l'hôtel, elle devint très calme tout à coup. Elle finit par tourner les yeux vers sa vitre et me demanda :

— Comment il est, Dex ? Il va

vraiment mal ?

— Sa coupe de cheveux est horrible, Deb. Ça lui donne vraiment une drôle de tête. Pour le reste... il a l'air de s'adapter. Mais il ne veut pas que tu le plains. Elle me regarda, tout en continuant à mordiller sa lèvre. C'est ce qu'il a dit, lui expliquai-je. Il préférerait rentrer à Washington plutôt que de devoir endurer ta pitié.

— Il ne veut pas être un fardeau, dit-elle. Je le connais. Il ne veut dépendre de personne. Elle tourna de nouveau les yeux vers la vitre. Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'il a pu ressentir. Un

homme comme Kyle, être étendu là complètement impuissant... Elle secoua la tête lentement, et une larme coula le long de sa joue.

Sincèrement, je n'avais aucun mal à imaginer ce qu'il avait dû ressentir ; j'avais eu maintes occasions d'y songer. Ce qui me posait davantage problème, c'était cette nouvelle facette de Deborah. Elle avait pleuré à l'enterrement de sa mère, et à celui de son père, mais pas depuis, à ma connaissance. Et voilà que maintenant elle était pratiquement en train d'inonder ma voiture à propos de ce qui, à mes yeux, était une simple toquade pour

un type qui s'apparentait fort à un rustre. Pire, c'était à présent un rustre infirme : une personne logique passerait à autre chose et essaierait de se trouver un nouveau partenaire avec tous les morceaux en place. Mais Deborah, elle, semblait s'intéresser encore davantage à Chutsky maintenant qu'il était définitivement esquiné. Était-ce de l'amour tout compte fait ? Deborah était-elle réellement amoureuse ? Cela me semblait impossible. Je savais qu'en théorie elle en était capable, bien sûr, mais... mince, c'était ma soeur.

Je perdais mon temps à cogiter

ainsi. Je ne connaissais rien à l'amour et je n'y connaîtrais jamais rien. Je ne vois absolument pas cela comme un handicap, mais il est vrai que du coup j'éprouve quelque difficulté à comprendre la musique populaire.

Ne sachant pas ce que je pourrais ajouter, je changeai de sujet.

— Est-ce que je dois appeler le commissaire Matthews et lui dire que Doakes a disparu ? demandai-je.

Deborah essuya une larme du bout du doigt et secoua la tête.

— C'est à Kyle de décider, me

répondit-elle.

— Oui, bien sûr, mais Deborah, étant donné les circonstances...

Elle frappa du poing sur sa jambe, ce qui parut aussi inutile que douloureux.

— Nom de Dieu, Dexter, je ne veux pas le perdre ! cria-t-elle.

Il m'arrive de temps à autre d'avoir l'impression de n'être branché que sur un seul baffle d'un enregistrement stéréo, et là c'était le cas. Je ne la suivais pas. Je ne savais même pas ce que, intuitivement, j'étais censé comprendre. Qu'entendait-elle par là ? Quel était le rapport avec ce que

je venais de dire, et pourquoi réagissait-elle si violemment ?

Je suppose qu'une certaine confusion dut se lire sur mon visage parce que Deborah desserra le poing et prit une profonde inspiration.

— Kyle va avoir besoin de se concentrer sur quelque chose, de continuer à travailler. Il faut qu'il reste le boss, ou ça va l'achever.

— Comment tu peux le savoir ?  
Elle secoua la tête.

— Il a toujours été le meilleur dans ce qu'il fait. C'est toute sa... C'est ce qu'il est. S'il commence à réfléchir à ce que Danco lui a fait...

Elle se mordit la lèvre et une autre larme roula le long de sa joue. Il faut qu'il reste lui-même, Dexter. Ou je vais le perdre.

— D'accord.

— Je ne peux pas le perdre, Dexter, ajouta-t-elle.

Il y avait un nouveau portier de garde au Mutiny, mais il sembla reconnaître Deborah et il nous adressa un signe de tête en nous tenant la porte ouverte. Nous gagnâmes en silence l'ascenseur, qui nous déposa au douzième étage.

J'ai vécu toute ma vie à Coconut Grove, je savais donc très bien, d'après des articles de



journaux prolixes, que la chambre de Chutsky était décorée dans le style colonial britannique. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais l'hôtel avait décidé que c'était le style idéal pour transmettre l'atmosphère particulière de Coconut Grove, bien que, si je ne m'abuse, il n'y ait jamais eu de colonie britannique ici. Tout l'hôtel était donc décoré ainsi. Mais j'avais un peu de mal à croire que le décorateur d'intérieur ou un éventuel colon britannique ait jamais imaginé quelque chose comme Chutsky affalé sur le lit immense de la suite grand standing

dans laquelle Deborah me conduisit.

Ses cheveux n'avaient pas repoussé en une heure, mais il avait au moins ôté sa combinaison orange pour passer un peignoir de bain blanc ; il gisait là au milieu du lit, tremblant et en nage, avec son crâne rasé, une bouteille de Skyy vodka à moitié vide posée à côté de lui. Deborah ne ralentit même pas à la porte. Elle fonça droit vers le lit et vint s'asseoir contre lui, prenant dans sa seule main valide l'unique main de Chutsky. L'amour entre épaves.

— Debbie ? dit-il d'une voix de

vieillard chevrotante.

— Je suis là maintenant, répondit-elle. Dors.

— Visiblement je ne suis pas aussi bon que je croyais, remarqua-t-il.

— Dors, répéta-t-elle, le tenant par la main et s'allongeant à côté de lui.

Je les laissai ainsi.

# CHAPITRE XXVII

Je me réveillai tard le lendemain matin. Ce n'était que justice... Mais même en arrivant au travail aux alentours de dix heures, j'y fus bien avant Vince, Camilla et

Angel-aucun-rapport, tous souffrants apparemment. Une heure et quarante-cinq minutes plus tard, Vince fit enfin une apparition, le visage vert et l'air très vieux.

— Vince ! m'exclamai-je avec une extrême jovialité. Il tressaillit et s'appuya contre le mur en fermant les yeux. Je tiens à te remercier pour cette fête épique.

— Remercie-moi doucement, dit-il d'une voix rauque.

— Merci, chuchotai-je.

— Y'a pas de quoi, me répondit-il en chuchotant lui aussi, avant de s'éloigner sans bruit vers son box

d'un pas chancelant.

Ce fut une journée exceptionnellement calme : mis à part le manque de nouveaux cas, le service de médecine légale lui-même était silencieux comme une tombe, avec de temps à autre un fantôme vert pâle qui passait en flottant, l'air de souffrir intensément. Par chance, la charge de travail était réduite. À cinq heures, j'eus fini de régler toute la paperasserie en retard et de mettre mes crayons en ordre. Rita avait appelé à l'heure du déjeuner pour m'inviter à dîner le soir. Elle voulait peut-être s'assurer que je n'avais

pas été kidnappé par l'une des stripteaseuses, alors j'acceptai de passer après le travail. Deb ne donna pas signe de vie, mais ce n'était pas réellement nécessaire. J'étais à peu près certain qu'elle tenait compagnie à Chutsky dans sa suite luxueuse. Mais je m'inquiétais tout de même un peu dans la mesure où le Docteur Danco savait où les trouver et déciderait peut-être d'aller chercher la partie manquante de son projet. Cela étant dit, il avait le sergent Doakes comme partenaire de jeu : il avait donc de quoi s'occuper et se réjouir pendant plusieurs jours.

Juste par acquit de conscience, toutefois, j'appelai Deborah sur son téléphone portable. Elle répondit au bout de quatre sonneries.

— Quoi ? dit-elle.

— Tu n'as pas oublié que le Docteur Danco n'a eu aucun mal à entrer la dernière fois ? lui demandai-je.

— Je n'étais pas là la dernière fois, rétorqua-t-elle. Et son ton était si redoutable que je priai pour qu'elle ne tire pas sur un des garçons d'étage.

— D'accord, dis-je. Sois vigilante.

— T'en fais pas, répondit-elle.



J'entendis Chutsky parler d'un ton grincheux à côté d'elle, et Deborah me dit : Il faut que je te laisse. Je te rappellerai plus tard. Elle raccrocha.

C'est en pleine heure de pointe que je m'acheminai vers la maison de Rita, et je me mis à fredonner joyeusement lorsqu'un type rougeaud au volant d'une fourgonnette me coupa la route en me faisant un bras d'honneur. Mon allégresse n'était pas seulement due à ce sentiment d'appartenance que j'éprouve toujours dès que j'évolue dans la circulation homicide de Miami ; j'avais surtout l'impression qu'un gros poids avait été ôté de

mes épaules. Et c'était le cas. Je pouvais me rendre chez Rita, et il n'y aurait pas de Taurus bordeaux garée de l'autre côté de la rue. Je pouvais ensuite rentrer tranquillement chez moi, débarrassé de cette ombre collante. Et plus important encore, je pouvais emmener faire un tour le Passager Noir : nous serions seuls pour passer ensemble quelques moments privilégiés fort bienvenus. Le sergent Doakes avait disparu, abandonnant ma vie et bientôt, vraisemblablement, la sienne aussi...

Je me sentis littéralement pris

de vertiges tandis que je roulais le long de South Dixie puis tournais dans la rue de Rita. J'étais libre, et dégagé également de toute obligation, car il y avait fort à parier que Chutsky et Deborah resteraient tranquilles pendant quelque temps afin de récupérer. Quant au Docteur Danco, il est vrai que j'avais éprouvé une certaine envie de le rencontrer, et même maintenant j'aurais volontiers ménagé un créneau dans mon emploi du temps surchargé pour faire plus ample connaissance avec lui. Mais j'étais sûr que la mystérieuse agence de Chutsky à Washington enverrait

quelqu'un d'autre pour s'occuper de lui, et l'on ne voudrait certainement pas m'avoir dans les pattes à prodiguer mes conseils. Ce point étant réglé, et Doakes s'étant éclipsé, je pouvais revenir au Plan A : aider Reiker à prendre sa retraite anticipée. J'ignorais qui allait se charger du problème Danco, mais en tous cas ce ne serait pas Dexter, Délicieusement Dispensé.

J'étais si heureux que j'embrassai Rita lorsqu'elle m'ouvrit la porte, alors que je n'avais aucun spectateur. Et après le dîner, pendant qu'elle nettoyait, je sortis dans le jardin jouer de

nouveau à cache-cache avec les enfants du voisinage. Cette fois, cependant, ce fut une expérience plus intense, que je partageai avec Cody et Astor, notre petit secret venant ajouter un peu de piment au jeu. C'était presque drôle de les regarder traquer les autres enfants, mes propres petits prédateurs en formation.

Au bout d'une demi-heure de traques et d'attaques, il devint néanmoins évident que nous ne faisons pas le poids face à un groupe de prédateurs beaucoup plus nombreux et plus rapides que nous, les moustiques : plusieurs milliards

de ces petits vampires dégoûtants, tous terriblement voraces. Aussi, affaiblis d'avoir perdu tant de sang, Cody, Astor et moi regagnâmes la maison en titubant et prîmes place autour de la table à manger pour une partie de pendu.

— C'est moi d'abord, annonça Astor. C'est mon tour.

— Non, c'est à moi, dit Cody, les sourcils froncés.

— Nan. De toute manière, j'en ai un, lui répondit-elle. Cinq lettres.

— C, dit Cody.

— Non ! La tête ! Ha ! hurla-t-elle, triomphante, avant de dessiner la petite tête ronde.

— Tu devrais commencer par demander les voyelles, conseillai-je à Cody.

— Quoi, dit-il doucement.

— A, E, I, O, U et parfois Y, récita Astor. Tout le monde sait ça.

— Est-ce qu'il y a un E ? lui demandai-je. Ce qui lui déplut fortement.

— Oui, répondit-elle, d'un air boudeur, et elle écrivit « E » au milieu de la ligne.

— Ha, fit Cody.

Nous jouâmes pendant près d'une heure avant qu'il ne soit temps pour eux d'aller au lit. Ma soirée magique prit alors fin et je

me retrouvai une fois de plus assis sur le canapé en compagnie de Rita. Mais cette fois, libéré que j'étais de mon espion, il ne me fut pas difficile de me dégager de ses tentacules pour rejoindre mon appartement, et mon propre petit lit, prétextant la fatigue due à la fête chez Vince et une grosse journée de travail le lendemain. Je partis donc, tout seul dans la nuit, juste mon écho, mon ombre et moi. La lune serait pleine dans deux jours, et cette fois cela vaudrait bien la peine d'attendre. Je passerais cette pleine lune non avec la bière Miller mais avec la S.A.R.L. Photographie



Reiker. Dans deux nuits, j'allais enfin lâcher le Passager, me glisser dans mon vrai costume et bazarder le déguisement taché de sueur du Docile et Dévoué Dexter.

Bien sûr, il fallait d'abord que je trouve une preuve, mais je ne me faisais pas trop de soucis à ce sujet. J'avais une journée entière devant moi, et lorsque le Passager Noir et moi travaillons ensemble, tout se met en place facilement.

Joyeusement absorbé par ces sombres réjouissances à venir, je regagnai mon appartement douillet et grimpai dans mon lit afin de dormir du sommeil paisible, et sans

rêves, du juste.

Le lendemain matin, mon insolente bonne humeur était toujours au rendez-vous. Lorsque je m'arrêtai acheter des doughnuts sur le chemin du travail, je cédai à une envie subite et en achetai une douzaine, dont plusieurs à la crème avec un glaçage au chocolat, une vraie folie que Vince, enfin remis, apprécia à sa juste mesure.

— Ciel ! s'exclama-t-il en haussant les sourcils. Tu as bien fait, Ô grand chasseur.

— Les dieux de la forêt nous ont souri, dis-je. Avec de la crème ou de la gelée de framboise ?

— De la crème, bien sûr, répondit-il.

La journée passa vite, avec un seul déplacement sur une scène de crime, un démembrement banal effectué au moyen d'outils de jardinage. Un vrai travail d'amateur : l'imbécile avait d'abord essayé d'utiliser un taille-haie, ne réussissant qu'à me donner beaucoup de boulot supplémentaire, avant d'achever sa femme avec des cisailles. Un gâchis épouvantable. Ce fut bien fait pour lui qu'on l'attrape à l'aéroport. Un démembrement en règle se doit d'être *propre*, comme je dis

toujours. Pas ces flaques de sang par terre et ces morceaux coagulés sur les murs. Cela manque totalement de classe.

Je terminai juste à temps pour regagner mon petit box à l'arrière du labo médico-légal et déposer mes notes sur le bureau. Je les taperais et finirais mon rapport lundi ; rien ne pressait. Ni le tueur ni la victime n'étaient prêts de s'envoler.

Me voilà donc parti, filant vers ma voiture sur le parking, libre d'agir comme bon me semblait. Il n'y avait personne pour me suivre, me faire boire de la bière, ou me

forcer à entreprendre des choses qui ne me plaisaient pas. Personne pour braquer une lumière indiscreète dans les ténèbres de Dexter. Je pouvais être de nouveau moi-même, Dexter sans ses chaînes, et cette pensée était bien plus enivrante que toute la bière et la compassion de Rita. Cela faisait trop longtemps que je n'avais pas éprouvé cette sensation, et je me promis de la savourer désormais à sa juste valeur.

Une voiture était en feu au coin de Douglas Road et de Grand Avenue, et quelques spectateurs enthousiastes s'étaient attroupés

pour regarder. Je partageai leur entrain tandis que je tentais de me frayer un chemin dans l'embouteillage provoqué par les véhicules de secours.

Une fois rentré chez moi, je commandai une pizza et pris quelques notes prudentes concernant Reiker : où chercher une preuve, quel indice serait suffisant... Une paire de bottes rouges serait évidemment un bon début. J'étais pratiquement certain que c'était lui ; les prédateurs pédophiles ont tendance à trouver le moyen de mêler le travail et le plaisir, et la photographie d'enfants

allait tout à fait dans ce sens. Mais “pratiquement certain” ne suffisait pas. Aussi, j’organisai ma pensée en un petit dossier bien clair : rien de compromettant, bien sûr, et tout serait soigneusement détruit avant le lever de rideau. D’ici lundi matin, il n’y aurait aucune trace de ce que j’avais fait, à l’exception d’une nouvelle lamelle de verre dans la boîte sur mon étagère. Je passai une heure plaisante à planifier tout en mangeant une énorme pizza aux anchois et, lorsque la lune presque pleine se mit à marmonner derrière la fenêtre, je devins soudain fébrile. Je sentais les doigts glacés du clair

de lune me caresser, chatouiller ma colonne vertébrale, m'exhorter à sortir afin d'étirer les muscles du prédateur qui étaient restés trop longtemps immobiles.

Et pourquoi pas ? Quel mal y aurait-il à se glisser dans l'obscurité riieuse pour aller vérifier une chose ou deux ? Guetter, regarder sans être vu, suivre à pas de félin la piste de Reiker et flairer le vent : ce serait à la fois prudent et amusant. Le Diabolique Dexter se devait d'être préparé. Du reste, on était vendredi soir. Il se pouvait très bien que Reiker sorte pour une quelconque activité sociale : une visite à un



magasin de jouets, par exemple. Si c'était le cas, je pourrais me faufiler chez lui et inspecter les lieux.

Je revêtis alors mon sombre costume de Chasseur Nocturne et quittai mon appartement pour effectuer le court trajet qui, par Main Highway puis par le Grove, me mena à Tigertail Avenue et à la modeste maison qu'occupait Reiker. Le quartier était composé de petites maisons en béton, et la sienne n'était pas différente des autres, située légèrement en retrait de la route afin de ménager une courte allée. Sa voiture s'y trouvait garée, une petite Kia rouge qui me

remplit d'espoir. Rouge, comme les bottes. C'était sa couleur, signe que j'étais sur la bonne piste.

Je passai deux fois devant la maison. Lors de mon deuxième passage, le plafonnier était allumé dans la voiture et je réussis à apercevoir son visage au moment où il grimpait à bord. Ce n'était pas un visage très impressionnant : fin, en partie caché par une longue frange et des lunettes à grosse monture, pas de menton pour ainsi dire. Je ne pouvais voir ses chaussures, mais d'après ce que je voyais de lui il était fort possible qu'il porte des bottes de cow-boy

pour se grandir un peu. Il monta dans la voiture et referma la portière ; je continuai ma route puis fis le tour du pâté de maisons.

Lorsque je revins, sa voiture n'était plus là. Je me garai un peu plus loin dans une rue transversale et retournai sur mes pas, me glissant doucement dans mon moi nocturne. Les lumières étaient toutes éteintes chez son voisin, et je coupai à travers le jardin. Il y avait un bâtiment séparé à l'arrière de la maison de Reiker, et le Passager Noir murmura à mon oreille : *studio*. C'était en effet un lieu idéal pour un photographe, et un studio

était tout à fait le genre d'endroit où j'avais des chances de tomber sur des photos compromettantes. Le Passager se trompant rarement en la matière, je crochetai la serrure et entrai.

Les fenêtres étaient recouvertes par des planches mais, dans la pénombre, je distinguai les contours d'un équipement de chambre noire. Le Passager avait eu raison. Je refermai la porte et enclenchai l'interrupteur. Une faible lumière rouge éclaira la pièce, suffisante pour que je puisse y voir. J'aperçus les bacs et les bouteilles de produits chimiques ordinaires

près d'un petit évier, et à gauche un très bel ordinateur ainsi que du matériel numérique. Un classeur à quatre tiroirs était poussé contre le mur d'en face ; je décidai de commencer par là.

Au bout de dix minutes passées à parcourir des photos et des négatifs, je n'avais rien trouvé de plus compromettant que quelques douzaines de photos de bébés nus, posés sur un tapis de fourrure blanche, des photos qui seraient généralement qualifiées de « jolies » même par des gens qui jugent les ultraconservateurs trop libéraux. Le classeur n'avait pas l'air

de contenir de compartiment secret, et je ne repérai aucun autre endroit susceptible de receler des photos.

Le temps pressait ; je ne pouvais pas courir le risque que Reiker soit simplement parti acheter un litre de lait. Il était possible qu'il revienne d'un instant à l'autre et décide de fureter dans ses dossiers pour contempler les douzaines d'adorables petits lutins qu'il avait capturés sur ses pellicules. Je m'approchai du coin informatique.

À côté de l'appareil, il y avait un porte-CD rempli de disques et je les passai en revue un à un. Après avoir

écarté plusieurs CD de programmes ainsi que d'autres intitulés GREENFIELD ou LOPEZ, je trouvais enfin ce que je cherchais.

À savoir, un boîtier rose vif, sur le devant duquel étaient tracées d'une écriture très soignée les lettres NAMBLA, 9/04.

Il est possible que NAMBLA soit un nom hispanique peu connu. Mais c'est également les initiales de l'Association nord-américaine pour l'amour entre hommes et garçons, un groupe de soutien chaleureux et un peu nébuleux qui aide les pédophiles à garder une image positive d'eux-mêmes en leur

assurant que ce qu'ils font est parfaitement naturel. Évidemment que c'est naturel, tout comme le cannibalisme et le viol, mais voyons... Cela ne se fait pas.

Je pris le CD, éteignis la lumière et me glissai à nouveau dehors.

De retour à mon appartement, il ne me fallut que quelques minutes pour comprendre que le disque était un outil de vente, apporté probablement lors d'un rassemblement NAMBLA et soumis à un cercle privilégié d'ogres aux goûts raffinés. Les images, en format réduit, étaient assemblées



comme sur des planches-contacts, rappelant les séries de photos miniatures que les vieux vicelards de l'époque victorienne avaient coutume de regarder. Chaque image était délibérément floue afin qu'on puisse imaginer les détails sans les voir.

Ah, et oui : plusieurs de ces photos étaient des versions recadrées et retouchées de celles que j'avais découvertes sur le bateau de MacGregor. Si bien que même si je n'avais pas trouvé les bottes de cow-boy rouges, ce que j'avais sous la main était amplement suffisant pour satisfaire

au Code Harry. Reiker s'était qualifié pour ma Liste A. Le coeur léger et le sourire aux lèvres, je m'en fus me coucher, pensant joyeusement à ce que Reiker et moi ferions ensemble le Soir d'Après.

Le lendemain matin, qui était samedi, je me levai assez tard et partis courir dans le quartier. Après une bonne douche et un solide petit-déjeuner, je m'en allai faire quelques achats indispensables : un nouveau rouleau de ruban adhésif, un couteau à viande bien tranchant, l'essentiel quoi. Et parce que le Passager Noir commençait à s'ébrouer et à s'étirer, je m'arrêtai

dans un grill pour un déjeuner tardif. Je m'offris une entrecôte d'une livre, bien cuite, évidemment, et donc sans trace de sang. Puis je passai une dernière fois devant la maison de Reiker pour revoir les lieux de jour. Il était en train de tondre sa pelouse. Je ralentis et jetai un coup d'oeil, mine de rien. Hélas, il portait de vieux tennis, et non les bottes rouges. Il était torse nu : en plus d'être gringalet, il avait la peau flasque et pâle. Peu importe. J'allais bientôt lui donner quelques couleurs.

Ce fut une journée très productive et fort satisfaisante,

cette Journée d'Avant. Mais une fois rentré, j'étais tranquillement assis chez moi, absorbé dans mes pensées vertueuses, lorsque le téléphone sonna.

— Bonjour, dis-je dans le combiné.

— Tu peux nous rejoindre ici ? demanda Deborah. On a un boulot à finir.

— Quelle sorte de boulot ?

— Sois pas crétin, rétorqua-t-elle. Ramène-toi. Et elle raccrocha. C'était passablement irritant. Tout d'abord, je ne voyais pas de quel travail inachevé elle voulait me parler, et puis je n'avais pas le

sentiment d'être un crétin ; un monstre, oui, certainement, mais dans l'ensemble un monstre très plaisant et bien élevé. Et pour couronner le tout, cette façon qu'elle avait de raccrocher comme ça, s'imaginant que j'obéirais sur-le-champ en tremblant. Quel culot elle avait ! C'était peut-être ma soeur, j'avais beau craindre ses vicieux coups de poing, je ne tremblais devant personne.

En revanche, j'obéis. Le court trajet jusqu'au Mutiny prit plus de temps que d'habitude, car on était samedi après-midi, un moment où les rues du Grove regorgent de gens

désœuvrés. Je me faufilai lentement au milieu de la foule, rêvant pour une fois d'accélérer comme un fou et de foncer sur cette horde oisive. Deborah avait gâché mon excellente humeur.

Elle n'arrangea pas les choses lorsque je frappai à la porte de leur suite et qu'elle ouvrit, montrant son visage des jours de crise, celui qui lui donnait l'expression d'un poisson buté.

— Entre, m'ordonna-t-elle.

— Oui, maître, répondis-je.

Chutsky était assis sur le canapé. Il n'avait toujours pas l'air d'un colon britannique – peut-être

était-ce l'absence de sourcils –, mais il semblait au moins avoir décidé de continuer à vivre. C'est donc que le projet de reconstruction de Deborah fonctionnait. Une béquille métallique était posée contre le mur à côté de lui, et il sirotait un café. J'aperçus une assiette de feuilletés sur la table basse près de lui.

— Salut, mon pote, me lança-t-il, en agitant son moignon. Prends une chaise.

J'attrapai une chaise de style colonial et m'assis, après avoir pris au passage deux feuilletés. Chutsky eut l'air de vouloir protester, mais

honnêtement cela aurait été un peu déplacé. C'est vrai : j'avais bravé des alligators carnivores et un paon belliqueux pour le secourir, et à présent je m'apprêtais à sacrifier mon samedi pour je ne sais quelle autre corvée. Je méritais bien quelques gâteaux.

— Bon, dit Chutsky. Il faut qu'on trouve où se cache Henker et on n'a pas de temps à perdre.

— Qui ça ? demandai-je. Tu veux dire le Docteur Danco ?

— C'est son nom, ouais. Henker, répondit-il. Martin Henker.

— Et *on* doit le trouver ? demandai-je, rempli d'un mauvais



pressentiment. Pourquoi au juste me regardait-il en disant “on” ?

Chutsky émit un petit grognement comme s’il pensait que je plaisantais.

— Ouais, c’est ça, dit-il. Alors où penses-tu qu’il pourrait être, mon pote ?

— C’est le moindre de mes soucis, répliquai-je.

— Dexter, dit Deborah d’un ton de reproche. Chutsky fronça les sourcils, ou essaya en tout cas : cela donnait une expression très curieuse.

— Comment ça ? demanda-t-il.

— Eh bien, je ne vois pas en

quoi cela me concerne. Je ne vois pas pourquoi je devrais, pourquoi nous devrions, même, le trouver. Il a eu ce qu'il voulait. Il va terminer ce qu'il a à faire et rentrer chez lui, non ?

— Il déconne, j'espère ? demanda Chutsky à Deborah, et s'il avait eu des sourcils, il les aurait haussés.

— Il n'aime pas Doakes, répondit Deborah.

— Ouais, mais écoute, Doakes est un de nos gars, me dit Chutsky.

— Pas un des miens, répliquai-je. Chutsky secoua la tête.

— O.K., ça c'est ton problème,

reprit-il. Mais on doit quand même trouver ce type. Il y a un aspect politique à cette affaire, et on est dans le caca si on ne réussit pas à le coffrer.

— D'accord, répondis-je. Mais en quoi est-ce mon problème ? Cela me semblait une question parfaitement raisonnable mais, à voir sa réaction, on aurait cru que je venais de proposer de bombarder une école.

— Nom de Dieu, s'exclama-t-il, et il secoua la tête, feignant l'admiration. Tu es vraiment un phénomène, mon pote !

— Dexter, intervint Deborah.

Regarde-nous. Je les regardai tour à tour, Deborah avec son plâtre, Chutsky avec ses deux moignons. Pour être très franc, ils n'avaient pas l'air particulièrement redoutables. On a besoin de ton aide.

— Enfin, Deb...

— S'il te plaît, Dexter, insista-t-elle, sachant pertinemment que j'avais beaucoup de mal à refuser lorsqu'elle employait ces mots.

— Deb, sérieusement, dis-je. Vous avez besoin d'une bête de combat, quelqu'un capable de défoncer la porte d'un coup de pied et de débouler tous flingues dehors.

Je ne suis qu'un pauvre employé de labo débonnaire.

Elle traversa la pièce et se planta devant moi, à quelques centimètres à peine de ma chaise.

— Je sais ce que tu es, Dexter, dit-elle doucement. Tu te souviens ? Et je sais que tu peux nous aider. Elle posa sa main sur mon épaule et baissa encore le ton, chuchotant presque. Kyle en a besoin, Dex. Il faut qu'il attrape Danco. Ou il ne se considérera jamais plus comme un homme. C'est important pour moi. S'il te plaît, Dexter.

Que pouvez-vous faire d'autre lorsqu'on vous sort ainsi l'artillerie

lourde, à part rassembler toute  
votre bonne volonté et agiter avec  
grâce le drapeau blanc ?

— D'accord, Deb, dis-je.

La liberté est si fragile, si  
éphémère, n'est-ce pas ?

# CHAPITRE XXVIII

Malgré mon manque d'enthousiasme, j'avais promis de les aider, alors le pauvre Dexter Dévoué s'attaqua instantanément au problème, faisant appel à toutes

les ressources de son puissant cerveau. Mais la triste vérité c'est que mon cerveau semblait déconnecté ; j'avais beau lui fournir assidûment des informations, il n'avait pas l'air de les enregistrer.

Peut-être avais-je besoin de davantage de carburant pour passer à la vitesse supérieure, alors je convainquis Deborah de nous faire monter d'autres feuilletés. Tandis qu'elle s'entretenait au téléphone avec le service des chambres, Chutsky se tourna vers moi, m'adressant un sourire légèrement hagard, et me dit :

— Allez, on se met au boulot,



mon pote ?

Puisqu'il le demandait si gentiment – et il fallait bien que je m'occupe en attendant les feuilletés –, j'acceptai.

La perte de ses deux membres avait ôté une sorte de verrou mental à Chutsky. Il avait un peu moins d'assurance, mais il était bien plus ouvert et aimable, et semblait même pressé de partager ses informations, une attitude qui aurait été impensable chez le Chutsky doté de ses quatre membres et de sa paire de lunettes luxueuse. Aussi, par simple souci de méthode, souhaitant connaître le

plus de détails possible, je profitai de sa nouvelle disposition pour lui soutirer tous les noms de l'ancienne équipe du Salvador.

Il avait un bloc-notes jaune posé en équilibre sur son genou, et il s'efforçait de le maintenir en place avec son poignet tout en griffonnant dessus de son unique main, la droite.

— Manny Borges, tu sais qui c'est, dit-il.

— La première victime, observai-je.

— Mmm mmm, fit-il sans lever les yeux. Il nota le nom avant de le biffer d'un trait. Puis il y a eu

Franck Aubrey ? Il fronça les sourcils et sortit même le bout de sa langue tandis qu'il écrivait le deuxième nom puis le rayait également.

— Il n'a pas réussi à avoir Oscar Acosta. Va savoir où il est maintenant. Il écrivit tout de même le nom avec un point d'interrogation à côté. Wendell Ingraham. Il vit sur North Shore Drive, à Miami Beach. Le bloc-notes glissa au moment où il écrivait cet autre nom, et il essaya de le rattraper au vol mais il échoua lamentablement. Il considéra le bloc par terre quelques secondes,

puis se pencha et le ramassa. Une goutte de sueur dégouлина sur son crâne lisse et tomba au sol.

— Putain de médicaments, dit-il. Je suis dans les vapes.

— Wendell Ingraham, répétais-je.

— Ouais, voilà. Il gribouilla le reste du nom et, sans s'arrêter, poursuivit : Andy Lyle. Il vend des voitures maintenant, du côté de Davie. Et dans un élan d'énergie formidable, il termina d'une traite et réussit à griffonner triomphalement le dernier nom. Deux types sont morts, un autre est toujours sur le terrain. Voilà. C'est

l'équipe au complet.

— Et aucun de ces types ne sait que Danco est en ville ?

Il secoua la tête.

— On essaie de ne rien laisser filtrer de cette affaire. Seuls ceux qui ont vraiment besoin de savoir sont tenus au courant.

— Et ils n'ont pas besoin de savoir que quelqu'un cherche à les transformer en coussins hurleurs ?

— Non, répondit-il, serrant fort les mâchoires et comme sur le point de dire quelque chose de désagréable à nouveau ; peut-être allait-il proposer de tirer la chasse d'eau. Mais il leva les yeux vers moi

et se ravisa.

— Est-ce qu'on peut au moins aller vérifier s'il y en a un qui manque ? demandai-je, sans trop y croire.

Chutsky se remit à secouer la tête avant même que je finisse ma phrase.

— Non. Pas question. Ces types sont toujours aux aguets. À peine on essaie de prendre quelques renseignements sur eux qu'ils sont déjà au courant. Je ne peux pas courir le risque qu'ils s'enfuient. Comme Oscar.

— Alors comment on retrouve le Docteur Danco ?

— On attend justement que tu nous donnes des idées, répondit-il.

— Vous avez vérifié la maison près de Mount Trashmore ? demandai-je, plein d'espoir. Celle que tu as visité avec ta tablette ?

— Debbie y a envoyé une patrouille. Une famille a emménagé. Non. On mise tout sur toi, mon pote. Tu vas bien penser à quelque chose.

Deb nous rejoignit avant que je puisse faire une réponse éloquente mais, à vrai dire, j'étais un peu déconcerté par l'attitude de Chutsky envers ses anciens camarades. N'aurait-il pas été naturel qu'il

incite ses vieux amis à fuir, ou en tout cas qu'il leur conseille d'être vigilants ? Je ne prétends en aucun cas être un parangon de vertu, mais si un chirurgien dérangé en avait après Vince Masuoka, par exemple, il me semble que je trouverais une façon de glisser une allusion discrète au milieu de la conversation près de la machine à café. Passe-moi le sucre, s'il te plaît. Au fait, il y a un toubib cinglé qui te cherche pour trancher tous tes membres. Tu veux un peu de lait ?

Mais, apparemment, ce n'est pas ainsi que fonctionnaient les gars aux forts mentons virils, ou en



tout cas pas Kyle Chutsky, leur représentant. Peu importe. J'avais une liste de noms, ce qui était déjà un point de départ. Je n'avais rien d'autre, cependant, et j'ignorais totalement comment transformer ces quelques données en un début de piste utile. Kyle n'avait pas l'air aussi disposé à faire preuve de créativité qu'il l'avait été à partager ses informations. Deborah, elle, ne m'était d'aucune aide, tout occupée qu'elle était à retaper l'oreiller de Kyle, essuyer son front moite et surveiller qu'il prenait bien ses cachets, un comportement de mère poule dont je ne l'aurais pas crue

capable, mais que voulez-vous ?

Il devint vite évident que je n'accomplirais aucun travail efficace en restant dans la suite avec eux. Tout ce que je pouvais leur proposer c'était de retourner à mon ordinateur et de voir ce que j'y dénicherai. Aussi, après avoir arraché deux derniers feuilletés de l'unique main de Kyle, je m'en retournai chez moi auprès de mon fidèle ordinateur. Je n'avais aucune garantie de trouver quelque chose, mais j'étais décidé à essayer. J'allais y employer tous mes efforts, me pencher sur le problème durant quelques heures, et j'espérais que

quelqu'un finirait par enrrouler un message secret autour d'une pierre et la lancerait à travers ma fenêtre. Peut-être que si la pierre m'atteignait à la tête, une idée en surgirait soudain.

Mon appartement était dans l'état où je l'avais laissé, ce qui était plutôt rassurant. Le lit était même fait, puisque Deborah ne logeait plus là. J'allumai l'ordinateur, qui se mit à ronronner, et je m'attelai à ma recherche. Je vérifiai d'abord la base de données de l'immobilier, mais aucun nouvel achat n'avait été effectué sur le modèle des précédents. Et pourtant, le Docteur

Danco devait bien être quelque part. Nous l'avions chassé de sa planque, mais j'étais presque sûr qu'il n'attendrait pas pour se mettre au travail sur Doakes et sur je ne sais quel autre gars de la liste qui aurait attiré son attention.

Du reste, comment décidait-il de l'ordre de ses victimes ? Les plus âgés d'abord ? Ou ceux qui le mettaient le plus en boule ? Était-ce simplement au hasard ? Si j'éclaircissais ce point, il était possible que j'arrive à le retrouver. Ses opérations pouvaient difficilement avoir lieu dans une chambre d'hôtel. Alors où irait-il ?

Aucune pierre ne fracassa ma fenêtre pour rebondir sur ma tête, finalement, mais une petite idée commença à s'insinuer à l'intérieur du cerveau de Dexter. Danco était forcément quelque part, et il ne pouvait attendre de se trouver une nouvelle maison sécurisée. Où qu'il aille, ce devait être dans la région de Miami, à proximité de ses victimes, et il ne pouvait risquer de choisir n'importe quelle habitation au hasard. Une maison vide en apparence pouvait être subitement envahie par d'éventuels acheteurs, et s'il décidait de squatter un logement inoccupé, il n'avait pas le

moyen de savoir quand le cousin Enrico débarquerait à l'improviste. Alors pourquoi ne pas utiliser la maison de sa prochaine victime ? Il devait partir du principe que Chutsky, le seul à connaître la liste jusqu'à présent, était hors d'état de nuire pour un bout de temps et ne le poursuivrait donc pas. En passant au prochain nom sur la liste, il serait en mesure de faire d'un scalpel deux amputations, si je puis dire, en se servant de la maison de la prochaine victime pour terminer Doakes, et attaquer tranquillement le suivant.

Cela se tenait à peu près et

c'était déjà mieux qu'une simple liste de noms. Mais même si j'avais raison, comment savoir quelle serait la prochaine victime ?

Le tonnerre gronda dehors. Je jetai à nouveau un coup d'oeil sur la liste. Pourquoi n'étais-je pas ailleurs ? Même un jeu de pendu avec Cody et Astor aurait été un net progrès par rapport à ce travail fastidieux et frustrant. Il fallait que j'apprenne à Cody à trouver les voyelles en premier. Puis le reste du mot lui apparaîtrait. Quand il maîtriserait ça, je pourrais lui enseigner des choses plus intéressantes. C'était étrange de me

réjouir ainsi à cette perspective, mais j'étais vraiment impatient d'entamer son instruction. C'était dommage qu'il se soit déjà occupé du chien des voisins : cela aurait été l'occasion parfaite pour commencer mon enseignement, à la fois sur le plan de la technique et sur celui de la sécurité. Le petit sacripant avait tant à apprendre. Toutes les leçons de Harry, transmises à une nouvelle génération.

Et tandis que je réfléchissais au rôle que je souhaitais tenir auprès de Cody, je m'aperçus que le prix à payer pour cela serait d'accepter mes fiançailles avec Rita. Pourrais-



je vraiment m'y résoudre ? Abandonner mes petites habitudes de célibataire insouciant et embrasser une vie de bonheur domestique ? Bizarrement, il me semblait que je pourrais y arriver. Les enfants valaient bien un petit sacrifice, et puis d'ailleurs faire de Rita mon déguisement permanent m'aiderait à conserver un profil bas. Les hommes mariés sont moins susceptibles de commettre les actes que j'affectionne tant.

Peut-être alors que je m'y résoudrais. On verrait. Mais bien sûr, j'étais en train de temporiser. À ce rythme, je n'étais pas prêt de

passer une soirée avec Reiker, ni de trouver Danco. Je rassemblai mes esprits et jetai de nouveau un coup d'oeil sur la liste de noms : Borges et Aubrey, fait. Il restait Acosta, Ingraham et Lyle. Ignorant toujours qu'ils avaient un rendez-vous avec le Docteur Danco. Plus que trois, donc, sans compter Doakes, qui en ce moment même devait sentir la lame, au rythme de la musique dansante de Tito Puente, tandis que le Docteur, penché au-dessus de lui et muni de son scalpel luisant, entraînait le sergent dans sa danse du démembrement. Danse avec moi, Doakes. *Baila conmigo, amigo,*

comme dirait Tito Puente. C'était un peu plus dur de danser sans jambes, évidemment, mais cela en valait vraiment la peine.

Et pendant ce temps, moi je faisais du surplace aussi sûrement que si le bon docteur m'avait enlevé une jambe.

Bon, alors, à supposer que le Docteur Danco occupe la maison de sa victime actuelle, à l'exclusion de Doakes... Bien sûr, je ne savais pas qui c'était. Comment le découvrir ? Lorsque la méthode scientifique n'est pas applicable, on peut toujours essayer de deviner. Élémentaire, mon cher Dexter.

Amstramgram pique et pique et...

Mon doigt atterrit sur le nom d'Ingraham. C'était donc sûr, n'est-ce pas ? Naturellement. Et j'étais Olav, le roi de Norvège.

Je me levai et m'approchai de la fenêtre d'où j'avais si souvent observé le sergent Doakes, garé de l'autre côté de la rue dans sa Taurus bordeaux. Il n'était pas là. Et bientôt, d'ailleurs, il ne serait plus nulle part – à moins que je ne le retrouve. Il me voulait mort ou en prison, et j'aurais simplement préféré qu'il disparaisse, un morceau après l'autre, ou tout d'un bloc, peu importait. Et pourtant

voilà que je faisais des heures supplémentaires, que je poussais à fond le puissant moteur du cerveau de Dexter, dans le seul but de le secourir – afin qu’il me tue ou me mette en prison... Vous comprendrez peut-être pourquoi la vie me semble parfois un peu surévaluée.

Sans doute sensible à l’ironie de la situation, la lune presque parfaite se mit à ricaner à travers les arbres. Et plus je regardais par la fenêtre, plus je sentais en moi le poids de cette vieille lune maléfique, en train de bafouiller doucement juste au-dessous de

l'horizon et de souffler déjà son air chaud et froid sur ma colonne vertébrale, m'exhortant à sortir pour agir, si bien que je finis par attraper mes clés de voiture et par me diriger vers la porte. Pourquoi, après tout, ne pas aller vérifier ? Cela me prendrait moins d'une heure, et je n'aurais pas besoin de soumettre mon raisonnement à Deb et à Chutsky.

Je m'aperçus que l'idée me plaisait en partie parce que c'était une solution facile et rapide et si, par hasard, j'avais raison, je pourrais retrouver ma chère liberté à temps pour mon rendez-vous avec

Reiker. Mais il y avait plus : je commençais à avoir envie d'un petit hors-d'oeuvre. Pourquoi ne pas m'ouvrir l'appétit avec le Docteur Danco ? Qui pourrait me reprocher de lui faire ce que lui faisait aux autres avec un tel enthousiasme ? S'il fallait que je sauve Doakes afin d'avoir Danco, eh bien, ma foi, personne n'a jamais dit que la vie était parfaite.

Me voilà donc en route, empruntant Dixie Highway en direction du nord puis l'I-95 que je suivis jusqu'à la voie surélevée de 79th Street. Je me rendis alors directement au secteur de

Normandy Shores de Miami Beach où résidait Ingraham. La nuit était tombée le temps que j'arrive à sa rue et passe lentement devant sa maison. Une camionnette vert foncé était garée dans l'allée, très semblable à la blanche que Danco avait emboutie à peine quelques jours auparavant. Elle stationnait à côté d'une Mercedes plutôt neuve, et détonnait vraiment dans ce quartier classe. Tiens, tiens, me dis-je. Le Passager Noir commença à marmonner des mots d'encouragement, mais je continuai à rouler, longeant le virage où se dressait la maison, la dépassant,



avant de m'arrêter devant une parcelle vide. Juste à l'angle, je me rabattis sur le côté.

La camionnette verte n'était pas du tout à sa place dans cette rue. Il se pouvait très bien, évidemment, qu'Ingraham ait entrepris des travaux de plâtrage et que les ouvriers soient restés pour terminer leur ouvrage. Mais je n'y croyais pas vraiment, et le Passager Noir non plus. Je sortis mon téléphone portable et appelai Deborah.

— J'ai peut-être trouvé quelque chose, lui dis-je dès qu'elle décrocha.

— T'en as mis du temps, répliqua-t-elle.

— Je pense que le Docteur Danco est en train de travailler dans la maison d'Ingraham à Miami Beach, annonçai-je.

Il y eut un bref silence, et je pus presque la voir froncer les sourcils.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? me demanda-t-elle.

L'idée de lui expliquer ma méthode empirique ne m'emballait pas tellement, alors je me contentai de lui répondre :

— C'est une longue histoire, Deb. Mais je crois que j'ai raison.

— Tu crois ? répéta-t-elle. Mais

tu n'en es pas sûr ?

— Je vais l'être dans quelques minutes. Je suis garé tout près de chez lui et il y a une camionnette dans l'allée qui détonne un peu ici.

— Ne bouge pas, répondit-elle. Je te rappelle. Elle raccrocha, et je pus observer la maison à loisir. Mais j'étais mal placé : je ne pouvais regarder sans risquer d'attraper un torticolis. Je fis donc une manoeuvre afin de me retrouver face à la maison, qui me considérait d'un air narquois, et juste à ce moment-là je la vis : passant sa tête bouffie à travers les arbres, répandant ses faisceaux

troubles sur la terre rance. La Lune, ce phare toujours hilare. Elle était là.

Je sentais ses doigts glacés me toucher, me titiller, m'exhortant à faire quelque chose d'insensé et de merveilleux, et je ne l'avais pas écoutée depuis si longtemps que les sons me parvenaient deux fois plus forts que d'habitude, submergeant ma tête et se déversant le long de ma colonne vertébrale. Et, en vérité, quel mal y aurait-il à essayer d'en avoir le coeur net avant que Deborah ne me rappelle ? Je ne ferais rien de risqué, bien sûr ; je me glisserais simplement hors de la

voiture et longerais la rue afin de passer, l'air de rien, devant la maison : juste une petite promenade au clair de lune dans un quartier tranquille. Et si, par hasard, l'occasion se présentait de jouer un moment avec le Docteur Danco...

Je fus un peu vexé de constater que ma respiration était légèrement saccadée au moment où je sortais de la voiture. Honte à toi, Dexter. Qu'en était-il de ce parfait sang-froid ? Peut-être était-il resté endormi trop longtemps, et ce devait être pour la même raison que j'étais aussi impatient, mais ça

n'allait pas du tout. Je pris une profonde inspiration afin de me ressaisir puis commençai à remonter la rue, un monstre ordinaire sorti pour sa promenade du soir près d'une clinique de vivisection improvisée. Salut voisin, jolie nuit pour trancher une jambe, n'est-ce pas ?

À chaque pas qui me rapprochait de la maison, je sentais quelque chose qui grossissait et durcissait en moi, mais en même temps les doigts glacés de l'astre venaient freiner cet élan. J'étais la glace et le feu, vibrant de clair de lune et de mort, et parvenu au

niveau de la maison, mes murmures intérieurs se mirent à enfler quand j'entendis les légers bruits en provenance de la maison, un chœur de rythmes et de saxophones qui ressemblait fort à Tito Puente. Je n'avais pas besoin de mes chères voix pour me confirmer que je ne m'étais pas trompé, que j'avais trouvé le lieu où le docteur avait monté sa clinique.

Il était bien là, et au travail.

Et maintenant, qu'allais-je faire ? Bien sûr, la chose la plus sage aurait été de retourner tranquillement à ma voiture et d'attendre l'appel de Deborah...

Mais était-ce vraiment une nuit qui incitait à la sagesse, avec cette lune lyrique et narquoise si basse dans le ciel, instillant la glace dans mes veines et me poussant à avancer ?

Aussi, dès que j'eus dépassé la maison, je me glissai dans l'ombre projetée par la villa voisine et me faufilai prudemment jusqu'au jardin de derrière, d'où je découvris l'arrière de la maison d'Ingraham. Une lumière très vive se répandait par la fenêtre ; je me tapis dans l'ombre d'un arbre puis me rapprochai petit à petit. Encore quelques pas de félin ; je pouvais presque voir par la fenêtre. Je



m'approchai encore un peu, veillant à rester juste en deçà de la ligne que la lumière traçait sur le sol.

De l'endroit où je me tenais à présent, j'avais enfin vue sur l'intérieur, quoique sous un drôle d'angle : j'apercevais seulement une partie du plafond de la pièce. Et là, le miroir que Danco semblait affectionner me révélait la moitié de la table...

...et un peu plus de la moitié de Doakes.

Il était solidement ligoté ; même sa tête fraîchement rasée était attachée à la table. Je ne distinguais pas trop les détails, mais

d'après ce que je voyais ses deux mains avaient été coupées au niveau du poignet. Les mains d'abord ? Très intéressant, une approche totalement différente de celle qu'il avait employée pour Chutsky. Comment le Docteur Danco décidait-il ce qui convenait pour chaque patient ?

J'étais de plus en plus intrigué par cet homme et par son travail. Un sens de l'humour un peu spécial semblait être à l'oeuvre et, aussi bête que cela puisse paraître, j'avais envie d'en apprendre plus. Je fis encore un tout petit pas en avant.

La musique s'interrompt et je

m'immobilisai puis, lorsque le rythme du mambo reprit, j'entendis comme une toux métallique derrière moi et je sentis quelque chose toucher mon épaule, et me piquer fort ; je me retournai et vis un petit homme avec de grosses lunettes épaisses qui me regardait. Il tenait à la main un objet qui ressemblait à un fusil de paintball, et j'eus à peine le temps de m'indigner de le voir braqué sur moi que je me retrouvai privé de mes jambes : je m'affaissai dans l'herbe éclairée par la lune et humide de rosée, où tout n'était que rêve et obscurité.

# CHAPITRE XXIX

J'étais en train de découper joyeusement une personne très méchante que j'avais ligotée à une table et attachée avec du ruban adhésif mais, bizarrement, le

couteau était fait de caoutchouc et se pliait dans tous les sens. Je tendis la main pour attraper une scie à os géante que j'appliquai sur l'alligator, mais je n'en tirais aucun plaisir réel, je ressentais plutôt de la souffrance, et je vis que c'étaient mes propres bras que je tranchais. Mes poignets brûlaient et se crispaient mais je ne pouvais m'arrêter de couper et je finis par sectionner une artère. Et alors, l'horrible rouge jaillit, m'aveuglant d'un brouillard écarlate ; puis je me mis à tomber, tomber sans fin dans l'obscurité de mon moi vide où les formes horribles se tordaient en

geignant et m'attiraient vers elles, jusqu'à ce que je bascule et atterrisse dans l'atroce flaque rouge par terre où je vis deux lunes creuses braquées sur moi qui m'ordonnaient d'ouvrir les yeux, vous êtes réveillé...

...et tout redevint net avec ces deux lunes creuses qui étaient en fait une paire de verres épais montés sur une large monture noire, calée sur la figure d'un homme moustachu, malingre, qui se penchait au-dessus de moi une seringue à la main.

Docteur Danco, je présume... ?

Je ne pensais pas avoir parlé

tout haut, mais il hocha la tête et répondit :

— Oui, c'est comme ça qu'on m'appelait. Et vous, qui êtes-vous ? Son accent n'était pas très naturel, comme s'il devait réfléchir avant de prononcer chaque mot. J'y décelais des inflexions cubaines, mais l'espagnol ne semblait pas être sa langue maternelle. Curieusement, sa voix me déplaisait au plus haut point, comme si j'y avais détecté une odeur de produit anti-Dexter. Mais, tout au fond de mon cerveau reptilien, un vieux dinosaure souleva la tête et rugit en guise de réponse, si bien que je ne tressaillis

pas face au docteur comme j'avais failli le faire. J'essayai de secouer la tête, mais cela me parut très difficile.

— N'essayez pas de bouger encore, dit-il. Vous n'y arriverez pas. Mais ne vous inquiétez pas, vous pourrez voir tout ce que je fais à votre ami sur la table. Et, très vite, ce sera votre tour. Vous pourrez vous voir alors dans le miroir. Il plissa les yeux, et une pointe de fantaisie perça dans sa voix. Il y a quelque chose de formidable avec les miroirs. Saviez-vous que si quelqu'un se tient à l'extérieur d'une maison et regarde dans un



miroir, on peut le voir depuis l'intérieur ?

On aurait dit un professeur d'école en train d'expliquer une blague à un élève qu'il aimait beaucoup, mais qui était un peu bêta sur les bords. Et la situation s'y prêtait, vraiment, car j'avais été suffisamment bête pour tomber dans le panneau sans rien me dire de plus que : « Ça alors, c'est intéressant. » Mon impatience et ma curiosité, attisées par la lune, m'avaient rendu imprudent, et il m'avait vu jeter un coup d'oeil furtif. Il jubilait, et c'était agaçant, aussi je me sentis obligé de riposter,

même faiblement.

— Bien sûr que je le savais, dis-je. Mais saviez-vous que cette maison possède également une porte d'entrée ? Et il n'y a pas de paon en faction cette fois.

Il cligna des yeux.

— Devrais-je m'en inquiéter ? demanda-t-il.

— Eh bien, on ne sait jamais qui pourrait débarquer à l'improviste.

Le Docteur Danco étira de quelques millimètres vers le haut le coin gauche de sa bouche.

— Ma foi, répondit-il, si votre ami sur la table d'opération est un

bon échantillon, je pense que je n'ai pas trop de soucis à me faire, vous ne croyez pas ? Et je devais admettre qu'il n'avait pas tort. Les premiers joueurs de l'équipe ne s'étaient pas particulièrement distingués ; qu'avait-on à craindre du banc de touche ? Si je ne m'étais pas senti encore abruti par les drogues qu'il m'avait administrées, je lui aurais certainement offert une réponse des plus subtiles, mais à vrai dire je nageais encore dans une sorte de brouillard chimique.

— J'espère sincèrement que je ne suis pas censé croire que du renfort arrive ? reprit-il.

Je me posai la même question, mais cela ne me semblait pas très futé de le lui avouer.

— Croyez ce que vous voulez, répliquai-je plutôt, espérant que ce serait suffisamment ambigu pour lui donner à réfléchir, et maudissant la lenteur de mes facultés mentales, d'habitude si vives.

— Bon, d'accord, dit-il. Je pense que vous êtes venu ici tout seul. Et je suis curieux de savoir pourquoi.

— Je voulais étudier votre technique, répondis-je.

— Ah, parfait. Je serai ravi de vous montrer : ce sera une

démonstration de première main. Il dirigea de nouveau vers moi son imperceptible sourire puis ajouta : Et en second, les pieds. Il attendit quelques instants, sans doute pour voir si j'allais rire de son calembour désopilant. J'étais désolé de le décevoir, mais je trouverais peut-être ça drôle plus tard, si je sortais de là vivant.

Danco me tapota le bras et se pencha légèrement vers moi.

— Il va nous falloir votre nom, vous savez. Sinon, ce n'est pas drôle.

Je l'imaginai en train de s'adresser à moi par mon prénom

tandis que je gisais là immobile, et ce ne fut pas une vision très réjouissante.

— Voulez-vous me dire votre nom ? demanda-t-il.

— Belzébuth, répondis-je.

Il me dévisagea, de ses yeux énormes derrière les verres épais. Puis il tendit la main vers ma poche de pantalon et en extirpa mon portefeuille. Il l'ouvrit d'une chiquenaude et trouva mon permis de conduire.

— Ah. Alors comme ça, c'est vous Dexter ? Félicitations pour vos fiançailles. Il laissa tomber le portefeuille à côté de moi et me

tapota la joue. Regardez bien et tâchez de vous souvenir, parce que dans très peu de temps je vous ferai les mêmes choses.

— Je suis content pour vous, répondis-je. Danco fronça les sourcils.

— Vous devriez avoir plus peur que ça, remarqua-t-il. Pourquoi n'est-ce pas le cas ? Il pinça les lèvres. Intéressant. La prochaine fois, j'augmenterai la dose. Puis il se leva et s'éloigna.

J'étais étendu dans un coin sombre près d'un seau et d'un balai, et je le regardais s'affairer dans la cuisine. Il se prépara une tasse de

café cubain soluble qu'il sucra généreusement. Puis il retourna au centre de la pièce et fixa son regard sur la table, tout en sirotant son café, l'air pensif.

— Ahahma, implorait la chose sur la table qui avait été autrefois le sergent Doakes. Ahahm. Ahahma. Bien sûr, il n'avait plus sa langue : un symbole évident concernant la personne qui était censée avoir vendu Danco.

— Oui, je sais, lui répondit le bon Docteur. Mais tu n'en as pas deviné une seule. Il avait presque l'air de sourire en disant cela, bien que son visage ne parût pas formé



pour exprimer autre chose qu'un simple intérêt pensif. Mais ce fut suffisant pour déclencher chez Doakes un accès de geignements et de mouvements désespérés dans le but de se libérer de ses liens. Cela ne fut pas très efficace et ne parut pas, d'ailleurs, inquiéter le Docteur Danco, qui s'éloigna en buvant son café et en chantonnant d'une voix fausse la musique de Tito Puente. Comme Doakes continuait à s'agiter, je vis qu'il n'avait plus ni pied droit, ni mains ni langue. Chutsky m'avait dit que le bas de sa jambe avait été enlevé d'un seul coup. Le Docteur, manifestement,

voulait faire durer le plaisir un peu plus longtemps cette fois. Et quand ce serait mon tour... comment déciderait-il ce qu'il enlèverait et dans quel ordre ?

Insensiblement mon cerveau commençait à s'extraire du brouillard. Je me demandai combien de temps j'étais resté inconscient. Mais je ne me voyais pas trop en discuter avec le Docteur.

*La dose*, avait-il dit. Il tenait une seringue à la main lorsque je m'étais réveillé et il avait l'air surpris que je n'aie pas davantage peur. Mais bien sûr. Quelle idée formidable : injecter à ses patients

un type de psychotrope afin d'accroître leur sentiment de terreur impuissante. J'aurais aimé savoir le faire également. Pourquoi n'avais-je pas suivi une formation médicale ? Enfin, il était un peu tard pour se poser ce genre de question. Dans tous les cas, le dosage semblait parfait pour Doakes.

— Allons, Albert, dit le Docteur au sergent, sur le ton de la conversation, d'une voix fort aimable. Essaie de deviner.

— Amaha ! Ahahma !

— Je ne crois pas que ce soit ça, répondit le docteur, avalant son café

à grand bruit. Mais c'est vrai que ça pourrait l'être si tu avais une langue. Enfin, quoi qu'il en soit, poursuivit-il en se penchant vers le bord de la table afin de faire une petite marque sur un bout de papier, un peu comme s'il barrait quelque chose, c'est un mot assez long. Neuf lettres. Que veux-tu, il faut savoir prendre le bon et le mauvais de toute situation. Il posa son crayon puis saisit une scie et tandis que Doakes poussait frénétiquement sous ses liens, il lui scia le pied gauche, juste au-dessus de la cheville. Il fut très rapide et très soigneux, et dès qu'il eut fini, il

plaça le pied tranché contre la tête de Doakes tout en attrapant dans sa batterie d'instruments ce qui ressemblait à un grand fer à souder. Il l'appliqua sur le moignon et un sifflement de vapeur s'éleva comme il cautérisait la plaie pour réduire au maximum l'écoulement du sang.

— Et voilà, dit-il. Doakes émit un son étranglé puis s'affaissa sur la table tandis que l'odeur de chair brûlée emplissait la pièce. Avec un peu de chance, il resterait inconscient pendant un moment.

Et moi, par bonheur, j'étais d'instant en instant plus conscient. Au fur et à mesure que les

substances chimiques du fusil à injection du Docteur abandonnaient mon cerveau, une sorte de lumière trouble commençait à s'y infiltrer.

Ah, la mémoire ! Quelle chose merveilleuse, n'est-ce pas ? Même dans les pires circonstances notre mémoire est là pour nous reconforter. Tenez, moi, par exemple : je gisais là, impuissant, réduit à regarder les atrocités commises sur le sergent Doakes, sachant que ce serait bientôt mon tour. Eh bien, il me restait mes souvenirs.

Et ce que je me rappelais à présent était quelque chose que

m'avait dit Chutsky lorsque je l'avais délivré. "Quand il m'a installé là-dessus, avait-il raconté, il m'a dit 'Sept' et 'Essaie de deviner'. » Sur le moment, j'avais trouvé ces phrases un peu étranges et je m'étais demandé si Chutsky ne les avait pas imaginées, sous l'effet des médicaments.

Mais je venais juste d'entendre le Docteur dire les mêmes choses à Doakes : "Essaie de deviner" et puis "Neuf lettres". Ensuite il avait fait une marque sur le bout de papier scotché à la table.

De la même façon qu'il y avait eu un morceau de papier scotché à

côté de chacune des victimes que nous avons trouvées, avec à chaque fois un seul mot écrit dessus, les lettres barrées une à une. « HONNEUR », « LOYAUTÉ ». Un clin d'oeil ironique, bien sûr : Danco rappelait à ses anciens camarades les vertus qu'ils avaient trahies en le vendant aux Cubains. Et le pauvre Burdett, le type de Washington que nous avons trouvé dans la carcasse de la maison de Miami Shores. Il n'avait pas mérité un grand effort de réflexion. À peine cinq lettres : POGUE. Et ses bras, ses jambes et sa tête avaient été rapidement tranchés puis séparés



de son corps. P-O-G-U-E. Bras, jambe, jambe, bras, tête.

Était-ce vraiment possible ? Je savais que mon Passager avait le sens de l'humour, mais c'était nettement plus noir que ça. Là, il y avait un côté espiègle, saugrenu, pour ne pas dire idiot.

Du même style que la plaque d'immatriculation "Choisissez la vie". Et que tout ce que j'avais pu observer du comportement du Docteur.

Cela paraissait si invraisemblable, et pourtant...

Tout en découpant ses victimes en morceaux, le Docteur Danco

s'adonnait à un petit jeu.

Il était possible qu'il y ait joué avec d'autres durant toutes ces années passées dans la prison cubaine de l'île des Pins, et peut-être cela s'était-il imposé comme le scénario idéal pour mettre en oeuvre sa curieuse revanche. Car il n'y avait pas de doute qu'il y jouait à présent, avec Chutsky, ainsi qu'avec Doakes et les autres. Cela semblait absurde, mais c'était finalement la seule chose qui se tenait à peu près.

Le Docteur Danco jouait au pendu.

— Eh, bien, dit-il, en venant

s'accroupir de nouveau près de moi. Comment pensez-vous que votre ami s'en sort ?

— Je crois qu'il est prêt à donner sa langue au chat, répondis-je.

Il inclina légèrement la tête et, tout en me dévisageant, darda sa petite langue sèche sur ses lèvres, ses deux grands yeux fixes derrière les grosses lunettes.

— Bravo, dit-il et il me tapota le bras à nouveau. Vous n'avez pas l'air de croire que cela va vraiment vous arriver à vous aussi. Peut-être qu'un Dix vous convaincra.

— Est-ce qu'il y a un E ?

demandai-je, et il eut un léger mouvement de recul comme si une odeur repoussante venant de mes chaussettes lui était sautée aux narines.

— Eh bien, dit-il, toujours sans ciller, et un semblant de sourire contracta le coin de sa bouche. Oui, il y a deux E. Mais ce n'était pas votre tour de deviner, alors... Il haussa les épaules, d'un mouvement presque imperceptible.

— Vous pourriez le considérer comme un coup raté pour le sergent Doakes..., suggérai-je, très obligeamment, me semblait-il.

Il hocha la tête.

— Vous ne l'aimez pas. Je vois, répliqua-t-il, en fronçant légèrement les sourcils. N'importe. Vous devriez vraiment avoir plus peur que ça.

— Peur de quoi ? demandai-je. C'était de la pure bravade, j'avoue, mais les occasions sont si rares de pouvoir plaisanter avec une authentique crapule. Il sembla piqué au vif en tout cas ; il me dévisagea longuement avant de finir par secouer très légèrement la tête.

— Eh bien, Dexter. Je vois que nous allons avoir du pain sur la planche, dit-il en m'adressant son infime sourire. Entre autres choses,

ajouta-t-il, et une joyeuse ombre noire se cabra derrière lui au même instant, défiant avec fougue mon Passager Noir, qui se glissa en avant et répondit en mugissant. L'espace d'un instant, nous nous mesurâmes ainsi du regard, puis il finit par cligner des yeux, juste une fois, et se leva. Il retourna à la table où Doakes dormait d'un sommeil paisible, tandis que je me laissais retomber dans mon recoin confortable, tout en me demandant quel miracle l'illusionniste Dexterini allait pouvoir inventer cette fois, pour sa grande évasion.

Bien sûr, je savais que Deborah

et Chutsky étaient en route, mais c'était finalement plus inquiétant qu'autre chose. Chutsky tiendrait à tout prix à rétablir sa virilité outragée en déboulant avec sa béquille et en agitant un fusil dans sa seule main, et même s'il permettait à Deborah de le couvrir, elle portait un gros plâtre qui rendait ses mouvements malaisés. Pas facile de faire confiance à une telle équipe de sauveteurs. Non, je ne pouvais m'empêcher de penser que mon petit recoin dans la cuisine allait tout simplement se retrouver bondé, et une fois que nous serions tous les trois ligotés et drogués

aucune aide ne viendrait plus pour personne.

Et très sincèrement, malgré mon accès de dialogue héroïque, je me sentais encore un peu dans les vapes à cause de la flèche soporifique de Danco. J'étais donc drogué, solidement attaché et absolument seul. Mais on peut trouver un côté positif dans toutes les situations, si on se donne la peine de bien chercher, et après avoir réfléchi un moment, je m'aperçus que force m'était de reconnaître que je n'avais pas été attaqué par des rats enragés.

Tito Puente se lança dans un



nouvel air, une mélodie un peu plus douce, et je devins plus résigné. Après tout, on doit tous mourir un jour. Certes, cette façon de périr ne comptait pas parmi mes préférées. S'endormir et ne plus se réveiller arrivait en premier sur ma liste, quoiqu'à présent elle me parût presque de mauvais goût.

Que verrais-je lorsque je mourrais ? J'ai beaucoup de mal à croire en l'âme, ou à l'Enfer et au Paradis, et à toutes ces inepties religieuses. Si les êtres humains avaient une âme, pourquoi n'en aurais-je pas une également ? Et je peux vous assurer que je n'en ai

pas. Étant ce que je suis, comment pourrais-je en avoir une ? Impensable. C'est déjà assez dur comme ça d'être moi. Être moi avec une âme et une conscience, et la menace d'une vie après la mort, serait intolérable.

Mais songer que ce merveilleux moi, unique au monde, allait disparaître pour ne plus jamais revenir... c'était très triste. Tragique, même. Peut-être devais-je envisager la réincarnation. Aucun contrôle, là, bien sûr. Je pouvais revenir en bousier, ou pire, en un autre monstre comme moi. Ma mort, en tout cas, ne chagrinerait personne,

surtout si Deb s'en allait en même temps. Égoïstement, j'espérai que je partirais le premier. Histoire d'en finir plus vite. Cette mascarade avait duré trop longtemps. Il était temps qu'elle s'achève. C'était aussi bien, finalement.

Tito entama une nouvelle chanson, très romantique celle-là, avec des paroles du style *Te amo*, et maintenant que j'y pensais, il se pouvait fort bien que ma mort chagrine Rita, cette idiote. Et Cody et Astor, à leur façon un peu détraquée, regretteraient aussi mon absence. Je ne sais comment, j'avais contracté toute une série de liens

affectifs ces derniers temps. Comment faisais-je pour me retrouver toujours dans ces situations ? Et n'avais-je pas eu exactement les mêmes pensées très récemment, tandis que j'étais suspendu sous l'eau dans la voiture renversée de Deborah ? Pourquoi passais-je tant de temps à mourir dernièrement, et à tout louper ? Comme je ne le savais que trop bien, je ne pouvais plus y changer grand-chose.

J'entendis Danco entrechoquer des outils et je tournai la tête pour voir. Il m'était encore très difficile de bouger, mais j'y arrivais tout de

même un peu mieux, et je parvins à fixer mon regard sur lui. Il avait une grosse seringue à la main et s'approchait du sergent Doakes, en brandissant l'instrument comme s'il souhaitait être vu et admiré.

— Il est l'heure de se réveiller, Albert, lança-t-il d'un ton enjoué, avant d'enfoncer l'aiguille dans le bras de Doakes. L'espace de quelques secondes, rien ne se passa ; puis Doakes se réveilla, secoué par une convulsion, et émit une agréable série de grognements et de geignements, tandis que le Docteur Danco restait planté là à le regarder et à savourer ce moment,

la seringue de nouveau brandie.

Il y eut une sorte de bruit sourd en provenance de l'avant de la maison ; Danco fit aussitôt volte-face et saisit son fusil de paintball à l'instant même où l'imposante forme chauve de Kyle Chutsky remplissait l'encadrement de la porte. Comme je le craignais, il s'appuyait sur sa béquille et tenait un pistolet d'une main visiblement transpirante et mal assurée.

— Fils de pute, cria-t-il, et le Docteur Danco lui tira dessus avec son fusil de paintball, une fois, puis deux fois. Chutsky le regarda fixement, bouche bée, et Danco

abaissa son arme tandis que Chutsky commençait à glisser au sol.

Mais juste derrière lui, invisible tant qu'il était debout, se trouvait ma chère soeur Deborah, la plus belle vision qu'il m'ait été donné de voir, après le pistolet Glock qu'elle tenait fermement dans sa main droite. Elle ne perdit pas de temps à transpirer ou à insulter Danco. Elle contracta seulement ses mâchoires et déchargea deux coups rapides qui atteignirent Danco en pleine poitrine et le soulevèrent du sol pour le propulser sur Doakes, occupé à pousser des cris stridents.

Pendant un très long moment, tout fut à nouveau calme et immobile, mis à part la musique de l'impitoyable Tito Puente. Puis Danco glissa de la table et tomba à terre, tandis que Deb s'agenouillait près de Chutsky pour tâter son pouls. Elle l'installa dans une position plus confortable, l'embrassa sur le front avant de se tourner enfin vers moi.

— Dex, me dit-elle. Tu vas bien ?

— Ça va pas trop mal, soeurette, répondis-je, me sentant légèrement étourdi. Mais par pitié, éteins cette horrible musique.



Elle alla jusqu'au radiocassette déglingué, arracha la prise du mur et regarda le sergent Doakes dans le profond silence qui se fit, en essayant de ne pas manifester ses émotions.

— On va vous sortir de là, Doakes, dit-elle. Ça va aller. Elle posa la main sur son épaule tandis qu'il se mettait à sangloter, puis elle se tourna brusquement et revint vers moi, les yeux pleins de larmes. Nom de Dieu, murmura-t-elle en me détachant. Il est vraiment dans un sale état.

Il m'était un peu difficile de ressentir de l'affliction pour Doakes

alors qu'elle déchirait les derniers morceaux de ruban adhésif qui entravaient mes poignets, car j'étais enfin libre, totalement libéré, de mes liens, du Docteur, des services à rendre et, apparemment, oui, j'étais également délivré du sergent Doakes lui-même.

Je me levai, ce qui ne fut pas aussi facile qu'on pourrait le croire. J'étirai mes pauvres membres engourdis tandis que Deborah attrapait sa radio pour appeler nos amis du département de la police de Miami Beach. Je m'approchai de la table d'opération. C'était un détail, mais ma curiosité avait pris le

dessus. Je tendis le bras et saisis le bout de papier scotché sur le rebord de la table.

De son écriture tremblée, Danco avait tracé en lettres capitales le mot : « TRAÎTRISE ». Cinq lettres étaient barrées.

Je baissai les yeux sur Doakes. Il soutint mon regard, les yeux écarquillés, dardant une haine qu'il ne serait plus jamais capable d'exprimer.

Ce qui prouve que, parfois, il peut vraiment y avoir des fins heureuses.

# ÉPILOGUE

C'est un spectacle superbe que de regarder le soleil apparaître au-dessus de l'eau dans le silence d'un matin subtropical du sud de la Floride. C'est encore plus beau

lorsqu'une énorme lune jaune vient frôler l'horizon à l'opposé, puis se pare d'une teinte argentée avant de se glisser sous les vagues pour laisser le soleil régner seul dans le ciel. Et quel bonheur d'assister à ce spectacle en pleine mer, sur le pont d'un Cruiser de 26 pieds, alors qu'on dénoue les dernières tensions de son cou et de ses bras, fatigué mais comblé, et tellement heureux enfin, après une nuit de travail qui s'était fait trop attendre.

J'allais bientôt regagner mon propre petit bateau, que je tirais à l'arrière, puis je jetterais à l'eau le câble de remorque avant de repartir,

bercé par le bruit du moteur, dans la direction que la lune avait prise, pour entamer ma nouvelle vie de futur marié. Et le *Balbuzard*, le Cruiser de 26 pieds que j'avais emprunté, s'en irait lentement dans la direction opposée, vers l'île de Bimini, du côté du Gulf Stream, cette immense rivière sans fond qui, par chance, traverse l'océan tout près de Miami. Le *Balbuzard* ne parviendrait pas jusqu'à Bimini, il ne franchirait même pas le Gulf Stream. Bien avant que je ne m'endorme, bienheureux, dans mon petit lit, le moteur calerait, noyé, puis le bateau se remplirait

douceMENT d'eau lui aussi, se balançant mollement sur les vagues avant de s'abîmer dans les infinies profondeurs cristallines du Gulf Stream.

Et peut-être que quelque part, très loin de la surface, il finirait par se poser au fond parmi les rochers, les poissons géants et les épaves, et c'était une pensée merveilleuse que d'imaginer non loin de là un paquet soigneusement ficelé en train d'osciller dans le courant que les crabes s'attacheraient à grignoter jusqu'à l'os. J'avais utilisé quatre ancres pour Reiker, après avoir enroulé autour des morceaux

cordes et chaînes, et le joli ballot exsangue avec ses deux horribles bottes rouges fermement attachées au fond avait rapidement sombré, à l'exception d'une minuscule goutte de sang, déjà presque sèche, déposée sur une lamelle de verre qui se trouvait dans ma poche. Elle irait prendre place dans la boîte sur mon étagère, juste à côté de celle de MacGregor ; Reiker nourrirait les crabes, et la vie pourrait enfin continuer, avec sa joyeuse alternance de faux-semblants et de traques.

Et dans quelques années, j'emmènerais Cody avec moi afin de



lui montrer tous les prodiges contenus dans une Nuit du Couteau. Il était bien trop jeune pour l'instant, mais il commencerait tôt, il apprendrait à planifier et progresserait peu à peu. C'est ce que m'avait enseigné Harry, et à mon tour j'allais l'enseigner à Cody. Un jour alors, il marcherait peut-être sur mes traces sombres pour devenir lui aussi un Justicier Noir, appliquant le Code Harry contre toute une nouvelle génération de monstres. La vie, comme je le disais, continuait.

Je soupirai, heureux, satisfait et confiant dans l'avenir. Quelle

merveille. La lune avait disparu maintenant, et le soleil commençait à consumer la fraîcheur matinale. Il était temps de rentrer.

Je regagnai ma propre embarcation, lançai le moteur et larguai le câble de la remorque. Puis je tournai mon bateau dans l'autre sens et suivis le chemin qu'avait pris la lune pour rentrer me coucher.

**FIN**

[\[1\]](#) Mot sans équivalent français utilisé lors de la guerre du Vietnam pour désigner les soldats de l'arrière (Ndt).

F I L L E R



LES DÉMONS DE  
**DEXTER**  
JEFF LINDSAY

SINISTRE, JUBILATOIRE ET CAPTIVANT

Michel  
LAFON

Jeff Lindsay

**LES  
DÉMONS DE  
DEXTER**

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sylvie Lucas



**Michel LAFON**





Titre original  
*Dexter in the Dark*

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Jeff Lindsay, 2008.

© Éditions Michel Lafon 2008, pour la  
traduction française.

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor - Ile de  
la Jatte

92521 Neuilly-sur-Seine  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

## Au commencement

*IL se rappelait avoir éprouvé un sentiment de surprise, puis être tombé, mais rien d'autre. Juste l'attente.*

*IL attendit très longtemps, mais peu lui importait car il n'y avait pas encore de mémoire et le premier cri n'avait pas retenti. Donc IL ne savait pas qu'IL attendait. De fait, IL ne savait même pas qu'IL existait à ce stade. IL se contentait d'être, sans pouvoir évaluer le temps, sans même en avoir la notion.*

*Alors IL attendait et regardait. Le spectacle était limité au début : du feu, des roches et de l'eau, puis au bout d'un moment de petites créatures rampantes, qui se mirent à changer et à grossir peu à peu. Elles ne faisaient pas grand-chose à*

*part manger et se reproduire. Mais IL ne connaissait rien d'autre, alors IL s'en satisfaisait.*

*Le temps passa. IL regardait les petites et les grosses créatures s'entredévorer. IL n'y prenait aucun plaisir dans la mesure où c'était sa seule activité et où elles le surpassaient toutes en nombre. Mais IL semblait incapable d'autre chose. Alors IL commença à se demander pourquoi il regardait ça.*

*IL ne saisissait pas le sens de ce qu'il voyait, n'y prenait nullement part, et pourtant voilà, IL regardait. IL réfléchit longtemps à la question. Il n'y avait encore*

aucun moyen d'analyser la situation, l'idée même de but n'existait pas tout à fait. Il y avait juste lui et les autres.

Et les autres étaient nombreux, ne cessaient de se multiplier, passant leur temps à tuer, manger et copuler. Alors que lui était seul et ne faisait rien de tout cela ; là encore, IL s'interrogea. Pourquoi était-IL différent ? Pourquoi ressemblait-IL si peu aux autres ? Et s'IL était quelque chose, était-IL censé joué un rôle, lui aussi ?

Le temps s'écoula encore. Les innombrables créatures rampantes devinrent de plus en plus grosses et

*douées pour s'en-tre-tuer. Au début ce fut intéressant à cause de nuances très subtiles. Elles rampaient, glissaient et sautaient pour s'attraper ; l'une d'elles volait même dans les airs. Très intéressant... et ensuite ?*

*IL commença à éprouver un certain malaise. Etait-IL supposé participer au spectacle ? Et pourquoi ?*

*IL décida de découvrir la raison de sa présence. Désormais, quand IL observait les bestioles, IL étudiait ce qui les différenciait de lui. Toutes les autres créatures devaient manger et boire, sinon*

elles mouraient. Et quand bien même, elles finissaient de toute façon par mourir. Lui pas. IL restait toujours là. IL ne devait ni manger ni boire. Mais peu à peu, IL prit conscience qu'IL avait lui aussi besoin de quelque chose, mais quoi ? IL percevait au fond de lui un besoin croissant, juste la sensation d'un manque.

Aucune réponse ne lui vint, tandis que défilaient les nichées d'œufs et les êtres couverts d'écailles. Tuer et manger, tuer et manger. IL commença à se sentir un peu aigri par la situation.

Et puis un jour une toute

*nouvelle pensée émergea : d'où est-ce que je viens ?*

*IL avait compris depuis longtemps que les œufs pondus par les autres provenaient de la copulation. Mais lui n'était pas sorti d'un œuf. Il n'y avait rien eu qui puisse copuler lorsqu'IL s'était éveillé à la conscience. IL avait été là le premier et depuis toujours, hormis ce vague et troublant souvenir de chute. Tout le reste avait éclos ou était né, mais lui non. Et il lui sembla que le mur qui le séparait des autres créatures s'élevait encore davantage, le coupant d'elles de manière totale et*



définitive. IL était complètement seul à jamais, et cela l'affligeait. IL voulait faire partie de quelque chose. IL était l'unique représentant de son espèce ; n'y avait-il pas moyen pour lui de copuler et de se multiplier à son tour ?

Lui aussi voulait se reproduire.

Sa rancœur se changea en colère et finit par se transformer en rage contre ces créatures idiotes à l'existence inepte, futile et blessante. Un jour IL se leva et se jeta sur l'un des lézards, avec l'envie de l'écraser. Et là, il se passa quelque chose d'extraordinaire.

IL se retrouva à l'intérieur du

lézard.

IL voyait ce que voyait l'animal, éprouvait les mêmes sensations.

Durant un long moment, IL en oublia complètement sa rage.

Le lézard ne semblait pas s'apercevoir qu'il avait un hôte. Il continuait tranquillement à tuer et copuler avec son passager à bord. Lorsque le lézard tua l'une des bestioles plus petites, par curiosité, IL s'introduisit dans l'une d'elles. C'était beaucoup plus amusant d'être dans la créature qui tuait, mais en revanche, c'était fort instructif d'être dans celle qui

*mourait.*

*IL apprécia ces nouvelles expériences pendant un temps. Les créatures ne remarquaient toujours pas sa présence ; en fait, elles semblaient incapables de la moindre réflexion. Elles étaient douées de vie et ignoraient quel usage en faire. C'était injuste. Et bientôt, IL s'ennuya de nouveau et retrouva toute sa colère.*

*Quand, un beau jour, les créatures simiennes firent leur apparition. Elles ne payaient pas de mine au début. Elles étaient petites, peureuses, bruyantes. Mais une infime différence finit par attirer*

son attention : elles avaient des mains qui leur permettaient de faire des choses incroyables. IL les observa en même temps qu'elles aussi prenaient conscience de leurs mains et apprenaient à s'en servir. Elles les utilisaient pour tout un tas d'activités très variées : se masturber, mutiler leurs semblables, prendre la nourriture aux plus vulnérables...

Il les étudia encore plus attentivement. Elles donnaient des coups puis couraient se cacher. Elles se volaient les unes les autres, mais seulement quand personne ne regardait. Elles s'infligeaient des

*horreurs comme si de rien n'était.  
Et face à ce*

*spectacle, pour la première fois,  
il lui arriva quelque chose de  
merveilleux : IL rit.*

*Et tout en riant, IL eut une  
pensée qui l'emplit de jubilation.*

*IL se dit : J'ai un rôle à jouer  
là-dedans.*

## Chapitre premier

Mais quelle est donc cette lune ? Sûrement pas la lune radieuse qui préside à mes joyeuses saignées. Cette pâle imitation gémit

et brille elle aussi, mais elle n'est pas assassine. Ce n'est pas celle qui pousse les carnivores à travers l'heureux ciel nocturne vers l'extase de la lame. Cette lune-ci éclaire d'une lueur timide, à travers une fenêtre ultra-nette, une femme perchée au bord d'un canapé et qui parle d'un ton enjoué de fleurs, de petits fours et de... Paris.

Paris ?

Oui, le plus sérieusement du monde, c'est de Paris qu'elle parle sur un ton sirupeux. Paris, encore.

Quelle est cette lune, avec son sourire béat et son halo de dentelle ? Elle frappe mollement à

la fenêtre, mais elle a du mal à entrer à cause de ce babil mielleux. Et quel froid justicier pourrait rester assis là, comme ce pauvre Dexter désarmé, qui rêve sur sa chaise en feignant d'écouter ?

Mais voyons, ce doit être une lune de miel, qui déploie sa bannière matrimoniale dans le salon : battez, tambour ! sonnez, trompettes ! les amis, rendez-vous à l'église, car Dexter le dépravé se marie ! Accroché au wagon du bonheur tiré par l'adorable Rita qui, à ce qu'il semblerait, nourrit depuis toujours le désir fou de voir Paris.

Dexter marié, en lune de miel à



Paris Ces mots ont-ils leur place dans une phrase comportant la moindre référence à notre faucheur fantôme ?

Peut-on réellement imaginer ce sobre et souriant saigneur devant l'autel, en queue-de-pie à la Fred Astaire, glissant l'alliance à un doigt ganté de blanc face à une assemblée en pâmoison ? Dexter le démon en short coloré, planté bouche bée au pied de la tour Eiffel, ou s'enfilant un café au lait près de l'Arc de triomphe ? Ou encore longeant la Seine d'un pas lourd, en bonne compagnie, pour aller visiter toute la bibeloterie du Louvre ?

Bien sûr, je suppose que je pourrais me rendre en pèlerinage sur le site sacré de la rue Morgue.

Mais soyons sérieux un instant. D'abord, les Américains ont-ils encore le droit d'aller en France ? Et puis Dexter à Paris en voyage de noces ? Comment envisager un acte aussi ordinaire avec ses mœurs ? Comment consentir au mariage quand on trouve le sexe aussi passionnant que la comptabilité ? En bref, au nom de tout ce qui est malsain, sinistre et mortel, par quel mystère Dexter peut-il bien avoir l'intention de dire oui ?

Excellentes questions. Mais en

vérité, il est difficile d'y répondre, même pour moi. Me voici donc en butte au supplice chinois des aspirations de Rita et me demandant comment Dexter peut en toute conscience aller jusqu'au bout de ce projet.

Eh bien, voilà. Dexter ira jusqu'au bout parce qu'il le doit, en partie pour conserver et même améliorer son déguisement, ô combien nécessaire, et qui empêche le monde entier de le voir tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire un être avec qui l'on ne souhaiterait pas se trouver à table lorsque la lumière s'éteint par surprise, surtout s'il y a

des couverts. Évidemment, Dexter doit être très soigneux pour que personne ne découvre qu'il est mené par son Passager noir, une voix au souffle de soie installée sur le siège arrière, qui grimpe parfois à l'avant et s'empare du volant pour nous conduire au Parc d'attractions de l'impensable. Si les brebis apprenaient que le loup Dexter s'est glissé parmi elles, ce serait la fin.

Alors nous travaillons, le Passager et moi, nous travaillons très dur à parfaire notre déguisement. Ces dernières années, nous avons revêtu celui de Dexter le dragueur, conçu pour présenter au

monde une image joyeuse, et surtout normale. Cette admirable production avait pour vedette Rita dans le rôle de la Petite Amie, et c'était à de nombreux égards un arrangement idéal puisqu'elle était aussi peu intéressée par le sexe que moi mais recherchait la compagnie d'un gentleman compréhensif. Or Dexter l'est, compréhensif ; sauf que ce ne sont pas les êtres humains, l'amour et toutes ces fadaises qu'il comprend, mais le rictus final de l'agonie. Et il sait traquer parmi les innombrables candidats de Miami ceux qui méritent de figurer dans son

modeste panthéon.

Cela ne garantit pas qu'il soit un compagnon charmant ; son charme provient des longues années de pratique et n'est que le produit d'un bon travail de laboratoire. Mais hélas, cette pauvre Rita – esquinquée par un premier mariage épouvantable – ne sait pas différencier le vrai du toc.

Tant mieux. Depuis deux ans, donc, Dexter et Rita formaient un beau couple, qui ne passait pas inaperçu dans le Tout-Miami. Mais un jour, à la suite d'une série d'événements qui pourraient laisser un observateur quelque peu

sceptique, ils se retrouvèrent fiancés par accident. Et plus je réfléchissais à la façon de me sortir de cette situation ridicule, plus je m'apercevais que c'était l'évolution logique de mon déguisement. Un Dexter marié – un Dexter avec deux enfants déjà tout faits ! – avait encore moins de chances de ressembler à ce qu'il était vraiment. C'était accéder à un niveau supérieur du camouflage humain...

Et puis, il y avait les deux enfants.

On pourrait s'étonner qu'un homme ayant pour seule passion la vivisection humaine apprécie les

enfants de Rita, mais c'est le cas. Je les apprécie. Remarquez, je n'ai pas la larme à l'œil à la seule pensée d'une couche-culotte ou d'une dent de lait, puisque par bonheur je n'éprouve pas d'émotions. Mais dans l'ensemble, je trouve les enfants beaucoup plus intéressants que leurs aînés, et je deviens particulièrement irritable avec ceux qui leur font du mal. Il m'arrive même de me mettre à leur recherche. Et lorsque je finis par débusquer ces prédateurs, dès que je n'ai plus aucun doute sur leur culpabilité, je m'assure qu'ils ne pourront jamais recommencer, et



cela avec le plus grand plaisir, sans le moindre état d'âme.

Ainsi, le fait que Rita ait deux enfants d'un premier mariage désastreux était loin d'être un inconvénient, surtout depuis qu'il se révélait qu'ils avaient besoin de l'attention parentale toute particulière de Dexter, afin d'arrimer sur leur siège arrière leurs propres petits Passagers noirs, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de conduire seuls. Car en raison des dégâts psychologiques et même physiques que leur drogué de père biologique leur avait infligés, Cody et Astor s'étaient tournés comme

moi vers le côté obscur. Et maintenant, ils allaient devenir mes enfants, légalement aussi bien que spirituellement. Cela suffisait presque à me donner l'impression que la vie avait un sens, en définitive.

Il y avait donc plusieurs bonnes raisons pour que Dexter aille jusqu'au bout de ce projet... mais Paris ! Je me demande d'où vient l'idée que Paris est romantique. Mis à part les Français, qui trouve l'accordéon sexy ? Et puis il faut se faire une raison, ils ne nous aiment pas, là-bas. Sans compter qu'ils tiennent à tout prix à parler

français, allez savoir pourquoi.

Peut-être Rita s'était-elle laissé bourrer le crâne par un vieux film, l'histoire d'une petite blonde piquante et d'un brun romantique ; ils se courent après autour de la tour Eiffel sur une musique originale et rient de l'homme grincheux au béret, Gauloise au bec, un peu craspec. Ou peut-être avait-elle écouté un disque de Jacques Brel et décidé qu'il parlait à son âme. Qui sait ? En tout cas, Rita gardait l'idée fermement ancrée dans son cerveau sans faille que Paris était la capitale de l'amour sophistiqué, et il faudrait une

lobotomie pour la lui retirer.

Si bien qu'en plus des interminables débats visant à choisir entre le poulet et le poisson, entre acheter du vin ou le boire dans un bar, une série de monologues obsessionnels sur Paris commença à émerger. Nous pouvions bien nous offrir une semaine entière ; cela nous donnerait le temps de voir le jardin des Tuileries et le Louvre, peut-être même une pièce de Molière à la Comédie-Française ? Il me fallait applaudir à la qualité de ses recherches. Mais en ce qui me concernait, mon intérêt pour Paris

était complètement retombé depuis le jour lointain où j'avais appris que c'était une ville française....

Heureusement pour nous tous, au moment où j'allais enfin trouver une manière diplomatique de lui signifier le fond de ma pensée, cette épreuve me fut épargnée grâce à l'entrée discrète de Cody et d'Astor. Ils ne déboulent jamais tous flingues dehors comme la plupart des enfants de sept et neuf ans. Je le répète, ils ont été quelque peu bousillés par leur cher papa, et l'une des conséquences est qu'on ne les voit jamais aller et venir. Ils pénètrent dans les pièces par

osmose : à un moment donné, vous ne sauriez dire où ils sont, et celui d'après, les voilà debout à côté de vous, à attendre tranquillement que vous les remarquiez.

— On veut jouer à cache-cache, déclara Astor.

C'était elle la porte-parole de l'équipe. Cody ne prononçait jamais plus de quatre mots en une journée. Il n'était pas bête, loin de là. Il préférait simplement se taire la plupart du temps. À présent, il se contentait de me regarder.

— Ah... fit Rita, abandonnant ses réflexions sur la patrie de Rousseau, de Candide et des plus

grands fans de Jerry Lewis. Eh bien, pourquoi vous n'allez pas...

— On veut jouer avec *Dexter*, ajouta Astor, et Cody hocha la tête de façon très éloquente.

Rita fronça les sourcils.

— On aurait peut-être dû aborder le sujet avant, mais tu ne penses pas que Cody et Astor... enfin, est-ce qu'ils ne devraient pas commencer à te donner un nom plus, je ne sais pas, mais Dexter ? Ça paraît un peu...

— Que dirais-tu de *mon papere* ? suggérai-je. Ou de *Monsieur le Comte* ?

— Certainement pas, grommela

Astor.

— C'est que...

— Dexter va très bien, répondis-je. Ils y sont habitués.

— Mais ça me paraît manquer un peu de respect.

Je me tournai vers Astor.

— Montre à ta mère que tu peux dire « Dexter » avec respect, la priaï-je.

Elle leva les yeux au ciel.

— S'te plééé, fit-elle.

— Tu vois ? rétorquai-je en adressant un sourire à Rita. Elle a neuf ans. Elle ne peut rien dire avec respect.

— Oui, bon, mais...



— C'est très bien. Je n'y vois aucun problème. Mais Paris...

— Allez, on sort, lança Cody, et je le regardai, stupéfait.

Quatre syllabes en tout ; pour lui, c'était quasiment un discours.

— D'accord, répondit Rita. Si tu penses vraiment que...

— Je ne pense jamais, répliquai-je. Cela enrayer le cerveau.

— C'est n'importe quoi, affirma Astor.

— On pourrait croire, mais c'est vrai, répondis-je.

Cody secoua la tête.

— Cache-cache, dit-il, et plutôt que d'interrompre sa logorrhée, je

choisis de le suivre dans le jardin.

## Chapitre 2

Malgré les projets merveilleux de Rita, la vie n'était pas qu'une partie de plaisir. Le vrai travail n'attendait pas. Et Dexter étant très

consciencieux, je n'avais pas chômé. Je venais de passer deux semaines à mettre la dernière touche à mon œuvre du moment. Le jeune homme à l'origine de mon inspiration avait hérité d'une fortune, et il s'en servait, semblait-il, pour tout un tas d'escapades sordides qui me faisaient regretter de ne pas être riche. Son nom était Alexander Macauley, bien qu'il se fît appeler « Zander », ce qui pour moi avait un côté très bon genre, mais peut-être était-ce voulu. C'était un hippie pur jus après tout, un fils à papa qui, n'ayant jamais eu à travailler, se consacrait

entièrement au genre de distractions qui auraient fait palpiter mon cœur gelé si Zander avait montré un peu plus de discernement dans le choix de ses victimes.

L'argent de la famille Macauley provenait de vastes troupeaux de bétail, d'immenses plantations d'agrumes et du rejet de phosphates dans le lac Okeechobee. Zander se rendait fréquemment dans les quartiers défavorisés de la ville, afin de prodiguer ses largesses à la communauté des sans-abri. Il ramenait au ranch familial les heureux élus qu'il souhaitait

secourir et leur offrait un emploi, comme je l'appris par un article de journal aussi larmoyant que dithyrambique.

Certes, Dexter loue toujours les initiatives charitables. Mais si je les approuve autant, c'est parce que, en général, derrière le masque de mère Teresa, il se passe des trucs pas très catholiques. Je ne doute pas que quelque part dans les profondeurs de l'être humain il existe un esprit de charité bienveillant et un amour sincère de son prochain. Mais je ne les ai jamais rencontrés... Et comme je suis dépourvu à la fois d'humanité et de vrais sentiments,

il me faut m'en remettre à mon expérience, qui m'a appris que charité bien ordonnée commence par soi-même, et finit presque toujours là.

Donc, quand je vois un jeune homme riche, beau et d'apparence normale répandre ses bienfaits sur les parias de la terre, j'ai quelque difficulté à prendre cet altruisme au sérieux, en dépit des dehors irréprochables. Je suis moi-même plutôt doué pour présenter une image charmante et innocente au monde, et on sait ce qu'il en est vraiment, n'est-ce pas ?

Ma compréhension de la

psychologie humaine n'était pas erronée, Macauley était bien comme moi, mais en beaucoup plus riche. Et son argent l'avait mené à une certaine négligence. Car dans les dossiers fiscaux que j'avais découverts, il apparaissait que le ranch familial était inoccupé, ce qui signifiait que ce n'était pas à une vie paisible à la campagne que Zander conduisait ses chers pouilleux.

Un autre détail arrangeait mes affaires : quel que soit l'endroit où les amenait leur nouvel ami, ils s'y rendaient pieds nus. En effet, dans une pièce spéciale de sa jolie demeure de Coral Gables, protégée



par des serrures fort astucieuses et très chères que je mis cinq bonnes minutes à crocheter, Zander avait conservé quelques souvenirs. C'est un risque insensé à prendre pour un monstre ; je le sais très bien, parce que je le fais moi-même. Mais si un jour un enquêteur scrupuleux découvre ma petite boîte de souvenirs, il ne trouvera qu'une collection de lamelles de verre, avec une seule goutte de sang sur chacune, sans aucun moyen de prouver leur sinistre provenance.

Zander n'était pas aussi malin. Il avait gardé une chaussure de chacune de ses victimes et comptait

sur sa fortune et de bonnes serrures pour préserver ses secrets.

Pas étonnant que les monstres aient une si mauvaise réputation... C'était d'une telle naïveté. Et des chaussures, en plus ! Enfin, sérieusement... J'essaie de me montrer tolérant et compréhensif envers les petites manies des autres, mais là, ça dépassait les bornes. Quel pouvait bien être l'attrait d'une vieille basket crottée ? Et les laisser ainsi à la vue de tous ? C'était presque insultant.

Bien sûr, Zander devait penser que s'il se faisait prendre, il pourrait se payer la meilleure défense du

monde, ce qui lui permettrait sans doute de s'en tirer avec de simples travaux d'intérêt général. Plutôt drôle, en somme, puisque tout avait plus ou moins commencé par là. Mais il n'avait pas prévu le cas où ce serait Dexter qui l'attraperait, et non la police. Et ce procès-là se tiendrait dans le tribunal du Passager noir, où n'entre aucun avocat, bien que j'espère en coincer un aussi un jour ; et le verdict est toujours irrévocablement fatal.

Mais une chaussure constituait-elle une preuve suffisante ? J'étais convaincu de la culpabilité de Zander ; même si le

Passager noir n'avait pas entonné des chants de louange pendant que j'observais ses trophées, je savais pertinemment ce que signifiait cette collection. Laissez à lui-même, Zander y ajouterait de nouveaux spécimens. J'étais certain que c'était un homme foncièrement mauvais, et je mourais d'envie d'avoir une petite discussion nocturne avec lui afin de lui adresser quelques critiques bien acérées, mais il fallait que j'en sois sûr à cent pour cent : c'était le code Harry.

J'avais toujours suivi les règles de prudence établies par Harry,

mon père adoptif, policier de son état, qui m'avait appris à être ce que je suis avec modestie et précision. En vrai flic, il m'avait montré comment laisser un lieu de crime impeccable, et il m'avait obligé à recourir à la même minutie dans le choix de mon partenaire de danse. Si le moindre doute subsistait, je ne pouvais inviter Zander sur la piste.

Et maintenant ? Aucun tribunal au monde ne reconnaîtrait Zander coupable d'autre chose que de fétichisme malsain au regard de sa panoplie de grolles ; mais aucun tribunal ne bénéficiait du témoignage expert du Passager noir,

cette douce voix pressante qui me pousse à l'action sans jamais se tromper. Et avec ce sifflement dans mon oreille, il m'était difficile de rester calme et impartial. Entraîner Zander dans ce dernier tango me semblait tout aussi vital que de respirer.

Oui, j'étais impatient et sûr de moi, mais je savais ce que dirait Harry. Ce n'était pas suffisant. Il m'avait appris l'importance de trouver des cadavres comme preuves irréfutables, et Zander s'était débrouillé pour que ceux-là restent introuvables. Et sans cadavre, quelle que soit mon envie

de foncer, le code ne serait pas respecté.

Je repris mes recherches, espérant découvrir où il planquait ses conserves de viande froide. Sa maison : exclu. Je m'y étais rendu et n'avais rien flairé de plus suspect que le musée des chaussures, or le Passager noir est en général très fort pour dénicher les collections de cadavres. Du reste, il n'y aurait eu aucun endroit où les mettre. Les habitations en Floride ne comportent pas de sous-sol, et dans ce quartier-là on n'aurait pu creuser la terre du jardin ou transporter des corps sans être observé. De plus,

une rapide consultation de mon Passager me persuada que tout individu capable d'exhiber ainsi ses souvenirs devait prendre le plus grand soin d'effacer les autres traces.

Le ranch était une excellente possibilité, mais une petite virée sur place ne révéla aucun indice. Il avait été manifestement abandonné depuis longtemps ; même l'allée était envahie par la végétation.

J'insistai. Zander possédait un appartement sur l'île de Maui, mais c'était bien trop loin. Il détenait aussi quelques hectares en Caroline du Nord ; un site un peu plus



plausible, mais le fait de devoir conduire douze heures avec un macchabée dans le coffre le rendait improbable. Il était également actionnaire d'une société qui essayait de développer Toro Key, une petite île au sud de Cape Florida. Le site d'une compagnie, cependant, n'était pas envisageable : trop de personnes pouvaient s'y rendre et fureter partout. De toute façon, je me rappelais avoir essayé d'accoster sur l'île lorsque j'étais plus jeune ; des hommes armés y montaient la garde afin de repousser les visiteurs....

Seule piste vraisemblable, le bateau de Zander, un Cigarette de quarante-cinq pieds. Je savais depuis mon expérience avec un autre monstre que les bateaux offraient de merveilleuses possibilités pour se débarrasser de restes encombrants. Il suffisait de lester le corps, de le balancer par-dessus la rambarde puis de faire au revoir de la main. Propre, net, soigné ; pas de vagues, pas de preuve.

Mais aucun indice pour moi, du coup. Zander garait son bateau dans la marina privée la plus select de Coconut Grave, le Royal Bay Yacht

Club. Le système de sécurité était excellent, trop sophistiqué pour que Dexter puisse passer en douce et forcer les serrures. Cette marina offrait tous les services imaginables (le genre d'endroit où l'on nettoyait et astiquait l'avant de votre bateau quand vous le rapportiez). Vous n'aviez même pas besoin de le ravitailler en combustible ; un seul coup de téléphone et il était prêt, avec une bouteille de champagne au frais dans le cockpit. Et des vigiles armés, tout sourire, infestaient les lieux jour et nuit, faisant des courbettes aux nantis et tirant sur les individus qui tentaient

d'escalader la clôture.

Le bateau était inaccessible. Or, j'étais absolument certain, comme le Passager noir dont l'opinion compte plus encore, que Zander s'en servait pour éliminer les corps. Mais pas moyen de vérifier.

C'était énervant et frustrant de se représenter Zander avec son dernier trophée – soigneusement disposé, sans doute, dans une glacière plaqué or –, passant un coup de fil afin de se faire ravitailler en carburant, puis longeant le dock d'un pas tranquille, tandis que deux gardiens essoufflés installaient la glacière à bord avant de lui adresser

un salut respectueux. Et je ne pouvais monter sur le bateau pour m'en assurer. Sans cette preuve définitive, le code Harry ne me permettait pas de poursuivre.

Que me restait-il donc comme option ? Je pouvais toujours essayer de prendre Zander en flagrant délit, mais je n'avais aucun moyen de connaître le moment où le prochain forfait se produirait, et il m'était impossible de le surveiller en permanence. Il fallait tout de même que je me rende de temps en temps au bureau et que je fasse quelques apparitions symboliques à la maison tout en continuant à

emprunter les gestes ordinaires d'une vie normale. Et un jour ou l'autre dans les semaines à venir, si le schéma restait le même, Zander appellerait le responsable de la marina et lui demanderait de préparer son bateau, et... celui-ci, employé consciencieux dans un club de riches, consignerait exactement ses gestes et la date, combien de carburant, la marque du Champagne qu'il avait apporté et la quantité de nettoyant utilisée pour les vitres. Et il inscrirait tout dans le dossier Macauley et l'enregistrerait dans son ordinateur.

Soudain nous étions de retour

dans l'univers de Dexter : le Passager, sûr de lui, me pressait de retourner à mon clavier.

Dexter est modeste, même effacé parfois, et il a certainement conscience des limites de son immense talent. Mais s'il existait une limite à ce que je pouvais trouver sur un ordinateur, je ne l'avais pas encore atteinte. Je m'assis et me mis au travail.

Il me fallut moins d'une demi-heure pour m'introduire dans le système du club et ouvrir les fichiers. Il y avait bel et bien un rapport détaillé des services fournis. Je le comparai aux comptes rendus

des réunions tenues par le conseil d'administration de l'organisation caritative préférée de Zander, la Mission de la lumière divine, qui se trouvait tout près de Liberty City. Le 14 février, l'organisation avait été ravie d'annoncer que Wynton Allen quittait le lieu de perdition que constituait Miami pour aller se réinsérer par un travail honnête dans le ranch de Zander. Et le 15 février, Zander avait effectué un voyage en bateau qui avait consommé trente-cinq gallons de carburant.

Le 11 mars, Tyrone Meeks s'était vu offrir le même bonheur.



Le 12 mars, Zander avait fait un tour en bateau.

Et ainsi de suite ; chaque fois qu'un sans-abri était désigné pour aller vivre une joyeuse vie champêtre, Zander passait une commande à la marina dans les vingt-quatre heures qui suivaient.

Certes, je n'avais toujours pas vu les corps, mais le code Harry avait été établi afin, justement, de s'inscrire dans les failles du système, dans les zones d'ombre de la justice parfaite et non de la loi parfaite. J'étais sûr de moi, le Passager plus que certain, et nous avions là une preuve tout à fait

satisfaisante.

Zander partirait bientôt pour une croisière au clair de lune, et tout son argent ne parviendrait pas à le maintenir à flot.

## Chapitre 3

Ainsi, par une nuit comme tant d'autres, alors que la lune déversait les accords d'une musique euphorique sur ses joyeux

serviteurs assoiffés de sang, je me préparai en fredonnant à aller batifoler. Tout le travail était fait ; c'était l'heure de la récré maintenant pour Dexter. À peine quelques minutes auraient dû me suffire pour rassembler mes jouets et gagner la porte en vue de mon rendez-vous avec le semeur de troubles. Mais bien entendu, l'imminence de mon mariage me compliquait l'existence. Je commençais même à me demander, d'ailleurs, si la vie redeviendrait simple un jour.

Certes, je me construisais une excellente façade presque

impénétrable, toute de verre et d'acier étincelants, que j'allais cimenter sur ma forteresse de l'horreur. J'étais parfaitement disposé à reléguer le Vieux Dexter dans un coin et j'avais donc entrepris de « consolider nos vies », selon l'expression de ma fiancée. Cela impliquait de quitter mon petit nid douillet tout près de Coconut Grove pour aller m'installer dans la maison de Rita plus au sud : c'était la décision la plus sensée. Mais elle présentait des inconvénients monstres. Sous le nouveau régime, je n'aurais plus aucun moyen d'avoir la moindre intimité. Et je le

souhaitais, pourtant. Tous les ogres qui se respectent ont leurs petits secrets, et pour rien au monde je n'aurais voulu voir certaines de mes affaires entre d'autres mains que les miennes.

Il y avait, par exemple, toutes les recherches effectuées sur de potentiels camarades de jeux, ainsi que la petite boîte en bois, mon bien le plus précieux, qui contenait quarante et une lamelles de verre, avec en leur centre une seule goutte de sang séché, chacune d'elles représentant une de ces vies sous-humaines qui s'étaient achevées entre mes mains, l'album de ma vie

intérieure. Car je ne laisse pas derrière moi de grands tas de chair putride. Je ne suis pas un de ces saigneurs compulsifs et négligents. Je suis un saigneur compulsif extrêmement soigneux. Je veille toujours à me débarrasser de mes restes, et même un ennemi implacable qui chercherait à démasquer l'ogre que je suis aurait beaucoup du mal à déterminer ce que sont ces lamelles.

Néanmoins, expliquer leur provenance ne manquerait pas d'engendrer des questions embarrassantes, même face à une épouse très éprise. Et que serait-ce,

avec un redoutable rival entièrement voué à ma destruction ? J'en avais connu un récemment, un flic de Miami dénommé Doakes. Mais quoique techniquement il fût encore en vie, j'avais commencé à penser à lui au passé depuis que ses dernières mésaventures lui avaient coûté les pieds, les mains et la langue. Il n'était certainement pas d'attaque pour m'imposer une justice bien méritée. Cependant, je savais parfaitement qu'il s'en présenterait un jour un nouveau.

L'intimité était donc un point essentiel. Je n'avais jamais fait le



fanfaron concernant mes effets personnels, tant s'en faut. Autant que je sache, personne n'avait vu ma petite boîte de souvenirs. Mais je n'avais encore jamais eu une fiancée qui faisait le ménage pour moi, ni deux enfants curieux souhaitant fouiner dans mes affaires pour apprendre comment marcher sur les traces de leur petit père Dexter.

Rita semblait comprendre mon besoin d'avoir mon espace à moi, tout en ignorant les raisons qui me motivaient ; elle avait donc sacrifié sa pièce de couture pour la transformer en un lieu rebaptisé

« le bureau de Dexter ». À terme, il abriterait mon ordinateur, mes quelques livres et CD ainsi que, je suppose, ma petite boîte en bois de rose. Mais comment allais-je bien pouvoir la laisser là ? Je m'imaginai sans problème l'expliquer à Cody et Astor, mais que dire à Rita ? Devais-je essayer de la cacher ? Creuser un passage secret derrière une fausse étagère qui mènerait par un escalier en colimaçon à mon lugubre repaire ? Devais-je introduire la boîte dans un faux flacon de mousse à raser ? Il y avait là un léger problème.

Jusqu'à présent, j'avais évité la

nécessité de trouver une solution en conservant mon appartement. Mais j'avais rangé quelques objets simples dans mon bureau, tels que mes couteaux à viande et le ruban adhésif dont la présence pouvait facilement s'expliquer par mon goût pour la pêche. La solution viendrait plus tard. A présent, je sentais des doigts glacés tapoter et chatouiller ma colonne vertébrale, et je voulais à tout prix être à l'heure pour mon rendez-vous avec un jeune homme très gâté.

Alors, je me rendis dans mon bureau à la recherche d'un sac de sport bleu marine que j'avais

conservé pour les grandes occasions, afin d'y dissimuler le couteau et le ruban adhésif. Je le sortis du placard, avec sur les lèvres le goût de l'attente fébrile, puis y glissai mes jouets : un nouveau rouleau de gros Scotch, un couteau à viande, des gants, mon masque de soie et une corde en Nylon pour les urgences. Fin prêt. Je sentais mes veines vibrer sous l'excitation la plus vive, j'entendais la folle musique monter *crescendo* au fond de mes oreilles, le pouls assourdissant du Passager qui me poussait dehors, m'incitant à l'action. Je me retournai pour

sortir...

... Et me retrouvai nez à nez avec deux enfants aussi graves l'un que l'autre, qui me dévisageaient d'un air rempli d'attente.

— Il veut venir, dit Astor, et Cody hocha la tête, me fixant sans ciller de ses grands yeux.

J'ai la réputation d'avoir la parole facile et beaucoup d'esprit, mais tandis que je me répétais mentalement les mots d'Astor et essayais de leur donner une tout autre signification, je ne réussis à émettre qu'un son à peine humain, quelque chose du style « i heu vé ki ».

— Avec toi, reprit Astor patiemment, comme si elle s'adressait à un demeuré. Cody veut venir avec toi ce soir.

A posteriori, il paraît évident que le problème allait se présenter tôt ou tard. Et, il faut me rendre cette justice, je m'y attendais — mais pas tout de suite. Pas maintenant. Pas juste avant ma nuit du besoin. Pas lorsque chacun de mes poils se dressait sur ma nuque et que je frémissais de l'irrésistible et pure envie de me glisser dehors avec ma fureur inoxydable...

La situation exigeait une sérieuse réflexion, pourtant tous

mes nerfs m'ordonnaient de sauter par la fenêtre et de filer dans la nuit. Mais ils étaient là devant moi, alors je pris une grande inspiration et réfléchis à leur cas.

L'âme brillante et pénétrante de Dexter le justicier a été modelée par un traumatisme d'enfance si violent que je l'ai complètement refoulé. Il m'a fait tel que je suis, et si j'étais capable de sentiments je pleurnicherais et me lamenterais sans doute. Cody et Astor avaient été marqués de la même façon, si bien que le monde de la lumière et de l'innocence leur était à tout jamais fermé. Comme l'avait

pressenti mon très sage père adoptif en m'élevant, il n'y avait pas moyen de revenir en arrière, impossible de ramener le serpent dans l'œuf.

Mais Harry m'avait formé, m'avait dressé en une créature qui ne chassait que les autres prédateurs, les autres monstres et vampires qui, déguisés en êtres humains, traquaient leur gibier à travers la ville. J'éprouvais l'irrépressible envie de tuer, et l'éprouverais toujours, mais Harry m'avait appris à ne m'occuper que de ceux qui, d'après ses stricts critères de flic, en avaient réellement besoin.



Lorsque j'avais découvert que Cody était comme moi, je m'étais promis de poursuivre la voie de Harry : transmettre ce que je savais à ce garçon et le conduire sur le droit chemin de l'ombre. Mais c'était toute une galaxie de complications, d'explications et d'enseignements. Harry avait passé près de dix ans à me fourrer tout ça dans le crâne avant de m'autoriser à jouer avec des partenaires plus compliqués que des animaux errants. Je n'avais pas encore commencé avec Cody, et même si je ne cherchais pas à être un maître Jedi, il n'était pas question que je

débute maintenant. Cody devait un jour réussir à accepter sa différence, et je souhaitais l'aider, mais pas ce soir. Pas la nuit où la lune m'appelait d'un ton si engageant derrière la fenêtre, m'attirant à elle comme un aimant.

— Je ne vais... commençai-je, préférant nier.

Mais ils me fixaient avec une expression de certitude si touchante que je m'arrêtai net.

— Non, finis-je par dire. Il est beaucoup trop jeune.

Ils échangèrent un regard, très furtif, mais qui semblait contenir toute une conversation.

— Je l'avais prévenu que tu répondrais ça, dit Astor.

— Tu avais raison, répliquai-je.

— Mais Dexter, poursuivit-elle, tu nous as dit que tu nous montrerais des trucs.

— Je le ferai, dis-je, sentant les doigts glacés remonter lentement ma colonne vertébrale et chercher à prendre le contrôle, à me pousser vers la porte, mais pas maintenant.

— Quand ? demanda-t-elle.

Je les considérai tous deux et éprouvai un mélange de sentiments étranges : une envie folle de sortir avec mon couteau à la main et le désir d'envelopper ces enfants dans

une couverture et de tuer tout ce qui s'approchait d'eux. Et dans un recoin de mon être aussi, pour parachever le tout, l'envie de cogner leurs petites têtes bornées l'une contre l'autre.

Était-ce donc ça, la paternité ?

Je sentais tout mon épiderme picoter sous le feu glacé né de ce besoin urgent d'aller perpétrer l'innommable ; au lieu de quoi je pris une profonde inspiration et adoptai un air détaché.

— Vous avez école demain, dis-je, et c'est presque l'heure d'aller au lit.

Ils me regardèrent comme si je

les avais trahis, ce qui était vrai d'une certaine manière puisque je changeais les règles, devenant Dexter le justicier alors qu'ils pensaient s'adresser à Dexter le démon. Mais j'avais raison. On ne peut pas emmener de jeunes enfants à une éviscération nocturne et attendre qu'ils se souviennent de leur alphabet le lendemain matin. C'était déjà suffisamment dur pour moi d'aller au travail après l'une de mes petites aventures, et encore j'avais l'avantage de pouvoir boire tout le café que je voulais... De toute façon, ils étaient vraiment beaucoup trop jeunes.

— Tu te mets à parler comme une grande personne, lança Astor de sa voix hautaine de petite fille de neuf ans.

— Mais je suis un adulte, rétorquai-je. Et j'essaie d'en être un comme il faut pour vous.

Et j'avais beau, tout en le disant, avoir mal aux dents à force de lutter contre le besoin croissant, je le pensais réellement, ce qui ne radoucît en rien le regard de pur mépris qu'ils m'adressèrent tous les deux.

— On croyait que tu étais différent, déclara-t-elle.

— Je ne vois pas comment je

pourrais l'être davantage et ressembler encore à un être humain.

— Pas juste, fit Cody.

Je plantai mon regard dans le sien et vis une minuscule bête féroce lever la tête vers moi et rugir.

— Non, ce n'est pas juste. Rien dans la vie ne l'est. « Juste » est un mot grossier, et je vous remerciais de ne pas utiliser un tel langage en ma présence.

Cody me dévisagea avec une expression de déception et de provocation que je ne lui avais encore jamais vue ; j'avais envie de lui flanquer une gifle et de lui

donner un bonbon tout à la fois.

— Pas juste, répéta-t-il.

— Écoute, dis-je. Il y a une chose que je sais. Et c'est la première leçon. Les enfants normaux se couchent tôt les jours d'école.

— Pas normaux, répliqua-t-il en avançant tellement sa lèvre inférieure qu'il aurait pu y poser ses manuels scolaires.

— Exactement. C'est pour ça que vous devez vous comporter toujours de manière normale, faire croire à tout le monde que vous êtes normaux. Et faites exactement ce que je vous dis, sinon je refuse de



continuer. Cody, repris-je, tu dois me faire confiance.

— Dois, répéta-t-il.

— Oui, tu dois.

Il me scruta pendant un long moment, puis se tourna vers sa sœur, qui plongea son regard dans le sien. C'était une merveille de communication silencieuse ; je savais qu'ils étaient en train d'avoir une conversation très poussée, mais ils n'émettaient pas un son. Astor finit par hausser les épaules et se retourner vers moi.

— Il faut que tu promettes, dit-elle.

— D'accord. Mais promettre

quoi ?

— Que tu vas commencer à nous apprendre, expliqua-t-elle, et Cody hocha la tête. Bientôt.

Je poussai un soupir. Je n'avais jamais eu la moindre chance d'aller au paradis, très hypothétique selon moi, même avant ce jour-là. Mais avec ce pacte, par lequel j'acceptais de transformer ces petits monstres mal dégrossis en monstres soignés et bien éduqués, j'espérais ne pas me tromper quant à l'aspect hypothétique de l'existence d'un au-delà.

— Je promets, dis-je.

Ils se consultèrent des yeux,

m'adressèrent un dernier regard puis partirent.

Je me retrouvai avec un sac rempli de jouets, un rendez-vous imminent et un sentiment d'urgence un peu atténué.

La vie de famille est-elle comme ça pour tout le monde ? Comment font les gens pour survivre ? Et pourquoi cherchent-ils à avoir plus d'un enfant, ou même un seul ? J'avais une tâche importante et enthousiasmante à accomplir, et voilà que j'étais troublé par un problème qu'aucune mère au foyer n'a jamais eu à gérer. Il m'était presque impossible de me

rappeler à quoi je pensais quelques instants plus tôt. Malgré un grognement impatient émis par le Passager noir – étrangement assourdi, comme si ce dernier était un tantinet désorienté –, il me fallut un bon moment pour me ressaisir et repasser du rôle de Dexter le Daron démuné à celui du Froid Justicier. J'eus quelque difficulté à éprouver de nouveau l'état glacé de l'anticipation et du danger ; j'eus même du mal à me remémorer où j'avais laissé mes clés de voiture.

Je finis tout de même par les trouver et quittai mon bureau en

trébuchant. Après avoir marmonné quelques mots tendres à Rita, je gagnai la porte et sortis enfin dans la nuit.

## Chapitre 4

J'avais suivi Zander assez longtemps pour connaître son emploi du temps, et puisque nous étions jeudi, je savais exactement

où le trouver. Il passait tous les jeudis soir à la Mission de la Lumière divine, sans doute pour y inspecter le cheptel. Après avoir souri aux employés pendant près d'une heure et demie et écouté un bref service, il remettait un chèque au pasteur, un énorme Noir qui avait été footballeur professionnel. Celui-ci le remerciait en souriant, puis Zander s'éclipsait par la porte de derrière, montait dans son modeste 4x4 et regagnait humblement son logis, le visage rayonnant de ce sentiment de vertu qui naît des vraies œuvres charitables.

Mais ce soir, il ne rentrerait pas seul.

Ce soir, Dexter et son Passager noir lui tiendraient compagnie et le mèneraient vers un tout autre voyage.

Mais tout d'abord, l'approche froide et furtive, la récompense après des semaines de traque prudente.

Je garai ma voiture à quelques kilomètres à peine de la maison de Rita, dans un vaste centre commercial dénommé Dadeland, puis me rendis à pied à la station de métro la plus proche. Le wagon était rarement bondé, même aux



heures de pointe, mais il y avait assez de monde pour que personne ne prête attention à moi. Je n'étais qu'un homme élégant vêtu de sombre, un sac de sport à l'épaule.

Je descendis juste après l'arrêt du centre et parcourus six pâtés de maisons jusqu'à la Mission. Tous mes sens s'aiguisaient et me ramenaient à l'état de préparation nécessaire. Nous penserions à Cody et Astor plus tard. Maintenant, dans cette rue, je n'étais plus qu'une lame invisible. L'éclat aveuglant rose orangé des lampadaires, spécialement conçus pour lutter contre la criminalité, ne pouvait

vaincre l'ombre dans laquelle je me drapais.

La Mission occupait une ancienne boutique reconvertie, à l'angle d'une rue moyennement passante. Il y avait affluence ce qui n'était guère surprenant, puisqu'on y distribuait de la nourriture et des vêtements. Pour y avoir droit, il suffisait de perdre quelques instants de son précieux temps de poivrot à écouter le bon révérend expliquer pourquoi on irait en enfer. Une sacrée affaire, en somme, même pour moi, mais je n'avais pas faim. Je m'éloignai et gagnai le parking arrière.

La lumière y était un peu plus faible, mais encore trop vive à mon goût, presque trop pour qu'on puisse voir la lune. Je la sentais là-haut dans le ciel, néanmoins, observant de son air narquois notre misérable vie si fragile, agrémentée de quelques monstres qui n'existaient que pour nous engloutir dans leur gueule féroce. Des monstres comme moi, et comme Zander. Mais ce soir il y en aurait un de moins.

Je fis le tour du parking. Il semblait tranquille. Personne en vue, personne en train d'attendre ou de somnoler dans une voiture.

Une seule fenêtre minuscule donnait là, située tout en haut du bâtiment de la Mission et équipée de verre opaque : les toilettes. Je m'approchai de la voiture de Zander, une Dodge Durango bleue garée tout près de la porte de derrière, et essayai d'ouvrir la portière. Fermée. Juste à côté se trouvait une vieille Chrysler, le respectable véhicule du pasteur. Je me glissai derrière et m'installai pour attendre.

Je sortis de mon sac un masque de soie blanc et l'appliquai sur mon visage, en ajustant bien les trous pour les yeux. Puis je pris un

segment de ligne de pêche ultra-résistante. J'étais prêt. La danse des monstres débiterait très vite maintenant. Zander pénétrerait sans le savoir dans la nuit d'un autre prédateur, une nuit pleine de surprises cruelles, qui s'achèverait par une obscurité sauvage et la satisfaction la plus vive. Oui, très vite il sortirait de sa vie et entrerait dans la mienne. Et là...

Est-ce que Cody avait pensé à se laver les dents ? Il avait tendance à oublier, en ce moment, et Rita rechignait à le faire se relever une fois qu'il était au lit. Mais il fallait lui inculquer de bonnes habitudes

dès maintenant, et c'était important de se brosser les dents.

Je fis retomber le nœud coulant, le laissant reposer sur mon genou. Demain, c'était le jour de la photo, à l'école d'Astor. Elle était censée mettre la robe qu'elle avait portée à Pâques l'an dernier. L'avait-elle sortie afin de ne pas l'oublier le matin ? Elle ne sourirait pas pour la photo, naturellement, mais il fallait au moins qu'elle mette sa belle robe.

Comment diable pouvais-je être tapi là dans le noir, prêt à bondir et penser à de telles choses ? Comment était-il possible que mon

attente soit emplie par ces pensées et non par l'impatience de lâcher le Passager noir, les crocs luisants, sur une proie aussi méritante ? Était-ce un avant-goût de la future vie conjugale de Dexter ?

J'inspirai lentement. Je ne pouvais pas travailler avec des enfants. Je fermai les yeux, laissai mes poumons s'emplir de l'air nocturne, puis expirai, sentant la froide concentration revenir. Doucement Dexter s'effaça et le Passager noir reprit les commandes.

Juste à temps.

La porte de derrière s'ouvrit bruyamment, et de l'intérieur nous

parvint l'affreux bêlement, une interprétation atroce de *Plus près de toi, mon Dieu...* suffisante pour faire replonger n'importe qui dans l'alcool. Suffisante en tout cas pour propulser Zander dehors. Il s'arrêta sur le seuil, se retourna pour adresser un grand signe joyeux et un petit sourire affecté à l'assemblée, puis la porte se referma en claquant et il s'approcha de sa voiture ; il était à nous maintenant.

Zander fouilla dans sa poche à la recherche de ses clés, puis les serrures s'ouvrirent avec un clic, et nous nous glissâmes derrière lui.



Avant qu'il comprenne ce qui lui arrivait, le nœud coulant siffla à travers l'air pour aller se placer autour de son cou, et nous donnâmes un coup si fort que ses pieds se soulevèrent du sol, si fort qu'il en tomba à genoux, le souffle coupé et le visage violet ; ce fut absolument exquis.

— Pas un bruit. Fais exactement ce qu'on te dit, pas un mot, pas un bruit, et tu vivras plus longtemps, dis-je avant de resserrer encore un tout petit peu le nœud afin de lui signifier qu'il nous appartenait à présent et qu'il devait nous obéir.

Zander se laissa tomber au sol face la première ; disparu le petit sourire affecté... Un filet de bave s'écoulait du coin de sa bouche et il agrippait le nœud de ses mains, mais nous le serrions beaucoup trop pour qu'il réussisse à passer un doigt sous la ligne. Lorsqu'il fut près de perdre connaissance, nous relâchâmes très légèrement la pression, juste assez pour qu'il puisse aspirer une seule et pénible bouffée d'air.

— Lève-toi, dis-je avec douceur, en tirant sur le nœud pour qu'il obtempère.

Et lentement, en s'accrochant à

la paroi de son 4x4, Zander obéit.

— Très bien. Monte.

Nous fîmes passer la ligne dans la main gauche pour ouvrir la portière, puis contournâmes le montant et la reprîmes dans la droite avant de nous installer sur la banquette arrière.

— Roule, dis-je de ma voix autoritaire, glacée.

— Vers où ? demanda Zander dans un chuchotement rauque à cause de notre petit jeu avec le nœud.

Nous tirâmes fort de nouveau pour lui enjoindre de ne pas parler sans y avoir été convié. Quand il

nous sembla qu'il avait compris le message, nous desserrâmes un peu.

— Vers l'ouest. Ne parle pas.

Roule.

Il démarra et, par une série de légers coups sur le lien, je le guidai vers l'ouest, sur la Dolphin expressway, qu'il emprunta. Pendant un moment, Zander fit ce qui lui était indiqué. Il nous jetait de temps à autre un coup d'œil dans le rétroviseur, mais une infime saccade sur le nœud le rendait très coopératif ; il changea lorsque nous empruntâmes Palmetto expressway en direction du nord.

— Écoutez, dit-il tout à coup,

comme nous longions l'aéroport. Je suis, euh, vraiment riche. Je peux vous donner tout ce que vous voulez.

— Oui, tu peux, et tu vas nous le donner.

Il ne comprit pas ce que nous voulions, car il se détendit un peu.

— D'accord, poursuivit-il d'une voix encore éraillée. Combien voulez-vous ?

Nous le fixâmes des yeux dans le miroir et, lentement, très lentement afin qu'il commence à comprendre, nous serrâmes la ligne. Lorsqu'il put à peine respirer, nous la maintînmes ainsi un

moment.

— Tout. Nous prendrons tout.  
Roule.

Zander roula. Il se tut durant le reste du chemin, mais il ne semblait pas aussi effrayé qu'il aurait dû l'être. Il ne devait pas vraiment croire à ce qui était en train de se passer, cela ne pouvait pas lui arriver, pas à lui, protégé depuis toujours par son impénétrable cocon d'argent. Tout avait un prix, rien n'était au-dessus de ses moyens. Bientôt il négocierait. Puis il rachèterait sa peau.

En effet, il finirait par se racheter. Mais pas avec de l'argent.

Et sans quitter mon emprise.

Ce ne fut pas un très long trajet, et nous demeurâmes tous silencieux jusqu'à la sortie de Hialeah que nous avons choisie. Mais tandis que Zander ralentissait pour prendre la bretelle, il me lança dans le rétroviseur un regard empli de peur, la terreur croissante d'un monstre pris au piège, prêt à dévorer sa propre chair pour se tirer de là, et le goût tangible de sa panique suscita une onde de chaleur chez le Passager noir, nous rendant extrêmement forts et contents.

— Vous ne... Il n'y... Il n'y a...

Où est-ce qu'on va ? balbutia-t-il, faible et pitoyable, de plus en plus humain, ce qui nous mit en colère.

Nous donnâmes un coup trop sec, si bien qu'il fit une embardée sur le bas-côté, et nous dûmes laisser un peu de mou à la ligne. Zander regagna le milieu de la chaussée puis descendit la bretelle.

— Tourne à droite, ordonnai-je.

Et il obéit, l'air sifflant de façon déplaisante entre ses lèvres couvertes de salive. Mais il suivit nos instructions, roulant jusqu'au bout de la rue, puis prenant à gauche dans une allée sombre qui bordait de vieux entrepôts.



Il arrêta la voiture là où nous lui indiquâmes, près de la porte rouillée d'un bâtiment désaffecté et plongé dans l'obscurité. Une pancarte pourrie dont l'extrémité manquait affichait encore JONE PLASTI.

— Gare-toi, dis-je, et tandis qu'il plaçait maladroitement le levier de vitesse en position d'arrêt, nous sortîmes de la voiture et tirâmes fort sur le lien derrière nous, ce qui le fit tomber à terre.

Nous serrâmes un peu plus en le regardant un instant se débattre violemment avant de le remettre sur pied d'une saccade. La salive

avait formé une croûte blanche autour de sa bouche, et ses yeux trahissaient le début d'une prise de conscience ; il se tenait là, si laid et si dégoûtant dans ce joli clair de lune, tremblant de l'outrage que j'infligeais à son argent, anéanti par la découverte qu'il venait de faire : peut-être n'était-il pas différent de tous ceux à qui il avait fait subir le même sort. Nous le laissâmes se redresser et respirer quelques secondes avant de le pousser vers la porte. Il tendit une main en avant, s'appuyant au mur en béton.

— Écoutez, dit-il, avec un chevrottement tout à fait humain

cette fois, je peux vous avoir des tonnes d'argent. Autant que vous voulez.

Silence de notre part. Zander s'humecta les lèvres.

— O.K., reprit-il d'une voix sèche, déchirée, désespérée. Alors qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— La chose que tu as prise aux autres, dis-je en donnant un gros coup sec sur le nœud. Sauf la chaussure.

Il me dévisagea, laissant tomber sa mâchoire, et il urina dans son pantalon.

— Je n'ai pas... Ce n'est pas...

— Oh si, tu as... Oui, c'est ça.

Tirant fort sur la laisse, nous le fîmes avancer et passer la porte, pour pénétrer dans la pièce soigneusement préparée. Il y avait plusieurs tas de tuyaux en PVC qui traînaient sur les côtés et, plus important pour Zander, deux tonneaux de cinquante gallons d'acide chlorhydrique, abandonnés là par Jone Plasti lorsqu'ils avaient fermé boutique.

Nous n'eûmes aucun mal à hisser Zander sur la table de travail que nous avions dégagée pour lui ; en quelques secondes il se retrouva scotché et ligoté, et nous fûmes impatients de commencer. Nous

sectionnâmes le nœud coulant et comme le couteau entaillait sa gorge il étouffa un cri.

— Nom de Dieu ! Écoutez, vous faites une grosse erreur.

Silence. Nous avions du travail, et nous nous préparions, découpant lentement ses habits et les jetant au fur et à mesure dans les tonneaux d'acide.

— Oh, putain, non. Je vous assure, ce n'est pas ce que vous croyez... Vous ne savez pas ce que vous faites.

Nous étions prêts, le couteau levé pour qu'il voie que justement, si, nous savions très bien ce que

nous faisons, et que nous allions commencer.

— Eh, mec, s'il te plaît, implorait-il.

Puis soudain il devint singulièrement calme. Il me regarda droit dans les yeux avec une intensité déplacée, et d'une voix tout à fait nouvelle, il dit :

— Il va vous trouver.

Nous nous interrompîmes un instant pour réfléchir à ces mots. Mais nous étions à peu près certains que c'était son dernier coup de bluff ; cela émoussait le goût exquis de sa terreur, ce qui nous mit très en colère. Nous

recouvrîmes sa bouche de ruban adhésif et nous mîmes au travail.

Et lorsque nous eûmes fini, il ne resta plus rien du tout à part une de ses chaussures. Nous envisageâmes un instant de la monter sur un socle, mais bien sûr cela aurait fait désordre, alors elle rejoignit le reste de Zander dans le tonneau d'acide.

Ce n'était pas bon, ça, pensa le Guetteur. Ils étaient dans l'entrepôt abandonné depuis beaucoup trop longtemps, et quelle que soit leur occupation ce n'était certainement

pas une entrevue amicale.

Pas plus que ne l'était le rendez-vous qu'il devait avoir avec Zander. Ils se voyaient toujours pour parler affaires, bien que Zander semblât envisager les choses en des termes différents. L'expression de crainte révérencielle qu'affichait le jeune idiot lors de leurs rares rencontres en disait long sur ses attentes. Il était fier de sa modeste contribution, désireux de s'approcher de la puissance froide et formidable.

Le Guetteur se moquait de ce qui pouvait arriver à Zander. Il était



facile à remplacer. Mais pourquoi cela arrivait-il ce soir, et qu'est-ce que cela signifiait, voilà ce qui l'inquiétait.

Il se réjouissait à présent de ne pas être intervenu, de s'être contenté de rester en retrait et de les suivre. Il aurait pu aisément s'avancer pour s'attaquer à l'impudent jeune homme qui avait pris Zander, l'écraser complètement. Même à présent, il sentait l'énorme puissance murmurer en lui, une puissance capable de rugir et d'emporter tout ce qui se dressait devant elle... mais non.

Le Guetteur savait être patient, et c'était une force aussi. Si cet homme constituait une menace, mieux valait attendre, et guetter, et lorsqu'il mesurerait suffisamment le danger, il frapperait, prompt et implacable.

Alors il guetta. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures que l'autre sortit enfin et monta dans la voiture de Zander. Le Guetteur garda ses distances, tous phares éteints au début, filant la Durango bleue sans difficulté dans la circulation fluide de la nuit. Et quand l'autre abandonna le 4x4 sur le parking d'une station de métro puis grimpa

dans le wagon, il fit de même, réussissant à se faufiler juste avant que les portes se referment, puis alla s'asseoir à l'autre bout, étudiant le reflet du visage pour la première fois.

Étonnamment jeune, et beau même. Un certain charme innocent. Pas le genre de visage qu'on s'attendait à voir, mais c'était toujours le cas.

Le Guetteur descendit avec lui à Dadeland et le suivit comme il se dirigeait vers l'un des nombreux véhicules. Il était tard et le parking était désert. Il pouvait agir dès maintenant, sans problème ; il lui

suffisait de se glisser derrière l'autre et de laisser la puissance se propager en lui, passer dans ses mains afin de rendre l'homme à l'obscurité. Il sentait la lente et majestueuse montée de la force en lui tandis qu'il s'approchait, savourant déjà le merveilleux rugissement de la mise à mort...

Mais soudain il s'arrêta net puis s'éloigna lentement le long d'une allée.

Car sur le tableau de bord de la voiture de l'homme il avait aperçu une pancarte posée bien en évidence.

Un permis de stationnement de

la police.

Il se félicitait d'avoir été patient. Si l'autre était avec la police... le problème était plus épineux que prévu. Pas bon du tout. Il allait falloir un plan très élaboré. Et de longues heures d'observation.

Alors le Guetteur se glissa de nouveau dans la nuit pour se préparer, et guetter.

## Chapitre 5

Je ne sais d'où vient l'expression « pas de repos pour les braves », mais il semblerait qu'elle ait été inventée à mon intention, car

durant les jours qui suivirent la juste récompense que j'avais accordée à ce cher Zander, je n'eus pas une seconde de répit. L'organisation frénétique de Rita passa à la vitesse supérieure, et il en alla de même de mon travail. C'était une de ces périodes que connaît parfois Miami, au cours desquelles le meurtre fait fureur, et pendant trois jours je fus plongé jusqu'au cou dans les éclaboussures de sang.

Mais le quatrième jour, la situation empira. J'avais apporté des doughnuts au boulot, comme j'en ai parfois l'habitude, en particulier les jours qui suivent mes

petites escapades. Pour une raison que je ne m'explique pas, non seulement je me sens plus détendu durant plusieurs jours après les virées nocturnes que le Passager noir et moi-même nous offrons, mais j'ai aussi un très gros appétit. Je suis sûr que ces détails sont chargés d'une grande signification psychologique, mais je préfère consacrer mes efforts à me procurer un ou deux doughnuts avant que les prédateurs du labo médico-légal ne les dévorent tous. L'analyse psychologique passe après...

Mais ce matin-là, je réussis à peine à attraper un beignet fourré à



la framboise, et encore je faillis perdre un doigt. Tout l'étage bourdonnait des préparatifs liés au déplacement sur un lieu de crime, et l'intensité du brouhaha m'indiquait que nous avions affaire à un meurtre particulièrement odieux, ce qui ne m'enchanta guère. Cela sous-entendait des heures supplémentaires, coincé quelque part loin de la civilisation et des sandwichs cubains. Dieu seul savait à quoi j'aurais droit pour déjeuner. Étant donné que j'avais été lésé côté doughnuts, le déjeuner s'annonçait comme un repas crucial, et de toute évidence j'allais être obligé de m'en

passer.

Je m'emparai de mon matériel puis me dirigeai vers la porte en compagnie de Vince Masuoka, qui malgré sa petite taille avait réussi, je ne sais comment, à s'approprier deux des précieux beignets fourrés ainsi que celui à la crème et recouvert de chocolat.

— Tu t'es vraiment surpassé, ô grand chasseur, dis-je en indiquant du menton son butin.

— Les dieux de la forêt ont été généreux, me répondit-il en mordant à pleine bouche dans l'un des doughnuts. Mon peuple ne souffrira pas de la faim cette saison.

— Non, mais moi, si.

Il m'adressa un sourire bidon.

— Les lois de la jungle sont impitoyables, cher disciple, répliqua-t-il.

— Oui, je sais. Il faut savoir anticiper le mouvement des beignets.

— Ah ! Ha ! Ha ha ha !

Son rire était encore plus faux, à croire qu'il en déchiffrait une transcription phonétique. Le pauvre gars semblait simuler tous les comportements humains, exactement comme moi, mais il n'était pas aussi doué. Pas étonnant que je me sente à l'aise avec lui.

Sans compter que lui aussi prenait parfois l'initiative d'apporter des doughnuts.

— Il te faut une meilleure tenue de camouflage, reprit-il avec un signe de tête vers ma chemise hawaïenne aux tons rose et vert imprimée de vahinés. Ou au moins avoir meilleur goût.

— Elle était en solde.

— Ha ! fit-il de nouveau. Eh bien, dans peu de temps, ce sera Rita qui choisira tes tenues.

Et, abandonnant brusquement sa gaieté artificielle, il ajouta :

— Écoute, je crois que j'ai trouvé le traiteur idéal.

— Il sert des beignets à la framboise ? demandai-je, espérant esquiver le sujet de ma félicité imminente.

— C'est une célébrité, poursuivit-il. Il a fait les MTV Awards, et tout un tas de cérémonies du show-biz.

— Il doit être délicieusement cher.

— Oh, je lui ai rendu service. Je pense qu'on peut faire baisser le prix. Dans les cent cinquante dollars l'assiette, peut-être.

— Vois-tu, Vince, j'espérais qu'on pourrait payer plus qu'une seule assiette.

— Il a été dans ce fameux magazine de South Beach, reprit-il, un peu froissé. Tu devrais au moins lui parler.

— Pour être très honnête, dis-je, ce qui signifiait bien sûr que je mentais, je pense que Rita veut quelque chose de simple. Un buffet, par exemple.

— Tu devrais au moins le rencontrer, insista-t-il.

Souhaitant clore le débat, je lui promis d'en parler à Rita, et Vince n'aborda plus le sujet durant le trajet.

Mon travail se révéla bien plus facile que je ne l'avais craint. Tout

d'abord, c'était sur le campus de l'université de Miami, mon *alma mater*, et conformément à ma constante volonté de paraître humain, j'essayais toujours de simuler une certaine tendresse pour ces lieux lorsque j'y retournais. Ensuite, il y avait très peu de sang à analyser, ce qui supposait que je pourrais en avoir fini assez rapidement. Cela signifiait aussi être libéré de ce sale liquide rouge. Je n'aime pas le sang ; un peu étonnant, je vous l'accorde, mais c'est vrai. J'éprouve en revanche une grande satisfaction à l'organiser sur un lieu de crime, l'obligeant à se

conformer à un schéma et à bien se comporter. Dans le cas présent, d'après ce que j'appris en chemin, le défi serait limité.

Ce fut donc avec ma bonne humeur habituelle que je me dirigeai d'un pas nonchalant vers le ruban jaune de la police, certain de vivre un agréable interlude dans ma journée de travail trépidante...

Mais je me figeai, un pied à l'intérieur du périmètre de sécurité.

Durant quelques secondes, le monde prit une couleur jaune vif et j'eus la sensation nauséuse d'être en apesanteur dans l'espace. Je ne voyais plus rien, hormis cette



lumière éblouissante. Il y eut un bruit sourd en provenance du siège arrière sombre, et mon malaise subliminal fut doublé d'un sentiment de panique semblable à celui provoqué par le crissement d'un couteau de boucher contre un tableau noir. Je fus parcouru d'un frémissement nerveux et de la certitude que quelque chose allait très mal.

Recouvrant la vue, je jetai un regard autour de moi. Je ne vis rien qui n'aurait dû se trouver sur le lieu d'un crime : il y avait un petit attroupement près du ruban de sécurité, quelques policiers en

uniforme postés devant, une poignée d'enquêteurs aux costards bon marché, ainsi que mes collègues, les cinglés du labo, occupés à farfouiller à quatre pattes dans les buissons. Rien que de très normal a priori. Alors je me tournai vers mon infailible œil intérieur pour une explication.

*Que se passe-t-il ?* demandai-je en secret, fermant les yeux de nouveau et attendant une réponse du Passager. J'étais habitué à des commentaires de la part de mon associé, et assez souvent ma première vision d'un lieu de crime était ponctuée par des murmures

espiègles d'admiration ou d'amusement, mais là... c'était de toute évidence l'expression d'une angoisse, et je ne savais qu'en penser.

*Quoi ?* demandai-je à nouveau. Pas de réponse, excepté le bruissement d'ailes invisibles, alors je laissai tomber et me rendis sur le site.

Les deux corps avaient été brûlés, mais forcément ailleurs, car il n'y avait pas trace d'un barbecue suffisamment grand pour cuire à point deux femmes de taille moyenne. Elles avaient été abandonnées au bord du lac qui

traverse le campus, près d'un sentier, et découvertes là par deux joggeurs matinaux. J'étais d'avis, d'après la faible quantité de sang présente, qu'elles avaient été décapitées après avoir été brûlées vives.

Un détail m'interpella. Les corps étaient soigneusement disposés, avec respect presque, les mains carbonisées repliées sur la poitrine. Mais à la place des vraies têtes, une tête de taureau en céramique avait été placée au-dessus de chaque torse.

C'est exactement le genre d'attention qui provoque en général

un commentaire du Passager noir, un murmure amusé ou bien un petit gloussement, voire une pointe de jalousie. Mais cette fois, alors que Dexter s'exclamait intérieurement : *Ah ! ah ! Une tête de taureau ! Qu'en pensons-nous ?*, le Passager se manifesta aussitôt et très distinctement par... rien.

Pas un murmure, pas un soupir.

Je réitérai ma demande d'un ton irrité et n'obtins qu'un bruit de fuite apeuré, comme si le Passager était allé se cacher sous le premier abri venu, espérant laisser passer l'orage sans se faire remarquer.

J'ouvris les yeux, interloqué. Jamais auparavant le Passager n'était resté muet dans une telle situation, et voilà que non seulement il avait perdu sa langue mais qu'en plus il se planquait.

Je considérai de nouveau les deux corps calcinés, avec un certain respect cette fois....

Angel Batista était agenouillé par terre de l'autre côté du sentier, en train d'examiner très scrupuleusement des trucs que je ne distinguais même pas et dont je me fichais, d'ailleurs.

— Ça y est, tu as trouvé ? lui demandai-je.

— Trouvé quoi ? répondit-il sans lever les yeux.

— Aucune idée, mais ce doit être là quelque part.

Il avança le bras et arracha de sa pince à épiler un brin d'herbe, l'étudiant un long moment avant de le fourrer dans un petit sac en plastique.

— Pourquoi diable mettre une tête de taureau en céramique ?

— Parce que si elle était en chocolat elle fondrait.

Il secoua la tête sans me regarder.

— Ta sœur pense que c'est de la Santeria.

— Ah oui ?

Cette possibilité ne m'avait pas traversé l'esprit, et j'étais un peu vexé de ne pas avoir fait le rapprochement. C'est vrai, nous étions à Miami : chaque fois que l'on tombait sur ce qui ressemblait à un rituel et impliquait des têtes d'animaux, la Santeria aurait dû être la première hypothèse, cette religion afro-cubaine combinant l'animisme yoruba et le catholicisme étant très répandue à Miami. Le sacrifice et le symbolisme des animaux étaient courants pour ses adeptes, ce qui aurait pu expliquer les têtes de



taureau. Et même si un nombre plutôt restreint de fidèles pratiquait réellement la Santeria, la plupart des maisons de la ville affichaient toujours une ou deux bougies dédiées à un saint ou des colliers de cauris achetés dans une *botanica*. Même si l'on n'y croyait pas, cela ne faisait pas de mal de payer un léger tribut.

Je le répète, j'aurais dû faire le lien aussitôt. Mais ma sœur adoptive – brigadier-chef à la Criminelle maintenant, attention – y avait pensé la première, alors que j'étais censé être le plus malin de nous deux.

J'avais été soulagé d'apprendre que Deborah était chargée de l'affaire : une certaine dose de bêtise nous serait ainsi épargnée. Cela lui permettrait aussi d'occuper son temps un peu mieux qu'elle ne l'avait fait dernièrement. Elle avait passé toutes les heures du jour et de la nuit à couvrir son chéri, Kyle Chutsky, qui avait plus ou moins perdu deux membres lors de son récent rendez-vous avec un chirurgien free-lance quelque peu dérangé, spécialisé dans la transformation des êtres humains en pommes de terre hurlantes, le même vaurien qui avait très

habilement débarrassé le sergent Doakes de tant de parties inutiles de son corps. Il n'avait pas eu le temps de terminer avec Kyle, mais Deb avait pris l'affaire très à cœur et, après avoir dégommé le bon docteur, elle s'était entièrement consacrée à Chutsky, cherchant à lui rendre toute sa virilité.

Je suis sûr qu'elle avait remporté un nombre incalculable de points sur le terrain de l'éthique, mais ce long congé ne lui avait pas rendu service au sein du département de la police ; et surtout, le pauvre Dexter délaissé avait durement ressenti le manque

d'attention de la part de son unique parente.

C'était donc, à tous les égards, une très bonne nouvelle que l'affaire ait été attribuée à Deborah. Elle se trouvait d'ailleurs à quelques pas de moi en pleine conversation avec son chef, le commissaire Matthews, lui fournissant sans doute des munitions pour sa bataille permanente avec la presse, qui refusait de le prendre en photo sous son meilleur profil.

Les camionnettes des médias étaient justement en train de débarquer leurs équipes afin de

filmer des plans du secteur. Quelques-uns des reporters les plus zélés de la région étaient déjà plantés là, agrippant leur micro d'un air solennel et entonnant d'un ton lugubre des propos sur la perte tragique de deux vies achevées si brutalement... Comme toujours, je me sentis heureux de vivre dans une société libre où l'on avait le droit inaliénable de montrer des plans de cadavres au journal de 20 heures.

Le commissaire Matthews remit en place du plat de la main ses cheveux déjà parfaits, donna à Deborah une tape sur l'épaule puis

s'éloigna d'un pas énergique pour aller parler aux journalistes. Et moi, je rejoignis ma sœur.

Elle se tenait là où l'avait laissée Matthews, l'observant de loin tandis qu'il commençait à s'entretenir avec Rick Sangre, l'un des tenants du credo « Plus il y a de sang, plus ça se vend ».

— Salut, sœurette ! lui lançai-je. Content de te voir revenue à la vraie vie.

— Hip hip hip...

— Comment va Kyle ? demandai-je, ma longue pratique des relations humaines m'indiquant que c'était la phrase la plus

adéquate.

— Physiquement ? Il va bien. Mais il se sent vraiment inutile. Et ces enfoirés à Washington ne le laissent pas reprendre le boulot.

Il m'était difficile d'évaluer la capacité de Chutsky à reprendre le travail, étant donné que personne ne m'avait jamais renseigné sur sa fonction réelle. Je savais qu'il dépendait vaguement d'un organisme gouvernemental et qu'il exerçait une activité clandestine, mais rien de plus.

— Oh, fis-je, cherchant le cliché approprié, je suis sûr que ce n'est qu'une question de temps.

— Ouais, moi aussi, répliqua-t-elle. En tout cas, ça, c'est le meilleur moyen de penser à autre chose.

— J'ai entendu dire que, selon toi, ça relèverait de la Santeria, lui dis-je.

— Tu ne crois pas ?

— Oh, si ! C'est fort probable.

— Mais ?

— Il n'y a pas de mais.

— Merde, Dexter ! s'écria-t-elle.

Qu'est-ce que tu sais, cette fois ?

Et sa question était probablement légitime. Il m'était arrivé d'émettre d'assez bonnes hypothèses concernant certains des meurtres les plus sordides sur



lesquels nous enquêtons. J'avais acquis une certaine réputation pour ma faculté à saisir la manière de fonctionner des psychopathes criminels – plutôt normal, en somme, puisque j'en étais un, comme seule le savait Deborah.

N'ayant appris que très récemment ma véritable nature, elle ne s'était pas gênée pour tenter d'en tirer parti dans son travail. Je n'y voyais pas d'inconvénient ; j'étais content de l'aider. La famille sert à ça, n'est-ce pas ? Et je me moquais que mes semblables acquittent leur dette sur la chaise électrique.

Mais dans ce cas précis je n'avais rien à apprendre à Deborah. J'espérais en réalité qu'elle aurait quelques bribes d'information à m'apporter, des éléments permettant d'expliquer la dérobade du Passager noir. Je ne me voyais pas, néanmoins, aborder ce sujet avec ma sœur. Elle ne me croirait pas. Elle serait convaincue que j'avais des idées et un point de vue que je préférais garder pour moi. La seule personne au monde plus méfiante qu'une sœur, c'est une sœur flic...

Eh oui, elle était convaincue que je lui cachais des choses.

— Allez, Dexter, crache le morceau. Dis-moi ce que tu sais sur ce crime.

— Ma chère frangine, je suis perplexe.

— Conneries ! Tu me caches des trucs.

— Jamais de la vie. Est-ce que je mentirais à mon unique sœur ?

Elle me lança un regard furieux.

— Alors, ce n'est pas de la Santeria ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je d'un ton aussi apaisant que possible. Ça me semble une très bonne hypothèse

de départ, mais...

— Je le savais ! me coupa-t-elle.

Mais quoi ?

— Eh bien, tu as déjà vu un *santero* avoir recours à de la céramique ? Et les taureaux... ce n'est pas les têtes de chèvres, plutôt, leur truc ?

Elle me dévisagea pendant près d'une minute, puis secoua la tête.

— C'est tout ce que tu as ?

— Je t'avais prévenue, Deb. Je n'ai rien du tout. C'est une simple réflexion, un truc qui m'est venu à l'instant.

— Alors si tu me dis la vérité...

— Mais oui... protestai-je.

— Eh bien, tu as que dalle, lâcha-t-elle en tournant les yeux vers le commissaire Matthews, qui répondait à des questions d'un air solennel, sa mâchoire virile très saillante. Et c'est encore moins que mes fadaises.

Fadaises ou pas, la vraie question du jour restait sans réponse : pourquoi le Passager noir s'était-il défilé comme ça ?

À bien y réfléchir, j'ignorais totalement ce qu'était le Passager noir et d'où il venait ; jusqu'à présent, cela ne m'avait jamais paru d'une importance primordiale. Maintenant, si.

Un petit attroupement s'était formé près du cordon de sécurité. Assez important pour que le Guetteur puisse se tenir au milieu du groupe sans se faire remarquer.

Il observait la scène avec une avidité froide que ne trahissait pas son visage. Rien ne se lisait sur son visage ; c'était un masque qu'il revêtait pour le moment, un moyen de dissimuler la puissance enfouie au fond de lui. Et pourtant, bizarrement, les gens autour de lui semblaient la sentir : ils jetaient des coups d'œil nerveux dans sa

direction, comme s'ils avaient entendu un tigre gronder tout près.

Le Guetteur savourait leur malaise, se délectait de la façon dont ils considéraient son œuvre avec une peur stupide. C'était une des joies que lui offrait la puissance, et une des raisons pour lesquelles il aimait regarder.

Mais il avait un but précis cette fois, tandis que, prudemment, il les voyait gratter le sol comme des fourmis et qu'il sentait la puissance enfler en lui. *De la viande ambulante, pensa-t-il. Moins que des moutons, et nous sommes les bergers.*

Tandis qu'il jubilait à la vue de leur réaction pathétique devant sa création, il sentit une autre présence titiller ses sens de prédateur. Il tourna la tête lentement le long de la ligne du ruban jaune...

Là. C'était lui, l'homme avec la chemise hawaïenne colorée. Il était bel et bien de la police.

Le Guetteur envoya une onde prudente dans sa direction, et comme elle l'atteignait il regarda l'homme se figer et fermer les yeux, semblant poser une question silencieuse. Oui. C'était logique. L'autre avait perçu la connexion des



sens ; il était puissant, pas de doute.

Mais quel était son but ?

Il le vit se redresser, jeter un regard autour de lui, puis renoncer à comprendre et quitter la zone circonscrite.

*Nous sommes plus forts, pensa-t-il. Plus forts qu'eux tous réunis. Et ils s'en apercevront, pour leur plus grand malheur.*

Il sentait la faim croître en lui, mais il devait en savoir davantage ; il lui fallait attendre que ce soit le bon moment. Attendre et guetter.

Pour l'instant.

## Chapitre 6

Un lieu de crime sans aucune éclaboussure de sang aurait dû constituer un moment de détente pour moi, mais je ne sais pourquoi

je ne parvenais pas à l'apprécier. Je rôdai là un moment, sortant du périmètre de sécurité, mais mes occupations étaient limitées. Et Deborah m'avait dit tout ce qu'elle avait à m'apprendre sur le sujet, ce qui me laissait quelque peu seul et désœuvré.

La meilleure solution était peut-être de faire comme si de rien n'était et de me concentrer sur toutes les choses importantes qui requéraient mon attention : les enfants, le traiteur, Paris, le déjeuner imminent... Vu la nature de mes préoccupations actuelles, ce n'était pas étonnant que le Passager

se montre un tout petit peu timide.

Je considérai de nouveau les deux corps carbonisés. Ils n'avaient rien d'effrayant ; ils étaient toujours morts. Mais le Passager continuait à se taire.

Je retournai lentement vers l'endroit où se tenait Deborah, qui parlait à présent avec Angel. Ils levèrent tous les deux les yeux vers moi avec curiosité, mais je n'avais aucun trait d'esprit à leur offrir, ce qui ne me ressemblait pas. Heureusement pour ma réputation universelle de joyeux luron, avant que je ne commence à devenir vraiment lugubre, Deborah jeta un

coup d'œil par-dessus mon épaule avant de s'exclamer :

— Putain, c'est pas trop tôt.

Je suivis son regard jusqu'à une voiture de patrouille qui venait juste de s'arrêter et vis un homme tout de blanc vêtu en descendre.

Le *babalao* officiel de la ville de Miami était arrivé.

Notre belle ville vit dans un brouillard permanent fait de népotisme et de corruption ; chaque année, des millions de dollars sont affectés à des postes de consultants imaginaires, à des dépassements de frais concernant des projets attribués à la belle-mère d'Untel et

à de multiples dépenses de la plus grande importance citoyenne, telles que de nouvelles voitures de luxe pour les adhérents d'un parti politique. Cela ne devrait donc surprendre personne que la ville accorde un salaire et des privilèges à un prêtre *santero*.

Ce qui est étonnant, c'est qu'il travaille réellement.

Tous les matins à l'aube, le *babalao* se rend au palais de justice, où il trouve en général un ou deux petits sacrifices d'animaux effectués par des fidèles dans l'attente d'un jugement important. Aucun citoyen de Miami ayant toute sa raison

n'oserait y toucher, mais bien entendu cela ferait un peu désordre de laisser traîner des bestioles mortes dans le grand tribunal de Miami. Alors le *babalao* vient enlever les sacrifices, les cauris, les plumes, les perles, les amulettes et les images, veillant à ne pas offenser les Orishas, les divinités de la Santeria.

On fait également appel à lui de temps à autre pour d'importants événements municipaux : il peut lui arriver, par exemple, de bénir un nouveau pont autoroutier construit par un entrepreneur un peu douteux, ou encore de jeter un sort

à l'équipe des New York Jets. Cette fois, il avait apparemment été appelé par ma sœur Deborah.

Le *babalao* officiel de la ville était un Noir d'une cinquantaine d'années, de plus d'un mètre quatre-vingts, aux ongles très longs et à la bedaine imposante. Il portait un pantalon blanc, une *guayabera* blanche et des sandales. Il s'approcha d'un pas lourd avec l'expression revêche du petit bureaucrate que l'on a interrompu dans un important travail de classement. Tout en marchant, il frottait une paire de lunettes à monture noire contre le pan de sa



chemise. Il les chaussa lorsqu'il fut à proximité des corps et ce qu'il vit le cloua sur place.

Pendant un très long moment, il se contenta de scruter la scène. Puis, les yeux toujours rivés sur les cadavres, il recula.

À une distance de dix mètres environ, il se retourna puis regagna la voiture de patrouille où il remonta.

— Qu'est-ce qu'il fout, bordel ? lâcha Deborah, et elle avait effectivement bien résumé la situation.

Le *babalao*, après avoir claqué la portière, se tenait parfaitement

immobile sur son siège, regardant droit devant lui à travers le pare-brise.

— Merde, grommela Deborah au bout d'un moment, puis elle s'éloigna en direction du véhicule.

Étant d'une nature curieuse, je la suivis.

Lorsque j'arrivai à la voiture, Deborah était en train de donner des petits coups sur la vitre du passager et le *babalao* continuait à fixer le pare-brise, la mâchoire serrée, feignant de ne pas la voir. Deb frappa plus fort ; il secoua la tête.

— Ouvrez la portière, lança-t-

elle de sa plus belle voix de flic.

Il secoua la tête plus vigoureusement. Elle frappa encore plus fort. Il finit par baisser la vitre.

— Je n'ai rien à voir là-dedans, dit-il.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? interrogea Deborah.

— Je dois retourner au travail, répondit-il.

— C'est du Palo mayombe ? lui demandai-je.

Deb me fusilla du regard, n'appréciant pas mon intervention. Le Palo mayombe est une variante occulte de la Santeria, et bien que mes connaissances fussent très

limitées, j'avais entendu parler de rituels particulièrement cruels qui avaient piqué ma curiosité.

Mais le *babalao* secoua la tête.

— Écoutez, dit-il. Il y a des trucs qui existent, vous pouvez même pas imaginer, et vous voulez pas savoir.

— Et ça, ça en fait partie ? demandai-je.

— J'sais pas. Possible.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous en dire ? s'enquit Deborah.

— J'peux rien vous en dire parce que j'en sais rien du tout. Mais j'aime pas ça et j'veux rien avoir à voir là-dedans. J'ai des trucs importants à faire aujourd'hui.

Dites au flic que je dois y aller.

Et il remonta la vitre.

— Merde ! lâcha Deborah en m'adressant un regard accusateur.

— Quoi ? C'est pas ma faute.

— Merde, répéta-t-elle, qu'est-ce que ça veut dire, bordel ?

— Je nage complètement.

Deborah continuait à me fixer avec une expression désagréable.

— Vous avez trouvé les têtes ? demandai-je, plutôt obligeamment, me sembla-t-il. On pourra peut-être identifier le rituel si on voit ce qu'il a fait aux têtes.

— Non, on ne les a pas trouvées. Je n'ai rien trouvé à part

un frère qui me cache des trucs.

— Deborah, cet air de suspicion permanent n'est pas bon pour les muscles de ton visage. Tu vas choper des rides sur le front.

— Je choperai peut-être un assassin par la même occasion, rétorqua-t-elle en s'éloignant en direction des corps.

Puisque ma présence n'était plus requise, en tout cas en ce qui concernait ma sœur, je n'avais plus grand-chose à faire sur le site. Je terminai ma tâche, prenant quelques prélèvements du sang noir qui formait une croûte autour des deux cous, puis retournai au labo, à

temps pour un déjeuner juste un peu tardif.

Mais, hélas, ce pauvre Dexter avait de toute évidence une cible peinte dans le dos : mes ennuis ne faisaient que commencer. Alors que je rangeais mes affaires et me préparais à prendre part à la circulation mortelle de la fin de la journée, Vince entra en sautillant dans mon bureau.

— Je viens de parler à Manny, m'annonça-t-il. Il peut nous voir demain à 10 heures.

— Excellente nouvelle, répondis-je. Mais ce serait encore mieux si je savais qui est Manny et

pourquoi il veut nous voir.

Vince parut un peu blessé, une des rares expressions authentiques que son visage eût jamais prises.

— Manny Borque, le traiteur.

— Celui de MTV ?

— Ouais, c'est ça. Celui qui a remporté tout un tas de prix et qui est classé par le magazine *Gourmet*.

— Ah oui, répondis-je, cherchant à gagner du temps dans l'espoir qu'un éclair de génie viendrait me soustraire à ce terrible sort. Le célèbre traiteur.

— Dexter, ce type est une sommité. Il pourrait organiser ton mariage.



— Vince, je trouve l'idée fantastique, mais...

— Écoute, coupa-t-il en prenant un air autoritaire que je ne lui avais encore jamais vu, tu as dit que tu en parlerais à Rita et que tu la laisserais décider.

— J'ai dit ça ?

— Oui. Et je ne vais pas te permettre de gâcher une aussi belle occasion, car je sais que Rita serait aux anges.

Comment pouvait-il être aussi sûr de lui ? Que je sache, c'est moi qui étais fiancé à cette femme, et j'ignorais totalement quel style de traître était susceptible de lui

plaire. Mais le moment me semblait mal venu pour lui demander comment il savait ce qui emballerait ou non Rita. Après tout, un homme qui se déguisait en Carmen Miranda à Halloween était peut-être capable de deviner les désirs culinaires les plus secrets de ma bien-aimée.

— Eh bien, finis-je par dire, dans ce cas je vais rentrer et en parler à Rita.

— Très bien, répondit-il avant de quitter la pièce.

Il n'y avait pas de porte, mais s'il y en avait eu une il l'aurait très certainement claquée.

Je terminai de ranger, puis gagnai un peu à contrecœur ma voiture et la circulation de l'heure de pointe. En chemin, un homme conduisant un 4x4 Toyota se glissa derrière moi et, pour je ne sais quelle raison, se mit à klaxonner. Après plusieurs centaines de mètres, il vint se placer à mon niveau et, tout en m'adressant un geste obscène, fit semblant de donner un petit coup de volant afin que je me déporte sur le trottoir avec frayeur. J'admirai son courage et j'aurais aimé lui faire plaisir, mais je restai malgré tout sur la route. Il est inutile de chercher à

comprendre le comportement des conducteurs de Miami. Il faut juste se détendre et savourer la violence, ce qui, naturellement, ne me pose aucun problème. Je souris et lui adressai un signe de la main ; l'homme appuya sur l'accélérateur et disparut à plus de quatre-vingt-dix kilomètres-heure au-dessus de la vitesse autorisée.

En temps normal, je trouve que le trajet en voiture à travers ce chaos innommable est la manière parfaite de terminer la journée. La vue de toute cette rage et de cet appétit sanguinaire me délasse : je me sens en harmonie avec ma ville

natale et ses fringants habitants. Ce soir, toutefois, j'éprouvais quelque difficulté à être de bonne humeur. Je n'avais jamais pensé que cela m'arriverait, mais voilà, j'étais inquiet.

Pire, je ne savais même pas pourquoi je l'étais, si ce n'est que le Passager noir avait fait le mort sur les lieux d'un homicide particulièrement créatif. Cela ne s'était encore jamais produit, et j'étais bien obligé de penser que quelque chose d'inhabituel, menaçant peut-être Dexter, était à l'œuvre. Mais quoi ? Et comment en être sûr alors que je ne savais rien

sur le Passager lui-même, hormis qu'il avait toujours été là ? Il nous était déjà arrivé de voir des corps brûlés, ainsi que tout un tas de poteries, sans que mon compagnon ne tique. Était-ce l'association des deux ? Ou un aspect spécifique à ces deux cadavres ? Ou bien était-ce une simple coïncidence, qui n'avait aucun rapport avec ce que nous avions vu ?

Plus je réfléchissais et plus j'étais perplexe, mais la circulation meurtrière m'emportait dans son tourbillon rassurant, si bien que, le temps que je parvienne chez Rita, j'avais presque réussi à me

convaincre que je n'avais aucune raison de m'inquiéter.

Rita, Cody et Astor étaient déjà rentrés lorsque j'arrivai à la maison. Rita travaillait assez près de chez elle, et les enfants, après l'école, allaient à une garderie toute proche, donc cela faisait une bonne demi-heure qu'ils attendaient tous mon retour pour me tourmenter et démentir ce semblant de tranquillité retrouvée.

— C'était aux informations, chuchota Astor alors que j'ouvrais la porte.

Cody hocha la tête en disant : « Dégoûtant », de sa petite voix

rauque.

— Qu'est-ce qui était aux infos ? demandai-je, m'efforçant d'entrer dans la maison sans leur marcher sur les pieds.

— Tu les as *brûlées* ! siffla Astor.

Cody, lui, me dévisagea avec un manque total d'expression qui traduisait néanmoins la désapprobation.

— J'ai quoi ? Qui est-ce que j'ai... ?

— Les deux personnes trouvées à la faculté, poursuivit-elle. On veut pas que tu nous apprennes ça, ajouta-t-elle, catégorique, et Cody



secoua la tête.

— À la... Tu veux dire à l'université ? Je n'ai...

— Oui, la faculté et l'université, c'est pareil, déclara Astor d'un ton péremptoire. On trouve que c'est vraiment dégoûtant de les brûler.

Je commençai à saisir ce qu'ils avaient vu aux informations : un reportage de l'endroit où j'avais passé la matinée à recueillir des échantillons de sang tout sec sur deux corps carbonisés. Et sous prétexte qu'ils savaient que j'étais sorti m'amuser l'autre nuit, ils m'avaient attribué les faits. Même sans les commentaires experts du

Passager noir, j'étais moi aussi d'avis que c'était dégoûtant, et j'étais extrêmement vexé qu'ils me croient capable de ça.

— Écoutez, dis-je d'une voix sévère. Ce n'était pas...

— Dexter ? C'est toi ? cria Rita depuis la cuisine sur le mode de la tyrolienne.

— Je ne suis pas sûr, m'écriai-je à mon tour. Laisse-moi vérifier ma carte d'identité.

Rita s'élança vers moi avec un grand sourire et avant que je réussisse à me protéger elle s'enroula autour de moi.

— Salut, le plus beau ! Tu as

passé une bonne journée ?

— Dégoûtant, marmonna Astor.

— Merveilleuse, répondis-je, respirant à grand-peine. On a eu tout plein de cadavres aujourd'hui. J'ai même eu l'occasion de me servir de mes Cotons-Tiges.

Rita fit la grimace.

— Eurk. C'est... Tu ne devrais peut-être pas parler comme ça devant les enfants. Ils pourraient faire des cauchemars.

Je me retins de lui répondre qu'il y avait beaucoup plus de chances que ses rejets causent des cauchemars aux gens mais, n'étant pas un défenseur absolu de

la vérité, je me contentai de lui tapoter le bras et de dire :

— Ils voient quotidiennement pire que ça dans les dessins animés. Pas vrai ?

— Non, répondit Cody doucement.

Je le regardai, étonné. Il parlait rarement ; c'était assez troublant de l'entendre non seulement parler mais en plus me contredire. Décidément, rien ne tournait rond aujourd'hui : ça avait commencé par la fuite du Passager noir le matin ; puis il y avait eu la diatribe de Vince à propos du traître, et maintenant les enfants s'y

mettaient. Diable, que se passait-il ? Mon aura était-elle devenue transparente ? Les lunes de Jupiter s'étaient-elles alignées en Sagittaire contre moi ?

— Cody, dis-je, tu ne vas pas faire des cauchemars à cause de moi, n'est-ce pas ?

— Il ne fait pas de cauchemars, affirma Astor d'un ton qui semblait signifier que toute personne mentalement saine aurait dû le savoir. Il ne rêve jamais.

— Content de l'apprendre, répliquai-je, car moi-même je ne rêve presque jamais, et bizarrement il me semblait important d'avoir un

maximum de choses en commun avec Cody.

Mais Rita n'était pas du même avis.

— Enfin, Astor, ne dis pas de bêtises. Bien sûr que Cody rêve. Tout le monde rêve.

— Moi non, insista Cody, et non seulement il nous tenait tête à tous les deux, mais il battait presque son record de bavardage.

J'ai beau ne pas avoir de cœur, si ce n'est pour des besoins circulatoires, j'éprouvai une bouffée de tendresse à son égard et souhaitai le soutenir.

— Tant mieux pour toi,

déclarai-je. Continue comme ça. On fait vraiment trop de cas des rêves. Ils empêchent d'avoir une bonne nuit de sommeil.

— Dexter, franchement, intervint Rita, je ne crois pas qu'on doive encourager cette attitude.

— Bien sûr que si, répondis-je en adressant un clin d'œil à Cody. Il se montre plein de fougue, de cran et d'imagination.

— Pas du tout, protesta-t-il, et je m'émerveillai de cette effusion verbale.

— Bien sûr que non, lui soufflai-je à voix basse. Mais on doit dire des trucs comme ça pour

que ta mère ne s'inquiète pas.

— Bon sang ! s'écria Rita. Vous me fatiguez, tous les deux. Allez jouer dehors, les enfants.

— On veut jouer avec Dexter, dit Astor en faisant la moue.

— Je vous rejoins dans quelques minutes.

— Tu as intérêt, rétorqua-t-elle, l'air sombre.

Ils disparurent au bout du couloir et, les voyant s'éloigner, je pris une profonde inspiration, soulagé que les attaques vicieuses et injustifiées à mon encontre soient terminées pour le moment. J'avais tout faux.



— Viens par ici, me lança Rita en me conduisant par la main vers le canapé. Vince a appelé tout à l'heure, poursuivit-elle alors que nous nous asseyions sur les coussins.

— Ah oui ? fis-je, et le sentiment d'un danger imminent m'étreignit à l'idée de ce que Vince pouvait avoir confié à Rita. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a été très mystérieux. Il m'a dit de le tenir au courant dès qu'on en aurait discuté. Il n'a pas voulu m'en dire plus, juste que tu m'en parlerais.

Je réussis à peine à me retenir

de répéter « ah oui ? », ce qui aurait été fort déplacé. Mais je dois admettre à ma décharge que j'avais la tête qui tournait, persuadé que je ferais mieux d'aller me réfugier dans un lieu sûr, mais qu'auparavant il me fallait trouver le temps de rendre une petite visite à Vince avec mon sac de jouets. Avant même que je puisse mentalement choisir la lame adéquate, Rita enchaîna :

— Franchement, Dexter, tu as beaucoup de chance d'avoir Vince pour ami. Il prend vraiment au sérieux sa fonction de témoin, et il a très bon goût.

— Oui, et le goût du luxe aussi, répliquai-je, et si j'avais évité de justesse la gaffe d'un deuxième « ah oui ? », je sus à l'instant où j'avais prononcé ces derniers mots que ce n'était pas la chose à dire.

Pour sûr, le visage de Rita s'éclaira comme un sapin de Noël.

— Ah bon ? Après tout, c'est plutôt logique. C'est vrai, en général les deux vont de pair, non ? On n'a que ce qu'on paie.

— Oui, mais encore faut-il savoir combien on est prêt à payer.

— Combien pour quoi ? demanda Rita, et là, j'étais coincé.

— Eh bien, Vince a eu l'idée

extravagante de faire appel à un traiteur de South Beach, un type très cher qui participe à tout un tas d'événements pour les célébrités.

Rita battit des mains sous son menton et eut un air radieux.

— Pas Manny Borque au moins ! s'exclama-t-elle. Vince connaît Manny Borque ?

Évidemment, c'était déjà fichu, mais Dexter le dur ne peut s'incliner sans opposer une certaine résistance.

— Est-ce que j'ai précisé que ses tarifs sont exorbitants ? dis-je avec espoir.

— Oh, Dexter, tu ne peux pas te

soucier d'argent dans un tel moment.

— Si, parfaitement.

— Pas si on a la chance de pouvoir engager Manny Borque.

— C'est absurde de dépenser des tonnes d'argent juste pour un traître.

— La raison n'a rien à voir là-dedans, répondit-elle, et j'avoue que sur ce point j'étais d'accord avec elle. Si on peut avoir Manny Borque comme traître à notre mariage, ce serait fou de refuser.

— Mais... repris-je, avant de m'interrompre.

En dehors du fait qu'il semblait

absurde de payer une fortune pour des crackers avec des morceaux d'endive dessus, badigeonnés d'un jus à la rhubarbe et taillés de façon à ressembler à Jennifer Lopez, aucune objection ne me venait....

— Dexter, combien de fois allons-nous nous marier ?

Je dois faire remarquer, à mon crédit, que j'étais encore assez alerte pour réfréner mon envie de répondre : « Au moins deux fois pour toi ».

Je changeai de cap, choisissant la tactique apprise durant toutes ces années.

— Rita, dis-je, le moment le

plus important pour moi, c'est de te passer l'alliance au doigt. Je me moque de ce qu'on mange après.

— Oh, c'est adorable... Alors ça t'est égal si on fait appel à Manny Borque ?

Une fois de plus, je perdais la partie avant même de savoir dans quel camp j'étais. Je m'aperçus que j'avais la bouche sèche, sans doute parce qu'elle était grande ouverte, mon cerveau moulinant pour trouver une réponse intelligente qui sauverait la situation.

Trop tard.

— Je vais rappeler Vince, lança Rita en se penchant pour

m'embrasser sur la joue. Oh, je suis tout excitée. Merci, Dexter.

Après tout, le mariage n'est-il pas affaire de compromis ?



## Chapitre 7

Bien entendu, Manny Borque vivait à South Beach. Il habitait le dernier étage de l'un de ces nouveaux buildings qui poussent

comme des champignons à Miami. Celui-ci se dressait à l'emplacement de ce qui avait été autrefois une plage déserte où Harry nous emmenait tôt le samedi matin, Deb et moi, ramasser les épaves. Nous trouvions de vieux gilets de sauvetage, de mystérieux bouts de bois ayant appartenu à des bateaux malchanceux, des bouées de casiers à homards, des morceaux de filets de pêche, et il nous arriva même un jour, le plus palpitant de tous, de découvrir un corps humain tout ce qu'il y avait de mort en train de rouler dans les vagues. C'était un souvenir qui m'était cher, et j'étais

très contrarié de voir que l'on avait construit là cette tour étincelante.

Le lendemain matin à 10 heures, je quittai donc le bureau en compagnie de Vince pour me rendre dans cet horrible immeuble qui avait remplacé la scène de ma joie d'enfant. Je gardai le silence dans l'ascenseur, tout en regardant Vince gigoter et cligner des yeux. J'ignorais pourquoi il avait le trac à l'idée de rendre visite à quelqu'un qui gagnait sa vie en sculptant des foies hachés, mais c'était le cas. Une goutte de sueur dégouлина le long de sa joue et il avala sa salive de façon convulsive, deux fois de suite.

— C'est un traître, Vince, lui dis-je. Il n'est pas dangereux. Il ne peut même pas résilier ta carte de bibliothèque.

— Il a un sacré caractère, répondit-il. Il peut être très difficile.

— Bon, eh bien, allons chercher quelqu'un de plus raisonnable, proposai-je d'un ton enjoué.

Il avança la mâchoire, prêt à affronter le peloton d'exécution.

— Non, dit-il courageusement. On va aller jusqu'au bout.

Et l'ascenseur s'ouvrit, pile à cet instant. Il redressa les épaules, hocha la tête et me lança :

— Allons-y.

Nous longeâmes le couloir et Vince s'arrêta devant la dernière porte. Il prit une grande inspiration, leva le poing et après une légère hésitation frappa à la porte. Après de longues secondes durant lesquelles rien ne se passa, il me regarda en clignant des yeux, la main toujours levée.

— Peut-être... dit-il.

La porte s'ouvrit.

— Bonjour, Vic ! roucoula la créature devant nous.

Vince se mit à rougir et à balbutier :

— Je... voilà, salut.

Puis il déplaça son poids d'une

jambe sur l'autre, bafouilla quelque chose.

C'était une prestation fort remarquable, et je n'étais pas le seul à l'apprécier, de toute évidence. Le nabot qui nous avait ouvert la contemplait avec un sourire qui sous-entendait qu'il prisait le spectacle de la souffrance humaine, et il laissa Vince se tortiller un certain temps avant de se décider à nous dire :

— Mais entrez !

Manny Borque, si c'était bien lui et non un étrange hologramme issu d'un épisode de *Star Wars*, devait mesurer un bon mètre

soixante-cinq, depuis la semelle de ses bottes à talon haut jusqu'à la pointe de ses cheveux orange. Ceux-ci étaient coupés court, à l'exception d'une frange noire qui formait comme la queue d'une hirondelle sur son front et enveloppait une paire d'immenses lunettes ornées de faux diamants. Il portait une longue tunique rouge vif, sans rien dessous apparemment, et celle-ci tournoya autour de lui tandis qu'il s'écartait de la porte pour nous faire signe d'entrer, avant de s'éloigner à petits pas rapides vers une fenêtre panoramique donnant sur la mer.

— Venez par ici, que nous

parlions un peu, lança-t-il en contournant un socle qui soutenait un énorme objet, une boule de vomit d'animal géante, semblait-il, qui aurait été plongée dans du plastique puis recouverte de graffitis fluorescents.

Il nous conduisit à une table de verre près de la fenêtre, autour de laquelle étaient disposés quatre sièges que l'on aurait pu prendre pour des selles de chameaux en bronze montées sur des échasses.

— Asseyez-vous, dit-il, avec un geste large de la main.

Je pris le siège le plus proche de la fenêtre ; Vince hésita un



instant puis s'assit à côté de moi, et Manny se jucha sur celui situé juste en face de lui.

— Alors, reprit-il. Quoi de neuf, Vic ? Vous voulez du café ?...  
Eduardo !

Près de moi, Vince prit une longue inspiration saccadée, mais avant qu'elle puisse lui être d'une quelconque utilité, Manny s'était déjà retourné pour s'adresser à moi.

— Et *vous*, vous devez être le marié rougissant ! s'exclama-t-il.

— Dexter Morgan, répondis-je. Mais je ne rougis pas souvent.

— Oh, je crois que Vic s'en charge à votre place, répliqua-t-il.

Et, illico, Vince eut l'obligeance de devenir aussi cramoisi que son teint le lui permettait. Étant encore en rogne contre lui, je décidai de ne pas venir à sa rescousse en adressant une remarque cinglante à Manny, ou même en le corrigeant sur l'identité réelle de mon collègue, qui ne s'appelait pas « Vic ». J'étais persuadé qu'il connaissait très bien son prénom et qu'il s'amusait simplement à ses dépens. Je n'y voyais aucun inconvénient. Tant mieux si Vince était mal à l'aise ; cela lui apprendrait à parler à Rita dans mon dos et à m'infliger une telle

épreuve.

Eduardo s'approcha d'un air affairé, apportant un service à café Fiestaware d'époque aux couleurs vives, disposé sur un plateau en plastique transparent. C'était un jeune homme trapu qui mesurait deux fois la taille de Manny et qui semblait lui aussi très soucieux de contenter le petit troll. Il plaça une tasse jaune devant lui, puis s'apprêta à attribuer la bleue à Vince lorsqu'il fut interrompu par Manny, qui posa un doigt sur son bras.

— Eduardo, murmura-t-il d'une voix mielleuse, et le garçon se figea.

Jaune ? On a oublié ? Manny a toujours la bleue.

Eduardo fit aussitôt marche arrière, manquant lâcher le plateau dans sa hâte d'enlever la tasse jaune pour la remplacer par la bleue.

— Merci, Eduardo.

Le garçon marqua un temps d'arrêt, sans doute pour voir si Manny était sincère ou s'il lui reprochait autre chose. Mais celui-ci lui tapota simplement le bras en disant :

— Sers nos amis maintenant, s'il te plaît.

Eduardo hocha la tête et fit le tour de la table.

En fin de compte, c'est moi qui héritai de la tasse jaune, ce qui ne me dérangeait pas, mais je me demandai si cela signifiait qu'on ne m'aimait pas. Une fois qu'il eut servi le café, Eduardo s'empressa de retourner à la cuisine pour revenir avec une petite assiette contenant une demi-douzaine de *pastelitos*. On aurait cru des porcs-épics fourrés à la crème : c'étaient des boules marron foncé hérissées de piquants qui, à défaut d'être en chocolat, devaient provenir d'anémones de mer. Le centre était ouvert, révélant une sorte de crème anglaise orangée surmontée d'une

touche de vert, de bleu ou de brun.

Eduardo posa l'assiette au milieu de la table, et nous la regardâmes tous avec attention pendant un moment. Manny avait l'air de les admirer ; Vince, lui, paraissait sous l'emprise d'un sentiment religieux, tandis qu'il déglutissait bruyamment. Quant à moi, je me demandais si nous étions censés les manger ou les utiliser pour un rituel aztèque, aussi je me contentai de fixer l'assiette, en espérant qu'on me fournirait un indice.

Ce fut Vince finalement qui s'en chargea.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il.

Manny hocha la tête.

— Ils sont magnifiques, n'est-ce pas ? Mais ils sont un peu *out* maintenant.

Il en prit un, celui décoré de bleu, et le considéra avec une tendresse un peu détachée.

— Les palais se sont lassés des couleurs, et ce vieil hôtel infâme près d'Indian Creek s'est mis à les copier. Mais bon... conclut-il avec un haussement d'épaules avant d'en fourrer un dans sa bouche. On s'attache à ces charmantes créatures, ajouta-t-il en se tournant pour adresser un clin d'œil à

Eduardo. Peut-être un peu trop, même, parfois.

Eduardo pâlit et s'enfuit dans la cuisine. Manny se retourna vers nous avec un énorme sourire.

— Goûtez-en un, je vous en prie.

— J'ai peur de mordre dedans, répondit Vince. Ils sont tellement parfaits.

— Moi, j'ai peur qu'ils me mordent, renchéris-je. Vous serviriez ça à mon mariage ? demandai-je, souhaitant trouver un sens à toute cette comédie.

Vince me donna un violent coup de coude, trop tard....



— Je ne sers pas, rétorqua-t-il. Je *présente*. Et je *présente* ce que bon me semble.

— Ne pourriez-vous pas me donner une idée du menu ? Supposez par exemple que la mariée soit allergique à l'aspic d'églefin arrosé de wasabi ?

Manny serra les poings si fort que j'entendis les articulations craquer. L'espace de quelques secondes, j'eus un frisson d'espoir à la pensée que mon bel esprit avait peut-être réussi à me priver d'un traiteur. Hélas, Manny finit par se détendre.

— J'aime bien ton ami, Vic,

déclara-t-il en riant. Il est très courageux.

Vince reprit sa respiration. Manny, lui, se mit à griffonner sur un bloc-notes. Et c'est ainsi que j'eus l'honneur de voir le grand Manny Borque accepter de s'occuper de mon mariage pour le prix d'ami d'à peine deux cent cinquante dollars l'assiette.

Cela semblait un peu excessif. Mais, après tout, on m'avait expressément demandé de ne pas penser à l'argent. J'étais sûr que Rita trouverait une solution, peut-être en n'invitant que deux ou trois personnes... Quoi qu'il en soit, j'eus

peu de temps pour me préoccuper de l'aspect financier, car presque aussitôt mon téléphone mobile entonna sa joyeuse petite mélodie, et quand je répondis, j'entendis Deborah aboyer, sans se soucier de me retourner mon « allô » enjoué :

— J'ai besoin de toi tout de suite.

— Je suis extrêmement occupé avec des petits-fours très importants, lui répondis-je. Je peux t'emprunter vingt mille dollars ?

Elle fit un drôle de bruit de gorge, avant de lâcher :

— J'ai pas le temps pour ces conneries, Dexter. La réunion des

vingt-quatre heures commence dans vingt minutes, et je veux que tu y sois.

C'était la coutume à la Criminelle de convoquer toutes les personnes impliquées dans une affaire vingt-quatre heures après le début de l'enquête, afin de s'assurer de la bonne répartition des tâches et que tout le monde était sur la même longueur d'onde. Deb, manifestement, continuait à penser que j'avais un point de vue pénétrant à lui offrir – c'était gentil de sa part, mais absolument faux. Le Passager noir étant aux abonnés absents, je doutais que les lumières

de la clairvoyance reviennent m'inonder dans un futur proche.

— Deb, je n'ai aucun avis sur ce cas, protestai-je.

— Ramène-toi, c'est tout, ordonna-t-elle avant de raccrocher.

## Chapitre 8

La circulation le long de la 836 fut ralentie sur près d'un kilomètre après la jonction avec la 395 en provenance de Miami Beach. Nous

roulâmes au pas jusqu'à l'origine du problème : une cargaison de pastèques s'était déversée sur la route. Celle-ci était enduite d'une couche visqueuse rouge et verte de quinze centimètres d'épaisseur, agrémentée de plusieurs voitures amochées à des degrés divers. Une ambulance passa sur le bas-côté, suivie par un cortège de véhicules dont les conducteurs étaient bien trop importants pour patienter dans un embouteillage. Les Klaxon retentissaient d'un bout à l'autre de la file, les gens criaient et agitaient les poings, et quelque part devant nous il y eut même un coup de

fusil. Cela faisait du bien de retrouver le train-train.

Le temps de nous frayer un chemin à travers la circulation et de quitter les voies surélevées, nous avions perdu quinze minutes ; il nous en fallut quinze de plus pour retourner au travail. Nous gardâmes le silence dans l'ascenseur, mais au deuxième étage, alors que les portes s'ouvraient et que nous sortions de la cabine, Vince m'arrêta.

— Tu fais le bon choix, me dit-il.

— Oui, je sais, répondis-je, mais si je ne le mets pas rapidement à exécution, Deborah va me tuer.



Il m'agrippa par le bras.

— Je parle de Manny. Tu vas adorer. Ça fera vraiment une différence.

J'avais déjà conscience que la différence allait se faire sentir sur mon compte en banque, mais en dehors de ça... Est-ce que les invités s'amuseraient plus si on leur servait une série d'amuse-gueule extraterrestres d'origine et d'utilisation inconnues à la place de simples tranches de rôti froid ? Il y a une multitude de choses que je ne saisis pas à propos des êtres humains, mais là c'était le pompon...

S'il y avait bien une chose que je comprenais, toutefois, c'était le rapport de Deborah à la ponctualité, manie héritée de son père, Harry : pour elle, tout retard était un manque de respect. Alors, je détachai de force les doigts de Vince accrochés à mon bras et lui serrai la main.

— Je suis sûr qu'on sera tous très contents du menu, lui dis-je.

Il me retint par la main.

— C'est plus que ça, répondit-il.

— Vince...

— C'est comme de faire une déclaration sur ta vie future, poursuivit-il. Une superbe

déclaration, à propos de ta vie, et de celle de Rita, ensemble...

— Ma vie est en danger si je ne me dépêche pas, Vince.

— Je suis vraiment très heureux, conclut-il, et j'étais tellement déconcerté de le voir exprimer une émotion authentique que ce fut avec une légère panique que je m'échappai pour rejoindre la salle de conférence au bout du couloir.

La pièce était pleine : l'affaire avait pris des proportions importantes après les reportages de la veille concernant deux jeunes femmes décapitées et carbonisées.

Deborah me lança un regard noir tandis que je me faufilais à l'intérieur pour rester debout près de la porte, et je lui adressai ce que j'espérais être un sourire désarmant. Elle coupa la parole à l'intervenant, un des agents de police qui s'étaient rendus les premiers sur les lieux.

— Bon, dit-elle. On sait qu'on ne va pas trouver les têtes sur place.

Je m'étais imaginé remporter le prix de l'entrée la plus remarquée à la suite de mon arrivée tardive et du regard méchant de Deborah, mais je me trompais. Quelques instants plus tard, alors que Deb tentait de

redynamiser la réunion, on me souffla la vedette.

— Allez, tout le monde ! lança ma sœur. Vous devez bien avoir des idées.

— On pourrait draguer le lac, proposa Camilla Figg, une collègue du labo âgée de trente-cinq ans.

Un flic très maigre du nom de Corrigan lui sauta aussitôt dessus.

— N'importe quoi ! lâcha-t-il. Ça flotte, les têtes.

— Pas du tout, insista Camilla. Il n'y a que des os.

— Pour certaines, oui, rétorqua Corrigan, obtenant quelques rires dans l'assemblée.

Deborah fronça les sourcils, s'appêtant à intervenir avec autorité, lorsqu'un bruit dans le couloir l'arrêta.

Clamp !

Ce n'était pas très fort, mais bizarrement cela attira l'attention de toutes les personnes présentes.

Clamp !

Un peu plus près et plus fort. Cela venait vers nous. On se serait vraiment cru dans un film d'horreur à petit budget...

Clamp !

Pour une raison inconnue, tout le monde dirigea son regard vers la porte. Dans un souci de mimétisme,

peut-être, je commençai à me retourner moi-même pour jeter un petit coup d'œil dans le couloir lorsque je sentis un infime chatouillement intérieur, une sorte de tic, alors je fermai les yeux et écoutai. *Allô ?* dis-je mentalement, et après quelques secondes il y eut un son très faible, un peu hésitant, semblable à un raclement de gorge, puis...

Quelqu'un dans la pièce marmonna « Putain de merde ! », avec le genre d'effroi respectueux qui éveille à coup sûr ma curiosité, et le son à peine perceptible en moi s'apparenta à un léger ronron avant

de s'arrêter. J'ouvris les yeux.

Je dois dire que j'avais été si heureux de sentir le Passager remuer sur le siège arrière que l'espace d'un instant j'avais complètement oublié le reste du monde. C'est toujours une grave erreur, surtout pour les humains artificiels comme moi, et j'en eus la confirmation stupéfiante dès que je rouvris les yeux.

C'était bien une scène d'horreur à petit budget, *La Nuit des morts-vivants*, mais en chair et en os : planté dans l'encadrement de la porte, juste à côté de moi, me fixant droit dans les yeux, se



trouvait un homme qui était censé être mort.

Le brigadier Doakes.

Doakes ne m'avait jamais aimé. Il semblait être le seul flic de tout le département à m'avoir percé à jour. Et ce, parce qu'il était plus ou moins comme moi, un tueur froid. Il avait essayé sans y parvenir de prouver que j'étais coupable de quelque chose, n'importe quoi, et cet échec l'avait monté encore davantage contre moi.

La dernière fois que j'avais vu Doakes, les urgentistes l'installaient à bord d'une ambulance. Il était inconscient, en partie à cause de la

douleur et du choc de s'être fait enlever la langue, les pieds et les mains par un chirurgien amateur. Il est vrai que j'avais contribué à persuader l'apprenti docteur que Doakes lui avait causé du tort, mais j'avais au moins eu la décence d'en informer le brigadier qui avait ensuite cherché à piéger le monstre. Je n'avais pas réussi à arriver à sa rescousse aussi promptement qu'il l'espérait, sans doute, mais j'avais essayé, et ce n'était pas ma faute s'il était plus mort que vivant quand on l'avait emporté.

Était-ce trop demander que d'attendre une petite marque de

reconnaissance de sa part pour le grand danger auquel je m'étais exposé dans son intérêt ? Je ne voulais pas de fleurs, ni de médaille, ni même une boîte de chocolats, mais pourquoi pas une chaleureuse tape dans le dos et un « Merci, mon vieux ! » glissé à l'oreille ? Bien sûr, il aurait du mal à s'exprimer de façon cohérente sans sa langue... et la tape dans le dos, avec l'une de ses nouvelles mains métalliques, risquait fort d'être douloureuse, mais il aurait pu au moins essayer. Était-ce si déraisonnable ?

Doakes me dévisageait comme un chien affamé aurait reluqué un

steak. Je savais à présent pourquoi le Passager noir s'était raclé la gorge ; il avait flairé l'odeur d'un prédateur. Je sentis le lent déploiement des ailes intérieures, qui revenaient pleinement à la vie, répondaient à la provocation du regard de Doakes. Et derrière ces yeux sombres, son propre monstre intérieur gronda et cracha en direction du mien.

Quelqu'un était en train de parler, mais le monde ne se limitait plus qu'à moi et à Doakes, ainsi qu'aux deux ombres noires qui appelaient au combat. Ni l'un ni l'autre nous ne distinguions un seul

mot ; c'était juste un lointain bourdonnement agaçant. La voix de Deborah finit cependant par émerger.

— Brigadier Doakes, disait-elle, avec une certaine force.

Celui-ci tourna enfin la tête vers elle, et le charme fut rompu.

Quant à moi, me sentant de nouveau fier de la présence du Passager — joie suprême ! —, et savourant la petite victoire d'avoir vu Doakes détourner le regard le premier, je me fondis de nouveau dans le papier peint, reculant d'un pas afin d'inspecter les vestiges de mon ennemi.

Le brigadier Doakes détenait naguère le record du département en haltérophilie, mais je doutais qu'il puisse défendre son titre à l'avenir. Il était décharné et, hormis le feu qui brûlait dans ses pupilles, il paraissait faible. Il se tenait avec raideur sur ses deux prothèses, les bras ballants, chaque poignet relié à un appareil luisant qui ressemblait à une sorte d'étau compliqué.

J'entendais les autres respirer dans la pièce, mais à part ça il n'y avait pas un bruit. Tout le monde se contentait de scruter le fantôme de Doakes ; lui fixait Deborah qui, passant la langue sur ses lèvres,

cherchait des paroles cohérentes à prononcer, puis finit par dire :

— Asseyez-vous, Doakes. Je vais vous résumer la situation.

Doakes la dévisagea un long moment. Puis il se tourna maladroitement, me fusilla une dernière fois du regard avant de sortir lourdement de la pièce, le bruit de ses pas étranges et prudents résonnant dans le couloir.

De manière générale, les flics n'aiment pas donner l'impression qu'ils sont troublés ou intimidés, si bien que plusieurs secondes s'écoulèrent avant que quiconque se risque à dévoiler la moindre

émotion en respirant de nouveau. Fort logiquement, ce fut Deborah qui finit par rompre ce silence.

— Bon, dit-elle, et aussitôt tout le monde se racla la gorge et bougea sur sa chaise. Bon, répéta-t-elle. Alors on ne trouvera pas les têtes sur place.

— Les têtes ne flottent pas, reprit Camilla Figg avec mépris.

— Excusez-moi de vous interrompre, lança le commissaire Matthews. J'ai... euh... une excellente nouvelle, je crois. C'est, euh, hum. Le brigadier Doakes est de retour, et il est euh... Il est important que vous sachiez que,



euh, il a été sérieusement esquinté. Il ne lui reste que deux ans environ avant d'avoir droit à sa retraite complète, alors le service juridique, euh, nous avons pensé que, étant donné les circonstances, hum... Vous êtes déjà au courant, dites ?

— Le brigadier Doakes vient juste de passer, répondit Deborah.

— Ah, fit Matthews. Eh bien... Très bien. Dans ce cas... je vous laisse poursuivre la réunion. Rien de nouveau ?

— Non, aucun progrès, commissaire.

— Bon, je suis sûr que vous allez résoudre tout ça avant la

presse... Je veux dire... en temps opportun.

— Oui, monsieur.

— Très bien, répéta-t-il.

Il jeta de nouveau un regard circulaire à l'assemblée, redressa les épaules, puis quitta la pièce.

— Les têtes ne flottent pas, lança quelqu'un, ce qui provoqua quelques rires.

— Merde ! s'exclama Deborah. On peut essayer de se concentrer un peu, s'il vous plaît ? On a deux cadavres sur les bras.

*Et d'autres à venir, pensai-je.* Le Passager noir frémit, comme s'il essayait vaillamment de ne pas

s'enfuir, mais ce fut tout, et je n'y prêtai plus attention.

## Chapitre 9

Je ne rêve pas. Enfin, je suis sûr qu'à un moment ou un autre de mon sommeil, il doit y avoir des images et autres inepties qui

défilent dans mon inconscient. J'ai cru comprendre que cela arrivait à tout le monde. Mais je ne me souviens jamais de mes rêves et ça, apparemment, ça n'arrive à personne. Alors je pars du principe que je ne rêve pas.

Ce fut donc un choc pour moi de me réveiller au beau milieu de la nuit entre les bras de Rita, en train de crier quelque chose que je distinguais à peine ; je percevais juste l'écho de ma propre voix étranglée à travers l'obscurité ainsi que la main fraîche de Rita sur mon front, tandis qu'elle murmurait :

— T'inquiète pas, mon ange, je

ne te quitterai pas.

— Merci beaucoup, répondis-je d'une voix rauque.

Je me raclai la gorge puis me redressai sur le lit.

— Tu as fait un cauchemar, me dit-elle.

— C'est vrai ? C'était quoi ?

Je n'en avais aucun souvenir mis à part mon cri et un vague sentiment de danger.

— Je ne sais pas. Tu criais : « Reviens ! Ne me laisse pas seul. » Dexter... Je sais que la perspective de notre mariage te stresse...

— Pas du tout, répliquai-je.

— Mais je veux que tu saches

que je ne te quitterai jamais. C'est pour toujours, nous deux, mon chéri. Je compte bien te garder. Ne t'inquiète pas. Je ne te quitterai jamais, Dexter.

Bien que je manque d'expérience en matière de rêves, j'étais à peu près certain que mon inconscient n'était pas tourmenté par l'éventuel départ de Rita. Cette possibilité ne m'avait jamais effleuré l'esprit, ce qui n'était pas pour autant une marque de confiance de ma part ; c'est juste que je n'y avais pas pensé. Sincèrement, j'ignorais déjà pourquoi elle s'accrochait autant à

moi, alors une hypothétique rupture me semblait tout aussi mystérieuse.

Non, si mon subconscient hurlait de terreur en craignant d'être abandonné, je savais exactement qui il redoutait de perdre : le Passager noir, mon ami intime, mon fidèle compagnon de route. Telle était la peur que révélait mon rêve, perdre l'être qui faisait partie de moi, qui me définissait même depuis toujours.

Lorsqu'il était parti se planquer ce jour-là à l'université, j'avais été très secoué, plus que je ne l'avais imaginé. La soudaine et terrifiante



réapparition de soixante-cinq pour cent du brigadier Doakes avait induit un sentiment d'inquiétude, et le reste était facile à deviner. Mon inconscient s'était mis en marche et avait produit un rêve sur le sujet. Parfaitement clair ; un cas d'école, aucune raison de s'alarmer.

Alors, pourquoi étais-je toujours préoccupé ?

Parce que le Passager n'avait encore jamais déserté, et je ne savais toujours pas pourquoi il avait choisi ce moment précis. Rita avait-elle raison à propos du mariage ? Ou y avait-il quelque chose concernant les deux corps sans tête

de l'université ?

Je n'en savais rien, et étant donné que Rita s'était mis en tête de me reconforter par tous les moyens, je doutais d'avoir l'occasion de le découvrir dans un avenir proche.

— Viens par ici, mon cœur, murmura-t-elle.

Et il n'y a nulle part où s'enfuir dans un lit à deux places.

Le lendemain matin, j'appris que Deborah était obsédée par l'idée de retrouver les têtes des deux cadavres. Je ne sais trop

comment, l'information avait filtré vers la presse que la police tentait de mettre la main sur deux crânes égarés. On vivait à Miami, j'aurais pensé que ce genre de détail intéressait moins les journalistes qu'un embouteillage sur l'I-95, mais le fait qu'il y ait deux têtes et qu'elles appartiennent à de jeunes femmes provoqua un certain émoi. Le commissaire Matthews, qui appréciait en général d'être cité dans la presse, eut lui-même du mal à se réjouir du climat entourant cette affaire. Si bien qu'une forte pression fut exercée sur chacun de nous par la voie hiérarchique du

commissaire à Deborah, qui s'empessa de la répercuter à tous les autres. Vince Masuoka était persuadé qu'il pouvait offrir à Deborah la clé de l'énigme en découvrant quelle secte religieuse bizarre était impliquée. Cela l'amena ce matin-là à passer son nez dans mon bureau pour m'annoncer, sans le moindre avertissement et avec son plus beau sourire bidon, d'une voix très ferme :

— Candomblé.

— Honte à toi ! répondis-je. De si bon matin, tu oses employer ce langage grossier ?

— Ha ! fit-il, de son terrible rire artificiel. C'est ça, j'en suis sûr. Le Candomblé est la version brésilienne de la Santeria.

— Vince, je te crois sur parole, mais tu peux me dire de quoi tu causes ?

Il avançà de deux pas dans la pièce tel un cheval caracolant, comme si son corps cherchait à décoller et qu'il s'efforçait de le retenir au sol.

— Ils ont un truc avec les têtes d'animaux dans certains de leurs rituels, répondit-il. C'est sur Internet.

— Ah bon ? Et est-ce qu'ils

disent sur Internet que cette pratique brésilienne calcine les humains, leur tranche la tête puis la remplace par une tête de taureau en céramique ?

Vince sembla fléchir un peu.

— Non, admit-il avant de hausser les sourcils avec optimisme. Mais ils se servent des animaux.

— De quelle façon ?

— Eh bien, dit-il en jetant un coup d'œil à mon bureau exigü, parfois, tu sais, euh, ils offrent une partie du corps aux dieux avant de manger le reste.

— Vince, tu es en train de

suggérer que quelqu'un a mangé les têtes ?

— Non, répondit-il en prenant un air grincheux, un peu à la manière de Cody et Astor. Mais on aurait pu l'envisager.

— Ce serait croquant, tu ne crois pas ?

— Bon, d'accord. J'essaie juste de me rendre utile.

Puis il partit la tête haute, sans même simuler un petit sourire.

Mais le chaos ne faisait que commencer. Ainsi que l'indiquait mon incursion involontaire dans le royaume des rêves, j'étais déjà assez sous pression sans avoir à subir en

plus une sœur déchaînée. Or, à peine quelques minutes plus tard, mon petit havre de paix fut pris d'assaut par Deborah, qui arriva en hurlant dans mon bureau comme si elle était poursuivie par un essaim d'abeilles.

— Ramène-toi ! me lança-t-elle avec hargne.

— Ramène-toi où ?

— Lève-toi et suis-moi, c'est tout !

Alors je la suivis jusqu'au parking, où je pris place dans sa voiture côté passager.

— Je te jure ! reprit-elle avec rage tandis qu'elle fonçait à travers



la circulation. Je n'ai jamais vu Matthews aussi furax. Et maintenant, c'est de ma faute !

Elle appuya violemment sur le Klaxon pour accentuer ses paroles et fit une embardée devant une camionnette portant l'inscription Maison de RETRAITE PALMVIEW.

— ... Tout ça parce qu'un enfoiré a divulgué l'histoire des têtes à la presse.

— Deb, dis-je du ton le plus rassurant que je pus employer, je suis sûr qu'on va les retrouver.

— Ouais, et rapidement, tu vas voir, rétorqua-t-elle, manquant de justesse un gros bonhomme sur un

vélo dont les énormes sacoches étaient remplies de ferraille. Parce que je vais découvrir à quelle secte le fils de pute appartient, et je vais choper ce salaud.

Je fus coupé dans mon élan de grand frère rassurant ; ma cinglée de frangine, tout comme Vince, s'était mis en tête que l'identification du groupe religieux adéquat la mènerait au tueur.

— Bon, d'accord, dis-je. Et où on va ?

Sans me répondre, elle emprunta Biscayne Boulevard puis se rabattit contre le trottoir pour se garer, avant de sortir de la voiture.

Je n'eus pas d'autre choix que de la suivre patiemment au Centre pour le Perfectionnement intérieur, une sorte de show-room pour toutes les choses merveilleusement utiles qui comportent le mot « holistique », « plantes » ou « aura ».

Le Centre était un petit édifice miteux situé dans une zone de Biscayne Boulevard, fief des prostituées et des dealers de crack. Les fenêtres de sa devanture étaient équipées d'énormes barreaux, de même que la porte, qui était verrouillée. Deborah la martela à coups de poing, et au bout d'un moment un bourdonnement

retentit. Deborah poussa, et la porte finit par s'ouvrir avec un déclic.

Nous entrâmes et nous fûmes aussitôt plongés dans un nuage d'encens suffocant à l'odeur douceâtre. Mon Perfectionnement intérieur débutait donc par un décrassage complet de mes poumons. A travers la fumée j'apercevais une grande bannière en soie jaune suspendue à l'un des murs, sur laquelle on lisait : NOUS NE FORMONS QU'UN. Un quoi ? Ce n'était pas précisé. Une sono diffusait l'enregistrement de quelqu'un qui semblait lutter contre une overdose de

tranquillisants en faisant sonner de temps à autre une série de clochettes. En fond sonore, le clapotis d'une cascade, et je suis sûr que si j'en avais eu une, mon âme se serait élancée vers le ciel. N'en ayant pas, je trouvais toute cette mise en scène légèrement agaçante.

Mais bien sûr, nous n'étions pas là pour le plaisir, ni pour le Perfectionnement intérieur. Et ma brigadière de sœur pensait toujours boulot. Elle se dirigea d'un pas résolu vers le comptoir, où se tenait une femme d'âge moyen vêtue d'une longue robe style baba cool qu'on aurait crue en vieux papier

crépon. Ses cheveux grisonnants formaient une large auréole au-dessus de sa tête dans un joyeux fouillis. Elle fronçait les sourcils, mais ce devait être l'expression d'une extase spirituelle.

— Puis-je vous aider ? s'enquit-elle d'une voix râpeuse.

Deborah tendit son badge. Avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, la femme s'était penchée et le lui avait pris des mains.

— Très bien, brigadier Morgan, reprit-elle en jetant l'insigne sur le comptoir. Il a l'air authentique.

— Vous ne pouviez pas vous contenter d'observer son aura ?

demandai-je.

Aucune des deux ne daigna accorder à ma remarque l'intérêt qu'elle méritait, alors je haussai les épaules et écoutai ma sœur commencer.

— J'aimerais vous poser quelques questions, s'il vous plaît, dit Deb en se penchant pour récupérer son badge.

— A quel sujet ? demanda la femme.

— Nous enquêtons sur des meurtres, déclara Deborah, et la femme eut une expression d'indifférence.

— Qu'est-ce que j'ai à voir là-

dedans ?

J'admirais son raisonnement, mais tout de même il fallait que je prenne parti pour mon propre camp.

— Vous savez, « nous ne formons qu'un », répondis-je. C'est la base du travail de police.

Elle pivota vers moi, sourcils froncés, et cligna les yeux de façon très agressive.

— Et vous êtes qui, vous ? Montrez-moi votre badge.

— Je suis son renfort, répliquai-je. Au cas où elle se ferait attaquer par un mauvais karma.

Elle émit un grognement, mais



au moins elle ne me tira pas dessus.

— À Miami, les flics *nagent* dans le mauvais karma.

— Vous avez peut-être raison, intervint Deborah, mais la partie adverse est encore pire, alors est-ce que vous pourriez juste répondre à quelques questions ?

La femme se retourna vers Deborah avec le même air renfrogné et haussa les épaules.

— O.K., dit-elle. Mais je ne vois pas en quoi je peux aider. Et j'appelle mon avocat si vous dépassez les bornes.

— D'accord, répondit Deborah. Nous cherchons une piste

concernant une personne qui pourrait être liée à une secte religieuse ayant un faible pour les taureaux.

L'espace d'une seconde, je crus que la femme allait sourire, mais elle se retint à temps.

— Les taureaux ? Bon Dieu, qui n'a pas un faible pour les taureaux ? Ça remonte aux civilisations sumérienne et minoenne de l'Antiquité. De nombreux peuples les ont vénérés. C'est que, sans parler de leurs énormes bites, ils sont si puissants !

Si cette femme pensait mettre Deborah mal à l'aise, elle ne

connaissait pas les flics de Miami aussi bien qu'elle le pensait. Ma sœur ne cilla pas.

— Y aurait-il d'après vous un groupe local particulièrement concerné ?

— Je ne sais pas. Quel genre de groupe ?

— Le Candomblé ? hasardai-je, vaguement reconnaissant envers Vince pour m'avoir fourni un mot de plus. Le Palo mayombe ? La Wicca ?

— Pour toutes les sectes hispaniques, il faut que vous alliez à Eleggua dans la Calle Ocho. Je peux pas vous renseigner. On vend ici des

articles aux adeptes de la Wicca, mais je ne vous dirai rien sans mandat de perquisition. De toute façon, leur truc, c'est pas les taureaux. Ils se contentent de se planter tout nus dans les Everglades en attendant que la déesse descende sur eux.

— Une autre piste, peut-être ? insista Deb.

— Je ne sais pas, répondit la femme. Je connais la plupart des groupes de cette ville, et je n'en vois aucun qui pourrait correspondre. Peut-être les Druides ? Ils vont bientôt avoir une célébration pour le printemps. Ils pratiquaient les

sacrifices humains, auparavant.

Deborah la dévisagea et fronça encore plus les sourcils.

— Quand cela ? demanda-t-elle.

Cette fois, la femme eut un sourire en coin.

— Il y a deux mille ans. Sur ce coup-là, vous arrivez trop tard, Sherlock.

— Voyez-vous autre chose qui pourrait nous aider ? demanda Deborah.

— Aider à quoi ? Il doit y avoir dans la région un psychopathe adepte de l'occultisme qui possède une ferme laitière. Qu'est-ce que j'en sais ?

Deborah la considéra un moment, essayant peut-être de déterminer si ses paroles étaient assez injurieuses pour mériter une arrestation, puis décida que non.

— Merci de nous avoir consacré du temps, dit-elle en envoyant d'une pichenette sa carte de visite sur le comptoir. Si vous pensez à quoi que ce soit qui pourrait nous être utile, n'hésitez pas à m'appeler.

— Ouais, bien sûr, répondit la femme sans jeter un coup d'œil à la carte.

Deborah lui lança un dernier regard noir, puis se dirigea vers la sortie d'un pas raide. La femme me

fixa alors, et je lui souris.

— J'adore les légumes, déclarai-je.

Puis j'imitai le signe de la paix avec mes deux doigts levés avant de suivre ma sœur dehors.

— C'était une idée débile, lâcha-t-elle alors que nous marchions rapidement vers sa voiture.

— Oh, je ne dirais pas ça, répondis-je.

Et c'est vrai, je ne l'aurais pas dit. Évidemment que c'était une idée débile, mais l'admettre aurait forcément provoqué l'un de ses vicieux coups de poing.

— Cela nous a au moins permis

d'éliminer quelques possibilités.

— Ah oui ? répliqua-t-elle avec aigreur. On sait maintenant que le coupable n'était probablement pas un illuminé à poil, à moins qu'il ait agi il y a deux mille ans.

Elle n'avait pas tort, mais je me sens toujours investi de la mission d'aider les gens à conserver une attitude positive.

— C'est déjà quelque chose. Tu veux qu'on aille voir cet endroit de la Calle Ocho ? Je te servirai d'interprète.

Bien que native de Miami, Deb avait curieusement tenu à apprendre le français à l'école, et



elle pouvait à peine se commander à manger en espagnol.

— C'est une perte de temps. Je dirai à Angel d'aller y faire un tour, mais ça ne donnera rien.

Elle avait raison, Angel revint en fin d'après-midi avec une très jolie bougie sur laquelle était inscrite une prière à saint Jude, mais à part ça, comme l'avait prédit Deb, sa visite avait été une perte de temps.

## Chapitre 10

La journée du lendemain passa sans le moindre progrès. La vie étant injuste et absurde, c'est à moi que Deborah imputait cette guigne.

Elle était toujours persuadée que j'avais eu recours à mes pouvoirs spéciaux pour sonder le cœur sombre de l'assassin et que je lui cachais des informations cruciales pour de mesquines raisons personnelles.

Quelque chose dans cette affaire ayant effrayé le Passager noir, je ne voulais pas voir cet incident se reproduire, aussi décidai-je de ne pas me mêler à l'enquête ; étant donné que le travail sur le sang était très limité, cela n'aurait dû poser aucun problème dans un univers logique et bien ordonné.

Mais, hélas, notre monde est insensé et bordélique, régi par le hasard le plus capricieux, et peuplé de gens qui se moquent de la logique. Le meilleur exemple en était ma sœur. Le lendemain à la fin de la matinée, elle vint me coincer dans le box qui me sert de bureau pour m'emmener de force déjeuner avec elle et son petit ami, Kyle Chutsky. Je n'ai rien contre Chutsky, si ce n'est qu'il veut toujours montrer qu'il détient la vérité. Hormis ce détail, il est aussi sympathique que peut l'être un tueur froid. Puisqu'il avait l'air de rendre ma sœur heureuse, je n'y

voyais rien à redire.

Je partis donc déjeuner avec elle, sans compter que la puissante machine qu'est mon corps nécessite d'être constamment rechargée en carburant.

Et le carburant qu'il requiert le plus souvent est un sandwich *medianoche*, accompagné en général de *platanos* frits et d'un milk-shake *mamé*. J'ignore pourquoi ce repas simple et copieux a un effet aussi transcendant sur moi, mais je ne connais rien de tel. Préparé correctement, il est capable de me procurer une extase à nulle autre pareille. Et aucun

établissement ne les prépare aussi bien que le café Relampago, un petit restaurant situé à proximité du Q.G. de la police. C'était si bon que même la mauvaise humeur perpétuelle de Deborah ne pouvait gâcher mon plaisir.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-elle, la bouche pleine.

C'était loin d'être une expression nouvelle pour elle, mais cette fois elle la prononça avec une telle hargne que je fus bombardé de miettes de pain. J'avalai une gorgée de mon excellent *batido de mamé*, puis attendis qu'elle développe son propos, mais elle se contenta de

répéter : « Nom de Dieu ! ».

— Ne refoule pas tes émotions, Deb, déclarai-je. Je devine que quelque chose te tracasse.

Chutsky réprima un rire tout en découpant son steak cubain.

— Sans déc' ! dit-il.

Il s'apprêtait à poursuivre, mais la fourchette coincée dans sa prothèse glissa sur le côté.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il à son tour, et je pris conscience qu'ils avaient beaucoup plus de points communs que je ne l'imaginais.

Deborah se pencha et l'aida à récupérer sa fourchette.

— Merci, dit-il, avant d'enfourner un gros morceau de viande toute plate.

— Ah, tu vois ? lançai-je gaiement. Tout ce qu'il te fallait, c'était détacher tes pensées de tes propres problèmes.

Nous étions assis à une table où nous avons probablement mangé une centaine de fois. Mais Deborah se laissait rarement gagner par la nostalgie. Elle se redressa, puis frappa la table en Formica bosselée, si fort que le pot de sucre sauta en l'air.

— Je veux savoir qui a parlé à cet enfoiré de Rick Sangre ! s'écria-



t-elle.

Sangre était ce reporter de la télévision locale pour qui plus une affaire était sanglante et plus le public avait besoin de bénéficier d'une presse libre capable de l'informer de tous les détails sordides. D'après le ton de sa voix, Deborah était convaincue que Rick était mon nouvel ami.

— Eh bien, pas moi, répondis-je. Et ça m'étonnerait que ce soit Doakes.

— Ouille ! fit Chutsky.

— Et surtout, poursuivit-elle, je veux trouver ces putains de têtes !

— Je ne les ai pas, répliquai-je.

Tu as vérifié auprès des objets trouvés ?

— Tu sais quelque chose, Dexter. Allez, pourquoi tu me caches des trucs ?

Chutsky leva les yeux en avalant sa bouchée.

— Pourquoi il saurait quelque chose ? Il y avait beaucoup d'éclaboussures de sang ?

— Rien du tout, répondis-je. Les corps étaient tout secs, bien cuits.

Chutsky hocha la tête, réussissant à glisser du riz et des haricots sur sa fourchette.

— T'es pas un peu pervers, toi ?

— Il est pire que pervers, renchérit Deborah. Il cache des trucs.

— Ah, fit Chutsky la bouche pleine. C'est son côté profileur amateur à nouveau ?

C'était notre petit mensonge : nous lui avons dit que mon hobby relevait de la théorie et non de la pratique.

— C'est ça, répondit Deborah. Et il refuse de me faire part de ses conclusions.

— C'est peut-être difficile à croire, frangine, mais je ne sais rien cette fois. Juste que...

Je haussai les épaules, mais

elle me sauta aussitôt dessus.

— Quoi ? Allez, s'il te plaît !

J'hésitai de nouveau. Je ne voyais pas comment lui dire que le Passager noir avait réagi à ces meurtres d'une façon totalement nouvelle et très troublante.

— C'est juste une impression, repris-je. Il y a quelque chose d'anormal cette fois.

Elle eut un petit rire méprisant.

— On a deux corps carbonisés et décapités, et il y aurait quelque chose d'anormal...

Je pris une bouchée de mon sandwich, tandis que Deborah perdait son temps à froncer les

sourcils au lieu de manger.

— Est-ce que vous avez identifié les victimes ? demandai-je.

— Allons, Dexter. Pas de tête, pas de relevé dentaire. Les corps ont été brûlés, donc pas d'empreintes digitales non plus. Merde, on ne sait même pas de quelle couleur sont leurs cheveux. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Je pourrais certainement t'aider, tu sais, intervint Chutsky.

Il piqua un morceau de *maduros* frit avec sa fourchette et le fourra dans sa bouche.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, répliqua Deborah.

— Tu veux bien de l'aide de Dexter.

— C'est différent.

— En quoi est-ce différent ? demanda-t-il, et sa question me semblait légitime.

— Parce qu'il m'apporte juste de l'aide. Toi, tu veux résoudre l'affaire pour moi.

Ils se fixèrent du regard et demeurèrent ainsi un long moment sans parler. Je les avais déjà vus faire ça auparavant, et la mystérieuse ressemblance avec les conversations muettes de Cody et Astor me frappait. J'étais content de les savoir aussi soudés en tant que

couple, même si cela me rappelait que j'avais les tracas de mon propre mariage à considérer, auxquels s'était ajouté un traiteur de luxe. Heureusement, juste avant que je me mette à grincer des dents, Deb rompit le silence.

— Je ne suis pas de ces femmes qui ont besoin d'être secourues, déclara-t-elle.

— Mais je peux t'avoir des informations que tu ne trouveras pas toi-même, répondit-il en posant sa main valide sur son bras.

— Comme quoi ? demandai-je.

J'avoue que cela faisait un moment que j'étais curieux de

savoir quelle avait été l'activité de Chutsky avant ses amputations accidentelles. Je savais qu'il travaillait pour un organisme fédéral qu'il désignait sous le sigle OGA, mais j'ignorais ce que ces initiales représentaient.

Il se tourna vers moi avec obligeance.

— J'ai des amis et des contacts dans beaucoup d'endroits, répondit-il. Un truc comme ça pourrait avoir laissé des traces ailleurs, et il me suffirait de passer quelques coups de fil pour vérifier.

— Tu veux dire : appeler tes potes de l'OGA ?



Il sourit.

— Oui, c'est à peu près ça.

— Bordel, Dexter ! lâcha

Deborah. OGA veut simplement dire Organisme Gouvernemental Anonyme. Cet organisme n'existe pas. C'est une blague entre initiés.

— Ravi de faire enfin partie des initiés, rétorquai-je. Et tu peux encore avoir accès à leurs dossiers ?

Il haussa les épaules.

— Techniquement, je suis en congé de maladie.

— En congé de quel boulot ?

— Il vaut mieux pour toi que tu ne le saches pas, répondit-il. Le truc, c'est qu'ils n'ont toujours pas

décidé si je suis encore bon à quelque chose.

Il baissa les yeux vers la fourchette coincée dans sa main en acier et bougea le bras afin de la faire remuer.

Sentant un moment gênant approcher, je m'efforçai de ramener la conversation sur un plan plus neutre.

— Tu n'as rien trouvé près du four ? demandai-je. Un bijou ou un truc de ce genre ?

— De quoi tu parles, bordel ?

— Du four. Où les corps ont été brûlés.

— Tu n'as rien suivi ? On ne

sait pas où ils ont été brûlés.

— Ah... Je parlais du principe que ça avait eu lieu sur le campus, dans l'atelier de céramique.

D'après l'expression figée qui apparut sur son visage, je compris qu'à défaut d'être sous le coup d'une indigestion fulgurante elle devait ignorer l'existence de cet atelier.

— C'est à moins d'un kilomètre du lac où on a retrouvé les corps, ajoutai-je. Tu sais, le four. Où on fait de la poterie.

Deborah me dévisagea quelques secondes de plus, puis quitta la table d'un bond. Je

trouvais que c'était une façon merveilleusement originale et théâtrale de clore une conversation, et il me fallut un moment avant de me ressaisir.

— Je suppose qu'elle ignorait ce détail, déclara Chutsky.

— C'est ce que je me disais. Est-ce qu'il faut la suivre ?

Il haussa les épaules et planta sa fourchette dans son dernier morceau de steak.

— Moi, je vais commander un flan et un *cafecito*. Puis je prendrai un taxi, puisque je n'ai pas le droit d'aider, répliqua-t-il. Mais vas-y, toi, à moins que tu préfères rentrer à

ped.

Je n'en avais aucune envie, en effet, et c'était Deborah qui conduisait. D'un autre côté, il me restait encore presque la moitié de mon milk-shake à boire et je ne voulais pas le laisser. Je me levai et la suivis en titubant, mais avant cela, pour adoucir le choc, j'attrapai la moitié du sandwich qu'elle avait abandonnée.

En un rien de temps, nous nous retrouvâmes devant les grilles du campus universitaire. Deborah avait passé une bonne partie du trajet sur sa radio, à rameuter des gens pour inspecter le four, et le reste du

temps elle grommelait entre ses dents.

Nous tournâmes à gauche après la grille pour emprunter la route sinueuse qui mène au secteur de la céramique et de la poterie. J'y avais suivi des cours en troisième année afin d'élargir mon horizon, finissant par constater que si je me débrouillais assez bien dans la fabrication de vases parfaitement ordinaires, je n'étais pas très doué pour créer des œuvres d'art originales dans cette discipline. (Dans mon propre domaine, je me flatte d'être particulièrement créatif, comme je l'ai récemment

démontré avec Zander.)

Angel était déjà sur place, occupé à examiner scrupuleusement le premier four, à la recherche du moindre indice. Deborah le rejoignit et s'accroupit à côté de lui, me laissant seul avec les trois dernières bouchées de son sandwich. Je mordis dedans. Un groupe de curieux commençait à se former près du ruban jaune. Peut-être espéraient-ils apercevoir quelque chose d'abominable ; je ne savais jamais pourquoi ils s'attroupaient ainsi, mais c'était toujours le cas.

Deborah était à présent assise

par terre au côté d'Angel, qui plongeait la tête dans l'un des fours. Nous allions sans doute en avoir pour un moment.

Je venais de fourrer dans ma bouche le dernier morceau du sandwich lorsque je pris conscience que l'on m'observait. Je savais déjà que l'on me regardait : c'était le lot de toute personne se trouvant de ce côté-ci du cordon de sécurité. Mais là je me sentais carrément épié ; le Passager noir me criait que mon extraordinaire personne était en train de susciter un intérêt malsain, et je n'aimais pas cette sensation. Tandis que j'avalais ma dernière



bouchée et me tournais pour regarder, le murmure en moi se mit à siffler des paroles confuses... avant de se murer dans le silence.

Au même instant, je fus de nouveau pris d'un accès de nausée, accompagné d'une lumière jaune aveuglante, et je trébuchai, paniqué. Tous mes sens m'avertissaient de la présence d'un danger, mais j'étais incapable de réagir. Mon malaise ne dura qu'une seconde ; je m'efforçai de refaire surface, afin d'étudier les alentours. Rien n'avait changé. Des badauds continuaient à observer la scène, le soleil brillait, et une légère brise agitait les arbres. Un après-

midi typique à Miami, en somme, sauf que quelque part au paradis le serpent venait de dresser la tête. Je fermai les yeux et écoutai, espérant trouver un indice concernant la nature de la menace, mais je ne perçus que l'écho de pattes griffues qui s'éloignaient furtivement.

J'ouvris les yeux et regardai autour de moi. Une quinzaine de personnes se tenaient là, feignant de ne pas être fascinées par la perspective de voir du sang, mais aucune d'entre elles ne se détachait du groupe. Aucune ne semblait rôder, n'avait une expression malveillante ou n'essayait de cacher

un bazooka sous sa chemise. En temps normal, je me serais attendu que le Passager noir distingue une ombre noire autour d'un éventuel prédateur, mais je ne pouvais plus compter sur lui. Autant qu'il m'était possible d'en juger, rien de sinistre ne planait au-dessus de la foule. Alors pourquoi le Passager avait-il tiré la sonnette d'alarme ? Je savais si peu de choses à son sujet ; il se contentait d'être là, présence malicieuse aux suggestions inspirées.

Il n'avait jamais manifesté la moindre confusion avant d'apercevoir les deux cadavres près

du lac. Et à présent, il trahissait la même gêne, à moins d'un kilomètre du premier site.

Y avait-il un problème avec l'eau ? Ou existait-il un lien entre les deux corps brûlés et ces fours ?

Je m'approchai de Deborah et d'Angel. Ils n'avaient pas l'air de trouver grand-chose d'alarmant, et les fours n'envoyaient aucune onde de panique vers la tanière du Passager noir.

Si cette seconde déroboade n'était pas provoquée par quelque chose qui se trouvait devant moi, à quoi était-elle due ? Peut-être s'agissait-il d'une sorte d'étrange

érosion des sens. Peut-être mon nouveau statut imminent de mari et de beau-père accablait-il mon Passager. Étais-je en train de devenir trop « aimable » pour constituer un hôte adéquat ? Cette éventualité me déchirait plus que le décès d'un proche.

Je m'aperçus que je me tenais à l'extrémité du périmètre de sécurité et qu'une forme énorme se dressait devant moi.

— Euh, bonjour, dit-il.

C'était un jeune type grand, très musclé, aux cheveux plutôt longs et filasse, avec l'expression des gens qui ne respirent que par la bouche.

— Que puis-je pour vous, citoyen ? lui demandai-je.

— Vous êtes, euh, c'est-à-dire, un genre de flic ?

— En quelque sorte, oui.

Il hocha la tête et considéra ma réponse un instant. Sur son cou ressortait l'un des ces fâcheux tatouages si répandus, une espèce d'idéogramme oriental, qui signifiait sans doute « Cerveau lent ». Il le frota comme s'il m'avait entendu penser à voix haute, puis se tourna vers moi et lâcha sans préambule :

— Je me pose des questions à propos de Jessica.

— Bien sûr, répondis-je. Je vous comprends.

— Est-ce qu'ils savent si c'est elle ? Je suis comme qui dirait son copain.

Le jeune homme à présent avait réussi à attirer mon attention professionnelle.

— Jessica a disparu ? lui demandai-je.

— En fait, elle était censée s'entraîner avec moi. Comme tous les matins, en fait. Un peu de jogging et des abdos. Mais hier elle est pas venue. Et pareil ce matin. Alors, j'ai réfléchi...

Il fronça les sourcils, sous

l'effort de la réflexion, et s'interrompt.

— Quel est votre nom ?

— Kurt. Kurt Wagner. Et vous ?

— Dexter, répondis-je. Attendez ici un instant, Kurt.

Je me dirigeai à grands pas vers Deborah, avant qu'une nouvelle cogitation intense se révèle fatale pour ce garçon.

— Deborah, avec un peu de bol, on va avoir quelque chose.

— En tout cas, c'est pas tes putains de fours à céramique, lança-t-elle d'un ton rageur.

— Non. Mais le jeune homme dit que sa copine a disparu.



Elle redressa la tête brusquement, se leva et sembla tomber en arrêt tel un chien de chasse. Elle scruta de loin le « copain comme qui dirait » de Jessica, qui lui retourna son regard en déplaçant son poids d'une jambe sur l'autre.

— Putain, c'est pas trop tôt ! lâcha-t-elle avant de s'élançer vers lui.

Je jetai un regard à Angel. Il haussa les épaules, puis se releva. L'espace d'un instant, je crus qu'il allait parler. Mais il finit par secouer la tête et s'essuyer les mains, avant de suivre Deborah

pour entendre ce que Kurt avait à dire, me laissant seul avec mes sombres pensées.

Regarder, simplement. Parfois c'était suffisant. Bien sûr, il y avait l'assurance qu'après viendraient la chaleur soudaine et l'écoulement du sang, les émotions battant à tout rompre au cœur des victimes, la musique de la folie orchestrée qui enfle tandis que le sacrifice se mue en une mort merveilleuse... Tout cela viendrait. Pour l'instant, le Guetteur se contentait d'observer et de s'imprégner du sentiment

délicieux que lui procurait la puissance anonyme et suprême. Il sentait le malaise de l'autre. Ce malaise grandirait, parcourant toute la gamme musicale de la peur à la panique, finissant par la pure terreur. Tout arriverait à temps.

Le Guetteur vit l'autre fouiller du regard la foule, cherchant la source de la sensation de danger qui le titillait. Il ne trouverait rien, bien entendu. Pas encore. Pas avant que *lui* ne l'ait décidé. Pas avant qu'il l'ait poussé à la faute. Alors seulement il s'arrêterait de regarder pour prendre les mesures finales.

En attendant, il était temps de

commencer à faire entendre à  
l'autre la musique de la peur.

## Chapitre 11

Elle se nommait Jessica Ortega. Elle était en troisième année et vivait dans une des résidences universitaires du campus. Nous

obtînmes de Kurt le numéro de sa chambre, et Deborah pria Angel d'attendre près des fours jusqu'à ce qu'une voiture de patrouille vienne prendre le relais.

Je m'étais toujours demandé pourquoi on les appelait « résidences » et non « dortoirs ». Peut-être était-ce parce qu'elles ressemblaient à des hôtels de nos jours. Pas de murs couverts de lierre ici, ornant des bâtiments consacrés ; le hall d'entrée comportait beaucoup de verre et de plantes vertes, et les couloirs moquettés, nets, semblaient neufs.

Nous nous arrê tâmes devant la

porte de Jessica. Une carte soignée, scotchée au milieu, indiquait : ARIEL GOLDMAN & JESSICA ORTEGA. Et plus bas, d'une écriture plus petite : *Boissons alcoolisées exigées à l'entrée*. Quelqu'un avait souligné « entrée » et gribouillé en dessous : « Vous croyez ? ».

Deborah me regarda en haussant les sourcils.

— Des fêtardes, affirma-t-elle.

— Il en faut, répondis-je.

Elle fit une moue désobligeante, puis frappa à la porte. Il n'y eut aucune réponse ; Deb attendit trois longues secondes avant de frapper de nouveau,

beaucoup plus fort cette fois.

J'entendis une porte s'ouvrir derrière nous et me retournai pour me retrouver face à une fille filiforme aux cheveux blonds et courts, portant des lunettes.

— Elles ne sont pas là, dit-elle d'un ton désapprobateur. Ça fait deux jours à peu près. C'est la première fois que j'ai du calme depuis le début du semestre.

— Vous savez où elles sont parties ? lui demanda Deborah.

La fille leva les yeux au plafond.

— Oh, il doit y avoir une grosse teuf quelque part.

— Quand est-ce que vous les



avez vues pour la dernière fois ?

— Ces deux-là, je ne les vois pas, je les entends, répondit-elle. La musique à fond et des rires toute la nuit. C'est super chiant pour les gens qui étudient et qui vont en cours.

— Alors, quand est-ce que vous les avez entendues pour la dernière fois ? lui dis-je.

Elle me regarda.

— Vous êtes flics, ou quoi ? Qu'est-ce qu'elles ont encore fait ?

— Qu'est-ce qu'elles ont fait par le passé ? demanda Deb.

Elle soupira.

— Des conneries. Je veux dire

des tonnes. Conduite en état d'ivresse, une fois. Eh, je veux pas donner l'impression que je moucharde !

— Diriez-vous qu'il est inhabituel qu'elles s'absentent ainsi ? demandai-je.

— Ce qui est inhabituel, c'est qu'elles se pointent en cours. Je ne sais pas comment elles peuvent réussir leurs exams. Enfin... reprit-elle avec un petit sourire narquois, j'ai ma petite idée là-dessus, mais...

— Quels cours ont-elles en commun ? interrogea Deborah.

— Ça, il vaudrait mieux le demander à l'administration.

Il nous fallut peu de temps pour aller jusqu'à l'administration, surtout à l'allure qu'adopta Deborah. Je réussis cependant à suivre son rythme tout en gardant assez de souffle pour lui poser une question ou deux.

— Quel est l'intérêt de savoir quels cours elles ont ensemble ?

Deborah eut un geste impatient de la main.

— Si cette fille a raison, Jessica et sa colocataire...

— Ariel Goldman.

— Exact. Eh bien, si elles couchent pour avoir de bonnes notes, il faut que je parle à leurs

profs.

Au premier abord, ça paraissait logique : le sexe est souvent l'un des mobiles les plus courants, ce qui d'ailleurs ne cadre pas exactement avec le fait qu'il soit, à ce qu'on dit, associé à l'amour. Mais il y avait un détail qui clochait.

— Pourquoi un professeur les ferait rôtir avant de les décapiter comme ça ? Pourquoi ne pas les étrangler simplement, puis balancer les corps dans une poubelle ?

— Peu importe comment il s'y est pris. Ce qui est important, c'est de savoir si c'est lui.

— D'accord. Mais est-ce qu'on

est sûr que ce sont elles les victimes ?

— On a une présomption. C'est un début.

Nous atteignîmes les bureaux de l'administration, et dès que Deb eut montré son badge on nous indiqua le chemin. Mais il me fallut ensuite une bonne demi-heure pour consulter les dossiers informatiques avec une secrétaire, pendant que Deborah faisait les cent pas sans cesser de bougonner. Jessica et Ariel, semblait-il, avaient de fait plusieurs cours en commun. J'imprimai les noms, les numéros des bureaux et les adresses

personnelles des enseignants concernés. Deborah jeta un coup d'œil à la liste.

— Ces deux-là, Bukovich et Halpern, sont de permanence maintenant, dit-elle. On peut commencer par eux.

Deborah et moi repartîmes dans la chaleur moite du dehors pour une nouvelle petite promenade à travers le campus.

— C'est sympa de revoir la fac, non ? dis-je, toujours soucieux d'entretenir la conversation le plus agréablement possible.

Deborah eut un petit rire dédaigneux.

— Ce qui serait sympa, ce serait de connaître une fois pour toutes le nom des victimes et de réussir à choper le coupable.

Je doutais que le fait d'identifier les victimes nous permette réellement de trouver le tueur, mais il m'arrive de me tromper, et dans tous les cas le travail de police est essentiellement une question de routine. L'un des usages les plus répandus et revendiqués de notre profession est la recherche de l'identité d'une personne morte. Alors, j'accompagnai de bon gré Deborah jusqu'au bâtiment des bureaux des

enseignants.

Celui du professeur Halpern se situait au rez-de-chaussée, à côté de l'entrée principale, et à peine l'eûmes-nous franchie que Deb frappait déjà à sa porte. Il n'y eut pas de réponse. Deborah essaya la poignée : c'était fermé, alors elle martela de nouveau la porte sans plus de résultat.

Un homme qui s'approchait dans le couloir d'un pas nonchalant vint s'arrêter devant le bureau d'à côté, nous jetant un regard interrogateur.

— Vous cherchez Jerry Halpern ? Je ne crois pas qu'il soit



là aujourd'hui.

— Vous savez où il est ?  
interrogea Deborah.

— J'imagine qu'il est chez lui, puisqu'il n'est pas là. Pourquoi cette question ?

Deb sortit son badge et le lui montra. Il n'eut pas l'air impressionné.

— Je vois, dit-il. Est-ce que ceci aurait le moindre rapport avec les deux cadavres trouvés sur le campus ?

— Avez-vous des raisons de penser qu'il y en a un ?

— Nnon... Pas vraiment.

Deborah le dévisagea et

attendit, mais il n'ajouta rien.

— Puis-je vous demander votre nom, monsieur ? finit-elle par lui demander.

— Je suis le professeur Wilkins, répondit-il en indiquant de la tête la porte devant laquelle il se tenait. C'est mon bureau.

— M. Wilkins, poursuivit Deborah, pourriez-vous me dire, je vous prie, ce que signifie votre remarque à propos du professeur Halpern ?

— Eh bien, Jerry est un type plutôt sympathique, mais s'il s'agit d'une enquête sur un meurtre...

Il laissa sa phrase en suspens.

Deborah garda le silence.

— Eh bien, reprit-il au bout d'un moment, je crois que c'était mercredi dernier, j'ai entendu du raffut dans son bureau. Les murs ne sont pas très épais.

— Quel genre de raffut ?

— Des cris. Un bruit de bagarre aussi, peut-être. Quoi qu'il en soit, j'ai jeté un coup d'œil par ma porte et j'ai vu une jeune femme, une étudiante, sortir du bureau de Halpern en chancelant puis partir en courant. Elle était, euh... son chemisier était déchiré.

— À tout hasard, auriez-vous reconnu cette personne ?

— Oui. Je l'avais en cours le semestre dernier. Elle s'appelle Ariel Goldman. Une fille charmante, mais pas très studieuse.

Deborah me lança un regard, et je lui adressai un signe de tête en guise d'encouragement.

— Pensez-vous que Halpern essayait d'abuser d'Ariel Goldman ? demanda-t-elle.

Wilkins pencha la tête de côté et leva une main.

— Je ne peux rien affirmer. Mais c'est l'impression que j'en ai eue.

Deborah regarda Wilkins, mais il n'avait rien à ajouter et elle finit

par dire :

— Merci, monsieur Wilkins. Votre aide nous a été très utile.

— Je l'espère, répondit-il, avant de se retourner pour entrer dans son bureau.

Deb était déjà en train d'examiner la liste imprimée.

— Halpern habite tout près d'ici, annonça-t-elle avant de s'élançer vers la sortie.

De nouveau, je me retrouvai à galoper pour la rattraper.

— Quelle hypothèse nous abandonnons ? lui demandai-je. Celle qui part du principe que c'est Ariel qui a tenté de séduire

Halpern ? Ou celle selon laquelle il aurait voulu la violer ?

— Aucune pour l'instant, répliqua-t-elle. Pas avant d'avoir parlé à Halpern.

## Chapitre 12

Le professeur Jerry Halpern occupait un appartement situé à deux ou trois kilomètres du campus, dans un petit immeuble

qui avait dû être charmant quarante ans auparavant. Il nous ouvrit aussitôt lorsque Deborah frappa à la porte, clignant des yeux face à la lumière du soleil. C'était un homme de trente-cinq ans environ, assez maigre, avec une barbe de plusieurs jours.

— Oui ? dit-il d'un ton bougon.

Deborah exhiba son badge :

— Pouvons-nous entrer, s'il vous plaît ?

Halpern regarda l'insigne en roulant des yeux ronds et sembla légèrement se tasser.

— Je n'ai... Qu'est-ce que... ? Pourquoi entrer ? bafouilla-t-il.



— Nous aimerions vous poser quelques questions, expliqua Deborah. À propos d’Ariel Goldman.

Halpern s’évanouit.

Il ne m’arrive pas souvent de voir ma sœur surprise – elle est bien trop maîtresse d’elle-même. Aussi, ce fut pour moi une extrême satisfaction de la voir la bouche grande ouverte tandis que Halpern s’avachissait sur le sol. Je me baissai pour prendre le pouls du professeur.

— Son cœur bat toujours, déclarai-je.

— Rentrons-le chez lui, proposa Deborah, et je le traînai à

l'intérieur.

L'appartement n'était sans doute pas aussi exigü qu'il le paraissait, mais des bibliothèques pleines à craquer couvraient tous les murs, et une table de travail croulait sous des piles de papiers et de livres. Dans le pauvre espace restant, j'aperçus un canapé à deux places défoncé ainsi qu'un fauteuil capitonné, et derrière une lampe. Je parvins à hisser Halpern sur le canapé, qui grinça et s'affaissa de manière alarmante sous son poids.

Je me redressai et manquai buter contre Deborah, qui s'approchait déjà en lançant des

regards furieux.

— Tu ferais mieux d'attendre qu'il se réveille avant de chercher à l'intimider, lui conseillai-je.

— Ce fils de pute sait quelque chose. Pourquoi il s'effondrerait comme ça, sinon ?

— Une mauvaise alimentation, peut-être ?

— Réveille-le.

Je me tournai vers elle pour voir si elle plaisantait, mais bien sûr elle était parfaitement sérieuse.

— Qu'est-ce que tu suggères ? J'ai oublié d'apporter des sels.

— On va pas rester là à poireauter... dit-elle.

Elle se pencha comme si elle s'apprêtait à le secouer ou à lui flanquer un coup de poing.

Heureusement pour Halpern, il revint à lui juste à cet instant. Il battit des paupières plusieurs fois avant d'ouvrir complètement les yeux, et lorsqu'il les eut levés vers nous, tout son corps se crispa.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Vous promettez de ne pas défaillir de nouveau ? répondis-je.

Deborah me poussa du coude.

— Ariel Goldman, dit-elle.

— Oh, mon Dieu, gémit-il. Je savais que ça allait arriver.

— Vous aviez raison, fis-je remarquer.

— Vous devez me croire, reprit-il, en s'efforçant de se redresser. Ce n'est pas moi qui l'ai fait.

— D'accord, dit-elle. Alors qui est-ce ?

— Elle l'a fait elle-même.

Deborah me scruta des yeux, espérant peut-être que je lui expliquerais pourquoi Halpern délirait. Comme j'étais tout aussi perplexe, elle se tourna vers lui.

— *Elle l'a fait elle-même ?* répéta-t-elle, sa voix exprimant toute la défiance du flic.

— Oui, insista-t-il. Elle voulait

donner l'impression que c'était moi, pour que je sois obligé de lui filer une bonne note.

— Elle s'est fait rôtir elle-même, dit Deborah très distinctement, l'air de parler à un enfant de trois ans. Puis elle a coupé sa propre tête. Pour que vous lui filiez une bonne note.

— J'espère que vous lui avez au moins mis 14 pour tout ce travail, déclarai-je.

Halpern nous regarda avec de gros yeux ronds, la mâchoire à demi ouverte et parcourue de contractions.

— Quoi ? finit-il par articuler.

De quoi vous parlez ?

— Ariel Goldman, répondit Deborah. Et sa colocataire Jessica Ortega. Brûlées vives. Décapitées. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet, Jerry ?

Halpern fut agité de tics convulsifs et se tut pendant un long moment.

— Je, je... Elles sont mortes ? finit-il par murmurer.

— Jerry, répliqua Deborah, elles ont été décapitées. Qu'est-ce que vous croyez ?

Je regardai avec grand intérêt la figure de Halpern adopter une série de mimiques exprimant tout

l'ahurissement à des degrés divers et, lorsqu'il finit par piger, ce fut celle de la mâchoire décrochée qui l'emporta.

— Vous... Vous pensez que...

Vous ne pouvez pas...

— J'ai bien peur que si, Jerry, affirma Deborah. À moins que vous ne me prouviez le contraire.

— Mais c'est... Je ne pourrais jamais...

— Quelqu'un l'a bien fait, dis-je.

— Oui, mais, mon Dieu...

— Jerry, reprit Deborah. À propos de quoi pensiez-vous que nous venions vous interroger ?



— Le... le viol, répondit-il. La fois où je ne l'ai pas violée.

Il doit bien exister quelque part un monde où tout a un sens, mais manifestement ce n'est pas celui dans lequel nous vivons.

— La fois où vous ne l'avez pas violée ? répéta Deborah.

— Oui, c'est ce que... Elle voulait, euh...

— Elle voulait se faire violer ? intervins-je.

— Elle, elle... bégaya-t-il en rougissant, elle m'a proposé, euh, de coucher avec moi. En échange d'une bonne note, ajouta-t-il en baissant les yeux. Et j'ai refusé.

— Et c'est là qu'elle vous a demandé de la violer ? demandai-je.

Deborah me donna un coup de coude.

— Alors vous lui avez dit non, Jerry ? continua Deborah. Une jolie fille comme ça ?

— C'est là qu'elle... euh... Elle a dit qu'elle aurait une bonne note, d'une façon ou d'une autre. Et elle a déchiré son chemisier et s'est mise à hurler.

Il avala sa salive mais garda les yeux baissés.

— Continuez.

— Et elle m'a fait un signe de la main, poursuivit-il, en levant le bras

et en faisant au revoir de la main. Puis elle est sortie dans le couloir en courant. Je postule à une chaire cette année, ajouta-t-il. Si un tel incident s'ébruitait, ma carrière serait fichue.

— Je comprends, dit Deborah. Alors vous l'avez tuée pour sauver votre carrière.

— Quoi ? Non ! bafouilla-t-il. Je ne l'ai pas tuée !

— Alors, qui ?

— Je ne sais pas ! répondit-il d'une voix irritée.

Deborah le dévisagea et il soutint son regard, me jetant aussi de temps à autre un coup d'œil.

— Mais ce n'est pas moi !  
insista-t-il.

— J'aimerais vous croire, Jerry,  
lui dit Deborah. Mais cela ne  
dépend vraiment pas de moi.

— Qu'est-ce que vous voulez  
dire ?

— Je vais devoir vous demander  
de me suivre.

— Vous m'arrêtez ?

— Je vous emmène pour que  
vous répondiez à quelques  
questions, c'est tout, assura-t-elle.

— Oh, mon Dieu. Vous  
m'arrêtez. C'est... Non, non.

— Je vous propose qu'on  
adopte la méthode la plus simple,

professeur, suggéra Deborah. Nous pouvons nous passer des menottes, n'est-ce pas ?

Il la regarda durant un très long moment, puis il se leva d'un bond et s'élança vers la porte. Malheureusement pour lui et son formidable plan d'évasion, il devait passer devant moi, et Dexter a de merveilleux réflexes. Je glissai un pied en travers de son chemin et il s'écroula par terre, allant buter tête la première contre la porte.

J'adressai un sourire à Deborah.

— En fin de compte, tu as peut-être besoin des menottes, dis-je.

## Chapitre 13

Je ne suis pas parano. Je ne m'imagine pas cerné par de mystérieux ennemis désireux de me piéger, me torturer ou me tuer. Je

sais parfaitement, bien sûr, que si mon masque venait à tomber en révélant ma véritable nature, toute la société se liguerait contre moi et chercherait à m'infliger une mort lente et douloureuse. Il ne s'agit pas de paranoïa mais d'une vision calme et lucide de la réalité, qui ne m'affole pas outre mesure, du reste. J'essaie simplement d'être prudent afin que cela n'arrive pas.

Mais ma prudence avait toujours consisté en grande partie à écouter la voix subtile du Passager noir, et celle-ci rechignait encore à se faire entendre. J'étais donc confronté à un silence intérieur fort

inquiétant, ce qui me rendait nerveux et propageait en moi une onde de malaise. Cela avait commencé par cette sensation d'être épié, voire traqué, près des fours. Puis, alors que nous retournions au Q.G., je ne parvins pas à m'ôter de la tête l'idée qu'une voiture nous suivait. Nous filait-elle vraiment ? Avait-elle des intentions malveillantes ? Et si c'était le cas, était-ce contre moi, contre Deborah, ou avait-on seulement affaire à l'un des conducteurs givrés de Miami ?

J'observai la voiture dans le rétroviseur : c'était une Toyota Avalon blanche. Elle resta derrière



nous durant tout le trajet, jusqu'à ce que Deborah pénètre sur le parking ; elle passa alors sans ralentir ni paraître s'intéresser à nous, mais j'avais toujours la conviction qu'elle nous avait suivis. Impossible, toutefois, d'en être sûr tant que le Passager ne me l'avait pas confirmé, ce dont il se garda bien. Il se contenta d'émettre une sorte de raclement de gorge sifflant, je trouvai donc stupide d'en parler à Deborah.

Un peu plus tard, alors que je sortais du bâtiment pour rejoindre ma propre voiture et rentrer chez moi, j'eus le même sentiment :

quelqu'un ou quelque chose me surveillait. Pas un avertissement, ni un murmure intérieur provenant de l'ombre ni le battement d'ailes noires invisibles prêtes à s'envoler – juste une sensation. J'étais de plus en plus tendu. Lorsque le Passager parle, je l'écoute. J'agis. Mais il ne parlait pas ; il ne faisait que se tortiller. Et je ne savais comment interpréter ce message. Alors, en l'absence d'une idée plus précise, je roulai sans quitter des yeux mon rétroviseur tout en me dirigeant vers le sud.

Était-ce donc ça, la vie des humains ? Traverser l'existence

avec l'impression perpétuelle d'être un morceau de viande ambulante, se retrouver lâché comme du gibier, talonné par des tigres affamés ? Ce serait une bonne explication pour la plupart des comportements humains. En tant que prédateur moi-même, je connaissais ce sentiment de puissance que procure le fait d'avancer masqué au milieu de proies potentielles, en sachant que l'on peut à tout instant arracher l'une d'elles au groupe. Or, sans réaction de la part du Passager, non seulement je me fondais parfaitement dans la masse, mais je devenais membre à part entière du

troupeau, vulnérable. J'étais désormais moi-même une proie, et je n'aimais pas ça. Je devais être beaucoup plus vigilant.

Lorsque je quittai la voie express, ma vigilance me révéla la présence d'une Toyota Avalon blanche derrière moi.

Évidemment, il existe des tas d'Avalon blanches à travers le monde. Après tout, les Japonais ont perdu la guerre et gagné le droit de dominer notre marché de l'automobile. Et il n'y avait rien d'invraisemblable à ce que certaines de ces Avalon suivent le même parcours que moi à cette heure

chargée de la journée. La logique voulait qu'il n'y ait qu'un nombre défini de directions à emprunter, et c'était normal qu'une Avalon blanche choisisse l'une d'entre elles. Il n'était pas logique, en revanche, de partir du principe que l'on veuille me suivre : qu'avais-je fait – enfin, que l'on puisse prouver ?

Il était donc illogique de penser que j'étais suivi, ce qui n'explique pas pourquoi je quittai brusquement l'US-1, tournant à droite pour prendre une rue transversale.

Cela n'explique pas non plus

pourquoi l'Avalon blanche me suivit.

Elle restait bien en arrière, comme n'importe quel prédateur afin d'éviter d'effrayer sa proie – ou comme n'importe quelle personne qui parcourrait le même trajet par pure coïncidence. Alors, avec la même absence de logique, je virai de nouveau, cette fois à gauche, le long d'une petite rue résidentielle.

Un moment plus tard, la voiture apparut.

On le sait, Dexter le déluré ne connaît pas la peur. Donc, les battements assourdissants de mon cœur, la sécheresse dans ma bouche

et la moiteur de mes mains étaient juste les symptômes d'un gros malaise.

Cet état ne me plaisait pas du tout. Je n'étais plus le Seigneur des saignées. Mon épée et mon armure étaient reléguées dans les souterrains du château, et je me retrouvais désarmé sur le champ de bataille, victime soudain tendre et goûteuse. Je n'aurais su dire pourquoi, mais j'étais sûr qu'une bête vorace était sur ma piste.

Je tournai à droite de nouveau, remarquant trop tard le panneau qui indiquait impasse.

J'avais abouti dans un cul-de-

sac. J'étais pris au piège.

Bizarrement, je ralentis et attendis que l'autre voiture apparaisse. Je voulais sans doute vérifier qu'elle était toujours là. Elle l'était. Je continuai jusqu'au bout de la rue, qui s'élargissait en un arc de cercle permettant aux voitures de faire demi-tour. Il n'y avait aucun véhicule garé dans l'allée de la maison située à l'extrémité de la rue. Je m'y engageai, puis arrêtai le moteur et attendis, sidéré par les cognements affolés dans ma poitrine et par mon incapacité à faire autre chose que rester immobile en attendant les crocs de



la créature à mes trousses.

La voiture blanche continuait à avancer. Elle ralentit en atteignant le bout de l'impasse, ralentit en s'approchant de moi...

Puis elle me dépassa, fit le tour de l'arc de cercle avant de remonter la rue, en direction du coucher de soleil.

Je la regardai s'éloigner, et tandis que ses feux arrière disparaissaient au coin de la rue, je respirai. Quand j'eus reconstitué mes réserves d'oxygène, redevenu moi-même, je commençai à me sentir très bête. Que s'était-il passé, en somme ? Une voiture avait

semblé me suivre. Puis elle était repartie. Il y avait des milliers de raisons pour lesquelles elle pouvait avoir emprunté le même trajet que moi, la plupart se résumant à un seul mot : *coïncidence*. Alors que le Dexter désesparé restait transi sur son siège, qu'avait fait la grosse voiture méchante ? Elle s'était éloignée. Elle ne s'était pas arrêtée pour me dévisager méchamment, montrer les dents ou lancer une grenade. Elle s'était contentée de passer en me laissant avec ma peur absurde.

Quelqu'un frappa à ma vitre et ma tête alla heurter le toit de la

voiture.

Je me retournai. Un homme d'âge moyen, avec une moustache et de vilaines cicatrices d'acné sur le visage, était penché vers moi. Je ne l'avais pas remarqué jusqu'à présent, preuve supplémentaire que j'étais seul et sans protection.

Je baissai la vitre.

— Je peux vous aider, monsieur ? demanda l'homme.

— Non, merci, répondis-je, quelque peu intrigué par la nature de l'aide qu'il voulait m'offrir.

Mais il m'éclaira bien vite.

— Vous êtes garé dans mon allée, dit-il.

— Ah, fis-je, et je supposai que dans ce cas je lui devais sans doute une explication. Je cherche Vinny, ajoutai-je.

Pas terrible comme excuse, mais assez commode étant donné les circonstances.

— Vous vous êtes trompé d'adresse, répliqua l'homme avec une note de triomphe mesquin dans la voix, qui me remonta presque le moral.

— Désolé, dis-je.

Je remontai ma vitre puis sortis de l'allée en marche arrière ; l'homme me regarda partir, préférant sans doute s'assurer que

je ne bondissais pas hors de ma voiture pour l'attaquer avec une machette. En quelques minutes, je me retrouvai dans le chaos sanglant de l'US-1. Et tandis que la violence habituelle de la circulation se refermait sur moi tel un doux cocon, je repris lentement possession de moi-même. De retour au bercail, derrière les murs en ruine de la forteresse Dexter aux souterrains vides.

Je ne m'étais jamais senti aussi stupide de ma vie, ce qui veut dire que j'en étais presque devenu un véritable être humain. Qu'est-ce qui avait bien pu me traverser l'esprit ?

Enfin, mon esprit n'avait rien à voir là-dedans, j'avais simplement succombé à un étrange accès de panique. C'était si ridicule, si grotesquement humain...

Je parcourus les derniers kilomètres en me traitant de tous les noms pour cette réaction disproportionnée, et le temps que je m'engage sur l'allée de Rita, je baignais dans mes propres injures, ce qui m'aida à me sentir beaucoup mieux. Je sortis de la voiture en esquissant ce qui s'apparentait à un vrai sourire, provoqué par la joie d'avoir fait la connaissance de Dexter le décérébré. Mais alors que

je m'apprêtais à me diriger vers la porte d'entrée, une voiture passa lentement devant la maison.

Une Avalon blanche, évidemment.

Si la justice existe, elle avait ménagé ce moment-là spécialement pour moi. Combien de fois me suis-je amusé à la vue d'une personne plantée bouche bée, complètement paralysée par la surprise et la peur ? Voilà que Dexter prenait la même pose stupide. Cloué sur place, incapable de bouger, ne serait-ce que pour essuyer ma propre bave, je regardai la voiture avancer au ralenti, et la seule pensée que je

réussis à former fut que je devais avoir l'air sacrément imbécile.

Naturellement, j'aurais paru encore plus bête si cette voiture blanche avait fait autre chose que passer, mais heureusement pour moi elle ne s'arrêta pas. L'espace d'un instant, je crus voir un visage me toiser derrière le volant. Puis le conducteur accéléra, se déportant légèrement au milieu de la route, si bien que la lumière se réfléchit quelques secondes sur l'emblème argenté à tête de taureau de Toyota avant que la voiture disparaisse.

Je ne sus que faire à part fermer la bouche, me gratter la tête



puis pénétrer dans la maison en titubant.

Un profond et puissant battement de tambour résonnait, et un sentiment de joie jaillit, né du soulagement et de l'anticipation du plaisir à venir. Puis le son des cors s'éleva, et c'était imminent, plus qu'une question de minutes avant que tout commence et se reproduise, et tandis que la joie enflait en une mélodie qui semblait venir de toute part, je sentis mes pieds me porter vers le lieu où les voix promettaient la félicité, claironnant la nouvelle de ce bonheur tout proche, cet

assouvissement inouï qui nous conduirait à l'extase...

Et je me réveillai, le cœur battant la chamade, avec un soulagement qui n'était pas justifié. Car ce n'était pas seulement la satisfaction d'avoir bu quand on a soif ou de se reposer quand on est fatigué, bien que ce fût aussi cela.

C'était également – découverte ô combien surprenante et troublante – le soulagement que je ressens après l'une de mes frasques, celui qui vient lorsqu'on a assouvi les plus profonds désirs de son être et que, enfin comblé, on peut se détendre un moment.

Et c'était impossible. Il était invraisemblable que j'éprouve ce sentiment particulier alors que je dormais tranquillement dans mon lit.

Je jetai un coup d'œil au réveil : minuit cinq, pas une heure pour être debout par une nuit où j'avais prévu simplement de dormir.

À mon côté, Rita ronflait doucement, agitée de légers tressautements, comme un chien qui courait après un lapin dans son rêve.

Et près d'elle, un Dexter terriblement désorienté. Quelque chose s'était immiscé dans ma nuit

sans rêves et avait créé des vagues sur la mer étale de mon sommeil sans âme. J'ignorais ce que c'était, mais j'en avais ressenti une grande joie inexplicquée, et je n'aimais pas ça. Mon violon d'Ingres nocturne me contentait à ma façon personnelle, dépourvue d'émotions, et c'était tout. Rien d'autre n'avait jamais pénétré dans ce coin des souterrains de Dexter. Je préférais qu'il en soit ainsi. J'avais mon petit espace à moi, délimité et protégé, où je savourais cette joie si singulière, mais lors de ces fameuses nuits seulement.

Alors qu'est-ce qui pouvait

s'introduire en moi avec une facilité si confondante ?

Je m'allongeai de nouveau, déterminé à me rendormir et à me prouver que j'étais toujours le maître à bord, que rien ne s'était passé et que rien ne se produirait. Il s'agissait du royaume de Dexter, et j'étais le roi. Rien n'était admis à l'intérieur. Je fermai les yeux et me tournai pour confirmation vers la voix de l'autorité, le seigneur incontesté des sombres recoins de mon être, le Passager noir, et attendis qu'il approuve, qu'il prononce des mots rassurants afin d'étouffer la musique discordante et

son geyser d'émotions. J'attendis qu'il dise quelque chose, n'importe quoi, mais il resta silencieux.

Je tentai de l'atteindre par des pensées sévères et irritées : *Réveille-toi ! Montre un peu les dents !*

Il ne réagit pas.

Je me précipitai dans tous les replis de mon être, brailant, appelant le Passager avec une inquiétude croissante, mais les lieux étaient déserts, il avait mis la clé sous la porte : parti sans laisser d'adresse. À croire même qu'il n'avait jamais été là.

À l'endroit où il avait l'habitude

de se trouver, j'entendais encore un écho de la musique se répercuter sur les murs d'un logement débarrassé de ses meubles, amplifié par ce vide brutal.

Le Passager noir était parti.

## Chapitre 14

Je passai la journée du lendemain dans un état d'agitation et d'incertitude extrêmes, espérant que le Passager reviendrait tout en



sachant qu'il ne le ferait pas. Et au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, cette perspective se confirma.

Je ne me prétendrais pas pour autant en proie à l'angoisse, qui m'a toujours paru une forme d'apitoiement sur soi-même, mais j'éprouvais un malaise aigu et vécus cette journée dans un immense effroi.

Où était parti mon Passager, et pourquoi ? Allait-il revenir ? Ces questions m'entraînaient dans des spéculations plus alarmantes encore : qui était le Passager, et pourquoi était-il venu me trouver ?

Dire que je m'étais défini en fonction de quelque chose qui ne faisait pas réellement partie de moi – à moins que... ? Le Passager noir n'était peut-être que la construction mentale d'un esprit malade, une toile tissée afin de filtrer d'infimes lueurs de la réalité et de me protéger contre l'horreur de ma véritable nature. C'était possible ; j'ai quelques rudiments de psychologie, et je sais bien que mon cas est hors norme. Je n'y vois pas d'inconvénient. Je me passe sans problème de la moindre once d'humanité.

Enfin, c'était vrai jusqu'à

présent. Mais soudain je me retrouvais tout seul. Et pour la première fois, j'avais vraiment besoin de savoir.

Évidemment, rares sont les métiers où les employés sont payés pour se livrer à l'introspection, même sur un sujet aussi grave que la disparition de Passagers noirs. Non, Dexter ne chôlait pas. Surtout avec Deborah dans les parages, prête à manier le fouet.

Par chance, il s'agissait pour l'essentiel d'activités de routine ; je consacrai la matinée à passer au peigne fin l'appartement de Halpern avec mes collègues, à la recherche

de preuves. Par chance, encore une fois, elles étaient si nombreuses qu'aucun travail véritable ne fut nécessaire.

Au fond de son armoire, nous trouvâmes une chaussette comportant plusieurs taches de sang. Sous le canapé, il y avait une sandale en toile blanche pareillement maculée sur le dessus et, dans la salle de bains, à l'intérieur d'un sac plastique, un pantalon dont un revers était légèrement roussi et les pans également tachés, des éclaboussures qui avaient durci avec la chaleur.

C'était probablement une bonne chose que toutes ces traces soient aussi flagrantes, car Dexter, d'habitude si vif et si enthousiaste, était loin d'être dans son assiette. Je me surprénais à dériver dans le flot d'une humeur grise et angoissée, me demandant si le Passager reviendrait, pour être subitement ramené au présent, planté devant l'armoire, une chaussette sale et sanglante à la main. Si des recherches minutieuses avaient été requises, je n'aurais pas été capable d'opérer à mon niveau d'excellence habituel.

Fort heureusement, ce n'était

pas le cas. Je n'avais encore jamais vu une telle profusion de preuves chez quelqu'un qui avait eu, en définitive, plusieurs jours pour tout nettoyer. Lorsque je m'adonne à mon loisir favori, propre, net et innocent d'un point de vue médico-légal, quelques minutes à peine me suffisent ; Halpern avait laissé passer plusieurs jours sans prendre les précautions les plus élémentaires. C'était presque trop facile, et dès que nous eûmes vérifié sa voiture j'abandonnai même le « presque » : sur l'accoudoir central à l'avant, l'empreinte d'un pouce formée de sang séché ressortait

nettement.

Bien sûr, il était possible que nos analyses de labo établissent qu'il s'agissait de sang de poulet. J'en doutais un peu, toutefois.

Néanmoins, une petite pensée tenace continuait à me souffler que c'était beaucoup trop facile. Il y avait un truc qui clochait. Mais étant donné que je n'avais plus le Passager pour m'indiquer la bonne direction, je n'en fis part à personne. Il aurait été sadique, en tout cas, de gâcher le bonheur de Deborah. Elle était quasi rayonnante de satisfaction lorsque les résultats arrivèrent et que

Halpern apparut de plus en plus comme notre coupable.

Elle fredonnait même lorsqu'elle m'entraîna à sa suite afin d'interroger Halpern, ce qui accentua mon malaise.

— Eh bien, Jerry, lança-t-elle, aimeriez-vous nous parler de ces deux filles ?

— Je n'ai rien à dire, répondit-il.

Il était très pâle, mais il paraissait bien plus décidé que lorsque nous l'avions amené au poste.

— Vous commettez une erreur, ajouta-t-il. Je n'ai rien fait.



— Il n'a rien fait, répéta-t-elle d'un ton enjoué.

— C'est possible, dis-je. Quelqu'un d'autre a pu introduire chez lui les habits tachés de sang pendant qu'il regardait la télé...

— C'est ça, Jerry ? demanda Deborah. Quelqu'un a mis ces affaires chez vous ?

Il blêmit encore, à supposer que cela soit possible.

— Quelles affaires ? Du sang... De quoi parlez-vous ?

Elle lui souriait.

— Jerry, nous avons trouvé un de vos pantalons avec du sang dessus. C'est celui des victimes.

Nous avons également trouvé une chaussure et une chaussette tachées. Ainsi qu'une empreinte de sang dans votre voiture. Votre empreinte, leur sang. La mémoire vous revient, Jerry ?

Halpern s'était mis à secouer la tête tandis que Deborah parlait, et il continuait, comme s'il s'agissait d'un étrange réflexe dont il n'avait pas conscience.

— Non, dit-il. Non. Ce n'est même pas... Non.

— Non, Jerry ? Qu'est-ce que ça veut dire, non ?

Il remuait toujours la tête. Une goutte de sueur vola et atterrit sur

la table. Je l'entendais faire de gros efforts pour respirer.

— S'il vous plaît, gémit-il, c'est absurde. Je n'ai rien fait. Pourquoi vous... C'est kafkaïen ! Je n'ai rien fait.

Deborah se tourna vers moi d'un air interrogateur.

— Kafkaïen ?

— Il se prend pour un cafard, lui expliquai-je.

— Je ne suis qu'un flic inculte, Jerry, reprit-elle. Mais je sais reconnaître des preuves solides quand j'en vois. Et laissez-moi vous le dire, Jerry : votre appartement en est truffé.

— Mais je n'ai *rien* fait.

— D'accord, répliqua Deborah.

Alors aidez-moi un peu. Comment tous ces trucs sont-ils apparus chez vous ?

— C'est Wilkins, affirma-t-il en ayant l'air surpris, comme si quelqu'un d'autre avait parlé à sa place.

— Wilkins ? répéta Deborah en me regardant.

— Le professeur dont le bureau est à côté du vôtre ? demandai-je.

— Oui, c'est ça, répondit Halpern, retrouvant des forces. C'était Wilkins, ça ne peut être que lui.

— C'est Wilkins, dit Deborah. Il a mis vos vêtements, tué les filles, puis rapporté les affaires chez vous.

— Oui, c'est ça.

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— On postule tous les deux à la même chaire.

À la façon dont Deborah le dévisagea, on aurait cru qu'il avait proposé de danser tout nu.

— La chaire, finit-elle par articuler d'une voix étonnée.

— C'est ça, poursuivit-il. C'est capital dans une carrière universitaire.

— Au point de commettre un

meurtre ? demandai-je.

Il fixa un point sur la table sans répondre.

— C'était Wilkins, répéta-t-il au bout d'un moment.

Deborah le considéra pendant une minute entière, avec l'expression d'une tante affectueuse face à son neveu préféré. Il lui retourna son regard durant quelques secondes, puis cligna des yeux, les baissa vers la table, les releva vers moi puis les baissa de nouveau. Comme le silence se prolongeait, il finit par regarder Deborah.

— Bon, Jerry, reprit-elle. Si

vous n'avez pas de meilleure explication à nous fournir, je vous suggère d'appeler votre avocat.

Il sembla incapable de proférer la moindre réponse. Deborah se mit debout et se dirigea vers la porte. Je la suivis.

— On le tient ! me lança-t-elle dans le couloir. Ce fils de pute est cuit. À son tour, ha !

Et elle avait l'air si heureuse que je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Si c'est lui.

Elle leva vers moi un visage radieux.

— Bien sûr que c'est lui, Dex.

Merde, ne te donne pas tout ce mal. Tu as fait un excellent boulot, et pour une fois on a le bon type dès le premier coup.

— Oui, sans doute.

Elle pencha la tête de côté et me dévisagea, affichant toujours le même petit sourire suffisant.

— Qu'est-ce qui se passe, Dex ? C'est ton mariage qui te met la rate au court-bouillon ?

— Il ne se passe rien, répondis-je. La vie sur Terre n'a jamais été plus harmonieuse et satisfaisante. C'est juste que...

Et là j'hésitai parce que je ne savais que dire en réalité. J'avais



juste l'inébranlable et  
déraisonnable certitude qu'un truc  
clochait.

— Je sais, Dex, dit-elle d'une  
voix pleine de gentillesse qui  
aggravait les choses. Ça paraît  
beaucoup trop facile, n'est-ce pas ?  
Mais pense à toutes les emmerdes  
qu'on a chaque jour dans toutes les  
autres affaires. Il est juste que de  
temps à autre ce soit facile, non ?

— Je ne sais pas, répondis-je.  
C'est bizarre.

Elle eut un petit rire étouffé.

— Avec les preuves solides  
qu'on a contre ce type, personne  
n'en aura rien à cirer que ce soit

bizarre, Dex. Pourquoi tu ne te détends pas un peu ?

Je suis sûr que c'était un excellent conseil, mais je ne réussis pas à le suivre. Même si aucun murmure familial ne me dictait plus mes répliques, il fallait que je dise quelque chose.

— Il n'a pas l'air de mentir, affirmai-je sans grande conviction.

Deborah haussa les épaules.

— Il est taré. C'est pas mon problème. C'est lui !

— Mais s'il est psychotique, pourquoi est-ce qu'il aurait attendu tout ce temps pour disjoncter ? Enfin, je veux dire, il a trente et

quelques années, et ce serait la première fois qu'il fait un truc pareil ? Ça ne colle pas.

Elle me tapota l'épaule et sourit de nouveau.

— Bien vu, Dex. Tu n'as qu'à te mettre à ton ordinateur et vérifier ses antécédents. Je te parie qu'on va trouver quelque chose. Tu pourras commencer juste après la conférence de presse, d'accord ? Allez, faut pas être en retard !

Et je lui emboîtai le pas avec docilité, me demandant comment je me débrouillais toujours pour récolter du travail supplémentaire.

Deborah s'était vu concéder

l'inestimable privilège d'une conférence de presse, faveur que le commissaire Matthews n'accordait pas à la légère. C'était sa première en tant que responsable d'une grosse affaire médiatisée, et elle maîtrisait la manière de parler aux informations du soir. Elle abandonna son sourire ainsi que tout autre signe d'émotion et débita son laïus d'un ton plat, dans le pur style policier. Seule une personne la connaissant aussi bien que moi pouvait discerner l'allégresse qui se dissimulait sous ses traits inexpressifs.

C'était presque sûr qu'elle avait

raison : Halpern était coupable, et moi, bête et aigri à cause de la disparition de mon Passager. Ce devait être son absence qui me mettait mal à l'aise, et non un doute quelconque concernant le suspect, dans une affaire qui m'indifférait totalement, du reste. Oui, presque sûr...

Mais il y avait ce « presque ». Moi qui vivais ma vie avec des certitudes, je n'avais aucune expérience du « presque ». Je me rendais compte peu à peu à quel point j'étais impuissant sans mon Passager noir. Même dans mon travail quotidien, rien n'était plus

aussi simple.

De retour dans mon box, je m'installai sur mon siège et me laissai aller en arrière, les yeux fermés. Y a quelqu'un ? demandai-je avec espoir. Il n'y avait personne. Juste un coin vide qui commençait à faire mal au fur et à mesure que l'effet de surprise s'émoissait. Maintenant que le travail avait cessé de m'absorber, il n'y avait rien pour m'empêcher de m'apitoyer sur moi-même. Je me retrouvais seul dans un monde sombre et cruel, peuplé de créatures affreuses comme moi. Ou du moins comme mon ancien moi.

Où était allé le Passager, et pourquoi était-il parti ? Si quelque chose l'avait effrayé, de quoi pouvait-il s'agir ? Qu'est-ce qui pouvait apeurer un être qui ne vivait que dans les ténèbres, qui n'existait réellement que lorsqu'on aiguisait les couteaux ?

Ces interrogations formèrent en moi une nouvelle pensée fort déplaisante : si une hypothétique créature avait fait fuir le Passager, l'avait-elle suivi dans son exil ? Ou continuait-elle à flairer ma trace ? Étais-je en danger, dénué de protection ? Une menace mortelle me guettait-elle ?

On dit que les nouvelles expériences sont enrichissantes, mais celle-ci était une torture.

S'il y a bien un remède au désarroi, toutefois, c'est de se plonger dans une tâche très prenante et parfaitement futile. Je pivotai alors dans mon fauteuil face à l'ordinateur et me mis à l'ouvrage.

En quelques minutes seulement, j'avais réuni le dossier complet de la vie du professeur Gerald Halpern. Bien sûr, ce fut un peu plus délicat que de chercher simplement son nom sur Google. Je fus confronté notamment au problème des comptes rendus



d'audience protégés, que je mis cinq bonnes minutes à ouvrir. Mais lorsque j'y parvins, l'effort en valait certainement la peine, et je m'exclamai en mon for intérieur : *Tiens, tiens...* Et puisque j'étais tragiquement seul là-dedans, personne ne pouvant plus entendre mes remarques pensive, je répétais à voix haute : « Tiens, tiens ».

Le dossier des placements familiaux était déjà intéressant en soi. Halpern avait vadrouillé de famille d'accueil en famille d'accueil pour finir par atterrir à l'université de Syracuse.

Il y avait plus captivant,

toutefois : le fichier que l'on n'était pas censé ouvrir sans mandat. Après l'avoir lu une seconde fois, ma réaction fut encore plus vive. « Tiens, tiens, tiens », dis-je tout haut, légèrement déstabilisé par la façon dont les mots se répercutaient sur les murs de mon petit bureau vide. Et comme les grandes révélations ont toujours plus d'effet devant un public, j'appelai ma sœur.

Quelques minutes plus tard, elle pénétra dans mon box et s'assit sur la chaise pliante.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda-t-elle.

— Le professeur Gerald Halpern a un passé, annonçai-je, modérant mon enthousiasme afin que Deborah ne me saute pas dessus pour me serrer dans ses bras.

— Je le savais ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Ce n'est pas tant ce qu'il a fait, répondis-je. A priori, ce serait plutôt ce qu'on lui a fait.

— Arrête de déconner. Qu'est-ce que c'est ?

— Pour commencer, apparemment il est orphelin.

— Allez, Dex, arrête de tourner autour du pot.

Je levai une main afin de la calmer, mais ce ne fut pas très efficace car elle commença à tapoter mon bureau.

— J'essaie de brosser un portrait précis, sœurette.

— Accélère.

— Bon, d'accord. Halpern a été recueilli par les services sociaux de l'État de New York alors qu'il vivait dans un carton sous l'autoroute. Ses parents venaient de succomber à une mort très violente et bien méritée, semblerait-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ?

— Ses parents vendaient son

corps à des pédophiles.

— Nom de Dieu ! s'exclama Deborah, visiblement assez choquée.

— Et Halpern ne se souvient de rien à ce sujet. Il a des trous de mémoire sous l'effet du stress, d'après le dossier. On peut le comprendre. C'était sans doute une réaction conditionnée au traumatisme répété, expliquai-je. Cela peut arriver.

— Oh, putain ! lâcha Deborah. Il oublie des trucs. Tu dois admettre que ça concorde. La fille essaie de lui coller un viol sur le dos et lui s'inquiète de sa chaire, alors il

stresse et la tue sans s'en apercevoir.

— Il y a encore deux ou trois choses, repris-je, et j'avoue que j'appréciais plus qu'il n'était nécessaire le côté théâtral de mon récit. Tout d'abord, la mort de ses parents.

— Eh bien, quoi ?

— Ils ont été décapités. Puis leur maison a été incendiée.

Deborah se redressa.

— Merde... dit-elle.

— J'ai pensé la même chose.

— Bon sang, mais c'est super, Dex ! s'écria-t-elle. On le tient.

— Ma foi, répondis-je, c'est

certainement le même modus.

— Ben, carrément ! Alors est-ce qu'il a tué ses parents ?

— On n'a pas réussi à le prouver. Sinon, il aurait été incarcéré. Personne n'imaginait un enfant en être capable. Mais il est à peu près établi qu'il était présent et a vu les faits.

Elle me regarda fixement.

— Qu'est-ce qui te pose problème ? Tu penses toujours que ce n'est pas lui ? Tu as une de tes fameuses intuitions ?

Cela me blessa plus que je ne l'aurais cru, et je fermai les yeux un instant. Il n'y avait rien d'autre que

le noir et le vide au-dedans. Mes fameuses intuitions, bien sûr, se fondaient sur ce que me murmurait le Passager noir, et en son absence je n'avais rien à dire.

— Je n'en ai pas en ce moment, finis-je par admettre. Mais il y a un truc qui me dérange dans cette histoire. C'est...

J'ouvris les yeux ; Deborah me dévisageait. Pour la première fois de la journée, son visage exprimait autre chose que la jubilation, et l'espace d'un instant je crus qu'elle allait me demander ce que cela signifiait et si j'allais bien. Je ne savais pas ce que je lui répondrais,



car je n'avais encore jamais parlé du Passager noir, et l'idée d'aborder un sujet aussi intime me perturbait.

— Je ne sais pas, repris-je faiblement. C'est très bizarre.

Deborah sourit. J'aurais été plus rassuré qu'elle m'envoie balader avec sa hargne habituelle ; mais non, elle sourit et tendit le bras au-dessus du bureau pour me tapoter la main.

— Dex, dit-elle doucement, les preuves qu'on a sont plus que suffisantes ; il y a des antécédents, un mobile. Tu reconnais que tu n'as pas une de tes... intuitions. Tout est bon, frangin. Quels que soient tes

doutes, ils ne sont pas liés à cette affaire. C'est lui le coupable, on l'a attrapé, point barre.

Elle lâcha ma main avant que l'un de nous fonde en larmes.

— Mais je m'inquiète un peu pour toi, ajouta-t-elle.

— Ça va très bien, répondis-je, et même à mes oreilles ces mots sonnèrent faux.

Deborah me considéra un long moment avant de se lever.

— D'accord, dit-elle. Mais sache que je suis là en cas de besoin.

Puis elle quitta la pièce.

Je réussis je ne sais comment à endurer le reste de la journée et à

me traîner jusqu'à la maison, le soir venu, où ma morosité se changea en vacuité sensorielle. J'ignore ce que nous eûmes à dîner ou ce qui se dit à table ce soir-là. La seule chose que je me sentais capable d'écouter, c'était le son du Passager noir regagnant ses pénates, et ce son ne venait pas. Alors je vécus cette soirée en pilotage automatique et finis par aller me coucher, toujours aussi vide et déprimé.

J'appris cette nuit-là que le sommeil n'est pas purement machinal chez les humains, y compris pour le semi-humain que j'étais en train de devenir. Mon

ancien moi, le Dexter des ténèbres, dormait très bien sans aucune difficulté : il lui suffisait de se coucher, de fermer les yeux et de compter « un, deux, trois ». Et le tour était joué.

Mais Dexter le nouveau modèle n'avait pas cette chance.

Je me tournai et me retournai ; j'ordonnai à mon misérable cerveau de s'endormir illico sans faire d'histoires, mais en vain. Je restais allongé les yeux grands ouverts en me demandant ce qui m'arrivait.

Et tandis que la nuit n'en finissait pas de durer, je me livrai à une terrible introspection. M'étais-

je fourvoyé toute ma vie ? Et si je n'étais pas Dexter le Saigneur déluré flanqué de son prudent acolyte le Passager ? Peut-être n'étais-je en réalité qu'un chauffeur de l'ombre autorisé à occuper une chambre de l'immense demeure, en échange de ses services au maître de maison, qu'il conduisait lors de ses virées. Si ma présence n'était plus requise, que pouvais-je donc faire, maintenant que le patron avait déménagé ? Qui étais-je, si je n'étais plus moi-même ?

Ce n'était pas une pensée joyeuse et cela ne m'aida pas à m'endormir. M'étant déjà retourné

sur le dos, puis sur un côté sans réussir à m'épuiser, je tentai à présent une autre position sans plus de succès. Vers 3 h 30 du matin, je dus trouver la bonne combinaison, car je glissai enfin dans un sommeil léger et agité.

Le bruit et l'odeur du bacon frit m'en extirpa. Je jetai un coup d'œil au réveil : il était 8 h 12 ; je ne me réveillais jamais aussi tard. Mais bien sûr, on était samedi matin ! Rita m'avait laissé prolonger ce lamentable état d'inconscience. Et elle allait à présent récompenser mon retour parmi les vivants par un généreux petit déjeuner. Youpi !

Celui-ci réussit à dissiper une partie de mon humeur revêche. Il est très difficile de conserver un profond sentiment de dépression et de mépris de soi lorsqu'on savoure un aussi bon repas, et parvenu à la moitié de mon excellente omelette, je me rendis.

Cody et Astor étaient debout depuis des heures, naturellement : le samedi matin, ils avaient droit à la télévision sans restriction, et ils en profitaient en général pour regarder une série de dessins animés qui devaient certainement leur existence à la découverte du LSD. Ils ne me remarquèrent même

pas lorsque je titubai devant eux pour me rendre à la cuisine, et ils restèrent rivés à l'image d'un ustensile de cuisine doué de parole tandis que je finissais de manger, buvais une dernière tasse de café et décidais de donner à la vie une chance supplémentaire.

— Ça va mieux ? me demanda Rita comme je reposais ma tasse.

— L'omelette était délicieuse, répondis-je. Merci.

Elle sourit, puis se pencha brusquement en avant pour me donner une bise sur la joue, avant de placer toute la vaisselle dans l'évier et de commencer à la laver.



— N'oublie pas que tu as proposé de sortir Cody et Astor ce matin, déclara-t-elle par-dessus le bruit de l'eau qui coulait.

— J'ai dit ça ?

— Dexter, tu sais que j'ai une séance d'essayage aujourd'hui. Pour ma robe. Je t'en ai parlé il y a des semaines et tu m'as dit, pas de problème, que tu t'occuperais des enfants pendant que j'irais chez Susan, et après je dois passer chez le fleuriste. Vince a même proposé de m'aider, apparemment il aurait un ami...

— Ça m'étonnerait, répliquai-je, pensant à Manny Borque. Pas

Vince.

— Mais je lui ai répondu : non, merci. J'espère que ce n'est pas grave.

— Tu as bien fait. On n'a qu'une seule maison à vendre pour tout payer.

— Je ne veux pas vexer Vince, et je suis sûre que son ami est formidable, mais j'achète mes fleurs chez Hans depuis toujours ; il aurait le cœur brisé si j'allais ailleurs pour mon mariage.

— D'accord. Je vais m'occuper des enfants.

J'avais espéré avoir du temps à consacrer à mon malheur

personnel, afin de trouver un moyen de m'attaquer au problème du Passager absent. Si je n'y étais pas arrivé, j'aurais au moins pu me détendre, et peut-être même récupérer un peu du précieux sommeil dont je n'avais pas bénéficié la veille. On était samedi, après tout. De nombreux syndicats et plusieurs religions respectées recommandent que cette journée soit dédiée à la détente et au développement personnel, au repos bien mérité loin du quotidien trépidant. Mais Dexter était plus ou moins père de famille désormais, ce qui, je l'apprenais, change beaucoup

de choses. Et avec Rita en pleins préparatifs de mariage, en train de tourbillonner dans la maison telle une tornade blonde, il devenait urgent que j'emmène Cody et Astor pour que nous nous adonnions ensemble à une activité approuvée par la société et jugée appropriée pour la consolidation des liens affectifs entre les adultes et les enfants.

Après un examen minutieux des différentes options, je choisis le musée des Sciences et de l'Espace à Miami. Rempli d'autres familles, il renforcerait mon déguisement tout en ébauchant celui de Cody et

d'Astor par la même occasion. Dans la mesure où ils envisageaient d'emprunter eux aussi la voie des ténèbres, ils devaient commencer à comprendre que plus on est anormal, plus il importe de paraître normal. Et une visite au musée avec le pater Dexter était une sortie on ne peut plus normale, idéale pour les trois. Cela avait l'avantage supplémentaire d'être officiellement « bon pour eux », très gros atout, même si cette idée les répugnait.

Alors je les embarquai tous les deux dans ma voiture et empruntai l'US-1 en direction du nord, après

avoir promis à Rita que nous serions rentrés pour le dîner. Je traversai Coconut Grove, et juste avant Rickenbacker Causeway je m'engageai sur le parking du musée. Nous n'entrâmes pas aussitôt dans l'honorable bâtiment, cependant. Une fois sorti de la voiture, Cody resta planté au beau milieu du parking. Astor le regarda un moment, avant de se tourner vers moi.

— Pourquoi est-ce qu'on doit aller là-dedans ? me demanda-t-elle.

— Parce que c'est une activité éducative, expliquai-je.

— Beurk, fit-elle, et Cody hocha la tête.

— C'est important qu'on passe du temps ensemble, ajoutai-je.

— Dans un musée ! s'écria Astor. C'est pitoyable.

— Quel joli mot, dis-je. Où l'as-tu appris ?

— On refuse d'aller là-dedans, déclara-t-elle. On veut faire quelque chose.

— Vous êtes déjà allés dans ce musée ?

— Nooon, répondit-elle, étirant le mot en trois syllabes dédaigneuses, comme seules les fillettes de neuf ans peuvent le

faire.

— Eh bien, vous risquez d'être étonnés. Il se pourrait même que vous appreniez quelque chose.

— C'est pas ce qu'on veut apprendre. Pas dans un musée.

— Et qu'est-ce que vous pensez vouloir apprendre exactement ? demandai-je.

J'étais moi-même impressionné par le rôle de l'adulte patient que je parvenais à jouer.

Astor fit une grimace.

— Tu le sais, répondit-elle. Tu as dit que tu nous montrerais des trucs.

— Et comment savez-vous que



je ne vais pas le faire ?

Elle me regarda un instant, incertaine, puis se tourna vers Cody. Leur conversation fut sans paroles. Lorsqu'elle me fit face, quelques secondes plus tard, elle prit un air très important, plein d'assurance.

— Pas question, déclara-t-elle.

— Qu'est-ce que vous savez de ce que je vais vous enseigner ?

— Dexter, à ton avis, pourquoi on t'a demandé de nous apprendre des trucs ?

— Parce que vous ne savez rien, contrairement à moi.

— Mmmm...

— Votre éducation commence dans ce bâtiment, annonçai-je en adoptant l'expression la plus sérieuse possible. Suivez-moi et vous apprendrez.

Je les considérai un moment, regardai s'accroître leur incertitude, puis me tournai et me dirigeai vers le musée. C'était peut-être le manque de sommeil qui me rendait irritable, et je n'étais même pas convaincu qu'ils me suivraient, mais il fallait que je fixe les règles du jeu dès le départ. Ils devaient agir à ma façon, tout comme j'en étais venu à accepter, des années auparavant, le fait que je devais

écouter Harry et agir à sa façon.

## Chapitre 15

Quatorze ans, c'est toujours un âge difficile, y compris pour les humains artificiels. C'est le moment où la biologie prend le

dessus, et même lorsque l'adolescent en question est plus intéressé par la biologie clinique que par celle qui passionne les autres élèves du collège Ponce de Leon, elle règne en maître.

L'un des impératifs catégoriques de la puberté qui s'applique même aux jeunes monstres, c'est que personne parmi les plus de vingt ans ne sait rien. Et étant donné que Harry, mon père adoptif, avait depuis longtemps dépassé ce stade, je connus une brève période de rébellion contre lui, qui cherchait à entraver sans raison mon désir naturel de hacher

menu mes camarades de classe.

Harry avait conçu un plan d'une logique implacable, afin de me « recadrer » : c'était le terme qu'il employait concernant les choses ou les gens, qu'il voulait rendre nets et carrés. Mais il n'y a rien de logique chez un Passager noir naissant qui déploie ses ailes pour la première fois et se cogne contre les barreaux de la cage, aspirant à s'élancer librement à travers l'air et à fondre sur sa proie.

Harry savait beaucoup de choses qu'il me fallait apprendre pour devenir moi-même en toute tranquillité, pour transformer le

jeune monstre fou en un froid justicier : se comporter en humain, être sûr de soi et prudent, et puis bien nettoyer après. Il savait toutes ces choses comme seul un vieux flic peut les savoir. Je le comprenais, même à l'époque, mais cela me semblait ennuyeux et superflu...

Et puis Harry ne pouvait pas tout connaître. Il ignorait, par exemple, l'existence de Steve Gonzalez, un spécimen particulièrement charmant de l'humanité pubescente qui avait attiré mon attention.

Steve Gonzalez était plus costaud que moi et d'un an ou deux

plus âgé ; il avait déjà développé une pilosité au-dessus de la lèvre supérieure qu'il appelait « moustache ». Il était avec moi en cours d'éducation physique, et il prenait à cœur de me rendre la vie impossible dès qu'il en avait l'occasion. Il y mettait la plus grande ferveur. C'était bien avant que Dexter devienne le bloc de glace que l'on sait, et je sentais croître en moi une bonne dose de ressentiment et d'exaspération, ce qui semblait plaire à Steve Gonzalez et le pousser à des sommets de créativité dans la persécution du jeune Dexter en ébullition. Nous



savions tous deux que cela ne pouvait se terminer que d'une manière ; malheureusement pour lui, ce ne fut pas celle qu'il avait en tête.

Et donc un beau jour, un surveillant un peu trop consciencieux fit irruption dans le laboratoire de biologie pour surprendre Dexter et Steve Gonzalez en train de régler leur conflit de personnalité. Ce n'était pas la confrontation classique d'adolescents, faite d'insultes et de coups de poing, bien que Steve se fût peut-être attendu à cela. Il n'avait pas compté se mesurer au

jeune Passager noir. Le surveillant trouva Steve solidement attaché à une table avec une bande de ruban adhésif gris en travers de la bouche, Dexter debout devant lui un scalpel à la main, essayant de se rappeler ce qu'il avait appris en cours de biologie le jour où ils avaient disséqué une grenouille.

Harry vint me chercher dans sa voiture de police, en uniforme. Il écouta le principal adjoint lui décrire la scène, énoncer le règlement de l'établissement puis lui demander ce qu'il comptait faire. Harry le regarda simplement, jusqu'à ce qu'il finisse par se taire.

Il le fixa alors quelques secondes de plus, juste pour l'effet, puis tourna vers moi ses yeux bleus très froids.

— Ce qu'il dit est vrai, Dexter ? me demanda-t-il.

Il n'y avait aucune possibilité de fuite ou de mensonge face à l'étau de ce regard.

— Oui, répondis-je, et Harry hocha la tête.

— Vous voyez ? reprit le principal adjoint.

Il pensait poursuivre, mais Harry dirigea un bref instant son regard vers lui, si bien qu'il garda le silence.

Harry me considéra de

nouveau.

— Pourquoi ? m'interrogea-t-il.

— Il me harcelait, expliquai-je.

— Alors tu l'as attaché à une table, dit-il sans presque aucune inflexion dans la voix.

— Mmm.

— Et tu as attrapé un scalpel.

— Je voulais qu'il arrête.

— Pourquoi tu n'en as pas parlé à quelqu'un ?

Je haussai les épaules, geste qui résumait une grande partie de mon vocabulaire à l'époque.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— Je peux me débrouiller seul.

— Ben, on dirait que tu t'es pas si bien débrouillé que ça.

Je ne voyais pas trop ce que je pouvais faire pour arranger les choses, alors je choisis très naturellement de regarder mes pieds. Comme ils n'avaient rien à ajouter à la conversation, je levai les yeux. Harry me scrutait toujours et, par je ne sais quel miracle, il n'avait plus besoin de cligner des paupières. Il ne paraissait pas en colère, et je n'avais pas peur de lui, ce qui bizarrement rendait la situation encore plus inconfortable.

— Je suis désolé, dis-je.

Je n'étais pas sûr de le penser

réellement – je ne sais toujours pas, d'ailleurs, si je peux être sincèrement désolé pour mes actes. Mais cela me semblait une attitude diplomatique, et rien d'autre de toute façon ne jaillit dans mon cerveau d'adolescent bouillonnant d'hormones et d'incertitude. Et, bien qu'il ne me crût sans doute pas, Harry hocha la tête.

— Allons-y, dit-il.

— Attendez une minute, protesta le principal adjoint. Nous devons discuter de certaines choses.

— Ah oui ? Par exemple du fait que vous laissiez une petite brute pousser mon fils à ce genre de

confrontation par votre mauvaise surveillance ? Combien de fois l'autre garçon a-t-il été puni ?

— Ce n'est pas la question...

— Ou voulez-vous qu'on parle du fait que vous laissiez des scalpels ainsi que d'autres instruments dangereux à la portée des élèves dans une salle de classe non fermée à clé et non surveillée ?

— Monsieur, vraiment...

— Je vais vous dire, poursuit Harry. Je vous promets de fermer les yeux sur ces graves négligences si vous acceptez de faire un véritable effort à l'avenir.

— Mais ce garçon...

— Je vais m'occuper de ce garçon, rétorqua Harry. Vous, chargez-vous de prendre des mesures afin que je ne sois pas obligé de saisir le conseil d'administration de l'école.

Et bien sûr, on en resta là. Il était tout simplement impossible de contredire Harry, que l'on soit un suspect dans une affaire criminelle, le président du Rotary Club ou un jeune monstre dévoyé. Le principal adjoint ouvrit et referma la bouche plusieurs fois, sans qu'aucun mot compréhensible en sorte, juste un bredouillis associé à un raclement de gorge. Harry le dévisagea un



moment, avant de se tourner vers moi.

— Allons-y, répéta-t-il.

Il se tut jusqu'à la voiture, et ce n'était pas un silence amical. Il ne parla pas davantage tandis que nous empruntions la direction du nord le long de Dixie Highway – au lieu de partir dans l'autre sens, par Granada Boulevard et Hardee Road, vers notre petite maison du Grove. Je le regardai alors, mais il ne dit rien, et son expression n'encourageait pas la conversation. Il fixait la route droit devant lui et roulait, vite, mais pas au point d'allumer la sirène.

Il tourna à gauche sur la 17<sup>e</sup> Avenue, et l'espace d'un instant, je crus bêtement qu'il m'emmenait à l'Orange Bowl. Mais nous dépassâmes l'embranchement pour le stade et continuâmes, après la rivière, le long de North River Drive ; à présent je savais où nous allions, mais j'ignorais pourquoi. Harry n'avait toujours pas prononcé un mot ni jeté un regard dans ma direction, et je sentais une certaine oppression me gagner, qui n'avait rien à voir avec les nuages orageux qui s'amassaient à l'horizon.

Harry se gara et finit par ouvrir la bouche.

— Suis-moi, dit-il. À l'intérieur.

Je le regardai, mais il était déjà en train de descendre de voiture ; alors je sortis et l'accompagnai docilement dans le centre de détention.

Harry était très connu, comme il l'était dans tous les lieux où pouvait se distinguer un bon flic. Il fut accueilli tout le long du chemin par des « Salut, Harry ! » ou « Hé, brigadier ! », depuis la zone de réception jusqu'au secteur des cellules. Je traînai les pieds derrière lui, envahi par un mauvais pressentiment. Pourquoi Harry m'avait-il amené dans cette prison ?

Pourquoi ne me réprimandait-il pas, en me disant à quel point il était déçu et en inventant pour moi une punition sévère mais juste ?

Il ne m'offrait aucun indice. Alors je me contentai de le suivre. Nous fûmes enfin arrêtés par l'un des gardiens. Harry le prit à part et lui parla à voix basse ; l'homme me regarda, hocha la tête, puis nous conduisit à l'autre bout du bâtiment.

— Le voilà, dit-il. Amusez-vous bien.

Il fit un signe en direction de la silhouette qu'on distinguait à l'intérieur de la cellule, me lança un

bref coup d'œil puis s'éloigna, nous laissant seuls, Harry et moi, dans notre silence pesant.

Harry ne fit rien tout d'abord. Il regarda à l'intérieur de la cellule ; la forme pâle au fond bougea, se leva puis s'approcha des barreaux.

— Mais c'est le brigadier Harry ! s'exclama l'homme gaiement. Comment allez-vous, Harry ? C'est gentil de passer me voir.

— Bonjour, Carl, répondit Harry.

Puis il se tourna vers moi et m'adressa enfin la parole :

— Dexter, je te présente Carl.

— Quel beau jeune homme, Dexter, reprit Carl. Ravi de faire ta connaissance.

Les yeux que Carl dirigea vers moi étaient clairs mais éteints, et j'apercevais derrière une immense ombre noire ; je sentis un truc s'agiter en moi et tenter de s'esquiver, loin de la créature imposante et féroce qui vivait là. Il n'était pas particulièrement impressionnant en soi ; il était même plutôt plaisant sur un plan très superficiel, avec ses cheveux blonds soignés et ses traits réguliers. Mais quelque chose en lui me mettait très mal à l'aise.

— Ils ont amené Carl hier, poursuivit Harry. Il a tué onze personnes.

— Oui, enfin, plus ou moins, dit modestement Carl.

Dehors, le tonnerre gronda et la pluie se mit à tomber. Je considérai Carl avec un réel intérêt. Je savais à présent ce qui avait perturbé mon Passager noir. Nous étions des débutants, et voilà que nous étions en présence d'un individu expérimenté, qui à onze reprises, plus ou moins, avait pratiqué. Pour la première fois, je compris ce que mes camarades de collègue pouvaient ressentir lorsqu'ils se

retrouvaient face à un *quarterback* professionnel.

— Carl aime tuer les gens, déclara Harry d'une voix neutre. N'est-ce pas, Carl ?

— Ça m'occupe, répondit Carl gaiement.

— Oui, enfin, jusqu'à ce qu'on vous arrête, ajouta Harry d'un ton sec.

— Ah, oui, évidemment, il y a ça maintenant. Mais quand même... J'en ai profité tant que ça a duré.

— Vous avez été négligent.

— C'est vrai. Je ne savais pas que la police serait aussi méticuleuse.



— Comment vous faites ?  
demandai-je.

— Ce n'est pas si dur, répondit  
Carl.

— Non, je veux dire... Euh,  
comment vous vous y prenez ?

Carl me scruta attentivement,  
et j'entendis presque un ronron  
provenir de l'ombre. Un instant,  
nous nous fixâmes intensément des  
yeux, et le monde se remplit du  
bruit que feraient deux prédateurs  
s'affrontant au-dessus d'une proie  
sans défense.

— Tiens, tiens, finit par dire  
Carl. Est-ce possible ? Alors comme  
ça, je suis un sujet de leçon, n'est-ce

pas, brigadier ? Vous voulez effrayer votre fiston et le remettre sur le chemin de la vertu ?

Harry soutint son regard sans répondre, sans rien dévoiler.

— Eh bien, je suis désolé de vous l'apprendre, mon pauvre Harry : il n'existe aucun moyen de quitter ce chemin qui est le nôtre. Lorsqu'on y est engagé, c'est pour la vie, parfois même au-delà, et personne ne peut rien y changer, ni vous, ni moi, ni ce cher garçon.

— Si, il y a une chose, intervint Harry.

— Ah oui ? s'étonna Carl, et à présent un nuage noir semblait

s'élever lentement autour de lui, s'accrocher aux dents de son sourire, déployer ses ailes vers nous. Et de quoi s'agit-il, je vous prie ?

— Ne pas se faire prendre, déclara Harry.

Durant quelques secondes, le nuage se figea, puis il se retira et disparut.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Carl. Comme j'aimerais savoir rire... Vous parlez sérieusement, n'est-ce pas ? Oh, mon Dieu... Quel père fantastique vous êtes, brigadier...

Et il nous adressa un sourire si large qu'il en paraissait presque

naturel.

Harry dirigea son regard de glace vers moi.

— Il s'est fait prendre, m'expliqua-t-il, parce qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Parce qu'il ignorait comment travaillait la police. Parce que, poursuivit-il sans hausser la voix et sans ciller, il n'a pas été formé. Et maintenant, il va aller sur la chaise électrique.

Je considérai Carl, qui, derrière les épais barreaux, nous observait de ses yeux morts très clairs. Oui, il avait été pris. Je me tournai de nouveau vers Harry.

— Je comprends, dis-je.

Et c'était vrai.

Ce fut la fin de ma crise d'adolescence.

Aujourd'hui, bien des années plus tard – des années merveilleuses, passées à jouer au boucher en toute impunité –, je percevais le pari remarquable qu'avait fait Harry en me présentant Carl. Je ne pouvais en aucun cas espérer me montrer à la hauteur ; en effet, Harry agissait en fonction de ses sentiments, et moi je n'en aurais jamais. Mais je pouvais tenter de l'imiter et faire en

sorte que Cody et Astor se mettent au pas. J'allais parier, à mon tour, comme Harry.

Ils suivraient ou non.

## Chapitre 16

Ils suivirent.

Le musée était rempli de citoyens curieux en quête de savoir – ou de toilettes,

apparemment. La plupart avaient entre deux et dix ans, et il semblait n'y avoir en moyenne qu'un adulte pour sept enfants ; ils se déplaçaient pareils à des bandes de perroquets colorés, volant d'une vitrine à l'autre dans un grand croassement qui, bien qu'il fût émis en trois langues au moins, semblait le même pour tous. Le langage international des enfants.

Cody et Astor semblaient intimidés par la foule et ne me lâchaient pas. C'était un contraste agréable avec l'esprit aventureux qui les caractérisait le reste du temps, et je tentai d'en tirer parti en



les conduisant tout de suite à l'aquarium des piranhas.

— Vous les trouvez comment ? leur demandai-je.

— Très méchants, répondit Cody doucement, en scrutant d'un air imperturbable les dents qu'exhibaient les poissons.

— Ce sont des piranhas, déclara Astor. Ils peuvent manger une vache entière.

— Si vous étiez en train de nager et que vous aperceviez des piranhas, que feriez-vous ?

— Je les tuerais, répliqua Cody.

— Il y en a trop, dit Astor. Il faudrait s'enfuir et ne pas

s'approcher d'eux du tout.

— Alors chaque fois que vous verriez des poissons d'allure aussi mauvaise, vous essaieriez soit de les tuer, soit de les fuir ? demandai-je. Si les poissons étaient vraiment malins, comme les humains, que feraient-ils ?

— Ils se déguiseraient, lança Astor en pouffant de rire.

— Exactement, approuvai-je, et même Cody sourit. Quel genre de déguisement leur recommanderiez-vous ? Une perruque et une barbe ?

— Dexter ! s'indigna Astor. Ce sont des poissons. Ils n'ont pas de barbe.

— Ah, fis-je. Donc ils voudraient quand même ressembler à des poissons ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle, comme si j'étais trop bête pour comprendre.

— Quel genre de poissons ? poursuivis-je. De gros balèzes, dans le genre des requins ?

— Non, normaux, répondit Cody.

Sa sœur le regarda un instant, avant de hocher la tête.

— L'espèce la plus courante dans le coin, ajouta-t-elle. Un truc qui n'effraierait pas ce qu'ils veulent manger.

— Mmm, fis-je.

Ils contemplèrent tous deux les poissons en silence. Ce fut Cody qui saisit le premier. Il fronça les sourcils et leva les yeux vers moi. Je lui souris pour l'encourager. Il chuchota quelque chose à l'oreille d'Astor, qui eut l'air surprise. Elle ouvrit la bouche, mais s'arrêta aussitôt.

— Oh ! fit-elle.

— Oui, dis-je. Oh.

Elle se tourna vers Cody, qui cessa de fixer les poissons. Comme souvent, ils ne se dirent rien à voix haute mais eurent toute une conversation. Je la laissai se

dérouler jusqu'à ce qu'ils lèvent de nouveau les yeux vers moi.

— Qu'est-ce qu'on peut apprendre des piranhas ? demandai-je.

— Ne pas avoir l'air cruel, répondit Cody.

— Avoir l'air normal, renchérit Astor de mauvaise grâce. Mais, Dexter, les poissons c'est pas comme les gens.

— Tu as tout à fait raison, dis-je. Les gens survivent en sachant reconnaître ce qui est dangereux. Alors que les poissons se font attraper. On ne veut pas que ça nous arrive, nous.

Ils me regardèrent d'un air solennel, puis considérèrent à nouveau l'aquarium.

— Alors quelle autre leçon avons-nous apprise aujourd'hui ? demandai-je.

— Ne pas se faire attraper, répondit Astor.

Je poussai un soupir. C'était un début, mais il y avait encore beaucoup de travail.

— Allez, venez. On va visiter d'autres parties du musée.

Je ne connaissais pas très bien les lieux, sans doute parce que jusqu'à présent je n'avais eu aucun enfant à y traîner. J'improvisai

donc, cherchant des choses susceptibles de les faire réfléchir et de les mettre sur la bonne voie. Les piranhas avaient été un coup de chance, j'avoue : ils étaient apparus soudain, et mon cerveau génial avait pensé à la leçon adéquate. Il ne fut pas facile de trouver une autre heureuse coïncidence, et nous passâmes une demi-heure à déambuler sans entrain au milieu de la foule meurtrière des enfants et de leurs parents avant de parvenir à la section des lions.

Là encore, leur apparence et leur réputation féroces furent irrésistibles pour Cody et Astor, qui

s'arrêtèrent. C'étaient des lions empaillés, bien entendu, mais ils retinrent tout de même leur attention. Le mâle se dressait fièrement au-dessus du corps d'une gazelle, la gueule grande ouverte et les crocs luisants. Près de lui se tenaient deux femelles et un lionceau. Il y avait deux pages d'explications affichées à côté, et, parvenu à la moitié de la seconde page, j'eus une nouvelle idée.

— Eh bien, dis-je gaiement, on est drôlement contents de ne pas être des lions, hein ?

— Non, répondit Cody.

— Ils expliquent ici que



lorsqu'un adulte mâle prend la charge d'une nouvelle famille lion...

— On dit « une troupe », Dexter, me corrigea Astor. C'est dans *Le Roi Lion*.

— D'accord. Lorsqu'un nouveau papa lion s'impose dans une troupe, il tue tous les petits.

— C'est horrible ! s'exclama Astor.

Je souris en exhibant mes canines.

— Non, c'est parfaitement naturel, poursuivis-je. C'est pour protéger les siens et s'assurer que c'est sa progéniture qui dominera. De nombreux prédateurs font ça.

— Qu'est-ce que ça a voir avec nous ? demanda Astor. Tu ne vas pas nous tuer en te mariant avec maman ?

— Bien sûr que non, répliquai-je. Vous êtes mes petits, désormais.

— Alors quoi ?

Je m'apprêtais à lui répondre mais me retrouvai soudain le souffle coupé. Ma bouche était ouverte, mais je n'arrivais pas à parler parce que tout tourbillonnait dans mon cerveau après l'irruption d'une pensée tellement tirée par les cheveux que je ne pris même pas la peine de la rejeter. *De nombreux prédateurs font ça, m'entendis-je*

affirmer. *Pour protéger les leurs.*

Ce qui faisait de moi un prédateur logeait à l'intérieur du Passager noir. Et quelque chose l'avait obligé à fuir. Était-il possible que, que...

Que quoi ? Qu'un Papa Passager menace *mon* Passager noir ? J'avais rencontré au cours de ma vie de nombreux individus dotés d'une ombre similaire à la mienne planant au-dessus d'eux, et rien ne s'était jamais produit hormis une reconnaissance mutuelle et un bref grondement inaudible. C'était d'une telle bêtise ! Les Passagers n'avaient pas de papa.

Si ?

— Dexter, intervint Astor. Tu nous fais peur.

Je reconnais que je m'effrayais moi-même. La pensée que le Passager puisse avoir un parent qui le traquerait avec des intentions meurtrières était stupide, mais, après tout, d'où venait le Passager ? Il me semblait être autre chose que la simple création psychotique de mon cerveau dérangé. Je n'étais pas schizophrène, nous en étions tous les deux convaincus. Le fait qu'il ait disparu prouvait bien qu'il avait une existence autonome. Cela signifiait que le Passager était venu de

quelque part. Il existait avant moi ; il avait une origine, un géniteur.

— Ici, la terre. Dexter, vous nous entendez ? s'amusa Astor, et je m'aperçus que j'étais toujours planté devant eux dans ma

pose invraisemblable, la bouche ouverte, tel un zombi.

— Oui, répondis-je sottement. J'étais juste en train de réfléchir.

— Et ça fait mal ? demanda-t-elle.

Je refermai la bouche et la regardai. Elle me dévisageait avec son expression de petite fille dégoûtée par la bêtise des adultes, et cette fois je la comprenais.

J'avais toujours considéré le Passager noir comme allant de soi, si bien que je ne m'étais jamais demandé d'où il venait, ni pourquoi il existait. Je m'étais montré arrogant. Pourquoi n'avais-je jamais pensé à tout cela auparavant ? Et pourquoi fallait-il que je choisisse cet instant précis pour prendre le temps de réfléchir au problème ? Ce n'était ni le lieu ni le moment appropriés.

— Désolé, dis-je. Allons voir le planétarium.

— Mais tu allais nous expliquer pourquoi les lions sont importants, protesta-t-elle.

En fait, je ne me rappelais plus pourquoi ils l'étaient. Et heureusement pour mon image de marque, mon téléphone mobile se mit à sonner avant que j'aie à le leur avouer.

— Une seconde, dis-je en extrayant l'appareil de son étui.

Je jetai un coup d'œil à l'écran et vis que c'était Deborah. Et comme la famille, c'est la famille, je répondis.

— On a trouvé les têtes, m'annonça-t-elle.

Il me fallut quelques secondes pour saisir de quoi elle parlait, mais elle ne cessait de siffler dans mon

oreille ; alors je m'avisai qu'il était sage de lui répondre quelque chose.

— Les têtes ? Celles des deux corps de l'université ? demandai-je.

Deborah émit un autre sifflement exaspéré avant de s'écrier :

— Bon sang, Dex, il n'y a pas des tonnes de têtes qui manquent en ville !

— Oh, il y a toutes celles des employés de la mairie.

— Ramène ton cul, Dexter. J'ai besoin de toi.

— Mais, Deborah, on est samedi, et je suis en pleine...

— Tout de suite ! ordonna-t-elle



avant de raccrocher.

Je considérai Cody et Astor, confronté à un dilemme. Si je les ramenaï à la maison, il me faudrait au moins une heure pour rejoindre Deb, et de plus nous ne profiterions pas de cette journée destinée à nous ménager de précieux moments ensemble. D'un autre côté, je me rendais bien compte qu'amener des enfants sur un lieu de crime était un tantinet excentrique.

Mais c'était instructif aussi. Il fallait qu'ils prennent conscience de la minutie du travail de police lorsque des corps étaient retrouvés, et c'était plutôt une bonne occasion,

en somme. Tout bien considéré, même en supposant que ma chère sœur disjoncte en nous voyant arriver, je décidai qu'il valait mieux les embarquer dans la voiture et les conduire à leur première enquête criminelle.

— Bon, on doit y aller maintenant, déclarai-je tout en glissant mon téléphone dans son étui.

— Où ça ? voulut savoir Cody.

— Aider ma sœur. Vous vous souviendrez de ce qu'on a appris aujourd'hui ?

— Oui, mais c'est juste un musée, répondit Astor. C'est pas ce

qu'on veut apprendre.

— Si, répliquai-je. Vous devez avoir confiance en moi, sinon je ne vous apprendrai rien.

Je me penchai de façon à pouvoir les regarder tous les deux dans les yeux.

— Dex-terrr, fît Astor en fronçant les sourcils.

— Je suis sérieux. C'est moi qui décide.

Une fois encore, les deux enfants se fixèrent intensément du regard. Après un moment, Cody hocha la tête et Astor se tourna vers moi.

— D'accord, on promet, dit-elle.

— On attendra, renchérit Cody.

— On comprend, ajouta Astor.

Quand est-ce qu'on peut commencer les trucs cool ?

— Lorsque je vous le dirai. De toute façon, maintenant on y va.

Elle reprit aussitôt son ton cassant de petite fille :

— Où ça ?

— Il faut que j'aille travailler, expliquai-je. Et je vous emmène avec moi.

— Voir un cadavre ? demanda-t-elle avec espoir.

— Juste la tête.

Elle jeta un regard à Cody et eut un geste de réprobation.

— Ça plaira pas à maman, dit-elle.

— Tu pourras attendre dans la voiture si tu veux, proposai-je.

— Allons-y ! lança Cody.

## Chapitre 17

Deborah attendait devant une modeste demeure de deux millions de dollars dans une impasse privée de Coconut Grove. Celle-ci était

barrée depuis la guérite du gardien jusqu'à la maison elle-même, située au milieu sur la gauche. Depuis leurs pelouses impeccables, des résidents indignés fulminaient contre les prolétaires de la police qui avaient envahi leur petit paradis. Deborah donnait des instructions à un vidéographe sur ce qu'il convenait de filmer et sous quel angle. Je m'empressai de la rejoindre, Cody et Astor sur les talons.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Deborah avec un regard furieux dans leur direction.

— Cela s'appelle des enfants,

répondis-je. Ils sont souvent la conséquence du mariage, ce qui pourrait expliquer pourquoi tu ne les connais pas.

— Tu es complètement siphonné pour les amener ici, putain !

— Tu n'as pas le droit de dire ce mot, intervint Astor sèchement. Tu me dois cinquante cents.

Deborah ouvrit la bouche puis, devenant cramoisie, la referma aussitôt.

— Il faut qu'ils sortent d'ici, finit-elle par dire. Ils ne doivent pas voir ça.

— On veut voir, rétorqua Astor.



— Chut ! fis-je. Tous les deux.

— Bon sang, Dexter... reprit Deborah.

— Tu m'as dit de venir aussitôt. Je suis là.

— H est hors de question que je joue les nounous.

— Ce ne sera pas nécessaire. Ils vont être sages.

Deborah dévisagea les deux enfants. Personne ne cilla, et l'espace d'un instant je crus que ma chère sœur allait se mordre la lèvre. Puis elle se ressaisit.

— Et puis merde ! Je n'ai pas le temps pour ces histoires. Vous n'avez qu'à attendre là-bas tous les

deux.

Elle indiqua de la main sa voiture, garée en travers de la rue, avant de m'attraper par le bras. Elle m'entraîna vers la maison où toute l'activité était concentrée.

— Regarde, ajouta-t-elle avec un geste en direction de la façade.

Au téléphone, Deborah m'avait dit qu'ils avaient trouvé les têtes, mais, à vrai dire, il aurait fallu faire un effort surhumain pour ne pas les voir. La courte allée, qui débouchait sur une petite cour agrémentée d'une fontaine, était encadrée par deux piliers constitués de blocs de corail. Chacun d'eux était surmonté

d'une lampe très ornée. En dessous, sur l'allée, une inscription avait été tracée à la craie : je crus distinguer les lettres « MLK » sauf qu'il s'agissait d'une écriture étrange. Et pour s'assurer que personne ne passerait trop de temps à décrypter le message, on avait placé en haut de chaque pilier...

Eh bien, je dois admettre que même si l'installation possédait une certaine vigueur primitive et créait un effet spectaculaire, c'était trop cru à mon goût. Les têtes, semblait-il, avaient été soigneusement nettoyées, mais les paupières manquaient, et les bouches se

tordaient en un drôle de rictus du fait de la chaleur : pas plaisant du tout. Évidemment, personne ne me demandait mon opinion, mais j'ai toujours pensé qu'il ne devrait y avoir aucun reste. C'est une marque de négligence qui dénote un grand manque de professionnalisme. Et là, les restes étaient exhibés avec ostentation ; c'était de l'étalage pur et simple, révélant une absence totale de raffinement. Ma foi, des goûts et des couleurs on ne discute pas... J'accepte volontiers qu'il existe d'autres techniques que la mienne. Cela me paraissait juste un peu inélégant, voire grossier. Et

comme toujours sur de telles questions d'esthétique, j'attendis un murmure d'approbation en provenance du Passager noir, mais bien sûr rien ne vint.

Pas un murmure, pas un battement d'aile ni un coup d'œil furtif. Ma boussole avait disparu.

Enfin, je n'étais pas complètement seul. Deborah se trouvait à mon côté, en train de me parler.

— Ils sont allés à l'enterrement ce matin, dit-elle. Ils les ont découvertes à leur retour.

— De qui s'agit-il ? demandai-je en faisant un signe en direction de

la maison.

Deborah me donna un coup de coude dans les côtes ; très douloureux.

— La famille, abruti. Les parents d'Ariel Goldman. Qu'est-ce que je viens de te dire ?

— Ça s'est passé en plein jour, alors ?

C'était encore plus troublant.

— La plupart des voisins étaient aussi à l'enterrement, répondit-elle. Mais on cherche quand même d'éventuels témoins. Avec un peu de chance, qui sait ?

Personnellement, je ne savais pas, mais je doutais que la chance

puisse être associée à cette affaire.

— J'imagine que ça remet en cause la culpabilité de Halpern.

— Absolument pas. Cet imbécile est coupable.

— Ah. Alors... tu penses que quelqu'un d'autre a trouvé les têtes, et euh...

— J'en sais rien, bordel. Il doit avoir un complice.

Ça ne tenait pas debout, et elle le savait aussi bien que moi. Un individu capable de concevoir et d'accomplir le rituel élaboré du double assassinat était presque obligé d'agir seul. De tels actes étaient personnels, chaque étape

venant répondre à un besoin intime très spécifique, et il était presque absurde d'envisager que deux personnes puissent partager la même vision. De façon très étrange, la présentation cérémonielle des têtes s'accordait à la disposition antérieure des corps, deux facettes d'un seul rituel.

— Ça ne colle pas.

— Bon, alors c'est quoi, ta version ?

Je considérai les têtes, soigneusement accrochées en haut des lampes. Elles avaient bien sûr brûlé en même temps que les corps, et aucune trace de sang n'était



visible. Le cou semblait avoir été découpé très proprement. En dehors de ces indices, je n'avais aucune idée particulière, et pourtant Deborah restait là à me regarder avec impatience. Il est difficile d'avoir la réputation de quelqu'un qui sait sonder le cœur sombre du mystère lorsque cette notoriété repose sur les conseils d'une voix intérieure qui n'est plus là. J'avais l'impression d'être le pantin d'un ventriloque, appelé soudain pour exécuter le numéro en solo.

— Les deux têtes sont là, affirmai-je puisqu'il fallait bien que

je dise quelque chose. Pourquoi n'y en a-t-il pas une chez l'autre fille, celle qui a un copain ?

— Sa famille habite dans le Massachusetts, répliqua Deborah. C'était plus facile ici.

— Et vous vous êtes intéressés à lui, j'imagine ?

— Qui ça ?

— Le copain de la fille, répondis-je d'une voix lente et prudente. Le type avec le tatouage sur le cou.

— Putain, Dexter, bien sûr qu'on s'intéresse à lui ! On s'intéresse à toute personne ayant approché ces filles à moins d'un

kilomètre durant toute leur misérable existence, et toi... Écoute, je n'ai pas besoin d'aide pour tout le travail de police à la con, d'accord ? J'ai besoin de ton aide pour tous les trucs bizarroïdes et flippants que tu es censé sentir.

C'était gentil de me rappeler mon titre de roi des trucs bizarroïdes et flippants, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander combien de temps mon règne durerait sans ma couronne noire. Ma réputation étant en jeu, néanmoins, il me fallait hasarder une opinion, si possible pénétrante, et je tentai ma chance.

— O.K., dis-je. Alors, d'un point de vue bizarroïde et flippant, il est inconcevable que deux tueurs différents aient le même rituel. Alors soit c'est Halpern qui les a tuées, puis quelqu'un a trouvé les têtes et s'est dit : tiens, je vais les installer là... soit c'est le mauvais type qui est en prison.

— Non, bordel !

— Laquelle de ces hypothèses tu rejettes ?

— Les deux, putain ! s'écria-t-elle. Aucune n'est mieux que l'autre.

— Bon, ben, merde ! répondis-je, nous surprenant tous les deux.

Et comme je me sentais extrêmement irrité, à cause de Deborah mais aussi de moi-même et de toute cette affaire de cadavres carbonisés et décapités, je fis la chose la plus logique du monde : je shootai dans une noix de coco.

La situation s'améliorait. Maintenant j'avais en plus mal au pied.

— Je suis en train de vérifier les antécédents de Goldman, reprit Deborah tout à coup, avec un mouvement de tête en direction de la maison. A priori, c'est juste un dentiste. Il possède un immeuble de bureaux à Davie. Mais tout ça fait

penser aux cow-boys de la cocaïne. Et ça ne tient pas debout non plus. Merde, Dexter ! Donne-moi une piste.

Je regardai ma sœur, ébahi. Elle s'était débrouillée je ne sais comment pour me refiler le bébé en retour, et j'étais complètement à sec. Je nourrissais juste l'immense espoir que Goldman se révélerait comme un caïd de la drogue déguisé en dentiste.

— Je n'ai rien à t'apprendre, répondis-je, ce qui était malheureusement la vérité.

— Ah, putain ! s'exclama-t-elle, regardant par-dessus mon épaule

au-delà de la foule des badauds.

La première camionnette des médias était arrivée, et avant même que le véhicule soit à l'arrêt le reporter avait sauté à terre et commençait à faire signe à son caméraman, lui indiquant une position pour sa prise de vue.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-elle avant de se précipiter dans leur direction.

— Il y a un homme qui fait peur, dit une petite voix derrière moi.

Je me retournai vivement. Une fois de plus, Cody et Astor s'étaient approchés de moi à mon insu. Ils se

tenaient côte à côte, et Cody montrait de la tête l'attroupement qui s'était formé de l'autre côté du cordon de sécurité.

— Quel homme ? demandai-je, et Astor répondit :

— Là, avec la chemise orange. Je ne peux pas te montrer, il nous regarde.

Je cherchai des yeux dans la foule une chemise orange, et j'eus juste le temps d'apercevoir un éclair de couleur à l'autre bout de l'impasse au moment où la personne s'engouffrait dans un véhicule. C'était une petite voiture bleue, pas une Avalon blanche, mais



il me sembla reconnaître une touche de couleur supplémentaire suspendue au rétroviseur intérieur tandis que la voiture rejoignait la route principale. Et bien qu'il fût difficile d'en être certain, je soupçonnais qu'il s'agissait d'un permis de parking des enseignants de l'université.

Je me retournai vers Astor.

— Eh bien, il est parti, déclarai-je. Pourquoi vous a-t-il fait peur ?

— C'est lui qui l'a dit, répliqua-t-elle montrant du doigt son frère, et celui-ci hocha la tête.

— C'est vrai, approuva-t-il dans un murmure. Il avait une ombre

énorme.

— Je suis désolé qu'il vous ait fait peur, mais il est parti maintenant.

Cody acquiesça.

— On peut regarder les têtes ? demanda-t-il.

Les enfants sont incroyables. Cody venait d'être effrayé par quelque chose d'aussi peu substantiel qu'une ombre, et voilà qu'il était impatient de voir de plus près un exemple concret de violence, de terreur et de mortalité humaine. Je ne lui reprochais pas de vouloir y jeter un petit coup d'œil, mais il ne me semblait pas

convenable de le lui permettre ouvertement. D'un autre côté, je ne savais pas comment leur expliquer tout ça. A ce qu'il paraît, le turc comporte des subtilités insoupçonnables, mais l'anglais n'était certainement pas la langue appropriée pour leur fournir une réponse.

Par chance, Deborah revint juste à ce moment-là en marmonnant :

— Je ne me plaindrai plus jamais du commissaire.

J'avais beaucoup de mal à la croire, mais je me retins de le lui dire.

— Il sait s'y prendre avec les sangsues de la presse.

— Tu n'es peut-être pas douée pour les relations avec les gens, fisis-je remarquer.

— Ces salauds ne sont pas des gens, rétorqua-t-elle. Tout ce qu'ils veulent, c'est des putains de plans de leur coupe de cheveux parfaite devant les têtes pour pouvoir les envoyer à toutes les chaînes. Quel dégénéré voudrait voir ça ?

À vrai dire, je connaissais la réponse à cette question, étant donné que j'en escortais deux tout en appartenant peut-être moi-même à cette catégorie. Mais il

semblait préférable d'éviter ce sujet et de se concentrer plutôt sur le problème en cours. Alors je me mis à réfléchir à la raison pour laquelle l'homme en question avait bien pu effrayer Cody et au fait qu'il détenait apparemment un permis de parking de l'université de Miami.

— Je viens de penser à un truc, dis-je à Deborah, et à la façon dont sa tête se tourna instantanément vers moi on aurait cru que je venais de lui signaler qu'elle marchait sur un python. Ça ne cadre pas vraiment avec ta théorie du dentiste seigneur de la drogue, je te préviens.

— Allez, accouche, siffla-t-elle entre ses dents.

— Il y avait quelqu'un tout à l'heure qui a fait peur aux enfants. Il est parti dans une voiture avec un badge de l'université.

Deborah me dévisagea, le regard dur et opaque.

— Merde, souffla-t-elle. Le type dont parlait Halpern, c'est quoi son nom ?

— Wilkins.

— Il a un mobile.

— Cette chaire de mes deux ?

Allons, Dex.

— On ne trouve peut-être pas ça important, mais eux, si.

— Alors pour obtenir la chaire, poursuivit-elle, il entre par effraction chez Halpern, vole ses vêtements, tue les deux filles...

— Puis nous met sur la piste de son collègue, terminai-je, me rappelant la façon dont il s'était tenu dans le couloir et avait suggéré les choses.

Deborah tourna brusquement la tête vers moi.

— Merde, dit-elle. C'est vrai, c'est ce qu'il a fait. Il nous a dit d'aller voir Halpern.

— Et aussi insignifiant que nous paraisse le mobile, c'est beaucoup plus vraisemblable que de

voir deux tueurs en série réaliser un petit projet commun.

Deborah lissa ses cheveux, geste étonnamment féminin pour quelqu'un qui était la raideur incarnée.

— C'est possible, finit-elle par répondre. Je ne connais pas suffisamment Wilkins pour en être sûre.

— On pourrait aller lui parler.

— Je veux d'abord revoir Halpern.

— Attends que j'aille chercher les gamins.

Évidemment, ils n'étaient pas là où ils auraient dû se trouver,



mais je n'eus pas trop de mal à les localiser, ils s'étaient placés de manière à mieux voir les deux têtes. Il se peut que ce soit mon imagination, mais il me sembla apercevoir une lueur d'appréciation professionnelle dans les yeux de Cody.

— Venez, leur dis-je. Il faut qu'on y aille.

Ils me suivirent à contrecœur, mais j'entendis Astor grommeler à voix basse :

— C'est mieux qu'un musée débile en tout cas.

À l'arrière du groupe qui s'était rassemblé pour regarder le spectacle, il avait observé, veillant à se fondre dans la masse, à être comme tous les autres, à passer inaperçu. C'était un risque que prenait le Guetteur ; on aurait très bien pu le reconnaître. Mais il était prêt à tenter le coup. Et puis c'était gratifiant de voir la réaction que suscitait son œuvre, une petite vanité qu'il se permettait.

En outre, il était curieux de savoir ce qu'ils feraient du seul indice qu'il avait ménagé. L'autre était intelligent, mais jusqu'à présent il n'y avait pas prêté

attention, passant à côté sans s'y intéresser et laissant ses collègues le photographier et l'examiner. Il aurait peut-être dû s'y prendre de manière plus flagrante, mais il avait le temps de bien faire les choses. Il n'y avait aucune urgence et plus que tout, il était important de préparer l'autre comme il faut, pour s'occuper de lui le moment venu.

Le Guetteur avança un peu plus près, afin d'observer l'homme, de capter éventuellement un signe de la façon dont il réagissait pour l'instant. C'était intéressant qu'il ait amené ces enfants avec lui. Ils n'avaient pas l'air particulièrement

troublés à la vue des deux têtes. Peut-être étaient-ils habitués à de telles choses, à moins que...

Non. Ce n'était pas possible.

Se déplaçant avec la plus grande prudence, il s'approcha encore, s'efforçant de suivre les mouvements naturels de la foule, jusqu'à ce qu'il parvienne juste devant le ruban de sécurité, près des enfants.

Et lorsque le garçon leva la tête et que leurs regards se croisèrent, il n'y eut plus l'ombre d'un doute.

Un instant, ils se fixèrent ainsi, et le temps parut suspendre son cours dans le bruissement des ailes

noires. L'enfant se tenait là simplement et le dévisageait, le reconnaissant pour ce qu'il était, ses petites ailes sombres battant avec panique et colère. Le Guetteur ne put s'en empêcher ; il s'approcha encore, afin de laisser le jeune garçon le voir, ainsi que le halo de puissance obscure qui l'auréolait. L'enfant ne manifesta aucune peur ; il se contenta de le regarder et de lui montrer son propre halo. Puis il se détourna, prit la main de sa sœur, et ils s'éloignèrent tous deux.

Il était temps de partir. Les enfants signaleraient sa présence, et il ne voulait pas révéler son visage,

pas encore. Il s'empressa de regagner sa voiture et quitta les lieux, mais sans la moindre inquiétude. Absolument aucune. Au contraire, il était même plus content qu'il n'aurait dû l'être.

C'étaient les enfants, bien entendu. Pas juste le fait qu'ils parleraient de lui, conduisant l'autre un pas plus loin vers cette peur si nécessaire. Non, il aimait vraiment les enfants. C'était merveilleux de travailler avec eux : ils transmettaient des émotions d'une rare puissance et augmentaient toujours le degré d'énergie de l'événement.

Des enfants. Formidable.  
Il commençait à s'amuser.

*Pendant un temps, il se contenta de se faire transporter par les créatures simiennes et de les aider à tuer. Mais même cette activité devint ennuyeuse à la longue, et régulièrement IL se disait qu'il devait exister autre chose. Une sensation indéfinissable le titillait au moment de la mise à mort, l'impression que quelque chose tentait de s'éveiller, et IL voulait savoir de quoi il s'agissait.*

*Mais malgré le nombre*

incalculable d'occasions, malgré la multiplicité de ses hôtes, IL ne parvenait jamais à approcher de plus près cette sensation, à mieux saisir ce qu'elle était. Cela lui donnait d'autant plus envie d'en savoir davantage.

Une très longue période s'écoula, et IL se sentit à nouveau aigri. Les Simiens étaient beaucoup trop simples ; tout ce qu'IL pouvait faire avec eux ne suffisait plus. IL se mit à détester leur stupide et futile existence, toujours la même. IL s'en prit à eux à une ou deux reprises, cherchant à les punir pour leurs souffrances ineptes et sans



*imagination. IL les conduisit à tuer des familles entières, d'immenses tribus. Et tandis qu'ils mouraient tous, cette intuition merveilleuse resurgissait, hors de portée, puis retombait dans le néant.*

*C'était frustrant ; il devait y avoir un moyen de percer le mystère, de découvrir cette chose insaisissable et de lui accorder l'existence.*

*Puis, enfin, les Simiens commencèrent à changer. Ce fut très lent au début, si lent qu'IL ne se rendit pas compte de ce qui se produisait avant que le processus soit bien enclenché. Mais un beau*

*jour, un jour merveilleux, lorsqu'IL se glissa dans un nouvel hôte, celui-ci se dressa sur ses pattes arrière et, tandis qu'IL se demandait encore ce qui se passait, la créature demanda : Qui es-tu ?*

*L'immense choc que lui causa cette question fut suivi par un plaisir encore plus considérable.*

*IL n'était plus seul.*

## Chapitre 18

Le trajet jusqu'au centre de détention se déroula sans encombre, mais avec Deborah au volant, cela signifiait juste que

personne ne fut grièvement blessé. Elle était pressée, et c'était avant tout un flic de Miami qui avait appris à conduire auprès des flics de Miami. Elle croyait donc que la circulation était fluide par nature, et elle s'y coulait le plus aisément du monde, se glissant dans des espaces qui n'existaient pas et faisant clairement comprendre aux autres conducteurs que s'ils ne bougeaient pas ils étaient morts.

Cody et Astor étaient ravis, évidemment, bien attachés sur la banquette arrière. Ils se tenaient aussi droits que possible, tendant le cou pour regarder au-dehors. Et,

chose exceptionnelle, Cody esquissa même un sourire lorsque nous ratâmes de peu un homme de cent trente kilos sur une petite moto.

— Mets la sirène ! lança Astor.

— C'est pas un putain de jeu, rétorqua Deborah d'une voix rageuse.

— Ça doit être un putain de jeu pour mettre la sirène ? demanda la fillette.

Deborah devint écarlate et donna un brusque coup de volant afin de quitter l'US-1, évitant de justesse une vieille Honda déginguée qui roulait sur quatre pneus aplatis.

— Astor, dis-je, n'utilise pas ce mot.

— Elle le dit tout le temps, répliqua-t-elle.

— Quand tu auras son âge, tu pourras le dire si tu veux. Mais pas à neuf ans.

— C'est débile. Si c'est un gros mot, on s'en fiche de l'âge.

— Tout à fait d'accord avec toi. Mais je ne peux pas interdire à la brigadière Deborah de l'employer.

— C'est débile, répéta Astor avant de changer de sujet. Elle est vraiment brigadière ? C'est mieux que policier ?

— Ça veut dire qu'elle est le

chef des policiers, répondis-je.

— Elle peut commander ceux qui portent le costume bleu ?

— Oui.

— Et elle a le droit d'avoir un pistolet aussi ?

— Oui.

Astor se pencha autant que le lui permettait sa ceinture et dévisagea Deborah avec un air qui s'apparentait au respect, expression plutôt rare sur son visage.

— Je ne savais pas que les filles pouvaient avoir un pistolet et être le chef des policiers.

— Les filles peuvent faire absolument tout ce que les garçons

font, coupa Deborah sèchement.  
Même mieux, en général.

Astor jeta un regard à Cody,  
puis à moi.

— Vraiment tout ?

— Presque tout, répondis-je. Le  
football professionnel mis à part,  
peut-être.

— Tu tires sur des gens,  
parfois ? demanda Astor à Deborah.

— Par pitié, Dexter ! lâcha ma  
sœur.

— Ça lui arrive parfois,  
répondis-je, mais elle n'aime pas en  
parler.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est quelque



chose de très intime et qu'elle estime sans doute que ça ne regarde personne.

— Arrêtez de parler de moi comme si j'étais une chose, bon sang ! s'écria Deborah. Je suis juste à côté de vous.

— Je sais, dit Astor. Tu peux nous raconter sur qui tu as tiré ?

En guise de réponse, Deborah fit crisser les pneus pour s'engouffrer dans un parking et s'arrêter en cahotant devant le centre.

— On y est ! lança-t-elle, bondissant hors de la voiture comme si elle fuyait un essaim de

fourmis rouges.

Elle marcha à grands pas vers le bâtiment. Dès que j'eus détaché Cody et Astor, nous la suivîmes à une allure plus tranquille.

Deborah parlait encore au brigadier de service à l'accueil lorsque nous entrâmes ; j'indiquai aux enfants deux chaises cabossées dans un coin.

— Attendez-moi ici, leur dis-je. Je reviens dans quelques minutes.

— Pourquoi on doit attendre ? demanda Astor d'un ton indigné.

— Parce qu'il faut que j'aie à parler à une personne méchante.

— Pourquoi on ne peut pas

t'accompagner ?

— C'est interdit par la loi, répondis-je. Faites comme je vous dis. Soyez gentils.

Ils n'eurent pas l'air terriblement enthousiastes, mais ils ne foncèrent pas dans le couloir en hurlant. Je profitai de leur coopération pour rejoindre Deborah.

— Allez, viens, me dit-elle, et nous nous dirigeâmes vers l'une des salles d'interrogatoire au bout du couloir.

Quelques minutes plus tard, un gardien nous amena Halpern. Il était menotté et avait encore plus

mauvaise mine que lorsque nous l'avions arrêté. Il n'était pas rasé, il avait les cheveux hirsutes et le regard égaré. Le surveillant le poussa du coude vers un siège où il s'assit du bout des fesses en fixant ses mains posées devant lui sur la table.

Deborah adressa un signe de tête au gardien, qui alla se poster dans le couloir. Elle attendit que la porte se referme puis dirigea son attention vers Halpern.

— Alors, Jerry, commença-t-elle, j'espère que vous avez bien dormi la nuit dernière.

Sa tête se redressa

brusquement comme si elle avait été tirée d'un coup par une corde, et il la regarda avec des yeux ronds.

— Que... qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il.

Deb haussa les sourcils.

— Je ne veux rien dire du tout, répondit-elle doucement. Je cherchais juste à être polie.

Il la dévisagea un moment avant de laisser retomber sa tête.

— Je veux rentrer chez moi, déclara-t-il d'une petite voix tremblante.

— Je n'en doute pas, Jerry, répliqua-t-elle. Mais je ne peux pas vous laisser sortir pour l'instant.

Il secoua la tête et marmonna des paroles inaudibles.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jerry ? lui demanda-t-elle du même ton patient et aimable.

— J'ai dit que je ne pensais pas avoir fait quoi que ce soit, reprit-il sans lever les yeux.

— Vous ne *pensez* pas ? Eh bien, on devrait peut-être s'en assurer avant de vous laisser partir, vous ne croyez pas ?

Il redressa la tête pour la regarder, très lentement cette fois.

— Cette nuit... dit-il. C'est peut-être le fait d'être ici... Je ne sais pas. Je ne sais pas.

— Vous avez déjà été dans un tel endroit, n'est-ce pas, Jerry ? Quand vous étiez jeune ? interrogea Deborah. Et cela vous a amené à vous souvenir de quelque chose ?

Il sursauta comme si elle lui avait craché à la figure.

— Je ne... Ce n'est pas un souvenir, protesta-t-il. C'est un rêve. Ça ne peut être qu'un rêve.

Deborah acquiesça avec bienveillance.

— De quoi avez-vous rêvé, Jerry ?

Il se contenta de secouer la tête et de la dévisager, la mâchoire entrouverte.

— Cela pourrait vous aider d'en parler, reprit Deborah. Si ce n'est qu'un rêve, où est le problème ? De quoi avez-vous rêvé, Jerry ? répéta-t-elle d'une voix un peu plus insistante, mais toujours très douce.

— Il y a une grande statue, commença-t-il.

Il eut l'air surpris que des mots soient sortis de sa bouche.

— D'accord.

— Elle... elle est vraiment grande. Et il y a un... un feu... qui brûle à l'intérieur de son ventre.

— Elle a un ventre ? demanda Deborah. De quel genre de statue



s'agit-il ?

Il baissa les yeux.

— Elle est vraiment immense.

Un corps en bronze, avec deux bras, et les bras s'abaissent vers...

Il s'interrompt, marmonna quelque chose.

— Qu'est-ce que vous dites, Jerry ?

— Il a dit qu'elle avait une tête de taureau, expliquai-je, sentant les poils de ma nuque se hérissier.

— Les bras s'abaissent, répétait-il. Et je me sens... très heureux. Je ne sais pas pourquoi. Je chante. Et je dépose les deux filles dans les bras. Je les découpe avec un

couteau, et elles s'élèvent vers la bouche où les bras les lâchent. À l'intérieur du feu...

— Jerry, dit Deborah d'une voix encore plus douce. Il y avait du sang sur vos habits, et ils étaient légèrement roussis. Nous savons qu'il vous arrive d'avoir des trous de mémoire lorsque vous subissez un stress trop important. Ne serait-il pas possible, Jerry, que vous ayez eu l'un de ces trous de mémoire, que vous ayez tué les filles, puis que vous soyez rentré chez vous ? Sans le savoir ?

Il recommença à secouer la tête, lentement et mécaniquement.

— Vous pouvez me donner une meilleure explication ?

— Où est-ce que je pourrais trouver une statue comme ça ? demanda-t-il. C'est... Comment pourrais-je... trouver cette statue, préparer le feu à l'intérieur puis y amener les filles et... Je ferais tout ça sans m'en rendre compte ?

Deborah m'adressa un regard et je haussai les épaules. Il n'avait pas tort. C'est vrai, il doit bien y avoir une limite à ce qu'un somnambule peut faire sans le savoir, et là elle semblait largement dépassée.

— Alors d'où sort ce rêve, Jerry ? demanda-t-elle.

— Tout le monde fait des rêves, répliqua-t-il.

— Et comment le sang s'est-il retrouvé sur vos vêtements ?

— C'est Wilkins. C'est obligé, il n'y a pas d'autre réponse.

On frappa à la porte, et le brigadier entra.

Il se pencha pour parler tout bas à l'oreille de Deborah. Je m'approchai afin d'écouter.

— L'avocat de ce type crée des problèmes, expliqua-t-il. Il dit que comme les têtes sont apparues alors que son client était là, il est forcément innocent. Je ne peux pas l'empêcher d'entrer.

— D'accord, répondit Deb. Merci, Dave. Très bien, Jerry. Nous en reparlerons plus tard.

Elle se leva, puis sortit, et je la suivis.

— Que faut-il penser de tout ça ? demandai-je.

— Merde, Dex, j'en sais rien, moi. J'en peux plus de cette histoire. Soit le type a agi durant l'un de ses fameux trous de mémoire, ce qui voudrait dire qu'il a tout préparé sans vraiment s'en rendre compte et qu'il les a tuées plus tard, ce qui est impossible.

— Sans doute.

— Ou alors quelqu'un d'autre

s'est donné un mal de chien pour monter le coup contre lui et l'a fait coïncider avec un de ses trous de mémoire.

— Ce qui est tout aussi impossible, conclus-je obligeamment.

— Ouais, je sais.

— Et la statue avec la tête de taureau et le feu à l'intérieur ?

— Merde ! c'est juste un rêve. C'est obligé.

— Alors, où est-ce que les filles ont été brûlées ?

— Tu n'as qu'à me montrer une statue géante avec une tête de taureau et un barbecue intégré. Dis-

moi où on peut cacher ça. Tu me le trouves et je le croirai.

— On doit donc relâcher Halpern ?

— Non, bordel ! Je le garde encore pour refus d'obtempérer.

Elle tourna les talons et se dirigea vers la réception.

Cody et Astor étaient assis en compagnie du brigadier lorsque nous regagnâmes le hall d'entrée, et bien qu'ils ne fussent pas restés là où je le leur avais indiqué, j'étais si soulagé qu'ils n'aient pas mis le feu au bureau que je ne fis aucune réflexion. Nous sortîmes tous ensemble du bâtiment.

— Et maintenant ? demandai-je.

— On doit parler à Wilkins, évidemment, répondit Deborah.

— Et on lui demande s'il a une statue avec une tête de taureau au fond de son jardin ?

— Non, c'est des conneries, tout ça.

— C'est un gros mot, lança Astor. Tu me dois cinquante cents.

— Il commence à être tard, déclarai-je. Il faut que je ramène les mêmes à la maison avant que leur mère décide de me faire brûler vif.

Deborah considéra Cody et Astor un long moment avant de



lever les yeux vers moi.

— Appelle-moi tout à l'heure,  
dit-elle.

## Chapitre 19

Je réussis à ramener les enfants au bercail avant que Rita ne disjoncte, mais il s'en fallut de peu, et cela empira lorsqu'elle découvrit

qu'ils étaient allés voir des têtes calcinées. Ils n'avaient pas l'air particulièrement perturbés, néanmoins ; ils semblaient même plutôt excités par leur journée, et la décision d'Astor de devenir une réplique de ma sœur Deborah eut l'avantage d'atténuer la colère de Rita. C'est vrai, un choix de carrière précoce pouvait représenter un gain de temps considérable et éviter des ennuis plus tard.

Rita était malgré tout très remontée, et je sentais que ça allait être ma fête. En temps normal, je me serais contenté de sourire en la laissant déblatérer, mais je n'étais

pas d'humeur à supporter la moindre marque de normalité. Ces deux derniers jours, je n'avais aspiré qu'à un peu de temps libre et de calme pour réfléchir au problème du Passager noir, et j'avais été ballotté dans tous les sens, par Deborah, Rita, les enfants, et même à mon travail. Mon déguisement avait pris le pas sur ce qu'il était censé masquer, et je n'aimais pas ça. Mais si j'arrivais à échapper à Rita et à sortir de la maison, j'aurais enfin un peu de temps pour moi.

Prétextant donc un travail urgent qui ne pouvait attendre le

lundi, je me faufilai dehors et me rendis au bureau, savourant la relative tranquillité de la circulation en plein samedi soir.

Durant les quinze premières minutes du trajet, je ne parvins pas à me débarrasser de l'impression que j'étais suivi. C'était ridicule, je sais, mais il ne m'était jamais arrivé de me promener seul la nuit et cela me rendait très vulnérable. Sans le Passager, je n'étais qu'un tigre sans flair ni crocs. Je me sentais stupide et lent, et mon dos était parcouru de frissons. J'avais comme la chair de poule, et la certitude qu'il me fallait revenir en arrière pour flairer ma

trace parce qu'une bête affamée rôdait autour. Et en fond sonore, je percevais un écho de l'étrange musique du rêve, qui agissait sur mes pieds de façon involontaire, comme s'ils devaient se rendre quelque part sans moi.

C'était une impression horrible, et si j'avais été capable d'empathie, j'aurais certainement été emporté par une vague de regret à la pensée de toutes les fois où c'était moi qui avais mis dans cet état effroyable les individus que je traquais. Mais je ne suis pas fait pour éprouver de telles angoisses, et tout ce qui me préoccupait, c'était mon propre

problème : mon Passager était parti, et si l'on me suivait réellement je me retrouvais seul et sans défense.

Ce devait être mon imagination. Qui voulait épier Dexter le débonnaire, menant tant bien que mal sa petite existence artificielle avec un grand sourire, deux enfants et une hypothèque auprès d'un traiteur ? Pour m'en assurer, je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur.

Personne, bien sûr ; personne prêt à bondir avec une hache et une poterie exhibant le nom de Dexter. Je devenais gâteaux, à force.

Une voiture était en feu sur la

bande d'arrêt d'urgence de Palmetto Expressway, et la plupart des véhicules avaient décidé soit de contourner l'embouteillage en trombe par la gauche sur le bas-côté, soit de protester par de longs coups de Klaxon et des injures. Je bifurquai et passai devant les entrepôts près de l'aéroport. Dans un hangar juste après la 69<sup>e</sup> Avenue, une alarme sonnait sans interruption, et trois hommes chargeaient des caisses dans un camion sans paraître le moins du monde se presser. Je souris et agitai la main ; ils ne me prêtèrent aucune attention.



Je commençais à m'habituer à cette impression : tout le monde ignorait ce pauvre Dexter, hormis, bien sûr, la personne qui avait entrepris de me filer, ou qui ne me filait pas, d'ailleurs.

La façon dont j'avais esquivé une confrontation avec Rita, si efficace fût-elle, m'avait privé de dîner, et j'avais à présent un besoin de manger aussi vital que celui de respirer.

Je fis halte devant une branche de la chaîne Pollo Tropical et commandai un demi-poulet à emporter. L'odeur de volaille rôtie remplit immédiatement la voiture,

et durant les derniers kilomètres je dus faire des efforts surhumains pour suivre ma trajectoire au lieu de m'arrêter sur-le-champ pour dévorer mon repas.

Parvenu sur le parking, je n'y tins plus, et alors que j'entrais dans le bâtiment je farfouillai à la recherche de mon badge avec les doigts gras, manquant de renverser les haricots par la même occasion. Mais le temps que je m'installe devant mon ordinateur, j'étais enfin satisfait, il ne restait du poulet qu'un amas d'os et un plaisant souvenir.

Comme toujours, l'estomac

plein et la conscience nette, j'eus bien plus de facilité à lancer mon puissant cerveau à plein régime afin de réfléchir à mon problème. Le Passager noir avait disparu : ce constat impliquait qu'il avait une existence indépendante de la mienne. Il était donc venu de quelque part... Il y était peut-être retourné ? Ma priorité, alors, était d'en apprendre le plus possible sur sa provenance.

Je savais pertinemment que mon Passager n'était pas le seul de son espèce. Dans l'exercice de ma longue et gratifiante carrière, j'avais rencontré plusieurs prédateurs

nimbés d'un nuage noir invisible, indiquant la présence d'un auto-stoppeur identique au mien. Il semblait logique qu'ils soient tous apparus quelque part en même temps. J'en avais honte à présent, mais je ne m'étais jamais demandé d'où provenaient ces voix intérieures et pourquoi elles existaient. Maintenant, avec toute la nuit qui s'étirait devant moi dans le silence du labo médico-légal, il m'était enfin donné de réparer cette tragique erreur.

Et donc, sans une seule pensée pour ma sécurité personnelle, je me lançai sur Internet. Bien entendu, je

ne trouvais rien d'utile lorsque je tapai « Passager noir ». C'était, il est vrai, mon expression à moi. J'essayai néanmoins, juste au cas où, et ne tombai que sur quelques jeux en ligne ainsi que sur des blogs que l'on aurait bien fait de signaler aux autorités compétentes.

Je tapai « compagnon intérieur », « ami invisible » et même « guide spirituel ». J'obtins de nouveau des résultats très intéressants qui me firent m'interroger sur l'état de notre planète, mais rien qui éclairât ma situation. Patience, il y avait simplement de fortes chances pour

que je n'utilise pas les bons termes de recherche.

Bon, très bien, guide intérieur, conseiller intime, assistant caché. Je tentai toutes les combinaisons qui me venaient à l'esprit, inversant les adjectifs, passant en revue les synonymes, chaque fois sidéré par la façon dont la pseudo-philosophie New Age avait envahi la Toile. Mais je ne découvris rien de sinistre.

Il y avait toutefois une référence fort intéressante à Salomon, célèbre roi de la Bible, selon laquelle ce sage aurait évoqué en secret l'existence d'une sorte de souverain intérieur. Je cherchai

quelques informations sur Salomon, dont je me souvenais surtout comme d'un vieillard barbu très intelligent qui proposa de couper un bébé en deux juste pour rire. J'étais passé à côté de l'essentiel.

Je découvris ainsi que Salomon avait bâti un temple dédié à un certain Moloch, apparemment un ancien dieu néfaste, et il tua son frère parce que celui-ci avait de la « méchanceté » en lui. Je saisissais bien que, d'un point de vue biblique, la méchanceté intérieure pouvait correspondre à un Passager noir. Mais s'il y avait réellement un

lien, était-il logique qu'un individu abritant un « souverain intérieur » tue une personne habitée par la méchanceté ?

J'en avais la tête qui tournait. Fallait-il croire que le roi Salomon lui-même possédait son propre Passager noir ? Et contrairement à ce que l'on avait tous été amenés à penser, était-il sérieux en proposant de couper le bébé en deux ? Ou alors, puisqu'il était censément l'un des héros positifs de la Bible, fallait-il plutôt comprendre qu'il avait trouvé un Passager chez son frère et qu'il l'avait tué pour cette raison ?

Mais, plus intrigant encore,



tous ces événements vieux de plusieurs milliers d'années survenus à l'autre bout de la planète importaient-ils vraiment ? À supposer que le roi Salomon ait détenu l'un des Passagers noirs originels, en quoi cela m'aidait-il à redevenir moi-même ? Qu'allais-je faire de tous ces passionnants détails historiques ? Aucun ne m'indiquait d'où venait le Passager, ni ce qu'il était ni, surtout, comment le récupérer.

J'étais perplexe. Bon, il était temps de laisser tomber, d'accepter mon sort, d'assumer le rôle d'ex-Dexter, père de famille sans

histoires au passé de froid justicier.

J'essayai de penser à des choses susceptibles de m'élever vers de plus hautes sphères de la cogitation mentale, mais tout ce qui me vint fut l'extrait d'un poème dont j'avais oublié l'auteur : « Si tu peux garder toute ta tête pendant que les autres autour de toi la perdent », ou une phrase équivalente. Cela ne me semblait pas suffisant. Ariel Goldman et Jessica Ortega, elles, auraient peut-être dû suivre ce conseil. Dans tous les cas, ma recherche ne m'avait conduit nulle part.

Très bien. Quel autre nom

pouvait-on donner au Passager ?  
Commentateur sarcastique,  
système d'alerte ? Je les testai tous.  
Certains des résultats furent  
extrêmement surprenants, mais  
n'avaient rien à voir avec ma  
recherche.

J'essayai guetteur, guetteur  
intérieur, guetteur maléfique,  
guetteur caché...

Une dernière tentative, sans  
doute liée au fait que mes pensées  
recommençaient à se tourner vers  
la nourriture : guetteur avide.

De nouveau, je tombai sur tout  
un tas de fadaises New Age, mais un  
blog attira mon attention, et je

cliquai dessus. Je parcourus le premier paragraphe, et si je ne m'exclamai pas « bingo ! », je n'en fus pas loin.

« Encore une fois, je sors dans la nuit avec le Guetteur avide, lisait-on. Je rôde dans les rues sombres qui regorgent de proies, évoluant lentement au cœur de ce festin imminent et sentant la pulsation du sang qui jaillira bientôt pour nous remplir de joie... »

Ma foi, le style était peut-être un peu grandiloquent, et le passage sur le sang franchement dégoûtant, mais hormis ces détails c'était une assez bonne description de ce que je

ressentais lorsque je me lançais dans l'une de mes aventures. J'avais de toute évidence trouvé une âme sœur.

Je poursuivis ma lecture. C'était très proche de ma propre expérience : l'anticipation avide du plaisir tandis que je traversais la ville au cœur de la nuit, une voix intérieure qui soufflait en moi ses conseils... Cependant, arrivé au point du récit où j'aurais bondi le couteau au poing, ce narrateur faisait référence aux « autres », puis notait trois symboles que je ne reconnaissais pas.

À moins que...

Fébrilement, je cherchai sur mon bureau la chemise contenant le dossier des deux filles décapitées. Je tirai d'un coup sec la liasse de photographies, les parcourus vivement et tombai dessus.

Inscrites à la craie sur l'allée du docteur Goldman, ces trois lettres, ressemblant à un « MLK » déformé.

Je levai les yeux vers l'écran : c'était la même chose, pas de doute.

Il était impossible que ce soit une coïncidence. Cela devait vouloir dire quelque chose d'important ; c'était peut-être même la clé de toute cette affaire. Oui, très bien ; il reste juste une petite question,

qu'est-ce que cela voulait donc dire ?

Et, autre point non négligeable, en quoi cet indice me concernait-il ? J'étais venu travailler sur la question de la disparition du Passager ; j'étais venu tard le soir afin de ne pas être harcelé par ma sœur ou interrompu par d'autres tâches, et voilà qu'apparemment, si je voulais résoudre mon problème, il allait falloir que je me penche sur l'affaire de Deb. Décidément, la vie était trop injuste.

Bon, en tout cas, comme il n'a jamais servi à rien de se plaindre, mieux valait prendre ce que l'on

m'offrait et voir où cela me menait. Tout d'abord, à quelle langue appartenaient les trois lettres ? J'étais à peu près certain que ce n'était ni du chinois ni du japonais, mais il aurait pu s'agir d'un autre alphabet asiatique dont j'ignorais tout. Je consultai un atlas en ligne et vérifiai chaque pays : Corée, Thaïlande, Cambodge... Aucun n'avait un alphabet équivalent. Que restait-il ? Le cyrillique ? Facile à vérifier. J'affichai une page comportant l'alphabet entier. Il me fallut le détailler un long moment ; certaines lettres paraissaient proches, mais je finis par conclure



que ce n'était pas ça.

Et maintenant ? Dans quelle direction aller ? Que ferait quelqu'un de vraiment intelligent, comme je l'étais autrefois, ou comme l'avait été ce maître incontesté de la sagesse, le roi Salomon ?

Un petit bip se mit à retentir à l'arrière de mon cerveau, et je l'écoutai un moment avant de répondre. Oui, « le roi Salomon ». Le sage de la Bible avec son souverain intérieur. Quoi ? Ah, oui ? Il y a un rapport ? Vraiment ?

Cela paraissait peu plausible, mais il m'était facile de vérifier.

Salomon devait parler l'hébreu, naturellement, ce qui fut simple à trouver sur Internet. Mais il n'y avait aucune ressemblance avec les lettres en question... Donc voilà, aucun rapport finalement.

Mais, une minute ! Il me semblait me souvenir que la langue originale de la Bible était non pas l'hébreu, mais... J'activai de plus belle mes cellules grises, et elles finirent par me donner la réponse. Oui, c'était un souvenir de cette infailible source d'érudition : *Les Aventuriers de l'Arche perdue*. Et la langue en question était l'araméen.

Là encore, il me fut aisé de

trouver un site Web disposé à enseigner au monde entier l'araméen. Et tandis que je le détaillais, je devins impatient d'apprendre, car il n'y avait pas de doute : les trois lettres en faisaient bien partie. Et elles étaient les équivalents araméens de MLK, comme elles en avaient l'air.

Je lus les explications. L'araméen, de même que l'hébreu, n'utilisait pas de voyelles. Il fallait les ajouter soi-même. Un peu délicat, parce qu'on était obligé de savoir ce qu'était le mot avant de pouvoir le déchiffrer. Ainsi, MLK pouvait être milk, milik ou malik,

ou n'importe quelle autre combinaison, et aucune n'avait de sens – en tout cas pour moi, ce qui était le plus important. Mais je me mis à griffonner, essayant de trouver un sens aux lettres. Milok. Molak. Molek...

De nouveau, quelque chose tilta à l'arrière de mon cerveau, et je me concentrai. Eh oui, c'était encore le roi Salomon. Juste avant la phrase nous apprenant qu'il avait tué son frère pour cause de méchanceté, il y avait eu celle concernant le temple construit à la gloire de Moloch. Et bien sûr, Molek était une autre orthographe

possible de Moloch, connu comme le dieu détestable des Ammonites.

Cette fois, je tapai « culte de Moloch », parcourus une dizaine de sites hors de propos, avant de tomber sur plusieurs pages qui concordait toutes : le culte se caractérisait par une perte de contrôle extatique et se terminait par un sacrifice humain. Visiblement les fidèles étaient poussés dans une sorte de transe avant de s'apercevoir que le petit Jimmy avait été tué et rôti, quoique pas forcément dans cet ordre.

Je dois dire que la perte de contrôle extatique m'était

parfaitement inconnue, bien que j'aie assisté à des matchs de football. Alors j'avoue que j'étais curieux : comment réussissaient-ils ce tour de force ? Je poursuivis ma lecture pour découvrir qu'une musique jouait un rôle important, une musique si irrésistible que l'on tombait presque automatiquement en transe. J'avais du mal à saisir comment cela se passait ; l'explication la plus claire que je lus, tirée d'un texte araméen, traduit et accompagné d'innombrables notes, spécifiait que « Moloch leur envoyait la musique ». Cela devait sans doute signifier qu'un groupe

de prêtres défilait dans les rues en jouant du tambour et de la trompette...

Pourquoi du tambour et de la trompette, Dexter ?

Parce que c'est ce que j'entendais dans mon sommeil. Le son des tambours et des trompettes s'élevait et s'unissait à un concert de voix, accompagné du sentiment que le bonheur éternel était imminent. En somme, cela constituait une bonne définition de la perte de contrôle extatique.

J'essayai de raisonner ; admettons que Moloch soit de retour. A moins qu'il ne soit jamais

parti. Donc, un dieu détestable vieux de 3 000 ans envoyait de la musique dans le but de... euh... de quoi exactement ? Voler mon Passager noir ? Tuer des jeunes femmes à Miami, la Gomorrhe moderne ? Je repensai même à l'éclair de génie qui m'était venu au musée et tentai de l'insérer dans le puzzle : Salomon détenait le Passager noir originel, qui se trouvait à présent à Miami et qui, tel un lion mâle s'imposant dans une troupe, cherchait à tuer tous les Passagers déjà présents, car, euh... oui, pourquoi, au juste ?

Étais-je réellement censé croire



qu'une divinité antique resurgissait pour me faire la peau ? N'était-il pas plus logique de me réserver illico une chambre en asile psychiatrique ?

Je retournais la situation dans tous les sens et n'y voyais pas plus clair. Mon cerveau partait peut-être en sucette, comme le reste de ma vie. Je devais être fatigué. Enfin, dans tous les cas, ça ne tenait pas debout. Il fallait que j'en sache plus sur ce Moloch. Et puisque j'étais assis devant mon ordinateur, je me demandai s'il avait un site Web.

J'allais être fixé : je tapai son nom, parcourus la liste des blogs

prétentieux et larmoyants, des jeux de fantasy en ligne et des délires paranoïaques ésotériques jusqu'à ce que je trouve un site qui me sembla correspondre. Lorsque je cliquai sur le lien, une image commença à se former très lentement, et en même temps...

Le profond et puissant battement de tambour, les cors qui retentissent par-dessus la pulsation et enflent au point de ne pouvoir retenir les voix qui fusent dans l'anticipation du plaisir démesuré à venir... C'était la musique que j'avais entendue durant mon sommeil.

Puis apparut une tête de taureau écumante, là au milieu de la page, avec deux mains levées de part et d'autre et les mêmes trois lettres araméennes au-dessus.

Je restai immobile, le regard rivé sur l'écran, clignant des yeux au rythme du curseur, la musique me traversant de part en part et me soulevant vers les hauteurs brûlantes d'une extase inconnue qui me promettait toutes les délices. Et pour la première fois, autant qu'il m'en souvienne, tandis que ces sensations me gagnaient, me submergeaient, avant de finir par se retirer, pour la première fois

de ma vie je connus un sentiment nouveau, différent, dérangent.

La peur.

Je ne savais pourquoi, ni de quoi, ce qui aggravait beaucoup les choses ; c'était une peur indéterminée, qui me secouait et se répercutait sur les parois vides de mon être, oblitérant tout à l'exception de cette image de taureau.

*Ce n'est rien, Dexter, me dis-je. Juste une image d'animal et quelques notes d'une musique plutôt médiocre.* Et j'en convenais, mais je ne parvenais pas à obliger mes mains à se calmer et à quitter

mes genoux. Ce chevauchement des mondes normalement distincts du sommeil et de la veille les rendait soudain impossibles à différencier, me donnant l'impression que ce qui pouvait surgir dans mes rêves puis s'afficher sur mon écran était d'une puissance irrésistible et que je n'avais aucune chance d'y échapper ; je n'avais qu'à me regarder sombrer et me laisser emporter dans les flammes.

Il n'y avait plus en moi cette voix sombre et forte pour me transmuier en lame d'acier. J'étais seul, affolé, impuissant et perdu : un Dexter désarmé, avec le

croquemitaine caché sous le lit en compagnie de ses acolytes, s'apprêtant à me précipiter hors de ce monde, dans le royaume de la souffrance et de la terreur.

D'un mouvement gauche, je me penchai en travers du bureau et arrachai le cordon d'alimentation de l'ordinateur puis, le souffle court, l'air de quelqu'un à qui l'on a fixé des électrodes sur le corps, je me rassis, avec une telle précipitation que la prise au bout du cordon vola en arrière et vint me frapper sur le front, juste au-dessus du sourcil gauche.

Durant plusieurs minutes je me

contentai de respirer et de regarder la sueur dégouliner de mon visage sur le bureau. Je ne savais pas pourquoi j'avais bondi de mon siège, tel un barracuda qu'on harponne, pour couper l'alimentation, si ce n'est que cela m'était apparu comme une question de vie ou de mort ; et je ne comprenais pas d'où surgissait cette idée, mais voilà, elle m'avait assailli sans crier gare.

Alors je me retrouvai assis dans mon bureau silencieux, devant un écran mort, me demandant qui j'étais et ce qui venait de se passer.

Je n'avais jamais eu peur.

C'était une émotion, or Dexter n'en éprouvait pas. Mais avoir peur d'un site web était une réaction tellement stupide et injustifiée qu'il n'y avait pas d'adjectifs assez forts pour la décrire. Et je n'agissais jamais de façon irrationnelle, hormis lorsque j'imitais les humains.

Alors, pourquoi avais-je arraché la prise, et pourquoi mes mains tremblaient-elles, juste à cause d'un petit air de musique et d'un dessin de vache ?

Il n'y avait pas de réponse, et je n'étais plus certain de vouloir en trouver une.



Je rentrai à la maison, persuadé d'être suivi, bien que le rétroviseur ne m'indiquât rien de tout le trajet.

L'autre était vraiment quelqu'un de spécial, il avait beaucoup de ressort ; le Guetteur n'avait pas vu ça depuis longtemps. Cette mission se révélait bien plus intéressante que d'autres qu'il avait accomplies par le passé. Il commença même à éprouver une sorte de complicité avec lui. Un peu triste, en fait ; si seulement les choses s'étaient déroulées différemment... Mais il y avait une

certaine beauté au sort inéluctable qui lui était réservé, et c'était bien également.

Même à cette distance derrière lui, il percevait les signes d'une extrême nervosité : les soudaines accélérations et décélérations, les rétroviseurs qu'on trifouille... Parfait. Le malaise était la première étape. Il fallait qu'il le conduise bien au-delà du malaise, et il y parviendrait. Mais d'abord, il était essentiel qu'il sache ce qui l'attendait. Et jusqu'à présent, malgré les indices laissés, il ne semblait pas avoir saisi.

Très bien. Le Guetteur

répéterait la procédure jusqu'à ce que l'autre comprenne à quelle sorte de puissance il avait affaire. Après, il n'aurait plus le choix, il viendrait, tel un agneau à l'abattoir.

En attendant, cette surveillance avait aussi son sens. Il fallait qu'il sache qu'il était surveillé. Cela ne pouvait que le perturber, même s'il voyait le visage en face de lui.

Les visages changeraient. La surveillance, elle, se poursuivrait.

## Chapitre 20

Comme de bien entendu, je n'eus pas droit au sommeil cette nuit-là. La journée du lendemain se passa dans un brouillard de fatigue

et d'angoisse. J'accompagnai Cody et Astor à un parc proche de la maison et m'installai sur un banc afin d'essayer de mettre de l'ordre dans le tas de suppositions et d'informations que j'avais rassemblées jusque-là. Les différents morceaux refusaient de former un puzzle cohérent. Même si je forçais pour les insérer dans un semblant de théorie, je ne parvenais toujours pas à comprendre comment retrouver mon Passager.

La meilleure idée qui me venait était que le Passager noir ainsi que ses semblables traînaient dans les parages depuis au moins trois mille

ans. Mais pourquoi le mien en aurait-il fui un autre ? Mystère, surtout que j'en avais déjà rencontré auparavant et n'avais récolté comme réaction que de légers grondements de colère. Mon hypothèse sur le nouveau papa lion me semblait aujourd'hui tirée par les cheveux, dans la quiétude du parc, près des enfants qui se lançaient leurs menaces inoffensives. Statistiquement parlant, à en juger par le taux de divorces, la moitié d'entre eux environ devaient avoir un nouveau père, et ils semblaient en parfaite santé.

Je laissai le désespoir m'envahir, sentiment qui paraissait légèrement absurde par cet après-midi radieux. Le Passager avait disparu, j'étais seul, et la seule solution que j'avais trouvée était de prendre des leçons d'araméen. Je n'avais plus qu'à espérer qu'un projectile venu du ciel me tomberait sur la tête pour mettre fin à mes souffrances. Je levai les yeux avec espoir, mais même de ce côté-là, la chance n'était pas au rendez-vous.

Je passai une autre nuit plus ou moins blanche, interrompue seulement par le retour de l'étrange musique dans mon bref sommeil,

me réveillant alors que je me redressais dans le lit pour la suivre. Je ne sais d'où me venait cette envie, et encore moins où la musique voulait m'amener, mais j'avais l'air bien décidé à partir. De toute évidence, j'étais en train de craquer ; je glissais sur la pente de la folie.

Le lundi matin, c'est un Dexter hébété et abattu qui descendit en chancelant dans la cuisine, où je fus violemment assailli par la tornade Rita, qui fonça vers moi en agitant un énorme tas de papiers et de CD.

— J'aimerais savoir ce que tu en penses, me lança-t-elle.



Je songeai qu'au contraire il valait mieux qu'elle n'en sache rien. Mais avant que j'aie pu formuler la moindre objection, elle m'avait déjà poussé sur une chaise de la cuisine et commençait à jeter les documents devant moi.

— Ce sont les bouquets que Hans veut utiliser, expliqua-t-elle en me montrant une série d'images qui, de fait, étaient de nature florale. Ça, c'est pour l'autel ! C'est peut-être un peu trop, oh, je ne sais pas... déclara-t-elle d'un ton désespéré. Est-ce que les gens vont rire de toute cette profusion de blanc ?

Bien que je sois réputé pour mon sens de l'humour très développé, il ne me vint pas à l'esprit de rire, mais déjà Rita avait tourné les pages.

— Enfin, bref, poursuivit-elle. Ça, c'est le plan des tables ! Qui ira, j'espère, avec ce que Manny Borque prépare de son côté. On devrait peut-être demander à Vince de vérifier auprès de lui.

— Eh bien...

— Oh, mon Dieu ! regarde l'heure, dit-elle, et avant que j'aie pu prononcer une syllabe de plus elle avait déposé une pile de CD sur mes genoux. J'ai réduit le choix à

six groupes, reprit-elle impitoyablement. Est-ce que tu peux les écouter et me dire ce que tu en penses ? Merci, Dex, conclut-elle en se penchant pour me planter une bise sur la joue avant de se diriger vers la porte, étant déjà passée au prochain point sur sa liste. Cody ? appela-t-elle. C'est l'heure, mon chéri. Allez !

Il y eut encore trois minutes d'agitation, durant lesquelles Cody et Astor passèrent la tête dans la cuisine pour me dire au revoir, puis la porte d'entrée claqua, et le calme revint enfin.

Et dans le silence, il me sembla

percevoir, comme au cœur de la nuit, un écho de la musique. Je savais que j'aurais dû bondir de ma chaise et me ruer dehors, mon sabre serré entre les dents, foncer dans la lumière du jour et trouver l'ennemi, mais je ne pouvais pas.

Le site Web de Moloch m'avait fichu la frousse, et j'avais beau savoir que c'était idiot, insensé, inutile, totalement contraire à la nature de Dexter, il m'était impossible de m'en défaire. Moloch. Juste un nom ancien. Un vieux mythe, disparu depuis des milliers d'années, abattu en même temps que le temple de Salomon. Ce

n'était rien. Sauf que j'en avais peur.

La seule solution semblait être d'adopter un profil bas et de prier pour que je ne me fasse pas attraper. J'étais exténué ; cela aggravait peut-être mon sentiment d'impuissance, mais j'en doutais. J'avais l'impression qu'une bête féroce me traquait, se rapprochait de plus en plus, et je sentais déjà ses crocs acérés sur ma nuque.

Mon seul espoir, c'était de réussir à faire durer la chasse un peu plus longtemps, mais tôt ou tard ses griffes s'abattraient sur moi, et alors ce serait à mon tour de

bêler, de me cabrer, puis de mourir. Il n'y avait plus de forces en moi ; il n'y avait, du reste, presque plus rien en moi, si ce n'est une sorte d'humanité réflexe qui me soufflait qu'il était temps d'aller au travail.

Je pris le tas de CD de Rita puis sortis d'un pas traînant. Alors que je me tenais devant la porte, tournant la clé dans la serrure, une Avalon blanche quitta très lentement le trottoir et s'éloigna avec une paresseuse insolence ; toute ma fatigue et mon désespoir disparurent d'un coup, et je ressentis une décharge de pure terreur qui me plaqua contre la

porte d'entrée tandis que les CD me glissaient des mains et dégringolaient sur le sol.

La voiture roula doucement jusqu'au stop au bout de la rue. Je la regardai, apathique. Mais lorsque ses feux arrière s'éteignirent et qu'elle redémarra pour traverser le carrefour, une partie de Dexter se réveilla, en colère.

C'était peut-être l'irrespect inouï que dénotait l'attitude effrontée de l'Avalon, ou j'avais peut-être juste besoin d'une petite dose d'adrénaline pour accompagner mon café du matin ; quoi qu'il en soit, je fus saisi d'une

profonde indignation, et sans même savoir ce que je faisais, je me mis à courir jusqu'à ma voiture pour sauter au volant. J'enfonçai la clé de contact, démarrai puis me lançai à la poursuite de l'Avalon.

Je brûlai le stop et accélèrai à l'intersection, juste le temps d'apercevoir la voiture tournant à droite quelques centaines de mètres plus loin. Je roulai bien plus vite que la vitesse autorisée et réussis à la voir prendre à gauche ensuite en direction de l'US-1. J'accélèrai, pour la rattraper avant qu'elle disparaisse dans la circulation de l'heure de pointe.



Je n'étais qu'à une centaine de mètres derrière environ lorsque le conducteur tourna à gauche sur l'US-1, et je l'imitai sans prêter attention aux crissements de freins et au concert de Klaxon en provenance des autres automobilistes. Il n'y avait plus qu'une dizaine de véhicules entre l'Avalon et moi, et je m'employai à me rapprocher encore, me concentrant sur la route et ne tenant aucun compte des lignes qui séparaient les voies, ne prenant même pas la peine d'apprécier la créativité langagière que je suscitais chez les autres usagers. J'en avais

ma claque, j'étais prêt à me battre, même si je n'étais pas en possession de tous mes moyens. J'étais en colère, une autre nouveauté pour moi. Dépouillé de ma noirceur, j'étais acculé dans une encoignure et les murs se resserraient autour de moi, mais ça suffisait. Il était temps que Dexter réagisse. Et même si je n'avais aucune idée de ce que je ferais lorsque j'aurais rattrapé l'imprudent, je continuais à foncer.

Je n'étais plus très loin lorsque le conducteur repéra ma présence ; il accéléra aussitôt, se déportant sur la voie la plus à gauche dans un

espace si réduit que la voiture derrière lui pila et dérapa sur le côté. Les deux véhicules suivants allèrent s'encaster dans son flanc, et un rugissement de Klaxon et de coups de frein assaillit mes oreilles. J'eus juste assez de place pour me faufiler sur la droite avant de continuer par la gauche dans la voie désormais libre. L'Avalon avait repris un peu d'avance, mais j'enfonçai la pédale de l'accélérateur et continuai à la suivre.

Durant un moment, l'intervalle entre nous resta le même. Puis l'Avalon fut ralentie par la circulation qui précédait l'accident,

et je me rapprochai, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'à deux voitures derrière, assez près pour apercevoir une paire de grosses lunettes de soleil dans le rétroviseur. Mais alors qu'il n'y avait plus qu'une voiture entre son pare-chocs et le mien, il donna un violent coup de volant à gauche, traversa le terre-plein central puis se coula dans la circulation inverse. Je l'avais croisé avant même de pouvoir réagir. J'entendis presque un rire moqueur tandis qu'il poursuivait sa route en direction d'Homestead.

Mais je refusais de le laisser filer. Je n'allais pas forcément

obtenir des réponses en le rattrapant, encore que ce fût possible. Et la justice n'avait rien à voir là-dedans. Non, c'était par pure colère, une indignation qui surgissait d'un recoin oublié de mon être, qui se déversait directement de mon cerveau reptilien. Je mourais d'envie d'extraire ce type de sa petite voiture minable et de lui donner une bonne paire de gifles. C'était une impression nouvelle, cette envie de m'attaquer à quelqu'un sous l'emprise de la colère, et cela avait un côté enivrant, au point de stopper toute réflexion logique en

moi et de me faire traverser le terre-plein à mon tour.

Ma voiture émit un horrible craquement en rebondissant sur l'îlot central, puis sur la chaussée de l'autre côté, et un énorme camion de ciment manqua de justesse m'aplatir à l'arrivée, mais j'étais reparti, m'élançant à la poursuite de l'Avalon dans la circulation plus fluide en direction du sud.

Loin devant moi, j'apercevais plusieurs points blancs mouvants, dont n'importe lequel pouvait être ma cible. J'appuyai sur le champignon.

Les dieux de la route me furent

propices : je réussis à foncer entre les voitures durant près d'un kilomètre avant de tomber sur mon premier feu rouge. Il y avait plusieurs véhicules dans chaque file, arrêtés sagement, sans possibilité de les contourner, à moins de répéter ma petite prouesse au-dessus du terre-plein central ; ce que je fis. J'atterris au milieu du carrefour juste à temps pour causer de graves désagréments à un Hummer jaune vif qui essayait bêtement d'utiliser la route de façon rationnelle. Il fit une folle embardée pour m'éviter, tentative presque couronnée de succès : il n'y

eut qu'un léger bruit sourd lorsque je rebondis élégamment sur son pare-chocs avant, pour être propulsé à travers l'intersection dans ma trajectoire, accompagné d'une nouvelle série de Klaxon et d'injures.

L'Avalon devait avoir cinq cents mètres d'avance, si elle se trouvait toujours sur l'US-1, et je n'attendis pas que la distance se creuse encore davantage. Je continuai à foncer avec mon fidèle destrier, désormais esquinté, et en trente secondes j'arrivai en vue de deux voitures blanches : l'une d'elles était un 4x4 Chevrolet et l'autre... un



monospace. Mon Avalon avait disparu.

Je ralentis quelques secondes, puis du coin de l'œil je l'aperçus, s'appêtant à passer derrière une épicerie sur le parking d'un petit centre commercial, à droite de la route. Je mis le pied au plancher et traversai les deux autres voies en dérapant pour rejoindre le parking. Le conducteur de l'Avalon me vit arriver ; il reprit de la vitesse puis gagna la rue qui coupait perpendiculairement l'US-1, filant vers l'est aussi vite qu'il put. Je franchis le parking à toute allure et le suivis.

Il me mena à travers un quartier résidentiel durant plus d'un kilomètre, puis le long d'un parc où se déroulaient les activités d'un centre de loisirs. Je me rapprochai, juste à temps pour voir une femme tenant un bébé dans les bras et suivie de deux enfants commencer à traverser la rue devant nous.

L'Avalon accéléra et monta sur le trottoir tandis que la femme continuait à avancer lentement sur la chaussée, me fixant des yeux comme si j'étais un panneau d'affichage qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer. Je donnai un coup de

volant afin de passer derrière elle, mais l'un des enfants courut brusquement en arrière ; j'écrasai la pédale du frein. Ma voiture dérapa, et l'espace d'un instant je crus que j'allais foncer dans ce petit cortège imbécile, planté au milieu de la route, qui me regardait d'un air vide. Mais mes pneus finirent par mordre le bitume, et je réussis à braquer, pour aller atterrir sur la pelouse d'une maison en face du parc, où je décrivis un cercle rapide. Je repartis aussitôt, dans une gerbe de touffes vertes, à la poursuite de l'Avalon, qui avait pris de l'avance.

La distance entre nous resta à

peu près la même durant plusieurs centaines de mètres, jusqu'à ce que la chance me sourie. Devant moi, l'autre conducteur brûla un stop sans ralentir, mais cette fois une voiture de police déboîta derrière elle, alluma la sirène et se lança à ses trousses. Je ne savais pas si je devais être content d'avoir de la compagnie ou jaloux de la concurrence, mais dans tous les cas il m'était beaucoup plus facile de suivre les lumières clignotantes et la sirène, aussi continuai-je sur ma lancée.

Les deux véhicules effectuèrent une série de virages puis, juste au

moment où je pensais m'être rapproché un peu, l'Avalon disparut subitement, et la voiture de police s'immobilisa. Quelques secondes plus tard, je vins me garer à côté et me précipitai dehors.

Devant moi, le policier traversait au pas de course une pelouse tondu ras, parcourue de marques de pneus qui menaient à l'arrière d'une maison dans un canal. L'Avalon était en train de s'enfoncer dans l'eau de l'autre côté, et tandis que je restais là à regarder, un homme s'en extirpa par la vitre pour nager les quelques mètres restants jusqu'à la rive

opposée. Le flic hésita, puis sauta à l'eau et nagea jusqu'à la voiture à moitié engloutie. Au même moment, j'entendis derrière moi le bruit de gros pneus qui freinaient brutalement. Je me retournai.

Un Hummer jaune avait pilé derrière ma voiture, et un homme rougeaud aux cheveux blond roux en sortit aussitôt pour m'invectiver.

— Espèce de fils de pute ! beugla-t-il. T'as défoncé ma caisse ! Non, mais tu te prends pour qui ?

Avant que je puisse ouvrir la bouche, mon téléphone sonna.

— Excusez-moi, dis-je, et bizarrement l'homme resta planté

là sans piper mot pendant que je répondais.

— Où est-ce que tu es, bordel ?  
me lança Deborah.

— Du côté de Cutler Ridge,  
devant un canal, dis-je.

— Eh bien, sèche-toi, et ramène  
ton cul au campus. Y a un autre  
cadavre.

## Chapitre 21

Il me fallut quelques minutes pour me débarrasser du conducteur du Hummer jaune, et cela aurait pu s'éterniser sans l'intervention du



policier qui avait sauté dans le canal. Il finit par sortir de l'eau et s'approcher de nous, tandis que j'écoutais un flot ininterrompu de menaces et d'obscénités, pas bien originales, du reste. Je m'efforçais de rester poli : cet homme en avait visiblement gros sur la patate, et je ne voulais pas qu'il encoure de graves problèmes psychologiques en réprimant ses émotions, mais, tout de même, mes services étaient requis dans le cadre d'une affaire policière urgente. Je tentai de le lui signifier, mais apparemment c'était un individu incapable d'entendre raison.

L'apparition d'un flic mécontent et complètement trempé fut donc une diversion bienvenue dans cet échange à sens unique qui commençait à être pénible.

— J'aimerais savoir ce que vous avez découvert à propos du conducteur de cette voiture, dis-je au policier.

— Sans blague, répliqua-t-il. Vous pouvez me montrer vos papiers d'identité, s'il vous plaît ?

— Je suis appelé sur un lieu de crime, protestai-je.

— Eh bien, ici aussi il y a délit, dit-il.

Alors je lui tendis mes papiers,

qu'il examina très attentivement, faisant tomber des gouttes sur la photo plastifiée. Il finit par hocher la tête et par conclure :

— D'accord, Morgan, vous pouvez partir.

À voir la réaction du conducteur du Hummer, c'était à croire que le flic avait suggéré d'immoler le pape.

— Vous pouvez pas laisser ce fils de pute partir comme ça ! hurla-t-il. Ce salaud a défoncé ma voiture !

Mais le flic, par bonheur, se contenta de dévisager l'homme en continuant de dégouliner, avant de

lui demander :

— Je peux voir votre permis et votre carte grise, monsieur ?

Je vis là l'occasion idéale de prendre congé et m'éclipsai sur-le-champ.

Ma pauvre voiture déginguée émettait des bruits suspects, mais je pris malgré tout le chemin de l'université ; je n'avais pas le choix. Il fallait qu'elle m'amène jusque-là, aussi abîmée fût-elle. Je perçus soudain une certaine affinité entre elle et moi. Pauvres de nous, les deux superbes machines que nous étions avaient été esquinées par des circonstances plus fortes que

nous. J'avais là une merveilleuse occasion de m'apitoyer sur moi-même, et je ne m'en privai pas durant quelques minutes. La colère que je ressentais un instant plus tôt s'était évaporée, ou avait dégoutté par terre comme l'eau rapportée par le flic. La vue du conducteur de l'Avalon qui nageait jusqu'à la rive opposée du canal, puis sortait de l'eau et s'éloignait avait été dans la même veine que tout le reste dernièrement : être si près du but et se voir couper l'herbe sous les pieds.

Et nous nous retrouvions avec un nouveau cadavre sur les bras,

alors que nous ne savions toujours que faire des autres. Nous commençons à ressembler à ces lévriers qui courent après un faux lapin sur les pistes, toujours hors de portée, retiré de façon désespérante chaque fois que le pauvre chien se croit sur le point d'y planter les crocs.

Il y avait deux voitures de police à l'université ; les quatre agents avaient déjà bouclé la zone autour du Lowe Art Museum, et éloigné les nombreux badauds. Un policier au crâne rasé, courtaud mais robuste, vint à ma rencontre et m'indiqua l'arrière du bâtiment.

Le corps se trouvait dans un bosquet derrière le musée. Deborah parlait à quelqu'un qui ressemblait à un étudiant ; Vince Masuoka était accroupi près de la jambe gauche du corps, pointant prudemment son stylo-bille sur la cheville. Le cadavre n'était pas visible depuis la route, mais on ne pouvait pour autant affirmer qu'il avait été dissimulé. Il avait de toute évidence été brûlé comme les autres, et il était disposé de la même façon, dans une position raide et solennelle, la tête elle aussi remplacée par une tête de taureau en céramique. Une fois de plus, alors que je considérais la

scène, j'attendis par réflexe une réaction de l'intérieur, mais je ne perçus rien hormis la douce brise tropicale qui soufflait dans mon cerveau. J'étais toujours seul.

Tandis que je ruminais ces tristes pensées, Deborah se jeta sur moi en braillant :

— T'en as mis, du temps ! Où est-ce que tu étais ?

— À un cours de macramé. C'est comme la dernière fois ?

— Il semblerait. Alors, Masuoka ?

— Je crois qu'on va avoir un peu de chance, cette fois, répondit Vince.



— C'est pas trop tôt, putain !  
lâcha Deborah.

— Il y a un bracelet à la cheville. Il est en platine, donc il n'a pas fondu.

Il leva les yeux vers Deborah et lui adressa un de ses sourires atrocement bidon.

— Il y a marqué Tammy dessus.

Deborah fronça les sourcils et tourna son regard vers l'entrée latérale du musée. Un homme de haute taille vêtu d'une veste en coton gaufré et d'un nœud papillon se tenait là avec l'un des policiers, l'air impatient.

— C'est qui, ce type ? demanda-

t-elle à Vince.

— Le professeur Keller. Il enseigne l'histoire de l'art. C'est lui qui a trouvé le corps.

Les sourcils toujours froncés, Deborah se leva et fit signe au flic en uniforme de lui amener le professeur.

— Professeur... ? interrogea-t-elle.

— Keller. Gus Keller, répondit-il.

C'était un homme séduisant, dans les soixante ans, avec sur la joue gauche une cicatrice qui semblait résulter d'un duel. Il n'avait pas l'air particulièrement

impressionné par le cadavre.

— Vous avez donc trouvé le corps ici ? commença Deborah.

— Tout à fait. Je venais voir une nouvelle pièce d'art acquise par le musée – de l'art mésopotamien, d'ailleurs, c'est intéressant – lorsque je l'ai aperçu entre les arbustes. Il y a une heure environ, je crois.

Deborah hochâ la tête comme si elle avait déjà tous ces renseignements, même celui concernant l'art mésopotamien : un truc de flic bien connu pour pousser les gens à donner davantage de détails, surtout s'ils sont

légèrement coupables. Cela parut sans effet sur Keller. Il attendit simplement la question suivante, et Deborah se creusa la tête pour en trouver une. Je tire une grande fierté de ma sociabilité si durement acquise et, ne voulant pas que le silence devienne inconfortable, je m'éclaircis la gorge ; Keller se tourna vers moi.

— Que pouvez-vous nous dire de cette tête en céramique ? lui demandai-je. D'un point de vue artistique.

Deborah me lança un regard furieux, mais elle était peut-être juste jalouse que j'aie pensé à cette

question avant elle.

— D'un point de vue artistique ? Pas grand-chose, répondit Keller en baissant les yeux vers la tête de taureau posée à côté du corps. Elle semble avoir été fabriquée dans un moule, puis cuite dans un four assez rudimentaire. Peut-être un simple four de cuisine. Mais d'un point de vue historique, c'est beaucoup plus intéressant.

— Que voulez-vous dire ? demanda sèchement Deborah.

— Eh bien, ce n'est pas parfait, mais quelqu'un a essayé de recréer un motif stylisé très ancien.

— Ancien comment ?

interrogea Deborah.

Keller haussa les épaules, comme pour signifier qu'elle avait posé la mauvaise question, mais il répondit.

— Trois ou quatre mille ans.

— Ah oui, c'est très vieux, fis-je observer aimablement.

Et ils me regardèrent tous les deux, ce qui me donna à penser que je devais peut-être ajouter quelque chose d'un peu plus intelligent, alors je demandai :

— De quelle partie du monde parlez-vous ?

Keller hocha la tête. J'avais marqué un point.

— Le Moyen-Orient, répondit-il. On trouve un motif similaire à Babylone, et peut-être même plus tôt près de Jérusalem. La tête de taureau semble être reliée au culte d'un des anciens dieux. Un dieu particulièrement cruel, d'ailleurs.

— Moloch, affirmai-je, et cela m'écorcha la gorge de prononcer ce nom.

Deborah me fusilla du regard, convaincue à présent que je lui avais caché des choses, mais elle se retourna vers Keller, qui continuait à parler.

— Oui, c'est ça. Moloch aimait les sacrifices humains. Surtout les

enfants. C'était une sorte de marché très courant : vous sacrifiiez votre enfant, et il vous garantissait une bonne moisson ou la victoire sur vos ennemis.

— Eh bien, je crois qu'on peut s'attendre à une excellente moisson cette année ! lançai-je, mais aucun des deux ne daigna m'accorder un sourire.

Ma foi, on fait ce qu'on peut pour apporter un peu de gaieté dans ce monde si terne ; si les gens refusent d'apprécier nos efforts, c'est tant pis pour eux.

— Et le fait de brûler les corps ? demanda Deborah.



Keller eut un bref sourire, expression professorale qui devait signifier « merci de poser la question ».

— C'est justement la clé du rituel, répondit-il. Il y avait une immense statue de Moloch surmontée d'une tête de taureau, qui était en réalité un fourneau.

Je pensai à Halpern et à son « rêve ». Connaisait-il l'existence de Moloch auparavant, ou ce dernier était-il venu à lui de la même façon que la musique venait à moi ? Deborah avait-elle raison depuis le début : s'était-il rendu auprès de la statue pour tuer les

filles, aussi improbable que cela parût ?

— Un fourneau, répéta Deborah. Et ils jetaient les corps dedans ? dit-elle d'un air sceptique.

— Oh, c'est encore mieux que ça, renchérit Keller. Ils permettaient ainsi au miracle du rituel de s'accomplir. C'était très sophistiqué, en fait, mais il s'agissait d'une des raisons pour lesquelles Moloch jouissait d'une telle popularité. La statue avait des bras qui se tendaient vers l'assemblée, et lorsqu'on plaçait un sacrifice dedans, Moloch semblait s'animer pour manger ce qu'on lui

offrait. Les bras élevaient lentement la victime et la jetaient dans la bouche.

— Dans le fourneau, ajoutai-je, ne voulant pas être exclu. Pendant que la musique retentissait.

Deborah m'adressa un drôle de regard, et je m'aperçus que personne n'avait encore mentionné de musique, mais Keller ne releva pas et acquiesça.

— Oui, tout à fait. Des trompettes et des tambours, des chants, une musique très hypnotique qui atteignait son point culminant au moment où le dieu élevait le corps jusqu'à sa bouche et

l'y jetait. Alors, celui-ci tombait au fond du fourneau. Vivant. Ça ne devait pas être très drôle pour la victime.

Je voulais bien le croire ; j'entendais le rythme des tambours au loin, et ce n'était pas drôle pour moi non plus.

— Est-ce qu'il y a encore des gens qui vénèrent ce dieu aujourd'hui ? demanda Deborah.

Keller secoua la tête.

— Non, plus depuis deux mille ans, autant que je sache.

— Bon, alors, merde ! Qui est l'auteur de ces crimes ?

— Tout ce que je vous explique

là est loin d'être un secret. Ce sont des événements historiques assez bien documentés. N'importe qui, après quelques recherches, pourrait en savoir suffisamment pour reproduire le rituel.

— Mais dans quel but ?

Keller sourit poliment.

— Là, je ne peux pas vous répondre.

— Alors à quoi me sert tout ça ? s'écria-t-elle sur un ton suggérant que c'était à Keller de lui apporter une réponse.

Il lui adressa son sourire bienveillant de professeur.

— Il est toujours utile

d'apprendre des choses, affirma-t-il.

— Maintenant, on sait par exemple, dis-je, qu'il doit exister quelque part une énorme statue de taureau avec un four à l'intérieur.

Deborah tourna brusquement la tête vers moi.

Je me penchai vers elle et murmurai :

— Halpern.

Elle cligna des yeux, et je compris qu'elle n'y avait pas encore pensé.

— D'après toi, ce n'était pas un rêve ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Mais si quelqu'un cherche à imiter

ce culte, pourquoi ne le ferait-il pas avec tout l'équipement nécessaire ?

— Bon sang ! s'exclama Deborah. Où est-ce qu'on pourrait cacher un tel truc ?

Keller toussota avec délicatesse.

— J'ai bien peur qu'il y ait une autre difficulté, dit-il.

— Quoi ? demanda Deborah.

— Eh bien, il faudrait dissimuler l'odeur aussi. Celle des corps humains qu'on brûle. C'est une odeur persistante qu'on n'oublie pas facilement.

— Alors on cherche une statue géante, puante, avec un fourneau à

l'intérieur, lançai-je gaiement. Ça ne devrait pas être trop dur à trouver !

Deborah m'adressa un regard noir, et une fois de plus je ne pus m'empêcher d'être déçu par son attitude si austère face à la vie, surtout que j'allais sans doute devoir me joindre à elle en tant que résident permanent du royaume du Désespoir, si le Passager noir refusait d'être sage et de sortir de sa cachette.

— Professeur Keller, reprit-elle, y aurait-il autre chose concernant toute cette histoire de taureau qui pourrait nous aider ?



— Ce n'est pas vraiment mon domaine, malheureusement. Je connais juste le contexte dans la mesure où il influe sur l'histoire de l'art. Il faudrait que vous vous adressiez à un spécialiste de philosophie ou de religion comparée.

— Comme le professeur Halpern, murmurai-je, et Deborah hocha la tête, toujours furieuse.

Elle fit un mouvement pour s'en aller mais, par chance, se rappela juste à temps ses bonnes manières. Elle se retourna vers Keller et lui dit :

— Vous nous avez beaucoup

aidés, monsieur. N'hésitez pas à me contacter si vous pensez à autre chose.

— Certainement, répondit-il.

Sur ce, Deborah m'attrapa par le bras et m'entraîna.

— On retourne au bureau de l'administration ? demandai-je tandis qu'elle me broyait le bras.

— Ouais. Mais s'il y a une Tammy parmi les étudiants de Halpern, je ne sais pas ce que je vais faire.

Je retirai mon bras à moitié paralysé.

— Et s'il n'y en a pas ?

— Allez, viens, dit-elle.

Mais comme je passais devant le corps, quelque chose s'agrippa à la jambe de mon pantalon. Je baissai les yeux.

— Hem, fit Vince. Dexter...

Il se racla la gorge, et je lui adressai un regard interrogateur. Il rougit et lâcha mon pantalon.

— Il faut que je te parle, reprit-il.

— Bien sûr, mais ça peut attendre cinq minutes ?

— Non, c'est important.

— Bon, vas-y alors.

Je m'approchai de lui ; il était toujours accroupi près du corps.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il détourna le regard, et aussi incroyable que cela paraisse de la part de quelqu'un qui ne manifestait jamais d'émotions véritables, il rougit encore plus.

— J'ai parlé à Manny, annonça-t-il.

— Fantastique. Et tu es encore entier ! répliquai-je.

— Il, euh... veut faire quelques petits changements. Euh, dans le menu. Ton menu, pour le mariage.

— Ah ! Est-ce que par hasard ce seraient des changements coûteux ?

— Oui. Il dit qu'il a eu une inspiration. Quelque chose de totalement nouveau et différent.

— Je trouve ça formidable. Mais je n'ai pas les moyens de m'offrir une inspiration. Il va falloir lui dire non.

— Tu ne comprends pas. Il fait ça parce qu'il t'aime bien. Il dit que le contrat lui permet de faire ce qu'il veut.

— Et il souhaite augmenter le prix légèrement ?

Vince était rouge écarlate. Il marmonna quelques syllabes et essaya de détourner encore davantage le regard.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Le double environ, répondit-

il d'une voix très basse mais audible.

— Le double.

— Oui.

— Ça fait 500 dollars l'assiette.

— Je suis sûr que ce sera très bien.

— À ce prix-là, il faudrait que ce soit plus que bien. Il faudrait qu'on nous gare les voitures, qu'on passe la serpillière, qu'on donne à chaque invité un petit massage...

— C'est un truc d'avant-garde, Dexter. Ton mariage paraîtra sans doute dans un magazine.

— Oui, et ce sera *Comment surmonter la faillite*. Il faut lui

parler, Vince.

— Je ne peux pas, répondit-il.

Les êtres humains sont de sacrés imbéciles. Même ceux qui, comme Vince, simulent la plupart du temps. Cet expert stoïque, qui avait le nez sur un cadavre atrocement assassiné, aussi impassible que s'il s'était agi d'une souche d'arbre, était paralysé de terreur à la pensée de devoir affronter un nabot qui gagnait sa vie en sculptant du chocolat.

— D'accord, dis-je. Je lui parlerai moi-même.

Il leva enfin les yeux vers moi.

— Sois prudent, Dexter, me

conseilla-t-il.



## Chapitre 22

Je rattrapai Deborah alors qu'elle exécutait un demi-tour, et heureusement elle s'arrêta assez longtemps pour que je puisse

monter à bord. Elle n'eut rien à me dire durant le court trajet, et j'étais trop préoccupé par mes propres problèmes pour m'en soucier.

Une rapide consultation des registres auprès de ma nouvelle amie de l'administration n'indiqua aucune Tammy parmi les étudiants de Halpern. Mais Deborah, qui faisait les cent pas à côté, s'y attendait.

— Vérifie le dernier semestre, m'ordonna-t-elle.

Cette nouvelle recherche ne donna rien non plus.

— O.K., dit-elle. Essaie Wilkins, alors.

C'était une excellente idée, et j'obtins aussitôt un résultat : une étudiante en master de sciences, Tammy Connor. Elle suivait le séminaire de Wilkins en éthique situationnelle.

— Très bien, dit Deborah. Note son adresse.

Tammy Connor vivait dans une résidence universitaire toute proche ; Deborah ne mit pas longtemps à nous y conduire et se gara devant, sur un espace interdit. J'avais à peine ouvert ma portière qu'elle fonçait déjà vers la porte du bâtiment. Je la suivis aussi vite que je pus.

La chambre était au troisième étage. Deborah choisit de grimper l'escalier quatre à quatre, plutôt que de prendre la peine d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur, et comme j'étais trop essoufflé pour me plaindre, je me tus. J'arrivai en haut juste au moment où la porte de la chambre s'ouvrait, laissant apparaître une fille brune trapue avec des lunettes.

— Oui ? dit-elle en fronçant les sourcils.

Deb montra son badge et demanda :

— Tammy Connor ?

La fille réprima un petit cri et

porta la main à son cou.

— Oh, mon Dieu, j'en étais sûre ! s'exclama-t-elle.

— Vous êtes Tammy Connor, mademoiselle ?

— Non, bien sûr que non, répondit-elle. Camilla, sa colocataire.

— Vous savez où est Tammy, Camilla ?

La fille aspira sa lèvre inférieure et la mâchonna tout en secouant énergiquement la tête.

— Non.

— Elle est partie depuis combien de temps ?

— Deux jours.

— Deux jours ? répéta Deborah en haussant les sourcils. Et ça lui arrive souvent ?

Camilla semblait sur le point de s'arracher la lèvre, à force de tirer dessus, mais elle s'interrompit pour bredouiller :

— J'ai promis de ne rien dire.

Deborah la dévisagea un long moment avant de lui répondre :

— Il va pourtant falloir que vous nous disiez quelque chose, Camilla. Nous pensons que Tammy s'est fourrée dans un sale pétrin.

Cela me semblait une sacrée litote pour expliquer qu'elle était peut-être morte, mais je gardai le

silence, vu l'effet indéniable que ces mots avaient sur Camilla.

— Oh ! fit-elle en commençant à se balancer sur elle-même. Oh, je savais que ça allait arriver.

— Mais que pensez-vous qu'il est arrivé exactement ? lui demandai-je.

— Ils se sont fait prendre, répondit-elle. Je l'avais avertie.

— Je n'en doute pas, dis-je. Mais pourquoi ne pas nous en faire part, à nous aussi ?

Elle gigota encore plus durant quelques secondes.

— Oh ! fit-elle de nouveau, elle a une liaison avec un professeur.

Oh, mon Dieu, elle va me tuer !

Personnellement, je ne pensais pas que Tammy puisse tuer qui que ce soit, mais juste pour m'en assurer, je demandai :

— Est-ce que Tammy portait des bijoux ?

Elle me regarda comme si j'étais fou.

— Des bijoux ? répéta-t-elle, l'air de prononcer un mot dans une langue étrangère – l'araméen, peut-être.

— Oui, tout à fait, dis-je pour l'encourager. Des bagues, des bracelets, ce genre de choses...

— Comme celui qu'elle a à la



cheville ? répondit Camilla, de façon très obligeante, me sembla-t-il.

— Oui, exactement. Est-ce qu'il y avait une inscription dessus ?

— Ouais, son nom. Oh, mon Dieu, elle va être folle de rage contre moi.

— Savez-vous de quel professeur il s'agissait, Camilla ? l'interrogea Deborah.

La fille recommença à secouer la tête.

— Je ne peux vraiment pas vous dire.

— C'était le professeur Wilkins ? demandai-je, et bien que

Deborah me foudroyât du regard, la réaction de Camilla, elle, fut très gratifiante.

— Oh, mon Dieu ! Je n'ai rien dit, je le jure.

Un appel depuis le mobile nous fournit l'adresse du professeur Wilkins, à Coconut Grove. C'était dans une zone huppée appelée "The Moorings", ce qui signifiait soit que mon ancienne fac payait les enseignants beaucoup plus que par le passé, soit que le professeur Wilkins avait des ressources personnelles. Tandis que nous

débouchions dans sa rue, la pluie de l'après-midi commença à tomber, s'abattant sur la route en grands pans obliques, s'arrêta presque complètement, puis reprit à nouveau.

Nous trouvâmes la maison sans problème. Le numéro était indiqué sur le mur jaune de plus de deux mètres qui entourait la propriété. Une grille en fer forgé barrait l'allée. Deborah se gara devant, puis nous descendîmes et jetâmes un coup d'œil par la grille. C'était une maison somme toute modeste – moins de trois cent cinquante mètres carrés – et située à plus de

soixante-dix mètres de l'eau, donc Wilkins n'était peut-être pas si riche, en fin de compte.

Alors que nous nous tenions là, essayant d'indiquer d'une façon ou d'une autre notre arrivée, la porte d'entrée s'ouvrit pour laisser sortir un homme vêtu d'un imperméable jaune vif. Il se dirigea vers la voiture stationnée dans l'allée, une Lexus bleue....

Deborah haussa la voix et appela :

— Professeur ? Professeur Wilkins ?

L'homme leva les yeux vers nous sous sa capuche.

— Oui ?

— Est-ce qu'on pourrait vous parler un moment, s'il vous plaît ?

Il s'avança vers nous d'un pas lent, la tête légèrement penchée.

— Ça dépend. Qui est ce « on » ?

Deborah farfouilla dans sa poche à la recherche de son badge, et le professeur Wilkins s'arrêta prudemment.

— « On », c'est la police, assurai-je.

— Ah oui ? dit-il, et il se tourna vers moi avec un léger sourire qui se figea lorsqu'il me vit, puis se mua en une imitation de sourire

très peu convaincante.

Étant moi-même un expert en matière d'émotions et d'expressions factices, je n'avais aucun doute : la vue de ma petite personne l'avait déconcerté. Mais pourquoi ? S'il était coupable, la présence de la police devant chez lui devait être pire que celle de Dexter. Toutefois, il se tourna, vers Deborah et lui lança d'un ton désinvolte :

— Ah oui, nous nous sommes déjà rencontrés à l'université.

— Tout à fait, répondit Deborah en extirpant enfin son insigne de sa poche.

— Excusez-moi, mais ce sera

long ? Je suis assez pressé.

— Nous avons juste une question ou deux à vous poser. Ça prendra une minute.

— Bon, dit-il, son regard allant du badge à mon visage puis se détournant aussitôt. D'accord.

Il ouvrit le portail et s'effaça pour nous laisser passer.

Même si nous étions déjà trempés, il semblait judicieux de nous abriter de la pluie ; nous suivîmes donc Wilkins le long de l'allée jusque chez lui.

L'intérieur était décoré dans un style que je décrirais comme « classique décontracté typique des

bohèmes fortunés de Coconut Grove ». Je n'en avais pas vu d'exemple depuis mon adolescence, lorsque le style *Deux flics à Miami* s'était imposé dans le quartier. Le sol était recouvert d'un carrelage brun rouge qui brillait tellement qu'on aurait pu se raser dans son reflet, et il y avait un coin salon composé d'un canapé en cuir et de deux fauteuils assortis, près d'une fenêtre panoramique. Juste à côté se trouvaient un bar avec un compartiment vitré à température contrôlée ainsi qu'une peinture abstraite de nu sur le mur.

Wilkins nous fit contourner



deux plantes vertes pour nous conduire vers le canapé, mais une fois parvenu devant il hésita.

— Ah ! fit-il, en ôtant la capuche de son imperméable. On est un peu mouillés pour les sièges en cuir. Puis-je vous proposer un tabouret de bar ?

Je me tournai vers Deborah, qui haussa les épaules.

— On peut rester debout, répondit-elle. On en a pour une minute.

— D'accord, dit Wilkins. Qu'y a-t-il de si important pour qu'ils envoient quelqu'un comme vous par ce temps ?

Deborah rougit légèrement ; je ne sus si c'était d'irritation ou d'autre chose.

— Depuis combien de temps couchez-vous avec Tammy Connor ? lâcha-t-elle.

Wilkins abandonna son air gai, et l'espace d'un instant une expression glacée et désagréable passa sur son visage.

— Où avez-vous entendu ça ?

Je voyais que Deborah essayait de le déstabiliser, et puisque c'est également l'une de mes spécialités, je renchéris :

— Vous serez obligé de vendre votre maison si vous n'obtenez pas

cette chaire ?

Ses yeux se portèrent brusquement sur moi, et le regard qu'il m'adressa n'avait rien d'aimable.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il au bout d'un moment. C'était ça, la confession de Halpern en prison ? C'est Wilkins le coupable ?

— Alors vous n'aviez pas de liaison avec Tammy Connor ? l'interrogea Deborah.

Wilkins la regarda de nouveau et, après un effort visible, retrouva son sourire détendu.

— Excusez-moi. Je n'arrive pas à me mettre en tête que c'est vous

la dure à cuire. Ce doit être une technique très efficace, non ?

— Pas jusqu'à présent, répliquai-je. Vous n'avez encore répondu à aucune de nos questions.

— D'accord. Et est-ce que Halpern vous a dit qu'il s'était introduit dans mon bureau ? Je l'ai trouvé en train de se cacher sous la table. Dieu seul sait ce qu'il faisait là-dessous.

— Pourquoi s'était-il rendu dans votre bureau, d'après vous ? demanda Deborah.

— Il a prétendu que j'avais saboté son article.

— Et c'est vrai ?

Il tourna son regard vers Deborah, puis vers moi durant quelques secondes désagréables, puis de nouveau vers elle.

— Brigadier, commença-t-il, j'essaie de coopérer, mais vous m'avez accusé de tant de choses différentes que je ne sais même pas à quoi je suis censé répondre.

— C'est pour ça que vous n'avez donné aucune réponse ? demandai-je.

Wilkins ne releva pas.

— Si vous pouvez m'expliquer ce que l'article de Halpern et Tammy Connor ont à voir ensemble, je serais ravi de vous

renseigner. Sinon, il va falloir que j'y aille.

Deborah me lança un regard, en quête d'un conseil, ou simplement fatiguée de fixer Wilkins, je l'ignorais ; je lui adressai un superbe haussement d'épaules, et elle considéra de nouveau le professeur.

— Tammy Connor est morte, annonça-t-elle.

— Ça, par exemple ! s'exclama-t-il. Comment est-ce arrivé ?

— De la même façon que pour Ariel Goldman, répondit Deborah.

— Et vous les connaissiez toutes les deux, ajoutai-je.

— J'imagine que des dizaines de personnes les connaissaient toutes les deux, y compris Jerry Halpern, fit-il observer.

— Est-ce le professeur Halpern qui a tué Tammy Connor, monsieur Wilkins ? lui demanda Deborah. Depuis le centre de détention ?

— Je disais seulement qu'il les connaissait toutes les deux.

— Et lui aussi avait une liaison avec elle ? demandai-je.

Wilkins eut un petit sourire narquois.

— Ça m'étonnerait. Pas avec Tammy, en tout cas.

— Qu'est-ce que vous insinuez,

professeur ? questionna Deborah.

Il fit la moue.

— Oh, ce sont juste des rumeurs. Les étudiants parlent, vous savez. Certains disent que Halpern est gay.

— Cela fait moins de concurrence pour vous, dis-je. Comme avec Tammy Connor.

Wilkins me regarda d'un air mauvais, et je suis sûr que si j'avais été un de ses élèves j'aurais été très intimidé.

— Il faut que vous décidiez une fois pour toutes si je tue mes étudiantes ou si je les baise.

— Pourquoi pas les deux ?



— Vous êtes allé à la fac ? me demanda-t-il.

— Oui, pourquoi ?

— Eh bien, vous devriez savoir que certaines filles courent toujours après leurs professeurs. Tammy avait plus de dix-huit ans, et je ne suis pas marié.

— N'est-ce pas un peu immoral de coucher avec l'une de ses étudiantes ? demandai-je.

— Ancienne étudiante, rétorqua-t-il sèchement. J'ai commencé à la voir à la fin du cours du semestre dernier. Il n'y a aucune loi qui interdise de fréquenter une ancienne étudiante. Surtout si elle

se jette sur vous.

— Félicitations ! lançai-je.

— Avez-vous saboté l'article de Halpern ? interrogea Deborah.

Wilkins se tourna vers elle et lui sourit. C'était merveilleux de voir quelqu'un de presque aussi doué que moi pour passer d'une émotion à une autre sans transition.

— Brigadier, vous ne voyez pas une constante, ici ? Ecoutez, Jerry est un type brillant, mais... il n'est pas tout à fait stable. Et avec la pression qu'il subit actuellement, il s'est mis en tête que j'étais une conspiration contre lui à moi tout

seul. Je ne pense pas être aussi fort, ajouta-t-il en souriant. En tout cas, pas pour les conspirations.

— Alors, vous pensez que Halpern a tué Tammy Connor et les autres ? demanda Deborah.

— Je n'ai pas dit ça, répliqua-t-il. Mais c'est lui le cinglé, pas moi. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, il faut vraiment que j'y aille.

Deborah lui tendit une carte de visite.

— Merci de nous avoir consacré un peu de temps, professeur. Si vous pensez à quoi que ce soit qui pourrait nous être utile, n'hésitez

pas à m'appeler.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il en lui adressant un sourire enjôleur et en posant la main sur son épaule. Je suis désolé de vous renvoyer sous la pluie, mais...

Deborah se retira très énergiquement de sous son bras, me sembla-t-il, pour se diriger vers la porte. Je lui emboîtai le pas. Wilkins nous accompagna jusqu'au portail, puis il s'installa au volant de la Lexus, recula dans l'allée et s'éloigna. Deb resta immobile sous la pluie à l'observer jusqu'au bout, technique conçue très certainement

pour l'impressionner au point de l'amener à sauter hors de sa voiture et de tout confesser, mais vu le temps cela me semblait un zèle excessif. Je grimpai dans la voiture et l'attendis au sec.

Lorsque la Lexus bleue eut disparu, Deborah me rejoignit enfin.

— Putain, ce type me donne la chair de poule, lâcha-t-elle.

— Tu penses que c'est lui le tueur ? demandai-je.

C'était un sentiment étrange pour moi de ne rien savoir, et de me demander si quelqu'un d'autre avait réussi à déceler le masque du

prédateur.

Elle secoua la tête avec irritation. Des gouttes d'eau volèrent de ses cheveux et atterrirent sur moi.

— Je suis sûre que ce mec est une ordure, dit-elle. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu dois avoir raison, répondis-je.

— Il n'a pas eu de mal à admettre qu'il avait une liaison avec Tammy Connor. Pourquoi mentir en disant qu'il l'avait en cours au semestre dernier ?

— Par réflexe ? Parce qu'il postule à cette chaire ?

Elle tambourina des doigts sur le volant, puis se pencha en avant d'un air décidé et démarra.

— Je le fais filer, lança-t-elle.

## Chapitre 23

Lorsque j'arrivai enfin au travail, la copie d'un procès-verbal posée sur mon bureau me fit comprendre que l'on attendait que



je sois productif aujourd'hui, malgré les événements. Tant de choses s'étaient passées au cours des dernières heures qu'il était difficile de croire que la plus grosse partie de la journée était encore devant moi, prête à me dévorer ; j'allai donc me chercher une tasse de café avant de me soumettre à la servitude. J'espérais plus ou moins que quelqu'un aurait apporté des doughnuts ou des cookies, mais c'était une idée folle, bien sûr. Il restait juste l'équivalent d'une tasse et demie de café brûlé, très noir. Je m'en versai un gobelet, laissant le reste pour quelqu'un d'absolument

désespéré, puis retournai à mon bureau en traînant les pieds.

Je pris le rapport et commençai à le lire. Apparemment, quelqu'un avait conduit le véhicule d'un certain Darius Starzak au fond d'un canal avant de s'enfuir. M. Starzak lui-même était jusqu'à présent indisponible pour un interrogatoire. Je restai là un moment à cligner des yeux et à siroter l'infâme café avant de me rendre compte qu'il s'agissait de ma propre mésaventure du matin, et il me fallut encore plusieurs minutes pour décider que faire.

Le nom du propriétaire de la

voiture n'allait pas m'avancer à grand-chose, étant donné qu'il y avait de fortes chances pour que la voiture ait été volée. Mais partir de ce principe et ne rien tenter était pire que d'explorer cette maigre piste et faire chou blanc, et je me mis au travail sur mon ordinateur.

D'abord, les recherches élémentaires : l'immatriculation de la voiture, qui indiqua une adresse du côté d'Old Cutler Road dans un quartier plutôt chic. Ensuite, le casier judiciaire : contraventions, impayés, versements de pension alimentaire... Il n'y avait rien. Darius Starzak était de toute

évidence un citoyen modèle qui n'avait eu aucun contact avec les représentants de la loi.

Bon, très bien. Vérifions le nom à présent, Darius Starzak. Darius n'était pas un prénom commun, du moins pas aux États-Unis. Je vérifiai les registres de l'immigration, et contre toute attente j'obtins immédiatement un résultat.

Tout d'abord, c'était le *docteur* Starzak, pour être très précis. Il détenait un doctorat en philosophie des religions de l'université de Heidelberg et avait occupé jusqu'à une date récente une chaire à

l'université de Cracovie. Des recherches un peu plus poussées révélèrent qu'il avait été renvoyé en raison d'un vague scandale. Le polonais n'est pas une des langues que je maîtrise le mieux, bien que j'arrive à prononcer *kielbasa* dans un délicatessen. Mais à moins que la traduction ne fût très mauvaise, je crus comprendre que Starzak avait été viré du fait de son appartenance à une société illégale.

Le dossier n'expliquait pas pourquoi un intellectuel européen ayant perdu son travail pour d'obscures raisons aurait décidé de me suivre avant de jeter sa voiture

dans un canal. Cela me semblait une grave omission. J'imprimai néanmoins la photo de Starzak contenue dans le dossier d'immigration. Je scrutai l'image, essayant d'imaginer le visage à moitié caché par les grosses lunettes de soleil que j'avais aperçu dans le rétroviseur. Cela aurait pu être lui, mais cela aurait pu aussi bien être Elvis. Et à ma connaissance, Elvis avait autant de raisons de me filer que Starzak.

Je creusai un peu plus. Il n'est pas facile pour un expert médico-légal d'accéder aux données d'Interpol sans raison officielle,

aussi charmeur soit-il. Mais après avoir tenté plusieurs combines, je réussis à m'introduire dans les archives centrales, et là les choses devinrent beaucoup plus intéressantes.

Le professeur Darius Starzak apparaissait sur une liste spéciale de surveillance pour quatre pays, au nombre desquels ne figuraient pas les États-Unis, ce qui expliquait sa présence sur le sol américain. Il n'existait aucune preuve contre lui, mais on le soupçonnait d'en savoir plus qu'il ne voulait l'admettre sur le trafic des orphelins de guerre bosniaques. Le dossier mentionnait

en passant que, bien entendu, ces enfants avaient disparu, ce qui, dans le langage des rapports de police officiels, signifiait qu'on le suspectait de les avoir tués.

J'aurais dû être parcouru d'un grand frisson de plaisir en lisant cela, un éclair de la joie cruelle à venir, mais non, rien, pas la plus petite étincelle. À la place je sentis revenir faiblement la colère presque humaine que j'avais éprouvée le matin lorsque je suivais l'Avalon. On était loin de l'élan de certitude sombre et féroce du Passager auquel j'avais été habitué, mais c'était déjà ça.



Starzak avait fait des horreurs à des enfants, et il avait essayé – ou du moins celui qui utilisait sa voiture – de me faire la même chose. Très bien. Jusqu'à présent, j'avais été malmené dans tous les sens comme une balle de ping-pong, et j'avais encaissé sans broncher, dans un état de soumission pitoyable à cause de la désertion du Passager noir. Mais je tombais là sur quelque chose que je comprenais enfin et, encore mieux, que je pouvais stopper.

Le dossier d'Interpol m'apprenait que Starzak était une crapule, exactement le genre

d'individu que je recherche dans le cadre de mon hobby. Quelqu'un m'avait suivi, puis était allé jusqu'à foncer dans un canal avec sa voiture pour pouvoir s'enfuir. Il était possible que Starzak se soit fait voler son Avalon et qu'il fût innocent, mais j'en doutais, et le rapport d'Interpol indiquait le contraire. Juste pour m'en assurer, toutefois, je vérifiai les rapports de police concernant des véhicules volés. Je n'y vis figurer ni Starzak ni sa voiture.

Très bien. Sa culpabilité se trouvait ainsi confirmée. Et je savais quelles mesures prendre.

Sous prétexte que j'étais seul, n'étais-je pas capable de les appliquer ?

La flamme de la certitude brûlait sous la colère à présent, la transformant en une rage bien nette. Ce n'était pas la même chose que l'assurance infaillible que j'avais toujours reçue de la part du Passager, mais c'était plus qu'une simple intuition. J'étais sûr de moi. Je n'avais pas le genre de preuve solide que je détenais d'habitude, mais qu'importait ! Starzak avait poussé la situation jusqu'à un point où je n'avais plus aucun doute, et il s'était imposé au sommet de ma

liste. J'allais m'employer à le transformer en un mauvais souvenir et en une goutte de sang séché destinée à ma boîte en bois de rose.

Et puisque pour la première fois de ma vie j'étais sujet aux émotions, je m'autorisai une petite lueur d'espoir. N'était-il pas concevable que le fait de m'occuper de Starzak et d'accomplir toutes ces choses que je n'avais jamais faites seul m'amène à récupérer le Passager noir ? J'ignorais comment tout cela fonctionnait, mais il y aurait eu une certaine logique. Le Passager avait toujours été là pour

m'encourager ; n'était-il pas possible qu'il réapparaisse si je créais le climat propice ? Et Starzak ne se trouvait-il pas juste sous mon nez, me suppliant, pour ainsi dire, de m'occuper de son cas ?

Et si le Passager ne revenait pas, pourquoi ne pas commencer à être moi-même sans son aide ? C'était moi qui effectuais le plus gros boulot, après tout : ne pouvais-je pas poursuivre ma vocation, même avec ce vide au fond de moi ?

Toutes ces questions recueillirent un « oui » hargneux de mon cerveau. Je m'immobilisai quelques secondes et attendis

instinctivement le sifflement de plaisir familial, mais bien sûr il ne vint pas.

Tant pis. Je pouvais me débrouiller tout seul.

J'avais travaillé de nuit assez fréquemment ces derniers temps, alors Rita ne manifesta aucune surprise lorsqu'un soir de la semaine je lui annonçai après le dîner que je devais retourner au bureau. Il n'en alla pas de même pour Cody et Astor, évidemment, qui souhaitaient m'accompagner et faire quelque chose d'intéressant, ou à tout le moins rester à la maison et jouer à cache-cache avec

moi. Mais après quelques cajoleries et de vagues menaces, je réussis à m'en débarrasser et à me glisser dehors dans la nuit. Ma chère nuit, ma dernière alliée, avec sa demi-lune qui luisait faiblement dans un ciel lourd et nuageux.

Starzak habitait un quartier huppé sous surveillance, mais un pauvre gardien dans sa guérite payé au Smic servait plus à faire grimper le prix des propriétés qu'à repousser quelqu'un ayant l'expérience et l'appétit de Dexter. Et même si cela m'obligea à marcher un peu quand j'eus garé ma voiture à quelque distance de la barrière, j'accueillis

l'effort physique avec plaisir. J'avais beaucoup trop veillé dernièrement, mes réveils avaient été bien trop pénibles : j'appréciais d'être sur mes deux jambes et d'avancer vers un but palpitant.

Je parcourus lentement le quartier, repérai l'adresse de Starzak mais poursuivis ma route, comme si je n'étais qu'un voisin effectuant sa petite promenade du soir. Il y avait de la lumière dans la pièce de devant et une seule voiture sur l'allée ; elle était immatriculée en Floride dans le comté de Manatee. Ce comté ne dénombre que 300 000 âmes, et pourtant il



existe au moins le double de voitures sur les routes qui prétendent provenir de ce coin. C'est une combine des agences de location, conçue pour masquer le fait que le conducteur a une voiture louée et est donc un touriste, à savoir une cible légitime pour n'importe quel prédateur en quête d'une proie facile.

J'éprouvai une petite bouffée d'impatience ; Starzak était chez lui, et la présence d'un véhicule de location devant sa porte semblait bel et bien confirmer qu'il avait jeté sa voiture dans le canal le matin. Je dépassai la maison, à l'affût du

moindre signe trahissant quelque suspicion à mon égard. Je ne remarquai rien, seulement le bruit assourdi d'une télévision allumée quelque part.

Je fis le tour du pâté de maisons et en trouvai une plongée dans le noir dont les volets anti-ouragans étaient levés, indication parfaite que personne n'était là. Je pénétrai dans le jardin et m'approchai de la haie qui le séparait de la propriété de Starzak. Je me faufilai dans une trouée entre les arbustes, glissai le masque impeccable sur mon visage, enfilai les gants, puis attendis que ma vue

et mon ouïe s'ajustent. Et ce faisant, je m'avisai à quel point j'aurais l'air ridicule si l'on me surprenait. Je ne m'en étais jamais inquiété auparavant ; grâce à son excellent radar, le Passager m'avertissait toujours des présences importunes. Mais à présent, je me sentais nu. Et à mesure que cette impression s'emparait de moi, elle en entraînait une autre à sa suite, un sentiment de stupidité inouï.

Qu'est-ce qui me prenait ? J'étais en train de violer les règles que je m'étais toujours fixées : j'étais venu ici sur un coup de tête,

sans ma prudente préparation habituelle, sans preuve réelle, et sans le Passager. C'était de la folie pure. Je faisais tout pour être découvert, coffré ou taillé en pièces par Starzak.

Je fermai les yeux et prêtai attention aux émotions inédites qui gargouillaient en moi. Des sentiments... Ah ! ce que c'était amusant d'être humain... Bientôt je m'inscrirais dans un club de bowling. Je chercherais un forum en ligne afin de parler de philosophie New Age et de médecine alternative pour les hémorroïdes. Bienvenue, Dexter,

dans l'espèce humaine, l'éternellement futile et vaine espèce humaine. Nous espérons que vous apprécierez votre court et douloureux séjour.

J'ouvris les yeux. Je pouvais très bien laisser tomber, accepter d'en rester là. Ou alors je pouvais aller jusqu'au bout, malgré les risques, et réaffirmer ce qui avait toujours été ma véritable nature. Prendre des mesures qui, si elles ne ramenaient pas le Passager, me permettraient au moins de commencer à vivre sans lui. Starzak n'était peut-être pas une certitude absolue, mais il s'en approchait,

j'étais là, et il s'agissait d'une urgence.

Au moins mon choix était clair, quelque chose que je n'avais pas expérimenté depuis longtemps. Je pris une profonde inspiration, puis aussi silencieusement que je pus je franchis la haie et pénétrai dans le jardin de Starzak.

Me déplaçant à travers l'obscurité, je parvins à une porte latérale qui donnait sur le garage. Elle était fermée, mais ce n'est jamais un problème pour Dexter, et je n'eus pas besoin de l'aide du Passager pour ouvrir cette serrure, puis pénétrer dans le garage

sombre, avant de refermer doucement la porte derrière moi. Il y avait une bicyclette le long du mur du fond, ainsi qu'un établi avec une très jolie panoplie d'outils suspendue au-dessus. J'en pris note mentalement, puis traversai le garage jusqu'à la porte qui menait à l'intérieur et m'immobilisai un long moment, l'oreille plaquée contre le bois.

Par-dessus le ronflement de la climatisation, j'entendais une télévision, et rien d'autre. J'écoutai encore un instant afin d'en être sûr, puis abaissai prudemment la poignée. La porte, qui n'était pas

fermée à clé, s'ouvrit facilement, sans un bruit ; je me faufilai dans la maison de Starzak, aussi silencieux qu'une ombre.

Je longuai un couloir en direction de la lueur mauve du téléviseur, plaqué contre le mur, conscient que s'il se trouvait derrière moi pour une raison ou une autre j'étais parfaitement éclairé par l'arrière. Mais lorsque j'arrivai en vue de la télé, j'aperçus une tête au-dessus du canapé, et je sus que je le tenais.

J'avais préparé le nœud coulant d'une ligne de pêche ultrarésistante et je m'approchai lentement. Une



publicité survint, et la tête remua légèrement ; je me figeai, mais il ramena sa tête au centre, et je fus aussitôt sur lui, le lien sifflant pour aller enserrer son cou juste au-dessus de la pomme d'Adam.

Durant un instant, il se débattit violemment de façon fort gratifiante, ne réussissant qu'à resserrer un peu plus le nœud. Je le regardai s'agiter et se tenir la gorge, et bien que ce fût un spectacle plaisant, je ne ressentis pas la jubilation féroce à laquelle j'étais habitué. Mais c'était tout de même mieux que de regarder la pub, alors je le laissai faire jusqu'à ce que son

visage devienne violet et que ses battements de jambes et de bras ne soient plus que des tremblements désespérés.

— Restez calme, lui dis-je, et je vous permettrai de respirer.

Il eut le mérite de comprendre immédiatement et de cesser illico ses faibles mouvements de protestation. Je relâchai un peu le lien et l'écoutai prendre une pénible inspiration, une seule, puis je serrai de nouveau et tirai pour le mettre debout.

— Venez, lui ordonnai-je, et il obéit.

Je me plaçai derrière lui,

maintenant la pression sur la ligne de telle sorte qu'il ne réussisse à respirer qu'au prix de gros efforts, et le conduisis à l'arrière de la maison, dans le garage. Alors que je le poussais vers l'établi, il tomba sur un genou, soit parce qu'il trébucha, soit parce qu'il voulut tenter de s'enfuir. Dans tous les cas, je n'étais pas d'humeur, et je tirai si fort que ses yeux sortirent de leurs orbites et que son visage changea de couleur ; je le regardai s'avachir sur le sol, inconscient.

Beaucoup plus facile pour moi comme ça. Je hissai son corps inerte sur la table et l'y arrimai

solidement avec du ruban adhésif tandis qu'il se laissait faire, bouche ouverte. Un filet de bave s'écoulait du coin de ses lèvres et sa respiration était très irrégulière, alors même que j'avais desserré le lien. Je le considérai, ligoté ainsi, avec cette horrible trogne, et je pensai pour la première fois que telle était notre nature à tous. Voilà ce que nous étions : un sac de viande qui respire et, à la fin, plus que de la chair putride.

Starzak se mit à tousser, et du flegme dégouлина de sa bouche. Il se raidit contre le ruban adhésif, s'aperçut qu'il ne pouvait pas

bouger et ouvrit les yeux en battant des paupières. Il prononça quelques mots incompréhensibles, composés d'innombrables consonnes, puis regarda en arrière et me vit. Bien sûr, il ne pouvait pas distinguer mon visage à travers le masque, mais j'eus l'impression perturbante qu'il me reconnaissait malgré tout. Il remua les lèvres plusieurs fois mais ne dit rien, jusqu'à ce qu'il dirige son regard de nouveau vers le bas et prononce d'une voix sèche et rauque avec un accent d'Europe centrale, étonnamment dénuée d'émotion :

— Vous êtes en train de

commettre une énorme erreur.

Je cherchai une réponse cinglante mais n'en trouvai aucune.

— Vous verrez, reprit-il de sa terrible voix plate et éraillée. Il vous aura de toute façon, même sans moi. Il est trop tard pour vous.

Et voilà. C'était bien l'aveu qu'il m'avait suivi avec de sinistres intentions. La seule réponse qui me vint, cependant, fut :

— Mais qui ?

Il oublia qu'il était attaché et essaya de secouer la tête. Il n'y parvint pas, mais cela ne parut pas vraiment le déranger.

— Ils vous trouveront,

poursuivit-il. Très vite.

Il remua légèrement, comme s'il cherchait à agiter la main, avant d'ajouter :

— Allez-y. Tuez-moi. Ils vous trouveront.

Je l'observai, passivement entravé, prêt à subir mes attentions spéciales, et j'aurais dû être rempli d'une joie glacée à cette perspective, mais je ne l'étais pas. Je n'étais rempli que du même sentiment de futilité désespérée qui m'avait assailli alors que je me tenais dans la haie.

Je sortis de ma torpeur et scotchai la bouche de Starzak. Il

tressaillit un peu, mais continua à regarder droit devant lui sans manifester la moindre émotion.

Je levai le couteau et considérai ma proie immobile et indifférente. J'entendais toujours son horrible souffle mouillé qui entraît et sortait par ses narines en chuintant, et j'avais envie de l'arrêter, stopper cette vie, bousiller ce truc nocif, le découper en morceaux puis les fourrer dans des sacs poubelle bien propres, des tas de compost inoffensifs qui ne mangeraient et n'excréteraient plus, qui n'erreraient plus dans le labyrinthe de la vie humaine...



... Mais je ne pouvais pas.

Je demandai en silence que les ailes sombres familières se déploient et éclairent ma lame de la lueur cruelle des desseins funestes, mais rien ne vint. Rien ne bougea en moi à la perspective de cet acte si nécessaire que j'avais accompli auparavant avec tant de joie. Il n'y avait plus en moi que vacuité.

J'abaissai le couteau, me détournai puis sortis dans la nuit.

## Chapitre 24

Je réussis tant bien que mal à m'extraire du lit et à me traîner jusqu'au bureau le lendemain, en dépit du sentiment de désespoir qui

me rongeaient. J'évoluais dans un brouillard, et je trouvais parfaitement vain d'exécuter les gestes vides du quotidien : le petit déjeuner, la longue route jusqu'au travail ; aucune raison de les effectuer en dehors de l'habitude tyrannique. Mais je m'y pliai, confiant à la mémoire de mes muscles le soin de me guider, jusqu'à ce que je me retrouve assis dans mon fauteuil, face à l'ordinateur ; je l'allumai, puis laissai le train-train fastidieux de la journée m'emporter.

J'avais échoué avec Starzak. Je n'étais plus moi-même, et j'ignorais

ce que j'étais désormais.

Rita m'attendait à la porte lorsque je rentrai le soir, une expression anxieuse et contrariée sur le visage.

— Il faut qu'on se décide pour l'orchestre, m'annonça-t-elle. Il risque de ne plus être disponible.

— D'accord, répondis-je.

— J'ai ramassé les CD là où tu les as fait tomber l'autre jour, poursuivit-elle, et je les ai classés par prix.

— Je vais les écouter ce soir, dis-je.

Bien que Rita parût toujours fâchée, la routine du soir finit par

prendre le dessus et la calmer ; elle se mit à la cuisine et au ménage tandis que j'écoutais une série de groupes de rock jouer la *Danse des canards* et autres tubes. Je suis sûr qu'en temps normal cette séance m'aurait autant amusé qu'une rage de dents, mais étant donné que je ne savais pas comment m'occuper, de toute façon, j'écoutai consciencieusement la série de disques, et bientôt il fut l'heure d'aller au lit.

À une heure du matin, la musique revint, pas celle de la *Danse des canards*, bien sûr. Non, les tambours et les trompettes,

ainsi qu'un chœur de voix qui déferla dans mon sommeil, m'emportant jusqu'aux cieux ; je me réveillai étendu sur le sol, avec l'écho qui résonnait encore dans ma tête.

Je restai allongé par terre un long moment, incapable de former une seule pensée cohérente sur ce qui venait de se passer, mais craignant de me rendormir de peur que cela ne recommence. Je finis tout de même par me recoucher, et je suppose que je dormis malgré tout, puisqu'il y avait de la lumière lorsque j'ouvris les yeux et du bruit en provenance de la cuisine.

C'était le samedi matin, et Rita avait préparé des pancakes aux myrtilles, heureuse indication d'un retour à la normale. Cody et Astor s'attablèrent avec enthousiasme, et n'importe quel autre matin j'aurais fait de même. Mais ce n'était pas un matin comme les autres.

Il fallait que le choc soit extrême pour que Dexter perde l'appétit. La merveilleuse machine que je suis requiert d'être en permanence rechargée en carburant. Les pancakes de Rita constituaient à ce titre un combustible de première qualité, et pourtant plusieurs fois je me

retrouvai en train de fixer la fourchette à mi-chemin entre l'assiette et ma bouche, sans parvenir à rassembler l'énergie nécessaire pour achever mon geste.

Très vite, tout le monde eut fini alors que je contemplais toujours mon assiette à moitié pleine. Même Rita remarqua que quelque chose clochait dans le domaine de Dexter.

— Tu n'as presque rien avalé, me dit-elle. Ça ne va pas ?

— C'est cette affaire au boulot, répondis-je, ne m'écartant pas trop de la vérité. Je n'arrête pas d'y penser.

— Ah. Tu es sûr que... ? Enfin,



je veux dire, c'est très violent ?

— Ce n'est pas ça, répliquai-je, ne sachant trop ce qu'elle voulait entendre. C'est surtout très... mystérieux.

— Parfois si on arrête de penser à quelque chose pendant un moment, la réponse finit par s'imposer d'elle-même.

— Tu as peut-être raison, répondis-je, ce qui n'était pas le fond de ma pensée.

— Tu veux finir ton assiette ? demanda-t-elle.

Je baissai les yeux vers la pile de crêpes à moitié mangées et l'espèce de mélasse figée. D'un

point de vue objectif, je savais qu'elles étaient délicieuses, mais en cet instant précis elles paraissaient aussi appétissantes qu'un tas de vieux journaux mouillés.

— Non.

Rita me regarda d'un air inquiet. Lorsque Dexter ne finit pas son petit déjeuner, c'est le monde à l'envers.

— Pourquoi tu n'irais pas faire un tour en bateau ? me pro-posa-t-elle. Ça t'aide toujours à te détendre.

Elle s'approcha et posa la main sur moi avec une sollicitude agressive ; Cody et Astor, eux,

levèrent la tête, l'envie de faire du bateau écrite en grand sur la figure, et j'eus soudain l'impression d'être enlisé dans des sables mouvants.

Je me levai. C'en était trop. J'avais déjà du mal à satisfaire mes propres désirs ; devoir gérer les leurs en plus devenait étouffant. Je ne sais si c'était mon échec avec Starzak, cette musique obsédante, ou le fait d'être aspiré ainsi dans la vie de famille ; peut-être était-ce un mélange de tout cela, mais je me sentais écartelé entre plusieurs forces opposées et pris dans un tourbillon de normalité désespérante. J'avais envie de

hurler tout en étant incapable de pousser le moindre gémissement. Dans tous les cas, il fallait que je sorte d'ici.

— J'ai une course à faire, lançai-je, et ils me regardèrent tous, surpris et blessés.

— Oh ! fit Rita. Quel genre de course ?

— Un truc pour le mariage, bredouillai-je sans savoir ce que je dirais après, mais me fiant à cette impulsion subite.

Et heureusement, cette fois au moins la chance me sourit, parce que je me remémorai ma conversation avec Vince Masuoka,

cramoisi et tremblant.

— Il faut que je parle au traiteur, ajoutai-je.

Le visage de Rita s'éclaira.

— Tu vas voir Manny Borque ?

Oh. C'est vraiment...

— Oui, exactement, approuvai-je. À plus tard.

Et à l'heure très raisonnable de 9 h 45 en ce samedi matin, je pris donc congé de la vaisselle sale et de la vie familiale pour monter dans ma voiture.

La route était exceptionnellement calme, et je n'assistai à aucune démonstration de violence ni à aucun délit sur le

trajet jusqu'à South Beach, événement presque aussi rare que la neige à Miami. Dans la logique des jours précédents, je gardai un œil sur mon rétroviseur. L'espace d'un instant, il me sembla qu'un véhicule rouge de style Jeep me suivait, mais il me dépassa dès que je ralentis. La circulation resta fluide jusqu'au bout, et il n'était que 10 h 15 lorsque je frappai à la porte de Manny Borque.

Je n'obtins qu'un long silence pour toute réponse ; je frappai de nouveau, avec un peu plus d'entrain cette fois. Je m'apprêtais à tambouriner sur la porte lorsqu'elle

s'ouvrit enfin d'un coup. Manny Borque, presque nu, le regard brouillé, me considérait en clignant des yeux.

— Par les couilles du diable... lâcha-t-il d'une voix rauque. Quelle heure est-il ?

— 10 h 15, répondis-je gaiement. Bientôt l'heure de déjeuner.

Il n'était peut-être pas tout à fait réveillé, à moins qu'il ne trouvât son expression drôle au point de vouloir l'entendre de nouveau, mais dans tous les cas il répéta :

— Par les couilles du diable !

— Puis-je entrer ? demandai-je poliment, et il cligna des yeux encore plusieurs fois avant d'ouvrir la porte plus largement.

— J'espère pour vous que ça en vaut la peine, maugréa-t-il, et je le suivis à l'intérieur, jusqu'à son perchoir près de la fenêtre.

Il se hissa en haut d'un tabouret, et je m'assis sur celui d'en face.

— Il faut que je vous parle de mon mariage, commençai-je.

Il secoua la tête d'un air revêche avant de hurler :

— Franky !

Il n'y eut pas de réponse ; il



s'appuya sur une de ses mains minuscules puis, de l'autre, frappa la table.

— Cette petite salope a intérêt à... Nom de Dieu, *Franky* ! appela-t-il dans une sorte de beuglement suraigu.

Un instant plus tard on entendit des pas précipités au fond de l'appartement, puis un jeune homme apparut, s'enveloppant à la hâte dans un peignoir tout en repoussant en arrière ses cheveux bruns, et il vint se planter devant Manny.

— Salut, dit-il. Enfin, je veux dire, bonjour.

— Prépare-nous vite du café, lui ordonna Manny sans lever les yeux vers lui.

— Euh, O.K., fit Franky. Pas de problème.

Il hésita une seconde, assez pour que Manny lance son petit poing en l'air en braillant :

— Tout de suite, bordel !

Franky essaya de déglutir puis s'élança en vacillant vers la cuisine, tandis que Manny appuyait de nouveau ses quarante kilos de mauvaise humeur sur son poing et fermait les yeux avec un soupir comme s'il était tourmenté par d'innombrables hordes de démons.

Puisqu'il paraissait évident que toute conversation serait impossible avant l'ingestion du café, je regardai par la fenêtre et appréciai la vue. On apercevait trois énormes cargos à l'horizon, surplombés de panaches de fumée, et plus près de la côte de nombreux bateaux de plaisance éparpillés sur l'eau, allant des joujoux à plusieurs millions de dollars en partance pour les Bahamas aux planches des surfeurs près de la plage. Un kayak jaune vif était en mer, parti à la rencontre des cargos. Le soleil brillait, les mouettes volaient à la recherche de détritrus, et j'attendais

que Manny reçoive sa perfusion.

Un grand fracas retentit dans la cuisine, et le gémissement étouffé de Franky nous parvint :

— Oh, merde...

Manny tenta de fermer les yeux plus fort, comme s'il pouvait atténuer ainsi la torture qu'il y avait à être entouré d'une telle bêtise. Mais quelques minutes plus tard à peine, Franky arriva avec le service à café, une cafetière argentée plus ou moins informe et trois grosses tasses en grès, posées sur un plateau transparent imitant la palette d'un peintre.

Les mains tremblantes, Franky

plaça une tasse devant Manny puis la lui remplit. Ce dernier en but une gorgée, soupira profondément sans paraître le moins du monde soulagé et finit par ouvrir les yeux.

Se tournant vers Franky, il lança :

— Va nettoyer ton horrible merdier, et si je marche sur du verre cassé tout à l'heure, je jure sur ma tête que je t'étripe.

Franky se précipita vers la cuisine, et Manny aspira une autre infime gorgée avant de tourner son regard trouble vers moi.

— Vous voulez parler de votre mariage, affirma-t-il, semblant

avoir du mal à le croire.

— C'est ça, répondis-je, et il secoua la tête.

— Un homme charmant comme vous. Qu'est-ce qui vous prend de vouloir vous marier ?

— C'est pour les abattements fiscaux. On peut parler du menu ?

— Un samedi matin aux aurores ? Pas question, rétorqua-t-il. C'est un rituel primitif exécrationnel et complètement inutile, et je suis consterné que l'on s'y soumette de son plein gré. Mais au moins, poursuivit-il en agitant la main de façon dédaigneuse, cela me donne l'occasion d'expérimenter.

— Je me demandais s'il serait possible d'expérimenter à un prix un peu moins élevé.

— Cela se pourrait, mais c'est exclu, répondit-il, et pour la première fois il montra ses dents.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai déjà décidé ce que je voulais faire et que vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Franchement, il me vint à l'esprit plusieurs choses que j'aurais aimé tenter pour l'en empêcher, mais aucune d'entre elles, bien que fort plaisantes, n'aurait correspondu à la loi, alors ce n'était pas envisageable.

— J'imagine que quelques gentillessees n'y changeraient rien ? demandai-je avec espoir.

Il m'adressa un regard lubrique.

— Quelles gentillessees aviez-vous en tête ?

— Eh bien, j'allais dire « s'il vous plaît » et sourire beaucoup.

— Pas suffisant. C'est que dalle, ça.

— Vince m'a dit que vous estimiez le prix à 500 dollars l'assiette ?

— Je n'estime pas ! lança-t-il d'un ton hargneux. Et je me fous de vous faire économiser du fric.



— Bien sûr, répondis-je. Après tout, ce n'est pas le vôtre.

— Votre fiancée a signé ce putain de contrat. Je peux vous demander le prix que je veux.

— Mais il doit bien y avoir un moyen pour moi de le faire baisser un peu ?

Son air hargneux se mua de nouveau en un sourire salace.

— Pas le cul assis sur une chaise.

— Alors qu'est-ce que je peux faire ?

— Si votre question est de savoir ce que vous pouvez faire pour que je change d'avis, la

réponse est : rien du tout. Il y a une foule de gens qui n'attendent que ça, m'embaucher ; on me réserve deux ans à l'avance, et en réalité je vous fais une immense faveur. Alors attendez-vous à un miracle. Et à une note très salée.

Je me levai. De toute évidence, le gnome n'allait pas céder d'un pouce, et je ne pouvais rien y changer. J'aurais vraiment souhaité lui dire : « Vous verrez, vous aurez de mes nouvelles », mais je n'en voyais pas l'utilité. Aussi je me contentai de sourire, puis je m'en allai. Alors que la porte se refermait derrière moi, j'entendis Manny qui

hurlait déjà après Franky :

— Nom de Dieu, bouge ton gros cul et enlève toute cette merde de mon sol !

Tandis que je me dirigeais vers l'ascenseur, je sentis un doigt glacé frôler ma nuque, et durant quelques secondes je crus percevoir un léger frémissement, comme si le Passager noir avait trempé un orteil dans l'eau puis avait décampé en constatant à quel point elle était froide. Je me figeai et regardai lentement autour de moi.

Rien. Au bout du couloir, un homme était en train de trifouiller son journal devant sa porte. Il n'y

avait personne d'autre en vue. Je fermai les yeux un bref instant. *Quoi ?* demandai-je. Mais je n'obtins pas de réponse. J'étais toujours seul. Et à moins que quelqu'un ne fût occupé à me scruter derrière le judas de sa porte, c'était une fausse alerte. Ou plutôt un fol espoir.

Je pénétrai dans l'ascenseur et descendis.

Lorsque la porte de l'ascenseur se referma, le Guetteur se redressa, tenant toujours à la main le journal qu'il avait ramassé sur le paillason.

C'était un excellent camouflage et il en aurait peut-être encore besoin. Il dirigea son regard vers le fond du couloir et se demanda ce qu'il y avait de si intéressant dans cet appartement-là, mais peu importait. Il allait le découvrir. Il saurait ce que l'homme était allé y faire.

Il compta lentement jusqu'à dix, puis se dirigea vers l'appartement d'un pas nonchalant. Il ne lui faudrait qu'un instant pour savoir pourquoi l'homme s'y était rendu. Et là...

Le Guetteur ne savait pas ce qui se passait vraiment dans la tête de l'autre, mais les choses n'allaient

pas assez vite. Il était temps de les accélérer, d'arracher l'autre à sa passivité. Il sentit palpiter en lui une rare envie de jouer à travers le nuage noir de la puissance, et il entendit les ailes sombres se déployer.

## Chapitre 25

Durant ces longues années passées à étudier les êtres humains, j'ai découvert que malgré tous leurs efforts ils n'ont encore trouvé

aucun moyen d'empêcher l'arrivée du lundi matin. Ce n'est pas faute d'essayer, mais le lundi revient toujours, et les pauvres tâcherons doivent reprendre leur misérable vie de labeur dépourvue de sens.

Cette pensée me réjouit toujours, et comme j'aime répandre la joie autour de moi, je fis ce que je pus ce jour-là pour amortir le choc de l'inévitable en apportant au travail une boîte de doughnuts, qui se vida dans une sorte de frénésie grincheuse avant même que j'atteigne mon bureau. Je doutais sérieusement que mes collègues eussent de meilleures raisons que



moi d'être d'humeur maussade, mais on ne l'aurait pas cru à les voir tous s'emparer des beignets en grognant.

Vince Masuoka semblait partager l'angoisse générale. Il surgit dans mon box en trébuchant, le visage déformé par l'horreur et la stupéfaction, expression qui devait indiquer quelque chose de très émouvant parce qu'elle semblait presque crédible.

— Nom de Dieu, Dexter ! s'exclama-t-il. Oh, nom de Dieu !

— J'ai essayé de t'en sauver un, m'excusai-je, m'imaginant qu'une telle crise ne pouvait provenir que

de la découverte d'une boîte de doughnuts vide.

— Oh, mon Dieu, j'arrive pas à y croire. Il est mort !

— Je suis sûr que les doughnuts n'y sont pour rien.

— Et tu devais aller le voir. Tu y es allé ?

Il y a un point dans toutes les conversations où au moins l'un des interlocuteurs doit savoir de quoi l'on parle ; je décidai qu'on l'avait atteint.

— Vince, dis-je. Je te conseille de prendre une profonde inspiration et de recommencer depuis le début.

— Merde ! lâcha-t-il. T'es pas encore au courant, hein ? Il est *mort*, Dexter. Ils ont retrouvé son corps hier.

— Eh bien, je suis sûr qu'il va le rester suffisamment longtemps pour que tu puisses m'expliquer de qui tu parles, à la fin.

— Manny Borque, souffla-t-il. Il a été assassiné.

J'avoue que cette nouvelle provoqua en moi des sentiments mitigés. D'un côté, je n'étais pas mécontent que quelqu'un ait éliminé le petit troll, puisque je ne pouvais le faire pour des raisons éthiques. Mais d'un autre côté, il

allait falloir à présent que je cherche un autre traiteur – et puis, oui, il faudrait que je fasse une déclaration à l'enquêteur en charge de l'affaire. La contrariété le disputait au soulagement, mais la réaction qui l'emporta finalement fut l'irritation à la pensée de tous les tracas à venir. Je savais néanmoins que ce n'était pas une attitude acceptable à afficher lorsqu'on apprend la mort d'une connaissance. Alors je fis de mon mieux pour inscrire sur mon visage une expression combinant l'effroi, l'inquiétude et l'affliction.

— Quoi ! dis-je. Quel choc ! On

sait qui c'est ?

— Il n'avait pas d'ennemis, répondit-il sans se rendre compte à quel point cette phrase pouvait sonner faux pour quiconque connaissait Manny. Enfin, tout le monde le respectait *tellement*...

— Je sais. Il était dans les magazines et tout.

— Je ne peux pas croire que quelqu'un ait voulu lui faire ça.

Personnellement, j'avais du mal à croire que quelqu'un ne l'ait pas fait plus tôt.

— Je suis sûr qu'on va découvrir le coupable. Qui est chargé de l'affaire ?

Vince me regarda comme si je lui avais demandé si, d'après lui, le soleil se lèverait le lendemain.

— Dexter, dit-il d'un air étonné, il a été décapité. Pareil que pour les autres cas.

Plus jeune, lorsque j'essayais à tout prix de m'intégrer, j'avais joué au football pendant un temps ; un jour, j'avais reçu un énorme coup dans le ventre et j'en avais eu la respiration coupée pendant quelques minutes. Là, c'était pareil.

— Oh... fis-je.

— Alors forcément, ils ont confié le dossier à ta sœur.

— Forcément.

Soudain, une pensée me traversa, et étant un fervent adepte de l'ironie, je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Il a été cuit, lui aussi ?

— Non, répondit Vince.

— Bon, je ferais mieux d'aller trouver Deborah.

Celle-ci n'était pas d'humeur à parler lorsque je parvins à l'appartement de Manny. Elle était penchée au-dessus de Camilla Figg, occupée à relever les empreintes autour des pieds de la table près de la fenêtre. Elle ne leva pas la tête et

j'allai jeter un coup d'œil dans la cuisine, où Angel examinait le corps.

— Angel, appelai-je. C'est bien une tête de femme que je vois là ?

Il fit signe que oui et pointa son stylo vers la tête.

— Ta frangine dit que c'est sans doute celle de la fille du musée. Ils l'ont mise là parce que ce type était une vraie tarlouze.

J'observai la façon dont la chair avait été tranchée sur les deux parties, l'une au-dessus des épaules, l'autre juste en dessous du menton. L'incision de la tête reproduisait ce que nous avions vu auparavant ;



c'était un travail très soigné. Mais celle du corps qui devait être Manny était beaucoup plus grossière, comme faite dans la précipitation. Les bords des deux plaies avaient été poussés l'un contre l'autre, mais bien entendu ils ne coïncidaient pas. Même tout seul, sans les marmonnements intérieurs du Passager, j'étais capable de voir que ce cas était différent, et un mince doigt glacé parcourant furtivement ma nuque me suggéra que cette différence pouvait être capitale, mais en dehors de cette vague intuition très insuffisante, je ne ressentais qu'un gros malaise.

— Il y a un autre corps ?  
demandai-je à Angel, me souvenant  
du pauvre Franky martyrisé.

Angel haussa les épaules sans  
lever les yeux.

— Dans la chambre, répondit-il.  
Il a juste été poignardé avec un  
couteau de boucher. On lui a laissé  
la tête.

Il semblait un peu offusqué que  
l'on se soit donné toute cette peine  
et qu'on laisse la tête, mais à part ça  
il n'avait pas l'air d'avoir grand-  
chose à me dire, alors je m'éloignai,  
rejoignant ma sœur, à présent  
accroupie à côté de Camilla.

— Salut, sœurette ! lançai-je

avec une gaieté que je ne ressentais pas, et je ne devais pas être le seul car elle ne leva même pas les yeux vers moi.

— Bon sang, Dexter ! A moins que tu aies de bonnes nouvelles pour moi, fous le camp d'ici.

— Elles ne sont pas exactement bonnes, répondis-je. Mais le type dans la chambre s'appelle Franky. L'autre, c'est Manny Borque, dont on a parlé dans de nombreux magazines.

— Comment tu sais tout ça, bordel ?

— Eh bien, c'est un peu gênant, mais je suis peut-être une des

dernières personnes à les avoir vus vivants.

Elle se redressa.

— Quand ça ?

— Samedi matin. Vers 10 h 30.

Ici même.

Et j'indiquai du doigt la tasse de café qui était toujours posée sur la table :

— Ce sont mes empreintes, là.

Deborah me dévisageait, interloquée.

— Tu connaissais ce type ?  
C'était un ami à toi ?

— Je l'ai embauché comme traiteur pour mon mariage. Il était censé faire un excellent boulot.

— Mmm. Alors qu'est-ce que tu faisais là un samedi matin ?

— Il avait augmenté le prix, expliquai-je. Je voulais l'en dissuader.

Elle jeta un coup d'œil circulaire à l'appartement et embrassa la vue sur l'Océan, qui devait valoir un million de dollars.

— Combien il te demandait ?

— Cinq cents dollars l'assiette.

Sa tête se tourna brusquement vers moi.

— Cinq cents dollars *l'assiette* ?

— C'est un peu excessif, non ?

Enfin, c'était.

Deborah se mordilla la lèvre un

long moment sans ciller, puis elle m'attrapa par le bras et m'entraîna à l'écart. J'apercevais un petit pied dépassant de la cuisine où le cher défunt avait expiré, mais Deborah m'emmena plus loin, à l'autre bout de la pièce.

— Dexter, jure-moi que tu n'as pas tué ce type.

Je l'ai déjà signalé maintes fois : je n'ai pas de véritables sentiments. Je me suis longtemps entraîné pour réagir comme les êtres humains dans toutes les situations imaginables, mais là je fus pris de court. Quelle est l'expression faciale adéquate

lorsqu'on est accusé de meurtre par sa sœur ? Le choc ? La colère ? L'incrédulité ? Ce cas, autant que je sache, n'était pas abordé dans les manuels.

— Deborah... dis-je.

Piètre réponse, mais rien d'autre ne me vint à l'esprit.

— Parce que tu ne t'en tireras pas comme ça avec moi. Pas pour un truc aussi grave.

— Jamais je ne... balbutiai-je. Ce n'est pas...

C'était vraiment trop injuste. D'abord le Passager noir m'abandonnait, et maintenant ma sœur et mon bel esprit me lâchaient

en même temps. Tous les rats quittaient le navire Dexter tandis qu'il sombrait lentement.

Je pris une profonde inspiration et tentai d'inciter mon équipage à écoper. Deborah était la seule personne sur Terre à savoir exactement ce que j'étais ; et bien qu'elle eût encore un peu de mal à se faire à l'idée, je pensais qu'elle avait saisi les limites très strictes établies par Harry, son père, et compris aussi que je ne les franchirais jamais. Apparemment je me trompais.

— Deborah. Pourquoi je... ?

— Arrête tes conneries. On sait



tous les deux que tu aurais très bien pu le tuer. Tu étais là au bon moment. Et tu as un excellent mobile : ne pas payer près de 50 000 dollars. C'est ça, ou alors je suis obligée de croire que c'est un type incarcéré qui l'a tué.

Étant un humain artificiel, je suis extrêmement lucide la plupart du temps, libre de toute émotion. J'avais l'impression, cependant, de me retrouver dans des sables mouvants. J'étais surpris et déçu qu'elle m' imagine faisant un aussi sale boulot ; j'aurais voulu lui signifier que si j'avais été le tueur, elle n'en aurait jamais rien su, mais

c'était sans doute un peu déplacé. De toute façon, je souhaitais surtout lui assurer que ce n'était pas moi, alors je pris une nouvelle inspiration et choisis plutôt de répondre :

— Je te le jure.

Ma sœur me fixa longuement du regard.

— Crois-moi, insistai-je.

— D'accord, dit-elle. Tu as intérêt à dire la vérité.

— C'est la vérité. Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Alors c'est qui ?

— Je ne sais pas. Et je ne... Je n'ai aucune idée sur le sujet.

— Et pourquoi je te croirais ?

Était-ce le moment de lui parler du Passager noir et de son absence actuelle ? Plusieurs impressions contradictoires et désagréables me traversaient.

S'agissait-il d'émotions, qui venaient battre la côte sans défense de Dexter, comme d'immenses vagues de boue toxique ? Si c'était le cas, je comprenais enfin pourquoi les humains étaient des créatures aussi misérables. C'était une expérience atroce.

— C'est pas facile à dire. Je n'en ai jamais parlé.

— C'est le moment idéal pour

commencer.

— Je, euh... J'ai un truc à l'intérieur de moi, bredouillai-je, conscient d'avoir l'air idiot et sentant une étrange chaleur me monter aux joues.

— Comment ça ? Tu as un cancer ?

— Non, non, c'est... J'entends, euh... Il me dit des trucs, lui expliquai-je.

Je ne sais pourquoi, il fallait que je détourne les yeux. Il y avait la photographie d'un torse d'homme nu au mur ; je regardai de nouveau Deborah.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-

elle. Tu veux dire que tu entends des voix ? Nom de Dieu, Dex.

— Non. Ce n'est pas comme entendre des voix. Pas exactement.

— Alors c'est quoi, bordel ?

Je dus me concentrer sur le torse nu puis expirer un grand coup avant de pouvoir affronter le regard de Deborah.

— Lorsque j'ai mes fameuses intuitions à propos de... tu sais... sur un lieu de crime, c'est parce que... ce truc me les souffle.

Le visage de Deborah était figé, pétrifié, comme si elle était en train d'écouter la confession d'actes terribles – ce qui était le cas.

— Alors, qu'est-ce qu'il te dit ?  
Eh, attention, c'est quelqu'un qui se prend pour Batman qui a fait ça !

— À peu près. Juste, tu sais, les petites intuitions que j'avais avant.

— Que tu avais avant ?

Je n'arrivais pas à la fixer du regard.

— Il est parti, Deborah. Quelque chose par rapport à toute cette histoire de Moloch l'a fait fuir. Ce n'est jamais arrivé.

Elle garda le silence un long moment, et je ne voyais pas de raisons de le rompre.

— Tu avais parlé à papa de cette voix ?

— Jamais eu besoin. Il savait.

— Et les voix sont parties maintenant ?

— Il n'y en a qu'une.

— Et c'est pour ça que tu ne me dis rien sur toute cette affaire ?

— Oui.

Deborah grinça des dents si fort que je les entendis crisser. Puis elle souffla bruyamment, sans desserrer les mâchoires.

— Soit tu me mens parce que tu as tué ce type, siffla-t-elle, soit tu me dis la vérité et tu es un putain de psychopathe.

— Deb...

— Qu'est-ce que je préfère

croire, d'après toi, Dexter ? Hein ?  
Qu'est-ce qui est mieux ?

Je ne crois pas avoir ressenti de véritable colère depuis mon adolescence, et encore à l'époque ce n'était peut-être pas ça. Mais avec la disparition du Passager noir et ma descente progressive dans les affres de l'humanité, toutes les vieilles barrières qui existaient entre moi et la vie normale étaient en train de s'effondrer, et ce que j'éprouvais à présent devait être très proche du sentiment authentique.

— Deborah, si tu ne me fais pas confiance et si tu penses que c'est moi le coupable, je me fous de ce



que tu préfères croire.

Elle me dévisagea méchamment, et pour la toute première fois je soutins son regard.

— Il faut quand même que je signale ta visite. Officiellement, tu n'as plus le droit d'être mêlé à cette affaire.

— Rien ne pourrait me combler davantage, rétorquai-je.

Elle me fixa encore un instant, puis elle me tourna le dos pour rejoindre Camilla Figg. Je continuai à l'observer un moment avant de me diriger vers la porte.

Il n'y avait plus de raison de rester là, surtout dans la mesure où

l'on m'avait signifié, de manière officielle autant qu'officieuse, que ma présence n'était pas la bienvenue. J'aurais aimé pouvoir dire que j'étais froissé, mais j'étais encore trop en colère pour ressentir autre chose. Et, j'avoue, j'avais toujours trouvé assez choquant que l'on puisse m'aimer : c'était presque un soulagement de voir Deborah se comporter de façon raisonnable pour une fois.

Dexter était donc en vacances, mais bizarrement je ne vivais pas cela comme une victoire, tandis que je me dirigeais vers la porte et l'exil.

J'étais en train d'attendre

l'ascenseur lorsque je fus assailli par un cri rauque :

— Hé !

Je me tournai et vis un vieil homme furieux foncer vers moi, en sandales et chaussettes noires qui arrivaient presque au niveau de ses genoux noueux. Il portait également un short bouffant ainsi qu'une chemise en soie, et il affichait un air outragé.

— Vous êtes la police ? aboya-t-il.

— Pas la force entière.

— Et mon journal, alors ?

Je fais mon possible pour être poli quand il n'y a pas d'autre

solution, je souris donc de façon rassurante à ce vieux cinglé.

— Vous n'avez pas apprécié votre journal ? demandai-je.

— Je n'ai pas eu mon foutu journal ! hurla-t-il, virant au mauve sous l'effort. J'ai appelé la police et la fille noire au téléphone m'a dit d'appeler le journal ! J'ai vu le gamin le voler, et elle me raccroche au nez.

— Un gamin vous a volé votre journal ? répétais-je.

— Qu'est-ce que je viens juste de vous dire ? cria-t-il, et il commençait à avoir une voix perçante. Pourquoi je paie ces

fichus impôts si c'est pour m'entendre dire ça ? Et elle s'est moquée de moi, par-dessus le marché !

— Vous auriez pu vous procurer un autre journal, lui dis-je d'un ton apaisant.

Il ne sembla pas s'apaiser.

— Comment ça, me procurer un autre journal ? C'est samedi matin, je suis en pyjama, et il faudrait que j'aie acheté un autre journal ? C'est à vous d'attraper les criminels !

L'ascenseur émit un ding assourdi pour annoncer enfin son arrivée, mais je n'étais plus

intéressé parce qu'une pensée m'était venue. De temps à autre, en effet, il m'arrive d'en avoir. La plupart d'entre elles ne parviennent jamais à la surface, sans doute à cause de ces longues années à essayer d'avoir l'air humain ; mais celle-ci remonta lentement et, telle une bulle de gaz, éclata gaiement dans mon cerveau.

— Samedi matin ? Vous vous souvenez de l'heure ?

— Bien sûr que je me souviens de l'heure ! Je leur ai dit quand j'ai appelé, 10 h 30, un samedi matin, et le gamin est en train de me voler mon journal !

— Comment savez-vous qu'il s'agissait d'un gamin ?

— J'ai regardé à travers mon judas, voilà comment ! brailla-t-il. Je devrais sortir dans le couloir sans vérifier peut-être, avec le boulot que vous faites, vous autres ? Pas question !

— Quand vous dites « gamin », quel âge voulez-vous dire exactement ?

— Écoutez, monsieur. Pour moi, toutes les personnes de moins de soixante-dix ans sont des gamins. Mais celui-là avait peut-être vingt ans, et il avait un sac sur le dos comme ils ont tous.

— Vous pouvez me décrire ce garçon ?

— Je ne suis pas aveugle, rétorqua-t-il. Il s'est redressé avec mon journal à la main ; il avait un de ces foutus tatouages qu'ils portent tous maintenant, juste là sur le cou !

Je sentis de légers doigts métalliques effleurer ma colonne vertébrale, et même si je connaissais la réponse je posai malgré tout la question :

— Quel genre de tatouage ?

— Une imbécillité, un de ces symboles japonais. On n'a pas battu ces diables de Jap pour acheter



leurs voitures et tatouer leurs gribouillis sur nos gamins, que je sache !

Il avait l'air tout juste de s'échauffer, et si j'admirais réellement son incroyable vigueur à son âge, je sentis qu'il était temps de l'adresser aux autorités compétentes, représentées en l'occurrence par ma sœur ; cela fit naître en moi une petite lueur de satisfaction, car non seulement je lui offrais un meilleur suspect que Dexter le détraqué, mais je lui infligeais par la même occasion ce vieux croûton comme légère punition pour m'avoir suspecté.

— Venez avec moi, dis-je au vieil homme.

— Je ne vais nulle part.

— Vous ne voulez pas parler à un enquêteur ? demandai-je, et toutes les heures à pratiquer mon sourire durent payer parce qu'il fronça les sourcils, regarda autour de lui, puis finit par dire « Bon, d'accord » avant de me suivre dans l'appartement, où Deborah parlait d'un ton hargneux à Camilla Figg.

— Je t'ai dit de ne pas approcher, déclara-t-elle avec toute la chaleur et le charme que j'attendais d'elle.

— Bon, alors je ne te présente

pas le témoin ?

Deborah ouvrit la bouche, puis la ferma et l'ouvrit plusieurs fois d'affilée, à croire qu'elle s'efforçait de respirer comme un poisson.

— Tu ne peux pas... Ce n'est pas... Nom de Dieu, Dexter, bredouilla-t-elle enfin.

— Si, je peux... Et si, ça l'est... Lui seul jugera, répliquai-je. Mais en attendant, ce gentil vieux monsieur a quelque chose d'intéressant à te dire.

— Non, mais de quel droit m'appellez-vous « vieux » ? protesta-t-il.

— Voilà le brigadier-chef

Morgan, lui dis-je. C'est elle la responsable.

— Une fille ? grogna-t-il. C'est pas étonnant qu'ils attrapent plus personne. Une femme chef...

— N'oubliez pas de lui parler du sac à dos, lui rappelai-je. Et du tatouage.

— Quel tatouage ? s'écria-t-elle. De quoi tu parles, bordel ?

— Non, mais quel langage ! s'exclama le vieil homme. Vous n'avez pas honte ?...

Je souris à ma sœur.

— Bonne discussion ! lui lançai-je.

## Chapitre 26

Je n'étais pas sûr d'être réinvité officiellement à la fête, mais je préférais ne pas trop m'éloigner afin de ne pas rater l'occasion

d'accepter de bonne grâce les excuses de ma sœur. Alors je restai à traîner dans l'entrée, où l'on pourrait m'apercevoir au moment opportun. Malheureusement, le tueur n'avait pas volé la boule de vomi géante. Elle était toujours là sur son socle près de la porte, en plein milieu de mon passage, et j'étais obligé de la regarder tout en faisant les cent pas.

Je me demandais combien de temps il faudrait à Deborah pour parler du tatouage et établir le rapprochement. Alors que je m'interrogeais à ce sujet, je l'entendis hausser la voix pour

émettre ses paroles rituelles d'adieu, remerciant le vieil homme de son aide et lui demandant d'appeler s'il pensait à autre chose. Puis ils s'approchèrent ensemble de la porte, Deborah tenant fermement l'homme par le coude et le guidant hors de l'appartement.

— Mais mon journal, mademoiselle ? protesta-t-il alors qu'elle ouvrait la porte.

— C'est brigadier, pas mademoiselle ! lançai-je, et Deborah m'adressa un regard noir.

— Appelez la rédaction, lui conseilla-t-elle. Ils vous rembourseront.

Et elle l'envoya presque valser dans le couloir, où il resta planté un instant à trembler de rage.

— Les salauds sont en train de gagner ! se mit-il à hurler, mais heureusement pour nous Deborah referma la porte.

— Il a raison, tu sais, fis-je remarquer.

— Eh bien, tu n'es pas obligé de te réjouir autant, répliqua-t-elle.

— Et toi, au contraire, tu devrais te réjouir un peu plus. C'est lui, le copain, non ? Comment il s'appelle ?

— Kurt Wagner.

— Bravo. Quel zèle ! C'est Kurt



Wagner, et tu le sais.

— J'en sais rien du tout. Ça pourrait être une simple coïncidence.

— C'est sûr. Il y a également une chance mathématique pour que le soleil se lève à l'ouest, mais ce n'est pas très probable. Tu as quelqu'un de mieux en tête ?

— Cette ordure de Wilkins.

— Mais quelqu'un le surveille, non ?

Elle eut un petit rire méprisant.

— Ouais, mais tu sais comment sont ces gars. Ils se tapent un roupillon ou vont couler un bronze, et ils jurent qu'ils n'ont pas quitté le

type d'une semelle. Pendant ce temps, il est en train de découper en morceaux ses prochaines victimes.

— Tu penses vraiment qu'il pourrait être le tueur ? Alors que le jeune était là exactement à l'heure où Manny a été tué ?

— Toi aussi tu étais là au même moment. Et ce cas ne ressemble pas aux autres. On dirait une mauvaise imitation.

— Alors, comment la tête de Tammy Connor a-t-elle atterri là ? C'est Kurt Wagner, Deb.

— D'accord. C'est probablement lui.

— Probablement ? m'exclamai-

je.

Tout indiquait que c'était le jeune au tatouage sur le cou, et Deborah hésitait. Elle me dévisagea un long moment, et son regard n'était pas empreint d'une tendre affection fraternelle.

— Ça pourrait très bien être toi, affirma-t-elle.

— Alors vas-y, arrête-moi ! Ce serait très habile de ta part. Le commissaire Matthews serait ravi que tu aies cueilli quelqu'un, et les médias t'encenseraient pour avoir coffré ton frère. Excellente solution. Le véritable tueur serait lui aussi aux anges.

Deborah tourna les talons et s'éloigna. Après avoir réfléchi quelques secondes, je m'aperçus que c'était une très bonne idée. Je l'imitai : je m'éloignai aussi, et je retournai au travail.

Le reste de ma journée fut beaucoup plus satisfaisant. Les corps de deux hommes blancs avaient été retrouvés dans une BMW garée sur la bande d'arrêt d'urgence de Palmetto Expressway. Ils avaient été découverts par quelqu'un qui essayait de voler la voiture et avait appelé la police, après avoir retiré la hi-fi et les airbags. A priori, le décès était dû à

de multiples blessures par balle. Les journaux sont très friands de l'expression « règlement de compte entre bandes rivales » pour les meurtres qui dénotent une certaine sobriété. Eh bien, nous n'explorerions pas cette piste : les deux corps et l'intérieur de la voiture avaient été littéralement arrosés de plomb et de sang, comme si le tueur ne savait pas trop par quel bout tenir son arme. À en juger par les impacts des balles sur les vitres, c'était un miracle qu'aucun autre automobiliste n'ait été touché.

Un Dexter occupé est un Dexter

comblé, en règle générale, et il y avait assez de sang séché dans la voiture et sur le trottoir pour m'occuper des heures durant. Pourtant, aujourd'hui j'étais loin d'être comblé, et pour cause : il m'arrivait déjà tout un tas de choses affreuses, maintenant il fallait y ajouter ce désaccord avec Deb. Il ne serait pas exact de dire que je l'aimais, étant donné que je suis incapable de sentiments, mais j'étais habitué à elle, et je préférais l'avoir dans les parages et à peu près contente de moi.

Hormis quelques chamailleries de frère et sœur quand nous étions

plus jeunes, Deborah et moi avions eu très peu de disputes sérieuses, et je fus surpris de constater que celle-ci me tracassait. En dépit du fait que je suis un monstre inhumain, c'était un peu blessant de savoir qu'elle ne me considérait pas autrement, d'autant que je lui avais donné ma parole d'ogre concernant ma totale innocence, du moins pour cette affaire.

Je voulais être en bons termes avec ma sœur, mais j'étais froissé qu'elle prenne autant à cœur sa fonction de représentante de l'ordre, et ce beaucoup plus que son rôle de confidente et d'alliée à mon

égard.

Bien sûr, il était logique que je déverse toute mon indignation à ce sujet, puisque rien d'autre n'accaparait alors mon attention ; les problèmes de mariage, de musiques mystérieuses et de Passager disparu pouvaient très bien se résoudre d'eux-mêmes. Et l'analyse des taches de sang est une activité des plus simples qui nécessite une concentration minimale. Pour le prouver, je laissai mes pensées errer alors que je me complaisais dans ce triste état mental ; résultat, je glissai sur le sang coagulé et me retrouvai un



genou au sol près de la BMW.

Le choc du contact avec la route fut aussitôt suivi par une commotion intérieure, une vague de panique et d'air froid qui me secoua des pieds à la tête, remontant de l'horrible matière visqueuse jusque dans mon être vide, et il se passa un long moment avant que je parvienne à respirer de nouveau. *Calme-toi, Dexter, pensai-je. C'est juste un petit rappel désagréable de ton passé, provoqué par le stress. Cela n'a rien à voir avec des taureaux amateurs d'opéra.*

Je réussis à me relever sans

gémir, mais j'avais mal au genou et mon pantalon était déchiré, avec une jambe couverte de cet ignoble sang séché.

Je déteste le sang. Et le voir là carrément sur mes vêtements, en contact avec moi, en plus de l'énorme chambardement dans ma vie et de l'immense trou noir dans lequel je glissais depuis la disparition du Passager... c'était le bouquet. Pas de doute, c'étaient bien des émotions que je ressentais, et pas des plus plaisantes. Je fus parcouru de frissons et je faillis hurler, mais je réussis tout de même à me contrôler, à me

nettoyer et à poursuivre mon travail.

Je ne me sentais pas beaucoup mieux, mais je pus néanmoins terminer la journée en revêtant la tenue de rechange que tous les experts en analyse de sang prévoient au cas où, puis ce fut enfin l'heure de rentrer.

Tandis que je roulais vers le sud sur Old Cutler en direction de la maison de Rita, une petite Geo rouge vint se coller à mon pare-chocs et n'en bougea plus. Je scrutai mon rétroviseur sans parvenir à distinguer le visage du conducteur et me demandai si

j'avais fait quelque chose qui l'avait énervé. J'étais tenté de freiner un bon coup pour voir ce qui se passerait, mais je n'étais pas encore excédé au point d'imaginer que j'arrangerais les choses en bousillant ma voiture. J'essayai de ne pas tenir compte de l'autre, sans doute un de ces conducteurs de Miami à moitié déments et aux intentions mystérieuses.

Mais il ne me quittait pas, et je commençai à me demander quelles pouvaient être ses intentions. J'accélérai. La Geo fit de même et continua à me serrer de près.

Je ralentis ; la Geo aussi.

Je coupai les deux voies adjacentes, provoquant dans mon sillage un concert de Klaxon furieux et d'injures. La Geo suivit.

Qui était-ce ? Que me voulait-on ? Était-il possible que Starzak m'ait démasqué l'autre soir et qu'il me poursuive à présent dans une voiture différente, afin de se venger ? Ou était-ce quelqu'un d'autre – mais qui, et pourquoi ? Je ne pouvais me résoudre à croire que Moloch était au volant de cette voiture. Comment un dieu antique aurait-il obtenu son permis de conduire ? Et pourtant il y avait bien quelqu'un qui, visiblement,

avait le projet de rester un moment avec moi, mais j'ignorais qui. Je cherchais désespérément une réponse, appelant un compagnon qui n'était plus là ; et ce sentiment de perte, de vide, amplifia mes doutes, ma colère et mon malaise, jusqu'à ce que je me rende compte que ma respiration sifflait entre mes dents serrées et que mes mains agrippées au volant étaient moites et glacées. *Ça suffit*, pensai-je.

Alors que je me préparais mentalement à écraser la pédale du frein et à bondir hors de la voiture pour transformer en bouillie le visage de l'autre conducteur, la Geo

rouge se dégagea brusquement puis tourna à droite, disparaissant dans une rue transversale.

Cela n'avait rien été, en fin de compte, juste une petite psychose de l'heure de pointe.

Et moi, je n'étais qu'un ex-monstre abattu et complètement parano.

Je rentrai à la maison.

Le Guetteur s'éloigna, puis revint presque aussitôt. Il roulait à travers la circulation sans que l'autre le voie, et il tourna dans sa rue bien après lui. Il avait pris

plaisir à le suivre d'aussi près, l'obligeant à paniquer légèrement. Il l'avait provoqué afin d'évaluer son état, et ce qu'il avait vu était très satisfaisant. C'était une stratégie savamment calculée, destinée à mener l'autre dans la disposition d'esprit adéquate. Il l'avait déjà appliquée maintes fois et il connaissait les signes. Nerveux, mais pas au point de perdre les pédales comme il le fallait, pas encore.

Il était temps d'accélérer les choses.



## Chapitre 27

Le dîner était prêt, lorsque j'arrivai chez Rita. Avec tout ce que j'avais enduré et toutes mes préoccupations, on aurait pu

s'attendre à ce que je ne mange plus jamais. Mais dès que je franchis la porte d'entrée, je fus assailli par un délicieux parfum : Rita avait fait cuire un rôti de porc, des brocolis et du riz aux haricots, or très peu de choses au monde peuvent égaler le rôti de Rita. C'est donc un Dexter quelque peu apaisé qui finit par repousser son assiette vide et se lever de table. De fait, le reste de la soirée fut également assez serein. Je jouai à cache-cache avec Cody et Astor, ainsi que les autres enfants du quartier, jusqu'à ce que ce soit l'heure pour eux d'aller au lit, puis m'installai avec Rita sur le canapé

pour regarder une émission de variétés.

La normalité avait du bon, finalement, surtout quand elle incluait le rôti de porc de Rita ou l'éducation de Cody et Astor. Peut-être pourrais-je vivre à travers eux désormais, par procuration, comme un vieux joueur de base-ball qui devient entraîneur lorsque sa carrière est finie. Ils avaient tant à apprendre : en les formant, j'aurais la possibilité de revivre mes heures de gloire passées. Un peu triste, certes, mais c'était tout de même une légère compensation.

Alors que je me laissais gagner

par le sommeil, je me surpris donc à penser que la situation n'était peut-être pas si désespérée, après tout.

Cette idée insensée dura jusqu'à minuit, heure à laquelle je me réveillai pour découvrir Cody planté au pied du lit.

— Il y a quelqu'un dehors, déclara-t-il.

— Ah, répondis-je, à moitié endormi et pas du tout curieux de savoir pourquoi il était venu m'annoncer ça.

— Il essaie d'entrer, ajouta-t-il.  
Je me redressai d'un coup.

— Où ça ? demandai-je.

Cody se tourna pour se diriger

vers le couloir et je le suivis. J'étais plus ou moins persuadé qu'il avait juste fait un mauvais rêve, mais après tout on vivait à Miami, et ces choses-là arrivent, oh, pas plus de cinq à six cents fois par nuit...

Cody me conduisit à l'arrière de la maison, où une porte menait au jardin. À trois mètres d'elle, il s'arrêta net.

— Là, souffla Cody.

En effet. Ce n'était pas un rêve, ou du moins pas de ceux qu'on fait en dormant. La poignée de la porte remuait comme si quelqu'un essayait de l'ouvrir de l'extérieur.

— Va réveiller ta mère,

murmurai-je à l'oreille de Cody.  
Dis-lui d'appeler la police.

Il leva les yeux, déçu peut-être que je ne déboule pas dehors avec une grenade pour prendre les choses en main moi-même, mais il finit par s'éloigner dans le couloir en direction de la chambre.

Je m'approchai de la porte, le plus silencieusement possible. Sur le mur juste à côté, il y avait un interrupteur commandant un projecteur qui éclairait le jardin. Alors que je tendais la main vers le mur, la poignée de la porte cessa de bouger. J'allumai tout de même la lumière.

Aussitôt, comme provoqué par mon geste, quelque chose commença à cogner à la porte de l'entrée.

Je me tournai et courus vers l'avant de la maison, mais Rita qui s'était approchée me rentra dedans.

— Dexter ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que... Cody dit que...

— Appelle les flics, lui ordonnai-je. Il y a quelqu'un qui essaie d'entrer.

Je regardai Cody derrière elle :

— Va chercher ta sœur et planquez-vous tous dans la salle de bains. Fermez la porte.

— Mais qui voudrait... On n'est

pas... balbutia Rita.

— Faites ce que je vous dis, insistai-je, et je la contournai pour me diriger vers la porte d'entrée.

J'allumai la lumière du porche, et de nouveau le bruit cessa immédiatement... pour recommencer aussitôt ailleurs dans la maison, apparemment contre la fenêtre de la cuisine.

Mais évidemment, lorsque je m'y ruai, les coups avaient déjà cessé avant même que j'appuie sur l'interrupteur.

Je m'approchai lentement de la fenêtre au-dessus de l'évier et jetai un coup d'œil prudent au-dehors.



Rien. Juste l'obscurité, la haie et la maison des voisins ; absolument rien d'autre.

Je me redressai et restai là un moment, attendant que les coups reprennent dans un autre coin de la maison. Mais rien ne vint. Je m'aperçus que je retenais ma respiration ; je vidai l'air de mes poumons. Le bruit avait cessé, quelle qu'en fût la cause. C'était fini. Je desserrai les poings et pris une profonde inspiration.

Et soudain Rita hurla.

Je me retournai si vivement que je me tordis la cheville ; je clopinai néanmoins aussi vite que

je pus jusqu'à la salle de bains. La porte était fermée, mais j'entendais quelque chose gratter contre la fenêtre à l'intérieur. Rita cria :

— Allez-vous-en !

— Ouvrez-moi la porte, dis-je, et un instant plus tard Astor l'ouvrit toute grande.

— C'est à la fenêtre, m'informa-t-elle d'une voix plutôt tranquille.

Rita était plantée au centre de la pièce, serrant les deux poings contre sa bouche. Cody se tenait devant elle dans une attitude protectrice, brandissant le débouchoir à ventouse, et tous deux scrutaient la fenêtre.

— Rita, appelle-je.

Elle se tourna vers moi, les yeux agrandis par la peur.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda-t-elle, me croyant capable de répondre.

Je l'aurais peut-être pu en temps normal, c'est-à-dire durant toute la période antérieure de ma vie, lorsque mon Passager me tenait compagnie et me chuchotait de terribles secrets. Mais pour l'heure, je savais seulement que quelqu'un voulait entrer et j'ignorais pourquoi. En tout cas, il avait l'air de chercher quelque chose et de penser qu'il le trouverait chez nous.

— Allez, dis-je. Tout le monde sort.

Rita me regarda, mais Cody ne bougea pas d'un pouce.

— Sortez, répétais-je.

Astor prit Rita par la main et se précipita vers la porte. Je tapotai l'épaule de Cody et lui retirai doucement le débouchoir des mains, avant de me tourner vers la fenêtre.

Le bruit continuait, un fort raclement, comme si des griffes essayaient de briser le verre. Sans réfléchir, je m'avançai et donnai un coup sur la vitre avec la partie en caoutchouc de l'ustensile.

Le bruit cessa.

Pendant un long moment, il n'y eut plus aucun son, à part celui de ma respiration, qui, je m'en aperçus, était rapide et saccadée. Puis, à quelque distance, j'entendis la sirène d'une voiture de police percer le silence. Je sortis de la salle de bains en reculant, sans quitter la fenêtre des yeux.

Rita était assise sur le lit, entourée de chaque côté par Cody et Astor. Les enfants semblaient assez calmes, mais Rita était proche de l'hystérie.

— Ça va aller, déclarai-je. Les flics arrivent.

— Ce sera la brigadière Debbie ? me demanda Astor, avant d'ajouter avec espoir : Tu penses qu'elle va tirer sur quelqu'un ?

— La brigadière Debbie est dans son lit, elle dort, répondis-je.

La sirène était tout près ; dans un crissement de pneus elle vint s'arrêter devant la maison et redescendit toute la gamme jusqu'à se taire avec un râle final.

— Ils sont là, annonçai-je.

Rita se leva brusquement, puis attrapa les enfants par la main.

Tous trois me suivirent hors de la chambre, et le temps que nous parvenions à la porte d'entrée

quelqu'un frappait déjà, de façon polie mais ferme. La vie nous enseigne la prudence, néanmoins, aussi criai-je :

— Qui est-ce ?

— C'est la police, répondit une voix masculine. On nous a signalé une tentative d'entrée par effraction.

L'affirmation semblait véridique, mais, juste au cas où, je laissai la chaîne accrochée afin de jeter un coup d'œil dehors. Pour sûr, deux policiers en uniforme se tenaient là, l'un face à nous, l'autre de dos, occupé à examiner le jardin et la rue.

Je refermai la porte, retirai la chaîne puis ouvris de nouveau.

— Entrez, s'il vous plaît, dis-je au premier.

Le nom inscrit sur sa veste indiquait Ramirez, et je m'aperçus que je le connaissais vaguement. Mais il ne bougea pas ; il fixait des yeux ma main.

— De quelle urgence s'agit-il, monsieur ? me demanda-t-il.

Je baissai les yeux et me rendis compte que je tenais toujours le truc à ventouse.

— Oh ! m'exclamai-je. Désolé. C'était pour me défendre.

— Mmm, fit Ramirez. Tout



dépend évidemment de votre adversaire...

Il pénétra à l'intérieur, lançant à son collègue par-dessus son épaule :

— Jette un coup d'œil dans le jardin, Williams.

— Ouaip, répondit Williams, un Noir d'une quarantaine d'années au physique très sec.

Il disparut à l'angle de la maison.

Ramirez se campa au milieu de la pièce et considéra Rita et les enfants.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il, et avant que

je puisse lui répondre il ajouta en me coulant un regard de côté : On s'est déjà vus quelque part, non ?

— Dexter Morgan. Je travaille au labo médico-légal.

— C'est ça. Alors, dites-moi tout, Dexter.

Je lui expliquai.

## Chapitre 28

Les deux policiers restèrent avec nous une quarantaine de minutes. Ils inspectèrent le jardin et les alentours, mais ne trouvèrent

rien, ce qui ne sembla pas les surprendre et ne m'étonna pas non plus. Lorsqu'ils eurent terminé leur tour d'inspection, Rita leur prépara du café et leur servit des cookies de sa confection.

D'après Ramirez, ce devaient être des gamins qui avaient juste voulu nous faire peur ; si c'était le cas, ils avaient réussi leur coup. Williams cherchait à être rassurant, nous soutenant que cela n'avait été qu'une farce et que c'était fini, et Ramirez ajouta en partant qu'ils passeraient plusieurs fois devant la maison au cours de la nuit. Mais malgré ces paroles réconfortantes,

Rita resta assise dans la cuisine à boire du café jusqu'au matin, incapable de se rendormir. Pour ma part, je tournai et virai durant quelques minutes avant de retomber dans les bras de Morphée.

Tandis que je dévalais la longue pente noire du sommeil, la musique retentit de nouveau. Et j'éprouvai une immense joie, puis une sensation de chaleur sur le visage.

Puis, je ne sais comment, je me retrouvai dans le couloir, avec Rita qui me secouait et répétait mon nom.

— Dexter, réveille-toi. Dexter.

— Qu'est-ce qui se passe ?

demandai-je.

— Tu marchais en dormant. Et tu chantais en même temps.

En définitive, l'aube pâle nous surprit tous les deux installés à la table de la cuisine en train de siroter du café. Lorsque le réveil sonna enfin dans la chambre, Rita se leva pour aller l'arrêter puis elle revint à mes côtés et me regarda. Je la considérai également, mais il n'y avait rien à dire. Cody et Astor arrivèrent à leur tour, et nous n'eûmes pas d'autre choix que de reprendre tant bien que mal la routine matinale, puis de partir pour le travail, comme si tout était

parfaitement normal.

Bien sûr, ce n'était pas vrai. Quelqu'un essayait de s'immiscer dans ma tête et y parvenait à merveille. À présent, il souhaitait aussi pénétrer chez moi, et je ne savais même pas qui c'était, ni ce qu'il voulait. Je supposais simplement que tout était lié d'une façon ou d'une autre à Moloch, et à l'absence de ma Présence.

Toujours était-il que quelqu'un cherchait à me faire du mal et semblait approcher du but.

Je refusais d'envisager la possibilité qu'un ancien dieu vivant essayât de me tuer. D'abord, les

dieux n'existaient pas. Mais, même si c'était le cas, pourquoi l'un d'eux s'intéresserait-il à moi ? Manifestement, un être humain se servait de toute cette histoire de Moloch comme d'un costume, afin de se sentir plus puissant et de forcer ses victimes à croire qu'il était doté de pouvoirs magiques... comme celui d'envahir mon sommeil et de me faire entendre de la musique, par exemple. Un prédateur humain n'en aurait pas été capable. Pas plus qu'il n'aurait pu effrayer le Passager noir. Les seules réponses possibles étaient invraisemblables. Cependant, peut-



être en raison de mon extrême fatigue, je ne parvenais pas à en envisager d'autres.

Lorsque j'arrivai au travail ce matin-là, je n'eus pas le loisir de réfléchir davantage au problème parce que je fus appelé aussitôt sur les lieux d'un double homicide dans une maison tranquille du Grove où l'on cultivait la marijuana. Deux adolescents avaient été ligotés, découpés puis fusillés plusieurs fois, pour faire bonne mesure. J'aurais dû être horrifié ; j'étais en réalité soulagé d'avoir l'occasion de voir des cadavres qui n'avaient été ni brûlés ni décapités. Je pulvérisai

mon Luminol ici et là, presque heureux d'effectuer une tâche qui permettait à l'atroce musique de s'estomper un moment.

Mais cela me donna également le temps de penser. Je voyais des scènes de ce genre tous les jours, et neuf fois sur dix les tueurs expliquaient leur acte par des phrases telles que « J'ai complètement disjoncté » ou « Quand je me suis aperçu de ce que je faisais, c'était trop tard ». De belles excuses, que je trouvais toujours assez amusantes, car personnellement je savais toujours très bien ce que je faisais.

Mais une pensée s'imposa soudain : j'avais été incapable de m'occuper de Starzak sans mon Passager noir. Cela signifiait que mon talent résidait en lui et non en moi. Cela pouvait aussi signifier que toutes les personnes qui « disjonctaient » accueilleraient provisoirement une présence similaire.

Jusqu'à présent, la mienne ne m'avait jamais quitté ; elle avait élu domicile chez moi, ne traînait pas dans les rues pour se faire prendre en stop par le premier bougre mal luné qui se présentait.

D'accord, retenons cette idée.

Admettons que certains Passagers vagabondent et que d'autres fassent leur nid quelque part. Cela pouvait-il expliquer ce que Halpern avait présenté comme un rêve ? Était-il possible qu'un truc soit entré en lui, l'ait obligé à tuer les deux filles, puis l'ait ramené à la maison et bordé dans son lit avant de repartir ?

Je l'ignorais. Mais je savais que si cette idée avait quelque fondement, je n'étais pas tiré d'affaire.

Lorsque je regagnai le bureau, l'heure du déjeuner était passée, et j'avais un message de Rita me

rappelant que nous avions rendez-vous à 14 h 30 avec son ministre. Et par « ministre », je n'entends pas ceux qui composent le gouvernement, mais, aussi étonnant que cela puisse paraître, ceux que l'on trouve dans les églises. En ce qui me concerne, j'étais toujours parti du principe que s'il existait réellement un Dieu, Il n'aurait jamais laissé un être comme moi prospérer.

Mais la distance que je maintenais avec les édifices religieux touchait à sa fin, car Rita souhaitait voir son propre ministre célébrer notre mariage, et

apparemment il avait besoin de vérifier mon passeport humain avant d'accepter sa mission. Certes, il n'avait pas fait du très bon boulot la fois d'avant, vu que le premier mari de Rita était accro au crack et la battait régulièrement : le révérend n'avait pas réussi à détecter ces failles. Et s'il avait raté quelque chose d'aussi flagrant cette fois-là, il y avait de fortes chances pour qu'il ne soit pas plus perspicace avec moi.

Rita, néanmoins, vouait une grande confiance à cet homme ; nous nous rendîmes donc dans une vieille église bâtie autour d'un bloc

de corail sur un terrain envahi de végétation à Coconut Grove, à moins d'un kilomètre du lieu où j'avais travaillé le matin. Rita y avait été confirmée, m'expliqua-t-elle, et elle connaissait le pasteur depuis très longtemps. C'était important, apparemment, et je veux bien le croire, vu ce que j'avais appris à propos de plusieurs hommes de Dieu durant l'exercice de mon hobby – ou plutôt, mon ancien hobby.

Le révérend Gilles nous attendait dans son bureau – mais peut-être appelait-on cela un cloître, une retraite, quelque chose

comme ça. Le presbytère m'avait toujours semblé désigner le cabinet médical où vont consulter les presbytes. Peut-être s'agissait-il d'une sacristie ; j'avoue ne pas être au point sur la terminologie. Ma mère adoptive, Doris, avait eu à cœur de m'envoyer à l'église quand j'étais plus jeune ; mais après quelques incidents regrettables qui rendaient les choses légèrement problématiques, Harry était intervenu.

Le bureau du révérend était bordé d'étagères remplies de livres aux titres invraisemblables, qui devaient donner des conseils très



judicieux à propos de choses que Dieu n'approuvait pas. Il y en avait quelques-uns aussi qui offraient un éclairage sur l'âme féminine, et d'autres qui fournissaient des informations sur la façon de faire travailler Jésus pour soi, mais pas au revenu minimum. Il y en avait même un qui traitait de la chimie chrétienne, ce qui me parut un peu extravagant, à moins qu'il ne contînt la formule de la transformation de l'eau en vin.

Beaucoup plus intéressant était un ouvrage dont la reliure affichait des inscriptions gothiques. Je penchai la tête pour voir le titre ;

c'était par simple curiosité, mais en le lisant j'éprouvai un choc, comme si mon œsophage s'était soudain rempli de glace.

*La Possession démoniaque : rêve ou réalité ?* indiquait-il, et ces mots firent un tilt.

Je vais sans doute passer pour un parfait imbécile de n'y avoir jamais pensé, mais le fait est que cela ne m'avait pas une seule fois traversé l'esprit. Le démon a des connotations tellement négatives... Et tant que ma Présence était là, il n'y avait aucun besoin de la définir en ces termes ésotériques. C'était seulement maintenant, avec sa

disparition, que je cherchais une explication. Et pourquoi pas celle-ci ? Elle avait un côté un peu démodé, mais sa vétusté même semblait plaider en sa faveur, établissant un rapport entre ce qui m'arrivait aujourd'hui et toutes ces idioties liées à Salomon et à Moloch.

Le Passager noir était-il un démon ? Et son absence signifiait-elle qu'il avait été exorcisé ? Mais par quoi ? Quelque chose d'extrêmement bon ? Je n'avais pas le souvenir d'avoir rencontré quoi que ce soit de cet ordre durant ma vie entière. Plutôt tout le contraire.

Mais quelque chose de très très mauvais pouvait-il chasser un être maléfique ? Qu'est-ce qui est pire qu'un démon ? Moloch, peut-être. A moins qu'un démon n'eût le pouvoir de s'expulser de lui-même pour une raison ou pour une autre.

Je tentai de me rassurer en me disant qu'au moins, à présent, je me posais les bonnes questions, mais ce n'était pas d'un grand réconfort. Mes pensées furent de toute façon interrompues, car la porte s'ouvrit et le révérend Gilles entra d'un air dégagé, un sourire radieux aux lèvres, tout en marmonnant :

— Bien, bien, bien.

Le ministre avait la cinquantaine et paraissait bien nourri ; le commerce de la dîme devait marcher. Il vint directement vers nous et prit Rita dans ses bras en lui faisant une bise sur la joue, avant de m'offrir une chaleureuse poignée de main très virile.

— Bien, commença-t-il en m'adressant un sourire prudent. Alors c'est vous, Dexter ?

— Je suppose que oui, répliquai-je. Je n'y suis pas pour grand-chose.

Il hocha la tête, comme si mes paroles lui paraissaient logiques.

— Asseyez-vous, je vous en

prie. Mettez-vous à l'aise, nous dit-il en contournant le bureau pour aller s'installer dans un grand fauteuil pivotant.

Je le pris au mot et me laissai aller au fond d'un siège en cuir rouge qui était en face de son bureau, mais Rita posa à peine les fesses au bord du sien.

— Rita, dit-il en souriant toujours. Alors, alors... Te voici à retenter ta chance ?

— Oui, je... C'est que... Je crois que oui, balbutia-t-elle en devenant écarlate. Je veux dire oui.

Elle me regarda avec un grand sourire ému et ajouta :

— Oui, je suis prête.

— Bon, répondit-il, puis son expression de tendre sollicitude se tourna vers moi. Et vous, Dexter, j'aimerais vraiment en savoir un peu plus sur vous.

— Eh bien, pour commencer, je suis soupçonné de meurtre, déclarai-je modestement.

— Dexter ! s'indigna Rita en rougissant encore plus, si c'était possible.

— La police pense que vous avez tué quelqu'un ? demanda le révérend Gilles.

— Pas exactement. Juste ma sœur.

— Dexter travaille dans le secteur médico-légal, s’empressa d’expliquer Rita. Sa sœur est brigadière. Il, euh, il blaguait pour le reste.

De nouveau il hocha la tête en me regardant.

— Le sens de l’humour est un atout essentiel dans toute relation, affirma-t-il.

Il s’interrompit quelques secondes, semblant soudain très pensif et encore plus sincère, puis il me demanda :

— Quels sont vos sentiments à l’égard des enfants de Rita ?

— Oh, Cody et Astor *adorent*



Dexter, rétorqua Rita, visiblement soulagée de voir que nous avons laissé de côté mon statut de suspect.

— Mais que ressent Dexter à leur égard ? insista-t-il.

— Je les aime beaucoup.

— Bon, bon. Les enfants peuvent parfois être un fardeau. Surtout quand ce ne sont pas les siens.

— Cody et Astor savent très bien être un fardeau, répliquai-je. Mais ça ne me dérange pas.

— Ils vont avoir besoin de repères. Avec tout ce qu'ils ont vécu.

— Oh, ils peuvent compter sur moi, dis-je, mais comme il valait mieux ne pas trop entrer dans les détails, j'ajoutai qu'ils étaient impatients de marcher sur mes pas.

— Parfait, répondit-il. Alors nous verrons ces enfants à l'instruction religieuse, n'est-ce pas ?

Cela me semblait un chantage éhonté dans le but de s'assurer de nouvelles recrues pour la quête du dimanche, mais Rita hocha la tête avec conviction, alors j'approuvai aussi. Par ailleurs, j'étais à peu près certain que, quoi qu'on leur enseigne, Cody et Astor

trouveraient leur réconfort spirituel ailleurs.

— Bon, et vous deux ? poursuivit-il en se renversant dans son fauteuil et en se frottant le dos d'une main contre la paume de l'autre. Une relation amoureuse aujourd'hui nécessite d'être solidement ancrée dans la foi, déclara-t-il en me regardant de façon appuyée. Dexter, qu'en pensez-vous ?

Nous y étions. Tôt ou tard, bien sûr, un homme d'Église allait prêcher pour sa paroisse. J'ignore s'il est plus grave de mentir à un pasteur qu'à toute autre personne,

mais je souhaitais en terminer rapidement et le moins péniblement possible avec cet entretien, ce qui n'aurait pas été le cas si j'avais dit la vérité. Imaginons que je sois franc et déclare : « Oui, j'ai une immense foi, mon révérend... en la cupidité et la stupidité humaines, et dans la joie d'un couteau acéré les nuits de clair de lune. J'ai foi en l'occulte, en l'impassible gloussement venant des ténèbres, en la précision absolue de la lame. Je ne connais pas le doute, révérend, parce que j'ai vu l'effroyable instant final, c'est à travers lui que je vis. »

Honnêtement, ce n'était pas le meilleur moyen de le tranquilliser, et puis je n'avais pas à craindre d'aller en enfer à cause d'un mensonge proféré à un pasteur. Si l'enfer existe, j'avais déjà une place réservée au premier rang. Alors j'affirmai simplement : « La foi est très importante », et il eut l'air satisfait.

— Bon, très bien, répondit-il en jetant un coup d'œil discret à sa montre. Dexter, avez-vous des questions concernant notre église ?

Requête tout à fait justifiée, sans doute, mais elle me prit de court, car j'avais envisagé cet

entretien comme l'occasion de répondre à des questions, non d'en poser. J'aurais pu sans problème continuer durant plus d'une heure à offrir des réponses évasives, mais franchement, quelles questions y avait-il à poser ? Utilisaient-ils du jus de raisin ou du vin ? Leur panier pour la quête était-il en osier ou en métal ? Danser était-il un péché ? Je n'étais pas préparé. Et pourtant, le révérend Gilles avait l'air désireux de m'entendre à ce sujet. Alors je lui souris de façon rassurante et déclarai :

— À vrai dire, j'aimerais beaucoup savoir ce que vous pensez

de la possession démoniaque.

— Dexter ! s'exclama Rita avec un sourire nerveux. Ce n'est pas... Tu ne peux pas...

Le pasteur leva une main.

— Ça va, Rita, dit-il. Je crois savoir ce que Dexter a en tête.

Il s'appuya contre son dossier, me gratifiant d'un sourire aimable et entendu.

— Ça fait un moment que vous n'avez pas été à l'église, non, Dexter ?

— Oui, un certain temps.

— Je pense que vous vous apercevrez que la nouvelle église est bien adaptée au monde moderne.

La vérité essentielle de l'amour divin ne change pas. Mais parfois, la compréhension que nous en avons peut se modifier.

Il alla jusqu'à me faire un clin d'œil.

— Je pense qu'on peut partir du principe que les démons sont pour Halloween, et non pour l'office du dimanche, dit-il.

Eh bien, au moins j'avais une réponse, même si ce n'était pas celle que je cherchais. Je ne m'étais pas vraiment attendu à ce que le révérend Gilles sorte un grimoire et jette un sort, mais j'avoue que j'étais déçu.



— Bon, d'accord, dis-je.

— D'autres questions ?  
demanda-t-il avec un sourire fort satisfait. Concernant notre église, ou la cérémonie ?

— Oh non, répondis-je. Tout a l'air très simple.

— C'est ce que nous aimons à penser. Tant que notre priorité va au Christ, le reste trouve facilement sa place.

— Amen, conclus-je gaiement.

Rita me lança un drôle de regard, mais le pasteur ne releva pas.

— Bon, très bien, dit-il en se levant et en me tendant la main. Le

24 juin, alors. Mais j'espère vous voir avant. Nous avons un grand service contemporain à 10 heures tous les dimanches.

Il m'adressa de nouveau un clin d'œil et donna à ma main une pression des plus viriles.

— Vous serez amplement rentrés pour le match de foot, conclut-il.

— Fantastique, répondis-je, m'émerveillant qu'un commerce anticipe ainsi les besoins de ses clients.

Il lâcha ma main et attrapa Rita, la prenant dans ses bras.

— Rita, je suis très heureux

pour toi.

— Merci, dit-elle en sanglotant sur son épaule.

Elle resta appuyée contre lui un instant tout en reniflant, puis se redressa, se frotta le nez et me regarda.

— Merci, Dexter, ajouta-t-elle.

De quoi, je l'ignorais, mais il est toujours agréable de ne pas se sentir exclu.

## Chapitre 29

Pour la première fois depuis longtemps, j'étais impatient de rejoindre mon box au labo. Ce n'est pas que les éclaboussures de sang

me manquaient ; je souhaitais juste approfondir l'idée qui m'était venue dans le bureau du révérend Gilles. La « possession démoniaque ». Cela sonnait plutôt bien. Je ne m'étais jamais senti possédé. Mais c'était au moins une forme d'explication qui avait un certain fondement historique, et j'avais hâte de la creuser.

Je commençai par vérifier mon répondeur et mes e-mails : aucun message, hormis un mémo d'usage du département nous rappelant de nettoyer le coin café. Aucune excuse servile de la part de Deb. Quelques coups de téléphone discrets

m'apprirent qu'elle était en train d'essayer de coffrer Kurt Wagner : un grand soulagement puisque cela sous-entendait qu'elle n'était pas occupée à me pister.

Ce problème réglé et la conscience tranquille, je me mis à explorer la question de la possession démoniaque. Une fois de plus, ce bon vieux roi Salomon figurait en bonne place. Il avait apparemment été très proche d'un certain nombre de démons, dont beaucoup avaient des noms incroyables comportant plusieurs Z. Et il les avait commandés comme de véritables ouvriers, les obligeant

à trimer et à construire son temple : ce fut un choc pour moi, car j'avais toujours cru que cet édifice était une bonne chose ; il devait bien y avoir à l'époque une loi interdisant le travail des démons. Non, c'est vrai, si nous nous insurgeons aujourd'hui contre les immigrants illégaux qui ramassent les oranges, tous ces patriarches devaient bien avoir des arrêtés contre les démons, non ?

Mais c'était écrit là, noir sur blanc. Le roi Salomon avait frayé avec eux sans problème ; c'était leur patron. Ils n'aimaient pas recevoir des ordres, mais venant de lui ils

acceptaient. Ce point me fit penser que quelqu'un était capable de les contrôler et essayait peut-être de faire de même avec le Passager noir, qui aurait donc fui une servitude involontaire. Je m'interrompis et réfléchis un instant.

Le gros problème de cette théorie, c'est qu'elle ne cadrerait pas avec le sentiment de danger mortel qui m'avait assailli dès le début, alors que le Passager était encore à bord. Je comprends très bien la réticence que l'on peut éprouver à effectuer un travail contre son gré, mais cela n'avait rien à voir avec la terreur irrépressible que j'avais



ressentie.

Le Passager n'était-il donc pas un démon ? Était-ce le signe que ce qui m'arrivait relevait juste de la psychose ? Était-ce un scénario paranoïaque issu de mon imagination ?

Et pourtant, toutes les cultures du monde à travers l'Histoire semblaient ajouter foi à l'idée de la possession. Toutefois, je ne parvenais pas à la relier à mon propre problème. J'avais le sentiment d'être sur une bonne piste, mais aucune Révélation ne me venait.

Soudain il fut 17 h 30, et je me

sentis encore plus impatient que d'habitude de m'échapper du bureau et de rejoindre le refuge précaire de la maison.

Le lendemain après-midi, j'étais de nouveau dans mon box, occupé à taper un rapport concernant un homicide multiple des plus rébarbatifs. Miami a également son lot de crimes ordinaires, et il s'agissait de l'un d'eux – enfin de trois et demi, très exactement, puisqu'il y avait trois corps à la morgue et un en soins intensifs à l'hôpital Jackson

Memorial. C'était une fusillade perpétrée depuis une voiture en marche dans l'un des rares quartiers de la ville où l'immobilier restait bas. Il était inutile de passer trop de temps sur cette affaire, étant donné que les témoins étaient nombreux et que tous s'accordaient pour affirmer que l'auteur était un nommé « Fils de pute ».

Il fallait respecter les formes, néanmoins : j'avais passé une demi-journée sur les lieux à m'assurer que personne n'avait surgi d'une maison pour attaquer les victimes avec un taille-haie alors qu'elles étaient censées avoir été fusillées.

J'essayais de trouver une formule intéressante pour indiquer que les éclaboussures de sang correspondaient bien à des blessures par balle provenant d'une source mouvante, mais c'était d'un tel ennui que je commençais à loucher ; et tandis que je scrutais l'écran, le regard vide, je perçus un tintement dans mes oreilles qui céda la place à des coups de gong, et la musique nocturne revint, puis soudain la page blanche de mon traitement de texte sembla se remplir de l'horrible sang frais avant de se répandre sur moi, d'inonder le bureau et de noyer le

monde visible. Je bondis hors de ma chaise et clignai des yeux plusieurs fois jusqu'à ce que la vision disparaisse, mais j'en restai tout tremblant à me demander ce qui venait de se passer.

Cela m'arrivait maintenant en pleine journée, assis à mon bureau dans les locaux de la police, et ce n'était pas bon du tout. Soit le danger augmentait et se rapprochait de plus en plus, soit je perdais complètement et définitivement la boule. Les schizophrènes perçoivent des voix ; entendent-ils aussi de la musique ? Le Passager noir, d'ailleurs, entrait-il dans la

catégorie des voix ? Avais-je été absolument dément tout ce temps et étais-je en train de vivre l'avatar final de la pseudo-santé mentale du douteux Dexter ?

Ce n'était pas possible : Harry m'avait « recadré », avait fait en sorte que je m'intègre parfaitement. Il l'aurait su si j'avais été fou. Harry ne se trompait jamais. Voilà, c'était réglé ; j'allais bien, très bien, merci.

Alors, pourquoi entendais-je de la musique ? Pourquoi ma main tremblait-elle ? Et pourquoi fallait-il que je me raccroche à un fantôme du passé pour ne pas m'asseoir par terre et me balancer d'avant en

arrière ?

Manifestement personne d'autre à l'étage n'entendait la même chose que moi. Sinon, les couloirs auraient été remplis de gens en train de danser ou de crier. Non, la peur s'était immiscée dans ma vie, me suivait partout sournoisement, emplissant l'immense vide laissé par le Passager.

Je n'avais aucun indice. Il me fallait des informations extérieures pour espérer comprendre cette histoire. D'innombrables sources estimaient que les démons existaient ; la ville de Miami

regorgeait de gens qui travaillaient dur chaque jour pour les repousser. Et même si le *babalao* avait affirmé ne rien avoir à faire avec tout cela et s'était éloigné le plus vite possible, il avait paru savoir ce que c'était. J'étais à peu près certain que la Santeria prenait en compte la possession. Mais tant pis. Miami est une ville merveilleusement diverse. Je poserais la question à d'autres personnes et obtiendrais sans doute une réponse différente, peut-être même celle que je cherchais. Je quittai mon bureau et me dirigeai vers le parking.

L'Arbre de vie était situé à la



périphérie de Liberty City, une zone de Miami où il ne fait pas bon être un touriste la nuit. Ce secteur-là était occupé essentiellement par des immigrants haïtiens, et la plupart des bâtiments étaient peints de plusieurs couleurs vives, comme s'il n'y avait pas eu assez d'une seule couleur pour terminer l'ouvrage. De nombreux édifices affichaient des fresques murales qui dépeignaient la vie rurale à Haïti. Les coqs semblaient y régner en maîtres, ainsi que les chèvres.

Sur le mur extérieur de l'Arbre de vie il y avait un grand arbre peint, à juste titre, et en dessous

figurait l'image allongée de deux hommes en train de taper sur de petits tambours. Je me garai juste devant la boutique et y pénétrai par une porte à moustiquaire qui déclencha un carillon avant de claquer derrière moi. Au fond, derrière un rideau mobile de perles, une femme cria quelque chose en créole ; je restai devant le comptoir en verre et patientai. L'échoppe était bordée d'étagères qui comportaient d'innombrables pots, remplis de mystérieux éléments liquides ou solides. Un ou deux d'entre eux semblaient contenir des trucs qui avaient dû être vivants à

une époque antérieure.

Après un moment, une femme écarta le rideau de perles et s'approcha. Elle devait avoir la quarantaine et était aussi fine qu'un roseau ; elle avait les pommettes saillantes et un teint d'acajou. Elle portait une ample robe rouge et jaune ainsi qu'un foulard assorti sur la tête.

— Que puis-je pour vous, monsieur ? me demanda-t-elle avec un fort accent créole.

Elle me regardait, quelque peu suspicieuse, tout en remuant légèrement la tête.

— Eh bien... dis-je avant de

m'interrompre aussitôt.

Comment fallait-il commencer ? Je ne pouvais tout de même pas lui annoncer qu'il me semblait avoir été possédé, que je ne l'étais plus et que je souhaitais récupérer mon démon ; la pauvre femme m'aurait jeté du sang de poulet à la figure.

— Monsieur ? insista-t-elle avec impatience.

— Je me demandais... repris-je. Est-ce que vous avez des livres sur la possession par les démons ? Euh, en anglais.

Elle pinça les lèvres d'un air très désapprobateur et secoua

énergiquement la tête.

— C'est pas des démons, rétorqua-t-elle. Pourquoi vous demandez ça ? Vous êtes journaliste ?

— Non, je suis simplement, euh, intéressé. Curieux.

— Curieux du *voudoun* ?

— Juste ce qui concerne la possession.

— Mmm, fit-elle, et sa réprobation s'accrut encore.

Pourquoi ? Il me semblait me souvenir d'une maxime affirmant que lorsque tout le reste a échoué, mieux vaut encore dire la vérité. C'était la seule solution que j'avais ;

je tentai le coup.

— Je crois... enfin, je ne suis pas sûr... mais je pense avoir été possédé. Il y a quelque temps.

Elle me fixa durement du regard puis haussa les épaules.

— Ça se peut, finit-elle par répondre. Pourquoi vous dites ça ?

— J'avais juste, euh... l'impression, vous voyez... que quelqu'un d'autre était, euh, à l'intérieur de moi. En train de me regarder.

Elle cracha par terre, drôle d'attitude pour une femme aussi élégante, puis secoua la tête.

— Vous autres, les Blancs,

lâcha-t-elle, vous nous capturez et nous apportez ici, vous nous prenez tout. Et puis quand on fait quelque chose avec le rien que vous nous avez laissé, vous voulez aussi en profiter. Hah ! Vous m'écoutez, Blanc ? Si l'esprit était entré en vous, vous le sauriez. C'est pas comme dans un film. C'est une grande bénédiction et, ajouta-t-elle avec un méchant petit sourire, ça arrive pas aux Blancs.

— Eh bien, justement... dis-je.

— Non. Si vous le voulez pas, si vous cherchez pas la bénédiction, elle vient pas.

— Mais je le *veux* !

— Hah ! Ça vous arrivera pas.  
Vous perdez mon temps.

Et elle se retourna pour repasser derrière le rideau de perles et regagner son arrière-boutique.

Je ne voyais pas l'utilité d'attendre qu'elle change d'avis ; je n'y croyais pas, et je doutais aussi que le vaudou apporte des réponses au problème du Passager. Elle avait dit que l'esprit venait seulement lorsqu'on l'appelait et que c'était une bénédiction. C'était une réponse différente au moins, mais je ne me rappelais pas avoir jamais invité le Passager noir à bord : il avait toujours été là. Juste au cas



où, cependant, je m'immobilisai sur le trottoir devant le magasin et fermai les yeux. *S'il te plaît, reviens,* pensai-je.

Il ne se passa rien. Je montai dans la voiture et retournai au travail.

*Quel choix intéressant,* pensa le Guetteur. Le vaudou. L'idée ne manquait pas de logique, il ne pouvait le nier. Mais ce qui lui importait davantage, c'était ce que cette démarche révélait de l'autre. Il allait dans la bonne direction, et il était très proche du but.

Au prochain petit indice, il se rapprocherait encore un peu plus. Le jeune avait paniqué ; il avait presque réussi à s'échapper. Mais non. Il avait été très coopératif et s'apprêtait à recevoir sa récompense.

Tout comme l'autre.

## Chapitre 30

Je venais à peine de m'asseoir lorsque Deborah fit irruption dans mon box et s'installa sur la chaise pliante en face de mon bureau.

— Kurt Wagner a disparu, m'annonça-t-elle.

J'attendis la suite, mais rien ne vint, alors je hochai simplement la tête.

— J'accepte tes excuses, déclarai-je.

— Personne ne l'a vu depuis samedi après-midi, poursuivit-elle. Son colocataire dit qu'il avait l'air complètement flippé, mais il n'a donné aucune explication. Il a juste changé de chaussures et il est parti. C'est tout. Il a laissé son sac à dos.

J'avoue que je m'animai un peu en entendant ces mots.

— Qu'est-ce qu'il y avait

dedans ? demandai-je.

— Des traces de sang, répondit-elle, l'air d'être prise en faute. Celui de Tammy Connor.

— Ben voilà, dis-je. C'est un bon indice.

Il ne me semblait pas très judicieux de m'étonner qu'elle ait chargé quelqu'un d'autre d'effectuer les analyses de sang.

— Ouais. C'est lui. C'est obligé. Il a tué Tammy, il a mis la tête dans son sac à dos puis il a tué Manny Borque.

— C'est ce qu'il semblerait. Dommage, je commençais juste à me faire à l'idée que j'étais

coupable.

— Mais ça ne tient pas debout, bordel, grommela Deborah. C'est un étudiant sérieux, il fait partie de l'équipe de natation, il vient d'une bonne famille, tout ça.

— C'était quelqu'un de si gentil. Je n'arrive pas à croire qu'il ait commis ces horreurs...

— Bon, d'accord, dit Deborah. Je sais. C'est un gros cliché. Mais merde, que le type tue sa petite copine, O.K. À la rigueur sa colocataire, parce qu'elle l'a vu. Mais pourquoi les autres ? Et toutes ces conneries de feu, de têtes de taureaux, le quoi déjà, le

Mollusque ?

— Moloch.

— C'est pareil. Ça ne tient pas debout, Dex. Enfin...

Elle détourna les yeux, et l'espace d'une seconde je crus qu'elle allait s'excuser, finalement.

— Mais non. S'il y a une logique, reprit-elle, c'est *ton* type de logique. Le genre de truc que tu piges. Il est, tu sais... Je veux dire, euh... C'est revenu ? Ton, euh...

— Non, il n'est pas revenu.

— Ah, fit-elle, merde !

— Tu as émis un avis de recherche pour Kurt Wagner ? demandai-je.

— Je sais faire mon boulot, Dex, rétorqua-t-elle. S'il est dans le secteur de Miami-Dade, on le chopera, et la police de l'État entier est alertée. S'il est en Floride, quelqu'un le trouvera.

— Et s'il n'est plus en Floride ?

Elle me dévisagea, et je vis poindre sur ses traits l'expression que son père, Harry, avait souvent eue avant de tomber malade, après tant d'années à exercer le métier de flic : la lassitude et un sentiment d'échec devenu habituel.

— Alors il s'en tirera sûrement. Et je serai obligée de t'arrêter pour sauver ma carrière.



— Bon, eh bien, dis-je, m'efforçant de rester joyeux face à une perspective si désolante, on n'a plus qu'à espérer qu'il conduit une voiture bien reconnaissable.

— C'est une Geo rouge, une mini-Jeep.

Je fermai les yeux. C'était une sensation très étrange. Tout le sang de mon corps semblait avoir reflué dans mes pieds.

— Tu as dit rouge ? m'entendis-je demander d'une voix remarquablement calme.

Il n'y eut pas de réponse ; j'ouvris les yeux. Deborah me fixait avec un air de suspicion si fort qu'il

en était presque palpable.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? C'est une de tes voix ?

— Une Geo rouge m'a suivi l'autre soir jusqu'à la maison, expliquai-je. Puis quelqu'un a essayé d'entrer chez Rita par effraction.

— Nom de Dieu ! lança-t-elle avec rage. Quand est-ce que tu allais m'en parler, bordel ?

— Dès que tu m'adresserais de nouveau la parole.

Deborah prit aussitôt une jolie teinte cramoisie et regarda ses chaussures.

— J'étais occupée, dit-elle d'un

ton peu convaincant.

— Kurt Wagner aussi.

— Merde, d'accord, lâcha-t-elle, et je savais que c'était la seule forme d'excuse que j'obtiendrais. Oui, elle est rouge. Putain, je crois que ce vieux avait raison, ajouta-t-elle, le regard toujours baissé. Les salauds sont en train de gagner.

Je n'aimais pas voir ma sœur aussi déprimée. J'estimai qu'une petite remarque joyeuse s'imposait, quelques mots qui dissiperaient sa tristesse et ramèneraient un peu de gaieté dans son cœur, mais, hélas, rien ne me vint.

— Eh bien, finis-je par dire, si

les salauds sont vraiment en train de gagner, au moins tu vas avoir du boulot.

Elle leva enfin les yeux, mais il n'y avait pas l'ombre d'un sourire sur son visage.

— Ouais, répliqua-t-elle. Un type a buté sa femme et deux mômes à Kendall cette nuit. Il faut que j'aïlle bosser sur ça.

Elle se leva, se redressant lentement jusqu'à reprendre ce qui ressemblait à sa posture normale.

— Hip, hip, hip, conclut-elle avant de quitter mon bureau.

Dès le début, ce fut une alliance idéale. Les nouvelles créatures avaient une conscience de soi, ce qui rendait leur manipulation bien plus facile – et beaucoup plus gratifiante pour lui. Elles s'entretenaient aussi plus volontiers, et IL n'avait pas à attendre très longtemps un nouvel hôte – et l'occasion de tenter à nouveau de se reproduire. IL le menait avec ardeur à une mise à mort, et IL attendait, impatient de ressentir l'étrange et merveilleux renflement.

Mais le moment venu, cela frémissait à peine, le chatouillait d'une infime façon, puis

*disparaissait sans s'épanouir et produire de progéniture.*

*IL était perplexe : pourquoi la reproduction ne marchait-elle pas cette fois ? Il devait bien y avoir une raison, et IL cherchait la réponse avec méthode et rigueur. Au fil des années, tandis que les nouvelles créatures évoluaient et se développaient, IL expérimenta. Et petit à petit IL trouva les conditions qui rendaient la reproduction possible. Il lui fallut un certain nombre de morts avant d'en être assuré, mais chaque fois qu'IL répétait la formule finale, une nouvelle conscience surgissait et*

*s'échappait à travers le monde dans la douleur et la terreur ; IL était satisfait.*

*Cela marchait mieux lorsque les hôtes n'étaient pas tout à fait eux-mêmes, à cause des boissons qu'ils avaient commencé à concocter ou à cause d'une sorte d'état de transe. La victime devait savoir ce qui l'attendait, et s'il y avait des spectateurs, leurs émotions alimentaient l'expérience et la rendaient encore plus puissante.*

*Et puis il y avait le feu, le feu était un excellent moyen de tuer les victimes. Il semblait libérer leur*

*quintessence instantanément dans une grande décharge d'énergie spectaculaire.*

*Et enfin, cela marchait encore mieux avec les jeunes. Les émotions tout autour étaient plus fortes, surtout de la part des parents. IL ne pouvait rien imaginer de plus extraordinaire.*

*Feu, transe, jeunes victimes, une formule simple.*

*IL se mit à pousser les nouveaux hôtes à créer un moyen d'établir ces conditions en permanence. Et ceux-ci étaient étonnamment disposés à le contenter.*



## Chapitre 31

Très jeune, j'avais vu un jour un spectacle de variétés à la télé. Un homme installait des piles d'assiettes aux extrémités d'une

série de tiges souples qu'il faisait tournoyer en l'air. S'il ralentissait ou tournait le dos, ne serait-ce qu'une seconde, l'une des assiettes se mettait à trembler puis allait se fracasser par terre, entraînant toutes les autres à sa suite.

C'est une excellente métaphore de la vie. On essaie tous de faire tournoyer nos assiettes, et une fois qu'on a réussi à les hisser là-haut, on ne peut plus les quitter des yeux : il n'y a plus qu'à continuer à courir sans répit. Sauf que dans la vie, on n'arrête pas de vous rajouter des assiettes, de vous cacher les tiges et de changer les lois de la

gravité dès que vous avez le dos tourné. Donc, chaque fois que vous pensez vous en sortir, vous entendez un horrible fracas derrière vous et tout un tas d'assiettes, que vous ne pensiez même pas posséder, se retrouvent sur le sol en mille morceaux.

Et voilà, je m'étais bêtement imaginé que la mort de Manny Borque me permettrait d'avoir une assiette en moins à surveiller, puisque je pouvais désormais envisager d'organiser le mariage comme je l'entendais, avec l'équivalent de 65 dollars de rôti froid et une glacière pleine de

boissons gazeuses. Le problème de ma santé mentale, autrement plus important, allait désormais mobiliser toute mon énergie. Certain que tout était calme sur le front domestique, je relâchai mon attention un instant et fus presque aussitôt récompensé par un énorme fracas derrière mon dos.

L'événement se produisit lorsque je retournai à la maison après le travail. Un tel silence y régnait que je partis du principe que personne n'était là, mais un petit coup d'œil à l'intérieur me révéla une scène bien plus troublante : Cody et Astor étaient assis

immobiles sur le canapé, et Rita se tenait derrière eux, avec une expression qui aurait pétrifié n'importe qui.

— Dexter, dit-elle d'une voix qui semblait sceller mon sort, il faut qu'on parle.

— Bien sûr, répondis-je et, sous le choc, j'en perdis la capacité d'émettre la moindre réponse enjouée.

— Ces enfants..., commença Rita.

Apparemment c'était tout, car elle se contenta de jeter des regards furieux et s'arrêta là.

Mais, évidemment, je savais de

quels enfants elle parlait, alors je hochai la tête pour l'encourager.

— Oui.

— Oh... gémit-elle.

S'il lui fallait autant de temps pour prononcer une phrase entière, je comprenais pourquoi la maison était silencieuse. Manifestement, l'art de la conversation allait avoir besoin d'un petit coup de pouce de la part de Dexter le diplomate si nous voulions terminer cet échange avant le dîner. Alors, je pris mon courage à deux mains.

— Rita, il y a un problème ?

— Oh... répéta-t-elle, ce qui n'était guère encourageant.

Franchement, il y a des limites à ce qu'on peut répondre à des monosyllabes, même quand on est un brillant causeur comme moi. Puisque manifestement je n'allais obtenir aucune aide de la part de Rita, je me tournai vers Cody et Astor, qui n'avaient pas bougé depuis mon arrivée.

— Bon, dis-je. Vous pouvez m'expliquer ce qui arrive à votre mère ?

Ils échangèrent l'un de leurs fameux regards, puis levèrent les yeux vers moi.

— On voulait pas, m'expliqua Astor. C'est un accident.

Ce n'était pas grand-chose, mais au moins j'avais droit à une phrase entière.

— Je suis ravi de l'apprendre, répondis-je. Mais quel accident ?

— On s'est fait prendre, intervint Cody, et Astor lui donna aussitôt un coup de coude.

— On *voulait* pas, répéta-t-elle en insistant sur les mots.

Cody se tourna vers elle, semblant avoir oublié ce dont ils étaient convenus. Elle lui lança un regard noir et il cligna des yeux avant de hocher la tête en me regardant.

— Un accident, confirma-t-il.



C'était agréable de voir que la ligne du Parti était défendue par un front uni, mais je ne savais toujours pas de quoi il retournait, et cela faisait déjà plusieurs minutes que nous étions sur le sujet. Or, le temps était un facteur non négligeable : l'heure du dîner approchait, et Dexter a besoin d'être nourri régulièrement.

— C'est tout ce qu'ils sont fichus de dire, se lamenta Rita. Et c'est inacceptable. Je ne vois pas comment vous avez pu ligoter le chat des Villega par accident.

— Il n'est pas mort, protesta Astor de la plus petite voix que je

lui aie jamais entendue.

— Et qu'est-ce que les cisailles faisaient là ? demanda Rita.

— On ne s'en est pas servi, répondit la fillette.

— Mais c'était prévu, n'est-ce pas ?

Les deux petites têtes se tournèrent vers moi, et une seconde plus tard celle de Rita fit de même.

L'image de ce qui avait dû se passer commençait à se former dans mon esprit, et ce n'était pas une scène paisible. À l'évidence, les enfants avaient voulu tenter une expérience sans moi. Et le pire, c'est que visiblement, pour je ne sais

quelle raison, c'était devenu *mon* problème : Cody et Astor espéraient que je les tirerais de ce mauvais pas, et Rita avait l'air prête à dégainer et à vider son chargeur sur moi. C'était injuste, évidemment ; je venais de rentrer du travail. Mais, je ne cesse de le constater, la vie elle-même est injuste, et il n'existe pas de service des réclamations ; alors, autant accepter les choses comme elles sont, réparer les dégâts et passer à autre chose.

C'est ce que j'essayai de faire, aussi maigre que fût ma chance de réussir.

— Je suis sûr qu'il y a une très

bonne explication, déclarai-je, et Astor s'anima aussitôt en hochant la tête vigoureusement.

— C'était un accident, insista-t-elle gaiement.

— Personne ne ligote un chat sur un établi et ne brandit des cisailles par *accident* ! s'emporta Rita.

Franchement, les choses devenaient un peu compliquées. D'un côté, j'étais très content d'avoir enfin un résumé complet de la situation, mais de l'autre il me semblait que nous nous aventurions sur un terrain miné, et j'étais à peu près certain que Rita se

porterait mieux si elle restait en dehors de tout cela.

Je pensais avoir été clair avec Astor et Cody sur les risques qu'il y avait pour eux à voler en solo tant que je ne leur avais pas appris à se servir de leurs ailes. Mais ils avaient manifestement choisi de m'ignorer et, même s'ils subissaient les conséquences bien méritées de leur action, c'était à moi de les sauver. Tant qu'ils ne comprendraient pas qu'ils ne devaient sous aucun prétexte recommencer – et s'écarter de la voie de Harry au fur et à mesure que je la leur enseignais –, j'étais prêt à les laisser mariner

indéfiniment.

— Vous savez que ce vous avez fait est mal ? leur demandai-je.

Ils acquiescèrent de la tête ensemble.

— Vous savez pourquoi c'est mal ?

Astor eut un air incertain ; elle jeta un coup d'œil à Cody puis balbutia :

— Parce qu'on s'est fait prendre !

— Là, tu vois ? s'exclama Rita, et une pointe d'hystérie perçait dans sa voix.

— Astor, la grondai-je, la regardant très fixement. Ce n'est

pas le moment d'être drôle.

— Je suis contente que quelqu'un trouve ça drôle, commenta Rita. Eh bien, moi, je ne suis absolument pas de cet avis.

— Rita, dis-je, du ton le plus apaisant que je pus employer, puis, faisant appel à toute l'adresse que j'avais développée au cours de ces années à passer pour un humain adulte, j'ajoutai : Je crois que c'est un de ces moments auxquels se référait le révérend Gilles lorsqu'il disait qu'ils avaient besoin de repères.

— Dexter, ces deux-là viennent de... Oh, qu'est-ce que je sais, moi ?

Et *toi* ! s'écria-t-elle.

Bien qu'elle fût au bord des larmes, j'étais content d'entendre que ses capacités linguistiques revenaient. Par bonheur, une scène d'un vieux film me revint en mémoire juste à temps, et je sus exactement ce qu'un véritable être humain était censé faire.

Je m'approchai de Rita et, prenant mon air le plus sérieux, je posai la main sur son épaule.

— Rita, dis-je, très fier de la voix grave et virile que j'employais, tu es trop impliquée là-dedans, tes émotions viennent troubler ton jugement. Ces deux mêmes ont



besoin d'être fermement encadrés et je peux m'en charger. Après tout, poursuivis-je, l'inspiration me venant au fur et à mesure, je dois être leur père à présent.

J'aurais dû deviner que cette tirade ouvrirait les vannes chez Rita, et ce fut le cas car ses lèvres se mirent à trembler, son visage perdit toute sa colère et des ruisseaux commencèrent à couler le long de ses joues.

— D'accord, sanglota-t-elle. S'il te plaît, je... parle-leur.

Elle renifla bruyamment, puis quitta la pièce d'un pas précipité.

Je laissai Rita effectuer sa

sortie théâtrale et attendis un moment pour en accentuer l'effet, avant de contourner le canapé pour faire face à mes deux scélérats.

— Alors, dis-je. « On comprend », « on promet », « on attendra », c'était du vent ?

— Tu traînes trop, répondit Astor. On n'a rien appris à part une seule fois, et en plus t'as pas toujours raison, et on pense qu'on n'a plus besoin d'attendre.

— Je suis prêt, ajouta Cody.

— Ah oui ? Alors j'imagine que votre mère est la meilleure détective au monde, parce que vous êtes prêts et elle vous a quand

même attrapés.

— Dex-terr, gémit Astor.

— Non, Astor, arrête de parler et écoute-moi une minute maintenant.

Je la dévisageai de mon air le plus sérieux, et l'espace d'un instant je crus qu'elle allait me répondre, mais soudain un miracle survint : elle changea d'avis et ferma la bouche.

— Bon, repris-je. Je vous ai dit depuis le début que vous deviez agir à ma façon. Vous n'êtes pas obligés de croire que j'ai toujours raison. Mais vous devez absolument m'obéir. Sinon je ne vous aiderai

pas, et vous finirez en prison. Il n'y a aucun autre moyen. Compris ?

Il était possible qu'ils soient un peu perdus face à ce nouveau ton de voix et à ce nouveau rôle : je n'étais plus Dexter le Joueur, mais quelqu'un de très différent, Dexter à la dure discipline, qu'ils n'avaient encore jamais vu. Ils se regardèrent d'un air confus. J'enfonçai encore le clou.

— Vous vous êtes fait prendre. Qu'est-ce qui se passe quand on se fait prendre ?

— On va au piquet, hasarda Cody.

— Mmm. Et quand on a trente

ans ?

Pour la première fois de sa vie peut-être, Astor n'avait pas de réponse, et Cody avait déjà utilisé son quota de mots du moment. Ils se regardèrent puis se concentrèrent sur leurs pieds.

— Ma sœur la brigadière et moi passons nos journées à arrêter des gens qui font ce genre de trucs. Et quand on les attrape, ils vont en prison. C'est le piquet pour les adultes. Mais en bien pire. On reste assis dans une pièce aussi grande que notre salle de bains, enfermé toute la journée et toute la nuit. On fait pipi dans un trou par terre. On

mange de la nourriture moisie. Il y a des rats et plein de cafards.

— On sait ce que c'est, la prison, Dexter, rétorqua Astor.

— Ah oui ? Alors pourquoi vous êtes si pressés d'y aller ? Et vous savez ce que c'est, la chaise électrique ?

Astor regarda de nouveau ses pieds ; Cody n'avait toujours pas relevé les yeux.

— Si on vous attrape, on vous attache sur la chaise électrique, on vous met des fils sur la tête et on vous fait frire comme du bacon. Vous trouvez que ça a l'air drôle ?

Ils secouèrent la tête.

— Alors la première leçon, c'est de ne pas se faire attraper. Vous vous souvenez des piranhas ? Ils ont l'air méchants, donc les gens savent qu'ils sont dangereux.

— Mais, Dexter, on n'a pas l'air méchants, nous, protesta Astor.

— Non, c'est vrai. Et tant mieux. On est censés être des gens, pas des piranhas. Mais l'idée est la même, il faut avoir l'air de ce que l'on n'est pas. Parce que dès qu'il se passera un truc pas bien, tout le monde cherchera les méchants en premier. Vous devez avoir l'air d'enfants gentils, adorables, normaux.

— Je peux me maquiller ?  
demanda Astor.

— Quand tu seras plus grande.

— Tu dis ça pour *tout* !  
protesta-t-elle.

— Oui, et ça vaut pour tout.  
Vous vous êtes fait attraper cette fois parce que vous avez voulu jouer aux grands et que vous ne saviez pas ce que vous faisiez. Vous ne saviez pas parce que vous ne m'avez pas écouté.

Je décidai que la torture avait assez duré et je m'assis sur le canapé entre eux deux.

— Vous ne ferez plus rien sans moi, d'accord ? Et quand vous



promettez, cette fois, vous aurez intérêt à le penser vraiment.

Ils levèrent les yeux, puis hochèrent la tête.

— On promet, dit Astor doucement, et Cody, d'une voix plus faible encore, répéta en écho :

— On promet.

— Bon, dis-je. Très bien. Maintenant, allons nous excuser auprès de votre mère.

Ils quittèrent tous les deux le canapé d'un bond, soulagés que l'atroce supplice soit fini, et je les suivis dans le couloir, content de moi comme jamais.

Cela avait peut-être du bon, en

fin de compte, d'être père.

## Chapitre 32

Sun Zu était un homme très intelligent ; malheureusement il est mort depuis des siècles. Mais avant de mourir, il a écrit *L'Art de la*

*guerre*, et l'une des observations très sages qu'il émet dans cet ouvrage est que chaque fois qu'un malheur nous frappe, il est toujours possible d'en tirer avantage si l'on considère les choses sous l'angle adéquat. Ce n'est pas une de ces théories californiennes New Age, mais un conseil très pratique qui peut être utile beaucoup plus souvent qu'on ne le croit.

Par exemple dans le cas présent, mon problème était de pouvoir continuer à former Cody et Astor selon la voie de Harry en dépit du fait qu'ils avaient été surpris par leur mère. Cherchant

une solution, je repensai à ce bon vieux Sun Zu et tentai d'imaginer comment il aurait réagi à ma place. Bien sûr, c'était un général, donc il aurait sans doute décidé d'attaquer le flanc gauche avec sa cavalerie, ou quelque chose comme ça, mais les principes devaient être les mêmes.

Alors que je conduisais Cody et Astor vers leur mère, je me triturai les méninges à la recherche d'une idée que le vieux général chinois aurait approuvée. Et à l'instant où nous nous arrêtâmes en file devant une Rita encore en pleurs, l'idée surgit enfin.

— Rita, dis-je doucement, je

crois que je peux stopper tout ça avant que ça dégénère.

— Tu as entendu ce que... Ça a déjà dégénéré, répliqua-t-elle avant de s'interrompre pour renifler fort.

— J'ai une idée, repris-je. Je veux que tu me les amènes au bureau demain, juste après l'école.

— Mais ce n'est pas... Enfin, tout n'a justement pas commencé à cause de...

— Tu as déjà vu le docu *Scared Straight* ? demandai-je.

Elle me dévisagea quelques secondes, renifla encore un coup, puis se tourna vers les enfants.

Et voilà comment le lendemain

après-midi à 15 h 30, Cody et Astor se relayaient pour regarder dans un microscope au labo médico-légal.

— C'est un cheveu ! s'écria Astor.

— Tout à fait, répondis-je.

— C'est dégoûtant !

— Presque tout ce qui provient du corps humain est dégoûtant, surtout quand on le regarde au microscope. Regarde celui qui est à côté.

Il y eut un silence studieux, qui fut juste interrompu une fois lorsque Cody tira sur le bras d'Astor ; elle le repoussa en disant :

— Arrête, Cody.

— Qu'est-ce que tu remarques ?  
demandai-je.

— Ils n'ont pas l'air pareils.

— C'est exact. L'un est à toi,  
l'autre est à moi.

Elle continua à les observer un  
moment, puis se redressa.

— Ça se voit, affirma-t-elle. Ils  
sont différents.

— Il y a mieux encore, dis-je.  
Cody, donne-moi ta chaussure.

Cody, très obligeamment,  
s'assit par terre et retira sa basket  
gauche. Je la lui pris et lui tendis la  
main.

— Viens avec moi, lui dis-je.

Je l'aidai à se relever et il me



suivit en sautant à cloche-pied jusqu'à la paillasse la plus proche. Je l'installai sur un tabouret et levai la chaussure afin qu'il puisse voir la semelle.

— Ta chaussure, dis-je. Propre ou sale ?

Il l'examina attentivement.

— Propre.

— C'est ce que tu crois.

Regarde.

J'attrapai une petite brosse métallique et grattai soigneusement les débris presque invisibles coincés dans les rainures de la semelle, les récupérant dans une boîte de Pétri. J'en versai une partie sur une

lamelle de verre et la plaçai sous le microscope. Astor s'approcha immédiatement pour regarder, et Cody s'empressa de la rejoindre en sautillant.

— C'est mon tour, déclara-t-il. C'est ma chaussure.

Astor leva les yeux vers moi et je hochai la tête.

— C'est sa chaussure, dis-je. Tu regarderas après.

Elle dut y voir une certaine justice, car elle recula et laissa Cody grimper sur le tabouret. J'appliquai mon œil à l'oculaire pour la mise au point et m'aperçus que la lamelle contenait tout ce que je pouvais

espérer.

— Ah ah, fis-je en cédant la place à Cody. Dis-moi ce que tu vois, jeune Jedi.

Cody scruta le microscope durant plusieurs minutes, jusqu'à ce que les trépignements d'impatience d'Astor nous obligent tous les deux à nous tourner vers elle.

— À moi, protesta-t-elle.

— Dans une minute, lui dis-je, puis, m'adressant à Cody : Qu'est-ce que tu as vu ?

— Des saletés, répondit-il.

Je m'approchai de nouveau de l'oculaire.

— D'abord, des poils d'animal, probablement un félin.

— Ça veut dire un chat, traduisit Astor.

— Puis il y a de la terre avec une forte concentration d'azote, sans doute du terreau, ce qu'on utilise pour les plantes d'intérieur. Où est-ce que vous avez amené le chat ? Dans le garage ? Là où votre maman bricole ses plantes ?

— Oui, répondit-il.

— Mmm... c'est ce que je pensais. Oh, là, regarde... c'est une fibre synthétique qui provient d'une moquette. Elle est bleue.

Je me tournai vers Cody et

haussai les sourcils :

— De quelle couleur est la moquette dans ta chambre, Cody ?

Il ouvrit des yeux tout ronds en me répondant :

— Bleue.

— Ouaip. Si je voulais faire du zèle, je comparerais ça avec un morceau prélevé dans ta chambre. Et tu serais cuit. Je pourrais prouver que c'était toi pour le chat.

Je regardai de nouveau dans l'oculaire.

— Mon Dieu, quelqu'un a mangé de la pizza récemment. Oh, et puis il y a un petit bout de popcorn aussi. Tu te rappelles, le

cinéma la semaine dernière ?

— Dexter, je veux voir, gémit Astor. C'est mon tour.

— D'accord, dis-je, et je la laissai s'asseoir à côté de son frère sur le deuxième tabouret.

— Je ne vois pas de pop-corn, affirma-t-elle aussitôt.

— Le truc rond, marron, dans le coin en haut, répliquai-je.

Elle se tut une minute, puis leva les yeux vers moi.

— Tu ne peux pas vraiment voir tout ça, déclara-t-elle. Juste en regardant dans le microscope.

Je dois admettre que je frimais un peu, mais le but de cette séance

était de leur en mettre plein la vue, alors j'avais tout prévu. J'attrapai un carnet que j'avais préparé et le posai sur la paille.

— Si, je peux, et beaucoup plus encore. Regardez.

Je trouvai la page qui contenait des photos de poils appartenant à plusieurs animaux, soigneusement sélectionnés afin de montrer la plus grande variété possible.

— Voilà le poil du chat. Complètement différent de la chèvre, hein ?

Je tournai la page.

— Des fibres de moquette. Rien à voir avec celles d'une chemise ou

d'un gant de toilette.

Les deux enfants s'approchèrent et étudièrent le carnet, feuilletant la dizaine de pages que j'avais assemblées afin de leur prouver que je pouvais distinguer tout cela. Ce recueil avait été soigneusement élaboré dans le but de faire paraître la science médico-légale encore plus puissante que celle du Magicien d'Oz. Et pour être honnête, les experts sont effectivement capables de la plupart des choses que je leur montrais. Elles sont rarement suffisantes, cependant, pour attraper les criminels ; mais pourquoi aurais-je



dû leur signaler ce détail et gâcher un merveilleux après-midi ?

— Regardez de nouveau, leur dis-je quelques minutes plus tard. Voyez si vous trouvez autre chose.

Ils reprirent leur observation avec enthousiasme et restèrent absorbés un bon moment.

Lorsqu'ils finirent par lever les yeux vers moi, je leur adressai un sourire joyeux et lançai en guise de conclusion :

— Tout ça sur une chaussure propre !

Je refermai le carnet et les observai.

— Et en se servant uniquement

du microscope, ajoutai-je, avec un signe de tête en direction des nombreuses machines dans la pièce. Imaginez ce qu'on peut découvrir à l'aide de tout ce matériel.

— Ouais, mais on pourrait marcher pieds nus, répliqua Astor.

Je hochai la tête, sous-entendant que ses paroles étaient logiques.

— Oui, c'est vrai. À ce moment-là je pourrais faire ça. Donne-moi ta main.

Astor me dévisagea quelques secondes, comme si elle craignait que je ne lui coupe un bras, mais

elle finit par me tendre la main. Je la lui pris et, attrapant un coupe-ongles dans ma poche, je raclai sous ses ongles avec la lime.

— Attends de voir ce que tu as là dessous, dis-je.

— Je me suis lavé les mains, protesta-t-elle.

— Aucune importance, répondis-je.

Je plaçai les petites boules de crasse sur une autre lamelle de verre que je fixai sous le microscope. Voyons voir...

Clamp !

Cela paraîtra sans doute un peu théâtral de dire que notre sang ne

fit qu'un tour, mais voilà, ce fut le cas. Ils levèrent tous les deux les yeux vers moi ; je les regardai aussi, et nous oubliâmes tous de respirer.

Clamp !

Le bruit se rapprochait, et il était difficile de se rappeler que nous nous trouvions dans les locaux de la police, parfaitement en sécurité.

— Dexter, dit Astor d'une voix légèrement chevrotante.

— Nous sommes dans les locaux de la police, déclarai-je. Nous sommes en sécurité.

Clamp !

Le bruit s'arrêta, tout près. Je

sentis mes poils se hérissier sur ma nuque tandis que je me tournais vers la porte qui s'ouvrait lentement.

Le brigadier Doakes. Il se tenait là dans l'encadrement de la porte, le regard assassin, ce qui semblait être devenu son expression permanente.

— Vwou, dit-il, et le son émis par sa bouche sans langue était presque aussi inquiétant que son apparence.

— Eh, oui, c'est moi, répondis-je. C'est gentil à vous de vous en souvenir.

Il fit un autre pas dans la pièce, et Astor sauta de son tabouret pour

aller se réfugier près de la fenêtre, le plus loin possible de la porte. Doakes s'immobilisa et la regarda. Puis ses yeux se portèrent sur Cody, qui se laissa glisser de son siège et resta planté là, sans ciller, face à Doakes. Celui-ci dévisagea l'enfant ; Cody soutint son regard, et Doakes eut un véritable souffle à la Dark Vador. Puis il tourna la tête vers moi et exécuta un autre pas rapide, manquant perdre l'équilibre.

— Vwou, répéta-t-il, en sifflant cette fois. Des ga-ins !

— Ga-ins ? l'imitai-je, perplexe, ne cherchant pas à le provoquer.

Non, c'est vrai, s'il voulait à

tout prix déambuler comme ça et effrayer les enfants, la moindre des choses aurait été d'avoir sur lui un calepin et un crayon afin de pouvoir communiquer. Mais apparemment cette petite attention était de trop pour lui. Il émit une autre respiration à la Dark Vador, puis pointa lentement sa pince métallique vers Cody.

— Des ga-ins, répéta-t-il de nouveau, les lèvres retroussées, l'air féroce.

— Il veut dire moi, affirma Cody.

Je me tournai vers lui, surpris de l'entendre parler en présence de

Doakes, qui était un cauchemar vivant. Mais bien sûr, Cody n'avait pas de cauchemars. Il scrutait simplement Doakes.

— Qu'est-ce qu'il y a, Cody ? demandai-je.

— Il a vu mon ombre.

Le brigadier Doakes fit un autre pas incertain dans ma direction. Sa pince droite claqua, comme si elle avait décidé toute seule de m'attaquer.

— Vwou... Fe... Ha...

Manifestement, il avait quelque chose en tête, mais il aurait mieux fait de se contenter de lancer ses regards assassins en silence parce



qu'il était impossible de comprendre les syllabes visqueuses qui sortaient de sa bouche.

— Ke... Fe... Vwou... siffla-t-il, et c'était une condamnation tellement claire de toute la personne de Dexter que je compris au moins qu'il m'accusait de quelque chose.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je. Je n'ai rien fait.

— Ga-on, dit-il en indiquant de nouveau Cody.

— Je ne vous comprends pas, affirmai-je.

J'avoue que je faisais un peu exprès à ce stade. Il essayait de dire « garçon » et n'y parvenait pas

vraiment parce qu'il n'avait plus de langue, mais mince, la patience a des limites ! Doakes aurait dû se rendre compte que ses tentatives de communication verbale ne remportaient pas un franc succès, et pourtant il s'acharnait. N'avait-il aucun sens des convenances ?

Heureusement pour nous, nous fûmes interrompus par des pas précipités dans le couloir, puis Deborah surgit.

— Dexter, dit-elle.

Elle se figea en voyant le tableau abracadabrant : Doakes, sa pince levée vers moi, Astor recroquevillée près de la fenêtre, et

Cody se munissant d'un scalpel pour se protéger de Doakes.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Doakes ?

Il laissa lentement retomber son bras mais continua à me scruter.

— Je te cherchais, Dexter. Tu étais où ?

Je lui étais si reconnaissant de cette entrée parfaitement minutée que je ne lui fis pas remarquer la bêtise de sa question.

— Mais j'étais là, en train d'éduquer les enfants. Et toi ?

— En route pour Dinner Key, répliqua-t-elle. On a retrouvé le

corps de Kurt Wagner.

## Chapitre 33

Deborah conduisait à une vitesse effarante. Je cherchai un moyen poli de lui signaler que nous allions voir un cadavre qui avait très

peu de chances de s'échapper, alors est-ce qu'elle pouvait ralentir par pitié, mais je ne trouvai aucune formule.

Cody et Astor étaient trop jeunes pour se rendre compte du danger mortel qu'ils couraient ; ils semblaient s'amuser comme des fous sur la banquette arrière et participaient même à l'action en retournant gaiement leurs salutations aux autres automobilistes, le majeur dressé, chaque fois que nous coupions la route à quelqu'un.

Trois voitures s'étaient carambolées sur l'US-1 à

l'intersection de LeJeune Road, provoquant un embouteillage, et nous fûmes obligés de ralentir, puis de rouler au pas. Puisque je n'usais plus tout mon souffle à réprimer des cris de terreur, j'entrepris d'interroger Deborah sur ce que nous nous hâtions d'aller voir.

— Comment a-t-il été tué ? demandai-je.

— Exactement comme les autres. Il a été brûlé, et il n'y a pas de tête.

— Tu es sûre que c'est Kurt Wagner ?

— Est-ce que je peux le prouver ? Pas encore. Est-ce que

j'en suis sûre ? Oui.

— Pourquoi ?

— On a retrouvé sa voiture à proximité.

J'étais certain  
qu'habituellement j'aurais  
parfaitement compris pourquoi  
quelqu'un fétichisait ainsi les têtes,  
et j'aurais sans doute su où les  
trouver. Mais évidemment, à  
présent que j'étais tout seul, rien  
n'était plus normal.

— Ça ne tient pas debout, tu  
sais, affirmai-je.

Deborah frappa le volant du  
plat de la main.

— J'te le fais pas dire, lâcha-t-



elle.

— Kurt a forcément tué les autres victimes.

— Alors qui l'a tué, lui ? Son chef scout ? répliqua-t-elle, appuyant sur le Klaxon et déboîtant dans la voie d'en face afin de contourner le bouchon.

Elle fit une embardée pour éviter un bus, enfonça la pédale de l'accélérateur, puis se faufila à travers la circulation sur une cinquantaine de mètres jusqu'à ce que nous eûmes dépassé l'accident. Je me concentrai sur ma respiration, me faisant la réflexion que nous allions de toute façon

mourir un jour, alors en fin de compte, quelle importance si Deborah nous tuait aujourd'hui ? C'était une maigre consolation, mais cela m'empêcha au moins de hurler et de sauter par la portière jusqu'à ce que Deborah eût rejoint la bonne voie.

— C'était rigolo, déclara Astor.

On peut recommencer ?

Cody hocha la tête avec enthousiasme.

— Et on pourrait mettre la sirène la prochaine fois ! reprit Astor. Comment ça se fait que tu n'utilises pas la sirène, brigadière Debbie ?

— Ne m'appelle pas Debbie, rétorqua ma sœur d'un ton sec. Je n'aime pas la sirène, c'est tout.

— Mais pourquoi ? insista Astor.

Deborah poussa un énorme soupir et m'adressa un regard en coin.

— C'est une bonne question, approuvai-je.

— Ça fait trop de bruit, répondit-elle. Laissez-moi conduire maintenant, O.K. ?

— D'accord, dit Astor sans paraître convaincue.

Nous roulâmes en silence jusqu'à Grand Avenue, et je tentai

de réfléchir afin de trouver quelque chose qui pourrait nous aider. Ce ne fut pas le cas, mais j'eus tout de même une pensée qui méritait d'être partagée.

— Et si le meurtre de Kurt était une simple coïncidence ?

— Tu n'y crois pas toi-même.

— Mais s'il était en cavale...

Peut-être qu'il a essayé d'obtenir de faux papiers auprès des mauvaises personnes, ou de sortir du pays clandestinement. Il aurait pu rencontrer tout un tas de truands dans ces circonstances.

Ce scénario semblait très peu probable, j'en étais conscient, mais

Deborah prit la peine malgré tout de le considérer durant quelques secondes, mordillant sa lèvre inférieure et donnant un coup de Klaxon d'un air distrait alors qu'elle contournait la navette de l'un des hôtels de l'avenue.

— Non, finit-elle par dire. Il a été carbonisé, Dexter. Comme les deux premiers. Ça ne se copie pas.

Une fois de plus, j'eus conscience d'un léger frémissement dans mon vide intérieur, le coin qui avait autrefois abrité le Passager noir. Je fermai les yeux et tentai de déceler une trace de mon ancien compagnon, mais il n'y avait rien.

Je rouvris les yeux à temps pour voir Deborah accélérer en doublant une Ferrari rouge vif.

— Les gens lisent les journaux, dis-je. Il y a toujours des meurtres copiés sur d'autres.

Elle réfléchit encore un instant, puis secoua la tête.

— Non. Je ne crois pas à la coïncidence. Pas pour un truc comme ça. Tous carbonisés et décapités, et ce serait une coïncidence ? Impossible.

Je voulais me raccrocher à cette éventualité, mais il me fallait bien admettre qu'elle avait probablement raison. La

décapitation et la crémation n'étaient pas des procédures courantes pour le meurtrier lambda : la plupart d'entre eux préféreraient sans doute vous assommer d'un bon coup, puis vous jeter dans la baie, attaché à une ancre.

Donc, selon toute probabilité, nous nous apprêtons à aller voir le cadavre de celui que nous pensions être le tueur ; or, il avait été tué de la même façon que ses propres victimes. Si j'avais été le joyeux luron d'autrefois, j'aurais apprécié la délicieuse ironie de la situation, mais dans mon état actuel, elle ne

constituait qu'un affront supplémentaire à une existence bien ordonnée.

Deborah me laissa très peu de temps, toutefois, pour sombrer dans la morosité ; elle fonça à travers la circulation du centre de Coconut Grove avant de finir sa course sur le parking près de Bayfront Park, où le cirque habituel avait déjà commencé. Trois voitures de police étaient garées là, et Camilla Figg était occupée à relever les empreintes sur une Geo rouge cabossée, stationnée devant l'un des parcmètres : sans doute la voiture de Kurt Wagner.



Je descendis et regardai autour de moi ; même sans ma voix intérieure pour me souffler des indications, je remarquai que quelque chose manquait au tableau.

— Où est le corps ? demandai-je à Deborah.

Elle se dirigeait déjà vers la barrière du yacht-club.

— Là-bas, sur l'île, répondit-elle.

Je clignai des yeux. Pour une obscure raison, à la pensée de ce corps sur l'île je sentis les poils de ma nuque se hérissier, mais lorsque je me tournai vers l'eau afin de comprendre pourquoi, tout ce qui

me vint fut la brise de l'après-midi qui soufflait à travers les pins sur les îles de Dinner Key, jusque dans le vide à l'intérieur de moi.

Deborah me poussa du coude.

— Allez, viens ! me lança-t-elle.

Je considérai Cody et Astor sur la banquette arrière, qui venaient juste de maîtriser les subtilités de la ceinture de sécurité et commençaient à sortir de la voiture.

— Restez là, leur dis-je. Je reviens dans un moment.

— Où tu vas ? demanda Astor.

— Je dois aller sur cette île.

— Il y a un mort là-bas ?

— Oui.

Elle jeta un coup d'œil à Cody, puis me regarda de nouveau.

— On veut t'accompagner, déclara-t-elle.

— Non, pas question. Ça m'a causé suffisamment de problèmes la dernière fois. Si je vous emmène voir un autre cadavre, votre mère va me faire la peau.

Cody trouva cela très drôle : il émit un petit bruit et secoua la tête.

J'entendis crier et tournai les yeux du côté de la marina. Deborah était déjà sur le quai et s'apprêtait à monter dans la vedette de la police qui y était amarrée. Elle agita un bras dans ma direction en hurlant :

— Dexter !

Astor frappa du pied pour attirer mon attention.

— Vous devez rester là, et il faut que j’y aille maintenant.

— Mais, Dexter, on veut faire un tour en bateau, insista-t-elle.

— Eh bien, ce n’est pas possible. Mais si vous êtes sages, je vous emmènerai sur mon bateau ce week-end.

— Voir un mort ?

— Non, on ne va pas revoir de cadavres avant un bon moment.

— Mais tu as promis !

— Dexter ! hurla de nouveau Deborah.

J'agitai la main vers elle, mais ce ne devait pas être la réponse qu'elle attendait car elle se mit à faire de grands gestes furieux.

— Astor, je dois y aller. Restez là. On en reparlera plus tard.

— Tout est toujours plus tard, marmonna-t-elle.

Je me dirigeai vers la barrière et m'arrêtai pour parler au policier en uniforme, un homme costaud aux cheveux noirs et à l'air buté.

— Vous pourriez jeter un œil sur mes enfants, là-bas ? lui demandai-je.

Il me dévisagea.

— Vous vous croyez dans une

garderie, peut-être ?

— C'est juste pour quelques minutes. Ils sont très sages.

— Écoutez, mon pote, s'énervait-il, mais avant qu'il puisse terminer sa phrase il y eut un mouvement d'air, et Deborah surgit à côté de nous.

— Putain, Dexter ! Ramène-toi sur le bateau !

— Désolé, mais il faut que je trouve quelqu'un pour surveiller les gamins.

Deborah grinça des dents. Puis elle lança un regard au gros flic et lut son nom sur sa veste.

— Suchinsky, dit-elle, surveillez

ces mêmes, bordel !

— Allons, brigadier, protesta-t-il, nom de Dieu !

— Restez près des mêmes, bordel ! Vous apprendrez peut-être quelque chose. Dexter, monte dans ce putain de bateau, tout de suite !

Je me tournai docilement et rejoignis à la hâte le « putain de bateau ». Deborah me dépassa et elle était déjà assise lorsque je sautai à bord. Le policier qui conduisait la vedette mit alors le cap sur les îles, en se frayant un chemin entre les voiliers du port de plaisance.

Il existe plusieurs petites îles à

l'extérieur de la marina de Dinner Key, qui offrent une bonne protection contre le vent et les vagues, ce qui en fait un excellent mouillage. Certes, cela ne vaut que dans des circonstances ordinaires, comme le prouvaient les îles elles-mêmes : elles étaient jonchées de débris de bateaux et d'autres détritrus laissés dans le sillage des nombreux ouragans récents ; de temps à autre, un squatteur décidait de faire le ménage en se construisant un abri avec les morceaux d'épaves.

L'île vers laquelle nous nous dirigeons était l'une des plus petites.



La moitié d'un croiseur était échouée sur le sable à un angle incroyable, et les pins qui bordaient la plage étaient garnis de morceaux de polystyrène, de tissus déchirés et de lambeaux de sacs plastique. À part ça, tout était exactement comme les Indiens l'avaient laissé, un petit coin de paradis couvert de pins australiens, de préservatifs et de canettes de bière.

Excepté, bien sûr, le cadavre de Kurt Wagner, qui n'avait pas été laissé là par les Indiens. Il gisait dans une clairière au centre de l'île ; comme les autres, il avait été disposé dans une attitude

solennelle, les bras tendus le long des flancs et les jambes serrées. Le corps était sans tête et nu, carbonisé, tout à fait semblable aux autres, sauf que cette fois-ci il y avait eu un ajout. Autour du cou avait été passé un cordon en cuir auquel était accroché un médaillon en étain de la taille d'un œuf. Je me penchai pour voir de plus près : c'était une tête de taureau.

De nouveau, je sentis un curieux frémissement au creux de mon être, comme si une partie de moi comprenait que ce détail était significatif mais ne savait ni pourquoi ni comment l'exprimer ;

pas seul, pas sans le Passager.

Vince Masuoka était accroupi à côté du corps, en train d'examiner un mégot de cigarette, et Deborah alla s'agenouiller près de lui. Je fis le tour des lieux, regardant sous tous les angles : *Nature morte avec flics*. J'espérais trouver un indice. Peut-être le permis de conduire du tueur, ou une confession écrite. Mais il n'y avait rien de tel, rien que du sable, marqué par le passage d'innombrables pieds ainsi que par le vent.

Je posai un genou au sol à côté de Deborah.

— Tu as cherché le tatouage,

hein ? lui demandai-je.

— C'est ce qu'on a fait aussitôt, répondit Vince.

Il tendit sa main gantée et souleva légèrement le corps. Le tatouage était là, à moitié recouvert de sable mais encore visible ; seule l'extrémité supérieure manquait, sans doute coupée et laissée avec la tête.

— C'est lui, affirma Deborah. Le tatouage, sa voiture là-bas... C'est lui, Dexter. Et je donnerais cher pour savoir ce que ce tatouage veut dire.

— C'est de l'araméen, répliquai-je.

— Comment tu sais ça, bordel ?

— Mes recherches, répondis-je.

Regarde.

J'attrapai une brindille de pin sur le sable et m'en servis pour pointer. Une partie de la première lettre avait été sectionnée en même temps que la tête, mais le reste était parfaitement lisible et correspondait à ma leçon de langue.

— Voilà le M, enfin un peu tronqué, puis le L, et le K.

— Et ça veut dire quoi, bordel ?

— Moloch, répondis-je, parcouru d'un frisson complètement irrationnel à prononcer ce nom sous le soleil

étincelant.

Je tentai de l'ignorer, mais une sensation de malaise perdura.

— L'araméen n'a pas de voyelles. Alors Moloch s'écrit MLK.

— Ça pourrait aussi bien être « milk ».

— Franchement, Deb, si tu penses que notre tueur se ferait tatouer « milk » sur le cou, t'as vraiment besoin de repos.

— Mais, si Wagner est Moloch, qui l'a tué, alors ?

— Wagner tue les autres, dis-je, m'efforçant de prendre un air tout à la fois pensif et sûr de moi, tâche très difficile. Et puis, euh...

— Ouais, j'ai déjà pensé à « euh ».

— Et tu fais surveiller Wilkins, c'est ça ?

— Oui, putain, on surveille Wilkins.

Je considérai de nouveau le corps, mais il n'avait rien à m'apprendre que je ne savais déjà, c'est-à-dire presque rien. Je ne pouvais empêcher mon cerveau de tourner en rond : Wagner avait été Moloch, et maintenant il était mort, tué par Moloch...

Je me redressai. L'espace d'un instant, je fus pris de vertiges, comme aveuglé par une lumière

trop vive, puis j'entendis l'horrible musique commencer à s'élever au loin, et en cet instant je sus que quelque part tout près d'ici le dieu m'appelait ; le vrai dieu en personne et non un farceur psychotique.

Je secouai la tête pour y ramener le silence et manquai tomber à la renverse. Je sentis une main saisir mon bras afin de me retenir, mais était-ce Deb, Vince, ou Moloch lui-même, je n'aurais su le dire. Dans le lointain, une voix appelait mon nom, mais en le chantant, sur une cadence similaire au rythme bien trop familier



désormais de la musique. Je fermai les yeux et sentis une chaleur sur mon visage, puis la musique se fit plus forte. Quelque chose me secoua ; j'ouvris les yeux.

La musique s'arrêta. La chaleur provenait juste du soleil de Miami, accompagné du vent qui apportait les nuages de l'après-midi. Deborah tenait mes deux poignets et me secouait, en répétant mon nom patiemment.

— Dexter. Hé, Dex, allez. Dexter. Dexter.

— Oui, c'est moi, répondis-je, quoique pas entièrement convaincu.

— Ça va, Dex ?

— Je crois que je me suis levé trop brusquement.

Elle eut l'air sceptique.

— Mmm...

— C'est vrai, Deb, ça va maintenant. Enfin, je crois.

— Tu crois ?

— Oui. C'est rien, je me suis levé trop brusquement.

Elle me dévisagea encore quelques secondes, puis me lâcha et recula.

— D'accord. Alors si tu peux marcher jusqu'au bateau, on y va.

J'avais peut-être encore la tête qui tournait ; toujours est-il que ses

paroles semblaient dénuées de sens, comme si ce n'étaient que des syllabes creuses.

— On y va ? répétais-je.

— Dexter, on a six cadavres sur les bras, et notre seul suspect est par terre devant nous, sans tête.

— O.K., dis-je, et je perçus un faible battement de tambour sous ma voix. Alors, où est-ce qu'on va ?

Deborah serra les poings et contracta les mâchoires. Elle baissa les yeux vers le cadavre, et l'espace d'un instant je crus qu'elle allait carrément cracher.

— Et ce type que tu as poursuivi jusque dans le canal ? me demanda-

t-elle enfin.

— Starzak ? Non, il a dit...

Je m'interrompis, mais c'était trop tard ; Deborah me sauta dessus.

— Il a dit ? Quand est-ce que tu as parlé à Starzak, bordel ?

Je dois rappeler à ma décharge que j'avais encore la tête qui tournait et que je n'avais pas réfléchi avant d'ouvrir la bouche, mais je me trouvais dans une situation quelque peu délicate. Je ne pouvais décemment pas expliquer à ma sœur que j'avais parlé à Starzak l'autre soir, lorsque je l'avais attaché à son établi dans

l'intention de le découper en petits morceaux. Mais le sang dut de nouveau irriguer mon cerveau parce que je m'empressai aussitôt de corriger :

— Je veux dire, *il avait l'air...* Il avait juste l'air d'être... je ne sais pas. Je crois que c'était personnel, parce que je lui avais coupé la route ou un truc dans le genre.

Deborah me dévisagea d'un air furieux, puis elle parut accepter mon explication et se détourna en donnant un coup de pied dans le sable.

— De toute façon, on n'a rien d'autre, lança-t-elle. On ne perdra

pas grand-chose à vérifier.

Cela ne me sembla pas une bonne idée de lui dire que j'avais déjà étudié son cas assez scrupuleusement, bien au-delà des limites des contrôles de police ordinaires. Alors, je me contentai d'approuver d'un signe de tête.

## Chapitre 34

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir sur l'île. Vince et ses collègues relèveraient tous les détails importants et notre présence

n'aurait fait que les gêner. Deborah, impatiente, souhaitait retourner le plus vite possible à Miami pour aller intimider les suspects. Nous traversâmes donc la plage et remontâmes à bord de la vedette pour le court trajet de retour. Je me sentais un peu mieux au moment où je posai le pied sur le quai, et je me dirigeai aussitôt vers le parking.

Ne voyant pas Cody et Astor, j'allai trouver Air buté.

— Les gamins sont dans la voiture, déclara-t-il avant que je puisse ouvrir la bouche. Ils voulaient jouer aux gendarmes et aux voleurs avec moi. C'est pas une



garderie ici, que je sache.

Il devait être convaincu que son allusion à la garderie était hilarante, alors je hochai la tête, le remerciai et me dirigeai vers la voiture de Deborah. Il me fallut avoir pratiquement le nez collé à la vitre pour voir Cody et Astor, et l'espace d'un instant, je me demandai où ils étaient. Puis je les aperçus, tapis sur la banquette arrière, levant des yeux immenses vers moi. J'essayai d'ouvrir la portière, mais elle était bloquée.

— Je peux entrer ? criai-je à travers la vitre.

Cody trifouilla la serrure puis

ouvrit la portière.

— Qu'est-ce qui se passe ? leur demandai-je.

— On a vu l'homme qui fait peur, affirma Astor.

Je n'eus tout d'abord pas la moindre idée de ce qu'elle entendait par là ; j'ignore alors pourquoi je sentis la sueur dégouliner le long de mon dos.

— Comment ça, l'homme qui fait peur ? Tu veux dire le policier là-bas ?

— Dex-terr, grogna Astor. J'ai dit qui fait peur, pas crétin. Comme la fois où on a vu les têtes.

— C'était le *même* homme ?

Ils échangèrent un regard, et Cody haussa les épaules.

— Peut-être, répondit Astor.

— Il a vu mon ombre, dit Cody de sa petite voix rauque.

J'étais content de le voir se confier ainsi mais, surtout, je savais à présent pourquoi la sueur coulait dans mon dos. Il avait déjà évoqué son ombre auparavant, et je n'avais pas relevé. Il était temps de l'écouter. Je grimpai sur la banquette arrière avec eux.

— Comment tu sais qu'il a vu ton ombre, Cody ?

— Il l'a dit, répondit Astor. Et Cody a vu la sienne.

Cody approuva de la tête, sans me quitter des yeux, en me regardant avec son expression circonspecte habituelle qui ne trahissait rien. Et cependant, je devinais qu'il me faisait entièrement confiance pour m'occuper du problème. J'aurais aimé pouvoir partager son optimisme.

— Quand tu dis ton ombre, lui demandai-je avec prudence, tu parles de celle que le soleil forme sur le sol ?

Cody fit non de la tête.

— Tu as une autre ombre que celle-là ?

Cody me regarda comme si je lui avais demandé s'il portait des chaussures, mais il hocha la tête.

— Dedans, expliqua-t-il. Comme celle que tu avais avant.

Je me laissai aller contre le dossier de la banquette, faisant semblant de respirer. Une ombre dedans. C'était une description parfaite : élégante, sobre, précise. Et d'ajouter que j'en avais une auparavant lui conférait un côté assez poignant, qui m'émouvait presque.

Bien entendu, être ému ne sert à rien, et je réussis en général à l'éviter. Dans ce cas précis, je me

secouai mentalement tout en me demandant ce qu'il était arrivé aux fiers remparts de la forteresse Dexter, autrefois ornés du glorieux étendard de la raison. Je me rappelais très bien avoir été intelligent. Par quel mystère avais-je pu ne pas comprendre de quoi parlait Cody ?

Il avait vu un autre prédateur et l'avait reconnu lorsque son double obscur avait entendu le rugissement du monstre, tout comme il m'arrivait de les démasquer du temps où mon Passager vivait avec moi. Et l'autre avait reconnu Cody exactement de

la même manière. Mais pourquoi cela aurait-il effrayé Cody et Astor, les poussant à se terrer dans la voiture ?

— Il vous a dit quelque chose, cet homme ? leur demandai-je.

— Il m'a donné ça, répondit Cody.

Il me tendit une carte de visite couleur chamois. Je la pris.

Elle comportait l'image stylisée d'une tête de taureau, identique à celle que je venais de voir autour du cou du cadavre, là-bas sur l'île. Et en dessous figurait une copie parfaite du tatouage de Kurt : M L K.

La portière avant de la voiture s'ouvrit, et Deborah plongea à l'intérieur.

— Allons-y, lança-t-elle.  
Prends ta place.

Elle enfonça la clé de contact et démarra avant que j'aie le temps de me ressaisir.

— Attends une minute, dis-je dès que je pus articuler.

— Je n'ai pas une minute, putain. Ramène-toi.

— Il était là, Deb.

— Qui était là, bordel ?

— Je ne sais pas, admis-je.

— Alors comment tu peux savoir qu'il était là ?



Je me penchai et lui tendis la carte.

— Il a laissé ça.

Deborah attrapa la carte, y jeta un coup d'œil puis la lâcha sur le siège comme si elle était enduite de venin.

— Merde, dit-elle.

Elle éteignit le moteur.

— Où est-ce qu'il l'a laissée ?

— À Cody.

Elle tourna la tête et nous dévisagea tous les trois, l'un après l'autre.

— Pourquoi la laisserait-il à un gamin ?

— Parce que... commença Astor,

mais je plaquai aussitôt ma main sur sa bouche.

— Ne nous interromps pas, Astor ! m'exclamai-je avant qu'elle se mette à parler des ombres.

Elle prit une bouffée d'air, puis se ravisa et resta assise sans rien dire, n'appréciant pas d'être bâillonnée, mais ne protestant pas. Nous gardâmes tous les quatre le silence pendant un moment.

— Pourquoi ne pas l'avoir coincée sur le pare-brise ou envoyée par la poste ? demanda Deborah. Et puis merde, pourquoi nous la donner tout court ? Pourquoi l'avoir imprimée, bordel ?

— Il l'a donnée à Cody pour nous intimider, répondis-je. C'est comme de dire : Vous voyez ? Je peux vous avoir là où vous êtes vulnérable.

— Il frime, constata Deborah.

— Oui, je crois.

— Nom de Dieu ! c'est la première fois qu'il fait quelque chose qui a du sens. Il veut jouer au chat et à la souris comme tous les autres psychopathes, eh bien, il va voir, je peux y jouer moi aussi, et je vais l'attraper ce fils de pute ! Mets cette carte dans une pochette pour les pièces à conviction, et essaie d'obtenir une description des

gosses.

Elle ouvrit sa portière, bondit au-dehors et alla parler au gros flic, Suchinsky.

— Alors, dis-je à Cody et Astor, est-ce que vous vous rappelez comment était cet homme ?

— Oui, répondit Astor. On va vraiment jouer avec lui comme ta sœur a dit ?

— Elle ne voulait pas dire « jouer » comme quand vous jouez à cache-cache, expliquai-je. C'est plutôt qu'il nous met au défi de le trouver.

— Ben, en quoi c'est différent de cache-cache ?

— Personne ne se fait tuer à cache-cache. À quoi ressemblait cet homme ?

Elle haussa les épaules.

— Il était vieux.

— Tu veux dire vraiment vieux ? Avec des cheveux blancs et des rides ?

— Non, tu sais, vieux comme toi.

— Ah, tu veux dire juste *vieux* !, m'exclamai-je, sentant la main glacée de la mortalité effleurer mon front et laisser dans son sillage faiblesse et tremblements.

Cela n'augurait pas vraiment d'une description précise, mais

après tout elle n'avait que neuf ans : pour elle, tous les adultes étaient pareillement inintéressants. Deborah s'était montrée maligne en allant parler à l'Agent borné pendant ce temps. C'était sans espoir. Il fallait que j'essaie, néanmoins.

J'eus une inspiration soudaine – ou, dans tous les cas, étant donné mon manque de puissance cérébrale du moment, une idée qui allait devoir en tenir lieu : il y aurait une certaine logique si l'homme en question était Starzak, de nouveau à mes trousses.

— Y a-t-il autre chose dont vous

vous souveniez ? Est-ce qu'il avait un accent quand il parlait ?

Astor secoua la tête.

— Non, il parlait normalement.

C'est qui, Kurt ?

Il serait exagéré d'affirmer que mon cœur battit plus fort en entendant ces mots, mais je sentis une sorte de palpitation intérieure.

— Kurt est le mort que je viens de voir. Pourquoi tu veux savoir ?

— L'homme a dit... Il a dit qu'un jour Cody serait un bien meilleur assistant que Kurt.

Un froid soudain modifia la température interne de Dexter.

— Vraiment ? C'est gentil de sa

part !

— Il était pas gentil du tout, Dexter. On te l'a dit, il faisait peur.

— Mais à quoi il ressemblait, Astor ? demandai-je. Comment peut-on l'attraper si on ne sait pas à quoi il ressemble ?

— Tu n'as pas besoin de l'attraper, Dexter. Il a dit que tu le trouverais quand ce serait le moment.

La terre s'arrêta de tourner un instant, assez longtemps pour que je sente des gouttelettes glacées jaillir de tous mes pores.

— Il a dit quoi, exactement ?

— Il a dit de te dire que tu le



trouverais quand ce serait le moment, répéta-t-elle. Je viens de te le dire.

— Quelle formule a-t-il utilisée ? « Dis à papa » ou « Dis à cet homme » ?

Elle soupira.

— « Dis à *Dexter* », articula-t-elle lentement afin que je comprenne bien. C'est toi. Il a dit : « Dis à Dexter qu'il me trouvera quand ce sera le moment. »

J'imagine que j'aurais dû être terrifié. Mais bizarrement, je ne l'étais pas. Au contraire, je me sentais mieux. Maintenant, je n'avais plus de doute, quelqu'un,

dieu ou mortel – peu importait –, me traquait et viendrait à moi lorsque ce serait le moment.

À moins que je ne l'attrape le premier.

C'était une pensée stupide, d'une extrême naïveté. Pas une fois je ne m'étais montré capable d'avoir un temps d'avance sur lui, sans parler d'essayer de le trouver. Je n'avais fait que l'observer tandis qu'il me pistait, m'effrayait et m'amenait à un état de panique que je n'avais encore jamais éprouvé.

Il savait qui j'étais et où j'étais, alors que je ne savais même pas à quoi il ressemblait.

— S'il te plaît, Astor, c'est très important, insistai-je. Est-ce qu'il était grand ? Est-ce qu'il avait une barbe ? Il était cubain ? Noir ?

Elle haussa les épaules.

— Non, c'était un Blanc. Il avait des lunettes. Tu sais, juste un homme ordinaire.

Non, je ne savais pas, mais par chance je n'eus pas besoin de l'admettre parce que pile à cet instant Deborah ouvrit brusquement sa portière et se glissa de nouveau derrière le volant.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle. Comment on peut être capable de lacer ses chaussures en étant aussi

débile ?

— Faut-il entendre par là que l'agent Suchinsky n'avait pas grand-chose à dire ? lui demandai-je.

— Il avait plein de choses à dire, répondit Deborah. Mais c'était qu'un tas de conneries. Il pense que le type conduisait peut-être une voiture verte, et c'est à peu près tout.

— Bleue, dit Cody.

Nous nous tournâmes tous vers lui.

— Elle était bleue, répéta-t-il.

— Tu es sûr ? lui demandai-je, et il acquiesça.

— Alors qui est-ce que je crois ?

demanda Deborah. Un petit gosse, ou un flic qui a quinze ans d'expérience et un cerveau plein de merde ?

— Tu devrais arrêter de dire tous ces gros mots, intervint Astor. Tu me dois cinq dollars. Et de toute façon, Cody a raison, c'était une voiture bleue. Je l'ai vue aussi, et elle était bleue.

Je considérai Astor, mais je sentais la pression du regard de Deborah sur moi ; je me tournai de nouveau vers elle.

— Alors ? dit-elle.

— Eh bien, répondis-je, le problème des gros mots mis à part,

ce sont deux gamins très vifs, et l'agent Suchinsky devrait passer un test de QI.

— Alors je suis censée les croire, eux ?

— Moi, je les crois.

Deborah mastiqua cette information, bougeant la bouche comme si elle était en train de mâcher une viande très coriace.

— O.K., finit-elle par dire. Donc, je sais maintenant qu'il conduit une voiture bleue, comme une personne sur trois à Miami. Explique-moi en quoi ça m'aide.

— Wilkins a une voiture bleue.

— Wilkins est sous

surveillance, bordel !

— Appelle-les.

Elle me dévisagea pendant quelques secondes en mâchonnant sa lèvre, avant d'attraper sa radio et de sortir de la voiture. Elle parla un moment, et je l'entendis hausser la voix. Puis elle prononça une autre de ses grossièretés ; Astor me regarda en secouant la tête. Enfin, Deborah revint dans la voiture en claquant la portière.

— Le fils de pute !

— Ils l'ont perdu ?

— Non, il est là, chez lui. Il vient juste de garer sa voiture et de rentrer.

— Où est-il allé ?

— Ils ne savent pas. Ils l'ont perdu au moment de la prise de relais.

— Quoi ?

— DeMarco arrivait alors que Balfour s'en allait. Il s'est éclipsé pendant qu'ils permutaient. Ils jurent qu'il ne s'est pas absenté plus de dix minutes.

— Sa maison est à cinq minutes d'ici en voiture.

— Je sais, répliqua-t-elle d'un ton amer. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Continue de faire surveiller Wilkins. Et en attendant, va parler à



Starzak.

— Tu viens avec moi, hein ?

— Non, répondis-je, n'ayant aucune envie de voir Starzak et estimant que, pour une fois, j'avais une excuse parfaite. Il faut que je ramène les enfants à la maison.

Elle me regarda d'un air mauvais.

— Et si ce n'est pas Starzak ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas.

— Ouais, moi non plus, dit-elle.

Après un moment, elle redémarra.

## Chapitre 35

Il était bien plus de 7 heures lorsque nous regagnâmes le QG de la police. Alors, malgré l'air contrarié de Deborah, j'embarquai

Cody et Astor dans ma propre voiture et mis le cap sur la maison. Ils demeurèrent silencieux durant presque tout le trajet, sans doute encore un peu secoués par leur rencontre. Mais c'étaient des enfants résistants : la preuve, ils pouvaient encore parler, malgré ce que leur père biologique leur avait infligé. Aussi, lorsque nous ne fûmes plus qu'à une dizaine de minutes de la maison, Astor redevint elle-même.

— Ce serait super si tu conduisais comme la brigadière Debbie, déclara-t-elle.

— Je préfère vivre un peu plus

longtemps, répliquai-je.

— Pourquoi tu n'as pas de sirène ? demanda-t-elle. Tu n'en as pas voulu ?

— On n'a pas de sirène au service médico-légal. Mais de toute façon, je n'en voudrais pas. Je préfère adopter un profil bas.

Je la vis froncer les sourcils dans le rétroviseur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que je ne veux pas attirer l'attention, expliquai-je. Je ne veux pas que l'on me remarque. C'est une chose que vous devez apprendre aussi tous les deux, ajoutai-je.

— Mais tout le monde cherche à se faire remarquer. Les gens ne pensent qu'à ça, on dirait, faire des trucs pour que les autres les regardent.

— Vous êtes différents, vous deux, répondis-je. Vous ne serez jamais comme tout le monde.

Astor se tut un long moment, et je lui lançai un coup d'œil dans le rétroviseur. Elle regardait ses pieds.

— Ce n'est pas forcément une mauvaise chose, tu sais, repris-je. Quel mot pourrait remplacer « normal » ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle, contrariée.

— Ordinaire. Tu as vraiment envie d'être ordinaire ?

— Non, répondit-elle. Mais alors, si on n'est pas ordinaires, les gens nous remarqueront.

— C'est pour ça que vous devez apprendre à adopter un profil bas, dis-je, secrètement ravi du tour qu'avait pris la conversation. Vous devez faire semblant d'être normaux.

— Alors personne ne doit savoir qu'on est différents.

— Exactement.

Elle se tourna vers son frère, et ils eurent l'un de leurs longs échanges silencieux. Je profitai de

cette accalmie pour m'apitoyer sur mon sort en conduisant à travers la circulation encombrée du soir. Après quelques minutes, Astor parla de nouveau.

— Ça veut dire qu'on ne doit pas raconter à maman ce qu'on a fait aujourd'hui ?

— Vous pouvez lui parler du microscope.

— Mais pas du reste ? L'homme qui fait peur et le tour en voiture avec la brigadière Debbie ?

— Non, vaut mieux pas.

— Mais il ne faut pas mentir. Surtout à notre mère.

— C'est pour ça que vous ne lui

direz rien. Elle n'a pas besoin de savoir des choses qui vont lui donner du souci.

— Mais elle nous aime, protesta Astor. Elle veut que nous soyons heureux.

— Oui. Mais il faut qu'elle vous imagine heureux d'une façon qu'elle peut comprendre. Sinon, c'est elle qui ne sera pas heureuse.

Il y eut un autre long silence, puis Astor finit par demander, juste avant que nous tournions dans leur rue :

— Est-ce que l'homme qui fait peur a une mère ?

— Très certainement, répondis-



je.

Rita devait attendre dans l'entrée parce que, à peine fûmes-nous garés, elle sortit et vint à notre rencontre.

— Bonjour, bonjour, lança-t-elle gaiement. Alors, qu'est-ce que vous avez appris aujourd'hui, vous deux ?

— On a vu des saletés, répondit Cody. Sur ma chaussure.

Rita cligna les paupières.

— Ah oui ?

— Et il y avait un morceau de pop-corn aussi, ajouta Astor. On a regardé dans le microphone, et on a pu deviner où on avait été.

— Microscope, corrigea Cody.

— C'est pareil, dit Astor en haussant les épaules. Et on pouvait dire aussi à qui étaient les cheveux. Et si c'était une chèvre ou une moquette.

— Ma parole ! s'exclama Rita, un peu dépassée. Vous avez l'air de vous être bien amusés.

— Oui, répondit Cody.

— Eh bien, vous n'avez qu'à vous mettre à vos devoirs et je vais vous préparer un petit goûter.

— D'accord, dit Astor, et les deux enfants décampèrent dans l'allée.

Rita les regarda jusqu'à ce

qu'ils disparaissent à l'intérieur, puis elle se tourna vers moi et me tint par le coude en marchant.

— Alors, ça s'est bien passé ? me demanda-t-elle. Je veux dire, avec le... Ils ont l'air très, euh...

— Ils le sont. Je crois qu'ils commencent à comprendre qu'il y a des conséquences à de telles bêtises.

— Tu ne leur as rien montré de trop sinistre, j'espère.

— Absolument pas. Même pas une goutte de sang.

— Tant mieux, dit-elle, en appuyant sa tête sur mon épaule, ce qui, j'imagine, est le prix à payer

lorsqu'on s'apprête à épouser quelqu'un.

C'était peut-être une façon de marquer son territoire en public, auquel cas je devais m'estimer heureux qu'elle n'ait pas choisi de le faire à la manière des animaux. Quoi qu'il en soit, j'ai du mal à comprendre les démonstrations d'affection, et je me sentais un peu gêné, mais je passai mon bras autour de ses épaules, puisque je savais que c'était la réaction humaine attendue, et nous suivîmes les enfants à l'intérieur.

Je suis à peu près certain de ne pouvoir appeler cela un rêve ; mais

dans la nuit, le bruit revint dans ma pauvre tête détraquée, la musique et les chants ainsi que les coups de gong que j'avais déjà entendus auparavant. J'eus de nouveau une sensation de chaleur sur le visage, et je ressentis une bouffée de joie féroce s'élevant du recoin qui était vide depuis si longtemps maintenant. Je me réveillai debout devant la porte d'entrée, la main sur la poignée, couvert de sueur, mais satisfait, comblé, et pas du tout troublé comme j'aurais dû l'être.

Je connaissais le terme « somnambule », bien sûr. Mais j'avais appris dans mon cours de

psychologie en première année de fac que les raisons pour lesquelles on peut avoir des accès de somnambulisme ne sont en général pas liées au fait d'entendre de la musique. Et je savais aussi au plus profond de mon être que j'aurais dû être inquiet, angoissé, absolument bouleversé par les trucs qui s'immisçaient dans mon inconscient. Ils n'auraient pas dû se trouver là ; il était même impossible qu'ils s'y trouvent, et pourtant ils y étaient. Et j'en éprouvais de la joie. C'était ce qu'il y avait de plus effrayant.

La musique n'était pas

bienvenue dans l'auditorium de Dexter. Je ne la voulais pas. Je souhaitais qu'elle s'en aille. Mais elle s'imposait et, contre mon gré, me rendait anormalement heureux, puis me lâchait devant la porte d'entrée, cherchant apparemment à me faire sortir et...

Et quoi ? Cette pensée irrationnelle était tout droit venue de mon cerveau reptilien...

Était-ce une simple impulsion, une lubie de mon inconscient, qui m'avait extrait de mon lit et amené jusqu'à la porte ? Ou y avait-il quelque chose qui essayait de me faire sortir ? Il avait dit aux enfants

que je le trouverais quand ce serait le moment ; le moment était-il arrivé ?

Voulaient-on que Dexter se retrouve seul et inconscient dans la nuit ?

C'était une pensée géniale, et j'étais terriblement fier de l'avoir eue, car cela signifiait que j'avais subi de véritables lésions cérébrales et que je ne pouvais donc pas être tenu pour responsable. De nouveau, je m'aventurais dans le territoire de l'ineptie ; j'étais en proie à une hystérie absurde induite par le stress. Quelle personne sur terre aurait pu avoir autant de temps à



perdre ? Qui d'autre que moi s'intéressait réellement à Dexter ? Pour le prouver, j'allumai la lumière du porche et ouvris la porte.

De l'autre côté de la rue, à une quinzaine de mètres à gauche, une voiture démarra et s'éloigna.

Je repoussai la porte et la fermai à double tour.

Puis je m'installai une fois de plus à la table de la cuisine et bus du café en réfléchissant au grand mystère de la vie.

L'horloge indiquait 3 h 32 lorsque je m'assis ; il était 6 heures lorsque Rita finit par entrer dans la

pièce.

— Dexter... dit-elle, une expression de surprise sur son visage endormi.

— En chair et en os, répondis-je, mais il m'était extrêmement difficile de maintenir ma joyeuse façade habituelle.

Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Absolument rien. Je n'arrivais pas à dormir, c'est tout.

Rita baissa la tête et se dirigea d'un pas traînant vers la cafetière pour se servir une tasse. Puis elle vint s'asseoir en face de moi et avala une gorgée.

— Dexter, dit-elle, c'est parfaitement normal d'avoir des doutes.

— Bien sûr, répliquai-je, ignorant totalement de quoi elle parlait. C'est le B.A.BA de toute enquête criminelle.

Elle m'adressa un sourire fatigué.

— Tu sais de quoi je parle, reprit-elle, ce qui était faux. Je parle du mariage.

Une petite lumière s'alluma dans ma tête et je fus à deux doigts de m'exclamer : « Ah ah ! Bien sûr, le mariage. » Les humains de sexe féminin sont obsédés par les

mariages, même quand il ne s'agit pas du leur. Mais quand c'est le leur, la question occupe chaque minute de leur vie, de jour comme de nuit. Rita voyait tout à travers la lorgnette du mariage. Si je n'arrivais pas à dormir, c'est que je faisais des cauchemars à ce sujet.

Quant à moi, je n'étais pas affecté de la sorte. J'avais un tas de préoccupations très importantes, et pour ce qui était du mariage j'étais en pilotage automatique. Au moment voulu, je serais là, cela se passerait, et c'était tout. Je ne pouvais, néanmoins, soumettre ce point de vue à Rita, aussi sensé me

parût-il. Non, il fallait que je trouve une raison plausible pour mon insomnie, et il fallait en outre que je lui manifeste mon enthousiasme concernant le merveilleux événement à venir.

Je jetai un coup d'œil autour de moi à la recherche d'une idée et tombai sur les deux boîtes de pique-nique des enfants posées à côté de l'évier. Il y avait peut-être quelque chose de ce côté-là ; je me creusai les méninges, ce qu'il en restait en tout cas, et finis par trouver quelque chose.

— Et si je ne me montre pas à la hauteur avec Cody et Astor ? dis-je.

Comment puis-je être leur père, alors que je ne le suis pas vraiment ? Et si je n'y arrive pas ?

— Oh, Dexter, tu es un père fantastique. Ils t'adorent !

— Mais, poursuivis-je, cherchant à la fois la sincérité et ma prochaine tirade, ils sont petits. Quand ils vont grandir... Quand ils vont vouloir connaître leur vrai père...

— Ils savent tout ce qu'il faut savoir sur ce fils de pute.

Je fus surpris ; je ne l'avais encore jamais entendu dire une grossièreté. C'était peut-être la toute première fois d'ailleurs, car

elle se mit à rougir.

— C'est toi leur vrai père, ajouta-t-elle. C'est toi qu'ils admirent, écoutent et aiment. Tu es exactement l'homme dont ils ont besoin.

Je suppose qu'elle avait en partie raison, puisque j'étais le seul à pouvoir leur enseigner la voie de Harry et tout ce qu'ils devaient savoir, mais je me doutais que Rita voyait les choses différemment. Je me contentai donc de dire :

— Je veux être un bon père. Je ne peux pas échouer, même une seule fois.

— Oh, Dex, mais les gens

échouent tout le temps.

Très juste, j'avais déjà remarqué que l'échec semblait être une des caractéristiques essentielles de l'espèce. Mais on continue d'essayer, et cela finit par marcher à la fin.

— Crois-moi. Tu vas très bien te débrouiller, tu verras, ajouta-t-elle.

— Tu le penses vraiment ? demandai-je, à peine gêné de la manière honteuse dont je forçais mon jeu.

— J'en suis *sûre*, affirma-t-elle avec un sourire.

Elle tendit le bras en travers de la table et me serra la main :



— Je ne te laisserai pas échouer. Tu es à moi, maintenant.

C'était une revendication très audacieuse, me semblait-il. Prétendre comme ça que je lui appartenais, en faisant fi de l'abolition de l'esclavage, et tout et tout. Mais puisque cela nous permettait d'oublier un moment un peu embarrassant, je passai outre.

— D'accord, dis-je. C'est l'heure du petit déjeuner.

Elle pencha la tête de côté et me regarda un instant ; j'eus conscience d'avoir choisi la mauvaise réplique, mais elle cligna simplement des yeux plusieurs fois

avant d'acquiescer.

— D'accord, dit-elle.

L'autre était venu à la porte en pleine nuit, puis l'avait claquée de peur. On ne pouvait s'y méprendre, il avait eu peur. Il avait entendu l'appel et était venu, et il paniquait. Le Guetteur n'avait plus aucun doute.

C'était le moment.

Maintenant.

## Chapitre 36

J'étais exténué, complètement dérouté et, pire que tout, encore terrifié. Le moindre coup de Klaxon me faisait bondir sur mon siège et

chercher des yeux une arme pour me protéger ; et chaque fois qu'une pauvre voiture innocente venait se coller à mon pare-chocs, je me surprénais en train de fixer méchamment le rétroviseur, dans l'attente d'un mouvement anormalement hostile ou d'une reprise de la détestable musique.

Même si l'on ne pouvait pas m'attraper tout de suite, on cherchait à m'épuiser jusqu'à ce que la capitulation soit un soulagement.

Quelle créature fragile que l'être humain – et sans mon Passager, c'est tout ce que j'étais, la

piètre imitation d'un être humain : faible, lent et stupide, aveugle et sourd, ignorant, impuissant, désespéré et angoissé. Oui, j'étais presque prêt à m'allonger par terre et à me laisser piétiner. Abdiquer ; laisser la musique me submerger, m'emporter dans le feu et la félicité de la mort. Il n'y aurait aucune résistance, aucune négociation ; ce serait simplement la fin de tout ce qu'était Dexter. Et après quelques nuits comme celle que je venais de passer, je n'y verrais aucun inconvénient.

Même au travail, il n'y eut aucun répit. Deborah, qui guettait

mon arrivée, me sauta dessus à peine je sortais de l'ascenseur.

— Starzak a disparu, m'annonça-t-elle. Il y a deux-trois jours de courrier dans sa boîte à lettres, des journaux sur l'allée.

Il est parti.

— Mais c'est une bonne nouvelle, Deb ! m'exclamai-je. Ça prouve qu'il est coupable, non ?

— Ça prouve que dalle. La même chose est arrivée à Kurt Wagner, et on l'a retrouvé mort. Comment je sais que Starzak ne va pas finir pareil ?

— On peut émettre un avis de recherche. On sera peut-être les

premiers à le trouver.

Deborah envoya un coup de pied dans le mur.

— Nom de Dieu ! Pas une fois on n'est arrivés en premier, ou même à temps. Aide-moi, Dex. Cette histoire est en train de me rendre folle.

J'aurais pu lui répondre que l'effet qu'elle avait sur moi était bien pire, mais cela ne me semblait pas très charitable.

— Je vais essayer, répondis-je simplement, et Deborah s'éloigna dans le couloir.

Je n'avais pas encore rejoint mon box que Vince Masuoka vint à

ma rencontre, avec un froncement de sourcils très convaincant.

— Où sont les doughnuts ? me demanda-t-il d'un ton accusateur.

— Quels doughnuts ?

— C'était ton tour. Tu étais censé apporter des doughnuts aujourd'hui.

— J'ai eu une nuit difficile.

— Donc on est tous obligés d'avoir une journée difficile ? protesta-t-il. Tu trouves ça juste ?

— Je fais pas dans la justice, Vince, mais dans l'analyse de sang.

— Humpf. Apparemment tu fais pas dans les doughnuts non plus, rétorqua-t-il avant de s'éloigner



d'un pas raide avec une expression d'indignation très réussie.

Je m'aperçus que c'était la première fois que Vince avait le dessus sur moi au cours d'un échange verbal.

Signe supplémentaire indiquant que je n'avais plus toute ma tête. Était-ce donc la fin de ce cher Dexter le détraqué ?

Le reste de la journée fut long et pénible, comme le sont, paraît-il, toutes les journées de travail. Pour moi, cela n'avait jamais été le cas. J'ai toujours été bien occupé et artificiellement heureux au bureau ; je n'ai jamais surveillé l'horloge, je

ne me suis jamais plaint. Peut-être appréciais-je le travail parce que j'étais conscient qu'il faisait partie du jeu, de la grande blague de Dexter essayant de se déguiser en humain. Mais pour rire d'une bonne plaisanterie, il faut être au moins deux ; et puisque j'étais seul maintenant, privé de mon public intérieur, je ne voyais plus du tout ce qu'il y avait de drôle.

Je réussis vaillamment à passer la matinée ; je m'en fus voir un cadavre au centre-ville, puis je revins pour de futiles analyses de labo. Je terminai la journée en commandant des fournitures et en

concluant un rapport. Alors que je rangeais mon bureau avant de partir, mon téléphone sonna.

— J'ai besoin de ton aide, lâcha ma sœur.

— Bien sûr, répliquai-je. Je suis content que tu l'admettes.

— Je suis de service jusqu'à minuit, poursuivit-elle, ignorant ma petite boutade. Et Kyle n'arrive pas à installer les volets tout seul.

Il m'arrive très souvent dans la vie de participer à une conversation et de m'apercevoir en plein milieu que je ne sais absolument pas de quoi on parle ; c'est très troublant, mais si tout le monde se rendait

compte de la même chose, en particulier les gens de Washington, notre univers s'en porterait beaucoup mieux.

— Et pourquoi Kyle a-t-il besoin d'installer les volets ? demandai-je.

Deborah émit un grognement.

— Bon sang, Dexter, qu'est-ce que tu fais de tes journées ? Il y a un ouragan qui arrive.

J'aurais très bien pu lui répondre que quelles que soient mes occupations, je n'avais pas vraiment le loisir d'écouter les bulletins météo, mais je me contentai de dire :

— Ah oui, un ouragan ? C'est excitant, ça ! Depuis quand ?

— Essaie d'être là-bas vers 18 heures. Kyle t'attendra.

— D'accord, répondis-je.

Mais elle avait déjà raccroché.

Étant donné que je parle le Deborah couramment, j'aurais dû interpréter son coup de téléphone comme une sorte d'excuse officielle pour ses récentes marques d'hostilité. Elle en était peut-être venue à accepter le Passager noir, et cela d'autant plus qu'il était parti. J'aurais dû en éprouver une certaine satisfaction. Mais vu la journée que j'avais passée, sa

requête fut juste une épine supplémentaire dans le pied de ce pauvre Dexter le démuné. En plus de tout le reste, voilà qu'un ouragan choisissait ce moment précis pour infliger ses nuisances : c'était d'une impudence absolue ! Mes souffrances ne cesseraient-elles donc jamais ?

Ma foi, l'existence n'était qu'une longue suite de misères. Que pouvais-je y changer ? Aussi je partis pour mon rendez-vous avec le chéri de Deborah, Kyle Chutsky.

Avant de démarrer, cependant, j'appelai Rita, qui, d'après mes calculs, ne devait pas tarder à

rentrer.

— Dexter, répondit-elle hors d'haleine, je ne me rappelle pas combien de bouteilles d'eau on a à la maison, et la file chez Publix va jusque sur le parking.

— Eh bien, nous n'aurons qu'à boire de la bière.

— Je crois qu'on a ce qu'il faut pour les conserves, sauf que ça fait deux ans que le ragoût de bœuf est là, poursuivit-elle, n'ayant manifestement pas remarqué que j'avais parlé.

Alors je la laissai jacasser, espérant qu'elle finirait par s'arrêter.

— J'ai vérifié les lampes de poche il y a deux semaines. Tu te rappelles, le jour où le courant a été coupé pendant une demi-heure ? Et les réserves de piles sont dans le frigo, sur la dernière étagère, au fond. Cody et Astor sont avec moi ; il n'y a pas de garderie demain, mais quelqu'un à l'école leur a parlé de l'ouragan Andrew et je crois qu'Astor a un peu peur, alors quand tu rentreras tu pourrais peut-être discuter avec eux ? Leur expliquer que ce n'est qu'un gros orage et qu'il ne va rien nous arriver. Il va juste y avoir beaucoup de vent, du bruit, et les lumières s'éteindront



un moment. Mais si tu vois sur le chemin un magasin qui n'est pas trop bondé, surtout arrête-toi et achète de l'eau, prends-en autant que tu peux. Et des glaçons aussi ; je crois que la glacière est toujours sur l'étagère au-dessus de la machine à laver, on pourra la remplir de glace et y installer toutes les denrées périssables. Ah, et au fait, ton bateau ? Il ne risque rien là où il est, ou il faut que tu le mettes à l'abri ? Je crois qu'on va pouvoir rentrer tout ce qui est dans le jardin avant la nuit, je suis sûre que ça va bien se passer, et puis après tout il ne va peut-être même pas arriver

jusqu'ici.

— Bon, dis-je. Je serai là un peu plus tard ce soir.

— D'accord. Oh, ça alors, Winn-Dixie n'a pas l'air si plein. Bon, eh bien, on va essayer d'y aller, il y a juste une place sur le parking. À tout à l'heure !

Je n'aurais jamais cru cela possible, mais Rita pouvait se passer de respirer désormais. Ou peut-être n'avait-elle besoin de remonter prendre de l'air que toutes les heures, comme les baleines. En tout cas, c'était une prouesse impressionnante, et je me sentais beaucoup mieux préparé à

présent pour aller installer les volets avec l'ami manchot de ma sœur. Je démarrai et me lançai sur la route.

Si la circulation à l'heure de pointe était toujours un chaos innommable, les jours d'ouragan, c'étaient de véritables scènes de fin du monde. Les gens conduisaient comme s'ils cherchaient à tuer toutes les personnes susceptibles de les empêcher d'acquérir leur stock de contreplaqués et de piles. Le trajet n'était pas long jusqu'à la petite maison de Deborah à Coral Gables, mais, lorsque je finis par me garer dans l'allée, j'avais

l'impression d'avoir survécu à un rituel guerrier.

Dès que je descendis de voiture, la porte de la maison s'ouvrit toute grande et Chutsky apparut.

— Salut, vieux ! me héla-t-il.

Il agita d'un geste joyeux le crochet métallique qui remplaçait sa main gauche et vint à ma rencontre :

— C'est très sympa de venir m'aider. Ce diable de crochet pose problème pour fixer les écrous à ailettes.

— Et encore plus pour se curer le nez, répliquai-je, irrité par son enjouement face à son malheur.

Mais, loin de s'offusquer, il rit.

— Ouais. Et je t'explique pas quand il s'agit de se torcher. Allez, viens. J'ai tout sorti.

Je le suivis à l'arrière de la maison, où Deborah avait un petit patio envahi par la végétation. Sauf qu'à ma grande surprise il ne l'était plus. Les arbres dont les branches surplombaient la cour avaient été élagués, les mauvaises herbes qui poussaient entre les dalles avaient disparu. Il y avait trois rosiers soigneusement taillés et un parterre de fleurs ornementales, ainsi qu'un barbecue bien astiqué, dans un coin.

Je me tournai vers Chutsky et haussai les sourcils.

— Ouais, je sais. Ça fait un peu tapette, hein ? Je m'ennuie comme un rat mort à rester là sans rien faire, et puis de toute façon je suis plus ordonné que ta frangine.

— C'est très joli, dis-je.

— Mmm, fit-il, comme si je l'avais accusé d'être homo. Allez, débarrassons-nous de ce truc.

Il indiqua de la tête un tas de tôles ondulées alignées contre le mur : les volets antiouragans de Deborah. Les Morgan vivaient en Floride depuis deux générations, et Harry nous avait habitués à utiliser

du bon matériel. À vouloir économiser un peu sur les volets, on risquait fort de dépenser bien plus à réparer la maison après. J'approuvais ce point de vue, d'autant plus que l'économie n'était pas vraiment une de mes préoccupations. J'étais toujours parti du principe que je serais mort ou emprisonné bien avant l'heure de la retraite.

L'inconvénient des volets de bonne qualité, cependant, c'est qu'ils étaient très lourds et avaient des bords tranchants. Nous devions porter des gants épais – enfin, dans le cas de Chutsky, un gant. Pas sûr,

cependant, qu'il appréciait l'argent qu'il économisait sur l'autre gant. Il semblait se démener plus qu'il n'était nécessaire, afin de me montrer qu'il n'était pas handicapé et n'avait pas besoin de mon aide.

Quoi qu'il en soit, il nous fallut près de quarante minutes pour installer tous les volets et les verrouiller. Chutsky jeta un dernier coup d'œil à ceux qui protégeaient les portes-fenêtres du patio et, apparemment satisfait de notre travail, il leva son bras gauche pour essuyer la sueur de son front mais s'arrêta à la dernière seconde avant de s'enfoncer le crochet dans la



joue. Il eut un petit rire amer tout en considérant sa prothèse.

— Je ne suis toujours pas habitué à ce truc, déclara-t-il. Je me réveille la nuit et mes anciennes articulations me démangent encore.

J'avais du mal à penser à une réponse intelligente ou suffisamment diplomatique. Je n'avais lu nulle part ce qu'il fallait dire à quelqu'un qui parlait des sensations dans sa main manquante. Chutsky parut sentir ma gêne, car il émit une sorte de grognement amusé.

— Hé hé, la vieille mule est encore capable de ruer dans les

brancards.

Je ne trouvais pas l'expression très heureuse, car il avait également été amputé du pied gauche, ce qui ne devait pas faciliter les ruades. J'étais malgré tout content de constater qu'il sortait de sa dépression, aussi je m'empressai de l'encourager.

— Personne n'en a jamais douté, dis-je. Je suis sûr que tu vas très bien te remettre.

— Mmm, merci, répondit-il, pas très convaincu. De toute façon, ce n'est pas à toi que j'ai besoin de le prouver, mais à quelques vieux troufions de Washington. Ils m'ont

offre un poste administratif, mais...

— Ne me dis pas que tu veux retourner dans les services secrets !

— C'est à ça que je suis bon. A une époque, j'étais vraiment le meilleur.

— C'est peut-être les décharges d'adrénaline qui te manquent.

— Peut-être. Tu veux une bière ?

— Merci, mais j'ai reçu l'ordre du grand chef d'acheter des bouteilles d'eau et de la glace avant que tout ne soit dévalisé.

— Ah ! Tout le monde est terrifié à l'idée de devoir boire un mojito sans glace.

— C'est l'un des grands dangers des ouragans.

— Merci pour ton aide.

La circulation était encore pire lorsque je mis le cap sur la maison. Des tas de gens fonçaient avec leurs précieux contre-plaqués attachés sur le capot comme s'ils venaient de dévaliser une banque, excédés d'avoir fait la queue durant une heure avec l'angoisse qu'on leur passe devant ou qu'il ne reste plus rien leur tour venu. Le reste des conducteurs s'apprêtaient à prendre leur place dans les mêmes files et

détestaient tous ceux qui les avaient précédés, achetant peut-être les dernières piles de tout l'État de Floride.

Cela donnait un délicieux mélange d'hostilité, de rage et de paranoïa qui aurait dû me remonter incroyablement le moral. Mais mon entrain disparut lorsque je me surpris à fredonner quelque chose, un air familier que je n'identifiai pas tout de suite mais que je ne pouvais m'arrêter de chanter. Lorsque je finis par le reconnaître, la joie de cette soirée festive fut définitivement brisée.

C'était la musique de mon

sommeil.

La musique qui avait retenti dans ma tête, accompagnée d'une sensation de chaleur et d'une odeur de brûlé. Elle était simple et répétitive, pas entraînante pour deux sous, et pourtant je me la fredonnais tout en roulant sur South Dixie Highway, réconforté par la mélodie monotone comme s'il s'était agi d'une berceuse que ma mère me chantait autrefois.

Et je ne savais toujours pas ce que cela signifiait.

Je suis sûr que ce qui arrivait à mon inconscient devait avoir une raison parfaitement simple, logique

et facile à comprendre. Et pourtant je ne parvenais à en trouver aucune.

Mon mobile se mit à sonner, et puisque je roulais au pas de toute façon, je répondis.

— Dexter... dit Rita, mais je reconnaissais à peine sa voix.

Elle avait l'air d'une petite fille complètement perdue et défaite.

— C'est Cody et Astor, poursuivit-elle. Ils sont partis.

*Les choses se déroulaient plutôt bien. Les nouveaux hôtes étaient merveilleusement coopératifs. Ils commencèrent à se rassembler et*

*avec un peu de persuasion en vinrent facilement à suivre ses suggestions. Ils érigèrent d'énormes édifices en pierre pour abriter sa progéniture, conçurent des cérémonies élaborées, accompagnées d'une musique qui les mettait dans un état de transe, et devinrent si enthousiastes et si obligeants que bientôt il fut presque difficile de les suivre. Si tout allait bien pour eux, les hôtes tuaient quelques-uns de leurs semblables par gratitude. Si cela allait mal, ils tuaient dans l'espoir qu'IL arrangerait les choses. Et lui n'avait qu'à laisser faire.*



*Grâce à ce nouveau loisir, IL se mit à considérer le résultat de ses reproductions. Pour la première fois, lorsque vinrent le renflement puis l'expulsion, IL se rapprocha du nouveau-né, le calmant, absorbant sa peur et partageant sa conscience. Et le nouveau-né répondait avec une ardeur très gratifiante, apprenait rapidement tout ce qu'IL avait à enseigner, heureux de participer. Et très vite il y en eut quatre, puis huit, puis soixante-quatre, et soudain ce fut trop. À ce stade, il n'y avait plus de quoi les satisfaire. Les nouveaux hôtes eux-mêmes commencèrent à hésiter face*

au nombre de victimes dont ils avaient besoin.

IL avait le sens pratique, toutefois. IL s'aperçut sans tarder du problème et le résolut – en tuant presque tous ceux qu'IL avait engendrés. Certains réussirent à s'enfuir de par le monde, à la recherche de nouveaux hôtes. IL en garda juste quelques-uns auprès de lui, et la situation fut enfin sous contrôle.

Après un certain temps, ceux qui s'étaient échappés cherchèrent à se venger. Ils édifièrent leurs propres temples et rituels, puis envoyèrent leurs armées contre

lui ; elles étaient très nombreuses. Ce fut un immense affrontement qui dura très longtemps. Mais étant donné qu'IL était le plus âgé et le plus expérimenté, IL finit par vaincre tous les autres, hormis quelques-uns qui réussirent à se cacher.

Ceux-là restèrent tapis au creux de quelques hôtes dispersés, adoptant un profil bas, et la plupart survécurent. Mais IL avait appris au fil des millénaires combien il est important d'attendre. IL avait tout son temps ; IL pouvait se permettre d'être patient, pour dénicher un à un et éliminer tous ceux qui avaient

*fui, puis lentement, prudemment,  
reconstruire le merveilleux culte  
qu'on lui vouait.*

*IL conserva son culte vivant ;  
caché, mais vivant.*

*Et IL attendit les autres.*

## Chapitre 37

Je sais très bien que la vie n'est pas un long fleuve tranquille. D'innombrables malheurs peuvent arriver sans cesse, surtout aux

enfants : ils peuvent être enlevés par un étranger, par un ami de la famille ou un père divorcé ; ils peuvent échapper à notre attention et disparaître, tomber dans une fosse septique ou se noyer dans la piscine du voisin, et avec un ouragan prêt à frapper les possibilités étaient encore plus nombreuses. La liste n'était limitée que par leur imagination, et l'imagination n'était pas ce qui faisait défaut à Cody et à Astor.

Mais lorsque Rita m'apprit qu'ils étaient partis, pas une minute je ne pensai aux fosses septiques, aux accidents de voiture ou aux

gangs de motards. Je savais ce qui était arrivé à Cody et Astor, je le savais avec une certitude inébranlable, plus forte que ce que le Passager ne m'avait jamais murmuré. Une pensée s'imposa à moi, et pas un instant je ne la remis en question.

Dans la seconde qu'il me fallut pour enregistrer les paroles de Rita, mon cerveau fut inondé d'images : les voitures qui me suivaient, les visiteurs nocturnes qui frappaient aux portes et aux fenêtres, l'« homme qui fait peur » laissant sa carte aux enfants et, plus que tout, une phrase prononcée par le

professeur Keller : « Moloch aimait les enfants. »

J'ignorais pourquoi Moloch en avait après mes enfants en particulier, mais je savais sans la moindre hésitation que c'était lui. Et je savais que ce n'était pas de bon augure pour Cody et Astor.

Je ne perdis pas de temps sur la route, me faufilant entre les voitures comme le digne conducteur de Miami que je suis, et à peine quelques minutes plus tard j'arrivai à la maison. Rita se tenait sous la pluie au bout de l'allée, telle une petite souris abandonnée.

— Dexter, dit-elle, d'une voix



emplie de détresse, oh, mon Dieu, je t'en prie, trouve-les.

— Va fermer la maison, répondis-je, et viens avec moi.

Elle me regarda un instant comme si je lui avais proposé de laisser les enfants pour aller au bowling.

— Dépêche-toi, repris-je. Je sais où ils sont, mais on a besoin d'aide.

Rita se retourna et courut fermer la maison à clé ; pendant ce temps, je sortis mon téléphone et composai le numéro.

— Quoi ? répondit Deborah.

— J'ai besoin de ton aide.

Il y eut un bref silence, puis

Deborah émit un rire rauque dénué de tout humour.

— Bon sang ! lâcha-t-elle. On a un ouragan qui arrive, les criminels attendent d'un bout à l'autre de la ville que le courant saute, et tu as besoin de moi !

— Cody et Astor sont partis, expliquai-je. Moloch les a enlevés.

— Dexter...

— Il faut que je les trouve rapidement : j'ai besoin de ton aide.

— Ramène-toi ici.

Tandis que je rangeais mon téléphone, Rita redescendit l'allée en faisant gicler l'eau des flaques qui commençaient à se former.

— J'ai fermé, dit-elle. Mais Dexter, si jamais ils reviennent et qu'on n'est pas là...

— Ils ne vont pas revenir, répliquai-je. Enfin, pas tant qu'on n'ira pas les chercher.

De toute évidence, ce n'était pas la réponse qu'elle espérait entendre car elle enfonça un poing dans sa bouche, semblant faire de gros efforts pour ne pas crier. Je lui ouvris la portière ; elle me lança un regard par-dessus sa main à moitié dévorée.

— Allez, insistai-je, et elle finit par monter.

Je m'installai au volant,

démarrai puis reculai dans l'allée.

— Tu as dit, balbutia-t-elle, et je fus soulagé de constater qu'elle avait retiré son poing de sa bouche, tu as dit que tu savais où ils étaient.

— C'est ça, répondis-je, en tournant sur l'US-1 sans regarder Rita avant d'accélérer à travers la circulation un peu plus fluide.

— Où sont-ils ?

— Je sais qui les a enlevés. Deborah va nous aider à trouver où on les a emmenés.

— Oh, mon Dieu, Dexter ! s'écria Rita avant de se mettre à pleurer en silence.

Même si je n'avais pas été en

train de conduire, je n'aurais su que dire ou que faire ; alors je me concentrai simplement sur la route, afin de nous conduire sains et saufs au Q.G.

Un téléphone sonna dans un salon confortable. Ce ne fut pas une stridulation intempestive, ni un air de salsa ni même un fragment d'une œuvre de Beethoven, comme en émettent souvent les portables de nos jours. Non, ce fut une sonnerie simple et un peu désuète, rien que de très normal pour un téléphone.

Et cette sonnerie traditionnelle s'accordait très bien à la pièce, d'une élégance rassurante : elle comportait un canapé en cuir et deux fauteuils assortis, tous trois usés comme il fallait, juste assez pour évoquer une paire de chaussures très aimées. Le téléphone était posé sur une table basse en acajou à l'extrémité de la pièce, à côté d'un bar du même bois.

De manière générale, ce salon dégageait l'atmosphère détendue et intemporelle d'un très vieux club de gentlemen, à l'exception d'un seul détail. Contre le mur, entre le bar et le canapé, se dressait une

imposante armoire munie d'une vitrine, qui tenait à la fois du meuble pour trophées et de la bibliothèque pour livres rares. Mais au lieu de comporter des étagères, l'armoire était remplie de dizaines de petites niches garnies de feutre. La moitié d'entre elles environ abritaient une tête de taureau en céramique de la taille d'un crâne.

Un vieil homme entra dans la pièce, sans hâte, mais sans l'hésitation prudente des personnes âgées. Sa démarche avait une assurance que l'on ne voit en général que chez les individus beaucoup plus jeunes. Son

abondante chevelure était blanche, et son visage lisse comme s'il avait été poli par le vent du désert. Il se dirigea vers l'appareil, certain apparemment que l'on ne raccrocherait pas avant qu'il ait répondu, et il devait avoir raison, car cela sonnait toujours quand il décrocha.

— Oui, dit-il, et sa voix, elle aussi, était bien plus jeune et plus vigoureuse qu'on ne l'aurait imaginé.

Tout en écoutant son interlocuteur, il attrapa un couteau posé sur la table près du téléphone. L'objet était en bronze patiné. Le



pommeau formait une tête de taureau, les yeux étaient sertis de deux gros rubis, et sur la lame figuraient des lettres dorées qui ressemblaient fort à MLK. Comme le vieil homme, ce couteau était beaucoup plus ancien qu'il n'en avait l'air, et plus solide. Il passa distraitemment son pouce sur la lame : du sang perla à la surface de sa peau. Il ne parut pas s'en émouvoir. Il reposa le couteau.

— Très bien, dit-il. Amenez-les ici.

Il garda le silence un moment, léchant le sang sur son pouce.

— Non, ajouta-t-il, humectant

sa lèvre inférieure. Les autres ont commencé à se rassembler. L'orage n'affectera pas Moloch ou ses gens. En trois mille ans, on a connu bien pire, et on est toujours là.

Il écouta encore son interlocuteur avant de l'interrompre avec dans la voix une légère note d'impatience.

— Non, répéta-t-il. Sans délai. Demandez au Guetteur de me l'amener. C'est le moment.

Le vieil homme raccrocha et resta immobile un instant. Puis il saisit de nouveau le couteau, et une expression apparut sur ses traits lisses.

Cela ressemblait à un sourire.

Il y avait de violentes rafales de vent et de pluie, mais seulement par intermittence. Occupés déjà à remplir les formulaires des assurances pour les dégâts qu'ils prévoyaient de subir, la plupart des habitants de Miami n'étaient plus sur les routes, donc la circulation n'était pas si mauvaise. Une bourrasque particulièrement forte manqua nous faire quitter l'Expressway, mais à part ça le trajet se passa sans encombre.

Deborah nous attendait en bas

à l'accueil.

— Venez dans mon bureau, nous dit-elle, et racontez-moi tout.

Nous la suivîmes jusqu'à l'ascenseur puis nous montâmes avec elle.

Le terme de « bureau » était quelque peu exagéré pour désigner l'endroit où travaillait Deborah. C'était un coin dans une pièce constituée de plusieurs box identiques. Dans ce minuscule espace avaient été casés un bureau, un fauteuil et deux chaises pliantes pour les invités. Nous nous installâmes tous les trois.

— Bon, qu'est-ce qui s'est

passé ?

— Ils... Je les ai envoyés dans le jardin, commença Rita. Chercher leurs jouets et leurs affaires. À cause de l'ouragan.

Deborah hocha la tête.

— Oui, et alors ?

— Je suis allée ranger les réserves que j'avais achetées, poursuivit Rita. Et quand je suis ressortie, ils avaient disparu. Je n'ai... J'ai dû les laisser deux minutes, et ils...

Elle enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter.

— Tu as vu quelqu'un s'approcher d'eux ? demanda

Deborah. Des voitures inhabituelles dans le voisinage ? Quelque chose de bizarre ?

— Non, rien. Ils ont juste disparu.

Deborah me regarda.

— C'est quoi, ce bordel, Dexter ? C'est tout ? Comment vous savez qu'ils ne sont pas en train de jouer à la Nintendo chez les voisins ?

— Allons, Deborah. Si tu es trop fatiguée pour travailler, dis-le tout de suite. Sinon, arrête tes conneries. Tu sais aussi bien que moi que...

— Je ne sais rien du tout, et toi non plus, rétorqua-t-elle.

— Alors tu n'as pas fait attention, repris-je, et je m'aperçus que mon ton se durcissait pour égaler le sien, ce qui me surprit un peu. La carte de visite qu'il a laissée à Cody, à elle seule, nous indique tout ce que nous avons besoin de savoir.

— Oui, tout sauf *où, qui et pourquoi* ! lança-t-elle d'une voix hargneuse. J'attends encore d'avoir des indications là-dessus.

Et même si j'étais parfaitement préparé à riposter du tac au tac, je n'eus rien à lui répondre. Elle avait raison ; ce n'était pas parce que Cody et Astor avaient disparu que

nous avions soudain de nouvelles informations pouvant nous conduire à notre tueur. Cela signifiait simplement que l'enjeu était plus important et que nous manquions de temps.

— Et Wilkins ? demandai-je.

Elle agita une main.

— Ils le surveillent.

— Comme l'autre fois ?

— S'il vous plaît, nous interrompit Rita, avec une pointe d'hystérie dans la voix, de quoi parlez-vous ? N'y a-t-il pas moyen de... Je ne sais pas, faites quelque chose... S'il vous plaît, gémit-elle, de nouveau secouée de sanglots.



Sa plainte résonna en moi et fut la note de douleur finale qui tombait dans mon vide intérieur et venait se mêler à la musique lointaine.

Je me levai.

Je me sentis tanguer légèrement et j'entendis Deborah prononcer mon nom. Soudain la musique retentit, doucement mais avec insistance, comme si elle avait toujours été là, attendant simplement le moment où je pourrais l'entendre sans distraction ; et alors que je portais mon attention sur le battement des tambours elle m'appela, m'appela

comme je savais qu'elle le faisait depuis le début, mais avec plus d'urgence maintenant, invoquant l'ultime extase et m'ordonnant de venir, de la suivre.

Et je me souviens en avoir éprouvé une grande joie, le moment était enfin venu, et j'avais beau entendre Deborah et Rita me parler, rien de ce qu'elles avaient à me dire ne pouvait être important maintenant que la musique appelait, apportant enfin la promesse du bonheur parfait. Alors je leur souris, je crois que je m'excusai même, puis je sortis de la pièce sans me soucier de leur

expression déconcertée. Je quittai le bâtiment et me dirigeai vers le fond du parking, d'où provenait la musique.

Une voiture m'attendait, ce qui me rendit encore plus heureux ; je m'empressai de la rejoindre, bougeant mes pieds au rythme de la musique merveilleuse, et lorsque j'arrivai, la portière arrière s'ouvrit... puis je ne me souviens plus de rien.

## Chapitre 38

Je n'avais jamais été aussi heureux.

Ce fut une joie extraordinaire qui vint à moi telle une comète,

tourbillonnant à une vitesse inouïe dans un immense flamboiement pour me consumer et m'emporter dans un univers infini d'extase, d'amour et de félicité.

Elle me fit tournoyer à travers le ciel nocturne dans un éblouissant cocon d'amour et me berça au creux de cette joie infinie. Mais alors que je volais de plus en plus haut, comblé de tous les bonheurs possibles, une détonation retentit, et j'ouvris les yeux dans une petite pièce sombre et sans fenêtre, au sol et aux murs en béton très dur, ne sachant où je me trouvais ni comment j'y avais atterri. Une

lumière minuscule brillait au-dessus de la porte ; j'étais étendu sur le sol dans la faible lueur qu'elle projetait.

Toute trace d'euphorie avait disparu, et rien ne vint la remplacer hormis le sentiment que, où que je sois, personne n'avait l'intention de me rendre ma joie ou ma liberté. Et bien qu'il n'y eût aucune tête de taureau dans la pièce, ni la moindre revue en araméen, il était facile de deviner : j'avais suivi la musique et j'étais tombé en transe en perdant tout contrôle. Il y avait donc de fortes chances pour que je sois entre les mains de Moloch, qu'il

soit réel ou mythique.

Il valait mieux, néanmoins, ne pas tirer de conclusions hâtives. J'avais peut-être eu un nouvel épisode de somnambulisme, entrant sans m'en rendre compte dans un débarras quelconque, et il allait me suffire de tourner la poignée de la porte pour sortir. Je me levai avec quelque difficulté ; je me sentais sonné et mes jambes flageolaient. Je supposai que quelle que soit la façon dont je m'étais rendu ici, une drogue avait dû être utilisée. Je restai immobile un instant, essayant de me concentrer afin que la pièce arrête de tanguer

autour de moi, et après quelques profondes inspirations j'y parvins. J'avancai d'un pas et touchai un mur : il était constitué de blocs de béton très solides. La porte semblait presque aussi épaisse ; elle était parfaitement verrouillée et n'eut même pas un cliquetis lorsque j'y donnai un coup d'épaule. Je fis le tour de la petite pièce, à peine plus grande qu'un vaste placard. Il y avait un trou d'évacuation au milieu, le seul aménagement visible. Ce n'était pas un signe particulièrement encourageant, car cela supposait soit que j'étais censé l'utiliser pour y faire mes affaires,



soit qu'il n'était pas prévu que je reste assez longtemps pour avoir besoin de toilettes. Or je doutais qu'une sortie rapide fût une bonne chose.

Je ne voyais pas ce que je pouvais y changer, de toute façon. J'avais lu *Le Comte de Monte-Cristo* et *Le Prisonnier de Zenda*, et je savais qu'avec l'aide d'une petite cuillère ou la boucle d'une ceinture j'avais quelques chances de réussir à creuser le mur et à m'évader au bout de quinze ans ; mais on avait omis de me fournir une cuillère, et ma ceinture avait été confisquée. Ces détails, au moins, m'en disaient

long sur Eux. Ils étaient très prudents, donc expérimentés, et n'avaient pas le moindre sens de la pudeur, puisqu'ils se moquaient complètement que mon pantalon, privé de sa ceinture, puisse tomber. Cela étant, j'ignorais toujours qui ils étaient et ce qu'ils voulaient de moi.

Rien de tout cela n'était très réconfortant.

Et je ne voyais pas ce que je pouvais faire, à part m'asseoir sur le sol froid et attendre... ce que je fis.

La réflexion est censée être bénéfique pour l'âme. Depuis les temps les plus reculés, les gens ont

essayé de se procurer des moments de calme sans distraction afin de réfléchir. Et c'est exactement ce dont je jouissais à présent ; pourtant, j'avais du mal à prendre mes aises sur les dalles de ciment et à laisser mes pensées éclore pour le bienfait de mon âme.

D'abord, je n'étais même pas sûr d'en avoir une. Si j'avais une âme, comment aurait-elle pu me permettre de perpétrer des actes aussi terribles durant tant d'années ? Le Passager noir occupait-il la place de l'âme hypothétique que l'on supposait habiter par les humains ? Et à

présent qu'il était parti, y en aurait-il une véritable qui apparaîtrait et me rendrait humain, tout compte fait ?

Je pris conscience que j'avais beau me livrer à l'introspection, je n'en éprouvais pas pour autant un sentiment de satisfaction. Je pouvais réfléchir jusqu'à en avoir des cheveux blancs, je n'apprendrais pas davantage où était passé le Passager – ni Cody et Astor. Et je ne découvrirais pas non plus le moyen de sortir d'ici.

Je me relevai et fis le tour de la pièce, plus lentement cette fois, à la recherche de la moindre faille. Il y

avait un orifice pour la climatisation dans un coin : excellent moyen de s'échapper, à condition d'avoir la taille d'un furet. Une prise sur le mur près de la porte. C'était tout.

Je m'arrêtai devant la porte elle-même et passai la main dessus. Elle était lourde et épaisse : je n'avais pas le moindre espoir de réussir à la défoncer, ni de forcer la serrure sans l'assistance d'explosifs ou d'un marteau-piqueur. Je jetai de nouveau un coup d'œil autour de moi, mais ne vis aucun de ces objets traîner par là.

J'étais pris au piège. Coincé,

capturé, séquestré. Les synonymes n'apportaient aucune consolation. J'appuyai ma joue contre la porte. À quoi servait-il d'espérer, de toute manière ? Qu'espérais-je, en somme ? Retourner dans le monde où je n'avais plus aucune utilité ? N'était-il pas mieux pour tout le monde qu'un Dexter désarmé tombe dans l'oubli ?

À travers l'épaisseur de la porte, j'entendis des bruits, un son aigu qui s'approchait. Quand ils furent tout près, je les reconnus : une voix masculine se querellant avec une personne dont la voix insistante, plus haut placée, m'était familière.

Astor.

— ... bête ! dit-elle alors qu'ils étaient au niveau de la porte. Je n'ai pas besoin de...

Puis ils s'éloignèrent hors de ma portée.

— Astor ! criai-je aussi fort que je pus, quand bien même je savais qu'elle ne m'entendrait pas à travers le bois épais.

Et juste pour prouver que la bêtise était dans les deux camps, je frappai la porte de mes deux mains en hurlant de nouveau.

Je n'obtins aucune réponse, évidemment, juste un léger picotement sur les paumes. Et

puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire, je me laissai glisser sur le sol, appuyai mon dos contre la porte et attendis de mourir.

J'ignore combien de temps je restai ainsi. Je reconnais que ce n'était pas une attitude très héroïque. J'aurais dû bondir sur mes pieds, sortir mon anneau décodeur magique et attaquer le mur avec mes pouvoirs radioactifs secrets. Mais j'étais harassé. Le fait d'entendre la petite voix rebelle d'Astor de l'autre côté de la porte m'avait achevé. Le Prince des Ténèbres n'existait plus. Il n'en restait plus que l'enveloppe, qui



commençait elle aussi à se désagréger.

Alors je restai là, avachi contre la porte, sans que rien ne se passe. J'étais en train d'étudier la possibilité de me pendre à l'interrupteur sur le mur lorsque je perçus soudain des bruits assourdis de l'autre côté. Puis quelqu'un poussa la porte.

J'obstruais le passage, alors ce fut douloureux : j'écopai d'un coup dans mon noble postérieur. Je fus lent à réagir, et cela reprit aussitôt. J'eus de nouveau mal. Mais la douleur provoqua quelque chose de merveilleux : je devins furax.

Pas simplement irrité, en rogne parce que quelqu'un montrait si peu d'égards envers mon arrière-train ; non, j'étais furieux, véritablement enragé que l'on puisse avoir si peu de considération pour moi, estimer que j'étais une entité négligeable, une chose qui pouvait être reléguée dans une pièce et déplacée par le premier crétin venu. Et peu importait qu'à peine quelques instants auparavant j'aie eu la même opinion de moi-même. J'étais fou furieux, au sens littéral, et sans prendre la peine de réfléchir je poussai contre la porte aussi fort que je pus.

Il y eut une légère résistance, puis le loquet se referma d'un clic. Je me levai en pensant *Là !*, sans réellement savoir ce que j'entendais par là. Et tandis que je regardais fixement la porte, elle se remit à s'ouvrir. Alors, de nouveau, j'appuyai dessus de tout mon poids, l'obligeant à se refermer. C'était incroyablement satisfaisant ; je me sentais déjà beaucoup mieux, mais au fur et à mesure que ma rage passait, je pris conscience que, aussi distrayante que fût cette occupation, elle ne rimait pas à grand-chose car tôt ou tard elle s'achèverait par ma défaite. Je

n'avais pas la moindre arme, ni le plus petit outil à ma disposition, tandis que mon adversaire disposait en théorie de ressources inépuisables.

Alors que je formulais cette pensée, la porte s'entrebâilla de nouveau, butant contre mon pied, et à l'instant où je la repoussais automatiquement il me vint une idée. C'était un truc fou à la James Bond, mais il y avait une petite chance que ça marche, et de toute manière je n'avais rien à perdre. Chez moi, la pensée se traduit aussitôt en action : à peine eus-je rabattu la porte d'un coup d'épaule,

que je fis un pas de côté et attendis.

Comme je le prévoyais, quelques secondes plus tard la porte s'ouvrit brusquement, cette fois sans aucune résistance de ma part, et tandis qu'elle se rabattait violemment contre le mur, un homme vêtu d'une sorte d'uniforme fit irruption en trébuchant. Je tentai de saisir son bras et attrapai son épaule à la place, mais ce fut suffisant : de toutes mes forces, je le poussai contre le mur, tête la première. Il y eut un bruit sourd très gratifiant, comme si j'avais lâché un gros melon depuis la table de la cuisine, puis l'homme

rebondit et s'écroula, face contre terre.

Et voilà notre Dexter ressuscité, triomphant, se tenant fièrement sur ses deux jambes, le corps de son ennemi gisant à ses pieds, devant une porte ouverte menant à la liberté, à la rédemption. ... et peut-être, qui sait, à un dîner léger.

Je fouillai rapidement le garde, retirai un jeu de clés, un large couteau de poche et un pistolet automatique dont il n'aurait sans doute pas besoin de sitôt, puis je m'avançai prudemment dans le couloir, refermant la porte derrière moi. Cody et Astor étaient quelque

part non loin de là, et je les trouverais. Ce que je ferais alors, je l'ignorais, mais peu importait. Je les trouverais.

## Chapitre 39

Le bâtiment avait à peu près la taille d'une grande maison de Miami Beach. Je suivis prudemment un long couloir qui



me conduisit à une porte similaire à celle contre laquelle je venais de me battre. Je m'avançai sur la pointe des pieds et écoutai ; je n'entendais rien, mais la porte était si épaisse que cela ne signifiait pas grand-chose.

Je saisis la poignée, puis la tournai très lentement. Ce n'était pas fermé, alors je poussai la porte. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur et ne vis rien d'alarmant, hormis des meubles qui avaient l'air d'être en vrai cuir ; j'en pris note mentalement afin de les signaler à la SPA. C'était un salon fort élégant, et en ouvrant davantage la porte

j'aperçus un très joli bar en acajou à l'extrémité de la pièce.

Mais plus intéressant était le meuble à trophées près du bar. Il s'étirait sur six mètres le long du mur, et derrière la vitrine je distinguais des rangées et des rangées de têtes de taureau en céramique. Chacune brillait sous son propre mini-spot. À vue d'œil, il y en avait plus d'une centaine. Mais avant que je puisse pénétrer dans la pièce, j'entendis une voix extrêmement sèche et froide.

— Des trophées, dit la voix, et je sursautai, tout en braquant le revolver dans sa direction. Un autel

en l'honneur du dieu. Chaque tête représente une âme que nous lui avons envoyée.

Un vieil homme était assis là et m'observait simplement, mais sa vue me fut un choc.

— Nous en créons une nouvelle pour chaque sacrifice, ajouta-t-il. Entrez, Dexter.

Il ne paraissait pas très menaçant. Il était presque invisible, d'ailleurs, installé au fond d'un des grands fauteuils de cuir. Il se leva lentement, avec la prudence d'une personne âgée, et tourna vers moi un visage aussi froid et lisse qu'un galet.

— Nous vous attendions, reprit-il, bien qu'il fût visiblement seul dans la pièce. Entrez.

Est-ce en raison de ses paroles, du ton de sa voix, ou d'autre chose ? Lorsqu'il me regarda droit dans les yeux, j'eus soudain l'impression d'être privé d'air. Toute la fougue dont j'avais fait preuve pour mon évasion se trouva réduite à néant, et je sentis un immense vide s'emparer de moi.

— Vous nous avez causé beaucoup d'ennuis, poursuivit-il doucement.

— C'est une consolation, répondis-je.

Ce fut dur à prononcer, et mes mots furent dépourvus de la moindre assurance, mais ils eurent au moins l'avantage de paraître agacer le vieil homme. Il avança d'un pas vers moi, et je dus réprimer un mouvement de recul.

— Au fait, dis-je, essayant d'adopter une attitude nonchalante, qui est ce « nous » ?

Il pencha la tête de côté.

— Je pense que vous le savez, répliqua-t-il. Vous vous intéressez à nous depuis suffisamment longtemps.

Il fit un autre pas dans ma direction, et je sentis mes genoux se

dérober.

— Mais je vais vous le dire, pour alimenter cette agréable conversation. Nous sommes les disciples de Moloch. Les héritiers du roi Salomon. Depuis trois mille ans, nous entretenons le culte de ce dieu et sauvegardons ses traditions, ainsi que sa puissance.

— Vous ne cessez de dire « nous ».

— Il y a d'autres personnes ici, mais le « Nous », c'est Moloch, comme vous en êtes conscient, j'en suis sûr. Il existe à l'intérieur de moi.

— Alors, c'est vous qui avez tué

ces filles ? Vous qui m'avez suivi partout ? demandai-je, ayant du mal à imaginer ce vieillard faisant tout cela.

Il sourit, sans le moindre amusement, et je ne m'en sentis pas mieux pour autant.

— Ce n'est pas moi en personne, non. Ce sont les Guetteurs.

— Alors... vous voulez dire qu'il peut vous quitter ?

— Bien sûr. Moloch peut circuler entre nous comme il l'entend. Il n'est pas un seul être et ne se trouve pas dans une seule personne. C'est un dieu. Il sort de

moi et s'introduit dans ceux qui sont investis de tâches. Pour regarder.

— C'est fantastique, lançai-je. Mais pourquoi avez-vous laissé les corps à l'université ?

— Nous voulions vous trouver, évidemment.

Les paroles du vieil homme me pétrifièrent.

— Vous aviez attiré notre attention, Dexter, continua-t-il, mais nous devons être sûrs. Nous avons besoin de vous observer pour voir si vous reconnaissez notre rituel et répondez à notre Guetteur. Bien sûr, c'était très



commode de faire en sorte que la police se concentre sur Halpern.

Je ne savais par où commencer.

— Il n'est pas des vôtres ?  
demandai-je.

— Oh non, répondit-il aimablement. Dès qu'il sera relâché, il se retrouvera là-dedans, avec les autres.

Il indiqua de la tête le meuble des trophées, rempli de têtes de taureau en céramique.

— Alors, ce n'est pas lui qui a tué les filles ?

— Si, c'est lui. Il y a été poussé de l'intérieur par l'un des Enfants de Moloch. Je suis sûr que vous,

plus que nul autre, pouvez comprendre cela.

Je comprenais, en effet. Mais aucune des questions essentielles n'en était élucidée pour autant.

— Est-ce qu'on pourrait revenir, s'il vous plaît, sur ce que vous disiez avant, sur le fait que j'ai « attiré votre attention » ? demandai-je poliment, pensant à tout le mal que je me donnais pour adopter un profil bas.

L'homme me dévisagea comme si j'étais particulièrement borné.

— Vous avez tué Alexander Macauley, répondit-il.

Il y eut un déclic dans le

cerveau de Dexter.

— Zander était des vôtres ?

Il remua légèrement la tête.

— Rien qu'un modeste assistant. Il nous fournissait du matériel pour les rites.

— Il vous apportait les poivrots, et vous les tuiez.

— Nous pratiquons des sacrifices, Dexter, nous ne tuons pas. Quoi qu'il en soit, quand vous avez pris Zander nous vous avons suivi et avons découvert ce que vous êtes.

— C'est-à-dire ? balbutiai-je, un peu grisé à l'idée de me retrouver face à quelqu'un qui pouvait enfin

répondre à la question que je m'étais posée durant toute mon existence de saigneur de la nuit.

Mais alors que j'attendais sa réponse, ma bouche s'assécha, et une sensation qui s'apparentait à la peur naquit en moi.

Le regard du vieil homme se durcit.

— Vous êtes une aberration. Quelque chose qui ne devrait pas exister.

J'avoue qu'il m'était parfois arrivé d'avoir cette pensée moi-même, mais actuellement ce n'était pas le cas.

— Je ne voudrais pas paraître

mal élevé, répliquai-je, mais personnellement l'existence me plaît bien.

— Ce n'est plus à vous d'en décider. Quelque chose en vous représente une menace pour nous. Nous avons l'intention de l'éliminer, et vous aussi par la même occasion.

— Justement, rétorquai-je, certain qu'il parlait du Passager noir. Le truc en question n'est plus là.

— Je le sais, dit-il sur un ton qui me parut quelque peu irrité, mais il est arrivé en vous à la suite d'un traumatisme très douloureux.

Il fait partie de vous. Cependant, c'est également un enfant bâtard de Moloch, ce qui vous lie à nous. C'est pour cette raison que vous avez été capable d'entendre la musique. À travers le lien établi par votre Guetteur. Et lorsque nous vous soumettrons au supplice dans un instant, il reviendra vers vous, comme un papillon attiré par une flamme.

Je n'appréciai pas du tout ces paroles, et je voyais bien que la conversation était en train de m'échapper complètement, mais je me souvins juste à temps que je tenais un revolver à la main. Je le

braquai sur le vieil homme et tentai de me tenir le plus droit possible, malgré le tremblement de mes membres.

— Rendez-moi mes enfants, dis-je.

Il n'avait pas l'air de s'inquiéter outre mesure de l'arme pointée sur son nombril, ce qui me paraissait tout de même une marque d'assurance excessive. Il portait sur la hanche un gros couteau d'apparence redoutable, mais il ne fit aucun geste pour l'attraper.

— Les enfants ne sont plus sous votre responsabilité. Ils appartiennent à Moloch

maintenant. Moloch aime le goût des enfants.

— Où sont-ils ?

Il remua la main avec dédain.

— Ils sont ici sur Toro Key, mais il est trop tard pour que vous arrêtiez le rituel.

Toro Key était une île éloignée du continent, entièrement privée. Mais en dépit du fait qu'il est toujours agréable de savoir où l'on est, un certain nombre de questions délicates se posaient à moi désormais, par exemple : où étaient Cody et Astor ? Et comment allais-je pouvoir empêcher la vie telle que je la connaissais de s'achever



prématurément ?

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, dis-je en agitant le revolver afin qu’il comprenne, je crois que je vais aller les chercher, puis rentrer.

Il ne bougea pas. Il se contenta de me regarder, et dans ses yeux je distinguai d’énormes ailes noires qui se déployaient, puis, avant que j’aie le temps d’appuyer sur la détente, de respirer ou même de cligner les yeux, le bruit des tambours enfla, amplifiant le battement déjà présent en moi, et le son des cors s’éleva en rythme, accompagnant le chœur des voix et

promettant le bonheur. Je fus cloué sur place.

Ma vision semblait normale et mes autres sens n'étaient pas affectés, mais je n'entendais rien, hormis la musique, et je ne pouvais rien faire excepté ce qu'elle me commandait. Et elle me soufflait que, juste à l'extérieur de cette pièce, le véritable bonheur m'attendait. Elle m'ordonnait de sortir et d'aller le cueillir, de remplir mes mains et mon cœur de cette félicité éternelle. Soudain, je me vis me tourner vers la porte : mes pieds me menaient à ma joyeuse destinée.

La porte s'ouvrit juste à ce moment-là, et le professeur Wilkins apparut. Il tenait un pistolet, lui aussi, mais il me jeta à peine un regard. Il adressa un signe de tête au vieil homme et annonça :

— Nous sommes prêts.

J'eus du mal à l'entendre au milieu de la cascade d'émotions et de sons qui déferlait en moi. Je m'avançai avec ardeur.

Quelque part au fond de moi s'élevait la petite voix aiguë de Dexter, elle criait que tout ça n'était pas normal et exigeait un changement de direction. Mais cette voix était faible, et la musique

imposante ; elle était plus forte que tout dans ce monde merveilleux, il était impossible de s'y opposer.

Je marchai au rythme de cette musique omniprésente, vaguement conscient que le vieil homme me suivait, mais pas réellement intéressé par ce fait ni par quoi que ce soit. Je tenais toujours le pistolet ; ils ne prirent pas la peine de me le retirer, et il ne me vint pas à l'idée de m'en servir. Seule importait la musique.

Le vieillard passa devant moi pour ouvrir une porte et, à l'instant où je sortais, un vent chaud souffla sur mon visage ; je me retrouvai

face au dieu en personne, la source de la musique et de tout le reste, l'immense et fantastique fontaine de joie, là devant moi. Il dominait tout, du haut de ses sept mètres surmontés d'une énorme tête de taureau en bronze, ses bras puissants tendus vers moi, son ventre ouvert révélant un fabuleux brasier. Mon cœur s'emballa, et je me dirigeai vers lui, sans voir le groupe d'individus qui observaient la scène, bien que parmi eux se trouvât Astor. Ses yeux s'agrandirent quand elle me vit, et sa bouche remua, mais je ne distinguai pas ce qu'elle me disait.

Et le minuscule Dexter au fond de moi hurla plus fort, juste assez pour se faire entendre, mais pas assez pour se faire obéir. Je continuai d'avancer vers le dieu, apercevant la lueur du feu dans son ventre, regardant les flammes danser et sauter avec le vent qui se déchaînait autour de nous. Lorsque je fus tout près, juste devant la gueule béante du four, je m'arrêtai et attendis. J'ignorais ce que j'attendais, mais je savais que cela viendrait, pour m'emporter vers une éternité merveilleuse, alors j'attendis.

Starzak apparut. Il tenait Cody

par la main, l'amenant de force vers nous, et Astor se débattait pour échapper au garde qui l'escortait. Cela n'avait aucune importance, toutefois, parce que le dieu était là, et ses bras s'abaissaient à présent, grands ouverts, afin de me prendre et me serrer dans sa chaude et délicieuse étreinte. Je frémis de joie, ne percevant plus la voix de protestation de Dexter, n'entendant plus que la voix du dieu qui m'appelait à travers la musique.

Tandis que le vent attisait le feu, Astor se mit à me frapper, et j'allai heurter la statue, pris dans la forte chaleur qui sortait de son

ventre. Je me redressai avec un léger sentiment d'agacement puis admirai de nouveau le miracle des bras divins qui descendaient. J'observai le garde poussant Astor devant lui pour l'offrir à l'étreinte de bronze quand tout à coup je sentis une odeur de brûlé et fus assailli par une douleur cuisante le long de mes jambes ; je baissai les yeux pour constater que mon pantalon était en feu.

Croyez-moi, ce n'était pas agréable. La douleur me transperça, tout en libérant le cri de cent mille neurones indignés, et le brouillard se dissipa aussitôt. Soudain, la



musique ne fut plus qu'un enregistrement émis par un haut-parleur, et c'étaient bien Cody et Astor qui se tenaient là près de moi, exposés à un immense danger. Dexter était de retour. Je me tournai vers le garde et lui enlevai Astor de force. Il me lança un regard ébahi avant de tomber à la renverse, attrapant mon bras et m'entraînant avec lui dans sa chute. Mais au moins il était séparé d'Astor, et le contact avec le sol lui fit lâcher son couteau, lequel rebondit vers moi ; je le ramassai et l'enfonçai dans le plexus de l'homme.

La douleur dans mes jambes augmenta d'un cran, et il me fallut me concentrer sur l'extinction de mon pantalon, ce que je fis en me roulant par terre et en me tapant dessus. Mais si c'était une très bonne chose de ne plus être en feu, ces quelques secondes avaient laissé à Starzak et à Wilkins le temps de foncer vers moi. Je m'emparai du revolver abandonné sur le sol puis me relevai en vacillant pour leur faire face.

Des années auparavant, Harry m'avait appris à tirer ; je crus entendre sa voix tandis que je prenais position, vidais l'air de mes

poumons avant de presser calmement la détente. Vise le centre et tire deux fois. Starzak s'écroula. Prends Wilkins pour cible maintenant et recommence. Il y eut bientôt deux corps à terre et une grande bousculade parmi les spectateurs, qui coururent se mettre à l'abri ; je me retrouvai seul à côté du dieu, dans ce lieu soudain très silencieux, à l'exception du bruit du vent. Je me retournai pour savoir pourquoi.

Le vieil homme s'était emparé d'Astor et la tenait par le cou, d'une poigne étonnamment forte pour un être aussi frêle. Il la poussa contre

le four béant.

— Lâchez le revolver, m'ordonna-t-il, ou je la jette dans le feu.

Je ne doutais pas une seconde qu'il mettrait sa menace à exécution, et je ne voyais pas comment j'allais réussir à l'en empêcher. Toutes les personnes vivantes à part nous s'étaient sauvées.

— Si je lâche le revolver, répondis-je en espérant adopter un ton raisonnable, qu'est-ce qui m'assure que vous n'allez pas l'immoler de toute façon ?

Ses lèvres se retroussèrent

férocement, ce qui me fut très pénible.

— Je ne suis pas un meurtrier, répliqua-t-il. Cela doit être fait dans les règles, sinon c'est juste un assassinat.

— Je ne suis pas certain de voir la différence.

— C'est normal. Vous êtes une aberration.

— Comment puis-je savoir que vous ne nous tuerez pas, de toute façon ?

— Vous êtes le seul à devoir être brûlé. Lâchez l'arme et vous sauvez la fille.

— Je ne vous crois pas,

protestai-je.

J'essayais de gagner du temps, en espérant que ce délai m'apporterait une solution.

— Tant pis. Ce n'est pas une situation désespérée, il y a d'autres personnes sur l'île, et elles vont bientôt revenir. Vous ne pouvez pas les tuer toutes. Et le dieu est toujours là. Mais puisque apparemment vous avez besoin d'être convaincu, que diriez-vous si je tailladais votre fille et laissais le sang vous persuader ? Mon couteau, dit-il, puis son expression de surprise se mua en une extrême stupéfaction.

Il ouvrit la bouche en me regardant sans prononcer un seul mot et demeura ainsi comme s'il allait chanter un air d'opéra.

Puis il tomba à genoux et bascula en avant, face contre terre, découvrant un couteau planté dans son dos – et, debout derrière lui, Cody qui souriait légèrement tout en regardant le vieil homme s'avachir. Il leva les yeux vers moi.

— Je t'avais dit que j'étais prêt.

## Chapitre 40

L'ouragan bifurqua vers le nord à la dernière minute. Nous n'eûmes droit finalement qu'à de fortes pluies et à quelques bourrasques, et



le plus gros de la tempête passa bien au large de Toro Key. Je restai enfermé avec Cody et Astor toute la nuit dans l'élégant salon, le canapé poussé contre une porte et un gros fauteuil rembourré contre l'autre. J'appelai Deborah depuis le téléphone que je trouvais dans la pièce, puis à l'aide de coussins aménageai un lit de fortune derrière le bar, pensant que l'épais bois d'acajou fournirait une protection supplémentaire, si c'était nécessaire.

Ce ne le fut pas. Je restai assis toute la nuit, le revolver à la main, à surveiller les portes et à regarder les

enfants dormir. Comme personne ne nous déranga, je me mis à réfléchir, histoire d'occuper mon cerveau.

Je pensai à ce que je dirais à Cody quand il se réveillerait. En poignardant le vieil homme, il avait tout changé. Pourtant, en dépit de ce qu'il pouvait penser, il n'était pas prêt. Il avait même rendu les choses encore plus compliquées. La route allait être longue et difficile pour lui, et je ne savais pas si je serais capable de le guider. Je n'étais pas Harry ; jamais je ne serais à la hauteur de Harry. Lui avait eu l'amour pour moteur. J'avais un

mode de fonctionnement complètement différent.

Et quel était-il maintenant ? Qu'était Dexter sans son double noir ? Comment pouvais-je espérer vivre, apprendre aux enfants à vivre, avec ce grand vide béant à l'intérieur de moi ? Le vieil homme avait dit que le Passager reviendrait si j'éprouvais une terrible souffrance. Fallait-il que je me torture physiquement afin de le récupérer ? Comment devais-je m'y prendre ? Je venais d'avoir mon pantalon en feu alors qu'Astor manquait d'être livrée aux flammes devant moi, et cela n'avait pas été

suffisant pour ramener le Passager.

Je n'avais toujours pas de réponse lorsque Deborah arriva à l'aube, avec un groupe d'intervention et Chutsky. Ils ne trouvèrent personne sur l'île, et aucune indication quant à l'endroit où tous les autres avaient pu aller. Les corps du vieil homme, de Wilkins et de Starzak furent disposés dans des sacs et étiquetés, puis nous montâmes tous à bord d'un gros hélicoptère pour regagner le continent. Cody et Astor étaient aux anges, bien sûr, tout en faisant semblant de ne pas être épatés. Ils eurent droit à des torrents de

larmes mêlés à des baisers de la part de leur mère. Puis, une fois dissipée l'euphorie générale après pareille réussite, la vie reprit son cours.

C'est tout, la vie reprit son cours. Il n'y eut rien de nouveau, rien ne fut résolu en moi, et aucune voie inédite ne se présenta. Ce fut simplement le retour à une existence atrocement ordinaire qui m'accablait plus que n'auraient pu le faire toutes les douleurs physiques du monde. Peut-être le vieil homme avait-il eu raison,

j'avais sans doute été une aberration. Mais je ne l'étais plus.

Je me sentais défait ; pas seulement vide, mais fini en quelque sorte, comme si ce que j'étais venu faire sur Terre était terminé à présent et que mon enveloppe humaine était restée là pour revivre ses souvenirs.

Je ressentais toujours l'immense besoin d'avoir une réponse concernant l'absence dont j'étais frappé, et je ne l'avais pas obtenue. Il était vraisemblable que je ne l'obtiendrais jamais. Dans l'état de torpeur où j'étais, je n'éprouverais jamais une

souffrance suffisante pour ramener le Passager noir. Nous étions sains et saufs, et les méchants étaient tous morts ou partis ; pourtant, je ne me sentais pas concerné. Cela peut paraître égoïste, mais je n'ai jamais cherché à cacher ma nature égocentrique – sauf quand on me regarde, bien sûr. Maintenant, il allait me falloir *vivre* réellement mon rôle, et l'idée me répugnait.

Ce sentiment perdura quelques jours, puis finit par s'éteindre. Je commençais à accepter cette situation comme mon lot permanent. Dexter le damné. J'allais apprendre à marcher voûté,

m'habiller tout en gris, et les enfants me joueraient partout de vilains tours, tellement je serais triste et ennuyeux. Et en fin de compte, parvenu à un âge pitoyable, je m'écroulerais simplement sans que personne ne s'en aperçoive et laisserais le vent disperser mes restes dans la rue.

La vie continua. Les jours devinrent des semaines. Vince Masuoka déploya une énergie de tous les diables pour me trouver un nouveau traiteur plus raisonnable, m'équiper d'un smoking et, finalement, le jour J, m'amener à l'heure dite à la petite église de



## Coconut Grove.

Je me tenais donc devant l'autel, écoutant le son de l'orgue et attendant dans ma semi-torpeur que Rita descende gracieusement la nef centrale pour entrer dans une servitude éternelle avec moi. Cela aurait été une très jolie scène si j'avais été capable de l'apprécier. L'église était pleine de gens bien habillés – j'ignorais que Rita avait autant d'amis ! Peut-être allais-je devoir essayer de m'en procurer quelques-uns, maintenant, pour me tenir compagnie dans ma nouvelle vie grise et stérile. L'autel regorgeait de fleurs, et Vince, à mes

côtés, transpirait nerveusement, s'essuyant les mains sur son pantalon toutes les cinq secondes.

Soudain l'orgue émit un son plus strident, et toute l'assemblée se leva en se tournant vers le fond de l'église. Ils arrivaient. Astor en tête, dans sa magnifique robe blanche, les cheveux arrangés en de grosses boucles et un énorme panier de fleurs à la main. Derrière, Cody, dans son minuscule smoking, les cheveux bien plaqués, tenant le petit coussin de velours qui supportait les alliances.

Et enfin venait Rita. Lorsque je les aperçus tous les trois, il me

sembla voir défilier sous mes yeux le long calvaire de ma future existence, une vie faite de réunions parents-profs, de bicyclettes, de prêts immobiliers, de rencontres avec les voisins, de sorties scouts, de matchs de foot, de chaussures neuves et d'appareils dentaires. Une existence morne et terne, au rabais, dont la perspective me causa soudain un terrible supplice, presque insoutenable. J'éprouvai un sentiment de torture extrême, pire que tout ce que j'avais connu, une souffrance si vive que je fermai les yeux...

Et lorsque je les rouvris, je

sentis un étrange frémissement en moi, une sorte de satisfaction diffuse, l'impression que les choses étaient exactement comme elles devaient être, maintenant et à jamais, pour les siècles des siècles, que ce qui allait être uni ici ne devait plus jamais être séparé.

Étonné par cet incroyable sentiment de justesse, je me tournai vers les enfants tandis qu'ils grimpaient les marches pour prendre place à mes côtés. Astor avait l'air radieuse, expression que je ne lui avais jamais vue auparavant et qui me procura un grand réconfort. Cody avançait

dignement à petits pas prudents, l'air très solennel à sa manière discrète. Je vis que ses lèvres remuaient afin de me confier un message secret, et je lui adressai un regard interrogateur. Ses lèvres bougèrent de nouveau, alors je me penchai légèrement pour l'entendre.

— Ton ombre, dit-il. Elle est revenue.

Je me redressai lentement et fermai les yeux, juste un instant. Mais juste assez longtemps pour entendre le son étouffé d'un gloussement de bienvenue.

Le Passager était de retour au

bercail.

J'ouvris les yeux et retrouvai le monde tel qu'il devait être. Peu importait que je me tienne ici entouré de fleurs, de lumière, de musique, que Rita soit en train de monter les marches avec la ferme intention de s'accrocher à moi jusqu'à la fin des temps. Le monde était redevenu lui-même, un lieu où la lune chantait des hymnes et où les ténèbres exhalaient une douce harmonie, interrompue seulement par le crissement du métal et l'excitation de la chasse.

Finie la grisaille, la vie était de nouveau un endroit qui accueillait

les lames claires et les ombres noires, un lieu où Dexter se cachait derrière la lumière du jour pour pouvoir devenir, la nuit, ce qu'il était réellement : Dexter le Justicier, le chauffeur de son Passager intérieur.

Je sentis un véritable sourire se former sur mon visage alors que Rita venait prendre place près de moi, un sourire qui ne me quitta pas tout le temps que durèrent les jolies paroles, car de nouveau, pour toujours, pour l'éternité, je pouvais le dire.

Oui, oui. Je le veux.

Je le veux.

Je suis prêt.



## Épilogue

*Au-dessus de la vaine agitation de la ville, IL observait, et IL attendait. Il y avait plein de choses à voir, comme toujours, et IL n'était*

*pas pressé. IL avait vécu cela plusieurs fois déjà, et IL le revivrait, encore et toujours. C'était ce pour quoi IL était fait. Tant de choix différents se présentaient ; il n'y avait aucune raison de ne pas les considérer tous longuement. Alors IL recommencerait, rassemblerait les fidèles, leur offrirait leur fabuleux miracle, et IL se sentirait de nouveau envahi par la joie, le prodige, la justesse absolue de leur souffrance.*

*Tout cela reviendrait. Il suffisait simplement d'attendre le moment opportun.*

*Et IL avait tout le temps qu'il*

*fallait.*

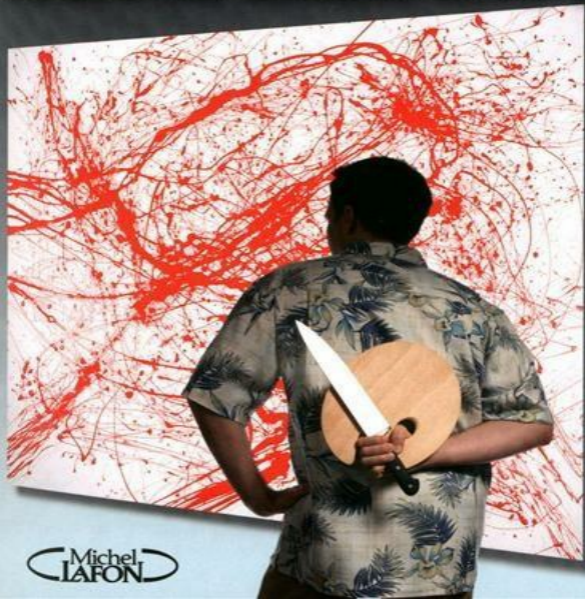
**- FIN -**

THRILLER

JEFF LINDSAY

# DEXTER

DANS DE BEAUX DRAPS



Michel LAFON

Jeff Lindsay

**DEXTER  
DANS  
DE BEAUX**

# DRAPS

Traduit de l'anglais (États-  
Unis)  
par Pascal Loubet



Michel LAFON





Titre original : *Dexter by Design*

© Jeff Lindsay, 2009.

© Éditions Michel Lafon, 2010, pour  
la traduction française,  
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor  
— Ile de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

# 1

*Pardonnez-moi, monsieur. Où est la lune ? Alors, mon vieux, la lune est ici, over la Seine, énorme et rousse. Merci, mon ami\*[\[1\]](#), je la vois, à présent. Et, *actualment*, name of a dog, c'est une nuit pour la lune, une nuit rêvée pour les plaisirs acérés du clair de lune, la*

danse macabre entre Dexter de la Nuit et quelque ami intime.

Mais *merde alors* \* ! La lune est au-dessus de la Seine ? Dexter est à Paris ! *Quelle tragédie*\* ! La Danse ne peut pas avoir lieu, pas à Paris ! Ici, pas moyen de trouver l'ami intime, la nuit n'est pas complice comme à Miami et il n'y a pas d'océan pour accueillir gentiment les restes. Ici, il n'y a que les taxis, les touristes et cette énorme lune solitaire.

Et Rita, évidemment. Rita, partout, qui se débat avec son manuel de conversation et des dizaines de cartes, de guides et de

brochures, qui promettent le bonheur parfait et parviennent à le fournir miraculeusement – à elle seule. Car cette félicité parisienne de jeune mariée, elle est seule à la jouer, et moi, son mari tout frais, ancien grand prêtre de la désinvolture lunaire, Dexter le Divinement Distrait, je ne peux que m’extasier devant la lune et retenir l’impatient Passager noir en espérant que cette douce folie va bien finir et que je vais retourner à cette vie normale et bien rangée où je découpe avec méthode d’autres monstres que moi.

Car j’ai l’habitude de le faire en

toute liberté, de la main précise et enjouée qui pour l'heure se contente de tenir celle de Rita, tout en s'émerveillant durant une lune de miel – quelle ironie ! – où tout ce qui est délicieux et lunaire est interdit.

Or donc, Paris. Je suis péniblement Rita, je contemple et j'acquiesce où et quand il faut, formule de temps en temps une observation fine et spirituelle – genre « Ooh ! » et « Mmm, mmm... ». Et Rita gambade dans son fantasma parisien qu'elle nourrit depuis des années et qui vient juste d'être exaucé.

Mais enfin, puis-je rester insensible aux charmes légendaires de la Ville lumière ? Même moi, je dois pouvoir en contempler la beauté et éprouver un petit tressaillement artificiel, quelque part dans les tréfonds obscurs et vides de mon âme ! Je suis à Paris : puis-je vraiment ne rien ressentir du tout ?

Bien sûr que non ! J'éprouve des tas de choses. De la fatigue. De l'ennui. Et l'impatience de trouver quelqu'un avec qui m'amuser d'ici peu. Le plus tôt sera le mieux, à dire vrai, car pour une raison inconnue le mariage semble aiguïser quelque

peu mes appétits.

Mais tout cela fait partie du deal, c'est ce que je dois faire afin de le suivre. À Paris, comme chez moi, il faut *maintenez le disguisement*\*. Même les Français, ces hommes du monde, pourraient sourciller à la pensée que déambule parmi eux un monstre, une créature inhumaine qui ne vit que pour faire basculer d'autres monstres vers une mort bien méritée. Et Rita, dans son nouveau rôle de jeune mariée rougissante, est le disguisement parfait. Personne n'irait imaginer qu'un froid assassin trotte gentiment derrière cette parfaite



incarnation du touriste américain. Sûrement pas, *mon frère. C'est impossible\**.

Pour l'heure, hélas, *très impossible\**. Il n'y a pas le moindre espoir de s'éclipser quelques heures pour une récréation bien méritée. Pas ici, où je suis un inconnu qui ignore les méthodes de la police. Jamais dans un lieu étranger, où les règles strictes du code de Harry ne s'appliquent pas. Harry était un flic de Miami, et là-bas tout ce qu'il disait avait force de loi. Mais Harry ne parlait pas français, et mon Passager noir a beau trépigner sur la banquette arrière, ici, le risque

est bien trop élevé.

C'est dommage, vraiment, parce que les rues de Paris sont le lieu rêvé pour caresser les plus sinistres intentions. Elles sont étroites, sombres et, aux yeux de la raison, dépourvues de toute organisation logique. Imaginez-moi, drapé dans une cape, une lame luisante au poing, glissant dans ces ruelles obscures vers quelque rendez-vous dans l'un de ces vieux bâtiments qui se penchent vers vous pour vous exhorter à bien vous tenir.

Ces rues sont une invitation à l'émeute : à Miami, leurs gros pavés

auraient depuis longtemps été balancés sur les pare-brise des voitures ou revendus à une entreprise pour la construction de nouvelles voies.

Aussi, j'attends mon heure, je consolide cette nouvelle phase vitale du déguisement de Dexter, espérant tenir ne serait-ce qu'encore une semaine de cette lune de miel féérique pour Rita. Je bois du café français – de la lavasse, comparé à celui de Miami – et du *vin de table*\* – d'un rouge troublant qui rappelle le sang –, tout en m'extasiant devant ma nouvelle épouse qui absorbe tout ce qui est si

français. Elle a appris à rosir coquettement quand elle demande *une table pour deux, s'il vous plaît\**, et les serveurs comprennent immédiatement que ce deux est tout récent et, sautant les étapes, comme s'ils soutenaient les délires romantiques de Rita, nous conduisent avec des courbettes attendries à notre table, et c'est tout juste s'ils ne serinent pas le refrain de *La Vie en rose*.

Ah, Paris ! *Ah, l'amour\** !

Nous passons nos journées à crapahuter dans les rues et à nous arrêter devant la moindre attraction indiquée sur le plan. Nous passons

nos soirées dans de minuscules et charmants restaurants où bien souvent nous avons droit à de la musique française. Nous assistons même à une représentation du *Malade imaginaire* à la Comédie-Française. C'est joué en français, Dieu sait pourquoi, mais Rita a l'air d'apprécier.

Deux soirs plus tard, elle semble apprécier tout autant le spectacle au Moulin-Rouge. En fait, elle adore presque tout à Paris, même un aller-retour en bateau sur la Seine. Je ne lui fais pas remarquer qu'à Miami on propose des croisières autrement plus

agréables pour lesquelles elle n'a jamais manifesté le moindre intérêt, mais je commence vraiment à me demander ce qu'elle a dans la tête, si tant est qu'il y a quelque chose.

Elle se jette à l'assaut du moindre monument, avec Dexter en commando d'appui malgré lui, et rien ne lui résiste. La tour Eiffel, l'Arc de triomphe, Versailles, Notre-Dame : tous succombent devant son entêtement farouche de blonde et son impitoyable guide touristique.

Cela commence à paraître un peu cher payé du *disguisement*, mais Dexter est un bon petit soldat.

Il continue sa marche forcée chargé du barda du devoir et des bouteilles d'eau minérale. Il ne se plaint pas de la chaleur, de ses pieds endoloris, des foules déplaisantes revêtues de shorts trop petits, de tee-shirts souvenirs et de tongs.

Cependant, il tente, une seule fois, de s'intéresser. Pendant la visite en bus avec l'Open Tour, tandis que ronronne le commentaire enregistré qui égrène en huit langues les noms de fascinants endroits d'un intérêt historique crucial, une pensée impromptue surgit dans son cerveau en proie à une lente

asphyxie. La cité de l'Accordéon éternel recèle bien quelque petit lieu de pèlerinage culturel convenable pour un monstre qui a beaucoup souffert – et je sais lequel. À l'arrêt suivant, je m'attarde à la porte du bus et pose au chauffeur une question aussi simple qu'innocente.

— Excusez-moi, est-ce que nous passons dans les environs de la rue Morgue ?

Le chauffeur a son iPod sur les oreilles. Il ôte un écouteur avec un agacement visible, me toise et hausse les sourcils.

— La rue Morgue. Vous y



passez ?

Je m'aperçois que je braille comme un Américain bon teint ; je bafouille ; je me tais. Le chauffeur me fusille du regard. J'entends du rap grésiller faiblement dans l'écouteur qui pendouille. Puis il hausse les épaules et me débite en français une explication brève mais passionnée, remet son écouteur et ouvre la porte du bus.

Un peu déçu, je descends humblement à la suite de Rita. Cela paraissait si simple de faire un arrêt solennel dans la rue Morgue pour rendre hommage à un monument culturel important du monde des

Monstres, mais cela ne se fera pas. Je réitère ma question plus tard à un chauffeur de taxi et j'ai droit à la même réponse, que Rita traduit avec un sourire un peu gêné.

— Dexter, dit-elle. Ta prononciation est épouvantable.

— Je me débrouillerais sûrement mieux en espagnol.

— Ça ne changerait rien. Il n'y a pas de rue Morgue.

— Quoi ?

— Elle n'existe pas. Edgar Allan Poe l'a imaginée. Il n'y a pas de vraie rue Morgue.

C'est comme si on venait de me dire que le Père Noël n'existait pas.

Pas de rue Morgue ? Pas de joyeux entassement de cadavres parisiens ? Mais c'est certainement vrai. Nul ne peut remettre en question les connaissances de Rita sur Paris.

Et c'est ainsi que je me replie dans mon obéissante stupeur et que s'éteint l'infime étincelle d'intérêt, aussi morte que ma conscience.

Trois jours seulement avant notre retour vers un Miami paradisiaque où règnent le mal et le chaos, arrive la Grande Journée au Louvre. Quelque chose qui suscite un léger intérêt, même en moi ; après tout, ce n'est pas parce que je n'ai pas d'âme que je n'apprécie pas

l'art. C'est d'ailleurs tout le contraire. L'art consiste somme toute à créer des motifs afin de produire un impact sur les sens. N'est-ce pas précisément ce que je fais ? Bien sûr, dans mon cas, « impact » a un sens un tantinet plus littéral, mais, malgré tout, je suis capable d'apprécier d'autres formes d'expression.

C'est donc avec un soupçon d'entrain que je suis Rita dans l'immense cour du Louvre et descends l'escalier qui plonge sous la pyramide de verre. Elle a décidé que nous irions seuls et non avec un groupe – pas parce que ces

hordes de moutons crasseuses et ignorantes qui bêlent et s'extasient autour de leur guide lui déplaisent, mais parce que Rita est déterminée à prouver qu'elle est de taille à affronter n'importe quel musée, même français.

Elle rejoint à grands pas la queue de la billetterie puis, après de longues minutes d'attente, nous partons découvrir les merveilles du Louvre.

La première apparaît comme une évidence : nous arrivons dans l'une des galeries où une foule immense de peut-être cinq cars de touristes s'agglutine autour d'un

périmètre délimité par un cordon rouge. Rita émet un grognement réprobateur et m'entraîne par la main. J'ai juste le temps de me retourner pour jeter un coup d'œil. C'était *La Joconde*.

— Ce qu'elle est petite, bafouillé-je.

— Et très surfaite, répond Rita d'un ton pincé.

Je sais qu'une lune de miel est censée vous permettre de mieux connaître la personne avec qui vous allez partager votre vie, mais là je découvrais une Rita que je n'avais encore jamais vue. Celle que je crois connaître, pour autant que je sache,

n'exprime jamais d'avis tranchés, surtout s'ils sont contraires à l'opinion générale. Et, pourtant, elle vient de déclarer que le portrait le plus célèbre du monde est « surfait ». C'est à n'y rien comprendre. Pour moi, en tout cas.

— C'est *La Joconde*, dis-je. Comment peut-elle être surfaite ? Elle grommelle de plus belle et continue de me tirer.

— Viens voir les Titien, dit-elle. C'est beaucoup plus beau.

Les Titien sont très jolis. Tout comme Rubens, que mes compatriotes ont honoré en donnant son nom à un sandwich.

Mais cela me fait penser que j'ai faim et je parviens à faire passer Rita par trois longues salles, remplies de très jolies peintures, menant à un café à l'étage.

Après un en-cas encore plus coûteux que dans un aéroport et à peine moins insipide, nous passons le reste de la journée à errer de salle en salle devant sculptures et peintures. Il y en a vraiment une quantité faramineuse et, le temps que nous ressortions dans la cour au crépuscule, mon cerveau, un instant révolté, est de nouveau soumis.

— Eh bien, dis-je alors que



nous trottinons sur les pavés, c'est ce qui s'appelle une journée bien remplie.

— Oooh, s'extasie-t-elle, les yeux encore brillants, c'était absolument incroyable !

Et elle m'enlace étroitement, comme si c'était moi qui avais édifié tout ce musée. Cela rend notre progression un peu plus difficile, mais, après tout, puisque c'est le genre de chose qui se fait lors d'une lune de miel à Paris, je la laisse se cramponner et nous gagnons tant bien que mal la grille qui mène à la rue.

Nous tournons au coin quand

une jeune femme qui a donné un nouveau sens au mot « piercing » se plante devant nous et colle un tract dans les mains de Rita.

— Là, vous allez pouvoir voir de l'art, du vrai. Demain soir, d'accord ?

— *Merci\**, répond Rita, interdite, pendant que la femme continue sa distribution.

— Je crois qu'elle aurait pu encore se rajouter quelques piercings du côté gauche, dis-je pendant que Rita observe le papier. Et il restait un peu de place sur son front.

— Oh ! c'est un spectacle, dit

Rita.

— Quoi donc ?

— Oh ! c'est tellement génial.

Et on n'a rien à faire demain soir.

On y va !

— Où ça ?

— Ce sera parfait.

Et peut-être que Paris est réellement une ville magique. Rita ne s'imagine pas à quel point.

## 2

La perfection se trouve dans la pénombre d'une petite rue non loin de la Seine (rive gauche, m'informe Rita avec exaltation), sous la forme d'un espace culturel donnant sur la rue « Réalité ». Nous avons expédié le dîner – et sauté le dessert... mais enfin ! – pour y être à 19 h 30,

comme indiqué sur le tract. Il y a là une vingtaine de personnes massées en petits groupes devant une série d'écrans plasma accrochés aux murs. Tout fait très galerie, jusqu'au moment où je m'empare d'une des brochures, imprimée en français, en anglais et en allemand. Je passe directement à l'anglais.

Quelques phrases suffisent pour que mes yeux s'écarquillent. C'est une espèce de manifeste, rédigé avec une maladresse passionnée impossible à traduire – sauf peut-être en allemand. Il y est question d'ouvrir les frontières de l'art vers de nouveaux champs de

perception et d'anéantir la ligne arbitraire tracée entre l'art et la vie par une Académie archaïque et timorée. Et bien que certaines œuvres pionnières aient été accomplies par Chris Burden, Rudolf Schwarzkogler, David Nebreda et d'autres, il est temps d'abattre les murailles et d'entrer de plain-pied dans le XXI<sup>e</sup> siècle. Et ce soir, avec une nouvelle œuvre intitulée *La Jambe de Jennifer*, c'est exactement ce que nous allons faire.

Tout cela est exalté et idéaliste, mélange que j'ai toujours trouvé dangereux, et je l'aurais jugé

moyennement drôle – sauf que Quelqu'un d'Autre pense que cela l'est ; quelque part dans les tréfonds des oubliettes de Château-Dexter, j'entends le petit ricanement chuintant du Passager noir, et ce rire, comme toujours, aiguise mes sens et me ramène sur terre. Non, mais vraiment : le Passager noir apprécie une exposition d'*art contemporain* ?

C'est un nouveau regard que je pose sur ce qui m'entoure. Les chuchotements des gens attroupés devant les écrans ne me paraissent plus être l'expression d'une admiration respectueuse de l'art. À

présent, je perçois un rien d'incrédulité et même un côté choqué dans ce murmure.

Je regarde Rita, qui lit en secouant la tête, le front plissé.

— J'ai entendu parler de Chris Burden, dit-elle, mais l'autre, Schwarzkogler ? (Elle trébuche sur le nom – après tout, c'est le français qu'elle apprend depuis une éternité, pas l'allemand.) Oh ! fait-elle en rougissant. Il est écrit qu'il... il s'est coupé le... (Elle lève le nez vers les gens qui fixent sans un mot les écrans.) Oh, mon Dieu !

— Peut-être qu'on ferait mieux de rentrer, proposé-je, alors que



l'amusement de mon ami intérieur ne fait que croître.

Mais Rita est déjà allée se planter devant le premier écran. Elle est bouche bée, les lèvres tremblantes, comme si elle essayait vainement de prononcer un mot très long et très difficile.

— C'est... c'est..., bégaie-t-elle.

Et un simple coup d'œil à l'écran me montre que Rita a encore vu juste.

Le film muet montre une jeune femme vêtue d'un costume de stripteaseuse à l'ancienne, tout de plumes et de rubans. Mais, au lieu d'adopter la pose sexuellement

provocante qu'exige un tel accoutrement, elle dirige sur sa jambe posée sur une table une scie circulaire tout en rejetant la tête en arrière, la bouche ouverte dans une grimace de douleur. Le film dure une quinzaine de secondes et tourne en boucle.

— Mon Dieu, fait Rita en secouant la tête. C'est... c'est forcément un trucage.

Je n'en suis pas si sûr ! Pour commencer, le Passager noir m'a mis la puce à l'oreille : il se passe ici quelque chose de très intéressant. Ensuite, l'expression de la femme me paraît tout à fait familière et me

rappelle ce que j'ai constaté lors de mes propres entreprises artistiques. Je suis certain que cette douleur extrême n'est pas feinte, et pourtant, malgré des recherches exhaustives, je n'ai encore jamais trouvé personne qui soit prêt à s'infliger ce genre de chose. Pas étonnant que le Passager soit au bord du fou rire. Ce n'est pas que je trouve cela drôle : si jamais cela devient une mode, il va falloir que je me trouve un nouveau passe-temps.

Cependant, j'assiste à un retournement de situation intéressant, et dans des

circonstances ordinaires je serais plus que pressé de jeter un coup d'œil aux autres films. Mais il me semble que j'ai une certaine responsabilité envers Rita et ce n'est d'évidence pas le genre de spectacle qu'elle peut regarder en continuant d'arborer son air radieux.

— Viens, dis-je, allons manger des pâtisseries.

Mais elle continue de secouer la tête en répétant que c'est forcément un trucage et passe à l'écran suivant.

Je la suis et je suis récompensé par un autre film, avec la même

jeune femme dans le même costume. Là, elle a l'air d'enlever un morceau de chair de sa jambe. Elle affiche maintenant une expression de douleur sourde et infinie, comme si la douleur durait depuis si longtemps qu'elle s'y était habituée, mais elle la sent toujours à vif. Étrangement, cette expression me rappelle le visage de la femme à la fin d'un film que Vince Masuoka a passé à l'enterrement de ma vie de garçon – je crois qu'il s'intitulait *Abattage sur le campus*. Il perce à travers la douleur et la lassitude comme une satisfaction – « c'est moi qui l'ai fait » - alors qu'elle

regarde la plaie, où la chair a été arrachée sur quinze centimètres au-dessous du genou pour révéler le tibia.

— Oh, mon Dieu, murmure Rita, qui passe malgré tout à l'écran suivant.

Je ne prétends pas comprendre les êtres humains. En général, j'essaie d'avoir un regard logique sur la vie, et c'est habituellement un handicap de tenter de comprendre ce que les gens croient être en train de faire. Par exemple, pour autant que je sache, Rita est réellement aussi charmante et optimiste que Heidi : elle est

capable de fondre en larmes à la vue d'un chat mort sur le bas-côté de la route. Mais, là, elle passe méthodiquement en revue une exposition effrayante. Elle sait que le film suivant va être encore plus cru et horrible, et pourtant, au lieu de prendre ses jambes son cou, elle poursuit sans perdre son calme.

D'autres visiteurs entrent, et je les vois prendre la même expression interdite et choquée. Le Passager noir est manifestement ravi, mais à dire vrai, moi, je commence à trouver toute cette affaire un peu lassante. Je n'arrive pas à m'imprégner de l'esprit de

cette soirée et à m'amuser de l'accablement du public. Après tout, à quoi ça rime ? O.K., Jennifer s'est coupé des bouts de jambe. Et alors ? Pourquoi prendre la peine de s'infliger une souffrance démesurée alors que, tôt ou tard, la vie va gentiment s'en charger pour vous ? Qu'est-ce que cela prouve ? À quoi ça rime ?

Pourtant, Rita a l'air bien décidée à se mettre le plus mal à l'aise possible et continue de regarder les vidéos les unes après les autres. Et je ne trouve rien de mieux que de la suivre en prenant noblement mon mal en patience



tandis qu'elle répète : « Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! » à chaque nouvelle atrocité.

Tout au bout de la salle, un groupe s'est agglutiné pour regarder un truc accroché de travers dont on ne voit que le cadre métallique. D'après leurs visages, il est clair que c'est le fin du fin, le clou de l'expo, et j'ai hâte d'y arriver pour en finir une bonne fois pour toutes, mais avant Rita tient à regarder chaque vidéo. Chacune montre la femme s'infliger des trucs encore plus affreux à la jambe, jusqu'à la dernière, un peu plus longue, où on la voit assise, immobile, fixer sa

jambe qui n'est plus qu'un long os lisse et blanc du genou à la cheville, ce qui donne une allure bizarre au pied resté intact.

L'expression de Jennifer l'est encore plus : la douleur à la fois triomphale et épuisée indique qu'elle a manifestement prouvé quelque chose. Mais quoi ? Même en regardant une deuxième fois la vidéo, je ne comprends pas.

Rita n'est pas plus avancée que moi. Elle a sombré dans un morne silence et fixe cette dernière vidéo pour la troisième fois avant de secouer la tête et de rejoindre, comme hypnotisée, les gens

attroupés devant le Quelque Chose dans son cadre métallique au fond de la salle.

Qui se révèle être la pièce la plus intéressante de l'expo, la seule qui vaille la peine, du moins pour moi, et j'entends le gloussement approbateur du Passager. Rita, pour la première fois, est incapable de nous resservir son « Oh, mon Dieu ! ».

Sur une plaque de contreplaqué bordée d'acier est exposé l'os de la jambe de Jennifer. Entier, cette fois, à partir du genou.

— Eh bien, dis-je, au moins, on saura que ce n'était pas un trucage.

— C'est un faux, répond Rita sans conviction.

Quelque part, dans les lumières éclatantes de la ville la plus romantique du monde, des cloches se mettent à sonner. Mais dans cette petite galerie, où le romantisme n'est plus de mise, leur résonance est telle qu'elle couvre presque tous les autres bruits. Y compris le chuintement familier d'une voix qui me souffle que la soirée va devenir encore plus intéressante – et, comme je sais désormais que cette voix ne se trompe presque jamais, je me retourne.

Gagné ! L'affaire se corse. Au même instant, la porte de la rue s'ouvre et, dans un froufrou de rubans, Jennifer en personne entre dans la galerie.

J'avais trouvé les lieux bien calmes, mais c'était un déchaînement de carnaval à côté du silence qui s'installe alors qu'elle gagne le fond de la salle sur ses béquilles. Elle est pâle et émaciée. Son costume de strip-teaseuse paraît trop grand et elle avance lentement, prudemment, comme si elle n'était pas encore accoutumée aux béquilles. Un pansement immaculé recouvre le moignon de

sa jambe fraîchement amputée.

Pendant ce temps, je sens Rita se recroqueviller pour tenter d'éviter tout contact avec l'unijambiste. Je me retourne : elle est aussi blême que Jennifer et a apparemment renoncé à respirer.

Je lève le nez : tout comme Rita, les autres visiteurs, les yeux écarquillés posés sur Jennifer, reculent sur son passage. Elle finit par s'arrêter à quelques centimètres de sa jambe. Elle la contemple un long moment, sans se rendre compte que toute la salle est sur le point de manquer d'air. Puis elle lâche une des béquilles, se penche

et touche le tibia.

— Sexy, dit-elle.

Je me retourne vers Rita, m'apprêtant à murmurer un sentencieux *ars longa...* ou quelque chose du genre, mais c'est inutile.

Rita s'est évanouie.

# 3

Nous rentrons à Miami un vendredi soir, deux jours plus tard, et à l'aéroport les ondes malsaines dégagées par une foule qui s'insulte et se bouscule autour des tapis à bagages m'arracheraient presque une larme. Quelqu'un essaie d'embarquer la valise de Rita et



m'aboie dessus quand je la lui reprends : c'est l'accueil qu'il me fallait. C'est bon de rentrer chez soi !

Et au cas où je voudrais faire dans le sentimental, j'y ai droit dès la première heure, le lundi matin, quand j'arrive au bureau. En sortant de l'ascenseur, je tombe sur Vince Masuoka.

— Dexter, fait-il d'un ton qui me paraît ému, tu as apporté des beignets ?

Cela fait chaud au cœur de se rendre compte qu'on manque aux gens. Enfin, si j'avais un cœur, je suis sûr que cela lui ferait chaud.

— Je n'en prends plus, réponds-je. Je mange seulement des *croissants*\*.

— Comment ça se fait ? demande Vince, interloqué.

— *Je suis parisien*\*.

— Oui, enfin, tu aurais dû apporter des beignets. On est appelés à South Beach pour une drôle d'affaire, et là-bas impossible d'en acheter.

— *Quel tragique*\* !

— Tu comptes rester comme ça toute la journée ? Parce qu'elle risque d'être longue.

Et c'est en effet le cas. Ce que n'arrangent ni les bousculades des

journalistes ni celles des badauds qui se massent devant le ruban jaune tendu autour d'un bout de plage tout proche de l'extrémité sud de South Beach. Je suis déjà en nage le temps de me frayer un passage au milieu de tout ce monde et de gagner le sable. Angel Batista, déjà à quatre pattes à cinq mètres des cadavres, est en train d'examiner quelque chose qu'il est seul à avoir repéré.

— Qu'est-ce qui t'intrigue ? demandé-je.

— Des nichons sur une grenouille, répond-il sans lever le nez.

— J'imagine, mais Vince dit qu'il y a un truc louche du côté des cadavres.

Il fronce les sourcils et se baisse encore un peu.

— Tu n'as pas peur des puces de sable ?

— Ils ont été tués ailleurs, répond-il. Mais l'un d'eux a un peu dégouliné. Sauf que c'est pas du sang.

— J'en ai, de la chance !

— Et puis, ajoute-t-il en glissant avec des pincettes un machin invisible dans un sachet en plastique, ils ont...

Il se tait. Cela n'a aucun rapport

avec ce qu'il a trouvé dans le sable. Il cherche plutôt un mot destiné à me faire peur, et dans ce silence j'entends un froissement d'ailes sur la banquette arrière.

— Ils ont quoi ? demandé-je finalement.

Il secoue légèrement la tête.

— Ils ont été... arrangés.

Et, comme si le charme venait de se rompre, il reprend brusquement ses occupations, scelle le sachet et le pose précautionneusement à côté de lui avant de reprendre son examen.

Si c'est tout ce qu'il a à me dire sur le sujet, il faut manifestement

que j'aïlle me rendre compte par moi-même. Je franchis donc les derniers mètres.

Deux cadavres, un homme et une femme, apparemment la trentaine, et pas choisis pour leur beauté. Tous les deux sont pâles, obèses et poilus. Ils ont été soigneusement disposés sur des serviettes de plage criardes, du genre qu'affectionnent les touristes originaires du Midwest. Sur la cuisse de la femme est posé un roman à la couverture rose vif comme les péquenots en trimballent avec eux en vacances. Il s'intitule *Saison touristique*. Un

couple marié bien ordinaire passant une agréable journée à la plage.

Pour souligner le bonheur qu'ils sont censés connaître, ils portent l'un et l'autre un masque en plastique semi-transparent apparemment fixé avec de la colle. Un masque qui leur fait un grand sourire artificiel tout en laissant voir leur visage au-dessous. Miami, le paradis du sourire permanent !

Sauf que ces deux-là ont de drôles de raisons de sourire, et j'entends déjà le Passager noir réprimer à grand-peine ses gloussements. L'homme et la femme ont été fendus en deux,

depuis le sternum jusqu'à la taille, et la chair écartée de part et d'autre révèle l'intérieur. Et même si mon obscur ami n'était pas hilare, je me rendrais compte tout seul que ce n'est pas commun.

Tous les organes internes ont été enlevés, ce qui me paraît bien pour un début. Pas d'épouvantable tas d'intestins gluants de sang et autres tripailles luisantes. Tout a été nettoyé. Avec autant de soin que de goût, le ventre de la femme est devenu une corbeille de fruits tropicaux comme on en trouve dans sa chambre dans les hôtels de luxe. Je vois des mangues, des papayes,



des oranges et des pamplemousses, un ananas et, bien entendu, quelques bananes. Il y a même un ruban rouge noué sur la cage thoracique, et au milieu des fruits pointe une bouteille de mousseux.

L'homme a plutôt des airs de fourre-tout. Au lieu de l'attrayant arrangement de fruits colorés, son ventre accueille une énorme paire de lunettes de soleil criarde, un masque et un tuba, un flacon de lotion solaire, un autre d'insectifuge, et une petite assiette de *pasteles*, des pâtisseries cubaines. Vraiment dommage de gâcher ça dans un coin où on ne

trouve pas le moindre beignet. Sur le rebord est posée une espèce de brochure. Je me penche : c'est le *Calendrier de maillots de bain de South Beach*. Sous le calendrier dépasse la tête d'un mérou dont la gueule ouverte est figée dans un sourire étrangement semblable à celui du masque collé sur le visage de l'homme.

Je me retourne en entendant un crissement de pas derrière moi.

— Un copain à toi ?

Ma sœur, Deborah. Je devrais peut-être dire « sergent Deborah », puisque ma fonction exige que je me montre poli avec quelqu'un qui

a atteint ce rang envié. Et poli, je le suis généralement, au point même d'ignorer ses sarcasmes. Mais la vue de ce qu'elle tient à la main balaie tout sens du devoir. Je ne sais pas comment, mais elle a réussi à dégouter un beignet – fourré à la crème pâtissière, mon préféré – et en enfourne une énorme bouchée. C'est atrocement injuste !

— Qu'est-ce que tu en dis, frérot ? demande-t-elle, la bouche pleine.

— J'en dis que tu aurais pu m'apporter un beignet.

Elle me fait un sourire tout en dents, ce qui n'arrange rien : elle a

les gencives couvertes de chocolat.

— J'en avais apporté un, mais j'avais faim, alors je l'ai mangé.

C'est agréable de voir ma sœur sourire, car cela ne lui arrive pas souvent depuis quelques années : ça ne va pas avec l'image qu'elle se fait d'elle-même en flic. Mais je ne me sens pas déborder d'affection fraternelle – principalement parce que je n'ai pas eu ma dose de beignet. Néanmoins, sachant que, même l'estomac vide, c'est le bonheur familial qui compte, je sauve la face.

— Je suis très content pour toi.

— Non, c'est pas vrai, tu fais la

tête. Qu'est-ce que tu en penses ?

Et elle enfourne le dernier morceau de beignet en désignant les corps du menton.

Bien entendu, Deborah, plus que personne au monde, a le droit de bénéficier de mes conseils avertis sur les malades et les tordus qui commettent ce genre de crime, étant donné que c'est la seule famille qui me reste et que je suis moi-même malade et tordu. Mais, en dehors de l'amusement à présent faiblissant du Passager noir, je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle ces deux-là ont été ainsi mis en scène. Quelqu'un semble

avoir une idée très personnelle de l'industrie touristique. Je tends l'oreille un long moment en faisant semblant de réfléchir, mais je n'entends ni ne vois rien, à part un raclement de gorge vaguement agacé au fin fond du Château-Dexter. Seulement, Deborah attend mon avis.

— Ça me paraît affreusement surjoué, dis-je finalement.

— C'est joli comme mot. Et ça veut dire quoi ?

J'hésite. Généralement, en matière de crimes inhabituels, grâce à mon intuition, je n'ai pas de mal à me faire une idée des troubles

psychiques qui aboutissent à ce genre de résultat. Mais, là, je suis dans une impasse. Même un expert de première main comme moi a ses limites, et je me demande bien quel traumatisme primal a suscité le besoin de transformer une grosse bonne femme en corbeille de fruits.

Deborah me fixe avec un regard interrogateur. Je ne veux pas lui sortir un baratin quelconque qu'elle pourrait prendre pour argent comptant avant de foncer dans la mauvaise direction. D'un autre côté, ma réputation exige que je me prononce en tant que spécialiste.

— Je n'ai pas d'avis définitif.

C'est juste que...

Là, je marque une pause, me rendant compte que ce que je m'apprête à proférer est vraiment un point de vue d'expert, comme me le confirme le petit gloussement encourageant du Passager.

— Quoi, merde ? s'énerve Deborah.

Je suis soulagé de la voir redevenue elle-même.

— Ça a été fait avec un genre de sang-froid qu'on ne voit pas normalement.

— Normalement, ricane Debs, ça veut dire quoi ? Normal comme toi ?



Je suis surpris du tour personnel de sa remarque, mais je laisse courir.

— Normal pour un individu capable d'un tel acte, dis-je. Il faut qu'il y ait une certaine passion, qu'on sente que celui qui a fait ça avait vraiment... euh... besoin de le faire. Pas dans le cas présent. Ça sent le type qui s'est demandé ce qu'il pourrait bien trouver de drôle à ajouter.

— Parce que tu trouves ça drôle ?

Je secoue la tête : elle fait exprès de ne pas comprendre.

— Non, ça ne l'est pas, c'est ce

que je suis en train de te dire. C'est le meurtre qui est censé être une partie de plaisir, et cela devrait se voir sur les cadavres. Mais, en fait, le meurtre n'est pas l'objectif premier, c'est juste le moyen de parvenir à quelque chose... Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— C'est ce que tu éprouves, toi ?

Je suis un peu pris de court, situation inhabituelle pour Dexter le Dextre, toujours prêt à riposter. Debs n'a pas encore digéré ce que je suis, ni ce que son père a fait de moi. Je me rends bien compte

qu'elle doit avoir du mal à supporter ça au quotidien, surtout au boulot – qui consiste, n'oublions pas, à pincer des gens comme moi et à les envoyer à la chaise électrique.

D'un autre côté, ce n'est vraiment pas un sujet que je peux aborder avec détachement. Même avec Deborah, c'est un peu comme si je discutais fellation avec ma mère. Je décide donc de biaiser subtilement.

— Ce que je veux te faire comprendre, c'est que le but ne semble pas avoir été le meurtre. Ce qui comptait, c'était ce qu'il ferait

des corps après les avoir tués.

Elle me dévisage un moment, puis elle secoue la tête.

— Merde, je serais ravie de savoir ce que tu en penses. Mais j'aimerais encore plus savoir ce que tu as dans le crâne, putain !

Je pousse un long soupir. C'est apaisant, comme les petits bruits du Passager noir.

— Écoute, Debs, ce que j'essaie de te faire comprendre, c'est qu'on n'a pas affaire à un tueur, mais à quelqu'un qui adore s'amuser avec des cadavres, pas avec des êtres vivants.

— Et ça change quelque chose ?

— Oui.

— Il tue quand même les gens ?

— Ça m'en a tout l'air.

— Et il va probablement recommencer ?

— Probablement.

Et je suis le seul à entendre le gloussement intérieur qui me le confirme.

— Alors, qu'est-ce que ça change ?

— Ça change qu'on n'aura pas le même mode opératoire. On ne saura pas quand il recommencera, quel est le profil de la prochaine victime ; on ne bénéficiera pas des indices habituels. La seule chose à

faire, c'est d'attendre en espérant avoir de la veine.

— Merde, j'ai jamais été patiente.

Il y a un peu d'agitation du côté des voitures garées, et un inspecteur obèse nommé Coulter accourt vers nous.

— Morgan ?

— Oui ? répondons-nous en chœur.

— Pas toi, me dit-il. Toi, Debbie.

Elle fait la tête – elle a horreur qu'on l'appelle Debbie.

— Quoi ?

— On doit faire équipe sur cette affaire. Ordre du capitaine.

— Je suis déjà là, répond-elle.  
Pas besoin de coéquipier.

— Maintenant, si, réplique Coulter avant de prendre une longue goulée de sa bouteille de soda. On en a un autre du même genre. Aux Fairchild Gardens.

— Veinarde, dis-je à Deborah, qui me fusille du regard. Tu vois, tu n'auras pas besoin d'attendre.

# 4

L'un des grands avantages de Miami, c'est l'inexorable volonté de ses habitants à tout goudronner. Il n'a suffi que de quelques années de dur labeur pour que notre Belle Cité, naguère éden tropical peuplé d'une faune et d'une flore abondantes, n'abrite plus une seule



plante ni une seule bestiole. Bien sûr, leur souvenir perdure dans les immeubles résidentiels qui les ont remplacées. Chaque nouveau grand ensemble porte le nom de l'espèce qu'il a fallu éradiquer pour l'édifier. Plus d'aigles ? Résidence du Nid-d'Aigle. Plus de panthères ? Lotissement des Panthères. Simple, élégant et généralement très lucratif.

Je ne sous-entends pas par là que Fairchild Gardens est un lieu dont on a arraché toutes les tulipes pour faire un parking. Loin de là ! C'est en quelque sorte la revanche des plantes. Bien sûr, avant d'y

arriver, il faut passer par une ribambelle d'Orchid Bays et de Cypress Hollows, mais une fois sur place on découvre un vaste monde sauvage d'arbres et d'orchidées d'où est absent le moindre individu armé de cisailles. Cependant, il existe encore un ou deux endroits où l'on peut voir un vrai palmier sans qu'il y ait de néons derrière, et d'ordinaire je trouve cela rafraîchissant de pouvoir me promener parmi les arbres loin de la cohue.

Mais, ce matin, le parking déborde de monde quand nous arrivons, étant donné que le jardin

botanique a été fermé après la découverte d'une Chose affreuse. Du coup, les groupes qui ont prévu une visite se sont repliés devant les portes, espérant entrer pour pouvoir cocher le site sur leur liste et, qui sait ? voir peut-être quelque chose de si horrible qu'ils pourront faire mine d'être bouleversés. Une destination touristique idéale à Miami : des orchidées et des cadavres.

Il y a même deux jeunes types avec des airs de lutins qui parcourent la foule et filment – on croit rêver – les gens qui attendent. Au passage, ils s'écrient « Meurtre

au jardin botanique ! » et autres remarques encourageantes. Peut-être ont-ils une bonne place de parking qu'ils ne veulent pas lâcher, étant donné qu'il ne reste plus le moindre espace, sauf peut-être pour une trottinette.

Deborah est née à Miami et en plus elle est flic : elle fend la foule avec sa Ford, se gare juste devant l'entrée principale, à côté d'autres véhicules officiels, et bondit hors de la voiture. Le temps que je descende, elle est déjà en train de parler à un policier en tenue, un petit râblé nommé Meltzer, que je connais vaguement. Il a à peine

désigné l'une des allées à l'opposé de l'entrée que Deborah fonce déjà.

Je la suis aussi vite que je peux. J'ai l'habitude de courir derrière elle, puisqu'elle se précipite immanquablement sur les lieux d'un crime. Je n'ai jamais jugé opportun de lui faire remarquer que cela ne sert à rien de se presser : après tout, la victime ne risque pas de filer. Mais Deborah court et elle s'attend à ce que je la rejoigne pour lui dire quelles conclusions elle doit tirer. Et c'est pourquoi je presse le pas avant qu'elle se perde dans cette jungle soigneusement entretenue.

Je finis par la rattraper alors

qu'elle pile net dans une petite clairière en retrait de l'allée, dans un coin nommé Forêt pluviale. Un banc y permet à l'amoureux de la nature de faire une pause et de récupérer au milieu des fleurs. Hélas pour moi, encore haletant après cette course-poursuite, le banc est déjà occupé par quelqu'un qui a manifestement plus besoin que moi de s'asseoir.

Il est installé près d'un cours d'eau à l'ombre d'un palmier, vêtu d'un short en coton baggy, le genre léger qu'on tolère depuis peu en ville, et porte des tongs en caoutchouc dont on les assortit

inévitablement. Il porte également un tee-shirt qui proclame je suis avec une tête de con, un appareil-photo en bandoulière et un bouquet qu'il étreint pensivement. Je dis « pensivement », je m'avance un peu, car sa tête a été tranchée proprement et remplacée par une gerbe de fleurs tropicales multicolores. Quant au bouquet, les fleurs sont un amas de tripes joyeusement colorées que couronne apparemment un cœur constellé d'une nuée de mouches pleines d'ardeur.

— L'enfoiré ! lâche Deborah, que je ne vais pas contredire. Putain

d'enfoiré ! Trois en une journée.

— Rien n'indique qu'il y a un lien entre eux, précisé-je prudemment.

J'ai droit à un regard noir.

— Parce que tu vas me dire qu'on a deux salopards qui se font concurrence ?

— Peu probable, admets-je.

— Ça, tu peux le dire. Et je vais avoir le capitaine Matthews et tous les journalistes de l'*Eastern Seabord* au cul.

— Ça promet !

— Et qu'est-ce que je suis censée leur dire ?

— « Nous suivons un certain



nombre de pistes et nous espérons pouvoir vous donner rapidement des informations plus précises. »

Deborah me fixe tel un énorme poisson très énervé, toutes dents et tous yeux dehors.

— J'ai pas besoin de toi pour me souffler les conneries d'usage. Même les journalistes les connaissent par cœur. Et c'est le capitaine Matthews qui les a inventées !

— Tu préférerais quel genre de conneries, alors ?

— Le genre qui me dit à quoi tout ça rime, ducon. J'ignore le nom d'oiseau et je me retourne vers

notre nouvel ami épris de botanique. Il y a dans sa position une nonchalance étudiée qui produit un contraste saisissant avec sa mort par décapitation. On l'a apparemment installé ainsi avec le plus grand soin et, une fois de plus, j'ai la nette impression que ce cadavorama final importe plus que le meurtre lui-même. C'est un peu troublant, malgré les gloussements moqueurs du Passager noir. C'est comme si on vous disait qu'on s'est épuisé à draguer et à coucher pour le simple plaisir de pouvoir fumer une cigarette à la fin.

Tout aussi troublant est le fait

que, comme un peu plus tôt dans la journée, je ne perçois aucun indice du Passager, hormis un amusement connaisseur presque indifférent.

— J'aurais tendance à penser, dis-je avec hésitation, qu'il s'agit d'une sorte de manifeste.

— Un manifeste, répète Deborah. Et de quel genre ?

— Je ne sais pas.

Deborah me fusille du regard de plus belle et secoue la tête.

— Heureusement que tu es là pour m'aider !

Et, avant que j'aie le temps de trouver de quoi me défendre pour la piquer un peu, l'équipe de la police

scientifique fait irruption dans notre paisible retraite et commence à photographier, à mesurer, à prélever et à scruter tout ce qui pourrait fournir une réponse. Deborah me plante là pour discuter avec Camilla Figg, l'une des geeks du labo, et j'en suis réduit à me morfondre devant mon incapacité à aider ma sœur.

Je suis sûr que je souffrirais atrocement si j'étais capable d'éprouver des remords ou toute autre émotion humaine accablante, mais, comme je ne suis pas fait comme ça, je n'éprouve rien du tout – à part une petite faim. Je

retourne au parking et bavarde avec Meltzer jusqu'à ce que quelqu'un vienne me prendre pour me ramener au site de South Beach. J'y ai laissé mon matériel et je n'ai même pas encore commencé à récolter les échantillons de sang.

Je passe le reste de la matinée à faire l'aller-retour entre les deux lieux de crime. Je n'ai pas grand-chose à relever, à part quelques petites taches de sang séché dans le sable qui laissent penser que le couple de la plage a été tué ailleurs et transporté ici par la suite. Je suis presque certain que tout le monde en est conscient depuis longtemps,

étant donné qu'il est très peu probable que quelqu'un ait procédé à tout ce charcutage et à cette mise en scène en public. Je ne m'ouvre donc pas à Deborah, qui est déjà fort tendue, car je n'ai pas envie qu'elle se défoule sur moi.

Seul vrai bon moment de la journée, à presque 13 heures, Angel propose de me ramener à mon bureau et nous nous arrêtons en route pour déjeuner chez Habanita, son restaurant cubain préféré à Calle Ocho. Après avoir mangé un très bon steak que je découpe chirurgicalement et arrosé mon flan de deux *cafecitas*, je suis nettement

ragaillardi quand j'entre dans le bâtiment, présente mon badge et monte dans l'ascenseur.

Alors que les portes coulissantes se referment, je perçois un petit frémissement dubitatif du Passager et je tends l'oreille, me demandant si c'est une réaction au grand guignol sanglant de la matinée, ou la conséquence d'un excès d'oignons avec mon steak. Mais je n'entrevois que d'invisibles ailes noires tendues, ce qui indique le plus souvent que je ne dois pas m'arrêter aux apparences. J'ignore pourquoi cela m'arrive dans l'ascenseur, et je me

dis que le Passager est peut-être hésitant et déstabilisé. Évidemment, c'est embêtant qu'il ne dispose pas de tous ses moyens, et je me demande comment y remédier lorsque les portes se rouvrent et que toutes mes questions trouvent leurs réponses.

Comme s'il avait deviné que nous serions là, je me retrouve nez à nez avec le regard noir et imperturbable du sergent Doakes, et c'est un sacré choc. Il ne m'a jamais aimé, m'a toujours soupçonné d'être une espèce de monstre – ce que je suis, évidemment – et est bien décidé à



le prouver d'une manière ou d'une autre. Mais un chirurgien amateur ayant capturé Doakes et lui ayant ôté les mains, les pieds et la langue, bien que je me sois donné un mal de chien pour essayer de le sauver – et, d'ailleurs, j'y suis parvenu pour le reste –, il a décidé que c'était ma faute s'il était un peu diminué et il m'aime encore moins.

Bien qu'il soit incapable, étant privé de sa langue, de dire quoi que ce soit d'à peu près cohérent, cela ne change pas grand-chose : il parle quand même et tout le monde est contraint de subir une espèce de novlangue à base de g et de n,

débitée avec une impatience menaçante qui vous donne envie de courir vers l'issue de secours la plus proche tout en essayant quand même de comprendre.

Je m'apprête donc à supporter une diatribe aussi furieuse qu'incompréhensible. Il pose sur moi le regard qu'il réserve habituellement aux violeurs de mamies, et je commence à me demander si je ne pourrais pas par hasard juste filer en douce. Rien ne se passe, puis les portes de l'ascenseur se referment peu à peu. Mais, avant que j'aie pu redescendre, Doakes tend la main –

plus exactement une rutilante pince en acier – et les bloque.

— Merci, dis-je en faisant un pas hésitant.

Il ne bouge ni ne cille, et, à moins de l'assommer, je ne pourrai pas passer.

Doakes continue de me fixer de son regard glacial et cruel et brandit un petit objet métallique de la taille d'un bouquin de poche. Il l'ouvre ; c'est un PDA. Il appuie sur un bouton avec sa pince.

— Posez-le sur mon bureau, dit une voix d'homme un peu saccadée sortant du haut-parleur de l'engin. (Doakes grommelle et appuie sur

une autre touche.) Noir, deux sucres, continue la voix. Passez une bonne journée.

C'est un très agréable baryton qui aurait dû provenir des lèvres d'un Américain blanc, enjoué et un peu enrobé, et non pas de ce cyborg noir et furibard animé d'un désir de vengeance.

Finalement, il est obligé de baisser les yeux vers le clavier de son machin et, après avoir considéré un ensemble de phrases préenregistrées, il trouve celle qu'il cherche.

— Je t'ai à l'œil, annonce le baryton.



trionphalement en brandissant un quatre-quarts : « C'est moi qui l'ai fait ». Malgré tout, il s'efface légèrement et je peux continuer mon chemin.

— Merci, réponds-je. (Comme il m'arrive de ne pas être très gentil, j'ajoute :) Je vais le poser sur votre bureau. Noir, deux sucres. Passez une bonne journée.

Je continue dans le couloir en sentant son regard fixé sur mon dos jusqu'à ce que je m'engouffre dans mon bureau.

# 5

L'épreuve de cette journée de travail a été suffisamment pénible, depuis une matinée perdue à l'autre bout de la ville et sans beignet jusqu'à la rencontre terrifiante avec les restes du sergent Doakes (version parlante). Et, quand bien même, rien de tout cela ne me

prépare au choc qui m'attend en rentrant à la maison.

J'espérais bénéficier d'un bon dîner réconfortant et douillet et me délasser un peu avec Cody et Astor – une petite partie de jeu de massacre dans le jardin avant le repas, par exemple. Mais, en me garant dans l'allée de la maison de Rita – désormais Ma Maison à moi aussi, ce qui exige un certain délai d'accoutumance –, je suis surpris de voir deux petites têtes ébouriffées assises devant et qui ont l'air de m'attendre. Comme je sais très bien que *Bob l'éponge* passe à la télé à cette heure-ci, je ne



vois pas pourquoi ils sont dehors et non pas rivés à l'écran. C'est donc avec une inquiétude croissante que je descends de voiture et viens vers eux.

— Bien le bonjour, citoyens, dis-je.

Ils posent sur moi un regard morne sans piper mot. C'est assez normal pour Cody, qui n'en sort pas plus de quatre à la fois. Mais pour Astor, c'est alarmant, car elle a hérité du don de sa mère pour la technique de respiration circulaire, ce qui leur permet à l'un comme à l'autre de parler sans jamais reprendre leur souffle. Et la voir

assise sans rien dire est quasi inédit. Je change de langage et je retente le coup.

— Zyva, les potes.

— Caca fin, répond Cody.

En tout cas, c'est ce qu'il me semble entendre. Mais, comme rien dans ma formation ne m'a préparé à réagir à quoi que ce soit de ce genre, je me tourne vers Astor, espérant qu'elle me fournira un indice sur la conduite à tenir.

— Maman a dit qu'on aurait de la pizza, mais pour toi c'est du caca fin et comme on voulait pas que tu t'enfuis on est sortis te prévenir. Tu ne vas pas partir, hein, Dexter ?

Je suis un peu soulagé de voir que mes oreilles ne m'ont pas joué un tour, même si, du coup, il va falloir que je me débrouille avec cette histoire de « caca fin ». Rita a-t-elle vraiment dit ça ? Cela signifie-t-il que j'ai fait une bêtise sans le savoir ? Cela me paraît injuste : j'aime bien me rappeler et savourer ce que je fais de mal. Et puis, le lendemain de la lune de miel, n'est-ce pas un peu rapide ?

— En ce qui me concerne, je ne vais nulle part, dis-je. Vous êtes sûrs que c'est bien ce qu'a dit votre mère ?

— Mm-mm. Elle a dit que tu

serais surpris, répond Astor en hochant la tête à l'unisson avec son frère.

— Elle ne s'est pas trompée. (Et je trouve ça vraiment injuste. Je suis dans une impasse.) Venez, on va lui dire que je ne pars pas.

Ils me prennent chacun une main et nous entrons. La maison est remplie d'un parfum délicieusement appétissant, étrangement familier et pourtant exotique, comme si on sentait une odeur de tarte au potiron en reniflant une rose. Et, comme ça vient de la cuisine, j'y emmène ma troupe.

— Rita ?

Un fracas de casseroles pour toute réponse.

— Ce n'est pas prêt, dit-elle. C'est une surprise.

Comme nous le savons tous, les surprises, c'est généralement de mauvais augure, sauf quand c'est votre anniversaire – et même là, rien n'est sûr. Mais je pousse quand même bravement jusqu'à la cuisine, où je trouve Rita, ceinte d'un tablier, en train de s'activer devant la cuisinière, une mèche de cheveux blonds rebelle collée sur le front.

— J'ai fait une bêtise ? demandé-je.

— Quoi ? Mais non, voyons. Pourquoi tu... oh, zut ! fait-elle en portant à sa bouche l'index qu'elle vient de se brûler, en se mettant à remuer frénétiquement le contenu de la casserole.

— Cody et Astor ont dit que tu me chassais.

Rita lâche sa cuiller et me regarde avec inquiétude.

— Te chasser ? C'est idiot. Je... Pourquoi aurais-je...

Elle se penche, récupère sa cuiller et recommence à remuer.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire de caca fin ?

— Dexter, dit-elle d'un ton

tendu, j'essaie de te préparer un plat exprès pour toi et je me donne du mal pour ne pas le rater. Est-ce que ça peut attendre ?

Elle se précipite sur le plan de travail, empoigne un gobelet doseur et retourne en trombe devant la cuisinière.

— Qu'est-ce que tu prépares ?

— Tu as tellement aimé la cuisine à Paris, dit-elle en se concentrant tout en versant le contenu de son gobelet.

— J'aime presque toujours ce qui se mange.

— Alors j'ai eu envie de te faire un délicieux plat français, dit-elle.

Du coq au vin.

Elle prononce le mot avec son meilleur accent français raté : *caca fin*. La lumière se fait.

— Caca fin ? dis-je en me tournant vers Astor.

— C'est ça.

— Bon sang ! s'exclame Rita, qui essaie cette fois de se fourrer un coude brûlé dans la bouche.

— Venez, les enfants, dis-je d'un ton à la Mary Poppins. Je vais vous expliquer dehors.

Et je les ramène dans le jardin. Nous nous asseyons sur les marches, et tous deux lèvent vers moi un regard interrogateur.



— Très bien, expliqué-je. Caca fin, c'est juste une méprise.

Astor secoue la tête. Comme c'est une petite je-sais-tout, une méprise est absolument impossible.

— Ce n'était pas caca fin, c'était coq au vin, dis-je. C'est un plat français. Ta mère et moi en avons mangé en France.

Astor secoue la tête, sceptique.

— Personne ne parle français, dit-elle.

— Plusieurs personnes le parlent, en France. Et, même là-bas, certaines personnes comme ta mère pensent le parler aussi.

— Alors c'est quoi ?

— C'est comme du poulet.

Ils échangent un regard, puis se retournent vers moi. Bizarrement, c'est Cody qui rompt le silence.

— On aura quand même de la pizza ? demande-t-il.

— Je suis sûr que oui. Si on faisait une petite partie de jeu de massacre ?

Cody chuchote à l'oreille d'Astor, qui acquiesce.

— Tu peux aussi nous apprendre des trucs. Tu sais, les autres trucs ? demande-t-elle.

Les « autres trucs » dont elle parle, c'est, bien sûr, le Savoir noir qui accompagne la formation des

futurs Disciples de Dexter. J'ai récemment découvert que tous les deux, à cause des traumatismes répétés de leur existence passée avec leur père biologique, qui les battait régulièrement avec tout ce qui lui tombait sous la main, sont devenus ce que je ne peux que décrire comme Mes Enfants. Les Descendants de Dexter. Ils sont en proie à une terreur constante, comme je l'étais, arrachés sans ménagement à une douillette réalité pour être précipités dans les contrées sans soleil des plaisirs malsains. Et, comme ils témoignent beaucoup trop d'enthousiasme pour

commencer à se livrer à des jeux malsains, la seule manière de les sauver, c'est d'en passer par moi et par la Voie tracée par Harry.

Et, à dire vrai, ce serait tout à fait délectable de leur faire un petit cours ce soir ; un tout petit pas vers le retour à ma vie normale – si tant est que je puisse utiliser ces deux mots ensemble quand il s'agit de moi. La lune de miel a épuisé mes dernières ressources de courtoisie artificielle et je suis prêt à sombrer de nouveau dans l'obscurité et à aiguïser mes crocs. Pourquoi pas en compagnie des enfants ?

— D'accord, dis-je. Allez

cherchez d'autres gosses pour notre partie et je vais vous montrer quelque chose d'utile.

— Pour jouer au jeu de massacre ? fait Astor avec une moue. On n'a pas envie d'apprendre ça.

— Pourquoi je gagne toujours quand on y joue ? demandé-je.

— Tu gagnes pas tout le temps.

— Parfois, je laisse l'un de vous gagner, déclaré-je pompeusement.

— Ah..., fait Cody.

— L'astuce, continué-je, c'est que je sais me déplacer sans bruit. En quoi ça peut être important ?

— Pour surprendre les gens, dit

Cody.

Quatre mots d'une traite, c'est beaucoup pour lui. C'est merveilleux de le voir sortir de sa coquille.

— Oui, et le jeu de massacre est un excellent entraînement. Ils échangent un regard.

— Montre-nous d'abord, et après on ira chercher les autres, dit Astor.

— D'accord.

Je me lève et les entraîne jusqu'à la haie qui sépare le jardin de celui des voisins.

Il ne fait pas encore nuit, mais les ombres s'allongent déjà. Je

ferme les yeux un bref instant ; quelque chose s'ébroue dans la pénombre sur la banquette arrière ; je laisse le bruissement d'ailes noires me parcourir, je sens que je me fonds dans l'ombre et que je commence à en faire partie...

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Astor.

J'ouvre les yeux et la regarde. Son frère et elle me fixent comme si je venais de me mettre à manger de la terre, et je me rends compte que je risque d'avoir du mal à expliquer un concept comme « ne faire qu'un avec l'obscurité ». Mais c'est moi qui en ai eu l'idée, et il va bien

falloir que je me débrouille.

— D'abord, dis-je, comme si c'était très simple, il faut vous détendre et sentir que vous faites partie de la nuit qui vous entoure.

— Il ne fait pas nuit, observe Astor.

— Alors disons faire partie du crépuscule, O.K. ? (Elle a l'air dubitative, mais, comme elle ne répond rien, je continue.) Ensuite, il y a en vous quelque chose qui a envie de se réveiller et vous devez y prêter oreille. Est-ce que vous comprenez ?

— L'Ombre, dit Cody, tandis qu'Astor opine.



Je les contemple avec une sorte d'extase religieuse. Ils connaissent l'existence de l'Ombre – c'est le nom qu'ils donnent au Passager noir. Ils l'ont en eux aussi sûrement que moi et se sont assez bien familiarisés avec elle. Il n'y a aucune doute : ils sont déjà dans le monde ténébreux où j'habite. C'est un moment intense où se noue un lien, et je sais désormais que j'ai bien agi : ce sont mes enfants et ceux du Passager, et je suis bouleversé de prendre conscience de ce lien plus fort que ceux du sang.

Je ne suis pas seul. Et j'ai

maintenant une énorme et merveilleuse responsabilité envers ces deux enfants. Je dois guider leurs pas sur la Voie de Harry afin qu'ils deviennent ce qu'ils sont déjà, mais dans l'ordre et en sûreté. C'est un moment délicieux, et je dirais presque que j'entends une petite musique dans les environs.

Et c'est ainsi que cette journée agitée et difficile aurait dû se terminer. En toute honnêteté, s'il y a la moindre justice en ce monde cruel, nous aurions dû gambader dans la chaleur de ce début de soirée, nous rapprocher et apprendre de merveilleux secrets,

puis rentrer nonchalamment pour retrouver un délicieux plat français et une pizza américaine.

Sauf qu'évidemment la justice n'existe pas, et la plupart du temps je me surprends à penser qu'en effet la vie ne doit finalement pas beaucoup nous aimer. Et je ne devrais pas être surpris quand mon téléphone sonne alors que je m'apprête à les prendre par la main.

— Ramène ton cul tout de suite ! aboie Deborah sans même un bonjour.

— Bien sûr, lui dis-je. Du moment que le reste de ma personne peut rester ici pour dîner.

— Très drôle, grince-t-elle. Mais j'ai pas besoin qu'on me fasse rire en ce moment, parce que j'ai sous le nez un autre de ces cadavres à se tordre de rire.

J'entends un ronronnement intéressé du Passager noir, et les poils se hérissent sur ma nuque.

— Un autre ? Tu veux dire comme les trois qu'on a déjà vus ce matin ?

— Exactement.

Et elle raccroche.

— Ah, ah, fais-je en rempochant mon téléphone.

Cody et Astor lèvent vers moi des mines déçues.

— C'était le sergent Debbie, hein ? demande Astor. Elle veut que tu ailles travailler.

— C'est ça.

— Maman va être folle de rage.

Je me rends compte qu'elle ne se trompe probablement pas. J'entends toujours Rita se bagarrer avec ses casseroles dans la cuisine et pousser régulièrement des « Bon sang ! ». Je ne suis pas un expert en matière de relations humaines, mais je suis sûr qu'elle va être furieuse de me voir partir sans goûter à ce plat qu'elle s'est donné tant de mal à préparer rien que pour moi.

— Là, c'est vraiment caca fin, dis-je en rentrant, tout en me demandant ce que je vais bien pouvoir dire et en espérant que l'inspiration me viendra avant que Rita se fâche.

# 6

Je ne suis pas du tout certain d'aller au bon endroit tellement la destination est improbable – jusqu'au moment où je vois le ruban jaune, les gyrophares clignotant dans le crépuscule et la foule croissante des badauds qui espèrent voir quelque chose

d'inoubliable. Il y a presque toujours la queue devant chez Joe's Stone Crab, mais pas en juillet. Le restaurant étant fermé jusqu'en octobre, cela ferait long à attendre, même chez Joe's.

Mais tous ces gens ne sont pas venus pour manger du crabe. Ils ont faim d'autre chose, ce soir, d'un mets que Joe éviterait probablement de faire figurer sur sa carte.

Une fois garé, je suis la file de policiers en tenue pour gagner l'arrière, où trône le plat du jour, appuyé contre le mur à côté de la porte de service. J'entends glousser



mon Passager avant de découvrir les détails, mais, alors que je me rapproche, les projecteurs installés par l'équipe scientifique me montrent qu'il y a de quoi se réjouir pour un connaisseur.

Ses pieds sont engoncés dans une paire de chaussures en cuir noir et souple, de fabrication généralement italienne, que l'on porte plutôt pour danser. Il est revêtu d'un très joli short d'une nuance rouge foncé et d'une chemise en soie bleue portant un motif de palmiers argentés. Seulement, la chemise déboutonnée révèle la poitrine découpée et vidée

de toutes les saletés qui s'y trouvent d'ordinaire. À la place, on l'a remplie de glace, de bouteilles de bière et d'un plat à cocktail de crevettes qui se vend tout prêt au supermarché. La main droite serre une poignée de billets de Monopoly et son visage est recouvert, lui aussi, d'un masque en plastique maintenu avec de la colle.

Je vais rejoindre Vince Masuoka, qui passe lentement et méthodiquement de la poudre à empreintes sur le mur, accroupi de l'autre côté de la porte.

— On va toucher le gros lot, ce soir ? demandé-je.

— Si on nous laisse prendre une ou deux bières, ricane-t-il. Elles sont bien fraîches.

— Comment tu le sais ?

— C'est une marque dont l'étiquette vire au bleu quand elle est froide, explique-t-il en passant le revers de sa main sur le front. Il fait au moins trente-deux, là. Une bonne bière serait bienvenue.

— Mais oui, dis-je en contemplant les chaussures improbables du mort. Et après, on pourrait aller danser.

— Hé, ça te dirait ? Après ?

— Non. Où est Deborah ?

— Là-bas. Elle parle à la femme

qui a découvert le cadavre.

Je vais rejoindre Debs, qui interroge une Latina en pleurs, qui se cache le visage dans les mains en secouant la tête. Ce que je trouve assez acrobatique, un peu comme se frotter le ventre tout en se tapant le dessus du crâne. Mais elle s'en sort très bien, même si Deborah n'est pas du tout épatée par son excellente coordination.

— Arabelle ! Arabelle, écoutez-moi, s'il vous plaît !

Arabelle n'écoute pas, et, à mon avis, le ton furibard et autoritaire de ma sœur n'est pas fait pour gagner les faveurs de quiconque. Et surtout

pas d'une fille qui a l'air envoyée par une agence de casting pour jouer le rôle d'une femme de ménage sans papiers. Deborah m'accueille d'un regard noir, comme si c'était ma faute si Arabelle est terrorisée. Je décide donc de lui venir en aide.

Ce n'est pas que je trouve Debs incompetente – elle est très bien dans son boulot et elle a ça dans le sang, après tout. Mais Arabelle est si bouleversée qu'il est clair qu'elle n'est pas du tout enchantée par sa découverte. Elle est même carrément au-delà de l'hystérie, et parler à des gens hystériques,

comme dans beaucoup d'échanges humains, n'exige aucune empathie particulière, heureusement pour le Démoniaque et Débonnaire Dexter. C'est une question de technique et non de talent, et c'est donc à la portée de quiconque a étudié et copié le comportement humain. Sourire quand il faut, hocher la tête, faire mine de compatir : cela fait des années que je maîtrise tout cela.

— Arabelle, dis-je d'un ton apaisant en le prononçant à l'espagnole. (Elle arrête un instant d'agiter la tête.) *Arabelle, necesitamos descubrir este monstre.* (Je regarde Debs et lui

demande :) C'est bien un monstre qui a fait ça, n'est-ce pas ? (Elle opine énergiquement.) *Digame, por favor.*

Arabelle a l'amabilité de décoller une de ses mains de son visage.

— *Sí* ? demande-t-elle timidement.

Je m'émerveille du pouvoir de mon charme préfabriqué. Et bilingue, s'il vous plaît.

— *En inglés* ? dis-je avec un sourire faux tout à fait réussi. *Por qué mi hermana no habla español*, expliqué-je en désignant Deborah. (Je suis certain que présenter Debs

comme « ma sœur » et non pas comme « la représentante de l'autorité armée qui veut te renvoyer au Salvador après t'avoir laissée te faire tabasser et violer » va l'aider à s'ouvrir un peu.) Vous parlez anglais ?

— Un peu.

— Très bien. Racontez à ma sœur ce que vous avez vu.

Je recule et je m'aperçois qu'Arabelle se cramponne à moi.

— Vous pas partir ? demande-t-elle timidement.

— Je vais rester.

Elle me scrute un moment. Je ne sais pas ce qu'elle cherche sur



mon visage, mais apparemment ce qu'elle voit lui suffit. Elle me lâche, ses bras retombent et elle se retourne vers Deborah, quasiment au garde-à-vous.

Je regarde Deborah moi aussi et je m'aperçois qu'elle me dévisage d'un air incrédule.

— Bon sang, fait-elle. Elle te fait confiance à toi, et pas à moi ?

— Elle a senti que j'avais le cœur pur.

— Pur mon cul, oui. Merde, si seulement elle savait.

Je dois admettre qu'il y a une once de vérité dans la remarque de ma sœur. Ce n'est que récemment

qu'elle a découvert ce que je suis, et c'est peu de dire qu'elle n'est pas très à l'aise avec cette question. Cependant, tout a été sanctionné et organisé par son père, saint Harry, et, même mort, Debs n'irait jamais remettre son autorité en question – ni moi, d'ailleurs. Mais je trouve son ton un peu mordant pour quelqu'un qui compte sur mon aide et je suis un peu vexé.

— Si tu préfères, je peux partir et te laisser te dépatouiller toute seule.

— Non ! s'écrie Arabelle en se raccrochant à moi. Vous avez dit vous pas partir, ajoute-t-elle d'un

ton mi-accusateur, mi-paniqué.

J'interroge Deborah du regard.

— Ouais, reste.

Je tapote la main d'Arabelle pour me dégager.

— Je ne bouge pas de là. *Yo espero aquí*, dis-je avec un sourire toujours aussi artificiel qui la rassure Dieu sait pourquoi.

Elle me regarde dans les yeux, sourit à son tour, puis se retourne vers Debs avec un long soupir.

— Allez-y, lui dit Debs.

— Je viens ici, même heure comme toutes les fois.

— Et c'est à quelle heure ?

— 5 heures. Trois fois par

semaine maintenant, parce que c'est fermé en *julio* mais ils voudraient le ménage. Pas cafards.

Elle me jette un regard et j'opine : cafards, pas bien.

— Et vous êtes passée par-derrière ? demande Deborah.

— Oui... *siempre* ? m'interroge-t-elle du regard.

— Toujours, traduis-je.

— Toujours porte derrière. Defront toujours fermé *hasta octubre*.

Deborah reste perplexe, puis elle comprend : la porte de devant est fermée jusqu'en octobre.

— O.K., dit-elle. Donc, vous

arrivez, vous faites le tour par-derrière et vous voyez le corps ?

De nouveau, Arabelle se cache un instant le visage dans les mains. Puis elle se tourne vers moi. Je hoche la tête. Elle baisse les mains.

— Oui.

— Vous avez remarqué quelque chose d'autre d'inhabituel ? demande Deborah. (Puis, comme Arabelle la regarde sans comprendre :) Quelque chose qui n'aurait pas dû être là ?

— *El cuerpo*, s'indigne Arabelle en désignant le cadavre.

— Et vous n'avez vu personne d'autre ?

— Personne. Moi seulement.

— Et dans les environs ?

(Arabelle ne comprend pas plus.)

Là, sur le trottoir ? Quelqu'un, là-bas ?

— *Turistas*, avec caméras. (Elle baisse la voix et s'adresse à moi sur le ton de la confidence :) *Me pareció posible que estuvieran maricones.*

— Des touristes gays, dis-je à Deborah.

Elle la fusille du regard puis s'en prend à moi, comme si elle pouvait nous forcer par la terreur à trouver une question vraiment utile. Mais même mon astuce légendaire peine à la tâche et je

hausse les épaules.

— Je n'en sais rien, dis-je. Elle dit ne pas pouvoir t'en dire plus.

— Demande-lui où elle habite.

Une expression inquiète passe fugitivement sur le visage d'Arabelle.

— Je ne crois pas qu'elle voudra le dire.

— Et pourquoi, bordel ?

— Elle a peur que tu la dénonces à la *Migra*. (Arabelle fait un bond en entendant le mot.) À l'Immigration.

— Je sais ce que ça veut dire, la *Migra*, putain ! aboie Deborah. J'habite ici, oublie pas.

— Oui, mais tu as toujours refusé d'apprendre l'espagnol.

— Alors demande-lui de te le dire à toi. Je cède et me tourne vers Arabelle.

— *Necesito su dirección.*

— *Porqué ?* demande-t-elle, un peu affolée.

— *Para ir a bailar,* répons-je. Pour aller danser.

— *Estoy casada,* glousse-t-elle. Je suis mariée.

— *Por favor ?* supplié-je avec mon plus beau sourire synthétique. *Nunca por la Migra, de verdad.*

Arabelle sourit, se penche et me chuchote son adresse. J'acquiesce.



C'est un quartier d'immigrés d'Amérique centrale plus ou moins clandestins. Il est logique qu'elle habite là-bas et je suis sûr qu'elle ne ment pas.

— *Gracias.*

— *Nunca por la Migra ?* demande-t-elle, de nouveau inquiète.

— *Nunca, assuré-je. Solamente para hallar este asesino.* Seulement pour retrouver le tueur.

Elle acquiesce ; apparemment, pour elle, cela tient debout que j'aie besoin de son adresse pour trouver le tueur. Elle me sourit à nouveau.

— *Gracias, dit-elle. Te creo.* Je

te crois.

Sa confiance en moi est vraiment très touchante, surtout qu'elle n'a aucune raison de me croire, en dehors de mon sourire cent pour cent toc. Du coup, je me demande si je ne devrais pas changer de métier – vendre des voitures ou même me présenter aux élections présidentielles.

— O.K., fait Deborah. Elle peut rentrer chez elle.

— *Va a su casa*, dis-je à Arabelle.

— *Gracias*.

Et, avec un immense sourire, elle tourne les talons et part

presque en courant.

— Merde ! crache Deborah.  
Merde, merde et remerde !

Je lui jette un regard interrogateur et elle secoue la tête. Elle a l'air abattue, maintenant que colère et tension l'ont quittée.

— Je sais que c'est idiot, dit-elle, mais je pensais qu'elle aurait pu voir quelque chose. Et on ne risque pas de retrouver les touristes gays. À South Beach, il n'y a que ça.

— De toute façon, ils n'auront rien vu.

— En plein jour, personne n'aurait rien vu ?

— Les gens ne voient que ce

qu'ils s'attendent à voir. Il a dû se servir d'une camionnette de livraison, et ça aura suffi à le rendre invisible.

— Merde, alors, répète-t-elle, et le moment paraît mal choisi pour critiquer un répertoire aussi limité. J'imagine que tu n'as rien observé d'utile avec celui-là non plus.

— Laisse-moi prendre des photos et y réfléchir.

— Ça veut dire quoi ?

— Ce n'est pas un non définitif. Juste un sous-entendu.

— Alors devine ce que ça implique, ça.

Et elle me fait un doigt

d'honneur avant de tourner les talons pour examiner le corps une fois de plus.

# 7

C'est étonnant, mais vrai : le coq au vin froid n'a pas aussi bon goût qu'on pourrait le penser. Le vin libère un relent de bière aigre, la viande est légèrement visqueuse et le tout devient une sinistre épreuve d'endurance devant des attentes amèrement déçues. Cependant, je

suis tout ce qu'il y a de plus  
endurant et, quand je rentre à la  
maison vers minuit, je  
m'administre une large portion de  
ce machin en faisant preuve de  
fortitude et de stoïcisme.

Rita ne se réveille pas lorsque  
je me glisse dans le lit, et je ne  
traînasse pas avant de m'endormir.  
J'ai l'impression d'avoir à peine eu  
le temps de fermer les yeux que le  
radio-réveil beugle sur la table de  
chevet pour annoncer le raz-de-  
marée d'épouvantables violences  
qui menace d'engloutir notre  
pauvre cité épuisée.

J'ouvre difficilement un œil : il

est vraiment 6 heures et il faut se lever. J'ai un mal de chien à marcher jusqu'à la douche, et le temps que j'arrive à la cuisine Rita a déjà préparé le petit déjeuner.

— J'ai vu que tu avais mangé du coq au vin, dit-elle.

Je trouve le ton un peu lugubre et je me rends compte qu'un peu de pommade serait bienvenue.

— C'était délicieux, encore meilleur que celui qu'on a mangé à Paris.

Son visage s'éclaire un peu, mais elle secoue la tête.

— menteur. Ce n'est pas bon froid.



— C'est que tu es une fée, alors : il était aussi bon que chaud.

Elle prend un air soucieux et balaie une mèche de son visage.

— Je sais que tu es obligé... enfin, ton boulot est... Mais j'aurais bien voulu que tu puisses le goûter quand... Mais je t'assure, je comprends. (J'aimerais pouvoir en dire autant. Rita dépose œufs au plat et saucisses devant moi, et désigne la petite télévision près de la machine à café.) Les infos du matin ne parlaient que de ça, de... C'est bien de ça qu'il s'agissait, hein ? Ils ont montré ta sœur qui disait... enfin, tu sais quoi. Elle

n'avait pas l'air très contente.

— Elle n'est pas contente du tout. Ce que je ne trouve pas normal, étant donné qu'elle a un boulot vraiment passionnant et qu'elle passe à la télé. Qui pourrait en dire autant ?

Ma petite blague ne fait pas sourire Rita. Elle tire une chaise, s'assoit près de moi et, les mains jointes sur les genoux, prend un air encore plus soucieux.

— Dexter, il faut qu'on parle.

Mon étude approfondie de l'humain me permet de savoir que cette réplique a le don de glacer de terreur l'âme des hommes. Par

bonheur, je n'ai pas d'âme, mais j'éprouve cependant un petit malaise face à ces paroles qui ne présagent rien de bon.

— Si vite après la lune de miel ? demandé-je, espérant détendre un tantinet l'atmosphère.

— Non, ce n'est pas... (Elle agite une main lasse et pousse un profond soupir.) C'est Cody, dit-elle enfin.

— Oh ! m'exclamé-je.

Je me demande bien ce que cela peut bien être. Cody me paraît aller très bien – mais il faut dire que, contrairement à Rita, je sais que Cody n'est pas du tout le petit

garçon taciturne qu'il semble être, mais plutôt un futur Dexter.

— Il a l'air encore tellement... (Elle secoue la tête, baisse les yeux et la voix.) Je sais que son... père... a fait des choses qui... l'ont... blessé. Probablement changé pour toujours. Mais... (Elle lève vers moi des yeux embués de larmes.) Ce n'est pas normal qu'il soit encore comme ça. Tu ne trouves pas ? Il ne parle presque jamais et... J'ai simplement peur qu'il soit... tu sais...

(Une larme roule sur sa main et elle renifle.) Il pourrait rester... tu sais... pour toujours...

D'autres larmes rejoignent la première et, bien que je sois généralement impuissant face à toute émotion, je sais qu'il est de mon devoir de faire un quelconque geste rassurant.

— Cody s'en sortira très bien, dis-je, en remerciant le ciel de mon talent pour mentir de façon convaincante. Il a juste besoin de sortir un peu de sa coquille.

— Tu crois vraiment ? renifle Rita.

— Absolument, dis-je en prenant sa main comme je l'ai récemment vu faire dans un film. Cody est un enfant super. Il met

juste un peu plus de temps que les autres à mûrir. À cause de ce qu'il a subi.

Elle secoue si énergiquement la tête qu'une larme m'assaille.

— Tu ne peux pas le savoir.

— Mais si, je peux. (Je ne mens pas.) Je sais très bien ce qu'il traverse, parce que j'ai vécu la même chose.

Elle lève vers moi ses yeux brillants de larmes.

— Ja... Jamais tu ne parles de ce qui t'est arrivé.

— Non, et je n'en parlerai jamais. Mais comme ce n'est pas loin de ce qu'a connu Cody, je sais

de quoi je parle. Fais-moi confiance, Rita.

Et, tout en lui tapotant la main, je pense : *Oui, fais-moi confiance. Crois-moi, je ferai de Cody un monstre très compétent et équilibré, exactement comme moi.*

— Oh, Dexter, je te fais confiance. Mais il est tellement...

Elle secoue la tête de plus belle et j'ai droit à une nouvelle attaque de larmes.

— Tout ira bien pour lui, je t'assure. Il a juste besoin d'apprendre à côtoyer les autres gosses de son âge.

*Et de faire semblant d'être*

*comme eux*, songé-je. Mais comme ce n'est sans doute pas une pensée très réconfortante, je préfère garder ça pour moi.

— Si tu en es sûr, renifle bruyamment Rita.

— Je le suis.

— Très bien, dit-elle en prenant un mouchoir en papier et en se tamponnant les yeux et le nez. Dans ce cas, on va (*snif. Pffrt*)... on va chercher comment l'amener à se sociabiliser.

— C'est la clé. Il va savoir tricher aux cartes en un rien de temps.

Rita se mouche une dernière



fois, longuement.

— Des fois, je me demanderais presque si tu blagues. (Elle se lève et me dépose un baiser sur le front.) Si je ne te connaissais pas si bien.

Évidemment, si elle me connaissait aussi bien qu'elle se l'imagine, elle me planterait avec une fourchette et partirait en courant. Le petit déjeuner se poursuit dans sa merveilleuse et apaisante monotonie. C'est vraiment agréable d'être servi, surtout par une femme qui est dans son élément dans une cuisine, et c'est un bonheur d'écouter tous les babillages qui vont avec.

Cody et Astor nous rejoignent alors que je prends mon deuxième café et ils prennent place côte à côte avec le même air d'incompréhension hébétée. Comme ils n'ont pas droit au café, il leur faut plusieurs minutes pour se rendre compte qu'ils sont réveillés. C'est évidemment Astor qui brise le silence.

— Sergent Debbie est passée à la télé.

Astor idolâtre Deborah depuis qu'elle a découvert que ma sœur porte une arme et a le droit de houspiller des tas de flics costauds en uniforme.

— Ça fait partie de son travail, dis-je, tout en me rendant compte que je ne fais qu'alimenter son adoration.

— Pourquoi tu n'es jamais à la télé, toi ? m'accuse-t-elle.

— Je ne veux pas y passer. (Elle me regarde comme si j'abolissais le goûter.) C'est vrai. Imagine, si tout le monde savait à quoi je ressemble. Je ne pourrais plus me promener dans la rue sans qu'on me montre du doigt en chuchotant.

— Personne ne fait ça au sergent Debbie, observe-t-elle.

— C'est vrai. Qui oserait ? (Astor ayant l'air près de répliquer,

je repose brusquement ma tasse et me lève.) Il faut que je parte accomplir mon devoir et défendre les bonnes gens de notre cité.

— On ne défend pas les gens avec un microscope, dit Astor.

— Ça suffit, Astor, coupe Rita avant de se précipiter pour me faire un autre baiser, sur la joue cette fois. J'espère que vous allez le pincer, celui-là, Dexter. Il a l'air épouvantable.

Je l'espère également. Quatre victimes en une seule journée, c'est un excès de zèle, même pour moi, et cela risque de provoquer dans toute la ville une atmosphère de paranoïa

et de prudence susceptible de m'empêcher de m'amuser tranquillement de mon côté.

C'est donc bien déterminé à ce que justice soit faite que je me rends à mon travail. Bien sûr, pour cela, il faudrait commencer par la circulation, étant donné que les conducteurs de Miami ont transformé depuis belle lurette la corvée des déplacements en une sorte de jeu d'autotamponneuses roulant à tombeau ouvert. C'est d'autant plus intéressant que les règles changent d'un conducteur à l'autre. Par exemple, alors que je roule sur la voie express bondée, un

type dans la file voisine se met brusquement à klaxonner. Je me tourne vers lui, il me fait un doigt d'honneur en braille « *Maricón !* », me coupe la route et fonce sur la bande d'arrêt d'urgence où il continue à rouler.

Comme j'ignore les raisons de sa conduite, je me contente d'adresser un gentil petit signe à sa voiture, qui disparaît dans le concert lointain des klaxons et des beuglements. La symphonie de l'Heure de pointe à Miami.

J'arrive au bureau un peu en avance, mais il règne déjà une activité fébrile. Je n'ai jamais vu

autant de gens dans la salle de presse – enfin, je dis « gens », mais avec les journalistes on n'est jamais assuré qu'il s'agisse d'êtres humains. La gravité de la situation m'apparaît quand je vois les dizaines de caméras et de micros, et pas la moindre trace du capitaine Matthews.

Et ce n'est pas tout : un flic en tenue posté devant l'ascenseur me demande mon badge avant de me laisser entrer, alors que je suis sûr que nous nous connaissons au moins de vue. Quand j'arrive au labo, je m'aperçois que Vince a apporté un sachet de croissants.

— Seigneur ! dis-je en voyant les miettes sur sa chemise. Je plaisantais, Vince.

— Je sais, mais ça faisait tellement classe que... (Il hausse les épaules – cascade de miettes sur le sol.) Il y en a fourrés au chocolat. Et aussi au jambon et au fromage.

— Je ne pense pas que ce serait vu d'un bon œil à Paris.

— Où tu étais, bordel ? fulmine Deborah derrière moi avant de se jeter sur un croissant jambon-fromage.

— Au fond de mon lit.

— Certaines personnes n'ont pas ce plaisir, parce qu'elles



essaient de travailler, assiégées par des équipes de télé qui rappellent du Brésil et de Dieu sait où. (Elle mord à pleines dents dans son croissant et, la bouche pleine, fixe ce qu'il en reste entre ses doigts :) Putain, mais c'est quoi, ce truc ?

— C'est un beignet français, expliqué-je.

Elle balance le morceau vers la première corbeille venue, qu'elle manque d'un bon mètre.

— C'est dégueu !

— Tu préférerais goûter à mon rouleau de printemps ? demande Vince.

— Désolée, mais il y a pas assez

à manger dessus et je resterais sur ma faim, répond-elle du tac au tac en m'empoignant le bras. Amène-toi.

Elle m'entraîne jusqu'à son bureau au bout du couloir et se laisse tomber dans son fauteuil. Je prends place sur la chaise pliante et j'attends le déferlement d'émotions qu'elle me réserve sans aucun doute.

Il arrive sous la forme d'une pile de magazines et de quotidiens qu'elle entreprend de me lancer un par un.

— *LA Times*, *Chicago Sun-Times*, ce putain de *New York*

*Times*. Le *Spiegel*. Et le *Toronto Star*.

Juste avant de disparaître étouffé sous cette avalanche, je lui retiens le bras pour l'empêcher de me donner le coup de grâce avec le *Karachi Observer*.

— Debs, je pourrai mieux les lire si tu ne me les enfonçais pas dans les orbites.

— C'est de la merde, une pluie de merde comme tu n'en as jamais vue.

Il est exact que je n'ai jamais vu pleuvoir de merde, sauf une fois à l'école, quand Randy Schwartz avait jeté un pétard dans la cuvette des

toilettes des garçons, obligeant M. O'Brien à rentrer chez lui se changer. Mais Debs n'est clairement pas d'humeur à se remémorer de si tendres moments, même si nous n'avons jamais aimé M. O'Brien.

— J'ai deviné, étant donné que Matthews est devenu soudainement invisible.

— Comme s'il n'avait jamais existé, ricane-t-elle.

— Je n'aurais jamais cru qu'on aurait une affaire énorme au point que le capitaine ne veuille pas passer à la télé.

— Quatre putains de cadavres

en une seule putain de journée ! crache-t-elle. Personne n'a jamais vu ça et c'est sur mon dos que ça tombe.

— Rita t'a trouvée très bien à la télé.

J'ai pris un ton encourageant, mais elle donne un coup de poing sur la pile de journaux dont la moitié s'écroulent par terre.

— J'ai pas envie de passer à la télé ! Cet enfoiré de Matthews me jette dans la cage aux lions parce que cette affaire est la plus grosse putain de saloperie au monde en ce moment. On n'a pas laissé filtrer de photos des cadavres, mais, Dieu sait

comment, tout le monde sait qu'il se passe un truc pas clair, le maire en chie toute une histoire, ce foutu gouverneur aussi, et si, moi, j'ai pas résolu tout ça avant le déjeuner, l'État de Floride tout entier va sombrer dans l'Océan et moi avec. (Elle s'en prend de nouveau à la pile de journaux et fait tomber le reste. Ça a l'air de la calmer : elle s'affaisse, l'air épuisée.) J'ai super besoin d'un coup de main, fréro, là. Ça me fait vraiment chier de te le demander, mais... si jamais tu peux m'en élucider un, c'est le moment.

Je ne sais pas trop comment réagir au fait que cela la fasse

brusquement chier de me demander de l'aider – après tout, jusqu'ici, elle m'a toujours appelé au secours sans que ça la gêne. Elle a l'air un peu bizarre, et même susceptible, quand il est question de mes talents particuliers. Mais tant pis. S'il est exact que je n'éprouve aucune émotion, je peux me laisser manipuler par celles des autres, et ce n'est pas facile de me dérober quand elle est au bout du rouleau.

— Bien sûr que je vais t'aider, Debs. C'est juste que je ne sais pas trop jusqu'où je peux aller.

— Merde, enfin, il faut que tu te bouges, on est au fond du trou, là.

C'est agréable qu'elle dise ce « on » qui m'inclut, bien que je n'aie pas l'impression d'être au fond de quoi que ce soit. Mais cette gentillesse n'ébranle pas plus que ça mon énorme cerveau. Pour tout dire, l'immense complexe qu'est le département cérébral Dexter est en ce moment anormalement silencieux, tout comme lorsque nous étions sur les scènes de crimes. Cependant, comme il est d'évidence indispensable de faire montre d'un peu d'esprit d'équipe, je ferme les yeux et fais mine de réfléchir.

Or donc : s'il y a le moindre



indice matériel, les infatigables et opiniâtres héros de la police scientifique vont les trouver. Il me faut donc me renseigner auprès d'une source que mes collègues ne peuvent solliciter : le Passager noir. Cependant, et cela ne lui ressemble pas, le Passager s'obstine à rester coi, à part ces gloussements vaguement féroces dont le sens m'échappe.

Peut-être le Passager souffre-t-il encore du décalage horaire. Ou bien il a du mal à se remettre de son traumatisme – mais cela ne paraît guère probable, si j'en juge par l'Envie qui croît en moi.

Alors pourquoi cette timidité ?

En attendant, je suis apparemment seul sur ce coup-là – et, pendant ce temps, Deborah pose sur moi un regard interrogateur et pas du tout commode. Rectifions donc le tir, o grand et sinistre génie. Il y a quelque chose de différent dans ces meurtres, au-delà de la mise en scène spectaculaire des cadavres. Spectaculaire est d'ailleurs le mot approprié : ils sont exposés de manière à produire le maximum d'effet. Mais sur qui ? Selon la règle admise dans la communauté des assassins psychopathes, plus on se donne du

mal pour la mise en scène, plus on espère conquérir un large auditoire. Mais il est également de notoriété publique que la police dissimule soigneusement de tels étalages spectaculaires – et, même si elle ne prenait pas cette précaution, aucun média ne s'aventurerait à publier des images aussi atroces. Vous pouvez me croire, j'ai vérifié.

À qui sont donc destinées ces mises en scènes ? À la police ? Aux gars des labos ? À moi ? Aucune de ces pistes ne paraît envisageable, et, en dehors de nous et des trois ou quatre personnes qui ont découvert les cadavres, nul n'a rien vu. Il n'y a

que les cris d'orfraie de tout l'État de Floride, qui tient à sauver l'industrie touristique.

J'ouvre brusquement les yeux sur Deborah, qui me fixe toujours comme un setter à l'arrêt.

— Quoi, merde ? demande-t-elle.

— Et si c'était leur intention ?

Elle me regarde un moment avec le même air que Cody et Astor quand ils viennent de se réveiller.

— Ça veut dire quoi ? demande-t-elle finalement.

— La première pensée qui m'est venue en voyant les corps, c'est que le but n'avait pas été de les tuer,

mais de les exposer.

— Oui, je me souviens, ricane-t-elle. Et j'ai toujours pas compris.

— Mais si, ça tient debout. Si quelqu'un essaie de produire un effet, une sorte d'impact.

— À part attirer l'attention de tous les médias du monde...

— Non, pas à part. C'est précisément de ça que je te parle.

— Quoi ?

— Quel est le problème, si tous les médias ont les yeux rivés sur la Floride, sœurette ? Sur Miami, haut lieu touristique de la planète...

— Tout le monde se dit qu'il est hors de question de foutre les pieds

dans cet abattoir. Enfin, Dex, c'est quoi, ton idée ? Je t'ai dit... Oh... (Elle fronce les sourcils.) Tu veux dire qu'on a fait ça pour causer du tort au tourisme ? À l'État tout entier ? C'est complètement dingue.

— Tu crois que le coupable n'est pas dingue, peut-être ?

— Mais qui ferait un truc pareil ?

— Je n'en sais rien. La Californie ?

— Arrête, Dexter. Ça ne tient pas debout. Il faut un mobile quelconque.

— Quelqu'un qui nourrit une certaine rancune, dis-je avec plus de

conviction que je n'en éprouve vraiment.

— Qui en voudrait à un État tout entier ? Parce que ça, tu trouves que ça tient debout ?

— Oui, bon, pas vraiment.

— Dans ce cas, sors-moi un truc qui tienne debout, par exemple. Là, tout de suite ! Parce que je vois pas comment ça pourrait être pire.

Si la vie nous enseigne quelque chose, c'est qu'il faut filer se réfugier sous un meuble quand quelqu'un est assez imprudent pour prononcer de telles paroles. Et comme de bien entendu, à peine Deborah a-t-elle refermé la bouche

que son téléphone sonne et qu'une voix assez déplaisante me chuchote que c'est le moment où jamais de me couler sous le bureau en position fœtale.

Deborah décroche tout en me foudroyant du regard puis, soudain, elle se détourne et se plie en deux. Elle marmonne quelque chose qui ressemble à « Quand ? Bon sang. D'accord », puis elle raccroche, se retourne et me toise, l'air encore plus furibarde.

— Espèce d'enfoiré.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demandé-je, assez surpris de cette fureur glaciale.



— C'est ce que je voudrais bien savoir.

Même un monstre finit par être parfois gagné par l'irritation, et je sens que je n'en suis pas loin.

— Deborah, soit tu fais des phrases complètes qui veulent dire quelque chose, soit je retourne au labo nettoyer mon spectromètre.

— Il y a du nouveau dans l'affaire.

— Alors pourquoi tu n'es pas contente ?

— C'est à l'office de tourisme. (J'ouvre la bouche, prêt à sortir une petite vanne bien sentie. Je me ravise.) Ouais, exactement. C'est

comme si quelqu'un en voulait à l'État tout entier.

— Et tu crois que c'est moi ? dis-je. (J'ai dépassé l'irritation, j'en suis à l'ébahissement. Elle se contente de me fixer sans un mot.) Debs, quelqu'un a versé un truc dans ton café. La Floride, c'est chez moi. Tu veux que je chante *Swanee River* ? Elle se lève d'un bond.

— Viens, on y va.

— Toi et moi ? Et Coulter, ton équipier ?

— Il prend son café, qu'il aille se faire foutre. Et d'ailleurs je préférerais faire équipe avec un gros porc plutôt qu'avec lui. Viens.

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne déborde pas de fierté de valoir à peine mieux qu'un gros porc ; mais, quand le devoir l'appelle, Dexter répond, je lui emboîte donc le pas.

# 8

L'office de tourisme de l'agglomération de Miami occupe un gratte-ciel de Brickell Avenue, comme il sied à son statut de Very Important Service. Toute la majesté de sa fonction se lit dans le panorama dont on jouit depuis ses fenêtres, qui donnent sur le joli

quartier du centre ville, avec la passe de Government Cut, une partie de la baie de Biscayne et même le stade voisin où les équipes de basket se montrent de temps en temps pour de spectaculaires défaites. C'est une vue magnifique, une vraie carte postale, une manière de dire : *Regardez : ça, c'est Miami. Vous en avez pour votre argent.*

Cela dit, aujourd'hui, peu de ses employés semblent jouir de ce panorama. Le bureau évoque une ruche géante qu'on aurait secouée. Ils doivent être une poignée, mais ils entrent, sortent et courent en

tous sens avec une telle frénésie qu'on croirait qu'ils sont des centaines à s'agiter. Deborah attend devant la réception deux bonnes minutes – une éternité, pour elle – avant qu'une grosse femme s'arrête.

— Vous voulez quoi ? demande-t-elle.

— Sergent Morgan, répond Debs en sortant aussitôt son badge. Police !

— Oh, mon Dieu, je vais chercher Jo Anne, dit la femme en s'engouffrant dans une porte.

Deborah murmure un « bon Dieu » comme si c'était ma faute, puis la porte se rouvre sur une

petite femme aux cheveux courts avec un long nez.

— La police ? s'indigne-t-elle en regardant derrière nous puis en toisant longuement Deborah. C'est vous, la police ? Vous êtes mannequin pour leurs pubs ?

Deborah a l'habitude d'être raillée, mais pas aussi brutalement. Elle rougit d'ailleurs un peu avant de ressortir son badge.

— Sergent Morgan. Avez-vous des informations à nous communiquer ?

— J'ai pas de temps à perdre avec du politiquement correct, répond la femme. J'ai besoin de

l'inspecteur Harry, et on m'envoie Fantômette.

Deborah plisse les paupières et ses joues joliment rosies blêmissent.

— Si vous préférez, je peux revenir avec une assignation. Et éventuellement un mandat d'arrêt pour obstruction.

La femme soutient son regard. Dans la pièce derrière elle on entend soudain un grand fracas. Elle sursaute un peu, puis :

— Oh, mon Dieu. D'accord, venez.

Et elle disparaît à nouveau par la porte. Deborah respire un bon



coup et grince des dents, puis nous nous engouffrons à sa suite.

La femme est en train de disparaître à nouveau par une porte au bout du couloir, et le temps que nous la rattrapions elle s'est installée dans un fauteuil pivotant au bout d'une table de réunion.

— Asseyez-vous, dit-elle en nous désignant les autres sièges avec une énorme télécommande. (Puis, sans attendre, elle pointe l'engin vers un grand écran plat :) C'est arrivé hier, mais nous n'avons eu le temps d'y jeter un œil que ce matin. Nous vous avons appelés aussitôt, ajoute-t-elle, redoutant

peut-être que Deborah ne mette à exécution ses menaces.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Deborah en s'asseyant. Je prends place à côté d'elle.

— La télé. Regardez.

L'écran s'allume sur un menu puis s'anime avec un bruit suraigu. Deborah sursaute malgré elle.

Une image apparaît : en plongée, un corps gisant sur un fond de carrelage blanc. Ses yeux sont grands ouverts et, pour quelqu'un qui a une modeste expérience comme moi, manifestement morts. Puis une silhouette entre dans le champ et

dissimule en partie le corps. Nous la voyons seulement de dos, un bras se lève, armé d'une scie électrique. Le bras s'abaisse, et nous entendons le crissement de la lame qui entame la chair.

— Mon Dieu, murmure Deborah.

— La suite est pire, dit la femme.

La lame continue de rugir, de grincer, et nous voyons la silhouette faire des efforts. Puis la scie s'arrête, la silhouette la laisse tomber sur le sol, se penche, arrache un fouillis d'intestins luisants et le lâche devant l'objectif.

De grosses lettres blanches apparaissent alors à l'écran, superposées à l'amas de boyaux.

## LE NOUVEAU MIAMI VOUS PREND AUX TRIPES

L'image reste encore un peu à l'écran, puis disparaît.

— Attendez, dit la femme.

L'écran clignote de nouveau et un autre texte fait son apparition.

## LE NOUVEAU MIAMI — SPOT # 2

Un lever de soleil sur une plage.

Une mélodie cubaine en sourdine. Une vague vient lécher la grève. Un joggeur matinal entre dans le champ à petites foulées et s'immobilise subitement. L'objectif zoome sur son visage, qui passe de la surprise à l'effroi, puis le joggeur pique un sprint, laissant derrière lui sable et vagues pour gagner la rue un peu plus loin. La caméra fait un panoramique pour montrer mes bons vieux amis, le couple bienheureux que nous avons découvert étripé sur le sable à South Beach.

Nous passons ensuite au premier policier arrivé sur les lieux

qui se détourne et vomit. Plan de coupe sur la foule des badauds qui se dévissent le cou et se figent, puis plusieurs visages enchaînés, de plus en plus vite, chacun avec une expression horrifiée, mais différente.

L'écran se met à tourbillonner puis se remplit progressivement en plan fixe de chacun des visages que nous avons vus pour former une mosaïque, une sorte de trombinoscope d'une douzaine de visages disposés sur trois rangs.

Un nouveau texte apparaît.

LE NOUVEAU MIAMI : ÇA

## DECOIFFE !

L'écran passe au noir.

Je reste sans voix et je constate que je ne suis pas le seul. Je songe un instant à critiquer le montage, histoire de rompre ce pénible silence – après tout, le public contemporain apprécie le rythme. Mais, l'ambiance ne me paraissant pas très propice à une discussion cinéphilique, je tiens ma langue. Deborah serre les dents. La femme regarde le paysage par la fenêtre sans mot dire.

— Nous pensons que ce n'est pas tout, déclare-t-elle finalement.

Enfin, comme les infos ont parlé de quatre cadavres, nous...

Elle hausse les épaules. J'essaie de suivre la direction de son regard pour voir ce qu'il y a de si intéressant à contempler, mais je ne vois qu'une vedette traverser Government Cut.

— C'est arrivé hier ? demande Deborah. Par la poste ?

— Dans une enveloppe ordinaire avec un cachet de Miami. C'est un CD sans signe distinctif, comme ceux que nous avons ici. On peut en acheter n'importe où.

Elle dit cela avec un tel dédain, accompagné d'une expression si



humaine – entre le mépris et l'indifférence – que je suis forcé de me demander comment elle arrive à faire apprécier quoi que ce soit à quiconque. Sans parler de réussir à attirer des millions de touristes dans une ville où on risque de tomber sur quelqu'un dans son genre.

Alors que cette pensée s'évapore dans les tréfonds de mon cerveau, une autre commence lentement à prendre forme. Je ferme les yeux.

– Quoi ? interroge Deborah. Tu as quelque chose ?

Je secoue la tête et réfléchis de

plus belle. J'entends Deborah pianoter sur la table, puis le bruit de la télécommande que la femme repose. Ça y est ! Je rouvre les yeux.

— Et si quelqu'un cherchait à faire de la contre-publicité pour Miami ?

— Tu l'as déjà sortie, celle-là, gronde Deborah, et elle est toujours aussi nulle. Qui pourrait en vouloir à un État tout entier, merde ?

— Et si ce n'était pas contre l'État ? Si c'était seulement dirigé contre les gens qui en font la promotion ? expliqué-je en lorgnant la femme.

— Moi ? s'exclame-t-elle. On

ferait tout cela pour m'atteindre, moi ?

Touché par sa modestie, je la gratifie de l'un de mes plus beaux sourires en toc.

— Vous, ou vos services.

Elle fronce les sourcils, comme si cette idée était ridicule.

— Eh bien..., fait-elle d'un ton dubitatif.

— C'est ça ! la coupe Deborah en martelant la table. Là, ça tient debout. Si vous avez viré un employé et que ça l'a rendu dingue.

— Surtout s'il l'était déjà un peu, précisé-je.

— C'est le cas de la plupart de

ces artistes à deux balles, dit Deborah. Le type perd son boulot, il rumine ça un moment, et il riposte de cette manière. Il faut que je voie les dossiers du personnel.

La femme ouvre et ferme la bouche plusieurs fois et finit par secouer la tête.

— Je ne peux pas vous les communiquer.

Deborah la toise un moment, puis, alors que je m'attends à la voir piquer une crise, elle se lève.

— Je comprends, dit-elle. Viens, Dex !

— Que... mais où allez-vous ? s'écrie la femme tandis que je

m'apprête à suivre ma sœur, qui a déjà gagné la porte.

— Chercher une injonction du tribunal. Et un mandat de perquisition, dit Deborah avant de tourner les talons sans attendre de réponse.

Je regarde la scène. La femme pèse le pour et le contre pendant un bref instant, puis elle se lève d'un bond et court après Deborah.

— Attendez une seconde !

Et c'est ainsi que, quelques minutes plus tard, je me retrouve dans une salle devant un ordinateur. À côté de moi est assis Noël, un type d'origine haïtienne,

ridiculement maigre, avec de grosses lunettes et un bon paquet de balafres.

J'ignore pourquoi, mais dès qu'il est question d'informatique Deborah fait appel à son frère, Dexter, le dieu du Digital. Certes, je suis plutôt accompli dans le domaine des recherches par ordinateur : cela s'est révélé nécessaire pour mon passe-temps favori consistant à retrouver les méchants qui ont glissé à travers les mailles du filet du système judiciaire, afin de les débiter en pièces détachées soigneusement empaquetées dans quelques sacs-

poubelle.

Mais il est également vrai que notre puissant service de police possède en la matière plusieurs experts capables de s'acquitter de cette tâche aussi facilement sans que tout le monde se demande pourquoi un expert en prélèvements sanguins se double d'un pirate informatique aussi doué. De telles questions peuvent se révéler embarrassantes et réveiller les esprits soupçonneux, ce que je préfère éviter au travail, étant donné que les flics sont connus pour leur tempérament suspicieux.

Mais il ne sert à rien de se plaindre. Cela ne fait qu'attirer encore plus l'attention et, de toute façon, tout le service de police a l'habitude de nous voir travailler ensemble. Et, d'ailleurs, comment pourrais-je dire non à ma pauvre petite sœur sans recevoir quelques-uns de ses fameux coups de poing dans le bras ? Et, comme elle s'est récemment montrée irritable et distante, récupérer quelques points de TLF (taux de loyauté fraternelle) ne peut pas me nuire.

Je joue donc Dexter le Docile et avec Noël, qui porte un peu trop d'eau de Cologne, je discute de ce



que nous devons chercher.

— Écoutez, me dit-il avec un accent créole à couper au couteau, je peux vous sortir une liste de ceux qui ont été licenciés depuis, disons, deux ans ?

— Deux ans, c'est bien. S'il n'y en a pas trop.

Il hausse les épaules, ce qui a l'air douloureux tellement il est maigrichon.

— Moins d'une dizaine. Jo Anne aux commandes, la plupart démissionnent, ajoute-t-il avec un sourire.

— Sortez la liste, puis nous vérifierons dans leurs dossiers s'il y

a des menaces ou des plaintes éventuelles.

— Seulement, nous avons aussi pas mal de sous-traitants indépendants, vous voyez ? Et s'il arrive qu'ils ne remportent pas tel ou tel marché, il se peut qu'ils soient mécontents.

— Mais un sous-traitant peut toujours proposer une nouvelle offre au marché suivant, n'est-ce pas ?

— Sûrement.

— Donc, sauf si vos services déclarent à quelqu'un qu'il ne sera plus jamais fait appel à lui, ça ne me paraît pas très pertinent.

— Alors on s'en tient aux licenciés, dit-il.

Et, quelques minutes plus tard, il me sort une liste comportant neuf noms et adresses.

Deborah, qui jusque-là contemplait le paysage par la fenêtre, se précipite dès qu'elle entend l'imprimante ronronner et se penche par-dessus mon épaule.

— Tu as quoi, alors ?

— Peut-être rien, dis-je en lui tendant le papier. Neuf licenciés. (Elle m'arrache la feuille et la regarde comme si c'était une preuve irréfutable.) On va vérifier dans leurs dossiers s'ils ont proféré des

menaces.

Deborah serre les dents. Je sens qu'elle se retient de ne pas se précipiter pour frapper à la première adresse, mais elle finit par voir que nous gagnerons du temps si nous les classons par ordre de priorité.

— Bon, d'accord, dit-elle enfin. Mais grouille, hein !

Nous nous grouillons, en effet. Je réussis à éliminer deux employés qui ont été « licenciés » quand l'Immigration les a expulsés. Un seul nom remonte en haut de la liste : Hernando Meza, qui s'est montré intempestif – c'est le mot

utilisé dans son dossier – et qu’il a fallu expulser manu militari des locaux.

Et le plus beau dans l’histoire ? Hernando est l’auteur de plusieurs installations décoratives dans des aéroports et terminaux maritimes.

Des installations du genre de celles que nous avons vues à South Beach et aux Fairchild Gardens.

— Putain ! s’exclame Deborah. On brûle. Et du premier coup.

Je conviens que cela paraît utile d’aller faire un tour chez Meza pour bavarder un peu, mais une petite voix me souffle que rien n’est jamais aussi simple : les premiers

coups sont parfois des coups d'épée dans l'eau.

Comme nous devrions tous le savoir depuis longtemps, chaque fois qu'on prédit un échec, on a toutes les chances de ne pas se tromper.

## 9

Hernando Meza habite dans une partie de Coral Gables qui est agréable, sans plus ; c'est ainsi que, protégé par sa médiocrité, le quartier n'a pas beaucoup changé depuis une vingtaine d'années, contrairement au reste de Miami. D'ailleurs, sa maison ne se trouve

qu'à deux kilomètres de celle de Deborah : des voisins. Malheureusement, ce n'est pas suffisant pour que l'un comme l'autre aient envie d'être polis.

Tout commence dès que Debs frappe à la porte. Je me rends compte en la voyant trépigner qu'elle est tout excitée et convaincue d'être sur la bonne piste. Puis, quand la porte s'ouvre, déclenchée par un mécanisme électrique, Deborah s'immobilise et lâche un « Merde ! ». À mi-voix, bien sûr, presque inaudible.

Meza l'entend et répond par un « Eh bien, va te faire foutre » en



levant vers elle un regard hostile. C'est d'autant plus impressionnant qu'il est dans un fauteuil roulant électrique et qu'il n'a plus que l'usage de ses doigts.

Lesquels lui servent à manœuvrer un joystick sur le plateau métallique fixé sur le devant du fauteuil, qui avance de quelques centimètres vers nous.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Vous avez pas l'air assez futés pour être des Témoins de Jéhovah, alors vous êtes représentants ? Ça tombe bien, je voulais acheter des skis.

Deborah me jette un regard de biais, mais, comme je n'ai aucun

conseil à lui donner, je me contente de sourire. Dieu sait pourquoi, cela l'énerve : elle fronce les sourcils et se crispe.

— Êtes-vous Hernando Meza ? demande-t-elle sur un ton très flic imperturbable.

— Ce qu'il en reste, répond le type. Dites, vous avez drôlement l'air d'un flic. Vous venez m'arrêter parce qu'on m'a vu courir à poil dans la rue ?

— Nous aimerions vous poser quelques questions, répond Debs. Pouvons-nous entrer ?

— Non.

Deborah a déjà un pied en l'air,

le corps penché en avant, pensant que Meza, comme tout le monde, la laisserait entrer. Déséquilibrée, elle le repose et recule.

— Je vous demande pardon ?

— Nooon, répète patiemment Meza, comme s'il parlait à une demeurée. Non, vous ne pouvez pas entrer.

Il actionne son joystick, et, avec un sursaut, le fauteuil s'ébranle vers nous.

Deborah l'esquive instinctivement, puis recouvre un peu de sa dignité et se plante devant lui, mais à distance prudente.

— Très bien, nous ferons ça ici,

dit-elle.

— Oh oui, faisons ça ici tout de suite, rétorque Meza en faisant avancer et reculer rapidement son fauteuil. Oh, poupée, t'es bonne, t'es bonne, t'es bonne.

Deborah a manifestement perdu le contrôle de la situation, ce qui ne se fait pas dans la profession. Elle esquive de nouveau le fauteuil, totalement offusquée par les soubresauts obscènes, tandis que Meza continue de la poursuivre.

— Vas-y, chérie, donne-moi tout ce que tu as ! braille-t-il entre deux hoquets.

Qu'on me pardonne d'éprouver

un sentiment, mais j'ai un petit pincement compatissant pour Deborah, qui se donne vraiment beaucoup de mal. Du coup, pendant que Meza continue de tressauter et de poursuivre ma sœur, je passe derrière lui, me baisse et débranche la batterie. Le ronronnement du fauteuil s'éteint, l'engin pile dans un dernier cahot, et nous n'entendons plus qu'une sirène au loin et les doigts de Meza qui s'activent vainement sur le joystick.

Au mieux, Miami est une ville biculturelle et bilingue, et ceux d'entre nous qui prennent la peine de se familiariser avec les deux

savent que l'autre culture peut vous enseigner bien des choses aussi nouvelles que fascinantes. J'ai toujours milité dans ce sens et je me rends compte à présent que j'ai eu raison, car Meza se révèle tout aussi inventif en anglais qu'en espagnol. J'ai droit à une impressionnante liste de qualificatifs, puis son tempérament artistique se déploie dans toute sa splendeur et il m'affuble de qualificatifs que je n'ai encore jamais entendus. C'est d'autant plus surnaturel et improbable que Meza a une petite voix rauque et sifflante. Je suis médusé, et Deborah aussi.

Nous restons là à l'écouter, jusqu'à ce qu'il s'épuise et conclue par un : « Branleur. »

Je rejoins Deborah et je me plante devant lui.

— Ne dites pas ça. C'est beaucoup trop ordinaire, et vous êtes nettement plus doué que ça. Qu'est-ce que vous m'avez sorti tout à l'heure ? « Espèce de résidu de dégueulis de pigeon vérolé » ? Sublime !

Et je l'applaudis gentiment comme il le mérite.

— Rebranche-moi, *hijo de puta*, on va voir si tu vas continuer à rigoler.

— Pour que vous nous fonciez dessus avec votre 4x4 de compétition ? Pas question.

Deborah sort de sa stupeur admirative et reprend son rôle d'élément dominateur. Elle me pousse de côté et arbore de nouveau son masque impassible pour considérer Meza.

— Monsieur Meza, vous devez répondre à quelques questions, et si vous refusez de coopérer je serai contrainte de vous emmener au commissariat pour vous les poser.

— Vas-y, connasse, répond-il. Mon avocat sera ravi.

— On pourrait le laisser comme



ça, proposé-je. Le temps que quelqu'un débarque et le vende au poids de la ferraille.

— Rebranche-moi, espèce de sac à merde.

— Il se répète, dis-je à Deborah. Je crois qu'il est fatigué.

— Avez-vous menacé de mort la directrice de l'office de tourisme ? demande Deborah.

Meza se met à pleurer. Et ce n'est pas joli-joli : sa tête retombe sur le côté, inerte, et un mélange de bave et de larmes lui inonde le visage.

— Les enfoirés, dit-il. Ils auraient dû me tuer. (Il renifle, si

faiblement que cela ne sert à rien.)  
Regardez-moi, mais regardez ce qu'ils ont fait, continue-t-il de sa voix rauque et sans timbre.

— Et qu'est-ce qu'on vous a fait, monsieur Meza ? demande Deborah.

— Regardez-moi. C'est eux qui ont fait ça. Je vis dans ce putain de fauteuil, je peux même pas pisser sans qu'une pédale d'infirmier me tienne la bite. (Il relève la tête d'un air de défi noyé dans la bave.) Ça vous donnerait pas envie de les crever, ces *puercos*, vous ?

— Vous dites qu'ils vous ont fait ça ? demande Debs.

— Accident du travail, répond-il, sur la défensive. C'était pendant mes horaires de boulot, mais ils ont prétendu que non, que c'était un accident de voiture, et ils n'ont pas sorti un centime. Et après, ils m'ont viré.

Deborah ouvre la bouche et se ravise. Je crois qu'elle avait l'intention de demander un truc du genre : « Où étiez-vous hier soir entre 3 h 30 et 5 heures ? » avant de se rendre compte qu'il était sûrement chez lui, dans son petit fauteuil. Mais Meza n'a pas l'œil dans sa poche non plus.

— Quoi ? Quelqu'un a enfin tué

un de ces *chingados maricones* ? Et vous pensez que j'aurais pas pu le faire parce que je suis cloué dans mon fauteuil ? Rebranche-moi, je vais te montrer si je suis pas capable de crever quelqu'un qui me fait chier.

— Quel *maricón* vous avez tué ? lui demandé-je.

Deborah me file un coup de coude, alors qu'elle n'a rien à dire.

— Celui qui est mort, enculé, siffle-t-il. J'espère que c'est cette salope de Jo Anne, mais je m'en fous, je vais tous les crever avant d'y passer.

— Monsieur Meza..., dit

Deborah.

Il y a dans sa voix une légère hésitation qui passerait pour de la compassion chez n'importe qui, mais, chez Debs, c'est seulement la déception de voir que ce pauvre tas de viande inerte n'est pas son suspect. Cette fois encore, Meza s'en aperçoit et passe aussitôt à l'attaque.

— Ouais, c'est moi le coupable. Passe-moi les menottes, connasse. Jette-moi à l'arrière de ta bagnole avec les clebs. Qu'est-ce que tu as ? Peur que je casse ma pipe sous ton nez ? Vas-y, salope. Sinon, je te déglingue comme ces enculés de

l'office de tourisme.

— Personne n'est mort là-bas, dis-je.

— Ah bon ? me fait-il avant de se retourner vers Deborah. Alors qu'est-ce que vous foutez à venir me faire chier, connards ?

Deborah hésite à nouveau, puis tente une dernière fois le coup.

— Monsieur Meza...

— Va te faire foutre, dégage de chez moi !

— Ça me paraît une bonne idée, Debs, dis-je.

Deborah secoue la tête de dépit, puis elle pousse un bref soupir.

— Et merde. On se casse.

Rebranche-le.

Elle tourne les talons et s'éloigne, me laissant la tâche dangereuse et ingrate de rebrancher la batterie de Meza. Voilà qui montre bien à quel point les êtres humains sont égoïstes et insensibles, même les membres de votre famille. Après tout, puisqu'elle est armée, pourquoi elle ne le rebranche pas elle-même ?

Meza a l'air d'accord avec moi. Il commence à débiter une nouvelle liste d'injures très imagées toutes destinées à Deborah. Moi, je n'ai droit qu'à un « Grouille-toi, tarlouze ».

Je me grouille. Pas pour faire plaisir à Meza, mais parce que je n'ai pas envie d'être encore là quand son fauteuil se remettra en route. C'est beaucoup trop dangereux, et de toute façon je trouve que j'ai perdu suffisamment de temps à l'entendre râler. J'ai un monstre à attraper et, par-dessus le marché, j'ai faim.

Je rebranche donc l'engin et je m'esquive lestement avant qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte. Je cours à la voiture, je saute dedans. Deborah démarre, accélère avant même que la portière soit refermée, craignant apparemment



que Meza ne nous emboutisse, et nous rejoignons rapidement le chaleureux et confortable cocon des embouteillages meurtriers de Miami.

— Merde, dit-elle finalement — et c'est comme une brise d'été après le répertoire fleuri de Meza. J'étais sûre que ce serait lui.

— Vois les choses du bon côté, dis-je. Au moins, tu as appris des gros mots.

— Va me chier un blaireau, répond-elle.

Apparemment, elle a de la ressource de ce côté-là.

# 10

Il s'agit maintenant de voir deux autres individus sur la liste avant de déjeuner. Le premier habite à Coconut Grove, à une dizaine de minutes de chez Meza. Deborah roule un peu plus vite qu'il ne faudrait, c'est-à-dire lentement pour Miami, et c'est quasiment une

invitation à se faire tamponner le cul. Nous avons donc droit à notre concert de coups de klaxon, d'insultes et de doigts d'honneur de la part des conducteurs qui nous dépassent comme des piranhas affamés contournant un rocher dans une rivière.

Debs n'a pas l'air de les remarquer. Plongée dans ses réflexions, elle a le front tellement plissé que j'ai peur qu'elle ne finisse avec une ride permanente. Mais, comme je sais d'expérience qu'interrompre ses réflexions me vaudrait l'un de ses insoutenables coups de poing dans le bras, je reste

coi. Je ne vois d'ailleurs pas en quoi elle a besoin de réfléchir : nous avons quatre cadavres très décoratifs et pas le moindre indice menant au coupable. Évidemment, Debs a suivi des cours pour devenir une inspectrice confirmée, moi pas.

Quoi qu'il en soit, nous arrivons rapidement. C'est une modeste maisonnette un peu délabrée non loin de Tigertail Avenue, au jardin laissé à l'abandon, avec un panneau À VENDRE planté sous un gros manguier. Un tas de vieux journaux encore sous bande jaunissent, à moitié enfouis sous les herbes

folles.

— Merde ! grince Deborah en se garant.

Ce commentaire me paraît aussi bien vu que succinct. Apparemment, il n'y a personne ici depuis des mois.

— Que faisait ce mec ? lui demandé-je en observant la couverture multicolore d'un magazine.

— C'était une femme, dit Debs en consultant la liste. Alice Bronson. Détournement d'argent dans les caisses de l'office. Elle a proféré des menaces de mort et de violences quand on l'a mise au pied

du mur.

— Dans cet ordre-là ? demandé-je, ce qui me vaut un regard assassin.

— Ça ne va servir à rien, se lamente-t-elle.

Je suis bien d'accord. Mais, puisque le travail de policier se compose principalement de tâches de routine en espérant tomber juste, nous débouclons nos ceintures puis traversons les herbes folles jusqu'à la porte. Debs frappe sans conviction ; ses coups résonnent dans la maison, manifestement aussi vide que ma conscience.

— Madame Bronson ! crie vainement Debs. Et merde !

Histoire d'en avoir le cœur net, nous faisons le tour de la maison et jetons un coup d'œil par les fenêtres, mais il n'y a rien à voir, hormis de très moches tentures vertes et marron accrochées dans un salon désert. Quand nous revenons, nous trouvons près de notre voiture un gamin d'une douzaine d'années assis sur son vélo. Il porte des dreadlocks réunies en une queue-de-cheval.

— Ils sont partis depuis avril, dit-il. Ils vous devaient de l'argent aussi ?

— Tu connaissais les Bronson ?  
lui demande Debs.

Il penche la tête de côté ; on dirait un perroquet qui se demande s'il va prendre le biscuit ou vous mordre le doigt.

— Vous êtes flics ?

Deborah sort son badge, et le gamin s'avance sur son vélo pour le regarder de près.

— Tu les connaissais ? répète Debs.

— Oui. Je voulais juste être sûr, il y a plein de gens qui ont de faux badges.

— Nous sommes vraiment de la police, dis-je. Tu sais où ils sont



partis ?

— Nan. Mon père dit qu'ils devaient plein d'argent à tout le monde et qu'ils ont changé de nom ou alors qu'ils sont partis en Amérique du Sud.

— Et quand ça ? demande Deborah.

— En avril, je vous l'ai déjà dit.

Deborah pose sur lui un regard irrité, puis elle se tourne vers moi.

— Si, si, il l'avait dit. En avril.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demande le gamin avec un peu trop d'empressement à mon goût.

— Probablement rien, réponds-je. On voulait juste leur poser

quelques questions.

— Woouah ! Un meurtre ? C'est vrai ?

Deborah secoue la tête un peu bizarrement, comme si elle chassait une nuée de moucheron.

— Pourquoi tu penses qu'il s'agit d'un meurtre ? demande-t-elle.

— À cause de la télé. Quand c'est un meurtre, les flics disent toujours que c'est rien. Quand c'est vraiment rien, ils disent que c'est une grave infraction du code pénal ou un truc comme ça.

Deborah est consternée.

— Il a encore raison, dis-je. Je

l'ai vu dans *Les Experts*.

— Putain..., soupire Debs.

— Donne-lui ta carte, ça lui fera plaisir, dis-je.

— Ouais, sourit le gamin. Et dites-moi de vous appeler si quelque chose me revient.

— O.K., gamin, tu as gagné, cède Deborah en sortant une carte dont il s'empare prestement. Appelle-moi si quelque chose te revient.

— Merci.

Il continue de sourire tandis que nous remontons dans la voiture et nous éloignons. Soit il avait vraiment envie qu'on lui donne une

carte, soit il est ravi de s'être payé de la tête de Deborah.

— Brandon Weiss est le suivant, dis-je en consultant la liste. Il est... euh... rédacteur. Il a pondu des pubs qui n'ont pas plu et on l'a viré.

— Un rédacteur de pub, lance Deborah en levant les yeux au ciel. Il a fait quoi ? Il les a menacés avec une virgule ?

— En tout cas, il a fallu le faire évacuer par la sécurité.

— Enfin, Dex, un rédacteur !

— Certains peuvent se révéler féroces, dis-je avec une mauvaise foi manifeste.

— Adresse ? demande-t-elle après un coup d'œil à la circulation.

— C'est plus cohérent, là, réponds-je en lui donnant l'adresse à côté de North Miami Avenue. C'est en plein cœur du quartier Arts déco. Le quartier préféré des artistes assassins...

— C'est toi le mieux placé pour le savoir, répond-elle avec sa hargne habituelle.

— Ça ne peut pas être pire que les deux premiers, observé-je.

— Ben voyons, jamais deux sans trois, hein, répond-elle aigrement.

— Allons, Debs, montre-toi un

peu plus enthousiaste !

Elle quitte l'avenue pour se garer devant un fast-food, ce qui me surprend considérablement parce que, d'abord, ce n'est pas tout à fait l'heure du déjeuner et que, deuxièmement, cet endroit est peut-être *fast*, mais il sert tout sauf de la *food*.

Mais, au lieu de descendre de voiture, elle se met au point mort et se tourne vers moi.

— Merde ! s'exclame-t-elle.

Là, je sens que quelque chose la tracasse.

— C'est le gamin ? Ou bien tu n'as pas encore digéré Meza ?

— Non, c'est toi.

Moi ? Je me remémore la matinée et ne trouve rien de discutable. Je me suis conduit en bon soldat obéissant à un adjudant revêche ; j'ai même prononcé moins de remarques cinglantes que d'habitude, ce dont elle devrait se montrer reconnaissante.

— Excuse-moi, mais je ne vois pas de quoi tu parles.

— Je parle de toi, précise-t-elle inutilement. Toi et toute ta personne.

— Je ne comprends toujours pas. Ma personne n'occupe pas tant de place que ça.

Elle assène un coup sur le volant.

— Putain ! Dexter, tes petites vanes de branleur, ça ne prend plus avec moi.

Avez-vous jamais remarqué ? De temps en temps, vous surprenez dans la rue une phrase qui se détache, proférée avec une telle conviction que vous mourez d'envie de savoir de quoi il s'agit, tellement l'intrusion était violente. Vous vous retenez alors de ne pas suivre les interlocuteurs, histoire de découvrir à quoi tout cela rime et ce qui va en découler. Eh bien, c'est exactement ce que j'éprouve en cet instant : je



n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle raconte, mais j'ai très envie de le savoir. Heureusement, elle ne m'oblige pas à attendre.

— Je ne sais pas si je peux continuer comme ça.

— Continuer à quoi ?

— À me trimballer en bagnole avec un mec qui a liquidé... quoi ? Dix, quinze personnes ?

Ce n'est jamais agréable d'être aussi grossièrement sous-estimé, mais il ne me paraît pas opportun de la corriger.

— D'accord.

— Je suis censée pincer des gens de ton espèce et les foutre en

taule pour de bon, sauf que toi, tu es mon frère ! continue-t-elle en ponctuant chaque syllabe d'une claque sur le volant.

Pourquoi ma sœur a-t-elle attendu tout ce temps pour aborder le sujet ?

Deborah n'a appris que récemment la nature de mes activités nocturnes, et, après réflexion, je me rends compte que son trouble se justifie à plus d'un titre. Bien sûr, il y a le geste en lui-même : je le concède volontiers, ce n'est pas admissible pour tout le monde. Ajoutez à cela que tout a été approuvé et même construit de

toutes pièces par son père, saint Harry à l'uniforme bleu. Harry, dont elle pensait suivre les traces immaculées. Or voilà qu'elle découvre l'existence d'une autre voie, ouverte par ces mêmes pieds sacro-saints, qui conduit tout aussi joyeusement dans les tréfonds d'une forêt noire. Son être s'élève fermement contre tout ce qui fait ma merveilleuse personne, alors que nous avons été tous les deux façonnés par la même main que nous révérons l'un comme l'autre. C'est biblique, quand on y pense.

Ce qu'elle vient de me dire pèse lourd, évidemment, et si j'étais

aussi malin que je le crois je me serais préparé à cette conversation. Mais, ayant eu l'imprudence de penser qu'il n'y a rien de plus inébranlable au monde que le statu quo, j'ai été pris de court. En plus, en ce qui me concerne, il ne s'est rien produit récemment qui puisse provoquer cet affrontement. D'où cela sort-il ?

— Excuse-moi, Debs, mais... euh... tu veux que je fasse quoi ?

— Que tu arrêtes. Que tu deviennes quelqu'un d'autre. (Elle me dévisage, les lèvres tremblantes, puis elle se détourne et contemple le paysage.) Je veux que... que tu

sois le mec que j'ai toujours cru que tu étais.

Je me pique de posséder plus de ressources que la majorité des gens. Mais, là, je suis à peu près dans la position du type bâillonné et ligoté sur des rails.

— Debs..., dis-je.

— Putain de merde, Dex ! s'écrie-t-elle en martelant le volant avec une telle force que toute la voiture en tremble. Je ne peux pas en parler, même pas avec Kyle. Et toi... Comment tu veux que je sache si tu me dis la vérité, si c'est vraiment papa qui a fait de toi ce que tu es ?

Ce serait sans doute inexact de dire que je me sens blessé, étant donné que je suis pratiquement certain de n'avoir aucun sentiment. Mais l'injustice de la remarque me paraît vraiment énorme.

— Je ne pourrais pas te mentir.

— Tu m'as menti chaque jour de ta vie en ne me disant pas ce que tu es vraiment.

Je suis aussi familier de la philosophie *new age* que n'importe qui, mais il arrive un moment où la réalité doit absolument reprendre ses droits, et il me semble qu'il est venu.

— Très bien, Debs. Et qu'est-ce

que tu aurais fait si tu avais su ce que j'étais vraiment ?

— Je ne sais pas. Je ne sais toujours pas.

— Eh bien, voilà.

— Mais il faut que je fasse quelque chose.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as tué des gens, putain de merde !

— Je n'y peux rien, dis-je, en haussant les épaules. Et ils le méritaient absolument.

— Ce n'est pas bien !

— C'est ce que voulait papa !

Un groupe de lycéens qui passent nous regardent. L'un d'eux

murmure quelque chose qui fait rire les autres. *Ha, ha ! Mate le drôle de couple qui s'engueule. Il va devoir dormir sur le canapé ce soir. Ha, ha !*

Sauf que si je ne pouvais pas convaincre Debs que tout était exactement comme cela devait être, au bout du compte, je risquais bien de dormir en cellule ce soir.

— Debs, c'est papa qui a réglé ma vie. Il savait ce que je faisais.

— Vraiment ? Ou bien c'est juste un bobard ? Et même si c'est lui qui a décidé tout ça, de quel droit ? Ou bien c'était juste un flic aigri qui en avait marre de trimer



pour que dalle ?

— C'était Harry. C'était notre père. Évidemment qu'il a eu raison.

— Ça ne me suffit pas.

— Et si je te réponds que je n'ai rien de mieux ?

Elle se détourne enfin et s'abstient de s'en prendre au volant, ce qui me fait des vacances. Mais elle ne reste pas sans rien dire aussi longtemps que je le voudrais.

— Je ne sais pas. J'y peux rien, mais je ne sais pas.

Nous y sommes. Je vois clairement que c'est un problème pour elle : que faire de son assassin de frère adoptif ? Après tout, il est

gentil, il n'oublie pas les anniversaires, il fait même de chouettes cadeaux. C'est un citoyen productif, travailleur, qui ne boit pas, ne fume pas, ne se drogue pas. S'il s'esquive de temps en temps pour liquider des méchants, est-ce vraiment si grave que ça ?

D'un autre côté, elle appartient à un corps de métier qui ne voit généralement pas cela d'un bon œil. En théorie, elle est même censée identifier les gens comme moi et les amener sous bonne escorte jusqu'à la chaise électrique. Je vois bien que cela peut représenter un dilemme professionnel, surtout

quand c'est votre frère le problème.

Ou pas ?

— Debs, je sais que c'est un problème pour toi.

— Un problème..., répète-t-elle.

Une larme roule sur sa joue, alors que je ne l'ai pas entendue sangloter et que rien n'indique qu'elle pleure.

— Je crois qu'il ne voulait pas que tu sois au courant. J'étais censé ne jamais t'en parler. Mais...

Je me rappelle le jour où je l'ai trouvée ligotée avec du Scotch sur une table, mon frère biologique brandissant un couteau au-dessus d'elle, prêt à nous tuer tous les

deux. Je me suis rendu compte que je ne pouvais pas la tuer, même si c'était nécessaire, même si cela m'aurait rapproché de lui, de mon frère, la seule personne au monde qui me comprenait vraiment et m'acceptait tel que j'étais. Mais je n'ai pas pu. La voix de Harry a résonné en moi et m'a remis dans le droit chemin.

— Merde ! fait Deborah. Mais qu'est-ce que papa avait dans le crâne ?

Je me pose parfois la question. Mais je me demande aussi comment certaines personnes peuvent croire à leurs mensonges,

ou pourquoi je ne peux pas voler.

— On ne peut pas le savoir, affirmé-je. Il a agi comme ça, c'est tout.

— Merde, répète-t-elle.

— Peut-être, mais qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

— Je ne sais pas, dit-elle sans me regarder. Mais je crois que je dois agir.

Nous restons assis un long moment sans rien dire. Puis elle redémarre pour regagner l'avenue.

# 11

Nous roulons en silence jusqu'au quartier Arts déco. Du coup, le trajet paraît nettement plus long. Je jette une ou deux fois un coup d'œil à Deborah, mais elle est plongée dans ses pensées. Peut-être hésite-t-elle entre me passer ses menottes pro et la paire de secours

bon marché qu'elle garde dans la boîte à gants. En tout cas, elle regarde droit devant, fait des gestes mécaniques, sans perdre de temps avec moi.

Nous trouvons assez rapidement l'adresse, et c'est tant mieux, car persister à s'éviter du regard sans desserrer les dents devient un peu pénible. Elle se gare devant une sorte de hangar sur la 40<sup>e</sup> rue nord-est et passe au point mort. Elle coupe le contact, toujours sans me regarder, mais elle attend un peu. Puis elle secoue la tête et descend de voiture.

Je devrais sûrement me

contenter de la suivre, comme toujours, et de jouer l'ombre protectrice de la petite Debs. Mais j'ai un restant de fierté et puis, si elle a l'intention de s'en prendre à moi à cause de quelques malheureux meurtres purement récréatifs, en quoi devrais-je l'aider à résoudre cette affaire ? C'est vrai, quoi : ce n'est pas que j'exige que la situation soit équitable, mais là on frôle les limites de l'acceptable.

Je reste donc calé sur mon siège sans vraiment prêter attention à Debs, qui arrive à la porte et sonne. Du coin d'un œil accablé d'ennui, je vois la porte s'ouvrir et



Deborah sortir son badge. De là où je suis, je ne sais pas très bien si le type la frappe et la fait tomber, ou s'il l'a simplement poussée avant de s'engouffrer à l'intérieur.

Mais mon intérêt s'éveille à nouveau quand je la vois se relever péniblement sur un genou et retomber inerte.

Une alarme hurle en moi : toute ma rancœur à rencontre de Deborah s'évapore aussi vite que de l'essence sur une chaussée brûlante. Je saute hors de la voiture et je m'élance plus vite que jamais.

À trois mètres, j'aperçois le manche du couteau qui dépasse de

son flanc et je ralentis un instant, sous le choc. Une flaque de sang commence à se répandre sur le trottoir et je me retrouve dans le conteneur réfrigéré avec Biney, mon frère, fixant par terre l'épaisse couche rouge et visqueuse, incapable de bouger, le souffle coupé. Mais la porte s'entrouvre et le type qui a poignardé Deborah sort. Il se baisse pour récupérer le couteau, et le sifflement dans mes oreilles fait place au claquement d'ailes du Passager noir. Je bondis et lui assène un violent coup de pied dans la tempe. Il s'étale à côté d'elle, le visage dans la flaque de

sang, assommé.

Je m'agenouille à côté de ma sœur et lui prends la main. Je sens battre son pouls, et elle ouvre les yeux.

— Dex, chuchote-t-elle.

— Tiens bon, sœurette.

Elle referme les yeux, pendant que je décroche sa radio de sa ceinture pour appeler les secours.

Un petit attroupement s'est fait le temps que l'ambulance arrive, mais tout le monde s'écarte gentiment pour laisser passer les secouristes.

— Wouah ! dit le premier, un jeune costaud aux cheveux en

brosse. On va arrêter l'hémorragie.

Il s'agenouille auprès de Deborah et se met au travail. Sa coéquipière, une quadragénaire encore plus costarde que lui, plante immédiatement une perfusion dans le bras de ma sœur tandis que je sens quelqu'un me prendre par le bras.

Je me retourne. C'est un flic en tenue, âge mûr, noir, crâne rasé.

— Vous êtes son équipier ?

— Son frère, dis-je en sortant mon badge. Je suis de la police scientifique.

— Eh bien, dit-il en examinant ma carte, vous arrivez pas si vite sur

les lieux, d'habitude. Qu'est-ce que vous savez de ce mec ? demande-t-il en me désignant le type, qui s'est redressé entre-temps et se tient la tête à deux mains sous le regard d'un autre flic en tenue.

— Il a ouvert la porte, il l'a vue. Puis il l'a plantée avec son couteau.

— O.K., fait le flic avant de se tourner vers son collègue. Passe-lui les bracelets, Frankie.

Je ne fais pas le fanfaron pendant qu'on embarque le type, parce que, au même moment, Deborah est transportée vers l'ambulance.

— Elle va s'en tirer ? demandé-

je au type aux cheveux en brosse.

— On va voir ce qu'en disent les médecins, O.K. ? répond-il sur un ton peu convaincant et avec un sourire machinal.

— Vous l'emmenez à Jackson ?

— Oui. Vous la trouverez aux urgences de traumatologie.

— Je peux monter avec vous ?

— Non.

Il claque la portière arrière et court pour sauter au volant. Je les regarde s'éloigner, toutes sirènes dehors.

Je me sens soudain très seul. La situation est un peu trop mélodramatique pour être

supportable. Les derniers mots que nous avons échangés ont été désagréables, et ils risquent d'être réellement les derniers. C'est le genre d'enchaînement d'événements qui a sa place à la télé, si possible dans un soap pour ménagères de moins de cinquante ans. Pas dans le prime time de Dexter le Dramaturge. Mais c'est pourtant bien ça : Deborah est en route pour les urgences et je ne sais pas si elle en réchappera.

Je baisse les yeux vers le trottoir. Ça fait vraiment beaucoup de sang.

Heureusement pour moi, je n'ai

pas le temps de ruminer. L'inspecteur Coulter arrive, l'air sombre, même pour lui. Je le regarde examiner les alentours un moment avant de me rejoindre. Il semble encore plus contrarié tandis qu'il me toise de la tête aux pieds avec la même expression que celle d'usage pour inspecter les lieux de crimes.

— Dexter, dit-il, qu'est-ce que tu as foutu ?

L'espace d'un instant, je m'apprête à expliquer que je n'ai pas poignardé ma sœur. Puis je me rends compte qu'il est inconcevable qu'il m'accuse et qu'en fait c'est sa



manière de briser la glace avant de prendre ma déposition.

— Elle aurait dû m'attendre, c'est moi son coéquipier.

— Tu prenais ton café. Elle a jugé que c'était urgent.

— Elle pouvait attendre une vingtaine de minutes, dit-il en contemplant le sang d'un air consterné. Pour son coéquipier. C'est un lien sacré.

Comme je n'ai aucune expérience du sacré, étant donné que je passe la majeure partie de mon temps à jouer dans le camp d'en face, je me contente de répondre :

— Tu as sûrement raison.

Cela semble le satisfaire, car il entreprend de noter ma déposition en ne jetant qu'un ou deux regards irrités aux taches de sang de son équièrè sacrée. C'est seulement au bout de dix longues minutes que je peux enfin partir pour l'hôpital.

Le Jackson Memorial est connu de tous les flics, criminels et victimes de la région de Miami, parce qu'ils y sont tous allés, soit comme patients, soit pour y chercher un collègue qui y était hospitalisé. C'est l'un des services de traumatologie les plus fréquentés du pays, et s'il est exact

que c'est en forgeant qu'on devient forgeron, les urgences de Jackson doivent être les meilleures en ce qui concerne les blessures par balles, armes blanches et objets divers. L'armée américaine vient y apprendre la chirurgie de terrain, car plus de cinq mille personnes par an se présentent ici avec des blessures semblables à celles qu'on peut récolter en première ligne aux environs de Bagdad.

Je sais donc que Debs sera en de bonnes mains si elle y arrive en vie. Et j'ai beaucoup de mal à imaginer qu'elle puisse mourir. Je veux dire que je suis tout à fait

conscient que c'est dans l'ordre des choses : cela nous arrive à tous tôt ou tard. Mais je ne peux m'imaginer un monde sans une Deborah Morgan. Ce serait comme un immense puzzle dont il manque le centre.

C'est troublant de me rendre compte que je suis à ce point habitué à sa présence. Il est certain que nous n'avons jamais échangé ni tendresse ni regards embués, mais elle a toujours été là, dans toute ma vie, et, alors que je roule vers Jackson, je me rends compte que tout serait différent si elle mourait, et pas du tout aussi confortable.

Par bonheur, l'hôpital n'est pas très loin, et je me gare sur le parking après seulement quelques minutes de course à tombeau ouvert, une main écrasant le klaxon – auquel la plupart des automobilistes de Miami ne prêtent aucune attention.

Tous les hôpitaux se ressemblent, à l'intérieur, jusqu'aux couleurs des murs, et, d'un point de vue général, ce ne sont pas des endroits très gais. Évidemment, je suis heureux qu'il y en ait un si près en ce moment, mais ce n'est pas avec allégresse que j'arrive aux urgences. Les gens qui attendent

ont l'air d'animaux résignés et le personnel médical qui s'agite en tous sens semble au bord de la crise de nerfs, ce qui contraste considérablement avec la nonchalance bureaucratique de la femme armée d'un formulaire qui m'arrête à peine entré.

— Sergent Morgan, blessure par arme blanche, dis-je. Elle vient d'arriver.

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle.

Pensant bêtement m'en tirer à bon compte, je réponds : « Son frère », et je suis accueilli par un sourire.

— Très bien. Exactement ce qu'il me fallait.

— Je peux la voir ?

— Non.

Elle m'empoigne par le coude et entreprend de m'entraîner d'une main ferme vers un bureau.

— Vous pouvez me dire comment elle va ?

— Veuillez vous asseoir, je vous prie, dit-elle en me poussant vers une chaise en plastique moulé face à un petit bureau.

— Mais comment elle va ? insisté-je, refusant de me laisser faire.

— Nous allons y venir dans un

instant, dès que nous aurons réglé ces formalités administratives. Veuillez vous asseoir, monsieur – monsieur Morton ?

– Morgan.

– J'ai Morton, sur mon formulaire.

– C'est Morgan, M-O-R-G-AN.

– Vous êtes sûr ? demande-t-elle.

Et l'ambiance surréaliste de l'hôpital s'abat sur moi. Je me laisse tomber sur la chaise comme si j'avais pris un gros coup de polochon.

– Tout à fait certain, affirmé-je d'une voix faible en continuant de



m'affaisser sur la petite chaise branlante.

— Alors il va falloir que je change ça sur l'ordinateur, se rembrunit-elle. Flûte !

J'ouvre et referme la bouche comme un poisson échoué tandis qu'elle prend son temps pour taper sur son clavier. C'en est trop. Même son laconique « Flûte ! » est une offense à la raison. C'est la vie de Deborah qui est en jeu.

Cela prend un temps infini, mais je réussis à remplir correctement les formulaires et à convaincre cette bonne femme que, en tant que parent et fonctionnaire

de police, j'ai largement le droit de voir ma sœur. Mais bien sûr, les choses étant ce qu'elles sont dans cette vallée de larmes, on ne me laisse pas la voir. J'ai tout juste le droit de rester dans un couloir et de jeter un coup d'œil par un hublot à un groupe de personnes en blouse verte rassemblées autour d'une table, en train de faire à Deborah des choses aussi affreuses qu'inimaginables.

Je reste ainsi pendant une éternité à fixer la scène, tressaillant de temps à autre quand apparaît au-dessus de ma sœur un instrument ou une main ensanglantés. L'odeur

de désinfectant, de sang, de sueur et de peur est suffocante. Mais, enfin, je les vois s'écarter de la table et pousser la civière vers la porte. Je m'efface pour les laisser passer, puis j'empoigne par le bras celui qui a l'air le plus expérimenté parmi les derniers à sortir. Erreur de ma part : ma main touche quelque chose de froid, d'humide et de gluant et je la retire aussitôt – elle est tachée de sang. Je me sens soudain tout étourdi, souillé et au bord de la panique, mais je me ressaisis juste à temps quand le chirurgien se retourne.

— Comment va-t-elle ?

Il regarde la civière qui s'éloigne, puis :

— Qui êtes-vous ? demande-t-il.

— Son frère. Elle va s'en tirer ?

Il me gratifie d'un demi-sourire moins que joyeux.

— C'est beaucoup trop tôt pour se prononcer. Elle a perdu beaucoup de sang. Elle peut se rétablir autant que subir des complications. Nous ne pouvons pas encore le savoir.

— Quel genre de complications ?

La question me paraît tout à fait raisonnable, mais elle me vaut un soupir irrité.

— N'importe quoi, depuis une infection jusqu'à des séquelles cérébrales. Nous ne saurons rien avant un jour ou deux. Vous allez donc devoir attendre que nous puissions fournir un pronostic, d'accord ?

J'ai droit à l'autre moitié du sourire, puis il s'éloigne dans le couloir.

Je le suis du regard en repensant à cette histoire de séquelles. Puis je tourne les talons pour suivre la civière qui emporte Deborah.

# 12

Il y a tellement d'appareils autour de Deborah qu'il me faut un moment pour la repérer au milieu de ce fouillis qui bipe et bourdonne. Elle gît, immobile, dans son lit, environnée de tubes et de canules, le visage à moitié couvert par un masque à oxygène, aussi pâle que

ses draps. Je reste tétanisé un moment, sans savoir comment réagir. J'ai tout fait pour réussir à la voir, mais maintenant que j'y suis, pas moyen de me rappeler avoir lu quelque part comment il convient de se comporter quand on se trouve aux urgences au chevet d'un être cher. Dois-je lui prendre la main ? Cela paraît probable, mais je ne suis pas très sûr, et puis elle a une perfusion enfoncée dans celle qui est la plus proche, et ça ne me semble pas une bonne idée de risquer de l'arracher.

Du coup, je prends une chaise que j'approche à une distance que

j'estime raisonnable et je m'installe.

Quelques minutes plus tard, un bruit me fait lever le nez. À la porte apparaît la tête d'un flic noir que je connais vaguement. Wilkins.

— Salut. Dexter, c'est ça ? fait-il.

Je hoche la tête et lui montre mon badge.

— Comment elle va ? demande-t-il.

— C'est trop tôt pour le dire.

— Désolé, mon vieux. Le capitaine veut que quelqu'un la surveille. Je suis dans le couloir.

— Merci.

Il retourne prendre son poste à



la porte.

J'essaie d'imaginer ce que serait la vie sans Deborah. Cette simple idée est dérangement, bien que je ne sache dire pourquoi. Je n'arrive pas à trouver de différences assez importantes ou évidentes, aussi, je me creuse la cervelle. Je réussis probablement à manger mon coq au vin chaud la prochaine fois. J'aurais moins de bleus sur les bras à force de prendre ses coups. Je n'aurais plus à craindre qu'elle m'arrête. Tout ça n'est que bénéfique. Pourquoi suis-je si inquiet ?

Malgré tout, cette logique ne me convainc guère. Et si elle avait

des séquelles au cerveau ? Cela pourrait gêner sa carrière dans la police. Elle pourrait avoir besoin d'une assistance permanente – qu'on la nourrisse, qu'on lui change ses couches – et ça ne serait pas facile, professionnellement parlant. Et qui devrait se farcir la corvée de s'occuper d'elle ? Je ne m'y connais guère en matière d'assurance médicale, mais je sais que ce n'est pas gratuit. Et si c'était moi qui étais censé m'occuper d'elle ? Cela empiéterait sûrement beaucoup sur mes loisirs. Mais qui d'autre y a-t-il ? Elle n'a pas d'autre famille au monde que moi, le Doux et Docile

Dexter. Personne d'autre pour pousser son petit fauteuil, préparer sa bouillie et essuyer ses filets de bave. Il faudrait que je m'occupe d'elle jusqu'à son dernier soupir, quand nous serions vieux, et nous serions là à regarder la télé pendant que le reste du monde continuerait à s'entre-tuer allègrement, sans moi.

Juste avant de succomber à une nouvelle vague de déprime, je me rappelle Kyle Chutsky. Le qualifier de petit copain de Deborah n'est pas tout à fait juste, puisqu'ils vivent ensemble depuis plus d'un an. Sans compter que ce n'est pas un gamin.

Il a dix bonnes années de plus qu'elle, c'est un costaud bien amoché, à qui il manque la main et le pied gauches à la suite de sa rencontre avec le même chirurgien amateur qui a rectifié le portrait du sergent Doakes.

Pour être honnête avec moi-même – ce qui me paraît très important –, je ne pense pas simplement à lui parce que j'ai envie qu'un autre que moi s'occupe d'une Deborah éventuellement handicapée. Il faut peut-être le prévenir qu'elle est aux urgences. Du coup, je sors mon mobile et je l'appelle. Il répond aussitôt.

— Kyle, c'est Dexter.

— Salut, mon pote, fait-il d'un ton faussement enjoué. Quoi de neuf ?

— Je suis avec Deborah. Aux urgences, à Jackson.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande-t-il après un court silence.

— Elle a pris un coup de couteau et perdu pas mal de sang.

— J'arrive tout de suite.

C'est bien que Chutsky se soucie assez d'elle pour venir aussi vite. Peut-être qu'il pourrait m'aider à préparer la bouillie de Deborah, pousser son fauteuil. C'est bien d'avoir quelqu'un pour vous

soutenir.

Ça me rappelle que j'ai moi aussi quelqu'un. Ou peut-être plus exactement que quelqu'un m'a, moi. En tout cas, Rita doit être prévenue que je vais être en retard, avant qu'elle s'embarque dans la préparation d'un soufflé au faisan. Je l'appelle à son travail, lui résume la situation et raccroche alors qu'elle se lance dans une litanie de « Oh, mon Dieu ».

Chutsky arrive un quart d'heure plus tard, suivi d'une infirmière qui a l'air de vouloir s'assurer qu'il est entièrement satisfait de tout, depuis

l'emplacement de la chambre jusqu'à la disposition des cathéters.

— C'est là, dit-elle.

— Merci, Gloria, répond Chutsky sans quitter Deborah des yeux.

Alors que l'infirmière s'attarde encore un peu d'un air inquiet, Chutsky s'approche du lit et prend la main de Deborah — je suis content de constater que je ne m'étais pas trompé : tenir la main, c'est bien ce qui se fait dans ces circonstances.

— Qu'est-ce qui s'est passé, alors ? demande-t-il.

Je lui raconte l'affaire ; il

m'écoute sans me regarder, hochant la tête d'un air absent, lâchant tout juste la main de Deborah pour écarter une mèche de cheveux sur son front.

— Que disent les médecins ? demande-t-il finalement.

— C'est encore trop tôt.

— Ils disent toujours ça, fait-il avec un geste agacé du crochet métallique qui remplace sa main gauche. Quoi d'autre ?

— Qu'il y a un risque de séquelles. Cérébrales, en plus.

— Elle a perdu beaucoup de sang, remarque-t-il.

Ce n'est pas une question, mais



j'y réponds malgré tout.

— En effet.

— J'ai un gars qui vient de Bethesda. Il sera là dans deux heures.

Je ne sais pas quoi répondre. Un gars ? De Bethesda ? Est-ce que c'est une bonne nouvelle, et, auquel cas, pourquoi ? Je ne vois aucune différence entre Bethesda et Cleveland, à part que l'un est dans le Maryland et l'autre dans l'Ohio. Quel genre de type pourrait venir de là-bas ? Et pour quoi faire ? Mais je ne vois pas non plus comment formuler ma question. Je ne sais pas pourquoi, mais mon cerveau ne

fonctionne pas avec son habituelle et glaciale efficacité.

Je me contente donc de regarder Chutsky poser une chaise de l'autre côté du lit pour s'asseoir tout en tenant la main de Deborah. Une fois installé, il se tourne vers moi.

— Dexter.

— Oui.

— Tu crois que tu pourrais nous trouver du café ? Et un beignet ou quelque chose à grignoter ?

La question me prend totalement de court – pas parce que l'idée est étrange, mais parce qu'elle me paraît étrange, alors qu'elle est

tout à fait naturelle. L'heure du déjeuner est passée depuis belle lurette, je n'ai rien mangé et même pas songé à le faire. Et là, maintenant que Chutsky me le propose, l'idée me paraît déplacée, comme entonner un refrain de corps de garde dans une église.

Mais je me lève et sors dans le couloir en promettant de voir ce que je peux faire.

Je reviens quelques minutes plus tard avec deux cafés et quatre beignets. Je m'arrête dans le couloir, sans trop savoir pourquoi, et je jette un coup d'œil par la lucarne. Chutsky est penché en

avant, les yeux clos, la main de Deborah pressée contre son front. Ses lèvres bougent, mais je n'entends rien, avec le ronronnement des appareils. Il prie ? Je trouve cela un peu prématuré. Sans doute que je ne le connais pas très bien, mais le peu que j'en sais ne cadre pas avec l'image d'un homme qui prie. En tout cas, c'est assez embarrassant à voir, un peu comme quelqu'un qui se cure le nez. Je me racle la gorge en entrant, mais il ne bronche pas.

À part sortir une remarque enjouée et éventuellement interrompre cette ferveur

religieuse, je ne trouve rien de constructif à faire. Alors je m'assois et entame un beignet. Je l'ai presque fini quand il se redresse.

— Alors, tu nous as trouvé quoi ?

Je lui passe un café et deux beignets. Il saisit le premier de sa main valide et embroche les deux beignets avec son crochet.

— Merci.

Le gobelet coincé entre les genoux, il fait sauter le couvercle d'un doigt, tout en mordant dans les beignets suspendus à son crochet.

— Pas eu le temps de manger. J'attendais un coup de fil de

Deborah et je pensais qu'on déjeunerait tous les trois, mais...

Il n'achève pas sa phrase. Il continue de manger ses beignets sans un mot, entre deux gorgées de café, et j'en profite pour finir le mien. Quand nous en avons terminé, nous restons à regarder Deborah comme si c'était notre émission de télé préférée. De temps en temps, l'un des appareils émet un bruit incongru et nous levons le nez. Mais rien ne change. Deborah gît toujours, les yeux clos, sa poitrine se soulève lentement, accompagnée d'un souffle à la Dark Vador de l'assistance respiratoire.

Je reste au moins une heure, et mes pensées ne s'éclairent pas pour autant. Apparemment, celles de Chutsky non plus. Il ne fond pas en larmes, mais il a l'air fatigué, le teint cireux ; je ne l'ai jamais vu comme ça, sauf quand je l'ai sauvé des mains de celui qui l'a mutilé. Et je pense que je ne vaudrais pas mieux que lui, bien que ce soit le cadet de mes soucis pour le moment ou même en règle générale. En fait, je ne perds pas beaucoup de temps à me soucier de grand-chose – je planifie, oui, c'est certain que je m'assure que tout se passera comme prévu lors de mes

Expéditions nocturnes spéciales. Mais, vraiment, m'inquiéter me semble être une activité plus émotionnelle que rationnelle, et jusqu'à aujourd'hui je n'ai jamais plissé le front.

Mais là je suis inquiet, et c'est tout juste si je ne dois pas me retenir de me ronger les ongles.

Bien sûr qu'elle va se rétablir. N'est-ce pas ? « Trop tôt pour se prononcer » commence à me paraître de plus en plus sinistre. Puis-je me fier à une telle déclaration, d'ailleurs ? N'est-ce pas un protocole, une procédure médicale standard pour informer



les gens qu'un proche parent est condamné ou finira en légume ? On commence par leur dire que tout ne va peut-être pas se passer pour le mieux – « Trop tôt pour le dire » – et puis, progressivement, on leur fait comprendre que ça ne va pas aller du tout.

Mais n'existe-t-il pas une loi qui oblige les médecins à dire la vérité ? Ou bien est-ce juste pour les garagistes ? Y a-t-il une vérité, médicalement parlant ? Je n'en ai pas la moindre idée, c'est un monde nouveau pour moi et je ne l'aime pas. Mais, quoi qu'il en soit, il est vraiment encore trop tôt pour se

prononcer, je vais devoir attendre, et, bouleversante surprise, je ne suis pas aussi doué pour ça que je me l'imaginai.

Quand mon estomac recommence à gargouiller, j'estime que ce doit être le soir, mais un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il est seulement 16 heures.

Vingt minutes plus tard, le gars de Bethesda arrive. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais en tout cas à rien de tel. Le gars fait un mètre soixante-dix, il est chauve et bedonnant, avec de grosses lunettes à montures dorées, et il entre avec les deux médecins qui se sont

occupés de Deborah. Ils le suivent comme des lycéens autour de la reine du bal, s'empressant de mentionner tout ce qui pourrait lui faire plaisir. Chutsky se lève d'un bond quand il entre.

— Docteur Teidel !

Teidel hoche la tête et, d'un mouvement du menton qui m'est également destiné, article simplement :

— Dehors.

Chutsky acquiesce et me prend par le bras pendant que Teidel et ses deux larbins commencent déjà à écarter le drap pour examiner Deborah.

— C'est le meilleur, dit Chutsky.

Il ne précise pas dans quel domaine, mais je me dis que ce doit être médical.

— Qu'est-ce qu'il va faire ?

Chutsky hausse les épaules.

— Ce qu'il faudra. Viens, allons bouffer. Mieux vaut ne pas regarder.

Cela ne semble pas très rassurant, mais, Chutsky se sentant manifestement mieux maintenant que Teidel a pris le relais, je le suis jusqu'à la petite cafétéria bondée du rez-de-chaussée. Nous nous glissons à une petite table dans un

coin et mangeons des sandwiches insipides. Bien que je ne lui aie rien demandé, Chutsky me renseigne un peu sur le docteur de Bethesda.

— Il est stupéfiant. Il y a dix ans, il m'a retapé complètement. J'étais dans un état bien pire que Deborah, crois-moi, et il a remis tous les morceaux à leur place et en état de marche. Je t'assure, Teidel est le meilleur. Tu as vu comment les autres toubibs se conduisent devant lui ?

— Comme s'ils voulaient lui laver les pieds et lui éplucher des grains de raisin.

Chutsky a un petit rire bref et

poli.

— Elle va se remettre, maintenant. Sans problème.

Mais je serais bien incapable de dire si c'est moi ou lui qu'il essaie de convaincre.

# 13

Le Dr Teidel est dans la salle de repos du personnel quand nous revenons. Assis à une table, il sirote un café, ce qui me paraît étrange et déplacé, un peu comme un chien qui jouerait aux cartes. Si Teidel est un faiseur de miracles, comment peut-il se conduire comme le

commun des mortels ? Il lève les yeux quand nous entrons et je les trouve humains aussi, las, pas du tout débordants de l'étincelle divine, et ses premières paroles ne me remplissent pas de ferveur religieuse non plus.

— C'est encore trop tôt pour être sûr, dit-il à Chutsky. (Je lui suis reconnaissant de cette variation sur le mantra médical habituel.) Nous ne sommes pas encore à un moment crucial et cela pourrait tout changer. (Une gorgée de café.) Elle est jeune, robuste. Les médecins d'ici sont excellents. Vous êtes en de bonnes mains. Mais ça



peut mal tourner.

— Vous pouvez faire quelque chose ? demande humblement Chutsky, comme s'il demandait à Dieu un vélo tout neuf.

— Une opération magique ou une procédure fabuleusement innovante, c'est ce que vous voulez dire ? (Une gorgée de café.) Non. Rien du tout. Vous devez juste attendre. (Il jette un coup d'œil à sa montre et se lève.) J'ai un avion à prendre.

Chutsky se penche et lui serre la main.

— Merci, docteur, je vous suis vraiment reconnaissant. Merci.

— Je vous en prie, répond Teidel en récupérant sa main tant bien que mal.

Nous le regardons s'en aller.

— Je me sens nettement mieux, dit Chutsky. Le simple fait qu'il soit venu a tout changé. (Il me regarde comme si j'avais protesté.) Je t'assure. Elle va se remettre.

J'aimerais être aussi confiant que Chutsky. Je ne suis pas si sûr que Deborah se remette. Je voudrais vraiment le croire, mais je ne suis pas aussi doué pour me faire des illusions que la majorité des êtres humains : si une situation a la possibilité de changer, c'est

toujours en pire.

Cependant, étant donné que ce n'est pas le genre de propos que je peux tenir aux urgences sans provoquer des réactions négatives à mon encontre, je me contente de marmonner une platitude de circonstance et retourne m'asseoir au chevet de Deborah. Wilkins monte toujours la garde à la porte, l'état de Debs n'a pas évolué, et j'ai beau l'observer attentivement, il ne se passe rien en dehors des bips et du ronronnement des appareils.

Chutsky la fixe comme s'il pouvait la forcer à se redresser et à parler par la force de son regard. En

vain. Au bout d'un moment, il se tourne vers moi.

— Le mec qui a fait ça, vous l'avez pincé, hein ?

— Il est sous les verrous.

Chutsky acquiesce ; il a l'air de vouloir dire autre chose. Il se tourne vers la fenêtre, soupire et revient vers Deborah.

Je suis connu pour l'ampleur et l'acuité de mon intellect, mais c'est seulement vers minuit que je me rends compte que cela ne sert à rien de rester assis à regarder Deborah. Elle n'a pas répondu à l'appel magnétique du regard de Chutsky, et à en croire les médecins elle ne

risque pas de faire grand-chose avant un moment : auquel cas, au lieu de rester ici à me tasser lentement pour finir en loque aux yeux rouges, mieux vaut que je regagne mes pénates pour prendre quelques heures d'un vague repos.

Chutsky n'y voit pas d'objection. Il agite la main en marmonnant qu'il garde la boutique, et je sors en titubant dans la nuit moite de Miami, bien agréable après le froid glacial de l'hôpital. Je marque une pause pour respirer l'odeur de la végétation et des pots d'échappement. Un quart de lune d'un jaune malsain flotte

dans le ciel en gloussant tout seul, mais je ne ressens pas vraiment son attraction. Je suis incapable de penser au scintillement joyeux que produirait une lame par une telle nuit ou aux délices débridés que je devrais pourtant désirer ardemment. Avec Deborah sur un lit d'hôpital, c'est impossible. Ce n'est pas que ce serait mal, c'est juste que je n'ai pas le cœur à ça. Je n'éprouve rien. Je suis vide, abattu, épuisé.

En tout cas, si je ne peux rien faire pour Deborah ni contre le vide et l'abattement, je peux au moins remédier à l'épuisement.

Je rentre chez moi.

Je me réveille de bonne heure avec un sale goût dans la bouche. Rita est déjà dans la cuisine et une tasse atterrit devant moi avant même que je sois assis.

— Comment va-t-elle ?

— C'est trop tôt pour le dire, expliqué-je.

— Ils disent toujours ça.

Je bois une longue gorgée de café et je me relève.

— Je ferais mieux de prendre de ses nouvelles.

J'appelle Chutsky.

— Rien de neuf, dit-il d'une voix rauque de fatigue. Je t'appelle

si jamais il y a quoi que ce soit.

Je retourne m'asseoir, avec l'impression que je vais sombrer dans le coma à tout moment.

— Alors ? demande Rita.

— Pas de changement, dis-je en m'affalant le nez dans la tasse.

Plusieurs cafés et six pancakes à la myrtille plus tard, je suis un peu ragaillardi et prêt à partir travailler. Je me lève, dis au revoir à Rita et aux gosses et je m'en vais. Je vais faire comme d'habitude et laisser le rythme de mon quotidien artificiel me bercer pour atteindre une sérénité synthétique.

Mais le bureau n'est pas du



tout le refuge auquel je m'attendais. Je suis accueilli partout par des mines compatissantes et on me demande à mi-voix : « Comment elle va ? » Tout l'immeuble a l'air de vibrer de sollicitude au cri de guerre de « Trop tôt pour se prononcer ». Même Vince Masuoka a pris le coup. Il a apporté des beignets – pour la deuxième fois de la semaine ! – et, dans un esprit de pure charité, m'a mis de côté celui à la crème pâtissière.

— Comment elle va ? demandait-il en me l'offrant.

— Elle a perdu beaucoup de sang, réponds-je, surtout histoire de

varier.

— Ils sont très bons, à Jackson, dit-il. Ils ont l'habitude.

— Je préférerais qu'ils n'aient pas à s'occuper d'elle, lâché-je avant de mordre dans le beignet.

Dix minutes plus tard, je reçois un appel de l'assistante du capitaine Matthews.

— Une si jolie voix... Ce ne peut être que Gwen, notre ange de lumière.

— Il a dit tout de suite, rétorque-t-elle avant de raccrocher. Je me retrouve devant le bureau de Matthews quatre minutes plus tard, face à Gwen en personne. C'est son

assistante depuis toujours, depuis l'époque où on l'appelait secrétaire, et cela pour deux raisons. La première est qu'elle est incroyablement efficace. La seconde, qu'elle est incroyablement laide et qu'aucune des trois épouses successives du capitaine n'a jamais réussi à lui trouver le moindre défaut.

Ces deux qualités me la rendent irrésistible et je suis incapable de la croiser sans lâcher quelque trait d'esprit.

— Ah, Gwendolyn. La suave sirène de South Miami.

— Il vous attend.

— Oublions-le. Partons ensemble vivre une éternité de débauche sublime.

— Entrez. Il est dans la salle de réunion.

Je pensais que le capitaine voudrait exprimer officiellement sa sollicitude, mais la salle de réunion me paraît un étrange endroit pour cela. Puisque c'est le capitaine et que je ne suis que Dexter, le sous-fifre, j'entre.

Il m'attend, effectivement. Il est juste derrière la porte et à peine suis-je entré qu'il me fond dessus.

— Morgan, dit-il. Euh... c'est tout à fait officieux, en

conséquence... (Il agite la main, la pose sur mon épaule.)... il faut que vous nous aidiez, mon petit. Simplement... enfin, vous voyez.

Et, sans plus de précisions, il me conduit à un siège.

Il y a déjà plusieurs personnes assises autour de la table. J'en reconnais la plupart, et aucune n'est particulièrement de bon augure. Il y a Israel Salguero, des services internes : c'est une mauvaise nouvelle à lui tout seul. Mais il est accompagné d'Irene Cappuccio, que je ne connais que de vue et de réputation. C'est l'une des chefs du service juridique de la police et on

l'appelle rarement, sauf si quelqu'un a déposé une plainte solide contre nous. À côté d'elle est assis un autre de nos juristes, Ed Beasley. De l'autre côté de la table se trouve le lieutenant Stein, chargé de com', grâce auquel la police de Miami réussit à ne pas passer pour une horde de Huns sanguinaires.

Il y a un inconnu assis à côté de Matthews, et il est clair, d'après la coupe impeccable de son coûteux costume, que ce n'est pas un flic. Il est noir, avec un air imbu de sa personne et un crâne rasé tellement luisant que je suis sûr qu'il utilise de la cire d'abeille. Au même

instant, il bouge le bras et découvre un gros bouton de manchette en diamants et une magnifique Rolex.

— Alors, dit Matthews pendant que je m'avance en hésitant vers une chaise, en proie à la panique. Comment va-t-elle ?

— C'est trop tôt pour le dire.

— Ah ! Enfin, je suis sûr que nous espérons tous que, hum, tout ira pour le mieux. C'est un excellent élément et son père... euh, votre père, aussi, bien sûr. (Il se racle la gorge.) Les... hum... médecins de Jackson sont les meilleurs et je veux vous assurer que si nous pouvons faire quoi que ce soit,

euh... (Son voisin lui jette un regard, puis à moi, et Matthews opine.) Asseyez-vous.

Je prends place sans la moindre idée de ce qui se passe, mais avec la certitude absolue que cela ne va pas me plaire. Ce que me confirme aussitôt Matthews.

— Il s'agit d'une discussion informelle, dit-il. Juste pour... euh... hum.

L'inconnu pose avec agacement son regard impérieux sur le capitaine et se tourne vers moi.

— Je représente Alex Doncevic, annonce-t-il.

Le nom ne me dit absolument



rien, mais il le prononce avec une telle conviction que je me dis que je devrais le connaître et je me contente de hocher la tête avec un :

— Ah, très bien.

— Pour commencer, continue-t-il, j'exige sa libération immédiate. Ensuite... (Il marque une pause, apparemment pour créer un petit effet dramatique et pour permettre à sa vertueuse indignation de prendre de l'ampleur avant de se répandre dans toute la salle.) Ensuite, reprend-il, comme s'il s'adressait à une foule dans un stade, nous envisageons d'intenter une action pour réclamer des

dommages et intérêts.

Je cligne des paupières. Tout le monde me regarde, et il est clair que je suis impliqué dans une sale histoire, mais dont j'ignore absolument tout.

— Je suis désolé de l'apprendre, dis-je.

— Écoutez, intervient Matthews, il s'agit seulement d'une conversation informelle et préliminaire. Car M. Simeon jouit, hum, d'une position très respectable dans la communauté. Notre communauté.

— Et parce que son client est en état d'arrestation pour plusieurs

délits, ajoute Irene Cappuccio.

— Arrestation abusive, corrige Simeon.

— Cela reste à voir, répond Cappuccio. M. Morgan pourra peut-être nous éclairer sur ce point.

— Très bien, dit Matthews. Ne nous... euh... (Il pose les mains à plat sur la table.) L'important est surtout de... hum... Irene ?

Cappuccio prend le relais.

— Pouvez-vous nous dire exactement ce qui s'est passé hier jusqu'à l'agression de l'inspecteur Morgan ? me demande-t-elle.

— Vous savez pertinemment que vous ne pourrez jamais

présenter cela devant un tribunal, Irene, dit Simeon. Agression ? Allons donc !

Cappuccio le considère un long moment sans ciller, d'un regard glacial.

— Très bien, reprend-elle. Jusqu'au moment où le client de M. Simeon a planté son couteau entre les côtes de Deborah Morgan ? Vous ne réfutez pas qu'il l'a poignardée, tout de même ? demande-t-elle à Simeon.

— Écoutons ce qui s'est passé, répond-il avec un sourire pincé.

— Allez-y, m'encourage Cappuccio. Commencez par le

commencement.

— Eh bien..., commencé-je.

Et je m'arrête. Je sens les regards posés sur moi et les secondes qui passent, mais je ne trouve rien de plus convaincant à dire. C'est bien de savoir enfin qui est Alex Doncevic. Il est toujours agréable de connaître le nom des gens qui poignent votre famille.

Mais, en dehors de cela, Alex Doncevic ne figurait pas sur la liste de nos suspects. Deborah avait frappé à cette porte pour parler à un certain Brandon Weiss – et avait été poignée par une tout autre personne, qui avait été prise de

panique et avait tenté de la tuer simplement parce qu'elle avait vu son badge ?

Je n'exige pas que l'existence se déroule toujours d'une manière raisonnable. Après tout, moi, je vis ici, et la logique n'existe pas. Mais cela n'a aucun sens, à moins d'accepter l'idée que lorsqu'on frappe au hasard à une porte à Miami une personne sur trois qui répond est disposée à vous trucider. Bien que cette idée soit en elle-même tout à fait séduisante, cela ne me semble guère probable.

Et pour couronner le tout, en cet instant, la raison de son geste

est moins importante que le geste lui-même. En revanche, je ne vois pas du tout pourquoi tout cela motive une réunion d'une telle ampleur. Matthews, Cappuccio, Salguero... ces gens ne se retrouvent pas tous les jours pour prendre un café.

C'est donc un sale moment à passer, et la moindre de mes déclarations va avoir des conséquences, mais, comme j'ignore de quoi il s'agit, comment faire pencher la balance du bon côté ? Bien que surdimensionné, mon cerveau a du mal à assimiler cette trop grande quantité

d'informations sans queue ni tête. Je me racle la gorge, histoire de gagner un peu de temps, juste quelques secondes, mais tout le monde a les yeux rivés sur moi.

— Eh bien, répété-je. Euh... le commencement ? Vous voulez dire, euh...

— Vous êtes allés interroger M. Doncevic, dit Cappuccio.

— Non, euh... pas vraiment.

— Pas vraiment, répète Simeon, comme si quelqu'un dans l'assistance risquait de ne pas avoir bien saisi le sens. Que voulez-vous dire par « pas vraiment » ?

— Nous allons interroger



quelqu'un du nom de Brandon Weiss, dis-je. C'est Doncevic qui a ouvert.

— Qu'a-t-il dit quand le sergent Morgan s'est présenté ? demande Cappuccio.

— Je ne sais pas.

— Obstruction, lance Simeon à Cappuccio, qui balaie la remarque d'un geste.

— Monsieur... Morgan, dit-elle en consultant son dossier. Dexter. (Elle ponctue cela d'une espèce de tic nerveux qu'elle doit prendre pour un sourire chaleureux.) Vous n'êtes pas sous serment et nul ne vous accuse de quoi que ce soit.

Nous avons simplement besoin de connaître l'enchaînement des événements ayant conduit au coup de couteau.

— Je comprends, dis-je, mais j'étais dans la voiture.

Simeon se redresse, presque au garde-à-vous.

— Dans la voiture, souligne-t-il. Pas à la porte avec le sergent Morgan.

— C'est exact.

— Donc, vous n'avez pas entendu ce qui s'est dit, ou pas, observe-t-il en haussant un sourcil tellement haut qu'il forme presque une houppette sur son crâne lisse.

— C'est exact.

— Mais vous avez déclaré dans votre déposition que le sergent Morgan avait montré son badge, dit Cappuccio.

— Oui, je l'ai vue faire.

— Et il était dans la voiture, à quelle distance ? dit Simeon. Vous savez ce que je peux faire avec ça, au tribunal ?

Matthews s'éclaircit la voix.

— Ne... euh... tribunal... n'est pas... Euh... ne partons pas du principe que ceci peut finir au tribunal.

— J'étais nettement plus près quand il a essayé de me poignarder,

dis-je, espérant arranger les choses.

— Légitime défense, balaie Simeon. Si elle ne s'est pas correctement identifiée comme représentante de la loi, il avait tout à fait le droit de se défendre !

— Elle a montré son badge, j'en suis certain.

— Vous ne pouvez pas l'être ! A quinze mètres de distance !

— Je l'ai vue, dis-je, en m'efforçant de ne pas paraître agressif. Par ailleurs, Deborah n'oublierait jamais de le faire. Elle connaît la procédure sur le bout des doigts depuis qu'elle sait marcher.

Simeon agite un très gros index

devant moi.

— Et c'est un autre point qui ne me plaît pas du tout. Quelle est votre relation exacte avec le sergent Morgan ?

— C'est ma sœur.

— Votre sœur, répète-t-il sur un ton accusateur. (Il secoue la tête d'un air théâtral et parcourt la salle du regard. Il a fini par capter l'attention de tout le monde et il n'en peut plus de joie.) C'est de mieux en mieux, conclut-il avec un sourire plus aimable que celui de Cappuccio.

Salguero prend enfin la parole.

— Deborah Morgan a des états

de service impeccables. Son père était policier, elle est irréprochable à tous égards, et depuis toujours.

— Être fille de policier ne rend personne irréprochable, observe Simeon. Cela signifie simplement qu'on fait bloc. Et vous le savez. C'est un cas évident de légitime défense, d'abus d'autorité et de tentative pour le dissimuler. (Il lève les mains.) Il est évident que nous n'allons jamais découvrir ce qui s'est réellement passé, surtout pas avec ces intrigues de famille noyées dans le milieu de la police. J'estime que nous devons nous en remettre à la justice.

Ed Beasley prend à son tour la parole, avec un air posé et bourru qui me donne envie de lui serrer chaleureusement la main.

— Nous avons un officier en soins intensifs, dit-il, parce que votre client l'a poignardé. Et nous n'avons pas besoin d'un tribunal pour le comprendre, Kwami.

Simeon le gratifie d'un sourire éclatant.

— Peut-être pas, Ed. Mais, à moins que vous ne parveniez à faire table rase de la Constitution, mon client dispose de cette possibilité. En tout cas, continue-t-il en se levant, je pense en avoir assez pour

pouvoir faire libérer mon client sous caution.

Et, sur un signe de tête à Cappuccio, il sort.

Un moment de silence, puis Matthews se racle la gorge.

— Il peut y arriver, Irene ? demande-t-il.

Cappuccio casse le crayon qu'elle tient à la main.

— Devant le bon juge ? Oui, probablement.

— Le climat politique n'est pas favorable, en ce moment, dit Beasley. Simeon peut faire monter la sauce et tout envenimer. Et nous ne pouvons pas nous permettre un



nouveau scandale maintenant.

— Très bien, dit Matthews. Commençons à fermer les écoutilles en attendant la tempête. Lieutenant Stein, vous savez quoi faire. Apportez-moi de quoi nourrir la presse au plus vite. Avant midi.

— Très bien.

Israel Salguero se lève.

— Je sais ce que je dois faire, capitaine. L'inspection des services va devoir entreprendre l'examen du dossier du sergent Morgan immédiatement.

— Très bien, très bien, acquiesce Matthews avant de se tourner vers moi. Morgan, dit-il

d'un air consterné, j'aurais préféré  
que vous vous montriez plus utile.

# 14

C'est ainsi qu'Alex Doncevic est relâché bien avant que Deborah revienne à elle. Plus précisément, il quitte le centre de détention à 17 h 17, soit seulement une heure et vingt minutes après que Debs ouvre enfin les yeux.

Je suis au courant, car Chutsky

m'appelle immédiatement, aussi excité que si elle venait de traverser la Manche à la nage en remorquant un piano.

— Elle va s'en sortir, Dex. Elle a ouvert les yeux et m'a tout de suite regardé.

— Elle a dit quelque chose ?

— Non, mais elle a serré ma main. Elle va y arriver.

Je ne suis toujours pas convaincu qu'un clin d'œil et un geste imperceptible soient des signes irréfutables d'un prochain rétablissement, mais c'est agréable de savoir qu'il y a du progrès. Surtout maintenant qu'elle va avoir

besoin d'être pleinement consciente pour affronter Israel Salguero et l'Inspection des services.

Je suis au courant de la remise en liberté de Doncevic, parce que, entre la réunion et le coup de fil de Chutsky, j'ai pris une décision.

Je ne suis pas du genre à me bercer d'illusions. Je sais mieux que personne que la vie n'est pas juste. Les êtres humains ont inventé le concept de justice pour tenter de niveler le terrain et rendre la tâche un tantinet plus difficile aux prédateurs. C'est très bien comme ça. Personnellement, j'accueille les défis à bras ouverts.

Mais si la Vie n'est pas juste, la Loi et l'Ordre sont censés l'être. Et l'idée que Doncevic puisse être libre pendant que Deborah s'étirole à l'hôpital dans un nid de tubes est tellement... Très bien, je vais le dire : ce n'est pas juste. Bon, d'accord, il y a certainement d'autres termes appropriés ici, mais je ne vais pas me dérober, simplement parce que cette vérité, comme la plupart, est relativement moche. Je ressens devant tout cela un sentiment de grande injustice. Et cela m'amène à me demander comment rétablir un peu d'ordre.

J'y réfléchis pendant de

longues heures de paperasse accompagnées de trois tasses d'un café abominable. Puis durant un déjeuner plus que médiocre dans un petit établissement qui se prétend méditerranéen, ce qui ne peut être justifié que si l'on décrète que pain rassis, mayonnaise coagulée et viande froide grailonneuse font partie du patrimoine de la Méditerranée. Puis quelques minutes de plus pendant que je range mes affaires dans mon petit bureau.

Enfin, quelque part dans les brumes de mon cerveau, j'entends résonner faiblement un

gong. Et une vague lumière commence à m'éclairer.

On m'a beaucoup reproché de ne pas être très utile et je reconnais une certaine vérité dans cette accusation. Je n'ai effectivement pas servi à grand-chose : j'ai boudé dans la voiture pendant que Debs se faisait poignarder et je n'ai pas réussi à la protéger des attaques de cet avocat au crâne luisant.

Mais je connais une manière de me rendre extrêmement utile, dans un domaine où je suis tout particulièrement doué. Je peux faire disparaître tout un tas de problèmes : celui de Deborah, de la



police et les miens, tout cela en même temps, d'un seul coup bien net – ou de plusieurs, moins nets, si je me sens d'humeur un peu joueuse. Il me suffit de me détendre et de devenir ce merveilleux autre Moi-même, tout en aidant ce pauvre Doncevic à reconnaître qu'il s'est mal conduit.

Je sais que Doncevic est coupable : je l'ai vu poignarder Deborah de mes yeux. Et il y a de grandes chances pour que ce soit lui qui ait tué et mis en scène les cadavres qui provoquent un tel émoi et causent du tort à notre vitale industrie touristique. Me

débarrasser de Doncevic est mon devoir de citoyen. Puisqu'il est en liberté sous caution, s'il disparaît, tout le monde pensera qu'il a pris la fuite. Les chasseurs de primes essaieront de le retrouver, mais personne ne trouvera rien à y redire s'ils échouent.

J'éprouve une grande satisfaction devant cette solution : c'est bien qu'une situation puisse se dénouer aussi simplement, et cette simplicité séduit en moi le monstre qui aime empaqueter et jeter les problèmes. Et puis, ce n'est que justice.

Cerise sur le gâteau : je vais

pouvoir passer quelques moments privilégiés avec Alex Doncevic.

Je commence par vérifier où il en est sur mon ordinateur, je suis l'avancement tous les quarts d'heure quand il devient évident qu'on va le relâcher. À 16 h 32, ses papiers sont presque signés et je descends nonchalamment jusqu'au parking pour me rendre devant la porte du centre de détention.

J'y arrive juste à l'heure, et des tas de gens m'ont devancé. Simeon sait vraiment comment donner une fête, surtout pour la presse, et tout le monde attend dans une immense cohue déchaînée. Les camionnettes,

paraboles satellites et coiffures hors de prix se battent pour avoir leur place. Quand Doncevic sort en compagnie de Simeon, c'est un concert de caméras, de coups de coude, et la foule se précipite comme une meute de chiens sur un bout de viande.

Depuis ma voiture, je regarde Simeon prononcer une longue et émouvante déclaration, répondre à quelques questions, puis fendre la foule en remorquant Doncevic. Ils montent dans un 4x4 noir et démarrent. J'attends un moment, puis je les suis.

Filer une voiture est

relativement simple, surtout à Miami, où la circulation est constamment dense et où les gens ont un comportement irrationnel. Comme c'est l'heure de pointe, c'est pire encore. Je n'ai qu'à rester légèrement en retrait en laissant deux ou trois voitures entre la mienne et leur Lexus. Le comportement de Simeon n'indique en rien qu'il se sait suivi. Bien sûr, même s'il m'a repéré, il ne peut que penser que je suis un journaliste qui espère voler un cliché de Doncevic pleurant de gratitude, et Simeon fera tout pour offrir son meilleur profil.

Je les suis sur North Miami Avenue, puis je laisse un peu de distance quand nous tournons sur la 40<sup>e</sup> rue nord-est. Je suis à peu près sûr de leur destination, à présent, et comme de bien entendu Simeón se gare devant le bâtiment où Deborah a fait la connaissance de mon nouvel ami Doncevic. Je continue mon chemin, fais le tour du pâté de maisons et repasse au moment où Doncevic descend de la voiture pour gagner le bâtiment.

Heureusement pour moi, je peux me garer à une place d'où je peux surveiller la porte. Je coupe le moteur et j'attends la tombée de la

nuit, l'heure de Dexter. Et ce soir, enfin, après un long et morne séjour dans le quotidien, je vais jouer quelques mesures de mon menuet favori. Je me surprends à suivre avec impatience le coucher pompeux et interminable du soleil ; j'ai hâte qu'il fasse nuit. Je la sens qui arrive pour moi, qui s'apprête à m'envahir, qui déploie lentement ses ailes et détend des muscles restés trop longtemps immobiles pour se préparer à bondir...

Mon mobile sonne.

— C'est moi, annonce Rita.

— Évidemment, lui dis-je.

— Je crois que j'ai quelque

chose de vraiment bien. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Rien. Qu'est-ce qui est vraiment bien ?

— Quoi ? Oh, je pensais à ce dont nous avons parlé. À propos de Cody.

Je m'extirpe péniblement de l'obscurité qui montait en moi et j'essaie de me rappeler ce dont nous avons parlé à propos de Cody. Il était question de l'aider à sortir de sa coquille, mais je ne me rappelle pas que nous ayons rien décidé en dehors de quelques vagues platitudes destinées à reconforter Rita pendant que je dirigerais



méticuleusement les pas de Cody sur la Voie de Harry.

— Ah, d'accord. Oui ? me contenté-je de répondre, dans l'espoir qu'elle m'en dise un peu plus.

— J'ai parlé avec Susan. Tu sais, celle qui habite au 137. Avec le gros chien.

— Oui. Je me rappelle le chien. Je ne risque pas de l'oublier : il me déteste, comme tous les animaux domestiques. Ils sentent ce que je suis, même quand leurs maîtres n'en ont pas conscience.

— Et son fils, Albert ? Il est chez les scouts et ça lui fait

énormément de bien. Je me suis dit que ce serait bien aussi pour Cody.

Au premier abord, l'idée ne rime à rien. Cody ? Chez les scouts ? C'est un peu comme servir du thé et des sandwiches au concombre à Godzilla. Mais alors que je bafouille une réponse, essayant de trouver autre chose qu'un refus scandalisé ou un fou rire, je me surprends à penser que ce n'est pas si idiot. En fait, cette suggestion est excellente et s'accorde parfaitement avec l'idée de faire fréquenter d'autres petits humains à Cody. Et du coup, pris en tenaille entre un refus agacé et un

réel enthousiasme, je réponds :

— Wamahéoké.

— Dexter, tout va bien ?

— Je... euh, tu m'as pris de court. J'étais occupé. Mais je trouve que c'est une excellente idée.

— C'est vrai ? Tu le penses ?

— Absolument. C'est la solution rêvée pour lui.

— J'espérais que tu serais d'accord, puis j'ai eu des doutes. Et si... Mais tu le penses vraiment ?

C'est le cas, oui, et je finis par la convaincre. Mais il me faut plusieurs minutes, étant donné que Rita est capable de parler sans respirer et la plupart du temps sans

finir sa phrase. Si bien qu'elle arrive à sortir une vingtaine de mots décousus quand j'en prononce un seul.

Le temps que je la convainque et que je raccroche, il commence à faire un peu plus sombre dehors, mais beaucoup moins en moi. Les premières notes de la Danse de Dexter sont assourdies, à présent, devenues indistinctes depuis la cacophonie de l'appel de Rita. Ça va revenir.

En attendant, histoire de m'occuper, j'appelle Chutsky.

— Salut, mon pote, dit-il. Elle a encore ouvert les yeux il y a

quelques minutes. Les médecins disent qu'elle revient à elle.

— Merveilleux. Je vais passer un peu plus tard. Là, j'ai quelques petits trucs à régler.

— Il y a des gens de chez vous qui sont passés. Tu connais un certain Israel Salguero ?

Un vélo qui passe dans la rue cogne mon rétro et continue sa route.

— Oui, je le connais. Il est venu ?

— Oui. (Chutsky se tait, attend que je dise quelque chose, mais, comme je ne vois pas quoi, il finit par reprendre :) Il y a un truc chez

ce mec.

— Il connaissait notre père.

— Mmm, mmm. Mais autre chose.

— Il est de l'Inspection des services. Il enquête sur le comportement de Deborah dans cette histoire.

— Celui de Deborah ?  
demande-t-il après un long silence.

— Oui.

— Elle s'est fait poignarder !

— Selon l'avocat, c'est de la légitime défense.

— L'enfoiré !

— Je suis sûr qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. C'est la règle, il doit

enquêter.

— Saloperie d'enfoiré. Et il vient ici ? Alors qu'elle est dans un putain de coma ?

— Il connaît Deborah depuis longtemps. Il est sûrement juste venu voir si elle allait mieux.

Très long silence.

— O.K., mon pote, si tu le dis. Mais je ne crois pas que je vais le laisser entrer la prochaine fois.

Je ne sais pas trop ce que va donner le crochet de Chutsky face au sang-froid imperturbable de Salguero, mais je me dis que ce sera intéressant. Chutsky, malgré son air bourru et faussement jovial, est un

meurtrier sans état d'âme. Mais Salguero, à l'Inspection des services depuis des années, est à l'épreuve des balles. Si jamais ils devaient en venir aux mains, ce serait un sacré spectacle. Je réponds simplement :

— D'accord. On se voit tout à l'heure.

Maintenant que toutes ces petites questions humaines sont réglées, je me remets à l'affût. Des voitures passent. Des piétons. Je commence à avoir soif et je trouve une bouteille d'eau minérale à moitié pleine sur la banquette arrière. Enfin, la nuit tombe.

J'attends encore un peu que



l'obscurité envahisse toute la ville et m'enveloppe moi aussi. C'est très agréable d'endosser ce costume, et l'impatience croît en moi, avec les encouragements du Passager noir qui me supplie de lui laisser la place au volant.

Je cède enfin.

Je glisse le fil de pêche en Nylon et le rouleau d'adhésif de plomberie dans ma poche, seuls outils à ma disposition dans la voiture pour le moment, et je descends.

J'hésite. Cela fait longtemps depuis la dernière fois, trop longtemps depuis le dernier méfait

de Dexter. Je n'ai rien préparé, et ce n'est pas bien. Je n'ai pas de plan, et c'est pire encore. Je ne sais pas vraiment ce qui m'attend derrière cette porte ni ce que je compte faire une fois à l'intérieur. En proie un instant à l'incertitude, je reste à côté de la voiture et je me demande si je suis capable d'improviser ma Danse. L'hésitation ronge mon armure et je me retrouve le pied en l'air dans la nuit sans savoir ce qui m'attend.

Mais ce n'est que sottise, faiblesse et erreur – pas du tout Dexter. Le Vrai Dexter habite dans le Noir, il revient à la vie dans la

nuit, prend du plaisir à jaillir de l'ombre. Qui est ce personnage qui ne sait sur quel pied danser ? Dexter n'hésite pas.

Je lève le nez et inspire une longue bouffée de l'air nocturne. Encore mieux : il n'y a qu'un petit croissant de lune jaunâtre, mais je m'ouvre à lui et il hurle à mon intention ; je sens la nuit puiser dans mes veines jusqu'au bout de mes doigts, vibrer sous la peau tendue de mon cou et tout change, tout redevient tel que ce doit être. Nous savons ce que nous devons faire et nous sommes prêts.

C'est le moment, c'est la nuit,

c'est l'heure de la Danse de Dexter, et les pas vont nous revenir, comme toujours.

Au plus profond de moi, les ailes noires se déploient dans le ciel nocturne et nous entraînent.

Nous nous glissons dans la nuit tout autour du bâtiment pour inspecter soigneusement les environs. Tout au bout de la rue se trouve une impasse, et nous nous enfonçons dans l'obscurité pour rejoindre l'arrière du domicile de Doncevic. Un camion cabossé est garé devant un quai de chargement bien dissimulé à l'arrière. Un bref chuchotement du Passager :

*Regarde, c'est comme cela qu'il faisait sortir les cadavres pour les transporter jusqu'à leur emplacement.* Et, bientôt, il va prendre le même chemin.

Nous revenons sur nos pas ; rien d'inquiétant dans les alentours. Un restaurant éthiopien au coin de la rue. De la musique qui beugle trois portes plus loin. Nous nous retrouvons devant le bâtiment. Nous sonnons. Il ouvre la porte, éprouve un bref instant de surprise avant que nous fondions sur lui. Il finit en un rien de temps à plat ventre par terre, le fil de pêche autour du cou, pendant que nous le

bâillonnonns et lui attachons poignets et chevilles. Quand il est immobilisé, réduit au silence, nous faisons un rapide tour du propriétaire : personne d'autre. En revanche, nous dénichons quelques articles intéressants, notamment de très jolis outils dans la salle de bains, juste à côté de la grande baignoire. Scies, cisailles et tout ce qu'il faut comme Joujoux pour Dexter. C'est bien le carrelage blanc que nous avons vu dans le film, à l'office de tourisme. C'est une preuve, nous avons maintenant toutes les preuves nécessaires, Doncevic est coupable. C'est lui qui

était sur ce carrelage près de la baignoire, avec ces outils, en train de procéder à des actes impensables – précisément ceux auxquels nous pensons et que nous allons lui infliger.

Nous le traînons dans la salle de bains et le mettons dans la baignoire avant de nous arrêter un petit instant. Un faible et insistant chuchotement qui nous souffle que tout n'est pas « comme il faut » remonte le long de notre échine jusque dans nos dents. Nous faisons rouler Doncevic dans la baignoire, à plat ventre, et nous refaisons un petit tour rapide des

lieux. Rien, personne, tout est au poil et la voix puissante du Passager noir noie le faible chuchotement et exige que nous reprenions notre Danse avec Doncevic.

Retour donc à la salle de bains pour nous mettre à la tâche. Nous nous dépêchons un peu, parce que nous sommes dans un lieu inconnu, sans véritable plan, et aussi parce que Doncevic prononce un mot bizarre avant que nous lui ôtions définitivement la faculté de parole. « Souris », dit-il. Cela nous fâche tellement que nous nous empressons de l'empêcher de dire quoi que ce soit de compréhensible.



Mais nous faisons tout comme il faut, oh oui, et quand c'est terminé nous sommes satisfaits de ce travail bien fait. Tout s'est vraiment très bien passé et nous avons nettement progressé dans notre entreprise pour rétablir l'ordre des choses.

Et il demeurera ainsi, maintenant qu'il ne reste plus que quelques sacs-poubelle et une petite goutte du sang de Doncevic sur une lame de verre dans mon coffret en bois de rose.

Et, comme toujours, je me sens nettement mieux ensuite.

# 15

Le lendemain matin, tout part en eau de boudin. Je me rends au travail, fatigué mais satisfait d'avoir accompli avec bonheur mes corvées jusqu'à pas d'heure. Je viens de m'installer avec une tasse de café pour m'attaquer à la paperasse quand Vince Masuoka passe la tête

par l'embrasure.

— Dexter.

— Le seul et unique !  
m'exclamé-je avec la modestie exigée.

— Tu as entendu la nouvelle ?  
demande-t-il avec un sourire satisfait indiquant qu'il espère le contraire.

— J'entends tant de nouvelles, Vince. De quoi tu parles ?

— Du rapport d'autopsie.

Et comme, apparemment, il tient à rester agaçant le plus longtemps possible, il se tait et se contente de me regarder.

— Très bien, Vince, dis-je enfin.

Quel est le rapport d'autopsie dont je n'ai pas entendu parler et qui va changer ma vie ?

— Quoi ?

— Je viens de te dire que je ne suis pas au courant.

— Tu sais, les cadavres décorés avec les fruits et tout le bataclan ?

— Ceux de South Beach et des Fairchild Gardens ?

— Oui. Ils ont été transportés à la morgue pour autopsie et à leur arrivée le légiste fait : « Super, les revoilà. »

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais il est tout à fait possible pour deux êtres humains

de tenir un dialogue de sourds.

— Vince, s'il te plaît, utilise des mots simples et dis-moi ce que tu essaies de me faire comprendre avant que je te fracasse le crâne avec ma chaise.

— Je dis simplement, reprend-il (et là, c'est vrai et facile à comprendre pour l'instant), que le légiste a déclaré à la réception des quatre cadavres qu'on les avait volés à la morgue et qu'ils étaient revenus.

Le monde me paraît basculer légèrement, et un épais brouillard gris enveloppe tout et me suffoque.

— Les cadavres ont été volés à

la morgue ?

— Ouais.

— Donc, ils étaient déjà morts, quelqu'un les a pris et a organisé toute cette mise en scène insensée ?

— Oui, j'ai jamais entendu un truc aussi dingue. Non, mais, voler des cadavres à la morgue et s'amuser avec comme ça ?

— Donc, celui qui les a volés ne les a pas tués.

— Non, c'étaient des victimes d'accidents qui attendaient dans leurs tiroirs.

Accident, c'est un mot affreux. Il représente tout ce que je combats depuis toujours : le hasard, le

désordre, l'imprévu, donc, tout ce qui est dangereux. Ce mot me fera prendre un jour, parce que, malgré toutes les précautions du monde, quelque chose peut arriver malgré tout par accident, et dans ce monde où règnent le chaos et le hasard cela se produit toujours.

Et c'est ce qui vient de se passer. Je viens de remplir la nuit dernière une demi-douzaine de sacs-poubelle avec les morceaux de quelqu'un qui était, plus ou moins « accidentellement », innocent.

— Donc, il ne s'agit pas de meurtres, finalement.

— C'est quand même un crime.

Vol de cadavre, profanation, un truc de ce genre. Mise en péril de la santé publique. C'est forcément illégal.

— Traverser hors des clous aussi.

— Pas à New York, ils le font tout le temps.

Les incivilités du piéton new-yorkais ne parviennent pas à me reconforter. Plus j'y pense et plus je me rends compte que je suis sur le point de dérapier dans les émotions humaines à cause de cette histoire. À mesure que passe la journée, une curieuse boule me noue la gorge, une vague sensation d'angoisse que



rien ne dissipe, et je suis forcé de me poser la question : est-ce cela, la culpabilité ? Je veux dire, en admettant que j'aie une conscience, serait-elle troublée, en ce moment ? C'est très dérangement et cela ne me plaît pas du tout.

C'est même tout à fait vain : après tout, Doncevic a poignardé Deborah, et s'il ne l'a pas tuée ce n'est pas faute d'avoir essayé. Il est coupable de quelque chose de fort mal, même si ce n'est pas de meurtre.

Dans ce cas, pourquoi « éprouverais-je » quelque chose ? C'est très bien qu'un être humain

dise : « J'ai commis un acte qui me met mal à l'aise. » Mais comment moi, le froid Dexter, pourrais-je dire quoi que ce soit d'approchant ? Même si j'éprouve effectivement quelque chose, il y a de grandes chances pour que ce soit considéré comme mal par une très large majorité. Notre société ne voit pas d'un bon œil des émotions comme le « Besoin de Tuer », le « Plaisir de Découper », et, soyons réaliste, c'est plutôt de ce côté-là que je penche.

Non, il n'y a rien à regretter ici, ce n'est qu'une toute petite boucherie accidentelle et impulsive. Appliquer la logique froide de mon

intelligence supérieure aboutit chaque fois à la même conclusion : Doncevic ne représente pas une grande perte pour quiconque et il a tout de même au moins essayé de tuer Deborah. Dois-je espérer qu'elle meure, simplement pour me sentir mieux ?

Mais cela me tracasse pendant toute la matinée, et même l'après-midi, lorsque je passe à l'hôpital durant ma pause-déjeuner.

— Salut, mon pote, fait Chutsky d'un air las. Pas beaucoup de changement. Elle a ouvert les yeux deux, trois fois. Je crois qu'elle reprend un peu de forces.

Je m'assois de l'autre côté du lit. Deborah n'a pas l'air tellement plus vaillante. Semblable. Pâle, respiration imperceptible, plus proche de la mort que de la vie. J'ai déjà vu ce genre d'expression, mais elle ne va pas à Deborah. Elle appartient à ceux que j'ai méticuleusement préparés et que je pousse sur la pente des ténèbres et du néant, en récompense des méfaits qu'ils ont commis.

Je l'ai vue pas plus tard qu'hier soir sur Doncevic, et même si je ne l'ai pas choisie avec soin je me rends compte que cette expression lui allait vraiment bien. C'est à

cause de lui que ma sœur est dans cet état, et c'est bien suffisant. Il n'y a rien dans cette affaire qui puisse mettre mal à l'aise l'âme inexistante de Dexter. J'ai fait mon travail, extrait un individu néfaste de la cohue grouillante de l'humanité, et je l'ai prestement rangé dans quelques sacs-poubelle. Si mon geste s'est trouvé un peu improvisé et peu soigné, il n'en demeure pas moins légitime, comme diraient mes collègues de la police. Des gens comme Israel Salguero, qui n'auront désormais plus lieu de harceler Deborah et de causer du tort à sa carrière sous le simple

prétexte que l'avocat au crâne luisant fait du tapage dans la presse.

En mettant un point final à l'existence de Doncevic, j'ai mis fin à cette sale histoire, et mon petit coin de monde s'en porte un tout petit peu mieux. Assis sur ma chaise à mâchonner un sandwich vraiment très mauvais, tout en bavardant avec Chutsky, j'ai même le droit de voir Deborah ouvrir les yeux pendant trois bonnes secondes. Je ne saurais dire si elle a eu conscience de ma présence, mais la vue de ses pupilles est très encourageante et je commence à mieux comprendre l'optimisme

débridé de Chutsky.

Je retourne au travail ragailardi. C'est très gratifiant de rentrer ainsi d'un déjeuner et cette sensation dure jusqu'au moment où j'arrive dans mon bureau et où je tombe sur l'inspecteur Coulter.

— Morgan, dit-il, assieds-toi.

Je trouve très gentil qu'il m'invite à prendre place dans mon propre fauteuil et j'obéis. Il me considère un long moment en mordillant un cure-dents qui pointe au coin de sa lèvre. Il a une silhouette de bouteille de Perrier et n'a jamais été vraiment attirant, mais, là, encore moins. Il a réussi à

caler son imposant postérieur sur l'autre siège et, outre le cure-dents, il s'est attaqué à une bouteille familiale de soda au citron vert qui tache déjà le devant de son horrible chemise blanche. Cette allure, conjugée au regard qu'il pose sur moi, comme s'il espérait que je fonde en larmes et avoue Dieu sait quoi, est extrêmement irritante. Résistant à la tentation de m'effondrer en larmes, je m'empare d'un rapport d'analyse et commence à le lire.

Au bout d'un moment, Coulter se racle la gorge.

— Bon, d'accord, dit-il. (Je



hausse poliment les sourcils.) Il faut qu'on discute de ta déposition.

— Laquelle ?

— Celle qui concerne l'agression de ta sœur. Deux, trois trucs collent pas.

— D'accord.

— Bon, alors... euh... redis-moi ce que tu as vu.

— J'étais assis dans la voiture.

— À quelle distance ?

— Disons quinze mètres.

— Mmm, mmm. Comment ça se fait que tu l'aies pas accompagnée ?

— Eh bien, expliqué-je en songeant que ça ne le regarde pas

du tout, je n'ai pas vu l'intérêt de le faire.

— Tu aurais pu l'aider, dit-il après un silence. Empêcher le mec de la poignarder.

— Peut-être.

— Tu aurais pu agir comme un équipier. (D'évidence, cette histoire de lien sacré le travaille toujours. Je me retiens de répondre, et il reprend, après un autre silence :) Donc, la porte s'ouvre, et, boum, il la plante ?

— La porte s'ouvre, et Deborah montre son badge, corrigé-je.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

— Mais tu étais à quinze mètres ?

— J'ai de bons yeux, dis-je, en me demandant si tous mes visiteurs de la journée ont décidé de jouer à celui qui sera le plus pénible.

— O.K. Et ensuite ?

— Ensuite, raconté-je, revivant les faits dans un ralenti saisissant, Deborah tombe. Elle essaie de se relever, n'y arrive pas, et je me lance à son secours.

— Et ce mec, là, Dankawitz ou je sais pas quoi, il bouge pas ?

— Si. Il est rentré, mais il ressort juste quand j'arrive auprès de Deborah.

— Mmm, mmm... Combien de temps il a disparu ?

— Dix secondes maxi. En quoi c'est important ?

Coulter sort le cure-dents de sa bouche et l'observe. Apparemment, même lui trouve ce spectacle atroce, car il le jette dans ma corbeille. Qu'il manque, bien entendu.

— Voilà le problème : les empreintes sur le couteau sont pas les siennes.

Il y a un an, je me suis fait enlever une dent de sagesse et le dentiste m'a administré du protoxyde d'azote. L'espace d'un instant, j'ai éprouvé la même

sensation d'étourdissement hébété qui me gagne à présent.

— Les... hum... empreintes ?

— Ouais, dit-il avant de prendre une petite lampée de soda. On les a prises quand on l'a écroué. Naturellement. (Il s'essuie les lèvres d'un revers de main.) Et on les a comparées à celles du couteau. Eh bien, elles correspondent pas. Alors là, je me dis, merde. C'est pas possible !

— Naturellement.

— Du coup, je me suis dit qu'ils étaient peut-être deux, parce que, sinon, ça peut pas coller, pas vrai ? (Il hausse les épaules et, hélas pour

tout le monde, sort un autre cure-dents de sa poche de chemise et entreprend de le mâchouiller.) C'est pour ça que je suis venu te redemander ce que tu avais vu.

Il pose sur moi un regard d'abruti forcené qui m'oblige à fermer les yeux pour pouvoir réfléchir. Je me repasse mentalement la scène : Deborah sur le seuil, la porte qui s'ouvre. Deborah qui montre son badge et qui s'effondre brusquement. Sauf que je vois seulement le type de profil, sans plus de précision. La porte s'ouvre, Deborah montre son badge, le profil. Non, rien de plus.

Pas d'autre détail. Cheveux noirs et chemise claire, mais la moitié des gens sont comme ça, y compris le Doncevic que j'ai assommé peu après.

Je rouvre les yeux.

— Je crois que c'est le même type, dis-je. (Malgré mes réticences, je poursuis. Après tout, même s'il est repoussant, c'est le représentant de la Vérité, de la Justice et de l'Américanité.) Mais, pour être honnête, je ne peux pas en être totalement sûr. Tout s'est passé trop vite.

Coulter mord son cure-dents. Je le vois s'agiter au coin de ses

lèvres un moment, le temps qu'il se rappelle comment on fait pour parler.

— Donc, ils auraient pu être deux.

— Je suppose, oui.

— Le premier la poignarde, s'enfuit en paniquant, l'autre panique aussi, sort voir, et tu lui en colles une.

— C'est possible.

— Deux, répète-t-il.

Ne voyant pas l'intérêt de répondre deux fois à la même question, j'attends en regardant le cure-dents tressauter. Si j'ai éprouvé tout à l'heure un vague



sentiment de malaise, ce n'est rien à côté du tourbillon qui s'agite en moi. Si les empreintes de Doncevic ne sont pas celles du couteau, c'est qu'il n'a pas poignardé Deborah ; élémentaire, mon cher Dexter. Et s'il n'a pas poignardé Deborah, il était innocent et j'ai commis une très grosse erreur.

Cela ne devrait pas me tracasser. Dexter fait ce qu'il doit faire et sa seule raison d'agir contre ceux qui le méritent est le Code de Harry. Pour le Passager noir, je pourrais choisir les victimes au hasard. Nous serions tout aussi agréablement repus. Ma manière de

choisir repose simplement sur la logique glaciale du couteau imposée par Harry.

Mais il est possible que la voix de Harry soit plus enracinée encore en moi que je ne le pense, car l'idée que Doncevic puisse être innocent me fait dérapier. Et, avant même que je réussisse à reprendre le contrôle de cette déplaisante situation, je m'aperçois que Coulter me dévisage.

— Oui..., dis-je, sans bien savoir ce que cela signifie.

Coulter balance à nouveau son cure-dents mutilé dans la corbeille. Qu'il manque de nouveau.

— Alors où est l'autre mec ?  
demande-t-il.

— Je n'en sais rien, réponds-je.

Mais j'ai vraiment envie de le  
découvrir.

# 16

J'ai parfois entendu mes collègues déclarer qu'ils avaient le « bourdon » et je me suis toujours considéré comme béni de ne pas pouvoir être victime d'une affection dotée d'un nom aussi peu séduisant. Mais les dernières heures de ma journée de travail ne

peuvent être décrites d'aucune autre manière. Dexter le Découpeur, Dexter le Duc destructeur, Dexter le Dur, le Vif et le Totalelement Dénué d'Âme – Dexter a le bourdon. C'est désagréable, évidemment, mais en raison de la nature même de cet état je n'ai pas l'énergie de réagir. Je reste à mon bureau à bousiller des trombones en regrettant de ne pas pouvoir faire disparaître aussi aisément les images qui défilent dans ma tête : Deborah qui tombe, mon pied frappant la tempe de Doncevic, le couteau brandi, la scie que j'abaisse...

Le bourdon. C'est à la fois idiot, gênant et débilitant. O.K., dans les faits, Doncevic était en quelque sorte innocent. J'ai commis une malencontreuse petite erreur. Et alors ? Personne n'est parfait. Pourquoi prétendre que je le suis ? Vais-je vraiment m'imaginer que je m'en veux d'avoir pris la vie d'un innocent ? Ridicule. Et puis, qui est innocent, après tout ? Doncevic s'amusait avec des cadavres et a coûté au tourisme et au budget de la ville des millions de dollars. Des tas de gens à Miami auraient été ravis de le tuer, ne serait-ce que pour arrêter cette hémorragie

financière.

Le seul problème, c'est que l'une de ces personnes n'est pas moi.

Je ne suis pas grand-chose, je le sais. Je n'ai jamais prétendu posséder de véritable humanité et je ne me répète pas que ce que je fais est juste simplement parce que mes compagnons de jeu sont taillés dans la même étoffe. En fait, je suis relativement sûr que le monde se porterait bien mieux sans moi. Notez bien, je n'ai jamais été très pressé d'améliorer le monde de ce côté-là non plus. Je tiens à rester en vie le plus longtemps possible,

parce que, quand on meurt, soit tout s'arrête pour de bon, soit une brûlante surprise attend Dexter. Et l'alternative ne paraît pas très séduisante.

Je ne me fais donc aucune illusion sur ma valeur dans ce bas monde. Je fais mon boulot, sans espérer de remerciements. Mais jusqu'à présent, et cela depuis la première fois, je me suis conformé aux règles édictées par saint Harry, mon père adoptif quasi parfait. Cette fois-ci, je les ai enfreintes et, pour des raisons qui me restent obscures, je me dis que je mérite d'être capturé et châtié.



Je lutte donc contre le bourdon jusqu'à la fin de ma journée de travail puis, sans être pour autant requinqué, je retourne à l'hôpital. Les embouteillages n'arrangent rien. Tout le monde a l'air de jouer son rôle sans montrer la moindre sincérité dans sa fureur meurtrière. Une femme me coupe la route et me balance une demi-orange sur le pare-brise, un homme en camionnette essaie de me faire quitter la route, mais ils ne mettent pas vraiment de cœur à l'ouvrage.

Quand j'arrive dans la chambre de Deborah, je trouve Chutsky en train de ronfler bruyamment dans

son fauteuil. Je m'assois donc un peu et regarde les paupières de Deborah tressaillir. Je me dis que c'est probablement bon signe, qu'elle est en sommeil paradoxal, donc, qu'elle se rétablit. Je me demande ce qu'elle pensera de ma petite bévue quand elle se réveillera. Vu son attitude juste avant de se faire poignarder, je doute qu'elle se montre très compréhensive. Après tout, elle est tout autant sous l'emprise de Harry que moi, et si elle a du mal à tolérer mes actes, pourtant revêtus du sceau de l'approbation paternelle, elle n'acceptera pas quelque chose

sortant des limites strictes qu'il a fixées.

Debs peut aussi ne jamais l'apprendre. Ce n'est pas compliqué, étant donné que je lui ai toujours tout caché jusqu'à récemment. Mais, et je ne sais pas pourquoi, cela ne me reconforte pas tellement, cette fois. Après tout, j'ai commis ce geste pour elle, c'est la première fois que j'agis sur une noble impulsion, et cela a très mal tourné. Ma sœur fait un piètre Passager noir.

Debs bouge une main, c'est juste un tressaillement, et ses paupières s'ouvrent. Ses lèvres

s'écartent légèrement et je suis certain qu'elle pose brièvement son regard sur moi. Je me penche vers le lit, elle me regarde, puis ses paupières se referment.

Elle se remet lentement, elle va s'en sortir, j'en suis sûr. Cela risque de prendre des semaines plutôt que des jours, mais tôt ou tard elle quittera cet abominable lit en acier, retournera travailler et redeviendra elle-même. Et là... Que fera-t-elle de moi ?

J'ai le désagréable pressentiment que ce ne sera plaisant ni pour elle ni pour moi ; car nous vivons encore tous les

deux dans l'ombre de notre père et je sais pertinemment ce qu'il dirait.

Il dirait que c'est mal, parce que ce n'est pas ainsi qu'il a planifié la vie de Dexter, comme je me le rappelle, oh, très bien.

Harry avait généralement l'air très heureux quand il rentrait du travail. Je ne crois pas qu'il était réellement heureux, bien sûr, mais il en avait toujours l'apparence, et c'est l'une des premières grandes leçons qu'il m'a apprises : conformer son visage aux circonstances. Cela peut sembler évident et secondaire, mais, pour un

monstre en herbe qui commençait à peine à comprendre qu'il était différent, c'était une leçon vitale.

Je me rappelle que j'étais assis dans le grand banyan de notre jardin, un après-midi, parce que, en toute honnêteté, c'est ce que faisaient les autres gosses du quartier, même passé l'âge de grimper aux arbres. C'étaient des endroits très agréables pour s'installer, avec leurs grosses branches horizontales, et ils servaient de cabanes à tous les moins de dix-huit ans.

J'étais donc assis dans le mien cet après-midi-là, espérant que le

reste du voisinage me prendrait pour un gosse normal. J'étais à l'âge où tout commence à changer et je remarquais que je changeais d'une manière très particulière. Par exemple, contrairement aux autres garçons, je n'étais pas dévoré du désir de voir sous la jupe de Bobbie Gelber. Et puis...

Quand le Passager noir a commencé à chuchoter ses vilaines pensées, je me suis rendu compte que c'était une Présence qui avait toujours été là. Alors que mes camarades de classe commençaient à se prêter des numéros de *Hustler*, il me faisait faire des rêves inspirés

de, disons, *Vivisection Magazine*. Et bien que les images qui me venaient aient été troublantes au début, elles semblèrent peu à peu de plus en plus naturelles, inévitables, désirables et enfin nécessaires. Une autre voix, tout aussi puissante, me disait que c'était mal, insensé et très dangereux. Et, la plupart du temps, les deux voix aboutissaient à un match nul et je me bornais à rêver, exactement comme tous les garçons de mon âge.

Mais, par une merveilleuse nuit, les deux factions chuchotantes se sont alliées quand je me suis



rendu compte que Buddy, le chien des Gelber, empêchait maman de dormir avec ses aboiements incessants. Et ce n'était pas bien. Maman se mourait d'un mal mystérieux et incurable appelé lymphome, et elle avait besoin de sommeil. Je me suis rendu compte que ce serait une excellente chose de pouvoir aider maman à dormir et les deux voix ont acquiescé – l'une, un peu réticente, bien sûr, mais l'autre, la Noire, avec un enthousiasme qui m'a fait tourner la tête.

Et c'est ainsi que Buddy, le petit chien grande gueule, lança Dexter

sur sa voie. Ce fut maladroit, bien sûr, et beaucoup plus bâclé que je ne l'avais prévu, mais aussi tellement agréable, si juste et nécessaire...

Durant les mois suivants je fis quelques autres expériences mineures ; prudemment espacées, avec un choix plus méticuleux de camarades de jeu, car je compris vite qu'on se poserait forcément des questions si tous les animaux domestiques du voisinage disparaissaient. Il y eut un chien égaré, un petit tour à vélo dans un autre quartier, et le jeune Luke Darkwalker poursuivit sa route,

apprenant progressivement à devenir celui que je suis. Et, comme j'éprouvais un véritable attachement pour mes petites expérimentations, je les ensevelissais à portée de main, derrière des buissons dans notre jardin.

Aujourd'hui, je ne serais pas aussi imprudent. À l'époque, tout semblait très innocent et merveilleux, et je voulais jeter un coup d'œil aux buissons et m'ébattre de temps en temps dans la douce chaleur de mes souvenirs. Et c'est ainsi que je commis ma première erreur.

Cet après-midi-là, donc, j'étais dans le banyan quand Harry gara la voiture, en descendit et resta un long moment auprès de la voiture, les yeux fermés, sans rien faire.

Puis il rouvrit les yeux et changea d'expression. Il s'avança vers la porte tandis que je sautais de l'arbre pour courir à sa rencontre.

— Dexter ! Comment s'est passée ta journée à l'école ?

— Bien. On a étudié le communisme.

— C'est un sujet qu'il faut connaître, opina-t-il. Quelle est la capitale de la Russie ?

— Moscou. Avant, c'était Saint-

Pétersbourg.

— Vraiment ? Et pourquoi l'avoir changée ?

— Maintenant, ils sont athées. Ils ne peuvent pas avoir un saint quelque chose, parce qu'ils ne croient pas en Dieu.

Il posa une main sur mon épaule et nous remontâmes vers la maison.

— Ça ne doit pas être marrant, dit-il.

— Est-ce que tu as... euh... combattu des communistes ? demandai-je, n'osant pas prononcer le mot « tué » qui me brûlait les lèvres. Quand tu étais dans les

marines ?

— Eh oui. Le communisme est une menace pour notre mode de vie. C'est pourquoi il est important de le combattre.

Nous étions sur le seuil et il me poussa doucement devant lui, dans l'odeur de café fraîchement moulu que Doris, ma mère adoptive, préparait toujours pour lui. Elle n'était pas encore trop mal en point et pouvait encore se lever ; elle l'attendait dans la cuisine.

Ils observèrent le rituel du café en discutant, comme tous les jours, et c'était un tableau digne de Norman Rockwell, si parfait que je

l'aurais certainement oublié s'il n'y avait eu un incident plus tard dans la soirée.

Doris était déjà au lit. Elle se couchait de bonne heure depuis qu'elle avait augmenté les doses d'analgésiques. Harry, Deborah et moi étions devant la télé, comme d'habitude. Nous regardions une sitcom, je ne sais plus laquelle. Il y en avait tellement à l'époque qu'on aurait pu toutes les réunir sous le titre commun de *La Minorité rigolote et le Blanc*. L'objectif principal de ces séries était apparemment de nous apprendre que, malgré nos petites différences,

nous étions, en fait, semblables. Je guettais un signe qui m'indiquerait que j'étais de la partie, mais pas un seul de ces héros ne découpait jamais un voisin. Pourtant, tout le monde avait l'air d'aimer la série. Deborah s'esclaffait régulièrement et Harry arborait en permanence un sourire satisfait ; et moi je m'efforçais de garder profil bas et de m'adapter à cette hilarité.

Mais au milieu de la scène capitale, celle où nous allions apprendre que nous étions semblables et nous étreindre, on sonna à la porte. Harry fit une grimace, mais il se leva et alla



ouvrir, tout en gardant un œil sur la télé. Comme j'avais déjà deviné comment se terminerait l'épisode et que je n'étais pas particulièrement touché par ces débordements d'affection artificiels, je le suivis du regard. Il alluma l'éclairage extérieur, jeta un coup d'œil au judas, puis il ouvrit.

— Gus ! s'étonna-t-il. Entre.

Gus Rigby était le plus vieil ami de Harry dans la police. Ils avaient été témoins à leurs mariages respectifs, et Harry était le parrain de sa fille, Betsy. Depuis son divorce, Gus venait toujours chez nous pour les fêtes et les

anniversaires, et il apportait toujours une tarte au citron vert.

Mais, là, il n'avait pas l'air d'humeur très sociable, et pas de tarte à la main. Il semblait en colère et à bout de nerfs.

— Il faut qu'on parle, dit-il en entrant aussitôt.

— De quoi ? demanda Harry, qui était resté à la porte.

— Otto Valdez est dans la nature.

— Comment il est sorti ?

— Grâce à l'avocat qu'il s'est payé. Abus d'autorité, selon lui.

— Tu n'y es pas allé de main morte avec lui, Gus.

— C'est un violeur d'enfants !  
Tu aurais voulu que je l'embrasse ?

— O.K., concéda Harry en verrouillant la porte. De quoi devons-nous parler ?

— Il s'en prend à moi, maintenant. Le téléphone sonne et personne ne parle, j'entends juste une respiration. Mais je sais que c'est lui. Et j'ai trouvé un mot devant chez moi. Chez moi, Harry.

— Que dit le lieutenant ?

— Non, je veux m'en occuper moi-même. Discrètement. Et j'ai besoin de ton aide.

Avec le merveilleux à-propos qui n'arrive que dans la vraie vie,

l'épisode toucha à sa fin et les rires enregistrés éclatèrent en écho aux dernières paroles de Gus. Deborah se mit à rire elle aussi et leva le nez.

— Salut, oncle Gus.

— Bonsoir, Debbie. Tu es plus belle de jour en jour.

Debs se renfrogna. Déjà, à l'époque, cela lui déplaisait d'être jolie et qu'on la complimente à ce sujet.

— Merci, marmonna-t-elle.

— Viens dans la cuisine, dit Harry en entraînant Gus.

Je savais pertinemment qu'il l'y emmenait pour que Deborah et moi n'entendions pas ce qui se dirait, et

tout naturellement cela me donna envie d'en savoir plus. Et Harry avait précisé : « Restez ici et n'écoutez pas... » Oh, ce ne serait pas grand-chose de tendre juste un petit peu l'oreille !

Je quittai donc ma place d'un air dégagé pour me rendre aux toilettes. Dans le couloir, je me retournai : Deborah étant déjà absorbée par l'émission suivante, je m'enfonçai dans la pénombre et écoutai.

— ... tribunal s'en occupera, disait Harry.

— Comme il l'a fait jusqu'à maintenant ? s'emporta Gus, que je

n'avais jamais vu si énervé. Enfin, Harry, ne fais pas l'idiot !

— Nous ne sommes pas des justiciers, Gus.

— Eh bien, peut-être qu'on devrait, voilà.

Il y eut un silence. J'entendis le réfrigérateur s'ouvrir et le bruit d'une bière qu'on décapsule. Un silence s'ensuivit.

— Écoute, Harry, reprit enfin Gus, on est flics depuis longtemps.

— Ça va faire vingt ans.

— Et depuis le premier jour, ça ne t'a pas frappé que le système ne fonctionne pas ? Que les plus gros enfoirés du monde trouvent

toujours le moyen de passer entre les mailles du filet pour se retrouver en liberté dans les rues ? Hein ?

— Ça ne signifie pas que nous ayons le droit de...

— Alors qui l'a, ce droit, Harry ? Si ce n'est pas nous, qui ?

Une autre longue pause. Puis Harry prit la parole, à mi-voix, et je dus tendre l'oreille pour saisir ce qu'il disait.

— Tu n'étais pas au Vietnam. Là-bas, j'ai appris que certains sont capables de tuer de sang-froid et d'autres pas. C'est le cas de la plupart des gens. Ça a des

conséquences néfastes.

— Qu'est-ce que tu me dis, là ? Que tu es d'accord avec moi, mais que tu ne peux pas le faire ? S'il y a quelqu'un qui le mérite, Harry, c'est bien Otto Valdez...

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda la voix de Deborah, à quelques centimètres de mon oreille.

Je fis un tel bond que je me cognai le crâne au mur.

— Rien.

— Drôle d'endroit, pour rien faire, répondit-elle.

Comme elle n'avait pas l'air de vouloir partir, je décidai que c'en



était terminé et retournai au pays des zombies devant la télé. J'en avais certainement assez entendu pour comprendre ce qui se tramait : le gentil tonton Gus voulait tuer quelqu'un et demandait à Harry de l'aider. Mon cerveau était pris dans un tourbillon d'excitation, je voulais à tout prix trouver le moyen de les convaincre de me laisser les aider – ou au moins de les regarder. Où était le mal ? C'était presque un devoir de citoyen !

Mais Harry refusa d'aider Gus et un peu plus tard celui-ci repartit, l'air complètement abattu. Harry vint nous retrouver et passa une

bonne demi-heure à essayer de reprendre son masque de père de famille comblé.

Deux jours plus tard, on trouva le corps d'oncle Gus. Il avait été mutilé, décapité et apparemment torturé.

Et trois jours plus tard, à mon insu, Harry découvrit mon petit mémorial canin sous les buissons du jardin. Durant les quinze jours suivants, je le surpris à m'observer bizarrement à plusieurs reprises. J'ignorais alors pourquoi, et ce fut assez intimidant, mais j'étais beaucoup trop bête pour formuler une phrase comme : « Papa,

pourquoi me regardes-tu avec cette expression-là ? »

Quoi qu'il en soit, la raison se fit rapidement jour. Trois semaines après la mort prématurée de Gus, Harry et moi partîmes camper sur Elliott Key, et en quelques phrases simples, commençant par « Tu es différent, mon garçon », Harry changea le cours de ma vie pour toujours.

Son plan. Ce qu'il avait prévu pour Dexter. La feuille de route parfaitement planifiée, saine et sensée qui me permettrait d'être éternellement et merveilleusement moi.

Et, à présent, je me suis écarté de la Voie, j'ai pris un petit raccourci dangereux. Je le vois d'ici secouer la tête et poser son regard bleu glacier sur moi.

— Il va falloir te dresser, aurait-il dit.

# 17

Je suis ramené dans le présent par un ronflement de Chutsky particulièrement sonore, au point qu'une infirmière passe la tête dans la chambre, puis vérifie tous les cadrans et les voyants de l'appareillage avant de repartir avec un dernier regard sur nous, comme

si nous avions fait exprès des bruits horribles pour déranger ses délicats appareils.

Deborah bouge légèrement une jambe, juste assez pour prouver qu'elle est en vie, et je sors complètement de ce bref voyage dans mes souvenirs. Quelqu'un est réellement coupable d'avoir poignardé ma sœur. C'est tout ce qui compte. C'est une grosse pièce de puzzle que je dois retrouver afin de la remettre bien proprement à sa place, car l'idée qu'il reste quelque chose d'inachevé et d'impuni me donne des envies de nettoyage de cuisine et de ménage dans la

chambre. C'est une image de désordre, clairement et simplement, et je n'aime pas ça.

Une autre pensée pointe son nez. J'essaie de la chasser, mais elle ne cesse de revenir en frétilant de la queue et en quémendant une caresse. Je m'exécute et m'aperçois que c'est une pensée bienvenue. Je ferme les yeux afin de me remémorer la scène. La porte s'ouvre et reste ouverte tandis que Deborah montre son badge et s'écroule. Elle est toujours ouverte quand j'arrive auprès de ma sœur...

... ce qui signifie que quelqu'un d'autre peut très bien avoir été à

l'intérieur en train de regarder. En d'autres termes, quelqu'un pourrait bien savoir à quoi je ressemble. Un deuxième type, comme l'a suggéré Coulter. C'est un peu insultant de devoir admettre qu'un crétin comme lui peut avoir vu juste, mais après tout Isaac Newton n'a pas balayé l'idée de la gravité simplement parce que la pomme avait un QI très bas.

Et, heureusement pour mon amour-propre, je suis en avance sur Coulter, parce que je connais peut-être le nom de cette deuxième personne. Nous étions venus interroger un certain Brandon



Weiss concernant les menaces lancées contre l'office de tourisme et nous sommes tombés sur Doncevic. Il est donc possible que les deux aient habité ensemble...

Un autre petit train entre en tchoutchoutant dans la gare : Arabelle, la femme de ménage de chez Joe's, avait vu deux touristes gays avec des caméras. Et j'avais vu deux hommes correspondant à ce signalement en train de filmer la foule aux Fairchild Gardens. C'est le film arrivé à l'office de tourisme qui a mis tout cela en branle chez moi. Rien n'est définitif, mais c'est certainement un joli début, et je

suis content de moi, car cela prouve qu'une certaine partie des facultés mentales de CyberDexter reviennent.

Si l'on pousse un peu plus loin, si cet hypothétique Weiss a suivi l'affaire dans les médias, ce qui est fort probable, il doit savoir qui je suis et me considérer comme un interlocuteur intéressant, dans la stricte acception dextérienne du terme. Dextéreuse ? Non, trop proche de dextrose, et cette pensée n'a rien de sucré : elle implique qu'il faudra que je réussisse à me défendre quand il viendra ou si je le laisse faire. Dans un cas comme

dans l'autre, ce sera un beau gâchis, il y aura un cadavre et beaucoup de battage médiatique, le tout lié à mon identité secrète, Dexter de Jour, ce que je préfère éviter autant que possible.

Cela me laisse une seule solution : le trouver le premier.

Ce n'est pas une tâche insurmontable. J'ai passé toute ma vie d'adulte à devenir expert pour retrouver des choses – et des gens – avec un ordinateur. En fait, comme c'est ce talent particulier qui nous a mis, Debs et moi, dans ce pétrin, il y a une certaine symétrie dans le fait que ce même talent me permette

d'en sortir.

Très bien : au travail ! Le moment est venu de sonner le clairon et de m'atteler à mon fidèle ordinateur.

Et, comme toujours lorsque j'atteins le stade où je dois entreprendre une action décisive, tout arrive en même temps.

Je m'apprête à me lever quand Chutsky ouvre soudain les yeux.

— Oh, tiens, au fait, le docteur a dit...

Et il est coupé par la sonnerie de mon téléphone. Et alors que je vais répondre, un médecin entre en disant : « Nous y voilà » aux deux

internes qui le suivent.

Ensuite, tout est très confus et j'entends en même temps le médecin, le téléphone et Chutsky : « Hé, vieux, c'est le toubib – scouts et la copine d'Astor a les oreillons – les centres nerveux supérieurs semblent réagir à... »

Une fois de plus, je suis ravi d'être anormal, car tout être humain ordinaire aurait probablement balancé sa chaise sur le médecin avant de filer à toutes jambes en hurlant. Au lieu de quoi, j'adresse un petit signe à Chutsky, tourne le dos aux médecins et me concentre sur le téléphone.

— Excuse-moi, je ne t'ai pas entendue. Tu peux répéter ?

— Je disais que ce serait bien utile que tu rentres. Si tu n'es pas trop occupé. Parce que Cody a sa première activité chez les scouts ce soir et la copine d'Astor, Lucy, a les oreillons. Du coup, Astor ne peut aller chez elle et l'un de nous doit la garder. Alors j'ai pensé... Sauf si tu es retenu au travail ?

— Je suis à l'hôpital.

— Oh, bon, alors, c'est... Elle va mieux ?

Je jette un coup d'œil au trio de médecins. Ils sont penchés sur un dossier qui doit concerner Deborah.

— Je crois qu'on va le savoir bientôt. Les médecins sont là.

— Bon, alors si... Je devrais pouvoir juste... Je veux dire, Astor peut aller aussi à l'acti des scouts si...

— Je vais conduire Cody là-bas. Laisse-moi juste le temps de parler aux médecins avant.

— Tu es sûr ? Parce que si... enfin, tu vois...

— Je vois, dis-je, alors que je ne vois rien du tout. J'arrive bientôt.

— D'accord. Bisous.

Je raccroche et me tourne vers les médecins. L'un des internes a soulevé l'une des paupières de

Deborah et éclaire son œil avec une petite torche. Le vrai médecin le regarde faire, dossier à la main.

— Excusez-moi, dis-je.

— Oui, et il lève les yeux avec un sourire artificiel beaucoup moins réussi que les miens.

— C'est ma sœur.

— Vous êtes de la famille, très bien.

— Il y a une amélioration ?

— Eh bien, les fonctions nerveuses supérieures semblent revenir, et les réflexes sont bons. Il n'y a ni fièvre ni infection, donc, le diagnostic semble incliner vers une amélioration de son état dans les



prochaines vingt-quatre heures.

— C'est bien, dis-je, plein d'espoir.

— Cependant, je me dois de vous avertir, continue-t-il avec un pli soucieux tout aussi artificiel. Elle a perdu une énorme quantité de sang et cela peut provoquer des lésions cérébrales irrémédiables.

— Mais il est encore trop tôt pour se prononcer ?

— Oui, opine-t-il vigoureusement. Exactement.

— Merci, docteur, dis-je, en le contournant pour rejoindre Chutsky, qui s'est levé et réfugié dans un coin pour les laisser

accéder au lit.

— Elle ira bien. Ne te laisse pas affoler par ces gars, elle va se remettre parfaitement. Oublie pas que j'ai fait venir Teidel. (Il baisse la voix.) Je ne veux pas les offenser, mais Teidel est carrément meilleur. Il m'a complètement retapé et j'étais dans un état pire que le sien. Et je n'ai pas eu de séquelles neurologiques.

Si j'en juge par son enthousiasme niais, je n'en suis pas si sûr, mais cela ne vaut pas la peine d'argumenter.

— Parfait. Je repasserai plus tard. J'ai un drame à la maison.

— Ah bon ? s'inquiète-t-il. Tout le monde va bien ?

— Oh oui, c'est juste les scouts qui m'inquiètent.

Et, bien que j'aie dit cela pour faire de l'esprit, n'est-ce pas amusant de voir combien ces petites blagues se révèlent souvent pleines de vérité ?

# 18

Le groupe de scouts que Rita a déniché pour Cody se réunit à l'école élémentaire Golden Lakes, à quelques kilomètres de chez nous. Nous y arrivons un peu en avance et nous attendons dans la voiture pendant que Cody considère avec indifférence une poignée de garçons

de son âge qui s'engouffrent dans l'école avec leurs uniformes bleus. Je le laisse regarder en me disant qu'une petite préparation ne nous fera pas de mal.

Quelques voitures arrivent. D'autres garçons en bleu se précipitent dans le bâtiment, apparemment impatients de se retrouver. En voyant ce spectacle, n'importe qui aurait chaud au cœur, à condition d'en avoir un. D'ailleurs, un père filme cette scène avec un Caméscope depuis sa voiture. Cody et moi nous contentons de regarder.

— Ils sont tous pareils,

murmure Cody.

— En apparence, seulement. C'est quelque chose que tu dois apprendre à faire. (Il me regarde d'un air perplexe.) C'est exactement comme enfiler un de ces uniformes. Quand on ressemble aux autres, les gens vous croient pareil. Tu vas y arriver.

— Pourquoi ?

— Cody, nous en avons déjà parlé : c'est important d'avoir l'air normal. (Il acquiesce.) Cela va te permettre de comprendre comment te comporter avec les autres gosses. Ça fait partie de ton entraînement.

— Et le reste ? demande-t-il,

avec l'empressement qu'il a déjà montré et qui me rappelle qu'il a besoin de la clarté limpide de la lame.

— Si tu réussis ça, nous ferons le reste.

— Une bête ?

Je le regarde. Je vois la lueur froide dans ses petits yeux bleus et je sais qu'il ne pourra pas revenir en arrière. Je n'ai plus qu'à espérer qu'il suivra la longue et difficile formation que j'ai subie.

— Très bien, dis-je enfin. Peut-être qu'on pourra avec une bête.

Il me considère un long moment, puis il hoche la tête, et

nous descendons de voiture pour suivre la meute dans la cafétéria.

À l'intérieur, les autres garçons – et une fille – gambadent dans tous les sens en faisant beaucoup de tapage. Cody et moi restons calmement assis sur nos petites chaises en plastique devant une table tout juste assez haute pour vous massacrer les rotules si vous essayez de la contourner. Il regarde froidement les bruyants ébats des autres sans manifester le désir de s'y joindre. Or il est beaucoup trop jeune pour jouer les solitaires qui ruminent dans leur coin : il faut lui faire endosser son



déguisement.

— Cody. (Il lève vers moi un visage indifférent.) Regarde les autres enfants.

Il cligne des paupières, puis il tourne la tête pour regarder le reste de la salle. Il les observe sans un mot pendant une minute et se retourne vers moi.

— O.K., dit-il à mi-voix.

— La différence, c'est seulement qu'ils courent partout et s'amuse et toi, non.

— Non.

— Alors tu vas te faire repérer. Il faut que tu fasses semblant de t'amuser.

— Je sais pas comment, dit-il, ce qui représente une longue phrase pour lui.

— Mais il faut que tu apprennes. Il faut que tu ressembles à tous les autres, sinon...

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui ne va pas, mon petit ? entonne une voix.

Un gros bonhomme insupportablement chaleureux et vêtu d'un bermuda s'approche et pose les mains sur ses genoux pour se baisser et regarder Cody sous le nez. Il fait péter aux coutures son uniforme de chef scout, et le

spectacle de ses jambes poilues et de son gros ventre est très dérangent.

— Tu ne fais pas ton timide, tout de même, hein ? continue-t-il avec un sourire insoutenable.

Cody le fixe sans ciller un long moment, et le sourire du type commence à faiblir.

— Non, répond finalement Cody.

— Eh bien, tant mieux, dit l'homme en se redressant et en reculant.

— Il n'est pas timide, il est juste un peu fatigué, ce soir, expliqué-je.

L'homme braque son sourire

sur moi, me toise et tend la main.

— Roger Deutsch, dit-il. Je suis le chef de troupe. J'aime bien faire un peu connaissance avec tout le monde avant de commencer.

— Dexter Morgan. Lui, c'est Cody. Deutsch lui tend la main.

— Bonjour, Cody. Content de faire ta connaissance.

Cody regarde la grosse paluche, puis me regarde. Je hoche la tête et il pose sa petite main dedans.

— Bonjour, dit-il.

— Alors, reprend Deutsch sans perdre un instant, qu'est-ce qui t'amène au scoutisme, Cody ?

Cody me jette un coup d'œil de

biais. Je souris, et il se retourne vers Deutsch.

— Pour m’amuser, répond-il avec une tête d’enterrement.

— Super ! s’exclame Deutsch. Chez les scouts, il faut s’amuser. Mais il faut aussi être sérieux. Tu vas pouvoir apprendre tout un tas de trucs sympas. Il y a quelque chose de précis que tu voudrais apprendre, Cody ?

— Découper des bêtes, déclare Cody – et je me retiens de ne pas tomber de ma chaise.

— Cody, enfin !

— Non, ne vous inquiétez pas, monsieur Morgan. Nous faisons des

tas d'activités. Nous pouvons commencer par la sculpture sur savon et continuer par les animaux en bois découpé. (Un clin d'œil à Cody.) Si vous redoutez de le laisser manier une lame, ne vous inquiétez pas, nous veillerons à ce qu'il ne se fasse pas mal.

Cela ne me paraît pas judicieux de dire que ce n'est pas que Cody se blesse qui m'inquiète. Il sait déjà très bien de quel côté saisir un couteau et enfoncer la lame. Mais je suis à peu près certain que Cody ne va pas apprendre chez les scouts le genre de découpe d'animaux qu'il espère – du moins pas avant

d'atteindre un certain âge. Je me contente donc de déclarer :

— Nous en parlerons avec maman et nous verrons ce qu'elle dira.

— Super, fait Deutsch. En attendant, ne sois pas timide. Saute dans le groupe à pieds joints.

Cody me regarde, puis finit par acquiescer.

— Très bien, dit Deutsch en se redressant enfin. Eh bien, mettons-nous au travail, à présent.

Il me salue, puis il se retourne pour battre le rappel de ses troupes.

Cody secoue la tête en marmonnant. Je me penche vers

lui.

— Quoi ?

— À pieds joints.

— C'est juste une expression.

— Elle est idiote.

Deutsch traverse la salle en demandant le silence et appelle tous les gamins, qui se rassemblent devant lui. Le moment est venu pour Cody de sauter, même s'il n'y met d'abord qu'un pied.

— Allez, dis-je, en me levant et en lui tendant la main. Tout ira bien.

Cody n'a pas l'air convaincu, mais il se lève et regarde le groupe de garçons normaux qui convergent



vers Deutsch. Il se redresse autant qu'il peut, respire un bon coup, murmure un « O.K. » et va les rejoindre.

Je le regarde se faufiler précautionneusement dans le groupe et prendre place, tout seul, bravement. Cela ne va pas être facile – ni pour lui ni pour moi. Il aura naturellement du mal à s'adapter à un groupe avec lequel il n'a rien en commun. C'est un louveteau qui essaie de se faire pousser une toison d'agneau et d'apprendre à bêler. Il suffit qu'il hurle à la lune ne serait-ce qu'une fois pour que tout tombe à l'eau.

Et moi, alors ? Je ne peux être que spectateur et éventuellement lui donner quelques directives à chaque étape. Je suis passé par une phase semblable et je me rappelle encore combien cela avait été douloureux de se rendre compte que les rires, l'amitié, le partage, tout cela était pour toujours réservé aux autres et que je n'éprouverais jamais rien de tel. Pis encore, quand j'ai compris que tout cela m'était extérieur, j'ai été obligé de faire semblant, d'apprendre à offrir le masque du bonheur afin de dissimuler le vide mortel qui régnait en moi.

Et je me rappelle l'insupportable gaucherie de ces premières années ; les atroces premières tentatives de rire, toujours au mauvais moment, et qui sonnaient tellement faux. Même parler naturellement aux autres, sans peine, des sujets qu'il fallait, et avec les sentiments artificiels adéquats, j'avais dû l'apprendre. Lentement, douloureusement, péniblement, en observant comment les autres se tiraient de cette corvée sans effort, et j'avais souffert d'autant plus d'être privé de cette grâce et de cette aisance d'expression. C'est peu de

savoir rire. On en a à peine conscience, sauf quand on doit l'apprendre en suivant l'exemple des autres, comme moi.

Et comme Cody va être contraint de le faire à présent. Et ce n'est que le début, la première étape, la plus facile sur la Voie de Harry. Ensuite, il faudra faire semblant, tout le temps, avec pour seule récompense à en attendre les quelques trop rares et brefs interludes de réalité tranchante comme un rasoir. Et je transmets tout cela à Cody, ce petit être abîmé qui se tient un peu trop droit et qui guette d'un regard trop forcé

l'infime détail confirmant qu'il fait partie de ce groupe – et qu'il ne trouvera jamais.

Ai-je vraiment le droit de le forcer à se couler dans ce moule de souffrance ? Simplement parce que j'en suis passé par là, cela signifie-t-il qu'il y est lui aussi obligé ? Car, si je suis honnête avec moi-même, cela ne fonctionne pas très bien pour moi, ces derniers temps. La Voie de Harry, qui semblait si claire, si nette et si astucieuse, a dévié vers les buissons.

Est-ce vraiment ce que je veux pour Cody ?

Je le regarde suivre les autres

dans le Salut au Drapeau et je ne trouve aucune réponse là-dedans.

C'est donc un Dexter fort pensif qui rentre à la maison.

— Comment ça s'est passé ? lui demande Rita, qui nous attend à la porte, l'air inquiète.

— Bien, fait Cody avec une tête qui dit tout le contraire.

— Ça a été, dis-je d'un ton un peu plus convaincant. Et ça ira de mieux en mieux.

— Faut bien, murmure Cody.

Le regard de Rita passe de l'un à l'autre.

— Je ne... je veux dire... Il a... Tu as... Cody, tu vas continuer ?

Cody me regarde, et je vois presque une petite lame affûtée étinceler dans ses yeux.

— Oui, dit-il à sa mère.

— C'est merveilleux, dit-elle, soulagée. Vraiment, ça l'est. Je sais que tu... tu vois.

— J'en suis sûr, opiné-je. Mon mobile sonne.

— Allô ?

— Elle s'est réveillée, dit Chutsky. Et elle a parlé.

— J'arrive tout de suite.

# 19

J'ignore à quoi je m'attendais à mon arrivée à l'hôpital, mais je n'y ai pas droit. Deborah n'est pas assise dans son lit en train de faire des mots croisés, son iPod sur les oreilles. Elle est toujours allongée, inerte, entourée du bourdonnement des appareils. Et Chutsky est



toujours assis dans la même position de suppliant dans le même fauteuil, sauf qu'il a réussi à se raser et à changer de chemise entre-temps.

— Salut, mon pote ! s'écrie-t-il pendant que je m'approche du lit. On est sur la bonne voie. Elle m'a regardé et elle a prononcé mon prénom. Elle va se remettre complètement.

— Génial. (Je ne suis pas sûr que prononcer un prénom monosyllabique signifie que ma sœur ait brusquement retrouvé toutes ses facultés.) Que disent les médecins ?

— Les conneries habituelles. De ne pas avoir trop d'espoir, trop tôt pour être sûr, réponse nerveuse, bla-bla-bla. Mais ils ne l'ont pas vue se réveiller, et moi si. Elle m'a regardé dans les yeux et j'ai bien vu. Elle est consciente, mon pote. Elle va s'en sortir.

Comme je ne vois pas trop quoi répondre, je marmonne une phrase de circonstance et je m'assois. J'ai beau attendre très patiemment pendant deux heures et demie, Debs ne saute pas de son lit pour faire des étirements. Elle ne réitère même pas le petit numéro des yeux qui s'ouvrent et du prénom. Du

coup, je rentre chez moi me coucher sans partager les certitudes magiques de Chutsky.

Le lendemain matin, en arrivant au bureau, je suis déterminé à me mettre immédiatement au travail et à en apprendre le maximum sur Doncevic et son mystérieux complice. Mais j'ai à peine le temps de poser ma tasse de café sur mon bureau que je reçois une visite du Fantôme de Noël-Qui-A-Super-Mal-Tourné, en la personne d'Israel Salguero. Il entre sans un mot et s'assoit discrètement sur la chaise en face de moi. Je perçois dans son

arrivée une sorte de menace veloutée que j'aurais admirée si elle ne m'était pas destinée. Nous nous regardons un moment, puis il hoche la tête et m'annonce :

— J'ai connu votre père.

J'opine et je prends l'énorme risque de boire une gorgée de café sans le quitter des yeux.

— C'était un bon flic, un type bien.

Il a une voix douce qui s'accorde bien à sa manière silencieuse de se mouvoir, avec un léger accent que possèdent beaucoup d'Américains d'origine cubaine de sa génération. C'est vrai

qu'il a bien connu Harry, lequel avait beaucoup d'estime pour lui. Mais c'est du passé, et Salguero est maintenant un lieutenant de l'Inspection des services aussi craint que respecté, et rien de bon ne peut sortir d'une enquête qu'il mènerait sur moi ou Deborah.

Jugeant qu'il vaut sûrement mieux attendre qu'il en vienne au but de sa visite, s'il y en a un, je bois une autre gorgée de café. Il est nettement moins bon qu'avant l'arrivée de Salguero.

— J'aimerais pouvoir éclaircir cette histoire le plus rapidement possible, dit-il. Je suis convaincu

que ni vous ni votre sœur n'avez quoi que ce soit à vous reprocher.

— Non, bien sûr, réponds-je, me demandant pourquoi je ne me sens pas rassuré — à moins que ce ne soit parce que je me suis efforcé durant toute ma vie de passer inaperçu et que je ne suis pas très à l'aise à l'idée qu'un enquêteur chevronné se mette en devoir de la scruter de près.

— Si vous jugez utile de me communiquer quoi que ce soit, ma porte vous est toujours grande ouverte.

— Merci beaucoup.

Et comme il ne semble pas y

avoir grand-chose de plus à dire, je me tais. Salguero me dévisage un moment, puis il hoche la tête, se lève et glisse vers la porte. Je reste à me demander dans quel pétrin au juste les Morgan sont plongés. Il me faut quelques minutes et un bon café pour chasser cette visite de ma tête et me concentrer sur l'ordinateur.

Et, là, quelle surprise !

Par réflexe, je jette un coup d'œil à ma messagerie avant de me mettre au travail. Je trouve deux mémos du service exigeant mon inattention immédiate, une publicité me promettant plusieurs

centimètres de quelque chose d'indéterminé et un message sans titre que je manque d'effacer avant de voir l'adresse de l'expéditeur : bweiss@aol.com.

Ce n'est pas très normal, mais il me faut un moment pour accuser le coup, et mon doigt reste littéralement suspendu au-dessus de ma souris quand un déclic se fait.

Bweiss. Le nom m'a l'air familier. Peut-être est-ce « Weiss, prénom initiale B », comme beaucoup d'adresses mail. Ce serait logique. Et si c'est le B de Brandon, ce le serait encore plus. Car c'est



précisément le nom de la personne sur laquelle je m'apprête à me renseigner.

Comme c'est aimable à lui de prendre contact !

J'ouvre le mail avec un intérêt soutenu, très impatient de découvrir ce qu'il peut bien avoir à me dire. Mais, à ma grande déception, rien. Je ne trouve qu'un lien Internet, souligné et en lettres bleues, en plein milieu de la page, sans le moindre commentaire.

<http://www.youtube.com/watch?v=991rj?42n>

Voilà qui est très intéressant. Brandon souhaite partager avec moi

ses vidéos. Mais de quel genre ? Peut-être s'agit-il de son groupe de rock préféré ? Ou bien d'un montage d'extraits de sa série télé favorite ? Ou d'autres images du genre de celles qu'il a envoyées à l'office de tourisme ? Voilà qui serait attentionné.

Et c'est avec un petit frisson de plaisir qui réchauffe l'emplacement où devrait se trouver mon cœur que je clique sur le lien et attends impatientement l'ouverture de la fenêtre. J'appuie enfin sur PLAY.

D'abord, l'écran est tout noir. Puis une image pleine de grain apparaît, et ensuite un carrelage

blanc filmé depuis une caméra fixée quelque part au plafond : le même angle que dans la vidéo envoyée à l'office de tourisme. Je suis un peu déçu : il m'envoie une copie d'un truc que j'ai déjà vu. Mais, soudain, j'entends un froissement. Quelque chose bouge dans le coin de l'écran. Une silhouette sombre entre dans le champ et laisse tomber quelque chose sur le carrelage.

Doncevic.

Et la silhouette sombre ?

Dexter le Délicieux Dandy.  
Évidemment.

Mon visage n'est pas visible, mais aucun doute n'est possible.

C'est bien mon dos, ma coupe à dix-sept dollars, le col de ma magnifique chemise noire soulignant ma précieuse nuque...

Ma déception cède la place à l'angoisse.

Je regarde ce Dexter du Passé se redresser, regarder autour de lui – sans tourner le visage vers la caméra, heureusement. Petit Malin. Dexter sort du champ. Le tas dans la baignoire bouge légèrement, puis Dexter revient et s'empare de la scie. La lame se met à tourner, le bras se lève...

Cut. Noir. Fin de la vidéo.

Je reste frappé d'une muette

stupeur pendant de longues minutes. Du bruit dans le couloir. Quelqu'un entre dans le labo, ouvre un tiroir, le referme, ressort. Le téléphone sonne ; je ne réponds pas.

C'est moi. Sur YouTube. Dans toute ma splendeur et en couleurs, avec un peu de grain. Dexter le Danseur damné, désormais vedette d'un classique mineur du cinéma. Souris à la caméra, Dexter ! Fais un petit signe au gentil public. Je n'ai jamais été très fana des films maison, et celui-ci me laisse plus froid que jamais. Mais je figure dans l'un d'eux, et en plus il est

posté sur YouTube pour que le monde entier puisse le voir et l'admirer. Je n'arrive pas à m'y faire. Mes pensées tournent en boucle. C'est moi ; ça ne peut pas être moi, mais ça l'est ; il faut que je réagisse, mais que puis-je faire ? Je ne sais pas, mais quelque chose – parce que c'est bien moi...

On ne pourra pas nier que l'affaire devient intéressante, n'est-ce pas ?

D'accord, c'est bien moi. D'évidence, il y avait une caméra dissimulée quelque part au-dessus de la baignoire. Weiss et Doncevic s'en servaient pour leurs travaux

décoratifs et elle y était encore quand je suis entré. Ça signifie que Weiss est toujours dans les parages...

Mais non, pas du tout. C'est ridiculement simple de connecter une caméra à Internet et de la contrôler à distance par ordinateur. Weiss peut se trouver n'importe où et avoir récupéré la vidéo pour me l'envoyer...

Moi, ce précieux anonyme, Dexter le Très Modeste, qui œuvre dans l'ombre et ne recherche pas la moindre publicité de ses bonnes actions. Mais bien sûr, dans la hideuse clameur des médias qui

avait accueilli toute cette histoire, y compris l'agression de Deborah, mon nom avait sûrement dû apparaître quelque part. Dexter Morgan, petit génie effacé de la police scientifique, frère de la presque assassinée. Il avait suffi d'une image, une seule, aux infos pour qu'il puisse me voir.

Une horrible boule glacée commence à se former dans mon ventre. C'est vraiment trop facile. Si simple qu'un décorateur dérangé a pu deviner qui j'étais et ce que je suis. À force d'avoir été trop longtemps un petit malin, je me suis habitué à être le seul tigre dans



la forêt. Et j'ai oublié que, lorsqu'il n'y a qu'un tigre, c'est diablement facile pour le chasseur de suivre sa piste.

Et c'est ce qu'il a fait. Il m'a suivi jusqu'à mon antre et a filmé Dexter en pleine action.

Presque à contrecœur, je clique de nouveau et me repasse la vidéo.

C'est toujours moi. En plein dans l'écran. Moi.

Je respire un bon coup et je laisse l'oxygène opérer sa magie sur mon cerveau – ou du moins ce qu'il en reste. C'est un problème, c'est certain, mais il a sa solution, comme tous les autres. Il est temps

d'appliquer la logique, de lancer à plein régime le bio-ordinateur glacial de Dexter. Alors : que veut ce type ? Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Il cherche clairement à provoquer une réaction chez moi, mais laquelle ? Le plus évident est qu'il veut se venger. J'ai tué son ami – équipier ? amant ? Peu importe. Il veut que je sache qu'il sait ce que j'ai fait, et...

Et il m'a envoyé la vidéo, à moi, pas à quelqu'un qui pourrait vraisemblablement réagir, comme l'inspecteur Coulter. Cela signifie qu'il s'agit d'un défi personnel, qu'il n'a pas l'intention de le rendre public, du moins pas tout de suite.

Sauf que c'est public : la vidéo est sur YouTube, et il ne va pas s'écouler longtemps avant que quelqu'un tombe dessus par hasard. Donc, il y a un facteur temps. En conséquence, quel message m'adresse-t-il ? Trouve-moi avant qu'on te trouve, toi ?

Pour le moment, ça va. Et après ? Un duel comme dans les bons vieux westerns – scie électrique à dix pas ? Ou bien cherche-t-il seulement à me torturer, à m'obliger à le poursuivre jusqu'à ce que je commette une erreur ou qu'il se lasse et envoie tout aux infos du soir ?

C'est suffisant pour provoquer un semblant de panique chez l'homme du commun. Mais moi, Dexter, je suis fait d'un bois autrement plus solide. Il veut que je le recherche ? Mais il ignore que je suis docteur ès recherche. Si je suis moitié aussi bon que je m'autorise modestement à l'avouer, je vais le trouver plus vite qu'il ne se l'imagine. Très bien. Weiss veut faire joujou ? Je vais jouer.

Mais nous allons jouer selon les règles de Dexter, pas selon les siennes.

## 20

Commencer par le commencement a toujours été ma devise, principalement parce que cela tombe sous le sens – après tout, si on commençait par le milieu ou la fin, que deviendrait le début ? Cependant, les clichés sont là pour rassurer les esprits faibles, pas pour

donner du sens. Et comme je me sens un peu faiblard entre les oreilles en ce moment, je trouve un peu de consolation à cette pensée tout en récupérant le dossier de Brandon Weiss.

Il n'y a pas grand-chose : une contravention pour stationnement interdit, qu'il a payée, et la plainte déposée contre lui par l'office de tourisme. Pas de mandat pour quoi que ce soit, aucun permis particulier hormis pour conduire, pas de permis de port d'arme – ou de port de scie électrique. Son adresse est celle que je connais, là où Deborah a été poignardée. En

fouillant un peu plus, j'en trouve une ancienne à Syracuse, dans l'État de New York. Et, auparavant, il était à Montréal, au Canada. Une rapide vérification indique qu'il est encore de nationalité canadienne.

Pas de véritable piste ici. Rien qui mérite le statut d'indice. Je ne m'attendais pas à grand-chose, mais mon travail et mon père adoptif m'ont enseigné que l'acharnement est parfois récompensé. Et je ne fais que commencer.

L'étape suivante, trouver son adresse mail, est un peu plus difficile. Grâce à quelques manipulations un peu illégales, je

pirate la liste des abonnés d'AOL et j'en découvre un peu plus. L'adresse du quartier Arts déco est toujours donnée comme son domicile, mais figure également un numéro de mobile. Je le note en cas de besoin pour plus tard. En dehors de cela, rien d'utile ici non plus. C'est étonnant, vraiment, qu'une entreprise comme AOL oublie de poser des questions simples et vitales comme : « Où vous cacheriez-vous si Dexter vous traquait ? »

Cela dit, tout ce qui en vaut la peine est ardu – encore un cliché aussi idiot que fascinant. Après



tout, respirer est relativement facile, en général, et je crois que beaucoup de scientifiques reconnaîtront que c'est fort utile. En tout cas, je n'obtiens aucune véritable information dans les dossiers d'AOL, hormis le numéro de mobile, qui me servira en dernier recours. Le fichier de la compagnie de téléphone risque de ne pas être plus bavard qu'AOL, mais il y a une chance que je puisse localiser l'appareil lui-même, petit truc que j'ai déjà mis en pratique quand j'ai presque sauvé le sergent Doakes de sa rectification chirurgicale.

Sans raison particulière, je

retourne sur YouTube. Peut-être que j'ai envie de me revoir encore une fois, détendu et en train d'être moi-même. Après tout, je ne me suis jamais vu ainsi et je n'ai jamais pensé me voir. Dexter en action, comme lui seul peut le faire. Je regarde à nouveau la vidéo en m'émerveillant de ma grâce naturelle. De quel merveilleux style je fais preuve quand je manie ma scie. Splendide ! Un véritable artiste. Je devrais tourner plus souvent.

Et, là, une autre pensée émerge dans mon cerveau, qui se ranime lentement. À côté de l'écran figure

une autre adresse mail. Je ne connais pas très bien YouTube, mais je sais qu'une adresse mail conduit quelque part. Je clique donc dessus et aussitôt apparaît un fond orange : je suis sur la page personnelle d'un utilisateur YouTube. Et en grandes lettres de feu, le haut de la page proclame : LE NOUVEAU MIAMI. Je descends dans la fenêtre jusqu'à une case intitulée vidéos (5), avec une rangée de cinq vignettes. Celle où figure mon dos est la numéro 4.

Dans un souci de méthode et pour ne pas me contenter de revoir ma captivante performance, je

clique sur la première, qui montre un visage d'homme grimaçant de dégoût. La vidéo commence par l'apparition du titre en lettres flamboyantes : LE NOUVEAU MIAMI – # 1.

Arrive ensuite un très beau plan de luxuriante végétation tropicale – une rangée de magnifiques orchidées, un vol d'oiseaux se posant sur un petit lac – puis la caméra recule pour découvrir le cadavre que nous avons trouvé aux Fairchild Gardens. Un horrible gémissement s'élève hors champ et une voix un peu étranglée s'exclame : « Oh, mon Dieu ! » Puis

la caméra suit une personne de dos tandis qu'un cri perçant déchire les haut-parleurs. Je le trouve étrangement familier et, l'espace d'un instant, perplexe, je mets la vidéo sur pause. Et je saisis : c'est le même hurlement qu'on entend dans la vidéo que nous avons vue à l'office de tourisme. Pour une raison étrange, Weiss a utilisé le même ici. Peut-être pour respecter son style, comme McDonald utilise toujours le même clown.

Je remets la vidéo en route : la caméra traverse la foule sur le parking des Fairchild Gardens, filmant des visages tantôt choqués,

tantôt dégoûtés ou simplement curieux. Et, là encore, l'écran tourbillonne et, sur le fond tropical du début, aligne une mosaïque d'expressions variées tandis qu'un slogan s'y superpose.

## LE NOUVEAU MIAMI : PARFAITEMENT NATUREL

En tout cas, cela dissipe tous les doutes que j'aurais pu avoir sur la culpabilité de Weiss. Je suis tout à fait certain que les autres vidéos vont montrer les autres victimes, assorties de plans de foule. Mais, histoire d'être exhaustif, je décide

de les regarder dans l'ordre toutes les cinq...

Mais attendez un peu : il ne devrait y avoir que trois spots, un pour chacun des sites que nous avons découverts. Si j'y ajoute celui de la grande performance de Dexter, cela fait quatre. Et la cinquième, alors ? Se pourrait-il que Weiss ait ajouté quelque chose de plus personnel pouvant me donner un indice pour le localiser ?

Un grand bruit retentit dans le labo, et Vince Masuoka beugle un « Yo, Dexter ! » qui me fait refermer promptement la fenêtre de mon navigateur. Ce n'est pas

simplement la fausse modestie qui me retient de partager avec lui mon merveilleux travail d'acteur. C'est surtout que l'expliquer serait beaucoup trop compliqué. Et, au moment où disparaît la fenêtre, Vince entre dans mon petit bureau avec son matériel.

— Tu ne réponds plus à ton téléphone ?

— Je devais être aux toilettes.

— Pas de repos pour les braves, dit-il. Viens, on a du boulot.

— Ah bon ? Quoi donc ?

— Je ne sais pas, mais les gars en tenue sur le site sont au bord de la crise. C'est vers Kendall.



Certes, il arrive constamment des choses affreuses à Kendall, mais peu d'entre elles requièrent mon attention professionnelle. Rétrospectivement, j'aurais dû être plus curieux, mais sur le moment je suis encore distrait par la découverte de mon statut involontaire de vedette sur YouTube, et j'ai vraiment envie de voir les autres vidéos. Je pars donc avec Vince en échangeant des banalités, tout en me demandant ce que Weiss peut bien avoir révélé dans la dernière vidéo, que je n'ai pas encore vue. Je suis vraiment sous le choc quand je reconnais

l'endroit où Vince se gare.

Nous sommes sur le parking d'un très grand bâtiment public que j'ai déjà vu. Et la veille seulement, quand j'ai emmené Cody à sa première réunion de scouts.

Nous sommes devant l'école élémentaire Golden Lakes.

C'est sûrement fortuit. Des gens se font régulièrement tuer, même dans les écoles élémentaires, et penser qu'il s'agit d'autre chose que d'une de ces amusantes coïncidences qui rend la vie si piquante reviendrait à croire que le monde entier tourne autour de Dexter. C'est exact, dans une

certaine mesure, mais je ne suis pas assez dérangé pour prendre cela au pied de la lettre.

C'est donc un Dexter médusé et un peu troublé qui suit Vince, passe sous la bande jaune et gagne l'entrée latérale du bâtiment, où a été découvert le corps. Et alors que j'approche de l'endroit strictement surveillé où il gît dans toute sa gloire, j'entends un bizarre sifflement un peu bête, et je me rends compte qu'il vient de moi. Car, malgré le masque transparent collé sur son visage, malgré la cavité béante remplie d'accessoires de scouts, et malgré le fait qu'il est

totallement impossible que j'aie raison, je reconnais le cadavre à trois mètres.

C'est Roger Deutsch, le chef scout de Cody.

## 21

Le corps a été disposé le long du mur de refend à côté de la porte qui ferme l'issue de secours de la cafétéria de l'école. C'est l'une des femmes de service sortie fumer une cigarette qui l'a trouvé et il a fallu la mettre sous calmants, ce que je n'ai aucune peine à comprendre quand

je découvre le spectacle. Après l'avoir examiné de plus près, c'est tout juste si je n'ai pas moi aussi besoin de calmants.

Le cou de Roger Deutsch est ceint d'une lanière où pend un sifflet. Comme pour les autres victimes, les entrailles ont été enlevées et la cavité a été remplie d'articles intéressants : dans son cas, un uniforme de scout, un livre multicolore intitulé *Manuel des scouts* et d'autres objets. J'aperçois notamment le manche d'une hachette et un couteau de poche marqué du logo des scouts. Et, en me penchant, je vois également une

photo pleine de grain, imprimée sur du papier ordinaire, barrée de la légende soyez prêts. Sur le cliché flou, pris à une certaine distance, apparaissent plusieurs garçons et un adulte qui entrent dans le même bâtiment. Et, bien que ce soit impossible à prouver, je sais très bien qui sont l'adulte et l'un des enfants.

Moi et Cody.

Impossible de se méprendre sur sa silhouette familière. Ni sur le sens du message.

C'est très bizarre de me retrouver agenouillé devant une photo floue de moi avec Cody et de

me demander si on risque de me voir la prendre. Je n'ai encore jamais dissimulé de preuves, mais il faut dire que je n'ai encore jamais figuré dessus non plus. Et il est clair que ceci m'est destiné, soyez prêts, et une photo. C'est un avertissement, un défi. Je sais qui tu es et je sais comment t'atteindre. Me voici.

**SOYEZ PRETS.**

Et je ne le suis pas. Je ne sais pas encore où peut se trouver Weiss et j'ignore ce qu'il compte faire, où et quand, mais je sais qu'il a quelques points d'avance sur moi et qu'il vient de faire



considérablement monter les enchères. Ce n'est pas un cadavre volé, et il n'est pas anonyme. Weiss a tué Roger Deutsch, il ne s'est pas contenté de charcuter son cadavre. Et il a choisi soigneusement et délibérément sa victime de manière à me viser.

C'est une menace complexe, en plus. Car la photo y ajoute une autre dimension : elle signifie « Je peux t'atteindre », « Je peux atteindre Cody » ou « Je peux simplement dévoiler au grand jour ce que toi et moi savons sur toi ». Et, pour ne rien arranger, je sais que si je suis démasqué et balancé

en taule Cody n'aura plus aucune protection contre les éventuels agissements de Weiss.

J'observe la photo, cherchant à déterminer si on peut m'identifier et si cela vaut la peine de prendre le risque de la subtiliser pour la détruire. Mais, avant que j'aie pu me décider, une invisible aile noire me frôle le visage et hérisse les poils de ma nuque.

Le Passager noir est resté bien silencieux depuis le début, se contentant de ricaner sous cape de temps à autre sans fournir la moindre observation pertinente. Mais, là, le message est clair et il

fait écho à celui de la photo : SOIS PRÊT, TU N'ES PAS SEUL. J'ai alors la certitude que quelque part quelque chose m'observe en nourrissant des pensées malsaines, comme un tigre à l'affût de sa proie.

Lentement, prudemment, comme si j'avais juste oublié quelque chose dans la voiture, je me lève et retourne vers l'endroit où nous nous sommes garés. Je marche d'un air détaché tout en scrutant le parking ; sans rien chercher en particulier, je joue juste Dexter le Débile, qui trotte tout à fait normalement, et sous mon sourire nonchalant et distrait je

fulmine, je cherche ce qui est en train de m'observer.

Et je trouve.

Là-bas, dans la rangée la plus proche, à une trentaine de mètres, meilleur point de vue, une petite voiture couleur bronze. À travers le pare-brise, quelque chose scintille : le soleil sur l'objectif d'une caméra.

Toujours aussi nonchalant et aux aguets, même si une lame commence à percer dans la noirceur qui bouillonne en moi, je m'avance vers la voiture. J'aperçois l'éclair de l'objectif qui se baisse, puis un pâle visage d'homme, et les ailes noires se mettent à battre avec violence

durant une interminable seconde...

... et la voiture démarre, quitte en marche arrière son emplacement dans un petit crissement de pneus, avant de disparaître dans la circulation. Bien que j'aie tenté un sprint, je n'ai pu voir que la première moitié de la plaque d'immatriculation : OGA et trois chiffres, j'ignore lesquels, même s'il me semble que le deuxième est un 3 ou un 8.

Mais, avec le signalement de la voiture, c'est suffisant. Je vais enfin trouver à quel nom elle est enregistrée. Pas celui de Weiss, impossible. Personne n'est aussi

stupide à notre époque, où les enquêtes policières pullulent dans les médias. Mais j'ai un petit espoir. Il est parti à toute vitesse pour ne pas se faire démasquer, et cette fois j'ai peut-être eu de la chance.

Je m'immobilise un instant, le temps que le vent déchaîné qui m'agite se calme et redevienne une petite créature enroulée sur elle-même qui ronronne doucement. Mon cœur bat comme rarement en journée, et je me rends compte que c'est très bien que Weiss ait détalé aussi vite. Après tout, qu'aurais-je pu faire d'autre ? Le sortir de sa voiture et le découper proprement

en douze morceaux ? Ou le faire arrêter et jeter dans la voiture de patrouille pour qu'il puisse raconter à qui voudrait l'entendre tout ce qu'il sait de Dexter ?

Non, c'est parfait qu'il ait pris la fuite. Je vais le retrouver, et ce sera selon mes règles, à l'abri commode d'une nuit que j'ai hâte de voir arriver.

Je respire un bon coup, reprends ma plus belle simulation de sourire et retourne vers le tas de viande qui a brièvement été le chef scout de Cody.

Vince Masuoka est accroupi devant lui, mais, au lieu de s'activer

utilement, il se contente de regarder cet étalage d'un air perplexe.

— Qu'est-ce que tu crois que ça veut dire ? demande-t-il en me voyant arriver.

— Aucune idée. Je vais juste analyser les traces de sang. Ce sont les inspecteurs qui sont payés pour deviner ce que ça veut dire.

Vince penche la tête et me regarde comme si j'avais sorti une énormité.

— Tu savais que c'était l'inspecteur Coulter qui était chargé de l'enquête ?

— Peut-être qu'ils le paient pour autre chose, alors.



Une petite lueur d'espoir naît en moi. J'avais oublié ce détail, qui a pourtant son importance. Avec Coulter chargé de l'enquête, je peux avouer le meurtre, lui montrer une vidéo accablante de moi en flagrant délit, et il trouvera toujours le moyen de ne rien prouver.

Je me remets donc au travail avec un semblant de bonne humeur, tempéré par une sincère impatience d'en finir au plus vite pour retourner à mon ordinateur traquer Weiss. Heureusement, il n'y a pas grand-chose à analyser ici en fait de traces de sang – Weiss est le genre de maniaque de la propreté

que j'admire –, donc, pratiquement rien à faire. Je règle tout en un rien de temps et mendie une place dans une voiture de patrouille qui rentre. Le chauffeur, un gaillard aux cheveux blancs nommé Stewart, me parle de l'équipe des Dolphins pendant tout le trajet, sans vraiment se soucier de mon silence.

Mais, le temps d'arriver, j'ai appris des tas de choses fascinantes sur la prochaine saison de football, ce que nous aurions dû faire entre-temps, que nous avons mystérieusement réussi à merdouiller une fois de plus et qui va nous valoir une nouvelle saison

de scandaleuses déconfitures. Je remercie Stewart pour la course et ces précieuses informations, et je file retrouver mon ordinateur.

Le fichier des immatriculations est l'un des outils de base du quotidien policier, autant dans la réalité qu'à l'écran, et c'est avec un petit frémissement de honte que je m'y attelle. Tout semble vraiment trop facile, comme si c'était tout droit sorti d'une niaise série télé. Bien sûr, si cela me permet de trouver Weiss, j'aurai moins l'impression de tricher, mais pour le moment j'ai vraiment envie de trouver un indice qui me permette

de déployer ma ruse véritable. Mais nous travaillons avec les outils qu'on nous donne en espérant qu'on nous demandera plus tard de formuler des critiques constructives.

En un quart d'heure, j'ai passé au peigne fin toute la base de données de la Floride et trouvé trois voitures couleur bronze dont l'immatriculation comporte les lettres OGA. L'une d'elles est enregistrée à Kissimmee, ce qui fait un peu loin. L'autre est une Rambler de 1963, et je suis pratiquement sûr que j'aurais remarqué un modèle aussi rare.

Cela nous laisse la numéro trois, une Honda de 1995, enregistrée au nom de Kenneth A. Wimble, sur la 98<sup>e</sup> rue nord-ouest à Miami Shores. C'est un quartier modeste et relativement proche du quartier Arts déco, où Deborah a été poignardée. Cela ne fait pas très loin à pied ; donc, par exemple, si la police débarque dans votre petit nid de la 40<sup>e</sup> rue nord-est, vous pouvez facilement vous esquiver par-derrière et trouver quelques rues plus loin une voiture sans surveillance.

Mais ensuite ? Si vous êtes Weiss, où conduisez-vous cette

voiture ? À mon avis, loin de l'endroit où vous l'avez trouvée. En conséquence, le dernier endroit au monde serait la maison de la 98<sup>e</sup> rue.

Sauf s'il y a un lien quelconque entre Weiss et Wimble. Ce serait dès lors tout à fait naturel d'emprunter la voiture d'un ami. *C'est juste pour faire un petit carnage, mon pote ; je te la rapporte dans deux heures.*

Pour une raison que je ne m'explique pas, nous ne disposons pas d'un fichier national des amis. On aurait pu penser que le gouvernement l'aurait trouvé

indispensable dans le cadre du Patriot Act et l'aurait fait passer en force au Congrès. En tout cas, cela me faciliterait bien la tâche en ce moment. Mais pas de veine. Si Weiss et Wimble sont effectivement copains, je vais devoir m'en rendre compte par moi-même en leur rendant une petite visite. Ce n'est de toute façon qu'une mesure de vigilance élémentaire. Mais, avant, je veux voir si je ne trouve rien sur Kenneth A. Wimble.

Une rapide vérification dans le fichier montre qu'il n'a aucun casier, du moins pas sous ce nom. Il paie ses factures, même si celle de

gaz est souvent réglée en retard. En fouinant un peu, du côté des impôts, je découvre qu'il est free lance et exerce en tant que monteur vidéo.

Une coïncidence est toujours possible. Il survient quotidiennement des événements improbables et étranges, et nous les acceptons en nous grattant le crâne comme des péquenots perdus dans une grande ville et en nous extasiant. Mais, là, ça dépasse les bornes. Je traque un rédacteur pub qui a laissé une piste semée de vidéos et celle-ci me conduit à un monteur. Et, comme il arrive



parfois à un enquêteur chevronné de devoir accepter que ce qu'il trouve n'est pas une coïncidence, je murmure à mi-voix : « Ah, ah ! » Je trouve aussi que ça fait très pro.

Wimble est impliqué dans cette affaire, complice de Weiss pour la fabrication et l'envoi des vidéos et, on peut donc le présumer, la mise en scène des cadavres et enfin le meurtre de Roger Deutsch. Dès lors, quand Deborah vient frapper chez lui, Weiss file chez son autre complice, Wimble. Un endroit où se cacher, une petite voiture couleur bronze à emprunter, et hop, on continue.

Très bien, Dexter. À cheval et en route. Nous savons où il est et le moment est arrivé de le pincer. Avant qu'il décide de publier mon nom et ma photo en une du *Miami Herald*. On y va. Allez !

*Dexter ? Tu es là, mon vieux ?*

Je suis là. Mais je me rends soudain compte, assez curieusement, que Deborah me manque vraiment. Voilà le genre de chose que je devrais faire avec elle – après tout, il fait jour et ce n'est pas véritablement le Domaine de Dexter. Dexter a besoin de l'obscurité pour s'épanouir et devenir le vrai boute-en-train de la

soirée qu'il est au fond. Lumière du jour et traque ne font pas bon ménage. Avec le badge de Deborah, je pourrais rester caché, mais sans... Je ne suis pas vraiment inquiet, bien sûr, mais un peu mal à l'aise.

Cependant, je n'ai pas le choix. Deborah est à l'hôpital, Weiss et son cher ami Wimble se fichent de moi dans une maison de la 98<sup>e</sup> rue et le grand jour fait hésiter Dexter. Non, ça ne va pas. Du tout.

On se lève, on respire, on s'étire. Retournons, retournons à la brèche, cher Dexter. Cent fois sur le métier remettons notre ouvrage. Lève-toi et va. Je m'exécute, mais,

alors que je gagne ma voiture, je ne parviens pas à dissiper mon malaise.

Il dure tout le long de la route jusqu'à la 98<sup>e</sup> rue, malgré l'apaisante violence de la circulation. Quelque chose cloche et Dexter se jette dedans. Mais cela reste un peu diffus, je continue en me demandant ce qui me tracasse dans un coin de ma tête. Est-ce juste la peur d'être en plein jour ? Ou bien mon subconscient me souffle-t-il que j'ai manqué un détail important qui va me retomber dessus dans pas longtemps ? Je ressasse tout cela

mentalement et j'aboutis toujours à la même conclusion : tout est très simple, parfaitement logique, cohérent et correct, je n'ai d'autre choix qu'agir au plus vite, et pourquoi s'inquiéter ? Depuis quand Dexter a-t-il le choix ? Et, d'ailleurs, a-t-on vraiment le choix dans la vie, à part opter pour une glace plutôt que pour une tarte ?

Mais je sens tout de même des doigts invisibles me chatouiller la nuque quand je me gare à faible distance de chez Wimble. Pendant de longues minutes, je reste dans la voiture à observer sa maison.

La voiture couleur bronze est

garée juste devant. Aucun signe de vie et pas le moindre entassement de morceaux de cadavres au pied des poubelles. Rien d'autre qu'une calme maison dans un quartier ordinaire de Miami, chauffée par le soleil de la mi-journée.

Et je me rends compte que plus je reste dans la voiture moteur éteint, plus je suis en train de cuire. Si je continue, une croûte dorée va se former sur ma peau. Je suis peut-être tiraillé par le doute, mais il faut que je me bouge tant qu'il reste encore assez d'air respirable dans la voiture.

Je descends et reste immobile à

cligner des yeux dans la lumière et la chaleur écrasante, puis je m'éloigne de chez Wimble. Lentement, l'air détaché, je fais le tour du pâté de maisons pour inspecter l'arrière. Il n'y a pas grand-chose à voir. Une haie doublée d'un grillage dissimule la maison. Je termine mon tour, retraverse la rue et regagne ma voiture.

Je me replante là, toujours ébloui, avec la sueur qui me coule dans le dos, sur le front et dans les yeux. Je ne peux pas rester bien longtemps sans attirer l'attention. Je dois agir – soit m'approcher de la

maison, soit remonter en voiture et rentrer chez moi pour guetter mon apparition aux infos du soir. Mais, avec cette petite voix agaçante qui continue de me souffler que quelque chose cloche, je m'attarde, jusqu'à ce que je sente un déclic en moi et que je cède. Très bien. Laissons les choses se faire, puisqu'il le faut. Cela vaut mieux que de rester à compter les gouttelettes de sueur qui tombent sur le sol.

Enfin, je me rappelle un détail utile et j'ouvre mon coffre. J'y ai laissé une planchette porte-formulaire. Elle s'est révélée



précieuse durant mes précédentes enquêtes sur le quotidien des méchants. J'ai aussi une cravate à clip. D'expérience, on peut aller n'importe où, de jour comme de nuit, sans que personne ne pose de questions, avec une cravate à clip et un porte-formulaire. Par chance, aujourd'hui, j'ai mis une chemise. J'arrime la cravate, m'arme de ma planchette et d'un stylo, et je remonte la rue vers la maison de Wimble. Je suis un employé ordinaire venu faire son travail.

Un coup d'œil en haut de la rue : elle est arborée, et plusieurs jardins abritent des arbres fruitiers.

Parfait : aujourd'hui, je serai l'inspecteur Dexter, du service d'inspection des arbres. Cela va me permettre d'approcher la maison sous le couvert d'une activité à peu près logique.

Et ensuite ? Puis-je vraiment entrer et prendre Weiss par surprise, en plein jour ? Le soleil éclatant laisse penser que ce sera peu probable. Il n'y a pas de réconfortante obscurité ni d'ombres propices à la dissimulation. Je suis bien visible, totalement à découvert, et, si Weiss jette un coup d'œil par sa fenêtre et me reconnaît, la partie est pliée avant même d'avoir

commencé.

Mais ai-je le choix ? C'est lui ou moi, et si je n'agis pas lui peut faire des tas de choses, à commencer par me dénoncer, puis s'en prendre à Cody, à Astor ou à Dieu sait qui. Il faut que je prenne les devants et l'arrête.

Et, alors que je me redresse pour reprendre mon chemin, une pensée très malvenue surgit : est-ce ainsi que me considère Deborah ? Me perçoit-elle comme une sorte de sauvage obscénité qui se fraie un chemin à coups de lame avec une férocité aveugle ? Est-ce pour cela qu'elle est si mécontente de moi ?

Parce qu'elle s'est forgé l'image d'un monstre insatiable ? C'est si pénible à envisager que, l'espace d'un instant, je suis paralysé. C'est injuste, totalement infondé. Bien sûr que je suis un monstre, mais pas de cette espèce-là. Je suis soigné, concentré, poli et très soucieux de ne pas gêner les touristes en laissant traîner des morceaux de cadavres. Comment peut-elle ne pas s'en rendre compte ? Comment pourrais-je lui faire comprendre la beauté bien ordonnée de ce que Harry a conçu pour moi ?

Et la première réponse qui me

vient est : impossible, tant que Weiss restera en vie et en liberté. Car dès que mon visage passera aux infos c'en sera fini de ma vie et Deborah n'aura pas plus de choix que moi. Pas plus que je n'en ai pour l'instant. Soleil ou pas, je dois agir – vite et bien.

Je respire un bon coup et m'approche de la maison voisine de Wimble en scrutant ostensiblement les arbres et en gribouillant sur ma planchette. Je remonte lentement l'allée. Personne ne se jetant sur moi avec une machette entre les dents, je redescends, marque une pause, puis continue vers chez

Wimble.

Il y a des arbres douteux à inspecter ici aussi ; je lève la tête, prends des notes et remonte tranquillement l'allée. Pas un bruit ni un mouvement dans la maison. Même si je ne sais pas ce que j'espère y voir, je m'approche, je scrute, bien au-delà des arbres. J'examine soigneusement la maison, remarquant que tous les stores sont baissés. Impossible de voir de chaque côté. Je suis assez haut dans l'allée pour repérer une porte à l'arrière dominant deux marches en ciment. Je m'avance dans cette direction, l'air très

détaché, guettant le moindre bruit ou un éventuel « Attention ! Le voilà ! ». Toujours rien. Je fais mine de remarquer un arbre au fond, près d'une citerne de gaz et à cinq, six mètres de la porte. Je m'en approche.

Toujours rien. Je griffonne. Il y a une lucarne en haut de la porte, sans rideau. Je monte les deux marches et jette un coup d'œil à l'intérieur. C'est un couloir sombre, qui abrite un lave-linge et un séchoir, quelques balais et serpillières accrochés au mur. Je pose la main sur la poignée et la tourne très lentement, sans un

bruit. Ce n'est pas fermé. Je respire un bon coup... et je manque de sauter au plafond en entendant à l'intérieur un épouvantable hurlement suraigu. C'est un cri de douleur horrifié, un appel au secours capable de mettre en action même Dexter le Détaché. Et j'ai déjà un pied à l'intérieur quand un petit point d'interrogation apparaît dans ma tête et que je me dis : *Mais je connais ce cri*. Et, alors que mon second pied pénètre à son tour dans la maison : *Ah bon ? Mais d'où ça ?* la réponse arrive promptement, ce qui est réconfortant : c'est le même cri qui figure dans les vidéos LE



NOUVEAU MIAMI concoctées par Weiss.

Donc, c'est un cri enregistré.

Donc, il est destiné à m'attirer à l'intérieur.

Donc, Weiss est prêt et m'attend.

Ce n'est pas vraiment flatteur pour moi, étant donné que je suis exceptionnel, mais le fait est que je m'immobilise un quart de seconde pour admirer la célérité et la clarté de mon processus de pensée. Puis, heureusement pour moi, j'obéis à la voix qui piaille soudain en moi : *Cours, Dexter, cours !* Et je fonce hors de la maison et dévale l'allée

juste à temps pour voir la voiture  
couleur bronze démarrer en  
trombe.

C'est alors qu'une main géante  
se lève derrière moi et me plaque  
sur le sol, qu'un souffle brûlant me  
cingle et que la maison de Wimble  
disparaît dans un nuage de flammes  
et de débris.

## 22

— C'est le gaz, me dit Coulter.

Je suis adossé à l'ambulance, un pack de glace sur le crâne. Mes blessures sont bénignes, tout bien considéré, mais, comme elles sont sur moi, elles ont l'air importantes et elles m'ennuient, tout comme l'attention qu'on me porte. De

l'autre côté de la rue, les pompiers continuent de sonder et d'inspecter les vestiges encore fumants de la maison de Wimble. Elle n'a pas été complètement détruite, mais toute la partie centrale s'est écroulée du sol au plafond et elle a sûrement perdu beaucoup de sa valeur en entrant dans la catégorie « Maison de charme – très aérée –, travaux à prévoir ».

— Alors, dit Coulter, il laisse fuir le gaz du radiateur dans la pièce insonorisée, balance un truc pour mettre le feu, on ne sait pas encore quoi, et il fout le camp avant que ça pète. (Il marque une pause pour

boire une longue gorgée de son inséparable soda au citron vert. Je regarde sa pomme d'Adam tressauter. Il reprend son souffle, fourre l'index dans le goulot de la bouteille et s'essuie les lèvres sur son avant-bras en me regardant comme si je l'empêchais de se servir d'un Kleenex.) Pourquoi il a une pièce insonorisée, à ton avis ?

Je secoue la tête et je m'arrête aussitôt. Ça fait mal.

— Il était monteur vidéo. Il devait en avoir besoin pour enregistrer.

— Enregistrer. Pas découper les gens.

— Exact.

Coulter secoue la tête.

Apparemment, lui, ça ne lui fait pas mal, parce qu'il continue un moment en considérant la maison encore fumante.

— Bon, alors tu étais sur les lieux pour quoi ? J'ai pas tout compris de ce côté-là, Dex.

Tu penses bien. Je me suis donné beaucoup de mal pour éluder toutes les questions sur ce point en me prenant la tête, en clignant des paupières et en hoquetant comme si une affreuse douleur me saisissait à chaque fois qu'on abordait le sujet. Évidemment, je

sais que, tôt ou tard, je vais devoir fournir une réponse satisfaisante, et le plus délicat, c'est bien le « satisfaisant ». Certes, je peux prétendre que je rendais visite à ma grand-mère malade, mais le problème, avec ce genre de réponse, c'est que les flics vérifient et, hélas, Dexter n'a pas de grand-mère malade ni d'autre raison valable de se trouver ici lors de l'explosion, et j'ai nettement l'impression que prétendre une coïncidence ne va pas non plus me mener bien loin.

Dès le moment où je me suis relevé en titubant pour aller m'appuyer à un arbre et m'extasier

de pouvoir encore bouger tous mes abattis, pendant qu'on me pensait et que j'attendais l'arrivée de Coulter, durant toutes ces longues minutes devenues des heures, je n'ai pas réussi à trouver une explication à peu près crédible. Et avec Coulter qui me cloue avec son regard noir, je me rends compte que mon heure est venue.

— Bon, alors ? Tu étais là pour quoi ? Prendre ton linge ? Tu es livreur de pizzas à mi-temps ? Alors ?

C'est l'un des chocs les plus violents d'une journée déjà très éprouvante que d'entendre Coulter



faire vaguement montre d'esprit. Je l'ai toujours considéré comme un gros tas effroyablement terne et abruti, tout juste capable de remplir un PV d'accident de la route, et voilà qu'il fait de spirituelles remarques sur un ton pince-sans-rire très professionnel. Et, s'il y parvient, je dois envisager qu'il saura additionner deux et deux et aboutir à moi. Je passe donc en vitesse de croisière et j'opte pour la tactique éprouvée du gros mensonge enveloppé d'une petite touche de vérité.

— Écoutez, inspecteur, dis-je d'une voix tremblante et pâteuse

que je trouve très honorable. (Puis je ferme les yeux et je prends une profonde inspiration. Du cent pour cent cérémonie des oscars, si vous voulez mon avis.) Je suis désolé, je suis encore un peu embrouillé. Il paraît que j'ai subi une légère commotion.

— C'était avant d'arriver ici, Dex ? Ou bien tu peux encore te rappeler la raison de ta venue ici ?

— Je me souviens, dis-je à contrecœur. C'est juste que...

— Tu ne te sens pas très bien.

— Oui, c'est ça.

— Je veux bien le comprendre.

(L'espace d'un instant, totalement

irrationnel, je me dis qu'il va me lâcher. Mais non.) Ce que je ne pige pas, continue-t-il de plus belle, c'est ce que tu foutais ici quand cette putain de baraque a pété.

— Ce n'est pas facile à dire.

— Je m'en doute. Vu que tu l'as pas encore dit. Tu comptes le faire, Dex ? (Il sort son index de la bouteille, prend une gorgée, refourre son doigt dedans. La bouteille à moitié pleine pendouille au bout comme un répugnant appendice.) Tu vois, faut que je sache, parce qu'on vient de me dire qu'il y a un corps là-dedans.

Un petit séisme m'ébranle les

cervicales et se répand jusqu'à mes talons.

— Un corps ? répété-je avec l'esprit incisif dont je suis coutumier.

— Ouais, un corps.

— Tu es en train de me dire : un mort ?

Coulter hoche la tête, l'air amusé, et je me rends compte avec stupeur que nous avons inversé les rôles et que c'est moi le crétin.

— Ouais, c'est ça. Il était dans la maison quand elle a pété, on peut donc en déduire qu'il a des chances d'être mort. En plus, il ne risquait pas de filer, étant donné qu'il était

ligoté. Qui irait ligoter un mec quand une maison est censée exploser, je te le demande ?

— Mmm... euh, ce doit être l'assassin.

— Mmm, mmm... Donc, d'après toi, c'est l'assassin qui l'a tué, c'est ça ?

— Euh, oui.

Et, malgré le sang qui me martèle les tempes, je vois bien que j'ai l'air aussi idiot que peu convaincant.

— Mmm, mmm... Mais pas toi, c'est ça ? Je veux dire, c'est pas toi qui as ligoté le mec avant de balancer un Cohiba ou un truc de ce

genre ?

— Écoute, j'ai vu le type s'enfuir en voiture quand la maison a explosé.

— Et c'était qui, ce mec, Dex ? Non, mais, si tu avais un nom, des fois. Parce que ça nous aiderait pas mal, là.

C'est peut-être la commotion qui gagne du terrain, mais une affreuse paralysie me foudroie. Coulter soupçonne quelque chose, et, même si je suis relativement innocent dans cette affaire, la moindre enquête peut comporter des conclusions déplaisantes pour Dexter. Coulter ne m'a toujours pas

quitté des yeux et il n'a toujours pas cillé, il faut que je lui dise quelque chose, mais, même si j'ai subi une légère commotion, je suis conscient que je ne peux pas lui donner le nom de Weiss.

— Je... elle... la voiture était enregistrée sous le nom de Kenneth Wimble, avancé-je.

— Le même qui possède la maison.

— Oui, c'est ça.

Il continue de hocher mécaniquement la tête comme si cela tenait debout, puis :

— Mais oui. Alors, d'après toi, Wimble ligote ce mec – dans sa

propre maison – puis il fait sauter sa propre maison et fout le camp dans sa voiture, genre pour une station balnéaire en Caroline du Nord, par exemple ?

De nouveau, je me rends compte que j'ai sous-estimé ce type, et ce n'est pas très plaisant. Je croyais avoir affaire à Bob l'éponge, mais il se révèle plutôt un Columbo, il dissimule un esprit plus vif que ne le laisserait penser son allure de balourd. Moi qui porte un déguisement depuis toujours, je me suis fait piéger par un costume mieux taillé, et en voyant dans l'œil de Coulter l'étincelle d'intelligence



jusque-là cachée je me rends compte que Dexter est en danger. Il va falloir beaucoup d'astuce et d'habileté, et quand bien même je ne suis pas certain que cela suffise.

— Je ne sais pas où il est parti, dis-je.

Ce n'est pas terrible, comme début, mais je ne trouve rien de mieux.

— Évidemment. Et tu ne sais pas non plus qui c'est, hein ? Parce que tu me le dirais, sinon.

— Oui, je le dirais.

— Mais tu n'en as pas la moindre idée.

— Non.

— Super. Alors si tu me disais ce que tu fichais ici, à la place ?

Et nous y revoilà. La boucle est bouclée, retour à la grande question. Si j'y réponds correctement, tout est pardonné ; et si je ne réagis pas d'une façon qui satisfait mon ami soudain futé il y a une forte possibilité qu'il n'en reste pas là et fasse dérailler le Dexter Express. Je suis dedans jusqu'au cou et j'ai le cerveau qui gonfle à force d'essayer de percer vainement le brouillard.

— C'est... C'est... (Je baisse les yeux, puis je me détourne, en quête des mots adéquats pour un terrible

et embarrassant aveu.) C'est ma sœur, dis-je finalement.

— Comment ça, ta sœur ?

— Deborah. Ta coéquipière. Deborah Morgan. Elle est en réanimation à cause de ce type et je...

Je laisse ma phrase en suspens, l'air très convaincant, et j'attends s'il va l'achever ou si ses fines remarques n'étaient qu'une coïncidence.

— Je le savais, avoue-t-il. (Il prend une autre gorgée de soda, renfonce son doigt dans le goulot et laisse à nouveau la bouteille pendouiller.) Alors tu as trouvé ce

mec comment ?

— À l'école élémentaire, ce matin, dis-je. Il filmait depuis sa voiture. J'ai relevé le numéro et retrouvé l'adresse.

— Mmm, mmm... Et au lieu d'en parler, à moi ou au lieutenant, ou même à l'agent de la circulation devant l'école, tu t'es dit que tu allais t'en occuper tout seul.

— Oui.

— Parce que c'est ta sœur.

— Je voulais, tu vois...

— Le tuer ? demande-t-il d'un ton qui me glace.

— Non, juste... juste...

— Lui lire ses droits ? Le

menotter ? Lui poser quelques questions bien senties ? Faire sauter la baraque ?

— Je crois, réponds-je comme si j'avouais à contrecœur quelque horrible vérité, que je voulais, tu vois, lui faire passer un sale quart d'heure.

— Mmm, mmm... Et après ?

Je hausse les épaules, comme un ado surpris avec un préservatif à la main.

— L'emmener au poste.

— Et pas le tuer ? demande-t-il en haussant ses sourcils broussailleux.

— Non, comment pourrais-je,

euh...

— Ne pas lui planter une lame dans le bide en lui disant que c'est pour avoir poignardé ta sœur ?

— Enfin, inspecteur... Je...

Je ne papillonne pas des paupières, mais je m'efforce d'avoir l'air du rat de bibliothèque qu'on attend de moi.

Et Coulter se contente de me dévisager pendant une longue et interminable minute.

— Je sais pas, Dex. Mais ça colle pas, quoi.

— Comment ça ? demandé-je d'un air décontenancé pas totalement simulé.

Il boit une autre goulée.

— Tu suis toujours les règles. Ta sœur est flic. Ton père était flic. Jamais tu as eu le moindre ennui, jamais. Tu es un vrai boy-scout. Et maintenant tu décides de jouer les Rambo ? (Il me gratifie d'une grimace comme si on avait mis de l'ail dans son soda.) Il y a un truc qui m'échappe. La pièce manquante du puzzle, tu vois.

— C'est ma sœur, dis-je faiblement.

— Ouais, ça, j'ai pigé. Autre chose ?

Je sens un piège qui se referme sur moi au ralenti pendant que des

trucs énormes et lourds sifflent autour de moi. J'ai la tête comme une pastèque et la langue pâteuse, et toute ma légendaire intelligence m'a abandonné. Coulter me regarde secouer mollement et douloureusement la tête, et je me dis : *Ce type est vraiment très dangereux.* Mais tout ce que je parviens à articuler, c'est :

— Désolé.

— Je crois que Doakes avait peut-être vu juste sur ton compte, dit-il, en se détournant pour aller rejoindre les pompiers.

Eh bien, le nom de Doakes est la cerise sur le gâteau de cette



conversation parfaitement  
enchanteresse. Je me retiens tout  
juste de secouer la tête, mais la  
tentation est forte, car il me semble  
que ce qui était encore quelques  
jours plus tôt un univers sensé et  
bien ordonné vient soudain de  
basculer dans une spirale  
incontrôlable. D'abord, je tombe  
dans un piège et je manque de finir  
transformé en Torche inhumaine,  
puis un type que je considère  
comme de la piétaille dans la guerre  
contre l'intelligence se révèle être  
un agent secret. Pour couronner le  
tout, il est apparemment de mèche  
avec ce qui reste de mon ennemi

juré, le sergent Doakes. Et il semble bien près de prendre la relève dans la poursuite du pauvre et persécuté Dexter. Où cela va-t-il nous mener ?

Et, comme si ce n'était pas déjà la cata – à mon avis, ça l'est –, je suis toujours menacé par Weiss et j'ignore quel est son plan d'attaque.

Au final, je me dis que ce serait le moment idéal pour être quelqu'un d'autre. Malheureusement, c'est un tour de passe-passe que je n'ai pas encore réussi à maîtriser. N'ayant rien d'autre à faire hormis penser au déluge qui est en train de fondre sur moi de toutes parts, je regagne ma

voiture. Évidemment, puisque je n'ai pas encore assez souffert, une mince et spectrale silhouette surgit sur le trottoir et m'emboîte le pas.

— Vous étiez là quand c'est arrivé, dit Israel Salguero.

— Oui, dis-je, en me demandant si la prochaine étape est la chute d'un satellite sur mon crâne.

Il s'immobilise. Je me retourne.

— Vous savez que je n'enquête pas sur vous, dit-il.

Je trouve cela très agréable à entendre, mais, étant donné la tournure des dernières heures, je préfère me contenter d'acquiescer.

— Mais apparemment, ce qui

s'est produit ici est lié à l'agression de votre sœur sur laquelle j'enquête. (Je suis content de n'avoir rien dit. Tellement, d'ailleurs, que j'estime plus prudent de continuer d'observer le silence.) Vous savez que l'une des choses les plus importantes que je suis chargé de découvrir, c'est la moindre activité de justicier à laquelle se livrerait tout membre de la police.

— Oui, dis-je.

Après tout, un seul mot. Il hoche la tête. Il ne m'a toujours pas quitté du regard.

— Votre sœur a une carrière très prometteuse devant elle. Ce

serait dommage qu'elle pâtisse de quoi que ce soit de ce genre.

— Elle est encore dans le coma, dis-je. Elle n'a rien fait.

— Non, elle n'a rien fait, convient-il. Mais vous ?

— J'essayais juste de trouver le type qui l'a poignardée, dis-je. Je n'ai rien fait de mal.

— Bien sûr.

Il attend que je continue, mais comme je ne dis rien, après une éternité, il sourit, me donne une petite tape sur le bras et va retrouver Coulter, qui continue de boire son soda. Je les vois discuter, se tourner vers moi, puis vers la

maison calcinée. En me disant que cet après-midi ne m'apportera rien de plus, je pars d'un pas lourd vers ma voiture.

Un débris de la maison est venu étoiler mon pare-brise. Je réussis à ne pas fondre en larmes. Je rentre chez moi avec mon pare-brise craquelé et une migraine tenace.

## 23

Rita n'est pas là quand j'arrive, puisque je suis rentré un peu en avance à cause de mon après-midi explosif. La maison semble bien vide et je reste dans l'entrée un instant pour écouter ce silence louche. Un tuyau goutte au fond de la maison, puis la climatisation se

déclenche, mais ce ne sont pas des bruits de la vie et j'ai l'impression d'avoir débarqué dans un film où tout le monde a été enlevé par des extraterrestres. La bosse sur mon crâne continue de m'élaner, je me sens fatigué et très seul. Je me laisse tomber sur le canapé comme si je n'avais plus de squelette qui me soutienne.

Je reste allongé un moment dans une sorte de parenthèse au milieu de toute cette urgence. Je sais que je dois agir au plus vite, retrouver Weiss et l'affronter sur son territoire, mais sans savoir pourquoi je suis incapable de



bouger et la petite voix aigre qui m'a poussé jusqu'ici ne me semble plus très persuasive en cet instant, comme si elle aussi avait besoin d'un peu de repos. Je reste donc allongé, à plat ventre, en essayant de retrouver le sentiment d'urgence qui m'a abandonné, mais je n'éprouve rien à part lassitude et douleur. C'est comme si quelqu'un me criait : « Attention, derrière toi ! Il est armé ! » et que je marmonnais : « Dis-lui de prendre un ticket et de faire la queue. »

Je me réveille, je ne sais pas très bien quand, devant une immensité bleue totalement

incompréhensible, jusqu'au moment où je me ressaisis. C'est Cody, à vingt centimètres de ma tête, revêtu de son uniforme de scout tout neuf. Je me redresse, ce qui me fait épouvantablement mal au crâne.

— Eh bien, dis-je en le toisant, tu en as, un air officiel.

— Trop nul. Le bermuda.

Je regarde sa chemisette et son short bleu foncé, sa petite casquette et son foulard autour du cou, et je trouve malvenu de s'en prendre au bermuda.

— Qu'est-ce que tu lui reproches ? Tu en portes tout le

temps.

— C'est un uniforme, répond-il, comme si c'était un scandaleux outrage à la dignité humaine.

— Des tas de gens portent des uniformes, dis-je, en cherchant désespérément dans ma tête endolorie un exemple.

— Qui ? demande-t-il, dubitatif.

— Eh bien, le facteur... (Je m'empresse de me taire : le regard qu'il me lance est plus éloquent que tout ce qu'il pourrait dire.) Et puis les... euh... les soldats anglais en portaient, en Inde, dis-je.

Je rame. Il me considère un moment sans un mot, comme si je

l'avais cruellement laissé tomber au pire moment de sa vie. Et, avant que je trouve un autre brillant exemple, Rita surgit à son tour.

— Oh, Cody, tu ne l'as pas réveillé, quand même ? Bonjour, Dexter, nous avons fait des courses, nous avons tout ce dont Cody aura besoin pour les scouts, il n'aime pas le bermuda, parce que Astor lui a fait une réflexion... mon Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé à la tête ? débite-t-elle en passant par deux octaves et huit émotions sans jamais reprendre son souffle.

— Ce n'est rien, c'est juste la chair qui a été un peu entamée. J'ai

toujours rêvé de prononcer cette phrase, même si je ne vois pas du tout ce qu'elle veut dire. Dans les blessures, la chair est toujours entamée, non ? Même quand la blessure la traverse et atteint l'os ?

Quoi qu'il en soit, Rita réagit avec un agréable étalage d'inquiétude, envoie illico Cody et Astor chercher de la glace, un édredon et une tasse de thé avant de se jeter à côté de moi sur le canapé et d'exiger que je lui raconte ce qui est arrivé à ma pauvre tête. Je lui donne tous les détails croustillants – en omettant deux, trois trucs sans intérêt, comme la

raison de ma présence dans une maison qu'on a fait exploser pour essayer de me tuer. Et, à mesure que je lui explique, je vois avec consternation ses yeux s'agrandir et s'embuer, puis des larmes inonder ses joues. C'est vraiment tout à fait flatteur de songer qu'une simple égratignure peut provoquer un tel déploiement d'effets hydrotechniques, mais en même temps je ne sais pas trop comment je dois réagir.

Heureusement pour ma réputation de disciple de la Méthode, Rita ne me laisse aucun doute sur la conduite à tenir.

— Tu dois rester ici te reposer. Pas de bruit, du repos, quand on a une bosse comme ça. Je vais te préparer un bouillon.

J'ignorais que le bouillon était recommandé pour les bosses, mais Rita a l'air très sûre d'elle et, après m'avoir gentiment caressé le visage et déposé un baiser aux alentours de la bosse, file dans la cuisine, où elle se lance dans un fracas d'ustensiles qui dégage très vite une odeur d'ail, d'oignon, puis de poulet, et je dérive dans un demi-sommeil où les vagues pulsations de mes tempes s'éloignent et m'entourent d'un cocon douillet,

presque agréable. Je me demande si Rita m'apporterait du bouillon si j'étais arrêté. Si Weiss a quelqu'un qui lui en apporte. J'espère que non : je commence à ne pas beaucoup l'aimer et il ne mérite sûrement pas de bouillon.

Astor apparaît brusquement près de moi et interrompt ma rêverie éveillée.

— Maman dit que tu as pris un coup sur la tête.

— Oui, c'est vrai.

— Je peux voir ? demande-t-elle. (Je suis tellement touché par sa sollicitude que je me penche pour lui montrer la bosse et les



cheveux collés de sang séché.) Ça n'a pas l'air très grave, dit-elle, l'air un peu déçue.

— Ça ne l'est pas.

— Alors tu ne vas pas mourir, n'est-ce pas ? demande-t-elle poliment.

— Pas encore. Pas avant que tu aies terminé tes devoirs. Elle hoche la tête et jette un regard vers la cuisine.

— Je déteste les maths.

Puis elle s'en va dans le couloir, probablement pour aller détester les maths de plus près.

Je rêvasse encore un peu. Le bouillon finit par arriver, et, si je

n'irais pas jusqu'à garantir que cela fait du bien à ma bosse, cela ne me fait en tout cas pas de mal. Comme je l'ai déjà dit, dans une cuisine, Rita peut accomplir des exploits hors de portée du commun des mortels, et après un grand bol de son bouillon de poule je commence à penser que le monde, d'un point de vue général, mérite une dernière chance. Elle ne cesse de s'empresser autour de moi, ce qui n'est pas ce que je préfère, mais pour l'heure cela me semble assez apaisant et je la laisse retaper les coussins, me tamponner le front avec un linge frais et me masser la

nuque une fois le bouillon englouti.

Il ne faut pas longtemps avant que la soirée se termine, et les enfants viennent nous souhaiter bonne nuit. Rita les emmène au lit et les borde pendant que je gagne en titubant la salle de bains pour me brosser les dents. Au moment où je commence à acquérir un bon rythme de brossage, je surprends mon reflet dans le miroir. J'ai les cheveux hirsutes, une ecchymose sur une joue et le vide pétillant de mes yeux me paraît creux. Je ferais une sale photo d'identité judiciaire, le genre où l'écroué qui commence tout juste à se dégriser tente de se

rappeler ce qu'il a fait et comment on l'a pincé. J'espère que ce n'est pas un funeste présage.

Bien que la soirée n'ait été occupée à rien de plus exténuant qu'à paresser et sommeiller sur le canapé, je suis vaincu par la fatigue, et le brossage de dents épuise ce qui me reste d'énergie. J'arrive tout de même à gagner le lit en ne comptant que sur mes forces et je m'affale sur les oreillers en pensant que je vais me laisser emmener au pays des songes et m'inquiéter de tout le reste demain matin. Malheureusement, Rita a prévu autre chose.

Quand le murmure des prières du soir s'est tu dans la chambre des enfants à l'autre bout du couloir, je l'entends aller dans la salle de bains et faire couler l'eau. Je suis presque endormi quand les draps se soulèvent et qu'une chose qui sent agressivement l'orchidée vient se glisser auprès de moi.

— Comment tu te sens ? demande-t-elle.

— Beaucoup mieux, dis-je (Et pour la remercier comme elle le mérite :) Le bouillon m'a fait du bien.

— Tant mieux, dit-elle en posant sa tête sur ma poitrine.

Un moment, je sens son souffle sur ma peau et je me demande si je vais pouvoir dormir avec le poids de sa tête qui me comprime les côtes. Puis le rythme de sa respiration se fait saccadé et je me rends compte qu'elle pleure.

Il y a peu de choses au monde qui me paraissent plus énigmatiques que les larmes d'une femme. Je sais que je suis censé avoir des gestes réconfortants avant d'aller abattre le dragon qui a provoqué les pleurs ; mais d'après mon expérience, dans les relations limitées que j'ai eues avec des femmes, les larmes ne sortent

jamais quand il faudrait et ne sont jamais causées par ce que l'on croit. En conséquence, on en est réduit à des options idiotes comme tapoter la tête et dire « Allons, allons », dans l'espoir que, tôt ou tard, elle va vous dévoiler ce qui a motivé tout ce numéro.

Mais Dexter a l'esprit d'équipe et je passe donc mon bras autour de ses épaules, pose ma main sur l'arrière de sa tête et déclare : « Ce n'est rien. » J'ai beau trouver cela idiot, je trouve que c'est nettement mieux que « Allons, allons ».

Et, fidèle à elle-même, Rita me fait une réponse tout à fait

imprévisible :

— Je ne peux pas te perdre.

Je n'ai aucunement prévu d'être perdu et je le lui dirais bien volontiers, mais elle est lancée, et les sanglots muets qui agitent son corps font couler un petit filet d'eau salée sur ma poitrine.

— Oh, Dexter, pleure-t-elle. Qu'est-ce que je ferais si je te perdais aussi ?

Et là, avec ce mot, « aussi », je viens de rejoindre une communauté aussi inconnue qu'inattendue, probablement celle des gens que Rita a imprudemment oubliés dans un endroit où elle pouvait



facilement les égarer, mais elle ne m'explique pas du tout comment j'ai réussi à faire partie de ce groupe, ni même qui ils sont. Veut-elle parler de son premier mari, le drogué qui les a battus et fait souffrir, Cody, Astor et elle, jusqu'à ce qu'ils soient assez traumatisés pour devenir ma famille idéale ? Il est en prison, à présent, et je conviens qu'être perdu de cette façon est une mauvaise idée. Ou bien s'agit-il d'une autre ribambelle de personnes égarées qui ont glissé à travers les mailles du filet de la vie de Rita et été emportées par les averses de l'infortune ?

Et, comme si j'avais besoin qu'on me prouve encore que ses pensées lui sont dictées par un faisceau laser depuis le vaisseau-amiral en orbite au-delà de Pluton, Rita commence à faire glisser son visage le long de ma poitrine, puis de mon ventre, toujours sanglotante, voyez-vous, et laissant une traînée de larmes qui refroidissent rapidement.

— Ne bouge pas, renifle-t-elle. Il ne faut pas faire d'efforts quand on a eu une commotion.

Je vous le disais : on ne sait jamais quel va être le programme quand une femme se met en mode

larmes.

# 24

Au milieu de la nuit, je me réveille avec cette interrogation : *Mais qu'est-ce qu'il veut ?* Je ne sais pas pourquoi je ne me suis pas posé la question avant, ni pourquoi elle me vient maintenant, alors que je suis allongé dans mon lit douillet, à côté d'une Rita qui ronflote

doucement. Mais la voici qui surgit à la surface du lac Dexter et je dois m'en occuper. Mon cerveau est encore un peu engourdi, comme s'il était rempli de sable mouillé, et pendant quelques minutes je reste allongé, juste capable de me répéter : *Qu'est-ce qu'il veut ?*

Que veut Weiss ? Il ne rassasie pas le Passager noir de son côté, j'en suis presque certain. Je n'ai ressenti aucune empathie au contact de Weiss ou de ses œuvres, ce qui serait ordinairement le cas s'il était une véritable Présence.

Et sa manière de procéder, en utilisant des cadavres au lieu de les

fabriquer lui-même – jusqu’au meurtre de Deutsch –, plaide en faveur d’une recherche innovante.

Mais laquelle ? Il tourne des vidéos de cadavres. Des vidéos de gens qui regardent des cadavres. Et il m’a filmé en pleine action – un film sans valeur, oui, mais tout cela ne rime à rien pour moi. Où est le plaisir, là-dedans ? Je n’en vois aucun – et cela m’empêche de m’immiscer dans l’esprit de Weiss pour le comprendre. Avec les psychopathes ordinaires, bien insérés socialement, qui tuent parce qu’ils le doivent et tirent un plaisir simple, honnête de leur travail, je

n'ai jamais eu ce problème. Je ne les comprends que trop bien, puisque je suis comme eux. Mais avec Weiss aucune ressemblance, rien qui suscite l'empathie, et à cause de cela j'ignore où il compte aller et ce qu'il va faire. J'ai le très désagréable pressentiment que cela ne va pas me plaire, mais je ne sais pas ce que ce sera, et cela ne me dit rien qui vaille.

Je reste un moment allongé à y penser – ou du moins à essayer, car le fier *HMS Dexter* n'est pas encore à toute vapeur. Rien ne me vient. Je ne sais pas ce qu'il veut. Coulter est sur mes talons. Tout comme

Salguero, et bien sûr Doakes n'a jamais renoncé. Debs est toujours dans le coma.

Point positif, le bouillon de Rita était très bon. Elle est vraiment gentille avec moi, elle mérite mieux, même s'il est clair qu'elle ne s'en doute pas. Elle croit apparemment à sa réussite, entre moi, les enfants et notre récent voyage à Paris. Et, bien que sa vie ait l'apparence du bonheur, la vérité est tout autre. Elle est comme une maman brebis dans une meute de loups qui ne voit autour d'elle que des toisons de laine blanche, alors qu'en réalité la meute se purlèche les babines en



attendant qu'elle tourne le dos. Dexter, Cody et Astor sont des monstres. À Paris, les gens parlent vraiment français, comme elle s'y attendait. Mais Paris cache aussi sa propre espèce de monstre, comme l'a révélé notre bref interlude culturel dans la galerie d'art. C'était quoi, le titre ? *La Jambe de Jennifer*. Très intéressant : après ma longue expérience dans ce domaine, j'ai enfin réussi à trouver quelque chose qui me surprenne et c'est pour cette raison que j'éprouve désormais une certaine tendresse pour Paris.

Entre Jennifer et sa jambe, le

numéro excentrique de Rita et les activités de Weiss, ces derniers temps, la vie est pleine de surprises qui se résument à ceci : les gens méritent ce qui leur arrive, non ?

Ça ne change pas grand-chose, mais je trouve cette pensée très réconfortante et je finis par m'endormir.

Le lendemain matin, mon esprit s'est considérablement éclairci. Je ne saurais dire si c'est grâce aux attentions de Rita ou à mon métabolisme naturellement alerte. Quoi qu'il en soit, je saute du lit armé d'un cerveau en excellent état de marche, tout est parfait.

Cependant, l'inconvénient, c'est qu'un cerveau efficace, vu la situation dans laquelle je me trouve, est contraint de lutter contre une déferlante de panique, une envie de faire ses valises et de filer vers la frontière. Mais, même avec la totalité de mes facultés mentales, je ne vois pas quelle frontière pourrait me protéger du pétrin dans lequel je me trouve.

Malgré tout, puisque la vie nous offre peu de choix et que la plupart sont atroces, je pars au travail, bien décidé à traquer Weiss et à ne me reposer que lorsque je l'aurai coincé. Je ne comprends

toujours pas le bonhomme ni ses agissements, mais cela ne m'empêchera pas de le trouver. Oui, en effet : Dexter est un croisement entre le limier et le bouledogue, et quand je suis sur une piste mieux vaut se rendre et s'épargner toute fatigue inutile. Je me demande s'il y a moyen de le faire savoir à Weiss.

J'arrive un peu en avance, ce qui me permet de boire un café qui en a presque le goût. Je l'apporte à mon bureau, prends place devant mon ordinateur et m'attelle à ma tâche. Ou, plus exactement, je me mets en devoir de fixer l'écran en essayant de trouver la bonne

manière de procéder. J'ai déjà épuisé presque toutes les possibilités et j'ai l'impression d'être dans une impasse. Weiss a toujours un temps d'avance sur moi, et je dois reconnaître qu'il peut se trouver n'importe où à présent ; terré quelque part ou même de retour au Canada, comment savoir ? Et j'ai beau affirmer que mon cerveau a recouvré toutes ses facultés, il ne me propose aucune solution.

C'est alors qu'au loin, sur l'un des sommets enneigés, à l'horizon de mon esprit, un fanion est hissé sur un mât et claque au vent. Je

scrute le lointain pour tenter de distinguer ce qui est écrit dessus : *Cinq*.

Un bien joli nombre, cinq. J'essaie de me rappeler si c'est un nombre premier et je m'aperçois que j'ai oublié ce que cela signifie. Mais c'est un nombre bienvenu, car je viens de me rappeler pourquoi il est important, nombre premier ou pas.

Il y a cinq vidéos sur la page YouTube de Weiss. Une pour chacun des sites où Weiss a exposé ses décorations de cadavres, une me montrant en action... et une autre que je n'ai pas encore vue parce que

Vince est entré pour m'emmener sur un crime. Ce ne peut pas être une autre pub pour le NOUVEAU MIAMI montrant le cadavre de Deutsch, puisque Weiss était encore en train de filmer quand je suis arrivé sur les lieux. C'est donc autre chose. Et, bien que je ne m'attende pas vraiment à ce que celle-ci me dise comment trouver Weiss, elle m'apprendra certainement quelque chose.

Je me connecte donc avec empressement sur YouTube, sans me laisser décourager par le fait que je me suis déjà regardé sur ce site plus de fois que la modestie ne le

permet. J'arrive sur la page NOUVEAU MIAMI qui n'a pas changé, toujours avec son fond orange et ses lettres flamboyantes. Et sur la colonne de droite, proprement disposée, apparaît la galerie des vignettes des cinq vidéos.

La cinquième et dernière ne présente qu'un fond noir. Je clique dessus. Une grosse ligne blanche apparaît à l'écran en partant de la gauche, avec une sonnerie de trompettes curieusement familière. Puis un visage surgit : Doncevic, souriant, les cheveux hérissés, et une voix commence à chanter :



*Voici l'histoire...* et je comprends pourquoi cela m'a paru familier.

C'est le générique de *The Brady Bunch*.

La musique atrocement enjouée m'agresse les oreilles pendant que la voix poursuit : « Voici l'histoire d'un type nommé Alex qui était seul, qui s'ennuyait et qui cherchait... du changement. » Puis les trois premiers cadavres décorés apparaissent à gauche du visage jovial de Doncevic, qui les regarde et sourit tandis que la chanson continue. Les cadavres aussi sourient, grâce à leurs masques en plastique.

La petite ligne parcourt de nouveau l'écran et la voix continue : « C'est l'histoire d'un type appelé Brandon qui avait beaucoup de loisirs. » La photo d'un autre homme apparaît au milieu — Weiss ? Il a la trentaine, à peu près le même âge que Doncevic, mais il ne sourit pas, et la chanson continue : « C'est l'histoire de deux types qui vivaient ensemble, quand brusquement Brandon se retrouva tout seul. » Trois vignettes apparaissent sur la droite de l'écran, et dans chacune figure une silhouette sombre et floue tout aussi familière que la chanson,

mais pour une raison bien différente : ce sont des extraits de la vidéo de Dexter en action.

La première montre le corps de Doncevic dans la baignoire. La deuxième le bras de Dexter qui brandit la scie, et la troisième la scie qui s'attaque à Doncevic. Les trois extraits de deux secondes tournent en boucle, pendant que la chanson continue.

Au milieu, Weiss regarde droit devant lui tandis que la voix entonne : « Et, un beau jour, Brandon Weiss coincera ce type et je vous assure qu'il y passera. Tu ne pourras pas m'échapper, parce que

tu m'as rendu fou furieux. » Et cela se termine sur Weiss qui chante : « Fou furieux. Fou furieux. En tuant Alex... tu m'as rendu... fou furieux. »

Mais, au lieu de se conclure par un large sourire avant de passer à un premier écran de pubs, le visage de Weiss grandit pour occuper tout l'écran et annoncer : « J'aimais Alex et tu me l'as pris, alors qu'on avait à peine commencé. Dans un sens c'est très amusant, parce qu'il disait qu'on ne devrait tuer personne. Moi je trouvais que ce serait plus... authentique... (Un petit rire amer, puis :) C'est Alex qui a eu l'idée de

voler des cadavres à la morgue pour que nous n'ayons à tuer personne. Et quand tu me l'as pris, tu m'as privé de la seule chose qui pouvait m'empêcher de tuer. » Il continue de fixer l'objectif en silence, puis, à mi-voix, il ajoute : « Merci. Tu as raison. C'est très marrant. Je vais continuer un peu. (Une espèce de sourire lui tord les lèvres, comme s'il trouvait quelque chose d'amusant mais qu'il n'avait pas envie de rire.) Tu sais, je t'admire, d'une certaine manière. »

Et l'écran devient tout noir.

Quand j'étais beaucoup plus jeune, je me pensais handicapé par

l'absence d'émotions. Je voyais l'immense barrière entre moi et l'humanité, cette muraille de sentiments que je n'éprouverais jamais, et cela me dépitait. Mais l'un de ces sentiments était la culpabilité – l'un des plus répandus et des plus puissants, d'ailleurs –, et en voyant Weiss me dire que c'est moi qui l'ai transformé en tueur je m'aperçois aussi que je devrais éprouver une certaine culpabilité. Et je suis bien content de n'en ressentir aucune.

C'est plutôt un soulagement. Des vagues fraîches qui déferlent sur moi et balaient la tension qui

me nouait. Je suis vraiment soulagé, parce qu'à présent je sais ce qu'il veut. Moi. Il ne l'a pas dit en ces termes, mais le message est clair : *Tu es le prochain sur la liste.* Le soulagement se change en un sentiment de froide urgence : des serres se crispent et se détendent dans l'obscurité alors que le Passager noir perçoit le défi lancé par Weiss et le relève.

Cela aussi, c'est un grand soulagement. Jusqu'à présent, le Passager est resté silencieux, n'ayant rien à dire sur les cadavres volés, même quand ils étaient transformés en meubles de jardin

ou en corbeilles de fruits. Il y a maintenant une menace, un autre prédateur flaire notre piste et menace notre territoire. Et c'est une intrusion que nous ne pouvons autoriser, non. Weiss a annoncé qu'il allait venir – et enfin, enfin, le Passager se réveille de sa sieste et affûte ses crocs. Nous sommes prêts.

Mais prêts à quoi ? Je n'imagine pas un seul instant que Weiss va prendre la fuite. Ce n'est même pas envisageable. Que compte-t-il faire, alors ?

Le Passager souffle une réponse, évidente. J'en reconnais la



justesse, parce que c'est ce que nous aurions fait. Et Weiss me l'a laissé entendre en disant : *J'aimais Alex et tu me l'as pris...* Il compte donc s'en prendre à un de mes proches. En déposant la photo sur le cadavre de Deutsch, il m'a même prévenu. Ce sera Cody et Astor, parce qu'il m'atteindra là où je l'ai frappé, et cela va également me mener à lui, me faire suivre ses règles.

Mais comment compte-t-il s'y prendre ? C'est la grande question, et il me semble que la réponse est assez évidente. Jusqu'à présent, Weiss a été très direct – il n'y a rien

de franchement subtil à faire exploser une maison. Il va agir vite, quand il sentira que la chance est de son côté. Et, comme je sais qu'il me surveille, j'en déduis qu'il connaît mon emploi du temps quotidien – et celui des enfants. Ils sont plus vulnérables quand Rita va les chercher à l'école, qu'ils sortent d'un environnement sûr pour se retrouver plonger dans le chaos de Miami : pendant ce temps, je suis loin, au travail, et il aura le dessus sur une femme relativement frêle, pas méfiante pour un sou. Il parviendra à lui prendre au moins un des deux enfants.

Il faut donc que je sois sur le terrain le premier, avant Weiss, et que je guette son arrivée. C'est un plan simple, mais non sans risques : je peux très bien me tromper. Mais le Passager opine du chef, et comme il se trompe rarement je me résous à quitter le bureau de bonne heure, juste après le déjeuner, afin de me poster devant l'école pour intercepter Weiss.

Et une fois de plus, alors que je m'apprête à bondir à la gorge de mon ennemi... mon mobile sonne.

— Salut, mon pote, dit Chutsky. Elle est réveillée et elle te demande.

## 25

Deborah a quitté les soins intensifs, et j'éprouve un sentiment de confusion en voyant la chambre vide. J'ai déjà vu cette scène dans une demi-douzaine de films où le héros contemple un lit d'hôpital vide et comprend que son ancien occupant est décédé ; mais, comme

je suis sûr que Chutsky m'aurait précisé que Debs était morte, je redescends le couloir jusqu'à l'accueil.

La réceptionniste me fait attendre tout en s'affairant à des tâches mystérieuses à son ordinateur, répondant au téléphone et bavardant avec deux infirmières accoudées à son comptoir. L'atmosphère de panique à peine maîtrisée dont tout le monde témoignait récemment dans le service a disparu, remplacée par un intérêt obsessionnel pour les téléphones et les ongles. Finalement, la femme admet qu'il y

a une infime possibilité de trouver Deborah dans la chambre 235, au deuxième étage. Cela paraît si logique que je la remercie et me mets en route.

La 235 étant effectivement au deuxième, juste à côté de la 233, c'est avec le sentiment que l'ordre règne en ce monde que j'entre et trouve Deborah assise dans son lit, Chutsky assis à côté, dans la posture où je l'avais laissé la dernière fois. Deborah ouvre un œil, me regarde et esquisse un demi-sourire rien que pour moi.

— Elle est vivante, elle vit, dis-je en m'asseyant, jugeant que c'est

une phrase de circonstance.

— Dex, répond-elle d'une voix rauque.

Elle essaie de sourire à nouveau, mais c'est encore pire que la première fois, et elle renonce en fermant les yeux et en s'enfonçant dans la neige des oreillers.

— Elle a pas encore trop de forces, dit Chutsky.

— C'est ce qu'il m'a semblé.

— Alors, euh... il faut pas la fatiguer ni rien, a dit le docteur. Je ne sais pas si Chutsky s'imaginait que je proposerais une partie de volley, mais j'acquiesce et me contente de tapoter la main de ma

sœur.

— C'est bien de te revoir, sœurette. On était inquiets.

— Je me sens..., dit-elle faiblement.

Mais elle s'arrête ; elle ferme les yeux et laisse échapper un râle ; Chutsky se précipite et lui glisse un petit glaçon entre les lèvres.

— Voilà, essaie pas de parler pour le moment.

Debs avale la glace mais lui fait une grimace.

— Je vais bien, dit-elle. (C'est très exagéré. La glace semble lui faire du bien, et quand elle reprend la parole sa voix est moins éraillée.)



Dexter, dit-elle un peu trop fort, comme quelqu'un qui crierait dans une église. (Elle secoue faiblement la tête et, à ma grande stupéfaction, je vois une larme perler au coin de son œil – phénomène que je n'ai pas vu chez elle depuis ses douze ans. Elle roule sur sa joue et tombe sur l'oreiller où elle disparaît.) Merde, fait-elle. Je me sens tellement...

Elle agite faiblement la main à laquelle Chutsky ne se cramponne pas.

— C'est normal, dis-je. Tu as frôlé la mort.

Elle reste silencieuse un long

moment, les yeux clos, et finit par dire à mi-voix :

— Je ne veux plus faire ça.

J'interroge Chutsky du regard.

Il hausse les épaules.

— Faire quoi, Debs ? demandé-je.

— Flic.

Qu'elle ne veuille plus être policière ? C'est aussi ahurissant que si la lune présentait sa démission.

— Deborah.

— Ça rime à rien. Je me retrouve ici... Pourquoi ? (Elle rouvre les yeux, me fixe et secoue la tête.) Pourquoi ?

— C'est ton métier.

J'avoue que ce n'est pas très émouvant, mais je ne trouve rien de mieux sur le moment et je ne pense pas qu'elle ait envie d'un sermon sur la Vérité, la Justice et l'Amérique.

Elle n'a apparemment pas non plus envie qu'on lui dise que c'est son métier, car elle me fusille du regard avant de tourner la tête et de fermer les yeux.

— Merde.

— Alors, alors, fait depuis la porte une grosse voix joviale avec un fort accent des Caraïbes, ces messieurs doivent sortir. (Je lève le

nez : une grosse infirmière enjouée est entrée et fond rapidement sur nous.) La dame doit se reposer, et elle ne va pas pouvoir si vous faites les vilains.

« Les vilains ». L'espace d'une seconde, je trouve cela tellement attendrissant que je ne me rends pas compte qu'elle est en train de me flanquer dehors.

— Je viens d'arriver, dis-je.

Elle se plante devant moi en croisant les bras.

— Alors vous allez économiser les sous du parking, parce que vous devez partir tout de suite. Allez, messieurs, dit-elle en se tournant

vers Chutsky. Tous les deux.

— Moi aussi ? répond-il, surpris.

— Oui, vous aussi, dit-elle en agitant un index énorme. Vous êtes là depuis trop longtemps déjà.

— Mais je dois rester.

— Non, il faut partir. Le docteur veut qu'elle se repose un peu. Toute seule.

— Vas-y, murmure Debs. (Chutsky la regarde, peiné.) Ça va aller. Pars.

Chutsky nous regarde tour à tour.

— D'accord, dit-il finalement. (Il se baisse pour l'embrasser sur la

joue et elle se laisse faire.) Bon, mon pote, me dit-il, je crois qu'on nous fout dehors.

Nous partons pendant que l'infirmière se met en devoir de tabasser les oreillers comme s'ils avaient fait une bêtise.

— Je suis un peu inquiet, me dit Chutsky alors que nous attendons l'ascenseur.

— Pourquoi ? Tu veux parler de... séquelles neurologiques ?

J'entends encore Deborah me dire qu'elle veut rendre son tablier, et cela lui ressemble si peu que je suis moi aussi un peu inquiet. L'horrible image d'une Debbie

réduite à l'état de légume dans un fauteuil et moi lui faisant manger sa bouillie me hante encore.

— Pas tout à fait. Plutôt des séquelles psychologiques.

— Comment ça ?

— Je sais pas, dit-il avec une grimace. C'est peut-être le choc. Mais elle a l'air... pleurnicharde. Angoissée. Pas elle-même, tu vois.

Je n'ai jamais été poignardé, n'ai jamais été exsangue, mais il me semble qu'être angoissé et pleurer est une réaction relativement raisonnable.

— Elle ne m'a pas tout de suite reconnu, poursuit-il en entrant

dans l'ascenseur. La première fois qu'elle a ouvert les yeux.

— Je suis sûr que c'est normal, dis-je, alors que je n'en sais rien du tout. Après tout, elle était dans le coma.

— Elle m'a regardé droit dans les yeux, continue-t-il sans relever. Elle a eu l'air, je sais pas, d'avoir peur de moi. Genre qui vous êtes et qu'est-ce que vous faites ici ?

En toute honnêteté, je me pose ces questions depuis un an, mais je m'abstiens de le lui dire.

— Je suis sûr qu'il faut du temps pour..., commencé-je.

— Qui vous êtes ? me coupe-t-il



en fixant le panneau de commandes. Je suis à son chevet depuis le début, je l'ai pas laissée seule plus de cinq minutes d'affilée. Et elle sait pas qui je suis.

Les portes s'ouvrent, mais il ne remarque rien.

— Eh bien..., commencé-je, espérant le tirer de sa torpeur.

— Allons prendre un café, dit-il, en se décidant à sortir et en bousculant trois personnes en blouse verte.

Nous gagnons une petite cafétéria au rez-de-chaussée, où il parvient à obtenir deux cafés relativement vite, sans que

personne n'essaie de passer devant lui ou de lui donner des coups de coude dans les côtes. Je me sens donc un peu supérieur : il est évident qu'il n'est pas natif de Miami. Cependant, je reconnais qu'il est efficace, et nous allons nous installer à une petite table dans un coin.

Chutsky ne me regarde pas, ni autre chose, d'ailleurs. Il reste perdu dans le vague, sans la moindre expression. Comme je ne sais pas quoi dire, nous observons ce silence gênant entre potes pendant un bon moment, puis il finit par articuler :

— Et si elle m'aime plus ?

J'ai toujours tenté de rester modeste, notamment en ce qui concerne mes propres talents : je sais très bien que je ne suis doué que pour une ou deux choses, et que conseiller les amoureux transis n'en fait pas partie. Comme je ne comprends vraiment rien à l'amour, il me paraît un peu injuste d'exiger de moi une opinion sur son éventuelle disparition.

Cependant, il semble nécessaire que je me manifeste et, résistant à la tentation de dire : « Je ne sais vraiment pas si elle t'a jamais aimé », je fouille dans mon sac de

clichés et j'en sors :

— Bien sûr qu'elle t'aime. Elle vient de frôler la mort. Il lui faut du temps pour se remettre.

Chutsky attend que je développe, mais je n'ai rien de plus.

— J'espère que tu as raison, dit-il, en se réfugiant dans son café.

— Bien sûr que oui. Laisse-lui le temps d'aller mieux. Tout ira bien.

Comme je ne suis pas instantanément foudroyé sur place, je me dis qu'il est possible que j'aie raison.

Nous finissons nos cafés dans un silence relatif, Chutsky

ruminant la possibilité de ne plus être aimé, et moi guettant midi qui approche sur la pendule, heure à laquelle je dois partir pour me mettre à l'affût de Weiss. Du coup, c'est dans une ambiance moins potes que je finis de vider ma tasse avant de me lever.

— Je repasserai plus tard, dis-je.

Chutsky se contente de hocher la tête et de boire une gorgée de café.

— O.K., mon pote. À plus.

## 26

Le quartier de Golden Lakes enfreint bravement le canon de l'urbanisme de Miami : bien que comportant le mot *lakes*, c'est-à-dire lacs, il en abrite en fait plusieurs, et l'un d'eux jouxte l'extrémité du terrain de jeux de l'école. Cela dit, il n'a rien de

*golden*, doré, il est plutôt d'un vert sale, mais on ne peut nier que c'est réellement un lac ou au moins une grande mare. Cependant, comme je me doute qu'il serait difficile de vendre un quartier baptisé « Mare vert sale », peut-être que les promoteurs savent ce qu'ils font, après tout – et ce serait là une violation supplémentaire de la coutume.

J'arrive à Golden Lakes bien avant la fin de la journée d'école et j'en fais le tour plusieurs fois, pour repérer éventuellement Weiss. Il n'y a personne. La rue côté est se termine à l'endroit où le lac touche

pratiquement la clôture. Laquelle est haute, grillagée, et fait le tour complet de l'école, même du côté du lac, au cas, j'en suis sûr, où une grenouille hostile tenterait de pénétrer dans les lieux. Juste à côté, au bout du terrain de jeux, se trouve une grille solidement fermée par une chaîne et un gros cadenas.

La seule entrée se trouve devant l'école, surveillée par un garde dans une guérite avec une voiture de police garée à côté. Essayer d'entrer durant les horaires scolaires, c'est rencontrer le garde ou le flic. Aux heures où les parents viennent déposer ou prendre leurs



enfants, ce sont des centaines d'enseignants, mamans et agents de la circulation qui vous arrêteraient, ou qui rendraient l'opération bien trop difficile et hasardeuse.

Il s'agit donc pour Weiss de se poster de bonne heure. Pour moi, de deviner où. Je coiffe mon Chapeau à Penser à Mal et je refais lentement le tour des lieux. Si je voulais enlever quelqu'un, comment m'y prendrais-je ? D'abord, il faudrait que ce soit à l'entrée ou à la sortie des cours, puisqu'il serait trop difficile de passer la sécurité en dehors de ces heures. Cela signifie donc à la grille,

et c'est bien sûr pour cette raison qu'elle est très sécurisée, avec tout ce qu'il faut, depuis le flic en poste jusqu'au méchant prof de travaux manuels.

Évidemment, si vous parvenez à entrer avant et à frapper pendant que toute la surveillance se concentre sur la grille, cela facilite grandement les choses. Mais, pour cela, il faut passer le grillage à un endroit écarté ou qui permette de gagner l'intérieur de l'école assez vite sans être repéré.

Mais, d'après ce que je constate, il n'y a aucun endroit de ce genre. Je refais le tour des lieux.

Rien. Le grillage est éloigné des bâtiments, de tous les côtés, sauf sur le perron. L'unique point faible paraît être la mare. Il y a un bosquet de pins et des buissons entre l'eau et le grillage, mais tout cela se trouve beaucoup trop loin des bâtiments. Impossible de passer le grillage et de traverser tout le terrain de jeux sans être à découvert.

Quant à moi, je ne peux pas refaire le tour sans éveiller les soupçons. Je me gare donc dans une rue au sud de l'école et je réfléchis. Mon raisonnement méthodique m'a amené à penser

que Weiss allait tenter de s'en prendre aux enfants ici, cet après-midi, et cette logique glacée et impeccable est soutenue par un brûlant et indiscutable coup d'ailes du Passager noir. Mais comment ? De la voiture, je regarde l'école, et j'ai la forte impression que, quelque part dans les parages, Weiss est en train d'en faire autant. Il ne va tout de même pas enfoncer le grillage en espérant s'en tirer à bon compte... Il a passé du temps à observer, à prendre note des détails, et il a un plan. Et moi je n'ai qu'une demi-heure pour le deviner et trouver comment le faire échouer.

Je contemple le bosquet d'arbres près du lac. C'est le seul endroit où l'on puisse se cacher. Mais à quoi bon, si la cachette s'arrête devant le grillage ? C'est alors que quelque chose attire mon regard sur la gauche.

Une camionnette blanche stoppe devant la grille cadenassée et quelqu'un en descend, vêtu d'une chemise vert clair, d'une casquette assortie et d'une caisse à outils, bien visible. La silhouette s'approche de la grille, pose sa caisse et s'agenouille devant la chaîne.

Évidemment. La meilleure

manière d'être invisible, c'est d'être parfaitement visible. Je fais partie du décor ; ma présence est normale. Je suis juste là pour réparer le grillage et ce n'est pas la peine de faire attention à moi, ha, ha !

Je démarre. Lentement, je refais le tour, l'œil rivé sur la tache verte, et je sens des ailes glacées se déployer dans mon dos. Je le tiens – à l'endroit précis où il est censé être. Mais, bien sûr, je ne peux pas me garer et lui sauter dessus. Il me faut approcher prudemment, en partant du principe qu'il connaît ma voiture et qu'il ouvre grands les yeux pour

guetter l'arrivée éventuelle de Dexter.

Ralentis et réfléchis, alors. Ne compte pas simplement sur les ailes noires pour enjamber tous les obstacles. Regarde attentivement et prends note ; par exemple, Weiss tourne le dos à la camionnette – qui est garée en travers, avant la clôture, ce qui empêche de voir la mare. Parce que, évidemment, rien ne peut survenir de ce côté.

Cela implique donc que Dexter va y aller.

À faible allure et en prenant grand soin de n'attirer l'attention de personne, je fais demi-tour et

retourne vers le côté sud de l'école. Je suis le grillage jusqu'au bout, là où la route se termine et où commence le lac. Je me gare devant la barrière métallique, invisible de Weiss, toujours posté devant la grille cadenassée, et je descends. Je gagne prestement l'étroit sentier entre le lac et le grillage, puis je fonce.

Dans l'école, la cloche sonne. Les cours sont finis pour la journée, et Weiss doit agir maintenant. Il est toujours agenouillé devant le cadenas. Comme je ne vois pas de coupe-boulons entre ses mains, il va lui falloir quelques minutes pour



crocheter ou couper le cadenas. Une fois à l'intérieur, il n'aura qu'à longer le grillage d'un pas dégagé en faisant semblant de l'inspecter. J'atteins le bosquet d'arbres que je traverse rapidement. J'enjambe précautionneusement des détritrus – cannettes de bière, bouteilles de soda en plastique, os de poulet et autres articles moins ragoûtants – et j'arrive au bout. Je marque une petite pause pour m'assurer que Weiss est toujours en train de tripoter le cadenas. Le van me bloque la vue, mais je constate que la grille est toujours fermée. Je prends une longue

bouffée d'obscurité que je laisse m'envahir, puis je sors dans le soleil.

Je passe par la droite, courant presque, pour le prendre par-derrière. Sans un bruit, prudemment, sentant les ailes noires se déployer tout autour de moi, je fais le tour de la camionnette et m'arrête en voyant la silhouette agenouillée devant le grillage.

L'homme regarde par-dessus son épaule et m'aperçoit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il.

Il a la cinquantaine, il est noir,

et ce n'est pas du tout Weiss.

— Oh, réponds-je avec ma finesse habituelle, bonjour !

— Ces satanés mêmes ont mis de la superglu dans le cadenas, explique-t-il, en reprenant sa tâche.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont dans le crâne ? dis-je poliment.

Je n'ai pas le temps de le deviner, car de l'autre côté du terrain de jeux, dans la rue à l'entrée de l'école, j'entends des coups de klaxon suivis d'un fracas métallique. Et tout près de moi, dans ma tête, en fait, j'entends une voix qui siffle : Crétin ! Sans prendre le temps de me demander

comment je sais que c'est Weiss qui a embouti Rita, j'escalade d'un bond le grillage et traverse le terrain en courant.

— Hé ! crie l'homme derrière moi.

Mais pour une fois j'oublie les bonnes manières et je n'attends pas ce qu'il a à me dire.

Évidemment que Weiss n'allait pas fracturer le cadenas. Il n'en avait pas besoin. Évidemment qu'il n'avait pas besoin d'entrer dans l'école, d'essayer de duper ou de vaincre des hordes d'enseignants circonspects et d'enfants déchaînés. Il lui suffisait de se poster dans le

flot de la circulation, comme un requin aux abords du récif qui attend que Nemo pointe son nez. Évidemment.

Je cours à perdre haleine. Le terrain est un peu inégal, mais l'herbe est tondue et je garde l'allure. Je suis en train de me féliciter de mon excellente forme et de ma rapidité quand je lève un instant le nez pour voir ce qui se passe. Ce n'est pas une bonne idée : je me prends aussitôt le pied dans une racine et je m'étale à une vitesse remarquable. Je me roule en boule, fais une sorte de saut périlleux et demi et j'atterris sur le

dos sur un truc volumineux. Je me relève et reprends ma course, boitillant légèrement à cause de l'entorse que je viens de me faire, avec la vague image d'un nid de fourmis de feu que j'ai proprement aplati.

Je me rapproche. Des éclats de voix alarmées, la panique dans la rue, puis un cri de douleur. Je ne vois rien de plus qu'un fouillis de voitures et de gens attroupés qui se dévissent le cou pour regarder au milieu de la chaussée. Je passe la grille, gagne le trottoir et arrive devant l'école. Je suis obligé de ralentir pour traverser la foule

d'écoliers, d'enseignants et de parents rassemblés devant l'entrée, mais j'atteins enfin la rue. Je reprends ma course pour couvrir les derniers mètres et gagner l'endroit où la circulation s'est arrêtée et agglutinée autour de deux voitures qui se sont emboîtées. L'une d'elles est la Honda couleur bronze de Weiss. L'autre, celle de Rita.

Weiss ne se trouve nulle part. Mais Rita est appuyée contre le pare-chocs de sa voiture, l'air hébétée, Cody pendu à une main et Astor à l'autre. En les voyant ensemble, sains et saufs, je ralentis. Elle lève les yeux vers moi, sans

changer d'expression.

— Dexter... Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— J'étais juste dans le quartier. Hou là. (Et ce hou là n'est pas un effet de style : dans mon dos, des dizaines de fourmis de feu que j'ai dû ramasser décident de me piquer toutes en même temps.) Tout le monde va bien ? demandé-je en me débattant pour arracher ma chemise.

Ils me regardent faire d'un air un peu atterré.

— Toi, tu vas bien ? demande Astor. Je demande ça, parce que tu es en train d'enlever ta chemise au



milieu de la rue.

— J'ai des fourmis de feu partout dans le dos, dis-je en me fouettant avec la chemise, ce qui ne sert à rien du tout.

— Un type nous est rentré dedans avec sa voiture et a essayé de prendre les enfants, m'informe Rita.

— Oui, je sais, dis-je en faisant des contorsions qu'un bretzel m'envierait.

— Comment ça, tu sais ?

— Il s'est enfui, dit une voix derrière nous, à toute vitesse. (Je m'interromps dans ma chasse aux fourmis pour voir un flic en tenue

encore hors d'haleine d'avoir couru après Weiss. Il est assez jeune, l'air sportif, et son badge annonce LEAR. Il s'arrête et me regarde.) Les vêtements ne sont pas facultatifs, ici, mon vieux.

— Fourmis de feu, réponds-je. Rita, tu peux me donner un coup de main, s'il te plaît ?

— Vous connaissez ce type ? lui demande le flic.

— C'est mon mari, répond-elle. Elle lâche les enfants, un peu à contrecœur, et entreprend de me claquer le dos.

— Bon, dit Lear. Quoi qu'il en soit, le type s'est enfui. Il a foncé

vers la voie express et les galeries marchandes. J'ai appelé le central, ils sont en alerte, mais... Je dois dire qu'il courait bien vite pour quelqu'un qui avait un crayon enfoncé dans la jambe.

— Mon crayon, précise Cody, avec un petit sourire que je ne lui ai jamais vu.

— Et moi, je lui ai donné un grand coup de poing entre les cuisses, dit Astor.

Je les regarde. Ils ont l'air si contents d'eux ; et, en toute franchise, je le suis aussi. Weiss a fait le pire – et ils ont juste renchéri. Mes petits prédateurs.

C'est tout juste si je n'en oublie pas la douleur fulgurante des piqûres. Mais tout juste, étant donné que les tapes de Rita n'arrangent rien du tout.

— Vous avez là de vrais petits scouts, dit Lear en regardant les enfants d'un air à la fois approbateur et légèrement inquiet.

— C'est que Cody, répond Astor. Et il a fait qu'une réunion. Lear ouvre la bouche, se rend compte qu'il n'a rien à lui répondre, et la referme.

— Le remorqueur va être là dans quelques minutes, m'annonce-t-il. L'équipe médicale voudra

vérifier que tout le monde va bien.

— On va bien, dit Astor.

— Bon, alors, si vous voulez bien rester avec votre famille, je vais peut-être aller faire la circulation ?

— Oui, on peut se débrouiller, affirmé-je. Lear interroge Rita du regard.

— Oui, pas de problème, dit-elle.

— Parfait. Les fédéraux voudront sûrement vous voir, à cause de la tentative d'enlèvement.

— Oh, mon Dieu ! s'exclame Rita, comme si entendre le mot rendait l'acte encore plus réel.

— Je pense que c'était un malade mental, suggéré-je, plein d'espoir.

C'est vrai, j'ai assez de problèmes comme ça sans que le FBI vienne fourrer son nez dans mes histoires de famille.

Lear ne se laisse pas impressionner et me regarde sévèrement.

— C'est une tentative d'enlèvement d'enfants. Les vôtres. (Il me fixe longuement pour s'assurer que je comprends, puis il se tourne vers Rita.) Et, surtout, laissez-vous tous examiner par les secouristes. Et vous, me demande-t-

il, vous pourriez peut-être vous rhabiller ?

Sur ce, il gagne la rue et commence à s'agiter dans l'espoir de faire circuler tout le monde.

— Je crois que je les ai toutes eues, dit Rita avec une dernière claqué. Donne-moi ta chemise. (Elle la prend, la secoue et me la rend.) Vooilà, tu ferais mieux de la remettre.

Et, bien que j'aie du mal à imaginer pourquoi tout Miami s'obstine soudain à combattre la nudité partielle, je remets ma chemise après l'avoir examinée soigneusement au cas où elle

abriterait encore des fourmis.

Entre-temps, Rita a déjà repris les enfants par la main.

— Dexter... Tu as dit... comment tu pouvais... je veux dire... Comment se fait-il que tu sois là ?

Je ne sais pas trop quelle réponse satisfaisante lui fournir, et malheureusement, cette fois, je ne peux pas me prendre la tête dans les mains en gémissant, puisque j'ai déjà utilisé le truc la veille. Cela risque de ne pas bien passer si je déclare que le Passager noir et moi étions sûrs que Weiss viendrait ici tenter d'enlever les enfants parce que nous aurions nous-mêmes agi



ainsi. J'opte donc pour une version un peu diluée de la vérité.

— C'est... euh, c'est le type qui a fait exploser la maison hier. J'ai eu l'intuition qu'il essaierait encore. (Rita se contente de me fixer.) Je veux dire, d'enlever les enfants pour s'en prendre à moi.

— Mais tu n'es même pas un vrai policier, dit Rita d'un ton un peu scandalisé, comme si une règle élémentaire venait d'être bafouée. Pourquoi s'en prendre à toi ?

Ce n'est pas mal vu, en particulier puisque dans son univers – et, d'un point de vue général, dans le mien aussi – les

experts judiciaires en traces de sang ne sont généralement pas impliqués dans des vendettas.

— Je pense que c'est lié à Deborah. (Après tout, elle, c'est une vraie flic et elle n'est pas là pour me contredire.) C'est quelqu'un qu'elle recherchait quand elle a été poignardée, et j'étais là.

— Et maintenant il s'en prend à mes enfants ? Parce que Deborah a essayé de l'arrêter ?

— C'est ainsi qu'est fait l'esprit des criminels. Il ne fonctionne pas comme le tien.

Évidemment, il fonctionne, en revanche, comme le mien, et pour

le moment mon esprit criminel pense à ce que Weiss a bien pu laisser dans sa voiture. Il n'avait pas prévu de s'enfuir à pied : il est fort possible qu'il y ait dans le véhicule un indice quelconque sur ses prochains agissements. Et ce n'est pas tout : peut-être aussi un indice affreux qui pointerait un index ensanglanté vers moi. Du coup, je me rends compte qu'il faut que je fouille sa voiture au plus vite, pendant que Lear est occupé et avant que d'autres flics arrivent sur les lieux.

Voyant que Rita continue de me regarder sans comprendre,

j'explique :

— Il est fou. Nous ne comprendrons peut-être jamais ce qu'il a dans le crâne. (Comme elle a l'air à peu près convaincue, jugeant qu'une sortie rapide est souvent l'argument le plus convaincant, je désigne la voiture de Weiss.) Je vais regarder s'il a laissé quoi que ce soit d'important. Avant que le remorqueur arrive.

Je laisse Rita à sa voiture pour gagner la portière ouverte de celle de Weiss.

À l'avant, je trouve l'habituel assortiment de détritrus. Des emballages de chewing-gum sur le

tapis de sol, une bouteille d'eau minérale sur le siège, un cendrier rempli d'une poignée de *quarters* pour les parcmètres. Pas de couteau de boucher, de scie à os ou de bombe. Rien d'intéressant. Je m'apprête à me glisser à l'intérieur pour ouvrir la boîte à gants quand je remarque un gros carnet sur la banquette arrière. C'est un cahier d'esquisses d'où dépassent plusieurs feuilles volantes, le tout maintenu par un gros élastique. Au même instant, j'entends la voix du Passager noir qui s'écrie : *Touché !*

Je sors de la voiture et essaie d'ouvrir la portière arrière. Elle s'est

coincée à la suite du choc. Je m'agenouille donc sur le siège avant et me penche pour récupérer le cahier. Une sirène retentit dans la rue et je ressors de la voiture pour rejoindre Rita, le cahier serré contre ma poitrine.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas. Regardons.

Et, en toute innocence, j'enlève l'élastique. Une feuille volante s'en échappe et Astor saute dessus.

— Dexter, on dirait toi.

— C'est impossible, dis-je, en lui prenant la feuille.

Mais ça l'est. C'est un joli

dessin, très bien exécuté, qui représente un homme à partir de la taille, prenant ironiquement une pose de héros à la Rambo, et tenant à la main un grand couteau ruisselant de sang. Aucun doute n'est possible.

C'est bien moi.

## 27

Je n'ai que quelques secondes pour admirer cette magnifique ressemblance. Presque simultanément :

— Cool, fait Cody.

— Montre, demande Rita.

Et, pour couronner le tout, l'ambulance arrive. Dans la



confusion qui s'ensuit, je réussis à glisser le portrait dans le cahier et à pousser ma petite famille vers les ambulanciers pour un bref mais complet examen. Bien que réticents à l'admettre, ils ne trouvent pas le moindre membre coupé, crâne en moins ou organe interne abîmé, et sont finalement obligés de laisser tout le monde partir, sans oublier de nous signaler avec gravité quels symptômes à guetter au cas où.

Les dégâts de la voiture de Rita étant purement esthétiques – un phare cassé et un pare-chocs enfoncé –, je fais monter tout le monde dedans. En principe, Rita

devrait les déposer à des activités extrascolaires et retourner au travail, mais comme il existe une loi tacite qui vous permet de prendre le reste de votre journée quand vous avez été attaqué avec vos enfants par un dément, elle décide de les ramener à la maison pour se remettre de leur traumatisme. Et, puisque Weiss est encore dans la nature, nous décidons qu'il vaut mieux que j'en fasse autant. Je rentre donc pour les protéger. Je les laisse partir et j'entreprends de retourner péniblement à pied à ma voiture.

Comme ma cheville me lance et

que la sueur qui coule dans mon dos ravive les piqûres de fourmis, pour oublier mes douleurs, je feuillette le cahier de Weiss en chemin. Le choc causé par mon portrait est passé, je dois découvrir ce qu'il a à dire et où cela pourrait le conduire. Je suis sûr que ce n'est pas un vague dessin qu'il aurait distraitemment gribouillé tout en parlant au téléphone. Après tout, il ne lui reste plus grand monde avec qui communiquer. Son amant Doncevic est mort et il a tué de ses propres mains son cher ami Wimble. Par ailleurs, tout ce qu'il a fait jusqu'ici indique qu'il a un

objectif clair – dont je me passerais aisément.

Je regarde de nouveau mon portrait. Il est idéalisé, je trouve, car je ne me souviens pas d'avoir remarqué que j'avais une telle tablette de chocolat. Et cette impression de grande et vive menace que je dégage, si elle est peut-être justifiée, je m'efforce de la dissimuler. Mais je dois avouer qu'il a capté quelque chose ici et que cela mériterait peut-être d'être encadré.

Je continue de feuilleter le cahier. C'est très intéressant et les dessins sont de bonne qualité, surtout ceux qui me représentent.

Je suis sûr de ne pas avoir l'air aussi noble, heureux et sauvage, mais peut-être que c'est une question de licence artistique. À mesure que je regarde les autres dessins et me fais une idée d'ensemble, je suis de plus en plus convaincu que cela ne me plaît pas, si flatteur que ce soit. Mais vraiment pas du tout !

Bon nombre des dessins sont des esquisses de mises en scène de cadavres anonymes dans l'esprit des précédentes œuvres de Weiss. L'un d'eux montre une femme avec six seins – sans préciser la provenance des deux paires supplémentaires.

Elle porte un diadème de plumes et un string, le genre d'accoutrement que nous avons vu au Moulin-Rouge. Il ne cache presque rien, mais il est très glamour, et le soutien-gorge pailleté qui couvre à peine les six seins est absolument fascinant.

À la page suivante, un papier est coincé dans la reliure. Je le déplie. Ce sont les horaires de Cubana Aviación, imprimés depuis un ordinateur et donnant les vols entre La Havane et Mexico. Il accompagne le dessin d'un homme coiffé d'un canotier, brandissant une rame. Au bout d'une ligne qui

la désigne apparaît en grosses lettres bien nettes : RÉFUGIÉ ! Je remets les horaires à leur place et tourne la page. Le dessin représente un homme éventré, rempli de cigares et de bouteilles de rhum, adossé contre une décapotable vintage.

Mais les dessins de loin les plus intéressants – en tout cas pour moi – sont une série montrant le Doux et Divin Dexter. On ne peut pas tirer de conclusions du fait que je trouve ces dessins de moi beaucoup plus captivants que ceux représentant des inconnus charcutés, mais il y a quelque chose

de vraiment fascinant à contempler des représentations de soi que l'on a trouvées dans le cahier d'esquisses d'un assassin psychopathe. En tout cas, cette dernière série me coupe le souffle. Et si Weiss en est réellement l'auteur, cela pourrait bien me le couper littéralement et pour de bon.

Car ces dessins, soigneusement détaillés, sont exécutés d'après le film où je m'acharne sur Doncevic. Ils sont très fidèles et montrent presque exactement ce que je me souviens d'avoir vu plusieurs fois dans la vidéo. Presque. Car dans bon nombre d'entre eux, Weiss a



légèrement modifié l'angle de vue, de manière à montrer un visage.

Le mien.

Posé sur le personnage au cœur de la boucherie.

Et, histoire de souligner la menace, Weiss a écrit et souligné Photoshop au-dessous de ces images. Je ne suis pas un expert dans ce domaine, mais je connais le b.a.-ba comme tout le monde. Photoshop est un programme de retouche qui peut servir à trafiquer une photo. Je suppose que l'on peut en faire autant avec une image extraite d'un film. Et je sais que Weiss possède assez de vidéos pour

s'amuser durant une éternité : de moi, de Cody, de badauds sur les lieux des crimes et de qui sait quoi d'autre.

Il a donc manifestement l'intention de modifier le film où je m'acharne sur Doncevic de manière que l'on voie mon visage. Étant donné que je commence à connaître Weiss, ou du moins son œuvre, je sais que ce n'est pas en pure perte. Il veut s'en servir dans le cadre d'une charmante mise en scène qui m'anéantira. Et tout cela parce que j'ai folâtré une petite heure avec son chéri, Doncevic.

Bien sûr que je suis coupable,

j'y ai même pris du plaisir. Mais je trouve que c'est de la triche : ce n'est pas juste de coller mon visage a posteriori, non ? Surtout que, a posteriori ou pas, c'est plus que suffisant pour soulever des tas de questions embarrassantes pour moi.

Le dernier dessin est le plus terrifiant de tous. Il représente un Dexter géant avec un sourire mauvais, extrait de la vidéo, brandissant la scie électrique, projeté sur la façade d'un grand bâtiment, tandis qu'à ses pieds sont prostrés une demi-douzaine de cadavres décorés du genre

d'accessoires que Weiss a utilisés jusqu'ici. Le tout est encadré d'une double rangée de palmiers royaux, et c'est une image d'une telle splendeur artistique et tropicale qu'elle me mettrait la larme à l'œil si la modestie ne me retenait pas.

Cela tient debout, dans la logique de Weiss. Utiliser le film déjà en sa possession, subtilement trafiqué pour me montrer dans le rôle principal, et le projeter sur une façade afin que nul n'ignore qu'il s'agit de Dexter le Décapiteur dans ses œuvres. Me jeter aux requins, et en même temps offrir une magnifique fresque à l'admiration

de tous. La solution parfaite.

J'arrive à ma voiture et, une fois assis, je jette un dernier coup d'œil au cahier. Bien sûr, il se peut que ce ne soient que des esquisses, un simple fantôme de papier qui ne verra jamais le jour. Mais toute cette affaire a commencé avec Weiss et Doncevic exposant des cadavres mis en scène, et la seule différence ici est d'échelle – cela et le fait que ces derniers jours Dexter est devenu le sujet central de Weiss. Sa Joconde, en quelque sorte.

Et voilà qu'à présent il a aussi l'intention de faire de moi la vedette de son grand chef-d'œuvre. Dexter

le Magnifique, qui chevauche le monde comme le Colosse, de superbes et nombreux cadavres à ses pieds, en couleurs, rien que pour vous aux infos du soir. *Oh, maman, qui est ce grand et séduisant monsieur avec sa scie ensanglantée ? Mais enfin, c'est Dexter Morgan, mon chéri, l'horrible assassin qu'on a arrêté dernièrement. Mais, maman, pourquoi il sourit ? Il aime son travail, mon chéri. Que ce soit une leçon pour toi : toujours trouver un travail utile qui te rende heureux.*

Je suis resté assez longtemps à l'université pour savoir qu'une

civilisation est jugée à travers son art. C'est humiliant de penser que, si Weiss réussit son coup, les générations futures vont étudier notre siècle et estimer sa valeur à travers mon image. Ce genre d'immortalité est une idée très tentante – mais cette invitation à connaître la gloire éternelle présente quelques inconvénients. Pour commencer, je suis beaucoup trop modeste, et ensuite... eh bien, il y a tous ces gens qui découvrirait ce que je suis vraiment. Des gens comme Coulter et Salguero, par exemple. Cela va certainement se produire, si cette

vidéo de moi est projetée sur une façade avec un tas de cadavres à mes pieds. C'est vraiment une charmante idée, mais malheureusement elle amènerait ces gens à poser certaines questions, à faire quelques rapprochements, et pendant longtemps le plat du jour serait le Suprême de Dexter, amoureusement grillé sur la chaise électrique et servi en une du *Miami Herald*.

Non, c'est très flatteur, mais je ne suis pas prêt à devenir une icône de l'art du XXI<sup>e</sup> siècle. Cela me peine, mais à mon grand regret je



vais devoir décliner l'offre.

Comment ?

C'est une bonne question. Les dessins me disent ce que Weiss désire, mais rien de l'avancement de ses projets, ni du lieu, ni de la date...

Mais... un instant : ils m'indiquent le lieu. Je reviens à la dernière image, celle qui dépeint tout son projet dément en détail et en couleurs. Le dessin du bâtiment servant d'écran à la projection est très particulier et me semble familier – les deux rangées de palmiers royaux, je les connais, j'en suis sûr. C'est un endroit où je suis

déjà allé. Mais où et quand ? Je fixe le dessin et laisse mon énorme cerveau ronronner. J'y suis allé récemment. Il y a un an, peut-être avant mon mariage ?

Et, au mot « mariage », je me souviens. C'était il y a un an et demi. Anna, la collègue de Rita, s'était mariée. La cérémonie avait été aussi luxueuse que coûteuse, étant donné la fortune de ses parents, et Rita et moi avons assisté à la réception dans un vieil hôtel ridiculement snob, le Breakers, à Palm Beach. La façade représentée ici est indubitablement celle du Breakers.

Merveilleux. À présent, je sais où Weiss a prévu d'organiser son noble Dexterama. Que vais-je faire de cette information ? Je ne peux raisonnablement pas planquer devant l'hôtel jour et nuit pendant les trois prochains mois en attendant que Weiss se pointe avec son premier chargement de cadavres. Mais je ne peux pas non plus me permettre d'attendre les bras ballants. Tôt ou tard, Weiss va tout organiser – ou bien se pourrait-il qu'il s'agisse d'un piège quelconque destiné à me faire aller à Palm Beach pendant qu'il s'occupe à autre chose ici, dans le

comté de Dade ?

C'est idiot : il n'a pas prévu de s'enfuir en boitant avec un crayon fiché dans la jambe et des bleus à l'entrejambe en abandonnant ses dessins. C'est bien son plan, pour le meilleur et pour le pire – et je dois pencher pour le pire, du moins en ce qui concerne ma réputation. La question qui se pose est donc : quand compte-t-il agir ? La seule réponse qui me vient, c'est « bientôt », et cela ne me paraît pas assez précis.

Il n'y a vraiment pas d'autre moyen. Je vais devoir prendre quelques jours de congés pour aller

guetter à l'hôtel. Donc, laisser Rita et les enfants, ce qui ne me plaît pas, mais je ne vois pas d'autre solution. Weiss est rapide, il passe d'une idée à une autre, et je crois qu'il va se concentrer sur ce projet précis et agir rapidement. C'est un sacré pari que je fais, mais il vaut certainement la peine s'il me permet de l'empêcher de projeter une image de moi sur la façade d'un hôtel.

Très bien. C'est ce que je vais faire. Quand Weiss arrivera à Palm Beach, je serai là pour le recevoir. Ce point réglé, je feuillette une dernière fois le cahier pour regarder

le magnifique portrait de Dexter en Super héros. Mais, avant que j'aie le temps de m'extasier, une voiture s'arrête à ma hauteur et un type en descend.

Coulter.

## 28

Coulter descend de sa voiture et se penche à ma fenêtre. J'en profite pour glisser le cahier sous mon siège. Il se redresse et fait le tour de sa voiture, sa bouteille de soda se balançant au bout de son index, comme d'habitude. Il pose ses fesses contre sa voiture et en boit

une longue gorgée, puis s'essuie d'un revers d'avant-bras, comme d'habitude.

— Tu étais pas au bureau, dit-il.

— Non, je n'y étais pas. Après tout, je suis ici.

— Alors quand j'ai eu le coup de fil de ta femme, je suis allé voir pour te prévenir. Et tu étais pas là. Tu étais déjà ici, hein ? (Il n'attend pas la réponse, ce qui tombe bien, car je n'en ai pas. Il reprend une goulée de soda, s'essuie.) La même école que celle où on a trouvé le chef scout, hein ?

— C'est exact.

— Mais tu étais déjà là quand ça



s'est passé ? demande-t-il d'un air faussement surpris. Comment ça se fait, tiens ?

Je suis certain qu'expliquer que j'ai eu un pressentiment ne va pas me valoir ses félicitations et une poignée de main. Alors, donnant de nouveau libre cours à ma finesse légendaire, je m'entends dire :

— J'ai eu envie de passer faire une surprise à Rita et aux gosses.

Coulter hoche la tête comme s'il trouvait cela très crédible.

— Les surprendre. Sauf que quelqu'un t'a coiffé au poteau.

— Oui, réponds-je prudemment. On dirait bien.

Il tète longuement sa bouteille de soda, mais cette fois il ne s'essuie pas les lèvres : il se tourne et contemple le remorqueur qui emporte la voiture de Weiss.

— Tu as une idée de qui pourrait faire ça à ta femme et à tes gosses ? demande-t-il sans se retourner.

— Non. Je me suis dit que c'était simplement, tu vois... un accident.

— Mmm..., fait-il en revenant vers moi. Un accident. Mince, j'y avais même pas pensé, à celle-là. Parce que, tu vois, c'est la même école que celle où le chef scout a été

tué. Et tu es là encore une fois. Alors, euh... un accident ? Vraiment ? Tu crois ça ?

— Je... Pourquoi ça n'en serait pas un ?

J'ai eu toute la vie pour m'entraîner, et mon expression de surprise est sûrement excellente, mais Coulter n'a pas l'air convaincu.

— Ce mec, Donkeywit.

— Doncevic.

— Peu importe. On dirait qu'il a disparu. Tu sais quelque chose ?

— Pourquoi je saurais quoi que ce soit ? demandé-je en prenant mon plus bel air étonné.

— Il est libéré sous caution et

fout le camp en plaquant son petit ami. Pourquoi il ferait ça ?

— Je n'en sais absolument rien.

— Ça t'arrive de lire, Dexter ?

Cette utilisation de mon prénom m'ennuie, on dirait que Coulter s'adresse à un suspect. Bien sûr, c'est le cas, mais j'espère encore qu'il ne me voit pas comme tel.

— Lire ? Euh, non, pas trop. Pourquoi ?

— Moi, j'aime bien. (Puis, passant à la vitesse supérieure, il déclare :) Une fois, c'est le hasard, deux, une coïncidence et trois, une agression délibérée.

— Pardon ? demandé-je.

Je n'ai pas suivi après « j'aime bien ».

— Ça vient de *Goldfinger*, dit-il. Il dit à James Bond : je vous croise trois fois dans des endroits où vous devriez pas être, c'est pas une coïncidence. (Gorgée de soda. Essuyage de lèvres. Il me regarde transpirer.) J'adore ce bouquin. J'ai dû le lire trois, quatre fois.

— Je ne l'ai pas lu, dis-je poliment.

— Alors tu es là, continue-t-il. Et tu es aussi là quand la maison explose. Deux fois dans des endroits où tu devrais pas être. Faut que je

prenne ça pour des coïncidences ?

— Que voulez-vous que ce soit d'autre ?

Il me fixe sans ciller. Une autre gorgée de soda.

— Je sais pas, dit-il finalement. Mais je sais ce que dirait Goldfinger la troisième fois.

— Eh bien, espérons qu'il n'y en aura pas – et, là, je suis vraiment sincère.

— Ouais. (Il hoche la tête, coince son index dans le goulot et se redresse.) Espérons, ouais.

Sur ces mots, il remonte dans sa voiture et s'en va.

Si j'étais un peu plus attendri

par mes observations de la nature humaine, je suis sûr que j'aurais tiré un grand plaisir à la découverte des nouvelles facettes de l'inspecteur Coulter. Comme c'est merveilleux de savoir désormais que c'est un grand amateur de littérature ! Mais cette joie est atténuée par mon désintérêt total pour les passe-temps de Coulter, du moment que c'est loin de moi. J'ai à peine réussi à faire renoncer Doakes à sa surveillance inlassable que Coulter vient prendre la relève. C'est comme si j'étais la victime d'une étrange et sinistre secte tibétaine vouée à persécuter

Dexter : chaque fois que le moine chargé de me détester meurt, il se réincarne ailleurs.

Mais je ne peux pas y faire grand-chose pour le moment. Je suis en passe de devenir une œuvre d'art monumentale, et c'est un problème bien plus urgent.

Quand j'arrive à la maison, je suis obligé de frapper un long moment, car Rita a décidé de mettre la chaîne à la porte. Remercions la chance qu'elle ne se soit pas, en plus, barricadée avec le canapé et le réfrigérateur. Sans doute uniquement parce qu'elle avait besoin du canapé : après m'avoir



ouvert – avec une certaine réticence –, elle retourne s’y blottir en serrant contre elle Cody et Astor, qui arborent le même air mi-ennuyé, mi-agacé. Apparemment, trembler de terreur dans un salon, ce n’est pas comme ça qu’ils envisagent les moments privilégiés mère-enfants.

— Tu as mis tellement de temps, dit-elle en remettant la chaîne.

— J’ai dû parler avec un inspecteur.

— Oui, mais... Je veux dire, nous étions inquiets.

— On n’était pas inquiets, nous,

rectifie Astor en levant les yeux au ciel.

— Parce que, tout de même, ce type pourrait être n'importe où en ce moment, continue Rita. Il pourrait être juste devant la maison. (Et bien que personne n'y croie vraiment – pas même Rita –, nous tournons la tête vers la porte. Heureusement pour nous, il n'est pas là, pour autant qu'on puisse le savoir en regardant une porte fermée et opaque.) Je t'en prie, Dexter, poursuit-elle d'un ton terrifié, je t'en prie, c'est... qu'est-ce que... pourquoi il nous arrive tout ça ? Je ne peux pas... (Elle se lance

dans plusieurs grands gestes inachevés, puis laisse retomber ses mains.) Il faut que ça cesse. Fais ce qu'il faut pour ça.

En toute honnêteté, en dehors d'arrêter tout cela, je n'ai envie que de quelques activités précises – lesquelles peuvent contribuer à tout arrêter, dès que j'aurai attrapé Weiss. Mais, avant que j'aie pu me concentrer et fomenter un plan adéquat, on sonne.

Rita réagit en sautant au plafond et en se blottissant plus encore contre les enfants.

— Mon Dieu, qui ça peut être ? demande-t-elle.

Je suis à peu près certain que ce ne sont pas des Mormons, mais je réponds que je vais aller voir. Pour vérifier, je jette un coup d'œil par le judas – les Mormons sont parfois tellement insistants – et ce que je vois est encore plus terrifiant.

Le sergent Doakes est sur le pas de la porte.

Il porte le petit ordinateur argenté qui parle désormais à sa place, et à son coude est pendue une femme d'âge mûr, très soignée, en tailleur gris, qui a toutes les allures de l'agent fédéral dont on m'a menacé, sûrement venue

enquêter sur la tentative d'enlèvement d'enfants.

En les voyant et en pensant aux ennuis qu'ils représentent, j'envisage vraiment de ne pas ouvrir et de faire comme si nous étions sortis. Mais je le pense juste une seconde, car j'ai découvert que plus vite on fuit les ennuis, plus vite ils vous rattrapent, et je suis certain que si je ne laisse pas entrer Doakes et sa nouvelle amie ils vont revenir aussitôt avec un mandat, et probablement avec Coulter et Salguero. C'est donc l'humeur sombre, tout en tentant de prendre le masque adéquat de surprise et

d'accablement, que j'ouvre la porte.

— Plus. Vite. Enfoiré ! beugle le baryton synthétique de Doakes, qui appuie trois fois sur son clavier.

L'agent pose une main apaisante sur son bras et se tourne vers moi.

— Monsieur Morgan ?  
Pouvons-nous entrer ? (Elle brandit sa carte et attend patiemment que je la lise. C'est l'agent spécial du FBI Brenda Recht.) Le sergent Doakes a proposé de m'accompagner ici pour vous parler, dit-elle.

Je trouve que c'est charmant de sa part.

— Bien sûr que vous pouvez. (Et, avec l'une de ces heureuses inspirations qui tombent parfois juste, j'ajoute :) Mais les enfants vont avoir un tel choc : le sergent Doakes leur fait affreusement peur. Peut-il attendre dehors ?

— Enfoiré ! fait le boîtier de Doakes sur le ton d'un voisin qui vous souhaite un joyeux Noël.

— Et puis il a un langage un peu déplacé pour les enfants, ajouté-je.

Recht jette un coup d'œil à Doakes. En tant qu'agent spécial du FBI, rien n'est censé l'effrayer, même Doakes le cyborg, mais elle

semble trouver que c'est une bonne idée.

— Bien sûr, dit-elle. Sergent, voulez-vous m'attendre ici ?

Doakes me fusille longuement du regard et, dans les tréfonds de l'obscurité, j'entends presque le hurlement de colère de son propre Passager noir. Mais il se contente de lever sa pince en acier, de viser son clavier et de lancer l'une de ses phrases préenregistrées.

— Je t'ai toujours à l'œil, enfoiré, m'assure la voix enjouée.

— C'est bien, dis-je. Mais faites-le dehors, d'accord ?

Je laisse Recht entrer et



referme la porte au nez de Doakes.

— Il n'a pas l'air de vous apprécier, observe Recht. Je suis impressionné par son œil aiguisé.

— Non, je crois qu'il m'en veut de ce qui lui est arrivé. C'est au moins en partie vrai, même si il me détestait déjà avant de perdre mains, pieds et langue.

— Mmm, mmm... (Bien que je voie qu'elle continue d'y penser, elle ne développe pas. Elle s'approche du canapé, où Rita serre toujours contre elle Astor et Cody.) Madame Morgan ? dit-elle en présentant de nouveau sa carte. Agent spécial Recht, du FBI. Puis-je

vous poser quelques questions sur ce qui vous est arrivé cet après-midi ?

— Le FBI ? répète Rita d'un ton coupable, comme si elle était assise sur un tas de bons du Trésor volés. Mais c'est... pourquoi... oui, bien sûr.

— Vous avez un pistolet ? demande Astor.

Recht pose sur elle un regard prudemment affectueux.

— Oui, j'en ai un.

— Vous pouvez tirer sur les gens avec ?

— Seulement s'il le faut. (Elle avise un fauteuil.) Puis-je m'asseoir

et vous poser quelques questions ?

— Oh, fait Rita. Pardonnez-moi. J'étais seulement... oui, bien sûr, asseyez-vous.

Recht se pose sur le bord du fauteuil et me regarde avant de poursuivre :

— Racontez-moi ce qui s'est passé. (Voyant Rita hésiter, elle lui souffle :) Vous aviez les enfants dans la voiture, vous avez démarré...

— Il... Il a surgi de nulle part.

— Boum ! ajoute Cody à mi-voix.

Je le regarde avec surprise. Il sourit imperceptiblement, ce qui est tout aussi alarmant. Rita le regarde

avec consternation, puis elle continue :

— Il nous a heurtés. Et pendant que j'étais encore... avant que je puisse... Il est... Il a ouvert la portière pour s'emparer des enfants.

— Je lui ai donné un coup de poing dans l'entrejambe, dit Astor. Et Cody l'a poignardé avec un crayon.

— Moi avant, reproche Cody.

— Pas grave, estime Astor.

Recht les considère, un peu étonnée.

— C'est très bien, dit-elle.

— Le policier est arrivé et il

s'est enfui, reprend Astor. Rita opine du chef.

— Et comment se fait-il que vous étiez là, monsieur Morgan ? demande-t-elle en se tournant vers moi sans crier gare.

Je savais qu'elle poserait la question, bien sûr, mais je n'ai toujours pas trouvé de réponse adaptée. J'ai prétendu devant Coulter que je voulais faire une surprise à Rita, mais c'est tombé vraiment à plat, et l'agent spécial Recht a l'air considérablement plus futée. Sans compter que les secondes passent et qu'elle me fixe, attendant une réponse saine et

logique que je n'ai pas. Je dois dire quelque chose, et vite ; mais quoi ?

— Hum..., marmonné-je. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais j'ai subi une commotion...

Je n'autoriserai jamais l'entretien avec l'agent spécial Brenda Recht du FBI à figurer sur aucun *Best of Dexter*. Elle n'a pas l'air de croire que je suis rentré de bonne heure parce que je me sentais mal, que je me suis arrêté à l'école parce que c'était la bonne heure – et je ne peux pas lui en vouloir. Je n'ai pas l'air convaincant, mais, comme c'est tout ce que j'ai trouvé, je suis obligé

de m'y tenir.

Elle semble aussi avoir du mal à accepter que l'homme qui a agressé Rita et les enfants soit un cinglé quelconque, le résultat de la fureur de la route, des embouteillages de Miami et d'un excès de café cubain. Elle reconnaît, en revanche, qu'elle n'obtiendra pas d'autre réponse de moi. Elle finit par se lever avec une expression que je qualifierais de pensive.

— Très bien, monsieur Morgan. Ça ne colle pas tout à fait, mais je pense que vous ne m'en direz pas plus.

— Il n'y a rien de plus à ajouter,

affirmé-je, peut-être trop  
modestement. Cela arrive  
constamment, à Miami.

— Mmm, mmm... Le problème,  
c'est que cela semble arriver très  
souvent en votre présence.

Je me retiens, je ne sais  
comment, de lui dire : « Si vous  
saviez... » et la raccompagne à la  
porte.

— Nous allons poster un  
policier ici quelques jours par  
sécurité, nous informe-t-elle.

Ce n'est pas vraiment une  
bonne nouvelle et cela tombe mal,  
car elle m'annonce ça au moment  
où j'ouvre la porte pour trouver



Doakes, qui n'a pratiquement pas bougé et fixe toujours la porte d'un œil noir. Je leur fais des adieux touchants et, en refermant, le regard fixe de Doakes est la dernière chose que je vois, comme s'il était le jumeau maléfique du Chat du Cheshire d'Alice.

En revanche, la sollicitude du FBI n'a guère réconforté Rita. Elle continue de se cramponner aux enfants et de parler par demi-phrases décousues. Je la rassure donc du mieux que je peux et nous restons tous ensemble sur le canapé, jusqu'à ce que les contorsions d'Astor et de Cody

rendent la position inconfortable. Rita renonce, leur met un DVD et se rend dans la cuisine, où elle entreprend sa thérapie alternative qui consiste à entrechoquer des casseroles. Moi, je vais dans la petite pièce du fond qu'elle a baptisée « bureau de Dexter » pour jeter un coup d'œil au cahier de Weiss et ruminer de sombres pensées.

La liste des personnes que je ne peux pas considérer comme amicales s'allonge vraiment : Doakes, Coulter, Salguero, et maintenant le FBI.

Et, bien sûr, Weiss. Il est

toujours dans la nature et poursuit ses projets de vengeance. Va-t-il à nouveau s'en prendre aux enfants, surgir de l'ombre en boitant pour s'emparer d'eux, peut-être avec un pantalon blindé et une coquille, cette fois ? Auquel cas il faut que je reste avec les enfants jusqu'à ce que ce soit terminé, et ce n'est pas la meilleure manière de l'attraper, surtout s'il tente une autre manœuvre. En même temps, s'il veut me tuer, rester avec Cody et Astor les met en danger. Si j'en juge par son petit numéro explosif, il ne se soucie pas du tout des dommages collatéraux.

Moi, si. J'y suis obligé. Je me fais du souci pour les enfants, et les protéger est ma priorité. C'est une très étrange épiphanie de m'apercevoir que je me soucie de leur sécurité autant que de protéger mon identité secrète. Cela ne va pas avec l'image que j'ai de moi et que je me suis construite. Certes, j'ai toujours pris grand plaisir à traquer les prédateurs qui s'attaquent aux enfants, mais je ne me suis jamais demandé pourquoi. Je ne doute pas que je vais remplir mon devoir envers Cody et Astor, à la fois en tant que beau-père et, plus important, en tant que guide sur la

Voie de Harry. Mais tourner en rond comme une mère poule à l'idée que quelqu'un essaie de leur faire du mal, c'est une perspective nouvelle et quelque peu troublante.

Arrêter Weiss prend donc une importance toute nouvelle. Je suis Daddy Dexter, à présent, je dois le faire pour les enfants autant que pour moi-même, et j'éprouve un soudain accès d'un sentiment dangereusement proche de l'émotion à la pensée que l'on puisse vouloir leur nuire.

Très bien. Dans ce cas, je dois deviner la prochaine manœuvre de Weiss et essayer de l'arrêter avant

qu'il la mette à exécution. Je reprends son cahier et passe en revue les dessins, espérant peut-être inconsciemment avoir manqué un détail important la première fois – une adresse, qui sait, ou même une lettre annonçant son suicide. Mais les pages restent les mêmes, et, en fait, la nouveauté ayant perdu de son attrait, je ne prends aucun plaisir à revoir ces images de moi. Cela ne m'a jamais beaucoup intéressé de me voir, et contempler une série de dessins me dépeignant aux yeux du monde entier tel que je suis vraiment m'enlève le peu d'envie qui me

reste.

Quel est son but ? Me dénoncer ? Créer une grandiose œuvre d'art ? J'examine plusieurs croquis de détails qui représentent les autres éléments de la mise en scène. C'est un peu égotiste de le dire puisque, en fait, ils sont en concurrence avec mes portraits, mais ils ne sont pas vraiment intéressants. On peut dire qu'ils sont de bonne facture, mais c'est tout. Ils manquent de véritable originalité et de vie – même pour des cadavres.

Et en toute – et brutale – franchise, même les portraits de

moi sont à la portée de n'importe quel lycéen un peu doué. Ils sont peut-être projetés en très grand sur la façade du Breakers, mais ils n'ont pas la classe de ce que j'ai vu récemment à Paris – pas même les trucs dans les petites galeries. Bien sûr, il y a la dernière pièce, *La Jambe de Jennifer*. Elle aussi se compose de vidéos amateur – mais ce qui comptait, c'était la réaction du public, pas le...

L'espace d'un instant, un silence absolu se fait dans le cerveau de Dexter, un silence si épais qu'il recouvre tout. Puis il se dissipe pour dévoiler une sacrée



petite pensée.

*La réaction du public.*

Si c'est la réaction qui compte, la qualité de l'œuvre n'est pas si importante, du moment qu'elle provoque un choc. Et on peut s'arranger pour capter cette réaction – par exemple, en vidéo. Et peut-être qu'on peut bénéficier des services d'un professionnel, quelqu'un, disons, juste pour l'exemple, comme Kenneth Wimble, dont Weiss a fait exploser la maison. Cela tient debout de considérer Wimble comme l'un d'eux plutôt que comme une victime prise au hasard.

Et quand Weiss a franchi le pas pour commettre effectivement un meurtre, au lieu de se contenter de voler des cadavres, Wimble a probablement dû prendre peur, et Weiss a fait exploser sa maison tout en essayant de me supprimer, moi l'Irremplaçable Dexter.

Mais Weiss continue de tourner ses vidéos, même sans son expert. Parce que c'est ce qui compte pour lui. Il veut des images des gens qui regardent son œuvre. Et il en veut de plus en plus : avec le chef scout, et avec Wimble, et avec la tentative qu'il a faite sur moi. Mais la vidéo, c'est ce qui lui

importe. Et il est prêt à tuer pour la tourner.

Pas étonnant que le Passager noir soit resté perplexe. Nous pratiquons un art très manuel, et les résultats ne dépassent pas le cercle privé. Weiss est d'une autre trempe. Il veut peut-être se venger de moi, mais il est prêt à le faire indirectement, ce que le Passager noir et moi n'envisagerions jamais. Pour Weiss, c'est toujours l'art qui prime. Il a besoin de ses images.

Je considère le croquis en couleurs qui me montre, moi, projeté sur la façade du Breakers Hotel. L'image est bien nette et on

voit très bien les grandes lignes de l'architecture des lieux. La façade est en forme de U, l'entrée au centre avec une aile en saillie de part et d'autre. La longue allée qui mène à la porte, avec ses rangées de palmiers, est un parterre idéal pour une foule saisie d'horreur. Weiss sera parmi ces gens, avec sa caméra pour filmer leurs visages. Mais je me rends compte qu'avant il va vouloir prendre une chambre dans l'une des ailes donnant sur la façade, où se fera la projection, qu'il voudra y installer une caméra, un peu comme le modèle télécommandé dont il s'est déjà

servi, mais cette fois avec un très bon objectif, afin de capter les visages des gens qui regardent.

Toute l'astuce consiste à l'arrêter avant qu'il s'organise – avant qu'il arrive à l'hôtel. Et, pour cela, il suffit que je découvre quand il se présentera pour prendre sa chambre. Ce serait très simple si je pouvais accéder aux fichiers de l'hôtel – ce qui n'est pas le cas – ou si je savais comment les pirater – ce que j'ignore. Mais, à mesure que j'y pense, je prends conscience de quelque chose.

Je connais quelqu'un qui peut le faire.

## 29

Kyle Chutsky et moi sommes assis à la même petite table du fond dans la cafétéria de l'hôpital. Je pense qu'il n'a pas dû quitter les lieux depuis des jours, mais il est rasé de frais et porte une chemise apparemment propre. Il me jette un regard amusé qui tord le coin de sa

bouche et le contour de ses yeux, mais pas les yeux eux-mêmes, qui restent froids et circonspects.

— C'est drôle. Tu veux que je t'aide à pirater le fichier de résas du Breakers Hotel ? (Un petit rire, pas très convaincant.) Pourquoi tu crois que je peux t'aider ?

Malheureusement, c'est une question légitime. En fait, je n'ai pas la certitude qu'il puisse m'aider : il n'a rien dit ni fait quoi que ce soit qui le prouve. Mais le peu que je sais de lui indique qu'il est un membre éminent du gouvernement de l'ombre, de cet ensemble de gens qui ne se

connaissent pas entre eux et que personne ne connaît, qui travaillent pour diverses agences aux acronymes obscurs, plus ou moins affiliées au gouvernement fédéral et parfois même entre elles. C'est pourquoi je suis sûr qu'il connaît des tas de manières de découvrir quand Weiss fera sa réservation.

Mais il y a un petit problème de protocole : je ne suis pas censé le savoir ni lui l'avouer. Et, pour le contourner, il me faut l'impressionner avec quelque chose d'assez urgent afin de vaincre sa méfiance instinctive. Je ne vois rien de plus important que le trépas



imminent du Divin Dexter, mais je ne compte pas que Chutsky partage ma haute opinion de moi-même. Il estime probablement davantage des vétilles comme la sécurité nationale, la paix mondiale et sa piètre existence.

Mais je sais qu'il accorde également un grand prix à ma sœur et cela me fournit au moins une première ouverture. Je m'arme donc de ma plus belle et virile franchise en toc pour dire :

— Kyle, c'est le mec qui a poignardé Deborah.

Dans n'importe quelle série macho, ce serait plus que suffisant.

Mais, apparemment, Chutsky ne regarde pas beaucoup la télé.

— Et alors ? fait-il.

— Alors, dis-je, un peu pris de court, en essayant de me rappeler d'autres détails précis de ce genre de séries, il est en liberté et... euh... il reste impuni. Et, euh... il risque de recommencer.

— Tu crois qu'il chercherait à la poignarder encore ?

Ça ne se passe vraiment pas bien, pas du tout comme je le prévoyais. Je pensais que nous étions dans une ambiance Hommes-d'Action, qu'il suffisait que j'aborde le sujet en exprimant

mon désir d'en découdre pour que Chutsky bondisse avec empressement et se joigne à l'offensive. Mais il me regarde comme si je lui avais proposé de lui faire un lavement.

— Comment peux-tu ne pas vouloir attraper ce type ? demandé-je en glissant un soupçon de désespoir dans ma voix.

— C'est pas mon boulot. Et c'est pas le tien non plus, Dexter. Si tu penses que ce type va descendre dans cet hôtel, avertis les flics. Il y a des tas de gars à qui ça ne fera pas de mal de planquer et de le pincer. Toi, tu es tout seul, mon pote – et le

prends pas mal, mais ça pourrait être un peu plus dur que ce dont tu as l'habitude.

— Les flics voudront savoir comment je suis au courant, dis-je.

Ce que je regrette aussitôt. Et que Chutsky ne manque pas de relever.

— Bon, alors, comment tu le sais ?

Il y a des moments où même Dexter le dieu de la Diagonale est obligé de jouer au moins une ou deux cartes sur table, et c'en est clairement une. Jetant toutes mes inhibitions innées par-dessus les moulins, je déclare :

— Il me traque.

— Ça veut dire quoi ? fait Chutsky.

— Ça veut dire qu'il veut ma mort. Il a déjà fait deux tentatives.

— Et tu penses qu'il va recommencer ? À cet hôtel, au Breakers ?

— Oui.

— Alors pourquoi tu restes pas tout bêtement chez toi ?

Ce n'est pas vraiment faire preuve de vanité que de le dire : je n'ai pas l'habitude que toute l'intelligence d'une conversation soit monopolisée par mon interlocuteur. Mais c'est Chutsky

qui mène clairement la danse, et Dexter, qui a plusieurs temps de retard, suit cahin-caha avec deux pieds gauches et des ampoules. J'ai abordé la question en m'imaginant Chutsky comme le gars qui y va des deux poings – même si l'un est un crochet en acier –, un genre de GI Joe, en avant la Légion, ralliez-vous à mon panache blanc, prêt à se lancer dans la bataille à la moindre allusion, surtout quand il s'agit de régler son compte au type qui a poignardé son grand amour, ma sœur Deborah. De toute évidence, j'ai mal calculé.

Mais cela laisse un gros point

d'interrogation : qui est Chutsky, en fait, et comment obtenir son aide ? Ai-je besoin de quelque astucieux stratagème pour le plier à ma volonté, ou bien dois-je recourir à une forme de vérité aussi indicible et inconfortable qu'inhabituelle ? La simple idée de commettre une honnêteté me fait trembler de tous mes membres : cela va à l'encontre de toutes mes convictions. Mais il n'y a apparemment pas d'autre issue : il va falloir que je frôle un peu la vérité.

— Si je reste chez moi, il va faire un truc terrible. À moi, et peut-être même aux gosses.

Chutsky me dévisage et secoue la tête.

— Ça tenait pas debout quand tu me disais que tu voulais te venger. Comment il peut te nuire si tu es chez toi et lui dans un hôtel ?

À un certain stade, il faut vraiment accepter que certains jours on ne soit pas au mieux de sa forme, et c'est le cas aujourd'hui. Je me dis que je souffre encore des séquelles de ma commotion, mais je me rends compte que c'est une piètre excuse, éculée, en plus. Et c'est avec plus d'agacement que je n'en ai jamais éprouvé que je sors le cahier de Weiss et que je l'ouvre à



la page où figure Dexter le Dominator sur la façade du Breakers.

— Ce genre de chose. S'il ne peut pas me tuer, il va me faire arrêter pour meurtre.

Chutsky examine l'image un long moment, puis :

— Eh bien, dis donc, siffle-t-il. Et ces trucs en bas, là ?

— Des cadavres. Mis en scène comme ceux sur lesquels Deborah enquêtait quand ce type l'a poignardée.

— Pourquoi il veut faire ça ?

— C'est une espèce d'art. Enfin, c'est ce qu'il pense.

— Ouais, mais pourquoi il voudrait te faire ça, à toi, mon pote ?

— Le type qui a été arrêté quand Deborah a été attaquée, je lui ai donné un grand coup de pied dans le crâne. C'était son petit copain.

— C'était ? Parce qu'il est où, maintenant ?

Je n'ai jamais vu l'intérêt de s'automutiler — après tout, la vie s'en charge très bien elle-même. Mais si je pouvais retirer le mot « était » en me tranchant la langue d'un coup de dents je le ferais avec joie. Seulement, puisqu'il a été

prononcé et que je reste coincé avec, je farfouille à la recherche d'un reste de vivacité d'esprit et je sors :

— Il a pris la fuite et a disparu.

— Et ce mec t'en veut parce que son copain a mis les voiles ?

— Je suppose, oui.

— Écoute, mon pote, tu connais ce mec et je sais que tu dois te fier à ton instinct. Ça a toujours marché pour moi, neuf fois sur dix. Mais là... je sais pas trop. C'est un peu maigre, tu trouves pas ? En tout cas, tu as raison pour un truc, conclut-il en indiquant le dessin. S'il a l'intention de faire ça, tu as

vraiment besoin de mon aide. Et bien plus que tu crois.

— Comment ça ? demandé-je poliment.

Chutsky frappe la page d'un revers de main.

— Cet hôtel, c'est pas le Breakers. C'est le Nacional, à La Havane. (Puis, me laissant bouche bée, une attitude tout à fait inélégante :) Tu sais, La Havane. À Cuba.

— Mais ce n'est pas possible, dis-je. Enfin, je connais, j'y suis allé. C'est le Breakers.

Il me fait le genre de sourire supérieur et irritant que j'adorerai

essayer un de ces quatre quand je ne porterai pas mon déguisement.

— T'as pas bien lu ton manuel d'histoire, hein ?

— Je ne crois pas que ce chapitre était au programme. De quoi tu parles ?

— Le Nacional et le Breakers ont été bâtis sur le même plan, pour économiser de l'argent. Ils sont pratiquement identiques.

— Alors qu'est-ce qui te permet de dire que ce n'est pas le Breakers ?

— Regarde : les vieilles bagnoles. Du cent pour cent Cuba. Et tu vois l'espèce de petit chariot

avec le dessus en forme de bulle ? C'est un Coco Loco et on les trouve que là-bas, pas à Palm Beach. Et puis la végétation. Les trucs à gauche. On n'en voit pas au Breakers. Uniquement à La Havane, indiscutable. Donc, en fait, je dirai que ton problème est résolu, mon pote, conclut-il en reposant le cahier.

— Pourquoi penses-tu cela ? demandé-je, agacé par son attitude et par le manque de logique de ce qu'il raconte.

— C'est trop dur pour un Américain d'aller là-bas. À mon avis, il réussira pas.

Une lumière s'allume dans ma tête.

— Il est canadien, réponds-je.

— D'accord, s'obstine-t-il. Donc, il pourrait y aller. Mais t'as pas oublié que l'ambiance est un peu stricte, là-bas ? Je veux dire, jamais il pourra faire un truc pareil sans se faire pincer. Pas à Cuba. Les flics lui sauteront dessus comme... (Il fronce les sourcils, porte pensivement son crochet chromé à ses lèvres et se retient à temps avant de s'éborgner.) Sauf...

— Sauf quoi ?

— Ce mec est un petit malin, non ?

— Eh bien, il en est convaincu, ça, je le sais.

— Donc il doit savoir, ce qui signifie peut-être... (Il refuse poliment d'achever sa phrase et sort son mobile, un modèle avec un grand écran. Il le maintient à plat sur la table avec son crochet et pianote sur le clavier d'un seul doigt en marmonnant.) Et voilà !

— Voilà quoi ?

Il sourit, manifestement ravi d'être aussi malin.

— Ils organisent des tas de festivals, là-bas. Pour prouver qu'ils sont libres et cultivés. Comme celui-ci, dit-il en poussant le



téléphone vers moi.

Je retourne l'appareil. Sur l'écran sont inscrits les mots : *Festival Internacional de Artes Multimedia.*

— Ça commence dans trois jours, explique Chutsky. Et, quoi qu'ait prévu ce mec – projection, vidéo, ce que tu veux –, les flics auront ordre de le laisser faire. Pour le festival.

— Et la presse sera là. Venue du monde entier.

Chutsky fait un geste qui pourrait signifier « Et voilà ! » s'il avait une main au lieu d'un crochet, mais le sens reste clair.

— Et les choses étant ce qu'elles sont, on en parlera à Miami comme si ça avait lieu ici.

C'est exact. Miami couvre officiellement et officieusement tout ce qui se passe à La Havane — avec plus de détails que ce qui a lieu à Fort Lauderdale, pourtant situé juste à côté. Donc, si je suis dévoilé au grand jour à La Havane, je serai inculpé à Miami, sans la possibilité de réagir.

— Parfait, dis-je.

Et ça l'est. Weiss a toute latitude pour mettre sur pied son horrible projet et recueillir toute l'attention qu'il réclame tant, avec

en prime un séjour balnéaire clés en mains. Cela n'augure rien de bon pour moi, car Weiss sait évidemment que je ne peux me rendre à Cuba pour lui mettre des bâtons dans les roues.

— Bon, ça tient debout, dit Chutsky. Mais qu'est-ce qui te rend si sûr qu'il va y aller ?

Là encore, c'est une question légitime. Je réfléchis. Pour commencer, en suis-je réellement certain ? Nonchalamment, pour ne pas éveiller l'attention de Chutsky, je transmets muettement la question au Passager noir. *En sommes-nous vraiment sûrs ? Oh*

*oui, répond-il avec un rictus tout en dents. Tout à fait sûrs.*

Très bien. Voilà qui est réglé. Weiss a l'intention d'aller à Cuba pour dévoiler Dexter au grand jour. Mais j'ai besoin de quelque chose d'un peu plus convaincant qu'une certitude muette. De quelle preuve disposé-je, en dehors de dessins qui ne seraient d'ailleurs sûrement pas recevables au tribunal ? Il est vrai que certains sont très intéressants – la femme aux six seins, par exemple, c'est le genre de chose qu'on n'oublie pas de sitôt.

En repensant à ce dessin, je me rappelle qu'il y avait une feuille de

papier coincée dans la reliure entre les deux pages. Les horaires des vols entre La Havane et Mexico. Exactement le genre de chose intéressante à savoir si, par exemple, vous avez besoin de quitter précipitamment La Havane. Si – c'est une hypothèse – vous venez d'éparpiller quelques cadavres aux alentours de la façade du vaisseau amiral de l'hôtellerie cubaine cinq étoiles.

Je récupère le cahier et en sors la feuille.

— Il va y aller, dis-je.

Chutsky prend la feuille et la déplie.

— Cubana Aviación.

— La Havane-Mexico. Pour pouvoir faire son truc et filer rapidement.

— Peut-être. Mmm, mmm... Possible. Qu'est-ce que tu en dis, instinctivement, dans tes tripes ?

Honnêtement, la seule chose que me disent mes tripes, c'est qu'il est l'heure de manger. Mais c'est manifestement très important pour Chutsky, et si par « tripes » je peux entendre Passager noir, elles me disent qu'il n'y a aucun doute sur la question.

— Il va y aller, répété-je.

Chutsky baisse de nouveau les

yeux vers le dessin, fronce les sourcils et hoche la tête, lentement, puis de plus en plus énergiquement.

— Mmm, mmm... fait-il en me rendant la feuille d'horaires. Allons parler à Deborah.

Deborah est allongée dans son lit, ce qui n'a rien d'étonnant. Elle regarde la fenêtre, bien qu'elle ne puisse pas voir l'extérieur depuis son lit et que la télévision soit allumée et diffuse des scènes de réjouissances et de bonheur positivement irréelles. Mais Debs n'a pas l'air captivée par la musique entraînante et les piailllements de joie qui s'en élèvent. En fait, si l'on

s'en tient à son expression, c'est à croire qu'elle n'a jamais éprouvé de bonheur de toute sa vie et n'en a aucune intention. Elle nous jette un regard indifférent, juste le temps de voir qui nous sommes, puis se tourne de nouveau vers la fenêtre.

— Elle est un peu déprimée, me murmure Chutsky. Ça arrive, des fois, quand on s'est fait planter.

À en juger par le nombre de cicatrices qu'il collectionne un peu partout sur sa personne, je suis forcé d'admettre qu'il sait de quoi il parle. Je hoche la tête et m'approche du lit.

— Salut, sœurette, dis-je du ton



enjoué que l'on est censé avoir dans ces circonstances.

Elle se tourne vers moi ; sur son visage froid et dans le vide bleu de ses yeux, je vois le reflet de son père, Harry ; j'ai déjà vu ce regard, dans les yeux de Harry, et de ces profondeurs bleutées revient un souvenir qui m'enveloppe.

Harry est en train de mourir. C'est une situation embarrassante pour nous, comme voir Superman sous l'emprise de la kryptonite. Il est censé être au-dessus de ce genre de faiblesse. Mais cela fait un an et demi qu'il se meurt, lentement, par

à-coups, et à présent il n'est pas loin de la fin. En le voyant agoniser à l'hospice, l'infirmière a décidé de l'aider. Délibérément, elle a augmenté jusqu'à la dose mortelle les analgésiques ; elle se repaît de la mort de Harry, se réjouit de le voir s'étioler, et Harry, qui le sait, m'en a fait part. Et, ô joie, ô bonheur, Harry m'a donné la permission de faire de cette infirmière ma première véritable camarade de jeux humaine et vivante, la première que j'aie emmenée avec moi sur le Terrain de Jeux noir.

Et c'est ce que j'ai fait. L'infirmière est devenue la

première gouttelette de sang de la première lame de verre de ma toute nouvelle collection. Ç'a été plusieurs heures d'émerveillement, d'expérimentation et d'extase, avant que l'infirmière connaisse le destin de tout mortel. Le lendemain, matin, en le racontant à Harry, je suis encore rempli d'une éclatante noirceur.

En entrant dans la chambre, je marche sur un nuage, et, quand Harry ouvre les yeux et les plonge dans les miens, il le voit. Il voit que j'ai changé et que je suis devenu la créature qu'il a faite de moi, et la mort apparaît dans son regard.

Je m'assois auprès de lui avec inquiétude, pensant qu'il est saisi d'une nouvelle crise.

— Ça va ? Tu veux que j'appelle le docteur ? (Il referme les yeux et lentement, fragile, secoue la tête.) Qu'est-ce qui ne va pas ? insisté-je, pensant que tout le monde devrait se réjouir puisque j'éprouve un bonheur que je n'ai encore jamais connu.

— Rien, répond-il doucement de sa voix mourante. (Puis il rouvre les yeux et me fixe de ce même regard bleu vitreux et vide.) Alors tu l'as fait ? (Je hoche la tête, sentant qu'en parler est un peu gênant.) Et

ensuite ?

— J'ai tout nettoyé. J'ai fait très attention.

— Pas de difficultés ?

— Non. C'était merveilleux, bafouillé-je. (Et, voyant la douleur sur son visage et pensant que je vais le reconforter, j'ajoute :) Merci, papa.

Harry referme les yeux et se détourne. Un long moment, il reste ainsi puis, d'une voix si faible que je l'entends à peine :

— Qu'ai-je fait ? Oh, bon Dieu, mais qu'ai-je fait... ?

— Papa ? (Je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu parler

ainsi, jurer et sembler si peiné ; c'est si troublant que mon euphorie retombe. Et il continue de secouer la tête, les yeux clos, refusant d'en dire plus.) Papa ?

Mais il ne dit rien, secoue péniblement la tête puis s'immobilise, sans un mot, pendant une éternité. Il rouvre enfin les yeux et les tourne vers moi ; et je vois ce regard d'un bleu mortel vidé de tout espoir et de toute lumière qu'envahit l'obscurité.

— Tu es ce que j'ai fait de toi.

— Oui, dis-je – et je m'apprête à le remercier encore, mais il me coupe.

— Ce n'est pas ta faute, c'est la mienne.

Sur le moment, je ne comprends pas ce qu'il veut dire, et ce n'est que des années plus tard qu'il me semble commencer à comprendre. Encore aujourd'hui, je regrette de n'avoir rien dit ni fait qui aurait pu permettre à Harry de glisser plus facilement, plus heureusement, dans les dernières ténèbres. Une phrase habilement tournée qui aurait dissipé ses doutes sur lui-même et aurait ramené un rayon de soleil dans ses yeux bleus et vides.

Mais je sais aussi, après toutes

ces années, que cette phrase n'existe pas dans les langues que je connais. Dexter est ce que Dexter doit être, pour toujours et à jamais, point final. Et si Harry a vu cela lors de ses derniers instants, et éprouvé un dernier sursaut d'horreur et de culpabilité, eh bien, je suis vraiment navré, mais qu'y puis-je ? La vulnérabilité et la faiblesse qui accompagnent l'approche de la mort vous font douloureusement entrevoir certaines choses – qui ne sont pas toujours des vérités. C'est juste la fin imminente qui amène les gens à se convaincre qu'ils reçoivent une sorte de révélation.



Croyez-moi, en ce qui concerne les réactions des mourants, je suis tout à fait expert. Si je devais dresser le catalogue de toutes les bizarres déclarations qu'ont faites mes Amis particuliers alors que je les aidais à basculer de l'autre côté, cela constituerait un ouvrage très intéressant.

J'ai eu de la peine pour Harry. Mais, jeune monstre encore gauche, je n'ai pas su quoi dire pour lui faciliter ses derniers pas.

Toutes ces années plus tard, en voyant le même regard chez Deborah, j'éprouve la même pénible impuissance. Je ne peux que rester

les bras ballants tandis qu'elle fixe la fenêtre.

— Bon Dieu ! fait-elle sans se retourner, arrête de me regarder.

Chutsky se laisse tomber dans un fauteuil à côté d'elle.

— Elle est un peu à cran ces derniers temps, observe-t-il.

— Va te faire foutre, dit-elle sans grande conviction, en inclinant un peu la tête pour continuer de fixer la fenêtre malgré la présence de Chutsky.

— Écoute, Deborah, dit-il. Dexter sait où se trouve le mec qui t'a blessée. (Elle ne bouge pas et se contente de cligner des paupières.)

Euh... Il se disait qu'on pourrait le pincer, lui et moi, en fait. Et on voulait t'en parler. Que tu nous dises ce que tu en penses.

— Ce que j'en pense, répète-t-elle froidement. (Elle se tourne vers nous et il y a dans son regard une telle douleur que même moi je parviens à la ressentir.) Vous voulez savoir ce que j'en pense vraiment, ce que j'éprouve ?

— Hé, du calme, fait Chutsky.

— Les médecins m'ont dit que j'étais morte quand je suis arrivée au bloc. J'ai encore l'impression de l'être. De ne pas savoir qui je suis, pourquoi et tout ça et je... (Une

larme roule sur sa joue, et là encore c'est très troublant.) J'ai l'impression qu'il a arraché de moi tout ce qui compte et je ne sais pas si ça reviendra. (Elle se détourne vers la fenêtre.) J'ai envie de pleurer tout le temps, et ça ne me ressemble pas. Je ne pleure pas, tu le sais, Dex. Je ne pleure jamais, répète-t-elle alors qu'une autre larme rejoint la première.

— Ça va aller, dit Chutsky, alors qu'il est clair que ça ne va pas du tout.

— J'ai l'impression que tout ce en quoi je croyais est faux, continue-t-elle, et je me demande si

je peux redevenir flic si je me mets à penser comme ça.

— Tu vas te remettre, affirme Chutsky. Ça prend du temps.

— Allez vous occuper de lui, dit-elle en me jetant un regard où je retrouve un peu de sa bonne vieille hargne. Occupe-toi de lui, Dexter. Et fais-en ce que tu veux. (Elle me regarde droit dans les yeux, puis elle se retourne vers la fenêtre.) Papa avait raison.

# 30

Et c'est ainsi que le lendemain matin, à la première heure, je me retrouve devant un petit bâtiment aux abords de l'aéroport international de Miami, avec un passeport au nom de David Marcey, vêtu d'une tenue décontractée, verte, avec une ceinture jaune et

des chaussures assorties. Je suis accompagné de mon directeur associé à la Mission internationale de la fraternité baptiste, le révérend Campbell Freeney, tout aussi hideusement accoutré, dont le grand sourire transfigure le visage et parvient même à dissimuler bon nombre de ses balafres.

Je ne suis pas véritablement un amateur de vêtements, mais je possède tout de même quelques critères de base concernant l'habillement – et ce que nous portons les remet en cause et les roule dans la fange. J'ai protesté, évidemment, mais le révérend Kyle

m'a dit que je n'avais pas le choix.

— Faut être dans le personnage, mon pote, dit-il en rectifiant le pli de son blouson rouge. C'est comme ça que s'habillent les missionnaires baptistes.

— On n'aurait pas pu être presbytériens ? demandé-je, plein d'espoir, mais il secoue la tête.

— C'est la seule couverture que j'ai et c'est comme ça qu'on va s'y prendre. Sauf si tu parles hongrois.

— Eva Gabor ? fais-je.

— Et essaie pas de parler de Jésus tout le temps, ils font pas ça. Contente-toi de sourire à tout bout de champ, d'être gentil avec tout le



monde, et tout ira bien. Tiens, dit-il en me tendant un papier, ça, c'est la lettre du Trésor qui te permet de te rendre à Cuba comme missionnaire. La perds pas.

Il s'est révélé une source intarissable de renseignements durant les quelques heures entre sa décision de m'emmener à La Havane et notre arrivée à l'aube à l'aéroport ; il s'est même souvenu de m'avertir de ne pas boire l'eau du robinet, ce que j'ai trouvé très attentionné.

J'ai à peine eu le temps de trouver un prétexte à peu près plausible pour Rita – j'ai prétendu

une urgence, qu'il ne fallait pas qu'elle s'inquiète et que le policier posté devant la porte resterait jusqu'à mon retour. Et, bien qu'elle soit assez intelligente pour être intriguée par le concept d'expertise judiciaire urgente, elle s'en est accommodée, rassurée à la vue de la voiture de patrouille garée devant chez nous. Chutsky a bien joué son rôle en lui tapotant l'épaule et en disant : « Vous inquiétez pas, on va s'en occuper pour vous. » Évidemment, cela l'a rendue encore plus perplexe, étant donné qu'elle n'a jamais réclamé d'analyse de traces de sang et que, quand bien

même, Chutsky n'aurait rien eu à voir là-dedans. Mais, au final, ça a semblé lui donner l'impression que des mesures capitales allaient être prises pour sa sûreté et que tout reprendrait son cours normal, et j'ai eu droit à des adieux avec le minimum de larmes possible, puis Chutsky m'a emmené à la voiture.

C'est ainsi que nous nous retrouvons dans le petit bâtiment de l'aéroport en attendant le vol pour La Havane. Peu après, nous sortons sur le tarmac, avec nos faux papiers et nos vrais billets, et nous filons vers l'appareil avec le reste des passagers, dans une grande

débauche de coups de coude.

L'engin est un vieil avion dont les sièges sont usés et pas aussi propres qu'ils le devraient. Chutsky – pardon, le révérend Freeney – s'assoit du côté de l'allée, mais il est tellement costaud qu'il réussit quand même à m'écraser contre le hublot. Je vais être serré pendant ce vol, tellement, d'ailleurs, que je devrai attendre qu'il aille aux toilettes pour pouvoir respirer. Malgré tout, c'est peu cher payé pour apporter la Parole du Seigneur à ces communistes mécréants. Et c'est seulement après quelques minutes que l'avion s'ébranle en

cahotant puis s'élève dans les airs.

Le vol ne dure pas assez longtemps pour que je souffre trop de ma privation d'oxygène, surtout que Chutsky passe beaucoup de temps penché dans l'allée à parler à l'hôtesse ; une demi-heure plus tard, nous virons de bord au-dessus des vertes prairies cubaines puis atterrissons lourdement sur une piste qui doit avoir été goudronnée par la même entreprise que l'aéroport international de Miami. Malgré tout, les roues tiennent bon et nous mènent vers un joli terminal moderne – que nous dépassons pour nous arrêter

finalement devant un vieux bâtiment sinistre qui ressemble à une gare routière à destination d'un camp de détention.

Nous débarquons sur un escalier roulant et traversons le tarmac pour gagner le bâtiment, dont l'intérieur est tout aussi accueillant. Des moustachus en uniforme à l'air sévères montent la garde, la main posée sur une mitrailleuse, et scrutent tout le monde. Curieux contraste, plusieurs écrans de télévision suspendus au plafond diffusent une sorte de sitcom cubaine dont les rires préenregistrés font de

l'équivalent américain une veillée funèbre. Toutes les deux minutes, un acteur beugle une phrase incompréhensible accueillie par une fanfare et un déluge de rires.

Nous attendons dans une file qui avance lentement vers une guérite. Je ne vois pas l'autre côté, et rien ne nous dit qu'on n'est pas en train de nous trier avant de nous embarquer dans des fourgons à bestiaux pour un goulag ; mais, puisque Chutsky n'a pas l'air de trop s'inquiéter, il serait malvenu que je me plaigne.

La file avance tel un escargot et un peu plus tard, sans me dire quoi

que ce soit, Chutsky arrive devant le guichet et passe son passeport par une ouverture. Je ne vois ni n'entends ce qui se dit, mais il n'y a pas de hurlements ni de coups de feu, et peu après il récupère ses papiers, disparaît de l'autre côté : c'est mon tour.

Derrière l'épaisse vitre est assis un type qui pourrait être le jumeau du soldat voisin. Il prend mon passeport sans un mot, l'ouvre, l'examine, lève les yeux vers moi, puis me le rend sans un mot. Je m'attendais à quelques questions – peut-être à ce qu'il se lève et m'accuse d'être un chien féroce du



capitalisme ou même un tigre de papier –, je suis si surpris que je reste interdit. Le type me fait signe de continuer d'un coup de menton, j'obéis et retrouve Chutsky à la livraison des bagages.

— Alors, mon pote, fait Chutsky depuis son poste devant le tapis roulant immobile qui, j'espère, va nous rendre nos valises, t'as pas eu peur, hein ?

— C'est vrai que je pensais que ce serait un peu plus difficile, admets-je. Enfin, ils ne sont pas censés nous haïr ou quelque chose de ce genre ?

— Je crois que tu vas te rendre

compte que tu es très apprécié, dit-il en riant. C'est juste ton gouvernement, qu'ils supportent pas.

— Ils arrivent à faire la distinction ?

— Bien sûr. C'est de la simple logique cubaine.

Et si absurde que cela paraisse, ayant grandi à Miami, je sais pertinemment de quoi il s'agit : la logique cubaine est une blague récurrente de la communauté cubaine qui devance, dans le spectre affectif, le fait d'être *cubanaso*. La meilleure explication m'en a été fournie par un professeur

d'université. J'avais choisi un cours de poésie dans le vain espoir d'en apprendre un peu plus sur l'âme humaine, étant donné que je n'en ai pas. Et le professeur nous avait lu un poème de Walt Whitman dont je me rappelle le début, tellement il était humain : « Est-ce que je me contredis ? Très bien alors, je me contredis, (Je suis vaste, je contiens des multitudes). » Et le professeur avait levé les yeux de son livre pour déclarer : « Parfaite logique cubaine », et avait attendu que les rires s'éteignent avant de reprendre sa lecture.

Donc, si les Cubains détestent

l'Amérique mais aiment bien les Américains, cela ne mérite pas une de mes acrobaties mentales quotidiennes. Quoi qu'il en soit, un fracas métallique retentit, une sirène se déclenche, et les bagages commencent à arriver sur le tapis roulant. Nous n'avons pas grand-chose, juste un petit sac chacun – des chaussettes de rechange et une dizaine de bibles – que nous récupérons avant de passer devant une employée des douanes, visiblement plus intéressée à baratiner son collègue qu'à nous prendre en flagrant délit de contrebande d'armes ou de

portefeuilles d'actions. Elle jette à peine un regard à nos sacs et nous fait signe de passer, sans interrompre une seconde son monologue étourdissant. Et nous voici libres, sur un trottoir inondé de soleil. Chutsky siffle un taxi, une Mercedes grise, et un homme en livrée grise et casquette assortie en descend pour prendre nos bagages et les mettre dans le coffre.

— Hotel Nacional, annonce Chutsky.

L'autoroute qui mène à La Havane est criblée de nids-de-poule, quasiment déserte. Jusqu'au bout, nous ne voyons que quelques taxis,

deux, trois motos et des camions de l'armée qui roulent à faible allure, rien d'autre. Mais, en ville, les rues explosent littéralement de vie, débordant de vieilles voitures, de vélos, de flots de passants sur les trottoirs, ainsi que d'étranges bus tirés par des camions Diesel. Ils sont deux fois plus longs que les nôtres, en forme de M, avec les deux extrémités qui remontent, tandis que le milieu redescend en pente vers une portion plate et plus basse. Ils sont tellement bondés qu'il paraît impossible d'embarquer d'autres passagers, mais j'en vois un qui s'arrête et un groupe de gens

y monter.

— Des chameaux, dit Chutsky.

— Pardon ? demandé-je, interloqué.

— On les appelle des chameaux, dit-il en désignant le bus. On te dira que c'est à cause de la forme, mais pour moi c'est plutôt à cause de l'odeur à l'heure de pointe. Tu as quatre cents personnes là-dedans qui rentrent du boulot, sans clim', avec des fenêtres qui s'ouvrent pas. Incroyable.

C'est une information fascinante, du moins aux yeux de Chutsky, car il n'a pas grand-chose de plus à m'apprendre alors que

nous traversons une ville qui m'est inconnue. Mais ses velléités de guide l'ont abandonné, et nous arrivons sur un large boulevard qui longe la mer. Sur les hauteurs, de l'autre côté du port, j'aperçois un vieux phare et quelques fortifications et, au-delà, un panache de fumée noire qui monte dans le ciel. La chaussée et la mer sont séparées par un large trottoir et un muret. Les vagues qui s'y fracassent font jaillir des gerbes d'embruns, mais personne n'a l'air de s'inquiéter de se faire un peu mouiller. Il y a plein de gens assis, debout, allongés, qui se promènent,



qui pèchent ou qui s'embrassent sur ce muret. Nous passons devant une sculpture à la forme un peu tourmentée, enjambons un trottoir et remontons à gauche une petite éminence. Nous arrivons devant le Nacional, avec sa façade qui doit bientôt s'orner du visage narquois de Dexter – sauf si nous trouvons Weiss avant.

Le taxi s'arrête devant un grandiose escalier de marbre. Un portier vêtu comme un amiral italien s'avance, frappe dans ses mains, et un groom en livrée se précipite pour prendre nos sacs.

— On y est, dit un peu

inutilement Chutsky.

L'amiral ouvre la portière, et Chutsky descend. J'ai le droit d'ouvrir la mienne, car je suis de l'autre côté, et je descends dans une marée de sourires obligeants. Chutsky paie la course, et nous suivons le groom.

Le hall a l'air sculpté dans le même bloc de marbre que l'escalier. Il est un peu étroit mais s'étend tout en longueur dans un lointain brumeux. Le groom nous conduit à la réception, derrière un ensemble de confortables fauteuils délimités par un cordon rouge, et le réceptionniste a l'air ravi de nous

voir.

— Señor Freeney, dit-il en s'inclinant avec empressement. C'est un plaisir de vous revoir. Vous n'êtes tout de même pas venu pour le festival d'art ?

Il a moins d'accent que la plupart des gens à Miami et Chutsky, qui a l'air tout aussi ravi de le voir, lui serre la main par-dessus le comptoir.

— Comment ça va, Rogelio ? Content de vous voir. Je suis venu pour former un nouveau. (Il pose une main sur mon épaule et me pousse, comme un gamin boudeur qu'on oblige à faire un bisou à la

grand-mère.) Je vous présente David Marcey, l'un de nos futurs meilleurs éléments. Il fait de sacrés sermons.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, señor Marcey, dit Rogelio en me serrant la main.

— Merci. C'est très joli, ici.

— J'espère que vous apprécierez votre séjour, dit-il en commençant à taper sur le clavier de son ordinateur. Si le señor Freeney n'y voit pas d'inconvénient, je vais vous placer à l'étage Privilège. Vous serez plus près de la salle à manger.

— Ça me paraît très bien, dis-je.

— Une chambre, ou deux ?  
demande-t-il.

— Une seule, cette fois, Rogelio,  
répond Chutsky. Il faut qu'on fasse  
attention aux frais.

— Bien sûr, approuve Rogelio,  
qui continue de taper et, très  
cérémonieusement, pose deux clés  
sur le comptoir. Et voici.

Chutsky pose la main sur les  
clés et se penche.

— Une dernière chose, Rogelio,  
dit-il en baissant la voix. On a un  
ami qui vient du Canada. Il  
s'appelle Brandon Weiss. (Il prend  
les clés et laisse à la place un billet  
de vingt dollars.) On voudrait lui

faire une surprise. C'est son anniversaire.

Vif comme l'éclair, Rogelio rafle le billet comme un lézard qui gobe une mouche.

— Bien sûr. Je vous informerai immédiatement.

— Merci, Rogelio.

Chutsky tourne les talons et me fait signe de le suivre. Je lui emboîte le pas, suivi du groom chargé de nos sacs, jusqu'au bout du hall où se trouvent les ascenseurs qui doivent nous emmener prestement au sixième étage. Des gens vêtus de très élégantes tenues estivales

attendent, et c'est peut-être mon imagination fébrile, mais je crois qu'ils toisent avec horreur nos vêtements de missionnaires. Malheureusement, nous devons nous en tenir au scénario, et je leur souris aimablement en parvenant à éviter de bafouiller une citation religieuse de l'Apocalypse.

La porte s'ouvre, et tout le monde se précipite dans l'ascenseur.

— Montez, monsieur, sourit le groom, tandis que le révérend Freeney et moi nous y engouffrons. Je vous rejoins dans deux minutes.

Les portes se referment. Je

surprends des regards angoissés posés sur mes chaussures, mais personne ne dit rien et moi non plus. Je me demande pourquoi nous devons partager la chambre. Je n'ai pas eu de co-turne depuis l'université, et ça ne s'était pas très bien passé. Sans compter que je sais pertinemment que Chutsky ronfle.

Les portes s'ouvrent. Nous sortons. Je suis Chutsky jusqu'à une autre réception, où un serveur attend à côté d'un chariot. Il s'incline et nous tend à chacun un grand verre.

— Qu'est-ce que c'est ?  
demandé-je.



— Du Gatorade cubain, dit Chutsky. À la tienne.

Il vide son verre et le repose sur le chariot. Je m'oblige à en faire autant. La boisson est légère, sucrée, avec un petit goût de menthe, et je trouve que c'est en effet assez rafraîchissant, comme du Gatorade par une chaude journée. Je repose mon verre. Chutsky en reprenant un autre, j'en fais autant.

— *Salud* ! dit-il.

Nous trinquons et buvons. Cela a vraiment très bon goût, et, étant donné que je n'ai rien bu ni mangé depuis notre départ précipité,

j'apprécie.

Derrière nous, l'ascenseur s'ouvre, et notre groom accourt avec nos sacs.

— Ah, te voilà, dit Chutsky. Voyons la chambre.

À mi-chemin dans le couloir, je commence à me sentir un peu flageolant.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette boisson ? demandé-je à Chutsky.

— Surtout du rhum. Quoi ? T'as jamais bu de mojito ?

— Je ne crois pas.

Il émet un petit grognement en guise de rire.

— Va falloir t'habituer. T'es à La

Havane, là.

Je les suis dans le couloir, que je trouve soudain nettement plus long et plus éclairé. Je me sens très rafraîchi, à présent. Mais je réussis à atteindre la chambre et à y entrer.

Le groom laisse nos affaires sur le porte-bagages et tire les rideaux. Le jour révèle une très jolie chambre, meublée avec goût dans un style classique. Il y a deux lits séparés par une table de chevet et une salle de bains à gauche de l'entrée.

— Très bien, dit Chutsky au groom, qui s'incline en souriant. Merci beaucoup, ajoute-t-il en lui

glissant un billet de dix.

Le groom empoche l'argent avec un sourire, promet qu'il suffit de l'appeler pour qu'il remue ciel et terre afin d'exaucer notre moindre caprice, et s'éclipse alors que je m'effondre le nez dans l'oreiller du lit côté fenêtre. Je l'ai choisi exprès parce que c'est le plus proche, mais, comme le soleil m'éblouit, je ferme les yeux. La chambre ne commence pas à tourner et je ne sombre pas dans l'inconscience, mais je trouve que c'est une excellente idée de m'allonger un peu les yeux fermés.

— Dix dollars, explique Chutsky, c'est ce que gagnent la

plupart des gens ici en un mois. Et paf, c'est ce qu'il vient de toucher pour cinq minutes de boulot. Il a probablement un doctorat en astrophysique. (Il marque une petite pause bienvenue, puis il demande, d'une voix qui me paraît soudain lointaine :) Hé, ça va, mon pote ?

— Jamais je n'ai été mieux, dis-je d'une voix assez lointaine aussi. Mais je crois que je vais faire un petit somme.

# 31

Quand je me réveille, la chambre est sombre et silencieuse, j'ai la bouche sèche. À tâtons, je finis par trouver et allumer la lampe de chevet. Je m'aperçois que Chutsky a tiré les rideaux et est parti. Voyant une bouteille d'eau minérale à côté de la lampe, je m'en

empare et j'en bois la moitié d'une longue goulée reconnaissante.

Je me lève. Je suis un peu ankylosé d'avoir dormi la tête dans l'oreiller. Hormis cela, je me sens étonnamment bien, ce qui est inhabituel, et j'ai faim, ce qui l'est moins. Il fait encore grand jour, mais le soleil a tourné et un peu baissé ; je contemple la baie, le muret et la promenade surpeuplée. Personne n'a l'air de se presser, des groupes se rassemblent pour discuter, chanter et, d'après ce que je vois, offrir des conseils aux éperdus d'amour. Plus loin, dans l'eau, je vois osciller une grosse

chambre à air avec un homme assis dedans qui tient un yoyo cubain – un fil de pêche sans canne ni moulinet. Et, vers l’horizon, trois gros bateaux dont le panache de fumée n’indique pas s’il s’agit de cargos ou de paquebots. Des oiseaux volent au-dessus des vagues qui étincellent dans le soleil. Le panorama est très beau, et, comme je me rends compte qu’il n’y a absolument rien à manger à la fenêtre, je prends ma clé et descends dans le hall.

Je repère à l’opposé des ascenseurs une vaste et élégante salle à manger, au coin de laquelle



se trouve un bar tapissé de lambris sombre. Je commande un sandwich – cubain, naturellement – et une bière, puis je m’installe à une table en songeant avec un rien d’aigreur aux lumières, à la caméra et à l’action. Weiss doit être dans les parages ou sur le point d’arriver, et il a promis d’ériger Dexter au rang de grande star. Je n’ai pas envie d’en être une. Je préfère nettement œuvrer à la faveur de l’obscurité et atteindre un record d’excellence dans mon domaine de prédilection. Cela risque de devenir tout à fait impossible, à moins de me débrouiller pour arrêter Weiss ;

et, comme je ne sais pas trop comment je compte m'y prendre, c'est une perspective très déprimante. Mais le sandwich est bon.

Ce petit en-cas terminé, je m'apprête à remonter quand, sur un coup de tête, je décide de descendre le grand escalier de marbre et de sortir devant l'hôtel où une file de taxis monte la garde. Je me promène le long de cette collection de vieilles Chevrolet et Buick – je trouve même une Hudson, que je n'identifie qu'en lisant la marque sur le capot. Des gens visiblement très heureux sont adossés aux

voitures, tous très disposés à m'emmener faire un tour, mais je me contente de leur sourire et continue mon chemin vers la grille en fer forgé. Au-delà se trouve un amas d'espèces de voiturettes de golf aux carrosseries en plastique de couleur vive. Les chauffeurs sont plus jeunes et moins chic que les précédents, mais ils ont tout autant envie de m'empêcher d'utiliser mes jambes. Je parviens tout de même à les esquiver.

À la grille, je m'arrête pour jeter un regard aux alentours. Devant s'étend une rue en pente avec un bar ou une boîte de nuit. À droite,

une autre rue rejoint le boulevard, et à gauche, en contrebas, j'aperçois un cinéma et quelques boutiques. Pendant que j'inspecte les lieux en me demandant où je vais aller, un taxi s'arrête, baisse sa vitre, et Chutsky m'appelle.

— Monte, mon pote. Grouille !

J'ignore pourquoi c'est si important, mais j'obéis et le taxi nous ramène à l'hôtel en entrant à droite dans un parking jouxtant l'une des ailes du bâtiment.

— Tu ne peux pas te balader comme ça, dit Chutsky. Si le mec te voit, c'est cuit.

— Oh..., fais-je, en me sentant

vaguement idiot.

Il a raison, bien sûr, mais Dexter a si peu l'habitude d'être traqué en plein jour que cela ne m'est pas venu à l'esprit.

— Viens, dit-il en descendant du taxi avec une valise en cuir toute neuve.

Il paie le chauffeur, et je le suis par une autre entrée garnie de boutiques qui mène tout droit aux ascenseurs. Nous remontons à la chambre sans un mot. Là, Chutsky balance la valise sur le lit et se laisse tomber dans un fauteuil.

— O.K., on a du temps à tuer, et le mieux c'est de le faire ici. (Il me

regarde comme si j'étais un gosse attardé et ajoute :) Pour que ton bonhomme sache pas qu'on est là.

Il me considère un moment pour vérifier que j'ai bien compris puis, jugeant que c'est le cas, sort un petit bouquin dépenaillé, un crayon et se met en devoir de faire des sudoku.

— Qu'est-ce que tu as dans ta valise ? demandé-je, surtout parce que je suis un peu irrité.

Chutsky sourit, agrippe la valise avec son crochet et l'ouvre. Elle est remplie de petits instruments de percussion comme on en trouve dans les boutiques de souvenirs ; la

plupart sont estampillés CUBA.

— Pour quoi ? lui demandé-je.

— On ne sait jamais ce qui peut arriver, dit-il en souriant. Puis il se remet à son sudoku. Livré à moi-même, je me cale devant la télévision, l'allume et regarde des sitcoms cubaines.

Ainsi, nous passons paisiblement le reste de la journée jusqu'au crépuscule. Chutsky regarde l'heure et déclare :

— O.K., mon pote, on y va.

— Où ça ?

— Retrouver un copain, dit-il avec un clin d'œil.

Il prend sa valise et se lève pour

sortir. Bien qu'un peu troublé par le clin d'œil, je n'ai guère le choix et je le suis humblement jusqu'à l'entrée de service où nous montons dans un taxi.

Les rues de La Havane sont encore plus grouillantes à cette heure. Je baisse ma vitre pour voir, entendre et humer la ville, et je suis récompensé par un déluge de musique toujours changeante mais incessante qui semble sortir de la moindre porte ou fenêtre devant laquelle nous passons, par d'innombrables groupes de musiciens éparpillés dans les rues. Les chansons laissent la place à



d'autres à mesure que nous traversons la ville, mais j'ai l'impression qu'on en revient toujours au refrain de *Guantanamera*.

Le taxi suit un itinéraire tortueux sur les rues pavées, traversant constamment des foules qui chantent, vendent des trucs et – curieusement – jouent au base-ball. Rapidement, je ne sais plus où nous sommes et, le temps que le taxi s'arrête devant une barrière ornée de grosses sphères d'acier au milieu de la rue, je ne sais plus d'où nous sommes venus. Je suis donc Chutsky dans une petite rue, à

travers une place et jusqu'à un carrefour où s'élève un hôtel que le couchant peint d'un vif rose orangé. Chutsky ouvre la marche et entre, nous passons devant un piano-bar et plein de tables décorées de portraits de Hemingway qu'on dirait peints par des enfants du cours élémentaire.

Au-delà, tout au fond, se trouve un vieil ascenseur. Chutsky sonne. Pendant que nous attendons, je regarde autour de moi. J'aperçois des étagères chargées de marchandises et je m'approche pour jeter un coup d'œil. Ce sont des cendriers, des tasses et d'autres

bibelots, tout est décoré de portraits de Hemingway, cette fois exécutés par quelqu'un d'un peu plus doué.

L'ascenseur arrive, et je retourne rejoindre Chutsky. Une énorme grille en fer s'ouvre sur la cabine, où un vieux bonhomme est à la manœuvre. Nous entrons. D'autres personnes nous rejoignent avant que le bonhomme referme la grille et tourne le levier de commande. La cabine s'ébranle et nous commençons à monter lentement jusqu'au cinquième étage.

— La chambre de Hemingway, annonce l'homme.

Il ouvre la grille, et les autres sortent. Je jette un coup d'œil à Chutsky, qui secoue la tête et indique le plafond. J'attends donc que la grille se referme et que nous montions deux étages de plus. Enfin, l'homme nous ouvre, et nous arrivons dans une petite pièce avec un escalier. J'entends de la musique, et Chutsky, d'un geste, m'entraîne en direction de la musique.

Nous marchons vers une pergola où un trio d'hommes en pantalons blancs et *guayabera* chante une chanson où il est question d'*ojos verdes*. Un bar est

dressé contre le mur derrière eux, et de part et d'autre s'étend La Havane, baignée dans l'orange du couchant.

Chutsky me conduit à une table basse entourée de fauteuils et glisse sa valise dessous tandis que nous nous asseyons.

— Pas mal, la vue, hein ? fait-il.

— Très joli. C'est pour ça que nous sommes venus ?

— Non, je t'ai dit qu'on allait rencontrer un copain.

Et, blague ou pas, il n'a pas l'intention d'en dire plus. Quoi qu'il en soit, un serveur arrive.

— Deux mojitos, demande

Chutsky.

— En fait, je pense que je vais me contenter d'une bière, dis-je, me rappelant ma mésaventure.

— Comme tu veux. Essaie une Crystal, c'est très bon. J'acquiesce à l'attention du serveur : si je peux faire confiance à Chutsky pour quelque chose, c'est bien pour le choix des bières. Le serveur s'incline et s'éloigne vers le bar pendant que le trio entame *Guantanamera*.

Nous avons à peine eu le temps de boire une gorgée qu'un homme s'approche. Tout petit, vêtu d'un pantalon marron et d'une

*guayabera* d'un vert vif, il porte une valise identique à celle de Chutsky.

Celui-ci se lève et lui tend la main en beuglant un *Iibang*, et il me faut un moment pour me rendre compte qu'il s'agit de la prononciation cubaine du prénom du nouvel arrivant, Iván. Iibang saisit la main tendue et ils s'étreignent.

— *Kâm-bey* ! s'exclame Iibang.

Là encore, il me faut un moment, car j'ai oublié que Chutsky est le révérend Campbell Freeney. Le temps que tout s'ordonne dans ma tête, Iván tourne vers moi un regard interrogateur.

— Ah oui. Je te présente David Marcey. David, Iván Echeverría.

— *Mucho gusto*, dit Iván en me serrant la main.

— Ravi de vous connaître, dis-je en anglais, ne sachant pas trop si David est censé connaître l'espagnol.

— Eh bien, assieds-toi, propose Chutsky en appelant le serveur.

Celui-ci se précipite, prend la commande d'Iván – un mojito – et, la boisson servie, Iván et Chutsky sirotent leurs verres en discutant joyeusement à toute vitesse en espagnol. Je pourrais probablement suivre si j'en prenais la peine, mais



il me semble que ce serait me donner bien du mal pour ce qui semble être une conversation privée nourrie de souvenirs personnels. En fait, même s'ils parlaient de sujets plus intéressants que ah-c'était-le-bon-temps, je décrocherais, car la nuit est tombée et que monte au-dessus des toits une énorme lune rousse, enflée, qui minaude, assoiffée de sang. Ce simple spectacle a le don de me donner la chair de poule, de dresser les poils sur mes bras et sur ma nuque, tandis que dans les tréfonds du Château-Dexter un sombre petit laquais court pour apporter à tous

les Chevaliers de la Nuit l'ordre de commencer la Quête.

Mais, évidemment, ce n'est pas possible. Ce n'est pas une Nuit de Débauche. C'est malheureusement une Nuit de Consignation. Où je suis censé siroter une bière qui tiédit rapidement, en faisant semblant de comprendre et d'apprécier le trio ; une nuit où je dois sourire poliment à Iibang en espérant que ce sera vite expédié, que je puisse redevenir moi-même et retrouver ma tranquillité d'esprit de joyeux assassin. C'est une nuit où je dois prendre mon mal en patience en espérant que dans peu

de temps j'aurai un couteau dans une main et Weiss dans l'autre.

En attendant, je ne peux que soupirer, boire une gorgée de bière et faire mine de savourer le splendide panorama et la délicieuse musique. Entraîne-toi à faire ton sourire vainqueur, Dexter. Combien de dents peut-on montrer ? Très bien. Maintenant, sans les dents, juste les lèvres. Jusqu'où peux-tu remonter les coins de ta bouche sans montrer que tu endures une atroce souffrance intérieure ?

— Hé, ça va, mon pote ? demande Chutsky vingt minutes plus tard.

Apparemment, j'ai laissé dérapier mon sourire béat en rictus.

— Ça va, dis-je. Oui, oui, ça va.

— Mmm, mmm..., fait-il, pas très convaincu. Bon, mieux vaut te ramener à l'hôtel.

Il vide son verre et se lève, imité par Iván. Ils se serrent la main, Iván se rassoit, Chutsky prend sa valise et nous repartons vers l'ascenseur. Je me retourne alors qu'Iván commande un autre verre et interroge Chutsky du regard.

— Oh, c'est pour qu'on ne parte pas ensemble. Tu vois, pas en même temps.

Je suppose que c'est aussi logique que le reste, puisque nous sommes apparemment en plein film d'espionnage. Je lorgne donc tout le monde durant la descente en ascenseur pour m'assurer qu'il ne s'agit pas d'agents d'un cartel ennemi. Ce ne doit pas être le cas, car nous arrivons en bas sains et saufs. Mais, en traversant la rue pour prendre un taxi, nous passons devant un fiacre que j'aurais dû remarquer et éviter, car les animaux ne m'aiment pas, et le cheval se cabre en hennissant – alors qu'il est vieux et épuisé, et mangeait tranquillement dans son sac

d'avoine. Ce n'est pas très impressionnant, pas du tout un de ces grands moments à la John Wayne, mais il réussit à soulever ses deux jambes avant et à pousser un geignement d'extrême mécontentement qui fait autant sursauter son cocher que moi. Nous pressons le pas et parvenons à monter dans un taxi avant qu'une nuée de chauves-souris s'abattent sur moi.

Nous rentrons à l'hôtel en silence. Chutsky, sa valise sur les genoux, regarde le paysage, et moi j'essaie de ne pas prêter l'oreille à cette lune énorme qui m'ébranle.

Sans grand succès : elle est là, à chaque instant, au milieu de cette carte postale que nous traversons, toujours éclatante, toujours là à me narguer et à me chuchoter de merveilleuses idées – et si nous allions nous amuser un peu ? Mais je ne peux pas. Je dois me contenter de répondre par un sourire en promettant que ce sera pour bientôt.

Dès que j'aurai trouvé Weiss.

## 32

Nous regagnons notre chambre sans incident et sans avoir échangé plus d'une douzaine de mots. Le côté peu bavard de Chutsky se révèle un trait de personnalité vraiment charmant, car moins il parle, moins je dois faire semblant d'être intéressé, ce qui m'évite de



me fatiguer en expressions faciales. En fait, les quelques mots qu'il prononce sont si agréables et si séduisants qu'il s'en faut de peu pour que je l'apprécie.

— Laisse-moi déposer ça dans la chambre, dit-il, en prenant sa valise. Après, on verra pour le dîner.

Ces sages paroles sont bienvenues : je ne vais pas pouvoir rôder cette nuit au clair de lune, le dîner fera un substitut acceptable.

Arrivé dans la chambre, Chutsky dépose précautionneusement la valise sur le lit et s'assoit à côté ; je me rends compte qu'il l'a emportée à notre

rendez-vous sans raison apparente et qu'il lui témoigne beaucoup d'attention. Comme la curiosité est l'un de mes rares défauts, je me décide à lui poser la question :

— Qu'est-ce qu'elles ont de si important, ces maracas ?

— Rien, fait-il en souriant. Rien du tout.

— Alors pourquoi tu les trimballes partout avec toi ?

— Parce que, dit-il en soulevant la valise avec son crochet, ce ne sont plus des maracas. (Il glisse la main à l'intérieur et en sort un pistolet automatique qui n'a pas du tout l'air d'un instrument de

musique.) Et voilà !

Je repense à Chutsky, qui a emporté la valise à notre rendez-vous avec Iibang, lequel est arrivé avec une valise identique, les deux ayant été glissées sous la table pendant que nous écoutions *Guantanamera*.

— Tu as échangé la valise avec celle de ton copain.

— Bravo.

Cela ne fait pas partie de mes sorties les plus saillantes, mais je suis surpris et je trouve juste à répondre :

— Mais pour quoi faire ?

Chutsky me gratifie d'un gentil

sourire si condescendant que je braquerais volontiers le pistolet sur lui et appuierais sur la détente.

— C'est un pistolet, mon pote. À ton avis, ça sert à quoi ?

— Euh... à se défendre ?

— Tu te rappelles pourquoi on est là, quand même ?

— Pour trouver Brandon Weiss.

— Le trouver ? C'est ça que tu te dis ? Qu'on est venus le trouver ? Mais on est là pour le tuer, mon pote. Va falloir que tu t'enfonces ça dans le crâne. On va pas se contenter de le retrouver, on doit l'abattre. On doit le tuer. Qu'est-ce que tu croyais qu'on allait faire ? Le

ramener avec nous et le refiler au zoo ?

— Je croyais que ce genre de chose était mal vu ici. C'est vrai, on n'est pas à Miami.

— Ni à Disneyland non plus, dit-il – inutilement, je trouve. On est pas là pour une partie de plaisir, mon pote. On est là pour tuer ce mec et plus vite tu te seras habitué à cette idée, mieux ça vaudra.

— Oui, je sais, mais...

— Il y a pas de mais. On va le liquider. Je vois que ça te pose problème.

— Pas du tout.

Apparemment, il n'a pas

entendu – ou alors il est déjà lancé dans un sermon tout préparé et ne peut plus s'arrêter.

– Tu peux pas faire le dégoûté pour un petit peu de sang. C'est complètement naturel. Depuis qu'on est tout petits, on nous répète que tuer, c'est mal.

*Tout dépend de qui, pensé-je.*

– Mais les règles sont faites par des gens qui peuvent pas gagner sans elles. Et puis tuer, c'est pas toujours mal, mon pote, dit-il en me faisant bizarrement un clin d'œil. Parfois, on est obligé. Et puis des fois, le mec le mérite. Soit parce que des tas d'autres gens vont y passer

si tu agis pas, soit parce que c'est toi ou lui. Et, là, c'est les deux en même temps, pas vrai ?

Et bien que ce soit très étrange d'entendre dans la bouche du petit copain de ma sœur cette version brute de décoffrage du credo que j'ai observé toute ma vie, assis sur un lit dans une chambre d'hôtel de La Havane, cela me fait de nouveau apprécier Harry pour avoir été en avance sur son temps et pour l'avoir formulé d'une manière qui ne me donne pas l'impression de juste tricher en faisant une réussite. Mais je ne suis pas très enthousiaste à l'idée d'utiliser une arme à feu. Cela

me paraît mal adapté, comme laver ses chaussettes dans les fonts baptismaux d'une église.

Mais Chutsky est apparemment très content de lui.

— Walther, 9 mm. Excellentes armes, dit-il, avant d'en sortir une deuxième de la valise. Un pour chacun, ajoute-t-il en me jetant le pistolet, que j'attrape par réflexe. Tu penses pouvoir appuyer sur la détente ?

Je sais très bien de quel côté on tient un pistolet, quoi qu'en pense Chutsky. Après tout, j'ai grandi dans la maison d'un policier et je travaille avec eux tous les jours.



C'est juste que je n'aime pas ces engins : ils sont trop impersonnels et manquent d'élégance. Mais il me l'a jeté par défi, et, avec ce que j'ai déjà subi de sa part, je ne vais pas en rajouter. J'éjecte donc le magasin, essaie le mécanisme une fois, puis je le braque en position de tir, exactement comme me l'a appris Harry.

— Très joli. Tu veux que je tire dans la télévision ?

— Garde ça pour le méchant. Si tu penses pouvoir le faire.

— C'est vraiment ton plan ? demandé-je en jetant l'arme sur le lit. On attend que Weiss se présente

à l'hôtel et on joue à OK Corral avec lui ? Dans le hall ou au petit déjeuner ?

Chutsky secoue tristement la tête, comme s'il avait vainement essayé de m'apprendre à nouer mes lacets.

— Mon pote, on sait pas quand ce mec va se pointer ni ce qu'il compte faire. Il peut même nous repérer avant.

Il hausse les sourcils d'un air de dire : *Ha ! tu y avais pas pensé, à ça, hein ?*

— Alors on l'abat dès qu'on le trouve ?

— L'idée, c'est d'être prêt, quoi

qu'il arrive. Idéalement, on l'emmène dans un coin tranquille et on le liquide. Mais au moins on reste sur le qui-vive. Et puis Iván nous a apporté deux-trois autres trucs au cas où.

— Quoi, par exemple ? Des mines antipersonnel ? Un lance-flammes ?

— Du matos électronique. Superpointu. On pourra le repérer, le localiser, l'écouter – avec ces trucs, on pourrait l'entendre péter à deux kilomètres.

J'ai vraiment envie de me laisser gagner par l'ambiance, mais c'est très difficile de montrer un

quelconque intérêt pour les problèmes digestifs de Weiss et j'espère que ce n'est pas absolument essentiel pour les plans de Chutsky. En tout cas, cette approche à la James Bond me met mal à l'aise. J'ai peut-être tort, mais je commence à apprécier la chance que j'ai eue jusqu'à maintenant dans la vie. Je me suis très bien débrouillé avec seulement quelques lames étincelantes et ma fringale – rien de très pointu, si j'ose dire, pas de vagues plans échafaudés, pas de planques incertaines à l'étranger dans des hôtels qu'on compte ravager de rafales. Rien de plus

qu'un carnage joyeux, insouciant et relaxant. Certes, cela paraît primitif et même un peu brouillon devant tous ces préparatifs high-tech, mais au moins c'est un travail honnête et sain.

Cependant, je lui ai demandé son aide, et maintenant je suis coincé. Je ne peux donc pas faire grand-chose, hormis bonne figure.

— C'est très bien, tout cela, dis-je avec un sourire encourageant qui ne trompe personne, même pas moi. Quand est-ce qu'on commence ?

— Quand il arrivera, ricane Chutsky en rangeant les armes et

en me tendant la valise. Tu peux la mettre dans le placard ?

Je la prends, mais lorsque je tends la main pour ouvrir le placard j'entends un léger bruissement d'ailes dans le lointain. Je me fige. *Qu'est-ce que c'est ?* Un imperceptible tressaillement, l'éveil d'une sensation, pas plus.

Je sors donc de la valise mon ridicule pistolet et le braque tout en tendant la main vers la poignée. J'ouvre la porte et, l'espace d'un instant, je reste immobile à en fixer l'intérieur plongé dans le noir, en attendant que l'obscurité déploie ses ailes protectrices au-dessus de

moi. C'est une image impossible, irréaliste – mais, après ce qui me paraît une éternité, je suis bien obligé d'y croire.

C'est Rogelio, l'ami réceptionniste de Chutsky, censé nous prévenir de l'arrivée de Weiss. Mais il n'a pas l'air très disposé à nous dire grand-chose, sauf si nous communiquons avec lui en faisant tourner des tables. Parce que, si l'on doit se fier aux apparences, avec la ceinture serrée autour de son cou, sa langue qui pend et ses yeux exorbités, Rogelio est plus que mort.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon

pote ? demande Chutsky.

— Je crois que Weiss est déjà arrivé.

Chutsky se lève péniblement et vient me rejoindre. Il regarde un moment le cadavre, laisse échapper un juron, puis tâte le pouls, ce que j'estime inutile, mais peut-être que c'est l'usage. Évidemment, il n'en trouve pas.

— Putain de merde ! Putain de merde ! s'exclame-t-il.

Je ne vois pas en quoi prononcer ces mots deux fois peut nous aider, mais après tout, puisque c'est lui l'expert, je le laisse fouiller dans les poches de Rogelio.



— Son passe, dit-il en l'empochant. (Il trouve les babioles habituelles — clés, mouchoir, peigne, un peu d'argent, qu'il examine soigneusement.) Dix dollars canadiens. On dirait que quelqu'un lui a filé un pourboire, hein ?

— Tu veux parler de Weiss ?

— Combien tu connais de Canadiens sanguinaires ?

C'est juste. Étant donné que la saison de hockey est terminée, je n'en vois qu'un : Weiss.

Chutsky sort une enveloppe de la poche intérieure de Rogelio.

— Bien vu, dit-il en me la

tendant. B. Weiss, chambre 865. Je pense que ce sont des bons pour des consommations gratuites. Ouvre-la.

J'obéis et trouve effectivement deux bons pour des consommations au Cabaret parisien, le célèbre établissement de l'hôtel.

— Comment tu as deviné ? demandé-je.

Chutsky termine sa fouille et se redresse.

— J'ai déconné, dit-il. Quand j'ai indiqué à Rogelio que c'était l'anniversaire de Weiss, il a dû vouloir faire mousser l'hôtel et en profiter pour récupérer un pourboire. Vingt dollars, dit-il en

me montrant le billet, c'est un mois de salaire. On ne peut pas lui en vouloir. Bref, j'ai déconné et il est mort. On est dans une merde noire jusqu'aux yeux.

Bien qu'il ne saisisse pas vraiment la portée de cette métaphore, je comprends ce qu'il veut dire. Weiss sait que nous sommes ici, nous ignorons totalement ce qu'il mijote et nous avons un cadavre très gênant dans notre placard.

— Très bien, dis-je. (Et, pour une fois, je suis heureux de bénéficier de son expérience – ce qui implique évidemment qu'il ait

déjà merdé et trouvé des cadavres étranglés dans son placard, mais il est certainement plus aguerri dans ce domaine que moi.) Qu'est-ce qu'on fait ?

— D'abord, on inspecte sa chambre. Il s'est sûrement barré, mais on serait vraiment cons de pas aller voir. On connaît le numéro et il sait pas forcément qu'on est au courant. Et s'il est là — faudra, comment tu as dit ? jouer à OK Corral.

— Et dans le cas contraire ? demandé-je, car j'ai l'impression que Rogelio est un cadeau d'adieu et que Weiss est déjà loin.

— S'il est pas dans sa chambre, et même s'il y est et qu'on le liquide, dans un cas comme dans l'autre, mon pote, désolé de te l'annoncer, mais les vacances sont finies. Tôt ou tard, ça va se savoir, ajoute-t-il en désignant Rogelio, et là ça va se gâter salement. Faut qu'on se tire.

— Et Weiss, alors ? S'il est déjà parti ?

— Va falloir qu'il dégage vite fait. Il sait qu'on est sur ses traces, et quand le corps de Rogelio sera découvert il y aura bien quelqu'un pour se rappeler les avoir vus ensemble. Je pense qu'il est déjà

parti se planquer. En tout cas, faut qu'on aille voir sa chambre. Après, on dégage de Cuba, *muy rapido*.

J'avais affreusement redouté qu'il ait un plan high-tech pour se débarrasser du corps de Rogelio, genre le dissoudre avec un laser dans la baignoire, mais je suis soulagé que, pour une fois, il se montre sensé. Je n'ai presque rien vu de La Havane excepté une chambre d'hôtel et le fond d'un verre de mojito, mais il est temps de rentrer à la maison et de penser au plan de secours.

— D'accord, dis-je, allons-y.

— Bravo. Prends ton arme.

Je glisse cette chose froide et cliquetante dans la ceinture de mon pantalon et rabats l'ignoble blouson vert par-dessus, puis je sors dans le couloir pendant que Chutsky referme le placard.

— Mets la pancarte NE PAS DÉRANGER, dit-il.

Excellente idée : cela prouve que je ne me suis pas trompé quant à son expérience. À ce stade, ce serait très embêtant qu'une femme de chambre entre pour nettoyer les cintres. J'obéis, et avec Chutsky nous prenons l'escalier.

C'est très, très étrange de me retrouver en train de traquer

quelqu'un dans un couloir très éclairé, sans la moindre lune au-dessus de moi, ni lame étincelante d'impatience, ni sifflement plein d'entrain sur la banquette arrière alors que le Passager noir s'apprête à prendre le volant. Je n'entends que les pas de Chutsky sur le tapis, un avec le pied, l'autre avec la prothèse, et le bruit de notre respiration. Nous montons au huitième. La chambre 865, comme je l'ai pressenti, donne sur la façade de l'hôtel, emplacement idéal pour que Weiss y place sa caméra. Nous attendons sans un bruit devant la porte pendant que Chutsky, tenant



son pistolet au bout de son crochet, sort le passe de Rogelio. Puis il me le tend, désigne la porte du menton et murmure :

— Un, deux... trois !

Je glisse le passe dans la serrure, tourne la poignée et m'efface tandis que Chutsky se rue dans la chambre, arme au poing. Je le suis, adoptant la même posture pour ne pas être en reste.

Je couvre Chutsky pendant qu'il ouvre la porte de la salle de bains d'un coup de pied, puis le placard, avant de se détendre et de ranger son arme.

— Et voilà, dit-il en

contemplant la table près de la fenêtre.

Une vaste corbeille de fruits y trône, ce qui est un peu ironique quand on pense à ce que Weiss en fait généralement. Je m'approche pour regarder. Heureusement, il n'y a ni entrailles ni doigts dedans. Juste des mangues, des papayes, etc., et une carte qui proclame : *Feliz Navidad, Hotel Nacional*. Un message standard. Rien qui sorte de l'ordinaire. Juste assez pour que Rogelio se soit fait tuer.

Nous fouillons les tiroirs et regardons sous le lit, mais il n'y a rien. En dehors de la corbeille de

fruits, la chambre est aussi vide que l'intérieur de Dexter, à la case marquée âme.

Weiss s'est enfui.

# 33

Pour autant que je le sache, je n'ai jamais flâné. Soyons honnête, je doute même m'être jamais promené, mais flâner est un passe-temps tout bonnement au-delà de mes forces. Quand je vais quelque part, c'est toujours avec un but précis en tête et, bien que j'hésite à

me vanter, le plus souvent j'ai tendance à marcher d'un pas décidé.

Mais sortis de la chambre vide de Weiss et après être montés dans l'ascenseur, Chutsky range les armes dans la valise et m'explique longuement qu'il importe d'avoir l'air détaché et insouciant, si bien que, lorsque nous arrivons dans le hall, j'ai effectivement l'impression de flâner. En tout cas, je suis sûr que c'est ce que fait Chutsky, et j'espère avoir l'air plus naturel que lui – évidemment, comme il doit faire avec son pied artificiel, je pense m'en sortir mieux.

Quoi qu'il en soit, nous flânon

dans le hall, en souriant à qui veut bien nous jeter un regard. Nous flânons jusqu'à la sortie, en descendant l'escalier, jusqu'à l'homme en uniforme d'amiral, puis nous flânons jusqu'au trottoir pendant qu'il appelle le premier taxi de la rangée. Et nous continuons de la même allure nonchalante après être montés dans la voiture, car Chutsky demande au chauffeur de nous emmener au Castillo El Morro. Je l'interroge du regard, mais il se contente de secouer la tête, et je dois essayer de deviner tout seul. D'après ce que je sais, il n'y a pas à El Morro de tunnel

secret permettant de quitter Cuba. C'est l'une des destinations touristiques les plus fréquentées de La Havane, avec la densité la plus élevée de caméras et de lotion solaire au mètre carré. Mais j'essaie un instant de penser comme Chutsky – c'est-à-dire que je fais comme si j'étais un conspirateur – et je finis par comprendre.

C'est précisément parce que c'est un lieu touristique que Chutsky veut s'y rendre. Si le pire survient – et je dois admettre que nous sommes bien partis –, notre piste s'arrêtera là-bas, dans la foule, et nous retrouver sera un tout petit

peu plus ardu.

Je m'enfonce donc sur la banquette, savoure la promenade au clair de lune et le fait que j'ignore où est Weiss et ce qu'il a prévu de faire. Je trouve un certain réconfort à me dire qu'il l'ignore probablement lui-même, mais pas suffisamment pour me sentir vraiment rasséréné.

Quelque part, la même lumière riante de ce clair de lune éclaire également Weiss. Et peut-être lui chuchote-t-elle les mêmes mots affreux et merveilleux à l'oreille – d'amusantes et astucieuses suggestions pour occuper la soirée,



maintenant, tout de suite. Jamais encore la lune n'a exercé une telle attraction sur les marées de Dexter-Plage. Pourtant, je les entends, ces petits gloussements, et ils me remplissent d'une électricité qui me donne envie de bondir dans la nuit et de taillader le premier bipède à sang chaud que je croise. C'est probablement parce que je suis frustré d'avoir encore manqué Weiss, mais c'est irrésistible, et je me mords les lèvres durant tout le trajet.

Le taxi nous dépose à l'entrée de la forteresse, où une foule nombreuse attend le spectacle du

soir en compagnie de marchands qui ont dressé leurs étals. Un couple âgé en bermudas et chemises hawaïennes monte dans notre taxi pendant que Chutsky va acheter deux bières à l'un des marchands.

— Tiens, mon pote, dit-il en me tendant une cannette. Allons nous promener par là.

D'abord on flâne, ensuite, on se promène – tout ça dans une seule et même journée. C'est assez pour me faire tourner la tête. Mais je me promène, je sirote ma bière et je suis Chutsky sur une centaine de mètres en fendant la foule. Nous

nous arrêtons à un stand de souvenirs et Chutsky achète deux tee-shirts ornés de la photo du phare et deux casquettes estampillées cuba. Puis nous nous promenons jusqu'au bout du trottoir. Il jette un regard nonchalant alentour, jette sa cannette dans une poubelle et me dit :

— Parfait. Ça a l'air bon. Là-bas.

Il s'engouffre l'air de rien dans une ruelle entre deux bâtiments, je le suis.

— O.K. Et ensuite ?

— On se change. Après, on va à l'aéroport, on prend le premier vol,

peu importe pour où, et on rentre. Ah, et puis tiens. (Il sort deux passeports de la valise, en ouvre un et me le donne.) Derek Miller. Ça va ?

— Oui, bien sûr, pourquoi pas. C'est très joli.

— Ouais, c'est mieux que Dexter.

— Ou Kyle.

— Kyle qui ? fait-il en brandissant son passeport. C'est Calvin. Calvin Brinker. Mais tu peux m'appeler Cal. (Il commence à mettre dans ses poches de pantalon tout ce qu'il a dans son blouson.) Faut aussi larguer les blousons. Si

seulement on avait le temps d'acheter une tenue complète ! Mais ça va suffire. Mets ça.

Il me tend une casquette et un tee-shirt. J'enlève mon atroce blouson vert, avec soulagement, vraiment, puis la chemise, et j'enfile rapidement ma nouvelle tenue. Chutsky en fait autant et nous jetons dans une poubelle nos tenues de missionnaires baptistes en ressortant de la ruelle.

— O.K., dit-il, en arrivant au bout, où attendent quelques taxis. *Aeropuerto José Martí*, dit-il au chauffeur en montant dans le premier.

Le trajet jusqu'à l'aéroport est assez semblable à celui de l'aller. Peu de voitures, en dehors des taxis et de quelques véhicules de l'armée. Le chauffeur conduit comme si c'était une course d'obstacles entre les nids-de-poule. C'est un peu compliqué de nuit puisque la route n'est pas éclairée, et il ne réussit pas toujours son coup, alors nous sommes violemment secoués plusieurs fois, mais nous arrivons à l'aéroport indemnes. Cette fois, on nous dépose devant le magnifique terminal tout neuf, au lieu du bâtiment sinistre de l'arrivée. Chutsky va droit à l'écran qui

annonce les départs.

— Cancún, départ dans trente-cinq minutes, dit-il. Parfait.

— Et notre valise de James Bond ? demandé-je, pensant que nous allons avoir des problèmes avec la sécurité, étant donné qu'elle est truffée d'armes, de lance-grenades et tutti quanti.

— Pas de souci, fait-il. Là-bas. (Il se dirige vers une rangée de casiers, glisse quelques pièces dans l'un d'eux et y range la valise.) Et voilà.

Il claque la porte, récupère la clé, et nous allons jusqu'au comptoir d'AeroMexico après avoir

jeté la clé dans une poubelle en chemin.

La file d'attente est courte, et en un rien de temps nous achetons nos billets pour Cancún. Malheureusement, il n'y a de place qu'en première, mais, comme nous fuyons la répression d'un pays communiste, je juge la dépense supplémentaire justifiée, ironiquement appropriée, même. La gentille jeune femme nous annonce que l'embarquement a commencé et que nous devons nous presser. Nous obéissons, le temps de montrer nos passeports et de payer la taxe de sortie, et ce n'est pas si



terrible, car je m'attendais vraiment à avoir des problèmes avec nos pièces d'identité ; puisque nous n'en avons pas, je veux bien payer cette taxe, si ridicule soit-elle.

Nous sommes les derniers passagers à embarquer et je suis sûr que l'hôtesse ne nous sourirait pas si aimablement si nous étions en classe économique. Nous avons même droit à une coupe de champagne pour nous remercier de notre retard, et, pendant que les portes se ferment, je me dis que nous allons vraiment nous en sortir, que j'apprécie réellement le champagne, même l'estomac vide.

Je suis encore plus ravi quand nous nous envolons vers le Mexique, et j'en aurais bien bu encore quand nous atterrissons à Cancún après ce bref voyage, mais l'hôtesse ne m'en offre pas. Probablement que mon statut de voyageur privilégié s'est dissipé en route : il m'en reste tout juste assez pour mériter un sourire poli quand nous débarquons.

Dans le terminal, Chutsky va s'occuper d'organiser notre retour pendant que j'attends dans un restaurant rutilant en mangeant des *enchiladas*. Comme tout ce qu'on vous sert dans n'importe quel

aéroport, c'est insipide et n'a qu'un rapport lointain avec ce que c'est censé être. C'est mauvais, mais pas assez épouvantable pour exiger le remboursement. C'est pénible, mais je parviens à les terminer le temps que Chutsky revienne avec nos billets.

— Cancún-Houston et Houston-Miami, dit-il en me tendant le mien. On arrivera vers 7 heures du matin.

Après avoir passé une bonne partie de la nuit dans des fauteuils en plastique moulé, je crois que je n'ai jamais retrouvé ma ville natale avec autant de plaisir, quand notre

avion atterrit enfin au terminal de Miami International dans le soleil levant. La foule hystérique et toujours violente que nous devons traverser pour gagner le parking se révèle être un vrai bonheur.

À sa demande, je dépose Chutsky à l'hôpital pour qu'il retrouve Deborah. Il descend, hésite, puis se penche à la portière :

— Désolé que ça ait pas marché, mon pote.

— Je le suis tout autant.

— Tiens-moi au courant si tu as besoin d'un coup de main pour finir le boulot. Tu sais, si tu trouves le mec et que tu hésites, je peux

t'aider.

Évidemment, c'est la seule chose où je n'hésiterais pas une seconde, mais c'est tellement gentil de sa part de se proposer que je le remercie.

— C'est sincère, dit-il, avant de claquer la portière et de claudiquer jusqu'à l'hôpital.

Je rentre dans la circulation, sans trop de retard, mais assez pour manquer Rita et les gosses. Je me console avec une douche, des vêtements propres, puis une tasse de café et un toast avant de retraverser la ville pour me rendre au bureau.

Ce n'est plus l'heure de pointe, mais comme toujours la circulation est dense, et dans les embouteillages j'ai le temps de réfléchir. Mes conclusions sont déplaisantes. Weiss est toujours dans la nature et désormais impossible à localiser. Je suis certain que rien ne l'a fait changer d'avis en ce qui me concerne et qu'il ne compte pas s'en prendre à quelqu'un d'autre. Pour autant que je sache, je dois me résigner à attendre – soit qu'il agisse, soit qu'une merveilleuse idée me tombe du ciel dans le bec.

Le flot des véhicules

s'immobilise. Une voiture passe et klaxonne en rugissant sur la bande d'arrêt d'urgence, d'autres répliquent sur le même ton, mais aucune idée ne me vient. Je suis coincé, j'essaie d'aller au travail et j'attends une catastrophe imminente. C'est sans doute une description parfaite de la condition humaine, mais j'avais toujours cru y échapper.

Les voitures s'ébranlent. Je dépasse lentement un camion arrêté au bord de la route, capot ouvert. Une dizaine de types mal attifés sont assis sur le plateau du camion. Ils attendent aussi, mais ils

ont l'air plus heureux que moi. Peut-être qu'ils ne sont pas traqués par un artiste dément et sanguinaire.

Je finis par arriver au bureau. Si j'espérais un accueil chaleureux de mes collègues, j'en suis pour mes frais. Vince Masuoka me jette un coup d'œil quand j'entre dans le labo.

— D'où tu sors ? demande-t-il d'un ton accusateur.

— Très bien, réponds-je. Ravi de te revoir aussi.

— C'est la folie, ici, reprend-il sans relever. Des histoires d'immigrés et pour ne rien



arranger, hier, un connard a tué sa femme et son amant.

— Je suis navré de l'apprendre.

— Avec un marteau, si tu trouves ça drôle...

— Pas vraiment, dis-je, en ajoutant mentalement : *sauf pour lui.*

— On aurait bien eu besoin de toi.

— C'est agréable de se sentir désiré, dis-je.

Il me jette un long regard dégoûté et se détourne.

La journée ne s'améliore pas pour autant. Je finis sur le lieu où l'homme au marteau a donné sa

petite fête. Vince avait raison – c'est un vrai charnier, avec des éclaboussures de sang sur deux murs et demi, un canapé et un grand bout d'une moquette anciennement beige. J'entends les policiers à la porte dire que le type est écroué : il a avoué en disant qu'il ne savait pas ce qui lui a pris. Ça ne me reconforte pas, mais c'est bien de voir que justice est faite de temps en temps, et cela me fait temporairement oublier Weiss. C'est bien d'être occupé.

Cela ne dissipe pas l'idée que Weiss doit probablement penser à la même chose que moi.

# 34

Je continue à m'occuper, et Weiss aussi. Grâce à Chutsky, j'apprends qu'il a pris de Cuba un vol pour Toronto partant au moment où nous arrivions à l'aéroport. Mais aucun piratage de fichiers ne nous permet de savoir ce qu'il a fait ensuite. Une petite voix

intérieure et pleine d'espoir bégaie qu'il a peut-être renoncé et décidé de rester chez lui, mais elle est accueillie par un immense éclat de rire des autres voix qui m'habitent.

J'entreprends les quelques petites choses qui me viennent à l'esprit : je mène sur Internet quelques recherches que je ne suis pas censé pouvoir faire et je parviens à repérer des utilisations de carte de crédit, mais uniquement à Toronto. Cela me mène à la banque de Weiss et suscite en moi une certaine indignation : ces gens ne devraient-ils pas surveiller notre sacro-saint argent avec un peu plus

de précaution ? Weiss a fait un retrait en liquide de plusieurs milliers de dollars, et c'est tout. Aucune activité sur les jours suivants.

Je sais que ce retrait implique une mauvaise nouvelle pour moi, mais je ne vois aucun moyen de deviner sous quelle forme. En désespoir de cause, je retourne sur la page YouTube de Weiss. Je suis choqué de constater que toutes les décorations NOUVEAU MIAMI ont disparu, ainsi que les vidéos. À leur place, sur le fond gris terne, est postée une image assez affreuse d'un corps masculin nu et

repoussant, les parties génitales partiellement tranchées. Au-dessous, une légende annonce : « Schwarzkogler n'était qu'un début. Nous sommes en route pour la prochaine étape ».

Toute conversation qui commence par « Schwarzkogler n'était qu'un début » ne mène nulle part où tout être doué de raison souhaiterait aller. Mais ce nom me paraît vaguement familier et, évidemment, ne pouvant laisser un indice potentiel en suspens, je fais diligemment une recherche sur Google.

Le Schwarzkogler en question

se révèle être Rudolf, un Autrichien qui se prenait pour un artiste et qui, afin de le prouver, se serait coupé petit à petit le pénis en prenant des photos au fur et à mesure. Ce fut un tel triomphe artistique qu'il continua sa carrière jusqu'à ce que son chef-d'œuvre ait raison de lui. Et je m'en souviens en lisant que l'homme était une icône du petit groupe qui nous a régales à Paris avec *La Jambe de Jennifer*.

Je ne m'y connais guère en art, mais je tiens à mes abattis. Pour le moment, Weiss s'est révélé peu disposé à céder les siens, malgré tous mes efforts. Et j'observe que ce

mouvement artistique peut avoir un attrait esthétique évident pour lui, notamment s'il monte la barre d'un cran, comme il l'annonce ici. Cela tient debout : pourquoi créer de l'art avec son corps quand on peut le faire avec celui d'un autre et éviter de se faire mal ? Sans compter que votre carrière dure plus longtemps. J'applaudis le bon sens de Weiss et j'ai dans l'idée que je vais assister à la prochaine étape de sa carrière artistique sous peu, d'un peu trop près, au goût de Dexter le Philistin.

Je consulte régulièrement la page YouTube durant la semaine,



mais rien ne change, et, au rythme d'une semaine très occupée, cela commence à ne plus être qu'un très déplaisant souvenir.

À la maison, la situation n'est pas meilleure : un policier est toujours posté à la porte quand les enfants rentrent, et, bien qu'il soit généralement aimable, sa présence accroît la tension. Rita est un peu distante et distraite, comme si elle attendait constamment un appel de l'étranger, et sa cuisine habituellement savoureuse s'en ressent. Nous mangeons des restes deux fois en une semaine – un fait sans précédent dans notre petit

foyer – et, pour la première fois depuis que je la connais, elle est relativement peu bavarde, reste assise avec Cody à regarder en boucle tous ses DVD préférés, sans prononcer plus de deux ou trois mots.

Curieusement, Cody est le seul à faire montre d'un peu d'animation. Il a hâte d'aller à sa prochaine réunion chez les scouts, bien que cela l'oblige à porter son hideux uniforme. Mais, quand je lui demande ce qui l'a fait changer d'avis, il avoue que c'est parce qu'il espère que le nouveau chef va lui aussi être retrouvé mort et qu'il

pourra le voir.

Une semaine morose se passe, le week-end ne se révèle pas mieux, et le lundi matin arrive, comme c'est assez souvent le cas. Bien que j'apporte une grande boîte de beignets au bureau, ce lundi ne m'offre rien en retour, hormis un surcroît de travail. Une fusillade en voiture à Liberty City me force à me rendre dans les quartiers chauds pendant plusieurs inutiles heures. Un ado de seize ans est mort, et un simple coup d'œil aux éclaboussures de sang suffit pour se rendre à l'évidence : il a été abattu depuis une voiture passant en

trombe. Mais, comme l'« évidence » ne suffit jamais pour une enquête de police, je vais sur place sous un soleil de plomb suer à des tâches qui relèvent rapidement de la corvée, tout cela pour remplir les formulaires adéquats.

Le temps que je regagne mon petit bureau, j'ai tellement transpiré que j'ai presque épuisé mon déguisement humain. J'ai surtout envie d'une douche, de vêtements propres et secs et, si possible, de découper en tranches quelqu'un qui le mérite complètement. Bien sûr, cela me ramène directement à Weiss, et, n'ayant rien d'autre à

faire que savourer l'odeur de ma transpiration, je jette un dernier coup d'œil à sa page.

Cette fois, une nouvelle vignette m'attend en bas. Intitulée DEXTERAMA.

Je n'ai pas tellement le choix : je clique dessus.

L'image est d'abord floue, j'entends le son d'un orchestre entonnant une musique pompeuse qui me rappelle la remise des diplômes au lycée. Suivent des images, les cadavres de la série LE NOUVEAU MIAMI, intercalées avec des visages de spectateurs, et la voix de Weiss s'élève, comme une

version malsaine d'un commentateur télé.

« Pendant des milliers d'années, entonne-t-il, des choses affreuses nous sont arrivées. (Gros plans sur les cadavres et leurs visages aux masques en plastique.) Un homme a posé la même question : Pourquoi suis-je ici ? Et, pendant tout ce temps, la réponse n'a pas varié... (Gros plan sur un visage dans la foule des Fairchild Gardens, perplexe, interloqué, puis Weiss prend une voix de benêt :) Je sais pas... »

D'un point de vue technique, le film est très maladroit, ce n'est

qu'un nouveau montage d'images éculées, et j'essaie de ne pas me montrer trop critique – après tout, le talent de Weiss s'exerce dans un autre domaine, il a perdu son premier partenaire puis tué le second, qui était monteur.

« L'homme s'est donc tourné vers l'art, continue Weiss du même ton solennel, tandis qu'apparaît une statue sans bras ni jambes, et l'art nous a apporté une bien meilleure réponse... (Plan rapproché du joueur qui a trouvé le cadavre sur South Beach, suivi du fameux cri de Weiss.) Mais l'art conventionnel ne peut nous mener bien loin. Car

l'utilisation de méthodes traditionnelles comme la peinture ou la sculpture élève une barrière entre l'événement artistique et l'expérience de l'art. Et nous, en tant qu'artistes, nous devons nous préoccuper d'abattre les barrières... (Image du mur de Berlin qui s'écroule sous les hourras de la foule.) C'est pourquoi des gens comme Chris Burden et David Nebreda ont commencé à expérimenter de nouvelles voies pour faire de leur personne une œuvre d'art – une barrière est tombée ! Mais cela ne suffit pas, car, pour le spectateur lambda (un



autre visage d'ahuri dans la foule), il n'y a aucune différence entre un tas de boue et un artiste dément. La barrière se dresse encore ! Zut ! »

Le visage de Weiss apparaît alors ; la caméra tremblote un peu, comme s'il la tenait tout en parlant.

« Nous devons trouver l'immédiateté. Nous devons faire participer le spectateur à l'œuvre, afin d'éliminer la barrière. Et nous avons besoin de meilleures réponses... à de plus grandes questions encore. Comme : "Qu'est-ce que la vérité ?", "Où se trouve le seuil de la souffrance humaine ?". Et plus important encore... (Là,

l'écran montre Dexter déposant Doncevic dans la baignoire blanche.) “Que ferait Dexter s'il faisait partie de l'œuvre, au lieu d'être l'artiste ?” »

À ce moment, j'entends un nouveau cri – étouffé, mais qui me paraît familier ; ce n'est pas celui de Weiss, mais je l'ai déjà entendu, bien que je n'arrive pas à préciser mon souvenir. Weiss revient à l'écran avec un petit sourire et jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Au moins, nous pourrions répondre à la dernière question, n'est-ce pas ? »

Il s'empare de la caméra et la détourne de son visage pour fixer une forme qui gigote derrière lui. L'image devient nette et je comprends alors pourquoi le cri me paraissait familier.

C'est Rita.

Allongée sur le flanc, les mains liées dans le dos, les chevilles entravées, elle se débat tant qu'elle peut et pousse un autre cri étouffé, cette fois indigné.

« Le public est l'œuvre d'art, s'esclaffe Weiss. Et tu vas être mon chef-d'œuvre, Dexter. (Il fait un sourire, pas artificiel, mais pas particulièrement joli non plus.)

Cela va être une fabuleuse... « art-stravagance » ! »

Et l'écran devient noir.

Il tient Rita. Je sais très bien que je devrais bondir, prendre mon fusil à plombs et foncer vers ce grand arbre en poussant un cri de guerre pour terrifier les écureuils – mais je sens un étrange calme m'envahir. Je reste à ma place un long moment, en me demandant ce qu'il compte lui faire, avant de m'apercevoir que, d'une manière ou d'une autre, je dois vraiment réagir. Je respire un bon coup pour m'extirper de ce fauteuil et quitter les lieux.

Mais j'ai à peine commencé à inspirer, pas assez pour poser ne serait-ce qu'un pied par terre, qu'une voix s'élève juste derrière moi.

— C'est ta femme, hein ? demande l'inspecteur Coulter.

Il me faut un peu de temps pour me décoller du plafond, puis je me retourne. Il est sur le seuil, à quelques mètres, mais assez près pour avoir tout vu et entendu. Impossible d'esquiver la question.

— Oui. C'est Rita.

— On aurait dit que c'était toi, avec le mec dans la salle de bains.

— Que... moi ? bafouillé-je. Je

ne crois pas.

— Si, insiste Coulter. C'était toi. (Et, comme je n'ai rien à dire et qu'il est hors de question que je me remette à bafouiller, je me contente de secouer la tête.) Et tu comptes rester là alors que ce mec tient ta femme ?

— J'allais me lever.

— Tu aurais pas comme l'impression que ce type t'en veut, des fois ?

— Ça commence à en avoir l'air, avoué-je.

— Et pourquoi ça, à ton avis ?

— Je vous l'ai dit. J'ai frappé son petit copain. Même moi, je

trouve l'explication faiblarde.

— Ouais, c'est vrai. Le mec qui a disparu. Et tu sais toujours pas où il est passé, hein ?

— Non, pas du tout.

— Tu sais pas, fait-il en inclinant la tête. Parce que c'est pas lui dans la baignoire. Et c'est pas toi qui te penches sur lui avec la scie.

— Non, bien sûr que non.

— Mais ce mec, il croit peut-être ça, parce qu'on dirait drôlement que c'est toi. Alors il a pris ta femme. Une espèce d'échange, quoi.

— Inspecteur, je ne sais vraiment pas où est son petit

copain.

Et c'est vrai, si l'on songe aux courants, aux marées et aux habitudes des charognards de l'Océan.

— Mmm..., fait-il en prenant une expression que je dois sûrement considérer comme pensive. Alors il a décidé de... quoi, au fait ? Transformer ta femme en une espèce d'œuvre d'art, c'est ça ? Parce que... ?

— Parce qu'il est fou ? proposé-je, plein d'espoir.

C'est aussi le cas, mais il n'est pas sûr que Coulter se laisse impressionner.



Et ça ne l'est effectivement pas.

— Mmm, mmm..., fait-il, dubitatif. Il est dingue. Ça tombe sous le sens, ouais. (Il hoche la tête comme pour tenter de s'en convaincre.) O.K., alors on a un dingue qui tient ta femme. Et ensuite ?

Il hausse les sourcils ; il espère sûrement que je vais lui sortir quelque chose de vraiment utile.

— Je ne sais pas. Je devrais peut-être avertir la police.

— Avertir la police, ouais. Parce que la dernière fois que tu l'as pas fait je t'ai grondé.

L'intelligence est généralement

louée, mais, vraiment, je dois admettre que je préférais nettement Coulter quand je le prenais pour un idiot inoffensif. Maintenant que je sais que ce n'est pas le cas, je suis tiraillé entre l'envie d'être très prudent dans mes déclarations et un désir tout aussi irrépressible de lui fracasser mon fauteuil sur le crâne. Mais un bon fauteuil, ça coûte cher, et la prudence prend le dessus.

— Inspecteur, ce type tient mon épouse. Peut-être que vous n'avez jamais été marié...

— Deux fois, me coupe-t-il. Ça a pas marché.

— Eh bien, moi, si. J'aimerais bien la récupérer en un seul morceau.

Il me considère un long moment, puis :

— C'est qui, ce mec ?

— Brandon Weiss, réponds-je, sans trop savoir où il veut en venir.

— C'est son nom, mais c'est qui, merde ?

Je secoue la tête, perplexe, encore moins sûr de vouloir le lui dire.

— Mais c'est le type qui, vous voyez, celui qui a exposé tous ces cadavres mis en scène qui ont mis le gouverneur dans tous ses états.

— Oui, je vois.

Il hoche la tête et regarde sa main. Je me rends compte qu'il n'a pas sa bouteille de soda. Le pauvre homme doit être en manque.

— Ça serait bien de le coincer, ce mec, dit-il.

— Oui.

— Ça mettrait plein de gens de bonne humeur. Ça serait bon pour la carrière.

— Je suppose, avoué-je en me disant que j'aurais finalement dû lui fracasser mon fauteuil dessus.

— Très bien, conclut-il en frappant dans ses mains. Allons le pincer.

C'est une merveilleuse idée, annoncée avec un bel entrain, mais je décèle un petit problème.

— Aller où ? Je ne sais pas où il a emmené Rita.

— Quoi ? Il te l'a dit.

— Je ne crois pas.

— Allons, tu regardes pas la télé ? demande-t-il, comme si c'était un crime.

— Pas trop. Les enfants ne s'intéressent plus aux dessins animés.

— Ça fait trois semaines qu'on en parle. L'Art-Stravaganza.

— La quoi ?

— L'Art-Stravaganza, au

Convention Center, clame-t-il, comme s'il faisait de la réclame. Plus de deux cents artistes d'avant-garde venus d'Amérique du Nord et des Caraïbes réunis sous le même toit.

Je sens bien que je tente d'articuler quelque chose, mais rien ne sort. J'essaie encore, mais avant que j'arrive à parler Coulter me désigne la porte du menton.

— Allez, on y va. Ensuite, on discutera un peu pour comprendre pourquoi on dirait que c'est toi avec le mec dans la baignoire.

Cette fois, je pose les deux pieds par terre, prêts à me relever,

mais avant que j'en aie eu le temps mon mobile sonne.

— Monsieur Morgan ? demande une voix de femme fatiguée.

— Oui.

— C'est Megan. Du programme extrascolaire. Vous voyez, qui s'occupe de Cody... Et d'Astor...

— Ah oui ! m'exclamé-je, tandis qu'une nouvelle alarme se déclenche sous mon crâne.

— Il est 6 heures passées, vous voyez ? Et il faut que je rentre chez moi, maintenant ? J'ai un cours de compta, ce soir ? À 7 heures ?

— Oui, Megan. Que puis-je faire

pour vous ?

— Je vous l'ai dit ? Il faut que je rentre ?

— Très bien.

— Mais vos gosses ? Votre femme est pas venue ? Alors ils sont là ? Et moi je suis pas censée partir ? Tant qu'il reste des gosses ?

Je trouve que c'est une règle excellente, surtout que cela signifie que Cody et Astor sont sains et saufs et non dans les griffes de Weiss.

— Je viens les prendre. Je serai là dans vingt minutes.

Je referme mon mobile et découvre le regard interrogateur de



Coulter.

— Mes gosses. Leur mère n'est pas allée les chercher et il faut que j'y aille.

— Tout de suite.

— Oui.

— Donc, tu vas les chercher ?

— En effet.

— Mmm, mmm... Et tu veux toujours sauver ta femme ?

— Je crois que ce serait mieux, oui.

— Alors tu vas aller chercher tes mômes et t'occuper de ta femme. Et pas, mettons, essayer de filer ni rien ?

— Inspecteur, je veux récupérer

ma femme.

Il me considère longuement,  
puis il hoche la tête.

— Je serai au Convention  
Center, dit-il en tournant les talons.

# 35

Le parc où vont chaque jour Cody et Astor après l'école n'est qu'à quelques minutes de chez nous ; mais, comme il se trouve de l'autre côté de la ville par rapport au bureau, il me faut un peu plus de vingt minutes pour y arriver. C'est l'heure de pointe, et je peux dire

sans m'avancer que j'ai de la chance d'y parvenir aussi vite. Cela me donne néanmoins tout le temps de réfléchir à ce qui peut arriver à Rita, et je m'aperçois avec surprise que j'espère vraiment qu'elle va bien. Je commence à m'habituer à elle. J'aime bien qu'elle fasse la cuisine tous les soirs et je ne pourrais sûrement pas m'occuper de deux gosses au quotidien tout en ayant la liberté de m'épanouir dans ma carrière – enfin, pas encore, dans quelques années, le temps que les enfants aient terminé leur formation.

J'espère donc que Coulter a des

renforts, qu'ils vont coffrer Weiss et que je vais retrouver Rita saine et sauve, peut-être enveloppée dans une couverture en train de siroter du café, comme à la télé.

Mais cela soulève un point aussi nouveau qu'intéressant qui remplit d'une certaine inquiétude tout le reste d'un trajet qui aurait, sans ça, été plutôt agréable. Supposons qu'ils aient réussi à attraper Weiss, à le menotter et à lui lire ses droits ? Que va-t-il se passer quand ils l'interrogeront ? Genre, pourquoi avez-vous fait cela ? Et, surtout, pourquoi vous en êtes-vous pris à Dexter ? Et s'il avait

le mauvais goût de dire la vérité ? Pour le moment, il a fait preuve d'une consternante propension à parler de moi à tout le monde, et, bien que je ne sois pas particulièrement timide, je préfère garder pour moi mes véritables exploits.

Et, si Coulter rapproche ce que Weiss lui sort de ce qu'il soupçonne déjà grâce à la vidéo, la situation pourrait bien se gêter à Dexterville.

Ce serait nettement mieux si je pouvais affronter Weiss seul à seul – régler les comptes à l'amiable, *mano a mano*, ou plus exactement couteau à couteau –,

afin de calmer la tendance de Weiss à communiquer tout en nourrissant mon Passager. Mais je n'ai pas vraiment le choix : Coulter a tout vu et tout entendu, je dois faire avec. Après tout, je suis un citoyen respectueux de la loi – c'est vrai, en théorie : voyons, aux yeux du tribunal, tout homme est innocent tant qu'il n'a pas été prouvé qu'il est coupable, non ?

Et on dirait bien que nous nous acheminons de plus en plus près du tribunal, avec Dexter dans le rôle du type en combinaison orange et entraves aux chevilles – ce que je me refuse à envisager : la couleur

orange ne me va pas du tout au teint. Sans compter qu'être accusé de meurtre serait un obstacle majeur sur la route du bonheur. Je ne me fais pas beaucoup d'illusions sur notre système judiciaire ; je le vois à l'œuvre tous les jours et je suis à peu près certain de pouvoir le battre, sauf si on me prend sur le fait, en vidéo, devant un car rempli de sénateurs et de religieuses. Même une simple accusation me vaudrait une enquête minutieuse qui mettrait fin à mes loisirs favoris, même si j'étais reconnu innocent. Regardez ce pauvre O. J. Simpson : durant ses dernières



années de liberté, il ne pouvait même plus jouer au golf sans qu'on l'accuse de quelque chose.

Mais que puis-je y faire ? Je n'ai guère le choix. Je peux soit laisser Weiss parler, auquel cas je suis dans le pétrin, soit l'en empêcher – avec les mêmes conséquences. Impossible de moyenner. Dexter y est jusqu'au cou et la marée monte.

C'est donc un Dexter très pensif qui stoppe finalement devant le bâtiment municipal du parc. Cette bonne vieille Megan est encore là, impatiente de se débarrasser de Cody et d'Astor pour se jeter dans

l'univers fascinant de la comptabilité. Tout le monde a l'air heureux de me voir, chacun à sa manière, et c'est si touchant que j'en oublie Weiss pendant trois bonnes secondes.

— Monsieur Morgan, dit Megan, il faut vraiment que je file.

Je suis tellement abasourdi de l'entendre prononcer une phrase entière qui ne soit pas une question que je me contente de hocher la tête et de prendre les enfants, tandis qu'elle fonce vers une vieille Chevrolet.

— Où est maman ? demande Astor.

Il doit sûrement exister une manière sensible et très humaine de dire à des enfants que leur mère est dans les griffes d'un maniaque sanguinaire, mais comme je ne la connais pas je réponds :

— Le méchant l'a attrapée.  
Celui qui a embouti la voiture.

— Celui que j'ai poignardé avec mon crayon ? demande Cody.

— C'est cela.

— Et que j'ai tapé dans l'entrejambe, ajoute Astor.

— Tu aurais dû le frapper plus fort. Il a enlevé ta maman.

Elle fait une grimace qui montre combien elle est déçue par

ce très mauvais trait d'esprit.

— On va aller l'attraper ?  
demande-t-elle.

— On va aider les policiers qui y  
sont allés.

Ils me regardent comme si  
j'étais tombé sur la tête.

— La police ! s'exclame Astor.  
Tu as appelé la police !

— Il fallait que je vienne vous  
chercher, dis-je, surpris de me  
mettre sur la défensive.

— Alors tu vas laisser filer ce  
type et il va juste aller en prison ?  
demande-t-elle.

— J'ai été obligé de le faire,  
avoué-je,                    ayant                    soudain

l'impression d'être au tribunal dans une position désespérée. Un des policiers a tout compris et j'ai dû venir vous chercher.

Ils échangent en silence un regard qui en dit long, et Cody se détourne.

— Tu nous emmènes ? demande Astor.

— Euh...

Vraiment. Moi, Dexter le Disert, me faire clouer le bec, me laisser réduire aux monosyllabes, d'abord par Coulter, ensuite par Astor, et ce dans la même journée ! Ce n'est pas juste, mais c'est comme ça. Les choses étant ce

qu'elles sont – excessivement désagréables et incertaines –, je n'avais pas envisagé cela. Mais, bien sûr, je ne peux pas les emmener affronter Weiss. Je sais que tout ce cirque m'est destiné et qu'il ne va pas commencer sans moi, s'il le peut. Rien n'indique que Coulter a réussi à pincer Weiss, et ce serait trop dangereux.

– On l'a déjà vaincu une fois, dit Astor, comme si elle avait lu dans mes pensées.

– Il ne s'y attendait pas, mais cette fois il se méfiera.

– Cette fois, on aura autre chose qu'un crayon, répond-elle

avec une férocité qui me fait chaud au cœur.

Mais c'est absolument hors de question.

— Non, c'est trop dangereux.

Astor lève théâtralement les yeux au ciel et pousse un soupir tout aussi surjoué.

— Tu n'arrêtes pas de nous dire qu'on ne peut rien faire, se plaint-elle. Tant que tu ne nous auras pas appris. Et on te répète, vas-y, apprends-nous, et on ne fait jamais rien. Et maintenant qu'on a la possibilité d'apprendre un vrai truc, tu dis que c'est trop dangereux.

— Parce que c'est vrai.

— Alors qu'est-ce qu'on est censés faire pendant que tu y vas ? Et si tu sauves pas maman et que vous revenez jamais, elle et toi ?

Je les regarde tour à tour. Elle me fusille du regard, la lèvre tremblante, tandis que Cody reste figé dans un mépris glacial, et de nouveau je reste le bec cloué.

C'est ainsi que je me retrouve à rouler vers le Convention Center, un peu au-dessus de la limite de vitesse, avec deux gosses surexcités sur la banquette arrière. Là, il y a foule et pas de place pour se garer. Apparemment, des tas d'autres gens ont regardé la télévision et sont au



courant de cette Art-Stravaganza. Dans ces circonstances, comme c'est un peu bête de perdre son temps à chercher une place, apercevant la voiture de Coulter, je décide de la jouer flic et de me garer à côté, sur le trottoir, en laissant ma plaque sur le tableau de bord.

— Restez avec moi, dis-je aux enfants. Et ne faites rien sans me le demander avant.

— Sauf en cas d'urgence, précise Astor.

Je songe à leur réaction habituelle en pareil cas ; pas mal, finalement. Et puis il y a des chances pour que tout soit terminé,

entre-temps.

— D'accord. Sauf en cas d'urgence. On y va. (Ils ne bronchent pas.) Quoi ?

— Couteau, murmure Cody.

— Il veut un couteau, dit Astor.

— Je ne vais pas te donner de couteau.

— Mais s'il y a urgence ? plaide Astor. Tu as dit qu'on pouvait faire quelque chose en cas d'urgence, mais tu ne nous donnes rien pour agir !

— On ne peut pas se promener comme ça avec un couteau dans un lieu public.

— On ne peut pas y aller sans

rien pour se défendre, insiste-t-elle.

Je pousse un long soupir. Je suis sûr que nous allons trouver Rita saine et sauve en arrivant, mais, si tout continue comme ça, Weiss sera mort de vieillesse le temps que j'arrive à lui. Je prends donc dans la boîte à gants un tournevis cruciforme que je tends à Cody.

— Tiens, dis-je, c'est tout ce que je peux faire. (Cody regarde l'outil puis lève les yeux vers moi.) C'est mieux qu'un crayon. (Il regarde sa sœur, puis hoche la tête.) Bon, conclus-je en ouvrant la portière. Allons-y !

Cette fois ils me suivent, et nous gagnons l'entrée principale. Astor s'immobilise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je.

— Il faut que je fasse pipi.

— Astor, nous devons nous dépêcher.

— Oui, mais j'ai vraiment envie.

— Ça ne peut pas attendre cinq minutes ?

— Non. Il faut que je fasse pipi. Tout de suite.

Je soupire en me demandant si Batman avait ce genre de problème avec Robin.

— Bon, d'accord. Dépêche-toi,

alors.

Nous trouvons les toilettes dans le hall, et Astor s'y précipite pendant que Cody et moi attendons. Il expérimente plusieurs manières de tenir le tournevis et opte finalement pour la plus naturelle. Il cherche mon approbation du regard, et j'acquiesce, tandis qu'Astor nous rejoint.

— Allez, dit-elle. On y va.

Elle nous précède dans le hall. Un gros type à lunettes nous demande quinze dollars pour l'entrée, et je lui sors mon badge.

— Et les enfants ? demande-t-il.

Cody commence à lever son

tournevis, mais je le calme d'un geste.

— Ce sont des témoins, l'informé-je.

L'homme a l'air de vouloir discuter, mais, voyant comment Cody tient son tournevis, il se ravise.

— D'accord, dit-il avec un grand soupir.

— Savez-vous où sont passés les autres policiers ? demandé-je.

— J'en ai vu qu'un, et je suis certain que j'aurais remarqué s'il y en avait d'autres, étant donné qu'ils s'imaginent tous qu'ils peuvent me passer sous le nez sans payer. (Il

conclut par un sourire pour indiquer que ce n'est pas une insulte, puis il s'efface pour nous laisser passer.) Bonne visite.

Nous entrons. Il y a effectivement des tas de stands qui présentent des choses apparemment artistiques – sculptures, peintures, etc. Mais il y en a encore plus qui ont l'air de se donner beaucoup de mal pour repousser les limites de l'expérience humaine et explorer de nouvelles perspectives. L'un des premiers que nous voyons n'est rien de plus qu'un tas de feuilles et de brindilles avec une cannette de bière jaunie à

côté. Deux autres présentent une série d'écrans plats. Sur l'un, un homme est assis sur des toilettes ; sur un autre, un avion se fracasse sur un immeuble. Mais ni Weiss, ni Rita, ni Coulter ne sont en vue.

Nous allons jusqu'au bout de la salle puis tournons en jetant un coup d'œil dans chaque allée. Il y a plein d'installations intéressantes et innovantes, mais aucune avec Rita. Je commence à me demander si je n'ai pas eu tort de penser que Coulter était secrètement intelligent. J'ai accepté aveuglément quand il a déclaré que Weiss serait là, mais s'il s'était



trompé ? Si Weiss était ailleurs, en train de charcuter joyeusement Rita, pendant que je visite une exposition qui n'apporte pas grand-chose à une âme que je n'ai pas, de toute façon...

C'est alors que Cody s'immobilise. Je me tourne pour suivre son regard.

— Maman, dit-il.

Et c'est bien elle.

# 36

Une dizaine de personnes sont attroupées dans un coin du stand, sous un écran plasma accroché au mur. Et dessus figure en gros plan le visage de Rita. Elle a un bâillon entre les dents, les yeux écarquillés comme jamais, et secoue la tête de terreur. Avant que j'aie le temps de

réagir, Cody et Astor se précipitent déjà pour sauver leur mère.

— Attendez ! crié-je.

Comme ils n'obéissent pas, je m'élançe derrière eux en scrutant fébrilement les alentours. Le Passager noir est totalement muet, réduit au silence par la panique provoquée par les enfants. Et, dans mon imagination galopante, Weiss est à l'affût derrière chaque cloison, tapi sous la moindre table, prêt à leur sauter à la gorge. Cela ne me plaît guère de me précipiter à sa rencontre tête baissée et ruisselant de sueur, mais, les enfants s'étant lancés à la rescousse de Rita, je n'ai

pas trop le choix. Je presse l'allure, tandis qu'ils fendent déjà la foule pour voler au secours de leur mère.

En plus d'être bâillonnée, Rita est ligotée et attachée à une table à scie circulaire. La lame tourne entre ses chevilles, et il est clair que quelqu'un de très malintentionné s'apprête à la pousser vers les dents luisantes. Une pancarte scotchée sur le rebord de la table annonce : QUI PEUT SAUVER NOTRE PETITE HEIDI ? et au-dessous : VEUILLEZ NE PAS DÉRANGER LES ACTEURS. Tout autour de l'espace roule un petit train dont les wagons portent chacun une

pancarte avec ces mots : L'AVENIR  
DU MÉLODRAME.

Je finis par repérer Coulter – mais ce n'est pas un spectacle rassurant ni réjouissant. Il est affalé dans un coin, la tête penchée. Weiss l'a coiffé d'une vieille casquette de conducteur de train, et de gros câbles électriques sont branchés sur ses bras avec des pinces. Un panneau posé sur ses genoux indique : SEMI-CONDUCTEUR. Il ne bouge pas, mais je ne sais pas s'il est mort ou seulement assommé ; étant donné les circonstances, le découvrir n'est pas la priorité.

Je traverse la foule et, tandis

que le petit train refait un tour, j'entends le cri enregistré et bien reconnaissable de Weiss s'élever en boucle toutes les quinze secondes.

Je ne le vois toujours pas. Mais, alors que j'approche, l'image à l'écran change : c'est mon visage qui apparaît. Je fais volte-face, cherchant des yeux la caméra, et finis par la trouver en haut d'un mât, de l'autre côté du stand. Mais, avant que j'aie pu me retourner, j'entends un sifflement, et un fil de pêche de gros calibre s'enroule solidement autour de mon cou. Tandis que tout tourne et que s'ouvre un trou noir, j'ai tout juste

le temps d'apprécier l'ironie amère de la situation : Weiss est en train de recourir à ma technique de prédilection ; l'expression « pris à mon propre piège » me traverse l'esprit, puis mes genoux se dérobent et je trébuche en avant vers l'exposition de Weiss.

Quand on se retrouve garrotté, c'est remarquable, la vitesse à laquelle on perd tout intérêt concernant ce qui vous entoure pour glisser dans un abîme feutré et obscur. Et, bien que je sente que le nœud se relâche imperceptiblement, je ne parviens pas à me concentrer pour tenter de

me libérer. Je m'écroule, essayant de me rappeler comment on respire, et au loin j'entends une voix de femme s'écrier : « Ça ne va pas du tout ! Arrêtez-les ! » Et je suis heureux que quelqu'un ait la présence d'esprit d'agir, quand la même voix continue : « Hé, les enfants ! C'est une œuvre d'art ! Fichez le camp d'ici ! » Je comprends alors vaguement qu'on essaie d'empêcher Cody et Astor de tout gâcher pour sauver leur mère.

Une bouffée d'air pénètre douloureusement dans ma gorge, Weiss a lâché le garrot pour s'emparer de sa caméra. Haletant, je



le vois faire un panoramique sur les spectateurs. J'inspire une autre bouffée qui me brûle la gorge, mais je me sens nettement mieux, je retrouve suffisamment d'énergie pour me relever sur un genou et regarder autour de moi.

Weiss est en train de filmer une femme sur le côté – celle qui a grondé Cody et Astor. La cinquantaine très élégante, elle continue de leur crier de s'écarter – « Lâchez ça, qu'on appelle la sécurité ! » – mais, heureusement pour tout le monde, les gosses n'écoutent pas. Ils ont détaché Rita de la table, bien qu'elle soit encore

ligotée et bâillonnée. Je me relève, et avant que j'aie pu faire un pas Weiss récupère ma laisse, tire un coup sec, et je me retrouve à nouveau dans les vapes.

Faiblement, de très loin, j'entends des pas, et le garrot se relâche un peu, tandis que Weiss crache :

— Pas cette fois, petit merdeux !

J'entends le claquement d'une gifle, un bruit sourd, et j'entrouvre les yeux pour voir Astor gisant sur le sol et Weiss essayant d'arracher le tournevis à Cody. Je lève difficilement une main pour

desserrer le nœud coulant et inspirer une bouffée d'air. C'est une idée, mais je suis pris d'une épouvantable quinte de toux. J'étouffe tellement que je perds un instant conscience.

Quand je reviens à moi, je vois Cody par terre à côté de sa sœur, de l'autre côté du stand, derrière la table, et Weiss, le tournevis dans une main et la caméra dans l'autre. Astor tressaille un peu, c'est tout. Weiss s'approche encore et lève le tournevis. Je me redresse et titube pour l'arrêter, conscient que je ne vais jamais y arriver.

Au tout dernier instant, alors

que Weiss se penche triomphalement sur les deux enfants et que je continue d'avancer tant bien que mal, Rita entre en scène – toujours pieds et poings liés, bâillonnée, mais assez vive pour sautiller vers Weiss et, d'un coup de hanche mortel, l'envoyer valser loin des enfants droit sur la table. Il se redresse en chancelant, elle lui en assène un autre et cette fois il s'affale, agitant le bras qui tient la caméra pour éviter de tomber droit sur la scie en marche. Il y réussit – presque.

Sa main heurte la table de l'autre côté de la lame, mais de tout

son poids, et dans un gémissement suraigu un nuage d'embruns rouges gicle dans les airs tandis que l'avant-bras de Weiss, la main toujours crispée sur la caméra, va atterrir sur le petit train aux pieds des spectateurs. Les gens étouffent un cri tandis que Weiss se relève lentement, fixant le moignon d'où gicle le sang. Il me regarde, essaie de dire quelque chose, secoue la tête et fait un pas vers moi, jette encore un regard à son moignon, fait un autre pas. Et là, comme s'il descendait un escalier invisible, il tombe lentement à genoux et reste à vaciller à deux mètres de moi.

Paralysé par mon empoignade avec le garrot et ma peur pour les enfants – et plus que tout par le spectacle de ce sang répugnant et visqueux qui ruisselle sur le sol –, je reste les bras ballants pendant que Weiss me regarde une dernière fois. Ses lèvres bougent, mais rien ne sort, et il secoue la tête lentement, précautionneusement, comme s’il craignait qu’elle ne se détache et ne tombe à son tour. Très théâtralement, il plonge son regard dans le mien et, bien distinctement, il articule : « Prends plein de photos. » Puis, avec un faible sourire, il pique du nez et

tombe face contre terre dans une mare de sang.

Je recule et lève les yeux ; à l'écran, le petit train qui tourne encore finit par cogner le bras et dérailler.

— Fa-bu-leux ! déclare la quinquagénaire élégante au premier rang. Tout à fait saisissant.

# ÉPILOGUE

Les ambulanciers de Miami sont très bien, en partie parce qu'ils ont beaucoup de pratique. Malheureusement, ils ne parviennent pas à sauver Weiss. Il a quasiment perdu tout son sang le temps qu'ils arrivent et, à la demande pressante d'une Rita au



bord de l'hystérie, passent deux minutes cruciales à examiner Cody et Astor pendant que Weiss glisse lentement dans l'abîme pour entrer enfin dans l'histoire de l'art.

Rita rôde avec angoisse autour des ambulanciers, qui font asseoir Cody et Astor et leur demandent de regarder autour d'eux. Comme Cody cligne des paupières et essaie de récupérer son tournevis, et qu'Astor commence aussitôt à se plaindre de l'odeur épouvantable des sels, je peux raisonnablement en déduire qu'ils vont bien. Certes, ils doivent avoir quelques bosses, et c'est follement attendrissant : si jeunes

et déjà sur mes traces. Ils sont emmenés à l'hôpital pour rester vingt-quatre heures en observation « par sécurité ». Rita les accompagne, évidemment, pour les protéger des médecins.

Après leur départ, je regarde les deux ambulanciers occupés auprès de Coulter. Ils ont apporté leur défibrillateur, mais après examen du corps ils secouent la tête, se lèvent et s'en vont. Je me dis qu'ils sont un peu déçus de ne pas avoir pu prononcer le grand classique « Écartez-vous ! » tout en envoyant la décharge, mais je me fais peut-être des idées. Je suis encore un

peu étourdi et surpris que la situation m'ait si rapidement échappé. D'habitude, je suis Dexter Toujours Prêt, au cœur de l'action, et contempler un tel spectacle de mort et de désolation autour de moi sans y avoir pris part me dérange. Deux cadavres, et je ne suis rien de plus qu'un observateur qui s'évanouit à quelques pas de la tragédie comme une jeune vierge victorienne prise de vapeurs.

Et Weiss : il a, en fait, l'air paisible et satisfait. Extrêmement livide et mort, aussi, bien sûr, cependant... qu'a t-il bien pu penser ? Je n'ai jamais vu une telle

expression de béatitude sur le visage de mes chers disparus, et c'est un tantinet troublant. Qu'est-ce qui a bien pu le rendre aussi heureux ? Il est absolument et incontestablement mort, à sa place, je ne verrais pas de quoi se réjouir. Peut-être est-ce un caprice des muscles faciaux qui se relâchent avec la mort. Quoi qu'il en soit, mes réflexions sont interrompues par un bruit de pas derrière moi.

L'agent spécial Recht s'immobilise à quelques mètres et contemple le carnage avec un masque impassible très professionnel, mais qui ne parvient

pas à dissimuler le choc et sa pâleur grandissante. Comme elle ne s'évanouit ni ne vomit, je me dis qu'elle doit en avoir vu d'autres.

— C'est lui ? demande-t-elle d'une voix tendue. C'est le type qui a essayé de kidnapper vos enfants ?

— Oui, dis-je. (Puis, preuve que mon immense cerveau commence enfin à se ressaisir, je devance la question gênante :) Ma femme et mes enfants l'ont clairement identifié.

Elle hoche la tête, apparemment incapable de détacher son regard de Weiss.

— Très bien.

Je ne sais pas ce qu'elle entend par là, mais cela a l'air encourageant. J'espère qu'elle signifie ainsi que le FBI va perdre tout intérêt pour moi à présent.

— Et lui ? demande-t-elle en désignant Coulter.

— L'inspecteur Coulter est arrivé ici avant moi.

— C'est ce qu'a déclaré l'employé à l'entrée.

Le fait qu'elle précise s'être renseignée n'étant pas très réconfortant, je décide que quelques petits pas de danse vont être nécessaires.

— L'inspecteur Coulter, dis-je

lentement, comme si j'avais du mal à garder mon sang-froid – et je dois dire que ma voix encore rauque est tout à fait convaincante –, il est arrivé le premier. Avant que je puisse... Je crois qu'il... il s'est sacrifié pour sauver Rita.

Jugeant qu'étouffer un sanglot serait exagéré, je me retiens, mais je suis impressionné d'avoir réussi à faire passer toute cette virile émotion dans ma voix. Hélas, ce n'est pas le cas de l'agent spécial Recht. Elle regarde à nouveau le cadavre de Coulter, celui de Weiss, puis revient à moi.

— Monsieur Morgan..., dit-elle

d'un ton dubitatif. L'espace d'un instant, je crois qu'elle va m'arrêter quand même, et peut-être qu'elle y songe. Mais elle secoue la tête et se détourne.

Dans un univers sain et bien ordonné, toute divinité jugerait que cela suffit pour une journée. Mais, les choses étant ce qu'elles sont, ce n'est pas le cas : en me retournant pour partir, je tombe sur Israel Salguero.

— L'inspecteur Coulter est mort ? demande-t-il en reculant sans ciller.

— Oui. Euh... Avant que j'arrive.

— Oui, c'est ce qu'ont dit les



témoins.

D'un côté, c'est une excellente nouvelle, mais de l'autre c'est très ennuyeux qu'il leur ait déjà demandé, car cela implique que sa première pensée était : *Où se trouvait Dexter quand ce carnage a commencé ?* Donc, jugeant que quelque grandiose épanchement me sauvera la mise, je détourne le regard et déclare :

— J'aurais dû arriver plus tôt.

Salguero reste si longtemps sans répondre que je finis par être obligé de me retourner et le regarder afin de m'assurer qu'il n'a pas dégainé son arme pour me

mettre en joue. Heureusement pour moi, non. Il se contente de me regarder de son air totalement détaché et sans émotion.

— À mon avis, c'est probablement une bonne chose que vous n'ayez pas été là, conclut-il. Pour vous, votre sœur et la mémoire de votre père.

— Euh... ? fais-je.

Il faut rendre hommage à la finesse de Salguero, car il comprend très bien ce que je veux dire par là.

— Il n'y a pas de témoin, à présent... (Il marque une pause et me gratifie d'une expression pas très éloignée de celle d'un cobra qui

saurait sourire.) Pas de témoin survivant de ce qui est arrivé dans aucune de ces... circonstances. Et donc... (Il laisse sa phrase en suspens pour signifier : donc, tout est réglé, ou : donc, je vais simplement vous arrêter, ou même : *donc, je vais vous tuer moi-même.*) Et donc...

Cette fois, on dirait plutôt une question. Sur ce, il hoche la tête et s'éloigne, me laissant l'image de son regard glacial et sans paupières imprimée sur la rétine.

Et donc.

C'est, par bonheur, ainsi que cela se termine. Il y a un peu

d'agitation soulevée par la dame élégante du premier rang, qui se révèle être le Dr Elaine Donazetti, une très importante figure de l'art contemporain. Elle a franchi les bandes jaunes et entrepris de prendre des Polaroid, il a fallu la maîtriser et l'éloigner des cadavres. Mais elle utilise les photos et une partie de la vidéo de Weiss pour publier une série d'articles qui font de lui une petite célébrité auprès des amateurs de ce genre de chose. Au moins, il aura eu droit aux photos qu'il réclamait. C'est bien quand tout s'arrange, n'est-ce pas ?

L'inspecteur Coulter est tout

aussi comblé. D'après la rumeur dans les services, il avait manqué deux fois une promotion et pensait pouvoir donner un gros coup de pouce à sa carrière en procédant tout seul à une arrestation spectaculaire. Cela a marché ! Le service décide qu'il faut exploiter cette horrible affaire pour se faire mousser, mais il n'a que Coulter sous la main. Il est donc promu à titre posthume pour l'héroïsme qu'il a montré en sauvant presque Rita tout seul.

Bien entendu, je me rends aux obsèques de Coulter. J'adore le cérémonial, cet étalage d'émotion

retenue, et cela me donne l'occasion de pratiquer mes expressions faciales préférées – solennité, noble chagrin et compassion –, que j'utilise rarement et qui ont besoin d'un peu d'entraînement.

Tout le service est là, en tenue, même Deborah. Elle est très pâle dans son uniforme bleu, mais après tout Coulter était son équipier, du moins en théorie, et l'honneur exige qu'elle soit présente. L'hôpital a fait des difficultés, mais comme elle était censée sortir bientôt on l'a laissée partir. Elle ne pleure pas, évidemment – elle est presque aussi douée pour l'hypocrisie que

moi. Mais elle a l'air solennel de circonstance quand le cercueil descend dans la fosse, je m'efforce d'en faire autant.

Si je trouve que je m'en suis bien sorti, le sergent Doakes n'est pas de cet avis. Je le vois me foudroyer du regard depuis sa place, comme s'il était convaincu que j'avais étranglé Coulter de mes propres mains, ce qui est absurde : je n'ai jamais étranglé personne. Oui, d'accord, je garrotte par-ci, par-là, mais dans un bon esprit – je n'aime pas le contact physique et un couteau est nettement plus propre. Bien sûr, j'ai été ravi de voir

Coulter déclaré mort et Dexter définitivement innocenté, cela étant, je n'ai rien à voir avec tout cela. Comme je l'ai dit, c'est bien quand tout s'arrange, n'est-ce pas ?

La vie reprend son cours et ses habitudes. Je vais au bureau, Cody et Astor à l'école, et deux jours après les obsèques Rita se rend chez son médecin. Ce soir-là, après avoir bordé les enfants, elle s'installe à côté de moi sur le canapé, pose la tête sur mon épaule et me prend la télécommande des mains. Elle éteint la télé et pousse quelques soupirs. Je finis par en avoir assez, je demande :



— Quelque chose ne va pas ?

— Non, rien du tout. Enfin, je ne crois pas. Sauf si tu... le penses.

— Pourquoi je le penserais ?

— Je ne sais pas, dit-elle en soupirant de plus belle. C'est juste que... tu sais... comme on n'en a jamais parlé, et que maintenant...

— Maintenant quoi ?

C'en est vraiment trop. Après tout ce que j'ai dû subir, il faut que j'endure cette conversation qui tourne en rond, et je sens l'irritation me gagner au galop.

— Enfin, tu vois... le médecin a dit que j'allais très bien.

— Ah, tant mieux.

— Malgré... Tu vois.

Non, je ne vois pas, et ce n'est pas juste qu'elle s'imagine que je vois, et je le lui dis. Et après maints raclements de gorge et bafouillages, quand elle m'explique enfin, je me rends compte que j'ai perdu tout comme elle l'usage de la parole, et la seule chose que je réussisse à articuler, c'est le fin mot d'une blague éculée ; je sais que ce n'est pas la chose à dire, mais je ne peux pas m'en empêcher, cela sort quand même, et, comme de très loin, j'entends la voix de Dexter qui s'exclame :

— Tu attends un *quoi* ?

**- FIN -**

[\[1\]](#) Les expressions suivies d'un astérisque sont en français dans le texte.

THRILLER

JEFF LINDSAY

CE DÉLICIEUX  
**DEXTER**



Michel  
LAFON

Jeff Lindsay

**CE DÉLICIEUX  
DEXTER**

Titre original :

# ***Dexter is Delicious***

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

©Jeff Lindsay, 2010.

Éditions Michel Lafon 2010 pour la traduction  
française

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la  
Jatte

92521 Neuilly-sur-Seine

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Pour Hilary, comme toujours.*



# Chapitre 1

Cette partie de l'hôpital a des airs de pays étranger pour moi. Pas d'ambiance de champ de bataille, pas d'équipes chirurgicales en blouses sanguinolentes échangeant des traits d'esprit à propos d'organes manquants, ni d'administrateurs au regard d'acier fixé sur leurs blocs-notes, pas de hordes de vieux ivrognes en fauteuil roulant et, par-dessus tout, pas de troupeaux de moutons agglutinés, les yeux écarquillés, terrorisés à l'idée de ce qui va sortir par les

doubles portes métalliques. Il n'y a pas cette puanteur de sang, de désinfectant et de terreur ; les odeurs sont bienveillantes, familières. Même les couleurs sont différentes : plus douces, pastel, contrairement à celles du reste du bâtiment, d'une fonctionnalité quasi militaire. En fait, je ne trouve ici aucun des bruits, des scènes ni des odeurs que j'ai toujours associés aux hôpitaux. Aucun. À part cette foule de types, devant la baie vitrée, aux yeux grands comme des soucoupes, et, à mon immense surprise, j'en fais partie.

Nous nous collons avec

ravissement contre la vitre et nous faisons aimablement un peu de place aux nouveaux arrivants. Blancs, noirs, bruns ; latinos, afro-américains, asiatiques-américains, créoles – peu importe. Nous sommes tous frères. Personne ne ricane ni ne fait la grimace ; personne n'a l'air de redouter de prendre accidentellement un coup de coude dans les côtes, et personne, ô merveille, ne semble nourrir de pensée violente à l'égard des autres. Pas même moi. Au lieu de cela, nous nous pressons les uns contre les autres pour regarder dans la salle voisine ce miracle ordinaire.

Ces gens sont-ils des êtres humains ? Est-ce vraiment le Miami où j'ai toujours vécu ? Ou bien quelque étrange expérience de physique dans un super-collisionneur souterrain nous a-t-elle tous envoyés vivre à Bizarro World, où tout le monde est en permanence gentil, tolérant et heureux ?

Où est la meute joyeusement sanguinaire d'antan ? Où sont les amis de ma jeunesse, armés jusqu'aux dents, défoncés, à moitié dingues, prêts à tuer ? Tout cela a-t-il changé, balayé pour toujours par la lumière qui vient d'au-delà de

cette baie ?

Quelle vision fantastique derrière cette vitre s'est emparée d'un couloir rempli d'êtres humains normaux, méchants, casseurs de gueules et briseurs de cous pour les transformer en un troupeau de neuneus béats et gâteux ?

Incrédule, je me frotte les yeux, et c'est bien là. Ça n'a pas changé. Quatre rangées de minuscules créatures qui se tortillent, roses et brunes, petites, fripées et inutiles – mais qui ont réussi à transformer ces hommes sains et sanguinaires en un ramassis d'incapables bavant d'extase. Et au-delà de ce

remarquable tour de magie, encore plus absurde, surprenant et incroyable, l'une de ces petites choses roses s'est emparée de notre Démon, Dexter le Décidément Damné, et a fait, de lui aussi, une créature muette, lèvres hébétées et menton humide. Et cette petite chose rose, qui agite les orteils vers les néons du plafond, n'a absolument pas conscience du miracle qu'elle a opéré – ni même des orteils qu'elle agite, car elle est la suprême Incarnation de l'Inconscience – et, pourtant, voyez ce qu'elle a accompli dans sa toute-ignorance gigotante. Elle est là,

cette petite merveille à l'odeur moite et aigre qui a tout changé.

*Lily Anne.*

Trois petites syllabes très ordinaires. Des sons sans véritable signification – et pourtant, mis bout à bout et attachés à ce petit morceau de chair qui se tortille dans son berceau, ils ont réussi le plus grands des prodiges. Ils ont changé Dexter, Défunt depuis des Décennies, en une chose dotée d'un cœur qui bat et diffuse une vie véritable, une chose qui aurait presque des émotions et qui ressemble à un être humain comme deux gouttes d'eau...

Tenez : voilà que ça agite sa puissante petite menotte et que, dans Dexter, cette chose nouvelle lui répond. Un truc prend son essor dans la poitrine, rebondit sur la cage thoracique et s'attaque aux muscles faciaux qui déclenchent un sourire spontané et improvisé. Dieu du ciel, était-ce une émotion ? Suis-je donc tombé si bas – et si vite ?

Oui, apparemment. Et ça recommence.

*Lily Anne.*

— C'est votre premier ? demande une voix à côté de moi.

Je jette un regard de biais, très vite, pour ne rien manquer du



spectacle de l'autre côté de la vitre. Un Latino costaud, en jean et chemisette de travail toute propre, avec manny brodé sur la poche.

— Oui.

Il hoche la tête.

— J'en ai trois, dit-il en souriant. Et je m'en lasse pas non plus.

— Non, réponds-je en me retournant vers Lily Anne. Comment on pourrait ?

Voilà qu'elle agite l'autre main, maintenant. Et puis les deux en même temps ! Quelle remarquable petite !

— Deux garçons, continue-t-il en secouant la tête. Et enfin une fille.

(J'entends un sourire dans sa voix et lui jette de nouveau un coup d'œil : comme de bien entendu, il arbore cette expression de bonheur et de fierté à peu près aussi grotesque que la mienne.) Les garçons sont bêtes, des fois. Je voulais vraiment une fille, là.

Son sourire s'agrandit encore et, pendant quelques minutes, nous demeurons dans un silence complice, en adoration devant nos ravissantes filles de l'autre côté de la vitre.

*Lily Anne.*

Lily Anne Morgan. L'ADN de Dexter traverse le temps vers une

autre génération et, plus encore, vers un lointain avenir, un jour au-delà de l'imagination, emportant la quintessence de ce que je suis au-delà des doigts de la mort, vers cet avenir enveloppé dans les chromosomes de Dexter – et elle a l'air de très bien s'en sortir. Du moins, c'est ce que se dit son imbécile de père.

Tout a changé. Le monde qui compte en son sein Lily Anne Morgan est totalement inconnu : plus joli, plus propre, contours plus nets, couleurs plus vives. Tout a meilleur goût, à présent, même la barre chocolatée et le café de la

machine, soit tout ce que j'ai absorbé en vingt-quatre heures. La saveur de la barre était presque subtile et le café avait goût d'espoir. La poésie s'engouffre dans mon cerveau glacé et dégouline jusqu'au bout de mes doigts, parce que tout est nouveau et merveilleux, désormais. Et, bien au-delà de l'arôme du café, il y a celui de la vie. Désormais, c'est quelque chose à chérir, à protéger et à savourer. Et cette pensée découle de l'idée plus que bizarre que la vie n'est peut-être plus un concept dont se nourrir dans la terrible et obscure frénésie de joie qui m'a défini jusqu'à ce

moment apocalyptique. Peut-être que le monde de Dexter doit mourir et qu'un nouvel univers de délices roses surgira de ses cendres. Et qu'en est-il de l'ancien et affreux besoin d'égorger les moutons et d'en disperser les ossements, de tourner dans la nuit cruelle comme un requin, de semer au clair de lune les restes bien rangés des Dangereux Désirs de Dexter ? Peut-être qu'il est temps d'y renoncer, de le laisser se tarir jusqu'à ce qu'il disparaisse totalement. Lily Anne est là et je veux être différent. Je veux être meilleur.

Je veux la prendre dans mes bras.

L'asseoir sur mes genoux et lui lire *Winnie l'Ourson* et des contes de fées. Lui peigner les cheveux, lui apprendre à se brosser les dents et lui mettre des sparadraps sur les genoux. Entrer au soleil couchant avec elle dans une pièce remplie de chiots pendant qu'un orchestre joue *Joyeux Anniversaire* et la regarder grandir et atteindre l'âge adulte où elle guérira le cancer et écrira des symphonies. Et, pour cela, je ne peux plus être celui que j'ai toujours été – et cela me va très bien.

Je n'ai plus envie d'être le Noir Dexter.

Cette idée est moins un choc qu'un accomplissement. Je n'ai plus besoin de faire ces choses. Maintenant, il y a Lily Anne et elle est plus forte que toutes les danses macabres. Il est temps d'avancer, d'évoluer ! D'abandonner ce Vieux Démon de Dexter dans la poussière...

Mais, là, une petite note fluette et aigre se fait entendre dans ce chœur bienheureux. Quelque chose cloche un peu. Quelque part, non loin, une étincelle de l'ancienne vie dépravée jaillit dans cette nouvelle aurore rosée et un crissement d'écaillés cisaille la mélodie.

*Quelqu'un m'observe.*

Cette pensée s'insinue comme un chuchotement soyeux, presque un gloussement. Le Passager noir, comme d'habitude, s'amuse du moment choisi comme du sentiment – mais il y a aussi une vérité dans cette mise en garde, et je me retourne, entre prudence et nonchalance, mon bon vieux faux sourire bien en place, et je balaie le couloir derrière moi : d'abord à gauche, vers les distributeurs. Un vieux bonhomme, chemise enfoncée dans un pantalon remonté jusqu'à la poitrine, est appuyé contre le distributeur de boissons,



les yeux fermés. Une infirmière passe devant lui sans le voir.

Je me retourne vers la droite, là où le couloir en croise un autre qui va d'un côté vers des chambres, de l'autre vers les ascenseurs. Et je le repère, aussi net qu'un bip sur un écran radar – enfin, ce qu'il en reste, car il file justement vers les ascenseurs, et je ne vois que la moitié de son dos. Pantalon beige, chemise à carreaux dans les tons verts, la semelle d'une chaussure de sport, et il disparaît, sans que rien n'explique pourquoi il m'observait. Mais je sais qu'il me regardait, et cela m'est confirmé par le

ricanement narquois du Passager, comme s'il me soufflait : *Alors, au fait, c'est à quoi qu'on renonce ?*

Je ne vois aucune raison au monde – ou dans un autre – pour qu'on puisse s'intéresser à ma petite personne. Ma conscience est aussi nette et vide que possible – c'est-à-dire, évidemment, que je l'ai toujours soigneusement bien rangée, et, de toute façon, ma conscience possède à peu près autant de réalité qu'une licorne.

Mais quelqu'un m'a observé et c'est franchement plus qu'un tantinet agaçant, car je ne vois aucune véritable et bonne raison

pour qu'on ait envie d'observer le si Désespérément Dérisoire Dexter, et il faut que je reconnaisse qu'à présent tout ce qui menace Dexter peut également être dangereux pour Lily Anne – et, cela, je ne peux pas le tolérer.

Bien entendu, le Passager noir trouve cela follement amusant : un instant plus tôt, je humais les éclatants bourgeons du printemps et je renonçais solennellement à la chair, alors que me voici de nouveau prêt au massacre – mais c'est différent. Il ne s'agit pas d'un meurtre récréatif. Il s'agit de protéger Lily Anne, et, même après

ces tout premiers instants de vie, je suis disposé à arracher les veines de quiconque s'approche d'elle ; c'est sur cette pensée réconfortante que je trotte jusqu'au bout du couloir pour jeter un coup d'œil du côté des ascenseurs.

Mais il n'y a rien. Le palier est désert.

J'ai à peine le temps de regarder, de savourer ce moment de silence ébahi que mon portable vibre dans ma poche. Un regard au numéro : c'est le sergent Deborah, ma chair et mon sang d'adoption, ma sœur flic, qui appelle sans doute pour s'attendrir sur la naissance de Lily

Anne et me combler de ses vœux. Je répons donc.

— Salut.

— Dexter. On est dans la merde et j'ai besoin de toi. Ramène-toi tout de suite.

— Je ne suis pas de service. Je suis en congé de paternité.

Mais avant que j'aie pu la rassurer – oui, Lily Anne est magnifique et en parfaite santé et Rita dort profondément à l'autre bout du couloir –, elle me donne une adresse et raccroche.

Je retourne faire mes adieux à Lily Anne. Elle agite ses petits orteils, assez affectueusement, je

trouve, mais elle ne dit rien.

# Chapitre 2

L'adresse que m'a donnée Deborah étant située dans un ancien quartier de Coconut Grove, il n'y a ni tours ni guérites de vigiles. Autour des petites maisons excentriques, arbres et buissons se déploient dans une sauvage débauche de verdure qui cache presque tout à part la chaussée. L'étroite rue est ombragée par une voûte de banians, et j'arrive tout juste à me faufiler avec ma voiture entre la dizaine de véhicules officiels qui ont déjà monopolisé

toutes les places de stationnement. Je parviens à en trouver une près d'un extravagant buisson de bambous à une rue de là ; je m'y glisse et je reviens sur mes pas à pied en trimbballant mon matériel. Je trouve le sac plus lourd que d'habitude, mais c'est peut-être parce que être si loin de Lily Anne sape toute mes forces.

La modeste maison est presque entièrement cachée par la végétation. Elle est dotée de ce genre de toit plat incliné qu'on qualifiait de « moderne » il y a quarante ans, et, sur la façade, au milieu d'un bassin où gargouille



une fontaine, se dresse un bizarre bout de ferraille tordu censé être une sorte de sculpture. Le tout est l'incarnation même de l'ancien Coconut Grove.

Je remarque que plusieurs des voitures garées ont l'air de véhicules fédéraux et, évidemment, une fois entré, je vois deux costumes gris au milieu des uniformes bleus et des *guayaberas* pastel de l'équipe maison. Tout ce petit monde se déplace en groupe, comme dans une suspension colloïdale – certains font dans le question-réponse, d'autres dans le médico-légal, d'autres encore se

contentent de chercher quelque chose d'important à faire pour justifier les frais de déplacement et de présence sur une scène de crime.

Deborah fait partie d'un groupe que l'on pourrait qualifier de vindicatif, ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui la connaissent et l'aiment. Elle fait face à deux des costumes gris, l'un étant un agent fédéral que je connais, l'agent spécial Brenda Recht. Mon ennemi juré, le sergent Doakes, me l'a collée aux basques lors de la tentative d'enlèvement ratée de mes deux beaux-enfants, Cody et Astor. Bien qu'elle ait été aidée par la

paranoïa serviable du bon sergent, elle n'est pas parvenue à prouver quoi que ce soit contre moi, mais elle s'est montrée fort soupçonneuse, et je ne suis pas très chaud à la perspective de nos retrouvailles.

À côté d'elle se tient l'archétype même du fédéral : costume gris, chemise blanche et chaussures noires étincelantes. Ma sœur est aussi accompagnée d'un homme que je ne connais pas. Blond, un mètre quatre-vingt-deux, musclé, absurdement beau gosse dans le genre rugueux et masculin, un peu comme si Dieu avait pris Brad Pitt

et décidé de le rendre vraiment beau. Il est en train d'observer une lampe posée par terre pendant que Deborah aboie sur l'agent spécial Recht. Levant le nez et m'apercevant, ma sœur se retourne vers elle.

— Maintenant, dégagez vos talons aiguilles de ma scène de crime ! J'ai un vrai boulot à faire, moi. (Puis elle m'empoigne le bras.) Tiens. Viens voir ça.

Elle m'entraîne vers le fond de la maison en maugréant : « Connards de féd' », et, comme je suis encore empli d'amour et de compassion depuis mon séjour à la maternité, je

demande :

— Pourquoi ils sont là ?

— Pourquoi ils sont toujours là ?  
gronde-t-elle. Ils pensent que c'est un enlèvement, donc un crime fédéral. Et ça m'empêche de faire mon foutu boulot et de découvrir si c'est vraiment un enlèvement, avec tous ces enfoirés qui gambadent partout avec leurs pompes de snobs. Voilà.

Elle me pousse vers une pièce au bout d'un couloir. Camilla Figg est déjà là, à quatre pattes, occupé à inspecter le côté droit en évitant soigneusement l'autre. C'est une excellente idée, étant donné qu'il y

a de telles éclaboussures de sang qu'on croirait qu'une grosse bestiole vient d'exploser. Le sang encore humide est luisant, et j'éprouve un petit pincement douloureux en me disant qu'il y a une quantité de cette chose affreuse.

— Tu trouves que ça a l'air d'un enlèvement, toi ? demande Deborah.

— Pas très efficace, réponds-je, en examinant une énorme tâche. Ils ont pratiquement laissé la moitié de leur victime sur place.

— Qu'est-ce que tu peux me dire ? Je la regarde, un peu agacé : elle

s' imagine que je peux savoir tout ce qui s'est passé uniquement en jetant un œil, grâce à une sorte d'instinct.

— Laisse-moi le temps de tirer les tarots. Les esprits doivent faire un long chemin pour me parler.

— Dis-leur de se grouiller, rétorque Deborah. J'ai tout le service sur le dos, sans compter les féd'. Allez, Dex. Il y a bien un truc qui te vient, officieusement ?

J'examine la plus grosse tâche, celle qui commence au milieu du mur au-dessus du lit et éclabousse dans toutes les directions.

— Eh bien, officieusement, on

dirait plus une partie de paint-ball qu'un enlèvement.

— J'en étais sûre ! (Puis, fronçant les sourcils :) Attends, comment ça ?

Je désigne la tache rouge.

— C'est difficile pour un kidnappeur de faire une blessure avec un tel résultat. À moins d'avoir balancé le type contre le mur à soixante kilomètre-heure.

— La fille, corrige Deborah. La victime est de sexe féminin.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est que si c'est une enfant assez petite pour qu'on puisse la lancer, elle a perdu tellement de sang



qu'elle est forcément morte.

— Elle a dix-huit ans. Presque dix-neuf.

— Alors, en admettant qu'elle soit de taille moyenne, je ne pense pas qu'il soit prudent de vouloir attraper le dingue qui a pu la projeter avec une telle force. Si tu lui tires dessus, il risque d'être agacé et de t'arracher les bras.

— Tu penses que tout ça, c'est du chiqué, comprend-elle, les sourcils toujours froncés.

— On dirait du vrai sang.

— Ça veut dire quoi ?

— Officiellement, il est trop tôt pour conclure.

Elle me donne un coup de poing sur le bras. Ça fait mal.

— Fais pas l'idiot, dit-elle.

— Aïe.

— Je dois rechercher un cadavre, ou une ado assise dans un centre commercial, toute contente de s'être foutue de la gueule des flics ? Et puis, où une gamine aurait pu trouver autant de sang ?

— Eh bien, dis-je, plein d'espoir et préférant ne pas trop réfléchir à la question, il se peut que ce ne soit même pas du sang humain.

Deborah contemple la tâche.

— Mais oui, fait-elle. Évidemment. Elle se procure un

seau de sang de vache ou Dieu sait quoi, le balance sur le mur et met les voiles. Elle arnaque ses parents pour avoir du fric.

— Officieusement, c'est possible. Laisse-moi au moins l'analyser.

— Il faut que j'aie dire un truc à ces connards.

Je me racle la gorge et tente ma meilleure imitation du capitaine Matthews.

— En attendant les analyses en laboratoire, il y a une très nette possibilité que... hum... il ne s'agisse pas d'une scène de crime, hum.

Elle me reflanque un coup de

poing au même endroit que précédemment, et cela me fait encore plus mal.

— Analyse cette saloperie de sang. Et grouille.

— Je ne peux pas le faire ici, il faut que je rapporte un échantillon au labo.

— Alors vas-y, grogne-t-elle.

Elle lève de nouveau le poing, et je suis fier de la souplesse de mon esquive, même si je manque d'emboutir le mannequin que j'ai vu avec elle quand elle parlait aux fédéraux.

— Excusez-moi, dis-je.

— Oh ! dit Deborah. Je te

présente Deke, mon nouvel équipier.

Elle a prononcé « équipier » comme si elle disait « hémorroïdes ».

— Ravi de vous connaître, dis-je.

— Ouais, c'est ça, lance Deke.

Il hausse les épaules et s'écarte un peu pour contempler le postérieur de Camilla, qui rampe toujours sur le sol, tandis que Deborah me lance un regard qui en dit long sur tout le bien qu'elle pense de lui.

— Deke arrive tout juste de Syracuse, explique-t-elle d'un ton à décaper les peintures. Quinze ans

là-bas à traquer les voleurs de motoneiges. (Deke hausse de nouveau les épaules sans se retourner.) Et, comme j'ai eu l'imprudence de perdre mon dernier équipier, on m'a punie en me collant celui-là.

Il brandit le pouce et se baisse pour regarder ce que fait Camilla. Qui rougit aussitôt.

— Eh bien, conclus-je, j'espère qu'il se révélera meilleur que l'inspecteur Coulter.

Coulter, l'ancien équipier de Deborah, a trouvé la mort dans le cadre d'une performance artistique pendant que Deborah était à

l'hôpital, et, bien que ses obsèques aient été très réussies, je suis sûr que le service surveille Deborah de très près depuis, étant donné qu'on n'aime pas beaucoup les flics qui prennent l'habitude de perdre leurs équipiers.

Deborah secoue la tête et marmonne quelque chose que je ne saisis pas bien mais qui n'a pas l'air tendre. Comme j'essaie toujours d'apporter la bonne humeur partout où je vais, je change de sujet.

— C'est censé être qui ? demandé-je en désignant la tache de sang géante.

— La fille disparue s'appelle

Samantha Aldovar. Dix-huit ans. Elle fréquente ce lycée pour gosses de riches, Ransom Everglades.

Je balaie la pièce du regard. À part la tache de sang, elle n'a rien de remarquable : bureau et chaise, ordinateur portable pas très récent, un dock pour iPod. Sur un mur fort heureusement intact, un poster sombre représentant un jeune homme pensif. La légende indique : TEAM EDWARD, et dessous : *Twilight*. Quelques jolis vêtements dans le placard, mais rien d'extraordinaire. Ni la chambre ni la maison n'ont l'air d'appartenir à une famille assez riche pour payer



un lycée coûteux, mais les relevés de banque ne sont pas encadrés sur les murs...

Samantha a-t-elle voulu simuler son enlèvement pour extorquer de l'argent à ses parents ? C'est un scénario assez répandu, et, si la disparue côtoie des gosses de riches, elle se sent peut-être obligée de porter des jeans couture elle aussi. Les jeunes sont parfois d'une extrême cruauté.

Mais les lieux ne me font pencher ni d'un côté ni de l'autre. M. Aldovar est peut-être un milliardaire reclus qui pourrait acheter tout le quartier ou prendre

l'avion pour aller manger des sushis à Tokyo. Ou bien la famille a des moyens modestes et Samantha bénéficie d'une bourse. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance : tout ce qui compte, c'est de comprendre d'où vient cette immonde tache de sang et de la faire nettoyer.

Je me rends compte que Debs me fixe d'un air interrogateur, et, plutôt que de risquer un nouveau coup de poing sur le triceps, je hoche la tête et me lance avec énergie. Je pose mon sac sur le bureau et je l'ouvre. Mon appareil photo est sur le dessus, et je prends une dizaine de

clichés de la tâche et de la zone qui l'entoure. Puis je sors une paire de gants en latex que j'enfile avant de prendre un gros Coton-tige dans un sachet en plastique et un flacon puis de m'approcher précautionneusement de la tâche.

Ayant trouvé un endroit où le sang est encore humide, j'y trempe lentement le Coton-tige pour prélever un échantillon de ce truc affreux. Ensuite je glisse avec soin le Coton-tige dans le flacon et le referme hermétiquement avant de reculer. Deborah m'observe toujours, comme si elle cherchait un endroit douloureux où me

flanquer un coup, puis son visage s'adoucit un peu.

— Comment va ma nièce ? demande-t-elle.

Et l'ignoble éclaboussure rouge sur le mur pâlit pour devenir une merveilleuse toile de fond rose.

— Elle est magnifique. Tous les doigts et les orteils au bon endroit et belle comme tout.

Un bref instant, une ombre passe sur le visage de ma sœur, un peu trop sombre pour être la simple pensée d'une nièce parfaite. Mais, avant que j'aie pu l'identifier, Deborah reprend son expression habituelle de flic en service.

— Super. Va analyser ça, dit-elle en désignant l'échantillon, et t'arrête pas en chemin pour déjeuner.

Elle tourne les talons. Je referme mon sac et la suis dans le couloir jusqu'au salon. Le capitaine Matthews, qui vient d'arriver, s'est planté là où tout le monde peut constater qu'il est sur le lieu du crime dans le cadre de sa lutte inlassable pour la justice.

— Merde ! jette Deborah.

Malgré tout, elle serre les dents et fonce droit sur lui. J'adorerais assister à la scène, mais, comme le clairon du devoir sonne, je

m'apprête à sortir et tombe sur l'agent spécial Brenda Recht.

— Monsieur Morgan, dit-elle en inclinant la tête, sourcils haussés, comme si elle hésitait entre m'appeler par mon nom ou par quelque chose de plus familier, comme « Coupable ».

— Agent spécial Recht, réponds-je, assez aimablement, tout compte fait, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Le sergent Morgan est votre sœur ? demande-t-elle — ce qui ne répond pas vraiment à ma question.

— Tout à fait, réponds-je tout de même.

Elle me regarde, puis elle jette un

coup d'œil à Deborah, qui parle au capitaine.

— Quelle famille, lâche-t-elle avant de me planter là pour rejoindre son terne équipier.

Je songe à plusieurs excellentes répliques qui l'auraient promptement remise à sa place, mais en fait, comme la place en question est plusieurs échelons au-dessus de moi, je me contente de lui lancer un « Bonne journée ! » et de regagner ma voiture.

# Chapitre 3

L'analyse à laquelle je dois procéder pour savoir s'il s'agit de sang humain étant assez simple et relativement rapide, je m'arrête pour déjeuner malgré l'interdiction de Deborah. Par souci de droiture, je ne prends qu'un sandwich à emporter, mais après tout, étant donné que j'ai failli mourir de faim à l'hôpital et abandonné brusquement Lily Anne pour travailler un jour de congé, un petit sandwich cubain ne me paraît pas de trop. D'ailleurs, c'est même rien



du tout, car je le finis dans la voiture avant de sortir de l'I-95, et j'arrive à mon laboratoire de bien meilleure humeur.

Vince Masuoka est en train d'examiner quelque chose au microscope. Il lève le nez quand j'entre et papillonne des paupières.

— Dexter ! Le bébé va bien ?

— Elle ne s'est jamais aussi bien portée, réponds-je, dans un mélange de vérité et de poésie qui me plaît plus que de raison.

Vince fronce les sourcils.

— Tu n'es pas censé être là.

— On a exigé de bénéficier de ma présence.

— Ah. Ta sœur, hein ? (Il secoue la tête et se replonge dans sa tâche.) Il y a du café tout juste prêt.

Le café vient peut-être d'être fait, mais les grains ont dû séjourner plusieurs années dans un bain de produits chimiques toxiques, car on peut difficilement trouver plus imbuvable. Cependant, la vie étant une série d'épreuves que seuls les plus durs surmontent, je bois cette cochonnerie sans regimber tout en analysant l'échantillon. Comme nous avons plusieurs flacons d'antisérum au labo, je n'ai besoin que d'y diluer mon échantillon et d'agiter le tout dans un tube à essai.

Je viens de finir quand mon portable sonne. L'espace d'un bref instant de déraison, je me dis que c'est peut-être Lily Anne, mais la hideuse réalité se rappelle à moi sous la forme de ma sœur. Ce n'est pas qu'elle soit réellement hideuse, mais elle est très exigeante.

— Tu as quoi ? interroge-t-elle.

— Je crois que j'ai attrapé la dysenterie à cause du café.

— Fais pas le con, rétorque-t-elle. J'ai déjà assez à faire avec les féd'.

— Je crois qu'il va falloir que tu les supportes encore un peu, dis-je, en examinant le tube. (Une mince ligne de précipité s'est formée entre

l'antisérum et l'échantillon.) On dirait bien du sang humain.

Elle reste silencieuse un moment, puis :

— Putain ! Tu es sûr ?

— Les cartes ne mentent jamais, réponds-je, avec mon meilleur accent de Gitane.

— Il faut que je sache à qui est ce sang.

— Tu cherches un moustachu mince qui boite un peu. Il est gaucher et il porte des chaussures noires pointues.

— Va te faire foutre ! braille-t-elle après une seconde. J'ai besoin qu'on m'aide, là, merde !

— Deborah, je ne peux pas faire des miracles avec un échantillon de sang.

— Tu peux au moins me dire s'il appartient à Samantha Aldovar ?

— Je peux l'analyser pour savoir à quel groupe sanguin il appartient. Toi, tu dois demander à sa famille de quel groupe elle est.

— Fais-le, grogne-t-elle avant de raccrocher.

Avez-vous jamais remarqué à quel point c'est difficile de vivre en ce bas monde ? Si vous êtes nul dans votre travail, les gens vous traitent comme un moins que rien et vous finissez par vous retrouver

au chômage. Si vous êtes un peu plus que compétent, tout le monde s'attend à ce que vous accomplissiez des miracles à tous les coups. Comme à peu près tout dans la vie, c'est une situation dont on ne sort jamais gagnant. Et, si vous osez le dire, même d'une manière très originale, on vous classe dans la catégorie des geignards chroniques et on vous ignore.

En réalité, je m'en fiche. Si seulement Deborah m'avait ignoré, je serais encore à l'hôpital à admirer Lily Anne et ses facultés motrices bourgeonnantes. Mais je ne peux pas prendre le risque d'être ignoré à

plein temps, surtout dans ce climat économique morose, avec une famille à entretenir. Et c'est avec un long soupir douloureux que je m'attelle à la morne tâche qui m'attend.

C'est en fin d'après-midi que je rappelle Deborah avec le résultat.

— Il est du groupe O, annoncé-je.

Je ne m'attends pas à ce qu'elle se répande en remerciements, et elle ne le fait d'ailleurs pas. Elle se contente de grogner, puis :

— Ramène ton cul ici.

Je ramène mon cul dans ma voiture et retourne à Coconut Grove et à la maison des Aldovar. La fête

bat toujours son plein quand mon cul y arrive, et ma place de parking sous le bambou dopé aux stéroïdes est prise. Je fais le tour du pâté de maisons en me demandant si je manque à Lily Anne. Je préférerais être là-bas avec elle plutôt que dans cet univers morne et mortel peuplé d'éclaboussures de sang et de l'humeur de ma sœur. J'ai juste envie d'annoncer à Debs que je retourne à l'hôpital – à condition de pouvoir me garer.

Je refais un tour et finis par trouver une place deux fois plus loin, à côté d'une grosse benne à déchets dans la cour d'une petite



maison inoccupée. Les bennes sont l'un des nouveaux ornements de pelouse dans le vent au sud de la Floride ; elles poussent partout dans la ville comme des champignons après la pluie. Quand une maison est saisie, ce qui se produit assez souvent ces derniers temps, une équipe arrive avec une benne et y balance le contenu de la maison, comme si on l'avait renversée sur le côté et vidée. Les anciens occupants s'installent probablement sous une jolie passerelle d'autoroute, la banque revend la maison dix fois moins qu'elle ne vaut et tout le monde est

content – surtout l'entreprise qui loue les bennes.

Je refais le long trajet vers la maison des Aldovar depuis mon charmant parking avec vue sur benne. C'est moins désagréable que prévu. Comme c'est une journée fraîche pour Miami, avec un peu plus de vingt-six degrés et pas plus d'humidité que dans un sauna, il me reste quelques parties de chemise sèche quand je me fraie un passage au milieu du troupeau de journalistes grouillant devant la porte.

Deborah est au centre d'un groupe qui semble attendre un

combat de catch. De toute évidence, le clou du spectacle devrait être Debs contre l'agent spécial Recht : elles sont nez à nez en train d'échanger des propos très échauffés. Leurs partenaires respectifs, Deke et le féd' Lambda, se tiennent un peu à l'écart, comme il se doit, le regard glacial. À côté de Deborah, j'aperçois une grosse quadragénaire désesparée qui a l'air de ne pas savoir quoi faire de ses mains. Elle les lève, en baisse une et la porte à sa poitrine, la relève, et là je vois qu'elle tient une feuille de papier. Elle l'agite puis baisse de nouveau les mains, tout

cela dans les trois secondes qu'il me faut pour traverser la pièce et rejoindre cette joyeuse compagnie.

— J'ai pas de temps à perdre avec vous, Recht, grogne Debs. Alors laissez-moi vous dire en termes simples : s'il y a autant de sang, c'est au moins une tentative de meurtre. (Elle me jette un coup d'œil, revient vers Recht.) C'est ce que me disent mon expert et mon expérience.

— Votre expert, réplique Recht avec un très bel exemple d'ironie fédérale, vous voulez dire votre frère ? C'est lui, votre expert ?

Elle a dit « frère » comme si

j'étais un truc qui mangeait des déchets et vivait sous une pierre.

— Vous en avez un meilleur ?  
rétorque Debs si énergiquement que je suis flatté de la voir prendre ma défense.

— Je n'en ai pas besoin : j'ai une ado disparue, répond Recht, également avec une certaine énergie. Et pour moi, jusqu'à nouvel ordre, ça signifie « enlèvement ».

— Excusez-moi... souffle la dame agitée. Debs et Recht l'ignorent.

— Mon cul, répond Deborah. Il n'y a pas de mot, pas d'appel téléphonique, seulement une

chambre remplie de sang – ce n'est pas un enlèvement.

— A condition que ce soit son sang, dit Recht.

— Excusez... Si je... Madame ? tente de nouveau la dame agitée en brandissant sa feuille.

Deborah soutient un moment le regard de Recht, puis elle se tourne vers la femme.

— Oui, madame Aldovar.

Du coup je considère la femme avec un certain intérêt. Si c'est la mère de la disparue, cela expliquerait ses gesticulations erratiques.

— Cela pourrait... Je... j'ai trouvé

ceci...

Elle lève les mains d'un air impuissant, en laisse retomber une, l'autre restant en l'air avec la feuille.

— Vous avez trouvé quoi, madame ? demande Deborah tout en gardant un œil sur Recht, comme si elle allait bondir et attraper le papier.

— C'est... Vous m'avez dit de chercher... euh... le rapport médical, explique la dame en agitant la feuille. Je l'ai trouvé avec le groupe sanguin de Samantha.

Deborah s'élançe avec la merveilleuse souplesse d'une

basketteuse professionnelle. Elle atterrit entre la dame et les fédéraux, tournant le dos à Recht et l'empêchant efficacement de voir la feuille, tout cela en tendant la main et en la prenant poliment.

— Merci, madame, dit-elle en parcourant la page de l'index (Puis, après quelques secondes, elle relève le nez et me regarde) Tu as dit groupe O ?

— Effectivement.

— Il y a écrit ici AB positif, dit-elle avec une chiquenaude à la feuille.

— Montrez-moi ça, exige Recht.

Elle essaie de se pencher pour atteindre la feuille, mais Deborah



forme un rempart infranchissable.

— Putain de merde, Dexter, gronde Deborah d'un ton accusateur, comme si c'était ma faute que les deux groupes soient différents.

— Je suis désolé, réponds-je, sans trop savoir de quoi je m'excuse, mais tout à fait certain d'après sa voix qu'il vaut mieux le faire.

— Cette fille, Samantha, est AB positif, continue Deborah. Qui est du groupe O ?

— Des tas de gens, la rassuré-je. C'est très répandu.

— Vous me dites..., commence Mme Aldovar.

— C'est débile, la coupe Debs. Si ce n'est pas son sang, qui a bien pu arroser ce mur avec le sang de quelqu'un d'autre ?

— Un kidnappeur, répond Recht. Qui essaie de brouiller la piste.

Deborah se retourne vers elle, une expression vraiment admirable sur le visage. Avec rien qu'un petit sourcil haussé et quelques muscles faciaux, elle parvient à lui dire : *Comment est-ce possible qu'une conne pareille réussisse à lacer ses chaussures et à survivre parmi nous ?*

— Dites-moi, la questionne-t-elle en la toisant d'un air incrédule,

« agent spécial », c'est quand on a suivi une éducation spécialisée ?

Deke, son nouvel équipier, laisse échapper un ricanement muet, et Recht devient écarlate.

— Montrez-moi ce papier, répète-t-elle.

— Vous êtes allée à l'université, non ? continue Deborah d'un ton nonchalant. Et puis dans cette école à la noix, à Quantico ?

— Agent Morgan, répond Recht d'un ton austère.

— Sergent Morgan, rectifie Debs en lui agitant le papier sous le nez. Et vous allez quitter ma scène de crime, vous et vos sbires.

— J'ai juridiction en cas d'enlèvement, commence Recht.

Mais Deborah est lancée.

— Vous pensez que le ravisseur a balancé une telle quantité de son propre sang sur le mur et avait encore la force d'emmener une adolescente qui se débattait ? Ou bien qu'il a apporté du sang dans un bocal et lui a dit : « Piaf, maintenant tu viens avec moi » ? (Elle secoue la tête et en rajoute une louche :) Parce que je vois pas ça autrement, agent spécial. (Elle marque une pause, mais elle est tellement remontée que Recht n'ose même pas intervenir.) Moi, ce

que je vois, reprend-elle, c'est une gamine qui se fout de nous et qui a simulé son enlèvement. Et si vous avez la preuve qu'il s'agit d'autre chose, c'est le moment d'accoucher.

— Accoucher, répète Deke avec un ricanement idiot que je suis apparemment le seul à remarquer.

— Vous savez très bien..., commence Recht, qui se fait de nouveau couper la parole, mais cette fois par Deke.

— Hé ! dit-il.

Tout le monde se retourne vers lui. Il désigne le sol du menton.

— La dame s'est évanouie.

Tout le monde suit son regard.

Effectivement, Mme Aldovar est étendue par terre.

# Chapitre 4

Nous demeurons un très long moment figés dans une ambiance d'indécision hostile. Debs et Recht se dévisagent, Deke reste haletant, et moi j'essaie de décider si venir au secours de la femme évanouie est théoriquement de mon ressort en tant qu'expert en traces de sang. Puis nous entendons un fracas dans l'entrée, et je perçois un peu d'agitation derrière moi.

— Merde ! s'écrie une voix d'homme. Merde, merde, merde ! Un homme entre deux âges se

précipite vers nous. Grand, des cheveux gris en brosse et une barbe assortie. Il s'agenouille auprès de Mme Aldovar et lui prend la main.

— Emily ? Chérie ? demande-t-il en lui tapotant la main. Allons, Emily !

J'ai passé toute ma carrière à travailler avec des enquêteurs professionnels de premier ordre, et un peu de leurs compétences a dû déteindre sur moi, car j'en déduis immédiatement qu'il s'agit de M. Aldovar. Et ma sœur n'est pas plus sotte que moi, car elle parvient à la même remarquable conclusion. Elle réussit à détacher son regard de



Recht et à baisser les yeux vers l'homme.

— Monsieur Aldovar ? demande-t-elle.

— Allons, chérie, dit-il, heureusement pas à Deborah. Oui, je suis Michael Aldovar.

Mme Aldovar ouvre ses yeux, qui oscillent à l'intérieur des orbites.

— Michael ? murmure-t-elle.

Deborah s'agenouille à son tour, jugeant apparemment que des parents sont plus intéressants conscients qu'évanouis.

— Je suis le sergent Morgan, annonce-t-elle. J'enquête sur la disparition de votre fille.

— Je n'ai pas d'argent, répond-il, et Deborah a l'air un peu prise de court. Je veux dire, s'il faut payer une rançon... Elle le sait bien. Samantha ne peut pas imaginer... Quelqu'un a-t-il appelé ?

Deborah secoue la tête comme si elle sortait de l'eau après un plongeon.

— Pouvez-vous me dire où vous étiez, monsieur ?

— A une conférence médicale à Raleigh. J'ai dû... Emily m'a appelé pour me prévenir que Samantha avait été kidnappée.

Deborah lève brièvement les yeux vers Recht et revient vers M.

Aldovar.

— Ce n'est pas un enlèvement.

Il se fige une seconde, puis il la regarde droit dans les yeux, sans lâcher la main de sa femme.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je peux vous parler un instant, monsieur ? demande Deborah.

Il jette un regard circulaire puis considère son épouse.

— Est-ce qu'on peut l'asseoir, au moins ? Enfin, elle va bien ?

— Je vais bien, dit Mme Aldovar. J'ai juste...

— Dexter, lance Debs d'un coup de menton impérieux. Va chercher des sels ou je ne sais quoi. Deke et

toi, aidez-la à se relever.

Je m'accroupis donc auprès de Mme Aldovar pendant que Deborah entraîne le mari à l'écart. Deke me regarde d'un air implorant qui m'évoque un gros chien de race attendant qu'on lui jette un bâton.

— Hé, tu en as, de ce truc ? demande-t-il.

Apparemment, tout le monde a décrété que Dexter est le Grand Gardien des Sels. Par bonheur, Mme Aldovar n'a aucune envie de renifler quoi que ce soit. Elle nous attrape chacun un bras en nous murmurant de l'aider, et nous la hissons sur ses pieds. Je cherche

une surface plane inoccupée par les forces de l'ordre où nous pourrions la déposer et je repère une table et des chaises dans la salle à manger.

Mme Aldovar n'a pas besoin de beaucoup d'aide pour s'asseoir sur un siège, comme si elle faisait cela tous les jours.

Dans le salon, Deborah est en grande conversation avec M. Aldovar. Dehors, dans le patio, Angel Batista-Sans-Rapport cherche des empreintes sur la baie vitrée. Et je sais qu'au bout du couloir l'immense tache de sang attend toujours sur son mur et appelle Dexter. C'est mon univers, une

terre de violence, de tripes à l'air et de chaos. Et c'est là que j'ai toujours mené ma vie, tant privée que professionnelle.

Mais, aujourd'hui, ce monde a perdu le halo rosé qui m'a enchanté pendant tant d'années. Je n'ai pas envie de fouiner dans les résidus des joyeuses gambades de quelqu'un d'autre – plus encore, je n'ai pas envie de me lancer dans un carnage de mon cru. J'ai besoin de spectacles différents, aujourd'hui. Je suis venu travailler à reculons, par égard pour Deborah ; maintenant, je veux retourner dans mon nouveau territoire, là où tout

est beau et lumineux, le pays de Lily Anne.

Deborah me lance un regard sans vraiment remarquer ma présence et revient à Mme Aldovar. Pour elle, je fais partie des meubles, de l'ordinaire d'un lieu de crime, Dexter le Décor. Ça suffit : il est temps que je retrouve Lily Anne et l'émerveillement.

Donc, sans m'attarder en gauches adieux, je sors discrètement et regagne ma voiture, toujours blottie auprès de la benne. Je retourne vers l'hôpital dans le prélude des embouteillages vespéraux, heure magique où chacun, sur la route, se

sent tout-puissant et a le droit de rouler où ça lui chante sous prétexte d'avoir quitté le bureau en avance. Dans ma vie précédente, j'ai toujours pris grand plaisir à contempler ce mépris patent pour la vie. Aujourd'hui, le spectacle de ces gens qui en mettent d'autres en danger n'est pas quelque chose que je peux tolérer dans un monde où je vais bientôt conduire Lily Anne à ses cours de danse. Je roule prudemment à vingt kilomètres à l'heure de plus que la limite autorisée, ce qui ne fait qu'enrager les autres conducteurs. Ils me dépassent de part et d'autre en



klaxonnant et en me faisant des doigts d'honneur, mais je m'en tiens résolument à ma conduite raisonnable et sûre et finis par arriver à l'hôpital sans qu'il y ait eu le moindre échange de coups de feu.

En sortant de l'ascenseur à l'étage de la maternité, je marque une brève pause alors que le faible écho d'un chuchotement résonne au fond du noir sous-sol de Dexter. C'est là que j'ai presque repéré quelqu'un qui m'observait pour une raison inconnue. Mais cette idée me paraît maintenant si saugrenue que je ne peux que secouer la tête, lancer un petit tss-tss au Passager

et continuer ma route vers la nursery.

Tous mes nouveaux amis massés devant la vitre sont partis et ont été remplacés par une nouvelle fournée. Lily Anne n'est plus visible non plus. Un instant, je suis paralysé par la perplexité – où est-elle partie ? –, puis la logique se rappelle à moi. Evidemment : cela fait plusieurs heures. On n'allait pas la laisser exposée si longtemps ! Lily Anne est auprès de sa mère en train de téter et de se créer des liens. J'éprouve un léger pincement de jalousie. Rita va avoir un lien important et intime avec le bébé,

que je ne connaîtrai jamais. Elle est en avance dans la course à l'affection de Lily Anne.

Mais, heureusement pour tout le monde, j'entends le petit gloussement moqueur qui vibre en moi, et je suis bien forcé d'en convenir. *Allons, Dexter : si tu as brusquement décidé d'éprouver des émotions, crois-tu qu'allaiter soit un premier choix judicieux ? Ton rôle est tout aussi important : un guide ferme et affectueux sur le chemin épineux que sera la vie de Lily Anne.* Et qui est mieux placé que moi, qui ai traîné sur ce sentier tortueux et savouré ses épines et ne

désire maintenant rien d'autre que lui en faire franchir les obstacles sans encombre ? Bref, qui est mieux placé que Papa Dexter Désormais plus Dément ?

Tout est simple et logique. J'ai connu les dépravations de la vie, afin de savoir comment guider Lily Anne vers la lumière. Tout a enfin un sens, et, bien que l'expérience m'ait douloureusement appris que, si tout a un sens, c'est qu'on regarde du mauvais côté, je me sens considérablement réconforté par cette idée. Il y a un Plan, un Authentique Dessein, et, enfin, Dexter sait quelle place il occupe

sur l'échiquier. Je sais pourquoi je suis ici – non pour persécuter les pécheurs, mais pour rassembler les purs.

Illuminé et ragaillardé, je passe devant le bureau des infirmières et poursuis jusqu'à la chambre de Rita, au bout du couloir, là où elle est censée se trouver. Mieux encore, Lily Anne est là aussi, endormie sur la poitrine de sa mère. Un gros bouquet de roses trône sur la table de chevet et tout est bien dans le meilleur des mondes.

Rita ouvre les yeux et me fait un sourire las.

— Dexter. Où étais-tu ?

— Il y a eu une urgence au travail, réponds-je.

Elle me considère d'un regard atone.

— Au travail. (Elle secoue la tête.) Dexter, je... C'est ta petite fille, là.

Et, comme sur un signal, Lily Anne s'agite légèrement puis se rendort. Elle fait ça très bien.

— Oui, je sais, la rassuré-je.

— Ce n'est pas... Comment peux-tu te défiler et aller travailler ? demande Rita avec une irritation que je ne lui connais pas. Alors que ta fille vient à peine de... À un moment pareil ?

— Excuse-moi. Deborah avait

besoin de moi.

— Moi aussi.

— Je suis vraiment désolé, répété-je, et, assez curieusement, je suis sincère. Tout ça est très nouveau pour moi, Rita. (Elle lève les yeux vers moi, consternée.) Je vais essayer de m'améliorer, ajouté-je avec espoir.

— Au moins, les fleurs que tu m'as envoyées sont très jolies, soupire-t-elle en refermant les yeux.

Une petite cloche commence à tinter. Je n'ai pas envoyé de fleurs, évidemment. Je n'ai pas assez d'expérience dans toutes les

innombrables et subtiles hypocrisies de la vie conjugale pour fomenter un coup aussi astucieux ; je ne m'étais même pas rendu compte que répondre à une urgence professionnelle était mal, alors deviner qu'il fallait s'en excuser avec des fleurs... Évidemment, Rita a beaucoup d'amis qui ont pu les envoyer, et je connais plusieurs personnes qui sont en théorie des amis ; même Deborah pourrait avoir eu un moment de sensibilité, si improbable que cela puisse paraître. En tout cas, il n'y a absolument aucune raison que ces fleurs qui embaument déclenchent



la moindre alerte.

Mais c'est pourtant le cas. Clairement. Le petit *ding-ding-ding* signifie sans équivoque que tout n'est pas comme il faudrait. Je me penche donc nonchalamment et fais semblant de sentir les roses, tout en essayant de lire la carte qui les accompagne. Là non plus, il n'y a rien du tout d'inhabituel : c'est une petite carte qui dit : *Félicitations à nous !* Et, griffonné au-dessous à l'encre bleue : *Un admirateur.*

Provenant du même endroit que le tintement de la clochette, j'entends monter un petit gloussement malveillant. Le

Passager noir s'amuse, et cela n'a rien d'étonnant. Pour autant que je sache, je n'ai pas d'admirateurs. Quiconque me connaît vraiment assez bien pour m'admirer est théoriquement défunt, disséqué et disparu. Qui donc irait signer ainsi une carte ? Je connais assez les êtres humains pour savoir qu'un ami ou un membre de la famille signeraient de leur nom pour être absolument sûrs qu'on les remercie. Un être humain ordinaire, d'ailleurs, aurait déjà appelé pour demander : « Tu as reçu *mes* fleurs ? Je voulais en être sûr, parce qu'elles étaient hors de prix ! ».

De toute évidence, personne n'a appelé, puisque Rita croit que les fleurs viennent de moi. Et, tout aussi clairement, il n'y a rien de vraiment menaçant dans un mystère aussi mineur.

Alors pourquoi est-ce que je sens des petits pieds glacés marcher le long de mon échine ? Pourquoi suis-je si certain qu'un danger caché me menace, et menace par conséquent Lily Anne ? J'essaie d'être logique, ce pour quoi j'étais naguère fort doué. Évidemment, raisonné-je, il n'y a pas que ces fleurs anonymes – j'ai été également alerté un peu plus tôt par

une présence. En mettant tout cela bout à bout, je m'aperçois que cela forme une très forte possibilité d'éventualité ou non qui pourrait ou non se révéler une véritable menace ou non. Enfin, quelque chose, quoi.

Vu ainsi, sous cette forme claire et logique, il est normal que je me sente mal à l'aise. Lily Anne est traquée par un idiot.

Moi.

# Chapitre 5

Je passe une heure avec Rita à regarder Lily Anne dormir, remuer et téter. Objectivement parlant, cela ne fait pas vraiment grand-chose en termes d'activité, mais c'est beaucoup plus agréable et intéressant que je ne l'aurais imaginé. Je suppose que ce n'est rien de plus qu'une forme d'égotisme que de trouver son propre enfant si fascinant – en tout cas, je n'ai jamais trouvé les bébés des autres captivants –, mais, quoi que cela trahisse chez moi, c'est ce

que je fais et cela me plaît. Rita sommeille et ne se réveille qu'une fois, quand Lily Anne agite les pieds. Quelques minutes plus tard, Rita fronçe les sourcils, ouvre les yeux et regarde la pendule au-dessus de la porte.

— Les enfants, dit-elle.

— Oui, réponds-je en regardant Lily Anne, qui ouvre et ferme une menotte en réaction à la voix de Rita.

— Dexter, il faut que tu ailles chercher Cody et Astor. Aux activités extrascolaires.

Je cligne des yeux. C'est exact : le centre ferme à 18 heures, et les

jeunes femmes qui s'en occupent commencent à devenir très désagréables dès 18 h 15. La pendule indique 17 h 50. J'ai tout juste le temps.

— D'accord, dis-je en m'arrachant à contrecœur à la contemplation de mon bébé.

— Ramène-les ici, dit Rita en souriant. Qu'ils fassent la connaissance de leur petite sœur.

Je sors en imaginant déjà ce délicieux tableau : Cody et Astor entrant à pas de loup dans la chambre, leurs petits visages illuminés d'amour et de ravissement en découvrant pour la

première fois cette petite merveille qu'est Lily Anne. J'ai en tête la scène avec une limpidité cristalline, exécutée avec le génie d'un Léonard de Vinci et la maestria d'un Norman Rockwell et c'est avec un sourire que je descends le couloir vers les ascenseurs Et un vrai sourire, en plus. Une expression humaine authentique, spontanée et non feinte. Et je ne doute pas que Cody et Astor vont bientôt arborer le même sourire attendri en admirant leur petite sœur et en comprenant, comme je viens de le faire, qu'il n'est plus nécessaire de suivre la Voie Obscure.



Car Cody et Astor étaient également condamnés à cheminer dans l'ombre, à être des monstres comme moi, précipités dans les ténèbres par les mauvais traitements que leur a infligés leur père biologique. Et moi, tout à ma vilaine fierté, j'ai promis de guider leurs petits pas sur la Voie de Harry, de leur apprendre à devenir des prédateurs sûrs et respectueux du Code tout comme moi. Mais l'arrivée de Lily Anne a tout changé ! Eux aussi vont constater que tout est nouveau et différent. Comment pourrais-je, alors, dans ce tout nouvel univers, ne serait-ce

que songer à les aider à s'enfoncer dans ce dégoûtant abîme de mortels délices ?

Je ne peux pas. Je vais les conduire vers la lumière, leur faire poser les pieds sur le chemin du Bien, et ils vont devenir des êtres convenables et respectables, ou s'en rapprocher. Les gens peuvent changer – ne suis-je pas déjà en train de changer, à cet instant ? Je viens d'éprouver une vraie émotion et de faire un vrai sourire : tout est possible.

C'est donc avec une véritable assurance bien humaine confiant que tout ne sera bientôt que roses,

que je me rends au centre d'activités qui se trouve dans un parc non loin de chez nous. C'est l'heure de pointe, la circulation est meurtrière, et j'ai une révélation sur le comportement des conducteurs de Miami. Ces gens ne sont pas en colère – ils sont angoissés Chacun a quelqu'un qui l'attend à la maison et qu'il n'a pas vu de toute cette affreuse journée de travail. Alors, bien sûr ils se mettent dans tous leurs états quand on les ralentit. Tous ont leur petite Lily Anne à eux, il est compréhensible qu'ils soient pressés de la retrouver.

C'est étourdissant. Pour la première fois, je me sens une réelle parenté avec ces gens. Nous sommes liés, nous sommes un immense océan d'humanité et je me surprends à fredonner un petit air et à accueillir d'un hochement de tête magnanime et compréhensif toutes les bordées d'injures qu'on me balance.

J'arrive au parc avec seulement quelques minutes de retard, et la jeune femme qui attend avec angoisse à la porte me confie avec un sourire soulagé Cody et Astor.

— Monsieur, euh... Morgan, dit-elle en cherchant déjà ses clés dans

son sac. Comment va... euh...

— Lily Anne se porte à merveille, réponds-je. Vous allez l'avoir dans vos cours de peinture au doigt en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Et Mme, euh... Morgan ?

— Elle se repose confortablement. Ce doit être le cliché convenu, car elle opine et sourit tout en fermant la porte du bâtiment.

— Très bien, les enfants, dit-elle. À demain !

Et elle se hâte vers sa voiture à l'autre bout du parking.

— J'ai faim, clame Astor alors que nous allons vers la mienne. Quand

est-ce qu'on mange ?

— Pizza, répond Cody.

— D'abord, nous allons passer à l'hôpital, expliqué-je. Pour que vous voyiez votre petite sœur.

Astor et Cody échangent un regard et lèvent les yeux vers moi.

— Bébé, marmonne Cody en secouant la tête.

Il ne dit jamais plus d'un ou deux mots à la fois, mais son éloquence est stupéfiante.

— On veut manger avant, décrète Astor.

— Lily Anne vous attend. Et votre mère aussi. Montez dans la voiture.

— Mais on a faim, proteste Astor.

— Vous ne croyez pas que faire la connaissance de votre petite sœur est plus important ?

— Non, répond Cody.

— Elle ne risque pas d'aller nulle part et elle ne fait pas grand-chose, à part rester allongée et peut-être faire caca, déclare Astor. Nous, on est dans cet idiot de parc depuis des heures et on a faim.

— On pourra manger une barre chocolatée à l'hôpital, dis-je.

— Une barre chocolatée ? s'insurge Astor, comme si je venais de lui proposer de manger du chien écrasé.

— On veut de la pizza, répète

Cody.

Je soupire. Apparemment, voir la vie en rose n'est pas contagieux.

— Montez dans la voiture.

Et, après avoir échangé un regard et m'avoir foudroyé d'un autre, ils obéissent.

Le retour à l'hôpital aurait dû représenter théoriquement la même distance que l'aller. En fait, il me paraît deux fois plus long, étant donné que Cody et Astor se murent dans un silence obstiné d'un bout à l'autre. Excepté qu'à chaque fois que nous passons devant une pizzeria Astor annonce : « Il y a un Papa John » ou que Cody lâche



laconiquement : « Domino's ». Je roule depuis toujours dans ces rues, mais je ne m'étais encore jamais rendu compte à quel point la civilisation de Miami tournait autour de la pizza. La ville est pleine de pizzerias.

Un plus faible que moi aurait certainement cédé pour s'arrêter devant l'un de ces nombreux établissements, surtout que l'odeur de pizza chaude réussit à s'infiltrer dans la voiture malgré la climatisation en marche et que cela fait un petit moment que j'ai déjeuné moi aussi. Je commence à saliver et chaque fois qu'un des

gosses annonce : « Pizza Hut » je suis douloureusement tenté de me garer et de m'attaquer à un grand modèle avec tous les suppléments de garniture. Mais, comme Lily Anne attend et que j'ai une volonté d'acier, je serre les dents, ne dévie pas de ma route, et nous arrivons finalement sur le parking de l'hôpital, où j'entreprends d'emmener deux enfants rétifs à l'intérieur.

Ils continuent de traîner les pieds sur tout le parking. À un moment, Cody s'immobilise même, se retourne comme si on l'avait appelé et ne reprend sa marche qu'à

contrecœur alors qu'il n'est pas encore sur le trottoir.

— Cody, avance. Tu vas te faire renverser.

Il ne relève pas et continue de scruter les rangées de voitures pour s'arrêter sur l'une d'elles, à une quinzaine de mètres.

— Cody, insisté-je en essayant de l'entraîner.

Il secoue légèrement la tête.

— M. Ombre, dit-il.

Je sens de nouveau des petits pieds piqueter mon échine et j'entends au loin des ailes membraneuses se déployer prudemment. M. Ombre, c'est le

nom que Cody a donné à son Passager noir, et, bien qu'il soit encore novice, il ne peut être ignoré. Je scrute la petite voiture rouge qui a attiré son attention, cherchant un indice qui pourrait alerter ma propre sentinelle intérieure. J'aperçois à travers le pare-brise un type qui lit le *New Times*, l'hebdo alternatif de Miami. Il ne montre aucun intérêt pour nous ni pour rien d'autre, à part la couverture qui annonce un dossier spécial sur les salons de massage de la ville.

— Ce type nous surveille, soutient Astor.

Je repense au mystérieux bouquet de roses de tout à l'heure. Et les fleurs emportent ma décision : à moins que les roses ne diffusent une neurotoxine à action lente, je ne vois aucune menace autour de moi. Et, s'il est possible que l'occupant de la voiture soit un prédateur quelconque – n'oublions pas que nous sommes à Miami –, aucun tressaillement ne m'indique qu'il s'intéresse à nous.

— Il lit un magazine, dis-je. Et nous sommes sur un parking en train de perdre notre temps. Allez.

Cody se retourne lentement vers moi avec une expression mi-irritée

mi-surprise. Je secoue la tête et désigne l'hôpital ; ils échangent leurs petits regards habituels et me gratifient d'une grimace indiquant qu'ils sont déçus, mais pas étonnés que je sois à ce point en dessous de tout. Puis ils se retournent et se dirigent de concert vers l'entrée. Cody jette par trois fois un regard vers la voiture, et, finalement, je l'imite, mais il n'y a rien à voir à part un type qui lit un magazine. Finalement, nous entrons.

Dexter étant un homme de parole, je les emmène droit au distributeur pour la barre chocolatée promise. Mais, une fois

de plus, ils se murent dans un silence boudeur en fixant la machine comme s'il s'agissait d'un engin de torture. Je commence à m'impatisser – encore une émotion humaine, et de deux, et je dois dire que je n'apprécie pas trop cette transformation.

— Allez, dis-je. Choisissez-en une.

— Mais on n'en veut pas, répond Astor.

— Vous préférez avoir faim ?

— Non, pizza, répond Cody à mi-voix.

Je sens ma mâchoire se crispier, mais je garde mon sang-froid impérial.

— Vous voyez des pizzas dans ce distributeur ?

— Maman dit que manger trop de sucreries donne le diabète, observe Astor.

— Et trop de pizza vous donnera du cholestérol, grincé-je entre mes dents. Et comme avoir faim vous fera du bien, d'ailleurs, nous allons laisser tomber la barre chocolatée et monter. (Je leur tends la main et commence à me tourner vers l'ascenseur) Allez.

Astor hésite, bouche entrouverte, et nous restons ainsi quelques longues secondes. Puis Cody articule finalement : « KitKat » et



rompt l'enchantement. Je lui achète son KitKat, Astor choisit un Mars et nous entrons enfin dans l'ascenseur et montons vers Lily Anne.

Nous marchons jusqu'à la chambre de Rita sans qu'il soit question de pizza ni de diabète, ce que je trouve miraculeux, et dans mon tout nouvel optimisme humain je m'imagine que nous allons même entrer et voir Lily Anne. Mais Astor s'immobilise devant la porte et Cody l'imité un quart de seconde plus tard.

— Et si on l'aime pas ? demande-t-elle. Je hausse les sourcils. D'où sort-elle ça ?

— Comment pourrais-tu ne pas l'aimer ? demandé-je. C'est un magnifique bébé. Et c'est ta sœur.

— Demi-sœur, marmonne Cody.

— Jenny Baumgartner a une petite sœur et elles se disputent tout le temps, observe Astor.

— Tu ne vas pas te disputer avec Lily Anne, réponds-je, consterné à cette idée. Ce n'est qu'un bébé.

— Je n'aime pas les bébés, répond Astor avec une mine butée.

— Tu vas aimer celui-là, dis-je, avec une autorité qui me surprend moi-même. (Astor me considère avec hésitation, puis regarde son frère, et je profite de l'occasion.)

Allez. Entrez, dis-je en les poussant chacun d'une main.

Le tableau n'a pas beaucoup changé : c'est toujours une Madone à l'Enfant, Lily Anne vautrée sur sa mère, qui la soutient d'un bras. Rita ouvre des yeux ensommeillés et sourit en nous voyant. Lily Anne se contente de tressaillir sans se réveiller.

— Venez voir votre petite sœur, dit Rita.

— Vous arrêtez pas de dire ça tous les deux, commente Astor.

Elle reste là avec un air agacé, puis Cody vient se planter près du lit. Il a la tête juste à la hauteur de

celle de Lily Anne et l'examine un long moment. Astor finit par le rejoindre, visiblement plus intéressée par la réaction de Cody que par le bébé. Nous regardons tous Cody tendre lentement un index et toucher le petit poing serré de Lily Anne.

— Doux, annonce-t-il en lui caressant doucement la main.

Lily Anne ouvre le poing, et Cody la laisse saisir son index.

Elle le referme, s'agrippe, et, merveille des merveilles, Cody sourit.

— Elle me tient, nous informe-t-il.

— Je veux essayer, soutient Astor en cherchant à passer devant.

— Attends ton tour, lui dis-je.

Elle recule un peu et trépigne d'impatience, le temps que son frère dégage son index. Astor l'imité point pour point et sourit elle aussi quand Lily Anne se cramponne à son doigt. Et les deux recommencent tour à tour le même manège pendant un quart d'heure.

Et, durant tout ce temps, il n'est absolument pas question de pizza.

# Chapitre 6

J'éprouve un grand plaisir à regarder les trois enfants – mes trois enfants ! – faire connaissance. Mais, évidemment, n'importe quel gosse dira que s'amuser sous le regard d'un adulte ne peut durer éternellement. Étant la seule véritable adulte dans la pièce, Rita ne nous déçoit pas. Au bout d'une demi-heure, elle jette un coup d'œil à la pendule.

— Bon, dit-elle avant de prononcer la sentence redoutée. Demain, il y a école.

Cody et Astor échangent l'un de leurs regards muets qui en disent long.

— Maman, proteste Astor, on joue avec notre petite sœur.

Elle énonce ce propos comme si c'était le cliché attendu, afin de désarmer Rita. Mais celle-ci n'est pas née de la dernière pluie.

— Vous pourrez jouer avec Lily Anne demain. Pour le moment, Dex... papa va vous ramener à la maison et vous mettre au lit.

Ils me regardent comme si je venais de les trahir.

— Au moins, il y a de la pizza, réponds-je, désinvolte.

Ils quittent l'hôpital avec autant de mauvaise grâce que pour y entrer, mais je réussis, bon an mal an, à les ramener à la voiture. Plutôt que de revivre les horreurs de l'aller et de subir les odeurs de pizza qui flottent dans toute la ville, je laisse Astor en commander une avec mon portable, et nous sommes à la maison depuis à peine dix minutes qu'on nous la livre. Ils se jettent dessus comme s'ils n'avaient rien mangé depuis un mois, et j'ai de la chance d'en récupérer deux petites parts sans finir avec un bras arraché.

Après le dîner, nous regardons un



peu la télé puis nous lançons dans le rituel familial du brossage de dents, enfilage de pyjama et couchage. Cela me fait un drôle d'effet d'accomplir la cérémonie : j'y ai assisté assez souvent, mais Rita a toujours été la grande prêtresse du coucher, et, un peu bêtement, j'angoisse de ne pas tout exécuter comme il faut. Mais je ne cesse de repenser à Rita, qui a trébuché sur les mots en m'appelant Dex... papa. Je suis réellement Papa Dex, à présent, et tout cela est mon domaine. Bientôt, je procéderai aux mêmes rites avec Lily Anne et je les guiderai, elle et ses frère et sœur,

entre les écueils du crépuscule jusqu'à leur lit. Je trouve cette perspective étrangement réconfortante. À vrai dire, elle me soutient jusqu'au moment où les deux sont bordés et où je m'apprête à éteindre.

— Eh ! dit Astor. Tu as oublié les prières.

Je m'immobilise, soudain très mal à l'aise.

— Je ne connais aucune prière.

— Tu n'es pas obligé de les dire, répond-elle. Tu écoutes juste.

Je suppose que quiconque a un peu conscience de soi finit par avoir l'impression d'être un roi de

l'hypocrisie en présence d'enfants, et, là, c'est le cas. Mais je m'assieds avec un air solennel et j'écoute les âneries qu'ils chantonnent tous les soirs. Je suis à peu près sûr qu'ils n'en croient pas un mot non plus, mais cela fait partie du rite et ce doit être fait, et nous sommes ravis quand c'est terminé.

— Bon, conclus-je en me levant et en éteignant. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Dexter, répond Astor.

— Nuit, fait Cody.

D'habitude, je m'assiérais probablement avec Rita sur le canapé pour regarder un peu la

télévision, juste pour maintenir les apparences ; mais ce soir, n'ayant aucune raison de m'infliger l'épreuve et de faire semblant de trouver les émissions amusantes ou intéressantes, je ne retourne pas dans le salon. Je vais au bout du couloir, dans la petite pièce que Rita appelle mon bureau. Je l'utilise surtout pour les recherches en rapport avec mon passe-temps. J'y ai un ordinateur pour retrouver les individus particuliers qui méritent mon attention et un petit placard où je peux ranger quelques articles inoffensifs comme du chatterton et du fil de pêche renforcé.

Il y a aussi un petit classeur à tiroirs verrouillé qui contient quelques dossiers sur de futurs compagnons de jeu éventuels. Je m'installe au bureau pour les consulter. Il n'y a pas grand-chose pour le moment. J'ai deux possibilités, mais je ne me suis intéressé à aucune et, à présent, je me demande si je vais m'y mettre un jour. J'ouvre une chemise et en relis le contenu. C'est un meurtrier pédophile qui a été remis en liberté deux fois grâce à un alibi commode. Je suis à peu près sûr de pouvoir invalider cet alibi et de prouver sa culpabilité – pas au sens judiciaire,

évidemment, mais suffisamment pour satisfaire aux stricts critères que mon père adoptif policier, Harry, m'a inculqués. Il y a également un club de South Beach, dernier endroit où ont été vues plusieurs personnes qui ont disparu. Fang – Croc : un nom vraiment idiot pour un club. Mais, outre les signalements de personnes disparues, le nom apparaît également dans quelques documents de l'Immigration. Apparemment, le personnel des cuisines du club change à une allure inquiétante, et un employé de l'Immigration s'est dit que les

plongeurs ne rentraient pas tous au Mexique parce que l'eau du robinet de Miami avait mauvais goût.

Les immigrants clandestins sont une proie merveilleusement facile pour les prédateurs. Personne ne signale officiellement leur disparition : famille, amis et employeurs n'osent pas s'adresser à la police. Et, du coup, le nombre des disparitions est difficile à estimer, mais je pense qu'il est assez élevé pour susciter le questionnement, même à Miami. Et, dans ce club, quelqu'un tire d'évidence parti de cette situation – probablement le patron, étant donné qu'il est

forcément au courant des changements de personnel. Un coup d'œil à mon dossier : il s'appelle George Kukarov et habite sur Dilido Island, une belle adresse pas très loin de son établissement. Idéal pour joindre l'utile à l'agréable : faire les comptes, engager un DJ, égorger le plongeur et le tout en rentrant à l'heure pour le dîner. Je vois le tableau d'ici : une organisation si parfaite et si nette que j'en suis presque jaloux.

Je repose le dossier le temps de réfléchir un peu. George Kukarov : patron de boîte de nuit, assassin. C'est tout à fait logique, le genre de



logique qui fait dresser l'oreille du limier qui est en moi, qui le fait saliver et trembler à l'envie de sortir se lancer à la poursuite du renard. Et le Passager s'ébroue avec approbation, en étirant ses ailes avec un froissement sensuel qui signifie : *Oui, c'est lui. Ce soir, ensemble. Maintenant...*

Je sens le clair de lune qui filtre par la fenêtre et s'infiltré sous ma peau, au plus profond de mon être, pour agiter ce bouillon obscur qui mijote en moi, faire remonter à la surface de délicieuses pensées, et son arôme enivrant flotte jusqu'à mes narines tandis que je l'imagine

scotché à la table, se tortillant et se recroquevillant sous le coup de la même terreur qu'il a fait subir à je ne sais combien d'autres, et je vois le couteau s'élever joyeusement...

Mais la pensée de Lily Anne apparaît ; à présent, le clair de lune me semble moins éclatant, et le chuchotement de la lame s'évanouit. Le corbeau du nouveau Dexter croasse *Plus jamais*, la lune disparaît derrière le nuage argenté de Lily Anne, le couteau retourne dans son étui et Dexter revient à sa petite existence banlieusarde tandis que Kukarov détale vers la liberté et ses dépravations.

Le Passager noir ne se laisse pas faire, bien sûr, et mon esprit logique se joint au cœur : *Sérieusement, Dexter, roucoule suavement la raison, nous ne pouvons tout de même pas laisser ces divagations prédatrices s'accomplir sans rien faire ! Laisser les monstres se balader dans les rues, alors que nous sommes en mesure de les arrêter définitivement et d'une manière tout à fait distrayante ! Pouvons-nous véritablement laisser passer ce défi ?*

Et je repense à la promesse que je me suis faite à l'hôpital : devenir un

homme meilleur. Plus de Dexter le Démon – je suis Papa Dex, maintenant, dévoué au bien-être de Lily Anne et de ma famille qui s'épanouit. Pour la première fois, l'humanité me paraît rare et précieuse, bien qu'elle soit trop nombreuse et que, la plupart du temps, elle échoue régulièrement à démontrer sa valeur. Mais je dois à Lily Anne de changer de vie et je vais le faire.

Je contemple le dossier sur mes genoux. Il chantonne doucement, enjôleur, me supplie de fredonner avec lui et de jouer une délicieuse sérénade au clair de lune – mais

non. Le chœur grandiose de ma nouvelle-née le couvre, et, d'une main ferme, je glisse le dossier dans le broyeur à papier et vais me coucher.

J'arrive au travail un peu plus tard que d'habitude le lendemain matin, car j'ai déposé Cody et Astor à l'école. Naguère, c'était du ressort de Rita. À présent, tout est différent : nous sommes en l'An Un de l'Âge d'Or de Lily Anne. Je vais déposer les deux aînés pendant un certain temps, au moins jusqu'à ce que Lily Anne soit assez grande

pour voyager dans un siège bébé. Et, si cela signifie que je ne serai pas au bureau aux premières lueurs de l'aube, cela me paraît un très petit sacrifice.

Certes, le sacrifice se révèle un peu plus important quand j'arrive au bureau et que je découvre que quelqu'un d'autre que le Docile Dexter a apporté des beignets – et qu'ils sont tous partis, ne laissant qu'un carton sale et taché. Mais qui a besoin de beignets quand la vie elle-même est si suave ? Je me mets tout de même au travail, un sourire dans le cœur et une chanson aux lèvres.

Pour une fois, je ne reçois pas d'appel hystérique exigeant que je me précipite sur une scène de crime et je réussis à régler pas mal de paperasse pendant les premières quatre-vingt-dix minutes de la journée. J'appelle aussi Rita, surtout pour m'assurer que Lily Anne va bien et n'a pas été enlevée par des extraterrestres, mais Rita me rassure d'une voix ensommeillée et je lui annonce que je passerai la voir dans l'après-midi.

Après avoir commandé des fournitures et classé quelques rapports, ma vie professionnelle est parfaitement rangée, et, même si

cela ne compense pas l'absence de beignets, je m'en trouve très satisfait : Dexter déteste le désordre.

Je flotte encore sur mon petit nuage quand, un peu avant 10 heures, le téléphone sonne. Je décroche avec un jovial « Morgan à l'appareil ! » et suis récompensé par la voix maussade de ma sœur Deborah.

— Où tu es ? demande-t-elle, assez inutilement à mon avis : si je lui parle depuis un poste solidement relié au mur par un câble dans mon bureau, où veut-elle que je sois ? Peut-être que les



téléphones portables détruisent vraiment les neurones, finalement.

— Ici, à l'autre bout du fil.

— Retrouve-moi sur le parking, dit-elle en raccrochant avant que j'aie pu protester.

Je la retrouve à côté de sa voiture de service. Elle s'impatiente déjà, appuyée au capot, et, comme elle est renfrognée, dans un accès de finesse stratégique je décide d'attaquer le premier.

— Pourquoi faut-il que je te retrouve ici ? Tu as un bureau tout à fait convenable avec des sièges et la climatisation.

Elle se redresse et cherche ses

clés.

— Mon bureau est infesté.

— Par quoi ?

— Deke. Ce connard bas du plafond me lâche pas une seconde.

— C'est normal : c'est ton équipier.

— Il me rend dingue. Il pose son cul sur le rebord de mon bureau et attend que je craque et que je lui saute dessus.

J'imagine assez bien Deborah craquer tout en sautant sur quelqu'un, mais, si frappante que soit l'image, je la trouve incompréhensible.

— Pourquoi sauterais-tu sur ton

équipier ?

— Tu as peut-être pas encore remarqué qu'il est con et beau à la fois ? Dans ce cas, tu es le seul de la maison. Deke – et surtout lui – y compris.

J'ai remarqué, évidemment, mais je ne vois pas ce que son côté beau gosse a à voir là-dedans.

— Bon, d'accord, j'ai remarqué. Et alors ?

— Alors il est convaincu que je vais lui sauter dessus comme toutes les nanas qu'il croise. Et ça m'écoeure. Il est con comme une valise et il reste là, perché sur le coin de mon bureau, à se passer du

fil entre ses dents parfaites en attendant que je lui dise quoi faire. Si je dois le voir deux secondes de plus, je lui fais sauter le caisson. Monte.

Deborah n'a jamais été du genre à dissimuler ses sentiments, mais, quand bien même, c'est une sacrée sortie, et je reste un instant interdit pendant qu'elle s'assied au volant et démarre. Elle appuie plusieurs fois sur l'accélérateur, puis, pour être sûre que j'ai bien compris qu'elle est pressée, elle lâche un coup de sirène qui me tire de ma rêverie et me fait monter. J'ai à peine refermé la portière qu'elle a passé la

première et que nous sortons du parking.

— Je ne crois pas qu'il nous suive, dis-je en la voyant accélérer. (Deborah ne répond pas et se contente de dépasser un camion rempli de pastèques pour s'éloigner au plus vite du bureau et de son équipier.) Où allons-nous ? demandé-je en me cramponnant à l'accoudoir.

— Au lycée.

— Lequel ? demandé-je, craignant que le rugissement du moteur n'ait couvert un élément important de la conversation.

— Le lycée de gosses de riches où

allait Samantha Aldovar. C'est quoi le nom, déjà ? Ah oui, Ransom Everglades.

Je cligne des yeux. À mon avis, une telle destination ne nécessite pas tant de hâte, sauf si Deborah a peur que nous soyons en retard pour le cours, mais, quoi qu'il en soit, nous roulons à tombeau ouvert. En tout cas, je me rassure en me disant que si je survis à cette équipée, une fois arrivé là-bas, je n'aurai rien à affronter de plus dangereux que des boulettes en papier. Sans compter qu'avec le statut de l'établissement ce sera certainement une boulette de très

haute qualité, ce qui est toujours une consolation.

Je serre donc les dents et me cramponne pendant que Deborah fonce jusqu'à Coconut Groove. Un coup à gauche sur l'US1, à droite sur Douglas, de nouveau à gauche sur Poinciana pour gagner la voie express, et nous arrivons, battant probablement un record, si tant est que ce genre de chose soit comptabilisé.

A l'entrée, un vigile surgit devant nous. Deborah montre sa plaque, le vigile se penche, l'examine puis nous laisse passer. Nous faisons le tour d'une rangée de bâtiments et

nous garons derrière, sous un énorme banian sans âge à un emplacement qu'une pancarte indique comme RESERVE A M. STOKES. Deborah arrête le moteur et descend ; je la suis. Nous suivons une allée couverte qui débouche en plein soleil, et je jette un regard circulaire sur ce que nous avons toujours désigné depuis notre enfance comme « le lycée des gosses de riches ». Les bâtiments sont propres et ont l'air neufs ; les alentours sont particulièrement bien entretenus. Le soleil brille davantage ici, et les frondaisons des palmiers ondulent avec un peu plus



de grâce : dans l'ensemble, ça ressemble à une très belle journée pour gosses de riches.

Le bâtiment administratif se dresse au centre, divisé en deux par un passage couvert. Nous arrivons à la réception, où on nous fait attendre l'arrivée d'un quelque chose adjoint. Je songe au principal adjoint de notre collègue. Il était énorme, avec un front de Cro-Magnon qui faisait une saillie. Du coup, je suis un peu surpris en voyant arriver une petite femme élégante.

— Madame, monsieur ? dit-elle aimablement. Je suis Mme Stein.

Que puis-je pour vous ?

— J'aimerais vous poser quelques questions sur l'une de vos élèves, explique Deborah en lui serrant la main.

D'un haussement de sourcils, Mme Stein nous fait comprendre que c'est tout à fait inhabituel : la police n'est pas censée venir la questionner sur ses élèves.

— Venez dans mon bureau, dit-elle. (Elle nous précède dans un couloir jusqu'à une pièce meublée d'un bureau, d'un fauteuil et d'une seule chaise.) Asseyez-vous, je vous prie. (Sans même un regard pour moi, Deborah s'assied sur la chaise

en plastique face au bureau, m'obligeant à chercher un bout de mur pas trop encombré de souvenirs encadrés pour pouvoir au moins m'appuyer confortablement.) Très bien, continue-t-elle en s'asseyant à son tour et en posant sur nous un regard courtois mais glacial. De quoi s'agit-il ?

— Samantha Aldovar a disparu.

— Oui. Nous sommes au courant, bien sûr.

— C'est quelle sorte d'élève ?

— Je ne peux pas vous montrer ses notes ni rien de ce genre, répond Mme Stein d'un ton pincé. Mais c'est plutôt une bonne élève.

Au-dessus de la moyenne, je dirais.

— Elle bénéficie d'une bourse ?  
demande Debs.

— C'est évidemment une information confidentielle.

Deborah la fusille du regard, mais, curieusement, Mme Stein ne s'en laisse pas conter. Peut-être a-t-elle l'habitude des regards assassins des parents pleins aux as. Comme nous sommes dans une impasse, je décide d'intervenir.

— Est-elle l'objet de moqueries de la part de ses camarades ? demandé-je. Pour des questions d'argent, par exemple ?

Mme Stein me regarde et me

gratifie d'un demi-sourire qui signifie qu'elle ne trouve pas cela drôle.

— Vous pensez qu'il pourrait y avoir une raison financière à sa disparition, je suppose, dit-elle.

— Savez-vous si elle a un petit copain ?

— Je n'en sais rien, et, si je le savais, je ne pense pas que je vous le dirais.

— Madame Stern ! la réprimande Debs.

— C'est Stein.

Deborah poursuit :

— Nous n'enquêtons pas sur Samantha Aldovar. Nous enquêtons

sur sa disparition. Et si vous ne nous répondez pas vous nous empêchez de la retrouver.

— Je ne vois vraiment pas...

— Nous aimerions la retrouver en vie, reprend Deborah avec une fermeté glaciale que je trouve admirable et qui fait d'ailleurs pâlir Mme Stein.

— Je ne... Pour les questions personnelles, je ne suis pas au courant. Peut-être faudrait-il que je vous laisse parler à l'une de ses camarades...

— Ce serait très utile, dit Deborah.

— Je crois qu'elle est assez proche

de Tyler Spanos. Mais il faudra que cela se passe en ma présence.

— Allez chercher Tyler Spanos, madame Stein, ordonne Deborah.

Mme Stein se mord les lèvres, se lève et sort avec beaucoup moins d'assurance qu'elle n'est entrée. Deborah se rencogne dans sa chaise en se tortillant comme si elle essayait de trouver une position confortable. Pas moyen. Elle finit par renoncer et se redresse, croisant et décroisant les jambes avec impatience.

J'ai mal à l'épaule et je décide de m'appuyer sur l'autre. Plusieurs minutes passent. Deborah lève de

temps en temps les yeux vers moi, mais nous n'avons pas grand-chose à nous dire.

Finalement, nous entendons des voix dans le couloir. Le ton monte un instant, puis un silence relatif retombe. Et, après de longues minutes durant lesquelles Deborah a croisé et décroisé les jambes et où j'ai rechangé d'épaule, Mme Stein revient dans le bureau, toujours aussi pâle et l'air pas du tout contente.

— Tyler Spanos n'est pas venue en cours aujourd'hui. Ni hier. J'ai donc appelé chez elle.

Elle hésite, comme gênée, et



Deborah doit l'encourager.

— Elle est malade ?

— Non, elle... (Mme Stein se mord encore les lèvres.) Elle... Elle travaillait sur un exposé avec une camarade, dit-elle enfin. Ils m'ont dit qu'elle, hum, pour pouvoir travailler dessus... ils m'ont dit qu'elle était restée dormir chez l'autre fille.

Deborah se lève d'un bond.

— Samantha Aldovar.

Et ce n'est pas une question. Mais Mme Stein y répond quand même.

— Oui, effectivement.

# Chapitre 7

Entre les lois que toute école peut invoquer pour protéger ses élèves contre le harcèlement des autorités et le poids que représentent les parents et anciens élèves d'un établissement comme Ransom Everglades, nous aurions pu avoir beaucoup de mal à recueillir la moindre information sur ce qui était désormais une double disparition. Mais le lycée a opté pour une vertueuse moralité, et Mme Stein se précipite pour alerter professeurs et administration.

Je jette un coup d'œil autour de moi et remarque qu'il y a toujours le même nombre de sièges. Le bout de mur où je me suis appuyé ne me paraît plus très attirant. Mais j'estime que notre importance dans cet univers est montée de plusieurs crans depuis que deux des élèves du lycée se révèlent introuvables – bref, je suis dorénavant bien trop important pour rester debout. Et puis il y a un fauteuil tout à fait convenable dans la pièce.

Je viens de m'installer à la place de Mme Stein quand mon portable sonne. C'est Rita. Je réponds.

— Allô ?

— Bonjour Dexter, c'est moi.

— C'est ce qu'il me semblait.

— Quoi ? Oh, bon. Écoute, demande-t-elle inutilement, puisque c'est ce que je fais. Le médecin a dit que j'étais en état de rentrer. Est-ce que tu peux venir nous chercher ?

— Tu es quoi ?

Je suis stupéfait : après tout, Lily Anne est née seulement hier.

— En état de rentrer, répète-t-elle patiemment.

— C'est beaucoup trop tôt !

— Le médecin pense le contraire. Dexter, ce n'est pas mon premier accouchement.

— Mais Lily Anne pourrait attraper quelque chose... et le siège bébé, réponds-je en me rendant compte que je suis tellement paniqué à l'idée de Lily Anne quittant la sécurité de l'hôpital que je me mets à m'exprimer comme Rita.

— Elle va très bien, Dexter, et moi aussi. Nous voulons rentrer, alors viens nous chercher, d'accord ?

— Mais, Rita...

— On t'attend. Au revoir.

Et elle raccroche avant que j'aie pu trouver un motif rationnel pour qu'elle ne quitte pas l'hôpital. Je fixe un moment le téléphone, puis

l'idée de Lily Anne confrontée à un monde rempli de microbes et de terroristes me pousse brusquement à agir.

— Il faut que je m'en aille, annoncé-je à ma sœur.

— Ouais, j'ai pigé, dit-elle en me lançant les clés de la voiture. Ramène-toi ici dès que tu peux.

Je roule dans le plus pur style Miami — c'est-à-dire vite, en zigzaguant souplement sans tenir compte des files. Je n'ai pas l'habitude d'être aussi exubérant : j'ai toujours estimé que, contrairement à l'esprit qui règne dans les artères de notre ville,

arriver à bon port est aussi important que démontrer sa maîtrise en chemin. Mais les gestes me viennent naturellement – après tout, j’ai grandi ici, et la situation présente semble exiger toute la hâte et tout le machisme que je peux rassembler en moi. Mais qu’est-ce que s’est imaginé Rita ? Et, en plus, comment a-t-elle réussi à convaincre les médecins ? Cela n’a aucun sens : Lily Anne est minuscule, fragile, terriblement vulnérable, et je trouve que c’est fou et cruel de la lâcher si rapidement dans cette existence froide et dure.

Je fais un saut à la maison pour prendre le siège bébé tout neuf. Je me suis entraîné à l'installer depuis des semaines pour être fin prêt le moment venu – mais le moment en question est arrivé trop tôt, et j'ai un mal de chien à installer la ceinture tant mes doigts sont gourds et maladroits. Pas moyen d'enfiler la fixation. Je tire, je pousse, finalement, je me coupe un doigt sur le plastique moulé et balance tout en l'air en suçant ma blessure.

Comment cet engin pourrait protéger Lily Anne, alors qu'il m'a si sauvagement attaqué ? Et, même



s'il fonctionnait comme prévu – et cela n'arrive jamais –, comment pourrais-je garder Lily Anne à l'abri dans le monde où nous vivons ? Surtout si vite après la naissance – c'est dément de la ramener chez nous alors qu'elle n'a qu'un jour ! C'est l'exemple même de l'arrogance et de l'indifférence du corps médical : les médecins se croient tellement supérieurs, tout cela parce qu'ils ont décroché leur diplôme. Mais ils ne savent pas tout – ils ne voient pas ce qu'un cœur de père me souffle clairement : il est beaucoup trop tôt pour lâcher Lily Anne sous prétexte que le système

de santé économisera quelques dollars.

Je finis par réussir à installer le siège et fonce à l'hôpital. Mais, contrairement à mes craintes, je ne trouve pas Rita devant l'entrée en train d'esquiver des balles perdues pendant que Lily Anne joue avec des seringues usagées jetées par terre. Rita est dans un fauteuil roulant dans le hall, le bébé soigneusement langé dans les bras. Elle lève le nez et me fait un vague sourire au moment où j'entre en trombe.

— Bonjour, Dexter, tu as fait drôlement vite.

— Oh, fais-je en essayant de reconnaître que tout va finalement très bien. En fait, j'étais dans les environs.

— Tu ne vas pas rouler à cette vitesse au retour, n'est-ce pas ?

Et, avant que j'aie eu le temps de souligner que jamais je ne conduirais vite avec Lily Anne à bord, un jeune homme plein d'entrain et de poils se précipite sur nous et s'empare des poignées du fauteuil.

— Eh bien, voilà papa, annonce-t-il. Vous êtes prêts à partir ?

— Oui, c'est... Merci, lâche Rita.

— En voiture, alors !

Le jeune homme débloque le frein et commence à pousser Rita vers la porte. Et moi, forcé à accepter l'inévitable, je pousse un long soupir résigné et je les suis.

Arrivé à la voiture, je prends Lily Anne des bras de Rita et la dépose précautionneusement dans l'agressif siège bébé. Cependant, je ne sais pas pourquoi, mais, malgré toutes les répétitions, je n'arrive pas à reproduire avec un vrai bébé les gestes que j'ai effectués avec une ancienne poupée d'Astor. Finalement, Rita doit m'aider pour installer convenablement Lily Anne. C'est donc un Dexter totalement

incapable et qui a deux mains gauches qui finit par se mettre au volant et démarrer. Après avoir vérifié avec angoisse dans le rétroviseur que le siège bébé n'a pas pris feu, je sors lentement du parking.

— Ne conduis pas trop vite, me demande Rita.

— Oui, ma chérie.

Je roule lentement – pas assez pour risquer l'indignation lourdement armée de mes concitoyens, mais juste au-dessous de la vitesse maximale autorisée. Chaque coup de Klaxon, chaque vibration de basse d'une voiture

hypercustomisée me paraît menaçant, et, quand je m'arrête aux feux rouges, je me surprends à vérifier d'un regard oblique et angoissé si on ne pointe pas sur nous un automatique depuis les véhicules voisins. Mais nous arrivons miraculeusement sains et saufs à la maison. Détacher les fixations du siège bébé n'est pas aussi compliqué que les attacher, et, en un rien de temps, Rita et Lily Anne sont confortablement installées sur le canapé.

Je les contemple toutes les deux, et, soudain, tout me paraît différent. Elles sont pour la première fois à la

maison, et le simple fait de voir mon bébé nouveau-né dans ce décor familial me rappelle combien cette vie est nouvelle, merveilleuse et fragile.

Je traînasse sans vergogne et savoure avec délices ce ravissant spectacle. J'effleure les orteils de Lily Anne et lui caresse les joues d'un doigt – jamais je n'ai rien touché d'aussi doux et je sens quasiment cette fraîcheur rosée à travers ma peau. Rita s'assoupit en souriant, le bébé dans les bras, pendant que je m'extasie en tripotant et en reniflant tout ça, jusqu'au moment où je me rends

compte que l'heure tourne et que je suis venu dans une voiture dont la propriétaire est connue pour arracher les yeux de n'importe qui pour moins que cela.

— Tu es sûre que ça ira ?  
demandé-je à Rita.

Elle ouvre les yeux et me fait ce sourire si remarquablement peint par Léonard de Vinci dans sa *Madone à l'enfant*.

— Ce n'est pas la première fois, Dexter. Tout ira bien.

— Si tu en es sûre, réponds-je avec une sensibilité toute neuve et vraiment sincère.

— Sûre et certaine.



À contrecœur, je les laisse. Quand j'arrive à Ransom Everglades, j'apprends qu'on a installé Debs, dans l'ancien bâtiment avec vue sur la baie, dans une sorte de salle d'interrogatoire improvisée. La Pagode – c'est le nom du bâtiment en question qui se dresse au-dessus du terrain de sport – est une vieille construction de bois branlante dont on ne donnerait pas cher en cas de tempête tropicale, mais qui tient le coup depuis assez longtemps pour être devenue une sorte de monument.

Au moment où j'arrive, Deborah est en conversation avec un jeune

homme excessivement soigné ; elle se contente de me jeter un coup d'œil et de hocher la tête sans l'interrompre. Je m'assieds sur le siège à côté d'elle.

Pendant tout le reste de la journée, élèves et professeurs défilent devant nous pour nous raconter ce qu'ils savent de Samantha Aldovar et de Tyler Spanos. Les élèves sont tous rayonnants, séduisants et polis, le corps enseignant uniformément compétent et dévoué, et je commence à mesurer les avantages des écoles privées. Si seulement j'avais pu fréquenter ce genre

d'établissement, qui sait ce que je serais devenu ? Peut-être qu'au lieu de n'être qu'un expert en traces de sang qui se faufile dans la nuit pour tuer je serais devenu un médecin, un physicien ou même un sénateur qui se serait faufilé dans la nuit pour tuer. C'est affreusement désolant de songer à tout ce potentiel gâché.

Mais une école privée était bien au-delà des moyens de Harry – et, quand bien même, je doute qu'il aurait choisi cette option : il s'est toujours méfié de l'élitisme.

A la fin de nos entretiens, vers 17 h 30, Debs et moi avons appris

quelques petites choses très intéressantes sur nos deux disparues, mais rien qui indique qu'elles réussiraient à survivre dans la jungle de Miami sans carte de crédit ni iPhone.

Samantha Aldovar restait un peu une énigme, même pour ceux qui pensaient bien la connaître. Les élèves savaient qu'elle bénéficiait d'une bourse, mais personne ne semblait s'en soucier vraiment. Tous reconnaissaient qu'elle était sympa, discrète, bonne en maths, et sans petit copain. Personne ne

voyait pourquoi elle aurait mis en scène sa disparition. Personne ne se rappelait l'avoir vue en compagnie d'individus de mauvaise réputation – à l'exception de Tyler Spanos.

Tyler était apparemment une vraie rebelle, et l'amitié entre les deux filles tout à fait improbable. Alors que Samantha venait au lycée et en repartait dans la Hyundai vieille de quatre ans conduite par sa mère, Tyler arrivait au volant de sa propre voiture : une Porsche. Autant Samantha était discrète et timide, autant Tyler avait l'air d'une vraie traînée toujours partante pour faire la fête. Elle n'avait pas de petit

copain, tout simplement parce qu'elle était incapable de se limiter à un garçon à la fois.

Pourtant, une amitié s'était nouée entre elles au cours de l'année précédente, et les deux filles étaient presque toujours ensemble, au déjeuner, après les cours ou le week-end. C'était ce qui tracassait le plus Deborah. Elle avait calmement écouté et posé ses questions, lancé un avis de recherche sur la Porsche de Tyler et envoyé (avec un frisson d'inquiétude) Deke, son équipier, interroger les Spanos : rien de tout cela n'avait entamé sa sérénité. Mais, pour une raison inconnue,

l'étrange amitié entre les deux filles avait déclenché chez elle la frénésie du cocker qui flaire un steak.

— Putain, ça a aucune logique, marmonne-t-elle.

— Ce sont des ados, lui rappelé-je. Elles ne sont pas censées être logiques.

— Tu te goures. Il y a des trucs qui sont toujours logiques, surtout chez les ados. Les binoclards traînent avec les binoclards, les sportifs et les pom-pom girls avec les sportifs et les pom-pom girls. C'est toujours comme ça.

— Peut-être qu'elles ont un point commun secret, avancé-je en

lançant nonchalamment un regard à ma montre qui m'indique qu'il est bientôt temps de rentrer.

— Je parie que c'est ça. Si on le trouve, on saura où elles sont.

— Personne n'a l'air de savoir de quoi il pourrait bien s'agir, réponds-je, tout en tentant de trouver une manière polie de prendre congé.

— Mais qu'est-ce que tu as, merde ? aboie-t-elle brusquement

— Pardon ?

— T'arrêtes pas de te tortiller comme si tu avais envie de pisser.

— Oh, euh... en fait, il est presque l'heure que je rentre. Je dois passer prendre Cody et Astor avant 18



heures

Elle me dévisage pendant une éternité.

— Jamais j'aurais cru ça.

— Cru quoi ?

— Que tu finirais marié avec des gosses. Père de famille, avec tout ce que tu trimballes.

Elle fait allusion à mon côté obscur, à mon ancien rôle de Dexter le Vengeur solitaire au clair de lune. Elle a découvert cette personnalité il y a quelque temps et a fini par s'en accommoder -juste au moment où j'ai décidé de renoncer à ce personnage.

— Eh bien, je crois que je ne

l'aurais jamais imaginé non plus. Mais... voilà, maintenant, j'ai une famille.

— Ouais, dit-elle en se détournant. Et moi pas encore.

Je regarde son visage reprendre, bon an mal an, son masque habituel d'autorité ronchonne, mais cela prend un petit moment durant lequel je suis choqué de la trouver aussi vulnérable.

— Tu l'aimes ? demande-t-elle brusquement en se retournant. (Je cligne des yeux, surpris. Une question aussi brutale et intime, ce n'est pas le genre de Deborah, et c'est aussi pour cela que nous nous

entendons si bien.) Tu aimes Rita ?  
répète-t-elle.

Là, je ne peux plus esquiver.

— Je... je ne sais pas, réponds-je  
prudemment. Je... euh, je me suis  
habitué à elle.

Elle me dévisage et secoue la tête,  
consternée.

— *Habitué à elle.* On croirait que  
tu parles d'un fauteuil confortable.

— Pas si confortable que ça.

J'essaie d'instiller un peu de  
légèreté dans ce qui est soudain  
devenu une conversation vraiment  
perturbante.

— Est-ce que tu éprouves de  
l'amour, au moins ? Est-ce que tu

en es capable ?

— Oui, dis-je en pensant à Lily Anne. Je crois.

Elle continue de me scruter, mais, comme il n'y a pas grand-chose à voir, elle se retourne vers la fenêtre qui donne sur la baie.

— Merde. Rentre. Va chercher tes gosses et retrouver ton fauteuil de bonne femme.

Je ne suis pas humain depuis très longtemps, mais, malgré tout, je sais que quelque chose cloche au royaume de Deborah et je ne peux pas partir sur cette impression.

— Debs, qu'est-ce qu'il y a ?

Je vois sa nuque se raidir, mais

elle continue de contempler la mer.

— Toutes ces conneries de vie de famille. Avec ces deux filles et leurs familles bousillées. Et ta famille et toi, qui es tout aussi bousillé. C'est toujours naze, mais tout le monde y a droit, sauf moi. (Un long soupir.) Et j'en ai vraiment envie. (Elle fait volte-face et, féroce :) Et me sors pas une foutue blague sur l'horloge biologique, hein !

Pour être tout à fait honnête, je suis bien trop dérouté par le comportement de Deborah pour oser la moindre blague, que ce soit sur le temps qui passe ou sur autre chose. Mais, blague ou pas, je sais

que je dois dire quelque chose, je cherche, et tout ce que je trouve c'est une question concernant Kyle Chutsky, le type avec qui elle vit depuis plusieurs années. J'ai vu cette approche dans un feuilleton il y a quelque temps. J'aime bien étudier ces émissions : j'y trouve des indices sur la manière de se comporter dans les situations ordinaires, et je me dis que cela va me servir en cet instant.

— Tout se passe bien avec Kyle ? demandé-je donc.

Ma sœur ricane, mais elle se radoucit.

— Foutu Chutsky. Il pense qu'il

est trop vieux, trop décati et inutile pour une jolie petite jeunesse comme moi. Il me répète que je pourrais trouver mieux. Et quand je réponds que j'en ai peut-être pas envie, il secoue la tête et prend un air chagriné.

Tout cela est très intéressant, c'est un aperçu franchement fascinant de l'existence d'une personne qui est humaine depuis plus longtemps que moi, mais je suis à court d'idées question commentaire constructif et suis pressé par le temps – celui qu'indique ma montre, pas celui de l'horloge biologique. Du coup,

cherchant un truc réconfortant tout en lui faisant comprendre que je ne vais pas tarder, tout ce que je trouve, c'est :

— Eh bien, je suis sûr que ça part d'une bonne intention.

Le regard qu'elle me lance me fait douter d'avoir choisi la bonne réplique. Elle pousse un long soupir et se retourne vers la fenêtre.

— Ouais. Moi aussi.

Elle contemple la mer et se tait, mais, pis que tout, elle pousse de nouveau un soupir.

C'est un aspect de ma sœur que je n'ai encore jamais vu et que j'espère ne pas être forcé de revoir. J'ai



l'habitude d'une Deborah débordante de bruit et de fureur qui me crible le bras de coups de poing. La voir tendre, vulnérable, s'apitoyant sur son sort est extrêmement troublant. Je sais que je devrais prononcer des mots de réconfort, mais je ne sais pas par où commencer et je reste planté là, gauchement, jusqu'au moment où mon sens du devoir succombe à la nécessité.

— Je suis désolé, Debs (et bizarrement je suis sincère). Il faut vraiment que j'aie chercher les enfants.

— Ouais, répond-elle sans se

retourner. Va chercher tes gosses.

— Euh... Il faut que tu me reconduises à ma voiture.

— O.K., on n'a plus rien à faire ici.

Elle s'ébranle, s'arrête un instant pour remercier Mme Stein et me précède sans un mot vers sa voiture.

Le silence dure pendant tout le trajet, et ce n'est pas très agréable. Il me semble que je devrais dire quelque chose, alléger l'atmosphère, mais, comme mes deux premières tentatives tombent à plat, je renonce. Debs se gare sur le parking du bureau, à côté de ma voiture, et regarde droit devant elle

avec le même air pensif et malheureux. Je la dévisage un moment, mais elle ne bronche pas.

— Bon, finis-je par lâcher. À demain.

— Ça fait quoi ? demande-t-elle alors que j'ai tout juste ouvert la portière.

— Quoi donc ?

— De prendre son bébé dans ses bras pour la première fois.

Je n'ai pas besoin de trop réfléchir pour répondre.

— C'est incroyable. Absolument merveilleux. Ça ne ressemble à rien d'autre au monde.

Elle me regarde, et je ne sais pas

si elle va me prendre dans ses bras ou me frapper, mais elle ne fait ni l'un ni l'autre et se contente de secouer lentement la tête.

— Va chercher tes gosses.

J'attends un instant, au cas où elle ajouterait quelque chose. Mais elle ne dit rien.

Je descends de voiture et la regarde repartir à petite allure en essayant de deviner son problème. Mais, comme c'est manifestement beaucoup trop compliqué pour un être humain aussi récent que moi, je renonce, monte dans ma voiture et pars chercher Astor et Cody.

# Chapitre 8

La circulation est dense sur Old Cutler Road, mais curieusement, ce soir, tout le monde a l'air très courtois dans cette partie de la ville. Le conducteur d'un gros Hummer rouge ralentit même pour me laisser changer de file, ce que je n'ai encore jamais vu. Du coup, je me demande si des terroristes n'ont pas glissé dans l'alimentation d'eau de Miami une substance qui nous rend tous calmes et aimables. D'abord, j'ai décidé de renoncer à la voie obscure ; ensuite, j'ai vu Debs pour

la première fois au bord des larmes – et, maintenant, un Hummer en pleine heure de pointe se montre poli et attentionné. Serait-ce l'Apocalypse ?

Mais je ne vois aucun ange flamboyant aux environs du parc où Cody et Astor sont incarcérés et, cette fois encore, j'y arrive juste avant 18 heures. C'est la même jeune femme qui attend à l'entrée avec eux en agitant ses clés et en trépignant littéralement d'impatience. Elle me jette presque les enfants puis, avec un sourire mécanique vraiment pas aussi réussi que les miens, s'élançe vers

sa voiture à l'autre bout du parking.

Je charge Cody et Astor à l'arrière et m'installe au volant. Comme ils sont relativement silencieux, même Astor, je juge, dans mon rôle tout neuf de père humain, que je dois les aider à s'épancher un peu.

— Tout le monde a passé une bonne journée ? demandé-je, dans un flamboiement de bonne humeur synthétique.

— Anthony est un connard, déclare Astor.

— Astor, on ne parle pas comme ça, interviens-je, un peu choqué.

— Même maman dit ça quand elle conduit, répond-elle. Et de toute

façon je l'ai même entendu dire à la radio.

— Eh bien, tu n'es pas censée le répéter. C'est un gros mot.

— Tu as pas le droit de me parler comme ça. J'ai dix ans.

— Tu n'es pas assez âgée pour dire des gros mots, quelle que soit la manière dont je te parle.

— Alors tu t'en fiches de ce qu'a fait Anthony ? Tout ce qui t'intéresse, c'est que je dise pas de gros mots ?

Je respire un bon coup et fais un gros effort pour ne pas emboutir la voiture qui nous précède.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?



— Il a dit que j'étais pas sexy, parce que j'ai pas de nichons.

Je sens ma bouche s'ouvrir et se refermer toute seule plusieurs fois et je me rappelle juste à temps qu'il faut quand même que je respire. Là, je suis manifestement dépassé, mais il faut que je réponde quelque chose.

— Eh bien, je, euh... hum, articulé-je. Disons qu'il est très rare d'avoir des nichons à dix ans.

— C'est un gros crétin, maugrée-t-elle. (Puis, suavement :) J'ai le droit de dire « gros crétin », Dexter ?

J'ouvre de nouveau la bouche pour bafouiller quelque chose,

mais, avant que j'aie pu prononcer la moindre syllabe, Cody prend la parole.

— Quelqu'un nous suit, annonce-t-il.

Instinctivement, je jette un coup d'oeil au rétroviseur. Avec toute cette circulation, il est impossible de vérifier si nous sommes effectivement suivis.

— Pourquoi tu dis ça, Cody ? Comment peux-tu savoir ?

Je le vois dans le rétro hausser les épaules.

— M. Ombre.

Je soupire. D'abord Astor avec son avalanche de grossièretés,

maintenant Cody avec son M. Ombre. Décidément, j'ai droit à l'une de ces mémorables soirées que vivent de temps en temps les parents.

— Cody, il arrive parfois à M. Ombre de se tromper.

— Même voiture.

— La même que quoi ?

— La même qui était sur le parking de l'hôpital, interprète Astor. La rouge, quand tu as dit que le type nous regardait pas alors qu'il nous espionnait. Et maintenant il nous suit, même si tu penses que non.

J'aime à me considérer comme

un homme raisonnable. Mais, là, je sens que j'ai laissé l'irréalité empiéter un peu trop loin et qu'une petite leçon est nécessaire. En plus, si je veux observer ma résolution et marcher du côté ensoleillé de la vie, je dois commencer tôt ou tard à les sevrer de leurs fantaisies obscures, et le moment ne me paraît pas plus mal choisi qu'un autre.

— Bien. Vérifions s'il nous suit vraiment.

Je me déporte sur la file de gauche et mets mon clignotant. Personne ne nous suit.

— Alors, vous voyez quelqu'un ?

— Non, ronchonne Astor.

Je prends une rue à gauche qui longe un centre commercial.

— On nous suit, là ?

— Non, répond Astor.

J'accélère et tourne à droite.

— Et maintenant ? demandé-je, plein d'entrain. Quelqu'un est derrière nous ?

— Dexter..., grommelle Astor.

Je me gare devant une petite maison ordinaire comme la nôtre, deux roues sur l'herbe et le pied sur le frein.

— Et maintenant ? On nous suit ? demandé-je en m'efforçant de ne pas trop montrer combien je suis ravi de ma démonstration

spectaculaire.

— Non, dit Astor.

— Si, la coupe Cody.

Je me retourne pour le gronder et je m'arrête tout net. Car, par la lunette arrière, j'aperçois à une trentaine de mètres une voiture qui avance lentement vers nous sous les arbres. Il fait encore assez jour pour que je distingue sa couleur rouge. C'est alors que le Passager noir s'ébroue lentement et déplie ses ailes en sifflant sa mise en garde.

Sans réfléchir, j'écrase l'accélérateur et arrache un bout de pelouse en évitant de justesse une

boîte aux lettres avant de regarder enfin droit devant moi.

— Cramponnez-vous, dis-je aux enfants.

Et en frôlant d'un peu trop près la panique, je fonce et prends à droite pour regagner l'US1.

Je vois la voiture rouge derrière moi, mais j'ai suffisamment d'avance quand j'arrive sur l'autoroute pour me fondre dans la circulation. Je commence à respirer à nouveau, enfin, une ou deux fois, tout en changeant de file pour atteindre la plus rapide. J'accélère pile au moment où un feu passe au rouge et je continue pendant un

petit kilomètre jusqu'à ce que je trouve une ouverture dans le flot des voitures pour sortir dans un crissement de pneus et déboucher dans un autre quartier résidentiel. La rue est calme et sombre, plus personne derrière nous, pas même une bicyclette.

— Ça y est. Je crois qu'on l'a semé, dis-je.

Dans le rétroviseur, je vois Cody regarder par la lunette arrière et se retourner en hochant la tête.

— Mais qui c'était, Dexter ? interroge Astor.

— Juste un malade quelconque, réponds-je avec plus d'assurance



que je n'en éprouve. Il y en a que cela amuse de faire peur à des gens qu'ils ne connaissent pas.

— C'est le même, affirme Cody.  
Qu'à l'hôpital.

— Tu ne peux pas le savoir, réponds-je.

— Si.

— Ce n'est qu'une coïncidence.  
Deux malades, mais différents.

— Le même, répète-t-il.

— Cody...

Mais l'adrénaline retombe, et je n'ai vraiment pas envie de me disputer, alors je n'insiste pas. Il finira par apprendre que Miami est remplie d'une collection aussi

variée qu'impressionnante de cinglés et de prédateurs et que beaucoup sont les deux à la fois. Il n'y a aucun moyen de savoir pourquoi on nous a suivis, et cela n'a pas vraiment d'importance. Qui que ce soit, il a disparu.

Ne voulant pas jouer avec le feu, je rentre à la maison par des rues secondaires, au cas où notre poursuivant nous guetterait depuis l'autoroute. Il n'y a personne : de temps en temps, des phares brillent dans le rétroviseur, mais chaque fois c'est simplement quelqu'un qui rentre chez lui, tourne dans une rue et se gare.

Nous finissons par arriver au dernier carrefour avant notre petite maison. Je le remonte prudemment en regardant tout autour de moi. Je ne vois que des files de voitures, il n'y a rien d'inquiétant, et, quand le feu passe au vert, je tourne deux fois à droite avant de m'engager dans notre rue.

— Et voilà, dis-je en apercevant notre petit arpent de paradis. Il ne faudra rien dire à maman, sinon elle va s'inquiéter. D'accord ?

— Dexter, prévient Astor en désignant notre maison.

Je suis du regard son bras tendu et je pile.

Une petite voiture rouge est garée juste devant, face à nous, phares allumés et moteur qui tourne. Je ne peux pas voir à l'intérieur, mais je n'ai pas besoin de cela pour sentir le rapide battement des sombres ailes caoutchouteuses et le sifflement irrité du Passager, maintenant bien réveillé.

— Restez ici, les portières verrouillées, dis-je en tendant mon portable à Astor. S'il arrive quoi que ce soit, appelle la police.

— Je pourrai conduire si tu es mort ? demande-t-elle.

— Restez ici, c'est tout, réponds-je en prenant une profonde

inspiration et en appelant à moi les ténèbres.

— Je sais conduire, continue Astor, qui détache sa ceinture et s'apprête à passer derrière le volant.

— Astor ! Tu ne bouges pas !

En entendant dans ma voix un écho de l'Autre, l'autorité glaciale, elle se rassied, presque penaude.

Je descends lentement et regarde l'autre voiture. Impossible de voir à l'intérieur, et rien ne semble alarmant : ce n'est qu'une petite voiture rouge, phares allumés et moteur qui tourne. Je sens comme un roulement de tambour venant du Passager — prêt à l'action, mais

sans me préciser ce qui m'attend : ça pourrait aussi bien être un lance-flammes qu'une tarte à la crème.

J'avance vers la voiture en me demandant quoi faire, ce dont je suis incapable, ne sachant ni ce qu'on me veut ni qui est à l'intérieur. Il n'est plus question de se convaincre que ce n'est qu'un cinglé venu là par hasard – il sait où j'habite. Mais qui est-ce ? Qui peut avoir des raisons de me suivre ? Parmi les vivants, je précise, car il y a quantité d'anciennes victimes qui adoreraient s'en prendre à moi, mais qui ne sont pas en état... sinon de décomposition avancée.

Je continue d'avancer. Rien ne bouge dans la voiture, et le Passager se contente d'un vague battement d'ailes prudent et perplexe.

Quand je me retrouve à trois mètres de la portière côté passager, la vitre se baisse et je m'immobilise. Pendant un long moment, rien ne se passe, puis un visage apparaît à la portière, un visage familier qui me fait un éclatant sourire synthétique.

— Tu n'as pas aimé mon petit jeu ? dit le visage. Tu comptais me l'annoncer quand, que j'étais oncle ?

C'est mon frère, Brian.

# Chapitre 9

Je n'ai pas revu mon frère depuis cette mémorable soirée, il y a quelques années, quand nous nous sommes retrouvés pour la première fois en tant qu'adultes dans un conteneur du port de Miami et qu'il m'a proposé un couteau pour que je puisse l'assister lors de la vivisection de la compagne de jeu qu'il s'était choisie. Pour le coup, je n'ai pas été en mesure de le faire, aussi étrange que cela puisse paraître. C'est sans doute parce qu'il avait choisi Deborah et que la main



depuis longtemps défunte de Harry a empoigné mon âme hypothétique avec une telle énergie que je n'ai pas pu lui faire de mal – même si elle n'avait aucun lien de parenté avec moi, contrairement à Brian.

En fait, c'est la seule personne avec qui j'aie un lien de parenté biologique, même si tout est possible, d'après le peu que j'ai découvert sur notre traînée de mère. Qui sait ? j'ai peut-être une dizaine de demi-frères et sœurs qui vivent dans un mobile home à Immokalee. En tout cas, ce lien du sang que nous partageons était moins important que... eh bien, un

tout autre lien du sang. Car Brian a été forgé exactement au feu qui a fait de moi Dexter le Ténébreux et lui a donné l'indiscutable besoin de couper et de taillader. Malheureusement, il était arrivé à maturité sans les contraintes imposées par le code de Harry et il était enchanté de pratiquer son art sur n'importe qui, du moment qu'il s'agissait d'une femme plutôt jeune. Quand nos chemins se sont croisés, il avait déjà à son actif une longue série de prostituées de Miami.

La dernière fois que je l'ai vu, il titubait dans la nuit, une balle dans les côtes : c'est tout ce que j'ai

trouvé comme avantage à lui accorder, étant donné que Deborah était présente et très impatiente de s'adresser à lui en qualité d'officier de police. Apparemment, il a trouvé quelqu'un pour le soigner, car il a l'air en excellente santé, ce soir ; un petit peu plus âgé, mais il me ressemble toujours beaucoup. Nous avons la même stature et la même constitution, son visage est comme une version grossière et abîmée du mien, et l'expression moqueuse et vide dont je me souviens brille toujours dans son regard.

— Tu as eu mes fleurs ?  
demande-t-il.

Je hoche la tête en m'approchant.

— Brian... Tu as bonne mine.

— Toi aussi, cher frangin, dit-il avec un sourire. J'ai l'impression que tu as pris un peu de poids, continue-t-il en tendant la main pour me tapoter le ventre. Ton épouse doit être très bonne cuisinière.

— En effet. Elle s'occupe très bien de moi. Corps et... hum... âme.

Nous gloussons tous les deux de mon utilisation de ce mot de conte de fées, et je songe à nouveau au plaisir que j'ai éprouvé à connaître quelqu'un qui me comprenait vraiment. J'ai eu un aperçu bref et

extrêmement tentant de ce lien incontestable durant la nuit où nous étions ensemble et, maintenant, je prends la mesure de tout ce à quoi j'ai renoncé.

Mais un rien de suspicion m'effleure.

— Que viens-tu faire ici, Brian ?

Il secoue la tête, l'air faussement consterné.

— Déjà soupçonneux ? De ta chair et de ton sang ?

— Eh bien, à vrai dire, euh... si j'en juge...

— Oui, c'est vrai. Et si tu m'invitais chez toi à prendre un verre ?

La suggestion est une douche glacée. L'inviter ? Chez moi, où mon autre existence soigneusement séparée niche dans son petit lit douillet de coton blanc ? Laisser une goutte de sang éclabousser le satin immaculé de mon déguisement ? Cette idée épouvantable me met affreusement mal à l'aise. En plus, je n'ai jamais dit à quiconque que j'avais un frère, et comme, en l'occurrence, « quiconque », c'est Rita, elle s'étonnerait certainement de cet oubli. Comment pourrais-je l'inviter à pénétrer dans l'univers de crêpes, de DVD Disney et de draps propres

de Rita ? Le laisser entrer, suprême blasphème, dans le saint des saints de Lily Anne ? C'est mal. C'est un sacrilège, une profanation de...

De quoi ? N'est-il pas mon véritable frère ? Cela ne devrait-il pas recouvrir tout le reste d'un vernis de piété ? Je peux lui faire confiance – mais pour tout ? Mon identité secrète, ma Forteresse de Solitude – et jusqu'à Lily Anne, ma kryptonite ?

— Arrête de baver, frangin, lâche Brian, coupant court à mes réflexions paniquées. Ça te va trop mal.

Sans réfléchir, je me tamponne la

commissure des lèvres d'un revers de manche tout en cherchant désespérément une réponse cohérente. Avant que j'aie pu y parvenir, un coup de Klaxon me fait me retourner : Astor me fusille du regard derrière le pare-brise de la voiture. Cody, assis à côté d'elle, m'observe sans un mot. Astor s'agite et articule : *Alors, Dexter ?* avant de klaxonner à nouveau.

— Tes beaux-enfants, dit Brian. Délicieux. Tu me les présentes ?

— Hum, réponds-je, avec une autorité impressionnante.

— Allons, Dexter. Je ne vais pas les manger !



Il ponctue l'expression d'un petit rire qui ne me rassure pas, mais, en même temps, je me rends compte qu'après tout c'est mon frère et que Cody et Astor sont loin d'être sans défense, comme ils me l'ont prouvé à plusieurs reprises. Il ne devrait pas y avoir de risque à leur présenter leur... hum... oncle par alliance.

— O.K., dis-je.

Je fais signe à Astor et à Cody de venir nous retrouver. Ils ne se font pas prier, laissant tout juste le temps à Brian de descendre de voiture.

— Eh bien, eh bien, quels beaux

enfants !

— Lui, il est beau, déclare Astor. Moi, je suis juste mignonne tant que je n'ai pas de nichons et après je serai sexy.

— Je n'en doute pas, répond Brian avant de se tourner vers Cody. Et toi, petit bonhomme, es-tu... ?

Il ne réussit pas à achever sa phrase, car il croise le regard de Cody. Le garçon a levé le nez vers lui, campé sur ses jambes et les mains sur les hanches. Ils se considèrent, les yeux dans les yeux, et j'entends le froissement des ailes qui se déploie entre eux, les salutations chuintantes et obscures

qu'échangent leurs deux spectres intérieurs. Cody arbore une expression de défi admiratif, mais ni l'un ni l'autre n'abdique. Finalement, Cody se tourne vers moi.

— Comme moi, dit-il. M. Ombre.

— Stupéfiant, reconnaît Brian pendant que Cody le dévisage de nouveau. Frangin, comment tu as fait ?

— Frangin ? demande Astor, qui exige qu'on s'intéresse tout autant à elle. C'est ton frère ?

— Oui, c'est mon frère. (Puis, pour Brian :) Je n'ai rien fait. C'est leur père biologique qui s'en est

chargé.

— Il nous battait tout le temps, explique Astor sans s'émouvoir.

— Je vois, dit Brian. Créant là le traumatisme originel qui engendre les individus comme nous.

— Je suppose, réponds-je.

— Et qu'as-tu fait de ce merveilleux potentiel inexploité ? demande Brian, sans quitter Cody des yeux.

Je suis maintenant en terrain très inconfortable, étant donné que j'avais projeté de leur enseigner le code de Harry mais que je suis maintenant tout aussi décidé à abandonner cette voie obscure. Je

n'ai pas vraiment envie d'en discuter, pas en ce moment.

— Entrons, proposé-je. Tu veux venir prendre un café, par exemple ?

Brian détache lentement son regard de Cody et se tourne vers moi.

— J'en serai ravi, frangin.

Et, après un dernier coup d'œil aux enfants, il se dirige vers la porte.

— Tu ne nous as jamais dit que tu avais un frère, me reproche Astor.

— Un frère comme nous, ajoute Cody.

— Vous ne m'avez jamais

demandé, me défends-je malgré moi.

Cody lève vers moi des yeux accusateurs, comme si j'avais violé quelque principe fondamental.

Comme Brian est déjà arrivé sur le seuil, je vais le rejoindre. Les enfants me suivent, clairement fâchés, et je crois que ça ne sera pas la dernière fois que j'entendrai ce reproche. Que vais-je répondre à Rita quand elle me posera très certainement la même question ? Étant donné que Brian est exactement comme moi, mais sans les contraintes de Harry, que c'est une sorte de Dexter débridé, que

vais-je bien pouvoir lui dire ? La seule manière vraiment convenable de s'y prendre serait de déclarer : « Je te présente mon frère. Enfuis-toi à toutes jambes ! ».

Quoi qu'il en soit, je ne prévoyais pas de revoir Brian après notre première et étourdissante rencontre. J'ignorais même s'il s'en sortirait. Manifestement, oui, mais pourquoi est-il là ? J'aurais trouvé plus logique qu'il garde ses distances : Deborah se souviendrait sûrement de lui. Ce n'est pas le genre de rencontre qu'on oublie, et, après tout, elle appartient précisément à l'espèce qui tire une

grande satisfaction professionnelle de l'arrestation de gens de son espèce.

Je sais aussi très bien qu'il n'est pas non plus revenu parce qu'il éprouve des sentiments pour moi. Il n'éprouve aucun sentiment. Alors pourquoi est-il là, et que dois-je faire ?

Brian se tourne vers moi en haussant les sourcils. Apparemment, la première chose que je dois faire, c'est lui ouvrir la porte. Dont acte. Il entre, et les enfants s'engouffrent après lui.

— Quelle charmante maison ! dit-il en contemplant le salon. L'image



même du *home, sweet home*.

Des DVD sont éparpillés sur le canapé défraîchi, un tas de chaussettes trône par terre et deux cartons de pizza traînent sur la table basse. Rita est restée à l'hôpital pendant presque trois jours et, bien sûr, elle n'a pas eu la force de faire le ménage depuis son retour ce matin. Et, bien que je préfère un environnement ordonné, j'ai été moi-même beaucoup trop distrait pour m'en occuper. La maison, donc, ne se présente pas sous son meilleur jour. Pour tout dire, c'est un épouvantable chantier.

— Excuse-moi, dis-je, nous avons

été, euh...

— Oui, je sais, l'heureux événement. Il faut bien qu'un peu de domesticité se glisse dans la vie.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?  
interroge Astor.

— Dexter ? appelle Rita depuis la chambre. Est-ce que... Il y a quelqu'un avec toi ?

— C'est moi, réponds-je.

— Son frère est là ! ajoute  
agressivement Astor.

Un silence, puis quelques froissements paniqués, et Rita surgit en rajustant sa coiffure d'une main.

— Frère ? Mais c'est... Oh !

Et elle s'immobilise en fixant Brian.

— Chère madame, dit-il, avec une joie moqueuse et acérée. Comme vous êtes charmante ! Dexter a toujours eu énormément de goût.

Rita se rafistole les cheveux de plus belle.

— Oh, mon Dieu, je ne ressemble à rien. Et la maison est... Mais, Dexter, tu ne m'as jamais dit que tu avais un frère et c'est...

— Certainement ! la coupe Brian. Et je suis désolé de vous déranger.

— Ton frère ! répète Rita. Et tu ne m'en as jamais parlé.

Je sens mes mâchoires bouger,

mais je ne m'entends rien dire. Brian me regarde, et ça l'amuse beaucoup.

— C'est malheureusement ma faute, explique-t-il enfin. Dexter pensait que j'étais mort depuis longtemps.

— Exactement, dis-je, avec l'impression de prononcer une réplique d'acteur de boulevard.

— Pourtant, continue Rita en se tripotant distraitement les cheveux... c'est-à-dire... Tu disais que tu étais... Enfin, comment tu n'as pas... ?

— C'est très douloureux, tenté-je. Je n'aime pas en parler.

— Pourtant..., répète-t-elle.

Espérant revenir sur un terrain moins glissant, je bafouille tout ce que j'ai pu arriver à trouver.

— On pourrait avoir du café ?

— Oh ! fait Rita. (L'irritation laisse place à un sursaut de culpabilité.) Excusez-moi... Voulez-vous... je veux dire, oui, tenez, asseyez-vous. (Elle s'approche du canapé et enlève les divers objets qui l'encombrent dans une succession de gestes précis et rapides qui font toute notre fierté, question gestion ménagère.) Voilà, conclut-elle en faisant signe à Brian. Asseyez-vous... je vous en

prie et... Oh ! je m'appelle Rita.

Brian s'avance galamment et lui serre la main.

— Et moi Brian. Mais asseyez-vous, plutôt, chère madame. Vous ne devriez pas rester debout.

— Oh, dit Rita, rougissante. Mais le café, il faut que...

— Dexter est certainement tout à fait capable de le préparer, dit-il en haussant les sourcils.

— On ne le saura jamais tant que nous ne le laisserons pas essayer, glousse-t-elle en se laissant glisser sur le canapé en minaudant. Dexter, tu voudrais bien... Il faut trois doses pour six tasses et mettre l'eau dans

le...

— Je crois que saurai me débrouiller, la coupé-je.

On ne m'en voudra pas d'avoir répondu sur un ton un peu aigre. Et, pendant que Brian s'installe à côté de mon épouse, je pars dans la cuisine préparer du café. J'entends les ailes de chauve-souris du Passager se replier et s'immobiliser. Mais j'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds, la sensation d'être mis à nu, menacé et assailli par toutes les armées de la nuit malfaisantes.

Pourquoi mon frère est-il revenu ? Et pourquoi cela me met-il

si affreusement mal à l'aise ?



# Chapitre 10

Quelques minutes plus tard, j'ai versé le café dans des mugs que je dispose sur un plateau avec le sucrier et deux cuillers. Je l'apporte précautionneusement et m'apprête à franchir le seuil quand je m'arrête net. Le tableau que je contemple est l'image même de la félicité familiale, charmant à tous égards – sauf que je n'en fais pas partie. Mon frère est installé sur le canapé avec Rita comme s'il avait toujours vécu là. À quelques pas, Cody et Astor les contemplant, fascinés, et je me sens

de plus en plus mal à l'aise. Brian sur le canapé, chez moi, Rita qui se penche vers lui pour l'écouter, Cody et Astor qui les regardent – c'est tout bonnement irréel. Tout cela ne va pas très bien ensemble et c'est extrêmement perturbant, un peu comme si on entrait dans une cathédrale pour assister à la messe et qu'on voyait des gens copuler sur l'autel.

Évidemment, Brian n'a pas du tout l'air perturbé. J'imagine que c'est l'un des grands avantages de ceux qui sont incapables d'éprouver des sentiments : il paraît aussi à l'aise sur ce canapé que s'il avait

passé toute sa vie ici. Et, juste pour souligner qu'il y a plus sa place que moi, en me voyant arriver avec mon plateau branlant, il me désigne le fauteuil près du canapé.

— Viens t'asseoir, frangin. Fais comme chez toi.

Rita sursaute, et les enfants se tournent brusquement vers moi.

— Oh ! remarque Rita, d'un ton que je trouve un peu coupable, tu as oublié le lait, Dexter.

Et, avant que quiconque ait pu répondre, elle file à la cuisine.

— Vous n'arrêtez pas de l'appeler « frangin », demande Astor à Brian. Pourquoi vous n'utilisez pas son

prénom ?

Brian cligne des yeux, et j'éprouve un pincement de compassion : je ne suis pas le seul à qui Astor réussit à clouer le bec.

— Je ne sais pas, répond-il. Sûrement parce que cette relation est une surprise pour nous deux.

Cody et Astor tournent la tête vers moi avec une synchronisation parfaite.

— Tout à fait, renchéris-je — et je suis sincère. Une complète surprise.

— Pourquoi ? interroge Astor. Des tas de gens ont des frères.

Ne voyant pas comment m'expliquer, je gagne du temps en

posant le plateau et en m'asseyant dans le fauteuil. Cette fois encore, c'est Brian qui rompt le silence.

— Des tas de gens ont une famille, c'est vrai. Comme vous deux. Mais mon frère — Dexter — et moi, non. Nous avons été... euh... abandonnés. Dans des circonstances très désagréables. (Il me gratifie à nouveau d'un grand sourire.) Surtout pour moi.

— Ça veut dire quoi ? demande Astor.

— Je suis orphelin, explique Brian. J'ai grandi dans une série de familles différentes où je n'étais ni vraiment aimé ni désiré, mais qu'on

payait pour m'élever.

— Dexter a eu une famille, observe Astor.

— Oui, acquiesce Brian. Et il en a une autre, maintenant.

Je sens dans mon dos des serres glacées qui se crispent et je ne sais pas pourquoi. Il ne peut pas y avoir de menace dans les paroles de Brian, mais tout de même...

— Il faut que vous vous rendiez compte de la chance que vous avez, tous les deux, continue Brian. Vous avez une maison, et même une personne qui vous comprend. (Il se tourne vers moi et sourit.) Et, maintenant, deux personnes.

Et il leur fait un clin d'oeil atrocement faux.

— Ça veut dire que vous allez venir souvent chez nous ? demande Astor.

Le sourire de Brian s'agrandit légèrement.

— Par exemple. À quoi sert la famille, sinon ?

Les paroles de Brian me tirent de ma torpeur et je me penche vers lui comme si on m'avait posé un tisonnier brûlant sur les reins.

— Tu es sûr ? (Je sens les mots se transformer en grumeaux froids et gluants dans ma bouche, mais je continue comme je peux.) C'est

que, tu sais, euh... c'est merveilleux de te voir et tout ça, mais... il y a des risques.

— Quels risques ? demande Astor.

— Je sais être très prudent, me répond Brian. Tu le sais aussi bien que moi.

— C'est juste que Deborah pourrait passer ici.

— Elle n'est pas venue depuis deux semaines, répond-il en haussant des sourcils moqueurs. N'est-ce pas ?

— Comment vous le savez ? demande Astor. Et où est le problème si tante Deborah vient ?

C'est très intéressant d'entendre



« deux semaines » et de savoir depuis combien de temps exactement Brian nous espionne. Et nous ne relevons pas la question d'Astor, car c'est effectivement un très gros problème. Si Deborah trouve Brian ici, nous serons tous les deux dans de sales draps. Mais Brian n'a pas tort : Deborah n'est pas venue très souvent ces derniers temps. Je n'y ai pas vraiment réfléchi, mais, en repensant à la crise qu'elle m'a faite parce que j'ai fondé une famille avant elle, j'en déduis que cela doit lui être pénible de venir.

Heureusement pour moi, Rita

arrive au trot avec un petit pichet de lait et même une assiette de gâteaux.

— Voilà, dit-elle, en déposant son chargement et en disposant tout bien comme il faut. (Après tout, Rita est la souveraine absolue du royaume de la cuisine et de la domesticité.) Il restait du café jamaïcain que tu trouvais si bon, Dexter. C'est ce que tu as pris ? (J'acquiesce muettement pendant qu'elle continue d'arranger la table basse.) Tu l'aimes tellement, et peut-être qu'il plaira aussi à ton *frère*.

Elle appuie tellement sur ce

dernier mot que c'est confirmé : je n'ai pas fini d'en entendre parler.

— Il sent délicieusement bon, apprécie Brian. Je me sens déjà ragailardi.

Cela sonne tellement faux que je suis sûr que Rita va se tourner vers lui avec une moue interloquée. Mais non : elle rosit et se rassied sur le canapé en poussant une tasse vers lui.

— Vous voulez du sucre, du lait ?

— Oh non, répond Brian avec un sourire. Je le préfère noir. Très, très noir.

Rita tourne l'anse de la tasse vers lui et dépose une petite serviette à

côté.

— Dexter l'aime avec un peu de sucre.

— Chère madame, se répand Brian, je dirai même qu'il adore le sucré.

J'ignore quelle affreuse souffrance a transformé Brian en cette fontaine de fausseté qui trône maintenant sur mon canapé, mais je me dis que c'est vraiment une bonne chose qu'il soit incapable d'éprouver la moindre honte. Je me suis toujours piqué d'être délicat et relativement plausible : lui n'a manifestement appris ni l'un ni l'autre. Ses compliments sont

grossiers et cousus de fil blanc. Et à mesure que la soirée passe – encore un peu de café, et puis de la pizza, parce que, évidemment, mon *frère* doit absolument rester à dîner –, il les accumule dans une surenchère vertigineuse. Je guette le moment où les cieux vont se déchirer et le foudroyer, ou, du moins, où une grosse voix lui intimera l'ordre de la fermer, mais plus les flatteries de Brian sont absurdes et exagérées, plus Rita est ravie. Même Cody et Astor le regardent dans un silence admiratif.

Et, cerise sur le gâteau, quand Lily Anne commence à se réveiller

dans la chambre voisine, Rita va la chercher et l'expose littéralement dans le salon. Brian se lance dans un déballage effréné de compliments sur ses orteils, son nez, ses ravissantes menottes, et même sa manière de pleurer. Et Rita gobe absolument tout, sourit, opine, et va jusqu'à déboutonner son chemisier pour donner le sein à Lily Anne devant tout le monde.

Au final, c'est l'une des soirées les plus inconfortables que j'aie passées depuis – eh bien, franchement, depuis la dernière fois que j'ai vu Brian. C'est d'autant plus grave que je ne peux rien faire.

Après tout, comme Rita se délecte à le répéter au moins trois fois, nous sommes tous de la famille. Pourquoi ne nous réunirions-nous pas pour débiter de joyeux mensonges ? C'est bien ce qui se fait, en famille, non ?

Lorsque Brian se décide à prendre congé, vers 21 heures, Rita et les enfants sont enchantés de ce nouveau membre de la famille, oncle Brian. Le Déprimé et Décati Papa Dexter est apparemment le seul à se sentir mal à l'aise. Je le raccompagne à la porte, Rita le serre éperdument dans ses bras et lui dit de venir le plus souvent

possible, pendant qu'Astor et Cody lui serrent la main avec un peu trop d'obséquiosité à mon goût.

Évidemment, je n'ai absolument pas pu parler en privé avec lui, étant donné qu'il a été entouré d'admirateurs toute la soirée. J'en profite donc pour le raccompagner à sa voiture après avoir fermement clos la porte au nez de ses groupies. Juste avant de monter dans sa petite voiture rouge, il se tourne vers moi.

— Quelle charmante famille tu as, frangin. L'image même du bonheur familial !

— Je ne sais toujours pas



pourquoi tu es là.

— Ah bon ? Ce n'est pas évident ?

— Péniblement évident. Mais pas du tout clair.

— C'est si difficile d'imaginer que je veux faire partie d'une famille ?

— Oui.

Il penche la tête de côté et pose sur moi un regard parfaitement vide.

— Mais n'est-ce pas ce qui nous a réunis la première fois ? N'est-ce pas tout à fait naturel ?

— Pas pour nous, non.

— Hélas, c'est vrai, se plaint-il avec ses petits airs mélodramatiques habituels. Mais

malgré tout je pense à toi, le seul parent qui me reste.

— Pour autant qu'on le sache.

À ma grande surprise, il prononce la même phrase au même instant et me fait un grand sourire quand il s'en rend compte.

— Tu vois ? On ne peut rien contre l'ADN. Nous sommes voués à être ensemble, frangin. Nous sommes de la même famille.

Et, même si cela m'a été répété à l'envi toute la soirée et résonne encore à mes oreilles quand il s'éloigne, je n'en suis pas pour autant rassuré et je vais me coucher en sentant quelque chose marcher à

petits pas embarrassés sur mon  
échine.

# Chapitre 11

C'est une nuit de désarroi pour moi, avec des îlots de sommeil séparés par de vastes et profonds marécages de veille et de nervosité. Je suis assailli par une crainte sans nom, une entité terrible et menaçante encouragée par le malaise muet du Passager, qui, pour une fois, a l'air tout aussi démuni que moi. Je pourrais peut-être repousser cette bête immonde dans sa cage à coups de fouet et trouver quelques heures de bienheureuse inconscience, seulement voilà : il y

a aussi Lily Anne.

Cette chère, précieuse et irremplaçable Lily Anne, cœur et âme du nouveau moi humain de Dexter, se révèle avoir un autre merveilleux talent, outre ses charmes plus évidents. Elle est dotée de poumons étonnamment puissants, et bien déterminée à nous en faire profiter toutes les vingt minutes. Et, par un caprice de la nature malveillante, chaque fois que je parviens à sombrer dans un bref moment de sommeil, c'est précisément là que Lily Anne se lance dans un concert de hurlements.

Rita n'a pas du tout l'air dérangée par le bruit, ce qui ne la fait pas grimper dans mon estime. Chaque fois que le bébé pleure, elle dit : « Apporte-la-moi, Dexter », apparemment sans se réveiller, et toutes les deux se rendorment jusqu'à ce que Rita, toujours les yeux fermés, annonce : « Recouche-la, s'il te plaît. » Et chaque fois je retourne d'un pas lourd au berceau, l'y dépose et la borde soigneusement en la suppliant intérieurement de dormir rien qu'une petite heure, *s'il te plaît*.

Mais, dès que je retourne me coucher, le sommeil me fuit. Et

durant les rares moments où je réussis à dormir je fais des rêves qui ne sont pas très plaisants. En règle générale, je ne rêve pas : je pense que c'est une activité liée au fait d'avoir une âme, et, comme je suis sûr de ne pas en avoir, la plupart du temps je suis béatement en état de mort cérébrale quand je dors, et même mon inconscient ne vient pas me déranger.

Mais durant cette nuit moite voilà que je rêve. Les images tordues sont aussi emmêlées que les draps : Lily Anne serrant un couteau dans sa petite main, Brian s'effondrant dans une mare de sang pendant que Rita

donne le sein à Dexter et que Cody et Astor nagent dans la mare écarlate. Comme c'est toujours le cas pour ce genre d'absurdités, il n'y a pas grand-chose à comprendre là-dedans, mais cela me met terriblement mal à l'aise, et, quand je finis par émerger le lendemain, je suis loin d'être frais et dispos.

J'atteins la cuisine, et Rita pose une tasse de café devant moi avec nettement moins d'égards qu'elle n'en a montré avec Brian. Alors même que cette idée m'effleure, Rita se met à en parler, comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Brian a l'air très sympa.



— Oui, en effet, réponds-je en songeant qu'il y a un abîme entre *être et avoir l'air*.

— Les enfants l'aiment beaucoup, continue-t-elle.

Voilà qui ne va pas soulager le malaise que mon retour partiel à la conscience n'a déjà pas réussi à dissiper.

— Oui, euh..., réponds-je. (Je bois une longue gorgée en priant pour que le café agisse au plus vite et remette mon cerveau en état de marche.) En fait, il n'a jamais vraiment fréquenté d'enfants et...

— Eh bien, dans ce cas, ce sera très bien pour tout le monde,

conclut gaiement Rita. Il a déjà été marié ?

— Je ne crois pas.

— Tu n'es pas au courant ? demande-t-elle vivement. Enfin, franchement, Dexter... c'est ton frère.

C'est peut-être l'humanité nouvelle en moi qui explose, mais l'irritation finit par percer mes brumes matinales.

— Rita, dis-je avec agacement, je sais que c'est mon frère, tu n'as pas besoin de me le répéter constamment.

— Tu aurais dû m'en parler.

— Mais je ne l'ai pas fait,

réponds-je très logiquement, bien qu'avec un peu d'énervement, j'admets. Alors changeons de sujet, s'il te plaît.

Elle a l'air d'avoir encore des choses à dire sur la question, mais elle a la prudence de tenir sa langue. Cependant, elle ne fait pas assez cuire mes œufs au plat, et c'est avec un grand soulagement que je récupère enfin Cody et Astor et me hâte de quitter la maison. Et évidemment, la vie étant ce qu'elle est – déplaisante –, ils me chantent le même refrain que leur mère.

— Comment ça se fait que tu ne nous as jamais parlé d'oncle Brian,

Dexter ? demande Astor alors que je démarre.

— Je croyais qu'il était mort, réponds-je en espérant que mon ton sans réplique produira son effet.

— Mais on n'a pas d'autres oncles, continue-t-elle. Tout le monde en a et pas nous. Melissa en a cinq.

— Melissa a l'air de quelqu'un de fascinant, réponds-je en évitant d'un coup de volant un gros 4x4 immobilisé sans aucune raison au milieu de la route.

— Alors ça nous plaît d'avoir un oncle, poursuit Astor. Et on aime bien oncle Brian.

— Il est cool, murmure Cody.

Bien sûr, c'est très agréable d'entendre qu'ils apprécient mon frère, et je devrais en être ravi, mais non. Brian mijote quelque chose – j'en mettrais ma main au feu –, et, tant que je ne saurai pas quoi, je serai rongé par l'inquiétude. Qui ne m'abandonne pas quand j'arrive au bureau après avoir déposé les enfants à l'école.

Pour une fois, on n'a pas découvert dans les rues de Miami de cadavres fraîchement décapités risquant d'effrayer les touristes, et Vince Masuoka a même apporté des beignets. Étant donné la violence

que j'endure à la maison, ils sont tout à fait bienvenus et me semblent exiger un compliment.

— *Ave*, beignet, ceux qui vont te manger te saluent, dis-je à Vince, qui chancelle sous le poids de la boîte.

— *Ave*, Dexterus Maximus. J'apporte le tribut des Gaulois.

— Des beignets français ? J'espère qu'il n'y a pas de persil dedans.

Il soulève le couvercle pour révéler des rangées de beignets luisants.

— Ni persil ni farce pour escargots. Mais ils sont fourrés à la

crème pâtissière.

— Je prierai le Sénat de proclamer un triomphe en ton honneur, dis-je, en en attrapant prestement un.

Dans un monde construit sur les principes de l'amour, de la sagesse et de la compassion, cela mettrait un terme au très déplaisant cours qu'a pris ma matinée. Mais, évidemment, nous ne vivons pas dans un monde aussi heureux, et le beignet a à peine le temps de se nicher dans mon ventre que mon téléphone réclame mon attention. Je ne sais pas pourquoi, mais, d'après la sonnerie, je sens que c'est Deborah.

— Qu'est-ce que tu fiches ? me demande-t-elle sans dire bonjour.

— Je digère un beignet.

— Monte le faire dans mon bureau.

Et elle raccroche. Comme il est très difficile de discuter avec une personne qui n'est plus en ligne, ce que Deborah sait pertinemment, au lieu d'accomplir l'immense effort de la rappeler, je monte à son bureau. Ce n'est pas à proprement parler un bureau, c'est plutôt un coin dans une salle. Mais elle n'a pas l'air d'humeur à pinailler, alors je garde mes observations pour moi.

Elle est assise, un document à la



main. Son équipier, Deke, se tient près de la fenêtre, une expression d'amusement vide et détaché sur son visage insupportablement beau.

— Regarde ça, dit Deborah en frappant le rapport du dos de la main. Tu y crois, à ces conneries ?

— Non, parce que je suis trop loin pour pouvoir les lire.

— M. Fossettes, continue-t-elle en désignant Deke, est allé interroger la famille Spanos.

— Tiens, salut ! lance Deke.

— Et il m'a trouvé un suspect.

— Une personne susceptible de présenter un intérêt pour l'enquête, corrige très sérieusement Deke en

jargon officiel. Ce n'est pas vraiment un suspect.

— C'est la seule foutue piste qu'on a et tu me dis rien ! aboie Deborah. Il faut que je m'en rende compte en lisant ce putain de rapport le lendemain à 9 h 30 !

— J'ai dû le taper, répond-il, l'air un peu vexé.

— J'ai deux ados disparues, le capitaine sur le dos et la presse sur le point d'exploser, mais toi tu tapes ton rapport au lieu de m'en parler avant.

— Oh, et puis merde... répond Deke.

Deborah grince des dents. Et ce

n'est pas une image. Jusqu'ici, je l'ai seulement lu, surtout dans des romans, et j'ai toujours pensé que personne ne le faisait jamais dans la vraie vie, mais là c'est le cas. Je la regarde, fasciné. Elle s'apprête à hurler, mais finalement elle balance le rapport sur le bureau.

— Va nous chercher du café, Deke, dit-elle enfin.

Deke se redresse, mime un coup de feu dans sa direction et annonce :

— Du lait et deux sucres.

— Je croyais que tu l'aimais noir, ton café, dis-je, alors qu'il file vers la cafetière au bout du couloir.

— Si c'est la seule connerie qu'il fait, je serai la plus heureuse du monde, siffle-t-elle en se levant. Allez, viens.

Elle a déjà emprunté le couloir en sens inverse, et, une fois encore, il est tout à fait inutile de protester. Je soupire et la suis en me demandant si elle a suivi des cours pour se comporter ainsi. Peut-être qu'elle a lu un truc du genre *Le Management au bulldozer*.

— Je suppose que c'est trop te demander de m'informer sur l'endroit où on va ? dis-je en la rattrapant devant l'ascenseur.

— Chez Tiffany Spanos, répond-

elle en appuyant une deuxième, puis une troisième fois sur le bouton d'appel. La sœur aînée de Tyler.

Il me faut un instant pour me rappeler.

— Tyler Spanos, dis-je, en la suivant dans l'ascenseur. La fille qui a disparu avec... euh... Samantha Aldovar.

— Ouais. (Les portes se referment et l'ascenseur s'ébranle.) Ducon a interrogé Tiffany sur sa sœur. (J'en déduis que Ducon veut dire Deke et j'acquiesce.) D'après Tiffany, Tyler est branchée gothique depuis un moment et a rencontré un mec

genre gothique puissance dix.

Je mène une existence tout à fait innocente, mais il me semble que « gothique » est le terme utilisé pour les adolescents qui ont mauvaise mine et sont rongés par une forme particulièrement répugnante d'angoisse existentielle. D'après ce que je sais, il s'agit surtout de s'habiller en noir et d'avoir la peau blême, éventuellement d'écouter de la techno un peu *dark* tout en regardant avec dévotion un DVD de *Twilight*. J'ai du mal à me figurer tout cela à la puissance dix. Mais l'imagination de Deborah ne

connaît pas ce genre de limites.

— J'ai le droit de demander ce que « gothique puissance dix » signifie ?

Elle me fusille du regard.

— Le mec est un vampire.

— Vraiment ? (J'admets que je suis surpris.) À notre époque ? Et à Miami ?

— Ouais, répond-elle, tandis que les portes de l'ascenseur se rouvrent et qu'elle sort. Il s'est même fait limer les dents en pointe.

— Alors c'est lui qu'on va voir ? demandé-je en courant derrière elle. Comment s'appelle-t-il ?

— Vlad. Séduisant, comme

prénom, tu trouves pas ?

— Vlad comment ?

— Je sais pas.

— Mais tu sais où il habite ?  
demandé-je, plein d'espoir.

— On va le trouver, répond-elle  
sans s'arrêter.

Là, c'en est trop. Je l'attrape par  
le bras. Elle se retourne et me  
foudroie du regard.

— Deborah, qu'est-ce qui se  
passe, enfin ?

— Une minute de plus en  
présence de ce tas de muscles sans  
neurones et je deviens dingue. Il  
faut que je sorte d'ici.

Elle essaie de se dégager, mais je



tiens bon.

— Je suis tout aussi disposé que toi à fuir ton équipier, dis-je. Mais nous allons voir quelqu'un dont nous ne connaissons ni le nom de famille ni l'adresse. Alors où on va ?

Elle essaie de nouveau de se dégager et, cette fois, elle y parvient.

— Dans un cybercafé, répond-elle. Je suis pas idiote.

Apparemment, moi si, car je continue de la suivre tel un petit chien et en un rien de temps je me retrouve assis devant un clavier avec une tasse d'un excellent café et une Deborah trépignant d'impatience à côté de moi. Ma

sœur est une excellente tireuse et possède sans doute d'autres remarquables talents, mais l'asseoir devant un ordinateur c'est comme demander à un âne de danser la polka, et elle a la sagesse de me laisser faire les recherches.

— Très bien, dis-je. Je peux tenter « Vlad » sur Google, mais...

— Arrête de jouer au con. Tape « cosmétique dentaire ».

J'acquiesce. L'idée est astucieuse – après tout, c'est elle l'enquêtrice. En quelques minutes, j'obtiens une liste de dizaines de dentistes de la région de Miami qui pratiquent ce genre d'intervention.

— Je te l'imprime ?

Elle considère la liste interminable en se mâchonnant tellement la lèvre qu'il va falloir qu'elle consulte bientôt.

— Non, dit-elle en sortant son portable. J'ai une idée.

Laquelle doit être secrète, car elle ne me la dit pas, mais elle appelle un numéro en mémoire, et, quelques secondes plus tard, je l'entends dire :

— C'est Morgan. Donne-moi le numéro du légiste spécialisé en dentaire. (Elle m'indique d'un geste qu'il lui faut de quoi écrire, et je lui passe un stylo et un bout de papier

que je trouve dans la corbeille.)  
Ouais. Dr Gutmann, c'est lui.  
Mmm, mmm.

Elle griffonne et raccroche puis compose immédiatement le numéro et, après avoir palabré avec une standardiste et, si j'en juge par ses trépignements, écouté une musique d'ascenseur, elle finit par avoir le Dr Gutmann.

— Dr Gutmann. Je suis le sergent Morgan. J'ai besoin du nom d'un dentiste de la région qui pourrait limer les dents de quelqu'un afin qu'il ait l'air d'un vampire. (Gutmann grésille quelque chose, et Deborah a l'air surprise. Elle

griffonne, puis :) Mmm, mmm. C'est bon. Merci. (Et elle raccroche.) Il dit qu'il n'y a qu'un dentiste de la région assez crétin pour faire ça. Le Dr Lonoff, à South Beach.

Je le retrouve rapidement sur la liste de l'ordinateur.

— C'est juste à côté de Lincoln Road.

Deborah est déjà debout et s'élançe vers la porte.

— Allez, viens.

Et, une fois de plus, le Docile Dexter lui emboîte le pas.

# Chapitre 12

Le cabinet du Dr Lonoff se trouve au rez-de-chaussée d'une maison de deux étages relativement ancienne. Du style semi-Art déco typique de l'architecture de South Beach, elle a été joliment restaurée et peinte en vert clair. Deborah et moi passons devant une sculpture qui évoque une leçon de géométrie en pleins ébats sexuels dans les poubelles d'une quincaillerie et trouvons une plaque annonçant :

DR J. LONOFF, CHIRURGIEN-DENTISTE  
– COSMETIQUE DENTAIRE

— Je pense que nous y sommes,

dis-je, très *Deux Flics à Miami*.

Deborah se contente de me lancer un bref regard méprisant et ouvre la porte.

Le réceptionniste est un Afro-Américain très mince, crâne rasé, avec des dizaines de piercings aux oreilles, aux sourcils et au nez. Il porte une blouse couleur framboise et un collier en or. La plaque sur son bureau indique : LLOYD. Il lève le nez à notre entrée et nous fait un sourire rayonnant.

— Bonjour ! Que puis-je pour vous ? nous demande-t-il du ton du type qui annonce : *Allez, on va tous faire la fête !*

— Je suis le sergent Morgan, de la police de Miami-Dade, répond Deborah en sortant sa plaque. Je dois voir le Dr Lonoff.

— Il est occupé avec un patient, pour le moment, répond Lloyd en souriant de plus belle. Pouvez-vous attendre deux minutes ?

— Non. Il faut que je le voie maintenant.

Lloyd a l'air d'hésiter mais ne cesse pas pour autant de sourire. Il a de grandes dents, très blanches, d'une forme parfaite. Si c'est l'œuvre du Dr Lonoff, il est vraiment doué.

— Vous pouvez me dire de quoi il



s'agit ? demande-t-il.

— Il s'agit que je peux revenir avec un mandat et éplucher votre stock de stupéfiants s'il est pas sorti dans trente secondes, répond Deborah.

Lloyd s'humecte les lèvres, hésite encore un peu, puis se lève.

— Je vais vous annoncer, dit-il en disparaissant derrière une cloison.

Le Dr Lonoff arrive deux bonnes secondes avant la limite. Il surgit de derrière la cloison en soufflant et en s'essuyant les mains sur une serviette en papier, l'air épuisé.

— Qu'est-ce que vous... ? Et qu'est-ce que c'est que cette histoire

de stupéfiants ?

Deborah le regarde arriver jusqu'à elle. Il paraît jeune pour un dentiste, la trentaine, peut-être, et, en toute honnêteté, il fait un peu trop mastoc, comme s'il passait son temps à soulever de la fonte au lieu de reboucher des caries.

C'est aussi ce que doit penser Deborah, car elle le toise de haut en bas, puis :

— Vous êtes le Dr Lonoff ?

— Oui, c'est moi, répond-il, un peu pincé. Et vous, vous êtes qui ?

— Sergent Morgan, police de Miami-Dade, répète Deborah en sortant de nouveau sa plaque. Je

veux vous interroger sur l'un de vos patients.

— Arrêtez de vous comporter comme une section d'assaut et dites-moi de quoi il s'agit. J'ai un patient qui m'attend.

Je vois Deborah se crispier et, la connaissant, je m'apprête à assister à une conversation difficile : elle va refuser de lui dire quoi que ce soit, puisqu'il s'agit d'une affaire de police, et lui de la laisser voir ses dossiers, puisque c'est confidentiel, et l'aller-retour va continuer jusqu'à plus soif, pendant que je serai obligé d'attendre en me demandant pourquoi on tourne autour du pot

au lieu d'aller déjeuner.

Je me suis presque assis avec un magazine pour patienter quand Deborah me surprend. Elle prend une profonde inspiration.

— Docteur, deux gamines ont disparu et la seule piste dont je dispose, c'est un type qui s'est fait limer les dents pour avoir l'air d'un vampire. (Elle soupire et le regarde droit dans les yeux.) J'ai besoin d'un coup de main.

Si le plafond s'était fendu en deux pour laisser passer un chœur d'anges chantant *Kyrie eleison*, je n'aurais pas été plus surpris. Que Deborah se comporte ainsi, c'est

inouï, et je me demande si elle ne devrait pas consulter un psy. Le Dr Lonoff a l'air du même avis. Il l'observe un moment puis lance un regard à Lloyd.

— Je ne suis pas censé le faire : mes dossiers sont confidentiels.

— Je sais.

— Comme un vampire, alors ? demande-t-il en retroussant sa lèvre supérieure pour montrer une dent. Comme ceci ? Les canines ?

— Exactement. Comme des crocs.

— C'est une couronne spéciale, explique Lonoff avec entrain. Je les fais faire par un type au Mexique, un vrai artiste. Après, il suffit de les

poser comme n'importe quelle couronne. Le résultat est impressionnant, je dois dire.

— Vous avez fait ça à beaucoup de monde ? s'étonne Deborah.

— Un peu moins d'une vingtaine.

— Il s'agit d'un jeune. Probablement pas plus de vingt ans.

Petite moue pensive.

— Je dois en avoir trois ou quatre, estime Lonoff.

— Il se fait appeler Vlad, précise Deborah.

Lonoff sourit et secoue la tête.

— Personne de ce nom. Mais je ne suis pas surpris qu'il ait choisi ce surnom. C'est un prénom assez

répandu dans ce milieu.

— Parce que c'est un milieu ?  
bafouillé-je.

L'idée d'une confrérie de vampires à Miami, réels ou faux, est un peu alarmante – ne serait-ce que pour des raisons esthétiques. Enfin, c'est vrai, quoi : tous ces gens habillés en noir, c'est vraiment trop New York dernière saison.

— Oui, il y en a pas mal, dit Lonoff. Ils ne se font pas tous refaire les dents, ajoute-t-il avec regret. Mais bon. Ils ont leurs clubs, leurs fêtes, etc.

— J'ai seulement besoin d'en trouver un, intervient Deborah,

avec un rien de son impatience habituelle.

Lonoff la regarde, acquiesce et gonfle machinalement ses trapèzes. Le bouton de son col de chemise ne saute pas. Il fait une moue, une autre, et, ayant brusquement pris sa décision :

— Lloyd, jetez un coup d'œil dans les archives de facturation.

— J'y vais, docteur.

— Eh bien, bon courage, euh... sergent ? demande Lonoff en tendant la main à Deborah.

— C'est ça, répond-elle en la serrant.

Il la retient un peu plus



longtemps que nécessaire et, au moment où je me dis que Deborah va se dégager brusquement, il sourit et ajoute :

— Vous savez, je pourrais vous arranger vos incisives.

— Merci. Mais j'aime bien.

— Oh, oh, eh bien... (Il pose la main sur l'épaule de Lloyd.) Aidez-les. J'ai un patient qui m'attend.

Et, avec un dernier regard de regret vers les incisives de Deborah, il tourne les talons et disparaît derrière la cloison.

— C'est là, l'informe Lloyd en désignant son bureau. Sur l'ordinateur. Il va me falloir

quelques critères de sélection.

Deborah prend un air interloqué et me regarde, comme s'il avait parlé en chinois – ce qui est probablement le cas pour elle, puisqu'elle ne connaît rien à l'informatique. Et du coup, une fois de plus, je romps le silence et vole à son secours.

— Moins de vingt-quatre ans. Sexe masculin. Canines pointues.

— Super ! s'exclame Lloyd en tapotant sur son clavier. (Deborah le regarde faire avec impatience. Je me retourne vers l'autre bout de la salle d'attente. Un grand aquarium d'eau de mer trône dans le coin près

des magazines. Je le trouve un peu encombré, mais peut-être que les poissons aiment ça.) Ça y est ! annonce Lloyd. (Je me retourne au moment où une feuille sort de l'imprimante. Il la tend à Debs, qui s'en empare et la regarde.) Il n'y a que quatre noms, ajoute-t-il avec le même regret que le Dr Lonoff, et je me demande s'il touche une commission sur les crocs.

— Merde, fait Deborah.

— Pourquoi ? demandé-je. Tu en aurais voulu plus ?

Elle donne une chiquenaude sur la feuille.

— Le premier nom. Acosta, ça te

dit quelque chose ?

— Oui, rien qui vaille. (Joe Acosta est un personnage de premier plan à la municipalité, une sorte de conseiller ancienne école bénéficiant du même genre d'influence qu'on pouvait trouver à Chicago dans les années cinquante. Si notre Vlad est son fils, nous risquons d'être dans la mouise.) Il n'est peut-être pas de sa famille ? avancé-je avec optimisme.

— Même adresse. Et merde !

— Ce n'est peut-être pas lui, la console Lloyd.

Deborah lui jette un coup d'œil, à peine un quart de seconde, mais

son grand sourire fond comme si elle lui avait donné un coup de genou entre les jambes.

— Allez, viens, me dit-elle en tournant les talons.

— Merci de votre aide, dis-je à Lloyd, qui se contente de hocher la tête, comme si Debs avait vidé sa vie de toute joie.

Elle est déjà au volant quand je la rejoins.

— Grouille-toi! crie-t-elle par la vitre.

Je monte, et elle démarre avant que j'aie refermé la portière.

— Tu sais, dis-je, en mettant ma ceinture, on pourrait aller voir

Acosta en dernier. Ça peut très bien être l'un des trois autres.

— Tyler Spanos va à Ransom Everglades, répond-elle. Donc, elle fréquente le gratin. Et les Acosta, c'est le gratin. C'est forcément lui.

Comme il est difficile de prendre cette logique en défaut, je ne répons rien ; je me contente de me caler et de la laisser rouler à tombeau ouvert.

Nous prenons le MacArthur Causeway pour gagner la 836 jusqu'à Lejeune, puis nous tournons à gauche pour arriver à Coral Gables. Les maisons sont grandes, et beaucoup d'entre elles,

comme celle des Acosta, sont de style espagnol. La pelouse est impeccable comme un green et la maison est dotée d'un garage à deux étages relié à la maison par une passerelle.

Deborah se gare devant et attend un instant avant de couper le moteur. Je la vois prendre une profonde inspiration et me demande si elle va encore me faire une de ses étranges crises.

— Tu es sûre de vouloir y aller ? demandé-je. (Elle me regarde, et ce n'est pas la Deborah farouche et concentrée que je connais si bien.) N'oublie pas qu'Acosta pourrait

vraiment te pourrir la vie. Il est conseiller municipal.

Elle se ressaisit comme si je l'avais giflée, et je retrouve la familière crispation de la mâchoire.

— Ça pourrait être Jésus, je m'en tape, gronde-t-elle.

C'est un plaisir de la voir redevenir elle-même. Elle descend de voiture et remonte à grands pas vers la porte. Je la suis et la rejoins au moment où elle sonne. Comme personne ne répond, elle se dandine d'un pied sur l'autre avec agacement. Elle s'apprête à sonner à nouveau quand la porte s'ouvre brusquement sur une petite femme



ronde en tenue de bonne.

— Oui ? demande-t-elle avec un fort accent d'Amérique centrale.

— Robert Acosta est là ? lance Deborah.

La femme s'humecte les lèvres et lance des regards apeurés avant de frissonner et de secouer la tête.

— Pourquoi vous voulez Bobby ? demande-t-elle.

Deborah sort sa plaque, et la femme ouvre de grands yeux.

— Je dois lui poser quelques questions, explique Debs. Il est là ? (La femme déglutit sans répondre.) Il faut simplement que je lui parle. C'est très important.

Elle déglutit de nouveau et regarde derrière nous. Deborah se retourne et suit son regard.

— Le garage ? demande-t-elle. Il est dans le garage ?

La bonne finit par acquiescer.

— *El garaje*, dit-elle à mi-voix à toute vitesse, comme si elle craignait qu'on ne l'entende. *Bobby vive en el piso segundo*.

Deborah se tourne vers moi.

— Dans le garage. Il habite à l'étage, traduis-je, étant donné que pour une raison inconnue, alors qu'elle est née et habite à Miami, Debs a choisi français en langue vivante au lycée.

— Il est là en ce moment ?  
demande-t-elle à la bonne.

La femme tressaille.

— *Creo que si.*

Elle s'humecte de nouveau les lèvres et, dans une espèce de sursaut, referme la porte, la claquant presque.

Deborah fixe un moment la porte et secoue la tête.

— De quoi elle avait aussi peur ?  
demande-t-elle.

— D'être expulsée ?

— Joe Acosta n'engagerait pas une clandestine, ricane-t-elle. Il peut obtenir des papiers pour qui il veut.

— Peut-être qu'elle a peur de perdre son boulot.

— Mmm, mmm, marmonne Deborah en se retournant vers le garage. Ou bien elle a peur de Bobby Acosta.

— Eh bien... (Mais Deborah se dirige vers le garage avant que j'aie pu continuer.) Elle va avertir Bobby de notre présence, dis-je, en la rattrapant sur l'allée.

— C'est son boulot, répond ma sœur avec désinvolture. (Elle s'arrête devant la double porte du garage.) Il doit bien y avoir une autre entrée, un escalier.

— Sur le côté ? proposé-je.

Soudain, j'entends un ronronnement, et la porte du garage commence à se relever. Je me retourne. À l'intérieur, un grondement enfle à mesure que la porte s'élève, et, quand on voit l'intérieur, je peux remarquer que le bruit provient d'une moto. Un type maigre d'une vingtaine d'années est assis dessus et nous regarde.

— Robert Acosta ? demande Deborah en s'avançant et en sortant sa plaque.

— Foutus flics ! lance-t-il.

Il fait rugir son moteur, passe une vitesse et, délibérément, fonce droit sur Deborah. Elle a juste le temps

de plonger sur le côté. La moto est déjà loin quand Deborah se relève.

# Chapitre 13

Au cours de ma carrière au sein des services de police de Miami-Dade, j'ai entendu parler de « branle-bas de combat » en bien des occasions. Mais, en toute franchise, je n'avais encore jamais été témoin de la chose jusqu'au moment où Debs lance un avis de recherche sur le fils unique d'un conseiller municipal influent. En cinq minutes, trois voitures de police et une camionnette de la télé s'arrêtent devant la maison, et, à la sixième minute, Debs reçoit un

coup de fil du capitaine Matthews. Je l'entends dire « Oui, chef. Oui, chef. Non, chef » et pas grand-chose d'autre durant cette conversation ; quand elle raccroche, elle serre tellement les dents qu'elle devra sans doute s'alimenter avec une paille le restant de ses jours.

— Merde ! gronde-t-elle. Matthews a annulé mon avis de recherche.

— Ça nous pendait au nez.

— Et merde, répète-t-elle en observant la rue.

Je suis son regard. Deke descend de sa voiture, rajuste son pantalon et fait un grand sourire à la



journaliste qui se recoiffe devant la camionnette de la télé avant sa prise de vue. D'ailleurs, elle s'interrompt un instant pour le regarder bouche bée alors qu'il trotte vers nous. Elle le suit du regard un moment, s'humecte les lèvres et reprend sa tâche avec une énergie renouvelée.

— Dans les faits, c'est ton équipier, dis-je.

— Dans les faits, c'est un connard avec un Q.I. d'huître, répond-elle.

— Hé ! lance Deke en nous rejoignant. Le capitaine a dit qu'il fallait que je t'aie à l'œil pour que tu fasses pas d'autres conneries.

— Et comment tu vas savoir si j'en fais une autre ? rétorque Debs.

— Oh, hé, tu vois, c'est juste que tu dois pas parler à la presse ni rien, quoi, et il hausse les épaules. (Clin d'œil à la journaliste.) En tout cas, je reste avec toi. Pour que rien ne déraile.

L'espace d'un instant, je me dis qu'elle va lui décocher une rafale d'horreurs qui vont le clouer sur place et roussir la pelouse impeccable des Acosta, mais Debs a clairement reçu le message du capitaine. La discipline l'emporte, et elle se contente de considérer longuement Deke avant

d'acquiescer :

— D'accord. Allons voir les autres noms de la liste.

Et elle retourne humblement vers sa voiture.

— Bon, d'accord, répond Deke en rajustant encore une fois son pantalon avant de la suivre.

La fille de la télé le regarde passer avec un air un peu distrait, jusqu'à ce que le preneur de son la rappelle à l'ordre en agitant sa perche.

Je retourne au bureau dans l'une des voitures de patrouille conduite par un flic nommé Willoughby, visiblement obsédé par l'équipe de basket de la ville. J'apprends en

route des tas de détails techniques sur la question. Je suis sûr que c'est merveilleusement indispensable et qu'un jour tout ce savoir me servira, mais je suis tout de même content de pouvoir enfin regagner mon petit aquarium.

Où je me retrouve livré à moi-même pour le reste de la journée. Je sors déjeuner et tente un nouvel endroit, pas très loin, où les falafels sont la spécialité. Malheureusement, il a aussi comme spécialité des cheveux noirs qui traînent dans une sauce immonde, et je rentre de ma pause l'estomac tout retourné. Je

m'acquiesce de quelques analyses de routine, classe des papiers et savoure ma solitude jusqu'à 16 heures, moment où Deborah entre dans mon bureau. Elle porte un énorme dossier et a l'air aussi mal en point que mon estomac. Elle tire une chaise du bout du pied et s'y laisse tomber sans un mot. Je repousse le dossier que je suis en train de lire pour lui consacrer toute mon attention.

— Tu as l'air au plus bas, sœurlette.

— Longue journée, acquiesce-t-elle, perdue dans la contemplation de ses mains.

— Tu es allée voir les autres noms ? (Elle hoche la tête, et, comme je veux l'aider à être plus sociable, j'ajoute :) Avec ton équipier Deke ?

Elle se redresse brusquement et me jette un regard assassin.

— Quel connard ! lâche-t-elle, avant de s'affaisser à nouveau.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien. Il est pas complètement nul pour le boulot de routine. Il a posé toutes les questions qu'il fallait.

— Alors pourquoi tu fais la tête ?

— On m'a privée de mon suspect, Dexter, répond-elle avec cet air

désolé qui me laisse perplexe. Le petit Acosta sait quelque chose, j'en suis certaine. Il cache peut-être pas les filles, mais il sait avec qui elles traînent. (Elle désigne le couloir du menton.) On me colle même ce crétin de Deke au cul pour être sûr que je ferai rien de gênant pour le conseiller.

— Oui, mais Bobby Acosta n'est peut-être coupable de rien du tout.

Elle me montre les dents. Ç'aurait pu être un sourire si elle n'avait pas l'air aussi abattue.

— Il est coupable à cent pour-cent, dit-elle en brandissant le dossier. Il a un casier, tu imagines

même pas – et encore, on a enlevé tous les trucs qu’il a faits quand il était mineur.

— Ce n’est pas parce qu’il a un casier comme délinquant juvénile que cette fois-ci il est coupable.

Elle se penche, et je redoute un instant qu’elle ne m’assomme avec le dossier de Bobby Acosta.

— Qu’est-ce qu’il te faut ? commence-t-elle en l’ouvrant au lieu de l’abattre sur moi. Agression. Agression préméditée. Vol de voiture avec effraction. Il a été arrêté deux fois parce qu’on a signalé sa présence sur les lieux d’un décès dans des circonstances



suspectes et il aurait dû être inculpé pour homicide involontaire si son vieux l'avait pas sorti du pétrin à coups de dollars. (Elle referme le dossier et le frappe de la main.) Et la liste est longue. Mais tout finit toujours pareil, avec du sang sur les mains de Bobby et son père qui achète sa liberté. (Elle secoue la tête.) C'est un gosse sacrément mal barré, Dexter. Il a tué au moins deux personnes et j'ai pas le moindre doute qu'il sait où sont les filles. S'il les a pas déjà tuées.

À mon avis, Debs a raison. Pas parce qu'un casier judiciaire couvert de crimes implique toujours une

culpabilité par la suite, mais parce que j'ai senti que le Passager sortait lentement de son sommeil et haussait pensivement les sourcils tandis que Deborah me lisait des passages du dossier. Et l'ancien Dexter aurait sans conteste ajouté le nom de Bobby Acosta sur la liste de ses camarades de jeux potentiels. Mais, évidemment, Dexter 2.0 ne fait pas de telles choses, et je me contente de hocher la tête d'un air compatissant.

— Tu as peut-être raison, dis-je.

Elle redresse la tête.

— Peut-être ? J'ai raison, oui ! Bobby Acosta sait où sont les filles,

et je peux pas lever le petit doigt à cause de son vieux.

— Tu sais bien qu'on ne peut pas se battre contre les puissants, réponds-je, péniblement conscient d'énoncer un cliché, mais incapable de trouver autre chose.

Elle me regarde longuement, l'air atterrée.

— Wouah ! Tu as trouvé ça tout seul ?

— Enfin, voyons, Debs. Tu savais bien comment ça tournerait, et c'est ce qui s'est passé. Pourquoi ça te tracasse ?

Elle laisse échapper un long soupir, croise les mains sur ses

genoux et baisse la tête, ce que je trouve finalement pire que la réplique cinglante que j'attendais.

— Je sais pas. Peut-être que c'est pas seulement ça. (Elle retourne ses mains, les contemple encore.) C'est peut-être... Je sais pas. Tout.

Si *tout* tracasse vraiment ma sœur, c'est beaucoup plus facile de comprendre son accablement et sa lassitude : être responsable de *tout* doit être un fardeau écrasant. Mais, d'après mon peu d'expérience avec les êtres humains, j'ai appris que quelqu'un qui déclare que *tout* l'épuise parle généralement, en réalité, d'un *petit quelque chose* très

précis. Et, dans le cas de ma sœur, cela se tient : *un petit quelque chose* de très précis la ronge et la fait réagir ainsi. Je me rappelle ce qu'elle m'a dit concernant son petit copain, Kyle Chutsky : c'est probablement ça.

— C'est Chutsky ? demandé-je.

Elle se redresse.

— Quoi ? Tu me demandes s'il me bat ? S'il me trompe ?

— Mais non, bien sûr que non, me défends-je instinctivement. (Je sais bien qu'il n'oserait pas la tromper – et l'idée que quelqu'un essaie de frapper ma sœur est grotesque.) Je pensais juste à ce

que tu m'as dit l'autre jour. Tu sais... tic-tac... l'horloge biologique.

Elle s'affaisse à nouveau et fixe ses mains.

— Mmm, mmm. J'ai dit ça, oui. Bon, c'est toujours vrai. Et ce foutu Chutsky, il veut même pas en discuter.

Je regarde ma sœur et j'admets que mes émotions ne me servent pas à grand-chose, car ce qui me vient immédiatement à l'esprit devant ce déballage, c'est : *Enfin ! J'éprouve réellement de l'empathie devant une émotion humaine !* Car voir Deborah sombrer dans l'autoapitoiement finit par toucher

au plus profond de moi cette veine toute neuve d'humanité mise au jour par Lily Anne, et je m'aperçois que je n'ai pas besoin de fouiller dans ma mémoire pour puiser une réplique sortie d'un feuilleton quelconque. J'éprouve réellement quelque chose, et cela m'impressionne énormément.

Alors, sans vraiment réfléchir, je me lève et m'approche d'elle. Je pose une main sur son épaule, la presse doucement et demande :

— Je suis désolé, sœurette. Je peux faire quelque chose ?

Et, comme de bien entendu, Deborah se raidit et me flanque une

claque sur la main. Elle se lève et pose sur moi un regard presque aussi noir que d'habitude.

— Pour commencer, tu peux arrêter de jouer le bon Samaritain. Mince, Dex, qu'est-ce qui te prend ?

Et, avant que j'aie pu répliquer, elle sort à grands pas de mon bureau et me plante là.

— Toujours content de rendre service, dis-je.

Peut-être que les sentiments sont simplement encore trop nouveaux pour que je les comprenne vraiment et agisse en conséquence. Ou bien c'est qu'il va falloir un peu de temps à Debs pour s'habituer au nouveau



Dexter compatissant. Mais il me paraît de plus en plus probable que des individus mal intentionnés ont versé quelque chose dans l'eau de Miami.

Alors que je m'apprête à rentrer, la bizarrerie de cette journée monte d'un cran. Mon portable sonne : c'est Rita.

— Bonjour Dexter, euh... c'est moi.

— Mais bien sûr, dis-je, encourageant.

— Tu es toujours au bureau ?

— J'allais partir à l'instant.

— Oh, tant mieux parce que... tu n'as pas besoin d'aller chercher

Cody et Astor...

Je traduis mentalement : je n'ai pas à aller chercher les enfants pour une raison quelconque.

— Ah, et pourquoi ?

— C'est juste que... ils sont déjà partis.

L'espace d'un instant, j'essaie de comprendre ce qu'elle raconte et je me dis qu'il leur est arrivé quelque chose d'affreux.

— Quoi ? Où est-ce qu'ils sont partis ? parviens-je à bafouiller.

— Oh, ton frère est allé les prendre. Brian. Il va les emmener manger chinois.

Quelles nouvelles expériences je

traverse en étant humain... Là, par exemple, j'ai le bec cloué de surprise. Des vagues successives de pensées et d'émotions déferlent : colère, stupéfaction, soupçon. Je me demande ce que Brian mijote, pourquoi Rita a accepté, et comment Cody et Astor vont réagir quand ils se rappelleront qu'ils n'aiment pas la cuisine chinoise. Mais, si abondantes et précises que soient ces pensées, je ne réussis à rien émettre d'autre qu'un vague borborygme, et, pendant que je cherche quelque chose de plus cohérent, Rita glisse :

— Oh, il faut que je te laisse. Lily

Anne pleure. Au revoir.

Et elle raccroche. Je finis par me rendre compte que j'ai la bouche sèche, étant donné qu'elle est restée ouverte, et la paume moite à force de serrer mon portable. Je referme la bouche, range le téléphone et rentre.

Nous sommes en pleine heure de pointe, et bizarrement, durant tout le trajet, je n'assiste à aucune manifestation de violence : pas d'embardées imprévisibles, de poings brandis ni de coups de feu. Les voitures avancent comme d'habitude à une allure d'escargot, mais personne n'a l'air de s'en

soucier. Je me demande si je n'aurais pas dû lire mon horoscope : peut-être que j'y aurais trouvé une explication à cette situation. Il se pourrait très bien que quelque part, à Miami, des personnes très sages – des druides, peut-être – soient en train de hocher la tête en murmurant : « Ahhh, Jupiter est en lune rétrograde de Saturne » avant de se resservir une tasse de tisane et de se prélasser avec leurs sandales Birkenstock. Ou bien c'est le groupe de vampires que Debs pourchasse. Peut-être que s'ils sont suffisamment nombreux à se faire

limer les dents une nouvelle aube d'harmonie se lèvera sur le monde. Ou en tout cas sur leur dentiste, le Dr Lonoff.

Je passe une soirée calme à regarder la télévision en prenant avec moi Lily Anne chaque fois que je peux. Elle dort beaucoup, mais cela ne la gêne pas quand je la prends dans mes bras. Cela indique toute la confiance qu'elle a en moi, je trouve. D'un côté, je préférerais que ça ne dure pas, parce que ce n'est pas follement prudent de faire trop confiance à autrui. Mais, de l'autre, ça m'émerveille et me donne envie de la protéger de toutes

les créatures de la nuit.

Je me surprends à lui renifler fréquemment la tête – je sais, c'est un comportement bizarre, mais, d'après ce que j'ai pu comprendre, parfaitement cohérent avec ma personnalité humaine toute neuve. L'odeur est remarquable et ne ressemble à aucune autre. Elle est presque indiscernable et impossible à ranger dans les catégories « suave » ou « musquée », tout en étant l'une et l'autre, plus encore et rien à la fois. Mais je renifle, suis incapable de dire ce que c'est, puis je renifle encore parce que ça me plaît, et, là, brusquement, une

nouvelle odeur s'élève aux environs de sa couche, et, celle-là, je n'ai aucun mal à l'identifier.

Changer une couche n'est pas aussi déplaisant qu'on le dit et ne me gêne pas. Je n'en ferais pas une carrière, mais, en l'occurrence, je ne trouve pas cela pénible avec Lily Anne, étant donné que je suis en train de lui rendre un service aussi nécessaire que précis. J'éprouve encore plus de plaisir en voyant Rita surgir comme un bombardier, sans doute pour vérifier que je ne fais pas bouillir le bébé par mégarde, puis s'immobiliser en constatant que je suis très



compétent. Et j'éprouve la douce chaleur de la satisfaction quand je termine et qu'elle la prend en disant simplement :

— Merci, Dexter.

Pendant qu'elle lui donne le sein, je retourne devant la télévision et regarde quelques minutes d'un match de hockey. C'est décevant : premièrement, une équipe est déjà devancée de trois points, et, deuxièmement, il n'y a pas de bagarre. Au départ, je me suis intéressé à ce sport à cause de la soif de sang sincère et louable dont font preuve les joueurs. Le Nouveau Moi, Papa Dexter, Roi des Couches,

est fermement opposé à la violence et ne peut approuver un sport comme le hockey. Peut-être devrais-je me mettre au bowling. Ça a l'air atrocement ennuyeux, mais il n'y a pas de sang et c'est sûrement plus excitant que le golf.

Avant que j'aie pu prendre une décision, Rita revient avec Lily Anne.

— Cela te plairait de la faire roter, Dexter ? demande-t-elle avec un sourire de madone — celle des tableaux, pas celle qui chante en soutien-gorge.

— Rien ne saurait me faire plus plaisir, dis-je.

Et, bizarrement, je suis sincère. Je mets une petite serviette sur mon épaule et pose le visage du bébé dessus. Et, une fois de plus, ça n'a rien d'épouvantable, même quand Lily Anne fait ses délicats petits bruits de renvoi et que des bulles de lait sortent de sa bouche. Je me surprends à lui murmurer des compliments à chaque rot, puis elle finit par s'endormir et je la retourne pour la prendre contre moi et la bercer.

Je suis dans cette position quand Brian ramène Cody et Astor, vers 21 heures. Dans les faits, il exagère un peu, puisque c'est l'heure où ils

devraient être couchés et qu'ils vont encore perdre un quart d'heure, mais Rita n'a pas l'air d'y trouver à redire, puisque tout le monde semble s'être bien amusé. Cody sourit presque, et je note que je vais devoir me renseigner sur le restaurant chinois où Brian les a emmenés pour obtenir cette réaction.

Je ne suis pas vraiment à mon avantage, étant donné que j'ai Lily Anne dans les bras, mais, quand Rita s'en va avec les enfants pour qu'ils mettent leurs pyjamas et se brossent les dents, je me lève afin de dire un mot aimable à mon frère,

qui attend près de la porte avec un air satisfait.

— Eh bien, ils ont l'air de s'être bien amusés.

— Oh, tout à fait, répond-il avec son abominable sourire faux. Enfants remarquables, tous les deux.

— Ils ont mangé des rouleaux de printemps ? demandé-je.

Brian semble un instant perplexe.

— Les rou... Oh oui, ils ont dévoré tout ce qui leur a été servi, dit-il, finalement, avec un tel entrain que je suis convaincu qu'il ne s'agit pas de nourriture.

— Brian...

Mais je suis arrêté par l'arrivée tourbillonnante de Rita.

— Oh, Brian, dit-elle en me prenant Lily Anne, je ne sais pas ce que vous avez fait, mais les enfants ont passé un merveilleux moment. Je ne les ai jamais vus comme ça.

— Tout le plaisir était pour moi, répond-il d'une voix qui me glace l'échiné.

— Vous ne voulez pas rester un instant ? Je peux faire du café. Ou voulez-vous un verre de vin ?

— Oh non, répond-il avec entrain. Je vous remercie beaucoup, chère madame, mais il faut que je m'en aille. Vous n'allez pas me croire,

mais j'ai rendez-vous, ce soir.

— Oh ! rougit Rita, un peu gênée. J'espère que vous n'avez... c'est-à-dire, avec les enfants, et que vous auriez pu... Il ne fallait...

— Pas du tout, répond Brian, comme si ce qu'elle disait était compréhensible. J'avais tout mon temps. Mais je dois prendre congé, à regret.

— Eh bien, continue Rita, si vous êtes sûr que... Et je ne sais vraiment pas comment vous remercier, parce que c'est...

— Maman ! crie Astor à l'autre bout du couloir.

— Oh, mon Dieu ! Excusez-moi,

mais... merci beaucoup, Brian.

Et elle se hausse sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

— Tout le plaisir était pour moi, répète Brian.

Rita sourit et court retrouver Astor et Cody.

Brian et moi nous dévisageons un moment, et, si j'ai beaucoup de choses à lui dire, je ne sais pas assez précisément lesquelles.

— Brian... commencé-je à nouveau.

Je n'achève pas, et il me fait son abominable sourire faux avec un air entendu.

— Je sais, dit-il, mais j'ai



vraiment rendez-vous. (Il s'apprête à sortir et se retourne sur le seuil.)  
Ce sont vraiment des enfants remarquables. Bonne nuit, frangin.

Et il part dans la nuit, ne me laissant que le souvenir de son ignoble sourire et l'impression très déplaisante que quelque chose de sinistre se trame.

# Chapitre 14

Je suis très curieux de découvrir se qui s'est réellement passé entre mon frère et les enfants, mais Rita les envoie au lit avant que j'aie le temps de leur parler. Je me couche insatisfait et, le matin, je n'ai pas la moindre occasion de les voir sans leur mère. C'est absolument nécessaire, car, s'il a été question d'autre chose que de cuisine chinoise, il n'est pas question que Rita l'apprenne. Et les enfants ont sûrement reçu l'ordre de ne rien dire, si je connais Brian – ce qui

n'est pas le cas, maintenant que j'y pense. Enfin, il me semble savoir comment il pense et agit dans certains domaines, mais, hormis cela, qui est-il ? Que cherche-t-il dans la vie, en dehors de joyeuses petites séances de charcutage ? Je n'en ai pas la moindre idée, et rien ne me vient durant le petit déjeuner et le trajet jusqu'au bureau.

Heureusement pour mon amour-propre, je n'ai pas beaucoup de temps pour me désoler de mon incapacité à percer mon frère à jour, car à peine j'arrive au deuxième étage, celui de la médecine légale, que je constate qu'il y règne le

genre de déchaînement d'hystérie que seul un crime intéressant peut provoquer. Camilla Figg, technicienne du labo, trente ans et quelques, passe en courant devant moi, rougissant à peine quand elle me frôle le bras. Et, quand j'entre dans le labo, je trouve Vince Masuoka en train de rassembler précipitamment ses affaires.

— Tu as un casque colonial ? demande-t-il.

— Certainement pas. Quelle question idiote.

— Il va t'en falloir un. On part en safari aux Everglades. Il s'est passé un truc de fou, là-bas.

— Onga-bonga, réponds-je. Je prends le spray antimoustiques.

Et c'est ainsi qu'une heure plus tard je descends de la voiture de Vince en bordure de la route 41, dans les Everglades, à quelques kilomètres de Fortymile Bend. Harry m'emmenait camper par ici quand j'étais adolescent et j'en garde d'ailleurs quelques heureux souvenirs, notamment plusieurs petits animaux qui ont contribué à mon éducation.

Outre les véhicules officiels garés là, deux grosses camionnettes attendent sur le parking en terre battue. L'une d'elles a une

remorque. Un troupeau d'une quinzaine d'ados et trois hommes en uniforme de scout traînent à côté, et je vois deux inspecteurs qui leur parlent, l'un après l'autre. Au bord de la route, un policier en tenue fait circuler les voitures. Vince va lui taper sur l'épaule.

— Hé, Rosen, c'est quoi, ces scouts ?

— C'est eux qui l'ont trouvé. Ils sont arrivés ce matin pour camper. Continuez votre route, ordonne-t-il à un conducteur qui a ralenti pour lorgner la scène.

— Trouvé quoi ? demande Vince.

— Je suis juste là pour faire la

foutue circulation, répond aigrement Rosen. C'est vous, les gars, qui avez le droit de faire joujou avec les cadavres. Circulez ! lance-t-il à un autre mateur.

— On va où ? demande Vince.

Rosen désigne l'autre bout du parking et se retourne. C'est vrai que si je devais faire la circulation au milieu d'une route pendant que d'autres jouent avec des cadavres je serais aigri aussi.

Nous remontons vers le début du sentier de randonnée en dépassant les scouts. Ils doivent avoir découvert un truc effroyable, mais ils n'ont pas l'air particulièrement

choqués ni effrayés. En fait, ils ricanent et chahutent comme si c'était une sorte de distraction, et je regrette de ne pas avoir été scout.

Nous suivons le sentier, qui s'enfonce dans les arbres pendant huit cents mètres avant de déboucher sur une clairière. Quand nous arrivons, Vince est en sueur et hors d'haleine, et moi impatient, car une petite voix me souffle que le spectacle qui m'attend vaut le détour.

Mais, au premier abord, il ne semble pas y avoir grand-chose à voir à part une zone marquée de nombreuses traces de pas autour



d'une fosse avec les restes d'un feu, et, à gauche, un petit tas que je ne vois pas très bien, car Camilla Figg est penchée au-dessus. Quoi que ce soit, cela éveille l'intérêt du Passager, qui s'ébroue, et je m'avance avec un rien de précipitation – oubliant pour le moment que j'ai juré de renoncer aux Plaisirs Obscurs.

— Salut, Camilla. Alors, qu'est-ce qu'on a ?

Elle s'empourpre aussitôt, comme chaque fois que je lui adresse la parole, sans que je sache pourquoi.

— Des os, dit-elle à mi-voix.

— Aucune chance qu'ils viennent d'un cochon ou d'une chèvre ?

Elle secoue énergiquement la tête et, d'une main gantée, brandit ce que j'identifie comme un humérus humain, ce qui n'est pas du tout amusant.

— Aucune.

— Bon, eh bien...

Je remarque que les os sont calcinés et je tends l'oreille à mes chuchotements intérieurs. Je ne saurais dire s'ils ont été brûlés après le décès afin d'effacer tout indice ou bien... Je balaie la clairière du regard. Le sol a été piétiné : il y a des centaines d'empreintes

indiquant une présence nombreuse, mais je ne pense pas que ce soient les scouts. Comme ils sont arrivés ce matin, ils ne peuvent pas avoir eu le temps de laisser autant de traces. On dirait qu'une foule s'y est agitée pendant des heures. Qui ne s'est pas contentée de rester là mais s'est déplacée, a sauté, chahuté. Et le tout autour de la fosse, où se trouvent les os, comme si...

Je ferme les yeux et j'arrive presque à le voir tandis que j'écoute le froissement d'écaillés de la voix fatidique qui chuchote en moi. *Regarde*, dit-elle, et, par la petite lucarne, elle me montre un grand

groupe très animé. Une victime unique est attachée près du feu. Ce n'est pas un supplice mais une exécution, de la main d'une seule personne – pendant que tous les autres y assistent en faisant la fête ? Est-ce possible ?

Et le Passager glousse avant de répondre. *Oui*, dit-il. *Oh, absolument.* Ça a dansé, chanté, ça s'est démené. Beaucoup de bière. Beaucoup à manger. Un bon vieux barbecue.

— Hé ! dis-je à Camilla en rouvrant les yeux. Tu vois sur les os quelque chose qui ressemblerait à des marques de dents ?

Elle tressaille et se retourne avec un air quasi terrifié.

— Comment tu as su ?

— Oh, juste une intuition. (Comme elle n'a pas l'air convaincue, j'ajoute :) Tu as une idée du sexe ?

Elle me fixe longuement et semble enfin entendre ma question.

— Hum... fait-elle en se retournant vers les ossements et en désignant l'un des plus gros. La dimension de la ceinture pelvienne indiquerait une femme. Probablement jeune.

Un petit déclic se fait dans le super ordinateur qu'est le cerveau

de Dexter et une carte en sort.  
Jeune fille, annonce-t-elle.

— Oh, euh... merci.

Je recule pour réfléchir à cette intéressante idée. Camilla hoche la tête et retourne à ses occupations.

J'observe la clairière. À l'endroit où le sentier s'enfonce vers le marais, je vois le lieutenant Keane qui discute avec un type du FDLE, une sorte d'équivalent du FBI à l'échelle de l'État : ils ont juridiction partout en Floride. Et avec eux se trouve un homme immense comme je n'en ai jamais vu. Il est noir, pas loin de deux mètres, au moins deux cents kilos,

ce qui ne fait pas particulièrement gros sur lui – peut-être parce qu’il a un regard féroce et aigu.

Mais, si intéressant que ce soit de rencontrer un géant, je me tourne vers l’autre côté de la clairière, où plusieurs inspecteurs sont rassemblés. Je les rejoins et dépose mon sac sans cesser de réfléchir. Une jeune fille a disparu et ceux qui la recherchent seraient ravis de faire le rapprochement. Mais est-ce la bonne manière de procéder ? Je ne suis pas vraiment doué pour la politique – la politique, c’est juste une manière de me livrer à mon ancien passe-temps en me servant

de couteaux métaphoriques au lieu de vrais. Mais cela ne me paraît pas distrayant du tout. Toutes ces manigances prudentes et ces coups de poignard dans le dos sont trop évidents, inutiles et ne mènent à rien d'excitant. Pourtant, je sais que c'est important dans un environnement structuré comme le département de police de Miami-Dade. Deborah non plus n'est pas très douée pour cela, même si elle parvient généralement à forcer le passage avec un mélange de brutalité et d'excellents résultats.

Mais Deborah est tellement peu elle-même ces derniers temps, avec



ses moues et son autoapitoiement, que j'ignore si elle sera de taille pour un affrontement qui sera probablement très politique : c'est un autre inspecteur qui dirige l'enquête, et même si elle était au meilleur de sa forme elle aurait du mal à la lui arracher. Cela dit, peut-être qu'un bon défi l'aiderait à redevenir elle-même. Le mieux serait donc peut-être de l'appeler et de tout lui dire – de lâcher les chiens sur le sentier de la guerre et de voir ce qui reste au fond de la casserole. La métaphore est si merveilleusement emberlificotée qu'elle ne m'en paraît que plus

convaincante, et je m'écarte pour sortir mon portable.

Deborah laisse sonner plusieurs fois : là encore, ce n'est pas du tout son genre. Elle finit par répondre au moment où je m'apprête à raccrocher.

— Quoi ?

— Je suis dans les Everglades sur une scène de crime.

— Tant mieux pour toi.

— Debs, la victime a été tuée, cuite et mangée devant des gens.

— Hou là ! dégueu... fait-elle sans grand enthousiasme, ce que je trouve un peu irritant.

— Je t'ai précisé que la victime

semble jeune et de sexe féminin ?  
(Elle reste un long moment sans répondre.) Debs ?

— J'arrive, dit-elle avec un peu de son habituelle énergie qui me fait refermer mon téléphone avec satisfaction.

Mais, avant que j'aie pu le glisser dans ma poche, j'entends derrière moi quelqu'un hurler un *Putaaaaain* ! retentissant et des détonations. Je me jette à terre et essaie de me terrer derrière mon sac, ce qui est assez difficile, étant donné qu'il est à peine plus gros qu'une trousse de toilette. Mais je m'abrite comme je peux et lance un

regard vers l'endroit d'où sont partis les coups de feu, m'attendant vaguement à voir surgir une horde de guerriers maoris se précipitant sur nous en brandissant leurs lances et en faisant des grimaces terrifiantes. Mais le spectacle que je découvre est à peu près aussi improbable.

Les policiers qui discutaient un instant plus tôt sont maintenant tous accroupis en position de tir et déchargent frénétiquement leurs armes sur un buisson voisin. Contrairement aux procédures les plus courantes, ils n'arborent pas le masque froid et déterminé des

forces de l'ordre : les yeux écarquillés, ils sont déchaînés. L'un d'eux éjecte déjà un chargeur vide et essaie d'en remettre un neuf pendant que les autres continuent de tirer avec un abandon hystérique.

Le buisson qu'ils essaient apparemment d'abattre commence à être agité de spasmes, et je distingue brièvement une lueur jaune argenté qui scintille au soleil et disparaît, mais les policiers continuent de plus belle, jusqu'à ce que le lieutenant Keane accoure en leur hurlant de cesser le feu.

— Mais qu'est-ce qui vous prend,

bande de cons ? beugle-t-il.

— Lieutenant, je vous jure, dit l'un.

— Un serpent ! clame un autre. Un putain d'énorme serpent !

— Un serpent, répète Keane. Vous voulez que je l'écrase pour vous ?

— Vous avez des grands pieds ? questionne le troisième. Parce que c'était un python birman d'environ six mètres de long.

— Ah, merde ! lance Keane. C'est une espèce protégée ?

Je me rends compte que je suis toujours accroupi, alors je me relève au moment où le type du FDLE arrive.

— En fait, il est question d'accorder une prime à quiconque en abat un, dit-il. Si l'un de vous a réussi à l'atteindre.

— Oui, moi, grommelle le troisième.

— Foutaises, répond un autre. Tu serais pas fichu d'écraser une merde avec ta godasse.

Le géant noir va jeter un coup d'oeil vers le buisson puis se tourne vers le groupe de tireurs aussi nuls les uns que les autres et secoue la tête. Voyant que l'incident est clos, je récupère mon sac et retourne vers le feu de camp.

Je trouve une étonnante quantité

d'éclaboussures de sang et, en un rien de temps, je me mets au travail pour essayer d'en tirer quelque chose. Cette saleté n'est pas encore complètement sèche, probablement à cause de l'humidité ambiante, mais une bonne partie s'est infiltrée dans le sol.

Il y a du sang surtout à côté de la fosse. J'inspecte les alentours, mais les seules traces que je trouve à plus de deux mètres semblent avoir été apportées sous des chaussures. Je marque les emplacements dans l'espoir insensé que quelqu'un parviendra à relever une empreinte utilisable et je retourne à la plus



grosse tâche. Le sang a coulé de la victime et non giclé, comme s'il avait succédé à un coup de couteau. Et il n'y a d'éclaboussures nulle part ailleurs, ce qui signifie qu'il y a eu une seule blessure, comme lorsqu'on saigne une bête : personne dans l'assistance ne s'est précipité pour poignarder ou taillader. Il s'agit d'un meurtre calme et délibéré, d'une véritable exécution, œuvre d'une seule personne, avec maîtrise et compétence, et je me surprends malgré moi à admirer le professionnalisme de l'ouvrage. Un tel sang-froid est très difficile à

conserver, je suis bien placé pour le savoir, surtout en présence d'une assistance avinée qui a dû beugler des encouragements et faire des suggestions déplacées. C'est impressionnant, et, à mon tour, je prends mon temps, accordant à ma tâche le professionnalisme qu'elle mérite également.

J'ai posé un genou en terre pour terminer d'examiner une empreinte de pas quand j'entends des éclats de voix menaçant d'arracher des organes intimes et autres expressions injurieuses similaires concernant diverses impossibilités physiques. Cela ne peut signifier

qu'une chose : Deborah vient d'arriver.

# Chapitre 15

Question empoignade, c'en est une belle, et elle se serait éternisée si le type du FDLE, un certain Chambers, que je connais de réputation, ne s'était pas interposé entre Deborah et l'autre policier, un costaud du nom de Burris. Il pose une main sur la poitrine de celui-ci et l'autre dans le vide, à distance respectueuse de Deborah.

— Ça suffit ! tonne Chambers.

Burris se tait aussitôt. Debs s'apprête à dire quelque chose, mais Chambers la toise. Elle soutient son

regard et ouvre la bouche, puis elle la referme sans un mot.

Impressionné, je me rapproche pour mieux voir le type du FDLE. Il a le crâne rasé et n'est pas très grand, mais, quand il se retourne, je comprends pourquoi Debs est restée coite. Ce type a des yeux de tueur, le genre qu'on voit chez les shérifs dans les vieux westerns. Le genre avec qui on ne discute pas : c'est comme plonger son regard dans l'acier froid et bleu de deux canons de pistolet.

— Écoutez, dit-il, on est là pour mener une enquête, pas pour s'engueuler. (Burris opine, et

Deborah ne répond pas.) Alors on laisse les légistes finir leur boulot et on essaie d'identifier la victime. Si les analyses confirment que c'est la fille que vous recherchez, précise-t-il à Deborah, vous prendrez l'affaire. Dans le cas contraire (il tourne la tête vers Burris), lâchez-vous, c'est la vôtre. En attendant... (il regarde Debs droit dans les yeux, et elle réussit à ne pas broncher), vous vous calmez et vous laissez Burris travailler, O.K. ?

— J'ai le droit d'être sur les lieux, répond-elle d'un ton boudeur.

— D'être sur les lieux, pas de diriger, insiste Chambers.

Et c'est ainsi que se termine la bataille des Everglades, avec une fin heureuse pour tout le monde – sauf évidemment pour Dexter le Domestique, car pour Debs, apparemment, « être sur les lieux » signifie me suivre partout et me cribler de questions. De toute façon, j'ai presque terminé, mais avoir une ombre derrière moi ne me facilite pas le travail, surtout une ombre comme Deborah, qui est toujours susceptible de m'asséner l'un de ses douloureux coups de poing dans le bras si je ne lui réponds pas de manière satisfaisante. Je l'infirmes de mes déductions tout en

pulvérisant du révélateur sur les derniers endroits. C'est un produit qui a l'avantage de rendre fluorescente la moindre trace de sang, même une seule goutte, sans endommager l'ADN.

— C'est quoi ? demande Deborah. Tu as trouvé quoi ?

— Rien. Mais tu marches sur une empreinte. (Elle s'écarte, l'air coupable, et je sors mon appareil photo de mon sac. Je me relève, me retourne et la heurte carrément.) Debs, s'il te plaît, je ne peux pas faire mon travail si tu es collée à mes basques.

— Bon. (Elle va se placer de



l'autre côté du feu. Je viens de prendre une photo de la principale tâche quand elle m'appelle.) Dex ! Apporte ton pulvérisateur par-là. (Je lève les yeux. Vince Masuoka, accroupi, prélève un échantillon. Je vais les rejoindre.) Vaporise là.

— C'est pas du sang, la contredit Vince. C'est pas la bonne couleur.

Je baisse les yeux. L'endroit est enfoncé, comme si on y avait posé un objet lourd. Les feuilles sont fanées par la chaleur, et sur les bords du trou je vois quelques petites taches brunes. Un liquide a jailli d'un récipient que l'on a posé là.

— Vaporise, ordonne Deborah.

J'interroge du regard Vince, qui hausse les épaules.

— J'ai déjà prélevé un échantillon. C'est pas du sang.

— D'accord.

Je vaporise un petite tache sur l'un des buissons. Presque aussitôt, une très faible lueur bleutée apparaît.

— Pas du sang ! crache Deborah, méprisante. C'est quoi, alors ?

— Merde... murmure Vince.

— Il n'y a pas beaucoup de sang, dis-je. La fluorescence est très faible.

— Mais il y en a quand même un

peu ? insiste Deborah.

— Eh bien, oui.

— Alors c'est un autre truc, avec du sang dedans.

— Eh bien, je suppose.

Deborah hoche la tête et regarde autour d'elle.

— Donc, on a une fête, dit-elle en désignant le feu. Et, là-bas, il y a la victime. Et, de l'autre côté, il y a ça. (Un regard noir à Vince.) Avec du sang dedans. C'est quoi ? me demande-t-elle.

Je ne devrais pas être surpris que cela devienne maintenant mon problème, mais c'est pourtant le cas.

— Enfin, Debs...

— Non, non ! J'ai besoin de tes petites intuitions, là. Allez, Dexter.

Apparemment, pas moyen de m'y soustraire. Je ferme les yeux, respire un bon coup, tends l'oreille...

Et, presque aussitôt, j'entends la réponse hilare du Passager.

— Un bol de punch, réponds-je en rouvrant les yeux.

— Quoi ? s'écrie Deborah.

— C'est le bol qui contenait le punch, pour la fête.

— Avec du sang humain dedans ?

— Du punch ? répète Vince.  
Putain, Dex, tu es vraiment un gros

pervers.

— Hé ! protesté-je, ce n'est pas moi qui en ai bu.

— Tu es complètement timbré, ajoute Deborah.

— Debs, écoute. C'est loin du feu et le sol est légèrement enfoncé. (Je désigne le sol auprès de Vince.) Un récipient lourd, des éclaboussures, des tas d'empreintes autour : tu n'es pas obligée de dire que c'est du punch si cela te dérange. Mais c'est la boisson de la fête.

Elle fixe l'endroit que je lui montre, contemple le feu de l'autre côté de la clairière, puis le sol à ses pieds. Elle secoue lentement la tête

et s'accroupit à côté de moi.

— Un bol de punch. Putain !

— Tu es un gros pervers, répète Vince.

— Ouais, mais je crois qu'il a vu juste, dit Debs en se relevant. Je te parie une douzaine de beignets que tu vas trouver aussi de la drogue dedans, ajoute-t-elle avec une pointe visible de satisfaction.

— Je vérifierai, dit Vince. J'ai un réactif pour l'ecstasy. (Puis, avec son ignoble sourire lascif :) Tu veux venir faire l'analyse avec moi ?

— Non, merci, répond Debs. Tu as un trop petit crayon.

Ma sœur tourne les talons avant

qu'il ait le temps de tenter une réplique, et je la suis. Au bout de même pas trois pas, je me rends compte que quelque chose cloche chez elle et je m'arrête tout net quand je comprends quoi.

— Debs ! Tu souris vraiment.

— Ouais. Parce qu'on vient de prouver que c'est bien mon dossier.

— Comment ça ?

Elle me donne un coup de poing, peut-être avec entrain, mais j'ai quand même mal.

— Sois pas idiot, lance-t-elle. Qui boit du sang ?

— Aïe. Bela Lugosi ?

— Lui et tous les autres vampires.

Tu veux un dessin ? On vient de dégoter un vampire en herbe, Bobby Acosta. Et, maintenant, on tombe sur une putain de fête de vampires. Tu trouves que c'est une coïncidence ?

Je ne trouve pas, mais j'ai trop mal au bras pour le dire.

— On verra.

— Ça, oui. Prends tes trucs. Je te ramène.

C'est largement l'heure du déjeuner quand nous retrouvons la civilisation, mais Debs ne semble capter aucune de mes subtiles allusions et roule jusqu'au bureau sans s'arrêter, alors que la route 41



donne dans Calle Ocho et que nous pourrions facilement faire une pause dans l'un des nombreux excellents restaurants cubains. Rien que d'y penser, j'ai l'estomac qui gargouille et je sens même les *plátanos* en train de frire dans la poêle. Mais, aux yeux de Deborah, le char de la justice est déjà en branle et roule inexorablement vers un verdict coupable et un monde plus sûr. Bref, pour le bien de la société, Dexter peut très bien se passer de déjeuner.

Et c'est donc un Dexter très affamé qui entre d'un pas lourd dans son laboratoire, suivi par une

sœur rabâchant inlassablement qu'elle exige une identification rapide de la victime des Everglades. Je sors mes prélèvements et me jette dans mon fauteuil afin de réfléchir à cette question brûlante : dois-je retourner jusqu'à Calle Ocho ? ou bien aller au café Relampago, qui est beaucoup plus proche et propose d'excellents sandwiches ? Comme pour toutes les grandes interrogations de la vie, la réponse n'est pas évidente, et je réfléchis longuement aux implications. Manger vite, ou bien... ? Si je choisis la gratification immédiate, cela fait-il de moi un

être plus faible ? Et pourquoi faut-il que ce soit de la cuisine cubaine, aujourd'hui ? Pourquoi pas, par exemple, du poulet au barbecue ?

À l'instant où l'idée me vient, je perds tout appétit. La fille des Everglades a servi de barbecue, et, pour une raison inconnue, cela me perturbe considérablement. Je n'arrive pas à chasser l'image de mon esprit : la pauvre fille égorgée, le sang coulant lentement tandis que les flammes s'élèvent, l'assistance qui hurle, et le chef qui l'enduit de sauce barbecue. Je sens presque l'odeur de la chair en train de griller, et j'en oublie la *ropa vieja*

que je comptais commander pour le déjeuner.

Est-ce ainsi que va se dérouler la vie, dorénavant ? Comment faire mon travail si j'éprouve une réelle empathie humaine pour les victimes que je vois tous les jours ? Pis, continuer un travail qui m'ôte l'envie de déjeuner ?

C'est une situation affreuse, et je me laisse envahir par l'autoapitoiement pendant quelques minutes. Dexter déprimé : quelle absurdité ! Moi qui ai fait passer des dizaines de victimes méritantes de vie à trépas, je pleure la mort d'une fille inconnue, simplement

parce que son assassin n'a pas gâché la viande.

Grotesque. Et la puissante mécanique que je suis a besoin de carburant. Je balaie donc ces pensées malheureuses et descends aux distributeurs dans le hall. Contempler à travers la vitre le maigre assortiment ne me procure aucune joie non plus. À l'hôpital, une barre chocolatée avait été pour moi une manne. Là, elle a des allures de punition. Rien d'autre ne m'inspire ni ne promet de me rassasier. Malgré les couleurs éclatantes et les slogans enjoués, je ne vois que des emballages remplis

de conservateurs, d'arômes et de colorants chimiques. Tout est aussi appétissant qu'une boîte du petit chimiste.

Mais le devoir m'appelle, et il faut que je mange quelque chose pour fonctionner à mon niveau optimal. Je choisis donc ce qui me paraît le moins dangereux – des biscuits fourrés d'un prétendu beurre de cacahuètes. Je glisse mes pièces et appuie sur le bouton. Le paquet tombe dans le plateau, et, alors que je me baisse pour le prendre, une petite silhouette sombre dans les obscurs tréfonds du château Dexter ouvre une porte et sort la tête. Je

me fige un instant et tends l'oreille. Je n'entends rien d'autre que le flottement soyeux d'un tout petit fanion d'alerte, et je me relève lentement et prudemment avant de me retourner.

Il n'y a rien derrière moi : pas de fou dangereux armé d'un couteau, ni de semi-remorque fonçant sur moi, ni de géant enturbanné brandissant une sagaie. Rien. Pourtant, une petite voix me souffle de rester sur mes gardes.

De toute évidence, le Passager joue avec mes nerfs. Peut-être m'en veut-il de ne pas le nourrir et de le priver d'exercice. *Tais-toi*, lui dis-je.

*Fiche le camp et laisse-moi tranquille.* Comme il continue de me narguer, je l'ignore et retourne dans le couloir.

Et, là, je tombe pile sur le sergent Doakes – du moins, ce qu'il en reste.

Doakes m'a toujours détesté, même avant qu'un docteur dément lui coupe mains, pieds et langue sans que je puisse le sauver. C'est vrai, j'ai essayé – vraiment –, mais cela n'a pas marché, et, du coup, Doakes y a perdu quelques parties du corps dont on exagère beaucoup le caractère indispensable. Mais il me détestait déjà avant, parce que,



de tous les policiers qu'il m'est arrivé de croiser, il est le seul à avoir soupçonné ce que je suis. Il n'a jamais trouvé aucun indice sur moi, mais il sait, tout bonnement.

Et là, perché sur ses prothèses, il me dévisage, venimeux comme un millier de cobras. L'espace d'un instant, je regrette que le docteur fou ne l'ait pas privé aussi de ses yeux, mais, me rendant rapidement compte que c'est une pensée peu charitable, indigne de mon humanité toute neuve, je la balaie et lui fais un aimable sourire.

— Sergent Doakes, dis-je, quel plaisir de vous voir, et si agile, en

plus !

Doakes ne répond pas. Il se contente de me fixer, et je baisse les yeux vers les pinces chromées qui lui servent de mains. Il n'a pas sur lui le petit appareil qui lui sert à s'exprimer – peut-être veut-il garder les mains libres pour m'étrangler ou, plus probablement, a-t-il envie d'acheter quelque chose au distributeur. Et, comme il n'a plus de langue et que ses tentatives pour s'exprimer sans son synthétiseur de voix sont extrêmement gênantes et remplies de *gnah*, il n'a sans doute pas envie d'avoir l'air d'un crétin. Il se

contente donc de me toiser un moment, puis je comprends que cette rencontre ne va pas donner grand-chose d'intéressant.

— Eh bien, conclus-je, c'était un plaisir de parler avec vous. Passez une bonne journée.

Je repars vers mon labo en me retournant une seule fois. Doakes continue de me fusiller du regard. *Je te l'avais bien dit*, se moque la petite voix du Passager. Mais je me contente de faire un petit signe à Doakes et de regagner mes pénates.

Quand Vince et les autres reviennent, vers 15 heures, j'ai encore l'arrière-goût déplaisant des

biscuits dans la bouche.

— Hou là ! fait Vince en entrant et en lâchant son sac. J'ai pris un coup de soleil.

— Tu as fait quoi, pour le déjeuner ? demandé-je.

Il a l'air interloqué, comme si j'avais posé une question saugrenue, et c'est peut-être le cas.

— Un des flics est passé au Burger King. Pourquoi ?

— Tu n'as pas perdu l'appétit en pensant à cette fille qu'on a grillée et dévorée là-bas ?

Il a l'air encore plus étonné.

— Non. J'ai mangé un double Whopper avec fromage et frites. Ça

va ?

— J'ai juste faim.

Il me regarde encore un moment, et, plutôt que de me lancer dans un concours de regards appuyés, je reprends mon boulot.

# Chapitre 16

Le téléphone me réveille alors qu'il fait encore nuit. Je roule sur le côté pour regarder le radio-réveil, qui annonce 4:47 en chiffres lumineux pleins d'un insupportable entrain. Je n'ai eu droit qu'à vingt minutes de vrai sommeil depuis la dernière fois que Lily Anne a pleuré et je n'apprécie pas ce coup de téléphone nocturne. Mais je décroche.

— Allô?

— Il faut que tu viennes tôt, m'ordonne ma sœur.

Elle n'a pas une voix fatiguée, malgré l'heure, et je trouve ça aussi agaçant qu'être réveillé au beau milieu de la nuit.

— Deborah, dis-je d'une voix rauque, il reste encore deux heures et demie avant « tôt ».

— On a identifié ton échantillon d'ADN, poursuit-elle sans relever ma remarque pourtant pleine d'esprit. C'est Tyler Spanos.

Je cligne longuement des yeux pour forcer mon cerveau à se mettre en branle.

— La fille des Everglades ? C'était Tyler Spanos ? Pas Samantha Aldovar ?

— Ouais. Alors, tout à l'heure, on va mettre sur pied une cellule de crise. Chambers coordonne, mais c'est moi qui mène l'enquête, ajoute-t-elle avec un enthousiasme perceptible.

— C'est génial, mais pourquoi tu as besoin de moi si tôt ?

Elle baisse la voix, comme si elle craignait qu'on l'entende.

— J'ai besoin de ton aide, Dex. Ça devient une grosse affaire, et je veux pas merder. Et puis ça prend un tour, tu vois, politique. (Elle se racle la gorge ; on dirait le capitaine Matthew.) Alors je t'ai fait nommer chef d'équipe de la police



scientifique.

— Il faut que j’emmène les enfants à l’école, protesté-je.

Un frôlement à côté de moi. Rita pose une main sur mon bras.

— Je peux les emmener, murmure-t-elle.

— Tu ne peux pas encore conduire, voyons. Lily Anne est trop petite.

— Il ne lui arrivera rien. Et à moi non plus. Dexter, ce n’est pas la première fois que je le fais, et personne ne m’a aidée pour Cody et Astor.

Nous ne parlons jamais de l’ex de Rita, leur père biologique, mais j’en

sais assez sur lui pour me douter qu'il ne devait pas être follement serviable. Il est évident qu'elle a déjà dû se débrouiller toute seule. Et puis, en vérité, Rita a l'air en forme, pas du tout fatiguée – mais, naturellement, c'est pour Lily Anne que je m'inquiète.

— Mais le siège bébé...

— Il est très bien, Dexter, je t'assure. Va travailler.

A l'autre bout du fil, j'entends comme un ricanement.

— Dis à Rita que je la remercie, dit Deborah avant de raccrocher. A tout à l'heure.

— Mais..., dis-je, dans le vide.

— Va t’habiller, insiste Rita. Je t’assure que tout ira bien.

Notre société est dotée de nombreuses lois et coutumes qui protègent les femmes de la force brutale des hommes, mais, quand deux femmes se mettent quelque chose en tête et se liguent contre un homme, il ne peut que se soumettre. Peut-être qu’un jour nous élirons une femme pleine de compassion comme Présidente et qu’elle fera voter des lois sur la question. En attendant, je suis une victime impuissante. Je me lève et prends ma douche, et, le temps que je me sois habillé, Rita m’a préparé

un sandwich à manger en chemin et une tasse remplie de café.

— Bon courage, dit-elle avec un sourire las. J'espère que tu attraperas ces gens. (Je la regarde, surpris.) C'était aux infos. Ils ont dit que... la pauvre fille a été mangée. (Elle frémit et boit une gorgée de café.) À Miami. À notre époque. Je ne... Enfin, des cannibales ? Et un groupe entier ? Comment est-ce qu'on peut ?

Elle secoue la tête, boit une autre gorgée et pose sa tasse. À ma surprise, je vois une larme perler dans son œil.

— Rita.

— Je sais, dit-elle en essuyant la larme du bout du doigt. Ce sont les hormones. J'en suis sûre, parce que... Et je ne... (Elle renifle.) C'est juste la petite. Et puis c'est la fille de quelqu'un d'autre qui... Pars, Dexter. C'est important.

Je m'en vais. Je ne suis pas encore bien réveillé et je souffre de m'être montré aussi docile devant Rita et Debs. Et, assez curieusement, je suis surpris autant par les paroles de Rita que par ses larmes. Des *cannibales*. Cela semble idiot, mais le mot ne m'était pas encore venu à l'esprit. Entendons-nous bien : Dexter n'est

pas un attardé. Je sais que la pauvre fille a été mangée par des gens et que ceux qui mangent des êtres humains sont appelés des cannibales. Mais enchaîner le tout et annoncer que des cannibales ont mangé Tyler Spanos... cela fait entrer toute l'affaire dans le quotidien et lui donne une douloureuse réalité que je trouve étrange et terrifiante. Je sais que le monde est rempli de méchants : après tout, je suis l'un d'eux. Mais tout un groupe de fêtards qui mangent une jeune fille durant un barbecue en plein air ? Cela en fait de vrais cannibales, contemporains,

modernes, ici, à Miami, et ça donne l'impression que nous sommes montés de quelques crans sur l'échelle des méchants.

Et puis il y a un petit côté mignon dans tout cela, aussi, comme si un livre de contes effrayants avait pris vie : d'abord des vampires, ensuite des cannibales. Miami est soudain devenue une ville intéressante. Peut-être que je vais bientôt croiser un centaure ou un dragon. Peut-être même un homme honnête.

Je roule dans l'obscurité, avec une circulation fluide. Un gros bout de lune luit dans le ciel et me réprimande pour ma fainéantise. *Va*

*travailler, Dexter, chuchote-t-elle. Va découper quelque chose en tranches.* Je lui fais un doigt d'honneur et continue ma route.

L'une des salles de réunion du deuxième a été aménagée en cellule de crise et elle bourdonne déjà d'activité quand j'arrive d'un pas léger. Chambers, le rasé du FDLE, est assis à une grande table déjà encombrée de dossiers, rapports du labo, cartes et gobelets de café. Il a une demi-douzaine de téléphones en tas à côté de lui et parle dans un autre.

Et, malheureusement pour tous ceux que cela concerne – sauf peut-



être le fantôme d'Edgar J. Hoover, qui doit planer dans les parages, revêtu d'un drap maison –, à côté de Chambers est assis l'agent spécial Brenda Recht. Elle abaisse un peu les lunettes de lecture très chic posées au bout de son nez pour me jeter un regard réprobateur. Je lui fais un sourire et me tourne vers l'autre bout de la salle, où se trouve le géant noir que j'ai croisé sur la scène du crime. Il se tourne vers moi et me fixe ; je hoche la tête et continue mon chemin.

Quant à Deborah, elle briefe deux inspecteurs de la police de Miami-Dade, pendant que son équipier,

Deke, se passe du fil dentaire. Je m'assieds au moment où intervient l'un des inspecteurs, un certain Ray Alvarez.

— Ouais, bon, écoute, dit-il. Ça me plaît pas du tout. Enfin, quoi, le mec est au conseil municipal, putain. On t'a déjà rappelée à l'ordre une fois.

— C'est différent, là, répond Deborah. On a un meurtre comme on n'en a jamais vu, et la presse est enragée.

— Ouais, réplique Alvarez, mais tu sais bien qu'Acosta attend que ça pour arracher les couilles du premier venu.

— T'inquiète pas pour ça.

— Facile à dire, pour toi. T'en as pas.

— C'est ce que tu crois, intervient l'inspecteur Hood, une grosse brute que je connais vaguement. Elle en a deux fois plus que toi, Ray.

Deke ricane. À moins qu'il ne se soit étouffé avec son fil dentaire.

— Contente-toi de trouver Bobby Acosta, réplique Deborah, sinon tu n'auras plus à te soucier de tes couilles. (Elle foudroie Alvarez du regard. Il lève les yeux comme pour demander au ciel pourquoi c'est toujours sur lui que ça tombe.) Commence par la moto, ajoute-t-

elle en consultant un dossier. C'est une Hayabusa Suzuki de 2009.

Deke émet un sifflement impressionné, et Alvarez demande :

— Une quoi ?

— Hayabusa, répète Deke. Très branché, comme moto.

— D'accord, je pige, lâche Alvarez d'un ton résigné.

Debs se tourne vers Hood.

— Toi, tu t'occupes de la voiture de Tyler Spanos. C'est une Porsche de 2009, bleue, décapotable. On va forcément la trouver quelque part.

— Probablement en Colombie, répond Hood... Oui, je sais, le vais la trouver si elle s'est pas déjà

envolée. Comme si ça changeait quelque chose.

— Hé, intervient Deke, faut bien faire le boulot de routine, non ?

— Ouais, Deke, s'amuse Hood. Je sais.

— Bon, annonce Chambers en haussant tellement la voix que tout le monde se retourne comme un seul homme. Si vous voulez bien m'accorder votre attention une minute. D'abord, je veux remercier le major Nelson et l'inspecteur Weems, de la police tribale des Miccosukee.

Le géant noir fait un signe de la main et, bizarrement, sourit à tout

le monde.

— Regarde et apprends, Debs, chuchoté-je à ma sœur. C'est ça, la politique.

Elle me défonce les côtes d'un coup de coude et répond sur le même ton :

— Tais-toi.

— Ils sont là, continue Chambers, parce que cette affaire vire au scandale de premier plan. Nous avons peut-être une piste dans les Everglades, dit-il, en regardant de nouveau Weems, et nous allons devoir mobiliser toutes les ressources disponibles pour quadriller les routes de l'Etat.

Le major Nelson ne cille même pas en entendant ces paroles.

— Et le FBI ? demande Hood en désignant l'agent spécial Recht.

Chambers le regarde un moment puis, prudent :

— Le FBI est là parce que nous recherchons un groupe et que s'il est organisé, peut-être à l'échelle nationale, le Bureau veut être informé. Par ailleurs, une des filles est toujours disparue et il peut s'agir d'un enlèvement. Et franchement, étant donné que cette histoire est un bordel sans nom, vous avez sacrément de la chance de ne pas avoir le Trésor, l'ATF et les

Services de renseignements de la marine sur le dos aussi, alors fermez-la et au boulot.

— Oui, chef, acquiesce Hood avec un petit salut ironique.

Chambers le toise juste ce qu'il faut pour que Hood se sente mal à l'aise, puis il reprend :

— Très bien. Le sergent Morgan s'occupe de Miami. Tout ce qui nous dirige ailleurs doit d'abord m'être soumis. (Deborah acquiesce.) Des questions ? (Il balaie la salle du regard. Personne ne bronche.) Très bien. Le sergent Morgan va vous briefer sur ce que nous savons pour le moment.



Deborah se lève, se racle la gorge et commence son briefing. C'est pénible à regarder : elle n'est pas très douée pour parler en public et, en plus, elle est affreusement coincée. J'ai toujours eu l'impression qu'elle se sentait mal à l'aise dans le corps d'une jolie femme, étant donné qu'elle a la personnalité d'un inspecteur Harry et qu'elle déteste qu'on la regarde. Du coup, pour quiconque a vraiment de l'affection pour elle, c'est-à-dire moi, c'est douloureux de la voir trébucher sur les mots, se racler constamment la gorge et s'accrocher à tous les clichés du

jargon de flic comme si elle manquait se noyer.

Cependant, tout a une fin, même les choses désagréables, et, après un long monologue crispant, Debs conclut, demande s'il y a des questions et rougit en regardant Chambers, comme s'il allait se fâcher qu'elle ait utilisé sa réplique.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, dans les Everglades ? demande l'inspecteur Weems d'une voix remarquablement douce et aiguë.

Deborah se racle la gorge. Une fois de plus.

— Juste, euh, vous voyez, faites

circuler la nouvelle. Si quelqu'un voit quoi que ce soit là-bas, si ces mecs essaient d'organiser une autre fête, quoi. Ou s'il y en a eu une autre avant, dans un endroit où il pourrait y avoir des indices à relever.

Et elle se re-racle la gorge. Peut-être que je devrais lui proposer un bonbon.

Heureusement pour son image d'enquêtrice à poigne, Chambers juge que la coupe est pleine. Il se lève avant que Deborah finisse en flaque.

— Très bien. Vous savez tous ce que vous avez à faire. Je veux

amplement ajouter que vous ne dites pas un mot. La presse en fait déjà ses choux gras, et il n'est pas question de lui donner l'occasion de continuer. C'est clair ? (Tout le monde acquiesce, même Deborah.) Parfait. Allons pincer les voyous.

La réunion se termine dans un brouhaha de chaises qui grincent, de pieds qui traînent et de bavardages – sauf le major Nelson, qui enfonce son chapeau sur son crâne rasé et se dirige vers la porte comme si on venait d'entonner un chant de randonnée. Le géant de la police tribale, Weems, rejoint Chambers d'un pas nonchalant, et

l'agent spécial Recht, restée assise dans son coin, balaie la salle d'un museau réprobateur. Hood la considère et secoue la tête.

— Putain ! marmonne-t-il. Ce que je peux pas saquer le FBI !

— Je suis sûr que ça les empêche de dormir, commente Alvarez.

— Hé, Morgan, sans déconner, demande Hood, il y a pas moyen de se débarrasser de cette conne du FBI ?

— Mais bien sûr, répond Debs d'un ton si raisonnable que cela ne peut qu'augurer des ennuis pour tout le monde. Tu peux retrouver cette putain de disparue, attraper ce

putain de tueur et faire ton putain de boulot pour qu'elle ait pas un prétexte pour le faire à ta place. Tu crois que tu en es capable, Richard ?

Hood secoue la tête.

— Merde ! (Puis, cherchant manifestement une cible facile, histoire de se rattraper de quelques points :) Et toi, Deke ?

— Moi quoi ?

— Tu fais quoi ?

— Oh, tu sais, répond-il d'un ton dégagé, le capitaine veut que je reste avec, euh, Morgan.

— Wouah ! lance Alvarez. Vachement dangereux !

— On est équipiers, se défend

Deke, un peu vexé.

— Fais attention, Deke, dit Hood, Morgan est super dure avec ses équipiers.

— Ouais, elle les perd de temps en temps, comme qui dirait, renchérit Alvarez.

— Vous deux, vous voulez que je vous prenne par la main pour vous emmener au service des immatriculations ? demande Deborah. Ou bien vous allez réussir à vous sortir la tête du cul assez longtemps pour trouver le chemin tout seuls ?

— J'y vais, chef, répond Hood, qui fonce vers la porte, suivi d'Alvarez.

Fais gaffe à tes arrières, Deke.

Deke les regarde sortir, l'air un peu contrarié, puis, une fois la porte refermée :

— Pourquoi ils me cherchent des poux ? Parce que je suis le nouveau, c'est ça ? (Deborah l'ignore, et il se tourne vers moi.) C'est vrai, quoi, qu'est-ce que j'ai fait ? Hein ?

Je ne trouve rien à lui répondre, à part l'évidence : les flics sont comme tous les autres animaux qui vivent en horde, ils s'en prennent à celui qui a l'air différent ou qui montre des faiblesses. Avec son air absurde de beau gosse et ses capacités mentales quelque peu



limitées, Deke cumule et constitue donc une cible évidente. Malgré tout, comme ça me paraît une idée difficile à exprimer d'une manière agréable, je me contente de lui faire un sourire rassurant.

— Ça ira mieux quand ils verront de quoi tu es capable.

— Comment tu veux ? se lamente-t-il en désignant Debs. Faut que je reste collé à ses basques comme son ombre.

— Eh bien, je suis sûr que tu vas avoir l'occasion de faire preuve d'initiative.

— Initiative, répète-t-il. (L'espace d'un instant, je redoute de devoir

lui expliquer ce que ce mot signifie. Mais, heureusement pour moi, il se contente de secouer la tête d'un air maussade.) Merde !

Avant que j'aie le temps d'étudier toutes les subtilités de cette pensée, Chambers pose une main sur l'épaule de Deborah.

— Alors, Morgan, dit-il, vous savez ce que vous avez à faire. En bas, quatre-vingt-dix minutes.

Debs le regarde avec une expression proche de la terreur.

— Je peux pas. C'est-à-dire, je croyais que vous alliez... Vous pouvez pas le faire ?

Chambers secoue la tête avec une

espèce de sourire malicieux qui lui donne l'air d'un elfe très méchant et très meurtrier.

— Impossible. C'est vous la chef, ici. Moi, je suis juste coordinateur. Votre capitaine veut que ce soit vous qui le fassiez.

Il lui tapote l'épaule et la plante là.

— Merde... dit Deborah.

Pendant un moment, j'ai la très irritante impression que c'est le seul mot que tout le monde trouve à dire ce matin. Puis je la vois qui se passe une main tremblante dans les cheveux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Debs ?

demandé-je, m'interrogeant sur ce qui peut bien faire trembler comme une feuille mon intrépide sœur.

Elle respire un bon coup et se redresse.

— Une conférence de presse. (Elle déglutit et se passe la langue sur les lèvres.) *Merde !*

# Chapitre 17

L'une des choses que je trouve particulièrement gratifiante dans mon travail, c'est sa diversité. Certains jours, j'ai le droit d'utiliser de gros appareils compliqués pour procéder à des analyses scientifiques très modernes ; d'autres, je me contente de regarder dans un microscope. Et le décor change toujours selon la scène de crime. Bien sûr, les crimes aussi sont tous différents, depuis le vulgaire et très courant coup de couteau à une épouse jusqu'à

l'éviscération, beaucoup plus rare mais fort intéressante.

Pourtant, dans toute mon expérience dans la police, aussi vaste que variée, jamais il ne m'a été donné d'utiliser mon savoir scientifique pour préparer ma sœur terrorisée à une conférence de presse, et je dois avouer que c'est une bonne chose : si cela faisait partie de mon travail habituel, j'envisagerais sérieusement de laisser tomber la police scientifique pour devenir professeur d'éducation physique en école primaire.

Deborah m'entraîne dans son bureau, ruisselante de sueur, ce qui

est très peu appétissant. Elle s'assied, se relève, fait trois pas dans un sens puis dans l'autre, se rassied et se tord les mains. Et, histoire de rendre encore plus agaçante une situation qui l'est déjà beaucoup, elle commence à répéter :

— Merde. Merde-merde-merde-merde-merde.

Tout cela en variant le volume et l'inflexion.

— Debs, finis-je par intervenir. Si c'est ce que tu comptes déclarer à la presse, le capitaine Matthews va être très mécontent.

— Merde. (Là, je me demande s'il

faut que je la gifle.) Dexter, bon Dieu, s'il te plaît, je suis censée dire quoi ?

— Tout ce que tu veux, sauf « merde ».

Elle se relève et regarde par la fenêtre sans cesser de se tordre les mains. Toutes les petites filles du monde ont un jour rêvé de devenir actrice, danseuse ou en tout cas de se produire sur scène – mais pas Deborah. Ce qu'elle a toujours voulu, même à l'âge tendre de cinq ans, c'était une plaque et un pistolet. Et, grâce à son acharnement, à son intelligence et à des coups de poing dans le bras qui



font vraiment mal, elle a atteint son objectif – et découvert qu'elle devait être actrice. Le mot « ironie » est affreusement galvaudé, mais tout de même, là, un rien d'amusement semble de circonstance.

Cela dit, la situation exige aussi un peu de cette compassion toute neuve qu'a fait naître en moi Lily Anne. Aussi, ayant décidé que Debs a assez souffert, je me lève de ma chaise branlante.

— Debs, dis-je, c'est un truc tellement facile que même le capitaine Matthews sait le faire.

Je crois qu'elle manque de dire

« merde » à nouveau, mais elle se retient et se mord la lèvre.

— Je peux pas. Tous ces gens, ces journalistes, les caméras. Je peux pas, Dexter.

Je suis heureux de voir qu'elle se remet un peu, assez, en tout cas, pour faire la distinction entre les « gens » et les « journalistes », mais il y a manifestement encore du travail.

— Si, tu peux, Deborah, insisté-je. Et ce sera beaucoup plus facile que tu ne le penses. Tu risques même d'y prendre goût.

Elle serre les dents, et je crois bien qu'elle me flanquerait un coup

de poing si elle n'était pas aussi désemparée.

— C'est facile, répété-je. Nous allons rédiger deux, trois paragraphes, et tu n'auras qu'à les lire à haute voix. C'est comme faire une note de lecture au collège.

— J'étais nulle, rétorque-t-elle.

— Parce que je n'étais pas là pour t'aider, dis-je, avec plus d'assurance que je n'en éprouve vraiment. Allez, assieds-toi, on va l'écrire.

Elle se tord les mains de plus belle et a l'air d'avoir envie de se jeter par la fenêtre. Mais, comme nous sommes au premier et que les fenêtres sont scellées, elle s'affale

sur sa chaise.

— Bon, grince-t-elle. Faisons ça.

Il n'y a qu'un nombre limité de clichés de flic nécessaires pour s'adresser à la presse. C'est l'une des raisons, évidemment, expliquant que le capitaine Matthews se soit hissé à ce grade important simplement grâce à sa capacité à les mémoriser et à les débiter dans le bon ordre devant une caméra.

Malgré tout, c'est un talent que Deborah ne possède pas, même pas un peu, et essayer de le lui expliquer, c'est comme décrire du tissu écossais à une aveugle. Quand

nous finissons par descendre à la conférence de presse, je suis aussi ruisselant que ma sœur. Cela ne nous ragaillardit pas de voir la foule de prédateurs salivants qui nous attendent. L'espace d'un instant, Deborah se fige, un pied en l'air. Mais les journalistes se tournent vers elle et commencent leur numéro habituel entre questions brailées et crépitement de flashes, et, en voyant Deborah serrer les dents et plisser le front, je retiens mon souffle. *Tout va bien se passer*, me dis-je, avec le pincement de fierté du créateur, en la regardant monter sur le podium.

Évidemment, mon espoir dure jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche. Commence alors l'un des quarts d'heure les plus pénibles qu'il m'ait jamais été donné de vivre. Deborah essayant de briefer des flics, c'était gênant. Deborah essayant de faire une déclaration devant la presse, c'est une torture si intensément douloureuse que je suis certain que même les hommes de l'Inquisition auraient refusé d'y participer. Deborah bafouille, bégaie, trébuche et enchaîne les phrases tant bien que mal. Et, quand elle arrive enfin au bout de la déclaration sur laquelle je me suis donné tant de

mal, un silence abasourdi s'abat sur la salle pendant quelques secondes. Alors, comme des requins flairant le sang, les journalistes se jettent sur elle avec une frénésie sauvage. A côté, jusqu'ici, c'étaient sucreries et Hello Kitty, jusqu'à ce que, enfin, Dieu merci, le capitaine Matthews ait assez souffert et s'avance pour déclarer : « Plus de questions. » Il ne dégage pas Deborah du podium, mais on sent qu'il s'est retenu.

Le capitaine fusille du regard la foule de lyncheurs, comme s'il pouvait la réduire au silence d'un sourcil viril, et, d'ailleurs, la marche un tout petit peu.

— Bien, dit-il après un moment. Les, euh, membres de la famille (il porte la main à ses lèvres et se racle la gorge. Deborah doit être contagieuse), M. et Mme... hum... Aldovar. Souhaitent faire une brève déclaration.

Un M. Aldovar à l'air sonné conduit son épouse jusqu'aux micros. Elle a l'air épuisée et vieillie, mais, en se retrouvant devant l'assemblée, elle se ressaisit visiblement et déplie une feuille de papier. Les journalistes, assez bizarrement, se taisent.

— Je m'adresse à la ou aux personnes qui ont enlevé notre fille,



commence-t-elle. (Elle doit s'interrompre et, dans un souci de cohérence, se racle la gorge.) Notre petite Samantha. Nous n'avons pas beaucoup d'argent, mais tout ce que nous possédons ou pourrions réunir, nous vous le donnerons. S'il vous plaît, ne lui faites pas de mal... Je...

Elle n'arrive pas à aller plus loin. Elle se cache le visage dans les mains, et la feuille tombe en voletant sur le sol. M. Aldovar prend sa femme dans ses bras et fusille l'assistance du regard, comme si tout le monde savait où était Samantha et refusait de le dire.

— C'est une gentille fille, gronde-

t-il. Il n'y a aucune raison au monde de... de... Je vous en prie, se radoucit-il. Laissez-la partir. Quoi que vous vouliez, laissez-la partir...

Une grimace douloureuse lui tord le visage, et il se détourne. Le capitaine Matthews s'avance et foudroie l'assistance une fois de plus.

— Très bien. Vous avez tous une photo de Samantha. Nous vous demandons de nous aider à la faire circuler et, euh... si des personnes la voient, c'est-à-dire, des citoyens... vous pouvez appeler notre cellule de crise spéciale qui... le numéro est publié dans les médias. Et si nous

pouvons, euh, faire circuler ce numéro, et la photo, que cette jeune fille soit retrouvée. En vie. (Il fait à la salle sa grande scène du deux, un regard viril et déterminé droit dans les objectifs, le laisse durer et ajoute :) Merci de votre aide. (Il reste un moment les mâchoires serrées, pour que les photographes puissent faire un dernier cliché avantageux de son expression de pure autorité, puis il conclut :) Très bien, c'est tout.

Et il tourne les talons. Comme de bien entendu, la salle explose dans un immense charivari, mais Matthews se contente d'adresser

des paroles réconfortantes aux Aldovar. Je me fraie un chemin dans la cohue pour rejoindre Deborah à grand renfort de coups de coude impitoyables. Je la retrouve à l'écart, hagarde. Elle a repris un peu de couleurs mais a l'air curieusement défaite, comme si on venait de la réveiller d'un cauchemar.

— Si jamais on me demande de refaire ça, grince-t-elle, je rends ma plaque.

— Si jamais tu essaies de refaire ça, le capitaine Matthews te la prendra avant.

— Putain... gémit-elle, c'était si

nul ?

— Oh non. Bien pire.

Sans doute que ma mauvaise humeur m'a troublé, mais Debs me colle un coup de poing sur le bras. D'un côté, c'est agréable de constater qu'elle se remet de son épreuve. Mais, de l'autre, ça fait vraiment mal.

— Merci de ton soutien, dit-elle. Foutons le camp.

Elle fend la foule, et je la suis en me massant le bras.

Les journalistes sont des créatures étranges. Ils ont souvent une très haute idée d'eux-mêmes, et certains de ceux qui ont assisté à la

pitoyable performance de Deborah croient qu'il suffit de brandir un micro sous son nez et de beugler une question pour qu'elle se recroqueville, impressionnée devant leurs coiffures et leurs dentitions parfaites et bafouille une réponse. Malheureusement pour leur amour-propre, Deborah continue d'avancer en repoussant tout ce qu'on lui colle sous le nez et quiconque a l'imprudence de lui faire obstacle. Des journalistes qui sont près de la sortie et se croient plus malins que les autres tentent exactement le même coup. Avec le même résultat.

Et c'est ainsi que, relativement indemne hormis un bleu au bras, je retourne avec ma sœur à la cellule de crise, au premier.

En chemin, nous sommes rejoints par Deke. Deborah se sert un gobelet à la nouvelle machine à café, en boit une gorgée et fait la grimace.

— Il est pire que d'habitude.

— On pourrait sortir prendre le petit déjeuner, proposé-je, plein d'espoir.

— On a beaucoup trop à faire, décrète-t-elle. Quelle heure il est?

— Neuf heures moins le quart, répond Deke. (Elle lui lance un

regard mauvais, comme s'il avait choisi une heure désagréable.)  
Quoi ? C'est vrai !

La porte s'ouvre sur l'inspecteur Hood.

— Je suis tellement un as que je me fous la trouille, dit-il en s'affalant sur un siège devant Deborah.

— Fous-moi la trouille aussi, Richard, répond-elle. Tu as trouvé quoi ?

Il tire une feuille de sa poche et la déplie.

— Et en un temps record. La Porsche décapotable bleue 2009 de Tyler Spanos. (Une chiquenaude



sur la feuille.) C'est un mec qui a un atelier de démontage de bagnoles volées et qui me devait un service, parce que je l'ai laissé filer l'année dernière. Ç'aurait été sa troisième inculpation, alors il m'a appelé pour me tuyauter. C'est un atelier de peinture à Opa-Locka. J'ai envoyé une voiture sur place pour arrêter les mecs qui travaillaient dessus. Des Haïtiens. (Il jette le papier sur le bureau, devant Deborah.) Alors, c'est qui, le meilleur ?

— Fonce là-bas, ordonne-t-elle. Tu te débrouilles comme tu veux, mais je dois savoir qui leur a vendu la bagnole.

Hood lui fait un grand sourire carnassier.

— Super. Des fois, j'adore mon boulot.

Il se lève avec une grâce surprenante et file en sifflotant.

Deborah le regarde partir.

— La première piste, et c'est ce con qui la trouve.

— Euh, une piste ? intervient Deke. Pas sûr. Le temps qu'ils aient repeint la Porsche de la fille, il restera plus d'empreintes ni rien.

Debs lui lance un regard à vous donner envie de se cacher sous un meuble.

— Il y en a un qui a été con, Deke,

dit-elle en insistant sur « con ». Il aurait mieux valu balancer la bagnole, mais ce con a voulu se faire un peu de fric et l'a vendue. Et si on trouve qui...

— On trouvera la fille, achève Deke.

Elle le regarde presque avec affection.

— Exactement, Deke. On trouvera la fille.

La porte se rouvre, cette fois sur l'inspecteur Alvarez.

— Tu vas adorer, dit-il.

— Tu as trouvé Bobby Acosta ? demande Debs.

— Non. Les Spanos aimeraient te

voir.

# Chapitre 18

L'homme qui entre est un culturiste de vingt-huit ans avec un catogan et une bosse suspecte sous le bras gauche. Si c'est M. Spanos, il aurait conçu Tyler à l'âge de dix ans, ce qui est un peu jeune, même à Miami. Mais, père de la victime ou non, ce type ne plaisante pas. Il inspecte méticuleusement la salle du regard puis hoche la tête vers le couloir.

L'homme qui entre alors a un peu plus l'allure de père d'une adolescente. La quarantaine, pas

très grand, un peu rond, dégarni, avec des lunettes à monture dorée. Son visage las ruisselle, et il a la bouche ouverte comme s'il manquait d'air. Il s'avance d'un pas lourd, balaie la salle d'un regard impuissant puis se plante devant Deborah en clignant des yeux, haletant.

Une femme le suit précipitamment. Elle est plus jeune et plus grande, avec des cheveux blond roux et vraiment beaucoup trop de bijoux hors de prix. Elle est escortée d'un autre jeune culturiste, celui-là avec les cheveux en brosse. Il porte une petite valise en

aluminium et referme la porte. La blonde tire une chaise et y dirige l'homme haletant.

— Assieds-toi, ordonne-t-elle. Et ferme la bouche.

M. Spanos la regarde, cligne des yeux de plus belle, puis se laisse asseoir sur la chaise – mais il ne ferme pas la bouche.

La femme s'assied à côté de lui et secoue la tête avant de se tourner vers Deborah.

— Sergent... Morgan ? demande-t-elle, comme si elle n'était pas sûre du nom.

— C'est ça, dit Deborah.

La femme regarde longuement

ma sœur comme si elle espérait qu'elle allait se transformer en Clint Eastwood. Une petite moue. Elle prend une inspiration, puis :

— Je suis Daphne Spanos. La mère de Tyler.

— Je suis vraiment désolée de ce qui est arrivé, répond Deborah.

M. Spanos se met à sangloter. C'est une espèce de gargouillement très humide qui prend Deborah de court. Elle le regarde en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Arrête, lui dit Daphne Spanos. Il faut que tu te ressaisisses.

— Ma petite fille... répond-il, visiblement pas en train de se



ressaisir.

— C'est ma petite fille aussi, bon sang ! siffle Daphne. Maintenant, arrête de chialer.

M. Spanos baisse les yeux et secoue la tête, mais, au moins, il arrête ses gargouillis. Il respire un bon coup et se redresse comme il peut.

— Trouvez les monstres qui ont fait cela, dit-il à Deborah. Qui ont tué ma petite fille.

Je sens qu'il va encore fondre en larmes, mais il serre les dents, et seul un souffle saccadé s'échappe de ses lèvres.

— Nous sommes une cellule de

crise, monsieur Spanos, lui explique Deborah. Nous avons une équipe formée de policiers de tous les services qui...

Il la fait taire d'un geste.

— Je me fiche de l'équipe. On m'a dit que vous étiez la responsable. Vous l'êtes ?

Deborah jette un coup d'œil à Alvarez, qui prend un air innocent.

— C'est exact, répond-elle.

Il la dévisage longuement.

— Pourquoi pas un homme ? demande-t-il. C'est pour être politiquement correct ?

Alvarez a du mal à se retenir. Deborah, non. Elle a l'habitude, ce

qui ne veut pas dire que ça lui plaît.

— Je suis la chef parce que je suis la meilleure et que c'est mérité. Si ça vous embête, tant pis.

Spanos insiste.

— Ça me plaît pas. Ça devrait être un homme.

— Monsieur Spanos, si vous avez quelque chose à dire, crachez-le. Sinon... J'essaie d'attraper un tueur, là, et vous me faites perdre mon temps. (Elle lui jette un regard noir. Il hésite. Il regarde son épouse, qui pince les lèvres, puis il se tourne vers M. Catogan.) Vide la salle.

Catogan fait un pas vers Deke.

— Recule ! beugle Deborah.

(Catogan se fige.) On vide pas la salle. On est dans un commissariat de police.

— J'ai quelque chose à vous dire, seulement à vous, répond Spanos. Je veux que ça reste confidentiel.

— Je suis flic. Vous voulez du confidentiel, prenez un avocat.

— Non. C'est pour vous seule, pour la chef de l'enquête, pas pour les autres types, là.

— Ça marche pas comme ça, rétorque Deborah.

— Juste pour cette fois, insiste Spanos. C'est ma petite fille.

— Monsieur. Spanos...

Mme Spanos intervient.

— Je vous en prie. Ça ne prendra qu'une minute. (Elle prend la main de Deborah et la serre dans la sienne.) C'est important. Pour l'enquête. (Voyant Deborah hésiter, elle ajoute, dans un chuchotement :) Cela vous aidera à les pincer.

Deborah dégage sa main et considère le couple. Puis elle m'interroge du regard, et, comme je suis curieux, je l'avoue, je hausse les épaules.

— Vos types attendront dans le couloir, dit enfin Deborah. Je vais en faire sortir deux des miens.

— Juste vous et nous, insiste

Spanos. On reste en famille.

— Mon frère reste, dit Deborah en me désignant du menton.

— D'accord, cède Spanos en tendant la main. (Le culturiste à la brosse lui apporte la valise.) Tu attends avec Harold dehors, continue-t-il en posant la valise sur ses genoux pendant que les deux musclés sortent. Sergent ?

Debs fait signe à Deke.

— Alvarez et toi, vous gardez l'œil sur les deux autres dans le couloir.

— C'est toi que je dois pas perdre de vue, rétorque Deke. C'est le capitaine qui l'a dit.

— Sors. Deux minutes.

Deke la fixe d'un air buté. Alvarez pose la main sur son épaule.

— Viens, mon pote. La chef a dit de sortir, on sort.

Deke hausse son menton à fossette vers Deborah et, l'espace d'une seconde, il est l'image parfaite du héros de série télé.

— Deux minutes, répète-t-il.

Il continue de la regarder comme s'il allait dire autre chose, mais, comme il ne trouve apparemment pas quoi, il sort. Alvarez lui emboîte le pas.

La porte se referme, et, pendant un instant, personne ne bouge. Puis M. Spanos grogne et dépose la

valise sur le bureau.

— Ouvrez-la. (Elle le regarde.)  
Allez-y, ouvrez-la, ça va pas  
exploser.

Elle finit par baisser les yeux vers la valise. Elle défait lentement les deux loquets puis, avec un dernier regard sur Spanos, soulève le couvercle.

Elle regarde à l'intérieur et se fige, la main posée sur le couvercle et le visage tirillé entre deux expressions.

— Qu'est-ce que c'est que ça, putain ?

Je jette un coup d'œil et je n'ai pas besoin de réfléchir bien



longtemps pour voir ce que c'est. De l'argent. Beaucoup.

D'après la couche du dessus, ce sont des liasses de billets de cent dollars, fraîchement sorties de la banque. Comme la valise en est bourrée, je me demande comment il a pu la fermer, à moins que M. Catogan ne soit monté dessus.

— Un demi-million de dollars, dit Spanos. En liquide. Intraçable. Je vous les livre où vous voulez. Une banque dans les Caïmans, si ça vous chante.

— Pour quoi faire? demande Deborah sans aucune émotion.

Et si M. Spanos la connaissait

aussi bien que moi, il devrait énormément s'inquiéter. Mais, comme il ne la connaît pas, ça a l'air de le rassurer qu'elle ait posé la question. Il sourit, pas un sourire vraiment heureux, mais plutôt du genre qui montre qu'il en est encore capable.

— Quand vous retrouverez les monstres qui ont tué ma petite fille... (Sa voix se brise et il s'interrompt, ôte ses lunettes et les essuie sur sa manche. Il les remet, se racle la gorge et reprend :) Quand vous les retrouverez, vous me prévenez. C'est tout. Dix minutes avant tout le monde. Un simple

appel. Et l'argent est à vous.

Deborah le fixe. Il soutient son regard et, pendant quelques secondes, Spanos n'est plus un bonhomme larmoyant qui renifle, mais un type qui sait exactement ce qu'il veut et exactement comment l'obtenir.

Je contemple l'argent. Un demi-million de dollars. Cela fait vraiment beaucoup. Je n'ai jamais été très motivé par l'argent. Pour moi, ça n'a jamais été rien d'autre qu'un truc que les gens exhibent pour se faire mousser. Mais tous ces billets n'ont plus l'air de chiffres abstraits qui marquent un score. On

dirait plutôt des cours de danse pour Lily Anne. Des études à l'université. Des tours de poney, des robes, des appareils dentaires, des vacances aux Bahamas à ramasser des coquillages sur la plage. Et c'est juste là, sous mon nez, dans une petite valise, en train de me faire de l'œil et de dire : *Pourquoi pas ? Où serait le mal ?*

Puis, me rendant compte que le silence dure un peu trop longtemps, je m'arrache à ma contemplation. Pour autant que je sache, ni ma sœur ni Spanos n'ont cillé. Mais Debs finit par pousser un long soupir et poser la valise par terre.

— Reprenez-la, intime-t-elle en la poussant du bout du pied.

— Elle est à vous.

— Monsieur Spanos, c'est un délit d'acheter un officier de police.

— Acheter ? C'est un cadeau. Prenez-le.

— Ramassez la valise et fichez le camp.

— Juste pour un coup de fil ! Où est le crime ?

— Je suis vraiment désolée de ce qui est arrivé, énonce Deborah en pesant ses mots. Et, si vous ramassez votre valise et sortez immédiatement, j'oublierai ce qui s'est passé. Mais si elle est encore là

quand les autres inspecteurs reviendront, je vous colle en prison.

— Je comprends, dit Spanos. Vous ne pouvez pas accepter tout de suite ; ça ne fait rien. Mais prenez ma carte, appelez-moi quand vous les aurez trouvés, et l'argent sera à vous.

Il lui tend sa carte, mais Deborah se lève.

— Rentrez chez vous, monsieur Spanos. Avec la valise.

Elle va ouvrir la porte.

— Appelez-moi, c'est tout, insiste Spanos.

Mais, une fois de plus, sa femme a l'esprit plus pratique. Elle

empoigne la valise et réussit tout juste à la refermer avant que Deke et Alvarez rentrent avec les deux gardes du corps. Mme Spanos confie la valise à M. Brosse et se lève.

— Viens, dit-elle à son mari.

Il la regarde puis se tourne vers Deborah, qui attend toujours près de la porte ouverte.

— Appelez-moi.

— Au revoir, monsieur Spanos.

Il la considère encore un moment, puis sa femme le prend par le bras et l'entraîne.

Deborah referme la porte et laisse échapper un grand soupir avant

d'aller se rasseoir. Alvarez la regarde avec un sourire narquois. Elle lève le nez avant qu'il ait le temps de reprendre un air impassible.

— A crever de rire, Alvarez, gronde-t-elle.

Deke va se planter au même endroit qu'avant.

— Combien ? demande-t-il.

— Quoi ? répond Deborah, surprise.

— Ben, combien ? Combien il y avait dans la valise ?

— Un demi-million.

— De l'argent de poche, ricane-t-il. Un mec de Syracuse a proposé



deux millions à mon pote Jerry Kozanski, et c'était juste pour un viol.

— Moi, il y a quelques années, un passeur de coke m'a proposé trois millions pour le junkie qui lui avait piqué sa bagnole, renchérit Alvarez.

— Trois millions ? Et tu les as pas pris ?

— Bon, ça suffit ! coupe Deborah. On a assez perdu de temps avec ces conneries. On se remet au boulot. (À Alvarez :) J'ai pas le temps d'écouter tes bobards. Je veux Bobby Acosta. Trouve-le moi.

Et, tandis qu'Alvarez quitte la pièce d'un air dégagé, je me dis

brusquement qu'un demi-million ça ne fait pas tellement pour une fille qui a été dévorée par des cannibales. Et je me dis aussi que ce n'est pas très grave de passer un simple petit coup de fil. Pourtant, Deborah n'a absolument pas l'air tentée, et même Deke se comporte comme si c'était amusant et courant, pas du tout exceptionnel.

Manifestement, Deborah est du même avis. Elle se redresse et me regarde.

— Bon. Je veux tout savoir sur ce punch. Le truc qu'on a trouvé aux Everglades. Il y a du sang dedans, mais le reste peut nous fournir une

piste. Occupe-t'en.

— D'accord. Et toi et Deke, vous faites quoi ?

Elle me gratifie du même regard assassin qu'elle a lancé à Deke.

— Nous, répond-elle avec un dégoût à peine dissimulé, on va s'occuper des trois derniers noms de la liste du dentiste. Les mecs qui se font poser des dents de vampire. Il y en aura bien un qui saura quelque chose.

— D'accord, répond Deke.

J'y vais donc, laissant ma sœur avec son encombrant équipier.

# Chapitre 19

Vince Masuoka est déjà en plein travail quand j'arrive au labo.

— Salut, dit-il. Je viens de tester l'échantillon du punch des Everglades pour voir s'il contenait de l'ecstasy.

— Merveilleux. J'allais justement te le suggérer.

— C'est positif. Mais il y a autre chose dedans, en plus grande quantité. C'est organique, mais j'en sais pas plus.

— On va trouver, *mon frère* \*, réponds-je.

— C'est encore du français ?  
Combien de temps encore tu comptes nous saouler en français ?

— Jusqu'à ce que les beignets arrivent ? dis-je, plein d'espoir.

— Eh bien, ils arrivent pas, *zout alours* pour toi, répond-il, apparemment sans savoir que cela ne veut rien dire dans aucune langue, et surtout pas en français.

Mais je ne relève pas son ignorance et je m'attelle à l'analyse de l'échantillon prélevé sur le bol à punch de la fête cannibale.

A midi, nous avons fait toutes les analyses possibles dans notre petit labo et avons découvert un ou deux

trucs sans utilité. D'abord, le bouillon de base a été préparé avec une boisson énergétique qu'on trouve partout. Il y a été ajouté du sang humain, et, bien qu'il soit difficile d'en être certain étant donné la dégradation de l'échantillon, je suis raisonnablement sûr qu'il provient de plusieurs personnes. Mais le truc organique nous échappe encore.

— O.K., dis-je enfin. Essayons autrement.

— Comment ? En faisant tourner les tables ? demande Vince.

— Presque. Si nous tentions la logique inductive ?

— D'accord, Sherlock. C'est plus rigolo que la chromatographie en phase gazeuse.

\* En français dans le texte.

— Manger ses congénères humains n'est pas naturel, commencé-je.

J'essaie de me mettre à la place d'un des participants de la tête, mais Vince m'interrompt.

— Tu rigoles ? Tu as jamais suivi de cours d'histoire ? Le cannibalisme, c'est ce qu'il y a de plus naturel au monde.

— Pas au XXI<sup>e</sup> siècle à Miami. Quoi qu'en dise la presse.

— N'empêche, c'est juste un truc

culturel.

— On a une foule, dis-je, essayant de ne pas l'écouter et de me représenter la scène. Ils sont tous défoncés avec leur boisson énergétique à l'ecstasy, surexcités par ce qu'il se passe, et il doit y avoir une musique vaguement hypnotique...

Je m'interromps en entendant ce que je viens de dire.

— Quoi ? fait Vince.

— Hypnotique. Ce qui manque, c'est de quoi mettre cette foule dans un état mental réceptif, quelque chose qui va avec la musique et tout le reste, tu vois, pour les rendre



disponibles comme on le souhaite.

— De la marijuana ? Ça me file toujours la dalle.

— Merde ! dis-je en me rappelant soudain un petit détail.

— Non, la merde, ça marche pas. Et ça a mauvais goût.

— Je refuse d'entendre quel goût a la merde, réponds-je. Où est le classeur des bulletins des stups ?

J'ouvre le gros classeur à anneaux où nous rangeons tous les bulletins intéressants que nous envoient les stups. Je n'ai pas besoin de le feuilleter bien longtemps pour trouver la page qui m'intéresse.

— Voilà. C'est ça.

Vince suit mon doigt.

— *Salvia divinorum*, fit-il. Hé, tu crois que c'est ça ?

— Tout à fait. Du point de vue de la logique inductive pure.

— Tu devrais pas plutôt dire :  
« Élémentaire, mon cher Watson » ?

— C'est une substance relativement nouvelle, dis-je à Deborah. (Nous sommes dans la cellule de crise, avec Vince et Deke. Je lui désigne la page du classeur.) La salvia a été interdite dans le comté de Dade il y a juste deux ans.

— Je sais ce qu'est la salvia, coupe-t-elle. Et, à part le fait que ça rend les gens idiots pendant cinq minutes, j'ai jamais rien entendu d'autre.

— Bien sûr, acquiescé-je. Mais à des doses plus fortes et mélangé à autre chose...

— Peut-être que quelqu'un s'est dit que ce serait cool d'en mettre, ajoute Vince.

Deborah le regarde un long moment.

— Tu te rends compte à quel point c'est nul, ce que tu viens de sortir ?

— A Syracuse, un mec a fumé de

la salvia, intervient Deke. Il a essayé de se noyer en tirant la chasse. Ben oui, dans ses toilettes, précise-t-il en voyant notre air ahuri.

— Si je vivais à Syracuse, j'aurais envie de faire pareil, observe Deborah.

Deke lève les bras au ciel sur le mode O.K. — j'insiste-pas.

— Bon, reprends-je dans une courageuse tentative pour que personne ne s'égare. L'important, ce n'est pas pourquoi ils en ont pris, mais qu'ils en aient pris. D'après le nombre de participants, ils en ont utilisé beaucoup. Probablement plusieurs fois. Et où s'en procurer

une telle quantité ?

— Ah, on devrait retrouver facilement le dealer, coupe Deke.

— Je sais raisonner toute seule, aboie Deborah. Deke, fonce chez les stups. Demande la liste des plus gros dealers de salvia au sergent Fine.

— Je m'en occupe, répond Deke. (Il me fait un clin d'œil.) Je fais preuve d'un peu d'initiative, là, non ? (Il mime un revolver braqué dans ma direction et abaisse son pouce.) Pan.

Et, avec un sourire, il gagne la porte d'un pas chaloupé et manque emboutir Hood, qui affiche un

grand sourire dégoûtant.

— Tu es en présence du génie, dit-il à Debs.

— Je suis en présence de deux nerds et d'un con, rétorque-t-elle.

— Hé, corrige Vince. On est des geeks, pas des nerds.

— Attendez de voir, reprend Hood.

— Voir quoi, Richard ? demande aigrement Debs.

— J'ai chopé les deux Haïtiens. Je te garantis que ça va te mettre en joie pour la journée.

— J'espère bien, Richard, parce que j'ai un putain de besoin d'être en joie. Ils sont où ?

Hood fait signe à quelqu'un dans le couloir.

Des types entrent en file indienne. Les deux premiers sont noirs et très maigres. Ils ont les mains menottées dans le dos et sont suivis d'un policier en tenue. Le premier boite un peu et le deuxième a un œil gonflé, presque fermé. Le policier les pousse devant Deborah, puis Hood repasse la tête dans le couloir et crie :

— Hé, Nick ! Par ici !

Un instant plus tard, une dernière personne entre.

— C'est Nichole, pas Nick, lui dit-elle. (Hook sourit narquoisement,

et elle secoue sa crinière noire luisante.) D'ailleurs, pour vous, ça sera Mme Rickman.

Elle le regarde droit dans les yeux, mais, comme Hood continue de sourire, elle renonce et s'approche de la table. Elle est grande, habillée à la mode, avec un grand bloc à esquisses dans une main et une poignée de crayons dans l'autre. Je la reconnais : c'est la dessinatrice du département scientifique.

— Nichole, la salue Deborah, comment vous allez ?

— Sergent Morgan, ce sera agréable de dessiner quelqu'un qui



n'est pas mort. (Elle hausse les sourcils.) Il n'est pas mort, au moins ?

— J'espère que non. C'est ma meilleure piste pour sauver la fille disparue.

— Bien, alors essayons, dit Nichole en posant son bloc et ses crayons.

Pendant ce temps, Deborah étudie les deux types que Hood a amenés.

— Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? demande-t-elle à Hood.

— De quoi tu parles ? répond-il en feignant grotesquement l'innocence. Il s'adosse au mur, et

ma sœur se tourne vers les prisonniers.

— *Bonjour* \*.

Ils fixent leurs pieds sans répondre, jusqu'à ce que Hood toussote. Et, là, celui qui a un œil enflé se redresse brusquement et le regarde avec inquiétude. Hood lui fait signe de répondre à Deborah ; l'homme obéit et débite des phrases en créole.

Deborah a étudié le français au lycée et, pendant quelques secondes, elle a l'air de croire que cela va l'aider à comprendre le type. Elle le laisse continuer sur sa lancée, puis elle secoue la tête.

— *Je n'ai comprend* \* — bon Dieu, je sais plus comment on dit Dexter, fais venir un interprète.

Celui qui boite se décide à lever le nez.

— Pas besoin, dit-il.

Il parle anglais avec un fort accent, mais, au moins, il arrive à se faire comprendre.

— Et ton ami ? insiste Deborah.

Boiteux hausse les épaules.

— Je vais parler pour mon cousin.

— Très bien. Décrivez-moi l'homme qui vous a vendu la Porsche. C'était un homme, c'est ça ?

— Un garçon.

— O.K., un garçon. À quoi il ressemblait ?

— *Un Blanc* \*. Il était jeune.

— C'est-à-dire ? le coupe Deborah.

— Je ne sais pas. Assez vieux pour se raser, parce qu'il avait une barbe de trois ou quatre jours.

— O.K., dit Deborah avec une grimace.

— Laissez-moi faire, sergent, intervient Nichole.

Après une hésitation, Deborah hoche la tête.

— Vous parlez très bien anglais, commence Nichole en souriant aux deux Haïtiens. J'ai juste besoin de

vous poser quelques questions simples, d'accord ?

Boiteux la lorgne d'un air soupçonneux, mais, comme elle continue à sourire, il cède.

— D'accord.

Nichole se lance dans une série de questions que je trouve plutôt vagues. Je l'observe avec intérêt, étant donné qu'elle a la réputation d'être douée. Au début, je trouve que cette réputation est très exagérée ; par exemple, elle demande : « Qu'est-ce que vous vous rappelez de ce type ? ». Et, pendant que Boiteux répond, elle hoche la tête et gribouille sur son

bloc en faisant des « Mmm, mmm... O.K. ». Elle lui fait raconter de A à Z l'arrivée du type dans le garage avec la Porsche de Tyler, ce qu'ils se sont dit, etc., tous ces détails inutiles. Je ne vois pas comment ça peut permettre de dessiner quiconque, mort ou vif, et Deborah a clairement l'air du même avis. Elle commence à s'agiter puis se racle la gorge. Et, à chaque fois, les Haïtiens la regardent avec inquiétude.

Mais Nichole ne lui prête pas attention et continue avec ses questions. Et, progressivement, je me rends compte qu'elle est en train d'obtenir une excellente

description. Là, elle passe à des questions plus spécifiques, comme :

— Et la forme générale du visage ?

— Générale ? répète l'homme sans comprendre.

— Réponds, dit Hood.

— Je ne sais pas.

Nichole fusille du regard Hood, qui ricane pendant qu'elle revient à Boiteux.

— Je voudrais vous montrer quelques formes, explique-t-elle en sortant une grande feuille où sont dessinés plusieurs ovales.

Il y en a une qui vous rappelle celle de son visage ?

Après un moment, le cousin se penche pour regarder à son tour et murmure quelque chose.

— Celle-là, en haut, traduit Boiteux.

Nichole acquiesce et commence à dessiner à grands traits rapides et assurés, s'arrêtant seulement pour montrer d'autres images. Et la bouche ? Et les oreilles ? Cette forme-là ? Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un visage prenne forme sur son bloc. Deborah ne pipe pas mot et laisse faire Nichole. A chaque question, les deux hommes dialoguent en créole, puis le Boiteux traduit. Entre ces deux



types menottés et l'apparition quasi magique d'un visage sur la feuille, c'est un spectacle fascinant.

Mais il faut bien que ça s'arrête. Nichole soulève son bloc pour que les deux hommes regardent, et celui qui ne parle pas anglais hoche la tête.

— *Oui* \*, dit-il.

— C'est lui, confirme l'autre avec un grand sourire. C'est de la magie.

Deborah fait le tour de la table pour regarder le dessin pardessus l'épaule de Nichole.

— Fils de pute, grogne-t-elle. (Elle lève les yeux vers Hood, qui n'a pas bougé de sa place et arbore toujours

son petit sourire vaguement lascif.) Ramène-moi le dossier, ordonne-t-elle. Celui avec les photos. (Hood va fouiller dans la pile de dossiers au bout de la table.) Grouille-toi, bordel !

Deborah étale les photos, les trie rapidement, puis en fait glisser une vers Nichole.

— Pas mal, apprécie-t-elle, pendant que la dessinatrice la compare avec son dessin.

— Oui, pas mal du tout, opine Nichole. Bon sang, je suis forte !

Deborah montre la photo aux deux Haïtiens.

— C'est lui qui vous a vendu la

Porsche ?

Celui à l'œil enflé acquiesce déjà en disant « *Oui, oui* \* ». Son cousin fait tout un cinéma pour étudier la photo en fronçant les sourcils avant de conclure, plein d'autorité :

— Oui, absolument. C'est lui.

— Vous êtes sûrs ? Tous les deux ? (Les Haïtiens hochent énergiquement la tête.) *Bon*, conclut Deborah. *Très beaucoup bon* \*.

Les deux Haïtiens sourient, et l'œil enflé murmure quelque chose à l'autre en créole. Deborah interroge le cousin du regard.

— Il vous comprend mieux quand

vous parlez en anglais, dit l'homme avec un grand sourire.

Mais Deborah est bien trop heureuse du résultat pour se soucier d'une pique.

— Bobby Acosta ! On tient ce petit salaud.

# Chapitre 20

Le policier en tenue ramène les prisonniers dans leur cellule. Nichole ramasse ses affaires et s'en va, tandis que Deborah regarde le portrait de Bobby Acosta. Soudain, elle lève le nez vers Vince.

— T'es encore là ?

— Non, je suis parti il y a dix minutes.

— Va débiter tes conneries ailleurs, le coupe Debs. (Vince part en laissant derrière lui une traînée de son atroce rire faux. Deborah le suit des yeux et, comme je la

connais par cœur, je ne suis pas étonné quand elle lâche, trente secondes plus tard :) Super. On y va.

— Oh, fais-je en m'efforçant de feindre la surprise. On ne va pas attendre ton équipier, comme l'exigent le règlement et les ordres du capitaine Matthews ?

— Contente-toi de ramener tes fesses.

— Et les miennes ? demande Hood.

— Va te les faire beurrer, réplique Deborah en se levant.

— Et je dis quoi à ton équipier ?

— Qu'il s'occupe des dealers de salvia. Allez, viens, Dex.

C'est vrai que je passe beaucoup trop de temps à suivre docilement ma sœur partout. Mais, comme je ne vois pas comment je pourrais l'éviter, je suis.

Nous prenons le Dolphin Expressway, puis au nord, sur la 95. Elle ne me dit rien, mais il n'est pas très difficile de deviner où nous allons, et, histoire de faire la conversation, je demande :

— Tu as découvert le moyen de trouver Bobby Acosta rien qu'en regardant son portrait ?

— Ouais, grogne-t-elle. (Elle n'a jamais bien encaissé le sarcasme.)  
Figure-toi que oui.

— Wouah. (Je réfléchis un instant.) La liste du dentiste ? Ces types qui se font poser des crocs de vampire ?

— Exactement.

— Et tu ne l'as pas déjà vérifiée avec Deke ?

Elle me regarde, et je trouve que c'est une très mauvaise idée, étant donné que nous roulons à cent cinquante.

— Il en restait un. Mais c'est le bon. Je le sais.

— Fais attention !

Debs jette un coup d'œil à la route, juste à temps pour éviter un camion-citerne qui a décidé de



changer de file sans raison apparente.

— Donc, tu crois que ce dernier nom sur la liste va nous aider à trouver Bobby Acosta ?

Elle hoche énergiquement la tête.

— J'avais un pressentiment depuis le début.

— Et tu l'as laissé filer jusqu'à la dernière minute ? Deborah !

— Ouais, répond-elle en changeant de file.

— Parce que tu voulais du suspense ?

— A cause de Deke. (Je suis soulagé : elle regarde de nouveau la route.) II... (Elle hésite un peu puis

finir par lâcher :) Il porte la poisse.

J'ai passé toute ma vie avec des policiers, et cela ne devrait pas changer, surtout si je me fais pincer un jour. Du coup, je sais que la superstition est répandue dans ce milieu. Malgré tout, je suis surpris de la constater chez ma sœur.

— La poisse ? Debs, tu veux que j'appelle un *santero* ? Il n'aura qu'à égorger un poulet et...

— Je sais que ça paraît idiot, merde ! Mais qu'est-ce que c'est, sinon ? (J'ai ma petite idée sur la question, mais il ne me paraît pas judicieux de l'exprimer.) D'accord, peut-être que je déconne, admet-

elle. Mais chaque minute compte, et cette fille... (Elle s'interrompt, presque comme si elle éprouvait une émotion intense, et je la considère avec surprise. Une émotion ? Chez le sergent Cœur d'acier ? Elle continue de fixer la route.) Ouais, je sais, je devrais pas me laisser ronger. C'est juste... ces derniers temps, je suis un peu... je sais pas... bizarre.

Je repense aux derniers jours, et je me rends compte que c'est vrai. Ma sœur s'est montrée émotive et sensible, ce qui ne lui ressemble pas.

— Oui, en effet. Et à quoi c'est dû,

selon toi ?

Elle pousse un gros soupir, ce qui ne lui ressemble pas non plus.

— Je crois... Je sais pas. D'après Chutsky, c'est le coup de couteau. Il dit que c'est comme une dépression postnatale, qu'on se sent toujours mal après une grosse blessure.

J'acquiesce. Il y a une certaine logique. Deborah a été poignardée et a frôlé la mort à quelques secondes près. Chutsky, son petit copain, est sûrement bien placé pour le savoir : il a travaillé dans le renseignement et son corps est un vaste réseau de balafres et de cicatrices.

— Quand bien même, tu ne peux pas te laisser ronger par cette affaire.

À peine ai-je achevé ma phrase que je me prépare à prendre un coup sur le bras, mais, une fois de plus, Debs me surprend.

— Je sais, répond-elle à mi-voix. Mais je peux pas m'en empêcher. C'est juste une fille. Une gosse. Bonnes notes, gentille famille, et ces mecs, des cannibales... C'est compliqué.

— J'imagine.

— Je crois que je me mets à la place de la gamine. Peut-être parce qu'elle est vulnérable, comme moi.

Et tous ces autres trucs. Je sais pas.

C'est peut-être parce que je me cramponne à mon siège pendant qu'elle fonce dans la circulation, mais je ne vois pas très bien où elle veut en venir.

— Quels autres trucs ?

— Oh, tu sais bien, répond-elle, alors que non, je ne sais pas du tout. Fonder une famille. (Elle se renfrogne et me jette un regard noir.) Si jamais tu racontes à Vince ou à n'importe qui que mon horloge biologique me rappelle à l'ordre, je te jure, je t'étripe.

— Mais elle te rappelle vraiment à l'ordre ? demandé-je, un peu

étonné.

Heureusement pour tout le monde, Debs regarde la route.

— Ouais. Je crois bien. J'ai vraiment envie de fonder une famille, Dex.

Je suppose que je pourrais lui prodiguer des paroles réconfortantes fondées sur mon expérience : la famille, c'est très surfait, et les gosses ne sont, en fait, rien de plus qu'une machination sinistre pour nous faire vieillir et nous rendre fous avant l'âge. Mais je pense à Lily Anne et, soudain, j'ai envie que ma sœur ait des enfants pour qu'elle éprouve toutes ces

émotions que j'apprends à ressentir.

— Eh bien..., commencé-je.

— Merde, la sortie.

Deborah braque brusquement et casse l'ambiance, sans compter qu'elle me fait perdre le fil de ma pensée. Le panneau que nous frôlons et que j'ai à peine le temps de voir indique que nous allons vers North Miami Beach, un quartier de maisons modestes et de boutiques qui a très peu changé en vingt ans. Cet environnement paraît très étrange pour un cannibale.

Nous empruntons un dédale de rues et aboutissons à un pâté de



maisons où tous les terrains sont bordés de haies. Deux rues plus loin, Debs se gare devant une modeste maison jaune clair.

— On y est ! annonce-t-elle en jetant un coup d'œil à la feuille posée sur le siège. Le mec s'appelle Victor Chapin. Vingt-deux ans. La maison appartient à Mme Arthur Chapin, soixante-trois ans.

La peinture de la maisonnette est un peu fanée. Je ne constate rien que de très ordinaire. Pas de crânes empilés devant, pas de signes cabalistiques sur les murs, rien qui indique que le mal a élu domicile ici. Une Mustang vieille de dix ans

trône dans l'allée et tout est calme, très banlieue.

— Il habite avec sa mère ? demandé-je. Les satanistes ont le droit ?

— Celui-là, oui. Allons-y.

Elle marche d'un pas décidé vers la maison, et je ne peux m'empêcher de me rappeler que j'ai déjà vécu cette scène une fois, lorsqu'elle s'est fait poignarder et que je suis resté à l'attendre dans la voiture. Du coup, je me précipite et la rejoins juste au moment où elle sonne. À l'intérieur résonne un carillon interminable et théâtral, même si je n'arrive pas à

l'identifier.

— Très joli, observé-je. Je crois que c'est du Wagner. (Deborah tape du pied sur le ciment sans répondre.) Peut-être qu'ils sont au travail.

— Impossible. Victor travaille dans une boîte de nuit de South Beach qui s'appelle Fang. Elle ouvre pas avant 23 heures.

Brièvement, je perçois un tressaillement au fin fond de mes ténébreuses oubliettes intérieures. Fang. J'ai déjà entendu ou vu ce nom quelque part, mais où ? Dans le *News Times* ? Dans l'un des récits de virées nocturnes de Vince

Masuoka ? Impossible île me rappeler, et ça me sort de l'esprit alors que Deborah râle et écrase de nouveau la sonnette.

À l'intérieur, le carillon résonne à nouveau, mais, cette fois, nous entendons quelqu'un crier : « Putain ! c'est bon ! », et, quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre. Un type qui doit être Victor Chapin nous fusille du regard. Maigre, moins d'un mètre quatre-vingts, les cheveux noirs et une barbe de plusieurs jours, il porte un pantalon de pyjama et un marcel.

— Ouais, quoi ? beugle-t-il agressivement. J'essaie de pioncer !

— Victor Chapin ? demande Deborah.

Il a dû capter le ton officiel très flic, car il se raidit brusquement et nous regarde avec un peu plus de circonspection. Il s'humecte les lèvres et j'ai juste le temps d'apercevoir l'une des canines artificielles du Dr Lonoff tandis qu'il nous observe l'un après l'autre.

— Qu'est-ce que... Pourquoi ?

— Vous êtes Victor Chapin ? répète Deborah.

— Vous êtes qui ?

Deborah s'apprête à sortir sa plaque, mais Chapin pousse un

juron et essaie de claquer la porte. Par réflexe, je la coince avec le pied. Chapin tourne les talons et s'enfuit dans la maison.

— La porte de derrière ! crie Deborah en s'élançant pour faire le tour. Bouge pas de là !

Elle disparaît. J'entends une porte claquer, Deborah qui crie à Chapin de ne plus bouger, puis plus rien. Je repense à nouveau au jour où elle s'est fait poignarder et à ce sentiment d'impuissance qui m'a envahi en la voyant perdre son sang sur le trottoir. Chapin peut très bien s'être emparé d'un lance-flammes et attaquer ma sœur en ce moment

même. Je scrute la pénombre de la maison, mais je ne vois rien et je n'entends que le murmure de la climatisation.

Je recule et j'attends. Toujours rien. Au loin, une sirène hurle. Un avion passe dans le ciel. Un peu plus loin, quelqu'un se met à jouer de la guitare et à fredonner.

Au moment où je n'en peux plus d'inquiétude, Victor Chapin apparaît, les mains menottées dans le dos, poussé sans ménagement par Deborah. Il y a des taches d'herbe sur les genoux de son pyjama et un côté de son visage est tout rouge.

— Vous pouvez pas... putain... avocat... merde ! bégaie Chapin. (C'est peut-être une sorte de jargon cannibale, mais Deborah ne se laisse pas impressionner. Elle me lance un regard ravi comme je ne lui en ai pas vu depuis un bout de temps.) Putain de merde ! continue Chapin en me voyant.

— Oui, tout à fait, réponds-je aimablement.

— C'est trop pas... !

— Monte dans la voiture, Victor, ordonne Deborah.

— Vous pouvez pas... quoi ? Vous m'emmenez où ?

— En garde à vue.



— Vous avez pas le droit, merde !

Deborah lui sourit. Je n'ai pas rencontré beaucoup de vampires, mais je trouve que son sourire est bien plus terrifiant que tout ce que peuvent arriver à faire les suceurs de sang.

— Victor, tu n'as pas tenu compte de mon injonction et tu t'es enfui. Et ça, ça veut dire que j'ai le putain de droit de t'embarquer. Et tu vas répondre à mes putain de questions, sinon tu vas pas revoir le soleil avant un moment.

Il reste bouche bée. Ses jolis crocs luisants n'ont plus l'air si inquiétants, tout à coup.

— Quel genre de questions ?

— Tu es allé à des fêtes, récemment ? demandé-je.

J'ai souvent entendu l'expression « le sang reflua de son visage », mais c'est la première fois que je le vois de mes yeux si je ne tiens évidemment pas compte de mes petits loisirs personnels. Victor devient aussi blanc que son marcel et, avant que Deborah ait pu me reprocher d'avoir parlé imprudemment, il bafouille :

— Je jure devant Dieu que j'en ai pas mangé !

— Mangé de quoi, Victor ? demande aimablement Deborah. Il

tremble et secoue énergiquement la tête.

— Ils vont me tuer. Putain de merde, ils vont me tuer. Deborah me lance un regard triomphant. Puis elle pose une main sur l'épaule de Victor et le pousse doucement vers la voiture.

— Monte, Victor.

# Chapitre 21

Deborah n'a pas grand-chose à dire sur le chemin du centre de détention. Elle essaie de joindre Deke pour qu'il nous retrouve là-bas, mais, il ne répond ni à sa radio ni à son portable. Debs laisse un message au central, mais en dehors de cela nous roulons en silence – si tant est que ce soit le bon terme quand on est obligé d'écouter un monologue décousu de dix minutes, principalement composé du mot « putain ». Chapin est attaché sur la banquette arrière – les voitures de

patrouille sont munies d'anneaux rivés dans le plancher exprès pour ça – et il s'entête à marmonner, à radoter et à grommeler en utilisant exagérément le même gros mot. En ce qui me concerne, je suis ravi quand nous arrivons à destination, mais, apparemment, cela n'aurait pas gêné Debs si le trajet avait duré. Elle arbore une expression pas loin d'un sourire quand elle jette de temps à autre un coup d'œil à Chapin dans le rétroviseur, et elle est carrément enthousiaste quand nous nous garons et qu'elle le fait descendre.

Le temps que la paperasserie soit

réglée, Victor est confortablement installé dans une salle d'interrogatoire, et Chambers, du FDLE, arrive pour voir notre capture. Il vient regarder avec nous Chapin, qui a posé ses coudes sur la table et garde la tête baissée.

— Très bien, apprécie Chambers. Je sais que je n'ai pas à vous rappeler que nous suivons scrupuleusement la procédure. (Deborah lui jette un coup d'œil surpris, mais il continue, sans la regarder :) Vous avez fait du bon travail, Morgan : vous avez un excellent suspect, et, si nous jouons selon les règles, avec un tout petit

peu de chance, nous allons pouvoir lui coller sur le dos quelques délits.

— Je me fiche de l'inculper, répond Deborah. Je veux récupérer la fille.

— C'est ce que nous voulons tous, concède Chambers. Mais ce serait vraiment bien aussi de le coffrer.

— Écoutez, ça n'a rien à voir avec la politique ou les relations publiques.

— Je le sais parfaitement.

— J'ai un mec qui a des choses à dire, continue Deborah sur sa lancée. Et si je vois qu'il se sent tout seul, tout nu, mort de trouille et près de craquer, j'ai bien l'intention

d'y arriver.

— Morgan, vous devez faire le boulot correctement et...

Elle se retourne vers lui comme s'il cachait personnellement Samantha Aldovar.

— Mon boulot, c'est de retrouver la fille, l'interrompt-elle en lui frappant la poitrine de l'index. Et ce petit connard va me dire comment.

Chambers lui attrape l'index et le repousse calmement. Puis il pose une main sur son épaule et se penche vers elle.

— J'espère qu'il va nous dire tout ce que nous devons savoir. Mais qu'il le fasse ou pas, vous allez



jouer selon les règles et ne pas vous laisser dépasser par vos émotions pour faire n'importe quoi. D'accord ?

Deborah lui lance un regard noir, et il ne cille pas ; les deux restent sans broncher ni dire un mot, et, pendant quelques secondes, c'est le duel entre colère et calme, entre feu et glace. C'est un affrontement absolument fascinant, et dans d'autres circonstances j'aurais bien regardé toute la journée pour savoir qui gagnerait. Mais, les choses étant ce qu'elles sont, je trouve que cela a duré assez longtemps et je toussote ostensiblement. Ils se tournent vers

moi.

— *Ahem* ! m'exclamé-je en désignant Chapin de l'autre côté de la glace sans tain, cela me gêne de vous interrompre, mais le *tempus* est un peu en train de *fugit*, là, non ?

Ils me foudroient du regard, et j'ai l'impression d'avoir un côté du visage en feu et l'autre gelé. Puis Chambers hausse un sourcil interrogateur vers Debs, elle hoche la tête, et l'enchantement est rompu.

— Où est votre équipier ? demande Chambers. Il devrait étalé pour l'interrogatoire.

— Il répond pas. Et je veux pas attendre.

— Très bien. Je vais vous accompagner. Restez ici, ajoute-t-il pour moi.

L'éclat glacial de ses yeux bleus est presque douloureux, et je n'éprouve aucune envie de discuter. Je les regarde entrer dans la salle voisine. Par le haut-parleur, j'entends tout ce qui se dit, mais, vu la teneur de la conversation, cela ne valait pas la peine d'installer un micro.

— Tu as une tonne d'emmerdes sur le dos, Chapin, l'informe ma sœur. (Il ne répond même pas. Elle

se poste derrière lui, croise les bras et continue :) Qu'est-ce que tu voulais dire quand tu as dit que tu en avais pas mangé ?

— Je veux un avocat, répond Chapin.

— Kidnapping, meurtre et cannibalisme, réplique Deborah.

— C'est Vlad. Tout est à cause de Vlad.

— C'est Vlad qui t'a obligé ? Tu veux dire Bobby Acosta ?

Chapin lève le nez, bouche bée, puis sa tête retombe.

— Je veux un avocat, répète-t-il.

— Tu nous files Bobby, et le tribunal sera pas trop dur. Sinon...

Ça fait dans les cinq cents ans de prison. Si on te laisse en vie.

— Je veux un avocat, s'entête Chapin. (Il lève les yeux, regarde Chambers, debout en face de lui.) Je veux un avocat. (Puis, soudain, il bondit sur ses pieds et hurle :) Je veux un putain d'avocat !

Les deux minutes suivantes, ça continue, mais ce n'est pas très instructif. Chapin beugle de plus belle qu'il veut un avocat et, hormis une répétition assez lassante de gros mots, c'est tout ce qu'il a à déclarer. Chambers essaie de le calmer et de le faire se rasseoir, Deborah reste les bras croisés,

furibarde. Quand Chambers parvient enfin à raisonner Chapin, il la prend par le bras et l'entraîne dans le couloir.

Je les retrouve au moment où Chambers achève :

— ... et vous savez pertinemment que nous sommes obligés de lui en fournir un maintenant.

— Merde, Chambers ! rétorque Deborah. Je peux trafiquer la paperasserie et le garder vingt-quatre heures !

— Il a demandé un avocat, répète Chambers, comme s'il expliquait à une enfant que, non, elle ne pouvait pas avoir un biscuit avant le dîner.

— Vous me tuez, là, répond Deborah. Et vous tuez la fille.

Pour la première fois, je vois une petite étincelle flamboyer dans le regard de Chambers, qui avance d'un pas vers ma sœur. Je me tends, prêt à bondir pour les séparer. Mais Chambers respire un bon coup, la saisit par les épaules et lui dit posément :

— Votre suspect a demandé un avocat, et la loi exige que nous lui en fournissions un. Maintenant. (Ils se dévisagent, puis Chambers la lâche et tourne les talons.) Je vais aller chercher l'avocat de permanence.

Deborah le regarde s'éloigner dans le couloir, plusieurs pensées désagréables lui traversant manifestement l'esprit. Elle jette un coup d'œil par la lucarne de la salle d'interrogatoire. Chapin est de nouveau assis dans sa position habituelle.

— Merde, grogne Debs. Foutu Chambers. Ça serait pas arrivé si ce connard de Deke était là.

— Il serait là si tu ne l'avais pas laissé en plan, réponds-je.

— Va te faire foutre, Dexter, dit-elle en partant à la suite de Chambers.

Miami est une ville où les



tribunaux débordent, et le service de la défense publique est encore plus démuni que les autres. C'est l'une des excellentes raisons pour lesquelles Dexter a pris la précaution de mettre de l'argent de côté depuis des années. Bien sûr, les grosses affaires ont la priorité, mais il y en a tellement que quelqu'un qui risque tout au plus une inculpation pour meurtre a tout intérêt à avoir les moyens de se payer son propre avocat, car le bureau de la défense publique, autrefois repaire d'idéalistes libéraux acharnés au travail, est devenu une étape temporaire pour

les jeunes avocats qui espèrent se faire un nom. Il faut vraiment que l'affaire soit exceptionnelle pour pouvoir attirer le peu d'attention dont ils disposent.

C'est donc un signe assez net de l'importance de notre dossier que de voir arriver, moins d'une heure plus tard, une jeune femme fraîche émoulue de la faculté de droit pour représenter Victor Chapin. Elle porte un très joli tailleur-pantalon, le dernier modèle, à la Hillary Clinton. Sa démarche assurée proclame qu'elle se prend pour l'incarnation de la justice américaine et porte un attaché-case

plus coûteux que ma voiture. Elle apporte tout cela, arrogance incluse, dans la salle d'interrogatoire et s'installe devant Chapin avant d'ordonner d'un ton sec au garde :

— Je veux que tous les micros et appareils enregistreurs soient éteints, et tout de suite.

Le garde est un type âgé qui a l'air de ne plus se soucier de grand-chose depuis la démission de Nixon.

— Ouais, pas de problème, répond-il en haussant les épaules, avant de sortir et de tout couper.

Le haut-parleur se tait. Derrière moi, quelqu'un s'exclame : « Merde ! ». Je me retourne ; bien

entendu, Deborah fixe d'un œil mauvais la pièce devenue muette. Comme je ne sais pas si j'ai le droit de lui adresser la parole, étant donné que j'ai désobéi à son ordre et que je ne suis pas allé me faire foutre, je me retourne et regarde le peep-show. Il n'y a pas grand-chose à voir. L'avocate toute neuve de Chapin est penchée vers lui et lui parle rapidement pendant quelques minutes. Il la dévisage avec un intérêt croissant et finit par répondre. Elle sort un bloc, prend quelques notes puis lui pose des questions auxquelles il répond avec de plus en plus d'agitation.

Moins d'un quart d'heure plus tard, l'avocate se lève et sort, et Deborah va la retrouver dans le couloir. La femme la toise de haut en bas avec un air pas franchement approbateur.

— Vous êtes le sergent Morgan ? demande-t-elle d'un ton glacial.

— Oui, grince Deborah.

— Vous êtes l'officier qui a procédé à l'arrestation ? demande-t-elle en prononçant le mot comme si elle disait « violeur pédophile ».

— Oui. Et vous êtes ?

— DeWanda Hoople, bureau de la défense publique, répond-t-elle, comme si tout le monde connaissait

son nom. Je crois que nous allons devoir relâcher M. Chapin.

— Je ne pense pas.

Mlle Hoople découvre une rangée de dents éblouissantes, mais ce serait exagéré d'appeler ça un sourire.

— Ce que vous pensez n'a aucune importance, sergent Morgan. En termes simples : votre dossier est vide.

— Ce petit merdeux est un cannibale, gronde Deborah. Et il sait où je peux retrouver une fille disparue.

— Eh bien, dites donc, s'extasie Mlle Hoople. Je suppose que vous

avez la preuve de ce que vous avancez ?

— Il a commis un délit de fuite, réplique Deborah, boudeuse. Et il a dit qu'il « n'en avait pas mangé ».

— A-t-il précisé de quoi ? interroge suavement Mlle Hoople.

— Le contexte était sans équivoque.

— Je suis navrée, mais j'ignore la loi concernant le « contexte ».

Connaissant ma sœur, je vois qu'elle est au bord de l'explosion, et si j'étais Mlle Hoople je reculerais en me protégeant la tête. Deborah respire un bon coup et répond, les dents serrées :

— Mademoiselle Hoople, votre client sait où se trouve Samantha Aldovar. C'est sauver sa vie qui est important, là.

Mais Mlle Hoople se contente de « sourire » de plus belle.

— Pas plus important que le code de procédure pénale. Il va falloir que vous le relâchiez.

Je vois Deborah trembler tellement elle s'efforce de se maîtriser. S'il y a une situation qui exigerait un bon coup de poing dans le nez, c'est maintenant, et, généralement, ma sœur n'hésite pas. Sauf là.

— Mademoiselle Hoople...



— Oui, sergent ?

— Quand nous devons annoncer aux parents de Samantha Aldovar que leur fille est morte mais que nous avons été obligés de relâcher le mec qui aurait pu la sauver, je voudrais que vous veniez avec moi.

— Ce n'est pas mon travail.

— Ni le mien. Mais vous venez juste de m'y obliger.

Mlle Hoople ne trouve rien à répondre, et Deborah tourne les talons.

# Chapitre 22

Je rentre à la maison en pleine heure de pointe à mon allure d'escargot habituelle et j'avoue que je suis pensif. Tant de choses étranges et ahurissantes en même temps : Samantha Aldovar et le cannibalisme en plein Miami, le bizarre effondrement de Deborah et la troublante réapparition de mon frère Brian. Mais peut-être que le plus étonnant de tout, c'est le Nouveau Dexter, qui doit relever tous ces défis. Envolé, le Divin Duc des Noirs Délices, désormais

transformé en Papa Dexter, Champion des Enfants et de la Vie de Famille.

... Et pourtant je passe tout mon temps séparé de ma famille, à poursuivre vainement des méchants et une fille que je ne connais même pas. Bon, le boulot, c'est une chose, mais puis-je vraiment négliger ma fille nouvelle-née sous prétexte que je dois soutenir ma sœur dans sa quête freudienne d'une gamine disparue ? N'est-ce pas quelque peu contradictoire ?

Et maintenant, encore plus bizarre et perturbant, alors que je

rumine tout ça, voilà que je commence à me sentir mal à l'aise. Moi, Dexter le Dénué d'émotions, non seulement je ressens des choses, mais je me sens *mal*. Jusque-là, je me suis félicité de ma stupéfiante métamorphose, et, en réalité, de Bienheureux Charcuteur je suis devenu un parent toujours absent de plus, ce qui n'est jamais qu'une autre forme de maltraitance. En dehors du fait que je n'ai tué personne ces derniers temps, que puis-je trouver comme motif de fierté ?

Honte et culpabilité déferlent sur moi. Alors c'est cela, être un vrai

père humain ? J'ai trois merveilleux enfants, et eux n'ont que moi. Ils méritent tellement plus ! Ils ont besoin d'un père qui guide leurs pas et leur apprenne la vie, et ils se retrouvent avec un type qui se soucie apparemment plus de retrouver la fille d'un autre que de jouer avec la sienne. C'est affreux, inhumain. Je ne me suis pas du tout amendé : je suis juste devenu une espèce différente de monstre.

Et les deux aînés, Cody et Astor, continuent d'éprouver ce désir de ténèbres. Ils attendent que je leur apprenne à chasser dans la pénombre. Non seulement j'ai

négligé de le faire, mais, pis encore, je n'ai même pas commencé à tenter de les en dissuader. Et une louche de culpabilité de plus : je sais que je dois vraiment passer du temps rien qu'avec eux, les ramener dans la lumière, leur montrer qu'au fond, là où ne peut pénétrer aucune lame de couteau, la vie réserve des joies. Et, pour cela, il faut que je sois présent, que nous ayons des activités ensemble, et je n'y arrive pas.

Mais peut-être qu'il n'est pas trop tard. Peut-être que je peux encore laisser ma marque. Après tout, je ne peux pas changer complètement

juste en le décidant, percer l'enveloppe de ma chrysalide et en sortir sous la forme d'un père humain tout neuf. Il faut du temps pour apprendre à être humain, sans parler d'être père, et tout cela est nouveau pour moi. Et puis les enfants savent pardonner. Si je peux m'y mettre dès maintenant et faire quelque chose d'exceptionnel pour leur montrer que tout a changé, que leur Vrai Papa est arrivé, ils vont sûrement réagir avec respect et allégresse.

Cela résolu, je me sens immédiatement mieux. Papa Dex est de nouveau sur les rails. Comme

pour prouver que tout s'est remis en place exactement comme le désire un Univers sage et plein de compassion, j'aperçois un immense magasin de jouets dans une galerie marchande au bord de la route et, sans hésitation, je me gare sur le parking et m'y engouffre.

Je jette un regard autour de moi, et ce que je vois n'est pas encourageant. Des rangées de jouets violents, comme si je m'étais égaré dans un magasin conçu tout exprès pour les enfants de l'ancien Dexter. Il y a des épées, des couteaux, des sabres laser, des mitraillettes, des bombes, des



pistolets et des fusils qui tirent des balles en plastique ou des billes de peinture, des lance-fléchettes, des fusées pour faire exploser vos copains ou toute la ville : des rayons entiers de matériel pour s'entraîner au massacre récréatif. Pas étonnant que notre monde soit aussi cruel. Si nous enseignons à nos enfants que tuer est amusant, pouvons-nous être vraiment surpris si, de temps en temps, il y en a qui sont assez intelligents pour apprendre à le faire ?

Je parcours ce hangar à catastrophes et finis par arriver à un petit rayon annonçant jouets

éducatifs. Les étagères sont remplies de jouets en bois, coffrets de petit chimiste et jeux de société. Je les examine tous méticuleusement, à la recherche d'un qui véhicule le bon message. Il faut que ce soit éducatif, oui, mais pas morne ni spécial geek, et pas à monter, comme les maquettes. Il faut un jeu qui inspire et soit amusant.

Je finis par jeter mon dévolu sur un quiz intitulé « Premier de la classe ». Le meneur pose des questions et les autres répondent. Parfait. Ce jeu va nous réunir en famille, et nous allons apprendre

des tas de choses, le tout en nous amusant. Cody pourra même faire des phrases entières. C'est le bon choix.

En me rendant à la caisse, je passe devant une étagère remplie de livres parlants, le genre qui produit des effets sonores quand on appuie sur un bouton. Plusieurs sont des contes de fées, et je pense immédiatement à Lily Anne. Quelle merveilleuse façon de l'initier à une vie entière consacrée au plaisir de la lecture : je vais pouvoir lui lire les contes pendant qu'elle appuiera sur le bon bouton – et ce sont des classiques. Ce serait tellement bête

de passer à côté que je prends les trois qui me paraissent les plus prometteurs.

J'emporte le tout à la caisse et je paie. Le jeu coûte vingt dollars, mais j'ai vraiment l'impression que cela vaut la peine : c'est de l'argent intelligemment dépensé, et je ne regrette rien.

Il fait déjà nuit quand j'arrive dans notre rue. Une lune presque pleine flotte sur l'horizon et m'appelle d'une voix languissante en suggérant toutes ces choses amusantes que Dexter pourrait faire avec un couteau par une telle nuit. *Nous savons où habite*

*Chapin, chuchote-t-elle. Nous pourrions le découper en morceaux, lui faire dire des tas de choses utiles, et tout le monde serait content...*

Pendant un moment, je me laisse aller à cet appel lascif, à l'enivrant tourbillon de noires vaguelettes qui viennent me lécher les pieds. Seulement, je sens le poids du jeu et des livres que j'ai achetés et qui m'arrache à la séduction de la lune pour me ramener sur les terres arides du Nouveau Dexter. Il suffit : je ne vais pas céder aux murmures de la nuit. Sans ménagement, je renvoie le Passager à sa place, tout

au fond, bien au frais. *Fiche le camp*, lui dis-je ; et, avec un soupir reptilien, il se recroqueville dans son coin. Il faut qu'il comprenne que je ne suis plus le même. Je suis Papa Dex, l'homme qui rentre chez lui rempli d'affection pour Lily Anne et pour le confort simple et propre de la vie de famille. C'est moi qui gagne le pain du ménage, qui guide les petits pas, qui brandis mon bouclier devant le danger. Papa Dex, le roc sur lequel va se construire l'avenir de Lily Anne, et j'ai apporté « Premier de la classe » pour le prouver.

Quand je ralentis pour me garer

devant chez moi et que je vois la voiture de Brian, je me rends compte que je suis aussi Dex le Doux Dingue, parce que je n'ai pas la moindre idée de ce que mon frère vient faire ici et que cela ne me plaît pas, de toute façon. Il représente tout ce que j'ai été et ne veux plus être, et il est hors de question que Lily Anne y soit mêlée.

Je descends et contourne la petite voiture rouge en me surprenant à la regarder comme si c'était elle le vrai danger. C'est idiot, évidemment. Brian n'est pas du style voiture piégée, mais plutôt coup de lame bien placé, exactement comme moi

il y a peu. Mais c'est fini, même si ça me démange alors que j'approche de l'entrée et que j'entends les petits cris ravis des enfants dans la maison. De toutes ces absurdités qui s'accumulent, c'est la pire : que j'éprouve de la rancune, de la suspicion, et même une colère si humaine, simplement parce que les enfants s'amuse manifestement sans moi.

C'est donc un Papa Dex décontenancé qui entre et contemple sa petite famille plus son frère réunis devant la télévision. Rita est assise à un bout du canapé avec Lily Anne dans les bras, Brian



de l'autre, Astor au milieu. Cody, debout entre eux et la télé, tient une espèce de machin en plastique grisâtre qu'il agite de haut en bas sous leurs encouragements.

Tous les yeux, sauf ceux de Cody, se tournent vers moi puis reviennent à l'écran sans que personne ne tienne compte de ma présence – sauf Brian, dont le regard reste fixé sur moi, son grand sourire faux s'agrandissant en me voyant essayer, vainement, de comprendre ce qui se passe dans le salon de mon foyer à moi.

Puis un grand cri enthousiaste jaillit de l'assistance et se termine

par un *Oooh* désappointé, et Cody s'écarte de l'écran en faisant la tête.

— C'était très bien, Cody, dit Brian sans me quitter des yeux. Vraiment très, très bien.

— J'ai marqué un bon score, répond Cody — ce qui est très long comme phrase.

— Mais oui, dit Brian. Voyons si ta sœur peut te battre.

— Sûrement que oui ! s'écrie Astor en bondissant et en agitant elle aussi un machin gris. Je vais t'écraser, Cody !

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ? demandé-je d'un ton qui me paraît tragique, même à

moi.

— Oh, Dexter ! s'exclame Rita en me regardant comme si j'étais un truc vulgaire qu'elle voit fouler sa moquette pour la première fois. Brian a juste... Ton frère a acheté une Wii aux enfants et c'est très... Mais il ne peut... continue-t-elle en se détournant, rivée sur la télévision. Je veux dire, c'est beaucoup trop cher et... Tu peux lui demander ? Parce que... Oh ! bravo, Astor !

Elle saute, tout excitée, ce qui ébranle un peu Lily Anne, et je comprends que je pourrais me déshabiller entièrement et

m'immoler par le feu sans que personne le remarque, à part Brian.

— C'est vraiment parfait pour eux, renchérit Brian avec un sourire de chat du Cheshire. Un excellent exercice, cela développe leurs capacités motrices. Et puis c'est terriblement amusant. Tu devrais essayer, frangin.

Je regarde mon frère et son immense sourire faux et moqueur, et j'entends la lune m'appeler dans la rue, me promettre un apaisement simple et heureux. Je me tourne vers Rita et les enfants plongés dans la joie de cette nouvelle et merveilleuse-expérience et,

brusquement, la boîte que j'ai sous le bras – « Premier de la classe », vingt dollars – me paraît aussi lourde et inutile qu'un vieux baril rempli de têtes de poisson. Je la laisse tomber par terre et, dans ma tête, je m'imagine Dexter courant jusqu'à sa chambre pour s'effondrer sur son lit et pleurer toutes les larmes de son corps.

Heureusement pour le cliché international du père solide mais affectueux, l'image me paraît tellement ridicule que je me contente de pousser un long soupir, de dire : « Zut » et de me baisser pour la ramasser.

Comme il n'y a pas de place pour moi sur le canapé, je passe devant le petit groupe confortablement installé qui se dévisse le cou pour ne pas manquer une seconde de l'épique et haletante performance d'Astor. Je pose ma boîte par terre et m'assieds dans le fauteuil. Je sens posés sur moi les yeux de Brian, mais je ne le regarde pas : je me concentre simplement pour conserver une façade d'intérêt poli, et, après quelques secondes, il se retourne vers la télévision – pour tout le monde, je disparaissais aussi totalement que si je n'avais pas été là.

Je regarde Cody et Astor s'amuser chacun leur tour avec leur coûteux nouveau jouet. Je ne sais pas pourquoi, mais ils ont beau s'exciter, je n'éprouve aucun enthousiasme. Ils passent à un autre jeu où il faut tuer des créatures avec une épée au lieu d'un revolver, et même la présence d'une lame n'éveille aucune flamme en moi. Bien sûr, ils sont tellement comblés qu'il faudrait être une vraie tête de lard pour s'en froisser – et ça signifie que je peux désormais ajouter « pisse-vinaigre » sur mon CV. *Dexter Morgan, expert en traces de sang, ancien charcutier,*

*actuellement en poste comme rabat-joie.* Je regrette presque que Debs ne soit pas là – pour commencer, parce que ça ferait partir Brian, mais, surtout, parce que cela me permettrait de dire : « Et tu te plains que ça te manque ? Les gosses, la famille. Eh bien, voilà ce que c'est ! ». Et je conclurais sur un gloussement aigri pour bien lui faire voir que l'affection d'une famille est un oiseau volage.

Astor pousse un long cri suraigu, et Cody prend son tour. Il me paraît évident que ce que je peux faire n'aura aucun poids : ils ne vont jamais vraiment m'apprécier, ni



apprendre ce que je peux leur proposer. Ils sont au-delà de volages – ils sont insensibles et, comme des chatons, ce sont de petites créatures prédatrices que distraient le premier bout de ficelle venu ou le brimborion scintillant qui roule devant eux. Rien de ce que je pourrai dire ou faire ne saura entamer cette ignorance délibérée.

Ensuite, ils grandiront. Pour devenir quoi ? Des assassins au regard mort qui jouent la comédie comme Brian et moi, prêts au premier prétexte à se poignarder dans le dos, au propre comme au figuré. À quoi cela sert-il ? Ils vont

traverser l'enfance en cassant tout et en laissant le chaos dans leur sillage, et, une fois assez âgés pour comprendre ce que je voulais leur dire, ils seront trop vieux pour changer. Cela suffit à me donner envie de renoncer à mon humanité fraîchement acquise et de me laisser glisser dans le clair de lune pour trouver quelqu'un à démembrer – pas de finesse ni de sélection minutieuse, non : juste une sauvagerie soudaine et libératrice, exactement comme le fait Brian.

Je regarde mon frère, assis sur mon canapé, avec mon épouse, qui

rend mes enfants plus heureux que je n'en semble capable. Est-ce ce qu'il cherche à réussir ? À devenir moi, mais dans une meilleure version ? Quelque chose s'éveille en moi à cette perspective, quelque chose entre aigreur et colère, et je décide que je vais le mettre au pied du mur ce soir, exiger qu'il me dise ce qu'il s'imagine faire et lui demander d'arrêter. Et, s'il refuse de m'écouter, eh bien, il reste toujours Deborah.

Je reste donc assis avec un demi-sourire artificiel collé sur la face pendant une demi-heure supplémentaire de dragons, poings

magiques et piailllements joyeux. Même Lily Anne a l'air contente, ce qui me paraît la pire des trahisons. Elle cligne des yeux et agite ses petits poings quand Astor crie, puis se blottit de nouveau contre la poitrine de Rita avec plus d'enthousiasme que je ne lui en ai vu pour quoi que ce soit à part la tétée. Finalement, quand je me dis que je ne vais pas pouvoir supporter la mascarade une seconde de plus, je me racle la gorge et demande :

— Dis, Rita, tu as prévu quelque chose pour le dîner ?

— Quoi ? répond-elle sans me regarder, toujours absorbée par le

jeu. Est-ce que tu... Oh, Cody !  
Excuse-moi, Dexter, tu disais quoi ?

— Je disais, articulé-je  
nettement : As. Tu. Prévu. Quelque.  
Chose. Pour. Le. Dîner ?

— Oui, bien sûr, répond-elle, l'œil  
toujours rivé à la télé. Il faut juste  
que... Oh ! s'exclame-t-elle,  
vraiment affolée, et cette fois pas  
par le jeu, mais parce qu'elle vient  
de voir la pendule. Oh, mon Dieu, il  
est plus de 20 heures ! Je n'ai  
même... Astor, mets la table ! Oh,  
mon Dieu, et demain il y a école !  
(Je la regarde avec une certaine  
satisfaction se lever enfin d'un bond  
et, me collant Lily Anne dans les

bras, se précipiter dans la cuisine sans cesser de piailler.) Pour l'amour du... Oh, je savais que ça allait brûler, qu'est-ce que... Cody ! Sors les couverts ! Je n'ai jamais été une telle... Astor, n'oublie pas de mettre une assiette pour oncle Brian !

Le tout suivi d'un interminable fracas de casseroles et de portes claquées, le temps de redonner à la vie son cours normal.

Cody et Astor échangent un regard, manifestement contrariés de quitter leur nouvel univers virtuel, même pour manger, et, sans un mot, ils se tournent en chœur

vers oncle Brian.

— Enfin, voyons, dit-il avec son épouvantable entrain plus faux que jamais, il faut faire ce que vous dit votre mère.

— Je veux jouer encore, dit Cody, qui aligne décidément plus de syllabes que je ne l'ai encore jamais entendu en prononcer.

— Je m'en doute bien, dit Brian. Mais là, tu ne peux pas.

Il lui fait son grand sourire, et je vois bien qu'il se donne un mal de chien pour avoir l'air compatissant, mais ce n'est pas du tout convaincant, et vraiment pas aussi réussi que moi. Pourtant, Cody et

Astor prennent apparemment cela pour argent comptant. Ils échangent de nouveau un regard, opinent et partent dans la cuisine aider à la préparation du dîner.

Brian les regarde s'éloigner puis se tourne vers moi, les sourcils haussés, feignant l'interrogation polie. Évidemment, il ne risque pas de prévoir ce que j'ai décidé de lui dire, mais, alors que je m'apprête à commencer, je me rends compte que moi non plus. J'ai l'impression que je dois l'accuser de quelque chose – mais de quoi ? D'avoir acheté un jouet coûteux, alors que j'ai apporté quelque chose de



beaucoup moins cher ? D’emmener les enfants manger chinois et probablement quelque chose de légèrement plus sinistre ? D’essayer de prendre ma place, alors que je suis trop occupé pour jouer mon rôle ? Sans doute que l’ancien Dexter dirait simplement : « Je ne sais pas ce que tu cherches, mais tu arrêtes tout de suite. » Seulement, le nouveau moi n’arrive pas à formuler les innombrables choses – les *sentiments* – qui l’assaillent. Et, pour ne rien arranger, alors que je suis là, la bouche ouverte et le cerveau au point mort, Lily Anne émet un bruit guttural, et ma

chemise se retrouve soudain couverte de vomi.

— Oh, zut ! fait Brian avec une sollicitude en tous points aussi réelle que toutes ses autres émotions.

Je me lève et emporte Lily Anne en la tenant un peu comme un fusil. Dans la chambre, je prends sous la table à langer deux serviettes dans la pile prévue pour ces situations – une pour nettoyer les dégâts, l'autre pour protéger du bébé ce qui reste de ma chemise.

Je retourne m'asseoir dans le fauteuil, pose la deuxième serviette sur mon épaule et Lily Anne par-

dessus en lui tapotant délicatement le dos. Brian lève les yeux vers moi, et je m'apprête à parler.

— Le dîner ! clame Rita en faisant irruption dans la pièce, un plat dans les mains protégées par deux énormes maniques. J'ai peur qu'il... Enfin, ce n'est pas vraiment brûlé, mais je n'ai... C'est juste un peu desséché et, Astor, mets le riz dans le plat bleu. Assieds-toi, Cody.

Le dîner est un grand moment joyeux, au moins pour les guerriers virtuels. Rita ne cesse de s'excuser pour le poulet au jus d'orange – et, en effet, elle peut. C'est l'une de ses spécialités, et elle l'a laissé

tellement cuire qu'il est sec. Mais cela amuse beaucoup Cody et Astor qu'elle soit gênée, et ils commencent à en jouer avec un rien de cruauté.

— C'est sec, dit Cody à la troisième bordée d'excuses. Pas comme d'habitude, ajoute-t-il avec un petit sourire narquois pour Brian.

— Oui, je sais, mais... Je suis vraiment désolée, Brian, dit Rita.

— Oh, c'est délicieux... N'y pensez plus, chère madame, répond Brian.

— N'y pensez plus, vraiment, chère mère, renchérit Astor d'un ton condescendant qui fait rire

Brian.

Et ça continue jusqu'à la fin du dîner, après quoi les enfants s'empressent de débarrasser, encouragés par la promesse d'un petit quart d'heure supplémentaire de Wii avant d'aller au lit. Rita emporte Lily Anne pour la changer, et, l'espace d'un bref instant, Brian et moi nous retrouvons face à face. C'est le moment de parler, de tout déballer sur la table, et je me penche vers lui pour profiter de l'occasion.

— Brian.

— Oui ?

— Pourquoi es-tu revenu ?

demandé-je, en m'efforçant de ne pas prendre un ton accusateur.

Il me gratifie d'une mimique étonnée digne d'un dessin animé.

— Mais enfin, pour être en famille, bien sûr. Pour quoi d'autre ?

— Je ne sais pas, dis-je, irrité. Mais il y a autre chose.

— Pourquoi t'imagines-tu une chose pareille, frangin ?

— Parce que je te connais.

— Pas vraiment, répond-il, en plongeant son regard dans le mien. Tu ne connais qu'une infime partie de moi. Et je pensais... Ah, bon sang, s'interrompt-il en entendant

la *Chevauchée des Walkyries* s'élever dans sa poche. (Il sort son portable, jette un coup d'œil à l'écran.) Oh, zut, il faut malheureusement que je parte comme un voleur. Dommage, c'était un plaisir de bavarder. Je vais aller m'excuser auprès de ta charmante épouse.

Il se lève prestement et file dans la cuisine, où je l'entends déverser des tombereaux de compliments et d'excuses fleuris.

Tout le monde le raccompagne, mais je réussis à couper court aux adieux en sortant avec Brian et en refermant la porte avec autorité.

— Brian, il faut qu'on parle encore un petit peu.

— Oui, frangin. Une bonne petite discussion pour faire le point sur les dernières nouvelles et tout ça. Dis-moi, comment avance la recherche de la fille disparue ?

— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Je suis déterminé à aller jusqu'au bout, mais, une fois de plus, son portable entonne ses accords wagnériens. Il le consulte et l'éteint.

— Une autre fois, Dexter. Il faut vraiment que j'y aille.

Et, avant que j'aie pu protester, il me tapote gauchement l'épaule et se hâte vers sa voiture. Je le regarde



s'éloigner, et ma seule consolation c'est que l'épaule qu'il a touchée est encore un peu humide du vomi de Lily Anne.

# Chapitre 23

Je reste là jusqu'à ce que les feux arrière de la voiture de Brian disparaissent au bout de la rue. Mais mon insatisfaction n'est pas partie avec mon frère. Elle tourbillonne autour de moi et s'élève comme une brume dans le clair de lune, se mêlant à l'irritation. Une fois de plus, la voix reptilienne commence à susurrer ses sournoises suggestions. *Viens avec nous*, murmure-t-elle sur le ton mielleux de la raison. *Viens dans la nuit, viens jouer et tu te*

*sentiras beaucoup mieux...*

Je la repousse, farouchement campé sur le rivage de mon nouveau territoire, celui du père humain – mais la lune revient me chatouiller de plus belle, et je dois fermer les yeux pour l’oublier. Je pense à Lily Anne. À Cody et à Astor, et au plaisir servile qu’ils ont montré devant Brian, et un autre ruisselet d’irritation jaillit. Je l’ignore et repense à Deborah et à son mal de vivre. Elle était tellement contente d’avoir pincé Victor Chapin, et si malheureuse de devoir le relâcher ! Je veux qu’elle soit heureuse. Et que les enfants le

soient aussi – et la vilaine petite voix s'élève à nouveau : *Je sais comment les rendre heureux, et toi aussi.*

L'espace d'un instant, j'y prête l'oreille, et tout se met en place avec une clarté parfaite : je me vois m'éclipser dans la nuit avec mon rouleau de Gaffer et un couteau...

Je repousse à nouveau cette pensée de toutes mes forces, et l'image se volatilise. Je respire un bon coup et rouvre les yeux. La lune est toujours là, qui m'interroge, mais je secoue énergiquement la tête. Je vais être fort et me dominer. Je retourne d'un pas ferme vers la

maison.

Rita fait la vaisselle. Lily Anne fait des bulles dans son berceau, et Cody et Astor sont de nouveau devant la télévision avec leur Wii. C'est le moment de s'y mettre, de faire le point, de piétiner les dernières braises de l'influence de Brian et d'extraire ces enfants de l'obscurité. C'est faisable. Je vais y arriver. Je vais me planter devant eux. Ils lèvent les yeux et semblent enfin s'apercevoir de ma présence.

— Quoi ? fait Astor. Tu nous empêches de voir.

— Il faut qu'on parle.

— Il faut qu'on joue à Dragon

Blade, dit Cody.

Je n'apprécie pas son ton. Je les regarde l'un après l'autre, et ils lèvent vers moi leurs petits visages arrogants et indignés. C'en est trop. Je me baisse et débranche la console.

— Hé ! s'exclame Astor. Tu as arrêté la partie ! Maintenant, on va devoir recommencer au niveau un !

— La partie va finir à la poubelle, réponds-je.

Ils restent bouche bée.

— Pas juste, estime Cody.

— Juste, ce n'est pas la question. Il s'agit de ce qui est bien.

— Ça veut rien dire, répond Astor.

Si c'est bien, alors c'est juste aussi et tu as dit... (Elle s'apprête à poursuivre, mais, voyant ma tête, elle n'achève pas.) Quoi ?

— Vous n'aimez pas la cuisine chinoise, dis-je sévèrement. (Ils échangent un regard, perplexes, et je me rends compte de ce que je viens de dire. Ça n'a aucun sens, même pour moi.) Ce que je veux dire, c'est quand vous êtes sortis avec Brian. Mon frère. Oncle Brian...

— On a compris, me coupe Astor.

— Vous avez dit à votre mère que vous étiez allés manger chinois. Et c'était un mensonge.

Cody secoue la tête.

— C'est *lui* qui l'a dit. Nous, on aurait dit pizza.

— Et cela aurait aussi été un mensonge.

— Mais, Dexter, tu nous as déjà expliqué, intervient Astor, tandis que Cody hoche la tête. Maman ne doit pas savoir pour... tu sais bien. Les autres trucs. Alors on était obliges de mentir.

— Non, au contraire. Ce qu'il faut, c'est ne plus rien faire.

Je vois l'ébahissement se peindre sur leurs visages. Cody secoue la tête, incrédule, et Astor bafouille :

— Mais c'est pas... Enfin, tu peux



pas... Pourquoi tu dis ça ?

Et, pour la première fois de sa vie, on croirait entendre sa mère. Je m'assieds entre eux sur le canapé.

— Qu'est-ce que vous avez fait avec oncle Brian l'autre soir ? Quand vous avez prétendu avoir mangé chinois.

Ils se regardent et toute une conversation muette se déroule entre eux. Puis Cody se retourne vers moi.

— Chien errant.

Je hoche la tête, et la colère m'envahit. Brian leur a trouvé un chien errant pour qu'ils fassent leurs premiers essais. Je me doutais

que c'était quelque chose de ce genre, évidemment, mais me l'entendre confirmer renforce mon indignation. Mon frère et les enfants. Et curieusement, alors que je monte sur mes grands chevaux, drapé dans ma vertueuse morale, une petite voix insidieuse murmure que c'était avec moi qu'ils auraient dû le faire. Que c'était ma main qui aurait dû guider leurs premiers coups de couteau, ma voix sage et patiente qui aurait dû leur expliquer comment frapper, découper et tout nettoyer une fois la récréation terminée.

Mais c'est absurde : je suis censé

les éloigner de l'obscurité, pas leur apprendre à s'y trouver bien. Je secoue la tête, et là raison me revient.

— Ce que vous avez fait, c'était mal.

Ils ont l'air encore plus perplexes.

— Comment ça ? demande Astor.

— Il faut que vous arrêtiez.

— Oh, Dexter, dit Rita, qui arrive en s'essuyant les mains sur un torchon. Il ne faut pas les laisser continuer à jouer. Il y a école demain. Regardez l'heure, enfin, et vous n'avez même... Venez, tous les deux. Allez-vous préparer.

Elle les entraîne avant que j'aie

eu le temps de dire ouf. Cody se retourne vers moi juste avant que sa mère le pousse dans le couloir, et je lis sur son visage un mélange de perplexité blessée et d'irritation.

Pendant que tous les trois s'activent dans la salle de bains entre bruits d'éclaboussures et de brossage de dents, je reste dépité. Tout va de travers. J'ai essayé de rassembler ma petite famille, et mon frère s'est dressé sur mon chemin. Quand j'ai voulu le mettre au pied du mur, il s'est envolé avant que j'aie pu dire un mot. Et je viens à peine de commencer à tirer les enfants de l'obscurité qu'on m'a

interrompu au moment crucial. Rita m'ignore, ma sœur est jalouse de moi – et je ne sais toujours pas ce que Brian mijote.

Je me donne un mal de chien pour être le père de famille aussi impeccable qu'irréprochable que je suis censé être et, à chaque tentative, je me fais taper sur les doigts, ridiculiser et ratatiner. L'irritation se transforme en colère puis en mépris glacial et corrosif : du mépris pour Brian, Rita, Deborah, Cody, Astor, et pour tous les crétins baveurs de ce monde boiteux.

... Mais, plus que tout, du mépris

pour moi. Dexter le Débile, qui veut se promener au soleil, humer les fleurs et regarder les arcs-en-ciel s'épanouir dans un ciel rose. Mais j'ai oublié que le soleil est presque toujours caché par les nuages, que les roses ont îles épines et que les arcs-en-ciel sont toujours hors d'atteinte. On peut faire des rêves impossibles tant qu'on veut, ils se volatilisent immanquablement quand on se réveille. Je l'apprends à mes dépens, et c'est tellement humiliant que je n'ai qu'une envie : prendre n'importe quoi à la gorge et serrer...

Le ronronnement monotone de

Rita et des enfants qui font leurs prières me parvient par le couloir. Je ne connais toujours pas de prière, et cela aussi me rappelle de manière agaçante que je ne suis pas vraiment Papa Dex et ne le serai probablement jamais. Je me suis dit que je ne serais pas le premier pour qui l'habit fait le moine, mais je me rends compte qu'il ne suffit pas d'avoir l'air, il faut aussi avoir la chanson.

Je me lève. Il faut juste que je m'occupe, que j'essaie de me calmer, de rassembler mes pensées, de dompter ce déchaînement d'émotions bizarres et nouvelles

avant qu'elles m'emportent dans un raz-de-marée de sottise. Je vais dans la cuisine, où le lave-vaisselle bourdonne. Je passe devant le réfrigérateur, dont le distributeur de glaçons cliquette. Je gagne la buanderie, où trônent lave-linge et séchoir. Tout, autour de moi, dans toute-cette maison, tout est propre et fonctionnel, tous ces appareils qui font le bonheur domestique sont à leur place et font exactement ce qu'on leur demande. Sauf moi. Je ne suis pas taillé pour me glisser dans un emplacement de cette maison ou d'aucune autre. Je suis fait pour le clair de lune qui



étincelle sur une ame bien aiguisée, le claquement du Gaffer qu'on déroule et l'horreur bâillonnée des méchants méticuleusement ficelés qui découvrent celui qui va leur régler leur compte.

Mais j'ai tourné le dos à tout cela, renoncé à tout ce que je suis vraiment, j'ai essayé de me caser dans un tableau représentant quelque chose qui n'existe même pas. C'est comme glisser un démon sur la couverture d'un almanach pieux et tout ce que j'ai réussi à faire, c'est passer pour un crétin fini. Pas étonnant que Brian puisse me ravir si facilement mes enfants

je ne risque pas de leur faire quitter les ténèbres si je ne suis pas capable de leur jouer de manière convaincante la comédie de la normalité vertueuse.

Et, avec le mal qui règne sur notre monde, comment pourrais-je transformer ma lame étincelante en un soc de charrue fonctionnel et émoussé ? Il reste encore tellement à faire tant de camarades de jeu qui ont besoin d'apprendre les nouvelles règles, les règles de Dexter. Il y a même des cannibales en liberté dans ma ville à moi ! Puis-je vraiment me contenter de m'asseoir sur mon canapé et de

tricoter pendant qu'ils perpètrent leurs méfaits sur toutes les Samantha Aldovar du monde. Après tout, c'est aussi la fille de quelqu'un, qui doit éprouver pour elle toute l'affection que j'ai pour Lily Anne.

Et, au moment où surgit cette pensée, s'élève en moi une vague brûlante et rugissante de colère qui consume toute la maîtrise que je me suis imposée. *C'aurait pu être Lily Anne.* Je suis un imbécile qui se berce d'illusions. Je suis attaqué sur tous les fronts et je me laisse faire. Je laisse les prédateurs guetter et tuer et si un jour ils s'en

prennent à Lily Ann – à Cody ou à Astor –, ce sera ma faute. Il est en mon pouvoir de protéger ma famille de ce monde très malveillant, au lieu de quoi je fais comme si de gentilles intentions suffisaient pour éloigner les monstres, alors qu'en réalité ils sont déjà sur le pas de ma porte.

Je regarde le jardin plongé dans l'obscurité. Les nuages se sont accumulés et cachent la lune. Il fait nuit noire. Voilà : c'est l'image même de la seule réalité ; la nuit qui recouvre un lopin de terre et de gazon desséché. Rien ne marche. Rien ne marche jamais, pour

personne, nulle part. Il n'y a qu'obscurité, pourriture et poussière, et vouloir prétendre qu'il y a autre chose ne vous apporte que du chagrin, et je ne peux rien y faire. Rien.

... C'est alors que les nuages s'écartent pour laisser filtrer un mince rayon de lune dans l'obscurité, tandis que le chuchotement chuintant revient me taquiner en disant : *Si, il y a quelque chose...*

Et, grâce à cette simple pensée, tout devient limpide.

— Je reviens, dis-je à Rita, qui berce le bébé, assise sur le canapé. J'ai oublié quelque chose au bureau.

— Tu reviens ? bafouille-t-elle, prise de court. Tu veux dire que tu vas... Mais il fait nuit !

— Oui, je sais, répondons-nous avec l'étincelle glacée d'un sourire à la perspective de cette obscurité veloutée qui nous attend derrière la porte.

— Mais... Et tu ne... Ça ne peut pas attendre demain ?

— Non, répondons-nous, un écho de folie bienheureuse dans la voix. Ça ne peut pas attendre. Il faut que

je le fasse ce soir.

Notre visage montre que c'est la vérité. Rita fronce les sourcils mais se contente de dire :

— Bon, j'espère que... Oh ! j'ai vidé la poubelle des couches et c'est vraiment... Tu peux prendre le sac et... (Elle bondit, file dans le couloir, et un flot acide et glacé me parcourt — je suis fâché de cette interruption —, mais elle revient quelques secondes plus tard avec un sac-poubelle qu'elle me colle dans les mains.) En sortant, si tu... Il faut vraiment que tu partes ? Je veux dire, ça ne te prendra pas trop de temps ? Parce que, enfin, conduis

prudemment, mais...

— Ce ne sera pas long, répondons-nous.

L'impatience nous submerge et nous sortons dans la nuit bienveillante, sous la caresse des doigts minces de la lune, qui nous promet l'unique et merveilleuse chose qui va nous faire oublier toutes les peines endurées pour vouloir devenir ce que nous ne sommes pas et ne serons jamais. Nous nous hâtons de jeter le sac-poubelle sur la banquette arrière avec nos jouets et montons dans la



voiture.

Nous partons vers le nord dans les rues presque vides, vers le nord pour aller au travail, comme nous l'avons dit, mais ce ne sont pas les tâches incohérentes du bureau ; nous roulons vers une occupation bien plus joyeuse, loin du morne quotidien, vers le délice, au nord, au-delà de l'aéroport, sur la sortie qui mène à North Miami Beach, puis nous ralentissons en suivant prudemment le trajet de notre mémoire, jusqu'à une maisonnette jaune dans un modeste quartier.

*La boîte n'ouvre pas avant 23 heures,* a dit Deborah. Nous

passons prudemment devant et nous voyons de la lumière, ainsi qu'une voiture inconnue dans l'allée. Celle de la mère, bien sûr, c'est logique – elle était partie travailler avec dans la journée. Plus près de la maison, à demi plongée dans l'ombre, se trouve la Mustang. Il est là. Il n'est pas encore 22 heures et le trajet jusqu'à South Beach est rapide. Il doit être à l'intérieur, savourant une liberté imméritée en se disant qu'une fois de plus tout va bien dans son petit monde, et c'est exactement ce que nous désirons. Nous avons tout notre temps, et la froide et

délicieuse certitude que nous n'allons pas être déçus.

Nous faisons le tour du pâté de maisons et guettons tout ce qui pourrait sortir de l'ordinaire. Rien. Tout est calme et sûr, et toutes les petites maisons sont propres et bien boutonnées pour se protéger des crocs acérés de la nuit. Nous poursuivons notre chemin. Quatre rues plus loin se trouve une maison où une benne à déchets trône dans le jardin. C'est exactement ce que nous cherchons. Les maisons alentour sont éteintes, à part une, un peu plus loin, mais sinon tout est calme, et la maison à la benne

est parfaite. Saisie et inoccupée, elle attend que quelqu'un vienne s'y installer avec un nouveau rêve, et cela ne va pas tarder, mais le rêve ne sera pas très joli. Nous allons nous garer sous un lampadaire cassé, près d'une haie. Nous descendons lentement, savourant déjà ce qui va suivre, goûtant comme toujours le moment délicieux des préparatifs, afin que tout ce qui doit arriver se passe comme il faut et, oh, très bientôt.

La porte derrière la maison saisie est à l'abri des regards indiscrets et s'ouvre rapidement, sans un bruit. A l'intérieur, tout est sombre, sauf

la cuisine où une lucarne laisse passer le clair de lune qui illumine un plan de travail solide comme un billot de boucher. En le voyant, les murmures en nous laissent place à un chœur d'allégresse. C'est le signe de ce que doit être cette nuit et il est là, rien que pour nous. Cette pièce est l'endroit idéal pour ce que nous devons faire, et, comme pour souligner combien tout est parfait dans ce monde cruel, il y a même une boîte encore à demi pleine de sacs-poubelle posée dessus.

Vite, à présent. Le temps presse, mais il ne faut pas négliger la précision. Fendre les sacs en deux

pour en faire des bâches. Les étaler soigneusement sur le billot, par terre tout autour, sur les murs, partout où une tache de sang égarée pourrait éclabousser par inadvertance, dans l'insouciance des jeux. C'est prêt. Nous reprenons notre souffle. Nous aussi, nous sommes prêts.

Retour rapide vers la maisonnette jaune. Rien dans les mains, ce n'est pas nécessaire, hormis un petit rouleau de fil de Nylon renforcé, idéal pour la pêche au gros, mais encore mieux pour rendre docile quelque vilain camarade qui entendra le nœud coulant léger et

solide siffler dans l'air, se refermer sur sa gorge et, à ses oreilles surprises, murmurer : *Viens avec nous. Viens tester tes limites.* Et il nous suivra, parce qu'il y sera obligé, quand le monde sera englouti dans le noir et qu'il ne pourra rendre son dernier soupir que dans la douleur, et seulement quand nous le voudrons bien.

Et, s'il se débat plus que de raison, nous serrons juste un peu plus pour que l'air lui manque et qu'il n'entende plus que le grondement sourd du sang battant à ses oreilles et le murmure du Nylon : *Tu vois ? Nous t'avons pris*

*ta voix et ton souffle et bientôt nous allons prendre davantage, bien plus, tout, puis nous te balancerons dans la poussière et l'obscurité, bien rangé dans des sacs noirs...*

Cette pensée nous fait un peu haleter, et nous nous arrêtons pour nous calmer, pour laisser les doigts glacés apaiser nos nerfs à vif et les ouvrir au premier frisson de plaisir.

Du calme. Encore une seconde pour être fin prêts et sûrs de nous, et que naisse en nous cette certitude bleu acier : *C'est maintenant que cela va se passer. Cette nuit. Maintenant.*

Nous ouvrons les yeux sur un



décor d'ombres, et notre esprit en éveil lance ses tentacules glacés dans le moindre recoin, guettant un mouvement, une présence. Il n'y a rien, personne, ni humain, ni animal, ni Autre comme moi. Personne ne bouge, nul n'est à l'affût. Nous sommes le seul chasseur sur la piste, ce soir, et tout est comme il se doit. Nous sommes prêts.

Un pas devant l'autre, dans une parfaite imitation du promeneur, nous faisons le tour du pâté de maisons pour revenir devant les murs jaunes. Et, oh, avec quel soin nous passons devant pour nous

couler dans l'ombre de la haie voisine et attendre ! Pas un bruit, pas un mouvement. Nous sommes seuls, invisibles, nous nous glissons plus près, silencieusement, à pas de loup, jusqu'au coin de la maisonnette jaune, et nous respirons profondément, discrètement, pour devenir une ombre à notre tour.

Encore plus près, lentement, tout est exactement comme il faut ; nous arrivons à la portière arrière de la Mustang.

Elle n'est pas fermée. Ce méprisable petit monstre nous a vraiment facilité la vie. Nous nous

glissons à l'intérieur et nous fondons dans l'obscurité, tapis par terre derrière les sièges. Puis nous attendons.

Des secondes, des minutes – le temps passe et nous attendons. Attendre, c'est facile, naturel ; cela fait partie de la traque. Notre souffle est calme et régulier, et tout en nous est impassible et tendu dans l'attente de ce qui doit arriver.

Et qui arrive.

Un cri au loin ; la porte de la maison s'ouvre, et les derniers mots d'une dispute nous parviennent.

— ... avocate a dit de le faire !  
braille-t-il de sa petite voix

belliqueuse. Faut que j'aïlle bosser, là, O.K. ?

Il claque la porte et marche à grands pas vers la Mustang. Sa petite voix méchante marmonne tandis qu'il ouvre la portière et se laisse tomber sur le siège, puis, alors qu'il glisse la clé dans le contact et démarre, l'ombre derrière lui crache une silhouette et nous fondons sur lui, rapides et silencieux, et le nœud coulant de Nylon siffle et s'enroule autour de sa gorge pour le priver d'air et de pensée.

— Pas un bruit, pas un geste, disons-nous de notre terrifiante

Autre Voix tandis que les contorsions laissent la place à l'immobilité la plus complète. Écoute attentivement, et, si tu lais exactement ce que nous te disons, tu vivras encore un peu. Tu as compris ?

Il hoche la tête comme il peut, les yeux exorbités de terreur, le visage violet de suffocation, et nous le laissons sentir ce que signifie ne plus respirer, c'est juste un avant-goût de ce qui va suivre, une mise en bouche de l'éternité qui le guette, des ténèbres infinies qui vous submergent quand le dernier souffle s'est éteint.

Et nous tirons encore un petit peu, juste assez pour qu'il comprenne que nous pourrions serrer bien plus fort, assez pour que tout s'arrête maintenant, son visage est de plus en plus violacé et ses yeux jaillissent de leurs orbites, gonflés de sang...

... et nous lui accordons un répit en relâchant notre étreinte, juste un peu, juste assez pour qu'il inspire une unique goulée d'air desséché, puis nous serrons de nouveau avant qu'il puisse prononcer un mot ou tousser.

— Tu m'appartiens, lui disons-nous.

Et la vérité glacée transparaît dans notre voix, et pendant un bref instant il oublie qu'il ne peut plus respirer alors que la vision de son avenir remplit son esprit et qu'il agite les bras l'espace d'une seconde avant que nous serrions à nouveau, un peu plus fort cette fois.

Nous laissons son vilain petit univers sombrer dans l'obscurité encore un peu, pas trop, juste assez pour que, quand nous aurons relâché notre étreinte, il ait un très faible espoir – un espoir fragile, fait de rayons de lune, l'espoir de vivre encore –, afin qu'il reste docile et silencieux jusqu'à ce que ce silence

à son tour devienne éternel.

— Roule, ordonnons-nous en tirant un peu sur le fil puis en le laissant aspirer un peu d'air. (Il reste immobile, et nous devons le secouer un peu.) Maintenant !

Dans un sursaut, il embraye, et nous quittons lentement l'allée et la maison jaune pâle, sa petite vie crasseuse en ce bas monde, pour rejoindre l'avenir sombre et joyeux de cette merveilleuse nuit baignée de lune.

Nous l'emmenons dans la maison inoccupée, le nœud coulant toujours au cou, traversons rapidement l'obscurité jusqu'à la



pièce que nous avons préparée, la cuisine tapissée de plastique où les rayons argentés de la lune plongeant par la lucarne viennent illuminer le billot comme l'autel d'une cathédrale de douleur. Et c'est bien cela : un véritable temple de la souffrance, et cette nuit nous en sommes le prêtre, l'officiant, et allons lui faire vivre notre rituel jusqu'à l'ultime épiphanie, l'instant final où nous le laisserons glisser vers la grâce.

Nous le tenons, là, près du billot, juste un moment, assez pour qu'il voie ce qui l'attend et que sa peur grandisse encore quand il

comprendra que tout cela c'est pour lui, rien que pour lui, et il se retourne en se demandant si ce n'est pas une sale blague...

— Hé, émet-il d'une voix déjà à moitié brisée. (Puis une illumination se fait lentement en lui, et il secoue la tête comme il peut, malgré le garrot.) Vous êtes le flic, dit-il. (Et, là, un espoir tout neuf apparaît dans ses yeux et laisse place à l'audace quand il poursuit :) Tu es l'enculé de flic qui est venu avec cette salope cinglée ! Enculé de ta mère, tu vas avoir de ces emmerdes ! Je vais te faire foutre en taule pour ça, espèce de

saloperie...

Nous resserrons le nœud coulant d'un coup sec, son croassement répugnant s'arrête net, comme tranché d'un coup de couteau, et son univers sombre dans la nuit, tandis qu'il essaie faiblement de se libérer, puis renonce et s'affaisse, les bras ballants, pendant que nous serrons, encore et encore, et qu'il tombe, inerte, comme un pantin, sur le sol.

Nous nous hâtons à présent. Nous le hissons sur le billot, découpons les vêtements et l'immobilisons complètement avec le Gaffer avant qu'il se réveille – ce

qui ne tarde pas. Les paupières papillonnent, les bras tressaillent légèrement tandis qu'il prend conscience de cette nouvelle et dernière position. Les yeux s'écarquillent, et il essaie de se dégager, mais il ne peut pas. Nous le regardons encore un peu pour laisser croître la peur, et avec elle grandit la joie. C'est ce que nous sommes. Ce pour quoi nous sommes faits, nous sommes le chorégraphe d'un sombre ballet, et, ce soir, c'est la représentation.

Puis la musique s'élève, et nous l'emmenons là où la danse commence, la délicieuse

chorégraphie de la fin, avec ses mêmes pas et mouvements précis et familiers, son parfum de peur dans le crissement du Gaffer et de la terreur ; le couteau est aiguisé, vif et assuré, ce soir, alors qu'il file au rythme bien connu de la musique de la lune qui enfle lentement et monte dans un chœur final jusqu'à la joie, la joie, la joie dans le monde.

Juste avant la fin, nous faisons une pause. Un affreux doute vient de s'insinuer comme un minuscule lézard dans notre plaisir et s'installer dans la splendeur de notre bonheur. Nous baissons les

yeux vers Victor, qui se tortille, les yeux exorbités d'horreur devant ce qui lui est arrivé et qui n'est certainement encore qu'un prélude.

*C'est presque terminé, chuchote la voix. Ne t'arrête pas là...*

Et nous ne pouvons pas nous arrêter. Mais nous marquons une pause. Nous regardons cette chose qui se contorsionne sous notre lame. Il est presque au bout et son souffle ralentit déjà, mais il se débat toujours malgré ses entraves alors qu'une dernière bulle d'espoir se forme et tente de s'élever dans ce tourbillon de terreur et de douleur. Il nous reste une petite chose à

vérifier avant de crever cette bulle, un infime détail que nous devons entendre pour que ce soit achevé, pour abattre les digues et laisser notre plaisir déferler sur la terre.

— Alors, Victor, demandons-nous dans un sifflement enjoué et glacé, quel goût avait Tyler Spanos ?

Et nous arrachons l'adhésif de ses lèvres ; il souffre déjà bien trop pour le sentir, mais il respire longuement et cherche mon regard.

— Quel goût elle avait ? demandons-nous de nouveau.

Et il hoche la tête, car il accepte enfin ce qui doit être.

— Super bon goût, répond-il de la

voix rauque de celui qui sait qu'il ne reste plus de temps pour autre chose que la vérité. Meilleure que les autres. C'était... marrant. (Il ferme les yeux un instant, puis il les rouvre, une faible lueur d'espoir flottant dans ses pupilles.) Vous allez me laisser partir, maintenant ? demande-t-il d'une voix de petit garçon perdu, alors qu'il sait quelle sera la réponse.

Le claquement des ailes nous environne, et nous n'entendons même pas notre voix quand nous répondons :

— Oui, tu vas pouvoir partir.

Et, l'instant d'après, c'est fait.



Nous laissons la Mustang de Chapin derrière un supermarché à un kilomètre de chez lui, la clé sur le contact. Elle est bien trop tentante pour passer toute la nuit à Miami ; demain matin, elle sera repeinte et chargée sur un cargo pour l'Amérique du Sud. Avec Victor, nous avons dû aller un peu plus vite que nous l'aurions voulu, les choses étant ce qu'elles sont, mais nous nous sentons nettement mieux, comme toujours, et c'est presque en fredonnant que je remonte dans ma fidèle petite

voiture et rentre à la maison.

Je me lave soigneusement, et je sens la joie qui commence à disparaître. Debs va être un peu plus heureuse – encore que je ne compte rien lui dire, évidemment. Mais Chapin a mérité son rôle dans la petite représentation de ce soir, et le monde ne va s'en porter que mieux.

Et moi aussi. Je suis plus calme, libéré de mes tensions, bien plus prêt à affronter le tourbillon des récents événements. C'est vrai que j'ai essayé de laisser tout cela derrière moi et que j'ai échoué – mais c'était un petit écart

nécessaire et je ferai en sorte que ce soit le dernier. Un léger retour en arrière, une seule fois, ce n'est rien du tout – après tout, personne n'arrête de fumer du jour au lendemain, n'est-ce pas ? Je suis rasséréiné, j'ai l'esprit beaucoup plus clair, et ça ne se reproduira pas. L'incident est clos, je reprends mon déguisement d'agneau, définitivement cette fois.

À l'instant où cette pensée apparaît dans le soleil radieux de ma nouvelle personnalité, je sens frémir les griffes du Passager et une voix répliquer : *Bien sûr... jusqu'à la prochaine fois...*

La vivacité soudaine de ma réaction nous surprend tous les deux, un accès de colère et un cri muet : *Non ! Il n'y aura pas de prochaine fois ! Va-t'en !* De toute évidence, je suis si sincère, cette fois, qu'un silence abasourdi s'installe, suivi par le repli des ailes caoutchouteuses d'une dignité froissée qui se retire et disparaît dans ses oubliettes. Je respire un bon coup. Chapin était le dernier, ce n'est qu'une incartade mineure sur le chemin éclatant menant à l'avenir de Lily Anne. Cela ne se reproduira pas. Et, pour en être bien sûr, j'ajoute : *Et ne reviens plus !*

Personne ne répond ; j'entends seulement claquer au loin une porte dans le donjon majestueux de Château-Dexter. Tout en me récurant les mains, je me regarde dans la glace. C'est le visage d'un homme nouveau qui me contemple. C'est fini, à présent, bien fini, je ne retournerai pas dans ces contrées obscures.

Je me sèche, jette mes vêtements dans le panier à linge et me glisse sur la pointe des pieds dans la chambre. Le réveil indique 2:59 quand je me mets au lit sans un bruit.

Les rêves me viennent immédiatement, à peine ai-je sombré dans l'obscurité. Je suis de nouveau au-dessus de Chapin, mon couteau brandi pour trancher, mais ce n'est plus Chapin, c'est Brian qui est attaché devant moi. Il me fait un grand sourire si faux que je le vois à travers l'adhésif et je lève encore plus haut ma lame, puis Cody et Astor apparaissent à mes côtés. Ils lèvent les boîtiers de commande de leur Wii, les braquent vers moi en cliquant furieusement, et je m'aperçois qu'ils me dirigent, alors je baisse mon couteau, laissant

Brian le pointer sur ma propre gorge, alors qu'un hurlement terrifiant jaillit de la table derrière moi et que je me retourne et vois Lily Anne attachée, levant vers moi ses petits doigts parfaits...

... et Rita me donne un coup de coude en disant :

— Dexter, s'il te plaît, réveille-toi. (Le réveil indique 3:28 et Lily Anne pleure.) C'est ton tour, grogne Rita avant de rouler sur le côté et de se réfugier sous son oreiller.

Je me lève, avec l'impression de peser des tonnes, et titube jusqu'au berceau. Lily Anne agite les pieds et les mains, et. l'espace d'un instant,

sombre et terrifiant, j'ai peine à distinguer entre rêve et réalité et je reste là à hésiter, bêtement, essayant de comprendre. Puis l'expression de Lily Anne change, je vois qu'elle s'apprête à se lancer dans un concert de hurlements et je secoue la tête pour me tirer des brumes du sommeil. Quel rêve idiot ! Tous les rêves sont idiots.

Je prends délicatement Lily Anne et la dépose sur la table à langer en murmurant des petits riens apaisants qui me paraissent étranges et pas du tout réconfortants tant ma voix est rauque. Mais elle se tait pendant



que je la change, et, quand je m'installe avec elle dans le rocking-chair, elle s'agite encore un peu et se rendort. L'angoisse suscitée par mon rêve stupide commence à diminuer, et je la berce en fredonnant pendant quelques minutes, puis, quand je suis sûr qu'elle est bien rendormie, je vais la reposer dans son berceau et je borde minutieusement son petit nid.

Je viens de me réinstaller dans le mien quand le téléphone sonne. Immédiatement, Lily Anne se remet à pleurer et Rita pousse un « Oh, Seigneur ! » tout à fait choquant

dans sa bouche.

A une heure pareille, il n'y a aucun doute : évidemment, c'est Deborah qui me réclame pour quelque hideuse et nouvelle urgence et me culpabilisera si je ne bondis par de mon lit pour accourir auprès d'elle. Un instant, je songe à ne pas répondre. Après tout, c'est une grande fille, il est temps qu'elle apprenne à être indépendante. Mais le devoir et l'habitude reprennent le dessus, accompagnés d'un coup de coude de Rita.

— Réponds, Dexter, pour l'amour du ciel.

Et je cède.

— Oui ? grommelé-je, sans dissimuler ma mauvaise humeur.

— Faut que tu rappliques, Dex.

Je perçois de la fatigue dans sa voix, et aussi autre chose, une peine qu'elle exprime depuis quelque temps, mais c'est un vieux refrain et je suis fatigué de l'entendre.

— Excuse-moi, Deborah, dis-je d'un ton ferme. Je ne suis pas en service et il faut que je reste avec ma famille.

— On a trouvé Deke, dit-elle d'un ton qui ne me donne pas envie d'entendre la suite. Il est mort, Dexter. Mort et à moitié dévoré.

# Chapitre 24

C'est une vérité éculée : en vieillissant, les policiers deviennent insensibles. Le cliché est tellement usé qu'il est même fréquent à la télévision. Tous les policiers affrontent chaque jour des spectacles si macabres, si violents et si bizarres qu'aucun être humain normal ne pourrait les supporter quotidiennement et rester sain d'esprit. C'est pourquoi ils apprennent à ne plus rien ressentir et à arborer un masque impassible devant toutes les choses étonnantes

que leurs congénères humains inventent et se font subir les uns aux autres. Tous les policiers s'y entraînent et ceux de Miami sont meilleurs que les autres, étant donné qu'ils ont tellement d'occasions de le faire.

Il est donc toujours un peu perturbant d'arriver sur une scène de crime et de voir les visages choqués et graves des policiers en tenue qui surveillent le secteur ; c'est encore pire de se glisser sous le cordon et de trouver de l'autre côté les geeks suprêmes de la police scientifique Vince Masuoka et Angel Batista-Sans-Rapport livides

et muets. Ce sont des gens pour qui le spectacle d'un foie humain à l'air est une occasion rare de faire un trait d'esprit, et pourtant ce qu'ils ont vu ici est apparemment si épouvantable que ça leur a ôté tout humour.

Tous les policiers se forgent une carapace en présence de la mort, mais pour une raison inconnue, si la victime est un autre policier, cette armure se craquelle et laisse échapper les émotions comme de l'écorce d'un arbre s'écoule la sève. Même si c'est un collègue dont personne n'a rien à faire, comme Deke Slater.

Son cadavre a été jeté derrière un petit cinéma de Lincoln Road, à côté d'un tas de déchets de bois et d'une poubelle débordante de sacs. Il gît sur le dos, dans une pose un peu théâtrale, torse nu, les mains sur la poitrine crispées sur le manche d'un pieu en bois enfoncé dans la région du cœur.

Son visage est figé dans un masque de douleur, sans doute causée par l'impact du pieu, mais c'est clairement Deke, malgré les morceaux de chair arrachés à son visage et à ses bras, les marques de dents visibles à deux mètres. Et, même moi, l'éprouve un léger

pincement de pitié pour le bonhomme en regardant ce qui reste de l'agaçant et grotesquement beau gosse qu'était l'ex-équipier de ma sœur.

— On a trouvé ça, dit Debs en me rejoignant et en me tendant un sachet de plastique contenant une feuille de papier.

Il y a une tache de sang séché dessus, mais je le prends et y jette un coup d'œil. Elle porte un bref message imprimé dans une police de caractères cursive disponible sur n'importe quel ordinateur au monde.

*Il s'est fait manger et il ne l'a pas*



*digéré.*

— Je ne pensais pas que les cannibales avaient autant d'esprit, observé-je.

Deborah lève les yeux vers moi et tout le désespoir qu'elle combat ces derniers jours semble s'y être cristallisé et enflammé.

— Ouais, grogne-t-elle. C'est super marrant. Surtout pour quelqu'un comme toi qui apprécie ce genre de chose.

— Debs...

Je me retourne pour vérifier que personne n'a entendu notre échange. Nous sommes à l'écart, mais, si j'en juge par son

expression, elle ne s'en soucie guère.

— C'est pour ça que j'ai besoin de toi, là, Dexter, continue-t-elle en haussant le ton. Parce que je commence à en avoir marre de ces conneries et que j'ai plus d'équipier. En plus, Samantha Aldovar n'a plus beaucoup de temps et il faut que je comprenne ce merdier. (Elle s'interrompt et respire un bon coup avant de se radoucir.) Je dois trouver ces enfoirés et les boucler. (Elle me frappe la poitrine du bout de l'index et baisse encore la voix, en restant toujours aussi insistante.) C'est là que tu

interviens, toi. Entre en transes, parle à ton ange gardien ou sors tes tarots, fais comme tu veux, mais, ponctue-t-elle de coups d'index, Fais. Le. Maintenant.

— Deborah, je t'assure, ce n'est pas si simple.

Ma sœur est la seule personne en vie à qui j'ai essayé de parler du Passager noir, et je crois qu'elle a fait exprès de ne rien comprendre à la maladroite description d'une voix qui n'en est pas tout à fait une et qui chuchote depuis les tréfonds de mon inconscient. Evidemment, elle m'a déjà soufflé quelques tuyaux, mais elle considère apparemment

ce phénomène comme une sorte de Sherlock Holmes ténébreux que je peux invoquer à volonté.

— Alors simplifie, répond-elle en tournant les talons et en me plantant là.

Il y a peu, je m'estimais heureux d'avoir une famille. À présent, en l'espace d'une nuit, je viens d'être ignoré par mon épouse et mes enfants, remplacé par mon frère, et embarqué dans des heures supplémentaires pour répondre aux exigences impossibles de ma sœur. Ma famille aimante ? Je l'échangerais tout entière contre un beignet à la confiture.

Pourtant, puisque je suis là, autant m'y mettre. Je prends donc une profonde inspiration et j'essaie d'écarter toutes ces émotions nouvelles. Je pose mon sac et m'agenouille auprès du cadavre ravagé de Deke Slater, examinant soigneusement les blessures sur les bras et le visage, presque certainement causées par des dents humaines et encore cernées de sang séché – ce qui signifie que les blessures ont été faites alors que son cœur battait encore. Dévoré vivant.

D'autres traces de sang partent de la plaie causée par le pieu et

s'étaient sur le torse, il est donc resté encore brièvement en vie après avoir été poignardé. Le sang a dû maculer sa chemise, qu'on lui a sans doute enlevée pour cette raison. Ou bien ses abdominaux leur plaisaient, ce qui expliquerait pourquoi il en manque plusieurs bouchées çà et là.

Autour des marques de dents au ventre, je vois une tache brunâtre. Je ne pense pas que ce soit du sang et me rappelle la substance que nous avons trouvée aux Everglades. La boisson de fête, mélange d'ecstasy et de salvia. Je prends le nécessaire dans mon sac pour en

prélever un échantillon que je dépose dans un sachet.

J'examine la partie supérieure, autour du pieu, puis les mains agrippées dessus : pas grand-chose à voir de ce côté-là. C'est un bout de bois ordinaire qui peut venir de n'importe où. Sous plusieurs des ongles visibles, je distingue quelque chose de sombre, peut-être la conséquence d'une lutte – et, en essayant de deviner de quoi il s'agit d'un simple regard, je m'aperçois que je me comporte exactement comme un Sherlock Holmes ténébreux et que je perds mon temps. L'équipe de la police

scientifique va arriver et fera bien mieux que moi. Ce qu'il faut, ce que me demande Deborah, c'est une intuition spéciale qui me permette de me mettre à la place de l'esprit pervers et tordu qui a imaginé cette manière bien particulière de tuer Deke. Jusqu'à présent, j'ai toujours été capable de le voir un peu plus clairement que les types du labo, parce que j'étais pervers et tordu moi aussi.

Mais aujourd'hui ? Depuis que je me suis transformé en Papa Dex ? Que j'ai ignoré et même repoussé le Passager ? En suis-je encore capable ?



Je ne sais pas, et je n'ai pas vraiment envie de le savoir, mais, apparemment, ma sœur ne m'a pas laissé le choix : comme dans toutes les autres situations où la famille est en jeu, l'alternative est limitée à impossible ou déplaisant.

Je ferme donc les yeux et tends l'oreille pour guetter un chuchotement. Rien. Pas un froissement d'ailes, pas même un soupçon de dédain offensé ni une rebuffade outrée. Le Passager est aussi muet que s'il n'avait jamais existé.

*Oh, arrête, dis-je intérieurement. Tu boudes, c'est tout.*

Enfin, un petit chuintement dédaigneux, comme si je ne valais pas la peine qu'on me réponde.

*S'il te plaît ?*

Pas de réponse. Puis, très clairement, je perçois une sorte de soupir reptilien, des ailes qu'on lisse et l'écho sournois de ma voix qu'on me renvoie : *Et ne reviens plus !* Puis le silence, comme s'il m'avait raccroché au nez.

J'ouvre les yeux. Deke est toujours mort et je ne sais pas plus comment ni pourquoi qu'avant ma petite séance de spiritisme Et, d'évidence, si je dois trouver une idée, il faudra que ce soit tout seul.

Je me retourne. Derrière moi, à une dizaine de mètres, Deborah m'observe avec une impatience irritée. Je n'ai rien à lui dire et, bien que je ne sache pas comment elle réagira, j'ai l'impression que nous avons passé le stade des douloureux coups de poing dans le bras pour aborder un domaine nouveau et sans doute plus douloureux.

Très bien. Alors : les techniques scientifiques, c'est pour les autres, le temps est compté, le Passager est en congé boudeur : il ne reste plus que le coup de bol. J'examine les alentours du cadavre. Pas d'empreinte caractéristique d'un

cordonnier qui ne fabrique que des modèles sur mesure, personne n'a laissé tomber de pochette d'allumettes unique en son genre ni de carte de visite, et Deke n'a pas écrit le nom de son assassin avec son sang. Je regarde un peu plus loin, et quelque chose attire mon œil. Dans le tas qui déborde de la poubelle près de la porte, tous les sacs sont du marron opaque standard spécial déchets industriels. Mais l'un d'eux, au milieu de la pile, est blanc.

Cela ne veut sûrement rien dire : le service d'entretien était à court de sacs, ou bien quelqu'un a déposé

ses ordures en sortant de chez lui. Pourtant, si je dois compter sur la chance, autant se lancer. Je me lève, j'essaie de me rappeler le nom de l'antique déesse romaine de la chance – Fortuna ? Peu importe. Elle ne parle sûrement que le latin, et moi pas.

Je m'avance prudemment pour éviter d'écraser un indice éventuel puis je m'accroupis à quelques centimètres du sac. Il est aussi plus petit que les autres : c'est le modèle qu'on utilise dans sa cuisine. Plus intéressant : il n'est qu'à moitié plein. Pourquoi jeter un sac-poubelle quasi vide ? À la fin d'une

journée de travail, peut-être – mais comme il est enfoui sous plusieurs autres... Soit on l'a sorti à la même heure tel quel, soit quelqu'un l'a jeté dans le tas plus tard. Et, dans ce cas, pourquoi ne pas le laisser sur le dessus ? Parce qu'on est pressé, qu'on veut le dissimuler et qu'on a bâclé le boulot.

Je sors un stylo de ma poche et en touche le sac avec l'extrémité arrondie. Ce qu'il contient est mou. Du tissu ? Je pousse un peu plus, et la paroi du sac se plaque contre quelque chose, assez près pour que je distingue des taches rouge sombre qui me font frémir. C'est du

sang, j'en suis certain. Et, même si ce n'est pas une intuition en provenance du Passager, je suis raisonnablement certain que le sang n'est pas celui d'un client du cinéma qui s'est coupé au distributeur de pop-corn.

Je me relève. Ma sœur n'a pas bougé et continue de m'observer.

— Deborah ? Viens voir.

Elle me rejoint à grands pas et s'accroupit à côté de moi.

— Regarde. Ce sac est différent de tous les autres.

— Putain, génial ! C'est tout ce que tu as trouvé ?

— Non. Ça aussi. (J'appuie de

nouveau sur le sac avec le stylo et les taches rouges réapparaissent à l'intérieur.) C'est sûrement une coïncidence.

— Merde, s'exclame-t-elle en se relevant. Masuoka ! Rappelle ! (Vince la regarde comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.) Grouille-toi !

Il se décide enfin à nous rejoindre. La procédure standard a quelque chose d'un rituel, c'est pourquoi je l'ai toujours trouvée réconfortante. J'aime faire des choses qui ont des règles bien établies, dans la mesure où cela implique qu'il n'est pas nécessaire



de feindre un comportement requis par l'occasion. Il me suffit de me détendre et de suivre les étapes. Mais, cette fois, la routine me paraît morne, sans intérêt, frustrante. J'ai envie d'arracher le sac et je frétille d'impatience pendant que Vince relève lentement et méthodiquement d'éventuelles empreintes. Sur la poubelle, le mur, derrière, et sur chaque sac. Nous devons les soulever l'un après l'autre avec des gants, passer la poudre, l'examiner à la lumière normale puis sous une lampe à ultraviolets, l'ouvrir précautionneusement et en

inspecter minutieusement le contenu. Déchets de toutes sortes. Quand nous en venons au sac blanc, c'est tout juste si j'arrive à me retenir de hurler et de tout balancer à la tête de Vince.

Mais nous y arrivons enfin, et la différence est immédiatement évidente, même pour Vince, dès qu'il le saupoudre.

— Rien, annonce-t-il en me lorgnant d'un œil surpris.

Les autres sacs étaient une mosaïque d'empreintes grasses. Celui-là est aussi net et propre que s'il sortait de son emballage.

— Des gants en latex, m'agacé-je.

Allez, ouvre-le. (Il me regarde comme si je lui avais fait une proposition indécente). Mais ouvre-le, enfin !

Vince hausse les épaules et entreprend de dénouer le lien de plastique.

— Quelle impatience ! répond-il. Il faut que tu apprennes à attendre, petit scarabée. Tout vient à point à qui...

— Ouvre ce fichu sac, c'est tout ! le coupé-je d'un ton qui me surprend encore plus que lui.

Il dénoue le lien et le dépose précautionneusement dans un sachet. Me rendant compte que je

suis un peu trop près, je me redresse et me cogne à Deborah, penchée au-dessus de moi. Elle ne cille même pas et se contente de prendre ma place.

— Grouille, putain ! gronde-t-elle.

— Vous devez être de la même famille, vous deux, dit Vincent.

Je lui balancerais bien une claque, mais au même moment il ouvre le sac, passe la main à l'intérieur et, avec une lenteur vraiment énervante, commence à en sortir...

— La chemise de Deke, dit Deborah. Il la portait cet après-midi.

Elle m'interroge du regard. J'opine : je me souviens de la chemise, une *guayabera* beige à motifs de palmiers verts. Mais il y a autre chose : une énorme tache de sang restée humide.

Alors que Vince sort la chemise, un objet tombe et roule vers la porte du bâtiment.

— Merde ! s'exclame Deborah en bondissant pour rattraper la chose, qui s'est arrêtée.

Je la suis et, comme je porte des gants, je ramasse l'objet.

— Montre-moi, demande Deborah.

J'ouvre la main. Il n'y a pas

grand-chose à voir. On dirait un jeton de poker, parfaitement rond, avec des bords dentelés, comme un rouage. Mais il est noir et, d'un côté, il porte un symbole doré qui ressemble à un 7, avec un trait horizontal qui barre le jambage.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demande Debs.

— Un sept tracé à l'européenne ? J'ai vu qu'ils l'écrivaient parfois comme ça, là-bas.

— O.K., répond-elle. Et ça veut dire quoi, un sept européen, merde ?

— Ce n'est pas un sept, dit Vince, qui nous a rejoints et regarde par-

dessus mon épaule. C'est un *f* en cursive, explique-t-il en le frappant de l'index.

— Comment tu le sais ? demande Deborah.

— J'ai déjà vu ça. Quand je sors en boîte, quoi.

— Comment ça, en boîte ? demande Debs.

— Mais, tu sais bien, les boîtes de South Beach. J'ai déjà vu ces trucs-là. Et, ça, c'est un *f*.

— Vince, dis-je, en me retenant courtoisement de l'étrangler de bon cœur, si tu sais ce que c'est, sois assez aimable pour le dire avant que Deborah t'abatte.

— Hé, on se calme, là. Mince ! C'est un jeton d'entrée. F, pour Fang. (Il relève le nez, souriant.) Tu vois de quoi je parle ? La boîte. (Quelque chose me titille la cervelle, mais, avant que je voie quoi, Vince reprend :) On peut pas y entrer sans jeton, et ils sont vraiment durs à avoir. J'ai essayé. Parce que c'est un club privé. Ils sont ouverts toute la nuit, même après la fermeture des autres boîtes, et il paraît que c'est la folie, là-dedans.

Deborah fixe le jeton comme si elle attendait qu'il lui parle.

— Que foutait Deke avec ?



— Peut-être qu'il aime faire la fête, suggère Vince.

Elle le regarde, puis elle désigne le cadavre.

— Ouais, et on dirait qu'il a été servi. Ça reste ouvert jusqu'à quelle heure ?

— Toute la nuit. C'est le concept vampire – d'où le nom, Fang, tu vois ? Et, comme c'est privé et réservé aux membres, ils ont le droit.

— Viens, dit Deborah en m'empoignant le bras.

— Viens où ?

— À ton avis ?

— Non, attends une seconde, dis-

je. (Pour moi, cela n'a pas de sens.)  
Comment le jeton a atterri dans le sac avec la chemise ?

— Comment ça ?

— La chemise n'a pas de poche. Et ce n'est pas le genre de chose que tu gardes à la main quand tu te débarrasses d'un cadavre. Donc, quelqu'un a mis le jeton exprès.

Deborah reste un moment immobile, sans même respirer.

— Peut-être qu'il est tombé et...

Elle s'interrompt en se rendant compte que c'est idiot.

— Impossible. Tu n'y crois pas une seconde. Quelqu'un veut que nous allions dans cette boîte.

— Très bien, alors allons-y.

— Debs, tu es dingue. C'est forcément un piège.

— Samantha Aldovar est là-dedans, répond-elle d'un ton buté. Je vais l'en sortir.

— Tu ne sais pas où elle est.

— Elle est là-bas. Je le sais.

— Deborah...

— Putain, Dexter, c'est notre seule piste !

Une fois encore, on dirait que je suis le seul à voir la locomotive qui nous fonce dessus.

— Bon sang, Debs, c'est vraiment trop dangereux. On a mis ce jeton dans le sac pour nous attirer là-bas.

C'est un guet-apens ou une fausse piste.

Mais elle se contente de secouer la tête et de me tirer par le bras.

— Je m'en tape. Fausse ou pas, c'est la seule piste qu'on ait.

# Chapitre 25

Le club est situé sur Océan Drive, à South Beach, dans le quartier que les médias montrent toujours pour évoquer l'univers super branché de la vie nocturne de Miami. Tous les soirs, les trottoirs sont envahis de gens extrêmement peu vêtus exhibant un physique donnant l'impression que c'est une bonne idée. Ils déambulent à pied et à roulettes devant les hôtels Art déco débordants de lumière, de musique tonitruante et d'individus de leur acabit, et cette foule va et vient sans

cesse comme animée d'un mouvement brownien ultra chic. Il y a quelques années seulement, ces mêmes bâtiments étaient des hôtels bon marché où vivaient des retraités, des vieillards à peine capables de marcher venus dans le Sud pour mourir au soleil. À présent, une chambre naguère à cinquante dollars en vaut dix fois plus, et la seule différence, c'est que les clients sont plus jolis et que les hôtels sont passés à la télévision.

Même à cette heure tardive, il y a du monde sur les trottoirs, mais ce sont les épaves, ceux qui ont un peu trop fait la fête et ne savent plus

comment rentrer chez eux, ou qui ne veulent tout simplement pas que cela s'arrête, même quand tous les clubs ont fermé.

Tous, sauf un : le Fang est au bout du pâté de maisons, dans un bâtiment qui n'est pas aussi sombre et silencieux que les autres, même si la façade est discrète, pour South Beach. Mais au bout de l'allée brille une lumière éclairant une petite enseigne frappée des lettres *fang* dans une sorte de style gothique, et, évidemment, le *f* est le même que celui ornant le jeton noir. L'enseigne surmonte une porte peinte en noir et cloutée de rivets

argentés, conforme à l'idée que peut se faire un adolescent d'une porte d'oubliettes.

Deborah ne se donne pas la peine de se garer. Elle enjambe le trottoir et bondit parmi les rares passants. Je descends à mou tour, mais elle est déjà à mi-chemin dans l'allée avant que je la rattrape. Alors que nous approchons de la porte, je commence à sentir une pulsation sourde dans les replis de mon cerveau. C'est un bruit agaçant et insistant qui semble venir de l'intérieur et exige que je fasse quelque chose maintenant, sans me préciser quoi. Le rythme est



pressant, deux fois plus rapide que les battements d'un cœur sain, et ne devient un bruit réel que lorsque nous arrivons enfin devant la porte noire luisante.

Une petite plaque frappée de lettres dorées en relief dans la même police que l'enseigne annonce : *club privé – réservé aux membres*. Deborah n'a pas l'air impressionnée. Elle tourne la poignée. La porte ne bouge pas. Elle donne un coup d'épaule. Pas plus de succès.

— Excuse-moi, dis-je, en m'approchant pour appuyer sur la sonnette.

Elle fait une grimace mais reste coite.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre, et, pendant un bref moment, je suis désorienté. L'homme qui se tient sur le seuil est le sosie parfait de Lurch, le majordome de *La Famille Addams*. Il mesure près de deux mètres dix et porte le costume classique du majordome, redingote comprise. Mais, heureusement pour mon sens des réalités, quand il ouvre la bouche, c'est pour demander d'une voix haut perchée, avec un fort accent cubain :

— Vous avez sonné ?

Deborah brandit sa plaque. Elle est obligée de la tendre à bout de bras pour atteindre son visage.

— Police. Laissez-nous entrer.

Lurch désigne d'un long index noueux la plaque qui indique *club privé*.

— C'est oune cloub prrrivé.

Deborah lève les yeux vers lui, et, bien qu'il mesure plus de deux mètres et ait une tenue plus cool que la sienne, il recule légèrement.

— Tu me laisses entrer, sinon, je reviens avec un mandat et la *Migra*, et tu vas regretter d'être né.

Que ce soit la menace de l'Immigration ou la magie du regard

île Deborah, il s'écarte et ouvre la porte en grand. Debs range sa plaque, s'engouffre à l'intérieur, et je la suis.

Dans le club, la pulsation, qui était agaçante dehors, devient une pure torture. Par-dessus vrille un son électronique suraigu composé de deux notes dissonantes qui suivent une mélodie inlassablement répétitive. À intervalles réguliers, une voix distordue chuchote sourdement des paroles lascives et sinistres qui me rappellent un peu trop la voix du Passager.

Nous descendons un long couloir jusqu'à l'endroit d'où provient ce

hideux vacarme, et, à mesure que nous nous rapprochons, j'aperçois les reflets d'un stroboscope éclairé par une lumière noire. Quelqu'un pousse un cri, et la lumière vire au rouge et clignote rapidement, puis, alors qu'une nouvelle « chanson » tout aussi insoutenable commence, la lumière vire au blanc aveuglant. La pulsation ne s'arrête ni ne change jamais, mais la mélodie des deux notes suraiguës se modifie, maintenant accompagnée d'un son déchirant qui doit être une guitare électrique distordue et désaccordée. Puis la voix retentit de nouveau : « Allez ! Buvez ! », un chœur

répond par un long cri et d'autres paroles encourageantes et modernes, et, alors que la grosse voix grave pousse un ricanement de vieux film d'horreur, nous nous retrouvons dans la salle principale.

Dexter n'a jamais été un fêtard : les grands rassemblements me font apprécier de ne pas être soumis aux pulsions humaines. Mais je n'ai encore jamais vu un exemple aussi frappant de tout ce qu'il ne faut pas faire pour essayer de s'amuser avec d'autres, et même Deborah s'arrête net, le temps de digérer le spectacle.

À travers une épaisse fumée, nous constatons que la salle est

remplie de monde, presque tous de moins de trente ans et vêtus de noir. Tous se tortillent sur la piste au rythme de cette musique épouvantable, le visage tordu dans une expression d'extase vitreuse, et, sous les éclairs de lumière noire, nous voyons les canines pointues qu'arborent bon nombre d'entre eux.

A ma droite se trouve un podium. Au milieu, perchées sur des plates-formes tournantes, deux femmes se font face. L'une et l'autre ont de longs cheveux noirs et une peau blême qui paraît verdâtre à la lumière clignotante. Elles portent

des robes noires moulantes qui ont l'air peintes sur leur peau, avec des cols rehaussés jusqu'à la nuque et un corsage fendu en losange jusqu'à mi-poitrine. Elles sont très proches l'une de l'autre et, à mesure qu'elles tournent lentement, elles se frôlent légèrement du bout des doigts.

L'une des parois de la salle est couverte d'épaisses tentures de velours. L'une d'elles s'écarte au même instant et révèle une alcôve où se trouve un homme plus âgé vêtu de noir. Il tient une jeune femme par la main et s'essuie la bouche de l'autre. Brièvement, je vois briller dans la lumière quelque



chose sur l'épaule nue de la fille, et une petite voix me souffle qu'il s'agit de sang, mais la femme sourit et appuie la tête sur son bras tandis qu'il l'entraîne sur la piste, où ils disparaissent parmi les danseurs.

À l'autre bout de la salle trône une fontaine géante. Un liquide sombre y bouillonne, éclairé de l'intérieur par une lumière qui puise et change de couleur en rythme avec la musique. Derrière la fontaine, éclairé par une lumière bleue théâtrale, nous apercevons Bobby Acosta en personne. Il tient à deux mains une énorme coupe dorée ornée d'une grosse pierre

rouge et remplit tout verre qui lui est tendu au passage. Il sourit un peu trop, manifestement pour montrer ses canines coûteuses *made in* Dr Lonoff, et, alors qu'il soulève la coupe au-dessus de sa tête et parcourt la foule du regard avec satisfaction, ses yeux tombent sur Deborah, et il se fige. Malheureusement, dans son geste, il répand un peu de liquide. Plusieurs danseurs tendent impérieusement leurs verres en trépignant, mais Bobby a les yeux fixés sur Deborah. Soudain, il lâche sa coupe et s'enfuit au fond de la salle.

— Putain de merde ! s'exclame ma sœur en se précipitant sur la piste, m'obligeant à la suivre dans la foule.

Le troupeau compact d'agités se déplace dans une seule direction tandis que Deborah essaie de se frayer un chemin pour gagner le couloir dans lequel Bobby Acosta a disparu. Des mains s'agrippent à nous, des doigts aux ongles vernis de noir me tendent une coupe et répandent un peu de liquide sur ma chemise. Mon regard remonte le long du bras, et je constate qu'il appartient à une jeune femme svelte vêtue d'un tee-shirt

proclamant team edward. Elle se purlèche des lèvres fardées de noir en me regardant, puis on me bouscule et je me retourne vers ma sœur. Un grand type au regard vide, vêtu d'une cape et torse nu, s'est emparé d'elle et essaie de lui arracher sa chemisette. Elle ralentit juste assez pour se camper solidement sur ses pieds et lui balancer un impeccable crochet du droit en pleine mâchoire. Le type s'effondre. Autour, plusieurs personnes poussent des cris de joie et poussent de plus belle. En un clin d'œil, tous les autres se retournent et se précipitent vers nous en

scandant : *Hai ! Hai ! Hai !* ou quelque chose de ce genre, et nous sommes lentement repoussés vers le couloir par lequel nous sommes entrés.

Deborah se débat, et je vois sa bouche formuler ses jurons favoris, mais ça ne sert à rien. Lentement et inexorablement, nous sommes chassés de la piste, et, alors que nous reculons, des mains solides se referment sur nos épaules et nous entraînent dans le couloir comme si nous étions des enfants.

Je me retourne vers nos sauveteurs : ce sont deux types énormes aux muscles saillants, un

Blanc et un Noir, portant des chemises à jabot sans manches. Le Noir a des cheveux luisants réunis en un mince catogan retenu par un collier qu'on dirait fait de dents humaines. Le Blanc a le crâne rasé et un autre gros crâne doré à une oreille. L'un et l'autre ont l'air prêts à nous arracher la tête si quelqu'un le leur demande.

Entre les deux apparaît un type qui en serait bien capable. Si le portier, c'est Lurch, là, nous avons Gomez Addams en personne : la quarantaine, cheveux noirs, le costume à fines rayures avec rose rouge à la boutonnière et fine

moustache. Mais ce Gomez-là est très en colère et agite un index devant Deborah en s'écriant, par-dessus le vacarme de la musique :

— Vous n'avez pas le droit d'être ici ! C'est du harcèlement, et je vais vous coller un procès au cul !

Il me jette vaguement un coup d'œil, se détourne, puis revient sur moi, et nos regards se croisent brièvement. Soudain, un courant glacial fige l'atmosphère moite de la boîte, et j'entends le froissement d'ailes du Passager, qui se redresse et murmure un avertissement ; une forme noire et reptilienne apparaît dans l'air, entre nous, et une petite

pièce du puzzle jusque-là négligée flotte dans mon esprit. Je me rappelle où j'ai entendu parler du Fang – dans le dossier que j'ai récemment détruit, celui de mes compagnons de jeu potentiels. A présent, je sais qui est ce prédateur.

— George Kukarov, je présume ?

Deborah me regarde, stupéfaite, mais peu importe. Tout ce qui compte, c'est que deux Passagers noirs se croisent et se défient.

— Qui vous êtes ? demande Kukarov.

— Je suis avec elle.

La réponse paraît bien anodine, mais elle contient un message que



seul un autre prédateur peut entendre : *Laisse-la tranquille, sinon tu auras affaire à moi.*

Kukarov soutient mon regard, et quelque part, dans le fond, résonne le rugissement lointain de deux monstres tapis dans l'ombre.

— Dis à ce connard de me lâcher. Je suis officier de police ! s'écrie Deborah.

Kukarov détourne brusquement les yeux et le charme est rompu.

— Vous n'avez aucun droit d'être ici, siffle-t-il. (Puis, haussant la voix, histoire de se donner un genre :) C'est un club privé, et vous n'êtes pas invités !

— J'ai de bonnes raisons de penser qu'un crime a été commis dans cet établissement..., commence Deborah sur le même ton.

— Vous avez des preuves ? la coupe Kukarov. Non, vous en avez pas. (Deborah se mord la lèvre.) J'ai des avocats qui vont vous bouffer toute crue ! (Le videur blanc trouve cela très drôle, mais un regard de Kukarov suffit à lui rabattre son caquet.) Maintenant, vous allez foutre le camp de mon club ! (Il tend le bras vers la porte. Les deux videurs nous empoignent par le bras. Il nous soulèvent presque

jusqu'au bout du couloir. Lurch ouvre la porte, et nous nous retrouvons dehors.) Refoutez pas les pieds ici ! hurle Kukarov.

Je me retourne au moment où Lurch nous fait un grand sourire et claque la porte.

— Euh, on dirait que tu t'es trompé, dit ma sœur.

Elle a parlé avec tant de calme que je crains qu'elle se soit cogné la tête en route : parce que les deux choses qui comptent le plus pour elle, en ce monde, ce sont l'autorité de sa fonction et celle de sa personne. Et les deux viennent d'être piétinées. Pourtant, elle est

en train de s'épousseter comme si de rien n'était, et je suis tellement étonné que je mets un certain temps à comprendre.

— Trompé ? demandé-je.  
Comment ça, je me suis trompé ?

— On s'est fait jeter du piège ? Tu connais beaucoup de fausses pistes où on se fait virer au bout de deux minutes ?

— Eh bien...

— Putain, Dexter ! Il se passe des trucs, là-dedans !

— Oui, tu peux le dire, conviens-je.

Elle me flanque un coup de poing dans le bras. Cela fait plaisir de la

voir redevenir elle-même, mais, d'un autre côté, c'est toujours aussi douloureux.

— Je blague pas ! Soit c'est quelqu'un qui a déconné, et le jeton est tombé par accident, ce qui est idiot, soit...

Elle marque une pause, et je comprends ce qu'elle veut dire. Il y a effectivement un « soit » dans ce raisonnement, mais quoi ? J'attends poliment la suite et, comme elle ne vient pas, je m'en charge.

— Soit... quelqu'un qui y est mêlé a voulu qu'on vienne jeter un coup d'œil sans que personne soit au

courant.

— Exact. (Elle se retourne et foudroie du regard la porte vernie qui ne bronche pas.) Et ça veut dire, continue-t-elle pensivement, que tu vas y retourner.

Je reste bouche bée, convaincu que j'ai mal entendu.

— Pardon ? demandé-je d'une voix un peu trop aiguë, je l'avoue.

Elle me secoue comme un prunier.

— Tu vas y retourner et découvrir ce qu'ils cachent.

— Debs, dis-je, en me dégageant, les deux videurs vont me tuer. Et, pour être honnête, je crois même

qu'un seul suffirait.

— C'est pour ça que tu vas y retourner plus tard, annonce-t-elle, comme si elle suggérait quelque chose de raisonnable. Quand ce sera fermé.

— Ah oui, génial ! Comme ça, ce ne sera pas seulement une violation de propriété et je ne me ferai pas tabasser. J'entrerai par effraction pour qu'on puisse me tirer dessus. Excellente idée, Deborah.

— Dexter, Samantha Aldovar est là-dedans, répond-elle avec une insistance que je n'ai pas vue chez elle depuis longtemps. Je le sais.

— Tu ne peux pas le savoir.

— Sauf que si. Je le sens. Bon Dieu, tu crois que tu es le seul qui as une voix intérieure ? Samantha Aldovar est là-dedans, et le temps lui est compté. Si on renonce, ils vont la tuer et la bouffer. Et si on prend le temps de passer par la voie légale, revenir avec un mandat et tout le tremblement, elle aura disparu et elle mourra. Je le sais. Elle est là-dedans en ce moment, Dex. J'en mettrais ma main au feu. Jamais j'ai été aussi certaine.

C'est très convaincant, mais, en dehors d'un ou deux petits détails mineurs de son raisonnement – par exemple, comment elle sait ? –, il y



a un très gros problème dans cette histoire.

— Debs... Si tu es aussi sûre, pourquoi ne pas faire les choses dans les règles, avec un mandat ? Pourquoi faut-il que ce soit moi ?

— Impossible d'avoir un mandat à temps. Aucun motif fondé. (Je suis content de l'entendre, cela signifie qu'elle n'est pas complètement folle.) Mais je peux te faire confiance.

Elle me donne une petite tape sur la poitrine, et je sens ma chemise humide. Je baisse les yeux et vois une grosse tache brunâtre me rappelant la fille qui m'a éclaboussé

avec son verre sur la piste.

— Regarde, dis-je en désignant la tâche. C'est le même truc que ce que nous avons trouvé aux Everglades : salvia et ecstasy. (Et, pour lui montrer que je sais aussi jouer à ça, j'ajoute :) Je sais que c'est la même substance. Et c'est interdit. Avec cet échantillon, tu as ton motif fondé, Debs.

— Obtenu de manière illégale, contre-t-elle. Et, le temps que ce soit discuté devant un juge, il sera trop tard pour Samantha. C'est la seule manière de faire, Dexter.

— Alors vas-y, toi.

— Impossible. Je perdrai mon

boulot si je me fais prendre et je risque même la taule. Toi, tu auras juste une amende, et je la paierai.

— Non, Debs, pas question.

— Il le faut, Dex.

— Non, absolument pas.

# Chapitre 26

Et c'est ainsi que je me retrouve, quelques heures plus tard, assis dans la voiture de Deborah, en train d'épier la porte du Fang. Au début, il n'y a pas grand-chose à voir. Des gens sortent par petits groupes et s'éloignent à pied ou en voiture. Pour autant que je puisse en juger, aucun ne se transforme en chauve-souris ni n'enfourche un balai. Personne ne nous remarque, mais Deborah a déplacé la voiture dans un endroit plus discret, derrière un camion de livraison. Elle n'a pas

grand-chose à dire, et moi je suis trop énervé pour faire la conversation.

C'est l'affaire de Deborah, c'est elle qui a eu cette intuition, et c'est moi qui m'apprête à exécuter. Je ne suis même pas d'accord sur la nécessité de le faire, mais, comme je suis son frère – et adoptif, en plus –, j'y suis obligé. Je ne demande pas qu'il y ait une justice, je ne suis pas si bête, mais qu'au moins il y ait de la logique. Je fais constamment des efforts pour passer inaperçu, suivre les règles et n'embêter personne, mais, quand le moment arrive où le cigare va

explorer, comme par hasard, c'est toujours moi qui l'ai dans la bouche.

Seulement, ce n'est plus la peine de discuter. Si je refuse d'entrer dans ce club, Deborah va le faire, et elle a raison : en tant qu'officier de police ayant prêté serment, elle peut aller en prison si elle se fait prendre, alors que, moi, on me condamnera tout au plus à des travaux d'intérêt général, ramasser des papiers dans les jardins publics ou apprendre à des gosses défavorisés à fricoter. Et le séjour de Debs aux urgences pour un coup de poignard est encore trop récent

pour que je la laisse prendre le moindre risque – et je suis sûr qu'elle en a tenu compte dans son raisonnement. Donc, c'est Dexter qu'on doit sacrifier, c'est tout.

Juste avant l'aube, l'enseigne au-dessus de la porte s'éteint et une foule sort en même temps, puis c'est le calme plat pendant une demi-heure. À l'horizon, au-dessus de l'océan, le ciel s'éclaircit et quelque part un oiseau se met à chanter, ce qui prouve combien il est inconscient. Le premier joggeur passe sur Océan Drive, suivi d'un camion de livraison. Enfin, la porte noire se rouvre et Lurch sort, suivi

des deux videurs, de Bobby Acosta et de deux autres sbires que nous n'avons pas encore vus. Quelques minutes plus tard, Kukarov en personne arrive, verrouille la porte et monte dans une Jaguar garée un peu plus loin. La voiture démarre du premier coup, ce qui contredit tout ce qu'on dit sur la marque, et Kukarov s'éloigne pour aller retrouver sa Morticia et passer une bonne journée de repos dans sa crypte.

J'interroge du regard Deborah, qui se contente de secouer la tête. Nous attendons encore un peu. Un trait de lumière orange apparaît sur



l'Océan, et tout à coup c'est une nouvelle journée. Trois jeunes types vêtus de maillots de bain riquiqui se dirigent vers la plage en conversant en allemand. J'admire le soleil qui se lève et, dans un accès d'optimisme soudain, je me dis qu'il y a une chance sur trois que ce ne soit pas ma dernière journée sur terre.

— O.K., dit enfin Deborah. C'est le moment.

Je regarde le club. Je n'ai pas trop l'impression que ce soit le moment — celui de se coucher, peut-être, mais pas celui de se glisser dans l'ancre de la bête, surtout en plein

jour. Dexter a besoin d'ombre, d'obscurité, de rayons de lune. Pas de l'éclatant soleil de la capitale des *gym-queens* du monde occidental. Mais, comme d'habitude, je n'ai pas le choix.

— Il y a peut-être encore quelqu'un dedans. Un vigile, me prévient-elle. Alors fais gaffe. (Estimant vraiment que ce genre de remarque ne mérite même pas une réponse, je respire un bon coup et j'essaie d'invoquer en moi toute la ténèbre pour me préparer.) Tu as ton portable ? En cas de problème, ou si tu la vois et qu'il y a, disons, un garde, tu appelles la police et tu

fous le camp. Ça devrait être simple.

— Pas aussi simple que de rester assis dans une voiture, répliqué-je avec un peu d'irritation, je l'avoue.

Et, en plus, voilà que Debs devient volubile. Comment voulez-vous qu'on invoque son Passager, avec tous ces babillages ?

— O.K. Fais attention, c'est tout ce que je dis.

Voyant que les gentillessees ne sont pas près de s'arrêter, je pose la main sur la clenche.

— Mais oui, tout ira bien. Qu'est-ce qui pourrait m'arriver de mal en entrant dans un nid de vampires et de cannibales qui ont déjà kidnappé

et assassiné plusieurs personnes ?

— Bon Dieu, Dexter... soupire Deborah.

— Après tout, j'ai mon portable, continué-je, impitoyable. Si jamais je me fais prendre, je menacerai d'envoyer des textos.

— Oh, ça va, merde.

— Ouvre le coffre, dis-je en descendant.

— Quoi ?

— Ouvre le coffre de la voiture.

Elle s'apprête à répondre, mais je suis déjà à l'arrière. Elle ouvre le coffre, je prends le démonte-pneu que je glisse dans ma ceinture en le cachant sous ma chemise, puis je

reviens à la portière de Deborah, qui baisse sa vitre.

— Adieu, sœurette. Dis à maman que je suis mort au front.

— Bon Dieu, Dexter !

Je traverse la rue en la laissant marmonner ses grossièretés inquiètes.

En fait, j'espère que tout sera aussi simple qu'elle veut le croire. Entrer devrait être assez facile pour quelqu'un qui a mes modestes capacités. Je me suis infiltré dans des tas d'endroits dans le cadre de mon innocent passe-temps, qui me paraît nettement plus dangereux que celui-ci, et la plupart étaient

habités par de véritables monstres, pas des crétins d'opérette avec leurs capes et leurs fausses dents qui jouent à Halloween toute l'année. Dans la lumière matinale qui baigne maintenant South Beach, j'ai vraiment beaucoup de mal à prendre leurs petits jeux d'adolescents au sérieux.

C'est aussi étonnamment difficile de mobiliser le Passager noir. J'ai vraiment besoin de ses petits conseils et de l'invisible cape de ténèbres intérieures qu'il est le seul à pouvoir me fournir, mais en dépit du bref tressaillement alarmé dans la boîte tout à l'heure,

apparemment, il me fait toujours la tête. Je m'arrête à l'autre bout de la rue, m'appuie à un poteau et ferme les yeux en pensant : *Allô ? Il y a quelqu'un ?* Il y a effectivement quelqu'un, mais il n'a pas envie de recevoir de la visite, l'entends un froissement d'ailes soyeux, comme s'il croisait les jambes en attendant que quelque chose d'intéressant arrive. *Allez, insisté-je.* Toujours rien.

Je rouvre les yeux. Un camion passe sur Océan Drive, de la salsa sur l'autoradio à fond les manettes. Mais c'est tout ce que j'entends. Apparemment, je vais devoir me

débrouiller tout seul. Très bien. Quand il faut y aller, etc. Les mains dans les poches, je reprends mon chemin comme si je flânais. Oh, là, là ! Tu as vu ces palmiers ? On n'a pas ça dans l'Iowa. Mince !

Je fais le tour du bâtiment une fois, l'air de rien. À première vue, personne n'a l'air de se soucier de mon merveilleux petit numéro, mais, comme cela ne fait pas de mal d'être sûr, je continue de jouer les touristes pendant cinq minutes. Comme le bâtiment occupe tout le pâté de maisons, je peux en observer les quatre côtés. Le défaut de la cuirasse est évident : dans une



petite allée étroite, je repère une benne à ordures à côté d'une porte qui ne peut que donner sur la cuisine. La porte étant en retrait, on ne peut la voir qu'en entrant dans l'allée.

Je sors la main de ma poche et fais tomber « par mégarde » une poignée de pièces. Je me baisse pour les ramasser et en profite pour regarder de part et d'autre. En dehors d'un espion qui m'observerait depuis un toit avec des jumelles, personne. Je laisse trente-sept cents par terre et me glisse prestement dans l'allée. Il y fait beaucoup plus sombre, mais

cela n'encourage pas le Passager à engager la conversation pour autant, c'est donc tout seul que je gagne rapidement la benne et la porte. Elle est munie de deux verrous, et c'est décourageant. Je pourrais les forcer assez facilement si j'avais un peu de temps et mes petits outils, mais je n'ai ni l'un ni les autres et le démonte-pneu ne sera pas de taille. La porte est donc une impasse. Il me faut entrer d'une manière moins innocente.

J'inspecte le bâtiment. Juste au-dessus de l'entrée se trouve une rangée de fenêtres à guillotine tout le long du mur, espacées de deux

mètres. La deuxième à gauche est facile à atteindre en grimpant sur la benne et avec un peu d'agilité. Pas de problème Dexter est agile, et, si je peux ouvrir la fenêtre, ce sera simple.

La benne est munie de deux couvercles, dont l'un est ouvert. Je pose les mains sur l'autre, et quelque chose jaillit par l'ouverture en poussant un cri déchirant qui me cloue sur placide terreur avant que je m'aperçoive que ce n'est qu'un chat. Il est tout miteux et efflanqué, atterrit à quelques pas et fait le gros dos en crachotant, très Halloween. L'espace d'un instant, j'ai

l'impression que la musique a repris dans la boîte, mais non : c'est mon cœur qui bat à se rompre. Le chat s'éloigne, je m'appuie sur la benne en laissant échapper un long soupir et le Passager s'ébroue juste assez pour me gratifier d'un petit gloussement moqueur.

Je prends le temps de me remettre et, histoire d'être bien sûr, je jette un coup d'œil dans la benne. Il n'y a rien d'autre que des ordures, ce qui me paraît une information très positive. Je me hisse sur le couvercle et, après un dernier coup d'œil vers l'entrée de l'allée, je pousse la fenêtre du bout des

doigts. Elle bouge un petit peu. Bonne nouvelle : cela veut dire qu'elle n'est pas vissée ni coincée par des couches et des couches de peinture.

Je ne vois pas le haut du chambranle, mais apparemment il n'y a de détecteur de sécurité nulle part, ce qui est parfait et pas très étonnant.

Beaucoup d'établissements économisent en se disant que les effractions se font toujours au rez-de-chaussée. C'est bien de se rendre compte que même les vampires peuvent être radins.

Je prends le démonte-pneu et manque le laisser échapper. S'il

était tombé sur la benne, le bruit aurait réveillé tout le quartier, et je me rends compte que j'ai les mains moites. C'est nouveau : j'ai toujours été calme et plein de sang-froid, mais, entre les bouderies du Passager et l'apparition de ce chat féroce, l'ai les nerfs à fleur de peau. Transpirer, c'est compréhensible : nous sommes à Miami. Mais des sueurs froides ? Moi, le Divin Dexter, Empereur du Cool ? Ce n'est pas bon signe, et je prends le temps de me ressaisir avant de glisser le démonte-pneu entre la fenêtre et le bas du chambranle.

J'appuie délicatement puis avec

un peu plus d'insistance, car la fenêtre refuse de bouger. Je ne veux pas en faire trop, de peur que la fenêtre se brise dans un fracas de verre ; sinon, autant jouer du tambour sur la benne pour ameuter tout le voisinage. Je continue d'appuyer en insistant et, alors que je m'apprête à renoncer, j'entends un léger craquement, la fenêtre cède et se soulève. Je me fige un moment en tendant l'oreille : pas de cris ni de sirène d'alarme. Je me hisse sur le rebord, me glisse à l'intérieur et referme la fenêtre.

Je regarde autour de moi. Je suis dans un couloir qui aboutit à un

mur sur la gauche et à un coin sur la droite. J'aperçois un peu plus loin une porte que je gagne à pas de loup. Elle est munie d'un verrou, mais il n'y a pas de poignée. Je pousse légèrement : elle s'ouvre. La pièce est noire, il y flotte une vague odeur de désinfectant et d'urine. Il doit s'agir de toilettes. J'entre et trouve à tâtons un interrupteur sur lequel j'appuie. Ce sont bien des toilettes, avec un lavabo, une cuvette et un placard. Histoire de ne rien laisser au hasard, je regarde à l'intérieur et n'y trouve rien de plus sinistre que du papier hygiénique. En dehors de cela, la pièce est vide,



et, comme il n'y a nulle part où cacher un corps, mort ou vif, j'éteins et ressors dans le couloir.

J'avance jusqu'au coin, m'arrête et jette prudemment un coup d'œil de l'autre côté. Le couloir est vide, éclairé par une lampe de secours au-dessus d'une porte à mi-chemin. J'en vois deux autres, ainsi qu'un escalier au bout.

Je tourne le coin et m'approche de la première porte, que j'ouvre précautionneusement. J'entre et referme derrière moi, j'allume à tâtons. La lumière est encore plus tamisée que celle du couloir, mais suffisante pour que je reconnaisse

un salon privé. Un écran plasma est accroché au mur sur ma gauche et un long canapé lui fait face, avec une table basse devant. Derrière le canapé se dresse un bar à comptoir en marbre verdâtre avec réfrigérateur. Le mur du fond est tapissé d'une épaisse tenture de velours rouge.

Je m'approche du bar, vois quelques bouteilles, mais, au lieu de verres, je trouve une rangée de récipients qui ressemblent à des bécards. J'en prends un : c'est un bécard en Pyrex. Il porte sur le côté la mention BANQUE NATIONALE DU SANG en lettres dorées.

J'écarte la tenture. Derrière, une porte, que j'ouvre. Elle donne sur un petit placard contenant des ustensiles de ménage : un seau, un balai et une serpillière, un sac de torchons. Je referme.

La porte suivante dans le couloir est à droite, sous la lampe de secours. Elle est verrouillée, je vais donc jusqu'à la dernière, sur ma gauche. Elle est ouverte et donne sur un autre salon privé identique au précédent.

Il ne reste donc plus que la porte verrouillée. La logique me souffle que c'est sûrement pour une bonne raison, mais aussi que la serrure

doit être solide et que je ne pourrai pas l'ouvrir sans laisser de traces de mon passage, voire sans déclencher une alarme. Préféré-je rester invisible ou partir du principe que, si je trouve Samantha Aldovar, peu importe que l'on découvre que je suis passé par là ? Je n'en ai pas parlé avec Deborah, et c'est seulement maintenant que je me rends compte que c'est important. Après un bref instant de réflexion, je décide que je suis là pour la trouver et que je dois regarder partout, surtout dans les endroits que l'on a pris la précaution de protéger, comme derrière cette

porte.

Et c'est ainsi que, courageusement, j'entreprends de m'y attaquer avec le démonte-pneu. J'essaie de ne pas faire de bruit et de ne pas laisser de marque, mais je suis plus doué pour la discrétion que pour épargner la porte, et, quand elle finit par céder, elle a l'air d'avoir subi l'assaut d'une meute de castors affamés. Mais ce qui compte, c'est que je l'ouvre.

Question secrets bien cachés, la pièce est une grande déception, sauf si on est comptable. C'est d'évidence le bureau du club, avec grande table, ordinateur et classeur

à tiroirs. L'ordinateur étant allumé, je m'assieds pour y jeter un rapide coup d'œil. Je trouve quelques fichiers indiquant que l'établissement fait de gros bénéfices et du courrier destiné aux membres et prospects. Un gros fichier intitulé Sabbat.wpd est crypté avec un programme tellement ancien que je pourrais le craquer en moins de deux minutes, mais, n'ayant pas autant de temps, je me contente d'admirer cette naïveté et passe à la suite.

Il n'y a rien d'autre d'intéressant, pas de fichier Samantha.jpg ni quoi que ce soit m'indiquant où elle se

trouve. Je fouille rapidement les tiroirs et le classeur, et là aussi je fais chou blanc.

Très bien. J'ai fracassé une porte sans raison. Je ne m'en sens pas du tout coupable, et tant mieux, mais j'ai perdu beaucoup de temps, et il faut que je songe à conclure ma mission et à filer. Une équipe d'entretien pourrait arriver, ou Kukarov revenir pour admirer sa porte.

Je ressors du bureau et me dirige vers l'escalier. Je suis raisonnablement certain que je n'ai pas besoin d'aller fureter dans la partie publique du club. Il est tout

bonnement impossible que tous les clients soient branchés cannibalisme – il serait inconcevable que des centaines de personnes cachent un tel secret. Donc, si Samantha est bien dans les parages, c'est très probablement dans un endroit où la plupart des gens ne vont pas.

Je descends et traverse la piste sans prendre le temps de regarder autour de moi. Au fond, derrière l'estrade où nous avons aperçu Bobby avec sa coupe, s'ouvre un petit couloir que j'emprunte. Il conduit à la cuisine et à la porte que j'ai admirée du dehors. L'endroit



n'est pas très sophistiqué, il y a juste un petit four, un micro-ondes, un évier et un casier métallique contenant des casseroles et un très bel assortiment de couteaux. De l'autre côté, une porte métallique doit ouvrir sur une chambre froide. C'est tout. Même pas d'office fermé à clé.

Plus pour ne rien laisser de côté qu'autre chose, je m'approche de la chambre froide. Il y a une petite lucarne à hauteur d'homme, et, à ma grande surprise, une lumière brille à l'intérieur. Je jette un coup d'œil.

La pièce fait deux mètres de large

et trois de profondeur. Les parois sont garnies de rayonnages pour la plupart chargés de gros récipients, et, tout au fond, j'aperçois quelque chose d'assez inhabituel dans une chambre froide : un lit de camp.

Et, encore plus bizarre, le lit est occupé. Tranquillement assise, enveloppée d'une couverture, une silhouette de jeune fille. Elle a la tête baissée, mais elle la relève lentement, comme si elle était épuisée ou droguée, et nos regards se croisent. C'est Samantha Aldovar.

Sans réfléchir une seconde, j'appuie sur la clenche. La porte

n'est pas fermée, mais elle ne peut pas s'ouvrir de l'intérieur.

— Samantha ! l'appelé-je. Ça va ?

— Super bien, répond-elle avec un sourire las. C'est l'heure ?

Je ne comprends pas de quoi elle parle, mais peu importe.

— Je suis venu te sauver. Te ramener chez tes parents.

— Pourquoi ?

J'en déduis qu'elle est effectivement défoncée. C'est logique : droguée, elle est plus calme et moins difficile à surveiller. Mais cela veut dire aussi que je vais devoir la porter.

— D'accord, dis-je. Juste un

instant.

Je vais chercher une grosse casserole pour coincer la porte et entre dans la chambre froide. Je n'ai pas fait deux pas que je me rends compte de ce que contiennent les récipients entassés sur les étagères.

Du sang. Des litres et des litres. Pendant un long moment, je contemple tout ce sang qui me regarde et reste figé. Mais je respire un bon coup et reviens à la réalité. Ce n'est qu'un liquide gentilment rangé dans un endroit où il ne peut faire de mal à personne, et l'important est de faire sortir

Samantha.

— Allez, dis-je, on rentre.

— Pas envie, répond-elle.

— Je sais, réponds-je gentiment en me disant que ce doit être un exemple de syndrome de Stockholm. Allons-y.

Je la prends par la taille et la soulève du lit de camp. Elle se laisse faire. Je passe l'un de ses bras autour de mon épaule, et nous avançons vers la porte et la liberté.

— Attends, dit-elle d'une voix pâteuse. Mon sac. Sur le lit.

Elle se dégage et pose le bras sur une étagère.

— D'accord, dis-je.

Je retourne vers le lit et l'inspecte. Je ne vois pas de sac, mais j'entends un bruit métallique et me retourne : Samantha vient de donner un coup de pied dans la casserole et est en train de te fermer sur moi la porte de la chambre froide.

— Arrête ! m'écrié-je.

C'est une réaction idiote, et Samantha doit le penser aussi, car elle n'arrête pas, et, avant que j'aie le temps de l'atteindre, la porte est fermée et Samantha se retourne en me gratifiant d'un ou rire vitreux et triomphant.

— Je t'ai dit que je voulais pas

rentrer chez moi.

# Chapitre 27

J'ai froid. On avancera que c'est évident, puisque je suis dans une chambre froide, mais l'évidence, ça ne réchauffe pas, et je frissonne depuis que je me suis remis du choc de la trahison de Samantha. Il gèle, ce petit espace est rempli de bocaux de sang et il n'y a aucun moyen d'en sortir, même avec le démonte-pneu. J'ai bien essayé de briser la petite lucarne, ce qui prouve que je suis descendu bien bas dans la panique et la déraison. La vitre fait deux centimètres d'épaisseur et elle est



renforcée par un grillage ; de toute façon, même si je réussissais à la casser, l'ouverture est à peine assez grande pour laisser passer une jambe.

Evidemment, j'ai essayé d'appeler Deborah avec mon portable, et, tout aussi évidemment, je ne capte rien du tout à l'intérieur de cette boîte aux épaisses parois métalliques. Je suis bien placé pour savoir qu'elles sont épaisses : ayant renoncé à casser la vitre et ayant tordu le démonte-pneu en voulant forcer la porte, j'ai tambouriné avec contre les parois, ce qui a été à peu près aussi efficace que de me tourner les

pouces, à part que ça a achevé de tordre le démonte-pneu. J'ai l'impression que les rangées de boccas de sang se referment sur moi et je commence à manquer d'air. Et, pendant ce temps-là, Samantha se contente de sourire.

D'ailleurs, pourquoi est-elle assise avec son sourire ravi de Joconde ? Elle doit bien savoir qu'à un moment ou à un autre, et dans pas très longtemps, elle va servir de plat principal. Pourtant, quand je suis arrivé sur mon cheval blanc, revêtu de mon armure scintillante, elle a refermé la porte et nous a emprisonnés tous les deux. Est-ce à

cause des drogues qu'on lui a fait manifestement absorber ? Ou bien se fait-elle tellement d'illusions qu'elle refuse de croire qu'elle subira le même sort que sa meilleure copine, Tyler Spanos ?

Progressivement, alors que l'envie de marteler les murs laisse place aux frissons, je commence à me poser de plus en plus de questions sur son compte. Elle ne prête aucune attention à mes piètres efforts pour forcer ce coffre-fort géant avec un outil qui a l'air en fer-blanc. Elle se contente de sourire, les yeux mi-clos, même quand je renonce et viens m'asseoir

à côté d'elle, vaincu par le froid.

Ce sourire commence vraiment à m'agacer. C'est le genre d'expression qu'on imagine bien sur la tête de quelqu'un qui a pris trop d'ecstasy après avoir perpétré une tuerie sur le marché de l'immobilier ; elle est détendue, toute contente d'elle, de ce qu'elle vient de faire et de la situation, et je commence à regretter qu'ils ne l'aient pas bouffée en premier.

Je suis donc assis à côté d'elle à frissonner, alternant pensées angoissées et les pires idées la concernant. Elle ne m'a même pas proposé de partager sa couverture.

J'essaie de faire comme si elle n'était pas là : c'est difficile dans une pièce minuscule et glaciale, quand est juste à côté de ce qu'on essaie d'éviter, mais je fais des efforts.

Je contemple les bocaux de sang. Ils continuent de me donner la nausée, mais, au moins, ils me font oublier le comportement de Samantha. Il y a des quantités de cette horrible substance gluante. Je me détourne et finis par trouver un bout de paroi à regarder où il n'y a ni bocaux ni Samantha.

Je me demande ce que va faire Deborah. C'est égoïste, je sais, mais

j'espère qu'elle va commencer à s'inquiéter pour moi. Je suis parti depuis un bout de temps, à présent, et elle doit attendre dans la voiture en grinçant des dents, pianotant sur le volant, consultant sa montre, se demandant s'il est trop tôt pour agir et, sinon, ce qu'il va falloir faire. Cela me réconforte un peu – pas seulement la pensée qu'elle va sûrement agir, mais qu'elle s'inquiète pour moi. Bien fait pour elle. J'espère qu'elle grince tellement des dents qu'elle va devoir aller chez le dentiste. Chez le Dr Lonoff, tiens.

Sans autre raison que

l'inquiétude et l'ennui, je ressors mon portable et essaie d'appeler de nouveau. Sans résultat.

— Ça marche pas, là-dedans, dit Samantha de sa voix pâteuse et ravie.

— Oui, je sais.

— Alors essaie pas.

Je sais que les émotions humaines, c'est nouveau pour moi, mais je suis certain que celle qu'elle m'inspire est un agacement frôlant la haine.

— C'est ça, alors ? Tu as renoncé ? lui demandé-je.

Elle secoue lentement la tête avec une espèce de gloussement deux

tons.

— Sûrement pas. Pas moi.

— Alors pourquoi tu fais cela, bon sang ? Pourquoi tu m'as enfermé là-dedans et tu restes assise à sourire bêtement ?

Elle se tourne vers moi et j'ai l'impression que c'est la première fois qu'elle remarque vraiment ma présence.

— Tu t'appelles comment ? demande-t-elle.

Je ne vois pas de raison pour ne pas lui dire — je n'en vois pas non plus de me retenir de la claquer, mais ça peut attendre.

— Dexter. Dexter Morgan.



— Wouah ! fait-elle avec son gloussement énervant. Drôle de nom !

— Oui, tout à fait bizarre.

— Pas grave. Dexter. Il y a un truc dans ta vie dont tu as super envie ?

— Sortir d'ici.

Elle secoue la tête.

— Non, mais un truc, tu vois. Genre carrément, euh... méga interdit ? Genre hyper pas moral ? Mais tu en as super envie, tellement que c'est comme... je veux dire, tu peux en parler à personne, mais des fois, tu arrives pas à penser à autre chose ?

Je songe au Passager noir, qui

s'ébroue légèrement au même moment, comme pour me rappeler que rien de tout cela ne serait arrivé si je l'avais seulement écouté.

— Non, rien.

Elle le me considère un long moment, bouche entrouverte, mais toujours souriante.

— O.K., fait-elle, comme si elle savait que je mentais mais que cela n'avait aucune importance. Moi, si. Je veux dire, il y a un truc. Pour moi.

— C'est magnifique d'avoir un rêve. Mais tu ne crois pas que ce serait nettement plus facile de le réaliser si tu sortais d'ici ?

— Euh, non. C'est pile ça. Il faut que je sois ici. Parce que sinon, tu vois, je peux pas...

Elle se mord les lèvres avec une drôle d'expression et secoue la tête.

— Quoi ? demandé-je, exaspéré par ses minauderies qui me donnent une envie irrépressible de la claquer. Tu ne peux pas quoi ?

— C'est super dur à dire, même maintenant. C'est un peu comme... (Elle plisse le front, ce qui me change agréablement.) Tu as pas une espèce de secret, tu vois, tu peux pas t'en empêcher, mais il te fout genre la honte, quoi ?

— Bien sûr. J'ai regardé une

saison entière d'American Idol.

— Mais tout le monde le fait, dit-elle en balayant ma réponse d'un geste. Tout le monde fait ça. Je parle d'un truc que... Tu vois, les gens essaient de s'intégrer, d'être comme tout le monde. Et si tu as un truc en toi qui te rend... Tu sais que c'est hyper mal, pas normal. Que tu seras jamais comme les autres, mais tu en as super envie. Ça fait mal et aussi, ça te force peut-être à vouloir t'intégrer plus. Et c'est encore plus important à mon âge.

Je la regarde, surpris. J'avais oublié qu'elle a dix-huit ans et qu'elle est censée être brillante.

Peut-être que l'effet des drogues qu'on lui a fait prendre s'estompe, ou bien qu'elle est contente d'avoir quelqu'un à qui enfin parler. Quoi qu'il en soit, elle commence à montrer un peu de profondeur, ce qui soulage un peu cet ignoble emprisonnement.

— Non, dis-je. C'est important toute la vie.

— Mais c'est vachement plus dur quand tu es jeune et que c'est comme si tout le monde faisait la fête et que toi tu étais jamais invité.

Elle se détourne et fixe la portion de mur nu.

— Bon, d'accord, dis-je. Je sais de

quoi tu parles. (Elle me lance un regard d'encouragement.) Quand j'avais ton âge. j'étais différent, moi aussi. Je devais me donner beaucoup de mal pour faire comme si j'étais comme les autres.

— Tu dis ça juste comme ça.

— Non, c'est vrai. J'ai dû apprendre à faire semblant d'être cool, à ne pas me laisser marcher sur les pieds. Et même à rire.

— Quoi ? fait-elle avec son petit gloussement deux tons. Tu sais pas rire ?

— Maintenant, si.

— Montre.

Je compose l'une de mes

parfaites expressions de bonne humeur et lui fais un petit rire très réaliste.

— Hé, pas mal !

— Des années d'entraînement, réponds-je modestement. Au début, ça sonnait atrocement faux.

— Mmm, mmm. Moi, je continue de m'entraîner, moi c'est carrément plus dur que juste d'apprendre à rire.

— C'est simplement parce que tu es ado. Tu te dis que tout est plus dur, parce que c'est toi. Mais, en réalité, être un humain c'est très difficile et depuis la nuit des temps. Surtout si tu as l'impression de ne

pas en être un.

— Je pense que si, dit-elle à mi-voix. Sauf que je suis d'une espèce vraiment différente.

— O.K. (J'admets que je commence à être un peu intrigué. Qui se serait douté qu'elle révélerait une telle personnalité ?) Mais ce n'est pas une mauvaise chose. Et, si tu as un peu de patience, peut-être que tu verras que c'est même une bonne chose.

— Ouais, c'est ça.

— Et tu n'y arriveras pas si tu ne sors pas d'ici. Y rester, c'est une solution permanente à un problème temporaire.



— Comme c'est bien dit !

Voilà qu'elle redevient insolente, ce qui irrite mon humanité toute neuve. Elle commençait à paraître intéressante et je me suis ouvert à elle, j'ai commencé à l'apprécier, j'ai même éprouvé une empathie réelle, et, maintenant, elle se réfugie de nouveau dans son petit numéro d'ado farouche, ambiance tu peux-pas-comprendre. Ça m'agace et ça me donne envie de la secouer.

— Bon sang ! Tu ne comprends pas pourquoi tu es là ? Ces gens vont te faire cuire et te manger !

Elle se détourne de nouveau.

— Ouais, je sais. C'est ce que je

veux. (Elle se tourne vers moi, le regard humide.) C'est ça, mon grand secret.

# Chapitre 28

C'est amusant, le nombre de petits bruits que l'on entend quand on croit être plongé dans un silence absolu. Par exemple, j'entends le battement de mon cœur résonner dans mes oreilles, à côté de moi, Samantha pousse un long soupir ; au-delà, c'est le bourdonnement métallique du ventilateur qui se déclenche et souffle encore un peu plus d'air froid dans la pièce ; j'entends même sous le lit de camp un bruit de pattes sur du papier – probablement un cafard.

Malgré tout ce tintamarre, le bruit le plus accablant, c'est le bruit blanc assourdissant des dernières paroles de Samantha qui ne cessent de se réverbérer dans la chambre froide, et, après un moment, elles cessent d'avoir le moindre sens pour moi, ce ne sont plus que des syllabes vides. Je tourne la tête vers elle et la regarde.

Elle est immobile, avec à nouveau son sourire énervant, la tête rentrée dans les épaules et le regard fixé droit devant elle, moins pour éviter tout contact que comme si elle attendait la suite. Rapidement, je n'en peux plus.

— Excuse-moi, dis-je, mais quand je t'ai dit qu'ils allaient te manger et que tu m'as répondu que c'était ce que tu désirais, tu voulais dire quoi ?

Elle reste un moment sans répondre, mais, au moins, son sourire disparaît, et elle prend une expression rêveuse.

— Quand j'étais toute petite, raconte-t-elle enfin, mon père était toujours en déplacement. Alors, quand il finissait par rentrer, il me lisait des histoires pour rattraper le temps perdu. Des contes de fées, tu vois. Quand il arrivait au moment où l'ogre ou la sorcière mangeait

quelqu'un, il faisait semblant de me manger le bras ou la jambe en faisant des bruits. Et moi je suis une gosse, j'adore ça et je lui dis : encore, encore. Et lui, il continue en faisant miam-miam, et moi je ris comme une folle et... (Elle marque une pause et balaie une mèche sur son front.) Un peu plus tard, continue-t-elle en baissant la voix, en vieillissant, je me suis rendu compte que c'étaient pas les histoires qui me plaisaient. C'était... mon père qui me dévorait le bras. Et plus j'y pensais, plus j'étais obsédée par l'idée qu'on me mange. Qu'une sorcière ou, tu vois,

quelqu'un, me fasse doucement rôtir et me découpe en petites tranches, qu'on me mange et qu'on apprécie vraiment ça. Qu'on m'apprécie, moi, qu'on trouve que j'ai un goût délicieux et... (Elle pousse un long soupir et frissonne, mais ce n'est pas de peur.) Et puis j'arrive, tu vois, à la puberté, tout ça. Et toutes les autres filles disent des trucs comme : « Oh, celui-là, je ferais n'importe quoi avec lui, je le laisserais me faire tout ce qu'il veut. » Et moi, j'arrive pas à m'intégrer dans tout ça, leurs piailllements quand elles comparent les mecs et... Parce que tout ce que

j'ai en tête, tout ce que je veux, c'est... *J'ai envie qu'on me mange.* Je veux qu'on me fasse rôtir doucement pendant que je suis toujours vivante, pour pouvoir voir les gens me manger, et dire miam-miam, et en reprendre une bouchée jusqu'à ce que...

Elle frissonne de nouveau et ramène la couverture sur ses épaules, elle se blottit dedans, et j'essaie de trouver quelque chose à dire, faute de lui demander si elle a songé à consulter un psy. Mais rien ne me vient, à part l'une des expressions favorites de Deborah.

— Putain de merde.



— Ouais, je sais, opine-t-elle.

Après cela, il n'y a plus grand-chose à ajouter, mais comme je me rappelle que je suis payé par la municipalité de Miami pour enquêter, je lui demande :

— Tyler Spanos ?

— Quoi ?

— Vous étiez copines. Mais vous n'aviez pas l'air d'avoir grand-chose en commun.

Elle hoche la tête et son sourire rêveur revient sur ses lèvres

— Ouais, rien, à part ça.

— C'était son idée ?

— Oh non. Ces gens, ils sont là depuis... des années, quoi (Elle

désigne les boccas de sang.) Mais Tyler, elle est un peu dingue. (Elle hausse les épaules et sourit de plus belle.) Était, je veux dire. Elle a rencontré un mec dans une rave.

— Bobby Acosta ?

— Bobby, Vlad, si tu veux. Alors il essaie de l'impressionner, tu vois, pour la draguer, quoi. Et il lui dit : « Je fais partie d'un groupe, tu imagines pas ce qu'on fait. On mange des gens. » Et elle : « Oh, tu peux me manger. » Lui, il croit qu'elle a pas pigé le truc, il répète : « Non, je t'assure, on les mange vraiment. » Et Tyler fait : « Ouais, ben moi aussi, je t'assure, tu peux

nous manger, moi et ma copine. »

Elle frissonne et commence à osciller d'avant en arrière en serrant la couverture contre elle.

— On avait parlé de trouver quelqu'un comme ça. Je veux dire, on est allées sur des forums et tout, mais en général c'est des conneries et des trucs pornos, et puis comment tu peux faire confiance à quelqu'un que tu rencontres sur Internet ? Et là, ce mec nous sort carrément : « On mange des gens. » (Elle frissonne vraiment.) Tyler vient me voir et me dit : « Tu vas pas croire ce qui s'est passé hier soir. » Elle dit tout le temps ça,

alors moi, forcément : « Encore ? ». Et elle fait : « Non, je te jure », et elle me parle de Vlad et de son groupe... (Elle ferme les yeux et s'humecte les lèvres avant de poursuivre :) C'est comme un rêve devenu réalité. C'est vrai, quoi, c'est trop bien. Au début, je la crois pas. Parce que Tyler, elle est... était... un peu genre influençable et les mecs le voyaient tout de suite et lui sortaient des trucs pour, tu vois, coucher avec elle. Et comme je suis sûre qu'elle a pris de l'X ou un truc comme ça, rien ne me prouve que le mec existe. Mais elle me présente Vlad, il me montre des photos et

des trucs, et, là, je me dis : c'est bon.

Elle lève les yeux vers moi et écarte à nouveau une mèche de son front. Elle a de jolis cheveux, un châtain quelconque, mais propres et brillants, et elle a tout à fait l'air d'une adolescente normale racontant à un adulte attentif un événement intéressant qui lui est arrivé en cours. Jusqu'au moment où elle reprend la parole.

— J'ai toujours su que je ferais ça un jour. Trouver quelqu'un qui me mange. C'est de ça que j'ai le plus envie. Mais je pensais que ce serait plus tard, après l'université ou... (Elle hausse les épaules.) Mais bon,

il est là, et Tyler et moi on est genre : pourquoi attendre ? Pourquoi j'irais faire dépenser du fric à mes parents pour des études alors que je peux avoir ce que je veux tout de suite ? Alors on dit à Vlad : « O.K., ça nous branche, à fond », et ils nous emmènent voir le chef de son groupe et... c'est comme ça que je me retrouve ici, achève-t-elle avec un sourire.

— Mais pas Tyler.

— Oui, elle a toujours eu de la chance. Elle est passée la première. (Son sourire s'agrandit.) Mais je suis la suivante. Bientôt.

Son apparent empressement à

suivre Tyler dans le chaudron m'ôte tout zèle professionnel et me laisse sans voix. Samantha attend de voir comment je compte réagir, et, pour la première fois de ma vie, je n'en ai pas la moindre idée. Quelle est l'expression faciale correcte à arborer quand quelqu'un vous dit que son fantasme de toujours est d'être mangé ? Dois-je opter pour un air choqué ? Incrédule ? Indigné ? Je suis sûr que le sujet n'a jamais été abordé dans aucun des films ou émissions de télévision que j'ai étudiés, et même si je suis considéré dans certains cercles comme une personne créative et

intelligente, je ne vois absolument pas ce qui pourrait convenir.

Je la regarde donc sans rien dire, elle en fait autant, et voici le tableau : un homme marié parfaitement normal avec trois enfants et une carrière prometteuse qui éprouve du plaisir à tuer des gens face à une fille de dix-huit ans parfaitement normale qui fréquente un lycée convenable, adore *Twilight* et a envie d'être mangée, assis l'un à côté de l'autre dans une chambre froide au fond d'un club de vampires de South Beach. Ces derniers temps, je me suis efforcé d'atteindre un truc qui approche



uni-vie normale, mais, si c'est cela, je crois que je préfère autre chose. En dehors de Salvador Dali, je ne crois vraiment pas que l'esprit humain puisse envisager rien de plus extrême.

Après un moment, cet échange de regards finit même par paraître étrange, même pour deux non-humains accomplis comme nous, et nous finissons par nous détourner.

— Enfin, conclut-elle, ça n'a pas d'importance.

— Quoi donc ? De vouloir être mangé ?

Son haussement d'épaules est bizarrement très adolescent.

— Oh, ils vont arriver bientôt.

Je sens comme un filet d'eau glacée le long de mon dos

— Qui ça ?

— Des gens du sabbat. C'est comme ça qu'ils l'appellent. Le... tu vois. Le groupe qui, euh, mange les gens.

Je repense au fichier que j'ai vu sur l'ordinateur. Sabbat.wpd. Si j'avais su, je l'aurais copié et j'aurais filé chez moi.

— Comment tu sais qu'ils vont arriver ?

— Il faut qu'ils me donnent à manger. Genre trois repas par jour, quoi.

— Pourquoi ? S'ils doivent te tuer, pourquoi seraient-ils obligés de te nourrir.

Elle me jette un regard consterné, genre *mais-ce-que-tu-es-con-toi*.

— Ils vont me *manger*, pas me tuer. Ils ont pas envie que je sois toute maigre et malade. Il faut que je sois bien engraisée, que la viande soit persillée. Pour avoir bon goût.

Sans me vanter, entre mon travail et mon passe-temps, je dois dire que j'ai l'estomac solide, mais, là, il est mis à rude épreuve. L'idée qu'elle engloutisse avec entrain trois bons repas par jour pour que

sa chair ait meilleur goût est un peu agressive, juste avant le petit déjeuner, et je me détourne de nouveau. Mais, heureusement pour mon appétit, mon sens pratique reprend le dessus.

— Ils vont être combien ? demandé-je.

— Je sais pas. D'habitude, ils sont deux. Au cas où je changerais d'avis, quoi, et où je voudrais m'enfuir. Mais... (Elle baisse les yeux et regarde ses pieds.) je crois que Vlad va venir avec eux, cette fois-ci, dit-elle enfin – et ça n'a pas l'air de la réjouir.

— Pourquoi, à ton avis ?

— Quand ç'a été le tour de Tyler, répond-elle sans lever le nez, il a commencé à venir avec eux. Et il lui faisait... tu vois... *des trucs*. Pas juste... tu vois... Pas du sexe. Enfin, pas du sexe *normal*. Il... euh... il lui faisait vraiment mal. Comme si c'était le seul truc qui l'excitait et... (Elle frémit et finit par lever la tête.) Je crois que c'est pour ça qu'ils mettent des substances dans ma bouffe, des tranquillisants. Pour que je reste, tu vois, bien calme. Parce que sinon... Peut-être qu'il viendra pas.

— Mais il y en aura au moins deux quand même ?

— Ouais.

— Ils sont armés ? (Elle me regarde sans comprendre.) Tu sais, des couteaux, des revolvers, des bazookas ? Ils ont des armes sur eux ?

— Je sais pas. Enfin, moi, j'en aurais.

Je me dis que moi aussi, et, bien que ce ne soit guère charitable, je songe que, moi, j'aurais remarqué quel genre d'armes portaient mes geôliers.

Ils vont donc être deux, probablement armés, certainement de revolvers, étant donné que nous sommes à Miami. Et peut-être

Bobby Acosta aussi, qui sera sûrement armé, étant donné qu'il est en fuite et qu'il a les moyens. Et je suis dans une petite pièce sans endroit où me cacher, encombré de Samantha, qui va probablement les alerter si j'essaie de les prendre par surprise. Côté positif, mon cœur est pur et j'ai un démonte-pneu.

Ce n'est pas grand-chose, mais j'ai appris que si on examine une situation attentivement on peut toujours trouver le moyen d'améliorer ses chances. Je me lève et inspecte les lieux, pensant que quelqu'un a peut-être oublié un fusil d'assaut sur une étagère ; je

me force même à toucher les bords et à regarder derrière, en vain.

— Hé, dit Samantha, si tu es en train de penser, tu vois... Je veux dire, j'ai pas envie qu'on vienne me sauver ni rien, quoi.

— Je trouve ça très bien, mais moi, si. Je n'ai pas envie d'être mangé. J'ai une vie et une famille. Et un bébé. Et j'ai envie de la retrouver, de la voir grandir et de lui lire des contes de fées

Elle tressaille et hésite.

— Elle s'appelle comment ?

— Lily Anne.

Samantha se détourne à nouveau,



et, comme je la vois qui doute, j'insiste un peu.

— Samantha, quoi que tu désires, tu n'as pas le droit de m'y obliger aussi.

Je me trouve hypocrite de jouer les prêcheurs, mais, après tout, l'enjeu est énorme, et de toute façon je pratique l'hypocrisie depuis que je suis adulte.

— Mais moi, j'ai envie... C'est vrai, quoi, toute ma vie...

— Tu en as assez envie pour vouloir me tuer ? Parce que c'est ce que tu fais, là.

— Non, hésite-t-elle. Mais...

— Oui, mais. Parce que si je

n'échappe pas aux gens qui viennent te nourrir, je suis mort, et tu le sais.

— Je peux pas renoncer comme ça.

— Tu n'es pas obligée. (Elle se redresse, intéressée.) Tu as juste à me laisser m'échapper, toi tu peux rester ici.

Elle se mord les lèvres pensivement.

— Je sais pas. Comment je peux te faire confiance, quoi ? Qu'est-ce qui me prouve que tu vas pas appeler les flics et qu'ils vont pas débouler pour me sauver ?

— Si je voulais revenir avec des

flics, le temps que je sois là, ils t'auraient déjà emmenée ailleurs.

— Ouais..., opine-t-elle d'un air songeur. Mais comment je sais que tu vas pas, je sais pas, moi, me traîner de force, genre pour me sauver de moi-même ?

Je mets un genou en terre devant elle. C'est très mélodramatique, je sais, mais c'est une adolescente, et je me dis que ça va marcher.

— Samantha, il suffit simplement de me laisser essayer. Tu ne fais rien et je n'essaierai pas de t'emmener contre ta volonté. Je te donne ma parole d'honneur.

Il n'y a pas de roulement de

tonnerre, pas même un petit rire lointain, et, en dépit de ma récente crise d'émotions déplaisantes, je n'éprouve aucune honte. Et je crois que j'ai été **très** i convaincant. En fait, j'estime que c'est ma grande scène du deux – je n'en pense évidemment pas un mot, mais, vu la situation, je serais prêt à lui promettre un tour dans ma soucoupe volante si cela me permettait de sortir.

Samantha a l'air d'être plus qu'à moitié convaincue.

— Alors... je sais pas. Je veux dire, je fais quoi ? Je reste là et je dis rien ? C'est tout ?

— C'est tout, dis-je en lui prenant la main et en la regardant droit dans les yeux. Je t'en prie, Samantha. Pour Lily Anne.

À ma grande surprise, je m'aperçois que je suis sincère – et, pis encore, je sens mes yeux s'embuer. C'est peut-être seulement un effet de cette performance stanislavskienne, mais ma vision est brouillée, et c'est extrêmement déroutant.

Et également très efficace, semble-t-il.

— Bon, d'accord, répond-elle en pressant ma main. Je dirai rien.

— Merci. Lily Anne te remercie.

Là aussi, c'est peut-être un peu exagéré, mais il n'y a pas de mode d'emploi pour ce genre de situation. Je me lève et prends mon démonte-pneu. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est mieux que rien. Je vais me placer sur le côté de la porte, de manière à passer inaperçu si on regarde d'abord par la lucarne. Je me mets juste à côté de la poignée : la porte s'ouvrant vers l'extérieur, ce sera moins facile de me voir. Je n'ai plus qu'à espérer qu'ils ne remarqueront rien et qu'après avoir constaté que Samantha est à sa place sur le lit de camp ils entreront sans rien soupçonner. Ensuite, avec

un peu de chance, ce sera un coup à droite, un coup à gauche, presto, et Dexter pourra filer.

Cela fait cinq minutes que je suis terré dans mon coin quand j'entends des voix filtrer par l'épaisse porte. Je me concentre, tente de me faire tout petit. Samantha s'humecte les lèvres et acquiesce discrètement. Je lui fais un petit signe et j'entends la porte s'ouvrir.

— Bonjour, petite cochonne, dit une voix assortie d'un petit rire mauvais. Groin-groin.

Un homme entre avec un sac isotherme en plastique rouge.

J'abats le démonte-pneu sur son crâne, et il s'effondre sans un bruit. Vif comme l'éclair, je le contourne et gagne l'ouverture, brandissant mon arme, prêt à tout...

... sauf à l'énorme bras qui fond sur moi et me rejette contre la paroi. J'ai à peine le temps d'apercevoir le videur au crâne rasé qu'il m'a déjà cloué au mur en me coinçant la gorge et que Bobby Acosta apparaît derrière lui en criant :

— Liquide-moi cet enculé !

Là, le colosse me flanque un coup de son poing gros comme une enclume et c'est le noir complet.



# Chapitre 29

Je suis très loin, et Dexter surnage dans un immense océan de ténèbres semé de petites étincelles de lumière. J'ai les jambes en plomb, mes bras ne bougent pas, et à part la sensation nauséuse de flotter, pendant longtemps, je n'ai aucune sensation ni pensée, à part celle d'être, tout au plus. Enfin, de très loin, un bruit pressant m'atteint, accompagné d'une idée très nette qui se concentre en une seule et cristalline syllabe : *Ooo* ! Et je me rends compte que ce *Ooo*

n'est pas une parole mystique de médiation ni une contrée perdue de la Bible, mais la seule manière dont je peux résumer l'État de Dexter, à partir des épaules jusqu'en haut. *Ooo...*

— Allez, réveille-toi, Dexter, dit une voix féminine.

Je sens une main fraîche sur mon front. Je ne sais pas à qui elle appartient, et, pour tout dire, c'est beaucoup moins important que le fait que ma tête est un océan de douleur et que je ne peux pas bouger le cou.

— Dexter, s'il te plaît, insiste la voix.

Et la main fraîche me tapote la joue avec un peu trop de fermeté pour être polie, et chaque petite tape fait déferler dans ma tête une longue vague de *Ooo*, puis je finis par retrouver la maîtrise de mes bras et par écarter cette main.

— *Ooo*, dis-je à voix haute.

J'ai l'impression d'entendre le cri lointain d'un grand oiseau fatigué.

— Tu es vivant, dit la voix, tandis que cette fichue main recommence à me tapoter la joue. Je m'inquiétais vraiment.

Il me semble avoir déjà entendu cette voix, mais je ne sais pas trop où, et je m'en soucie peu, car j'ai

l'impression d'avoir la tête remplie de porridge brûlant.

— Ooooo, répété-je, avec un peu plus d'insistance.

C'est à peu près tout ce qui me vient à l'esprit mais ce n'est, pas très grave, et ça résume bien à peu près tout.

— Allez, continue la voix. Ouvre les yeux, Dexter.

Je songe au mot « yeux » Je suis sûr que je le connais. Il a un rapport avec, hum, voir ? C'est quelque chose dans les environs du visage ? Cela me paraît correct, et j'éprouve une vague satisfaction : bonne réponse. C'est bien, petit.

— Dexter, s'il te plaît, reprend la voix. Ouvre-les

Je sens la main qui bouge à nouveau, comme pour me tapoter la joue, et cette simple idée déclenche un souvenir : je peux ouvrir les yeux comme ceci. Le droit s'ouvre d'un coup, tandis que l'autre met un certain temps avant de m'offrir le spectacle d'un univers flou. Je cligne des yeux plusieurs fois, l'image devient plus nette, mais elle n'est pas du tout logique.

Je suis en train de regarder un visage à une trentaine de centimètres du mien. Pas déplaisant, et il me semble que je

l'ai déjà vu. Jeune, féminin, et marqué par l'inquiétude, mais brusquement un sourire y apparaît.

— Ah, quand même, dit-elle. J'étais trop inquiète.

Je cligne des yeux de plus belle. C'est une véritable corvée, mais c'est à peu près tout ce que je parviens à faire. Et, comme essayer de réfléchir en même temps est trop difficile, j'arrête de cligner.

— Samantha, dis-je d'une voix rauque, tout content de moi.

C'est le prénom qui va avec le visage. Et, s'il est si proche du mien, c'est parce que ma tête est posée sur ses genoux.

— La seule et l'unique, répond-elle. Contente de te revoir parmi nous.

Des choses commencent à revenir dans mon cerveau endolori : Samantha. cannibales, chambre froide, nom, énorme... J'ai du mal, mais je commence à relier ces pensées et le tout forme un souvenir de ce qui vient de se passer. Tellement plus douloureux encore que ma tête que je referme les yeux.

— *Oooo...*

— Oui, tu l'as déjà dit, répond Samantha. J'ai pas d'aspirine ni rien, mais ça va peut-être te faire du

bien. (Je rouvre les yeux et la vois dévisser la capsule d'une grande bouteille d'eau.) Bois-en un peu. Pas trop, au cas ça te ferait vomir.

Je bois. L'eau est fraîche, avec un léger goût que je n'arrive pas à identifier, et, en avalant, je me rends compte à quel point l'avais la gorge desséchée et douloureuse.

— Encore, dis-je.

— Pas trop à la fois, me prévient Samantha en me donnant une petite gorgée.

— J'avais soif.

— Wouah ! fait-elle. Trois mots de suite. Ça va nettement mieux.

Elle boit aussi une gorgée et



repose la bouteille.

— Je peux en avoir encore un peu ? demandé-je, avant d'ajouter : Ça fait sept mots.

— En effet.

Elle a l'air heureuse de mon nouveau talent. Elle me redonne une gorgée. J'ai l'impression que cela me détend la gorge et soulage un peu ma migraine, et je me rends compte aussi que la situation n'est pas entièrement telle qu'elle devrait être.

Je tourne la tête et suis récompensé par une douleur fulgurante dans la nuque. Mais je vois un peu plus que le tee-shirt et

le visage de Samantha, et ce n'est pas encourageant. Un néon, au plafond, éclaire un mur vert. Là où la raison dicterait la présence d'une fenêtre se trouve un morceau de contreplaqué. Et je ne peux rien voir de plus sans bouger la tête, ce qui est hors de question, étant donné que j'ai eu un mal de chien juste en la tournant un peu.

J'essaie de réfléchir. Je ne reconnais pas le décor, mais, au moins, je ne suis plus dans la chambre froide. J'entends un bruit mécanique non loin, et je le reconnais, comme tout le monde en Floride : c'est un climatiseur. Mais

cela ne m'en apprend guère davantage.

— Où sommes-nous ? demandé-je.

— Dans un mobile home. Au fin fond des Everglades, je sais pas où. Un des mecs du sabbat possède vingt hectares avec ce truc dessus, le mobile home. Pour chasser. Ils nous ont amènes ici, genre au milieu de nulle part. Personne va jamais nous retrouver.

Elle a l'air toute contente, puis elle semble se souvenir d'en être un peu coupable et essaie de cacher sa joie en buvant une gorgée.

— Comment ils nous ont amenés

ici sans que personne ne nous voie ?

Elle fait un geste désinvolte de la main qui me fait à peine bouger la tête mais me foudroie de douleur.

— Ils nous ont roulés dans des tapis. Deux mecs en salopette sont venus, ils ont embarqué les tapis avec nous dedans, ils les ont chargés dans une camionnette et ont roulé jusqu'ici. NETTOYAGE DE TAPIS – ENTREPRISE GONZALEZ, précise-t-elle avec un sourire. Facile.

Je réfléchis à la question. Si Deborah était toujours à l'affût, voir deux gros paquets sortir a dû

éveiller ses soupçons, et une Deborah soupçonneuse aurait forcément bondi, son arme à la main, pour les arrêter sur-le-champ. Deborah n'était donc plus à son poste. Mais pourquoi ? M'aurait-elle abandonné, moi, son cher frère ? Abandonné à un destin bien pire que la mort – quoique impliquant certainement aussi la mort ? À mon avis, elle n'aurait pas fait cela. Pas volontairement. Je reprends une gorgée d'eau et tente d'élucider la question.

Elle ne m'aurait pas abandonné délibérément. D'un autre côté, elle ne pouvait pas vraiment appeler des

renforts : son équipier était mort, et, dans les faits, elle était en train d'enfreindre pas rien qu'un peu la procédure et, pour le coup, le code pénal de Floride.

Je reprends une gorgée d'eau. La bouteille est plus qu'à moitié vide, à présent, mais ça a vraiment l'air de soulager la douleur – pas complètement, mais, bon, ce n'est pas si mal. Avoir mal signifie qu'on est vivant, et on dit toujours que « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Je bois une autre gorgée. Deborah ne me laisserait pas comme ça. Évidemment que non. Elle m'aime, lit, soudain, j'en

prends conscience : moi aussi, je l'aime. Une gorgée d'eau, allez. C'est un drôle de truc, l'amour. Bon, s'en rendre compte à mon âge, c'est bizarre, mais je suis entouré de tellement d'amour depuis toujours : mes parents adoptifs, Harry et Doris, ils n'étaient pas obligés, je n'étais pas vraiment leur fils, mais ils m'aimaient. Comme tant d'autres jusqu'à aujourd'hui : Debs, Rita, Cody, Astor, et puis Lily Anne. Ma belle, merveilleuse et miraculeuse Lily Anne, flambeau de l'amour. Mais il y a plein d'autres gens qui m'aiment aussi, à leur façon...

Samantha me prend la bouteille, et, j'en prends soudain conscience, même Samantha m'a prouvé son immense amour. En risquant tout ce qui compte pour elle, tout ce qu'elle désire, juste pour me permettre de m'enfuir ! N'est-ce pas un geste d'amour désintéressé ?

Je rebois une gorgée et je m'aperçois que je suis entouré d'une foule de gens merveilleux qui m'aiment, alors que j'ai fait plein de vilaines choses – mais, après tout, j'ai arrêté, non ? N'essaie-je pas de mener une vie remplie d'amour et de responsabilité, dans un monde qui n'est plus, soudain,



qu'émerveillement et joie ?

Samantha me reprend la bouteille et boit longuement avant de me la rendre. Je la vide avec empressement. Délicieuse. Je n'ai jamais bu meilleure eau. Ou bien j'apprécie mieux les choses. Oui. Le monde est finalement un endroit fantastique et j'y suis parfaitement à ma place. Tout comme Samantha. Quel être de lumière ! Elle s'est occupée de moi, aussi, alors qu'elle n'était pas obligée. Et maintenant ! En me donnant à boire et en me caressant le visage avec tout cet amour ! Quelle fille géniale ! Et si elle a envie d'être mangée...

Wouah ! j'ai une révélation, là : la nourriture, c'est de l'amour, donc, vouloir être mangé, c'est simplement une autre manière de démontrer son amour ! Et c'est celle qu'a choisie Samantha parce qu'elle déborde tellement d'amour qu'elle ne peut l'exprimer que sous cette forme ultime ! Incroyable !

Je la vois sous un nouveau jour. C'est un être sublime, généreux. Et, même si cela me fait mal à la nuque, pour lui montrer combien je comprends ce qu'elle fait et comme elle est belle, je lève la main et lui touche la joue. La peau est douce, chaude, vibrante de vie. Elle me

sourit et pose sa main sur mon visage.

— Tu es si belle, dis-je. C'est vrai, dire « belle », ce n'est pas suffisant, enfin, c'est un terme superficiel qui n'arrive pas à rendre compte de toute la profondeur de ce que j'essaie de dire, surtout dans ton cas, parce que je viens de comprendre je crois, tout le sens de cette histoire de se faire manger – je veux dire, tu es belle à l'extérieur, aussi... ce n'est pas ce que je voulais dire... je ne veux pas te l'enlever, je sais que c'est important pour une fille... une femme. Tu as dix-huit ans, tu es une femme, je le sais,

parce que tu as eu un choix de vie vraiment adulte, impossible de retourner en arrière, c'est justement pour cette raison que c'est une décision complètement adulte, et je suis sûr que tu comprends les conséquences de ta décision ; on ne peut pas trouver de meilleure définition du mot « adulte » : prendre une décision aux conséquences irrévocables, et je t'admire vraiment pour ça. Et aussi parce que, comme je te l'ai dit, tu es vraiment, vraiment belle.

Elle laisse glisser sa main le long de mon cou, sous ma chemise, et me caresse la poitrine. C'est

agréable.

— Je vois exactement ce que tu veux dire, et tu es la première personne qui comprenne vraiment ce que tout ça représente pour moi. (Elle ôte sa main dans un geste qui englobe ce qui nous entoure, et je la rattrape pour la reposer sur ma poitrine, parce que c'était vraiment agréable et que j'ai envie de continuer à la toucher. Elle sourit et reprend sa caresse.) Parce que c'est pas quelque chose qui est facile à comprendre, je le sais, c'est pour ça que j'ai toujours cru que je pourrais jamais en parler à personne et puis, tu vois, j'ai toujours été tellement

seule dans ma vie, toute ma vie, en fait, parce que comment tu veux qu'on comprenne un truc comme ça ? Je veux dire, si je dis à quelqu'un : « J'ai envie qu'on me mange », on va me sortir : « Oh, là, là, mais faut qu'on t'emmène chez le psy », et personne va plus me considérer comme normale, et moi, dans mon vécu, c'est complètement hyper normal comme expression de...

— D'amour, achevé-je.

— Tu comprends vraiment, dit-elle en faisant glisser sa main sur mon ventre. Oh, je savais que tu pigerais, parce que quand on était

dans la chambre froide j'ai senti chez toi un truc différent de tous les gens que j'ai pu rencontrer et je me suis dit que peut-être avant de le faire je pourrais en parler avec quelqu'un qui comprendrait vraiment et qui me regarderait pas comme si l'étais une espèce de monstre malsain et pervers !

— Non, non, tu es juste tellement belle. Personne n'irait penser une chose pareille de toi, rien que ton visage, il est tellement fascinant...

— Non, mais c'est pas ça...

— Non, je sais, ce n'est pas ce que je voulais dire, mais ça fait partie de ce que tu es, et le voir, ça permet de

comprendre tout le reste. Je veux dire, quand on n'est pas complètement idiot, on ne peut pas regarder ton visage sans se dire : « Wouah ! quelle fille incroyable », et puis voir que l'intérieur est encore plus beau, ça, c'est fascinant. (Et, comme de simples mots ne peuvent pas vraiment exprimer entièrement ce que je veux dire et que je tiens à ce qu'elle le comprenne, j'attire son visage vers moi et l'embrasse.) Tu es belle à l'intérieur et à l'extérieur.

Elle me fait un sourire chaleureux qui me fait comprendre que tout va bien se passer.



— Toi aussi, répond-elle. (Elle se penche et m’embrasse à son tour, et, cette fois, le baiser dure plus longtemps et provoque en moi une sensation nouvelle. Je vois que c’est aussi nouveau pour elle, mais nous ne voulons pas nous arrêter, nous glissons sur le sol, et, au bout d’un long moment, elle s’arrête un bref instant pour dire :) Je crois qu’ils ont mis un truc dans l’eau.

— Ça n’a pas d’importance. Parce que ce que nous avons commencé à comprendre ne provient pas de quelque chose qu’il y a dans l’eau, parce que ça vient de nous, du fond de nous, et je sais que tu le sens

comme moi.

Nous nous embrassons à nouveau, puis elle me prend le visage dans les mains.

— En tout cas, même s'il y a un truc dans l'eau, ça a pas d'importance parce que je me suis toujours dit que c'était trop important, je veux dire, l'amour, et tu vois, là, je parle pas juste du truc que tu ressens mais aussi du truc que tu fais, et je me suis dit : j'ai dix-huit ans, il faudrait que je le fasse au moins une fois avant de mourir, tu crois pas ?

— Au moins une fois, opiné-je.

Elle sourit, ferme les yeux, se

colle contre moi, et nous le faisons.  
Plus d'une fois.

# Chapitre 30

— J'ai soif, dit Samantha.

Le ton plaintif m'irrite un peu, mais je ne dis rien. Moi aussi, j'ai soif. À quoi ça sert de le répéter ? Nous avons soif tous les deux. Et depuis un petit moment. Il ne reste plus d'eau. C'est le cadet de mes soucis : j'ai mal au crâne, je suis prisonnier dans un mobile home au beau milieu des Everglades, et je viens de faire quelque chose que je n'arrive même pas à comprendre. Ah oui, et aussi quelqu'un va venir m'égorger.

— Je me sens tellement trop bête ! dit Samantha.

Là encore, il n'y a pas grand-chose à répondre. Nous nous sentons idiots l'un et l'autre maintenant que l'effet de la drogue s'est dissipé, mais elle a l'air d'avoir plus de mal à accepter que nous avons agi dans un état second. À mesure que nous reprenons nos esprits, elle se montre de plus en plus mal à l'aise et inquiète, affolée même, ramassant dans le mobile home des vêtements qu'elle a pourtant éparpillés avec enthousiasme. Son comportement rendant la situation gênante, je me

dis que c'est une bonne idée et je me rhabille.

Un peu d'intelligence me revient dès que j'ai remis mon pantalon. Je me lève et inspecte le mobile home dans tous les coins. Cela ne me prend pas bien longtemps, car il ne fait que dix mètres de long. Toutes les fenêtres sont solidement barricadées avec du contreplaqué de deux centimètres d'épaisseur. J'ai beau tambouriner dessus et appuyer de tout mon poids, rien à faire C'est renforcé de l'extérieur.

Il n'y a qu'une porte. Même résultat. J'y donne un coup d'épaule et je ne réussis qu'à avoir encore

plus mal au crâne. Et maintenant j'ai mal à l'épaule. Je me rassieds pour laisser passer la douleur. Et c'est là que Samantha commence à geindre. Apparemment, se rhabiller l'amène à estimer qu'elle peut se plaindre de tout, parce qu'elle ne s'arrête pas à l'absence d'eau. Et, par un méchant caprice de l'acoustique ou simplement par malchance, sa voix aiguë résonne parfaitement avec mon mal de crâne. Chaque fois qu'elle se plaint, un élancement fulgurant me traverse les neurones.

— Ça sent... le *fauve*, là-dedans, dit-elle.

C'est effectivement le cas. Un mélange de vieille sueur, de chien mouillé et de moisi. Mais c'est absolument inutile de parler de quelque chose contre quoi nous ne pouvons rien.

— Je vais aller chercher mon pot-pourri, dis-je. Il est dans la voiture.

— T'es pas obligé d'être méchant, répond-elle.

— Non, mais de sortir d'ici, ça, oui.

Elle ne me regarde pas et ne répond rien – c'est toujours ça de gagné. Je ferme les yeux et tente de chasser cette douleur lancinante. Rien à faire, et Samantha reprend la



parole.

— Je regrette qu'on ait fait ça.

Je rouvre les yeux. Elle a détourné le regard vers un coin du mobile home aussi vide et moche que le reste, mais apparemment plus plaisant comme spectacle que moi.

— Désolé.

— C'est pas ta faute, dit-elle, ce que je trouve très généreux, bien que très juste. Je savais qu'il devait y avoir un truc dans l'eau. Ils en mettent toujours. Mais j'avais encore jamais pris d'ecstasy.

— C'en était ?

— Je crois bien. Enfin, d'après ce

qu'on m'a dit. Tyler. Elle en prend... prenait... beaucoup. Enfin, rougit-elle, elle disait que ça donnait envie de... toucher tout le monde et... tu vois, quoi. D'être touché.

Si c'était effectivement de l'ecstasy, je ne peux qu'en convenir. Et ajouter que soit nous en avons pris beaucoup trop, soit c'est une drogue très puissante. Je rougirais presque rien qu'en me souvenant de ce que j'ai dit et fait. Essayer de devenir un peu plus humain, c'est une chose, mais, là, je suis carrément passé à la crétinerie absolue. Peut-être qu'il faudrait rebaptiser cette drogue « excès-

cstasy ». Rétrospectivement, je suis soulagé de pouvoir mettre tout ça sur le compte de la drogue : l'idée que je me conduise comme un idiot ne me plaît pas du tout.

— Enfin, il fallait que je le fasse, continue Samantha. Ça me manquera pas. C'était pas terrible.

Je ne suis pas particulièrement familier de ce qu'on appelle « conversations sur l'oreiller », mais il me semble que ce genre de franchise n'est généralement pas de mise. D'après le peu que je sais, on est censé faire des remarques flatteuses, même si on pense que c'était un fiasco. Par exemple, on

dit : « C'était merveilleux. Ne gâchons pas ce souvenir en essayant de renouveler cet instant magique. » Ou encore : « Nous n'oublierons jamais Paris. » Pour le coup, « Nous n'oublierons jamais cette caravane infecte dans les Everglades » ne ferait pas le même effet, mais elle aurait au moins pu faire cet effort. Peut-être qu'elle se venge de l'énorme malaise qu'elle éprouve, ou bien c'est vrai, et, en adolescente immature, elle ignore qu'on n'est pas censé dire ce genre de chose.

Quoi qu'il en soit, cela s'ajoute à ma migraine et déclenche en moi

une méchanceté que j'ignorais.

— Non, ce n'était pas terrible, opiné-je.

Elle se retourne, avec une expression pas loin de la colère, mais elle ne dit rien. Puis je m'étire, me masse la nuque et me relève.

— Il doit bien y avoir un moyen de sortir.

Je me suis plutôt adressé à moi-même, mais, évidemment, elle éprouve le besoin de répondre.

— Non, il y en a pas. Ils enferment tout le temps des gens ici, et personne s'échappe jamais.

— S'ils sont toujours drogués, est-ce qu'ils essaient, au moins ?

Elle hoche la tête pour souligner que je suis vraiment idiot. Peut-être que je le suis, mais pas assez pour rester à attendre qu'on vienne me manger sans avoir tout fait pour essayer de m'échapper.

Je refais le tour du mobile home. Il n'y a rien de nouveau à voir, mais je suis plus attentif. Pas le moindre mobilier, mais au fond il y a une banquette encastrée qui sert de lit. Un mince matelas en mousse la recouvre, avec un drap gris tout miteux. J'enlève le matelas. Dessous, c'est un carré de contreplaqué fixé à des charnières. Je le soulève et découvre un

compartiment contenant un oreiller tout aplati assorti au drap. Le compartiment semble faire toute la longueur du mobile home, même si je ne distingue pas grand-chose dans la pénombre.

J'enlève l'oreiller. Il n'y a rien d'autre à l'intérieur, à part un morceau de poutre d'une quarantaine de centimètres. L'une des extrémités est taillée en pointe et maculée de terre. L'autre est pourvue d'entailles et le bois est creusé, sans doute usé par une corde. On a dû l'utiliser comme pieu pour Dieu sait quelle raison, en l'enfonçant dans le sol pour

retenir quelque chose attaché à une corde. Il y a même un clou tordu sur le dessus pour la nouer. Je pose le pieu par terre et glisse la tête dans le compartiment, mais je ne vois rien. J'appuie sur le fond et, sentant qu'il cède, j'appuie un peu plus et suis récompensé par le bruit d'une tôle qui s'enfonce.

Gagné. Je continue, et la tôle cède encore. Je ressors la tête, me glisse dans le compartiment et entreprends de sauter sur le fond à pieds joints. Ça fait un vacarme épouvantable, et, au septième coup, Samantha vient voir ce qui se passe.

— Qu'est-ce que tu fais ?



Je trouve la question aussi idiote qu'énervante.

— Je m'évade, réponds-je en continuant de sauter.

Elle me regarde faire, puis elle secoue la tête et hausse la voix, pour que j'entende bien tout le mal qu'elle pense de mes tentatives.

— Je crois pas que tu vas y arriver.

— La tôle est plus mince à cet endroit.

— C'est la tension superficielle, crie-t-elle. Comme la cohésion à la surface d'un liquide. On l'a étudié en physique.

Je m'émerveille une seconde en

songeant au genre de cours de physique où on enseigne aux élèves les subtilités de la tension superficielle du plancher d'un mobile home en cas d'évasion, puis je m'interromps dans ma tâche. Peut-être qu'elle a raison : après tout, Ransom Everglades est un excellent établissement privé et on y enseigne probablement des choses qui échappent au programme de l'Éducation nationale. Je ressors du compartiment pour voir le résultat de mes efforts. Pas terrible. La tôle est enfoncée, mais il n'y a pas de quoi pavoiser.

— Ils seront là bien avant que tu aies réussi, dit-elle.

C'est ce qui s'appelle se réjouir du malheur d'autrui.

— C'est bien possible, réponds-je.

Au même moment, mon regard tombe sur le pieu. Je ne m'écrie pas « Eurêka ! », mais une idée me vient. Je m'en empare, j'arrache ce qui reste du clou rouillé et l'enfonce dans une fente, à la pointe du bout de bois, que je place au milieu de la tôle enfoncée. Puis, avec un regard bien senti à Samantha, je frappe de toutes mes forces sur le pieu. Ça fait très mal. Je m'enfonce trois échardes dans la main.

— Ha ! fait Samantha.

On dit que derrière chaque homme qui réussit se cache une femme ; et, par extension, on peut dire que, derrière chaque Dexter qui s'évade, il y a une Samantha vraiment pénible, parce que sa joie devant mes tentatives infructueuses m'aiguillonne et m'élève vers de nouveaux sommets d'inspiration. J'enlève ma chaussure, l'enfile sur le dessus du pieu pour amortir le choc et je tente le coup. C'est moins douloureux, et je suis sûr que je pourrai l'enfoncer suffisamment pour faire un trou dans la tôle.

— Ha toi-même, réponds-je.

— Si tu le dis, lâche-t-elle, avant de retourner s'asseoir au milieu du mobile home.

Je me remets à la tâche en tapant comme un sourd sur la semelle. Après quelques minutes, j'observe le résultat : la tôle s'est nettement enfoncée et les bords semblent près de céder. La pointe du clou a pénétré le métal, et, d'ici peu, j'ai des chances d'aboutir. Quelques minutes plus tard, le bruit change : il y a un petit trou, juste assez grand pour laisser voir la lumière sous le mobile home. Avec encore un peu de temps et d'efforts, je devrais pouvoir l'élargir et filer.

Je remets le pieu en place et recommence à taper. Brusquement, il s'enfonce de plusieurs centimètres. J'entreprends alors de le faire bouger d'un côté et de l'autre, puis je remets ma chaussure et frappe à coups de pied. La tôle résiste pendant une vingtaine de minutes, mais elle finit par céder.

Je marque une pause et contemple mon œuvre. J'ai mal partout je suis épuisé et en sueur, mais je suis à deux doigts de la liberté

— Je pars ! crié-je à Samantha. C'est ta dernière chance !

— Bye bye ! répond-elle sur le

même ton. Bon voyage !

Je trouve ça un peu ingrat, après tout ce que nous avons vécu ensemble, mais c'est tout ce que je tire d'elle.

— O.K., dis-je.

Je remonte dans le compartiment et passe les jambes dans le trou. Mes pieds touchent le sol, et je réussis à faire passer le reste en me tortillant. C'est très étroit, et je sens mon pantalon puis ma chemise qui s'accrochent aux arêtes métalliques et se déchirent. Les bras au-dessus de la tête, je continue de me contorsionner, et, un instant plus tard, je suis dehors, assis sur la

terre chaude et humide des Everglades. L'humidité traverse mon pantalon, mais c'est merveilleux, rien à voir avec le plancher du mobile home.

Je suis libre. Autour de moi, j'aperçois le mur de moellons qui surélève le mobile home à un mètre du sol. Il est percé de deux ouvertures, la plus proche étant sous la porte. Je me mets à plat ventre et rampe dans cette direction. Au moment où je sors la tête dans la lumière en me disant que je m'en suis tiré, une énorme main m'agrippe par les cheveux.

— T'iras pas plus loin, connard,



grogne une voix, pendant qu'on me hisse à bout de bras en me cognant la tête contre le mobile home. Dans le nuage d'étoiles qui envahit mon crâne déjà endolori, je reconnais mon vieil ami, le videur au crâne rasé. Il me plaque contre la paroi en me coinçant la gorge sous son avant-bras, comme dans la chambre froide.

Je vois derrière lui le mobile home trôner dans une petite clairière entourée d'une végétation luxuriante. Un canal coule d'un côté, et des moustiques se jettent sur nous avec entrain. Quelque part, un oiseau chante. Et, sur le

sentier qui débouche dans la clairière, arrive Kukarov, le gérant du club, suivi de deux autres types patibulaires, l'un chargé d'une glacière, l'autre d'une trousse à outils en cuir.

— Alors, cochonnet, dit Kukarov avec un sourire vraiment ignoble, où tu croyais aller ?

— J'ai rendez-vous chez le dentiste, je ne peux pas le manquer.

— Mais si.

Le videur me flanque une énorme gifle qui vient agrémenter une collection de maux de crâne déjà bien fournie.

Ceux qui me connaissent bien

vous diront que Dexter ne se lâche jamais, mais trop, c'est trop. Je décoche au videur un violent coup de pied dans l'entrejambe qui le plie en deux et le fait suffoquer. Et, comme ç'a été très facile et vraiment plaisant, je me tourne vers Kukarov en brandissant les poings comme un boxeur.

Mais il me braque un revolver entre les deux yeux. Un modèle de bonne taille, coûteux : un Magnum 357, apparemment.

— Vas-y, essaie, dit-il. (C'est une suggestion intéressante, mais je préfère y renoncer et lever les mains. Il me toise un moment, puis,

reculant de quelques pas sans me quitter des yeux, il appelle les autres.) Attachez-le. Flanquez-lui quelques baffes, mais abîmez pas la viande. Un cochonnet, ça peut toujours servir.

L'un des hommes s'empare de moi, me tord douloureusement les bras dans le dos, pendant qu'un autre déroule du Gaffer. Il vient de m'immobiliser les poignets quand j'entends la plus belle mélodie de ma vie : le sifflement strident d'un mégaphone, suivi de la voix amplifiée de Deborah.

— Police, annonce-t-elle. Vous êtes cernés. Lâchez vos armes et

allongez-vous face contre terre.

Les deux sbires me lâchent et regardent Kukarov, bouche bée. Le videur est toujours à genoux en train de vomir.

— Je vais descendre ce connard ! hurle Kukarov, dont je vois le doigt se crispier sur la détente.

Un unique coup de feu déchire l'air, et la face de Kukarov vole en éclats. Projeté sur le côté comme si on l'avait fait dérapier, il s'écroule.

Les deux autres cannibales se jettent par terre comme un seul homme, et même le videur s'aplatit. Deborah surgit de la végétation aux abords de la clairière et court vers

moi, suivie d'un, bonne douzaine d'officiers de police, dont certains lourdement armés, et d'autres revêtus des combinaisons blindées de l'EIU, l'équipe d'intervention d'urgence, et enfin de l'inspecteur Weems, le géant d'ébène de la police tribale des Miccosukee

— Dexter ! s'écrie Deborah. (Elle me prend par les épaules et me dévisagé un moment.) Dex, répète-t-elle. (C'est agréable de la voir un peu inquiète. Elle me tapote les épaules et sourit presque, ce qui est fort rare chez elle. Mais, fidèle à elle-même, il faut évidemment qu'aussitôt elle gâche tout) Où es,

Samantha ?

Je regarde ma sœur. Ma tête me lance, mon pantalon est en lambeaux, et mon visage abîmé par le traitement désagréable du videur, je suis gêné de ce que j'ai fait tout à l'heure j'ai les mains encore attachées dans le dos – et j'ai soif. On m'a battu, kidnappé, drogué, battu encore et menacé avec un très gros revolver, le tout sans que je me plaigne une seule fois –, mais Debs ne pense qu'à Samantha, qui, elle est bien nourrie et confortablement assise dans un endroit climatisé – de son plein gré, avec de l'entrain, même, à geindre pour des broutilles

pendant que j'essayais vainement de parer les volées de coups et je l'ai bien remarqué, un nombre croissant de moustiques que je ne peux pas écraser, puisque je suis attaché.

Mais évidemment, comme Deborah fait partie de la famille et que Je ne peux pas, de toute façon, me servir de mes mains, la gifler est hors de question.

— Je vais très bien, sœurlette.  
Merci de t'inquiéter

Comme d'habitude avec Deborah, c'est peine perdue. Elle me secoue comme un prunier.

— Où elle est ? Samantha ?



— Dans le mobile home, soupiré-je. Elle va bien.

Deborah y fonce aussitôt. Weems la suit, et j'entends un grand fracas : apparemment, il a carrément arraché la porte. Il réapparaît peu après en tenant le battant par la poignée à bout de bras Debs revient à son tour, emmenant Samantha vers sa voiture en murmurant : « Tout va bien, tu es avec moi, maintenant » — une Samantha dépitée qui courbe l'échiné et marmonne : « Fous-moi la paix. »

Je balaie la clairière du regard. Des policiers de l'EIU menottent sans ménagement les hommes de

Kukarov. Tout se calme, à présent, hormis les neuf millions de moustiques très affairés d'avoir découvert une nouvelle proie : mon visage. J'essaie de les chasser, mais, comme je suis toujours attaché, je secoue la tête sans grand résultat, à part m'étourdir un peu plus. Je tente d'agiter les coudes, sans plus de succès ; et il me semble même entendre les moustiques ricaner et se purlécher les babines tout en appelant leurs copains pour le festin.

— Quelqu'un pourrait me détacher, s'il vous plaît ? demandé-je.

# Chapitre 31

On finit par me retirer le Gaffer. Après tout, je suis entouré de flics, et ce serait vraiment immoral que tant d'officiers assermentés me laissent attaché comme si j'étais une espèce de... bon, soyons honnête, je suis effectivement une espèce de, mais je me donne beaucoup de mal pour ne plus l'être. Et, comme ils ne savent pas ce que j'ai été naguère, il est logique que tôt ou tard l'un d'eux me prenne en pitié et me libère. Et celui qui s'en charge, c'est Weems.

le géant de la police tribale, qui arrive avec un grand sourire.

— Qu'est-ce que vous faites là avec les mains attachées ? Plus personne vous aime ?

— Je crois que je ne suis pas très intéressant, sauf pour les moustiques.

Il éclate de rire, une note aiguë et exagérément enjouée qui dure un peu trop longtemps à mon goût d'entravé, et, au moment où je m'apprête à lancer une remarque acerbe, il sort un énorme canif et déplie la lame.

— On va vous laisser claquer les bestioles, dit-il en me faisant signe

de me tourner.

Je suis ravi de m'exécuter, et il pose son couteau sur le Gaffer. La lame doit être bien tranchante : je sens à peine la pression que l'adhésif cède. Je finis d'arracher les derniers morceaux, et quelques poils avec, mais, comme ma première claque sur la nuque écrase au moins six moustiques, je trouve que ce n'est pas cher payé.

— Merci beaucoup, lui dis-je.

— De rien, répond-il de sa petite voix haut perchée. C'est ce qui s'appelle faire preuve de détachement.

Il éclate de rire devant cet

excellent trait d'esprit, et, jugeant que c'est le moins que je puisse faire pour le remercier de sa bonté, je le gratifie d'un petit échantillon de mon meilleur sourire faux.

— De détachement, répété-je. Excellent.

Je force peut-être un peu la dose, mais je lui suis reconnaissant, et de toute façon j'ai trop mal à la tête pour trouver plus subtil.

Mais cela n'a guère d'importance, car Weems est déjà ailleurs. Il est immobile, le nez en l'air, les yeux mi-clos, comme s'il avait entendu quelqu'un l'appeler au loin.

— Qu'y a-t-il ?

Il ne répond pas, puis il secoue la tête.

— De la fumée. Quelqu'un a allumé un feu, alors que c'est interdit, par là. (Il désigne du menton le cœur des Everglades.) Dangereux, en cette saison.

Je ne sens rien en dehors de l'humus des Everglades, mêlé à des odeurs de sueur et de poudre, mais je ne vais pas discuter avec mon sauveur. En plus, j'aurais discuté avec son dos, étant donné qu'il a déjà tourné les talons et se dirige vers l'orée de la clairière. Je le suis du regard en me frottant les poignets et en exerçant ma terrible

vengeance sur les moustiques.

Il n'y a plus grand-chose à voir autour du mobile home. Les policiers emmènent les cannibales vers l'ignominie du cachot, et, en ce qui me concerne, plus ce sera ignominieux, mieux ce sera. Les types de l'EIU se sont regroupés autour d'un de leurs collègues, probablement celui qui a dégommé le visage de Kukarov : il a l'air bouleversé et les autres l'entourent, protecteurs.

Au final, l'animation retombe, et c'est visiblement le moment du départ de Dexter. Le seul problème, c'est que je n'ai aucun moyen de



transport et que dépendre de la charité d'inconnus est incertain. Dépendre de la bonté de la famille l'est plus encore, je sais, mais, comme cela paraît être le moindre des maux, je pars en quête de Deborah.

Ma sœur, au volant de sa voiture, s'efforce de se montrer sensible et maternelle et de témoigner son soutien à Samantha Aldovar. Cela ne lui venant pas naturellement, ce serait déjà compliqué même si Samantha se montrait coopérative. Ce n'est pas le cas, et au moment où je m'affale sur la banquette arrière toutes les deux sont en train de

foncer dans une impasse.

— Non, ça va pas aller, dit Samantha. Pourquoi vous arrêtez pas de me répéter ça comme si j'étais une gogole ?

— Tu viens de subir un gros choc, Samantha, répond Debs (Et, en dépit du fait qu'elle essaie vraiment d'être sincère, j'entends quasiment les guillemets, comme si elle citait mot à mot le *Manuel de conversation pour rescapés dans une prise d'otages*.) Mais c'est terminé, à présent.

— J'ai pas envie que ça soit terminé, bon Dieu ! (Elle se retourne vers moi.) Espèce de

salaud.

— Je n'ai rien fait.

— Tu les as amenés ici ! Tout était préparé !

— Non. Je ne sais même pas comment ils nous ont retrouvés.

— Mais ouiii, ricane-t-elle.

— D'ailleurs, demandé-je à Deborah, comment vous avez fait ?

— Chutsky est venu me rejoindre en planque. Quand la camionnette de nettoyage de tapis est arrivée, il a posé un mouchard dessus. (Cela tombe sous le sens : son petit ami, Chutsky, un agent du renseignement plus ou moins à la retraite, a forcément ce genre de

gadget.) Ils vous ont chargés et ils sont partis ; on les a suivis de loin. Quand on est arrivés dans les marais, j'ai appelé l'EIU. J'espérais vraiment qu'on pincerait aussi Bobby Acosta, mais ça pouvait pas attendre. (Elle s'adresse à Samantha.) Te sauver, c'était notre priorité, Samantha.

— Putain de merde, mais j'avais pas envie d'être sauvée ! répond celle-ci. Quand est-ce que vous allez piger ? (Deborah ouvre la bouche, mais Samantha lui assène le coup de grâce :) Et si jamais vous me ressortez encore une fois que tout ira bien, je vous jure que je me mets

à hurler.

Franchement, ce serait un soulagement qu'elle hurle. Je suis tellement las de ses jérémiades que je hurlerais bien, moi aussi, et je vois qu'il ne faudrait pas non plus beaucoup prier ma sœur. Mais, apparemment, Debs nourrit toujours l'illusion qu'elle a sauvé une fille qui a vécu contre son gré une expérience effroyable, et même si je la vois crisper les mains sur le volant pour se retenir de ne pas l'étrangler, elle garde son sang-froid.

— Samantha... C'est parfaitement naturel que tu sois un peu

désorientée en ce moment par ce que tu éprouves.

— C'est trop pas ça, rétorque Samantha. Là, j'ai la haine et l'aurais préféré qu'on me trouve pas. C'est naturel, ça aussi ?

— Oui, dit Deborah, qui a quand même l'air d'en douter un peu. Dans une prise d'otage, il arrive souvent que la victime noue un lien affectif avec ses ravisseurs.

— On dirait que vous lisez un manuel, répond Samantha.

Là, je dois lui tirer mon chapeau, même si elle continue de me crisper un peu.

— Je vais recommander à tes

parents de t'emmener consulter...

— Oh, super, un psy ! J'attends que ça.

— Ça t'aidera de parler à quelqu'un de tout ce qui t'est arrivé, continue Deborah.

— Mais oui, je meurs d'envie de parler de *tout* ce qui m'est arrivé, réplique Samantha en se retournant pour me regarder. Je veux *tout* raconter, parce qu'il s'est passé des trucs, tu vois, complètement contre ma volonté, et tout le monde va être ravi de l'apprendre.

Je suis choqué et surpris, non de la teneur de ses propos, mais que ce soit à moi qu'elle s'adresse.

Compte-t-elle vraiment raconter à tout le monde notre petit intermède provoqué par l'ecstasy en prétendant qu'elle n'était pas consentante ? Cette éventualité ne m'avait pas effleuré – après tout, c'était plus ou moins personnel et je n'étais pas tellement consentant non plus. Ce n'est pas moi qui ai mis de l'ecstasy dans la bouteille, et je ne compte pas me vanter de cet épisode.

Mais une très désagréable sensation commence à me nouer l'estomac alors que je prends conscience de la menace. Si elle prétend qu'elle n'était pas



consentante, de tels faits sont qualifiés de « viol », et, même si c'est très loin de mes intérêts habituels, je suis à peu près sûr que la loi le réproouve presque autant que certaines de mes autres activités. Si cela se sait, je suis certain qu'aucune de mes habiles et merveilleuses excuses ne sera prise en compte. Et je ne pourrai en vouloir à personne. On voit d'ici le tableau, avec une légende toute trouvée. C'est parfaitement crédible et totalement inexcusable, même si j'avais pensé que j'étais voué à la mort. Je n'ai jamais entendu parler de circonstances atténuantes dans

un procès pour viol, et je prè sens que cela ne marcherait pas.

Et, quoi que je dise – même si l'éloquence de Dexter, qui dépasse de loin celle du commun des mortels, parvenait à faire fondre en larmes le marbre de la justice –, au mieux, ce serait ma parole contre celle de Samantha, je serais à vie un type qui a profité d'une pauvre enfant prisonnière et sans défense, et je sais très bien ce qu'on penserait de moi. Après tout, je ne manque jamais de clamer haut et fort ma satisfaction chaque fois qu'un homme mûr marié qui couche avec une jeunesse finit sans

famille ni travail, et c'est exactement ce que j'ai fait. Même si je convains tout le monde que j'ai été victime de la drogue et que ce n'était pas vraiment ma faute, je serai fini. Un homme s'envoie en l'air avec une ado après avoir pris de la drogue : ça ressemble moins à une explication qu'à un gros titre de journal.

Et même le meilleur avocat du monde ne pourrait me dédouaner auprès de Rita. Un grand nombre de choses me restent incompréhensibles chez les êtres humains, mais j'ai vu assez de téléfilms dramatiques pour deviner

ce qu'il en serait. Rita ne croirait peut-être pas que j'ai commis un viol, mais cela ne changerait rien. Je pourrais avoir été pieds et poings liés, drogué et forcé à coucher sous la menace d'une arme, elle divorcerait quand même et élèverait Lily Anne sans moi. Je serais seul, à la rue, sans rôti de porc, sans Cody, ni Astor, ni Lily Anne pour égayer mes journées. Papa Dex Plaqué.

Plus de famille, plus de travail : rien. Elle obtiendrait probablement aussi la garde de mes couteaux de boucher. C'est affreux, impensable : tout ce qui m'est cher me serait arraché, toute ma vie serait jetée

comme une vulgaire chaussette, et tout ça parce qu'on m'a drogué ? C'est plus qu'injuste. Et on doit le voir sur mon visage, parce que Samantha continue de me dévisager et hoche la tête.

— Exactement, dit-elle. Réfléchis-y.

Je ne me donne pas cette peine. Je me demande simplement si, juste pour une fois, je pourrais me débarrasser de quelqu'un en punition d'un acte qu'il n'a pas encore commis. Une petite récréation préventive, en quelque sorte.

Mais heureusement pour

Samantha, avant que j'aie le temps de chercher du Gaffer, Deborah décide de reprendre son rôle de sauveur compatissant.

— Très bien, dit-elle, une main sur l'épaule de Samantha. Ça peut attendre. Nous allons juste te ramener chez tes parents.

Bien sûr, Samantha repousse sa main comme si c'était un insecte répugnant.

— Génial ! J'attends que ça.

— Mets ta ceinture, lui dit Deborah. (Puis, incidemment, elle se retourne vers moi :) Je pense que tu peux venir avec nous.

Je manque lui répondre : *Non,*

*non, ne te donne pas cette peine, je vais rester ici pour servir de pâture aux moustiques.* Mais, sachant que Deborah n'est pas très réceptive à l'ironie, je me tais et boucle ma ceinture.

— J'ai la petite Aldovar, annonce Deborah sur sa radio. Je la ramène chez ses parents.

— Ouais, super, maugrée Samantha.

Deborah la gratifie d'un rictus qui se veut un sourire rassurant, démarre, et j'ai devant moi un peu plus d'une demi-heure pour imaginer ma vie voler en éclats. Le tableau est déprimant : Dexter le

Déchu, jeté sur un tas de fumier, privé du costume et des accessoires confortables qu'il s'est soigneusement façonnés, abandonné, nu et sans amour, dans un monde froid et hostile. Mais je ne vois pas comment l'éviter. Dans la chambre froide, quand je me suis mis à genoux pour supplier Samantha de ne rien faire, elle était neutre. Maintenant qu'elle m'en veut, à part la découper en morceaux, je ne vois pas ce que je pourrais faire pour l'empêcher de parler. Je ne peux même pas la rendre aux cannibales : Kukarov étant mort et le reste du groupe



capturé ou en fuite, il ne reste sûrement personne pour la manger. C'est clair : le fantasme de Samantha ne se réalisera pas, elle m'en veut, elle va se venger horriblement, et je ne peux rien y faire

Rien que pour me rappeler la situation et sa détermination. Samantha se retourne régulièrement et me fusille du regard. Et rien que pour me rappeler que même la pire des blagues a une chute, quand nous arrivons dans la rue de Samantha, Deborah pousse un juron. Je me penche et, par le pare-brise, j'ai la

vision d'une espèce de kermesse devant la maison.

— Ce foutu connard... marmonne-t-elle en assénant un coup de poing sur le volant.

— Qui ? demandé-je, ayant très envie de voir quelqu'un d'autre en prendre pour son grade.

— Le capitaine Matthews, gronde-t-elle. Quand j'ai appelé, il a fait en sorte de rameuter toute la presse pour pouvoir prendre Samantha dans ses bras et montrer son meilleur profil aux caméras.

Et effectivement, quand Deborah se gare devant la maison des Aldovar, le capitaine Matthews

apparaît comme par magie côté passager, aide une Samantha qui fait toujours la soupe à la grimace à descendre sous le crépitement des flashes, et même la meute sauvage des journalistes pousse un grand murmure admiratif. Matthews passe un bras protecteur autour de ses épaules et écarte la foule de l'autre. C'est un grand moment d'ironie, étant donné qu'il a convoqué tout ce monde pour assister à la scène et qu'à présent il fait semblant d'exiger qu'on le laisse tranquille pendant qu'il reconforte Samantha. J'admire tellement son numéro que pendant

une bonne minute j'en oublie de m'inquiéter pour mon avenir.

Deborah est beaucoup moins impressionnée que moi. Elle suit Matthews en traînant les pieds, renfrognée, repoussant sans ménagement tout journaliste assez imprudent pour s'approcher et se comportant à peu près comme si on venait de l'inculper pour brutalités policières. Je suis le petit groupe jusqu'au seuil, où M. et Mme Aldovar attendent de couvrir leur fille prodigue de baisers et de larmes. C'est une scène particulièrement touchante, et le capitaine Matthews la joue à la

perfection, comme s'il l'avait répétée depuis des mois. Il reste aux côtés de la famille, rayonnant, pendant que les parents reniflent et que Samantha fait la tête, puis, quand il sent que les journalistes frôlent l'ennui, il se plante devant eux et lève la main.

Juste avant de s'adresser à la foule, il se penche vers Deborah.

— Ne vous inquiétez pas, Morgan, je ne vais pas vous demander de leur parler, cette fois.

— Oui, chef, grince-t-elle.

— Essayez simplement de prendre un air fier et humble, ajoute-t-il en lui tapotant l'épaule et

en souriant devant les caméras.

Deborah lui montre les dents. Il fait face aux journalistes.

— Je vous avais promis que nous la retrouverions, annonce-t-il d'une voix virile. Et nous l'avons retrouvée !

Il se retourne vers le trio Aldovar pour que les caméras puissent le saisir dans une attitude protectrice et commence à se féliciter pour son action. Évidemment, il n'y a pas un mot pour le terrible sacrifice de Dexter, ni même pour les efforts de Deborah, mais peut-être ne faut-il pas trop en demander. Ça s'éternise un peu. Enfin, les Aldovar rentrent

chez eux, les journalistes se lassent de contempler le menton de Matthews, et Deborah m'empoigne le bras pour me ramener à la voiture et me reconduire chez moi.

# Chapitre 32

D'abord silencieuse durant les premières minutes sur le Dixie Highway, Deborah finit par se détendre et cesser de broyer le volant.

— Enfin, dit-elle. L'important, c'est qu'on ait sauvé Samantha

J'admire le don qu'à ma sœur pour déterminer ce qui est « important », mais je dois lui signaler qu'elle se trompe, parce qu'elle m'oublie.

— Samantha ne voulait pas être sauvée. Elle voulait être mangée.



— Mais non, personne ne veut une chose pareille. Elle a dit ça parce qu'elle est perturbée et qu'elle a fini par s'identifier aux enfoirés qui l'avaient capturée. Enfin, qui voudrait être mangé ? Arrête, Dexter.

Je pourrais lui expliquer que j'en suis totalement convaincu et qu'elle le serait aussi si elle prenait cinq minutes pour discuter avec Samantha. Mais, quand Deborah a un avis, il faut un ordre écrit du chef de la police pour l'en faire changer et je ne pense pas que ce soit prévu.

— Et puis, continue-t-elle, elle a

retrouvé ses parents, et ils peuvent l'emmener chez un psy ou Dieu sait quoi. L'important, pour nous, est de clore l'affaire et d'arrêter Bobby Acosta et les autres membres du groupe.

— Le sabbat, dis-je, un peu pédant. Samantha a dit que c'est le terme qu'ils utilisent.

— Je croyais que c'était pour les sorcières.

— Apparemment, pour les cannibales aussi.

— Je pense pas qu'on puisse l'utiliser pour un groupe de mecs, entête-t-elle. Il faut que ça soit des sorcières. Des femmes.

Ce débat me paraît assez secondaire, surtout après tout ce que j'ai enduré, et je suis beaucoup trop fatigué pour pinailler. Heureusement, le temps que j'ai passé avec Samantha m'a appris la réponse adéquate.

— Si tu le dis.

Deborah semble s'en contenter, et, quelques remarques sans intérêt plus tard, nous arrivons chez moi. Elle me dépose et repart, et moi je n'y pense plus tant je suis ravi d'être rentré.

Toute la maison m'attend, et je trouve cela surprenant et touchant. Deborah a appelé Rita pour la

prévenir que je serais en retard, lui dire de ne pas s'inquiéter et que tout va bien, ce que je trouve un peu excessif. Mais Rita a vu les informations, qui ont fait leurs gros titres de l'opération. Après tout, comment résister ? Des cannibales, une ado enlevée, une fusillade dans les Everglades : c'est le sujet idéal. Une chaîne payante du câble a déjà demandé à acheter les droits exclusifs de l'histoire.

Malgré l'appel rassurant de Deborah, Rita ayant appris que j'étais au cœur de l'affaire et en grand danger, elle réagit bravement. Elle m'attend à la porte dans un état

d'affolement encore jamais atteint en ma présence.

— Oh, Dexter, renifle-t-elle en me noyant sous un déluge de baisers et d'étreintes. Nous étions si... C'était aux infos, et je t'ai vu à l'image, mais même après le coup de fil de Deborah... (Baiser.) Les enfants regardaient la télé et Cody a dit : « C'est Dexter », alors j'ai regardé – c'était un flash spécial, précise-t-elle, pour que je comprenne bien que je ne faisais pas une apparition surprise dans *Bob l'Éponge*. Oh, mon Dieu ! continue-t-elle en frissonnant et en me serrant dans ses bras. Tu n'aurais jamais dû faire

cela. (Je trouve qu'elle a bien raison.) Tu es censé faire des analyses et... Tu n'as même pas d'arme et ce n'est pas... Comment ont-ils pu ? Mais ta sœur a dit, et à la télé ils ont dit, que c'étaient des cannibales et qu'ils t'avaient capturé et au moins tu as retrouvé la fille, je sais que c'était très important, mais oh, mon Dieu, des cannibales, je n' imagine même pas. Et tu étais entre leurs mains, et ils auraient pu...

Elle s'interrompt enfin, probablement par manque d'oxygène et se met à renifler dans mon col de chemise pendant une

petite minute.

Je profite de cette pause pour contempler avec satisfaction mon modeste royaume. Cody et Astor, assis sur le canapé considèrent cet étalage d'affection avec une expression dégoûtée, et à côté d'eux trône mon frère, Brian, un immense et ignoble sourire rayonnant sur les lèvres. Dans son couffin près du canapé, Lily Anne me salue chaleureusement en agitant ses petits orteils. C'est un portrait de famille parfait, digne d'être encadré : le Retour du Héros parmi les Siens. Et, bien que je ne sois pas enthousiasmé par la présence de

Brian, je ne vois aucune raison non plus de vouloir qu'il parte. D'ailleurs, tous ces bons sentiments font plaisir à voir, même les artifices de mon frère, et l'air est rempli du parfum merveilleusement appétissant qui est pour moi l'un des grands miracles du monde moderne : le rôti de porc de Rita.

Dorothy avait bien raison dans *Le Magicien d'Oz* : rien ne vaut son chez-soi.

Ce serait affreusement mal élevé de dire à Rita qu'elle a suffisamment renflé, mais j'en ai assez enduré pour la journée y



compris la privation de nourriture, et l'odeur qui flotte dans la maison déclenche en moi une frénésie auprès de laquelle l'ecstasy fait pâle figure. Le rôti de porc de Rita est une œuvre d'art grandiose capable de faire sauter une statue de son piédestal et de lui faire crier « Miam ! ». Aussi, après m'être dégagé et avoir séché mon épaule, je me répands en remerciements et fonce droit sur la table, m'arrêtant juste assez pour vérifier que le compte est toujours bon chez Lily Anne côté orteils et doigts.

Alors que nous nous attablons, formant un tableau de famille

parfait, je m'aperçois que les images sont bien trompeuses. En bout de table, bien sûr, trône Papa Dex, authentique monstre essayant d'être un peu plus humain. A sa gauche Frère Brian, monstre bien pire et encore totalement impénitent ; et, en face de lui, deux enfants au visage innocent qui désirent rien tant que ressembler à leur méchant oncle. Et tous arborent des expressions totalement artificielles de la plus profonde et ordinaire humanité qui soit. Cela aurait fait un sujet parfait pour Norman Rockwell, surtout s'il était d'humeur particulièrement

sardonique.

Le dîner s'écoule délicieusement, le silence n'étant rompu que par des bruits de manducation et des soupirs d'aise ou par Lily Anne réclamant sa tétée, probablement vaincue par l'odeur du rôti de porc. Rita s'y met de son côté en se lançant de temps en temps dans des propos décousus et inquiets, jusqu'à ce que quelqu'un tende son assiette pour se faire resservir. Une fois de plus, nous prouvons qu'« un reste de rôti de porc » est une expression vide de sens chez nous, et moi je suis ravi d'être revenu parmi les miens en un seul

morceau.

Cette satisfaction repue se poursuit, même après le dîner, quand Cody et Astor réclament leur Wii et se lancent dans un jeu où il s'agit de massacrer des monstres abominables et que Lily Anne fait son rot dans mes bras, sur le canapé, pendant que Rita débarrasse. Brian est assis à côté de moi, et nous regardons distraitement les enfants un moment, puis il prend la parole.

— Alors, tu as survécu à ta rencontre avec le sabbat ?

— Apparemment.

Il hoche la tête et s'écrie :

« Bravo ! » quand Cody anéantit une créature repoussante. Un silence, puis il reprend :

— Et on a capturé la personne qui dirigeait tout cela ?

— George Kukarov, réponds-je. Il a été abattu sur place.

— Le type qui tient le Fang ? demande-t-il, surpris.

— Exactement. Et je dois dire que la balle est arrivée à point nommé.

Encore un silence, puis :

— J'ai toujours cru que c'étaient des femmes qui dirigeaient les sabbats.

C'est la deuxième fois ce soir qu'on pinaille avec moi sur le sujet,

et je suis un peu las.

— Ce n'est pas vraiment mon problème. Deborah et ses hommes arrêteront ceux qui restent.

— Sauf si elle pense que le chef était Kukarov.

Lily Anne fait un petit rot explosif, et je sens le liquide imprégner la serviette et pénétrer ma chemise tandis qu'elle repose sa tête et s'endort.

— Brian, j'ai passé une journée très déplaisante avec ces gens et j'en ai ma claque. Je me fiche que le chef de leur sabbat soit un homme ou une femme ou un lézard à deux têtes de la planète Nardone. C'est le

problème de Deborah, et je n'ai plus rien à voir avec ça. Et en quoi ça t'inquiète, d'ailleurs ?

— Oh, ça ne m'inquiète pas. Mais tu es mon petit frère. Naturellement que ça m'intéresse.

J'aurais pu faire une réponse bien sentie, mais Astor pousse un « Noooooon ! » atterré, et nous nous retournons brusquement vers l'écran, où la petite créature dorée qui la représente se fait dévorer par un monstre.

— Ha, fait Cody à mi-voix, mais triomphalement, en levant sa manette.

La partie se poursuit et je ne

repense plus aux sorcières, aux sabbats et à l'intérêt que mon frère éprouve pour le sujet. La soirée avance. Je me surprends à bâiller, et c'est un peu gênant, mais je ne peux pas me retenir. Évidemment, c'est le contrecoup sur mon organisme épuisé de l'horrible épreuve que j'ai subie, et je suis sûr que le rôti de porc a été fourré au tryptophane ou quelque chose de ce genre. Peut-être est-ce les deux, mais en tout cas il est clair que Papa Dex ne va pas tarder à rejoindre Lily Anne dans les bras de Morphée.

Et, au moment où je m'apprête à prendre congé de cette délicieuse



compagnie – certains ne s'en rendraient pas compte tellement ils sont absorbés par leur jeu vidéo –, les accords ronflants de la *Chevauchée des Walkyries* s'élèvent du portable de Brian. Il y jette un coup d'œil, fronce les sourcils et se lève aussitôt en annonçant :

– Oh, zut. Je dois malheureusement partir tout de suite, si charmante que puisse être la soirée. Le devoir m'appelle et je dois aller travailler.

– C'est la nuit, intervient Cody sans lever les yeux.

– En effet, mais parfois je dois travailler de nuit.

Il me regarde d'un air ravi, comme s'il allait me faire un clin d'œil, et ma curiosité vainc ma fatigue.

— Quel genre de travail fais-tu, maintenant ? demandé-je.

— Je suis dans l'industrie des services. Et il faut vraiment que je file. (Il me donne une petite tape sur l'épaule – celle où Lily Anne ne s'est pas répandue.) Et je suis sûr que tu as besoin de dormir après les épreuves que tu as traversées.

Mon bâillement rend toute tentative de dénégation impossible.

— Je crois que tu as raison, dis-je en me levant. Je vais te

raccompagner.

— Pas la peine, dit-il en allant vers la cuisine. Rita ? Merci encore pour ce délicieux repas et cette merveilleuse soirée.

— Oh ! répond-elle en s'essuyant les mains sur un torchon. Mais il est encore tôt et... Vous ne vouliez pas de café ? Ou sinon...

— Hélas, répond Brian, je dois vraiment partir et faire diligence.

— Ça veut dire quoi, faire diligence ? demande Astor.

— Aussi vite qu'une diligence, répond-il avec un clin d'œil. (Il se tourne vers Rita et l'étreint gauchement.) Tous mes

remerciements, chère madame, et bonne nuit.

— Je suis désolée que... Je veux dire, il est un peu tard pour travailler et vous... Un nouveau travail, peut-être ? Parce que ce n'est vraiment pas...

— Je sais, répond Brian. Mais c'est un métier qui épouse parfaitement mes compétences. (Il me jette un petit regard et une nausée glacée me prend au creux de l'estomac. Il a une seule compétence à ma connaissance, et pour autant que je sache, personne n'irait payer pour elle.) En plus, continue-t-il pour Rita, il y a des

compensations, et j'en ai réellement besoin en ce moment. Aussi prends-je chaleureusement congé de vous tous.

Il lève la main, sans doute dans un geste de congé chaleureux, et file vers la porte.

— Brian..., commencé-je, avant de réprimer un bâillement à m'en décrocher la mâchoire.

— Dexter ?

J'essaie de me rappeler ce que je voulais dire, mais un autre bâillement achève de me le faire oublier.

— Rien. Bonne nuit.

Et de nouveau l'horrible sourire

faux se peint sur son visage

— Bonne nuit, frangin, dit-il.  
Repose-toi bien.

Sur ces mots, il disparaît dans la nuit.

— Eh bien, observe Rita, Brian fait vraiment partie de la famille.

Je hoche la tête et me sens un peu vaciller, comme si ce simple geste me déséquilibrait et me faisait piquer du nez.

— Oui, tout à fait, réponds-je en réprimant un bâillement.

— Oh, Dexter, mon pauvre... Il faut que tu ailles te coucher tout de suite... Tu dois être... Attends, donne-moi la petite. (Elle jette son

torchon et se précipite pour prendre Lily Anne. Dans mon état d'épuisement, je suis à peine étonné de la voir se mouvoir aussi vite, mais, en un rien de temps, Lily Anne se retrouve bordée dans son couffin et moi propulsé dans le couloir vers la chambre.) Bon. Prends une bonne douche bien chaude et couche-toi. Je pense que tu as le droit de faire la grasse matinée demain. Ils n'imaginent tout de même pas... Enfin, après tout ce que tu as subi ?

Je suis beaucoup trop fatigué pour répondre. Je parviens à prendre une douche, mais, bien que

je sente encore sur moi la crasse accumulée durant cette épouvantable journée, j'ai du mal à rester assez longtemps éveillé sous l'eau brûlante pour me nettoyer, et c'est avec une sensation de bien-être quasi surnaturelle que je m'écroule finalement dans le lit, ferme les yeux et remonte le drap sous mon menton...

Et, bien entendu, une fois couché, impossible de m'endormir. Je reste là, les yeux fermés, et je sens le sommeil s'accumuler sur l'oreiller voisin mais refuser de m'approcher. J'entends Astor et Cody qui continuent à jouer, un peu plus



discrètement sur l'insistance de Rita, puisque, leur dit-elle, j'essaie de dormir. Et c'est vrai que j'essaie, mais en vain.

Des pensées me traversent l'esprit en titubant comme un défilé au ralenti. Je songe à tous les quatre réunis dans le salon : ma petite famille. Cela me paraît un tantinet bizarre. Papa Dex, protecteur et gagne-pain du ménage, père de famille. Ce qui est encore plus bizarre, c'est que cela me plaît.

Je songe à mon frère. Je ne sais toujours pas ce qu'il mijote, pourquoi il est constamment chez

nous. Est-il possible qu'il ait simplement envie d'être en famille ? C'est difficile à croire, mais, après tout, ç'aurait été tout aussi difficile à imaginer de ma part avant Lily Anne, et, pourtant, je suis là à jurer que je vais renoncer aux Noirs Délices pour me pelotonner dans le giron d'un vrai foyer. Peut-être que Brian désire la même relation, simple et humaine. Peut-être qu'il veut changer, lui aussi.

Et peut-être que je peux frapper trois fois dans mes mains et ramener la fée Clochette à la vie, pendant que j'y suis. C'est à peu près aussi probable : Brian a vécu

toute sa vie sur la voie obscure et il lui est impossible de changer, pas à ce point. Il doit avoir d'autres raisons pour s'imposer dans mon petit nid, et tôt ou tard elles apparaîtront au grand jour. Je ne pense pas qu'il veuille nuire à ma famille, mais je vais le surveiller jusqu'à ce que je sois certain de ce qu'il fait.

Et bien sûr, je pense à Samantha qui a menacé de tout raconter. Était-ce juste une menace, l'expression de son dépit d'être encore en vie, en pleine santé et pas même entamée ? Ou bien compte-t-elle vraiment raconter à tout le

monde une version erronée de ce qui s'est passé ? Si jamais le mot « viol » est prononcé, tout changera, et pas pour le meilleur. Dexter en détention, broyé sous les roues de l'injustice. C'est au-delà de l'horrible et totalement immérité. Quiconque me connaît ne peut m'imaginer en ogre obsédé par le sexe. J'ai été naguère un ogre d'un tout autre genre. Mais les gens aiment les clichés, même quand ils sont faux, et l'homme mûr avec la jeunette en est un. Ce n'est pas ma faute, mais qui pourrait entendre cette histoire sans ricaner d'un air entendu ? Je n'ai pas pris la drogue

volontairement : veut-elle vraiment me punir pour une situation dont j'ai été la victime ? C'est difficile à dire, mais je sens qu'elle en est capable. Et elle va anéantir toute cette existence que j'ai méticuleusement construite.

Que puis-je faire ? Je ne peux pas écartier l'idée que la tuer résoudrait tout – je pourrais même l'amener à coopérer en lui promettant de grignoter quelques petits morceaux avant de l'achever. Je ne le ferais pas évidemment – beurk ! – mais si un petit mensonge peut rendre quelqu'un heureux, où est le mal ?

Nous n'en arriverons pas là, de

toute façon. C'est encore une ironie du sort – même si nous avons beau en avoir envie tous les deux, je ne peux pas tuer Samantha. Non que j'aie déjà acquis une conscience : c'est simplement que ce serait contraire au code de Harry et beaucoup trop dangereux, aussi, étant donné qu'elle est en ce moment sous le feu des projecteurs, beaucoup trop surveillée pour que je puisse l'approcher. Non, c'est trop risqué. Je vais devoir trouver une autre manière de sauver ma peau.

Laquelle ? La solution ne me vient pas plus que le sommeil, et les

pensées continuent de défiler sur le sol détrempé de mon cerveau épuisé. Un sabbat... Qu'est-ce que cela peut faire que ce soit un homme ou une femme qui le dirige ? Kukarov est mort, et le sabbat n'existe plus.

Sauf qu'il reste Bobby Acosta. Peut-être que je peux le retrouver et lui offrir Samantha à manger. Et le livrer ensuite à Deborah. Ils seront tous contents.

Debs a vraiment besoin d'être réconfortée. Elle se conduit bizarrement, ces derniers temps. Cela signifie-t-il quelque chose ? Ou bien sont-ce les séquelles de son

coup de couteau ?

Les couteaux... Puis-je vraiment renoncer aux Noirs Délices pour toujours ? Pour Lily Anne ?

Lily Anne : je pense à elle pendant ce qui me semble une éternité, et, soudain, c'est le matin.



# Chapitre 33

Je suis le conseil de Rita et fais la grasse matinée. Je me réveille au milieu des bruits d'une maison vide : l'eau qui goutte dans la douche, le ronronnement de la climatisation et le cliquetis du lave-vaisselle. Je reste allongé quelques minutes pour savourer le calme relatif et la sensation de fatigue hébétée qui m'envahit encore. Hier a été une sacrée journée, et, au final, je me dis que c'est une bien bonne chose d'y avoir survécu. J'ai la nuque encore un peu raide, mais

le mal de crâne a disparu, et je me sens beaucoup mieux que je ne le devrais – jusqu’au moment où je repense à Samantha.

Je m’attarde donc encore un peu en me demandant comment la convaincre de ne pas parler. Il y a peut-être une faible chance de la raisonner. J’y ai réussi dans la chambre froide du Fang en atteignant des sommets d’éloquence encore vierges pour moi. Pourrai-je recommencer, et cela marchera-t-il une seconde fois ? Je n’en suis pas si sûr – et, tandis que je rumine la question, me vient à l’esprit cette vieille

expression mangée aux mites : « les langues des hommes et des anges ». Je ne me rappelle pas la fin, mais je crois qu'elle n'est pas heureuse<sup>[1]</sup>. J'aurais mieux fait de ne jamais lire Shakespeare.

J'entends la porte s'ouvrir et Rita s'engouffrer dans la maison après avoir déposé les enfants à l'école. Elle traverse salon et cm sine en faisant tous les bruits bien nets de quelqu'un essayant d'être discret. Je l'entends parler à mi-voix à Lily Anne tout en changeant sa couche, retourner dans la cuisine, et, un instant plus tard, la machine à café toussote et commence à filtrer. Peu

après, l'odeur du café flotte dans la chambre et je commence à me sentir un peu mieux. Je suis à la maison, avec Lily Anne, et tout va bien, du moins pour l'instant. Ce n'est pas vraiment un sentiment rationnel, mais, comme je commence à l'apprendre, aucun sentiment ne l'est jamais, et mieux vaut savourer ceux qui sont agréables tant qu'on le peut. Ils ne sont pas nombreux et ne durent pas longtemps.

Je finis par me redresser et m'asseoir au bord du lit en tournant lentement le cou pour achever de le détendre. Ce n'est pas très efficace,

mais ça pourrait être pire. Je me lève, et c'est plus difficile que prévu. Les jambes engourdies et encore un peu endolories, je titube jusqu'à la salle de bains et laisse couler sur moi une douche brûlante pendant dix longues et délicieuses minutes. C'est un Dexter remis à neuf et presque normal qui finit par enfiler ses vêtements et le couloir jusqu'à la cuisine, où un pot-pourri d'odeurs et de bruits célestes m'indiquent que Rita s'est mise à l'œuvre.

— Oh, Dexter, dit-elle en posant sa spatule et en me déposant un baiser sur la joue. Je t'ai entendu

dans la douche et je me suis dit... Tu veux des pancakes aux myrtilles ? J'ai dû en prendre des congelés, ce n'est pas tout à fait comme... Mais comment te sens-tu ? Parce que ce n'est pas... Je pourrais te faire des œufs à la place et garder les pancakes pour... Oh, chéri, assieds-toi : tu as l'air épuisé.

— Des pancakes, ce sera parfait, dis-je, en m'installant sur une chaise avec son aide.

Et ils le sont. J'en mange beaucoup trop, me disant que je l'ai bien mérité, tout en essayant de ne pas prêter l'oreille à la petite voix cruelle qui me souffle que c'est

peut-être la dernière fois, sauf si je règle définitivement le problème Samantha.

Après le petit déjeuner, je reste assis et sirote plusieurs tasses de café, dans le vain espoir qu'il soit à la hauteur de ses promesses et me remplisse d'énergie. C'est du très bon café, mais, comme il ne chasse pas totalement ma lassitude, je traîne encore un peu dans la maison. Je prends Lily Anne un moment avec moi. Elle me vomit dessus une fois et je m'étonne que cela ne m'ennuie pas. Puis elle s'endort, et je reste encore un peu à savourer ce moment avec elle.

Mais, finalement, la petite voix importune du devoir commence à me harceler ; je remets Lily Anne dans son couffin, fais un baiser à Rita et m'en vais.

Il n'y a pas beaucoup de circulation, et je laisse mes pensées dériver ; quand j'arrive sur le Palmetto Expressway, je commence à avoir la déplaisante impression que les choses ne sont pas comme elles devraient être, et je rebranche le puissant cerveau de Dexter pour faire une recherche. Cela ne prend pas longtemps, non pas à cause de mon imparable logique mais de la forte odeur qui s'élève derrière moi,



quelque part sur la banquette. L'odeur épouvantable d'une chose innommable qui se décompose et fermente, de plus en plus mort, et je ne vois pas de quoi il s'agit, mais ça devient de pire en pire.

Je ne vois rien, même en inclinant le rétroviseur, et je réfléchis jusqu'à ce que l'arrivée d'un car scolaire qui divague sur la route me rappelle à la prudence. Même quand la circulation est fluide, à Miami, il ne faut pas la quitter des yeux. Je baisse donc la vitre et m'efforce d'arriver en vie au bureau.

Alors que j'entre sur le parking et

ralentis jusqu'à ma place, l'odeur revient de plus belle et je réfléchis. La dernière fois que j'ai pris ma voiture, c'était avant cette histoire avec Samantha qui a commencé au Fang, et avant cela...

*Chapin.*

J'ai pris la voiture pour aller jouer avec Victor Chapin, puis j'ai déposé les restes dans des sacs-poubelle quand j'en ai eu fini. Serait-il possible qu'un petit morceau soit tombé et ait commencé à pourrir dans la chaleur d'une voiture fermée pendant toute une journée pour exhaler maintenant cette odeur abominable ? Impensable : je

suis toujours très soigneux – mais qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ? L'odeur est au-delà de l'ignoble et me semble encore pire avec la panique qui m'envahit. Je freine et me retourne complètement pour regarder...

Un sac-poubelle. J'en ai donc oublié un... Mais c'est impossible, je ne suis jamais aussi imprudent et désinvolte.

Sauf que, cette nuit-là, je me suis pressé pour tout faire et retourner me coucher. Paresse – stupide et égoïste négligence : me voilà sur le parking de la police avec un sac de morceaux de cadavre dans ma

voiture. Je mets le frein à main et descends, le visage et le dos ruisselants de sueur, pour ouvrir la portière arrière.

Effectivement, c'est un sac-poubelle. Mais comment est-il arrivé là, par terre, alors que tous les autres ont été soigneusement déposés dans le coffre et...

C'est alors qu'une voiture se gare à côté. Après un vil-moment de panique, je reprends mes esprits. Ce n'est pas un problème, pour moi. Qui que ce soit, il me suffit de lancer un joyeux bonjour, puis de nouveau seul je repartirai en emportant mon sac de Chapin. Pas

de quoi en faire une histoire, je ne suis que ce bon vieux Dexter, le gars du labo, et personne, ici, n'a de raison d'imaginer autre chose.

Personne, sauf l'homme qui descend de la voiture et me lance un regard noir. Ou, plus exactement, deux tiers d'homme. Il n'a plus ni mains ni pieds, évidemment, ni langue non plus, et il trimballe un petit appareil qui lui permet de parler. Je suis en train de reprendre mon souffle tandis qu'il l'ouvre et, sans me quitter des yeux, appuie sur le clavier pour fabriquer une phrase.

— Quoi... Dans... Sac ? interroge

le sergent Doakes.

— Le sac ? dis-je.

Je l'avoue, je ne suis pas au meilleur de ma forme.

Doakes me lance un nouveau regard noir. J'ignore si c'est juste parce qu'il me déteste et soupçonne ce que je suis vraiment ou si j'ai vraiment l'air coupable, accroupi, en train de tripoter un sac de restes. Quoi qu'il en soit, je vois une lueur horrible étinceler dans ses yeux, et, avant que j'aie pu faire autre chose que rester bouche bée, il se penche, referme ses pinces métalliques sur le sac et s'en empare.

Les yeux écarquillés d'horreur et

d'angoisse, je sens ma dernière heure venue. Il dépose son appareil sur le toit de la voiture, fourre la main dans le sac avec un sourire triomphant, et en ressort une chose vraiment immonde : une couche sale.

En voyant son expression passer par toutes les étapes, de la victoire à l'écoeurement, je me rappelle. Quand je suis parti pour ma séance impromptue avec Chapin, Rita m'a balancé le sac de couches sales. Dans ma hâte, je l'ai laissé. Puis tout cet enchaînement d'événements, depuis la mort de Deke, mon enlèvement, jusqu'à

l'horrible intermède avec Samantha, m'a fait oublier ce sac sans importance. Mais, avec la mémoire qui me revient, je suis envahi par un immense bonheur, encore plus savoureux maintenant que je comprends que Lily Anne, cette merveilleuse et miraculeuse enfant – Lily Anne, reine des couches, impératrice du popo –, ma petite Lily Anne à moi, vient de me sauver avec ses couches sales. Et, mieux encore, d'humilier Doakes du même coup.

La vie est belle ; la vie de père est une délicieuse aventure.

— Je sais que c'est toxique, dis-je,



en me redressant et en tendant la main, jovial. Et c'est probablement une infraction au règlement municipal, mais je vous en supplie, sergent, ne m'arrêtez pas. Je vous promets de le jeter dans une poubelle.

Doakes pose sur moi un regard débordant de tant de haine et de fureur qu'il me fait oublier la puanteur du sac ouvert.

— Irkgne-hut, dit-il.

Il ouvre une pince et en laisse tomber le sac, puis l'autre pince lâche la couche qu'il en a sortie.

— Irkgne-hut ? répété-je, goguenard. C'est du lapon ?

Mais Doakes se contente de récupérer son appareil et, me laissant avec mes couches, s'en va en claudiquant sur ses deux prothèses. J'éprouve un immense soulagement en le voyant partir et, dès qu'il a disparu, je laisse échapper un long soupir – grave erreur, compte tenu de ce qui traîne par terre. Réprimant une nausée et les larmes qui me montent aux yeux, je me baisse, repousse du bout du doigt la couche dans le sac, le referme et vais le jeter dans une poubelle.

Il est 13 h 30 quand j'arrive enfin au bureau. Je m'occupe de quelques

rapports, procède à une analyse de routine au spectromètre et subis une tasse de café vraiment ignoble, le temps que la pendule atteigne enfin 16 h 30. Et, au moment où je m'imagine arrivé au terme de ma première journée de liberté retrouvée, Deborah entre avec une expression affreuse Impossible de la déchiffrer, mais je sais que quelque chose ne va pas du tout et qu'elle le prend pour elle. Comme je connais Deborah depuis toujours et que je sais comment elle raisonne je me dis que cela ne peut signifier que des ennuis pour Dexter.

— Bonjour, dis-je, espérant que

mon entrain suffira à balayer le problème.

Evidemment, ça ne marche pas.

— Samantha Aldovar, dit ma sœur en me fixant droit dans les yeux.

Mon angoisse de la veille m'envahit à nouveau. Je sais que Samantha a parlé et que ma sœur vient m'arrêter. Je suis encore plus fâché contre cette fille : elle n'a même pas eu la décence d'attendre que je concocte une excuse imparable. C'est à croire qu'elle a la langue montée sur ressort et qu'elle doit se lancer dans des discours dès qu'elle ouvre la bouche. Elle a probablement dû tout raconter à

peine rentrée chez elle, et maintenant ça me retombe dessus. Je suis fichu, lessivé, totalement et – sans jeu de mots – baisé. Je suis submergé d'inquiétude et de rancœur. Enfin, la discrétion des jeunes filles, cela n'existe plus ?

Mais ce qui est fait est fait, et, maintenant que le vin est tiré, il faut le boire – et payer.

— Ce n'était pas ma faute, dis-je, rassemblant mes esprits pour l'étape numéro un de la Défense de Dexter.

Deborah fronce les sourcils, interloquée.

— Qu'est-ce que tu racontes, c'est

pas ta faute ? Qui est-ce qui a parlé de... Mais comment tu veux que ce soit ta faute ?

Une fois de plus, j'ai l'impression que tout le monde suit un script parfaitement appris et répété et que je suis le seul à devoir improviser.

— Je voulais dire... rien, réponds-je, espérant que la suite m'éclairera sur la conduite à tenir.

— Putain, mais pourquoi tu crois toujours que tu es le centre de tout ?

Je pourrais probablement répondre : *Parce que je suis toujours au centre de tout, généralement contre mon gré et*

*aussi parce que tu m'y as poussé,*  
mais j'opte pour la simplicité.

— Désolé. Qu'est-ce qui se passe,  
Debs ?

— Samantha Aldovar. Elle a de  
nouveau disparu.

Parfois, je me dis que c'est une  
bien bonne chose d'avoir des  
années de pratique et de savoir ne  
montrer sur mon visage que ce que  
je veux. Et, là, c'est vraiment le cas,  
car ma première impulsion est de  
m'écrier : *Youpi ! Brave fille !* et  
d'entonner un chant de victoire. Je  
fais donc preuve d'une  
exceptionnelle maîtrise de mon  
talent d'acteur en prenant un air

bouleversé et inquiet.

— Tu plaisantes, réponds-je alors que je pense : *J'espère que tu ne plaisantes pas.*

— Elle est restée chez elle pour se reposer au lieu d'aller en cours, explique Deborah. C'est vrai, elle en avait vu de toutes les couleurs. (Ma sœur ne se rend manifestement pas compte que j'en ai vu encore plus, mais personne n'est parfait.) Vers 14 heures, sa mère sort faire des courses. Elle vient de rentrer et sa fille s'est envolée. Elle a laissé un mot : « Ne me cherchez pas, je ne reviendrai pas. » Elle a fugué, Dexter. Elle a fichu le camp.



Je me sens tellement mieux que je réussis à réprimer l'envie de répondre : *Je te l'avais dit*. Après tout, Deborah a refusé de croire que Samantha était la prisonnière consentante, et même volontaire, des cannibales. Comme j'avais raison, il est logique qu'elle ait filé de nouveau à la première occasion. Ce n'est pas une pensée très noble, mais j'espère qu'elle a trouvé une bonne cachette, cette fois.

— J'ai jamais entendu parler d'un syndrome de Stockholm prononcé au point que la victime retourne auprès de ses geôliers, soupire Deborah.

— Debs, je te l'ai dit, ne puis-je m'empêcher de répéter. Cela n'a rien à voir. Samantha *veut* qu'on la mange. C'est son fantasme.

— Conneries. Personne veut ça.

— Alors pourquoi s'est-elle de nouveau enfuie ?

— Je sais pas. (Elle fixe ses mains comme si elle pouvait y trouver la réponse, puis elle se redresse.) Peu importe. Ce qui compte, c'est où elle est partie. Tu as une idée, Dex ?

Franchement, je me fiche bien de savoir où elle a filé, du moment qu'elle y reste. Mais il faut que je réponde quelque chose.

— Et Bobby Acosta ? Tu l'as

retrouvé ?

— Non, se renfrogne Debs. Il pourra pas se cacher éternellement, on sort les grands moyens, là. En plus, comme ses parents ont de l'argent et de l'influence, ils vont se dire qu'ils pourront lui sauver la mise.

— Et ils peuvent ?

— Peut-être. Merde, oui, sûrement. On a des témoins qui permettent de le relier à la voiture de Tyler Spanos – mais un bon avocat peut démolir ces deux Haïtiens au tribunal en deux secondes. Il y a aussi eu délit de fuite, mais ça fait pas grand-chose

non plus. Le reste, c'est de la déduction et des faits rapportés et... Merde, ouais, il peut s'en tirer. (Elle hoche la tête et contemple ses mains.) Ouais, sûrement que Bobby Acosta pourra s'en sortir. Une fois de plus. Et personne ne paiera pour ce...

Elle lève les yeux vers moi avec une drôle d'expression.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Peut-être... Je sais pas, hésite-t-elle. Peut-être que tu pourrais faire quelque chose.

Je cligne des yeux et me demande si je ne suis pas en train de rêver. Impossible de se méprendre sur ce

qu'elle suggère. Pour Debs, je n'ai que deux compétences, et elle ne me propose pas d'exercer mon savoir-faire de policier scientifique sur Bobby Acosta.

Ma sœur est la seule personne au monde qui connaisse mon petit passe-temps. Je pensais qu'elle avait fini par l'accepter – bon gré, mal gré –, mais me proposer de l'exercer sur quelqu'un, c'est tellement inimaginable que je suis abasourdi, et cela doit s'entendre dans ma réponse.

— Deborah...

Mais elle se penche vers moi et baisse la voix.

— Bobby Acosta est un tueur, dit-elle, féroce. Et il va s'en tirer — une fois de plus — juste parce qu'il a de l'argent et des relations. C'est mal, et tu le sais. C'est forcément le genre de truc dont papa voulait que tu t'occupes.

— Écoute...

— *Putain*, Dexter ! Je fais tout ce que je peux pour te comprendre et comprendre ce que papa voulait et j'y arrive, finalement. Je pige, O.K. ? Je sais exactement ce que papa se disait. Parce que je suis flic comme lui et que tout flic tombe un jour ou l'autre sur un Bobby Acosta qui tue et échappe à la justice, même si tu

as suivi la procédure. Et tu peux plus dormir, tu rumines, tu as envie de hurler et d'étrangler, mais ton boulot, c'est d'avaler des couleuvres en souriant et tu peux rien y changer. (Elle se lève, s'appuie sur mon bureau et me regarde sous le nez.) Jusqu'à maintenant. Jusqu'au moment où papa a trouvé le moyen de faire le ménage dans ce bordel. Avec toi, ajoute-t-elle en me plantant un index dans la poitrine. Et, maintenant, je veux que tu fasses ce que papa voulait, Dexter. Que tu t'occupes de Bobby Acosta.

Je cherche quoi répondre. Et, malgré ma réputation méritée

d'esprit vif et de langue bien pendue, je ne trouve rien dans ma besace. Non, franchement : je fais des efforts pour m'amender, vivre une existence normale, et à cause de cela j'ai été drogué, forcé à coucher, insulté et tabassé par des cannibales, et maintenant ma sœur, représentante assermentée de la loi et depuis toujours farouche adversaire de tout ce qui m'est cher, me suggère de tuer. Je commence à me demander si je ne suis pas encore attaché quelque part, drogué et en proie à des hallucinations. L'idée est assez réconfortante, mais mon estomac gargouille et j'ai mal à



l'endroit où Deborah m'a enfoncé un doigt, et je me rends compte que quelque chose d'aussi désagréable est probablement réel et que je vais devoir l'affronter.

— Deborah, dis-je prudemment, je crois que tu es un peu en colère...

— Ah, tu peux le dire que je suis furibarde. Je me casse le cul à récupérer Samantha Aldovar et elle refout le camp. Je te parie que c'est Bobby Acosta qui la détient et qu'il s'en tirera à bon compte.

Évidemment, ce serait plus juste pour Debs de dire qu'elle m'a cassé le cul pour récupérer Samantha, mais ce n'est pas le meilleur

moment pour la corriger et, de toute façon, je pense qu'elle voit juste concernant Bobby Acosta. Samantha est dans ce foutoir à cause de lui, et c'est l'un des derniers à pouvoir l'aider à exaucer son vœu. Mais, au moins, cela me fournit une diversion si je peux détourner la conversation sur l'endroit où il se cache plutôt que sur ce que je pourrais lui faire.

— Je pense que tu as raison. C'est Acosta qui lui a mis tout ça dans la tête. Samantha doit être allée le rejoindre.

Deborah ne se rassied pas et continue de me regarder, les joues

écarlates et le regard flamboyant.

— Bon. Je vais retrouver ce petit salaud. Ensuite...

Parfois, un bref répit et un changement de sujet, c'est tout ce que l'on peut escompter, et, là c'est le cas. Je n'ai plus qu'il espérer que, le temps de retrouver Acosta, Debs se sera calmée et aura décidé que livrer le méchant à Dexter n'est pas la meilleure décision. Peut-être qu'elle l'abattra elle-même. En tout cas, je suis temporairement épargné.

— Bon. Comment tu comptes le retrouver ?

Elle se redresse et se passe une

main dans les cheveux.

— Je vais aller voir son vieux. Il faut qu'il sache que le mieux pour Bobby est de se rendre, avec un avocat.

C'est probablement vrai, mais Joe Acosta étant un homme riche et puissant, et ma sœur une femme coriace et entêtée, l'entrevue se passera sûrement mieux si au moins une personne y saupoudre un tantinet de tact. Deborah n'en a aucun — elle ne saurait sûrement même pas écrire le mot. Et, d'après sa réputation, Joe Acosta est le genre de type qui en achèterait s'il en avait besoin. Il ne reste donc

plus que moi.

— Je viens avec toi.

Elle me scrute un moment, et je me dis qu'elle va refuser par pure perversité. Mais elle hoche la tête.

— O.K.

# Chapitre 34

Comme la plupart des habitants de Miami, j'en sais beaucoup sur Joe Acosta par les journaux. C'est à croire qu'il est conseiller municipal depuis toujours, et, même avant, des bribes de sa vie ont agrémenté les médias de temps à autre. Le genre d'histoire qui fait chaud au cœur ou, en l'occurrence, au *corazón*.

Joe Acosta est arrivé de La Havane à Miami sur l'un des premiers vols de la liberté de l'association Pedro Pan en 1960. Il

était assez jeune à l'époque pour s'adapter facilement à l'Amérique, mais il est resté assez proche de la communauté cubaine pour en devenir un membre éminent et a très bien réussi professionnellement. Il s'est lancé dans l'immobilier au moment du grand boom des années quatre-vingt et a investi tous ses bénéfices dans l'un des premiers programmes de construction au sud de South Miami qui a été vendu intégralement en six mois. Aujourd'hui, son entreprise en bâtiment est l'une des plus grosses du sud de la Floride, et, quand on

roule en ville, on voit son nom sur les panneaux de presque tous les chantiers. Il a tellement bien réussi que même la crise financière actuelle ne semble pas l'avoir trop affecté. Bien sûr, il n'a pas besoin de compter uniquement sur son entreprise. Il peut toujours se rabattre sur les soixante mille dollars annuels de son salaire de conseiller municipal.

Cela fait dix ans qu'il s'est remarié, et il semble que même son divorce ne l'a pas lessivé, car il mène toujours grand train. Il apparaît souvent dans les pages mondaines des journaux avec sa



deuxième femme. C'est une beauté anglaise qui a commis un certain nombre de succès techno dans les années quatre-vingt-dix et qui, le public ayant enfin compris combien sa musique était atroce, a débarqué à Miami, déniché Joe et s'est installée dans la confortable existence de potiche.

Acosta a des bureaux sur Brickel Avenue, et c'est là que nous allons le voir. Il possède la totalité du dernier étage de l'un des tout nouveaux gratte-ciel qui donnent l'impression que les éclats d'un miroir géant fracassé sont tombés de l'espace pour se planter un peu

partout dans notre paysage urbain. Nous passons le vigile de la réception et montons dans un élégant ascenseur. Même la salle d'attente ultra chic et entièrement cuir et acier d'Acosta bénéficie d'une vue imprenable sur la baie de Biscayne, et c'est une bonne chose. Nous avons amplement le temps de la savourer, parce que Acosta nous fait attendre trois quarts d'heure : après tout, à quoi bon jouir d'influence si on ne s'en sert pas pour mettre la police mal à l'aise ?

Et cela marche parfaitement, au moins sur Deborah. Pendant que je feuillette de luxueux magazines de

pêche au gros, elle s'agite, croise et décroise les mains, puis les jambes, et pianote sur l'accoudoir de son fauteuil. On dirait une fille qui attend que le centre de distribution de méthadone ouvre.

Au bout d'un moment, je ne peux même plus me concentrer sur les innombrables photos de types scandaleusement riches qui posent, un bras autour de la taille d'un top model en bikini et l'autre autour d'un gros poisson. Je repose le magazine.

— Debs, bon sang, arrête de t'agiter. Tu vas user le fauteuil.

— Ce fils de pute me fait attendre

parce qu'il mijote un truc, siffle-t-elle.

— Ce fils de pute est un homme d'affaires. En plus d'être riche et puissant. Par ailleurs, il sait que tu en as après son fils. Ça veut dire qu'il peut nous faire attendre aussi longtemps que ça lui chante. Alors détends-toi et admire la vue. Tu as lu ce numéro de *Cigar Aficionado* ? dis-je, en lui tendant un magazine.

Elle le repousse d'un revers de la main avec un bruit qui résonne dans le silence clinique et élégant de la pièce.

— Je lui laisse encore cinq minutes, gronde-t-elle.

— Et ensuite ?

Ne trouvant rien à répondre, elle me jette un regard à vous transformer en statue de sel.

Je ne saurai jamais ce qu'elle comptait faire le délai passé, ear, après trois minutes à la regarder trépigner et se contorsionner comme une ado, la porte de l'ascenseur s'ouvre, et une femme élégante passe devant nous. Grande, même sans ses hauts talons, avec des cheveux blonds courts, peut-être pour ne pas faire d'ombre à l'énorme diamant qu'elle porte en sautoir au bout d'une grosse chaîne en or, monté dans la

boucle d'une sorte de croix ansée terminée par une pointe. Elle nous jette un regard hautain et file droit sur la réceptionniste.

— Muriel, dit-elle avec un accent anglais glacial, faites-nous apporter du café, voulez-vous.

Sans s'arrêter, elle entre dans le bureau d'Acosta et referme la porte derrière elle.

— C'est Alana Acosta, chuchoté-je à ma sœur. La femme de Joe.

— Je sais qui c'est, merde, répond-elle avant de recommencer à pianoter.

Comme Deborah est manifestement insensible à mes

piètres efforts pour la réconforter, je prends un autre magazine consacré aux tenues que l'on doit porter sur des bateaux qui coûtent l'équivalent du PIB d'un petit pays. Mais la réceptionniste nous appelle avant que j'aie le temps de m'y plonger suffisamment pour comprendre pourquoi un bermuda à mille deux cents dollars est mieux que le modèle à quinze de chez Walmart.

— Sergent Morgan ? (Deborah se lève d'un bond, comme montée sur un ressort.) M. Acosta va vous recevoir.

— Putain, c'est pas trop tôt,

maugrée Deborah à mi-voix.

Je crois que Muriel l'a entendue, car elle nous gratifie d'un sourire supérieur quand ma sœur se précipite, moi sur ses talons.

Le bureau de Joe Acosta est assez grand pour accueillir une convention. Un mur entier est occupé par l'écran plasma le plus grand que j'aie jamais vu. En face est accroché un tableau qui devrait se trouver dans un musée sous protection armée. Il y a un bar avec kitchenette, un coin-salon avec deux canapés et une poignée de fauteuils qui ont l'air de sortir d'un club de gentlemen victoriens et



coûtent le prix de ma maison. Assise dans l'un d'eux, Alana boit du café dans une tasse en porcelaine. Elle ne nous en propose pas.

Acosta se lève à notre entrée, auréolé de la lumière de la baie située derrière lui. Elle est si éblouissante qu'il faut plisser les paupières pour le regarder. Il est impressionnant...

Pas physiquement : Acosta est un homme mince, d'allure aristocratique, avec des yeux et des cheveux noirs, vêtu d'un costume coûteux. Il n'est pas grand ; je suis sûr que son épouse le dépasse avec

ses talons. Mais peut-être estime-t-il que le pouvoir qu'il dégage est suffisant pour compenser les trente négligeables centimètres qui lui manquent. Ou bien sa fortune. Quoique ce soit, il l'a. Il nous regarde depuis son bureau, et j'éprouve une irrépressible envie de m'agenouiller ou au moins de m'incliner.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, sergent, dit-il. Mon épouse souhaitait être présente. (Il nous désigne le coin-salon.) Allons bavarder à l'aise, dit-il en s'installant dans le grand fauteuil club en face d'Alana.

Deborah hésite un instant, et j'ai

l'impression qu'elle vient seulement de se rendre compte qu'elle est face à quelqu'un qui, dans la hiérarchie, n'est pas très loin de Dieu. Mais elle redresse les épaules et va s'asseoir sur le canapé, où je la rejoins.

Le canapé doit être conçu selon le principe de la dionée, car à peine m'y assieds-je que je suis comme aspiré dans le rembourrage ; en tentant de rester droit, je me rends compte que c'est exprès : une petite astuce idiote d'Acosta pour dominer ses invités, tout comme l'emplacement du bureau à contre-jour. Deborah doit parvenir à la

même conclusion, car je la vois serrer les dents et se pencher pour rester en équilibre précaire sur le rebord.

— Monsieur Acosta, commence-t-elle, je dois vous parler de votre fils.

— De quoi s'agit-il ? demande l'intéressé, confortablement installé dans son fauteuil, jambes croisées, avec une expression d'intérêt poli.

— Samantha Aldovar et Tyler Spanos.

— Roberto a beaucoup de petites amies, répond Acosta en souriant. Je n'essaie même plus de les compter.

Deborah a l'air énervée, mais,

heureusement pour tout le monde, elle se maîtrise.

— Comme vous le savez sans doute, Tyler Spanos a été tuée et Samantha Aldovar a disparu. Je pense que votre fils sait quelque chose.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demande Alana.

— Il connaît Samantha, répond Deborah. Et j'ai des témoins qui ont déclaré qu'il leur a vendu la voiture de Tyler. Vol de voiture assorti de complicité de meurtre, et ce n'est qu'un début.

— Je ne sache pas qu'aucune plainte a été déposée, rétorque

Acosta.

— Pas encore, mais cela va être fait.

— Dans ce cas, peut-être devrions-nous parler en présence d'un avocat.

— Je tenais à vous parler avant que des avocats aient à intervenir.

Acosta opine, comme s'il lui paraissait logique qu'un policier prenne ses dépenses en considération.

— Pourquoi ? demande-t-il néanmoins.

— Bobby risque des ennuis. Je pense qu'il le sait. Le mieux pour lui, à ce stade, serait de venir me

voir à mon bureau avec un avocat et de se livrer.

— Cela vous éviterait bien du travail, n'est-ce pas ? observe Alana avec un sourire supérieur.

— Ça ne me gêne pas de travailler. Je trouverai, de toute façon. Et, là, ce sera très désagréable pour lui. S'il résiste, il risque même d'être blessé. Ce sera nettement mieux s'il se rend de lui-même.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je sais où il est ?

Deborah le fixe un moment, puis son regard dérive vers la baie vitrée.

— Si c'était mon fils, je saurais où il est. Ou comment le savoir.

— Vous n'avez pas d'enfant, n'est-ce pas ? demande Alana.

— Non. (Elle la regarde longuement puis revient vers Acosta.) C'est votre fils, monsieur Acosta. Si vous savez où il est, et ne nous le dites pas quand les poursuites seront engagées, ce sera recel de malfaiteur.

— Vous estimez que je devrais livrer mon propre fils ? demande-t-il. Vous trouvez que c'est bien ?

— Oui, je trouve.

— Un conseiller municipal soutient la loi, malgré ce que cela lui coûte, ajouté-je de mon meilleur ton de présentateur des infos. (Il



me jette un regard irrité.) Si vous trouvez mieux comme gros titre, ne vous gênez pas.

Il n'essaie même pas et se contente de me dévisager un long moment. Comme il n'y a nulle part où me terrer, je soutiens son regard, et il finit par se tourner vers Deborah.

— Je ne dénoncerai pas mon fils, sergent, siffle-t-il. Quoi que vous pensiez qu'il ait fait.

— Ce que je pense, c'est qu'il est impliqué dans un trafic de drogue, un meurtre et pire, répond Deborah. Et que ce n'est pas la première fois.

— C'est du passé. C'est terminé, tout ça. Alana l'a remis dans le droit chemin.

Alana gratifie de nouveau Deborah d'un sourire supérieur.

— Ce n'est pas terminé, reprend Deborah. C'est même pire.

— C'est mon fils, dit Acosta. Ce n'est qu'un gamin.

— Ce n'est pas un gamin, c'est un parasite. Il tue des êtres humains et les mange. (Alana ricane, mais Acosta blêmit et essaie de répondre. Deborah ne lui en laisse pas le temps.) Il a besoin d'être soigné, monsieur Acosta. Psy, thérapeute, tout le tremblement. Il a besoin de

VOUS.

— Le diable vous emporte !

— Si vous n'intervenez pas, il va lui arriver des ennuis. S'il se rend de lui-même...

— Je ne livrerai pas mon fils, répète Acosta.

Il essaie manifestement de se maîtriser et y réussit assez bien.

— Pourquoi ? demande Deborah. Vous savez très bien que vous pouvez lui sauver la mise. Ce ne serait pas la première fois. (Le ton est plus dur, maintenant, et Acosta a l'air surpris. Il tente de répondre, et Debs continue de la même voix implacable.) Avec vos relations,

vos argent, vous pouvez avoir les meilleurs avocats de l'État. Bobby s'en sortira avec une petite tape sur les doigts. Ce n'est pas moral, mais c'est ainsi, et vous le savez comme moi. Votre fils échappera à la justice comme les autres fois. Mais seulement s'il se rend de son plein gré.

— Selon vous, répond Acosta. Mais il n'y a pas de certitudes, dans la vie. Et, quelle que soit l'issue, j'aurai tout de même vendu mon fils. Pour un gros titre, ajoute-t-il pour moi. Je refuse.

— Monsieur Acosta...

— De toute façon, la coupe-t-il, je

ne sais pas où il est.

Ma sœur et Acosta se fixent un moment, et il est clair que ni l'un ni l'autre n'a envie de céder et qu'ils finissent par s'en rendre compte. Deborah se décide enfin à s'extirper du canapé. Elle le toise un instant puis hoche la tête.

— Très bien, dit-elle. Si c'est comme ça que vous voulez que ça se passe... Merci pour votre temps.

Elle tourne les talons et a déjà la main sur la poignée de la porte avant que j'aie pu me libérer de l'étreinte du canapé carnivore. J'y parviens après avoir pris mon élan au moment où Alana Acosta

décroise les jambes et se lève. C'est si soudain et théâtral que je m'interromps à mi-mouvement tandis qu'elle passe devant moi d'un pas chaloupé et se penche vers Acosta.

— C'était assez ennuyeux, dit-elle.

— Tu rentres ? demande-t-il.

Elle se baisse et l'embrasse sur la joue. L'énorme diamant se balance et lui frôle le visage.

— Oui, répond-elle. À ce soir.

Elle glisse vers la porte, et après un instant, me rendant compte que je n'ai toujours pas bougé, je m'ébroue et la suis.

Deborah attend l'ascenseur, les

bras croisés, en tapant du pied. Alana vient se planter à côté d'elle. Deborah la regarde ; elle est obligée de se dévisser le cou pour y parvenir. Alana lui rend un regard sans expression et se détourne quand l'ascenseur arrive. Alana entre, suivie de Deborah, ce qui ne me laisse d'autre choix que de sauter entre les deux en espérant que je vais pouvoir éviter la bagarre.

Mais il n'y a pas de bagarre. Les portes se referment, l'ascenseur amorçe sa descente, et, avant que Deborah ait pu recroiser les bras, Alana baisse les yeux vers elle et dit :

— Je sais où est Bobby.



# Chapitre 35

Au début, personne ne dit rien. C'est un de ces moments où les mots restent en suspens dans l'air, où l'on sait ce que chacun signifie individuellement mais sans parvenir à les enchaîner mentalement pour être sûr de ce que signifie la phrase. L'ascenseur descend à toute vitesse. Je lève les yeux vers Alana. Ils sont à la hauteur de son menton, et j'ai une vue imprenable sur son collier. C'est effectivement une croix ansée, un ankh égyptien, comme il m'a

semblé. L'extrémité est légèrement allongée et assez pointue pour percer la peau. Je me demande si elle s'est déjà blessée avec. Et, bien que je ne m'y connaisse pas beaucoup en matière de diamants, même de près, celui-ci a l'air vrai – et il est très gros.

Évidemment, comme Deborah ne bénéficie pas de ce panorama sur le bijou, c'est elle qui reprend ses esprits la première.

— Putain, ça veut dire quoi ?

Alana baisse le nez vers Deborah. Vu sa taille, elle y est obligée, mais il n'y a pas que cela. Elle la gratifie de ce regard amusé et

condescendant que seuls les Britanniques savent maîtriser et répond :

— Qu'aimeriez-vous que cela veuille dire, sergent ?

Elle prononce ce dernier mot comme si c'était le nom d'un insecte bizarre, ce qui n'échappe pas à ma sœur : elle rougit.

— C'est censé nous allécher, pour le plaisir de voir les petites gens s'agiter ? répond Deborah. Pourquoi me dire que vous savez où il est, alors que vous savez comme moi que vous comptez pas me le dire, merde ?

— Qui a dit que je ne vous le

révélerai pas ? répond Alana, encore plus amusée.

Deborah appuie rageusement sur le bouton d'urgence de l'ascenseur. La cabine s'arrête dans un sursaut, et une sonnerie retentit à l'extérieur.

— Écoutez, grince Deborah en s'approchant nez à nez – enfin, nez à cou – d'Alana. J'ai pas le temps de jouer à ces conneries Il y a une gamine dont la vie est en danger et je pense que Bobby la retient prisonnière, au moins qu'il sait où elle est, et je tiens à la trouver avant qu'elle soit tuée. Si vous savez où est Bobby. dites-le. Et tout de suite.

Sinon vous allez me suivre en garde à vue pour rétention d'information dans une affaire de meurtre.

La diatribe n'a pas l'air d'impressionner Alana. Elle sourit, secoue la tête et remet l'ascenseur en marche.

— Vraiment, sergent, vous n'avez pas besoin de me menacer du fouet et des chaînes. Je serai ravie de vous le dire.

— Alors arrêtez de me faire tourner en bourrique et dites-le.

— Joe possède une propriété que Bobby aime beaucoup. C'est assez grand, plus de quarante hectares, et tout à fait abandonné

— Où ?

— Avez-vous entendu parler de Buccaneer Land ?

Buccaneer Land était autrefois le plus grand parc d'attractions du sud de la Floride. Enfants, nous y étions allés des tas de fois et nous adorions. Bien sûr, à l'époque, nous étions des péquenots et ne connaissions rien, et quand une souris hyper agressive a ouvert un parc un peu plus au nord nous avons compris à quel point Buccaneer Land était ringard – comme tout le monde en Floride : Buccaneer Land a fermé peu après. Mais j'en ai encore quelques

souvenirs.

— C'est fermé depuis des années, dis-je.

— Oui, me répond Alana. L'endroit a fait faillite et est resté inoccupé pendant une éternité, puis Joe l'a acheté pour une bouchée de pain. C'est un excellent placement foncier. Mais il n'en a rien fait. Bobby aime bien y aller : parfois, il remet les manèges en marche pour ses copains.

— Pourquoi pensez-vous qu'il y est ?

Alana hausse les épaules avec une élégance méprisante.

— C'est assez logique. L'endroit

est vide, isolé. Il aime y aller. Et il a fait réparer l'ancien bungalow du gardien. Je crois qu'il y amène des filles de temps en temps, précise-t-elle en souriant.

L'ascenseur s'arrête avec un petit sursaut. Les portes s'ouvrent, et une douzaine de personnes se précipitent pour monter.

— Accompagnez-moi à ma voiture, dit Alana par-dessus les têtes.

Et elle s'avance vers les gens avec l'absolue assurance qu'ils vont s'écarter à son approche — ce qu'ils font. Deborah et moi suivons avec moins d'aisance ; une dame me



flanque un coup de coude dans les côtes, et je dois bloquer la porte pour sortir. Debs et Alana sont déjà à l'autre bout du hall, près de l'entrée du parking. Je les rattrape en courant et je capte tout juste la fin d'une question que lui pose agressivement ma sœur.

— ... censée vous croire ?

— Parce que, ma chère, Bobby met en danger tout ce pour quoi j'ai travaillé.

— Travaillé ? répète Deborah, méprisante. C'est pas un peu excessif, comme terme, pour qualifier ce que vous faites ?

— Oh, je vous assure que c'est du

travail. Et depuis le début, avec « ma carrière d'artiste ». (Elle y met des guillemets, comme si c'était le titre d'un livre idiot et ennuyeux.) Mais croyez-moi, une carrière musicale, c'est beaucoup de travail, surtout quand on n'a aucun talent, comme moi. (Elle sourit tendrement à Debs.) Il faut principalement baiser avec des gens affreusement désagréables, évidemment. Je suis sûre que vous m'accorderez que ce n'est pas facile.

— Beaucoup plus difficile que de livrer son propre fils, répond Debs.

— Beau-fils, en fait, la reprend Alana sans se laisser démonter.

(Elle s'arrête devant une Ferrari décapotable orange vif garée devant un panneau d'interdiction de stationner.) Bobby et moi ne nous sommes jamais vraiment entendus, quoi qu'en pense Joe. Et tout cas, comme vous l'avez si finement observé, si l'argent et le pouvoir de Joe restent intacts, Bobby s'en tirera sans doute à bon compte. Mais, si nous laissons la situation s'envenimer, nous risquons de perdre argent et pouvoir. Ensuite, Bobby ira en prison, Joe négligera ses affaires et se ruinera ni essayant de le sortir de là, et moi je devrai trouver une nouvelle manière de

gagner ma vie, ce qui sera beaucoup plus difficile car je ne suis plus de toute première jeunesse.

Deborah me regarde d'un air interrogateur et j'en fais autant. Le discours d'Alana se tient, surtout pour quelqu'un qui ne se laisse pas troubler par les sentiments humains, comme moi il y a peu. C'est un raisonnement d'une logique glaciale, tortueux mais limpide et cohérent avec ce que nous allons apprendre d'Alana. Pourtant, il y a un truc qui cloche, dans le contenu ou dans la forme.

— Que ferez-vous si Joe découvre que vous nous avez parlé ? lui

demandé-je.

Elle me regarde, et je perçois quelque chose de très noir et l'ombre d'ailes caoutchouteuses au fond de ses yeux, l'espace d'un instant, avant que la façade d'amusement glacé revienne sur son visage.

— Je saurai me faire pardonner, dit-elle avec un magnifique sourire faux. De toute façon, il n'en saura rien, n'est-ce pas ? Ce sera notre petit secret, d'accord ? ajoute-t-elle pour Deborah.

— Je ne peux pas garder ça secret, répond-elle. Si je débarque avec les flics à Buccaneer Land, ça va se

savoir.

— Alors allez-y seule. Suite à une dénonciation anonyme – c’est bien l’expression ? Seule, sans avertir personne. Et, quand vous reviendrez avec Bobby, qui se souciera de savoir d’où vous le sortez ? (Deborah fixe Alana, et je m’attends à ce qu’elle réponde que le plan est grotesque, hors de question, en contravention avec les procédures et beaucoup trop dangereux. Mais Alana fait une petite moue en haussant les sourcils, et ce n’est plus une suggestion, mais un défi. Juste pour s’assurer qu’une idiote comme

Deborah aura bien compris, elle ajoute :) Ne me dites pas que vous avez peur d'un jeune homme ? Vous avez un charmant pistolet, lui est tout seul et sans arme.

— Ce n'est pas la question.

— Non, en effet, répond Alana, glaciale. La question est que vous devez y aller seule, sinon il y aura un drame, et Joe découvrira que je vous ai parlé, ce que je préfère ne pas risquer. Si vous tenez à emmener un bataillon là-bas et à faire tout un cinéma, je préviendrai Bobby, et il sera au Costa Rica avant que vous puissiez lever le petit doigt. (Les ailes noires s'agitent un

instant dans ses yeux avant qu'elle se force à sourire, mais c'est toujours aussi déplaisant.) C'est comme ça ou rien du tout.

Je vois beaucoup d'autres solutions en dehors de celle qu'elle propose et je n'aime pas du tout l'idée de partir dans un endroit désert et hostile pour essayer de prendre Bobby Acosta sans le moindre renfort, ne serait-ce que parce que Alana a précisé qu'il serait seul et sans arme. Mais, apparemment, Deborah est faite d'une tout autre étoffe, car elle hoche la tête.

— D'accord. Je ferai comme vous



dites. Et si Bobby est là-bas, je n'ai pas besoin de dire à Joe comment nous l'avons su.

— Bravo, l'approuve Alana.

Elle ouvre la portière de la Ferrari, se glisse sur le siège et démarre. Elle fait un peu rugir le moteur pour faire genre, et les murs de béton du parking tremblent. Elle nous accorde un dernier redoutable sourire glacial – et de nouveau, l'espace d'une seconde, je vois l'ombre voleter dans ses yeux. Elle claque sa portière, passe une vitesse et part dans un gémissement de pneus déchirant.

Deborah suit la voiture du regard,

ce qui me laisse le temps de me remettre de ma rencontre avec l'Alana intérieure. Je suis étonné d'être choqué de trouver un prédateur sous un si bel emballage. Car, après tout, c'est tout à fait logique. D'après ce que je sais de sa biographie, elle n'a montré aucun scrupule dans sa vie, et, je suis bien placé pour le savoir, il faut être d'une certaine trempe pour poignarder autant de gens avec autant de maestria.

Cela explique d'autant mieux qu'elle trahisse Bobby Acosta. C'est exactement ainsi qu'agirait un dragon pour protéger l'or amassé

avec tant de peine : d'un coup d'un seul, elle protège son trésor et élimine un rival. Excellente stratégie, et ma part obscure admire ce beau travail.

Debs fait brusquement volte-face et s'apprête à retourner dans le hall.

— Mettons-nous au boulot, dit-elle.

Nous ressortons sur Brickell Avenue sans un mot. Deborah a laissé sa voiture en biais sur le trottoir, très flic, et nous montons. Mais, malgré son empressement à regagner la voiture, elle ne démarre pas tout de suite. Elle pose les coudes sur le volant et se penche en

plissant le front.

— Quoi ? demandé-je enfin.

— Quelque chose colle pas.

— Tu crois que Bobby ne sera pas là-bas ?

— Je fais juste pas confiance à cette salope, grimace-t-elle.

Je trouve cela très sensé. D'après ce que j'ai entrevu de la véritable Alana, c'est le genre à ne faire que ce qui sert ses intérêts, quelles qu'en soient les conséquences pour autrui. Mais nous aider en secret à jeter Bobby en prison paraît cohérent avec sa stratégie.

— Tu n'as pas besoin de te fier à elle. Elle n'agit que dans son propre

intérêt.

— Ferme-la, tu veux ?

J'obéis. Je la regarde pianoter sur le volant, grimacer, se masser le front. J'aimerais bien trouver le même genre d'occupation pour passer le temps, mais rien ne me vient. La perspective d'aller à deux traquer Bobby Acosta ne me dit rien qui vaille. Il n'a pas l'air particulièrement dangereux, mais, après tout, un grand nombre de gens pensent la même chose de moi – et regardez où ça les a menés.

Bobby ne représente peut-être pas un risque, mais une grande partie de la situation nous échappe

et reste soumise au hasard. Et, en toute honnêteté, qui est parfois nécessaire, je me dis que l'infime possibilité que Samantha se taise va m'échapper si je reviens pour la sauver.

D'un autre côté, je sais très bien que je ne peux pas laisser Deborah y aller seule. Ce serait enfreindre toutes les règles que j'ai minutieusement apprises au cours d'une studieuse existence dépravée. Et, à ma grande surprise, je m'aperçois que le Nouveau Dexter, le père de Lily Anne, qui se donne tant de mal pour être humain, a effectivement un sentiment sur la

question. Un sentiment protecteur envers Deborah : je refuse qu'il lui arrive le moindre mal et, si elle doit se mettre en danger, je dois être là pour la défendre.

C'est une impression étrange d'être déchiré entre ces deux émotions contradictoires – mon inquiétude pour Deborah et un véritable désir de me débarrasser de Samantha. Je suis pris entre deux feux. Je me demande si cela signifie que je suis exactement à mi-chemin entre Dexter l'Obscur et Papa Dex. Papa l'Obscur ? Voilà qui ouvre des horizons.

Deborah me tire de ma

pathétique rêverie en frappant le volant à deux mains.

— Putain, je lui fais carrément pas confiance.

Je me sens mieux. Le sens commun a vaincu.

— Alors tu ne vas pas y aller ?

— Bien sûr que si, répond-elle en démarrant. Mais pas y aller toute seule.

Sans doute pourrais-je lui faire remarquer qu'elle n'est pas toute seule, puisque je suis à côté d'elle. Mais, comme elle a déjà accéléré à une vitesse qui me fait craindre pour ma vie, j'attrape la ceinture de sécurité et m'empresse de la



boucler.

# Chapitre 36

J'ai toujours considéré comme affligés d'une déficience mentale prononcée ceux qui trouvent sans danger de conduire tout en téléphonant. Mais Deborah en fait partie, et, comme la famille c'est la famille, je ne dis rien quand elle sort son portable. Alors que nous roulons sur l'I-95, une main sur le volant, elle compose un numéro de l'autre. Comme elle ne tape qu'un chiffre, c'est un numéro mémorisé, et j'ai ma petite idée sur la personne dont il s'agit, qui se confirme.

— C'est moi. Tu sais où est Buccaneer Land ? Ouais, au nord. O.K. Retrouve-moi devant la grille dès que tu peux. Apporte du matos. Bisou.

Comme il y a peu de gens à qui Deborah fait des bisous – et moins encore qui y ont droit ouvertement –, je devine qui c'était.

— Chutsky nous retrouve là-bas ? Elle hoche la tête en rangeant son appareil.

— Renfort, dit-elle.

Et, heureusement pour ma tranquillité d'esprit, elle pose les deux mains sur le volant et se concentre sur la circulation. Il y a

vingt minutes d'autoroute vers le nord pour gagner le site où Buccaneer Land achève de moisir, et Deborah en met douze, dévalant la rampe de la sortie à une vitesse qui frôle l'imprudence. Étant donné que Chutsky n'est pas arrivé, même en roulant à une allure plus raisonnable, nous avons amplement le temps de l'attendre. Mais Debs ne lève pas le pied avant d'avoir atteint la grille et s'arrête devant, au bord de la route.

Ma première réaction est le soulagement. Pas seulement parce que Deborah ne nous a pas tués, mais parce que Roger, le pirate de

huit mètres de haut qui gardait l'entrée dans mon enfance, est toujours à son poste. Ses couleurs vives sont fanées. Le temps et les intempéries l'ont privé du perroquet qu'il avait sur l'épaule et il n'a plus qu'une moitié de sabre, mais il a toujours son bandeau sur un œil et une lueur féroce dans l'autre. Je descends de voiture pour contempler mon vieil ami. Enfant, j'ai toujours pensé que nous avions des points communs. Après tout, c'était un pirate et cela voulait dire qu'il avait le droit d'écumer les mers sur un gros bateau à voiles et de découper en morceaux qui bon

lui semblait, ce qui me paraissait à l'époque être une vie idéale.

Malgré tout, ça fait drôle de se retrouver sous son ombre et de se rappeler ce qu'était cet endroit et ce que Roger le pirate représentait pour moi. Je me dis que je lui dois bien une sorte d'hommage, malgré son piteux état. Je le contemple un moment, puis je fais : *Aaarrhh*. Il ne répond pas, mais Deborah me regarde de travers.

Je laisse Roger pour jeter un coup d'œil par le grillage. Le soleil se couche, et, dans ses derniers rayons, il n'y a pas grand-chose à voir : le même amas d'enseignes et

de manèges criards que dans mon souvenir, à présent délabrés et fanés par tant d'années de négligence sous le cruel soleil de Floride. Au milieu se dresse une très haute tour qui n'a aucun rapport avec la piraterie et qu'on appelait le Grand Mât. Elle était munie d'une demi-douzaine de bras métalliques portant chacun à son extrémité une cabine grillagée. Je n'ai jamais compris le rapport avec le boucanier, malgré tous les emblèmes et drapeaux dont elle était couverte, mais Harry m'avait expliqué que le parc avait acheté ce manège parce que c'était une

affaire, et j'avais adoré monter tout en haut. On voyait tout au loin, et si on fermait un œil en grondant « Yo-ho-ho » on oubliait presque l'allure trop moderne de l'engin.

À présent, elle penche un peu et il ne reste plus qu'une cabine intacte. Mais, comme je n'ai pas l'intention de faire un tour de manège aujourd'hui, ce n'est pas bien grave.

De là où je suis, je ne vois pas grand-chose de plus, mais, comme je n'ai rien d'autre à faire qu'à attendre Chutsky, je me laisse gagner par la nostalgie. Y a-t-il encore de l'eau dans la rivière artificielle qui faisait le tour du



parc ? Dessus flottait un bateau pirate, la fierté de Roger, le cruel navire *Vengeance*, avec ses canons qui tiraient pour de vrai. Au bord de cette rivière, il y avait un autre manège où on montait dans une voiture en forme de tronc d'arbre qui dévalait une cascade. De l'autre côté, il y avait l'Hippodrome. Tout comme pour la Tour, le lien entre un hippodrome et des pirates m'échappait, mais c'était l'attraction préférée de Debs. Est-ce qu'elle y pense encore ? Je me tourne vers elle : elle fait les cent pas devant la grille en jetant des regards sur le parc, puis sur la

route, croise et décroise les bras. Elle va craquer d'impatience, et je me dis que c'est le moment idéal pour la calmer en partageant un souvenir d'enfance.

— Deborah.

— Quoi ?

— Tu te rappelles l'Hippodrome ? Tu adorais ce manège.

Elle me regarde comme si je lui avais proposé de se jeter du haut de la Tour.

— Bon Dieu, mais on n'est pas là pour feuilleter un foutu album de famille !

Elle fait volte-face et recommence à tourner comme un lion en cage.

De toute évidence, ma sœur n'est pas aussi émue que moi par les souvenirs. Et si elle était devenue moins humaine à mesure que je le suis davantage ? Mais non : j'oublie les sautes d'humeur et le vague à l'âme très humains qui l'affligent depuis quelque temps. C'est donc fort peu probable.

En tout cas, elle estime que faire les cent pas et grincer des dents sont plus amusants que partager les joyeux souvenirs de nos gambades enfantines. Je la laisse donc faire pendant les cinq longues minutes qu'il faut à Chutsky pour arriver.

Il se gare juste derrière Deborah

et descend avec une valise métallique qu'il pose sur son capot. Deborah fonce sur lui et l'accueille avec sa chaleureuse affection habituelle.

— Qu'est-ce que tu foutais ?

— Salut, dit Chutsky. (Il s'apprête à l'embrasser, mais elle fonce sur la valise. Il hausse les épaules et me fait un petit signe de tête.) Salut, mon pote.

— Tu as quoi ? demande-t-elle.

Il lui reprend la valise et l'ouvre.

— Tu as parlé de matos. Comme je ne savais pas ce que tu voulais, j'ai préparé un assortiment. (Il sort un petit fusil d'assaut à crosse

pliable.) Le meilleur de chez Heckler & Koch. (Il le pose sur le capot et sort deux autres armes plus petites.) Un joli petit Uzi. (Il le tapote admirativement avec le crochet d'acier qui lui sert aujourd'hui de main gauche, puis sort deux automatiques.) Deux modèles standard, 9 mm, dix-neuf balles dans le chargeur. N'importe lequel est dix fois mieux que la saloperie que tu trimballes, ajoute-t-il affectueusement.

— C'était celui de papa, dit Deborah en prenant un des pistolets.

— C'est une arme qui a quarante

ans. Presque aussi vieille que moi, et ça, c'est pas bon.

Deborah sort le chargeur, vérifie le mécanisme et inspecte la chambre.

— C'est pas le siège de Khe Sanh non plus, dit-elle en remettant le chargeur en place. Je prends celui-là.

— Mmm, mmm. Très bien. Un autre chargeur ?

— Non. Si j'en ai besoin d'un autre, c'est que je suis foutue et déjà morte.

— Peut-être, répond Chutsky. On attend quoi, au fait ?

— J'en sais rien, répond Debs en

fouillant le pistolet dans sa ceinture. On nous a dit qu'il était tout seul. (Chutsky hausse un sourcil interrogateur.) Blanc, sexe masculin, vingt-deux ans, un mètre soixante-dix-sept, soixante-huit kilos, cheveux noirs. Mais je t'assure, Chutsky, on sait pas s'il est là ni s'il est seul, et je fais absolument pas confiance à la salope qui nous a refile le tuyau.

— O.K. Je suis content que tu m'aies appelé. Il y a pas si longtemps, tu y serais allée tout seule avec le petit flingue de ton père. (Il se tourne vers moi.) Dex ? Je sais que tu aimes pas les armes

et la violence, dit-il en souriant, mais vaut mieux pas entrer là-dedans tout nu, mon pote. (Il désigne du menton son arsenal.) Ça te dirait de faire connaissance avec mes amis ?

Je n'ai jamais entendu pire imitation de Scarface, mais je jette quand même un coup d'œil. Je n'aime pas les armes : c'est bruyant, ça fait désordre et puis ça vous prive du plaisir de montrer votre savoir-faire. Cela dit, je ne suis pas venu pour m'amuser.

— Si tu veux bien, je vais prendre l'autre pistolet et un chargeur de rechange.



Après tout, si je dois vraiment m'en servir, c'est que ce sera nécessaire, et dix-neuf balles de plus ne pèsent pas grand-chose.

— Ouais, super ! Tu es sûr de savoir t'en servir ?

C'est une petite blague entre nous – petite, surtout parce qu'il n'y a que Chutsky pour la trouver drôle. Il sait très bien que je sais m'en servir. Mais je joue le jeu et le soulève par le canon.

— Je crois qu'on le tient comme ça et qu'on pointe l'autre côté.

— Parfait. Te tire pas dessus, quand même. (Il s'empare du fusil d'assaut et passe la courroie sur son

épaule.) Je vais prendre ce petit bijou. Et si ça vire au siège de Khe Sanh, je serai paré avec mon petit Charlie.

Il pose un instant sur l'arme le regard affectueux que j'ai eu pour Roger le pirate et je sens qu'ils partagent eux aussi d'heureux souvenirs.

— Chutsky... dit Deborah.

— O.K., répond-il d'un air penaud comme si elle l'avait surpris en train de regarder un porno. Tu veux qu'on procède comment ?

— Par la grille, répond-elle. On se déploie et on gagne l'autre bout du parc. C'est là que se trouvaient les

quartiers des employés.

— Je me rappelle, dis-je.

— Donc, c'est là que doit être la maison du gardien. Où se trouve Bobby Acosta. Chutsky, tu passes par la droite et tu me couvres. Dexter, par la gauche.

— Quoi ? s'indigne Chutsky. Tu comptes défoncer la porte et te précipiter là-dedans ? Tu es dingue !

— Je vais lui demander de sortir. Je veux qu'il croie que je suis toute seule. Ensuite, on verra. Si c'est un piège, vous êtes là pour me couvrir.

— Mais oui, répond Chutsky, dubitatif. N'empêche que tu es toute seule à découvert.

— Oh, ça ira, s'agace-t-elle. Je crois que la fille est là aussi, Samantha Aldovar. Alors, faites gaffe. Jouez pas les Rambo.

— Mmm, mmm. Mais le gosse, Bobby, tu le veux vivant, on est d'accord ?

Elle le regarde un peu trop longtemps.

— Évidemment, dit-elle enfin, pas très convaincante. On y va.

Elle tourne les talons et se dirige vers la grille. Chutsky la regarde, puis il prend deux chargeurs de plus dans sa valise, qu'il range dans sa voiture.

— O.K. mon pote ! lance-t-il avec

un regard humide. Surtout, qu'il lui arrive rien.

C'est la première fois depuis que je le connais que je le vois vraiment ému.

— J'y veillerai, réponds-je, un peu gêné.

— Bon.

Il me donne une petite tape sur l'épaule et va rejoindre Deborah, qui essaie d'atteindre un cadenas à travers le grillage.

— Tu as conscience que tu t'apprêtes à violer une propriété privée ? dis-je.

Même si c'est exact, je m'inquiète bien plus de retrouver Samantha et

de la laisser retrouver un monde qui s'empressera d'écouter ses histoires scabreuses. Mais Debs tire sur le cadenas, qui lui tombe dans la main.

— Il était déjà ouvert, répond-elle du ton d'un témoin au tribunal. Quelqu'un est déjà entré dans le parc, peut-être illégalement, et probablement pour commettre un délit. Il est de mon devoir d'enquêter.

— Ouais, bon, attends une seconde, dit Chutsky. Si ce gosse se cache là-dedans, comment ça se fait que le cadenas est ouvert ?

Je me retiens tout juste de le

serrer dans mes bras.

— Il a raison, Debs. C'est un piège.

— On le savait depuis le début, s'irrite-t-elle. C'est pour ça que vous êtes là.

Chutsky fronce les sourcils et ne bouge pas.

— Ça me plaît pas, dit-il.

— T'es pas d'obligé d'aimer, rétorque Deborah. T'es même pas obligé de me suivre.

— Je te laisserai pas entrer toute seule. Dexter non plus.

Normalement, j'aurais dû vouloir le cribler de coups de pied pour proposer Dexter en sacrifice sur

l'autel d'un danger inutile. Mais, pour le coup, j'opine – juste pour cette fois. Il me semble clair que quelqu'un pourvu d'un peu de bon sens devrait faire partie de l'expédition, et, tout compte fait, il ne reste que moi.

— C'est vrai, opiné-je. Et puis nous pourrions toujours appeler des renforts si ça tourne mal.

Apparemment, c'est exactement ce qu'il ne fallait pas dire. Deborah me foudroie du regard et vient se planter devant moi.

— Donne-moi ton téléphone.

— Quoi ?

— Tout de suite ! aboie-t-elle en



tendant la main.

— C'est un Blackberry tout neuf, protesté-je.

Comme il est évident que je vais devoir soit y renoncer, soit perdre l'usage de mes bras à la suite d'un déluge de coups de poing, je m'exécute.

— Le tien aussi, Chutsky.

Il hausse les épaules et le lui donne.

— Mauvaise idée, chérie.

— Pas question qu'un de vous panique et fasse tout merder.

Elle retourne à la voiture et jette les téléphones sur le siège avant, le sien y compris, puis revient vers

nous.

— Écoute, Debbie, pour les téléphones..., commence Chutsky.

— Putain, Chutsky, faut que je le fasse, et tout de suite, à ma façon, sans avoir à me soucier de conneries de droits ou autre, et si ça vous chiffonne fermez-la et barrez-vous. (Elle tire sur la chaîne de la grille qui tombe.) En tout cas, moi, j'entre, je vais récupérer Samantha et faire tomber Bobby Acosta. (Elle donne un grand coup de pied dans la grille, qui s'ouvre dans un grincement déchirant, nous lance un regard noir et passe entre les deux battants.) À plus !

— Debs. Hé, Debbie, arrête ! crie Chutsky. (Elle l'ignore et continue d'avancer. Chutsky soupire et se retourne vers moi.) Bon, mon pote, je prends à droite, toi à gauche. Allons-y.

Et il entre à son tour dans le parc.

N'avez-vous pas remarqué ? Nous avons beau parler constamment de liberté, nous n'en avons jamais aucune. Je n'ai absolument pas envie de suivre ma sœur dans le parc, où un piège évident nous a été tendu et où, si nous en sortons indemnes, le mieux qui puisse m'arriver est que Samantha Aldovar ruine mon existence. Si j'avais

vraiment la moindre liberté, je prendrais la voiture de Deborah et j'irais dans Calle Ocho prendre un steak palomilla et un Ironbeer.

Mais, comme toutes les bonnes choses en ce monde, la liberté est une illusion. Dans le cas présent, j'ai à peu près autant de choix qu'un type sur la chaise électrique à qui on dit qu'il a la liberté de rester en vie le temps qu'il voudra à partir du moment où on aura abaissé l'interrupteur.

Je lève les yeux vers Roger le pirate. Son sourire me paraît brusquement un peu cruel.

— Arrête de ricaner, dis-je.

Il ne répond pas. Je suis Chutsky  
et ma sœur dans le parc.

# Chapitre 37

Je suis sûr que nous avons tous vu assez de vieux films pour savoir que les gens sensés évitent les parcs d'attractions abandonnés, surtout passé le coucher du soleil, comme maintenant. Des créatures terribles sont tapies dans ces lieux, et quiconque s'y aventure est voué à connaître une fin tragique. Peut-être suis-je exagérément sensible, mais Buccaneer Land me paraît encore plus angoissant que tout ce que j'ai jamais vu, en dehors d'un film d'horreur. Au-dessus des

manèges et des bâtiments plane l'écho presque audible d'un rire lointain et moqueur, comme si, à force d'être resté à l'abandon pendant toutes ces années, l'endroit était devenu malfaisant et avait hâte qu'il m'arrive quelque chose de mal.

Mais, apparemment, Deborah n'a pas révisé suffisamment les classiques du cinéma. L'air parfaitement impassible, l'arme au poing, elle avance d'un pas léger comme si elle allait faire ses courses. Chutsky et moi la rattrapons une trentaine de mètres plus loin, et elle nous lance à peine

un regard.

— Déployez-vous.

— Doucement, Debs, dit Chutsky. Laisse-nous le temps de tâter le terrain. (Il me fait signe d'aller à gauche.) Contourne doucement les manèges, mon pote. Va derrière les guérites, les remises, partout où quelqu'un pourrait se cacher. Inspecte discrètement. Ouvre bien les yeux et les oreilles, perds pas Debbie de vue et fais attention. Debs, écoute...

— Bon Dieu, fais ce que je te dis, c'est tout.

— Fais attention à toi.

Il s'éloigne vers la droite. C'est un



type très costaud, avec un pied artificiel, mais, tandis qu'il glisse dans la pénombre, les années et les blessures semblent disparaître, il n'est plus qu'une ombre agile qui braque mécaniquement son arme d'un côté et de l'autre, et je suis bien content qu'il soit là avec son fusil d'assaut et ses années d'expérience. Avant que j'aie eu le temps d'entonner *Halls of Montezuma*, l'hymne des marines, Deborah me donne un coup de coude.

— Tu attends quoi, putain ?

Je préférerais me tirer une balle dans le pied et rentrer chez moi,

mais je m'exécute et m'enfonce à gauche, dans l'obscurité croissante.

Nous parcourons prudemment le parc en véritables paramilitaires, ambiance patrouille perdue en mission dans les terres du cinéma de série B. Il faut reconnaître que Deborah est très prudente. Elle se déplace furtivement d'un point à couvert à un autre tout en nous observant tour à tour. C'est de plus en plus difficile de la distinguer, maintenant que le soleil est couché, mais au moins cela veut dire que les autres – quels qu'ils soient – ne peuvent pas non plus nous voir.

Nous traversons ainsi la première

partie du parc, passant devant l'ancienne boutique de souvenirs, puis j'arrive à la première attraction, un bon vieux carrousel de chevaux de bois. Il est tombé de son axe et penche d'un côté. Tout est usé et écaillé. Quelqu'un a décapité les chevaux et tout peint à la bombe en orange et vert fluo, et c'est un spectacle épouvantablement triste. J'en fais le tour avec circonspection, pistolet au poing, en vérifiant par-derrière tout ce qui est assez gros pour dissimuler un cannibale.

Arrivé de l'autre côté, je regarde sur ma droite. Je distingue à peine

Debs. Elle est au pied de l'un des gros piliers qui soutiennent le téléphérique allant d'un côté à l'autre du parc. Je ne vois pas Chutsky : là où il devrait être, je distingue seulement une rangée de stands écroulés qui bordent la piste de kart. J'espère qu'il est là-bas, prêt à intervenir. Si quelque chose surgit et crie *bouh !*, je tiens à ce qu'il accoure avec son fusil d'assaut.

Mais il n'est nulle part en vue, et, pendant ce temps, Deborah continue d'avancer. Une brise chaude souffle sur moi et je sens le parfum de la nuit de Miami : un mélange d'iode, de végétation

pourrissante et de fumée de pots d'échappement. Mais, alors que je respire cette odeur familière, je sens les poils se hérissier sur ma nuque et un froissement monter depuis les tréfonds des oubliettes du Château-Dexter, puis un claquement d'ailes caoutchouteuses qui se posent délicatement sur les remparts. C'est un signal très clair que quelque chose cloche par ici et qu'il vaudrait mieux être ailleurs ; je me fige près des chevaux sans tête, guettant ce qui a bien pu alerter le Passager.

Je ne vois ni n'entends rien. Deborah a disparu dans l'obscurité

et rien ne bouge nulle part, hormis un sac en plastique poussé par la brise. Mon estomac gargouille, et, pour une fois, ce n'est pas de faim.

Mon pistolet me paraît soudain bien petit et inadapté, et j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou. Le Passager m'en veut peut-être, mais il ne me laisserait pas foncer tête baissée au-devant du danger et il ne se trompe jamais, surtout quand il s'exprime aussi clairement. Il faut absolument que je retrouve Deborah et que nous filions avant que quelque chose nous tombe dessus.

Mais comment pourrai-je la

convaincre ? Elle est tellement décidée à retrouver Samantha et à pincer Bobby qu'elle refusera d'écouter, même si je réussis à lui expliquer comment je sais que cela va sacrément mal tourner. Je suis là en train d'hésiter, cramponné à mon pistolet, quand la décision m'échappe. Un bruit sourd retentit, des lumières s'allument partout dans le parc, puis le sol tremble, un grincement métallique déchire l'air et j'entends un grondement rauque...

Au-dessus de moi, les cabines du téléphérique s'ébranlent.

Je perds une longue et précieuse

minute à rester la tête en l'air, bouche bée, à me demander quelles abominations vont bien me pleuvoir dessus. Puis je connais un autre moment de véritable horreur où l'altruisme prend le dessus et je cherche du regard Deborah sur ma droite. Rien. Au même moment, depuis l'une des cabines, j'entends un coup de feu et un hurlement sauvage et aigu, le cri satisfait du chasseur qui a repéré sa proie, je retrouve mes esprits et plonge à couvert sous le chapiteau du manège. Dans ma hâte à me réfugier sous un des chevaux, je réussis à me cogner le nez sur un



gros bloc en fibre de verre qui se trouve être l'une des têtes coupées. Le temps que je m'abrite, le cri s'est tu.

J'attends ; rien ne se passe. Plus de détonations. Personne n'ouvre le feu avec un canon. Aucune bombe au napalm ne tombe des cabines. Il n'y a pas un bruit en dehors du grincement du vieux câble rouillé raclant les poulies. J'attends encore un peu. Mon nez me chatouille, je le frotte et m'aperçois que j'ai du sang sur la main. L'espace d'un instant, je la regarde, incapable de bouger et songeant seulement à cette tâche du précieux liquide

rouge de Dexter. Mais, heureusement pour moi, mon cerveau redémarre, je m'essuie la main sur mon pantalon et oublie. Voyons, c'est arrivé quand je me suis cogné le nez. Pas de quoi s'affoler. Nous avons tous du sang en nous. L'astuce, c'est de ne pas en perdre.

Je me glisse jusqu'à un endroit où je suis encore à l'abri mais d'où je peux voir au-dehors, tout en poussant la tête du cheval devant moi pour me protéger, avant de caler mon pistolet dessus. À la droite, là où j'ai aperçu Deborah pour la dernière fois, une cabine

fracassée glisse sur son câble. Il n'en reste plus que le support et un morceau des tubes formant le siège. Elle passe en oscillant, puis une autre apparaît, en meilleur état, mais les parois ont disparu et elle aussi est vide.

Je vois passer plusieurs autres cabines cassées. Une seule paraît en assez bon état pour transporter quelqu'un, mais elle passe en oscillant sans que rien n'indique qu'elle soit occupée, et je commence à me sentir un peu idiot, terré sous un cheval doré repeint en fluo et braquant mon pistolet sur une succession de cabines vides et

cassées. Une autre passe. Toujours rien. Pourtant, j'ai quand même bien entendu passer quelqu'un au-dessus de ma tête et l'avertissement du Passager était très clair. Il y a un danger quelque part, dans ce parc, tapi dans les souvenirs insouciantes de Buccaneer Land. Et ce danger sait que je suis là.

Je respire un bon coup. Manifestement, Bobby est là aussi, et on dirait qu'il n'est pas seul. Mais il ne peut pas y avoir plus de deux ou trois personnes au total dans ces vieilles cabines branlantes. Donc, si nous suivons notre plan et avançons dans le parc, à nous trois,

nous devrions pouvoir venir à bout de quelques gamins barjots. Pas de quoi s'inquiéter : on respire calmement, on suit le plan, et on sera à l'heure pour le journal de la nuit. Je retourne vers le bord du manège et j'ai à peine une jambe dehors que j'entends de nouveau ce cri de triomphe primitif – cette fois derrière moi, dans la direction de la grille. Du coup, je me réfugie de nouveau sous mon cheval décapité.

Quelques secondes plus tard, j'entends des voix enjouées, un piétinement, et je jette un coup d'œil : une dizaine de personnes passent devant moi. À peu près tous

de l'âge de Bobby, c'est le genre de monstres radieux que nous avons vus au Fang, les mêmes, si ça se trouve, et ils sont élégamment costumés en boucaniers, ce qui aurait sûrement plu à Roger le pirate. Ils passent, excités et ravis, manifestement en route pour une fête ; brandissant un sabre qui semble redoutable, je reconnais à leur tête le videur à catogan du Fang.

Je reste caché derrière mon cheval décapité le temps qu'ils disparaissent et je réfléchis. La conclusion n'est pas très réjouissante. La donne est

différente et la situation a considérablement changé. Je ne suis pas de nature très sociable, mais il serait sans doute temps de chercher mes compagnons, histoire de passer un moment privilégié à survivre ensemble.

J'attends encore une minute, au cas où il y aurait des retardataires, puis je laisse ma tête de cheval et m'extirpe lentement de ma cachette. Apparemment, ils sont partis, et le parc a l'air désert. J'aperçois devant moi, à gauche, un bâtiment dont je me souviens : enfant, j'y ai passé des heures à me promener, perplexe, en me

demandant pourquoi c'était censé être amusant. Mais si je peux m'y cacher je lui pardonnerai son appellation trompeuse. Et c'est avec un dernier regard sur une cabine vide que je m'élançe vers le palais du Rire.

L'extérieur est en très mauvais état et il ne reste plus grand-chose de la grande fresque qui décorait la façade. Je distingue à peine les pirates qui mettent avec entrain une petite ville à feu et à sang. C'est une grosse perte pour le monde de l'art, mais c'est le cadet de mes soucis pour le moment. Comme une faible lumière brille devant le



bâtiment, je le contourne par l'arrière en me baissant pour rester dans l'ombre. Je me retrouve à l'opposé de l'endroit où j'ai vu Deborah pour la dernière fois, mais il faut bien que je me cache. Celui qui était posté dans la cabine du téléphérique m'a sûrement vu me terrer dans le manège, alors je dois m'en éloigner.

Je gagne prudemment l'arrière du palais du Rire. La porte pend sur une seule charnière, avec un écriteau aux lettres rouges à moitié effacées. Je m'arrête sur le côté, pistolet au poing. Je ne pense pas que quelqu'un songerait à se cacher

dans la salle aux miroirs. C'est vraiment trop cliché et même les cannibales doivent avoir une certaine fierté, non ? En tout cas, les miroirs ne trompaient déjà personne quand ils étaient en excellent état. Après toutes ces années, ils doivent être à peu près aussi réfléchissants que la semelle de mes chaussures. Mais je ne prends pas de risques : je passe devant la porte en me baissant, pistolet braqué vers l'intérieur. Rien ne bouge. Je longe le mur vers l'abri le plus proche.

Au coin du bâtiment, je m'arrête à nouveau et jette un coup d'œil de

l'autre côté – toujours rien. Est-il possible que personne ne soit sur mes traces ? Je me rappelle une phrase que disait souvent Doris, ma mère adoptive : *Les méchants s'enfuient là où nul ne s'aventure.* C'est certainement vrai dans mon cas. J'ai passé beaucoup trop de temps à fuir, et, pour le moment, personne ne s'est aventuré derrière moi. Mais je suis persuadé qu'il y a des gens dans ce parc et le bon sens me dicte de filer au plus vite. Seulement, je sais que ma sœur ne voudra jamais partir sans Samantha et Bobby. Et je ne peux pas la laisser se débrouiller toute seule.

J'entends le murmure mécontent du Passager, et le souffle glacial de ses ailes me traverse. La raison et le sens commun me hurlent de m'enfuir, mais je ne peux pas. Pas sans Deborah.

Je respire un bon coup, une fois de plus, en me demandant si j'en aurai encore longtemps l'occasion, et cours vers l'abri suivant. Autrefois, c'était un manège pour les tout-petits, le genre avec de grosses voitures fermées qui tournent tout doucement. Il ne reste que deux voitures en très mauvais état. Je me faufile à l'ombre de la bleue et m'accroupis

derrière. Le groupe de pirates a complètement disparu et personne ne semble prêter attention à ma progression façon bernard-1'ermite. Je pourrais traverser ce parc avec une fanfare et en jonglant avec des tatous, vu l'intérêt qu'on me porte.

Mais, tôt ou tard, nous allons nous croiser, et, étant donné la situation, je tiens à les voir le premier. Je me mets donc à quatre pattes pour voir ce qui se passe.

Je suis au bout de la zone réservée aux petits et non loin de la rivière artificielle où flottait autrefois le bateau des pirates. Il y a encore de l'eau, mais sa couleur

n'est pas très engageante : même de là où je suis, je peux voir un vert trouble répugnant. Entre moi et la rivière se dressent trois des piliers qui soutiennent le téléphérique. Ils sont tous munis de lampes, mais une seule fonctionne sur les trois. Elle est à ma droite, dans la direction de Deborah. Droit devant, il y a une étendue très sombre sur une trentaine de mètres qui aboutit au prochain abri, un bosquet de palmiers sur une éminence au-dessus de l'eau. Il n'est pas très grand, à peine assez pour dissimuler une petite escouade de talibans qui m'attendraient en

embuscade. Mais, comme il n'y a pas d'autre cachette en vue, je sors de derrière la voiture en me baissant et cours à découvert.

C'est une sensation affreuse d'être sans défense, et j'ai l'impression qu'il me faut une éternité pour gagner mes palmiers. Je m'abrite derrière le tronc du premier. Ainsi en sécurité, je suis de nouveau un peu inquiet : qu'est-ce qui m'attend de l'autre côté ? Je me colle contre le tronc et scrute le couvert des arbres. C'est rempli de taillis et de buissons épineux, donc pas idéal comme cachette. J'en vois assez pour être raisonnablement

sûr que rien n'est tapi sous les choux palmistes et les épineux, et je n'ai aucune envie de risquer de m'y écorcher non plus. Je décide de quitter mon tronc pour trouver un meilleur abri.

C'est alors que, depuis la rivière, à ma gauche, j'entends le bruit reconnaissable d'un canon à blanc. Je me retourne et, dans un fracas de voiles déchirées et de mâtures cassées, vois apparaître le bateau des pirates.

Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Des planches pendouillent sur la coque, des lambeaux de voile flottent lamentablement et il ne



reste plus qu'une moitié de pavillon noir, mais il s'avance fièrement, exactement comme dans mon souvenir. Une autre salve explose des trois canons qui me font face : je comprends le message et plonge dans les taillis sous les palmiers.

Ce que je tenais absolument à éviter un instant plus tôt me semble maintenant une précieuse cachette, et je rampe parmi les branches. Immédiatement, je m'emmêle dans la végétation et me fais déchirer par les épines. J'essaie de me dégager d'une plante qui m'en veut particulièrement et je recule douloureusement dans les feuilles

hérissées de pointes d'un chou palmiste. Le temps de me libérer, je saigne de plusieurs entailles au bras et ma chemise est déchirée. Mais, comme cela ne sert jamais à rien de se plaindre et que je suis certain que personne n'a pensé à apporter une trousse de secours, je continue de ramper.

La progression est laborieuse, et je laisse plusieurs petits lambeaux de ma précieuse chair dans ces buissons agressifs. Parvenu au bout, je me recroqueville sous un écran de palmes et jette un coup d'œil sur la rivière. L'eau est agitée de vagues comme si une main

géante la remuait, puis elle se calme et coule paisiblement comme une vraie rivière et non un canal en circuit fermé.

Et, sous mes yeux, l'orgueil de Buccaneer Land, la terreur des sept mers, le cruel navire *Vengeance* surgit et s'arrête devant un vieux quai pourri juste à ma droite. L'eau s'agite de nouveau, puis se calme, et le *Vengeance* tangue légèrement avant de s'immobiliser devant le débarcadère. Bien qu'il n'y ait aucun membre de son féroce équipage en vue, j'aperçois au moins un passager à bord.

Solidement ligotée au grand mât,

je vois Samantha Aldovar.

# Chapitre 38

Samantha ne ressemble pas à ces passagers que je voyais dans mon enfance sur le *Vengeance*. Outre qu'elle n'a ni barbe à papa ni tricorne de pirate souvenir, elle est affalée, peut-être inconsciente, voire morte, et seules les cordes l'empêchent de tomber complètement. Depuis ma cachette, je vois très bien à peu près tout le pont. Près d'elle se dresse un grand barbecue d'où s'élève un mince ruban de fumée. À côté, une grosse marmite sur un support et une

petite table chargée d'ustensiles familiers tranchants et luisants.

Pendant un temps, rien ne bouge, sauf le lambeau de pavillon noir en haut du mât. À part Samantha, le pont est vide. Mais il y a forcément quelqu'un à bord. Même s'il est muni d'un énorme faux gouvernail à la poupe, je sais que le navire est manœuvré depuis la cabine. Je me rappelle qu'il avait à son bord un grand salon et un stand de rafraîchissements. Quelqu'un est donc en bas, aux commandes. Seulement Bobby Acosta ? Ou assez de cannibales rendant la situation difficile pour les gentils, dont je fais

curieusement partie ce soir ?

Le pavillon retombe. Un avion passe dans le ciel, train d'atterrissage sorti, en vue de l'aéroport de Fort Lauderdale. Le bateau tangue doucement. La tête de Samantha roule sur le côté, une autre salve anémique fait fumer les canons, la porte de la cabine s'ouvre. Bobby Acosta surgit sur le pont, un foulard noué sur la tête, en brandissant un Glock anachronique.

— You hou ! s'écrie-t-il en tirant deux coups en l'air.

Quelques fêtards ravis, du même âge que lui, filles et garçons, sortent

derrière lui. Ils portent tous des costumes de pirates et se dirigent sans hésiter vers la grosse marmite, près de Samantha, où ils remplissent des bols qu'ils boivent consciencieusement.

En les voyant s'amuser avec insouciance, une petite lueur d'espoir renaît en moi. Ils sont cinq et nous seulement trois, certes, mais ce sont des poids-plume en train d'engloutir très probablement le fameux punch à la drogue qu'ils affectionnent tant. Dans peu de temps, défoncés et rigolards, ils ne représenteront plus aucune menace. Où que soit le reste de la



bande, ce groupe-là sera facile. À nous trois, nous pouvons quitter nos cachettes et en venir à bout. Deborah aura ce qu'elle est venue chercher, nous pourrons filer, appeler les renforts, et Dexter reprendra ses tentatives d'existence normale.

C'est alors que la porte de la cabine s'ouvre à nouveau et qu'Alana Acosta sort élégamment sur le pont. Elle est suivie du videur à catogan du Fang et de trois types à l'air pas commode armés de carabines. Et le monde redevient sombre et dangereux.

Je savais qu'Alana était une

prédatrice, avec ce que m'avait soufflé le Passager noir quand nous l'avions raccompagnée à sa Ferrari. Et en la voyant là, dans toute son autorité, je me rends compte que mon frère Brian avait vu juste : le sabbat était dirigé par une femme, et c'est Alana Acosta. Elle ne nous a pas seulement tendu un piège : c'est une invitation à dîner. Et, si je ne trouve pas une solution astucieuse, je vais être au menu.

Alana s'avance vers le bastingage et regarde dans le parc à, peu près entre moi et l'endroit où devrait

être Deborah, et crie :

— Un-deux-trois, tout le monde sort de son trou ! (Elle se tourne vers ses sbires, qui braquent obligeamment leurs fusils sur la tête de Samantha.) Sinon !...

Je sais bien que nous sommes dans un parc d'attractions pour enfants, mais, avec ce refrain de cache-cache, elle doit vraiment nous prendre pour des gosses, et complètement abrutis, en plus, si elle s'imagine que nous allons docilement quitter nos cachettes durement acquises et venir nous jeter dans ses griffes. Il faudrait être le dernier des imbéciles pour

tomber dans ce piège.

Tandis que je me prépare à une partie qui s'annonce longue, j'entends un cri sur ma droite et à mon grand dam, un instant plus tard, Deborah apparaît. Sauver – de nouveau ! Samantha l'obsède apparemment tant qu'elle n'a pas réfléchi deux secondes aux conséquences de son geste. Elle sort tout simplement de sa cachette et fonce vers le quai pour se rendre. Je la vois au-dessous de moi lancer un regard de défi et laisser tomber son arme délibérément.

Alana apprécie manifestement le numéro. Elle se penche pour

pouvoir narguer convenablement Debs puis se retourne et donne-un ordre au videur. Un instant plus tard, il abaisse la passerelle décrépite sur le quai.

— Montez donc, ma chère, dit Alana. Prenez la passerelle.

— Faites pas de mal à la fille, répond Deborah.

— Mais elle désire que nous lui fassions du mal, répond Alana en souriant de plus belle. Vous ne voyez donc pas ?

— Lui faites pas de mal, répète ma sœur.

— Discutons-en, voulez-vous ? Montez à bord.

Deborah finit par emprunter la passerelle en baissant la tête, et, un instant plus tard, deux des sbires à fusil l'empoignent et lui attachent les mains dans le dos avec du Gaffer. Une mesquine petite voix intérieure me souffle que ce n'est que justice, étant donné qu'il y a peu elle s'était contentée de regarder sans rien faire alors qu'ils me faisaient subir la même chose. Mais des pensées plus charitables viennent faire taire cette voix, et je commence à m'inquiéter et à me demander comment je vais libérer ma sœur.

Bien évidemment, Alana n'a

aucune intention de laisser cela se faire. Elle attend un moment en scrutant le parc puis met les mains en porte-voix et crie :

— Je suis sûre que votre charmant compagnon est quelque part dans les parages ! (Elle regarde Deborah, qui ne dit rien.) Nous l'avons vu au carrousel, ma chère. Où est-il, ce bougre ? (Deborah ne bronche pas. Alana attend un moment, avec un sourire impatient, et crie à nouveau :) Ne faites pas votre timide ! On ne peut pas commencer sans vous. (Je reste immobile dans mes buissons.) Très bien, dans ce cas...

Elle se retourne, tend la main, et un de ses sbires lui donne une carabine. Pendant un moment, je suis déchiré par l'angoisse, et c'est pire que les épines. Si elle menace d'abattre Debs... De toute façon, elle va la tuer... Et pourquoi la laisserais-je me tuer aussi ? Mais il est hors de question que je la laisse faire du mal à Debs...

Inconsciemment, je lève mon pistolet. C'est une excellente arme, très précise, et à cette distance j'ai vingt pour-cent de chances d'atteindre Alana. À peu près autant de toucher Debs, ou Samantha, et mon bras lève l'arme tout seul.



Évidemment, ce genre de chose n'arrive jamais dans un monde juste, mais le nôtre ne l'est pas, et mon geste fait scintiller l'arme dans la lumière d'un des rares projecteurs encore en marche. C'est suffisant pour qu'Alana le remarque. Elle arme la carabine d'un geste vif qui ne laisse aucune ambiguïté sur ses intentions, la lève, et tire directement sur moi.

Je n'ai que le temps de me jeter derrière le premier palmier venu. Malgré tout, je sens siffler les plombs qui déchiquettent le feuillage à l'endroit où j'étais une seconde plus tôt.

— Voilà qui est mieux !  
m'encourage Alana en tirant de  
nouveau. (Un gros bout du tronc  
saute.) Coucou !

Il y a peu, j'étais incapable de  
choisir entre abandonner ma sœur  
en danger et me mettre moi-même  
la corde au cou. Soudain, la décision  
est nettement plus facile. Si Alana  
continue de tirer et de déchiqueter  
les arbres les uns après les autres,  
mon avenir ne sera pas très  
engageant dans un cas comme dans  
l'autre, et, comme le danger le plus  
immédiat est un fusil, il me paraît  
plus raisonnable de me rendre et de  
compter sur mon intelligence

supérieure pour m'échapper à nouveau. En plus, Chutsky est toujours là, avec son fusil d'assaut, et c'est un adversaire largement de taille pour quelques amateurs armés de carabines. Tout bien considéré, je n'ai pas vraiment le choix, je me relève, toujours à l'abri de l'arbre, et crie :

— Ne tirez pas !

— Et risquer d'abîmer la viande ?  
rétorque Alana. Bien sûr que non. Montre-nous ton petit minois, les mains en l'air.

Elle agite sa carabine, au cas où je serais un peu lent à comprendre. Je l'ai dit : la liberté n'est en fait

qu'une illusion. Chaque fois que nous pensons avoir le choix, c'est que nous ne voyons pas l'arme pointée sur notre nombril. Je pose mon pistolet et lève les mains aussi haut que me le permet ma dignité, puis je sors de derrière l'arbre.

— Magnifique ! s'écrie Alana. Maintenant, direction la rivière en traversant le bois, cochonnet.

Je suis vexé plus que je ne le devrais ; c'est vrai, par rapport au reste, se faire appeler cochonnet, ce n'est pas très grave. Ce n'est qu'une indignité mineure qui couronne un ensemble de calamités et c'est peut-être ma sensibilité semi-humaine

toute neuve qui me le fait prendre mal, mais tout de même : cochonnet ? Moi, Dexter ? Svelte, athlétique, affûté et trempé aux innombrables feux de l'existence ? Je lui en veux et j'envoie un message télépathique à Chutsky pour qu'il abatte Alana soigneusement, de façon qu'elle ne meure pas tout de suite et souffre un petit peu.

Mais en même temps, bien sûr, je descends lentement vers la rivière, les mains en l'air.

Je m'arrête un instant sur la rive et lève les yeux vers Alana qui m'encourage en agitant sa carabine.

— Allez, viens. Monte sur la passerelle, vilain branleur.

On ne discute pas avec une arme, surtout si près. Je monte sur la passerelle tout en passant en revue d'impossibles idées : plonger sous le bateau, hors de portée de la carabine, et puis... Et puis quoi ? Retenir mon souffle pendant quelques heures ? M'enfuir en nageant pour aller chercher de l'aide ? Envoyer mentalement d'autres messages de détresse en espérant être sauvé par des paramilitaires télépathes ? Je n'ai vraiment pas d'autre choix que de monter sur le pont du *Vengeance*,

donc je m'exécute. La passerelle est en aluminium, vieille, branlante, et je dois me cramponner à la corde élimée qui sert de rampe. Je trébuche une fois, mais c'est un peu trop rapidement à mon goût que j'arrive à destination, face aux trois carabines braquées sur moi – et, plus sombres encore que les canons des armes, les yeux bleus et vides d'Alana Acosta. Elle s'approche pendant que les autres m'attachent les mains avec de l'adhésif, et me regarde avec une expression affectueuse que je trouve très troublante.

— Excellent, dit-elle. Ça va être

très amusant. J'ai hâte de m'y mettre. (Elle se tourne vers l'entrée du parc.) Où est donc ce type ?

— Il va arriver, dit Bobby. J'ai son argent.

— Il a intérêt, répond Alana. Je déteste qu'on me fasse attendre.

— Moi pas, intervient-je.

— Je tiens à commencer, continue Alana. Nous sommes un peu pressés, ce soir.

— Ne faites pas de mal à la fille, répète Debs.

Alana se retourne vers ma sœur, ce qui me soulage, mais j'ai l'impression que cela va être déplaisant pour Deborah.



— On est plutôt du genre mère poule, pour cette petite cochonnette, dites-moi ? fait Alana en s’avançant vers elle. Et pourquoi donc, sergent ?

— Ce n’est qu’une gamine.

Alana sourit de toutes ses dents parfaites.

— Elle a l’air de savoir ce qu’elle veut. Et comme nous voulons la même chose, où est le mal ?

— Impossible qu’elle veuille ça, insiste Deborah.

— Mais c’est pourtant le cas, ma chère. Certains en ont envie. Ils désirent être mangés, tout autant que nous désirons les manger. (Elle

sourit de plus belle, presque sincèrement, cette fois.) On en viendrait à croire en un Dieu bienveillant, n'est-ce pas ?

— C'est qu'une gamine perturbée, continue Deborah. Elle s'en sortira. Sa famille l'aime et elle a toute la vie devant elle.

— Et donc, vaincue par le remords et la beauté de ce petit discours, je devrais la relâcher, ronronne Alana. Famille, église, chatons et fleurettes — comme votre univers est charmant, sergent. Mais, pour nous, c'est un peu plus sombre. (Elle considère Samantha.) Évidemment, pas toujours.

— Je vous en prie ! supplie Deborah d'un air désespéré que je ne lui connaissais pas. Laissez-la partir !

— Je ne pense pas, réplique sèchement Alana. En fait, avec toute cette agitation, je me rends compte que j'ai un petit creux. dit-elle en prenant un couteau sur la table.

— Non ! s'écrie Deborah. Putain, non !

— Si, hélas, répond Alana avec un amusement glacé.

Deux des sbires maîtrisent Debs, et Alana les regarde se débattre tous les trois, ravie. Puis, toujours un œil

sur Deborah. elle s'approche de Samantha en brandissant son couteau, l'air hésitant.

— Je n'ai jamais pu procéder convenablement à la découpe, dit-elle. (Bobby et sa bande s'approchent en gloussant d'excitation comme des gosses.) C'est uniquement pour cette raison que je tolère le retard de cet impudent salaud. Il est très, très doué. Réveille-toi, cochonnette.

Elle gifle Samantha, qui dodeline de la tête et ouvre les yeux.

— C'est l'heure ? demande-t-elle d'une voix pâteuse.

— Juste une bouchée pour goûter,

répond Alana.

Mais Samantha sourit. D'après son expression ravie et hébétée, il est évident qu'elle est de nouveau droguée, mais au moins, cette fois, ce n'est pas de l'ecstasy.

— Super, d'accord, dit-elle.

Alana la regarde, puis elle se retourne vers nous.

— Allez, vas-y, l'encourage Bobby.

Alana lui sourit, puis d'un geste vif elle empoigne le bras de Samantha et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle lui découpe la moitié du biceps.

Samantha laisse échapper quelque chose entre gémissement

et grognement, ni de plaisir ni de souffrance, mais entre les deux, un cri de douleur comblée qui me hérissé les poils de la nuque. Deborah entre dans une telle rage qu'elle envoie valser l'un des sbires et fait tomber l'arme de l'autre, mais le videur au catogan arrive et l'assomme d'une claque magistrale. Deborah s'écroule comme une poupée de chiffon.

— Emmenez ce bon sergent en bas, ordonne Alana. Et attachez-la bien.

Les deux hommes empoignent Deborah et l'emportent dans la cabine. J'ai de la peine en la voyant

inerte et sans vie et, instinctivement, je fais un pas vers elle. Mais, avant que j'aie pu aller bien loin, le videur ramasse la carabine et me l'enfonce dans la poitrine. Je n'ai plus qu'à assister, impuissant, à la scène. Le videur me fait reculer vers Alana, qui soulève le couvercle du barbecue et dépose sur le gril une tranche de la chair de Samantha. Un ruban de fumée bleutée s'en élève avec un grésillement.

— Oh, fait Samantha d'une voix sourde et lointaine en se balançant. Oh. Oh.

— Retourne-le dans deux

minutes, dit Alana à Bobby, avant de s'approcher de moi. Alors, cochonnet ? dit-elle en me pinçant la joue.

Ce n'est pas le geste affectueux d'une grand-mère, mais plutôt celui d'un maquignon inspectant du bétail. J'essaie de me dégager, mais c'est beaucoup moins facile qu'on l'imagine, avec ce colosse qui m'enfonce sa carabine dans les reins.

— Pourquoi vous m'appellez tout le temps cochonnet ? demandé-je.

On dirait un gamin qui boude, mais je dois préciser que je ne suis pas vraiment en position de force



pour le moment, même si je suis moralement en droit de m'indigner.

Ma question paraît amuser Alana. Elle me prend les joues à deux mains, cette fois, et me secoue gentiment la tête de droite et de gauche.

— Parce que tu es mon cochonnet ! dit-elle. Et que je vais te dévorer, mon chéri !

Une lueur s'allume dans son regard, et le Passager, alarmé, agite ses ailes.

J'aimerais dire que je me suis trouvé dans des situations bien plus délicates et que j'ai toujours réussi à m'en sortir. Mais, en vérité, je ne

vois pas d'occasion où j'aie pu me sentir aussi vulnérable. Je suis attaché et impuissant, avec une arme dans le dos et un prédateur encore plus féroce que moi. Quant à mes compagnons, Deborah est inconsciente, ou pis, et Samantha littéralement sur des charbons ardents. Malgré tout, il me reste un petit atout : je sais que Chutsky est dans les parages, armé et dangereux, et que, tant qu'il sera en vie, il ne laissera personne faire de mal à Debs et, par extension, à moi. Si je réussis à faire parler Alana assez longtemps, Chutsky va pouvoir venir nous sauver.

— Vous avez Samantha, dis-je, très raisonnable. Il y a bien assez à manger dessus.

— Oui, mais elle en a envie, rétorque Alana. La viande est bien meilleure quand on résiste.

Elle se retourne vers Samantha, qui laisse échapper à nouveau un *Oh*. Ses yeux sont écarquillés, fixés sur le gril avec une expression indescriptible.

Alana sourit et me tapote la joue.

— Tu nous dois cela, mon chéri. Pour t'être échappé et nous avoir causé tant de problèmes. Et, de toute façon, il nous faut un cochonnet. Tu as l'air un peu sec. Il

faudrait te faire mariner quelques jours. Mais nous n'avons pas le temps, et j'adore la côtelette d'homme.

J'avoue que c'est un moment et un lieu mal choisis pour se montrer curieux, mais après tout j'essaie de faire durer.

— Comment cela, « nous n'avons pas le temps » ?

Elle me regarde sans expression, et cette absence d'émotion est presque plus troublante que son sourire faux.

— Une dernière fête. Ensuite, j'ai bien peur de devoir fuir à nouveau. Tout comme j'ai dû fuir l'Angleterre

quand les autorités ont décidé que trop d'immigrés clandestins avaient disparu, un peu comme ici. Moi qui commençais à prendre goût à l'immigré, ajoute-t-elle tristement.

Samantha gémit, et je lève les yeux. Bobby est devant elle, manœuvrant la pointe de son couteau sur sa poitrine, comme s'il gravait ses initiales sur un arbre. Il a le visage collé au sien et un sourire à faire faner des roses.

— Arrête de jouer avec la nourriture, Bobby, s'agace Alana. Tu es censé cuisiner. Retourne-la, à présent, mon chéri. (Il se retourne vers Alana et pose le couteau à

contrecœur. Puis il prend une longue fourchette et retourne le morceau de viande. Samantha gémit de nouveau.) Et mets quelque chose sous cette entaille, ajoute Alana en désignant la flaque de sang qui s'agrandit sur le sol. Elle va nous transformer le pont en abattoir.

— Je suis pas une Cendrillon, répond Bobby en ricanant. Arrête de jouer la méchante belle-mère.

— Oui, mais essayons de faire les choses proprement, veux-tu ? réplique-t-elle.

Il hausse les épaules, et je vois bien qu'ils s'adorent comme seuls

deux monstres le peuvent. Bobby prend une casserole sur l'étagère sous le barbecue et la pose sous le bras de Samantha.

— J'ai vraiment dressé Bobby, continue Alana avec une sorte de fierté. Il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il faut s'y prendre et il coûtait à son père des fortunes pour couvrir ses bêtises. Joe ne pouvait tout bonnement pas comprendre, le pauvre chou. Il pensait avoir donné tout à Bobby, sauf l'unique chose qu'il désirait vraiment. (Elle pose sur moi son sourire tout en dents.) Ça, explique-t-elle en désignant Samantha, les

couteaux, le sang sur le pont. Quand il a eu goûté au cochon debout, et au pouvoir que cela confère, il a appris à être prudent. Cet ignoble petit club, Fang, c'est l'idée de Bobby, en fait. Une manière charmante de recruter pour le sabbat, en séparant les cannibales des vampires. Et les employés à la cuisine fournissaient une excellente source de viande. (Elle se rembrunit.) Nous aurions dû continuer à ne manger que des immigrés. Mais je me suis prise d'une telle affection pour Bobby, et il demandait si gentiment ! Les deux filles aussi, d'ailleurs. Quelle



idiotie ! Je ne suis quand même pas si bête... Mais voyons les choses du bon côté, reprend-elle en me regardant. J'ai beaucoup plus d'argent pour recommencer ma vie, maintenant, et j'ai un peu appris l'espagnol, ce que je ne vais pas gâcher. Costa Rica ? Uruguay ?

Son portable sonne, et elle sursaute brièvement.

— Ah, il était temps ! (Elle se détourne pour parler à son interlocuteur et raccroche.) César, Antoine (Elle s'adresse aux deux sbires aux carabines qui se précipitent vers elle.) Il est là, mais... (Elle se penche pour leur

murmurer à l'oreille quelque chose qui fait sourire César puis se retourne vers le groupe réuni autour du gril.) Bobby, va avec César lui donner un coup de main.

Bobby sourit, narquois, et soulève la main de Samantha en prenant un couteau sur la table. Samantha gémit.

— Ne fais donc pas le pitre, mon chéri, le reprend Alana. Va avec César.

Bobby lâche le bras de Samantha, qui gémit et pousse plusieurs *Oh*, tandis que César et Antoine emmènent Bobby et sa bande.

— Nous allons bientôt pouvoir

nous occuper de toi, dit-elle en les regardant s'éloigner. (Puis elle me laisse et va retrouver Samantha.) Alors, comment allons-nous, ma cochonnette ?

— S'il vous plaît, répond Samantha. Oh, s'il vous plaît...

— S'il vous plaît ? Mais quoi ? Tu veux que je te laisse partir, mmm ?

— Non, répond Samantha. Oh non.

— Que je ne te laisse pas partir. Très bien. Alors quoi, ma chérie ? Je ne vois vraiment pas. (Elle prend l'un des couteaux bien aiguisés.) Peut-être que tu veux que je t'aide un peu à parler, ma cochonnette ?

dit-elle en enfonçant la pointe dans son ventre, pas très fort, mais de manière répétée, délibérée, ce qui paraît d'autant plus terrible, et Samantha pousse des cris et se tortille comme elle peut, étant donné qu'elle est solidement attachée au mât. Tu n'as rien à me dire du tout, ma chérie ? Vraiment ? demande-t-elle alors que le sang jaillit d'innombrables entailles. Très bien, alors, nous allons te donner le temps de réfléchir. (Elle pose le couteau sur la table et soulève le couvercle du barbecue.) Oh, zut, j'ai bien peur que ça ait brûlé. (Et, avec un petit coup d'œil à Samantha,

Alana prend la longue fourchette et jette le morceau de viande par-dessus le bastingage. Samantha pousse un gémissement désespéré et s'effondre. Alana la regarde avec satisfaction et m'adresse son sourire reptilien.) Tu vas être le prochain, mon petit.

Et elle va se poster au bastingage. Pour tout dire, je suis heureux qu'elle s'éloigne, car j'ai trouvé son petit numéro pénible à regarder. Outre le fait que je n'éprouve aucun plaisir à voir d'autres gens faire souffrir des innocents, je sais très bien que le spectacle était en partie donné pour moi. Je n'ai pas envie

d'être le suivant ni d'être mangé, ce qui m'attend, apparemment, si Chutsky ne se dépêche pas d'intervenir. Je suis certain qu'il est quelque part, dans l'obscurité, en train de chercher le meilleur angle d'attaque, de se livrer à une manœuvre étrange et fatale que seuls connaissent les guerriers endurcis, avant de fondre sur nous par surprise dans un déluge de balles. Mais, bon, j'aimerais bien qu'il se presse un peu.

Alana continue de scruter la nuit en direction de l'entrée. Elle a l'air un peu distraite, et tant mieux pour moi. Cela me permet de réfléchir à

ma vie gâchée. Je trouve très triste qu'elle se termine maintenant, si vite, bien avant que j'aie pu entreprendre quoi que ce soit de vraiment important, comme conduire Lily Anne à des cours de danse. Comment se débrouillera-t-elle dans la vie, sans moi pour la guider ? Qui lui apprendra à faire de la bicyclette ? Qui lui lira des contes de fées ?

Samantha pousse un gémissement, et je lève les yeux vers elle. Elle se balance rythmiquement et de plus en plus lentement comme un jouet dont les piles faiblissent. Son père lui faisait

la lecture, aussi. Des contes de fées, m'a-t-elle raconté. Peut-être qu'il vaut mieux que je n'en lise pas à Lily Anne : cela n'a pas donné de très bons résultats avec Samantha. Évidemment, étant donné la situation actuelle, je ne risque pas de faire la lecture à qui que ce soit. J'espère que Deborah va bien. Malgré ses bizarres sautes d'humeur, dernièrement, elle est coriace, mais elle a pris un sacré coup sur le crâne et je l'ai trouvée bien flasque quand les autres l'ont emportée en bas. Puis j'entends Alana faire : « Aha ! », et je me retourne.



Un petit groupe vient de surgir dans la flaque de lumière de l'un des lampadaires. C'est une nouvelle bande de jeunes fêtards en costumes de pirates qui viennent d'arriver et se sont joints à Bobby, et je commence à me demander combien il peut y avoir de cannibales à Miami. Le groupe, tout excité, s'agite en brandissant pistolets, machettes et couteaux. Au centre de leur cercle apparaissent cinq silhouettes. Il y a César, Antoine et Bobby, qui traînent un homme inerte et inconscient. Derrière eux suit un homme masqué vêtu d'un froc de moine

noir, la capuche rabattue sur la tête.

Et, tandis que les fêtards s'agitent et piaillent, l'homme inconscient relève la tête, et je distingue son visage dans la lumière.

C'est Chutsky.

# Chapitre 39

Einstein nous enseigne que notre notion du temps n'est en réalité qu'une fiction commode. Je n'ai jamais prétendu faire partie des génies qui comprennent ce genre de chose, mais, pour la première fois de ma vie, je commence à entrevoir ce que cela signifie. Car, lorsque je vois le visage de Chutsky, tout s'arrête. Le temps n'existe plus. C'est comme si j'étais pris au piège d'un moment unique qui durerait éternellement, ou figé dans une peinture. Alana se découpe dans la

lumière, accoudée au bastingage, le visage figé dans une expression d'amusement carnassier. Devant elle, dans le parc, les cinq silhouettes sont immobiles dans leur flaque de lumière, Chutsky la tête renversée en arrière, les deux sbires et Bobby le traînant par les bras, et l'étrange personnage en aube noire derrière eux, chargé du fusil à pompe de César. Le groupe de pirates est figé autour d'eux dans des postures menaçantes, comme dans une bande dessinée. Je n'entends plus un bruit. Le monde s'est réduit à cette unique image qui signe la fin de tout espoir.

Puis au loin, dans la direction de l'Hippodrome, l'horrible pulsation de la musique du Fang commence à s'élever ; quelqu'un crie, et le temps reprend son cours. Alana se retourne, d'abord au ralenti, puis à vitesse normale, et de nouveau j'entends Samantha gémir, le pavillon noir claquer dans la brise, et mon cœur tambouriner violemment dans ma poitrine.

— Tu attendais quelqu'un ? plaisante Alana. Je crains qu'il ne soit pas d'un grand secours.

Cette pensée m'a effleuré, avec plusieurs autres, mais toutes sont un constat vaguement hystérique

du désespoir qui submerge à présent les tréfonds du Château-Dexter. Je sens l'odeur de la viande grillée, et il n'y a pas besoin d'avoir une imagination débridée pour savoir que le précieux et irremplaçable Dexter va bientôt grésiller à son tour, tranche après tranche. Dans un film hollywoodien parfaitement structuré, ce serait le moment où une idée géniale me viendrait à l'esprit et où je trancherais mes liens, m'emparerais d'une carabine et me fraierais un chemin vers la liberté à grand renfort de mitraille.

Mais je ne suis manifestement

pas dans ce film-là, car rien ne me vient, hormis l'idée inexorable que je vais finir abattu et dévoré. Je ne vois aucune issue et je ne parviens pas à faire taire le grondement qui résonne sous mon crâne pour penser autre chose que : ça y est. C'est la fin, terminé, fondu au noir, Dexter sombre dans l'obscurité. Finie, ma merveilleuse personne, et pour toujours. Il ne va rien rester qu'un tas d'os rongés et de tripes abandonnées, et, quelque part, une ou deux personnes n'auront qu'un vague souvenir de celui que je prétendais être – et même pas de ce que j'étais vraiment, ce qui me

paraît tout à fait tragique –, et encore, pas bien longtemps. La vie continuera sans moi, le fabuleux, l'inimitable. C'est peut-être mal, mais c'est inévitable. C'est fini. Terminé. *Finito*.

Je devrais mourir sur-le-champ de désespoir et d'auto-apitoiement, mais, si ces émotions étaient mortelles, personne ne vivrait au-delà de treize ans. Je survis et je vois Chutsky traîné sur la passerelle et le pont, les mains attachées dans le dos. La silhouette en noir armée du fusil à pompe de César s'approche du gril pour pouvoir nous mettre en joue l'un et l'autre,



pendant que Bobby et César laissent tomber un Chutsky agité de spasmes aux pieds d'Alana. Ils l'ont apparemment surpris par-derrière et lui ont flanqué un coup de Taser, ce qui explique les spasmes. Bravo pour l'équipe de sauvetage professionnelle !

— C'est un costaud, dit Alana en le touchant du bout de l'orteil. Un ami à toi ?

— Tout dépend de ce qu'on entend par ami, réponds-je. Après tout, je comptais vraiment sur lui, et il est censé être doué pour ce genre de situation.

— Oui, reprend-elle en le

considérant de toute sa hauteur. Eh bien, il n'a aucun intérêt pour nous. Ce n'est que cartilage et cicatrices.

— En fait, il paraît qu'il est plutôt tendre à cœur, dis-je, plein d'espoir. Enfin, bien plus que moi.

— Ohhh, gémit Chutsky. Oh, merde...

— Hé, regarde, dit César. Il encaisse bien. Je l'ai tapé, il devrait encore être dans les vapes.

— Où elle est ? demande Chutsky en tremblant. Elle va bien ?

— Ah oui, je l'ai bien tapé. Je faisais de la boxe, continue César, que personne n'écoute.

Chutsky fait un énorme effort

pour rouler sur le côté et me voir. Il a les yeux rouges et angoissés.

— On a merdé, mon pote, dit-il. Carrément merdé. Comme ça me paraît assez évident pour se passer de commentaire, je ne réponds pas, et Chutsky retombe à plat ventre en laissant échapper un « Putain » épuisé.

— Descendez-le avec le sergent Morgan, ordonne Alana. César et Bobby empoignent Chutsky et l'entraînent vers la cabine.

— Vous autres, allez à l'Hippodrome et vérifiez que le feu est allumé. Amusez-vous, dit-elle à la troupe de pirates rassemblés près

de la passerelle. Emportez le bol de punch.

Quelqu'un pousse un cri d'allégresse, et deux d'entre eux empoignent les anses de la marmite. La silhouette en noir s'écarte pour les laisser passer, pointant toujours son fusil sur moi, pendant que les pirates dévalent la passerelle et filent dans le parc. Puis Alana se tourne vers moi, toujours aussi glaciale.

— Bien. (Je sais qu'elle ne peut éprouver aucune émotion, mais je sens un horrible et noir amusement émaner de la créature écailleuse qui vit tapie en elle.) À présent,

occupons-nous de mon cochonnet.

Elle fait un signe au videur, qui recule tout en me tenant en joue, et elle s'avance vers moi.

C'est le printemps, et il fait bien vingt-cinq degrés, mais, quand elle s'approche, je sens un souffle glacial me parcourir et s'engouffrer au plus profond de moi ; le Passager se redresse sur ses innombrables pattes et pousse des cris de rage impuissante, et je sens mes os et mes veines se réduire en poussière tandis que le monde se résume à la folie joyeuse et implacable qui danse dans les yeux d'Alana.

— Connais-tu les chats, mon

petit ? demande-t-elle en ronronnant presque. (La question est de pure forme. De toute façon, ma gorge est desséchée et je n'ai pas très envie de répondre.) Ils adorent jouer avec leur nourriture, n'est-ce pas ? (Elle me tapote gentiment la joue et m'assène une gifle, brutale, sans changer d'expression.) Je les regardais faire pendant des heures. Ils torturent leur souris, vois-tu. Et sais-tu pourquoi, mon petit ? (Elle laisse glisser un ongle écarlate démesuré le long de ma poitrine et de mon bras, où elle trouve une des écorchures faites par les épines.

Elle fronce les sourcils.) Ce n'est pas seulement de la cruauté, ce qui est dommage. Même si je suis sûre qu'il y a un peu de cela. (Elle enfonce son ongle dans l'entaille.) C'est parce que ce supplice libère de l'adrénaline dans le sang de la souris.

Elle enfonce son ongle de plus belle, et je sursaute sous la douleur. Le sang coule. Elle hoche pensivement la tête.

— Ou, en l'occurrence, dans le sang du cochonnet. L'adrénaline envahit l'organisme du petit bestiau timoré et affolé. Et figure-toi, mon petit, que l'adrénaline a la propriété

d'attendrir naturellement la viande ! explique-t-elle en ponctuait chaque syllabe d'un coup d'ongle.

La douleur est épouvantable, mais le spectacle est encore pire à regarder, et je ne peux détacher les yeux de mon précieux sang qui jaillit toujours plus à chaque coup.

— Alors, d'une part, on joue avec notre nourriture, et d'autre part, elle a encore meilleur goût ! Une merveilleuse petite distraction qui en plus rehausse la saveur. La nature est bien faite, non ?

Elle laisse son ongle enfoncé dans mon bras et me regarde



longuement avec son horrible sourire glacé. J'entends au loin les fêtards s'esclaffer, puis Samantha gémit de nouveau, et je tourne la tête vers elle. Elle a perdu beaucoup de sang, et la casserole que Bobby a placée sous son bras déborde sur le pont. Le spectacle m'étourdit un peu et j'imagine mon propre sang couler et rejoindre le sien, couvrir le pont de l'ignoble liquide rouge et visqueux comme autrefois, avec maman et mon frère Biney dans le conteneur, et je me sens chavirer et sombrer dans une obscurité rouge...

Et un nouveau coup d'ongle me ramène sur le pont de ce faux

vaisseau pirate délabré, avec ce cannibale élégant et très réel qui s'acharne à enfoncer son doigt dans mon bras. Je suis convaincu qu'elle va bientôt éventrer une artère et que je vais me vider sur place. J'espère au moins que je vais gêner ses souliers – ce n'est pas terrible comme flèche du Parthe, mais c'est à peu près tout ce qui me reste.

Je sens la poigne d'Alana se resserrer sur mon bras et son ongle s'enfoncer encore, et pendant un moment la douleur est telle que j'ai envie de hurler, mais la porte de la cabine s'ouvre, et Bobby et César reviennent sur le pont.

— Deux vrais tourtereaux, ricane Bobby. Lui fait *Debbie, oh, Debbie* et elle, rien, toujours dans les vapes, et lui : *Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, Debbie, Debbie.*

— Très amusant, apprécie Alana. Mais il est bien attaché, mon chéri ?

— Il risque pas d'aller nulle part, répond César.

— Parfait. Dans ce cas, pourquoi n'iriez-vous pas à la fête ? Je vais rester ici pour me détendre encore quelques minutes.

Je suis sûr que Bobby répond quelque chose qu'il trouve très fin et que César et lui dévalent la passerelle pour rejoindre les autres,

mais, en vérité, je n'ai conscience de rien de tout cela : mon univers s'est réduit aux images atroces qui se forment dans l'air entre Alana et moi. Elle me considère, sans ciller, avec des intentions si claires que je commence à me dire qu'elle est capable de m'entailler le visage rien qu'avec son regard.

Malheureusement, elle décide de ne pas compter que sur cela pour attendrir ma viande. Elle se détourne lentement avec ostentation et gagne la table où l'attend une rangée de lames luisantes. L'homme encapuchonné n'a pas bougé et braque toujours

son fusil sur moi. Alana contemple pensivement les couteaux, un doigt sur le menton.

— Tant de choix excellents, dit-elle. J'aimerais avoir un peu plus de temps pour faire ça convenablement. Faire un peu mieux connaissance. (Elle secoue tristement la tête.) Je n'ai pas eu de temps du tout avec ce très beau policier que tu m'as envoyé. J'ai à peine pu le goûter qu'il a fallu que je l'abatte. Ah, précipitation ! Cela enlève tout le plaisir, n'est-ce pas ? (Elle a donc tué Deke. Et je ne peux m'empêcher d'entendre dans ses paroles un faible écho de mes

propres pensées quand je m'amuse de mon côté, ce qui n'est pas très convenable dans un moment pareil.) Mais je pense que toi et moi allons bien nous entendre, malgré tout. Celui-ci.

Elle soulève un grand couteau bien aiguisé qui va certainement lui fournir un amusement de bon aloi. Elle se retourne et le lève légèrement, fait un pas vers moi puis s'arrête.

Ses yeux me parcourent comme si elle répétait mentalement ce qu'elle compte faire. Peut-être que j'ai une imagination débordante, ou bien que je reconnais ses intentions

d'après ma modeste expérience, mais je pressens chaque geste qu'elle compte faire, chaque entaille et chaque coup qu'elle compte me porter, et la sueur commence à tremper ma chemise et à perler sur mon front. Je sens mon cœur tambouriner contre mes côtes comme s'il essayait de s'échapper, et nous sommes là, à trois mètres l'un de l'autre, entamant le pas de deux mental du classique ballet du sang. Alana fait longuement durer le plaisir, au point que j'ai l'impression que j'ai sué toute l'eau de mon corps et que ma langue est desséchée.

— Bien, dit-elle enfin d'une voix douce et rauque avant de s'avancer.

Il doit y avoir quelque chose de vrai dans ce concept new âge selon lequel tout finit par s'équilibrer – à part le fait que je suis en train de goûter à ce que je fais subir aux autres, ce qui n'a aucun rapport avec ce qui nous occupe. Je veux dire que ce soir j'ai déjà vécu un moment où le temps a ralenti et s'est arrêté, et que maintenant, alors qu'elle se tourne vers moi et lève son couteau, tout semble s'accélérer et converger.

D'abord, il y a une détonation assourdissante, et l'énorme videur à



catogan explose : son ventre se volatilise dans une gerbe de gouttelettes rouges, le reste de sa personne valse pardessus bord avec une expression vexée, et il disparaît si vite qu'on dirait qu'il a été enlevé de la scène par quelque technicien tout-puissant.

Ensuite, et presque au même moment, Alana fait volte-face et ouvre la bouche en se jetant sur l'homme en aube noire, qui recharge le fusil et tire, arrachant le bras levé d'Alana. Puis il recharge immédiatement et pivote sur lui-même à une vitesse irréaliste pour abattre le dernier des sbires qui

s'apprêtait à tirer. Alana s'effondre aux pieds de Samantha, le sbire est projeté contre le bastingage et tombe à la renverse, et, soudain, le calme retombe sur le pont du cruel vaisseau *Vengeance*.

Alors la mélodramatique et menaçante silhouette en noir recharge une dernière fois et tourne le canon encore fumant directement sur moi. L'espace d'un instant, tout se fige de nouveau. Je considère le masque noir et le canon encore plus noir braqué, assez naturellement, sur mon ventre. Et je me demande : *est-ce que j'ai énervé quelque puissance*

*supérieure* ? C'est vrai, qu'est-ce que j'ai fait pour être condamné à cette interminable boucherie ? Sérieusement : combien de fins différentes et tout aussi atroces un homme relativement innocent peut-il affronter en une seule soirée ? N'y a-t-il aucune justice en ce monde ? Je veux dire, en dehors de celle dans laquelle je me spécialise ?

Cela s'enchaîne – je me suis fait tabasser, gifler, piquer, torturer et menacer d'être dévoré, poignardé et abattu –, mais, là, j'en ai ma claque. Trop, c'est trop. Je n'arrive même pas à être ému par cette ultime

indignité. Je n'ai plus d'adrénaline ; ma chair est on ne peut plus attendrie, et ce sera un soulagement qu'on en finisse. Dexter a atteint la saturation.

Je me redresse de toute ma hauteur et je m'apprête, rempli de noblesse, à affronter mon destin avec un courage et une détermination virils – et, de nouveau, la vie m'envoie une balle foireuse.

— Eh bien, dit la silhouette encapuchonnée, on dirait que je vais encore une fois te sauver la mise.

Et, alors qu'il lève son arme, je

me dis que je connais cette *voix*. Je la connais et je ne sais pas si je dois pousser un cri de joie, m'effondrer en pleurs ou vomir. Avant que j'aie le temps de décider, il se retourne et tire sur Alana, qui était en train de ramper lentement et péniblement vers lui dans une traînée de sang. Presque à bout portant le coup la fait sauter du pont et la coupe en deux élégants morceaux qui retombent en vrac.

— Foutue salope, dit-il en baissant son fusil et en ôtant masque et capuche. Cela dit, le salaire était excellent et le travail me convenait : je suis très doué

avec des couteaux. (Eh non, je ne me suis pas trompé : je connais cette voix.) Et, vraiment, on aurait pu croire que tu comprendrais tout, me dit mon frère Brian. Je t'avais laissé assez d'indices : le jeton dans le sac, tout.

— Brian. (Et, bien que ce soit l'une des réflexions les plus stupides que j'aie jamais faites, je ne peux m'empêcher d'ajouter :) Tu es là.

— Évidemment que je suis là, répond-il avec son horrible sourire faux qui ne paraît pourtant pas si artificiel en cet instant. À quoi sert la famille ?

Je repense à ces derniers jours : d'abord Deborah qui me sort du mobile home dans les Everglades, et ce soir. Je secoue la tête.

— Apparemment, elle sert à vous sauver des cannibales, réponds-je.

— Eh bien, voilà, dit Brian.

Et, pour une fois, son affreux sourire faux me paraît sincère et bienvenu.

# Chapitre 40

Comme le sait tout être humain amoureux des clichés, il y a toujours un bon côté à la pire des situations. En l'occurrence, l'avantage d'être prisonnier de cannibales est qu'il y a abondance de couteaux, si bien que Brian me libère rapidement. Ôter le Gaffer de mes poignets me fait moins mal cette fois, étant donné qu'il n'y a plus beaucoup de poils à arracher, mais ce n'est quand même pas une partie de plaisir, et je prends le temps de masser mes poignets



endoloris. Apparemment un peu trop.

— Peut-être que tu pourrais te masser plus tard, frangin ? me dit Brian. Nous n'avons pas trop le temps de traîner.

— Il faut que j'aille chercher Deborah.

— Mais qu'est-ce que tu as, avec cette fille ? soupire-t-il théâtralement.

— C'est ma sœur.

— Oui, sans doute. Mais dépêchons-nous, d'accord ? Ça grouille de partout, et je préfère éviter ces gens.

Nous devons passer devant le

grand mât pour atteindre la porte de la cabine, et, malgré les exhortations de Brian, je m'arrête devant Samantha en prenant bien garde d'éviter la mare de sang à ses pieds. Je la dévisage attentivement. Son visage est d'une incroyable pâleur et elle ne bouge plus, si bien que je me dis qu'elle est morte. Je pose la main sur son cou pour chercher le pouls ; il est bien là, mais très faible, et, à mon contact, elle ouvre des yeux troubles ; elle ne me reconnaît manifestement pas. Puis elle les referme et murmure quelque chose.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

demandé-je en me penchant plus près.

— J'étais... bonne ? murmure-t-elle d'une voix rauque.

Il me faut un instant pour encaisser.

On nous répète qu'il est important de dire la vérité, mais, d'après mon expérience, le véritable bonheur est que les gens vous disent ce que vous désirez entendre ; et si, plus tard, vous découvrez la vérité, tant pis. Pour Samantha, il n'y aura pas de plus tard, et, du coup, je n'arrive pas à lui en vouloir suffisamment pour lui dire la vérité. Je me penche donc et

murmure à son oreille ce qu'elle désirait entendre :

— Tu étais délicieuse.

Elle sourit et ferme les yeux.

— Je crois que nous n'avons vraiment pas le temps de faire dans le sentiment, dit Brian, si tu veux sauver ta fichue sœur.

— D'accord. Désolé.

J'abandonne Samantha à contrecœur et m'arrête juste le temps de prendre l'un des très jolis couteaux d'Alana sur la table.

Nous trouvons Deborah derrière le comptoir de l'ancienne buvette. Chutsky et elle sont attachés à deux gros tuyaux avec du Gaffer.

Chutsky, reconnaissons-le, s'est déjà presque entièrement libéré une main – la seule qu'il ait, évidemment, mais il faut toujours reconnaître les mérites.

– Dexter ! s'écrie-t-il. Bon Dieu, je suis content de te voir. Elle respire encore, mais il faut la sortir d'ici.

Il aperçoit Brian derrière moi et fronce les sourcils.

– Hé, c'est le mec au Taser.

– Rien à craindre, le rassuré-je d'un ton peu convaincant.

Euh, en fait, il...

– C'était un accident, se hâte de dire Brian, comme s'il craignait que

je ne dévoile son nom, qui a rabattu la capuche pour dissimuler son visage. Quoi qu'il en soit, je vous ai sauvés, alors filons d'ici en vitesse avant que d'autres arrivent, d'accord ?

— Ouais, bien sûr, répond Chutsky. Tu as un couteau ?

— Évidemment, dis-je, en me baissant.

— Non, putain, Dex, occupe-toi de Deborah avant.

Il me semble qu'un homme qui n'a qu'une main et un pied et qui est pieds et poings liés à un tuyau n'est pas en position pour donner des ordres d'un ton agacé. Mais je

ne relève pas et m'agenouille auprès de Deborah. Après l'avoir libérée, je tâte son pouls. Il est net et régulier. J'espère que ça veut dire qu'elle est seulement inconsciente : elle est en parfaite santé et dure à cuire, et à moins d'avoir pris un très mauvais coup elle devrait s'en sortir, mais je préférerais qu'elle reprenne ses esprits et me le dise elle-même.

— Allez, arrête de lambiner, mon pote, s'agace Chutsky.

Je finis de libérer Deborah.

— Il faut qu'on se dépêche, dit Brian. On doit vraiment l'emmener, lui ?

— Très drôle, répond Chutsky, alors que je sais que mon frère est tout ce qu'il y a de sérieux.

— J'en ai bien peur. Deborah serait énervée si nous le laissions là.

— Alors, bon sang, détache-le et filons, répond Brian.

Il va voir à la porte de la cabine, arme au poing. Je libère Chutsky, qui se relève et regarde un instant Deborah, pendant que Brian se racle la gorge avec impatience.

— O.K., dit Chutsky. Je vais la porter. Aide-moi, Dex.

Nous la soulevons et la hissons sur son épaule. Le poids n'a pas l'air



de le gêner. Il l'installe un peu plus confortablement et se dirige vers la porte comme s'il partait pour une randonnée avec son petit bagage.

Sur le pont, il s'arrête un instant devant Samantha, ce qui fait soupirer Brian d'agacement.

— C'est la fille que Debbie voulait tellement sauver ? demande-t-il.

Je regarde mon frère, qui trépigne presque tant il a hâte de filer. Puis ma sœur, posée sur l'épaule de Chutsky.

— Oui, c'est elle, soupiré-je.

Chutsky pose sa main valide sur le cou de Samantha.

— Trop tard, constate-t-il. Elle est

morte. Debbie va être bouleversée.

— Je suis vraiment désolé, compatit Brian. On peut y aller, maintenant ?

Chutsky hausse les épaules, faisant glisser Deborah. Il la rattrape, heureusement pas avec son crochet, la remet en équilibre et répond :

— Oui, on y va.

Descendre la passerelle branlante est un peu risqué, surtout qu'il tient Deborah de sa main valide et se retient avec son crochet à la corde, mais nous y parvenons et, arrivés sur la terre ferme, nous fonçons vers la grille.

Je me demande si je dois éprouver des regrets pour Samantha. Je ne pense pas que j'aurais vraiment pu la sauver – je n'ai pas été très doué pour me sauver moi-même, ce qui était pourtant prioritaire –, mais cela me met mal à l'aise de laisser son cadavre sur place. Peut-être est-ce à cause de tout ce sang, qui me perturbe toujours. Ou bien parce que j'ai tellement l'habitude de ranger soigneusement mes restes. En tout cas, ce n'est pas parce que je juge que sa mort était tragique et inutile – loin de là. C'est en fait un soulagement d'en être débarrassé

sans avoir eu à m'en occuper moi-même. Du coup, je ne suis plus coupable de rien, il n'y a pas de pots cassés à payer, et ma vie peut reprendre son cours paisible sans que j'aie à m'inquiéter de procédures judiciaires frivoles. Oui, au final, c'est une excellente chose que Samantha ait vu son vœu exaucé, ou presque. La seule chose qui me tracasse un peu, c'est que j'ai envie de siffloter, et je crois que ce ne serait pas correct.

Et, là, je me rends brusquement compte : je me sens coupable ! Moi, le Très-Défunt Dexter, roi de la Non-Émotion ! Voilà que je

m'adonne à cette émotion très humaine qui vous ronge l'âme et vous fait perdre votre temps : la culpabilité ! Et tout cela parce que j'éprouve un petit bonheur secret à l'idée que la fin prématurée de cette jeune fille sert égoïstement mes intérêts.

Aurais-je enfin acquis une âme ?

Pinocchio est-il finalement devenu un vrai petit garçon ?

C'est grotesque, impossible, impensable – et, pourtant, c'est ce que je pense. Peut-être est-ce vrai que la naissance de Lily Anne, ma métamorphose en Papa Dex et tous les autres événements impossibles

des dernières semaines ont fini par tuer définitivement le Noir Danseur que j'étais depuis toujours. Peut-être même que les dernières heures de terreur paralysante sous le regard de reptile d'Alana m'y ont aidé, en remuant les cendres jusqu'à ce qu'une graine germe. Peut-être suis-je un être nouveau, près de s'épanouir et de devenir un être humain heureux animé d'émotions, capable de rire et de pleurer sans faire semblant et de regarder une émission télévisée sans se demander secrètement de quoi les acteurs auraient l'air une fois scotchés sur une table. Serait-

ce possible ? Suis-je un Dexter nouveau-né prêt à occuper enfin sa place dans un monde de vrais gens ?

Tout cela est une spéculation fantastiquement intéressante et, comme toute contemplation nombriliste, elle manque me faire tuer. Pendant que je marche en m'émerveillant sur mon compte, nous traversons le parc en direction de la piste de kart et je suis un peu en avant-garde, aveugle à tout ce qui m'entoure tant je suis plongé dans mes pensées. Et je tombe sur deux pirates fêtards qui essaient de démarrer un kart vieux de trente

ans. Ils se tournent vers moi, et je reste à cligner des yeux comme un imbécile. Deux gros bols de punch sont posés à côté d'eux.

— Hé ! fait l'un, c'est la viande.

Il porte la main à sa grosse ceinture rouge, mais nous ne saurons jamais s'il y cherchait une arme ou un paquet de chewing-gums, car, heureusement pour moi, Brian apparaît à son tour et l'abat, pendant que Chutsky surgit de l'autre côté et donne à l'autre un tel coup de pied à la gorge que j'entends un craquement et qu'il s'effondre en gargouillant.

— Eh bien ! s'exclame Brian en



regardant Chutsky avec une sorte d'affection. Je vois que tu n'es pas seulement joli à regarder.

— Ouais, je suis génial, hein ? Super utile !

Il a l'air un peu déprimé pour quelqu'un qui vient de sortir indemne d'une orgie cannibale, mais peut-être est-ce une séquelle de son coup de Taser.

— Vraiment, tu devrais regarder où tu mets les pieds, Dexter, dit Brian.

Nous arrivons à la grille sans autre incident, et tant mieux, car tôt ou tard nous étions voués à tomber sur un autre groupe de pirates plus

nombreux ou avec l'esprit assez clair, et ç'aurait été beaucoup moins facile. Je ne sais absolument pas combien il reste de cartouches dans le fusil de Brian, mais ça ne doit pas faire lourd. Évidemment, Chutsky est encore en mesure de donner des coups de pied, mais nous ne pouvons pas espérer être attaqués par des méchants assez aimables pour nous attaquer à genoux. Au final, je suis ravi de passer la grille et de gagner la voiture de Debs.

— Ouvre la portière ! m'ordonne Chutsky. Arrière, précise-t-il avec agacement. Bon Dieu !

Je ne tente pas de lui rappeler les

bonnes manières : il est trop vieux et trop ronchon pour les apprendre, et, après tout, son échec de ce soir doit avoir entamé son sens déjà fruste de l'étiquette. Je me contente de m'exécuter. Évidemment, la portière est verrouillée.

— Putain de merde, dit Chutsky en se retournant vers Brian, qui hausse les sourcils.

— Quel langage ! dit mon frère.

— Il me faut les clés, intervient-je.

— Poche arrière, répond Chutsky.

Je reste bêtement en arrêt. Après tout, je sais bien qu'ils vivent ensemble depuis des années. Mais

je suis surpris qu'il la connaisse au point de savoir où elle met ses clés. Et je me rends compte qu'il la connaît sous un jour qui m'échappera toujours, qu'il connaît des menus détails de sa vie intime et cela me fait hésiter, ce qui n'est évidemment pas à son goût.

— Enfin, mon pote, merde, sors-toi la tête du cul !

— Dexter, s'il te plaît, ajoute Brian. Il faut qu'on file.

De toute évidence, je suis le souffre-douleur de tout le monde, ce soir. Mais soulever une objection ne peut que nous faire perdre du temps. En plus, tout ce qui peut

amener ces deux-là à être d'accord ne peut être qu'indiscutable. Je prends donc les clés dans la poche arrière de ma sœur, ouvre la portière et la tiens pour que Chutsky puisse la déposer sur la banquette.

Il commence à l'examiner rapidement, ce qui est plus difficile qu'on ne le pense quand on n'a qu'une main.

— Torche ? demande-t-il par-dessus son épaule.

Je lui tends la grosse Maglite rangée dans la boîte à gants, et il vérifie ses réflexes pupillaires.

— *Hum*, fait Brian. (Je me

retourne.) Si cela ne t'ennuie pas, je préférerais disparaître, dit-il avec son bon vieux faux sourire. Ma voiture est à cinq cents mètres. Je vais jeter l'arme et cette aube ridicule et on se verra demain. Au dîner, peut-être ?

— Absolument. (Et, croyez-le ou pas, je dois me retenir pour ne pas le serrer dans mes bras.) Merci, Brian, me contenté-je de dire. Merci beaucoup.

— Mais de rien du tout, répond-il. Et, avec un dernier sourire, il tourne les talons et s'enfonce dans la nuit.

— Elle va s'en tirer, mon pote,

annonce Chutsky. (Il est accroupi près de la voiture et lui tient la main, l'air épuisé.) Elle va s'en tirer.

— Tu es sûr ?

— Ouais. Il faut quand même l'emmener aux urgences pour la faire examiner, mais elle va bien, et c'est pas grâce à moi ni...

Il me regarde longuement sans achever, si bien que je finis par être mal à l'aise. Après tout, nous avons bien dit que nous devions filer au plus vite. Le moment et le lieu sont-ils bien choisis pour méditer en silence ?

— Tu ne viens pas à l'hôpital ? demandé-je, plus pour faire avancer

les choses que parce que j'ai envie de sa compagnie.

Il ne bronche pas. Il fixe le vide, vers le parc, d'où s'élèvent encore des clameurs et la pulsation de la musique.

— Chutsky, répété-je, un peu inquiet.

— J'ai merdé, dit-il enfin. (Et, à ma grande horreur, je vois une larme rouler sur sa joue.) Merdé dans les grandes largeurs. Je l'ai laissée tomber au moment où elle avait le plus besoin de moi. Elle aurait pu se faire tuer et j'ai pas été fichu de les arrêter et... (Il soupire, toujours sans me regarder.) Je me



suis bercé d'illusions, mon pote. Je suis trop vieux pour elle et je suis bon à rien ni à personne... Surtout avec... (Il lève son crochet et s'en frappe le front en contemplant son pied artificiel.) Elle veut une famille, et c'est idiot pour un type comme moi. Je suis vieux. Bousillé. Infirmes. Incapable de la protéger ou même... C'est pas moi qu'il lui faut. Je suis juste un vieux taré sans utilité.

Les éclats de rire d'une fille nous parviennent depuis le parc et ramènent Chutsky à la réalité. Il relève le nez, respire un bon coup et contemple Deborah. Puis il lui baise

la main longuement et se lève.

— Emmène-la aux urgences, Dexter. Et dis-lui que je l'aime.

Puis il va vers sa voiture.

— Hé, tu ne vas pas... ?

Apparemment, non, il ne va pas. Il m'ignore, monte dans sa voiture et s'éloigne.

Je ne reste pas à contempler ses feux arrière qui disparaissent dans la nuit. Je cale Debs comme je peux sur la banquette avec une ceinture de sécurité et je monte. Je roule sur trois kilomètres, histoire d'être à l'abri, puis je me gare. Je prends mon téléphone, me ravise et prends celui de Chutsky qui est resté sur le

siège, là où Debs l'a jeté. Le sien est en numéro masqué.

— Police, j'écoute, annonce l'opératrice.

— Vous feriez bien d'envoyer vos gars fissa à Buccaneer Land, dis-je, avec mon meilleur accent de péquenot.

— Monsieur, quelle est la nature de l'urgence ? demande-t-elle.

— Je suis un ancien de l'armée. J'ai fait deux fois l'Irak, je sais reconnaître des coups de feu, et je peux vous dire que j'en ai entendu à Buccaneer Land.

— Monsieur, vous me dites que

vous avez entendu des coups de feu ?

— Et pas qu'entendu. Je suis allé jeter un coup d'œil et j'ai vu plein de cadavres partout. Dix, vingt, même. Et des gens qui dansent autour comme pour une fête.

— Vous avez vu dix cadavres, monsieur ? Vous êtes sûr ?

— Et puis j'en ai vu un qui mordait dedans et qui le mangeait. Jamais vu un truc aussi moche de ma vie et pourtant j'ai fait Bagdad.

— Quelqu'un a... mangé un cadavre, monsieur ?

— Vous avez intérêt à rameuter les gars des forces spéciales, insisté-

je.

Je raccroche et redémarre. Ils ne vont peut-être pas arrêter tout le monde dans le parc, mais sans doute une bonne partie, assez pour se faire une idée de ce qui s'est passé, et cela suffira pour arrêter Bobby Acosta, d'une manière ou d'une autre. J'espère que cela reconfortera assez Deborah pour qu'elle ne regrette pas trop de n'avoir pu sauver Samantha.

Je prends l'I-95 en direction de Jackson. Il y a des hôpitaux plus proches, mais, quand on est un policier de Miami, on préfère aller à Jackson, qui a le meilleur service de

traumatologie du pays. Et, comme Chutsky m'a affirmé que ce n'était que pour s'assurer que tout allait bien, je préfère me fier à des experts.

Je roule aussi vite que je peux, sans croiser personne pendant dix minutes, et, juste avant de prendre le Dolphin Expressway, j'entends des sirènes et des sirènes, et je croise une colonne de véhicules d'urgence assez longue pour affronter une invasion. Elle est suivie par à peu près autant de véhicules d'équipes de télévision qui foncent tous vers le nord, probablement vers Buccaneer Land.

Peu après, j'entends bouger sur la banquette arrière ainsi que les premiers mots de Deborah.

— Putain... (Ce qui n'est pas surprenant, venant d'elle.) Oh, putain...

— Ça va aller, Deborah, dis-je, en me dévissant le cou pour la regarder dans le rétroviseur. (Je la vois qui se tient le ventre à deux mains.) Nous allons à Jackson, mais juste pour être sûrs. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, tout va bien.

— Samantha Aldovar ?

— Euh... Elle ne s'en est pas sortie.

Je jette un coup d'œil au

rétroviseur. Elle ferme les yeux et se frotte le ventre.

— Où est Chutsky ?

— Eh bien, euh, je ne sais pas... Il va bien, il n'est pas blessé. Il m'a demandé de te dire qu'il t'aimait et il est parti de son côté, mais...

— Il est parti. Il croit qu'il a pas été à la hauteur, il a voulu la jouer noble et tout ça, et il m'a quittée. Au moment où j'ai le plus besoin de lui.

L'idée qu'on puisse avoir besoin de Chutsky, et surtout « le plus », me paraît un peu excessive, mais je la laisse dire.

— Sœurette, ça va aller, la



rassuré-je, cherchant les mots qui conviennent. Tu vas te faire examiner à Jackson, mais je suis sûr que tout va bien, tu vas pouvoir retourner au travail demain, il n'y aura pas de problème et...

— Je suis enceinte, répond-elle.

Et, là, je ne trouve plus rien à dire.

# ÉPILOGUE

Chutsky est vraiment parti : Deborah ne s'était pas trompée. Après quelques semaines, il est évident qu'il ne reviendra pas, et elle n'a aucun moyen de le retrouver. Elle essaie, évidemment, avec toute l'opiniâtreté obsessionnelle d'une femme entêtée qui est en plus un excellent flic. Mais Chutsky s'est enfoncé dans la clandestinité. Nous ne savons même pas si Chutsky est son vrai nom. Après toute une vie dans l'espionnage, il ne le sait

probablement plus lui-même, et il a disparu totalement, comme s'il n'avait jamais existé.

Deborah ne s'est pas non plus trompée pour le reste. Il est rapidement clair pour tout le monde que son pantalon se révèle soudain trop étroit, et elle échange ses chemises ordinaires pour des modèles hawaïens fleuris, le genre qu'elle n'accepterait jamais de porter. Et elle est bien décidée à avoir l'enfant, avec ou sans Chutsky.

Au début, je redoute que son nouveau statut de mère célibataire ne lui cause du tort au travail : les

policiers sont assez conservateurs. Mais je ne suis apparemment pas au fait du Nouveau Conservatisme. Aujourd'hui, selon les Valeurs familiales, être enceinte et célibataire, c'est très bien, du moment qu'on le reste, et le prestige de Deborah au bureau augmente en même temps que son tour de taille.

On aurait pu penser qu'une policière enceinte serait capable de convaincre n'importe qui de la perversité de quiconque, mais, à l'audience préalable de Bobby Acosta, les avocats jouent la carte du décès prématuré de l'épouse de

Joe, la belle-mère de Bobby, qui l'a élevé et représentait tellement pour lui. Sauf qu'ils oublient de préciser qu'elle a trouvé cette fin tragique alors qu'elle torturait et assassinait, notamment ma merveilleuse et précieuse petite personne. Le juge fixe la caution à cinq cent mille dollars, une paille pour les Acosta, et Bobby quitte allègrement le tribunal pour se jeter dans les bras de son père aimant, comme nous le prévoyions depuis le début.

Deborah prend cela mieux que je ne l'escomptais. Elle prononce un ou deux gros mots, mais, après tout, c'est Deborah, et elle dit

seulement :

— Merde, ce petit enfoiré est libre.

— Eh bien, oui, réponds-je.

Et c'est à peu près tout. Bobby est libre jusqu'à son procès, qui pourra avoir lieu dans des années, étant donné l'envergure des avocats que son père a engagés. Le temps qu'il comparaisse devant un jury, tous les charmants gros titres sur le « Carnaval des cannibales » et le « Bain de sang à Buccaneer Land » seront oubliés, et, grâce à l'argent de papa, il s'en sortira avec vingt heures de travail d'intérêt général pour chasse en dehors de la saison

autorisée. La pilule est amère, peut-être, mais telle est la vie au service de cette vieille catin qu'est la Justice de Miami, et nous nous y attendions.

La vie, donc, reprend son cours normal, mesurée désormais au tour de taille de Deborah, au nombre de couches qui s'entassent dans la poubelle et aux dîners du vendredi soir avec oncle Brian, qui sont à présent un moment très attendu de notre semaine. Le vendredi est la soirée idéale, parce qu'il tombe au moment des cours d'accouchement de Deborah, ce qui diminue le risque qu'elle fasse une apparition

impromptue qui gênerait mon frère : après tout, il a, d'un point de vue strictement factuel, tenté de la tuer il y a quelques années, et je sais très bien qu'elle n'est pas du genre à oublier ni à pardonner. Mais Brian a l'intention de rester dans les parages un moment ; apparemment, cela lui plaît de jouer l'oncle et le grand frère. Et, bien sûr, Miami est sa ville natale à lui aussi, et il est certain que, même dans le marasme économique, c'est le meilleur endroit pour trouver un nouveau travail adapté à ses compétences uniques en leur genre. En tout cas, il a assez d'argent pour



tenir un bon moment. Malgré tous ses défauts, Alana récompensait généreusement ses talents.

Et à ma grande surprise et à mon inconfort croissant, un nouveau rythme a commencé à s'affirmer, supplantant même le lent et régulier épanouissement de mon nouveau moi humain. Progressivement, d'abord si subtilement que je le remarque à peine, je commence à sentir un petit pincement dans la nuque – pas au sens propre, mais une sorte de sensation, quelque part derrière...

Je me retourne, intrigué, mais je

ne vois rien et mets cela sur le compte de mon imagination, une simple séquelle de tout ce que j'ai enduré. Après tout, ce pauvre Dexter en a vraiment vu de toutes les couleurs. C'est tout à fait naturel que je sois mal à l'aise, un peu nerveux, même, après tant de traumatismes physiques et psychiques. Tout à fait compréhensible, absolument normal à tous égards, pas de quoi s'inquiéter ni se poser des questions. Et je continue mon petit bonhomme de quotidien bureau-loisirs-télévision-dodo, en un cycle immuable et éternel, sans m'en

soucier davantage, jusqu'à la fois suivante. Et, de nouveau, je m'arrête brusquement et me retourne à l'appel de cette voix muette.

Cela dure plusieurs mois ; la vie est de plus en plus morne et Debs de plus en plus grosse, jusqu'au moment où il est temps de donner une fête en prévision de l'arrivée du bébé. Et, le soir où je tiens l'invitation dans la main en me demandant quel cadeau je vais bien pouvoir trouver pour cet heureux événement, je sens de nouveau ce petit pincement et cet appel muet. Et là, quand je me retourne, cette

fois, je la vois, encadrée dans la fenêtre.

*La lune.*

Pleine, brillante, lascive, délicieuse.

Qui m'appelle, irrésistible, impérieuse, rayonnante, merveilleuse, et qui me chuchote de suaves petits riens de sa voix reptilienne furtive et glacée, prononçant les deux syllabes de mon prénom de cette même voix ancienne sombre et pensive que je connais si bien pour l'avoir entendue tant de fois, qui m'est si familière, si agréable, et maintenant si étrangement bienvenue.

Bonjour, vieille amie.

Une fois de plus, je sens les ailes caoutchouteuses s'ébrouer et se déployer dans le souterrain et j'entends le joyeux chuchotement d'un Passager qui pardonne à ma négligence et m'appelle pour d'heureuses retrouvailles.

*Il est temps*, me dit-il avec un enthousiasme mesuré et glacé, en voyant que ce sera une fois encore comme toujours. *Il est plus que temps.*

Et c'est vrai.

Et, bien que j'aie cru avoir dépassé tout cela, avoir laissé derrière moi les trépidations et la

violence du Passager, je me suis trompé. Je les ressens encore, plus fortes que jamais, qui me titillent avec cette grosse lune rouge sang suspendue à la fenêtre avec son sourire narquois et obscène, me défiant de faire maintenant ce qui doit être fait.

*Maintenant.*

Et, dans les infimes recoins de mon âme humaine toute neuve et encore humide, je sais que je ne peux pas, n'ose pas, ne dois pas – j'ai des obligations familiales, je tiens à la main l'invitation à la fête du futur bébé de Deborah. Bientôt, il y aura un nouveau Morgan, une

nouvelle vie sur qui veiller, une obligation à ne pas prendre à la légère dans ce monde cruel et dangereux. Et cette voix lunaire de bronze fondu, plus forte que jamais, chuchote, rusée, que c'est bien vrai ; bien sûr que c'est vrai. Le monde n'est que cruauté et périls, c'est vrai ; personne n'ira le nier. Et c'est donc très bien de le rendre meilleur et plus sûr, une petite tranche à la fois, surtout quand on peut le faire tout en respectant du même coup ses obligations familiales.

Alors, oui, l'idée me vient lentement et se déploie devant moi avec une logique imparable. C'est

bien vrai, tout à fait vrai, oh, tellement vrai, et tellement logique aussi, cela donne un sens à tellement de petits détails qu'il faut ranger bien en ordre, et, après tout, il y a ces obligations familiales et en tout cas il y a cette voix, cette belle voix et son chant de sirène, et son appel est bien trop irrésistible, cette voix bien trop enjouée pour que je lui dise non maintenant.

Et nous allons dans le placard poussiéreux de mon bureau jeter quelques outils dans un sac de sport.

Et nous allons dans le salon où Rita, Lily Anne sur ses genoux, et



les enfants regardent la télévision...

Un bref instant, je m'immobilise pour regarder ce visage enfoui dans la chaleur de sa mère, et pendant de longues secondes ce spectacle est plus puissant que tous les chants que peut entonner la lune. Lily Anne...

Mais, finalement, la profonde mélodie de cette nuit parfaite s'engouffre en moi avec l'air et je me souviens : c'est pour son bien que je vais agir cette nuit. Pour Lily Anne, pour toutes les Lily Anne, pour que le monde où elles vont grandir soit meilleur, et l'heureuse sauvagerie revient, puis la froide

maîtrise, et nous nous baissons pour embrasser mon épouse sur la joue.

— Il faut que je sorte un moment, disons-nous en imitant parfaitement la voix humaine de Dexter.

Cody et Astor se redressent en entendant notre voix et fixent avec de grands yeux le sac de sport, mais nous leur intimons le silence d'un simple regard.

— Quoi ? Oh... mais il... très bien, si tu... Tu peux prendre du lait en route... ? demande Rita.

— Du lait, répondons-nous. Au revoir.

Et, alors que Cody et Astor écarquillent les yeux en comprenant ce qui va se passer, nous sortons nous baigner dans les flots métalliques du clair de lune qui enveloppe la nuit de Miami et la prépare pour nous, pour notre nuit nécessaire, pour la chose que nous allons, que nous devons faire ; de nouveau, nous nous glissons dans la bienveillante obscurité et allons chercher le cadeau parfait pour le bébé de Deborah, le merveilleux cadeau pour notre sœur bien-aimée, l'unique chose que seul son frère sait qu'elle désire, la seule chose qu'il est le seul à pouvoir lui

procurer.

Bobby Acosta.

**- FIN -**

[1] Corinthiens I, 13 :1 « Quand je parlerai la langue des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » (N.d.T.)